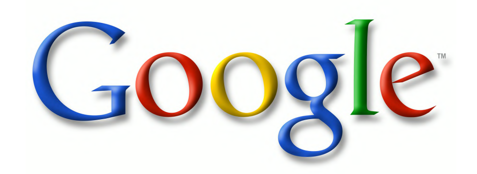
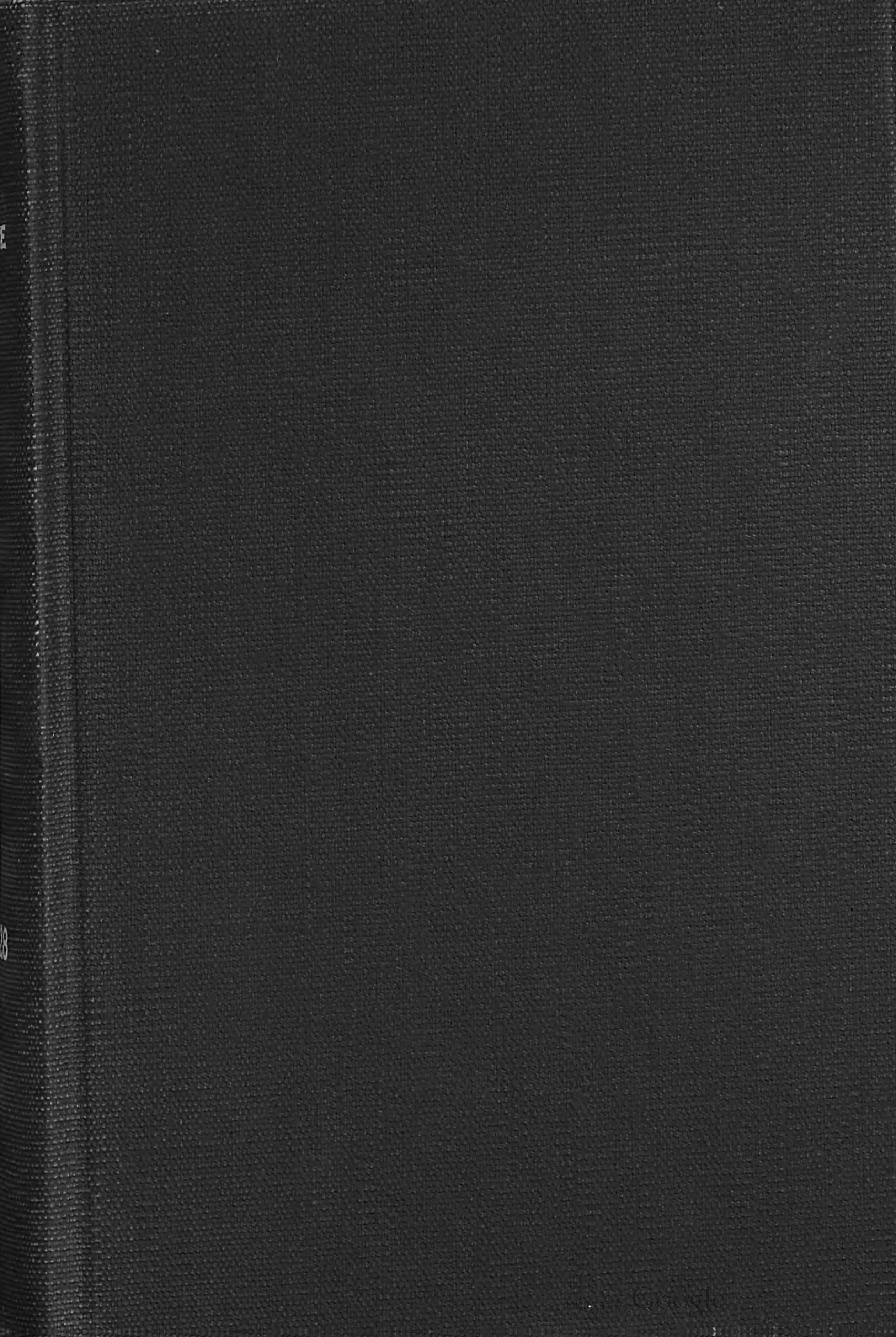




Année 1927. — N° 1. Janvier-Février.

Revue Métapsychique

PUBLICATION BIMESTRIELLE
DE L'
INSTITUT MÉTAPSYCHIQUE INTERNATIONAL
RECONNU D'UTILITÉ PUBLIQUE

SOMMAIRE :



PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, Boulevard St Germain (VIe arr^t)

Institut Métapsychique International

(Fondation Jean MEYER)

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919

89, Avenue Niel, PARIS (XVIIe)

Téléph. : Wagram 65-48 —— Téléph. : Wagram 65-48

LE COMITÉ.

Professeur Charles RICHET, de l'Institut de France et de l'Académie de Médecine, *Président d'Honneur*.

Professeur Rocco SANTOLIQUIDO, Conseiller d'Etat d'Italie, Représentant de la Ligue des Croix-Rouges auprès de la Société des Nations, *Président*.

Professeur LECLAINCHE, Membre de l'Institut de France, Inspecteur général, Chef des Services sanitaires au Ministère de l'Agriculture, *Vice-Président*.

Ernest BOZZANO.

Docteur CALMETTE, Médecin Inspecteur Général.

Giovanni CIRAOLO, Sénateur du royaume d'Italie, Président de la Société des Croix-Rouges italienne.

Docteur CUNEO, Professeur à la Faculté de Médecine, Chirurgien des Hôpitaux.

Sir Oliver LODGE, de la Société royale d'Angleterre.

Docteur J. MAXWELL, Procureur général près la Cour d'Appel de Bordeaux.

Directeur :

Docteur Eugène OSTY.

LES BUTS.

Les phénomènes métapsychiques retiennent, de plus en plus, l'attention passionnée de toute l'humanité pensante.

Le haut intérêt scientifique de ces phénomènes se double d'un immense intérêt philosophique ; car ils révèlent, dans l'être, des pouvoirs dynamiques et psychiques semblant dépasser le champ des capacités organiques et sensorielles, et leur étude permet d'envisager, à la lumière de la méthode expérimentale, les grands problèmes de la vie et de la destinée.

Les Sociétés locales d'études psychiques ont rendu, rendront encore d'immenses services ; elles doivent garder toute leur activité et toute leur autonomie. Mais la nécessité d'une organisation centrale s'imposait parce que, seule, elle permettra des travaux approfondis et de longue haleine, rendra plus faciles et plus fécondes les recherches particulières, assurera l'union des efforts et synthétisera les résultats acquis.

Cette organisation, vainement souhaitée si longtemps, est aujourd'hui chose faite. L'Institut métapsychique international, fondé par un initiateur éclairé et généreux, M. Jean Meyer, a son cadre constitué, ses ressources indispensables assurées et il a été déclaré d'utilité publique.

L'ORGANISATION.

L'I. M. I. comprend : des *laboratoires* pourvus de tous les instruments d'expériences et d'enregistrement ; des *bibliothèques* et une *salle de lecture ;* une *salle de conférences*.

Il publie, sous le titre de Revue Métapsychique, un bulletin périodique, rendant compte de ses propres travaux et des travaux accomplis dans le monde

1927-28

Année 1927. — N° 1. **Janvier-Février.**

Revue Métapsychique

our éviter que des lettres concernant le Service de tion de la « Revue Métapsychique » restent sans se et sans effets, comme cela vient de nous être é encore tout récemment, nous croyons devoir redire lecteurs que tout ce qui se rapporte à la rédaction « Revue » doit être adressé au Directeur de l'Institut sychique.

tuelles de la Société Varsovienne des Recherches Psychiques, don[t] je suis membre

Une quantité de lettres cachetées et de petites boîtes soigneusem[e]nt enveloppées, souvent dans plusieurs feuilles de papier, lui sont présent[é]es. Melle S. assise devant une table, tient l'objet en mains ou le pose si[m]plement devant elle, l'appuie un instant contre son front, et fixant [e]n même temps une petite boule de crisal placée devant elle, énonce apr[è]s quelques minutes, en phrases courtes, entrecoupées, le contenu des obje[t]s en question et le décrit avec une précision remarquable.

Ce procédé ne semble présenter aucune difficulté à Melle S., ni tro[p] la fatiguer. Pendant la séance décrite, ainsi qu'aux autres auxquelles j'ai assisté, Melle S., pendant une heure, à peu près, put se rendre compte du contenu d'une vingtaine environ d'enveloppes et de paquets cachetés, résultat qui ne manqua pas d'impressionner mon ami lui-même, l'ingénieur bien connu, M. Stephan Ossowietzki.

Outre cette merveilleuse qualité de clairvoyance, Melle S., avec laquelle j'ai pu avoir une série de séances privées, possède d'autres facultés médiumnimiques non moins remarquables. J'en citerai quelques exemples avant de traiter la matière qui fait l'objet du présent article.

Sans le montrer à Melle S. et sans la prévenir, je lui mets dans la main un petit morceau de lave ramassé près du cratère du Vésuve pendant une de mes ascensions, il y a une vingtaine d'années. Melle S. tenant l'objet en main, après s'être concentrée pendant une minute, commence à faire lentement la description de la scène et des personnes qui m'accompagnaient, du beau ciel bleu et du soleil brillant au moment de notre visite au cratère et déclare qu'elle tient une substance venant du fond de la terre, un produit volcanique.

Encore un exemple de ce genre :

Certains membres d'une institution publique reçoivent des lettres

Année 1927. — N° 1. Janvier-Février.

Revue Métapsychique

Publication de l'Institut Métapsychique International

(Revue fondée par le Dr G. GELEY)

RÉDACTEUR EN CHEF : Dr E. OSTY.

Expériences de Connaissance supranormale avec Mlle Sabira

[illegible] fait la connaissance de Melle Sabira à une des séances habituelles de la Société Varsovienne des Recherches Psychiques, dont je suis membre

Une quantité de lettres cachetées et de petites boîtes soigneusement enveloppées, souvent dans plusieurs feuilles de papier, lui sont présentées. Melle S. assise devant une table, tient l'objet en mains ou le pose simplement devant elle, l'appuie un instant contre son front, et fixant en même temps une petite boule de crisal placée devant elle, énonce après quelques minutes, en phrases courtes, entrecoupées, le contenu des objets en question et le décrit avec une précision remarquable.

Ce procédé ne semble présenter aucune difficulté à Melle S., ni trop la fatiguer. Pendant la séance décrite, ainsi qu'aux autres auxquelles j'ai assisté, Melle S., pendant une heure, à peu près, put se rendre compte du contenu d'une vingtaine environ d'enveloppes et de paquets cachetés, résultat qui ne manqua pas d'impressionner mon ami lui-même, l'ingénieur bien connu, M. Stephan Ossowietzki.

Outre cette merveilleuse qualité de clairvoyance, Melle S., avec laquelle j'ai pu avoir une série de séances privées, possède d'autres facultés médiumnimiques non moins remarquables. J'en citerai quelques exemples avant de traiter la matière qui fait l'objet du présent article.

Sans le montrer à Melle S. et sans la prévenir, je lui mets dans la main un petit morceau de lave ramassé près du cratère du Vésuve pendant une de mes ascensions, il y a une vingtaine d'années. Melle S. tenant l'objet en main, après s'être concentrée pendant une minute, commence à faire lentement la description de la scène et des personnes qui m'accompagnaient, du beau ciel bleu et du soleil brillant au moment de notre visite au cratère et déclare qu'elle tient une substance venant du fond de la terre, un produit volcanique.

Encore un exemple de ce genre :

Certains membres d'une institution publique reçoivent des lettres

anonymes et me les présentent aussitôt, avec prière de demander à Melle S. quel en est l'auteur. Melle S., après les avoir gardées en main pendant un instant, les appuie contre son front, et fait la description du mauvais plaisant si minutieusement et avec tant de détails, bien qu'elle ne l'ait jamais vu ni connu, qu'il a été impossible d'avoir le moindre doute sur l'identité de la personne en cause, effectivement l'auteur de ces écrits.

⁂

Ces expériences me suggérèrent l'idée que les facultés exceptionnelles de Melle S. trouveraient peut-être avec sucès leur application pour aider au diagnostic de certains états morbides de l'organisme humain, parfois difficiles à définir.

Melle S. est une personne d'une trentaine d'années, aux allures simples et sympathiques, sans aucune prétention, et qui a à cœur de se rendre utile. C'est pourquoi elle accueillit avec joie ma proposition d'expérimenter avec elle auprès des malades et s'y prêta volontiers.

Je choisis donc pour le début deux dames de mes connaissances, souffrantes depuis longtemps. L'une d'elle, très nerveuse, avait été opérée deux fois : d'abord des ovaires, il y a une dizaine d'années, et ensuite, dernièrement, pour une maladie de foie (?). Cette date se sent cependant souffrante et ne pouvant se rendre compte de son état, me prie de questionner Melle S. sur la cause de la maladie.

La seconde dame, amie de la première, semble souffrir de diathèse urique et de troubles d'origine cardiaque. Ces deux dames n'étant pas de mes clientes, je n'avais que peu de notions sur les symptômes ou les causes de leurs maladies.

Voici la description de cette séance :

Melle S. s'assied à peu de distance et en face de Mme Jeanne K. (la première des deux dames), la regarde un moment sans la toucher, puis ferme les yeux, baisse la tête, reste absorbée pendant une minute et dit :

« Je sens chez Mme K. trois choses : une grande nervosité qui touche à l'hystérie, — de temps en temps une grande faiblesse générale, envahissant tout l'organisme et allant jusqu'à l'annihilation de tout désir de remuer les membres ou d'ouvrir les yeux, — enfin l'ennui et le dégoût du monde et de ceux qui l'entourent et lui parlent... Elle souffre d'un manque d'appétit, a de légères nausées, des troubles du côté du cœur, une lourdeur d'estomac et des intestins, des douleurs lombaires. »

Après s'être de nouveau recueillie pendant un court instant, Melle S. dit sentir que Mme K. a une tumeur à la matrice, ce qui, d'après la sensation qu'elle éprouve, est la cause principale des souffrances et de la maladie de cette dame. En outre, les reins fonctionnent mal : il y a du sable dans l'urine.

Mme K. prétend ressentir en effet toutes ces sensations, douleurs et souffrances, que Melle S. vient d'énumérer et signe de son nom le compte

rendu, que je rédige personnellement, et dont cet exposé est la copie textuelle.

Chez la seconde dame, Mme Marie W., le médium constate un affaiblissement du cœur — des douleurs arthritiques passagères — un affaiblissement général et atonie des intestins. Les reins sont normaux, — les poumons ont été malades autrefois, — ils sont actuellement sains. L'essentiel, c'est un état nerveux du cœur et son affaiblissement, ce qui provoque des troubles cardiaques.

Mme Marie W. délare de même qu'elle éprouve tout ce que Melle S. vient de dire sur son état de santé et le certifie par sa signature.

L'intérêt que présentent les facultés métagnomiques de Melle S., m'engagea à tenter avec elle une nouvelle série d'expériences en collaboration avec le Dr Semerau-Siemiarowski, chef du service interne à l'hôpital Saint-Lazare et professeur agrégé à l'Université de Varsovie. En voici le compte rendu :

Médium : Mlle Sabira. Présents : Dr Watraszewski.
Dr Semerau-Siemianowski.
4 médecins adjoints au Service interne A.

Les malades sur l'état desquels se prononce Melle Sabira sont introduits tour à tour dans le cabinet et étendus sur une couchette. Melle S. assise à peu de distance en face du malade, ne quitte pas sa place pendant toute la durée de l'expérience. Elle regarde fixement le malade pendant un court instant, baisse la tête, se couvre les yeux et semble réfléchir, faisant parfois des mouvements nerveux, accompagnés d'un tremblement passager des extrémités. Après quelques minutes, Melle S. commence à dicter lentement, par phrases courtes, entrecoupées, les sensations que lui causent l'état actuel du malade présenté.

1) Melle Apolonie B., 19 ans.

Etat subfébrile, dit Melle S., — affaiblissement — douleur des os; les poumons sont malades, surtout le poumon droit; l'estomac n'est pas en ordre — migraine temporaire...

Etat de la malade d'après l'observation médicale :

De temps en temps, état subfébrile; — la malade, affaiblie, souffre parfois de migraine, des altérations dans le poumon droit se montrent depuis à peu près un an, époque où on lui avait fait un œdème artificiel gauche.

Diagnostic : *Phtisie pulmonaire fibro-caséeuse, Pneumathorax artificiel gauche.*



2) Melle Hedvige K., 14 ans.

« La malade, annonce Melle S., ressent parfois des douleurs aux extrémités , — elle souffre d'épuisement général, — quelquefois se plaint de douleurs lombaires. » Je ne peux pas découvrir d'altérations chez la malade, » ajoute le médium.

Etat de la maladie d'après l'observation médicale :

Epuisement général, — ne ressent actuellement aucun inconvénient et ne présente pas d'altérations organiques.

Diagnostic : Diabète sucré.

3) Jean B., 48 ans.

« Le malade ressent des douleurs aux extrémités inférieures, dit Melle S., et sous les côtes droites, — il y sent une profonde douleur. J'ai l'impression que la maladie dure depuis longtemps; — elle est localisée principalement dans la partie antérieure de la poitrine, derrière « l'os pectoral », non aux poumons; — plus en rapport avec le cœur. Mais les poumons me semblent être plus volumineux, « ajoute Melle S. et se « tournant vers moi : « Est-ce que les poumons peuvent devenir plus « volumineux? J'ai cette impression, mais il m'est difficile de les mieux « définir puisque je ne me connais pas en anatomie », dit-elle.

Questionnée sur le caractère des douleurs sous « l'os pectoral », Melle S. répète qu'elle n'est pas en état de les mieux définir.

— Sont-elles en rapport avec une difficulté de respiration? — demande le Dr Semereau-Siemiarowski.

— Oui, avec un manque d'air, — une oppression, une respiration difficile...

— L'action du cœur est-elle normale?

— Non, répond Melle S, le cœur bat trop fort et il y a parfois des interruptions...

Symptômes morbides d'après l'observation médicale : Dyspnée, — inquiétude du côté du cœur, — douleurs fortes subcostales du côté droit. — affaiblissement général. — Autrefois le malade se plaignait de douleurs substernales.

Diagnostic : Lues cordio-vasculosa, — Angina pectoris, — Emphysema pulmonum.

4) Sophie F., 47 ans.

« Elle souffre de fortes douleurs au dos, causées par une affection de l'organe sexuel, dit le médium. Je vois une tumeur au bas-ventre, qui devrait être opérée, le cœur bat parfois indûment, pour la même raison; inquiétude générale, état fébrile de temps en temps; — les reins ne fonctionnent pas normalement : je vois comme du sable dans les reins; la malade ressent de légères nausées, elle a un mauvais goût dans la bouche, elle manque d'appétit; — elle est sujette à des irritations nerveuses.

Observation médicale : La malade a commencé par éprouver de fortes douleurs lombaires et dans le bas-ventre; il y a des métastases aux ligaments utérins et au plexus nerveux, il en résulte de fortes douleurs à l'extrémité inférieur droite; miction spontanée impossible; — épuisement général de l'organisme; — manque d'appétit, — insomnie causée par les douleurs, — état fébrile, souvent jusqu'à 38° cent. Vu l'impossibilité d'une opération radicale, la malade avant son arrivée à l'hôpital avait été traitée par le radium.

Diagnostic : Carcinome de l'Utérus.

Varsovie, 25 *juin* 1926.

Sign. Dr WATRASZEWSKI.
Dr SEMEREAU-SIEMIAROWSKI.
Les quatre médecins assistants.

⁂

Les expériences citées nous ont permis de constater, que dans tous les cas présentés à l'examen de Melle S., celle-ci a été en état de définir d'une façon plus ou moins précise et détaillée les sensations morbides éprouvées par les malades, en raison de l'affection dont ils souffraient. En même temps elle a pu se rendre compte de la localisation du mal dans tel ou tel organe, autant que son intuition lui permit de s'orienter sur un terrain nouveau et parfaitement inconnu d'elle. La seule exception serait peut-être le cas de diabète, où elle ne put désigner le siège de la maladie, celle-ci étant en effet, de nature spéciale.

Comme début d'un médium dont les facultés n'ont jamais été encore exercées pour détecter les secrets de l'organisme malade, les résultats obtenus sont très encourageants. On peut espérer que Mlle S. suivant désormais une voie d'expérimentation rationnelle et méthodique dans le domaine qui nous intéresse, pourra développer ses facultés exceptionnelles et faciliter jusqu'à un certain point le diagnostic d'affections difficiles à définir. Mais il lui faudra d'abord acquérir certaines connaissances indispensables en anatomie, ce qui sera aisé, vu ses bonnes dispositions et l'intérêt qu'elle porte à cette question.

Il et intéressant de savoir commen Melle S. se rend compte de l'état du malade et de ses souffrances. Questionnée par moi, elle s'explique ainsi :

« A partir du moment où je fixe mon attention sur l'état de santé « de l'individu dans le but de m'en rendre compte, je commence à éprou- « ver les mêmes inconvénients, douleurs, indispositions, ressenties par « le malade. Je localise ces sensations dans les organes, qui d'après mes « connaissances, très restreintes sur ce sujet, me semblent être affectés « et constituer le poin de départ de ce que le malade éprouve. Je ne vois « pas pour ainsi dire, je sens plutôt ce qui se passe dans ces organes. « Les seuls qui font exception, sont les poumons. Je les vois, eux et « leurs altérations, sans naturellement pouvoir définir la nature du pro-

« cessus dont il s'agit, puisque je ne m'en suis jamais occupée, mais qui « m'intéresse beaucoup actuellement et que je voudrais connaître. »

On ne peut donc supposer que la psyché de Melle S., exceptionnellement sensible, reçoit la notion des processus morbides localisés dans les organes de l'être uni à elle par contact médiumnique. Elle s'en rend compte et définit le siège du mal d'après ses propres impressions, qu'elle localise selon l'idée qu'elle s'est formée des organes internes et de leur topographie. Une fausse interprétation des sensations éprouvées quant à leur siège n'est pas impossible dans ces conditions; cela est d'autant plus facile à comprendre, que Melle S. ne possède que des notions très élémentaires sur la physiologie des organes et encore plus élémentaires sur leur pathologie. Il est certain que Melle S., après s'être instruite dans ce domaine, comme elle en manifeste le désir, pourra non seulement s'orienter plus facilement par rapport au mal et à son siège, mais ses révélations seront en même temps plus précises et auront plus de valeur.

Cependant il y a des cas où cette explication ne suffit absolument pas, comme par exemple dans le cas suivant :

Il s'agit d'une jeune personne se trouvant à 3.000 lieues, de l'autre côté de l'Océan, à la Havane (île de Cuba), que Melle S. n'a jamais vue, et dont elle n'a jamais entendu parler.

Je présente à Melle S. une lettre de la personne en question, Mlle X., lettre reçue il y a environ un mois, avec prière de vouloir me renseigner sur son état physique et moral, sur ce qu'elle fait et sur le sort qui l'attend en Amérique, où elle croyait rester longtemps, ayant l'intention de se fixer à New-York, aux Eats-Unis. Melle Sabira retire la lettre de l'enveloppe et sans la lire, la place sur son front. Après s'être recueillie un court instant, elle fait la description très précise et correcte de Melle X., de sa personne et de son caractère. Elle la trouve très déprimée, souffrant moralement d'un grand chagrin et ajoute que Mlle X. est menacée d'une affection abdominale, qui négligée, nécessiterait un traitement chirurgical. Quant à son séjour à New-York, celui-ci sera de courte durée.

Or, effectivement, Melle X se désespérait de la perte de son amie intime, morte à Milan des suites d'une tuberculose intestinale. Le corps de la défunte, transportée à la Havane fut accompagnée par Melle X., qui, sur l'invitation de la famille de feue son amie, conçut le projet de se fixer définitivement en Amérique.

J'ai vu Melle X. l'année dernière et la sachant toujours bien portante et ne souffrant jamais de maux gastriques, la déclaration de Melle Sabira me parut fort douteuse, tant à cause de la prétendue maladie, que par rapport à son retour en Europe.

Je fus vivement impressionné lorsque quinze jours plus tard je reçus des nouvelles de Melle X., m'écrivant à bord du transatlantique qui fait le service entre New-York et Marseille. Elle me disait que souffrant beaucoup depuis un certain temps d'un mal abdominal, elle se décidait à

revenir en Europe pour y chercher conseil. La maladie, comme j'en fus informé par des lettres postérieures, est reconnu comme Dilatation et Ptose de l'estomac, faisant suie à une grande perte de poids, occasionnée par les émotions subies par Melle X. lorsqu'elle assistait à la longue agonie et à la mort de son amie.

Le cas de Melle X. diffère des autres et mérite une attention partientière. Toute explication par télépathie semble exclue en raison de mon ignorance complète du mal dont souffrait la jeune femme, inconnue du médium et qui se trouvait à ce moment dans une autre partie du monde. Nous sommes en présence de faits témoignant chez Melle Sabira de qualités psychométriques et de clairvoyance vraiment étonnantes.

Actuellement Melle S., dont la santé laisse à désirer, est allée prendre un peu de repos à la campagne. Elle a l'intention, à son retour, de se procurer les connaissances indispensables en anatomie descriptive et topographique. J'aurai soin de le lui faciliter et tâcherai de développer systématiquement ses hautes facultés.



M'intéressant au Médiumnisme depuis une trentaine d'années, et ayant souvent étudié ses diverses manifestations avec feu mon ami le Dr en Phil. Julien Ochorowicz, j'ai été frappé maintes fois de la justesse des énonciations faites par des malades médiums, en état d'hypnose ou de sommeil magnétique, par rapport au siège et à la nature de leur maladie, aux changements auxquels on devrait s'attendre dans le cours de la dite maladie dans le plus proche avenir, son issue finale, etc. J'ai fait des observations semblables avec des malades mis en rapport avec des médiums possédant les qualités mentionnées. Ces faits d'ailleurs n'étaient que la confirmation d'observations similaire faites en leur temps par nombre d'autres auteurs consciencieux et dignes de foi, comme le Dr Charpignon, le Dr Kerner, le baron Dupotet, Deleuze, Lafontaine et bien d'autres, dont je trouve superflu de citer les noms (1). Il me semble donc rationnel de porter à ces faits l'attention qu'ils méritent et d'utiliser cerains propriétés médiumniques de ce genre au profit de la médecine pratique. Les médiums pourvus des facultés qui nous intéressent, guidés et entraîné rationnellement, promettent de nous rendre des services réels pour un certain ordre de cas encore à définir et à préciser.

Dr Xavier de WATRASZEWSKI,

Médecin chef de l'Hôpital Saint-Lazare, de Varsovie.

(1) Charpignon, Physiologie, Médecine et Métaphysique du Magnétisme. Paris, 1848. — Justus Kerner, Die Seherin von Prevorst. Stuttgart u. Tubingen. 1825. — Baron Dupotet de Sennevoy. Cours de magnétisme animal. Paris, 1840. — I. P. F. Deleuze, Instruction pratique sur le magnétisme animal. Paris, 1825. — Ch. Lafontaine, L'art de magnétiser ou le magnétisme animal. Paris, 1852.



Les Conférences à l'Institut Métapsychique en 1927

(Suite)

Les prochaines Conférences auront lieu, comme précédemment, à 16 heures, les Dimanches, aux dates ci-après :

6 Mars : *Télépathie expérimentale. Nouvelles expériences, nouveaux enseignements* (avec projections), par M. R. Warcollier.

20 Mars : *La Métapsychique et les grands problèmes de la pensée et de la vie*, par M. E. Wietrich.

3 Avril : *Une utilisation pratique de la Connaissance supranormale de la réalité. Faits et enseignements issus des faits*, par M. le Dr Osty.

1er Mai : *Autour de l'Institut Métapsychique*, par M. le Professeur R. Santoliquido, Président de l'I. M. I.

NOTE RECTIFICATIVE

En cours de tirage, nous est parvenue une modification des dates de Conférences.

Nous prions nos lecteurs de les rétablir ainsi :

6 Mars : Conférence Warcollier.
20 Mars : Conférence Santoliquido.
3 Avril : Conférence Wietrich.
1er Mai : Conférence Osty.

Les conférenciers traiteront les sujets exposés plus haut.

Dispositif électrique pour contrôle des Médiums [1]

Les efforts tentés pour appliquer l'électricité au contrôle des médiums sont à peu près contemporains des recherches parapsychiques elles-mêmes.

Un des premiers savants qui s'en occupa prit part aux investigations de Sir William Crookes, ce fut Cromwell Varley, membre de la Société Royale, un des physiciens les plus célèbres de ce temps, connu par ses travaux sur la télégraphie sous-marine. Le médium était alors Miss Cook. C'est par elle, on le sait, que le fantôme Katie King fut obtenu. Miss Cook, derrière le rideau pendant les séances, était liée, parfois libre.

Varley eut l'idée de faire passer un faible courant au travers du médium et d'enregistrer les résultats au moyen d'un galvanomètre placé dans une autre pièce. Pendant l'expérience, le courant traversait donc le corps du médium, le galvanomètre, et aussi deux séries de bobines de résistance. Toute interruption du courant, tout écartement de fils du corps du médium ou leur jonction, tout isolement du médium du courant, était aussitôt constaté sur l'appareil enregistreur.

Le tableau des résultats enregistrés par Varley a été publié dans la première année des « Psychische Studien » 1874, page 346.

On connaît les tentatives faites pour employer l'électricité au contrôle des médiums, tels par exemple les essais d'Ochoroviez (expériences avec Eusapia Paladino) et plus récemment ceux du Professeur Crawford avec Kathleen Goligher. Mais les divers dispositifs dont on se servit alors laissaient encore bien à désirer. Cela tient peut-être aussi, en partie, à ce qu'on prisait trop haut le contrôle automatique, il n'exclut pas toujours, en effet, la possibilité de la fraude.

Karl Krall, ce maître de la psychologie animale, a construit un laboratoire de parapsychologie à Munich, doté d'une magnifique installation, et il est parvenu à réaliser le contrôle électrique automatique de façon pratique, tout en l'unissant à la surveillance active du médium instituée par l'auteur, et ceci, en évitant toutes les sources antérieures d'erreur. La méthode jusqu'à présent employée pour immobiliser les membres, du moins en ce qui concerne les frères Schneider, est la suivante : Willy ou Rudi, le dos au rideau, a les mains et les pieds tenus par le contrôleur assis en face de lui. Les genoux du médium sont serrés entre ceux du contrôleur, qui, de plus, lui tient les mains. Un deuxième observateur est assis à droite et tient par surcroît les poignets du médium.

1 Article publié en septembre 1926 dans *Zeitschrift für Parapsychologie.*



Le contrôle électrique nouveau inventé par Krall et essayé pour la première fois le 4 mai 1926 dans son Institut, rend superflu le deuxième contrôleur. Ce dispositif est décrit plus loin par un technicien.

Le point capital de ce dispositif, c'est que les pieds et les mains du médium et du contrôleur principal sont reliés à un contact électrique. Si tout est normal, 4 petites lampes incandescentes s'allument : rouge, jaune foncé, vert, jaune clair ; leur lumière peut être réglée à volonté.

Si le pied droit ou gauche du médium ou du contrôleur perd le contact, la lampe correspondante s'éteint aussitôt, de même pour le contact des mains. Les 4 contacts correspondent aux 4 couleurs. Il est donc possible à tout observateur de s'assurer si le contrôle est efficace ou non en regardant le tableau lumineux placé vis-à-vis le cercle des assistants.

L'auteur a fait installer dans son laboratoire, avec le consentement de l'inventeur, ce dispositif si extraordinairement ingénieux et pratique et l'a encore perfectionné en divers points.

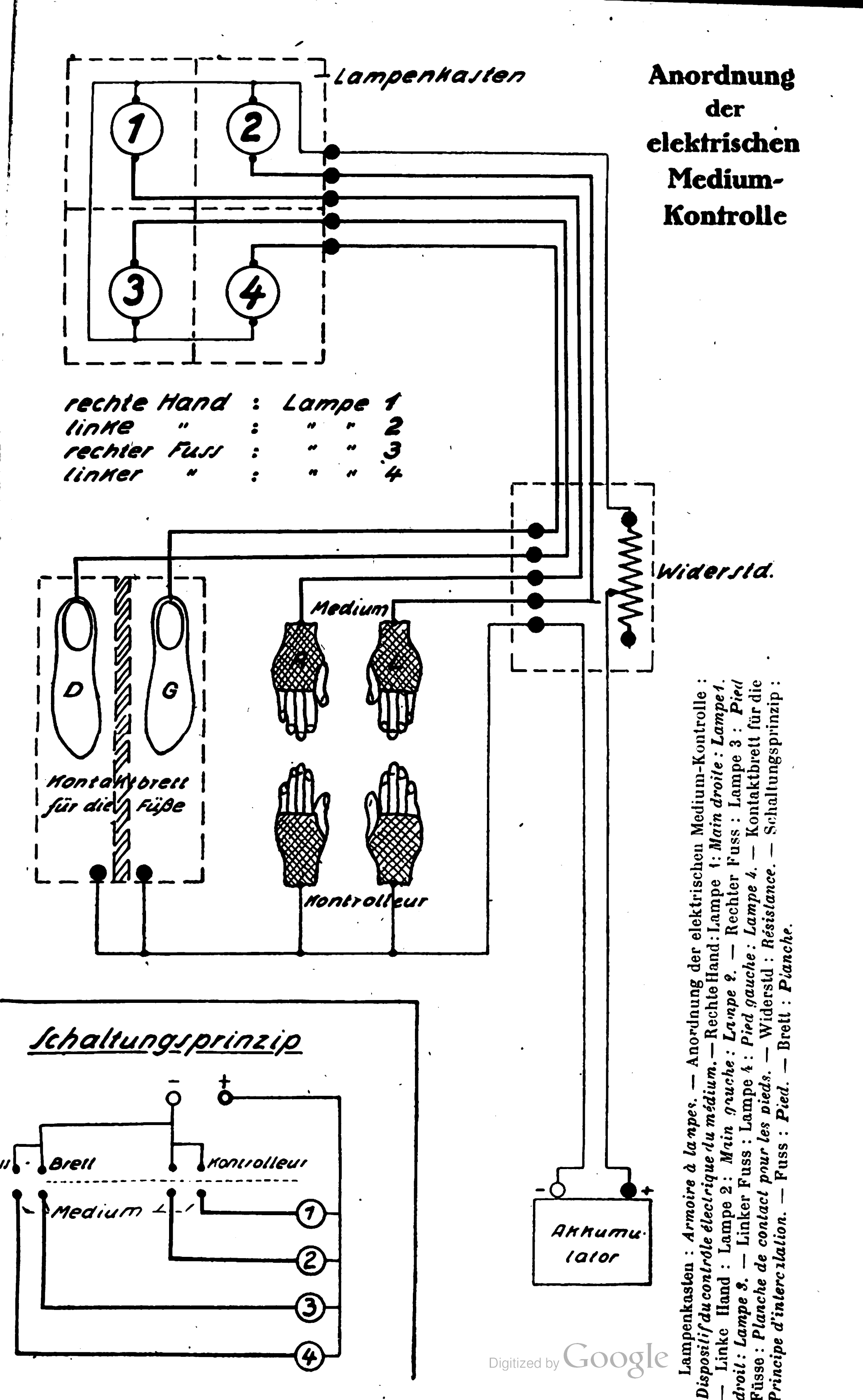
En premier lieu, il semble inutile de soumettre les pieds du contrôleur à un contrôle mécanique. Cela fut donc supprimé.

Pour recouvrir les souliers à lacets du médium, je me servis de « chaussons » tels qu'on les fabrique pour le voyage. Les lacets en furent serrés autour des articulations et solidement noués. Sur les semelles de ces enveloppements sont cousues des rangées de fils métalliques. Le sujet place alors ses pieds ainsi revêtus sur une planche posée par terre, recouverte de plomb, et partagée en son milieu par une latte en bois, afin de maintenir l'écartement des pieds.

Les gants d'étoffe munis de fils métalliques provisoirement employés s'étant très vite usés, l'auteur fit faire, pour le médium et les contrôleurs, des mitaines en fil métallique (argent pour le médium, or pour l'observateur). Et pour éviter tout changement de gant, chaque paire portait la mention gauche et droite. Toute erreur dans l'emploi des gants est ainsi évitée. De même l'intervention dans le circuit du courant correspondant par l'introduction d'un gant qu'on aurait enlevé, ne peut avoir lieu, par suite de la disposition de l'appareil. L'extinction de la lampe à couleur correspondante montre aussitôt, en ce cas, l'absence du contrôle.

De plus, je fis remplacer sur le tableau de contrôle les 4 couleurs par des chiffres lumineux, de 1 à 4. Le chiffre 1 correspond au contact de la main droite du médium, le chiffre 2 à celui de gauche, le chiffre 3 au pied droit, le chiffre 4 au pied gauche.

Outre ce contrôle à la fois automatique et vivant, je gardai sur le costume que le médium revêtait pour la séance, les petites bandes lumineuses qui encerclaient poignets et chevilles. L'observateur peut donc se rendre compte de chaque mouvement des mains du médium (les pieds sont en général immobiles) pendant ses saccades ou contractions, et peut aussi se convaincre à tout moment, en observant le tableau lumineux éclairé par un rhéostat et les chiffres à lumière variée, si le contact a été le moins du monde interrompu entre les mains des contrôleurs ou



Anordnung der elektrischen Medium-Kontrolle

Lampenkasten : *Armoire à lampes.* — Anordnung der elektrischen Medium-Kontrolle : *Dispositif du contrôle électrique du médium.* — Rechte Hand : Lampe 1 : *Main droite : Lampe 1.* — Linke Hand : Lampe 2 : *Main gauche : Lampe 2.* — Rechter Fuss : Lampe 3 : *Pied droit : Lampe 3.* — Linker Fuss : Lampe 4 : *Pied gauche : Lampe 4.* — Kontaktbrett für die Füsse : *Planche de contact pour les pieds.* — Widerstd : *Résistance.* — Schaltungsprinzip : *Principe d'intercalation.* — Fuss : *Pied.* — Brett : *Planche.*

la planche qui supporte les pieds. Au cours des innombrables séances qui eurent lieu depuis le 26 mai 1926 avec les médiums Willy et Rudi Schneider, ce contrôle électrique fut employé avec succès et sans aucune anicroche. Les phénomènes télékinétiques eurent lieu à la distance accoutumée (de 60 centimètres à 1 m. 10 du médium) aussi régulièrement qu'avant cette innovation.

Description de l'appareil électrique.

Il a pour but de démontrer objectivement aux assistants si l'un des membres du médium se soustrait au contrôle.

Le système d'isolement employé pour cela est représenté à gauche au bas du dessin. La main droite et gauche, le pied gauche et droit du médium, baignent dans 4 courants distincts, reliés parallèlement au courant générateur auquel ils viennent se greffer au moyen d'un fil conducteur commun. Si le contact extérieur gauche du côté du contrôleur est relié au contact correspondant du médium, la lampe 4, par exemple, s'éclairera. Si elle s'éteint, les assistants constateront que le médium a libéré un de ses membres du contrôle.

L'exécution pratique est celle-ci. Les 4 lampes de contrôle sont placées dans une même boîte et éclairent les chiffres 1, 2, 3, 4. Un petit interrupteur 1 est fixé au mur, une manette permet de régler l'éclairage de 0 à son maximum. On peut donc toujours avoir la clarté correspondant aux besoins du moment. Le contact électrique des mains du médium et du contrôleur a lieu au moyen de gants pourvus de fils métalliques. Le contact s'établit de même entre le pied et la planche. Les pieds du médium sont recouverts d'une sorte de chaussons sur lesquels sont fixés des fils métalliques, la planche est garnie de plomb.

Pour que les 4 chiffres s'éclairent, il faut que le médium mette ses mains sur celle du contrôleur, et ses pieds sur la planche. S'il lève un pied ou éloigne sa main de celle du contrôleur, la lampe correspondante à ce pied ou à cette main s'éteint aussitôt. Le médium ne peut libérer aucune de ses mains pour la placer par exemple sur celles du contrôleur, bref, il ne peut se livrer à aucune manipulation sans que le chiffre contrôleur correspondant ne s'éteigne. De même pour les pieds ; la latte de séparation empêche toute manœuvre intempestive du médium.

Conclusion de l'auteur.

L'invention de Krall ci-dessus décrite est d'une grande portée pour les expériences avec médiums, on pourrait l'appeler l'œuf de Christophe Colomb ! En effet, son extrême simplicité lui donne le grand avantage de ne troubler en rien le développement des phénomènes pendant les séances et donne la preuve objective, absolue, enregistrée, que les membres du médium ne sont pas l'origine des mouvements à distance. L'objection toujours renouvelée de nos adversaires que le médium fraude en se

servant de ses pieds ou de ses mains pour produire les phénomènes, devient oiseuse à double titre, car déjà le contrôle institué au moyen des rubans lumineux et de la surveillance de deux personnes distinctes, suffisait à écarter toute fraude.

Le ligotage électrique de Krall peut aussi très bien servir dans les expériences où le contrôleur ne se trouve pas assis en face du médium, comme par exemple dans des séances de table. Les deux personnes assises à côté du médium lui tiennent les mains, chacun de ces surveillants met un gant de contrôle, l'un le gauche, l'autre le droit, en sorte que deux personnes participent au contact de la main du médium. Un tel procédé est à recommander, surtout dans les expériences faites avec des médiums dont les phénomènes sont contestés aujourd'hui encore par suite d'une surveillance insuffisante, tels par exemple Guzik et Margery. L'objection la plus sérieuse contre l'efficacité du contrôle serait alors écartée.

Le dispositif électrique inventé par Krall et perfectionné par l'auteur ne doit à l'avenir manquer dans aucun laboratoire pour recherches paraphysiques, il comble en effet une grosse lacune de la méthode employée jusqu'ici, et donne, en ce qui touche l'authenticité des phénomènes, le plus haut degré de sécurité possible.

Dr DE SCHRENCK-NOTZING.

Le rôle des phénomènes métapsychiques dans l'origine des croyances religieuses

Monsieur le Directeur,

Vous m'avez fait l'honneur de juger que le premier Livre de ma volumineuse *Histoire du Spiritualisme expérimental*, dont je venais de vous communiquer le manuscrit, est de nature à pouvoir intéresser aussi les métapsychistes, et vous m'avez engagé à en résumer quelques parties dans votre *Revue*, en attendant que l'ouvrage paraisse en volume. Je me rends d'autant plus volontiers à votre aimable invitation, qu'il s'agit d'une publication tendant à montrer que les phénomènes métapsychiques, auxquels un nombre toujours croissant de personnes s'attendent à voir jouer un rôle considérable dans la pensée humaine de demain, ont exercé déjà une influence d'une importance exceptionnelle, et jusqu'ici restée presque insoupçonnée, dès le plus lointain passé de l'humanité. Leur passé fait donc bien augurer de l'avenir.

L'homme primitif et le sauvage moderne

La première branche de la science qui soit destinée à éprouver le contre-coup des nouvelles constatations est celle créée par l'Ecole Anthropologique, Ethnographique, Sociologique, qui pouvait paraître, au premier abord, à peu près étrangère aux recherches métapsychiques.

Il serait difficile, aujourd'hui, d'infirmer les glorieuses découvertes accomplies grâce à l'étude de la Paléontologie, en moins d'un siècle, c'est-à-dire depuis que Sir Charles Lyell, en 1855, venu en France pour examiner, avec d'autres savants anglais, les fouilles d'Abbeville, proclama l'authenticité et la portée immense de la trouvaille de silex taillés, faite par Boucher de Perthes — découverte que les Académies scientifiques françaises avaient toujours refusé de reconnaître, et même seulement de connaître.

Malheureusement, les grottes et palafittes ayant constitué les abris de nos premiers ancêtres, leurs sépultures, leurs armes et outils de pierre ou d'arête, quelques grossiers ornements, des dessins d'animaux tracés d'une main malhabile sur les parois des cavernes, ne devaient fournir que des indications bien vagues sur la naissance et le développement des idées, des usages, des croyances de l'homme primitif. C'est alors que, grâce surtout au génie d'Herbert Spencer, on imagina de tourner, dans une certaine mesure, la difficulté, en étudiant l'homme des

premiers âges chez les humains qui se trouvent maintenant encore à l'état « primitif », c'est-à-dire les sauvages.

Quand on examine l'œuvre de l'Ecole Sociologique, née en grande partie de cette idée, on ne tarde guère à se rendre compte des défauts fatalement inhérents à cette méthode, malgré ses précieuses qualités. D'abord, quel que soit l'état arriéré de certaines tribus de sauvages, boschimans, australiens, papouasiens, pour lesquels continue l'âge de la pierre, vivant à peu près comme les anciens troglodytes, capables à peine de compter jusqu'à cinq, etc., il est clair que les siècles ne peuvent s'être écoulés sans apporter même à eux un certain progrès, provenant, soit de leurs propres observations, soit du contact avec d'autres peuples plus avancés dans la voie de la civilisation, — ce qui les différencie un peu de nos premiers ancêtres.

En outre, dans l'énorme fatras des milliers de citations et références dont est farcie la littérature anthropologique et qui se rapportent à des peuples de toutes les races, vivant en des conditions fort différentes, on rencontre des données chaotiques et contradictoires, autorisant parfois les conclusions les plus disparates, et même diamétralement opposeés.

Les deux faux postulats de l'Ecole Anthropologique

Enfin, comme les sciences naissantes ont toutes les audaces présomptueuses de la jeunesse, et comme il était d'ailleurs essentiel, pour les pionniers de l'Ecole, de frapper un grand coup, de manière à montrer l'utilité de leurs recherches et s'imposer, dès le début, au monde savant, on s'est empressé de tirer des premiers documents, recueillis à la hâte, des conclusions définitives et sensationnelles, que l'on a même présentées comme des axiomes. Le truc rencontra un plein succès. Les sarcasmes dont on avait accueilli d'abord les « collectionneurs d'anecdotes dues au zèle illuminé des missionnaires, ou à l'activité imaginative des fonctionnaires britanniques aux colonies », se turent bientôt pour faire place à une admiration émue. N'avait-on pas appris, en effet, qu'anthropologues, ethnographes et sociologues venaient de faire les deux découvertes retentissantes que voici :

1. — L'homme primitif, frappé d'un étonnement superstitieux devant les forces mystérieuses de la nature et par certains phénomènes physiologiques et physiques tels que la mort, les syncopes, le sommeil, les rêves, l'écho, l'ombre du corps humain, le réfléchissement de celui-ci dans le miroir de l'eau; incapable. d'autre part, d'en trouver une explication réaliste et scientifique, avait aussitôt et sans plus, tout attribué, ou à l'existence d'un être double existant en lui-même, ou à l'existence d' « esprits » invisibles. De cette supposée dualité de l'être humain et de ces supposés « esprits » étaient ensuite tout naturellement dérivées les religions. D'où cette conséquence fatale et manifeste : que les religions, provenant d'une interprétation de nature surnaturelle donnée à certains

phénomènes naturels, — interprétation dont la fausseté est aujourd'hui hors de discussion, — se trouvent par-là même frappées d'un péché originel, fondamental : elles sont les filles de l'ignorance, de l'erreur, de la superstition.

II. (Cette deuxième « découverte » ne constitue qu'une sorte de corollaire de la première). — On a vu que l'homme primitif explique tout par l'intervention d' « esprits ». C'est la première explication qui lui a traversé la tête. C'est l'explication de l'enfance de l'humanité. Cela montre bien que la croyance à des esprits, — dieux, anges, démons, revenants, etc., — et par conséquent, au Spiritualisme, aux Religions en général, est le propre d'une mentalité d'enfant, de sauvage, de troglodyte, de pithécanthrope, d'hylobate, etc., etc. L'homme évolué sait tout expliquer par les énergies de la nature.

Aucune doctrine peut-être, depuis des siècles, ne rencontra chez tous les publics : savant, moyen et infime, un aussi brillant succès que cette lumineuse démonstration. Ces deux capitales découvertes sont devenues les deux colonnes monolithes sur lesquelles se pose l'édifice de l'Ecole Anthropologico-Ethnographico-Sociologique, si nous devons en croire ses plus illustres pontifes. La superstructure n'est composée, pour le moment, que d'une mosaïque de petites pierres qui, par leurs couleurs bariolées, jurent les unes à côté des autres, et qui ne dessinent encore aucune image bien définie; on vous l'abandonne; mais ne portez pas une main sacrilège aux deux colonnes du Temple!

Elles ont été, en effet, à peu près soustraites, jusqu'ici, aux attaques impuissantes des adversaires. Mais ce sont les anthropologues eux-mêmes qui, les uns après les autres, y ont touché, toujours dans la louable intention de les perfectionner, en y ajoutant quelque astragale ou arabesque de leur cru. Chacun y a mis du sien, si bien que les cannelures d'abord, puis les chapiteaux, puis les piédestaux y ont passé. Bref, c'est ainsi qu'à l'heure actuelle elles ne se présentent plus que comme des piliers informes, pliant et branlant sous la lourde bâtisse des citations. Il n'est vraiment plus nécessaire d'être un Samson et de s'appuyer trop nonchalamment aux deux colonnes pour faire écrouler ce temple de Dagon.

La vérité historique, expérimentale, logique, c'est que les deux postulats sont faux, l'un aussi bien que l'autre, absolument faux. Il est même inutile d'aller rechercher de nouveaux arguments pour les combattre; dans dix ans, les anthropologues, qui auront été les seuls à ne pas entendre le bruit des craquements, des écroulements successifs et de la casse, continueront à nous en apporter eux-mêmes.

C'est ce que nous proposons de démontrer *par des faits*.

Maintenant, il nous importe de bien établir aussitôt que ce que nous venons de dire et ce que nous dirons par la suite *ne peut et ne doit nullement prouver le bien-fondé des Religions*. Pas plus dans cette question de l'origine des croyances religieuses que dans le restant de notre

« Histoire ». nous ne conclurons, nous bornant à exposer les faits avec une impartialité d'autant plus absolue, que notre agnosticisme est sincère et de longue date. Mais nous ne manquerons pas de signaler les conséquences du plus haut intérêt qui découlent de la chute du premier grand postulat de l'Ecole Sociologique, dont nous venons de parler. Nous passerons ensuite à démontrer combien il est faux, d'après les dernières études anthropologiques, que l'homme ait commencé par tout expliquer par les « esprits ». Cela nous amènera même à des constatations assez amusantes, surtout pour les métapsychistes. Pour le moment, occupons-nous du premier postulat : celui concernant la source des croyances religieuses dans l'humanité.

Les doctrines théologiques et métaphysiques

Comme l'indique le titre même de notre ouvrage, son but est d'envisager la question du « Spiritualisme » au point de vue purement expérimental. Nous entendons ce mot dans sa signification la plus large, c'est-à-dire, comme dérivant d'*Expérience*, et non pas d'*Expérimentation*. Ce dernier terme est, dans le langage scientifique moderne, l'antonyme d'*Observation*. Mais l'*Expérience*, elle, peut surtout être acquise en *observant*. On connaît *expérimentalement* l'existence des différents météores parce qu'on les a *observés*, et non parce qu'on les a soumis à l'*expérimentation;* l'Astronomie, la Météorologie sont des sciences expérimentales fondées surtout sur l'observation. Il suffit d'ailleurs d'ouvrir un dictionnaire pour constater que notre interprétation du mot « expérimental » est absolument légitime. Ceci pour éviter toute équivoque. Et passons.

Nous disions donc que, ne devant discuter l'origine des Religions qu'au point de vue de l'expérience, nous toucherons à peine aux doctrines théologiques. Que Brahma ait tiré les quatre castes hindoues des différents membres de son corps; que Jéhovah ait créé le premier homme en soufflant sur une statue de limon faite à son image, pour extraire ensuite la femme d'une côte de l'homme endormi; que ces récits doivent être pris à la lettre, ou regardés comme de simples symboles, ou interprétés à l'envers, — tout ceci concerne les théologiens. Le savant, l'historien ne peuvent que suivre les données de la science, de l'histoire, sans se préoccuper de ce qui ne ressort qu'à la foi.

Toutes les doctrines théologiques dogmatisantes aboutissent, en ce qui concerne l'origine des religions, à celle dite de la « dégénérescence », selon laquelle les diverses croyances spiritualistes de l'humanité découleraient toutes d'une Révélation première, « dégénérée » dans le cours des siècles, mais dont les différents peuples garderaient encore le souvenir confus et déformé. Cette doctrine, qui régnait en maîtresse il n'y a pas plus d'un siècle et demi, est encore défendue avec talent par quelques théologiens professionnels, tels que Mgr Le Roi (1), le Père W. Schmidt (2),

(1) La Religion des Primitifs.
(2) Die Stellung der Pygmäenvölker in der Entwicklungsgeschichte des Menschen.

etc., qui y ont cependant apporté des tempéraments. Même plusieurs écrivains catholiques, comme, par exemple, M. l'abbé A. Bros (1), n'insistent pas sur cette thèse, que Max Muller assimile à celle selon laquelle toutes les langues devaient provenir de l'idiome hébraïque. Remarquons seulement qu'il est difficile de ne pas se demander comment la partie essentielle de la révélation — celle concernant Dieu — a pu disparaître presque partout chez les sauvages les plus arriérés, et se dénaturer chez les autres jusqu'à ne plus pouvoir être aisément reconnue, pour faire place invariablement aux mêmes croyances : esprits inférieurs, fantômes, sorcellerie, etc...

Cette même objection — qui n'a d'ailleurs pas une valeur absolue — peut être faite aux hypothèses de nature à peu près métaphysique, comme celle concernant « un sentiment inné de la Divinité, qui aurait été gravé par le Créateur au fond du cœur humain » (le sentiment des fétiches, des gris-gris, des totems, des fantômes?!), ou celle du « sentiment de l'infini », imaginée par Max Muller (toujours l'infini des fétiches et gris-gris!).

Parmi les partisans d'une hypothèse à teinte métaphysique de cette sorte, on est un peu surpris de devoir placer le matérialiste Ernest Hæckel. Voici son hypothèse :

Des motifs très divers doivent avoir concouru à faire naître la croyance dans la composition dualiste de notre organisme : vénération pour les ancêtres, amour des proches, joie de vivre et désir de prolonger la vie, espoir d'une situation meilleure dans l'au-delà, espoir que les bons seront récompensés et les méchants punis, etc. (2).

Hæckel explique donc la croyance en la « composition dualiste de notre organisme », c'est-à-dire la croyance en l'existence de l'âme, par le désir de la survivance. Or : tous les anthropologistes reconnaissent : 1° que la croyance en l'existence de l'âme a précédé de beaucoup la croyance en la survie; 2° qu'elle a existé et existe encore chez plusieurs peuples qui cependant ne croient pas à la survie; 3° que l'homme primitif a si peu cru à la survivance à cause de sa vénération pour les ancêtres, de son amour des proches, de son espoir d'un au-delà rémunérateur, que, tout au contraire, la première forme de la religion, les premiers rites, ont eu presque exclusivement pour but *d'éloigner les esprits*, que l'on regardait presque toujours comme méchants, importuns, effrayants, malfaisants, et dont on se serait passé bien volontiers, alors qu'on ne songeait guère encore aux bons esprits, à la survivance, à une justice dans l'au-delà. L'étude des peuplades les plus arriérées le prouve indubitablement. Ces cannibales ne se soucient nullement d'une justice dans l'au-delà, qu'ils auraient plutôt à craindre qu'à désirer, bien que Hæckel, au grand

(1) *La Religion des Peuples non civilisés*, etc., Paris, 1909.
(2) *Les Enigmes de l'Univers*, chap. XI.

ébahissement de ses lecteurs, la trouve une chose si désirable que, si elle n'existe pas, on est porté, selon lui, à l'inventer!

Un mot seulement de l'hypothèse *evhémérique* : « divinisation d'hommes illustres », ancienne au moins autant que le philosophe dont elle a pris le nom; de l'hypothèse *mythique* : « personnification et divinisation du Soleil et des planètes, des forces naturelles, d'idées générales », etc., que Vico (1), le conventionnel Dupuy (2) et tant d'autres ont si piteusement développée d'après l'idée de l'antique Epicharme (470 av. J.-C.). Ces hypothèses, dont le bien-fondé est partiellement incontestable, en ce qui se rapporte aux peuples déjà assez évolués, concernent toujours *la Divinité*, précisément *ce qui manque le plus aux croyances des Primitifs*, et non pas leur « mana », leurs esprits, qui figurent presque exclusivement chez eux. D'ailleurs, de même qu'on n'explique pas comment est venue la première idée de la peinture en disant qu'on a commencé par peindre telle chose, et qu'on n'explique pas comment est venue l'idée de se servir du feu en disant qu'on a commencé par faire cuire un bœuf et forger une lance, de même on n'explique nullement comment on est parvenu à l'idée de la Divinité en disant « qu'on a divinisé quelqu'un ou quelque chose ». C'est mettre la charrue avant les bœufs. Pour diviniser, il faut déjà être parvenu au concept de la Divinité; c'est l'origine de ce concept qu'il s'agit justement de rechercher.

La thèse d'Herbert Spencer

La thèse d'Herbert Spencer, développée ensuite par toute son Ecole Sociologique, nous fait sortir de ces systèmes fondés sur des dogmes ou des conjectures métaphysiques, pour entrer en plein dans la voie positive et scientifique. Elle représente un pas décisif vers la solution *expérimentale* du problème; elle paraît même inébranlable en principe, en tant qu'elle affirme, d'une manière générale, que *les croyances magique et religieuse de l'homme ont été essentiellement des tentatives d'interprétation de phénomènes biologiques et physiques qu'il avait observés.*

Oui; mais de quels phénomènes? Spencer, né trop tôt pour pouvoir apprécier à leur juste valeur certains phénomènes revêtant, à ce sujet, un intérêt réel, s'est malheureusement fourvoyé au milieu d'autres phénomènes tout à fait insuffisants et généralement même puérils. Pour faire accepter ses arguments, il a dû présupposer pratiquement que l'intelligence de l'homme primitif fût bien au-dessous de celle des animaux qui l'entouraient; en tout cas infiniment inférieure à celle des sauvages actuels, que tous les explorateurs nous ont toujours peints comme très arriérés et ignorants, mais astucieux et intelligents.

Comment l'homme a-t-il pu s'imaginer qu'il possédait une âme? — s'est d'abord demandé le grand philosophe de l'Evolutionnisme.

Vraisemblablement — a-t-il répondu — par suite de la différence qu'il

(1) *Principii d'una Scienza nuova*, etc.; 1726.
(2) *Origine de tous les cultes*, 1794.



avait remarquée entre un être vivant et un être mort; ainsi que par l'état de sommeil et l'état de syncope, pendant lesquels l'esprit semble quitter le corps.

Il y a bien quelque disproportion entre la cause et l'effet, surtout pour des gens si peu habitués aux raisonnements n'ayant pas un caractère immédiat; mais soit : n'insistons pas.

Seulement, il ne s'agit pas uniquement de l'existence de l'âme. Il s'agit de rechercher l'origine de la croyance en la survie, dans les fantômes, dans les esprits, dans la sorcellerie, etc., que l'on trouve chez presque tous les peuples, avec une uniformité frappante, et qui ne peuvent manifestement être le résultat de l'observation de ces trois faits : que l'on dort, que l'on s'évanouit, que l'on meurt. Le sommeil, la syncope, le décès des animaux ont-ils fait croire universellement à la survivance de leur âme et à un Au-delà qui leur fût réservé? Non. Alors?...

Aussi Spencer et ses disciples ont plutôt appuyé sur *les rêves et leurs visions*, qui sont devenus leur cheval de bataille.

Mais le Dr J. Maxwell, examinant cette théorie, écrit ce qui suit :

Cette théorie doit être rejetée; elle est *contraire aux faits*... Les primitifs ne confondent pas les rêves avec la réalité au point d'établir leurs croyances sur des rêves dont l'expérience quotidienne la plus élémentaire leur démontre la vanité habituelle. L'hypothèse de l'école anthropologique repose sur une généralisation injustifiée; elle ne s'applique pas à tous les rêves, mais à certains d'entre eux. Il est facile d'en déterminer la nature. Les rêves considérés comme vrais sont ceux qui se produisent dans des états particuliers, que la science moderne appelle hypnoïdes, somnambuliques, transes, extases. Ils sont apparentés aux visions et aux hallucinations, et favorisent certaines perceptions d'ordre intuitif ou supranormal, pour employer le langage technique moderne. L'origine des croyances religieuses et métaphysiques est peut-être due à ces phénomènes; il est inutile de la chercher dans le rêve ordinaire (1).

En réalité, certains rêves de nature « surnormale » paraissent se produire dans le sommeil ordinaire et non pas seulement dans les « états hypnoïdes, somnanbuliques, de transe, d'extase ». M. Maxwell nous répondrait peut-être que le dormant a pu tomber dans ces états au cours du sommeil ordinaire autant que lorsqu'il se trouve à l'état de veille. Oui; mais le contraire est également possible : c'est-à-dire que le rêve « surnormal » ait bien lieu dans l'état de sommeil ordinaire. En tout cas, ce n'est là qu'une question de détail, peut-être une simple question de mots.

Nous devons néanmoins remarquer que, si l'école anthropologique se bornait à prétendre que les primitifs ne savent pas distinguer un rêve « lucide » d'un rêve ordinaire, son erreur serait encore assez compréhensible. Or, il y a bien autre chose. Ces anthropologistes prétendent en somme que les primitifs *croient à la réalité des êtres qu'ils voient en*

(1) J. Maxwell : *La Magie*, p. 13. — Cfr. : *Le Concept social du Crime*, du même auteur, p. 218.

rêve, ne sachant pas distinguer le rêve de la réalité! Nous croyons rêver nous-même en lisant des phrases comme les suivantes, sorties de la plume autorisée du Secrétaire de la Société Française d'Anthropologie :

Au début de son évolution mentale, l'homme... ne saurait mettre un instant en doute la réalité des êtres qui le visitent durant les rêves. Sans doute, ces êtres sont invisibles aux autres, mais lui les a vus; il existe donc des esprits qui habituellement se dérobent aux yeux de l'homme (1).

Spencer (2), à son tour, croit prouver quelque chose, à cet égard, en disant que les sauvages ne possèdent même pas un langage leur permettant de dire : « J'ai rêvé d'avoir vu », au lieu de dire : « J'ai vu ». Andrew Lang (3) lui répond d'ailleurs que le curieux qui désire s'en assurer n'a qu'à ouvrir le dictionnaire de quelque dialecte africain, américain ou australien, pour constater le contraire, et qu'en tout cas le sauvage sait parfaitement dire : « J'ai vu en rêve ».

Le Pharaon de la Bible fait un songe, le croit prophétique et le soumet à ses devins et enfin à Joseph pour qu'ils le lui interprètent. Mais ceci ne signifie aucunement qu'il crût avoir vu réellement *les esprits* de sept vaches grasses et d'autant de vaches maigres, et que *les esprits* de celles-ci eussent réellement dévoré *les esprits* des premières. Il pensait qu'il s'agissait d'*interpréter un symbole*, et c'est tout. Il en est de même de la plus ignorante et superstitieuse parmi nos femmes du peuple; il en est de même du sauvage le plus arriéré. Aucun être au monde, qu'il soit primitif ou évolué, n'a jamais fait la confusion dont parlent Spencer, Letourneau et les autres. Certes, il arrive parfois aux petits enfants de confondre le rêve avec la réalité; mais c'est en se réveillant en sursaut (cela peut arriver même aux adultes); une fois qu'on leur a fait remarquer qu'ils ont rêvé, ils se calment, sachant bien, eux aussi, malgré leur tendre âge, ce qu'est un rêve et ce qu'est la réalité.

Tous ceux qui ont vécu au milieu des sauvages savent qu'ils se lèvent le matin, se recouchent le soir, sans s'inquiéter le moins du monde de ce qu'ils peuvent avoir rêvé et de ce qu'ils rêveront encore, sauf, de temps à autre, pour la signification d'un rêve qu'ils croient « symbolique ». *Si un sauvage rêve, par exemple, que son père s'est jeté à l'eau, que son frère lui a fait don de sa hutte, que sa femme l'a trompé, etc., il n'est nullement étonné de constater, à son réveil, que son père se porte fort bien; il ne songe pas à réclamer la hutte de son frère, ni à punir sa femme de son supposé adultère. Notre primitif sait qu'il vient de rêver, qu'il a rêvé chaque nuit depuis sa plus tendre enfance, et que ça ne tire pas à conséquence.* Que nous racontent donc les anthropologistes depuis un siècle?...

Et puis on a parlé de l'*ombre du corps humain*, qui pouvait donner

(1) Letourneau : *La Sociologie d'après l'Ethnographie*, liv. III, chap. XVI, § 1.
(2) *Principles of Sociology*, p. 150.
(3) *The Making of Religion*, III.

au primitif l'idée de l'existence d'un « double ». On a fait remarquer qu'un fantôme a été justement appelé une « ombre » dans presque toutes les langues. Comme s'il était malaisé de comprendre qu'il s'agit là d'une simple figure rhétorique — une « catachrèse », s'il vous plaît. Il n'y a pourtant pas l'*ombre* d'un doute. Où a-t-on déniché le primitif ne comprenant pas ce qu'est l'ombre d'un corps, projetée par le soleil, et devant recourir, pour l'expliquer, à l'hypothèse d'un « double »? Bucéphale est bien la seule bête de l'histoire assez bête pour ne pas l'avoir compris On en parle encore...

Ensuite *l'image réfléchie par le miroir de l'eau!* Nous devons croire que cela a aussi contribué à donner au primitif l'idée du « double » de l'âme, des esprits et du reste. Naturellement, notre ancêtre a dû penser que les montagnes, les arbres, la lune et les oiseaux de passage avaient aussi leur âme dans l'eau.

Et enfin l'*écho*. Ah! oui, l'écho! « L'homme primitif — explique Spencer (1) — ne saurait rien concevoir qui s'approchât d'une explication physique de l'écho ». Evidemment. Mais n'oublions pas qu'il ne pouvait à peu près rien expliquer : ni l'éclair, ni la foudre, ni la pluie, ni la neige, ni la grêle, ni les vents, ni l'arc-en-ciel, ni les différents aspects de la lune, ni la croissance des plantes, etc., etc. Est-ce que la plupart de nos paysans expliquent, ou tâchent de s'expliquer tout cela? Eh bien! notre primitif s'accommodait fort bien de son ignorance, comme nos paysans de la leur, comme nous le faisons tous pour tant de choses, et il ne s'en inquiétait nullement.

En somme : la terre est pleine encore de « primitifs ». Demandez à ces sauvages pourquoi ils croient aux « esprits » et (quand ils y croient) à l'âme et à la survivance. Ils vous parleront de fantômes, de sorcellerie, de tout ce que vous voudrez; pas un ne s'avisera de fonder ses croyances religieuses sur son ombre, sur l'image de son corps réfléchie par l'eau, sur l'écho — ni même sur les rêves ordinaires. Examinez les croyances de ces primitifs : là non plus, vous ne trouverez aucune trace sérieuse de superstition ayant pour base l'écho, l'ombre, les rêves, le miroir de l'eau, etc. Est-ce assez net?

L'Animatisme

Les anthropologues nous apprennent d'ailleurs que « pour les sauvages, toutes les choses sont animées ». Tylor (2) illustre cette théorie par l'exemple du petit enfant pour lequel « les chaises, les bâtons, les chevaux de bois, sont activés par la même sorte de vouloir personnel que les nourrices, les enfants et les minets... » — Mais non! mais non! Nos petits enfants savent que leur cheval de bois n'est pas animé, comme

(1) *Principles of Sociology*, t. I, 1.
(2) *Primitive Culture*, vol. I, p. 446.

le minet lui-même sait que la boule de papier avec laquelle on le fait jouer n'est pas une vraie souris et n'est animée que par la force de propulsion qui lui est imprimée. Tylor fait une déplorable confusion pour les besoins de sa cause. Le sentiment de l'enfant, du petit chat, sont analogues à la superficielle auto-suggestion qui nous fait nous passionner pour les aventures de personnages de roman que nous savons n'avoir jamais existé, suivre en larmoyant les péripéties d'un drame cinématographique, supposer que tel cabotin est réellement Œdipe, le roi Lear ou le Cid — suggestion volontairement acceptée, semi-consciemment entretenue, qui n'implique aucune erreur réelle — cette même forme de suggestion qui atteint son paroxysme dans le sommeil hypnotique, et qui n'est pourtant presque jamais complète.

L'*animatisme* du professeur Marett (1) — (est-il besoin de dire qu'il ne faut pas le confondre avec l'*animisme* de Tylor, indiquant les premières croyances en l'âme humaine et parfois en sa survivance?) — n'a rien à faire avec la confusion que Tylor attribue à l'homme primitif. L'« animatisme », c'est la croyance qu'un « élément de vie », une « force impersonnelle mais pourtant spirituelle », pénètre et *anime* toute chose. Ils l'animent un peu comme le ressort anime la montre, la vapeur la locomotive, l'hydrogène l'aérostat, etc.; une « animation » qui ne comporte aucune confusion possible entre l'être organique et l'être inorganique. L'espace nous manque ici de poursuivre cette démonstration comme nous le faisons dans notre ouvrage; mais peut-être ce que nous venons de dire suffira à faire comprendre que les primitifs, pas plus que les petits enfants, ne confondent les objets animés avec ceux inanimés. Ce sont nos anthropologues qui confondent. Et ils confondent parce que, voulant éliminer les causes vraies et uniques de la genèse des Religions, ils se sont empêtrés dans un terrain trompeur, où ils s'enlisent d'autant plus qu'ils se débattent.

Les phénomènes surnormaux

Bref : les « phénomènes naturels » que les anthropologistes ont d'abord mis en avant pour expliquer les premières réflexions métaphysiques et religieuses de l'homme sont de nature absolument insuffisante. *Ils ne servent qu'à montrer une chose : la nécessité d'en chercher d'autres.*

Reconnaissons d'ailleurs que quelques timides tentatives dans cette direction n'ont pas tardé à se produire. Tylor avait commencé par joindre aux phénomènes indiqués par Spencer d'autres phénomènes que, disait-il, « le grand mouvement intellectuel des deux derniers siècles a simplement mis au rebut comme étant sans valeur (*worthless*) » (2). Il avait même cité quelques exemples anciens et modernes de cet ordre de faits. Mais comme, pour lui, cela avait tout juste la même valeur que la croyance

(1) *The Threshold of Religion*, et *The Conception of Mana*.

(2) Op. cit., vol. I, p. 158 (Londres, 1891).

aux rêves ordinaires ou aux preuves éclatantes fournies par l'ombre du corps, etc., il en résulta qu'il ne leur consacra que quelques pages insignifiantes et inconcluantes. Tylor avait eu, à ce sujet, des devanciers, le professeur E. Hermann Fichte (1), le professeur Ulrici (2), avaient dit ces choses avant lui et plus justement que lui. Mais il eut surtout des successeurs. Depuis lors, les anthropologues attachèrent à ces phénomènes « sans valeur » une valeur de plus en plus grande. Dans un ouvrage paru en 1896, j'allai plus loin, en montrant déjà, bien qu'en une forme sommaire, que les phénomènes en question étaient à peu près *les seuls* à avoir engendré les premières croyances religieuses de l'homme; je publiai même cette phrase **en caractères gras** pour bien attirer sur elle l'attention des lecteurs; je disais que c'étaient les phénomènes indiqués par Spencer et son école qui étaient réellement *worthless*, sous ce rapport. Quelques mois après, paraissait : « The Making of Religion », où M. Andrew Lang consacrait au développement de la même thèse la première partie de son ouvrage, sûrement sans avoir connaissance du mien; la première idée de sa théorie se trouve d'ailleurs ébauchée déjà, paraît-il, dans « Cock Lane and Common Sense », que cet auteur avait fait paraître près de deux ans auparavant, et que je ne connais pas. M. Bozzano a aussi récemment soutenu cette thèse dans un bel article paru dans « Luce e Ombra », de Rome, et pour lequel j'avais mis mon dossier à sa disposition, comme j'ai, à mon tour, fait quelques emprunts au sien.

On voit que l'idée était bien en l'air : qu'elle était mûre, même pour un développement complet et une mise au point.

Nos lecteurs ont compris sans doute que nous voulons parler des phénomènes dits « surnormaux ». Ce qui avait modifié la situation, depuis Spencer, c'est le retour à la surface, avec un caractère plus expérimental et scientifique, des croyances et pratiques connues et admises pourtant de tout temps, contestées seulement au cours des deux derniers siècles environ, dans les pays protestants, et puis par les voltairiens du XVIIIe siècle, pour des raisons d'apologétique religieuse et philosophique qui constituaient un obstacle à l'examen serein des faits. Ces croyances, ces pratiques, combattues sous le nom de *miracles* religieux d'un côté, de *superstitions* de l'autre, venaient de reparaître sous la forme de phénomènes somnambuliques, surtout depuis de Puységur, et avaient fini par éclater et se propager avec le moderne Spiritisme, qui revêtait surtout d'une nouvelle étiquette une bouteille de vin qui datait d'avant Noé lui-même.

On sentait bien que, puisque les faits auxquels se rapportent ces « déplorables surperstitions » avaient été observés partout et toujours, et avaient un regain d'actualité juste en ce « siècle de lumières », n'épargnant même pas la classe des savants; puisqu'ils venaient de donner lieu à une sorte de nouvelle religion, qui comptait déjà des millions d'adeptes.

(1) *Der neure Spiritualismus.*
(2) *Der Spiritualismus, eine wissenschaftliche Frage.*

on ne pouvait douter qu'ils eussent joué dans l'origine des croyances religieuses un rôle infiniment plus sérieux que les balivernes auxquelles on avait songé tout d'abord; et qu'il était donc absurde d'aller chercher midi à quatorze heures, quand la vérité crevait les yeux de tout investigateur impartial.

Cette vérité qui se fait jour, petit à petit, depuis un demi-siècle, n'a plus besoin que d'être mise en pleine lumière, en faisant défiler, bien coordonnés, quelques-uns des innombrables documents sur lesquels elle repose, ainsi que les conséquences immenses qui peuvent en découler. C'est à cette tâche formidable que nous nous sommes attelé, après une longue préparation.

La valeur des faits cités

Il nous arrivera d'exposer dans notre ouvrage, non pas uniquement l'histoire des recherches et des idées, mais des faits, des faits à perte de vue. Le récit de quelque cas isolé n'a guère le pouvoir de nous impressionner beaucoup et de nous convaincre. Ce qui nous frappe, ce qui nous étreint, c'est l'énumération d'une considérable quantité d'événements qui se ressemblent tous, qui se sont répétés de tout temps et en tout lieu, qui sont certifiés par une foule de gens qu'on ne peut pas tous accuser raisonnablement d'hallucination ou d'imposture. Glanvil, dans son *Sadducismus Triumphatus,* remarquait déjà, il y a plus de deux siècles :

Si tous ces faits n'étaient que des produits de l'imagination, ce serait bien étrange que l'imagination, qui est la chose la plus changeante du monde, ait répété la même conception un nombre infini de fois, à toutes les époques et dans tous les pays.

Et le protestant Bayle, ce coryphée du scepticisme, avouait à son tour :

Les histoires de tous les temps et de tous les pays contiennent tant de faits, et de si étonnants, que ceux qui s'obstinent à tout nier se rendent suspects, ou de peu de sincérité, ou d'un défaut d'intelligence qui les empêche de bien discerner la source des preuves. (*Dict. phil.*, note D.)

Aucun fait ne peut constituer une preuve absolue, dans cet ordre de choses comme dans les autres; c'est évident. Aussi trouve-t-on des gens qui en déduisent que « mille demi-preuves ne sauraient constituer une seule preuve absolue ». Pour les métaphysiciens qui parlent à un point de vue abstrait, c'est bien possible, comme il est possible que, conformément à ce que disent les théologiens, mille péchés véniels ne sauraient constituer un seul péché mortel. Mais si nous sortons des abstractions métaphysiques et théologiques pour pénétrer dans la pratique de la science et de la vie, il en est tout autrement. La science humaine est presque entièrement composée de demi-preuves, même dans ses acquisitions les plus certaines, et l'on ne saurait écarter ce principe sans la faire

écrouler de fond en comble. Une pierre tombée du ciel, dix pierres tombées du ciel n'ont pas suffi à fournir aux représentants de la science une preuve suffisante de l'existence des aérolithes. Ce n'étaient que des demi-preuves, parce qu'il pouvait s'agir d'une erreur, d'une fraude, d'une mauvaise plaisanterie. Mais comme la chute des aérolithes continuait, ces demi-preuves finirent pas constituer la preuve définitive et scientifique qu'on demandait pour croire; et si quelqu'un, aujourd'hui, ne se contentait pas de ces demi-preuves, parce qu'aucune d'elles, prise isolément, ne constitue une preuve absolue et entière, témoignerait absolument et entièrement d'être un imbécile. C'est ainsi que l'on a fini par admettre aussi l'existence des icebergs, des trombes marines et de tant d'autres phénomènes dont on avait longuement douté.

C'est à ce point de vue que se trouve justifiée la thèse si hardie en apparence, soutenue par Immanuel Kant dans : *Traume eines Geistersehers, erlaütert durch Traume der Metaphysik*, après ses fameuses recherches sur les faits de lucidité attribués à Swedenborg. Il dit en somme que, si l'on peut mettre en doute l'authenticité de *chacune* des histoires d'esprits, etc., que l'on raconte, il est cependant difficile de les repousser si on les considère *en bloc*.

Seulement voilà : alors qu'on éprouve tant de difficulté à s'assurer de la réalité d'un fait contemporain de cette sorte, quelle valeur peut-on attacher aux faits anciens, dont-il est malaisé de dire s'il y en a un seul qui soit appuyé par des témoignages suffisants?

Eh bien! on peut leur attacher une importance considérable, si l'on a soin de les comparer aux faits modernes, de façon à contrôler les uns par les autres. Cet examen comparé fait ressortir une foule de vérités inattendues et pleines d'intérêt; il redresse nombre de fausses idées, fournit l'explication de plusieurs énigmes historiques et scientifiques.

Prenons quelques exemples dans l'œuvre du plus ancien des historiens classiques, le « Père de l'Histoire », Hérodote, fort estimé d'ailleurs, mais que l'on a accusé d'avoir enregistré parfois des racontars absurdes, bien qu'avec de prudentes réserves; ne nous est-il pas arrivé de lire que *radotage* vient *d'hérodotage?!*

Or Hérodote raconte que Néchao II, roi d'Egypte — celui-là même qui tenta de percer l'Isthme de Suez — avait envoyé quelques navires de Phéniciens explorer les côtes orientales de l'Afrique, aussi loin que possible. Ces navigateurs seraient rentrés, trois ans après, par les Colonnes d'Hercule : le Détroit de Gibraltar! Mais Hérodote remarque qu'il ne croit guère à cette histoire, parce que les Phéniciens ont raconté, à leur retour, des choses par trop extraordinaires; celle-ci entre autres : que, lorsqu'ils faisaient voile vers l'Ouest (au Cap de Bonne-Espérance, avant de revenir vers le Nord), ils avaient eu le soleil à leur droite, au lieu de l'avoir à leur gauche. Or c'est justement ce qui se produit dans l'hémisphère austral. Mais cela était inconnu au monde ancien; cette raison même qui provoquait l'incrédulité d'Hérodote constitue donc pour nous

une preuve plus que suffisante que le fait est réel et que les Phéniciens ont dépassé sensiblement la ligne de l'Equateur et accompli le périple de l'Afrique, bien avant Vasco de Gama. Nous n'avions pas besoin de cet exemple pour savoir que l'incrédulité peut mener à l'erreur, c'est-à-dire à la superstition, tout autant que la crédulité.

En d'autres cas, la science moderne nous montre qu'une tradition ancienne ne manquait pas de quelque fondement, tout en se rapportant à un fait *mal interprété*.

Le même Hérodote parle d'une énorme pierre que Jupiter, dans sa colère, avait lancée contre la terre et qu'on gardait dans le temple d'Ephèse. Jusqu'aux premières années du siècle dernier, cette légende paraissait dépourvue de tout fondement, la science officielle n'admettant pas la réalité des aérolithes. Cela a changé depuis. Aussi nous n'avons plus aucune difficulté à admettre que la pierre d'Ephèse est bien tombée du ciel, ainsi que celles de Pessinunte, d'Ægos Potamos, etc., dont Pline et d'autres historiens de l'antiquité nous avaient gardé le souvenir. Il n'y a à rejeter que l'intervention de Jupiter, constituant une tentative d'*interprétation* du phénomène — interprétation aussi fantaisiste que la plupart des autres.

En certains cas, encore, il s'agit de démêler dans un récit la partie réelle de celle imaginaire. Dans la première moitié du siècle dernier, les géographes, l'illustre Malte-Brun à leur tête, contestaient encore l'existence des Pygmées dont Hérodote a parlé, après Homère et Hésiode, et avant Aristote. Que voulez-vous? On leur attribuait une stature d'un *pygme*, c'est-à-dire d'un palme, moins de 35 centimètres! Et puis ces histoires de leurs guerres contre les grues, etc., étaient parfaitement ridicules. Maintenant les Pygmées ont été découverts en Afrique, à Ceylan, exactement dans les régions indiquées par les Anciens; moins en Thrace d'où ils ont naturellement disparu. Mais on avait fort exagéré. La taille de ces nains atteint 1 m. 40 cm.; ils chassent probablement les grues, mais ne guerroient pas avec elles. Encore on peut se demander si ces grues n'étaient pas des autruches : un oiseau qui leur ressemble assez, en plus grand, et qui n'avait pas encore un nom en Grèce.

Avant de commencer notre exposé des faits concernant les sauvages, nous tenons à bien préciser que notre intention n'est nullement de prétendre que tous les récits indistinctement que nous allons rapporter soient dignes d'être retenus comme authentiques et surnormaux. Bien loin de là, on verra que nous ne relatons certains cas que pour montrer combien sont insuffisantes les preuves que l'on apporte à l'appui de telle ou telle croyance. D'autres faits, au contraire, sont étayés par des attestations qui les rendent dignes d'être retenus. Entre ces deux catégories extrêmes se rangent des documents d'une valeur inégale — valeur qui sera diversement appréciée selon les idées préconçues de chaque lecteur. Mais tous ces récits, dans leur ensemble, serviront à l'objet que nous nous étions proposé : c'est-à-dire à démontrer que *tous les peuples sauvages ont cru*

observer les phénomènes surnormaux, d'une façon à peu près uniforme, et que par conséquent, l'homme primitif doit les avoir observés aussi.

D'ailleurs, pour arriver à ce résultat nous n'avons même pas besoin d'affirmer que ces phénomènes fussent réels. Il nous suffit de montrer que tous les peuples *ont cru* les observer. S'ils se sont trompés, n'importe; notre démonstration n'a pas moins de valeur, car si tous les peuples non civilisés ont cru observer des phéonmènes surnormaux qui en réalité n'existaient pas, nos premiers ancêtres ne peuvent qu'être tombés dans la même erreur, et cette erreur ne peut qu'avoir donné lieu aux premières croyances religieuses.

Enfin, il est à peine besoin d'ajouter que le fait que la plupart des sauvages modernes interprètent ces phénomènes de manière spiritualiste, n'implique nullement que l'explication vraie ne puisse être toute autre. Mais là aussi, l'erreur des sauvages ne ferait qu'expliquer celle de nos premiers ancêtres qui, peut-être à tort, ont donné aux faits observés une interprétation qui les a amenés aux premières croyances religieuses.

Evidemment, si nous nous proposions de convaincre nos lecteurs de la réalité des manifestations surnormales, nous ne choisirions pas, pour atteindre un pareil résultat, des faits se déroulant chez les sauvages, dans les pires conditions d'observation que l'on puisse imaginer. Un explorateur, un missionnaire ne peuvent manifestement recueillir des signatures d'anthropophages pour l'attestation d'un événement, ni soumettre celui-ci à des enquêtes sérieuses parmi les troglodytes, ni employer des dispositifs électriques, des cylindres de Marey, etc., pour le contrôle et l'enregistrement automatiques des phénomènes de nature physique se produisant chez les sorciers papouasiens.

Qu'on nous permette cependant de reproduire ici la remarque suivante d'Andrew Lang (1). C'est une question qu'il pose aux psychologues qui objectent que les exemples cités par les croyants aux phénomènes surnormaux concernant les sauvages sont « de pures anecdotes ».

« Chers messieurs — demande cet auteur — quels sont donc vos documents à vous ? Nommez-moi, par exemple, la jeune domestique allemande qui, dans le délire de la fièvre, parla différentes langues mortes, suivant les lectures à haute voix qu'elle avait entendu faire à son ancien maître, qui était un érudit ? Vous savez bien, peut-être, qu'on n'en a aucune preuve. L'anecdote est de Coleridge [un poète fameux par ses extravagances : 1778-1834] : il dit que le phénomène s'est produit « dans une ville catholique d'Allemagne, un ou deux « ans avant mon arrivée à Göttingen... Plusieurs éminents physiologistes et « psychologues visitèrent alors la ville. » Pourquoi ne nomme-t-il pas quelques-uns de ces savants ? » (Sir William Hamilton's, *Lectures*, 1. 345). Cette anecdote — le bruit d'un bruit, constituant l'explication protestante d'une merveille catholique — fut rapportée par Coleridge au moins vingt ans après sa date possible. Les psychologues — Maudsley, Kerner, Carpenter, Du Prel, Zangwill,

(1) *The Making of Religion*, Introduction.

etc., etc. — la copièrent les uns après les autres, comme tout le troupeau des moutons saute là ou le premier mouton a sauté.

En attendant, en ce qui nous concerne, il nous faut remarquer que les précieux et, en tout cas, volumineux documents sur lesquels ethnographes, anthropologues, sociologues ont échafaudé leurs imposantes bibliothèques *n'ont pas une origine différente de celle où nous avons puisé la plupart des faits que nous allons citer.* Ce sont généralement les mêmes auteurs, les mêmes ouvrages sur lesquels ces messieurs pâlissent, dépouillant chaque phrase sur des fiches innombrables, lorsqu'ils ne se bornent pas à emprunter mutuellement leurs citations, en se fondant sur la bonne foi et l'exactitude bien connues de leurs confrères. Alors nous lisons et admettons sans difficulté que, dans tel pays, les fils mangent leurs père et mère pour leur épargner les tristesses et les infirmités de la décrépitude; que dans tel autre, les nègres amorcent les pièges à lions avec leurs propres enfants; que dans tel archipel il est défendu aux femmes d'avoir des enfants avant l'âge de 35 ans; que dans telle île on est très friand d'argile, et ainsi de suite. La plupart du temps, nous ignorons tout des voyageurs qui affirment ces choses, nous ne savons quelle confiance l'on peut accorder à leurs informateurs; nous ne demandons aucune attestation, aucun document, aucune preuve pour accueillir des histoires fondées souvent sur ces généralisations où excellent les voyageurs pressés. Mais si Livingstone, l'évêque de Zanzibar, le juge Manning, Charles Darwin, le professeur Scheffer, etc., nous entretiennent, comme on le verra, de faits surnormaux qu'ils ont *vus*, de leurs propres yeux *vus*, que des milliers d'autres observateurs estimés ont *vus* à leur tour — alors tout cela n'a plus la moindre valeur pour certains critiques, parce que cela dérange les thèses sur lesquelles ils ont assis leur réputation, ou parce que cela sort du cercle de leurs doctrines scolastiques.

La logique nous confère donc le droit de demander au moins ceci : qu'on repousse, si on juge devoir le faire, notre documentation, mais que, pour les mêmes motifs, l'on fasse *tabula rasa* de toute la documentation de l'Ecole anthropologique, et par conséquent, de toutes ses conclusions.

(A suivre). C. DE VESME.



Le Rayonnement Magnétique Humain

(Ses fausses preuves)

Réponse à des objections

L'exposé de nos expériences dans la *Revue Métapsychique* (n° 2, 1926) a suscité, comme nous l'attendions, des critiques. M. Hans Hamilton les a résumées dans une suite d'objections, véritable questionnaire auquel nous allons répondre.

Nous devons toutefois rassurer d'abord et tout particulièrement notre ami, M. Marius Guillot, le diligent secrétaire de la Société des Etudes psychiques de Nice, qui fut le guide averti de nos premiers pas et qui nous a construit avec une habileté sans seconde la plupart des moteurs que nous avons expérimentés : nous ne voyons pas — comme nótre ami semble le craindre — que nos travaux auront apporté un terme à la querelle des thermistes et des fluidistes. Nous n'en avons d'ailleurs pas eu la préoccupation. Nous nous sommes bornés à apporter notre contribution personnelle à une étude qui nous a paru très superficielle ; un point, c'est tout. Ce que nous voyons avec joie, par contre, c'est que la question des radiations humaines est à la veille de quitter les dalles grises de nos petites chapelles pour s'élancer d'un bond vertigineux vers des cieux nouveaux où Physique, Métaphysique, Psychisme, Religions et Biologie vont se confondre et s'épanouir au sein de l'Ether infini dans le tourbillon du Rayonnement Universel.

Nous allons maintenant répondre — alinéa par alinéa — au questionnaire de M. H. Hamilton.

Notes et Questions au sujet des « Moteurs à fluide » de M. de Tromelin et ceux de Thore (de Dax) à propos des expériences de M. Clément-Martin

par M. C.-J. Hans HAMILTON

(I) — Si c'est la chaleur de la main ou du corps humain qui actionne le moulinet de M. de Tromelin, *pourquoi est-ce que les rotations cessent après un certain nombre de tours* ?

Cela ressemble davantage à une *fatigue de la volonté,* un désintéressement, ou un *épuisement* (*ou saturation*) *de la force psychique,* qu'à un effet de la chaleur, *qui reste constante.*

Les rotations cessent dès qu'un équilibre thermique est atteint entre le moulinet et la partie du corps humain qui l'actionne, sans qu'il soit besoin de faire intervenir une force psychique quelconque ; de plus et contrairement à l'affirmation de M. C.-J.-H. Hamilton, rien n'est plus variable et moins constant que la température externe des extrémités du corps humain, *des mains en particulier,* et plus encore des doigts.

(2) — Pourquoi est-ce que *l'approche d'une autre personne* posant la main, par derrière, sur l'épaule de l'expérimentateur (dont la chaleur reste constante, ou même est augmentée) ralentit ou arrête les rotations du Moulinet ?

On sait que la quantité de chaleur rayonnée *obliquement* sur une surface déterminée, est proportionnelle au cosinus de l'angle que font les rayons incidents avec la normale à cette surface. C'est en analogie avec cette loi que *l'approche* d'une personne — *posant ou non* la main sur l'épaule de l'expérimentateur, — ralentit, arrête *ou accélère* la rotation du moulinet, en fonction de la quantité de chaleur rayonnée et de la *direction* de celle-ci par rapport à la direction et à l'intensité de la chaleur simultanément rayonnée par l'expérimentateur. Il s'agit, en somme, de forces qui s'ajoutent ou se retranchent selon leurs directions et leurs intensités ; actions que le rayonnement thermique suffit du reste à expliquer complètement.

(3) — Pourqoi est-ce que le moulinet Tromelin marche *en sens direct* avec certaines personnes et *en sens inverse* avec d'autres (ou avec la même personne, à d'autres moments) ?

Exactement pour les mêmes raisons que ci-dessus.

(4) — Pourquoi est-ce que le même moulinet « marche » aussi bien *avec la main froide* qu'avec la main chaude si c'est la chaleur qui l'actionne par les courants de convection ?

Toute convection n'ayant précisément pour cause qu'une rupture d'équilibre thermique, il est évident qu'une main *plus froide* que le moulinet fera tout aussi bien marcher celui-ci qu'une main *plus chaude* que ledit moulinet. C'est au surplus la raison pour laquelle le Dr Breton et M. Guillot ont obtenu des rotations très nettes, sinon accrues, en intercalant un bloc de glace entre le moulinet et la main. C'est aussi pour la même raison que M. Geoffriault a pu obtenir des « *constantes* » de vitesse angulaire en faisant agir, sur les moteurs, des organismes à température constante.

(5) — L'appareil de Thore (cylindre suspendu) marchait *dans le vide* (voir la littérature *ad hoc*), (mais on peut admettre que la force psycho-magnétique, comme l'émanation gazeuse du radium se transmet plus facilement dans l'air que dans le vide) ?

Nous n'avons jamais pu réaliser le moindre mouvement du cylindre de Thore dans le vide un peu poussé, pas plus, au demeurant, qu'avec les moteurs de Tromelin et nous ne pouvons suivre M. H. dans l'analogie qu'il voudrait établir à priori entre les rayons α — source de l'émanation gazeuse qui entoure le radium — et la force « psycho-magnétique » à laquelle il fait appel et dont la réalité objective reste à démontrer.

(6) — On peut *renverser le sens des mouvements* du moteur à fluide de M. de Tromelin en posant un cylindre fixe et le tenant à la main sur la table, *entre l'instrument et l'expérimentateur*. Ceci est la reproduction d'une des expériences de Thore avec ses cylindres minces, suspendus. Comment la théorie de la chaleur peut-elle expliquer ce renversement ?

Rien, selon nous, ne confirme mieux l'action exclusive de la chaleur animale sur les moteurs de Tromelin et le cylindre de Thore (dont les théories sont identiques), que le renversement du sens des mouvements sous la seule influence d'un corps inerte tel qu'un cylindre fixe tenu à la main.

(7) — Au lieu de construire de véritables cheminées *calculées à faire naître des courants d'air de convection*, M. Clément-Martin aurait mieux fait de répéter toutes les expériences de Thore (de Dax) et toutes les expériences avec le moteur à fluide de Tromelin.

Nous sommes-nous donc si mal expliqués que M. H. paraît ignorer qu'avant d'imaginer et de construire nos propres appareils, destinés dans notre esprit, à serrer de plus près le problème des radiations humaines, nous avions, pendant plus d'un an, répété inlassablement et littéralement épuisé toutes les expériences de Thore et de Tromelin, non sans avoir pris connaissance de toute la correspondance échangée entre M. de Tromelin et le Dr Breton, et non sans avoir lu avec le plus grand soin l'intéressant ouvrage du Dr Bonnaymé dans lequel nous avons, en outre, puisé tous les renseignements qui nous ont permis de construire le pendule à cylindre de Thore. Quant à nos « *cheminées* », nous ne voyons pas bien comment nous aurions pu isoler autrement des perturbations atmosphériques nos aiguilles et nos cadres métalliques. A ce titre, l'Electromètre à quadrants, par exemple, serait aussi une cheminée. Mais M. H. — qu'il me pardonne — n'aurait-il pas écrit ce vocable, inconsidéré en l'occurrence, sous une influence « *freudienne* » déterminée par un postulat contesté?...

(8) — M. de Tromelin a construit un appareil : l'*Anémomètre Tromelin* ayant des cônes ouverts d'un côté, pointus de l'autre et qu'on peut faire marcher comme son moteur à pignons *avec les ouvertures des cônes en avant*. (Je n'ai jamais expérimenté ni construit cet appareil. Il est à étudier, car il contredirait l'action des courants d'air amenés par la convection calorifique. Je n'en ai pas l'expérience personnelle).

Nous avons naturellement expérimenté aussi l'Anémomètre Tromelin et sa marche à contresens est la preuve évidente « *l'experimentum crucis* » qu'il n'obéit à aucune poussée *horizontale* s'exerçant sur ses cônes ouverts — ce qui serait le cas des mains — mais uniquement à la convection aérienne déterminée par la chaleur de la main ; convection dont la direction est essentiellement « *verticale* » et qui ne s'exerce que sur les surfaces de l'anémomètre Tromelin, en faisant jouer aux cônes de celui-ci le rôle des aubages d'une turbine horizontale renversée.

(9) — Les différentes *anomalies* observées avec les appareils nombreux de M. de Tromelin et ceux de M. Thore, sont plus fertiles en enseignements sur les sources de ces mouvements de rotation que l'emploi des petits calorifères et cheminées de convection (*qui ne peuvent imiter que les mouvements réguliers et simuler l'action de la force psychique*).

Nos appareils personnels nous permettent de reproduire expérimentalement, c'est-à-dire : « *à volonté* » — à l'aide de nos mains artificielles « bithermes », toutes les anomalies observées avec ceux de Thore et de Tromelin ; pourquoi, dans ces conditions, persister à voir dans ces anomalies la nécessité de l'intervention d'une *force psychique* ? Et pour ce qui est de nos « calorifères », c'est certainement : » *calorimètres* » que M. H. a voulu dire.

(10) — On peut constater une *action de la volonté sur les moulinets de Tromelin*, soit en renversant le mouvement, soit en l'arrêtant (mais il faut faire de nombreuses expériences, cette action étant *incertaine et variable*).

Le Dr Breton et M. Guillot nous ont avoué n'avoir *jamais* pu réaliser une *action de la volonté* sur les moulinets de Tromelin, bien qu'ils aient fait appel et pendant de longues années à de nombreux sujets aux tempéraments les plus variés ! Nous, non plus ! Nous croyons donc que jusqu'à preuve nouvelle et scientifiquement contrôlée, il est plus sage de considérer comme inexistante cette action de la volonté sur les moteurs expérimentés.

(11) — M. Clément-Martin a-t-il constaté, par l'emploi d'un *bolomètre*, le *relèvement de la température* obtenue en s'asseyant à la table d'opération devant le sthénomètre ou les moteurs à fluide ? Selon les observations, avec un thermomètre ordinaire, l'augmentation de la température ambiante est imperceptible, donc incapable d'actionner des appareils même légers (surtout le sthénomètre qui est sous cloche) ? Il faut *que les effets soient proportionnels aux causes*, pour ne pas tomber dans la fantaisie.

C'est précisément afin de proportionner les effets aux causes qu'il eût été absolument superflu de recourir à des instruments de mesures thermiques très sensibles, là où un thermomètre au 1/10e de degré suffit largement ! Agir autrement, ç'eût été compliquer inutilement nos expériences ; autant vaudrait, par exemple, faire emploi d'une pile thermo-électrique, d'un bolomètre ou d'un radiomicromètre pour prendre la température d'un malade ! M. H. fait d'ailleurs confusion ; ce n'est pas — comme il le dit — la température qui actionne les moteurs et les aiguilles, mais bien la *différence de température* entre ceux-ci et la main. Un thermomètre, même ordinaire, donne donc une *mesure différentielle absolue* et identiquement assimilable à une « *double pesée* ». Et *lorsque l'équilibre* thermique est atteint, c'est une seconde mesure ***absolue*** que donne le thermomètre, par rapport à la première ?

(12) — L'expérience de Thore, avec les deux cylindres et la règle en ivoire, décrite p. 127 et 128, article 30, dans la « *Force Psychique* », du Dr Bonnaymé, est totalement incapable d'explication par des cou-

D'abord, quelle justification complète (sans la vouloir, peut-être), nous apporte M. H. de ce qu'il nomme nos « cheminées » en reconnaissant que des courants d'air horizontaux peuvent faire naître

rants d'air de convection. *La force en jeu* dans cette expérience se montre *rotatoire de nature* (au lieu de faire naître des mouvements de nature pendulaire ou oscillatoire, comme des courants de convection auraient pu tout aussi bien faire naître). C'est une erreur de croire que les courants de convection dans l'air sont toujours circulaires ou spiraliformes. Un appel d'air horizontal pourrait aussi bien faire naître *des mouvements désordonnés* (*au moins à l'air libre*).

des *mouvements désordonnés*, nuisibles aux expériences faites à l'air libre ! Ensuite, contrairement à la pensée de M. H., les courants de convection « *dans l'air* » — à la différence de ceux qui se forment au sein des liquides chauffés — ne sont jamais circulaires ou spiraliformes et, ce qui est rotatoire, ce sont les mouvements des moteurs et non, encore une fois, les courants qui les déterminent. Enfin, en répétant avec le *cylindre lisse* de Tromelin (qui n'est, en somme, qu'un cylindre de Thore plus gros et plus court) l'expérience de la règle en ivoire (qu'on peut d'ailleurs remplacer parfaitement par un bristol un peu raide), nous avons constaté qu'on pouvait enlever de la main qui la tient, la règle en ivoire, sans modifier en quoi que ce soit l'action de cette main sur le cylindre ; ce qui nous a conduits à penser que Thore n'avait eu recours à cette règle en ivoire que dans le but de séparer nettement l'action de chaque main sur ses très menus cylindres ?...

(13) — La conclusion générale semble être que les expériences de M. Clément-Martin sont *à côté de la question de l'extériorisation d'une force neuro-psychique* et qu'il faut répéter les expériences des pionniers Thore, Tromelin et Baraduc, au lieu de les mépriser et ignorer volontairement comme on néglige et ignore les expériences du comte de Rochas et de Hector Durville. Le physicien Thore fut un véritable savant, imbu de l'esprit scientifique.

Nous ne pouvons être à la fois juge et partie et seul l'avenir dira si notre très modeste contribution à l'étude de l'objectivation mécanique d'une force neuro-psychique, est adéquate à son objet ou s'en écarte. Quant à répéter les expériences de nos devanciers, n'est-ce pas par là que nous avons commencé et combien consciencieusement ? Où, par ailleurs, M. H. voit-il qu'on ignore, néglige ou méprise les travaux des Thore, des Tromelin, des Joire, des Boirac, des Baraduc, des Rochas et des Durville, pour ne citer que les plus éminents pionniers de la voie explorée ? Mais la caractéristique de la Science ne réside-t-elle pas précisément dans la contingence sinon de l'essence des phénomènes qu'elle étudie, du moins de leur interprétation ? C'est dans cet esprit que nous avons travaillé.

M. H. avait joint au questionnaire manuscrit que nous avons transcrit textuellement et auquel nous venons de répondre aussi complétement que possible, un exemplaire annoté de sa communication au Congrès de Psychologie expérimentale de Paris-1923, sur le Sthénomètre du Dr Joire, communication que nous ne pourrions commenter qu'en nous répétant inutilement. Nous nous bornerons à faire remarquer à

M. H. qu'il est prématuré de parler d'« attractions » et de « répulsions » à propos des mouvements de l'aiguille du sthénomètre, attendu que le pendule à balle de sureau — instrument pourtant aussi sensible que l'aiguille en paille du Sthénomètre — demeure complètement immobile quand on en approche la main ou l'extrémité des doigts ; et si l'on admet un instant la théorie fluidique, il s'agirait plutôt de « poussées » comme pour l'Hélioscope de Crookes dont, d'ailleurs, la théorie d'abord de source lumineuse, puis calorifique, redevient lumineuse depuis que Lebédeeff invoquant la théorie électro-magnétique de la lumière a obtenu sur de minuscules disques noirs, de température négligeable, des reculs angulaires déterminés par des radiations purement lumineuses. L'immobilité de la balle de sureau est d'autre part, et soi dit en passant, un argument contre toute polarité « objective » de la force que nous cherchons à mettre mécaniquement en évidence, car si cette polarité existait et si nous continuons à admettre un instant que nos moteurs obéissent bien à une action fluidique autre que la seule chaleur, *le mouvement de ces moteurs ne devrait pas changer de sens avec le changement de main* ?



Nous devons nous excuser auprès du lecteur de nous être trouvés dans l'obligation de nous étendre au delà de notre volonté — et même de nous être quelquefois répétés — afin de répondre aussi complètement que possible au long questionnaire de M. H... A vrai dire, nous croyons que la voie tous les jours élargie dans laquelle est entrée l'étude des radiations, nous mettra bientôt d'accord en nous dépassant et en frappant de caducité nos petites expériences et celles de nos devanciers. Nous serons les premiers à nous en réjouir et même nous ne pouvons résister au désir de dédommager le lecteur de l'abus que nous venons de faire de sa patience, en nous essayant à un aperçu sommaire — ô combien sommaire ! — d'une parcelle des conceptions audacieuses émanées du formidable cerveau qui vient de s'éteindre, de Charles Henry, l'ancien directeur du laboratoire de Physiologie des Sensations, à la Sorbonne. Et puis, disons-le, à l'excuse de notre témérité, le rôle que Charles Henry fait jouer au cours de ses théories, à l'émission des radiations humaines infra-rouges dans la détermination des excitants électro-magnétiques (auxquels il rattache les sensations de saveur et d'odeur, notamment), ce rôle, dirons-nous, dépasse si prodigieusement les limites du domaine purement thermique que la Physique a assignées jusqu'ici à ces radiations, qu'il pourrait bien, avant peu, réconcilier thermistes et fluidistes.

Or donc, Ch. Henry, Mathématicien-physiologue ou Physiologue-mathématicien (il fut les deux avec une égale maîtrise) ne s'est proposé rien de moins que de démontrer expérimentalement et de vérifier par le calcul l'existence de radiations biologiques spécifiques d'un ordre de

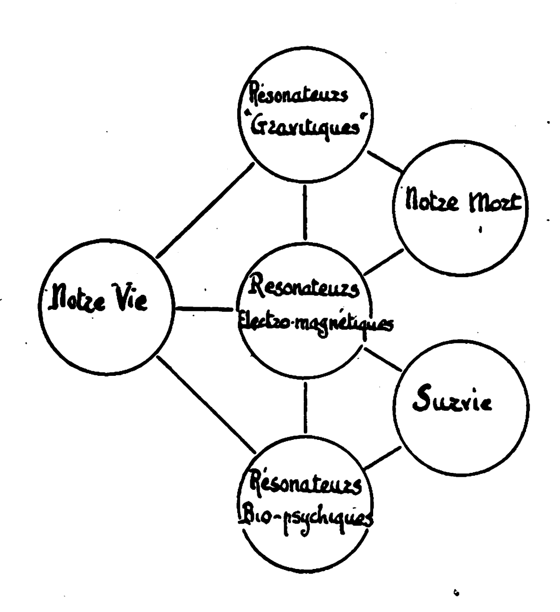
grandeur tellement inférieur et distant de celui des radiations électromagnétiques, au-dessus desquelles il a pu, d'autre part, situer des radiations physico-chimiques, également spécifiques, que, selon lui, la «*survie*» des radiations biologiques (dans lesquelles il incorpore le domaine psychique) s'impose d'une manière irréfutable avec toute la rigueur mathématique.

Nous sommes absolument incapables de suivre Ch. H. — même de très loin — sur les cimes où plane sa pensée transcendante. Nous nous consolons de notre indigence en songeant que, seule, une élite dans l'élite peut l'y rejoindre, et nous allons nous borner timidement et sans être bien certains de nous-même, à donner au lecteur une idée, très déformée sans doute, des travaux qui ont conduit Ch. H. à la certitude de l'immortalité de l'atome de vie, corollaire évident de l'immortalité de l'âme.

Une étude approfondie du Rayonnement à l'aide des radiateurs intégraux de Kirchoff (réalisation de l'isothermie absolue du « *corps noir* » au moyen de sphères creuses percées d'un trou minuscule) et une analyse mathématique presque métaphysique — si nous osons dire — ont conduit Ch. H. à considérer dans l'Ether deux nouveaux plans vibratoires au lieu de l'unique champ électromagnétique admis jusqu'à présent. Ch. H. a qualifié ces nouveaux plans, de « *gravitique* » pour ce qui répond à l'idée que nous nous faisons maintenant de la *matière* (et partant, du domaine physico-chimique), et de « *biopsychique* » pour ce qui appartient au domaine de la vie et de l'esprit. Il existerait donc, selon Ch. H., trois éthers ou si l'on préfère, trois modes vibratoires de l'*Ether-Un* ; l'électro-magnétique en occupant le centre et jouant en quelque sorte le rôle d'agent de liaison à l'égard des deux autres dans les domaines desquels il fait d'ailleurs de fréquentes incursions. Les masses de ces différents systèmes élémentaires de radiations auraient entre elles des rapports de nombres entiers se résolvant en un volume, une fréquence et une racine carrée de leur milieu, constituant des « *Constantes* » caractéristiques de la qualité de chacun des systèmes. Ch. H. a donné à ces systèmes élémentaires le nom de « *Résonateurs* » et en leur appliquant d'innombrables calculs reposant pour la plupart sur la théorie de la « Discontinuité », Ch. H. a pu constater : 1° que la masse du résonateur biopsychique élémentaire est plus petite de quelque chose comme trente-quatre zéros devant l'unité, par rapport à la masse du résonateur gravitique élémentaire ; 2° que les systèmes gravitiques et électromagnétiques suffisent à l'accomplissement des phénomènes de désagrégation qui précèdent, accompagnent et suivent la mort animale ; 3° que le caclul démontre l'indépendance et la permanence des résonateurs biopsychiques affranchis — par la mort — de leur relativité gravitique et Ch. H., pour ces raisons, conclue scientifiquement à la pérennité du rayonnement biopsychique.

Nous allons maintenant pousser la témérité jusqu'à essayer de synthétiser schématiquement le résumé, déjà squelettique et fragmentaire, que nous venons d'esquisser, de l'hypothèse la plus audacieuse qui ait

jamais été pensée, aussi bien par la hardiesse des concepts que par la virtuosité des méthodes d'investigation de son auteur ; hypothèse dont, au surplus, la finalité est bien faite pour ébranler l'édifice dans lequel se réfugient les agnostiques ; hypothèse, enfin, qui confère une certaine vraisemblance à la doctrine, purement hypothétique, il est vrai, d'une intelligence spatiale, universelle et absolue, chevauchant sur l'éther lumineux, vitalisant le règne végétatif et animant les consciences individuelles en fonction du développement des systèmes nerveux qu'elle influence.



Une découverte aussi géniale suffirait à elle seule à immortaliser d'un rayonnement éblouissant — plus directement accessible à nos sens, convenons-en, que celui des résonateurs biopsychiques — l'homme qui, grâce à l'universalité de ses connaissances et à sa puissance créatrice, a pu concevoir ce qui, jusqu'à lui, paraissait inconcevable autrement que par la Foi. Et pourtant Ch. H. ne s'est pas cantonné dans cette œuvre gigantesque. Nous lui devons encore une théorie physico-chimique de la Catalyse et enfin, une généralisation des « *Complémentaires* » que Ch. H. ne limite plus aux seules couleurs, mais étend non seulement à tous les autres sens, odorat, ouïe, goût, tact, mais encore à toutes les fonctions physiologiques — hormis la circulation, la respiration et le sommeil — telles que la faim, la soif, le sens génésique, l'euphorie, la douleur, etc., etc. ; complémentaires dont Ch. H. mesure l'amplitude au moyen du tracé des « *courbes de sensibilité* » qui lui sont données par l'action des « *excitants* » externes sur l'irritabilité sensorielle interne ; actions qui — en vertu du principe d'« *autorégulation* » appliqué par Ch. H. à ces opérations — tendent vers l'équilibre qu'est l'état normal.

Nous saluons donc très bas ce grand disparu par qui — selon la forte et heureuse expression de Robert Mirabaud son vulgarisateur — « *la pensée qui a fait la science devient elle-même objet de science* » et vous serez le premier, cher Docteur Osty — je ne puis en douter — à admirer dans la prescience de Ch. H., la contribution qu'il apporte par d'autres voies aux vues profondes que la métagnomie vous a fait entrevoir et que vous exposez si magistralement en conclusion de votre conférence sur l'« *Individualité Humaine* » où complétant l'aphorisme bien connu de William James, vous déclarez que : « *nous vivons à la surface d'une intelligence immense* » ce qu'on peut traduire, se reférant à l'hypothèse de Ch. H., en disant que : « *nous n'existons qu'aux dépens du rayonnement universel* ». Sans doute les théosophes n'éprouveront-ils aucune peine à relier l'hypothèse palingénèsique aux théories de Ch. H., mais ce que nous tenons à déclarer, c'est qu'à l'exemple — venu de haut — des Mainage et des Roure, tous deux très avertis des questions métapsychiques que ces éminents pères de l'Église osent aborder avec une indépendance d'esprit tout à leur honneur, nous avons voulu, nous-même, n'envisager ici que l'aspect scientifique et philosophique des problèmes posés par Ch. H., laissant le lecteur seul juge d'un accord possible de ceux-ci avec ses croyances ; convaincus, cependant, que le moins qu'on puisse penser des travaux de Ch. H. — quelles que soient leur contingence et les critiques qu'ils soulèveront certainement — c'est qu'ils apportent à la Métapsychique une abondante moisson d'idées originales traînant derrière elle de nombreux épis à glaner et sur lesquels pourront fructifier de nouvelles hypothèses à l'aide desquelles nous pénétrerons peut-être plus avant dans les arcanes de l'*Inconnaissable*...

E. CLÉMENT-MARTIN.

La publication des expériences de MM. Ménager et Clément-Martin, dans le n° 2 1926 de cette Revue, sous le titre « Le rayonnement magnétique humain. Ses fausses preuves » a fortement ému quelques personnes cherchant la démonstration de l'existence d'un rayonnement humain inconnu par les effets de mains posées sur des plaques photographiques immergées en bain révélateur, ou au voisinage d'aiguilles mobiles sous cloche. Parceque MM. Ménager et Clément-Martin, se basant sur des expériences personnelles précises, se sont crus contraints de conclure qu'on prenait, en de tels cas, l'action de potentiels thermiques pour des effets de radiations inconnues, parce que, à l'occasion de ces expériences, j'ai écrit qu'il y avait mieux à faire, au point où les physiciens ont aujourd'hui mené les moyens d'enregistrer et de mesurer les radiations, que de s'attarder à des procédés rudimentaires, vieillis, abandonnés et dont on ne pouvait attendre aucun enseignement de quelque valeur, quelques uns des fervents de ce genre d'essais démonstratifs ont décrété que ne pas croire à leurs croyances c'était nier que l'Homme émet des radiations inconnues. S'ils ont été sincères, c'est qu'ils n'ont pas compris les articles de MM. Ménager et Clément-Martin, non plus que la courte présen-

tation qui les précédait, et qu'ils ignorent nos écrits, nos idées et nos programmes de travail. Personnellement, il y a longtemps que j'ai acquis et que je fournis la preuve que la connaissance supranormale à objectif humain est conditionnée, tout au moins en grande partie, par une physique inter-psychique de grande complexité et dont la découverte fera faire un progrès immense à la biologie. Est-ce à l'Institut Métapsychique qu'il faut apprendre que s'il y a des phénomènes de télékinésie et de téléplastie, c'est que certains êtres sont des foyers d'énergie psychique rayonnante ? Nous sommes, ici, certains que l'Homme, que tout homme est un récepteur et un émetteur de forces psycho-dynamiques radiantes, parce que nous en constatons sans cesse les effets. Non seulement nous en sommes certains, mais nous voulons que l'I.M I. devienne un centre de recherches de psycho-physique. Toutefois, celà ne nous incline à aucune bienveillance pour l'à peu près, et ne nous prédispose pas à accepter pour effets de radiations inconnues ce que MM. Clément-Martin et Ménager démontrent être les effets de différences thermiques entre divers points d'un milieu.

L'expérience étant en définitive le seul maître, nous demandons à ceux qui croient que l'action motrice de toutes les mains humaines (car toutes agissent) sur des aiguilles pivotantes ou autres appareils, que l'action de toutes les mains humaines (car toutes agissent) au contact de plaques sensibles immergées dans un bain révélateur sont des effets de rayonnements inconnus, de nous envoyer les comptes rendus d'expériences détruisant les conclusions de MM. Ménager et Clément-Martin. Nous les ferons expertiser par des physiciens de valeur, seuls vraiment compétents en l'espèce, et la Revue Métapsychique *publiera les résultats. Cela nous sortirait de l'atmosphère d'arguments historiques et spéculatifs dans lesquels la vérité s'enlise.* — E. Osty.

A NOS LECTEURS

En raison de la charge lourde que sont maintenant nos frais de correspondance, nous prions les personnes qui nous écrivent pour renseignements de joindre à leur lettre un timbre, ou son équivalent, pour réponse.

LA MÉTAPSYCHIQUE
EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

A propos de l'Introduction à la Métapsychique humaine (*Edition Jean Meyer, Paris 1926), par E. BOZZANO.*

Il était fatal que l' « Introduction à la Métapsychique humaine » de M. Sudre, provoquât du côté spirite d'énergiques réactions. Le livre de M. Bozzano en est, certainement, la plus caractérisée. L'œuvre de M. Sudre reçoit là un choc terrible, non pas tant dans sa partie historique, dont le compte rendu a déjà été publié dans cette revue, que dans sa partie d'interprétation scientifico-philosophique des faits, qui, sans doute, prête à la critique. Fatalement, car c'est le sort commun à toutes les constructions de l'esprit. Si prudemment échafaudées soient-elles, elles sont toujours œuvre humaine, donc incomplètes, imparfaites par quelque côté.

Nous laisserons donc de côté toute la partie historique proprement dite de l'ouvrage de M. Sudre. Elle en fait la valeur indiscutable. Aussi l' « Introduction » restera-t-elle pour les chercheurs une mine de documentation et une précieuse bibliographie. Le travail patient et persévérent de M. Sudre n'est donc pas perdu et son utilité pratique reste la même, quelles que soient les réserves à faire lorsqu'il s'agit de l'interprétation des faits. Toutefois, l'érudition prodigieuse de M. Sudre, son incontestable don d'exposer les faits avec clarté et avec ordre sont de précieuses qualités auxquelles on ne peut que rendre hommage.

Mais il est fort regrettable que M. Sudre ne s'en soit pas tenu à la partie historique et descriptive, et ait voulu constituer *une doctrine*. Que n'a-t-il, auparavant, consulté ceux qui expérimentalement, avec prudence, construisent petit à petit le monument métapsychique ; que ne leur a-t-il demandé : « Quelle signification philosophique, ou quelle explication scientifique donnez-vous à tous ces phénomènes ? ». Ils lui eussent, sans doute, répondu : « Aucune, nous cherchons. Cette signification ou cette explication sont toujours en question, et peut-être pour longtemps encore ».

M. Sudre n'a malheusement pas voulu rester sur ce point d'interrogation. Contrairement à toute prudence, il a essayé de tirer de la métapsychique ce que cette science naissante ne pouvait contenir : une explication totale et définitive, une doctrine. Mais on comprend comment il y est arrivé.

Les théories officielles, en physique notamment, et en psychologie paraissent débordées tant par les faits d'action paranormale sur la matière que de connaissance paranormale du réel. A défaut d'une explication scientifique — or les phénomènes dits métapsychiques ont tout l'air de faire voler en éclat les cadres scientifiques les plus respectables — et par suite de la forme même de ces phénomènes il était fatal que l'on aboutit à admettre pour vraie intégralement l'hypothèse spirite, un peu simpliste, mais si commode. Tout phénomène inexplicable, on peut carrément l'attribuer aux esprits désincarnés. Les fidèles du spiritisme ont énormément exagéré la valeur de ce point de vue,

et des littérateurs spirites ont travaillé avec ardeur à propager cette doctrine extrême.

Mais lorsqu'un groupe de gens de science se mit à étudier les phénomènes sans idées arrêtées, ils se rendirent compte qu'une très grande part est explicable du fait de l'homme vivant. Il se constitua alors deux camps : celui des chercheurs à doctrine spirite, et celui des chercheurs sans doctrine.

Se rendant compte de l'immense difficulté qu'avaient les chercheurs « agnostiques » à vaincre l'hostilité ou l'indifférence de l'élite scientifique, encore fortement teintée de matérialismes, et à attirer son attention sur ces phénomènes ; et voyant là une conséquence de l'exagération que met certaine littérature spirite dans ses explications, M. Sudre a voulu opposer à la doctrine spirite une doctrine métapsychique anti-spirite, croyant par là rendre les phénomènes métapsychique plus attirants aux yeux du monde de la science. C'est ainsi que je m'explique la position de M. Sudre, et non par le fait qu'il serait par nature et de parti-pris anti-spirite, comme le pense M. Bozzano. Mais en voulant éloigner la métapsychique du spiritisme pour la rapprocher de la science, M. Sudre a commis denx graves erreurs.

1° Il a créé une doctrine : autrement dit il est tombé dans le travers-même qu'il reprochait aux spirites. Car en créant une doctrine il créait quelque chose qui reste fixé, cristallisé à un moment de la science, tandis que la science, elle, continue indéfiniment à avancer.

2° Sa seconde erreur, c'est de se déclarer anti-spirite, c'est-à-dire contre quelque chose qu'il faut pourtant retenir comme hypothèse, pour les cas tout à fait exceptionnels. Car si l'hypothèse spirite n'est pas encore, aux yeux de beaucoup, définitivement démontrée, rien jusqu'à présent n'y contrevient de manière définitive et absolue.

M. Sudre, en concevant sa doctrine, n'a pas réalisé que, pour être féconde, la métapsychique doit être une méthode, et non une dogmatique. En voulant l'enclore dans une formule, même « scientifique », M. Sudre n'y a enfermé que lui seul.

* * *

Le différend Sudre-Bozzano repose tout entier sur l'antagonisme de ces deux thèses.

Pour M. Sudre : « *Tous les phénomènes dits métapsychiques sont dus à l'exercice de propriétés du vivant. Ils ne prouvent en aucune façon la survie personnelle et consciente, et peuvent fort bien s'expliquer sans elle* ».

Pour M. Bozzano : « *Bien des phénomènes dits métapsychiques sont inexplicables sans l'intervention des « désincarnés », par conséquent ces phénomènes prouvent péremptoirement la survie personnelle et consciente* ».

M. Sudre étaie sa thèse sur l'étude tant de la métapsychique « objective », que « subjective ».

La « métagnomie » sert à M. Sudre à expliquer tous les phénomènes de métapsychique intellectuelle. L'indélimité même de cette « faculté » (au sens scolastique) doit être invoqué en faveur de l'action du vivant. M. Sudre cite quelques cas forts troublants, et qui ouvrent de très vastes perspectives. Mais toutefois il est amené, pour éliminer toute intervention éventuelle de désincarnés dans certains cas épineux, à imaginer des êtres de raison tout à fait inconcevables et irrecevables. Qu'est, en effet, sa « mémoire inconsciente », sinon une pétition de principes ? Conscience et mémoire ne sont-ils pas les deux faces d'une même réalité ? — Il ne peut y avoir de conscience sans mémoire, personne, je suppose, n'en doute. Peut-il y avoir une mémoire

sans conscience ? Ces deux termes sont inséparables, supprimer l'un est supprimer l'autre. La mémoire n'est, somme toute, *que le rappel à la conscience* de faits ou d'états passés, c'est la conscience qui fait, ou qui permet, ce rappel. Comme l'étymologie même du mot l'indique, « conscience » signifie « savoir ensemble » ; or, entre le savoir et la mémoire existe une corrélation sur laquelle il est inutile d'insister. La conscience, qu'est-ce, sinon la possibilité d'appréhender en un seul acte des représentations hétérogènes, le lieu où elles se coupent, ou bien où elles se forment, suivant les doctrines idéalistes, ou spiritualistes ? C'est donc la conscience qui permet la mémoire, et la mémoire la conscience, sans qu'il soit possible d'opérer une dissociation. Mais, nous écrivons dans une revue de Métapsychique, et non de Métaphysique, ce qui nous permet *d'indiquer* seulement où se trouve le vice de construction de la « mémoire inconsciente » qui en fait un concept mort-né. Quant aux « fantômes téléplastiques » ou « doubles » qui survivent aux corps, et aux « mémoires qui survivent » (inconsciemment) et qui ne sont pas du « psychologique mort » sans être non plus des personnalités vivantes, on ne comprend pas très bien ce que cela signifie. C'est une explication de Normand, et cela rappelle terriblement la chauve-souris du bon La Fontaine.

Dans le domaine des phénomènes physiques, M. Sudre s'appuie sur les travaux de ceux qui ont étudié la télékinésie, la téléplastie, l'ectoplasme, etc., bref, toutes les modalités de l'action paranormale sur la matière. Les Drs von Schrenck-Notzing et Geley, par exemple ont cru être en présence de formations ou modelages de la matière par la volonté subconsciente du médium. Cette explication est d'ailleurs tout hypothétique, selon les chercheurs mêmes qui l'ont émise, comme sont hypothétiques également les théories avancées sur la connaissance paranormale de la réalité. Or, c'est sur ces deux hypothèses que M. Sudre construit sa doctrine « prosopopèse-métagnomie » qui déplaît si fort à M. Bozzano. Parce que les premiers chercheurs proprement scientifiques se sont adonnés, au début (et nous ne sommes qu'au début) à l'étude des propriétés supranormales du vivant, M. Sudre généralise ce qu'ils ont trouvé — ou supposé — à toutes les productions métapsychiques passées, présentes et futures. Il est donc permis, sans porter dans l'absolu aucun jugement de valeur, de juger quelque peu prématurée cette démarche.

*
* *

M. Bozzano reprend M. Sudre sur un mode majeur et violent. Sa réfutation n'aurait rien perdu, à mon sens, de sa valeur et de son efficacité à être allégée de son caractère très vif de polémique personnelle. A part cette « verdeur » qui s'explique par le fait que M. Bozzano a composé son livre dans le feu de l'indignation, cette réfutation est intéressante. Voici donc brièvement les principaux points de la thèse de M. Bozzano :

L'hypothèse spirite ne se trouve ni diminuée, ni supprimée par le fait de s'appuyer sur l'animisme, ainsi que le prétend M. Sudre. Au contraire, l'animisme est la base la plus solide du spiritisme et rend son existence d'autant plus vraisemblable. L'objection faite par M. Sudre tombe donc d'elle-même.

Le spiritisme ne procède pas de l'inconnu à l'inconnu mais, comme toute autre science, du connu à l'inconnu. Il part des phénomènes d'extériorisation de la sensibilité et de la motricité pour arriver à la formation de fantômes, et aux « apports » à distance. Il part des expériences de transmission de pensée à courte distance pour arriver aux exploits les plus compliqués de la « métagnomie ». Faisceau de faits tendant à prouver que l'esprit est indépendant du corps. Les expériences proprement spirites ne sont que la prolongation de cette série d'expériences, et prouveraient que l'esprit survit au corps sans que

l'on puisse assigner de terme à cette survie. Bref, au-dessus de la masse spirite avide surtout de consolations, se trouve une équipe de travailleurs scientifiques parfaitement lucides, et appliquant à leurs recherches les méthodes rigoureuses de l'analyse comparée et de la convergence des preuves. Le spiritisme scientifique est un fait, et n'est pas « mort », ainsi que le prétend M. Sudre.

M. Bozzano cite également onze catégories de faits qu'il juge inexplicables par les théories métapsychiques de M. Sudre [ces faits précisément qui réclament les périlleuses acrobaties métaphysiques dont j'ai parlé plus haut]. Ces onze catégories sont développées en des exemples de valeur très diverse.

Mais M. Bozzano fait d'autres reproches beaucoup plus graves à l'auteur de l'Introduction. Il l'accuse de ne pas présenter les faits sous leur vrai jour, ce qui prête à de fausses interprétations. Lorsque M. Sudre, par exemple, prétend que les sujets des « magnétiseurs » présentaient tous les phénomènes métapsychiques, mais dépourvus de tout caractère spirite, il se trompe. M. Bozzano le prouve en citant des passages de la correspondance même de Deleuze, invoqué par M. Sudre, et du Dr Billot.

Même tronquage du réel, pour M. Bozzano, dans la façon dont M. Sudre présente le cas de Mrs. Piper. Résumé trop habilement, l'épisode de Georges Pelham perd une grande partie de sa valeur théorique.

Bref, le livre de M. Bozzano, quoique hâtivement composé peut-être, est des plus intéressants, car il pose à nouveau tout le problème de la possibilité de la survie, problème dont l'ampleur et l'urgence disparaissait un peu trop dans le livre de M. Sudre. Quant à la solution du problème, quelles que soient les prétentions de nos deux champions, je ne la crois pas encore trouvée sans conteste ; je crois même que nous sommes éloignées du C. Q. F. D. terminal. Cette solution, toutefois, inutile de la chercher si elle n'est pas du domaine naturel, donc du connaissable. Ici, je chercherais une petite chicane à M. Bozzano. A la page 66 de : « *A Propos...* », il s'étonne de ce que M. Sudre se sente « sûr que tous les phénomènes métapsychiques découlent *de causes naturelles,* même lorsque le contraire paraît évident. » Si le phénomène métapsychique est surnaturel, il est ineffable, incommunicable, parce qu'inconnaissable. Il relève du mysticisme, ou de l'absurde, et toutes les recherches à son sujet sont vaines. Je veux supposer que M. Bozzano a voulu dire : « ... de causes naturelles *actuellement connues* », faute de quoi le spiritisme doit renoncer à l'épithète de « scientifique ». Car si les phénomènes métapsychiques sont supposés surnaturels, on suppose donc qu'ils échappent aux lois de la nature. Or, tout ce qui n'est pas soumis à ces lois ne peut être objet de science, donc de certitude. Quant aux objets de convictions intimes absolument personnelles, et indémontrables, il serait parfaitement inutile d'argumenter pour ou contre.

*
* *

La controverse Sudre-Bozzano est l'indice d'un état d'esprit assez fâcheux qui sévit actuellement dans notre littérature spéciale. On oppose assez volontiers Métapsychique et Spiritisme comme deux doctrines antagonistes. Conception ridicule de la réalité : si le spiritisme en a déjà un peu trop l'apparence, la métapsychique n'est pas une doctrine, mais une méthode de recherche. Or, *celui qui cherche la vérité de manière désintéressée se refuse à faire partie d'aucun groupe. Il se tient à égale distance des doctrinaires de toutes nuances,* car il sait bien que l'adoption d'une doctrine tend à fausser le jugement : on acceptera avec trop de complaisance tous les faits qui viendront à l'appui de la thèse à soutenir, sans suffisamment discriminer leur valeur véritable, pour laisser dans l'ombre tous les faits qui viendraient à l'encontre. Chacun devrait avoir à l'esprit le conte de Fontenelle : *La Dent d'or,* enquêter serré avant d'ajouter créance à

un fait rapporté, et n'en faire état que lorsqu'il a été observé en détail avec précision, bref, qu'il est établi de façon absolument irréfutable. Chacun devrait épuiser ensuite toutes les hypothèses explicatives et n'admettre la transcendance que lorsqu'elle s'impose irrésistiblement. Or, les faits invoqués, tant par M. Sudre que par M. Bozzano, ont-ils tous été passés avec la même rigueur au crible de la critique ?

Il n'y a discussion que de doctrines. Or, si grand nombre de faits sont établis, leur interprétation définitive est, de toute évidence, prématurée. Certes, lorsque M. Sudre, par exemple, déclare qu'il n'y a pas de communication possible entre le psychisme d'un mort et celui d'un vivant, il dépasse considérablement les données de l'expérience. Quand il *nie* la possibilité de la survie consciente, il n'est plus dans le domaine de la certitude scientifique.

M. Bozzano, lui, cite des faits qui, s'ils étaient démontrés comme vrais absolument, donneraient l'indication de la possibilité d'une éventuelle communication entre le psychisme d'un mort et celui d'un vivant ; mais, avant de l'admettre comme fait bien établi, il faudrait connaître les limites exactes des possibilités de connaissance et d'action paranormales propres au vivant. Or, l'étude expérimentale de ces propriétés n'en est qu'à ses débuts...

Nous ne savons pas ce qu'est la vie, ce qu'est la mort. Nous voyons des masses de matière organisée selon des formes déterminées et paraissant animées par une impulsion interne *sui generis*. Nous appelons cela « des vivants ». Lorsque l'impulsion interne disparaît — mais quelle est-elle, comment est-elle apparue, comment disparaît-elle, et que devient-elle ? — et que la masse de matière se désagrège, nous appelons cette masse inerte : « un mort ». Ce corps servait à exprimer une modalité de la vie, vie qui le déborde probablement de beaucoup, ainsi que le prouvent entre autres les expériences de métagnomie, et le constant appel que l'on doit faire à l'hypothèse d'une « autre conscience », quel qu'en soit le préfixe. De ce point de vue, la survie n'est donc pas impossible, car il s'agit de la survie de quelque chose à quoi nous participons, sans le connaître. Admettons donc momentanément la survie, comme une réalité. Nous ne saurions tout de même admettre, sans y être contraints de toute évidence, les modalités de la survie telles que nous la présentent certains spirites orthodoxes. En effet :

Notre personnalité, notre « moi social », est constitué et conditionné, en majeure partie, par les nécessités imposées par le fait que nous vivons dans la matière, par l'influence de notre milieu, par tout le jeu des contraintes sociologiques que E. Dürkeim a eu grand'raison de mettre en évidence. Nous mourons. Notre corps, instrument d'action et de réactions sociales, meurt. La contrainte sociologique n'a plus de prise sur notre personnalité. Libérée des cadres, des représentations sociologiques nécessaires pendant la vie corporelle, comment ne pas supposer que la conscience se débarrassera de toutes les préoccupations mesquines et futiles dont est tramée notre vie d' « ici-bas », pour se réaliser dans les quelques tendances vraies en elles-mêmes, hors l'espace et le temps, et dont le faisceau constitue le seul fond permanent de nous-même ? Comment peut-on admettre cette survivance si tristement anthropomorphique que nous offrent tant d'ouvrages spirites « orthodoxes », ce summerland médiocre, avec ses five o'clock tea et ses maisons de briques, d'où les esprits descendraient parfois pour communiquer des choses dépourvues d'intérêt ? Et lorsque l'on entend un « esprit » dire : « Attendez un moment, je vais chercher Joseph qui est occupé ailleurs », et que la séance reprend au bout d'un quart d'heure, on reste perplexe... Surtout lorsque l'on a pu constater avec quelle rapidité un métagnome vivant prend contact avec un autre humain vivant distant dans l'espace, sans qu'il puisse s'agir en quoi que ce soit d'aller quérir son esprit. Faire de la vie d'outre-tombe le duplicata exact de notre vie physique — qui est ce qu'elle est parce que « physique » pré-

cisément, — me paraît bien ôsé. Il est vraisemblable que *la survie dépasse tout ce que l'on suppose*, en est fort différente en tout cas. Il faudrait pour avoir un aperçu pas trop erroné des modalités de cette survie pouvoir entrer en contact *direct* avec un psychisme désincarné, et non par un intermédiaire, qui colore forcément de ses préoccupation et de son rythme de vie personnel, peut-être même de ses préjugés, les « communications » qu'il transmet.

Accepter les faits bruts, tels qu'ils se présentent, c'est se condamner à ne pas sortir du domaine de l'apparence immédiate, qui veut que le soleil tourne autour de la terre, et que la lune ait la dimension d'un plat à barbe. Que le soleil tourne autour de la terre, voilà pourtant un fait d'expérience commune... Mais on a eu raison de ne pas s'en tenir à prendre l'apparence pour la réalité. De même, probablement, en métapsychique.

Toutes les discussions de doctrine actuelles sont donc du temps perdu. Le chercheur doit examiner toutes les hypothèses (et le spiritisme est une hypothèse de travail qu'on ne saurait laisser de côté, si elle n'est pas la seule) et ne pas être l'homme d'une doctrine. Il ne saurait courir l'aventure métaphysique ou spirite, et il évite de demander la solution des problèmes à ses cogitations, au lieu de l'expérience.

De même que, pendant la guerre, ceux qui « tenaient » à l'arrière étaient généralement beaucoup plus patriotes que ceux qui étaient au front, de même les hommes de bureau sont presque toujours beaucoup plus catégoriques et doctrinaires que ceux qui sont aux prises avec les multiples difficultés, les multiples aléas de l'expérience.

Une fois pour toutes, la métapsychique est une méthode qui a besoin d'indépendance absolue, pour avancer pas à pas, le compas et la balance à la main ; et ceux qui, hérauts bruyants, veulent la précéder à son de trompe, lui rendent le plus méchant service. Si une doctrine doit, un jour..., sortir de la métapsychique, elle doit *découler* de l'expérimentation et non pas la précéder (1).

The Divining Rod (*Methuen et Co, London*), *by Sir William BARRETT, F. R. S. and Théodore BESTERMAN.*

Les mots « baguette divinatoire », « sourcellerie », évoquent dans l'esprit de la majorité des gens la représentation mentale suivante, si on laisse de côté les rapprochements puérils de *sourcellerie* avec *sorcellerie* et de *fourchu* avec *les cornes* de Belzebuth :

« Un individu se promène sur un terrain aride en tenant dans ses mains un V de coudrier, lequel V se meut lorsque le sourcier passe au-dessus d'une source d'eau souterraine. » Ajoutons qu'aucun indice extérieur ne décèle l'existence de ce cours d'eau, et que le sourcier détermine non seulement l'emplacement où creuser un puits mais encore la profondeur qu'il lui faudra avoir, et approximativement le débit de la source.

Ce tableau schématique correspond assez exactement au grand nombre des faits de sourcellerie courants. Que de cerveaux mis à la torture, que de flots d'encre versés pour essayer d'en donner une explication ! Suivant les époques et les « modes scientifiques », les mouvements de la baguette furent, en effet, attribués aux causes les plus diverses. Aucune, jusqu'à présent, n'est entièrement satisfaisante, ainsi que nous allons le constater rapidement.

Au XVIe siècle, l'on supposait une « *sympathie* », une « affinité innée » qui

(1) La recherche expérimentale se donne pour mission de faire parler les faits en variant indéfiniment les conditions de leur production, sans cela on se laisse prendre aux suggestions des apparences.



relierait le coudrier au métal souterrain (car nous verrons plus loin que les premiers « baguettisants » cherchaient des gisements de métaux).

Au XVII[e] siècle, au moment de la grande vogue de la *théorie corpusculaire*, on expliquait fort bien que les métaux émettaient des corpuscules qui traversaient la terre et venaient se loger dans les interstices, les pores de la baguette de coudrier, et la contraignait à se diriger patallèlement à ces effluves.

Puis vint la *théorie électrique* qui expliqua non moins élégamment les mouvements de la baguette. Il y eut tout une floraison de schémas savants, avec + et — et courants qui s'enroulaient autour des fourches pour s'échapper par la pointe, etc., etc.

De nos jours, bien des « sourciers » scientifiques. parmi lesquels le D[r] Armand Viré, expliquent le fait qui nous intéresse par des radiations émises par le sous-sol, ou « *radio-tellurie* » comme l'a baptisé élégamment le colonel Vallantin. (Cette « radio-tullerie » n'agit plus d'ailleurs sur la baguette, mais sur le baguettisant.) Que voilà un beau nom, qui évoque en nous, comme beaucoup d'autres, le classique souvenir de la « vertu dormitive « de l'opium (1).

Il est probable que la baguette et le pendule, dit en substance M. Marage, jouent un rôle analogue à celui de nos appareils graphiques, et indiquent par leurs déplacements des mouvements involontaires, et même inconscients, de la main. Mais *nous ignorons totalement d'où proviennent ces mouvements*, de quelle nature est l'influence qui agit sur certaines gens et pas sur d'autres... et par quel intermédiaire cette influence provoque les mouvements en question (*Le Monde Médical*, 1919, p. 499). Ces conclusions ultra prudentes sont les seules auxquelles on puisse sans crainte se rattacher, car le problème est, nous le verrons, beaucoup plus vaste qu'on ne le suppose généralement.

Quelques remarques, que je puise toujours dans « The Divining Rod » feront mieux sentir encore combien nous sommes loin de pouvoir résoudre définitivement notre problème.

1° La fameuse baguette de coudrier, le « fourchu » classique, n'exige même pas d'être fourchue pour donner ses résultats. Ni même d'être en coudrier : elle peut être en tout autre bois, ou tout autre matière : l'abbé Boully emploie des baleines de parapluie et réussit merveilleusement. Des sourciers américains ont des baguettes de poche en aluminium, etc. Bref, pour qui est sourcier, tout peut être baguette.

2° Cela est si vrai qu'elle est souvent supplantée par le pendule (fil à plomb, montre au bout de sa chaine, etc.) qui, par des oscillations, donne les mêmes résultats que la classique baguette.

3° On a fait la remarque que chez les sourciers allemands le fourchu se meut en sens inverse de chez leurs collègues français.

Cette série de remarques nous amène assez naturellement à celle-ci :

4° Chez bien des sourciers, enfin, sinon chez tous, la baguette peut être remplacée par... rien du tout.

Comme le remarque donc le D[r] Marage, baguette ou pendule ne feraient que traduire une modification à l'état du sujet.

Examinons maintenant les multiples usages que l'on peut faire de la baguette ou de ses équivalents. Leur nombre en est presqu'infini, et ne fait que compliquer de plus en plus le problème, si l'on veut rester sur le terrain des explications purement physiques.

Elle servit tout d'abord à découvrir des gisements métallifères. Du moins en Europe, et d'après les documents certains sur ce sujet dont font état Sir

(1) L'explication par la « vertu dormitive » a, de tous temps, été fort invoquée par les savants. Un phénomène est inexplicable ? Bah ! Donnons-lui un nom, cela nous fera croire que nous avons compris. La métapsychique, comme toute science naissante, n'est pas à l'abri de la « vertu dormitive ». Qu'est-ce, en effet, que notre prestigieux subconscient aux multiples usages ?

William Barrett et M. Th. Besterman. Cet usage était courant en Allemagne aux xve et xvie siècle. En 1518, par exemple, Martin Luther inclut l'usage de la baguette dans la liste des actes qui contreviennent au premier commandement. Les mineurs allemands immigrés en Grande-Bretagne y apportèrent avec eux cette méthode de détecter les gisements souterrains de minerai métallifère.

Au xviie siècle, l'emploi du fourchu, même non fourchu, est généralisé par toute l'Europe, ainsi qu'en témoignent maints écrits. On commence à s'en servir pour découvrir l'eau. Le Dauphiné donne naissance à toute une pléiade de sourciers proprement dits. La baronne de Beau-Soleil voit dans la sourcellerie le moyen de mettre en valeur toutes les richesses souterraines de la France, et d'en faire la première nation du monde. Les opinions les plus diverses et les plus extrêmes se font jour, qui, du reste, n'ont pas cessé de se combattre jusqu'à maintenant. En effet, l'on trouve toujours des gens pieux pour attribuer tout phénomène incompréhensible à une cause surnaturelle, au Diable généralement, et des hommes de bureau pour en nier la possibilité, du haut de leurs systèmes abstraits. Mais les faits, là comme ailleurs, se sont joués des anathèmes ou des plus belles constructions de l'intelligence, et n'ont fait que prendre une extension de plus en plus grande, en reculant de plus en plus le moment de l'explication satisfaisante.

Car l'étonnante baguette sert à découvrir presque tout ce que l'on veut. Après les métaux, l'eau. Puis, les cavités souterraines, les ossements, l'emplacement des bourgades disparues, des trésors, etc., etc.

En 1913, lors du congrès solennel des sourciers, l'abbé Mermet, MM. Probst et Pélaprat prouvèrent leur aptitude à découvrir les cavités souterraines et leur configuration exacte. Et cela, contrôlés avec toute la rigueur scientifique désirable.

En 1913 toujours, M. Pélaprat diagnostiqua, dans le sol de l'Impernal de Luzech, la présence d'un grand cimetière, dont aucune trace n'apparaissait sur le sol. En 1920, lors de fouilles exécutées sur cet emplacement, les ouvriers mirent à jour tout un cimetière barbare des vi^e-viiie siècles (1).

L'on retrouve, de même, des objets perdus. Voyez (p. 260) l'histoire de la fille du Vicaire de Pershore, laquelle perdit, sur un terrain de hockey, une bague enrichie de turquoise et diamant, qui fut découverte sur cet immense terrain en quelques instants par une « baguettisante » amateur. Il est, d'ailleurs, beaucoup d'autres cas aussi typiques.

Mais les manifestations de la baguette furent rarement aussi étonnantes, aussi prodigieuses que dans le cas de Jacques Aymar qui, à la fin du xviie siècle, fit tant de bruit dans l'Europe tout entière. Il est vrai que si les faits n'étaient pas certifiés par des procès-verbaux officiels, qui les établissent de la plus indiscutable façon, les « performances » de Jacques Aymar sembleraient relever du conte de fées. Voici, en résumé (pp. 26 sqq.), deux des curieux exploits de cet homme étrange :

Dans les années 1680 environ, J. Aymar, un jour qu'il était à la recherche d'une source, sentit sa baguette s'agiter de si violente façon qu'il ordonna de creuser là. Au lieu d'une source, l'on découvrit la tête d'une femme assassinée. Aymar se rendit à la maison où cette femme avait vécu, et dirigea sa baguette à la ronde vers chacun de ses habitants. Elle ne se mut qu'en présence du veuf, dont la culpabilité fut établie, et qui avoua. En 1688, Aymar renouvela cet exploit.

Mais le plus retentissant fut sa « poursuite » de 1692. Le 5 juillet de cette année, un riche marchand de vin de Lyon et sa femme meurent assassinés. Et

(1) « Sciences et Voyages », 3 novembre 1921.

voici ce que relatent les rapports officiels des magistrats qui firent appel à Jacques Aymar pour découvrir le ou les meurtriers.

A l'aide de sa baguette, Aymar détermina rapidement que les assassins étaient au nombre de trois. Puis, il les suivit à la trace — tel un chien — faisant les mêmes détours et les mêmes circuits qu'eux. Les magistrats, après avoir éprouvé Jacques Aymar en lui bandant les yeux, et avoir été convaincus, lui accordèrent des pouvoirs légaux et une escorte d'archers. Commença alors une poursuite fantastique par terre *et par eau*, au cours de laquelle J. Aymar indiqua les maisons où les meurtriers étaient entrés, les lits dans lesquels ils avaient dormi, les verres dans lesquels ils avaient bu, les sièges sur lesquels ils s'étaient assis. Les indications jaillissaient spontanément de la bouche de Jacques Aymar, ainsi qu'il le raconta lui-même par la suite. Nos poursuivants furent amenés ainsi jusqu'à Beaucaire, où Aymar désigna comme l'un des assassins, parmi des prisonniers, un homme qui venait d'être arrêté pour un médiocre larcin. Cet homme dut finir, devant les précisions données par Aymar, par avouer sa participation au meurtre et fut condamné à être roué le 30 août 1692, après qu'il eût reconnu exacts les moindres détails donnés par J. Aymar et dénoncé ses complices.

Aymar et ses archers reprirent la trace, rencontrèrent sur leur route Nîmes et Toulon et enfin la frontière du royaume qui mit fin à leur poursuite.

Il semble bien qu'avec ce cas de Jacques Aymar nous venons, nous, de franchir les frontières du royaume de l'explication purement physique. Peut-on penser, en effet, d'Aymar qu'il retrouvait sur terre *et sur l'eau* les émanations, les vibrations, les radiations, etc. (au choix) des trois fugitifs ? — La baguette ne sert ici, de toute évidence, qu'à traduire des impressions du « subconscient » qui a ses moyens, *à lui* d'entrer en contact avec le réel. Cela est évident également d'autre part, car cette baguette peut servir à lire des mots ou des chiffres enfermés dans des enveloppes cachetées, et dans certains cas remplace parfaitement bien la planchette spirite (ouïja).

Si nous considérons le phénomène au point de vue du sujet, et que nous examinions sous quelle forme il se présente à lui, nous constatons qu'il se manifeste selon les individus, par toute une échelle, allant d'un réflexe imperceptible et inconscient, que seul décèle un mouvement de la baguette ou du pendule, jusqu'à des malaises prononcés : vestiges, maux de tête, état fébrile, lourdeurs des membres, et à des troubles « hallucinatoires » : certains sourciers *voient* l'eau, *voient* les métaux, etc.

Il est d'ailleurs curieux d'étudier, dans les ouvrages consacrés à ces problèmes, combien cette sorte de divination se moule dans les formes de pensées propres au sujet opérant. Dans l'article de M. Marage (*Revue Scientifique*, 14 fév. 1920) consacré à la description des expériences faites par M. Landesque, conducteur des ponts et chaussées, l'on voit que la baguette fournit à cet esprit mathématique les données les plus exactes, que l'on peut même mettre en formules ; par exemple : « La profondeur d'un courant d'eau est égale à la demi-largeur de sa zône d'influence ». Pour l'abbé Boully également, la baguette se meut pour indiquer le sens du courant, et pour indiquer l'endroit où l'eau est la plus proche. S'il revient ensuite à cet endroit précis, chose instructive, la baguette *ne se meut plus*, et s'il part perpendiculairement à la direction du courant, la baguette s'agite à un certain moment, et la longueur de la perpendiculaire ainsi tracée indique la profondeur de l'eau. Ce qui montre bien une fois de plus que les mouvements de la baguette ne sont que des signaux donnés par l'inconscient.

Suivant les différentes matières que l'on désire détecter, les sourciers emploient ce qu'ils appellent des « réactifs ». J'ai connu, par exemple, dans le Jura Suisse, un sourcier amateur qui prétendait que pour trouver quelque matière, à part l'eau, il fallait en avoir une parcelle dans la main gauche. Ceci

ne fait évidemment que renforcer la suggestion et concentrer l'attention sur ce que l'on recherche, Car, comme unique procédé de réaction, il est suffisant *d'avoir dans l'esprit* la pensée de ce que l'on désire délecter. Bien des « baguettisants » en effet constatent couramment que lorsqu'ils ont la pensée du métal, l'eau n'a plus sur eux aucune influence, et *vice versa*. — Plus fort encore : c'est, je crois, l'abbé Mermet, qui prétend pouvoir découvrir des sources sans... aller sur le terrain même, mais sur une carte, dans son bureau, — La « sourcellerie » devient donc de plus en plus transcendante et nous amène par une pente fort douce aux confins de la métagnomie proprement dite, telle qu'on la conçoit généralement. Aussi, ne pouvons-nous que souscrire à ce que dit Sir William Barrett, après Ch. Richet, que *le problème de la baguette divinatoire est purement du domaine psychologique*. Toutes les explications ' physiques sont de toute évidence loin d'être suffisantes. Tout ce que l'on peut constater est ceci : « Lorsque les sens ordinaires font défaut, la subconscience du sourcier — ou du métagnome en général — est capable de lui fournir des renseignements précis, selon un code spécial à chacun, par un mécanisme psychologique encore ignoré. Ces suggestions du subconscient peuvent se traduire soit uniquement en mouvements inconscients, soit en malaises, en hallucinations d'un ou plusieurs sens (vision, audition, etc.), soit en pure connaissance abstraite et verbale ». (Les indications jaillissent des métagnomes en paroles spontanées, comme pour Pascal Forthuny). Il semble bien que ce soit là le cas de Jacques Aymar, cas qui forme la transition entre les sourciers et baguettisants, et les métagnomes les plus étonnants telle qu'est, par exemple. Mme Morel (Cf Annales des Sciences Psychiques avril 1914, article du Dr Osty). Entre la connaissance paranormale des formes cachées de la matière et la connaissance paranormale de la personnalité humaine, la pente paraît insensible. — L'on peut conclure, suivant l'adage « qui peut le plus peut le moins, qui peut le moins ne peut pas forcément le plus » que tous les métagnomes sont probablements sourciers, si tous les sourciers ne sont pas « clairvoyants ». Et nous voici, à propos du fourchu de coudrier, « The Divining Rod » de nouveau en face du formidable problème de la subconscience. Qu'est-elle ? quelles sont ses limites ? ses moyens d'action ? Nous l'ignorons. Elle existe : c'est tout ce que nous en savons. — Mais cette existence nous fait pressentir que le problème psychologique tout entier de la personnalité a été mal posé. On en est encore à décrire, avec des mots empruntés au vocabulaire de la physiologie, les phénomènes psychologiques ; et les explications échafaudées sur ces descriptions sont aussi complexes que les cycles et épicycles des astrologues avant Copernic — parce qu'ils plaçaient la terre au centre du monde. Quel sera le Copernic psychologique qui dénouera l'enchevêtrement inextricable des théories actuelles en indiquant le point d'où considérer l'ensemble des phénomènes, le soleil psychologique à placer au centre du système ?

La Légende des Grands Initiés (*Beauchesne, éditeur, Paris 1926*), *par Lucien ROURE*.

Autant Ed. Schuré, nébuleux, grandiloquent, imprécis, sait envelopper les produits abondants de son imagination désordonnée dans les replis chatoyants de son style coloré, et leurrer, de bonne foi, grâce à son indéniable talent de poète — sinon d'historien — tant de bons esprits dans la trame de ses mirages — (La réussite des Grands Initiés en fait foi) — autant dans son bref opuscule d'une centaine de pages, l'esprit étônnamment précis de M. Lucien Roure, telle une lame acérée, crève l'énorme baudruche gonflée de vent qu'est « Les Grands Initiés », en évitant toute allure polémique, tout fracas, toute rhétorique, mais avec netteté et fermeté, de façon irréparable.

4

M. Lucien Roure nous montre d'abord, en Ed. Schuré, l'homme en proie aux coups de foudre, aux emballements irraisonnés, qui prend la générosité de son tempérament pour du mysticisme. Il nous le montre également qui abdique toute faculté de critique, lorsqu'il s'agit d'un des grands hommes ou d'une des « inspiratrices » qui l'emplissent d'un enthousiasme dionysiaque.

Ed. Schuré, tumultueux, passionné, « s'abandonnant à tous les emportements d'un lyrisme effréné, à tous les caprices d'une imagination dominatrice et sans contrepoids » (p. 8) pouvait (et il l'a magistralement prouvé) créer un pyramidal roman des temps passés, des plus agréables à lire. Mais que des gens sérieux aient pris ce roman pour de l'histoire, même secrète, et que beaucoup aient cru y voir les mystères des Initiations et y aient ajouté foi, voilà qui prouve une fois de plus la magie indéniable du style d'Ed. Schuré, — la seule magie que l'on puisse trouver dans ses œuvres, — la bêtise de la foule, et qui démontre l'urgente nécessité d'un livre comme celui de M. L. Roure.

Il n'y a qu'une chose qui puisse nous étonner : c'est qu'une telle mise au point sévère et précise n'ait pas été publiée plutôt, lorsque l'on vit la foule des gens entraînés par Ed. Schuré dans les voies de cet occultisme d'imagination, d'autant plus malsain qu'il ne repose sur rien.

Le procédé de M. Roure consiste à démontrer, en suivant le plan même d'Ed. Schuré, que tout ce que ce dernier a dit est bien beau — si l'on veut — mais n'a aucune base historique. Et ce, de façon fort simple : M. Roure retrace fidèlement les principaux traits de la légende imaginée par Ed. Schuré, puis les compare aux connaissances historiques précises que l'on peut posséder de nos jours sur ses héros. Ce procédé est désastreux... pour la légende.

Solliciter les textes, et les dénaturer jusqu'à leur faire dire le contraire de ce qu'ils disent expressément, commettre les plus surprenants anachronismes philosophiques ou religieux, inventer froidement les épisodes des initiations secrètes, et beaucoup d'autres, tel est le procédé d'Ed. Schuré. Les seules sources historiques qu'il connaisse..., sont les œuvres de Fabre d'Olivet qui fut aussi au début du XIX[e] siècle un fantaisiste prodigieux, comme chacun le sait. Or c'est Fabre d'Olivet qui guide Ed. Schuré dans presque toutes « initiations » décrites. Le résultat, au point de vue de la science positive, n'en pouvait être qu'ahurissant.

Les savants, naturellement, ne s'y sont pas laissés prendre et ont même dédaignés de réfuter ce livre étonnant. Les bons esprits à tempérament émotionnel (ce qu'ils prennent pour de l'intuition) ont été séduits. Le livre de M. Lucien Roure, décidément, a bien fait de paraitre, quoique si tard, après 87 éditions en 35 ans des « Grands Initiés ». Et son intérêt est très grand, car M. Roure nous fournit, lui, dans sa réfutation d'Ed. Schuré, toute une documentation historique et positive du plus haut intérêt, et que nos historiens occultistes des Initiations seront désormais sans excuse d'ignorer s'il leur arrive encore d'écrire de nouveaux ouvrages, fussent-ils des chefs-d'œuvre de lyrisme et de style, comme ceux d'Ed. Schuré.

Qu'on me comprenne bien. M. Ed. Schuré est, à mon sentiment, une fort belle et généreuse individualité, vibrante d'enthousiasme pour tout ce qui est, à ses yeux, beau, noble, généreux ; dans mes fort jeunes années, j'ai aussi été l'heureuse victime de son style. Mais ce que je ne saurais admettre, c'est une pareille désinvolture dans le domaine historique. Car une sécheresse exacte a pour moi plus d'attraits qu'une pompeuse fiction.

*
* *

Puisque nous nous promenons dans les jardins de l'Occultisme, je ne puis résister à la tentation d'y cueillir une fleur, dans l'espèce : un passage tiré de l'Introduction d'Oswald Wirth à la réédition de « *De la Maçonnerie Occulte* » de

Ragon (1), livre qui m'est parvenu trop tard malheureusement pour que j'aie pu en faire état dans mon article de la Revue Novembre-Décembre 1926.

Oswald Wirth est lui-même, chacun le sait, un occultiste fort réputé, disciple de Ragon et d'Eliphas Lévy, et ami intime de Stanislas de Guaïta. Or, voici son opinion sur les occultistes contemporains. Il est assez piquant de lire ces appréciations sous sa signature.

« Il (S. de Guaïta) n'a malheureusement fait école qu'à la façon de Raphaël, dont les élèves n'ont point produit de chefs-d'œuvre. La littérature occultiste contemporaine est en effet piteuse. La tradition n'y revit que dans ses faiblesses et ses extravagances. Les hypothèses permises il y a un siècle, faute d'informations positives, sont érigées en dogmes et répétées avec autorité par des pontifes ignorants des constatations archéologiques. Tout ce qu'une fantaisie déréglée imagine continue à se dérouler dans l'intérieur de la grande Pyramide ; forts de leur science infuse les hiérophantes modernes pérorent, et se livrent à la glossolalie, sans prendre la peine d'étudier sérieusement leur sujet et de s'enquérir des découvertes scientifiques qui pourraient les éclairer.

« Quand on est Occultiste, on bénéficie des lumières surnaturelles d'une illumination magique, permettant de dédaigner la science officielle. Les savants sont des ânes ; ils ne voient pas plus loin que le bout de leur nez et s'en tiennent avec lourdeur à ce qui se constate matériellement. Ils se perdent dans les détails de leurs analyses et ne sont guidés par aucune connaissance géniale fournissant la clef des mystères de l'Univers.

« Cette connaissance précieuse, les Occultistes se l'attribuent sans excès de modestie. Ils se targuent de leur Gnose, puisée en quelques spéculations philosophiques rapidement assimilées, car l'intuition est la grande instructrice des Mages, qui devinent spontanément ce qu'ignorent les pauvres savants officiels.

« La méthode n'est pas à dédaigner. Il a bien fallu commencer par deviner, alors qu'on ne savait rien. Les premiers sages furent des devins. Il est fort légitime de chercher à les imiter, en s'attaquant à leur manière au mystère des choses. Mais la présomption est mauvaise conseillère. et les Occultistes feraient bien de se mettre à l'école des vrais savants, en matière d'humilité.

« En résumé, tel qu'il se propage, l'Occultisme détourne de l'Initiation beaucoup plus qu'il n'y conduit. Il multiplie les faux initiés, qui font parade de leur science occulte, à la profonde commisération des adeptes discrets, revenus des illusions juvéniles de nos illuminés *je sais tout.* »

Tout commentaire est superflu.

CHARLES QUARTIER.

LIVRES REÇUS

Nous rappelons à MM. les Auteurs et Editeurs qu'il ne sera rendu compte que des livres qui auront été déposés EN DOUBLE EXEMPLAIRE aux Bureaux de l'Institut.

Eugène PERRON. — *L'Univers et le bon Sens* (Andin et Cie, Lyon, 1926).

J.-M. RAGON. — *De la Maçonnerie Occulte* (Emile Nourry, Paris, 1926).

H. DENNIS-BRADLEY. — *Towards the Stars* (T. Werner-Laurie, London, 1926).

H. DENNIS-BRADLEY. — *The Wisdom of the Gods* (T. Werner-Laurie, London, 1926).

Albert LETELLIER. — *Si le Christ n'a pas vécu ?* (E. Gründ, Paris 1927)

(1) Plon-Nourry, 1926, page 33.

CHRONIQUE

Notre Chronique est strictement documentaire.
Elle a pour seul but de tenir nos lecteurs au courant des faits qui gravitent autour de la science métapsychique.

Comment le Dr Hans Thirring est venu à la Métapsychique ?

Le Dr Hans Thirring, de Vienne, parlait, le 19 octobre 1926, au Laboratoire National de Recherches Psychiques de Londres, sur le thème : « La position de la Science devant les recherches psychiques ». Retenons, de cette brillante conférence, quelques détails qui peuvent être d'un bon enseignement pour d'autres savants à qui nos études n'offrent aucun attrait. Il y a encore trois ans, le Dr Hans Thirring ignorait complètement la « littérature » psychique et, prévenu contre ce genre de travaux, il y opposait une incrédulité absolue. Notamment, il avait refusé de croire aux matérialisations, prétendu phénomène qui venait en contradiction avec toutes ses connaissances physiques et biologiques. Pendant l'automne de 1923, l'occasion lui fut offerte de traiter de la question avec diverses personnes, entre autres des écrivains, qu'il estima victimes d'une sorte de suggestion hypnotique, quand ils lui rapportèrent « des faits invraisemblables ». Toutefois, il écouta avec intérêt le Pr Meyer, directeur de l'Institut radiographique de Vienne, qui, de son côté, avait assisté à quelques séances remarquables, et dont le scepticisme, jadis irréductible, mollissait. C'est alors que le Pr Meyer invita le Dr Thirring à « voir lui-même ». Il consentit en déclarant qu'il s'efforcerait de photographier le phénomène éventuel. Malheureusement, dit-il, l'entreprise échoua, pour des raisons techniques. Il avait attaché, un instant, quelque intérêt à ces bizarres recherches, mais, devant cet échec, sa curiosité s'émoussa, bien qu'il restât, intimement, impressionné par « ce que ses yeux avaient vu et ses oreilles entendu ». Se refusant à accuser de fraude les collègues qui avaient participé aux expériences, il réservait son opinion, en attendant une circonstance plus probante. L'occasion s'offrit, sous la forme de séances avec le médium Willy Schneider, puis avec Kraus, encore que les phénomènes obtenus, dans ce second cas, ne lui parussent pas satisfaisants. Tenace, il conclut alors que, même avec les meilleurs médiums (télékinésie), il n'avait pas acquis la certitude du caractère authentique du phénomène. Néanmoins, il admettait, déjà, la probabilité de l'existence de ces phénomènes, « probabilité beaucoup plus grande que ne l'admettaient généralement les savants ». Dès ce moment, il concevait que les « mauvaises relations » entre la science orthodoxe et la métapsychique pourraient être un jour améliorées. Il admettait que le phénomène psychique était trop souvent traité de façon superficielle par les savants, et qu'ils avaient tort de le nier sans l'examiner, en s'en tenant aux racontars des journaux. D'autre part, il présumait que trop d'enquêteurs du phénomène supranormal montraient une crédulité excessive, un manque d'esprit critique, et se laissaient tromper par des fraudeurs. Quoi qu'il en fut, il estimait, à ce moment que le premier facteur d'une réconciliation entre la science et la recherche psychique résidait dans un courtois respect des opinions des uns et des autres.

Depuis, le Dr Hans Thirring a vu bien d'autres médiums, — Eleonora Zugun,

Margery. Willy Schneider, etc. — et la réalité du phénomène est désormais pour lui hors de doute. Il déclare maintenant que, de cette « vérité nouvelle », les savants n'ont rien à craindre, car elle doit contribuer à faire surgir cette « vérité scientifique » qu'eux-mêmes recherchent dans leur domaine. Ils devront s'habituer à accepter que le phénomène mental est différent du phénomène observé par la physique, et consentir une sorte de position *dualiste* qui les mettra mieux en état de discerner la différence de la matière et de l'esprit.

Biologie et recherche psychique.

Mrs. Marguerite W. Crookes rassemble sur ce sujet quelques observations personnelles dans le *British Journal of Psychical Research* d'octobre 1926.

L'opinion est courante, écrit-elle, qu'il ne peut exister de véritable relation entre la biologie et la recherche psychique. On estime que tout étudiant en biologie doit nécessairement être opposé aux recherches psychiques, puisque la dite biologie a « déjà expliqué la vie », en termes et en formules de mécanistique. En conséquence, les biologistes considèrent ces recherches, soit comme une fable gigantesque, soit comme une investigation attachée à d'obscurs phénomènes, sans importance réelle, qui ne peuvent avoir aucune relation appréciable avec le problème de la vie tel que le conçoit la biologie. « La nature, dit Ray Lankester, est un vaste mécanisme ordonné, dont nous pouvons prévoir, manipuler et percevoir, dans une large mesure, le travail, de façon à aboutir à certains résultats et à en éviter certains autres ».

Mais cette « vue » sur la vie est-elle une conception prouvée ou une simple hypothèse ? Doit-elle se fortifier d'autant que nous examinons les faits à la lumière de la biologie, ou doit-elle se modifier de fond en comble du fait de nos recherches critiques et de nos analyses ? C'est lorsque nous en venons à observer la vie en action, et que nous envisageons les problèmes de la croissance et de la reproduction, de l'adaptation et de la régénération, du mouvement et de l'instinct, que la déplorable insuffisance de la théorie mécanistique devient aussitôt visible. En divisant ou en mutilant certains organismes primitifs au premier stade de leur carrière, nous pouvons produire de petites larves, et, quoiqu'il en soit, des larves complètes.

Croissance et reproduction, régénération et mouvement, ont amené M. le Pr Driesch à avancer que l'organisme n'est pas une somme mais une unité, et que l'action et le développement impliquent une faculté de « self-regulation », et d'arrangement, entièrement incompatible avec la théorie mécanistique de la vie, faculté organisatrice possédée par l'organisme, et nommée entéléchie.

Un autre assaut contre la forteresse mécanistique part du camp Bergson. Le philosophe français maintient, lui aussi, que l'organisme est une unité et non une somme, et qu'il n'y a pas une simple relation mécanique, pièce à pièce, entre l'organisme et son ambiance. Pour M. Bergson, la vie est un état non-matériel, influencé, il est vrai, dans sa manifestation, par l'opération de lois mécaniques, sans être cependant *produit* par ces lois. La vie, dit-il, est un « élan vital »,

Que dit un vétéran de la biologie, A. R. Wallace ? Parlant du développement : « Pour moi, déclare-t-il, tout ce qu'on a écrit sur les propriétés du protoplasme, sur les forces innées de la cellule, — unités physiologiques de Spencer, théories darwinistes, continuité du « germ-plasme » de Wersmann, — ne projète pas la moindre clarté sur ce grand problème de la nature des forces en œuvre dans le phénomène de reproduction. Dans tout ce qu'ont proposé les physiologistes, nous ne trouvons, concernant ces forces et le pouvoir qui les *guide* dans leur construction d'un organe complet, aucune lumière ».

Et si nous écoutons le jeune et brillant biologiste A.-H. Darbishire (*Introduction à la Biologie*), nous l'entendons confesser : « Dans ce livre, je ne m'occupe que de l'interprétation de la vie, et j'avertis que nous n'avons pas encore commencé à la comprendre. » C'est dire que, sitôt que nous entreprenons l'étude du phénomène de la vie, nous nous voyons confrontés avec le mystérieux et l'inconnu, en présence de « quelque chose » non matériel, l'entelechie de Driesch, l'élan vital de Bergson, la mémoire inconsciente de Butler et l'inconsciente clairvoyance de Von Hartmann.

C'est ici le moment de rapprocher le biologiste et l'enquêteur psychique. Tous deux s'occupent à rechercher ce « Quid ? » qu'est la vie. Leurs enquêtes n'ont-elles pas de rapports ? Cherchons. L'étude de l'hypnotisme a montré que, dans l'état d'hypnose, des suggestions peuvent être imposées qui produisent certains changements physiques dans le corps. Telles modifications organiques peuvent être obtenues, provoquées par des influences non physiques, et sans l'aide de moyens matériels, tels que produits pharmaceutiques, etc. Ici, nous surprenons le problème psychique sans connexion avec une donnée biologique. Doit-on supposer que le facteur qui guérit ou qui transforme une part spéciale d'un organisme, n'a pas de rapport avec le facteur qui, primitivement, guida, conditionna le développement de cette partie du corps humain ? En d'autres termes, devons-nous penser qu'il n'y a pas de similitude entre ce qui *a construit* et ce qui *reconstruit ?* Allons plus loin. Quelle relation peut exister entre la régénération supranormale obtenue par l'hypnotisme et la régénération normale que nous rencontrons dans le spectacle ordinaire de la vie ? Devons-nous supposer deux méthodes entièrement dissemblables ? Par ailleurs, si nous abordons la question de la clairvoyance, faut-il dire qu'il n'y a pas de connexion entre la clairvoyance du médium et toutes activités ordinaires que nous donne à constater la vie ? Von Hartmann nomme l'instinct « inconscience clairvoyante ». Bergson le regarde comme une intuition. Or, nous n'avons pas grande idée de ce qu'est la clairvoyance, et l'instinct reste encore un mystère déconcertant. Mais devons-nous déduire qu'il ne peut exister de rapport entre l'élément intuitif de la vie de l'homme manifesté par la clairvoyance ou phénomènes de même catégorie, et l'élément intuitif de la vie de l'animal, ce que l'on qualifie l'instinct ?

Si j'en viens à d'autres phénomènes, j'ai à peine besoin de dire que l'extraordinaire série de faits classée sous le nom de matérialisations, nous promet des conclusions qui modifieront profondément la conception que nous nous faisons de tout le monde externe. Je sais bien qu'en suggérant que l'étude des phénomènes psychiques doit éclairer le grand problème central de la biologie, je vais directement contre les opinions courantes des biologistes, touchant la vie. La vue » orthodoxe cherche à interpréter le complexe en termes de simple, l'organisé en termes de non organisé... Mais, supposons que le contraire soit vrai. Si, au lieu de simples lois naturelles, il s'agissait de facteurs non matériels et de lois supranormales, dont nous n'avons pas encore connaissance ? Quoiqu'il en puisse être, le biologiste a beaucoup à apprendre de l'enquêteur psychique, en étudiant la vie sans limitations ni restrictions. Ce que l'on rejette aujourd'hui, comme pierre inutile dans la construction de la vie, peut être un jour la pierre angulaire de toute connaissance de la vie. Dès aujourd'hui, le Métapsychiste, pleinement convaincu que son effort est justifié, se sent au-dessus de la moquerie. Il peut répéter au « mécaniste » strict, ces nobles paroles de Mazzini : « Par delà les plaines de l'infini, nous discernons un plus vaste nuage, éclairé par l'aurore d'un nouveau savoir, et quand le soleil qui, déjà, le colore, se lèvera, votre ciel, à vous, disparaîtra. » Il s'achemine, patiemment, vers une conception de l'univers qui doit, à la fin, outrepasser les vues usuelles de la science orthodoxe.

Une prophétie de Luther Burbank. — Et une autre d Edward C. Randall.

Logiquement rattachées à ce que l'on vient de lire, il convient de placer ici les quelques phrases du grand naturaliste Luther Burbank, que rappelait *Light.* dans son fascicule de décembre 1926: « Je crois que nous venons d'atteindre à la fin de cet âge de progrès chimiques et mécaniques qui a changé la face des choses depuis que je suis au monde. Il est plaisant de penser que le temps approche où la Science fixera son attention sur les merveilles de la pensée humaine, et toutes les questions que l'on appelle, aujourd'hui « mystiques », et... psychiques. On s'apercevra un jour que la Psychologie est la première, dans un grand corps de Sciences rayonnant sur une multitude de questions encore à peine soupçonnées, dans le présent état de notre connaissance ».

— « La Métapsychique est une science entièrement nouvelle, qui explore les forces de la vie distinctes de ce que le physicien nomme matière, forces gouvernées par des lois différentes et, pour s'exprimer, utilisant des moyens distincts. On doit regretter que des savants, à qui l'on doit tant de progrès dans l'étude du monde matériel, se craignent tellement les uns les autres, que bien peu ont le courage de rompre avec leurs méthodes d'investigation surannée. Rares sont les esprits cultivés qui se sont tournés vers ce domaine. Ils ont été couverts de ridicule, de dérision par le plus grand nombre de leurs pairs, ceux qui n'ont pas eu le courage de prospecter en dehors des théories anciennes et consacrées. A ceux qui ont eu assez de bravoure et de conviction, à ceux qui ont mis leur personnalité au service de cette nouvelle science, rendons hommage. Les savants, en bloc, ne sont pas qualifiés pour les blâmer, pour critiquer des méthodes et des moyens qu'ils ne peuvent comprendre. Ils ne peuvent plus dire : « S'il est, en dehors des lois matérielles, d'autres lois qui administrent les forces de la vie, c'est à nous de les découvrir ». Que ceux-là confinent leurs recherches dans leur domaine matériel, et qu'ils laissent étudier les autres sur les chemins où ils ont à résoudre de bien plus hauts problèmes que ceux de la physique ». (E. C. Randall, *Light,* 2-10-26).

Harold Evans, faux médium (suite).

La question passionne toute la Grande-Bretagne, et il fallait s'y attendre. Après la révélation de la *Sunday Chronicle,* tout le monde ne s'est pas rallié à l'opinion qu'Evans fut un fraudeur. Nous limitant à notre strict devoir d'informateur, nous faisons, ici, état de ces controverses, uniquement pour tenir le lecteur au courant des faits, et, cela s'entend, dans un esprit d'impartialité absolue (1).

19 Novembre 1926. — Lettre de Miss Estelle Stead à la revue *The Two Worlds.* Décrivant la scène du brusque éclairage par les lampes électriques, elle écrit : « Je n'en pouvais croire mes yeux quand je vis M. Evans, sorti de ses liens, chancelant autour de la chambre et trainant la draperie, enfin tombant devant le cabinet noir... Cela me semblait si incroyable ! Ses manches était retroussées et il était sans souliers. A sa gauche, sur le plancher, gisaient deux mouchoirs, liés l'un à l'autre... Il ne semble pas qu'il y ait la moindre raison de douter que le verdict ait été tout à fait normal... Evans paraissait terrifié, mais capable de

(1) Une prise en flagrant délit d'un faux médium est toujours suivie des mêmes remous d'opinions. En Angleterre comme en France, il se trouve des gens pour défendre le fraudeur et accuser les démasqueurs. Erto, Albertine, Moss, ainsi qu'Evans, continuent d'être tenus pour médium par quelques personnes. On peut dire que le contraire serait hors la psychologie humaine : miraculeux. Les notes publiées ici, au sujet d'Evans, n'ont pas d'autre but que de fournir des échantillons de réactions psychiques inéluctables (La Direction).



parler, car il offrit de ne plus « s'occuper de tout cela » si la *Sunday Chronicle* et le Comité acceptaient de ne publier aucun rapport ». Miss Stead, antérieurement, sans douter encore de la probité d'Evans, avait cependant fait quelques observations troublantes : « D'abord, la ressemblance de « Sainte Catherine » avec M. Evans. Je l'avais souvent remarquée, mais je pensais l'attribuer au fait que le « pouvoir » n'était pas assez fort, et qu'il utilisait le corps ethérique du médium pour constituer l'apparition. D'autre part, j'avais constaté que la « forme » avait de petites manches épaisses qui s'avançaient sur le bras. J'eus l'explication de ce détail, quand je vis les manches roulées de M. Evans, la nuit de l' « exposure ». Enfin Miss Stead était intimement étonnée qu'il n'y eut jamais de séances ratées, et que toutes fussent composées selon le même programme. » Elle ajoute : « Dans quelle proportion Evans sait-il qu'il a fraudé ? Je n'en juge pas. La nature peut céder à la tentation de la vanité. Quoiqu'il en soit, la fraude est incontestable à la séance d' « exposure ». Je pense qu'il est difficile de douter que dans les séances antérieures, il y ait eu fraude, de même, et qu'il ait été fait abus et dégradation du plus saint et du plus sacré des dons. Je dis en toute sincérité que si Evans est autorisé à continuer à donner des séances, — ce qui, je crois, est le cas, — il ne se passera pas longtemps avant qu'il soit démasqué à nouveau. Ce n'est, du reste, pas la première fois qu'il l'est ».

1er Décembre 1926. - *The International Psychic Gazette* émet des doutes, et rappelle des cas fameux où des médiums ont été victimes de complots ourdis pour les perdre. Hypothèse : Quelque membre du Comité n'a-t-il pas apporté une étoffe pour en coiffer le médium ? Depuis l' « exposure », une excellente séance, sous contrôle sévère, a eu lieu à Chiswick. Et Evans explique : « J'avais deux mouchoirs parce que j'étais enrhumé. On m'en laissa un ; on plaça l'autre, avec ma montre, sur la boîte à musique, dans la salle de séance. On m'attacha, les nœufs fixés à la cire, dans une chaise. On suspendit une clochette à mon costume... Je ne sais ce qui est arrivé pendant mon sommeil. Je me revois, sorti de la transe, tombé sur le plancher, près de la chaise. Je n'ai pas vu les lumières projetées sur moi. La clarté était complète quand je m'éveillai. J'entendis quelqu'un dire en riant : « Ah ! c'est un joli spectacle ! » Un autre déclara que j'avais agi par auto-suggestion. J'étais encore dans un état de demi-stupeur. J'observai alors que mon vêtement et mes souliers étaient retirés. Ceci s'est souvent produit aux séances. Quant à l'étoffe sur ma tête, je dis : « Je n'ai jamais vu cette étoffe et ne puis donner aucune explication. Je fis alors savoir, qu'accusé de fraude, je renoncerais à la médiumnité pour le reste de mes jours. Miss Stead dit : « Je suis sûre qu'il n'est pas conscient de ce qui est arrivé ce soir ». Un peu plus tard, elle arrangea même une autre séance pour le lundi suivant, séance décommandée depuis lors. Pour les mouchoirs, je ne sais comment ils ont été retrouvés noués. Je ne les ai, d'ailleurs, jamais vu noués. J'ai retrouvé le mouchoir propre, sur une chaise, dans la bibliothèque, après le départ du Comité. On s'étonne que je sois sorti de mes liens. Le fait s'est présenté maintes fois, notamment à Exeter, il y a dix-huit mois, où l'on m'a accusé de tromper. Comment tromperais-je, cependant, si je sors de mes liens et y rentre, sans les briser ? Qui, non médium, pourrait en faire autant ? Je n'ai pu apporter l'étoffe dans la chambre, puisque le Comité m'a fouillé avant la séance. Personne, autre que moi, n'a été fouillé. »

Cette déclaration d'Evans est suivie d'une analyse de la « séance excellente » donnée à la Chiswick Christian Spiritualist Church, le 8 novembre, une semaine après le scandale de Londres, médium ligotté, cachets de cire, obscurité, prières. Promenades de la trompette dans la salle, voix diverses (Esprits Peter, Sandy, Topsy, Heather). La boîte à musique se déplace en jouant. On frotte une allumette : on voit le médium dans sa chaise, attaché.

5 Décembre 1926. — Le Pr Julian Huxley, membre du Comité, déclare, dans la *Sunday Chronicle* : « Ceux qui ont suivi les recherches du Comité d'investigation n'attendent pas qu'on leur rappelle que l'un des médiums étudiés — Harold Evans — a été surpris en flagrant délit de fraude grossière, et qu'un autre — M. C. A. Simpson, le guérisseur — prétendant être contrôlé par l'esprit d'un « Dr Lascelles » a été confondu, comme ayant fait des déclarations véritablement absurdes. Aucun des sujets examinés n'a été capable de démontrer, dans un sens scientifique qu'une communication avec les morts était obtenue par lui... Néanmoins, il ne serait pas juste ni correct de dire que notre investigation avait pour but de désapprouver les prétentions des spirites, mais, jusqu'à ce qu'un médium relève le défi de produire un phénomène de ce genre sous des conditions de contrôle rigide, notre présomption contre cette nature de phénomènes reste entière ».

Le Pr J. H. considère que, dans un grand nombre de cas, l'hypnotisme, l'auto-suggestion, la lecture de pensées, la télépathie, interviennent, puis, revenant à Evans, il écrit : « Dans le cas d'Evans, il a été clairement prouvé que nous vîmes une masquarade d'un homme utilisant une étoffe blanche, bien qu'un certain nombre d'assistants aient eu une foi entière en la probité de ce médium. Mieux encore, depuis qu'il a été démasqué, Evans a réussi à abuser une assemblée de spirites... Je suis parfaitement convaincu qu'il y a, dans ces questions, un large champ ouvert à la science. Mais nous ne devons plus nous attarder aux séances dans l'obscurité avec des individus qui refusent de se soumettre à un contrôle. Le plus grand service qu'un médium qualifié pourra rendre à ceux qui font ces études sera de se prêter à une investigation impartiale et de se souvenir que de raisonnables précautions scientifiques ne sont pas des insultes ».

10 Décembre 1926. — M. J. Franklin écrit, dans *The Two Worlds :* « J'ai assisté aux séances Evans. Il me paraît étrange que les phénomènes produits aient toujours été les mêmes ».

1er Janvier 1927. — (D'une lettre adressée à M. P. Forthuny, par une haute personnalité spirite anglaise, qu'il ne se croit pas autorisé à nommer ici, mais dont le nom sera publié si elle y consent, en reconnaissant le texte de sa lettre) : « L'honneur d'Harold Evans sera bientôt vengé. J'ai assisté à trois séances, au British College, avec Sir Arthur et Lady Conan Doyle, et il n'y eut pratiquement aucun résultat, à cause de « mixed conditions ». Récemment, à une séance spirite, et du commencement à la fin, les manifestations de toute sorte ont été abondantes. J'étais attaché au médium par une cordelette et j'ai pu continuellement le contrôler pendant que « Sainte-Catherine » était à côté de moi, montrant son visage et faisant flotter une draperie ». (Suivent d'autres détails, d'un ordre plus privé et dont nous serons probablement appelé à tenir compte dans notre fascicule suivant).

Janvier 1927. — De *Psychic Science*, page 317 : « La *Sunday Chronicle* a constitué un comité composé de personnalités scientifiques, médicales, littéraires, et de la presse, qui annonbent leur intention d'étudier les questions psychiques et de faire connaître au public le résultat de leurs observations. Le dit journal informe que c'est là le premier comité vraiment scientifique intéressé à la question, mais ce n'est pas le cas. L'inquiétant de ces comités est qu'ils s'élancent tout de suite vers les phénomènes les plus rares et les plus difficiles à réaliser et, même prévenus, ne veulent pas commencer à examiner et à comprendre la délicate psychologie de la médiumnité... Et voici que la fraude d'un médium physique est annoncée. Cet homme, Evans a déjà été confondu par un groupe de spirites bien connus, à Exeter, il y a un an. Il est venu à Londres et a débuté en faisant des annonces dans les pages de *Light*. Il est devenu le « sujet des conversations de la ville » et beaucoup de gens persévéreront à

jurer que, dans cette dernière circonstance, il s'est conduit comme un médium authentique... Répétons que toute expérience touchant les phénomènes physiques est inepte, à moins que le médium ne soit strictement contrôlé, en prévision de toute fraude... Il a été prouvé, maintes fois, qu'un contrôle rigoureux n'entraîne pas l'inhibition du phénomène réel.

1er Janvier 1927. — *The International Psychic Gazette* envisage « la séance de l'étoffe ». Il faut savoir si Evans, trompeur, doit être placé dans « le stock des criminels », condamné comme imposteur par un tribunal proprement constitué, emprisonné ou frappé d'une amende, et chassé de tous les milieux d'études psychiques. Il faut également savoir si la « damnée étoffe » ne peut pas entraîner quelque autre personne dans le procès ignominieux, et s'il n'y a pas eu un « autre crime », contre un innocent. Qui a trompé ? Personne, d'entre les assistants, n'a été fouillé. Comment a-t-on rompu la chaîne des mains, pour projeter des lumières, avant la conclusion de l'expérience : Il n'y avait pas là que des représentants de la *Sunday Chronicle*, mais des « outsiders », ne faisant pas partie du Comité. Pourquoi la *Sunday Chronicle* ne parle-t-elle plus de cette affaire ? « Sainte-Catherine » a montré ses traits à plusieurs témoins avec l'écran lumineux. La trompette a fait des évolutions nombreuses. Il y a eu des voix diverses, des écrits sur huit papiers, le gramophone a joué, des disques y ont été changés.

Dans le même fascicule de I. P. G. Sir Arthur Conan Doyle déclare: « Je suis heureux de l'occasion qui s'offre à moi de me dissocier de ce groupe d'enquête. De fait, je ne lui ai jamais appartenu, mais, aux derniers temps, comme on m'assurait qu'il s'agissait d'une sincère recherche, j'ai donné à ses membres quelques avis, et l'on a pu, légitimement, faire état de mon nom... Je me blâme dans cette affaire. Après le fiasco James Douglas, j'avais résolu de ne jamais participer à une investigation de presse, Dans ce cas, j'ai failli à ma décision. C'est la dernière fois... J'ajoute n'avoir assisté qu'à deux des expériences entreprises par le Comité : 1° Mrs. Deane ; 2° un autre médium de l'Ouest ».

D'autre part, M. E. C. Arnold, de Londres, qui fut à plusieurs séances, se dit absolument convaincu d'avoir vu « Sainte Catherine ».

7 Janvier, — Un document est envoyé à tous les membres des groupes spirites de Grande-Bretagne. Nous l'avons sous les yeux. Temporairement, et par un sentiment de convenance que l'on comprendra, nous ne nous croyons pas encore en droit de révéler de qui il émane. Nous expliquerons plus tard pourquoi. Ce que nous pouvons faire connaître aujourd'hui, puisque, à certains égards, le document est devenu public, c'est le fait curieux qu'il apporte. Il y est nettement dit qu'il y a eu « conspiration » contre Evans, et que l'« étoffe » a été apportée par un autre que lui. Il s'agit là, affirme-t-on, d'une attaque en règle contre les médiums, préparée par les catholiques romains. Aussi bien estime-t-on que le temps est venu de remettre l'affaire au « Public Prosecutor » et de poursuivre, devant la justice, l'éditeur de la *Sunday Chronicle*, pour « calomnie et machination criminelle ». Un bordereau à détacher est joint au document. Les destinataires sont priés de le signer, s'ils restent d'avis que le cas doit être immédiatement porté devant le tribunal.

15 Janvier. — Sur un tout autre terrain, nous rencontrons la note comique, et elle eut manqué. L'humoriste périodique *Tit-Bits* plaisante la *Sunday Chronicle* en donnant, du Comité qui étudia Harold Evans, une composition fantaisiste « un collectionneur de boîtes à cigarettes, un mangeur de fils barbelés, un saxophoniste réputé, une vedette-femme célèbre au cinéma, un monologuiste, et la charmante secrétaire du Club Moutarde ». L'intention de ce Comité est de découvrir le Pôle Sud. On arrive à découvrir qu'il n'existe pas et on adresse un

blâme à la Société de Géographie. « L'idée d'un Pôle Sud n'est qu'une idée subconsciente, un mythe, une fraude scientifique ». Distractions innocentes...

Le peintre médium Marian Gruzewski.

M. N. Okolowicz commente l'originale médiumnité de M. G. dans le nº 9/10 de la *Revue Zagadnienia Metapsychiczne* (Varsovie). La réputation de cet artiste si étrangement inspiré s'est répandue en Pologne, et à l'étranger, depuis ses premiers travaux de 1919. A l'Exposition spirite ouverte en septembre 1925, 8, rue Copernic, nous vîmes, de lui, un fort beau dessin : *Les Esprits discuteurs* exécuté en transe, et que soulignait cette mention au catalogue : « Le médium déclare que, non extransé, il ne sait pas dessiner ». Il travaille, nous est-il dit, avec une rapidité inouïe, dans l'obscurité, ou à la lumière rouge très atténuée : un grand pastel est achevé en une heure, et parfois des compositions à l'huile ou au crayon gras, toujours très compliquées, sur toile où sur papier, sont achevées en un maximum d'une demi-heure. Certaines œuvres naissent en dix minutes, dans un chaos de lignes, de valeurs, où les témoins ne reconnaissent rien tout d'abord. La composition se précise par de rapides touches finales qui délimitent les figures et les caractérisent. Les motifs sont généralement envahis de visages angoissés, de corps cambrés, les fonds paysagés sont plutôt rares. On penserait à des visions d'enfer dantesque. L'auteur de l'article polonais évoque certains Maîtres de la Renaissance italienne, et, éventuellement, dénonce l'influence de Goya. C'est peut-être beaucoup dire, mais il n'en est pas moins vrai que l'art de M. M. G. est d'un haut intérêt, par sa technique comme par ses sujets, et que plus d'un professionnel en est resté éberlué.

Une machine à enregistrer les rêves ?

Il semble que la presse américaine et une partie de nos confrères français aient été un peu loin, ou tout au moins un peu vite, en annonçant qu'un certain docteur H. Gernsbach, de New-York, ait inventé une « machine à enregistrer les rêves ». L'appareil dont il s'agit ne donne pas encore une solution au problème qui reviendrait à fixer, sous une apparence graphique, et de telle façon que le sens et les détails en fussent clairs, les rêves et les cauchemars. Partant de ce principe connu que le travail de la digestion peut avoir une action sur le cœur, dont les battements traduisent cette influence, et que, d'autre part, bien des rêves sont provoqués par la digestion même, l'inventeur (?) aurait enregistré une sorte de « graphique du rêve », chez divers sujets étudiés, en utilisant un procédé mécanique qui permet l'inscription, par une courbe variable, des mouvements du cœur et des organes respiratoires. Les différences d'intensité ou de fréquence, ou la régularité du graphique, donneraient le moyen de vérifier que le dormeur fait un rêve angoissant ou agréable, d'une part, et d'autre part, de constater qu'il ne rêve pas. L'idée, — on est tenté d'écrire l'hypothèse, est ingénieuse. Nous ne la retiendrions pourtant pas, si, de façon tout embryonnaire, elle ne suggérait, au cas où l'appareil Gernsbach serait susceptible de perfectionnement, la pensée que, peut-être un jour, pourrait s'ajouter un dispositif de ce genre aux moyens de contrôle qui sont utilisés, dans les laboratoires psychiques, pour apprécier l'état physiologique du médium (température, pouls, etc.), au cours des séances. En principe, aucune vérification n'est négligeable ; toutes peuvent avoir une valeur édifiante. Dans les cas de clairvoyance obtenue en état de transe, un contrôle de cette nature pourrait aboutir à d'intéressantes observations. C'est dire que nous ne faisons pas absolument fi de la « machine à enregistrer les rêves ». Nous craignons seulement que l'intention ait, en ceci, dépassé la possibilité, en présumant que, si le principe est curieux, l'application court le risque de rester longtemps encore, en ce qui concerne la consignation des épisodes rêvés, plus théorique que pratique.

Le cauchemar de Ruben Dario mourant.

Il y a quelques mois, la revue *Ariel*, organe où l'on ne semble pas faire place à la fantaisie, et qui occupe un rang très honorable dans les publications éditées en Honduras, insérait un récit véritablement extraordinaire, signé par un écrivain connu, M. Sautiago Argüello. Ce récit concerne la mort de l'auteur très réputé que fut Ruben Dario, dont la juste gloire n'est pas célébrée qu'en Amérique. Bien que l'ayant lu avec le plus vif intérêt, nous nous sommes longtemps interrogé avant de nous décider à le traduire ici. C'est qu'en effet il a un caractère si « théâtral » que, malgré soi, on se demande si l'auteur, au surplus de la meilleure bonne foi du monde, n'a pas cédé à l'irrésistible désir d'agencer là une scène profondément émouvante, et d'un genre tel qu'elle pourrait aisément inspirer un acte effroyable aux fournisseurs ordinaires du Grand Guignol. Pourtant, nous avons dû à la fin convenir que l'exposé des circonstances paraissait établi avec la plus entière sincérité. Nous avons tenu compte que M. Santiago Argüello était un intime ami de Ruben Dario. Nous avons pensé, qu'au nom de cette amitié même, le témoin qui rapportait la vision du mourant, devait avoir été retenu de déformer, en beauté tragique, les données d'une quelconque scène hallucinatoire déroulée sous ses yeux, au chevet de l'illustre auteur regretté par les lettres mondiales.

Et c'est pourquoi, ne fut-ce qu'à titre de curiosité, transcrivons-nous ici la relation de M. Angüello. Somme toute, elle consigne un fait plus terrifiant qu'invraisemblable. On y peut retrouver un phénomène classé, un très beau cas de prémonition chez un agonisant. On en connaît beaucoup d'autres. M. Ernest Bozzano, qui les collectionne, épinglera certainement celui-là dans ses archives, dût-il, jusqu'à plus complète information, faire des réserves sur son authenticité.

« Je me souviens d'un jour bien triste, écrit M. S. A., un jour gris, pluvieux, l'une de ces journées qui tissent, sur les choses et les âmes, des voiles de mélancolie. Dans une vaste chambre à peu près vide de meubles, où tout était en désordre, où flottait une odeur de médicaments, je voyais devant moi un lit sans rideaux. Sur ce lit, immobilisé, offrant toutes les apparences du coma, un corps humain, le corps moribond d'un homme de génie : Ruben Dario. Contre la muraille, une horloge battant ses coups réguliers dans un silence funèbre. Comme j'entrais, un chat avait sauté d'une chaise, et s'était sauvé dans le trou d'ombre d'une porte entr'ouverte. Ruben gisait là, inerte, la bouche entr'ouverte. Parfois, des mouvements convulsifs me laissaient apercevoir la surface pâteuse de la langue. Et moi, rempli d'inquiétude, au chevet du lit, je considérais ce malheureux, en songeant à la valeur humaine que nous allions perdre.

Tout à coup, Dario eut un soubressaut. Je m'inclinai vers lui, et questionnai, doucement :

— Que désires-tu, Ruben ? Qu'y a-t-il ?...

Il répondait, dans un souffle : « Rien, rien !.., C'est que... »

Ses yeux se fixaient sur la muraille. Son visage exprimait une peur soudaine. C'était en lui, comme le retour de ce frisson d'épouvante que nous avons souvent constaté, autrefois, lors qu'entre amis, nous parlions de la mort. Il était ressaisi par la terreur de mourir qui avait hanté toute son existence. Et, me sentant gagné par cette vague d'effroi, j'insistai.

— Souffres-tu, ami ?

— Non, non, gémissait-il, mais.,. c'est une chose horrible. Pour l'amour de Dieu, ne me laissez pas seul !

Je tremblais, de plus en plus troublé. Et toujours, il promenait son regard d'une paroi à l'autre, comme s'il cherchait ou fuyait une vision dans la chambre. Après un instant, il reprit :

— Ecoute, (et il s'était emparé de ma main qu'il étreignait avec force), je veux que tu m'aides à comprendre, à savoir ce que cela sera !

Et il me dit, rappelant ses forces à chaque phrase :

Sais-tu que c'est quelque chose de dantesque ? Une sorcellerie, un sabbat du Moyen-Age ! Et c'est moi qui suis la victime !... Figure-toi... Ils m'arrachent la tête, Santiago ! Oui, c'est ma tête, et pourtant, de mes yeux, je vois qu'ils me l'arrachent ! Ils sont partis... C'étaient deux hommes, aveuglés de rage, qui se battaient pour se l'approprier, devant mes yeux horrifiés !... Je les voyais, luttant, se frappant pour la ressaisir tour à tour... Et ma tête passait d'une main à l'autre... Oui, oui, figure-toi !... Ma tête arrachée, saisie par des doigts furieux, pelote maculée de sang figé !... Une chose horrible ! Une pelote qui aurait un front, un front qui était le mien. Et c'est pour cette tête-là que ces deux hommes se disputaient... Epouvantable, épouvantable, te dis-je !

Après ce cauchemar, Dario, exténué, retomba dans l'état d'inertie où je l'avais trouvé en entrant. Il vécut encore trois jours d'une agonie douloureuse. Et, circonstance inouie, dans la nuit même qui suivit sa mort, on fit son autopsie, on ouvrit le crâne, on en tira le cerveau. Quelles idées magnifiques, qui ne seraient jamais plus exprimées, furent rencontrées là par les instruments du chirurgien !? Combien de nobles enseignements prirent alors leur vol, blessés par le bistouri ! Et le chirurgien réputé, qui avait poussé la scie sous ces os glorieux, se trouvait être un camarade d'enfance de Ruben Dario. En présence de cette relique, — le cerveau, — il songea à tout ce qu'il avait contenu de talent, et résolut de le conserver avec la vénération qu'il méritait. Mais, à ce moment, un frère de la veuve, ayant formé le même projet que le chirurgien, pénétra dans la chambre, et voulut abattre la main, en légitime propriétaire, sur le viscère précieux. Et c'est ainsi que ces deux hommes se battirent, devant une tête décoiffée de sa calotte crânienne. C'est ainsi que le cerveau de notre Ruben passa de main en main, disputé comme une pelote sanguinolente. Aussi, de même, se réalisa la macabre prévision survenue trois jours plus tôt. Le frisson que je ressentis lorsque l'on m'apprit cette scène affreuse, je l'éprouve encore tandis que ma plume la décrit.

Une enquête internationale sur la question métapsychique (suite) (1).

M. Ad. Westermann, secrétaire de la Société d'études psychiques de Nancy, répond, dans le n° d'octobre 1926, à l'Enquête de M. O. Pafumi, en disant que si l'hallucination peut exister, l'ensemble des faits observés dépasse singulièrement cette explication ; que la thèse expliquant biologiquement le phénomène médiumnique s'applique évidemment à un certain nombre de faits, mais qu'on ne saurait dire que tout dépend *exclusivement* de l'organisme du médium et des expérimentateurs : on doit envisager la possibilité de l'intervention de forces inconnues et étrangères. L'hypothèse spirite a le droit, ajoute-t-il, d'être considérée comme les autres par le savant vraiment libre et sans parti-pris, quand il a épuisé les autres explications sans en être satisfait. « La nature a des lois simples, et il n'est pas contraire à la logique d'admettre que la vie de l'âme continue ». Aussi l'hypothèse spirite, jusqu'à preuve du contraire, peut-elle être acceptée comme hypothèse de travail. « Ceci, sans exclure la possibilité d'intervention d'autres forces d'un monde invisible n'ayant pas passé par l'humanité ».

Du Dr Al. de Angelis-Valentini : « Acceptant l'objectivité du phénomène mé-

(1) Voir *R. M.* septembre-octobre 1924 pp. 380-381 ; janvier-février 1925 (pp. 59, 60) ; mars-avril 1925 (p. 117-119) ; septembre-octobre 1925 (pp. 367-368) ; novembre-décembre 1925 (pp. 437, 438) ; janvier-février 1926 (pp. 80, 81) ; mars-avril 1926 (pp. 158-160) ; novembre-décembre 1926 (pp. 500, 501).



diumnique, il considère 1° que la pensée à la faculté d'être visualisée subjectivement, 2° d'être visualisée objectivement (apparitions télépathiques). D'où il appert, selon lui, que « la pensée, consciente ou inconsciente, est susceptible d'être représentée sous toutes formes de matière organique ou inorganique, humaine ou humanoïde, notamment, corps de défunts, etc... » Mais ce fait constitue-t-il une raison suffisante pour permettre de croire à la manifestation des trépassés ? Au reste, comment la métapsychique pourrait-elle fournir la preuve indiscutable que les « messages » proviennent de la psyché d'un défunt, plutôt que de celle d'un vivant ? Problème complexe et ceux qui soutiennent l'hypothèse de la survivance savent bien les difficultés qu'il apporte. Ce que nous connaissons de fait, c'est que l'Ego humain peut, à la ressemblance de son corps physique, produire divers ectoplasmes de nature transcendante, reflétant le double de notre conscience normale et subliminale... Sans la psyché humaine, a déjà dit Morselli, toute « stéreose » médiumnique serait impossible ».

Numéro de Novembre. — De Mme Brissonneau-Palès, directrice des ***Annales du Spiritisme***, de Rochefort-sur-Mer : Il n'y a pas que de l'hallucination, mais phénomènes objectifs et subjectifs, prouvés par la photographie, obtenus par la force psychique du médium, des assistants, et souvent de forces connues ou inconnues (forces spirituelles), phénomènes pouvant entraîner la révélation de faits ignorés de tous, sans que la suggestion ou la télépathie n'interviennent pour instruire le médium. Cette catégorie de faits légitime la thèse spirite, aux yeux de Mme B.-P. Cependant, cette thèse ne prouve pas tous les phénomènes ; certains sont animiques ou télépathiques. La correspondante conclut en estimant l'explication spirite « vraie et scientifique ».

Du Dr A. Marcot (Société d'Etudes psychiques de Nancy) : « L'hallucination n'explique pas les phénomènes de la médiumnité, objectifs, biologiques, et où peuvent intervenir des forces étrangères scientifiquement inconnues, intelligences et personnalités extérieures au médium et aux assistants. La science devrait renoncer à son intransigeance, sinon elle s'effritera sous les coups redoublés des expérimentateurs sérieux, « coups » qui marquent mais qu'on ne veut pas sentir. Quand les scientifiques (orthodoxes) seront submergés par de multiples témoignages, alors seulement, devant tant de preuves de l'immortalité de la personnalité humaine, la philosophie et les sciences finiront par ne plus faire qu'un, de même que la physique, de plus en plus, ne peut être séparée de la chimie, alors qu'on avait voulu les enseigner séparément. Je ne crois pas que l'hypothèse spirite soit jamais vérifiée scientifiquement, mais elle s'imposera ».

Du Pr Gino Trespoli : « Les phénomènes sont des faits prouvés et contrôlables ; ils se rattachent à une science qui primera toutes les sciences et les bouleversera peut-être jusqu'à leur base. Ils ne sont en dehors de la nature qu'en tant que nous sommes incapables d'en comprendre l'essence. Le médium n'est qu'une machine de réception et de transmission. Le phénomène résulte d'une intervention étrangère à l'automatisme psychique du médium et des assistants. L'hypothèse spirite est des plus simples, et n'est pas absolument anti-scientifique. Je lui en oppose une autre qui a plus de valeur scientifique. A la place de l'esprit, individuel, j'imagine des infinitésimaux psychiques,dont les précurseurs sont le « point numérique » de Pythagore, la monade de Bruno, jusqu'à Leibnitz, Spinosa et Ardigo. Ces éléments sont, dans la substance-esprit, ce que sont les atômes dans la substance-matière. Ces particules actives, pensantes, s'agglomèrent avec les atômes matériels, déterminant des courants qui, par l'organisme très spécial du médium, peuvent se manifester de façon concrète, visible, intelligible, et d'autant mieux qu'à l'activité biopsychique de ce courant correspond davantage la potentialité biopsychique des assistants. Par cette hypothèse, il n'est pas de phénomène, — même la matérialisation qui

résulte de l'agglomération des dites particules avec des atômes en diffusion dans l'univers infini, – qui ne s'explique rationnellement. Le spiritisme aura-t-il raison de l'hypothèse biopsychique ?... Je ne saïs. Mais si, de la matière, on a tiré tant de merveilles, quelles et combien de plus grandioses sortiront un jour de l'étude de l'esprit ? Science et religion se réconcilieront en úne unique Sapience : « celle de la Vie » (1).

Numéro de Décembre. Réponse de M. Antonio Bruers : « Il peut y avoir hallucination, devant le phénomène médiumnique, comme devant toute autre manifestation de la vie, mais les phénomènes susdits sont réels, témoignés par une antique tradition, et enregistrés aujourd'hui par des appareils et la photographie. Intéressant toutes les sciences, ils sont déterminés par l'organisme du médium, voire celui des assistants, et, peut-être, des forces étrangères. Il n'est pas scientifique de tenir pour « antiscientifique » l'hypothèse spirite, dépouillée toutefois de la doctrine philosophico-religieuse. Elle est nécessaire pour expliquer tout le complexe de la vie biologique et psychologique terrestre. C'est paradoxe de penser que la vie intelligente peut être limitée au seul plan d'ici-bas. Comme la matière et l'énergie, elle est universelle. On peut donc communiquer avec les défunts. La preuve de la survivance sera faite par l'étude des propriétés de l'âme, par l'étude des manifestations d'ordre spirite. Actuellement, la conception matérialiste de la vie n'est pas moins hypothétique que la croyance à la survivance. On est dans l'erreur en cherchant à faire rentrer les phénomènes dans la psychophysiologie courante et en rejetant ceux qu'elle n'explique pas dans le domaine de la superstition ».

Réponse de M. Angelo Marzorati, directeur de la revue *Luce e Ombra* : Les phénomènes physiques ont peut-être une plus grande utilité que les autres, car la photographie peut en fournir la preuve objective, et les mettre à la portée du public. Le correspondant est convaincu de la survivance dynamique du passé, y compris les éléments psychiques individuels, qui peuvent se représenter, à travers le mécanisme médiumnique, avec leurs caractéristiques personnelles. Mis à part les trucs, les cas de télépathie et de télestésie, il reste un vaste ensemble de faits supranormaux qui suffiraient à justifier l'hypothèse spirite. « Travaillons avec confiance à la solution de ce problème qui est le problème majeur de la destinée humaine, sinon pour nous-mêmes, au moins pour ceux qui viendront après nous et qui nous serons reconnaissants ».

IIe Congrès Psychosociologique.

L'International des Amis de l'Ordre Spirituel, « avec le concours des savants, docteurs, professeurs, hommes de lettres, hommes politiques, philosophes, critiques et amateurs éclairés de toutes nationalités et de toutes tendances, en dehors de toute préférence à qui que ce soit », organise, pour la période 24 avril-1er mai prochain, le IIe Congrès Psychosociologique, convoqué à l'Amphithéâtre Richelieu, Sorbonne, Paris, à l'instar du Ier Congrès de Mai-Juin 1926, sous la présidence d'honneur de M. Charles Richet, de l'Institut, de M. d'Arsonval, de l'Académie des Sciences, et de M. Maurice Maeterlinck. Le but de ces Congrès est de créer une tribune annuelle en dehors de toute tendance et libre de toute préférence, afin de disculer, avec bienveillance et respect des opinions les plus contradictoires, l'état changeant des connaissances et croyances humaines, dans leurs applications à l'amélioration de l'instrument pensant, sentant, volitif, individuel et collectif, en considérant l'Humanité comme un Tout :

(1) Soutenant tout au long cette thèse de l'infinitésimal psychique, auquel il donne le nom de *Biopsyche*, M. le Dr Gino Trespoli a publié, sous ce titre même (Biopsyche), un ouvrage édité à Milan, en 1926, par la Société pour l'étude de la Biopsychie, et dont on trouvera l'analyse dans *Luce e Ombra* de novembre 1926 (pp. 523-525).



d'éclairer les problèmes sociaux et internationaux à la lumière de l'Evolution de l'Humanité vers des possibilités supraphysiques : de publier, au fur et à mesure, des formules lapidaires et claires résumant les convergences et constatant les différences du point de vue, sans recherche forcée de l'unanimité d'usage dans les Congrès. Préparer progressivement, par ce fait, en dehors de toute influence étatiste, de classe, de confession ou d'école, l'éclosion d'un organe de la conscience mondiale, par la fonction des pulsations des doctrines en lutte idéologique et amicale au sein des Congrès.

Le thème général du IIe Congrès est la *Conscience*. Les travaux comportent sept sections : 1° Science générale, biologique et de la santé ; 2° Philosophie : 3° Sociologie ; 4° Métapolitique ; 5° Mystique et art ; 6° Survie ; 7° Morales et religions. Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser à M. Briant-chaninoff de Starya-Lipy, président de l'I. A. O. S., 28, cours Albert Ier, Paris, et notamment pour les conditions de participation au dit Congrès et la rédaction éventuelle des thèses à soutenir. Parmi les remarques générales du programme qui nous est communiqué, nous lisons : « Le IIe Congrès tâchera de synthétiser les différents aspects *du Problème de laConscience*, car c'est de la solution de ce problème préalable que dépendent les solutions des conflits idéologiques et sociaux dont le monde est angoissé sans souvent se rendre compte de leur racine véritable et profonde. *Le Problème de la Conscience* domine le problème des intérêts. La conscience du juste équilibre peut seule sauver le monde d'un déséquilibre idéologique, social et politique menaçant de devenir catastrophique ». C'est un beau plan de travail et l'analyse des sujets qui pourront être traités justifie, au point de vue métapsychique, l'information que nous publions, touchant ce Congrès, ici-même.

Informations.

* Dans son fascicule de Janvier 1927, *Psychic Science* publie la traduction de la conférence donnée à l'I. M. I. par M. le Dr E. Osty, le 31 Janvier 1926, sur le thème : « L'individualité humaine. Ce qu'elle représente aujourd'hui pour la science classique et pour la science métapsychique ».

* Le Comité exécutif du British College of Psychic Science, a nommé membre honoraire, M. le Dr Eugène Osty, ainsi que MM. les Drs L. G. R. Crandon, de Boston, J. Arthur Hill et S. G. Soal.

* Mrs. F. E. Leaning, de longtemps spécialisée dans l'étude des phénomènes hypnagogiques, est, depuis Janvier 1927, « Editor » de *The British Journal of Psychic Research*.

* On annonce la mort de M. Leslie Curnow qui fut, en Angleterre, qualifié par un vaste savoir, un très apprécié historien du mouvement spirite et métapsychique contemporains. Il laisse une très riche bibliothèque où voisinent, touchant cette double question, tous les ouvrages modernes et de très rares livres fort anciens.

* On lit dans le *Temps* du 1er Janvier 1927, à propos d'une séance de dictionnaire qui eut lieu la veille, à l'Académie française : « On s'est occupé du travail de révision du dictionnaire. L'article consacré au substantif *mémoire* donne lieu à diverses discussions. C'est ainsi que l'Académie, appelée à envisager la mémoire des animaux, agite la question de savoir si ceux-ci ont une âme. La plupart des quinze membres présents répondent affirmativement et sont d'accord pour déclarer que l'âme des animaux est une âme inférieure ». Une âme de seconde zône...

✝ Les *Sunday News* viennent de publier une suite d'articles, non signés, mais que l'on assure être d'un médecin célèbre en Angleterre. L'auteur traite de « La valeur médicale du Rêve ». Il invite ses lecteurs à lui adresser une relation de leurs rêves les plus nets, et ajoute qu'il en donnera une « interprétation médicale », en les utilisant comme moyen de diagnostic « tout comme par l'observation de la langue, de la température ou du pouls ». Serait-ce là une nouvelle application du freundisme ?

✻ Après avoir donné ses conférences à l'I. M. I., les 29 et 30 Janvier, M. Harry Price, sans préjudice de diverses autres « lectures » en Grande-Bretagne, est allé parler le 24 février, à Copenhague, devant les membres de la Société danoise pour les Recherches psychiques. Les 26, 27 et 28, il traitait, entre autres, de « l'affaire Margery » à Oslo, pour la S. P. R. norvégienne.

✻ Le *British Journal of Psychical Research* (Janvier, Février 1927), contient un important article de Mme la Comtesse Wassilko-Serecki, sur « le cas Eleonora Zugun », le texte même de la conférence qu'elle fit au National Laboratory, le 12 octobre 1926.

✻ Le Dr L. G. R. Crandon et Mme C. Margery — viennent d'achever une tournée de conférences aux Etats-Unis et au Canada, sur le thème des expériences médiumniques qui firent grand bruit et provoquent encore de vives polémiques, en Amérique et en Europe.

✻ Le journal *Gazette Times* de Pittsburgh (Etats-Unis), se dit autorisé à annoncer, qu'avant peu une grande université américaine, - qui ne veut, jusqu'alors, être plus clairement désignée, – fera les frais de toute une installation extrêmement compliquée et coûteuse, grâce à laquelle il deviendra possible d'obtenir des photographies de l' « aura humaine », par tout un système d'écrans et de « philtres de couleurs » distincts de ceux que préconisa feu le Dr Walter Kilner, dans son ouvrage *The Human Atmosphere*.

Pascal FORTHUNY.

Correspondance. — Nous avons reçu de la revue brésilienne *O Pensamento* une lettre concernant *L'affaire Suarès-Martinez* (voir *R. M.*, pp. 438-439). Nous la commenterons dans notre prochaine chronique. Disons seulement aujourd'hui que *O Pensamento* est totalement étranger à la diffusion de cette mirifique « histoire », dans la presse américaine et mondiale.

P. F.

CORRESPONDANCE

Faits de Connaissance paranormale spontanée

Le lundi 13 décembre 1926, vers 7 h. 30 du matin, je rêve, dans le demi-sommeil, étant encore dans mon lit, que mon ami très intime, X..., est tué dans un accident d'automobile, et, si je fais ce rêve, c'est que je vois imprimé dans un journal le récit de cet accident.

Ce jour-là, j'étais souffrant et légèrement fébricitant.

Alors, sans sortir de mon lit, je dis à ma femme : « Je viens de rêver que X... a été tué dans un accident d'automobile. »

Je m'assoupis de nouveau. Environ une demi-heure après, c'est-à-dire vers huit heures, je suis appelé au téléphone. Je me lève. On me téléphonait de chez X... pour me prier de venir le voir tout de suite, car il venait d'avoir un accident très sérieux.

En effet, X..., aux environs de 7 heures 30, sans que l'heure puisse être précisée davantage, s'étant levé, avait eu une syncope et il était tombé brusquement par terre contre l'angle d'une porte. La chute avait été si brutale que le cuir chevelu avait été déchiré, avec une entaille de treize centimètres de long. La plaie, qui saignait beaucoup, nécessitait la ligature d'une artériole, de sorte que j'ai dû appeler un chirurgien pour faire cette ligature.

En quelques jours, la plaie s'est cicatrisée, sans complication.

D'ailleurs, je ne crois pas, malgré mes relations d'étroite amitié avec X..., avoir jamais, avant ce rêve, rêvé de X... ou des siens.

Charles Richet Fils,
Agrégé de la Faculté de Médecine.

Voici le témoignage de Mme Charles Richet :

Le lundi 13 décembre, à 7 heures 30 environ, mon mari, soudain, me dit : « Je viens de rêver que notre ami X... était tué dans un accident d'automobile. »

Étant encore à demi-endormie, je ne lui réponds pas.

Peu de temps après, coup de téléphone. Mon mari va au téléphone, et

il me dit en rentrant dans notre chambre : « Il paraît que X... est tombé et qu'il a un accident sérieux. »

Alors, je lui réponds tout de suite : « Il y avait donc quelque chose de vrai dans ton rêve ? »

Je noterai, qu'à ce moment, mon mari se rappelait à peine qu'il m'avait raconté son rêve.

Mme Marthe-Charles RICHET.

* * *

Le fait se passe en décembre 1926.

Je dormais en rêvant d'un ami et j'imaginais que j'étais chez lui et que je cherchais les W. C.

Il est important de faire remarquer que je n'avais pas le moindre besoin de m'en servir.

Après des recherches assez laborieuses, je finis par découvrir un endroit qui m'était désigné comme tel. Mais l'aménagement de cet endroit le rendait inutilisable.

Le rêve se prolonge un certain temps, et je suis arraché à mon sommeil par la sonnerie du téléphone. La sonnerie du téléphone est une chose inhabituelle chez moi, la nuit.

Je m'imagine que c'est une illusion, et je ne sors définitivement de mon sommeil qu'au deuxième coup de la sonnerie. Il était environ six heures moins le quart.

Je saisis l'écouteur et j'entends : « Oh ! mon cher Docteur, c'est horrible ! Venez vite. Mon mari, oh ! venez vite, je vous en prie. »

C'était la femme de l'ami, chez qui j'étais dans mon rêve, qui me suppliait d'accourir au plus vite.

Vingt ou vingt-cinq minutes après, j'étais rendu au domicile de mon ami, que je trouvais mort dans les bras de sa femme!

Vers cinq heures et demie du matin, mon ami s'était précipitamment levé, était entré dans la chambre de sa femme, la priant de s'occuper de lui parce qu'il se sentait mal. Sa femme se dispose à lui faire une tasse d'infusion. Pendant les préparatifs, mon ami passe dans son cabinet de toilette, cherchant à se soulager d'un certain besoin. Il revient dans sa chambre, se plaint d'une violente douleur entre les épaules et meurt devant sa femme.

Dr MAINGOT,

Médecin chef du Service de Radiologie
de l'Hôpital Laënnec.

A propos de « quelques prémonitions dans les jeux de hasard » [1]

Ayant lu avec intérêt les essais faits par M. Marcel Durex (mentionnés dans l'avant-dernier numéro de ce périodique), j'aimerais beaucoup savoir si les nombres sortis du panier réussissent pour la roulette quand Madame Lydia n'est pas présente. Si non, je serais tenté d'en conclure que les nombres « vus », « entendus » ou sortis du panier, n'ont pas été prédits, mais que leur succès doit être attribué au fait que Madame Lydia influençait la bille, en sorte que celle-ci s'arrêtait au nombre souhaité.

Je me rappelle le phénomène des montres arrêtées, décrits dans cette même Revue (Juillet-Août 1924 p. 320), et les essais faits par M. Ochorovicz avec M[lle] Tomczyk (Stasia) qui exerçait à volonté son influence sur une « montre magique ».

Voici un cas analogue à celui de M. Durex : M[me] W., demeurant à La Haye, était à Nice avec un oncle qui passe pour un joueur enragé et qui mena sa nièce à Monaco. Tout comme M[me] L. elle commença par perdre. Mais une seconde fois elle « vit » les chiffres 1, 4, 4, 3, 9, 3 ; lesquels parurent ensuite à la roulette. Tous deux furent trop étonnés pour mettre de l'argent au jeu, au très vif regret de l'oncle.

Une autre fois elle « vit » rouge 19, mais ne sut pas quand miser sur ce nombre. Entrée dans la salle de jeu, elle eut subitement l'idée de miser tout de suite sur la première table, au-dessous de l'horloge ; la bille allait s'arrêter, elle eut cependant le temps de miser et gagna : rouge 19 sortit.

A la suite de cette expérience, M. v. D., vivant à La Haye, fit un essai avec une roulette faite exprès par lui-même, M[me] W. présente. Pendant que la bille roulait, M. v. D. « vit » le nombre 15 et le dit à haute voix ; la bille s'arrêta au nombre 15.

L'explication de ce fait pourrait être que les personnes en question exercèrent une influence télékinétique.

Dans les essais de M. Durex, ce serait peut-être le hasard qui décida des nombres sortis du panier ; tandis que la « vue » ou l' « audition » d'un nombre peut être effectuée arbitrairement par la subconscience de M[me] L. qui a pu, médiammiquement, provoquer l'arrêt de la bille sur ce nombre.

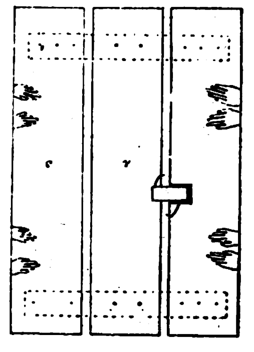
On n'a pas contrôlé, dans l'essai fait par M. v. D., si la force dirigeante émanait de lui ou de M[me] W.

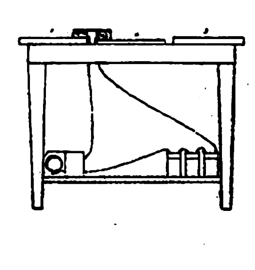
Cette hypothèse de la télékinésie une fois admise, on comprendra facilement que les nombres crus prémonitoires, chaque fois nettement « vus » ou « entendus », ne donnaient pas toujours les résultats attendus, et qu'au bout d'un certain nombre d'essais, il n'y avait plus aucun résultat, même avec M[me] L. Ici, ou dans des cas analogues, la faculté télékinétique fut trop petite ou avait totalement disparu ; alors que la subconscience ne s'y était pas attendu au moment où la personne avait « vu » ou « entendu » le nombre.

---

(1) *Rev. Mét.* Sept.-Octobre 1926, p. 414 et suivantes.

M. v. D. fit un nouvel essai, où la télékinésie fournit l'unique explication possible. Il avait construit une table, dont le dessus était fait de trois planches, les deux planches extérieures en bois épais, la planche du milieu, par contre, mince et un peu flexible; les bords étaient vissés. La distance entre les planches était très petite; on avait aménagé un appareil entre une des planches extérieures et la planche du milieu, lequel appareil les mettait en contact si la planche du milieu pliait un peu.





Le dispositif électrique se trouvait sur un plateau inférieur; on y avait introduit une sonnette qui tintait dès que le courant passait.

Les quatre personnes qui faisaient l'essai, s'assirent d'abord autour de la table, les mains appuyées sur les planches extérieures, au second essai elles tinrent les mains levées au-dessus de la table, et ensuite même à 5 mètres de distance du meuble. Quand on demanda au timbre de sonner un certain nombre de fois, cela eut lieu. A un autre essai on demanda d'épeler un mot au moyen du timbre (a = 1 fois, b = 2 fois, etc.) Le timbre résonna successivement 19 fois, 1 fois, 9 fois, et 11 fois, ce qui semble former le mot saik, mais ce qui voulut dire stik (zut) (19+1=20=t).

A un autre essai (les mains loin de la table) on demanda de nouveau un mot et la sonnette donna la réponse suivante : 2 fois, 1 fois, 18 fois, 1 fois, 1 fois, ce qui semble d'abord être baraa, mais ce qu'on doit interpréter comme 2,1,18,18+1=19,19+1=20, donc par « barst » « va-t'en au diable ».

Ces expressions peu parlementaires n'ont rien d'anormal; entre hommes on entend assez souvent à une séance de « table parlante » des expressions assez bizarres.

On ne sait pas au juste qui de ce groupe était « médium ».

Ces essais ont été faits en 1923 par intérêt pour le domaine mystérieux de la métapsychique. M. v. D. en fit des comptes rendus exacts, qui cependant n'ont pas été publiés. J'ai rencontré par hasard M. v. D. en 1924; il me parla de ses essais et je lui ai demandé de lire ces comptes rendus. D'autres détails m'ont été fournis avec une déclaration signée par les quatre participants, attestant que le compte rendu était exact.

Il est regrettable que ces essais sur le mouvement télékinétique de la table et de la roulette n'aient pas été continués.

Espérons que ce sera le cas en ce qui concerne les essais de M. Durex.

Dr J. VALCKENIER-SURINGAR.

Wageningen (Hollande), 20 Novembre 1926.

28 Novembre 1926.

Monsieur le Directeur,

L'annonce, dans un précédent n°, du IIIe Congrès de recherches psychiques m'a amené à faire une découverte dont je reste étonné.

Ayant eu la curiosité de me procurer et de lire les deux brochures des comptes rendus des précédents Congrès, j'ai trouvé dans l'une d'elles ceci :

...« *Le troisième enseignement de la philosophie métapsychique est un enseignement de réserve et de prudence ; il nous met en garde contre les théories d'écoles, des systèmes tout faits de l'occultisme, de la théosophie ou même du spiritisme.*

« *Il ne doit pas y avoir de théories préconçues ni préétablies à la base de notre science. La survivance de l'individu à la destruction de l'organisme, sa destinée transcendante sont bien des questions d'ordre métapsychique ; mais ces questions formidables ne seront résolues suivant toute vraisemblance qu'en dernier lieu. Pour le moment, toute preuve directe et immédiate de la survie risque d'être écartée d'emblée par l'immense majorité des hommes de science, même métapsychistes. A la rigueur, disent-ils, tout peut s'expliquer par les facultés supranormales du médium. Il est clair en effet que si l'on reconnaît en ce dernier les capacités d'extériorisation complexe, d'idéoplastie subconsciente, de cryptopsychie, de cryptomnésie, de lecture de pensée ou de lucidité, il n'y a plus place pour une preuve certaine d'identification spiritique.*

« *Il serait vain, à notre avis, de le nier et de s'obstiner dans cette voie des identifications. La démonstration directe de la survivance de l'être, si elle est possible, ne sera pas la base, mais le couronnement de l'édifice métapsychique...* »

Celui qui s'exprimait ainsi c'était votre prédécesseur, le Dr Geley, dans un très beau discours, en 1921, à Copenhague, informant le Congrès des directives et des buts de l'Institut Métapsychique de Paris, lequel venait d'être fondé.

— « Mais il n'y a pas là, direz-vous, matière à s'étonner ! »...

Pour vous, non. Pour moi, oui. Je suis spirite, je fréquente assidûment d'importants milieux spirites. Et voici que je m'aperçois qu'on vous y tient rigueur des mêmes opinions (*exactement les mêmes*) qu'exprimait le Dr Geley qu'ils regardent comme un des leurs !.....

Pourquoi ?..... L. D...

Pourquoi ?... Je l'ignore. Il doit y avoir à cela des causes multiples que je n'ai ni le goût ni le temps de chercher. Je sais bien que d'aucuns tiennent à ce que la prudence scientifique s'appelle *parti pris* et que ne vouloir conclure qu'après expériences décisives *c'est du matérialisme !* Qu'y faire ? Nulle règle de conduite ne me semble préférable à celle-ci : *laisser dire, travailler et attendre que le temps vienne donner aux choses et aux gens leurs vrais visages.*

E. O.

Souscription permanente

pour aider à l'extension des recherches de l'I. M. I.

Cinquième liste.

Constancia, Buenos-Aires, 1.500 fr. — Mme Kaloutsi, Montluçon, 60 fr. — M. Portafax, Avranches, 60 fr. (2e vers.). — M. Baclé, Paris, 60 fr. — Dr Sand, Paris, 1.000 fr. — M. Jean Booss, Paris, 160 fr. — M. Mirault, Cours les Barres, 20 fr. (2e vers.). — M. Monteux, Paris, 10 fr. — M. Offenstadt, Paris, 60 fr. — M. Rusterucci, Marseille, 60 fr. — M. de la Huerta, Toulouse, 20 fr. — M. Orcel, Paris, 60 fr. — Mlle Thomas, Le Hom en Gurcy, 15 fr. — Un médium reconnaissant, Alger, 1.000 fr. (2e vers.). — M. Thornton, Angleterre, 100 fr. — Mme Sund, Norvège, 50 fr. — M. de Lopez Penha, Colombie, 50 fr. — Mme Fowler, Angleterre, 1.200 fr. — Bne de Bournat, New-York, 121 fr. 75 (2e vers.). — Dr Arrarte, Montevideo, 200 fr.

Nous exprimons nos remerciements à nos souscripteurs pour leur utile contribution à nos recherches.

Annales des Sciences Psychiques

Nous rappelons à nos lecteurs que les *Annales des Sciences Psychiques* renferment une documentation des plus utiles aux chercheurs ; elles ont, en effet, enregistré tout ce que le passé présentait d'intéressant au point de vue psychique. La *Revue Métapsychique* leur a succédé et les continue en quelque sorte.

Nous disposons à l'I. M. I. :

1° D'une collection complète : 1891 à 1919 inclus.

2° D'une collection où manquent : les numéros 1 et 4 1892, les années 1898 et 1899, le numéro 1 1900, le numéro Novembre 1905.

3° De 3 années 1891, 2 années 1897, une année 1901, 3 années 1902, 5 années 1903, 7 années 1906, 10 années 1907, 31 années 1908, 27 années 1909, 28 années 1910, 22 années 1911, 16 années 1912, 9 années 1913, 14 années 1914, 10 années 1914-1915, 5 années 1917-18-19, 3 années 1918-19, 6 années 1919.

L'année 1917 ne se compose que de deux numéros : Janvier et Février.
L'année 1918 ne se compose que du numéro de Janvier.
L'année 1919 ne se compose que de 4 numéros.

4° D'un certain nombre de fascicules isolés : années 1891, 1892, 1894, 1899, 1900, 1901, 1902, 1905, 1906, 1907, 1908, 1909, 1910, 1911, 1912, 1913, 1914, 1916, 1919.

Le Gérant : Léon Terrier-Mugnier.

Etampes. — Imp. Terrier Frères et Cie.

entier, des événements métapsychiques, des publications et des revues françaises et étrangères.

Il dirige des *enquêtes* partout où sont signalés des faits intéressants : maisons hantées, manifestations médiumniques ou télépathiques, etc...

Il sélectionne et éduque les *sujets médiumniques* et assure, à ceux qui en auront été reconnus dignes, une existence indépendante.

LES ADHÉSIONS.

Etant donnés les préjugés qui s'attachent encore à l'étude des questions supranormales, l'I. M. I. ne peut réussir et prospérer que dans une atmosphère de confiance, de sympathie et d'entr'aide. Il a besoin du concours moral et matériel de tous les amis de la science nouvelle et il compte surtout sur ceux d'entre eux qui voient en elle la plus grandiose des sciences, appelée à transformer la vie morale et sociale de l'humanité.

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919, l'I. M. I. peut recevoir toute somme ou legs de que que importance qu'ils soient.

Il admet :

1° Des membres *bienfaiteurs*, pour une souscription unique d'au moins 5.000 francs ;

2° Des membres *donateurs*, pour une souscription unique d'au moins 1.000 francs ;

3° Des membres *honoraires*, pour une cotisation annuelle d'au moins 100 francs ;

4° Des membres *adhérents*, pour une cotisation annuelle d'au moins 40 francs pour la France, 45 et 50 francs pour les pays étrangers.

Tout membre bienfaiteur, honoraire ou adhérent a droit aux divers services de l'I. M. I. : bibliothèque, salle de lecture, archives, conférences éventuelles, Revue.

La bibliothèque est ouverte trois fois par semaine, les lundi, jeudi et samedi, de 14 à 18 heures.

Le Directeur reçoit le lundi et le jeudi, de 14 à 16 heures.

LA REVUE MÉTAPSYCHIQUE.

Jusqu'à nouvel ordre, la *Revue Métapsychique* paraîtra tous les deux mois.

Elle comprendra au moins 64 pages de texte compact et des illustrations.

Elle rendra compte de tous les livres nouveaux qui seront adressés en double exemplaire au siège de l'I. M. I.

Sous la rubrique *Correspondance,* elle publiera les communications de ses lecteurs relatives à des faits métapsychiques dont l'authenticité pourra être établie.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

L'abonnement à la *Revue Métapsychique* pour 1926 est de :

France et Colonies .... **40 fr.**

Tarif extérieur N° 1. — Pays ayant accepté une réduction de 50 °/₀ sur l'affranchissement des périodiques : Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Bulgarie, Cuba, Ethiopie, Grèce, Hongrie, Italie et Colonies, Lettonie, Luxembourg, Paraguay, Pologne, Portugal et Colonies, Roumanie, Tchécoslovaquie, U.R.S.S. (Russie), Uruguay, Yougoslavie .... **45 fr.**

Tarif extérieur N° 2. — Autres pays.............................. **50 fr.**

Les abonnements partent du 1er janvier ou du 1er juillet. Ils ne sont acceptés que pour une année. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'envoi de la somme de 1 fr.

Compte Chèques Postaux 747-86

Le prix du numéro est de 8 francs.

Le prix des numéros antérieurs à 1926 est de 10 francs.

Les membres du Comité et le Directeur ont seuls qualité pour représenter l'Institut ou pour parler en son nom.

Année 1927. — N° 2. Mars-Avril.

Revue Métapsychique

PUBLICATION BIMESTRIELLE
DE L'
INSTITUT MÉTAPSYCHIQUE INTERNATIONAL
RECONNU D'UTILITÉ PUBLIQUE

SOMMAIRE :



PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, Boulevard St-Germain (VI[e] arr[t])

Institut Métapsychique International

(Fondation Jean MEYER)

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919

89, Avenue Niel, PARIS (XVIIe)

Téléph. : Wagram 65-48 Téléph. : Wagram 65-48

LE COMITÉ.

Professeur Charles RICHET, de l'Institut de France et de l'Académie de Médecine, *Président d'Honneur.*

Professeur Rocco SANTOLIQUIDO, Conseiller d'Etat d'Italie, Représentant de la Ligue des Croix-Rouges auprès de la Société des Nations, *Président.*

Professeur LECLAINCHE, Membre de l'Institut de France, Inspecteur général, Chef des Services sanitaires au Ministère de l'Agriculture, *Vice-Président.*

Ernest BOZZANO.

Docteur CALMETTE, Médecin Inspecteur Général.

Docteur Jean CHARLES-ROUX, Paris.

Giovanni CIRAOLO, Sénateur du royaume d'Italie, Président de la Société des Croix-Rouges italiennes.

Docteur CUNEO, Professeur à la Faculté de Médecine, Chirurgien des Hôpitaux.

Sir Oliver LODGE, de la Société royale d'Angleterre.

Docteur J. MAXWELL, Procureur général près la Cour d'Appel de Bordeaux.

Ernest MEYER, Conseiller d'Etat, Paris.

Docteur Albert de SCHRENCK-NOTZING, Munich.

Directeur :

Docteur Eugène OSTY.

LES BUTS.

Les phénomènes métapsychiques retiennent, de plus en plus, l'attention passionnée de toute l'humanité pensante.

Le haut intérêt scientifique de ces phénomènes se double d'un immense intérêt philosophique ; car ils révèlent, dans l'être, des pouvoirs dynamiques et psychiques semblant dépasser le champ des capacités organiques et sensorielles, et leur étude permet d'envisager, à la lumière de la méthode expérimentale, les grands problèmes de la vie et de la destinée.

Les Sociétés locales d'études psychiques ont rendu, rendront encore d'immenses services ; elles doivent garder toute leur activité et toute leur autonomie. Mais la nécessité d'une organisation centrale s'imposait parce que, seule, elle permettra des travaux approfondis et de longue haleine, rendra plus faciles et plus fécondes les recherches particulières, assurera l'union des efforts et synthétisera les résultats acquis.

Cette organisation, vainement souhaitée si longtemps, est aujourd'hui chose faite. L'Institut métapsychique international, fondé par un initiateur éclairé et généreux, M. Jean Meyer, a son cadre constitué, ses ressources indispensables assurées et il a été déclaré d'utilité publique.

L'ORGANISATION.

L'I. M. I. comprend : des *laboratoires* pourvus de tous les instruments d'expériences et d'enregistrement ; des *bibliothèques* et une *salle de lecture ;* une *salle de conférences.*

Il publie, sous le titre de Revue Métapsychique, un bulletin périodique, rendant compte de ses propres travaux et des travaux accomplis dans le monde

Année 1927. — N° 2. Mars-Avril.

Revue Métapsychique

Publication de l'Institut Métapsychique International

(Revue fondée par le Dr G. GELEY)

RÉDACTEUR EN CHEF : Dr E. OSTY.

Le IIIe Congrès International de Recherches Psychiques (1)

(PARIS, du 26 Septembre au 2 Octobre 1927)

Le Secrétariat du Comité français du Congrès a reçu, de tous pays, des avis de participation au Congrès de Paris, venant de personnalités scientifiques dont le nombre et la qualité suffisent déjà à garantir l'importance de l'assemblée qui se prépare. Des professeurs de biologie, de physiologie, de physique, de psychologie, des docteurs en diverses branches de la science ont fait connaître leurs adhésions et annoncé des projets de communications qui marqueront le progrès accompli depuis le dernier Congrès.

Le Congrès prochain de Paris va réunir une élite faite de personnalités venues de tous les principaux foyers intellectuels du monde. Il sera une saisissante démonstration, par le spectacle de son activité, de la volonté de l'humanité de poursuivre l'investigation expérimentale des manifestations dites métapsychiques de la vie, sans s'inquiéter aucunement de l'agitation vaine des préjugés.

Pour assurer la qualité foncière du prochain Congrès, il a été décidé, entre les Comités nationaux, d'adopter désormais la méthode de travail qu'un long usage, dans les autres spécialités de la science, a montré la meilleure ; méthode qui consiste à éviter la dispersion de l'effort dû aux communications individuelles nombreuses, et à concentrer la majeure partie du temps à la mise au point, aussi complète que possible pour l'époque, d'une ou de deux questions. Ainsi, Congrès fini, chacun rentrerait chez soi fourni de notions précises qui lui serviraient de quelque manière pour ses recherches personnelles, même semblant d'un autre aspect, car en métapsychique, comme dans le reste de la biologie, chaque vérité sert à

(1) Les conditions de participation au Congrès ont été publiées dans la *Revue Métapsychique*, n° 5, 1926.

atteindre une autre vérité, toutes les manifestations des propriétés dynamo-psychiques de la vie étant solidaires.

Dans cet esprit et pour s'acheminer tout de suite vers cette manière de faire, quelques personnalités scientifiques ont été désignées pour exposer, de leurs points de vue personnels, certaines questions qui serviront de bases de discussions et de noyaux substantiels autour desquels viendront s'agglomérer les communications se référant aux mêmes questions.

Cette méthode de travail n'ayant été décidée que quelque temps après le dernier Congrès (Varsovie) n'aura pas sa pleine application dans le Congrès de Paris, lequel sera une étape de transition. La désignation des deux ou trois questions à traiter, ainsi que le choix des chargés de rapports, ne sauraient s'effectuer que par tous les Congressistes réunis. L'application de la méthode de « peu de questions » ayant été décidée hors Congrès, il a semblé préférable aux organisateurs (Secrétaire général des Congrès et Secrétaire du Congrès de Paris), après avis demandé aux Comités nationaux, de distribuer, pour s'éloigner d'un choix qui eut semblé trop arbitraire dans sa restriction, à une dizaine de personnalités scientifiques, de diverses nations, des questions à rapporter dans la limite de leurs travaux personnels.

Le Congrès de Paris, avant de se dissoudre, décidera quelles questions devront être objets de rapports dans le Congrès suivant et en désignera les rapporteurs.

En prévision de cela, nous croyons devoir insister, au préalable sur cette notion que pour qu'un Congrès ait son maximum de rendement utile, il faut que son programme soit très restreint.

La pratique a fait connaître aux physiciens, aux médecins, aux chimistes, aux psychologues, etc..., qui depuis de nombreuses années déjà se réunissent périodiquement en Congrès, qu'un programme trop chargé a de graves inconvénients.

Il oblige à la succession accélérée des rapports et des communications, et ne laisse pas le temps nécessaire aux discussions sans lesquelles ce qui est exposé ne prend pas d'autre intérêt que celui d'articles de revue ; sans lesquelles il n'y a pas de mise au point véritable à attendre.

Il oblige à des séances parallèles, c'est-à-dire multiples dans le même temps. Par cela il morcelle le Congrès en sections et désoriente les Congressistes souvent très embarrassés dans leur choix.

Nous avons tout intérêt à arriver le plus tôt possible à ce à quoi ont abouti les Congrès des autres branches de la science :

réduire le nombre des communications individuelles et concentrer l'intérêt sur peu de questions.

De cette manière chaque Congrès sera la mise au point d'une catégorie de phénomènes et marquera nettement un pas en avant.

*
* *

Aux chargés de rapports — désignés depuis juin 1926 par les Secrétariats des Congrès — nous rappelons qu'ils devront nous faire parvenir directement un bref résumé de leurs rapports *avant fin juin 1927.*

Aux Congressistes devant faire des communications, nous rappelons qu'ils doivent adresser le *texte et un résumé* de leurs communications à leur Comité national, pour acceptation. Chaque Comité national devra nous faire parvenir les communications *avant fin juillet 1927* (1).

Nous prions les Congressistes de se plier à cette discipline, pour nous donner le temps de faire traduire les résumés dans les diverses langues admises (anglaise, allemand, français) et de les faire imprimer, pour distribution au moment du Congrès.

Des feuilles d'invitations, mentionnant le règlement général des Congrès et les conditions de participation, ont été envoyées aux Secrétariats des Comités nationaux. Sur demande, nous leur enverrons toute quantité nouvelle de feuilles d'invitations qu'ils jugeront utile.

A mesure que les Secrétaires des Comités auront approximativement établi la liste des participants au Congrès dans leurs nations respectives (rapporteurs, communicateurs, auditeurs), ils nous rendront service en nous la faisant connaître. On comprend combien il est utile, à divers points de vue, que nous puissions prévoir le nombre des Congressistes (2).

*
* *

A partir du 22 Septembre, c'est-à-dire quatre jours avant l'ouverture du Congrès un bureau permanent sera ouvert, 89, Avenue Niel, de 9 heures à 12 heures, et de 14 heures à 18 heures. Les Congressistes devront s'y rendre pour :

Retirer leur carte de Congressiste.

---

(1) En ce qui concerne les pays n'ayant pas encore de Comité national, le texte des communications doit nécessairement nous être envoyé directement.

(2) L'envoi, par les Comités Nationaux, des listes des participants au Congrès, n'engage pécuniairement aucun participant, puisque le versement des cotisations (20 francs or), n'aura lieu qu'à Paris, et dans les quelques jours précèdent l'ouverture du Congrès. Ces listes sont simplement indicatives.

Faire le versement de leur cotisation.

Prendre le règlement et le programme détaillé du Congrès, et les résumés, en diverses langues, des rapports et communications.

* * *

Pour tout ce qui concerne le prochain Congrès de Paris, s'adresser au *Dr Osty, 89, Avenue Niel, Paris (17e).*

Pour ce qui concerne les questions internationales des Congrès, *d'ordre général*, s'adresser, comme à l'ordinaire, à M. Carl Vett, secrétaire général des Congrès, adresse provisoire: 89, Avenue Niel, (17e), en mentionnant: *service des Congrès.*

Les Conférences à l'Institut Métapsychique en 1927

(Suite)

Les prochaines Conférences auront lieu, comme précédemment, à 16 heures, les Dimanches, aux dates ci après :

1er Mai : *Une utilisation pratique de la Connaissance supranormale de la réalité. Exposé de faits et enseignements*, par M. le Dr OSTY.

29 Mai : *Visions extra-sensorielles. Mes expériences* (avec projections), par M. DE SAINVILLE.

5 Juin : *Le pittoresque dans la vie d'un clairvoyant*, par M. P. FORTHUNY.

Membres nouveaux du Comité de l'Institut Métapsychique

Dans sa réunion du 7 Mars 1927, le Comité de l'Institut Métapsychique International, ayant à nommer trois nouveaux membres, a élu :

M. Ernest MEYER, Conseiller d'Etat, Paris.

M. le Docteur Jean CHARLES-ROUX, de Paris.

M. le Docteur de SCHRENCK-NOTZING, de Munich.

Les Radiations cérébrales devant les critiques pratiques et théoriques

Par le Dr FERDINANDO CAZZAMALLI

Professeur de Neurologie et de Psychiâtrie à l'Université de Milan

Un notable mouvement de discussion critique particulièrement profond en France, en Amérique et en Allemagne a fait suite à mon rapport expérimental publié en août 1925 dans la Revue Métapsychique (1).

Je néglige tout ce qui a paru ailleurs à ce sujet et qui était *a priori* sceptique, négatif ou banal, tandis que je remercie les personnes qui ont voulu dans cette question extrêmement intéressante, et dont les développemens sont impossibles à prévoir, apporter avec grande compétence leur tribut critique, sérieux et serein : MM. AZAM, BRENOT, BOURGEOIS, SUDRE, GAILLARD, BIROT, FREE, TISCHNER, DRIESCH, GLOGAN. KLINCKOWSTROEM, HERBERTZ, etc.

Cette réponse aux objections détaillées et aux observations générales vient à propos à un an de distance, parce que, en hommage à la pondération des critiques et à la valeur de leurs auteurs, je sentais le besoin d'opposer non des mots, mais des faits nouveaux, résultant de nouvelles expériences conduites précisément en tenant compte des objections techniques présentées par les critiques.

Je tiens à ajouter tout de suite que cette réponse n'entend pas être définitive et concluante, mais désire être seulement un exposé destiné à provoquer d'autres observations éventuelles, qui me seront précieuses pour le Rapport définitif que je présenterai au IIIe Congrès international de Recherches Psychiques de 1927, et par lequel seulement je me réserve la mise au point de la question.

Tandis que paraissait le premier rapport, les expériences continuaient avec l'appareil IV du type Mesny, déjà décrit, et je notais sur trois sujets (une hystérique et deux neuropsychasthéniques) des résultats positifs dans deux cas et négatifs dans le troisième, les sujets étant toujours en état d'onirisme hallucinatoire auto ou hétéro-hypnotique.

Je m'étais déjà proposé de munir d'une hétérodyne l'appareil IV

(1) *Revue Métapsychique*, n° 4. 1927

pour essayer la possibilité de capter d'éventuelles ondes très courtes. Mais l'adjonction de l'hétérodyne (appareil V) au lieu d'améliorer les conditions d'expérimentation, me donna des résultats si douteux et incertains, en raison de la violente production dans le souffle de bruits anormaux évidemment endogènes, que je fus amené, après plusieurs essais avec et sans sujets, à abandonner complètement l'hétérodyne et cela même après que j'eus essayé d'éloigner de l'intérieur de la Chambre isolante les piles et accumulateurs d'alimentation de l'appareil V, en les plaçant hors de la Chambre isolante et en introduisant leurs fils sous des petits tubes en plomb.

Par la suite, les accumulateurs furent aussi éliminés et remplacés par une batterie de piles, tandis qu'on avait recours pour les valves à deux du type Mikron, non lumineuses. Avec ce dernier arrangement, on obtint une amélioration dans la régularité et la constance invariable du souffle, interrompu seulement parfois par quelques bruits assez facilement identifiables.

Les expériences avec un sujet hystérique, auto et hétéro-hallucinable et avec un sujet affligé d'un très vif syndrome hallucinatoire aigu, donnèrent des résultats positifs, assimilables à ceux des expériences précédentes, déjà décrites dans le rapport.

Entre temps, pour tenter de se rapprocher de l'appareil le meilleur et donnant la plus grande sécurité, l'appareil VI était construit. Celui-ci était un appareil à montage symétrique extrait des types Eccles-Mesny, qui se prête assez bien à l'étude des ondes de 10 mètres.

Le système se composait de deux valves à haute fréquence montées entre elles en opposition, où les grilles et les plaques étaient réunies entre elles moyennant l'accouplement des inductances, composées de deux petits cadres, qui servaient aussi à capter les oscillations éventuelles. On avait éliminé le plus possible toutes les parties métalliques, les capacités et les conducteurs avaient été réduits au minimum sans isolants, dans le but d'avoir la plus petite action capacitive.

Le milieu de la self de grille était réuni à l'alimentation du filament et celui de la self de plaque à la batterie de haute tension.

Les deux valves de haute fréquence étaient suivies de deux autres de basse fréquence, afin d'avoir une notable amplification des oscillations. (Il y a lieu de rappeler que je m'étais proposé d'atteindre la possibilité d'enregistrer et de transcrire les oscillations captées.) Les selfs étaient constituées par deux petits cadres égaux, de 20 cm. de côté.

En faisant varier le chauffage des valves, on provoquait dans le système des oscillations internes de très haute fréquence, aptes à interférer avec celles incitantes de fréquence presque égale, provoquant des battements d'intensité telle que l'enregistrement en était possible. Tout l'ensemble se trouvait à l'intérieur de la Chambre isolante, tandis qu'étaient laissées à l'extérieur toutes les sources d'énergie, c'est-à-dire la batterie

de piles et la batterie anodique. A ces batteries furent adjoints des filtres (impédances et capacités) pour pouvoir avoir à l'appareil un courant le plus constant possible et dénué de ces variations, qui peuvent provenir tant des piles que des accumulateurs.

Avec ce système, on obtint une audition assez calme et silencieuse. Ce n'est que par suite de brusques mouvements du corps, ou de coups de pieds sur le parquet qu'on avait au casque des craquements rapides, secs et brusques, qui cessaient avec la cessation immédiate de la cause provocante, et que l'on ne pouvait confondre avec les bruits-signaux perçus au casque pendant les expériences positives.

Entre temps, avait été préparé un galvanomètre très sensible qui, muni de valves thermoioniques, était connecté à l'appareil récepteur pour remplacer les signaux auditifs du casque par les déviations de l'aiguille sur l'échelle de mesure.

Par la suite, en raison des bons résultats donnés par cet appareil, on procéda, avec quelques utiles modifications, au montage de *l'appareil d'enregistrement photographique.* Je réserve au Congrès la description de ce dispositif.

Lorsque le contrôle au casque assurait la régularité persistante du souffle, on reliait l'appareil récepteur au dispositif galvanométrique.

Il y a lieu de noter ici que l'aiguille du galvanomètre n'a jamais présenté de déviations en raison de la présence dans la Chambre isolante de deux, trois ou quatre personnes, même pendant leur conversation qui produisait une certaine agitation.

On notait seulement un léger et rapide déplacement d'une durée minime, si on s'approchait du cadre au point de donner au casque, avec le changement de capacité, un bruit d'amorçage.

De nombreuses expériences faites avec Mme Maggi, médium sensitif, donnèrent des résultats positifs.

Au cours de phénomènes télépsychiques (cryptesthésie et hallucinations) et seulement à certains moments déterminés furent notées des déviations du galvanomètre, claires, nettes, sans équivoque et ayant les caractéristiques suivantes :

1° Pendant les phénomènes de cryptesthésie pragmatique, tandis que Mme Maggi, pâle, concentrée, en autotranse, palpait l'objet stimulant, on notait une déviation progressive de l'aiguille galvanométrique jusqu'à un point maximum. Lorsque, ensuite, Mme Maggi parlait ou écrivait au sujet de l'objet, l'aiguille demeurait inerte;

2° Lorsque, pendant la cryptesthésie, il y avait vision hallucinatoire de personnes ou d'objets, l'aiguille oscillait constamment;

3° Pendant les télépsychies spontanées ou provoquées (visions hallucinatoires et auditives de Mazzini à Staglieno, de d'Annunzio à Gardone, etc...), l'aiguille présentait des oscillations très sensibles. Pendant un état d'autotranse se produisit un phénomène télépsychique spontané inté-

ressant. J'étais dans la Chambre isolante avec Mme Maggi et M. Rosa. Seul, je savais qu'au cours de l'après-midi une dame devait venir chez moi. Etant donné la situation de la Chambre isolante, il était impossible de percevoir le bruit d'entrée des personnes dans mon appartement situé à un autre étage.

Pourtant, à un moment donné, Mme Maggi déclare « sentir » qu'est entrée dans mon appartement une dame, et elle donne sur des faits qui la concernent une description physique et psychique tellement exacte que nous en fûmes tous émerveillés.

Ici s'est répété, en partie, le phénomène télépsychique de la séance du Parlement italien, séance citée dans mon premier rapport.

Je rappelle que, partant de la description dudit phénomène, certains ont prétendu qu'il y avait contradiction dans les résultats de l'expérience. On a affirmé que l'hallucination véridique de Mme Maggi est en opposition avec les perceptions reçues au casque, car pour la vision d'un fait très éloigné, il devait s'agir d'ondes qui avaient la propriété de traverser librement la Chambre isolante et d'une longueur inférieure au cent millième de millimètre; en conséquence ces ondes n'auraient pu influencer un radio récepteur pour ondes de 10 à 20 mètres. Et on voulait en déduire que les cerveaux des autres sujets auraient aussi irradié des oscillations de longueur inférieure au cent millième de millimètre, et que, par suite, les appareils décrits ne pouvaient signaler. Pendant cette expérience, j'avais moi-même noté, le premier, l'étrangeté du phénomène et examiné aussi la possibilité de radiations qui auraient traversé le mur de la Chambre isolante et par suite de fréquence élevée au point de ne pas sensibiliser des appareils récepteurs à valves thermoioniques de 20 à 10 mètres. Mais j'avais eu un résultat positif, que je *ne devais pas* repousser du fait de ne pouvoir en donner une explication définitive et parce qu'il se heurtait en apparence à des conditions expérimentales déterminées. Je me suis alors limité à décrire l'expérience du point de vue psychique et du point de vue des résultats expérimentaux, affirmant en toute exactitude que pendant la vision de Mme Maggi le casque de l'appareil récepteur avait reçu les signaux. Pour quiconque dédaigne la critique superficielle, cela signifie que, pendant la télépsychie en question, le cerveau de Mme Maggi peut avoir émis en mesure incontrôlable des radiations d'on ne sait quelle longueur d'onde, parmi lesquelles devaient se trouver aussi des radiations électromagnétiques d'une longueur d'onde approchant de 10 mètres, ou dérivées, parce que l'appareil IV les avait signalées. Ni plus, ni moins. Mais il y a une autre hypothèse très probable, c'est qu'il se soit agi d'un phénomène télépsychique, parvenu au subconscient de Mme Maggi, avant son entrée dans la Chambre isolante, et apparu à sa conscience pendant un état d'autotranse. Le phénomène peut encore aussi s'être développé avant l'entrée dans la

Chambre isolante, dans le subconscient d'un assistant, d'où Mme Maggi en aurait pris connaissance par diapsychie au rapproché.

Ces considérations peuvent s'étendre aussi au deuxième cas ci-dessus cité. Ainsi qu'on le voit, vouloir se baser sur le phénomène télépsychique en question pour déprécier les réactions des appareils, constituerait une prétention puérile. J'obtins sur un sujet avec l'appareil VI une série de résultats extrêmement intéressants dont je vais dire quelques mots.

Il s'agit de Mme M... qui, après la mort d'un jeune fils, présenta une dépression mélancolique prolongée, accompagnée de phénomènes psycho-sensoriels très nets, auditifs et visuels, relatifs à l'enfant perdu. En plein jour, elle le *voyait* à l'improviste devant elle, *comme s'il était vivant et lui parlant*, dans une attitude habituelle; le soir, dans l'assoupissement qui précède le sommeil, il lui apparaissait comme pendant sa brève maladie, ou encore le matin à son réveil elle l'*apercevait* à son chevet. Au cimetière, où elle se rendait tous les jours, le portrait lui souriait, et elle *entendait* sa voix venant de sous terre appeler « Maman » et des coups frappés, de sorte qu'elle demeurait clouée sur place, anxieuse et désolée. Pendant plus d'un an, ces phénomènes hallucinatoires continuèrent de façon intense et cela sans déterminer la moindre déchéance mentale. Il suffisait à Mme M... de fermer les yeux et de se recueillir un moment pour voir devant elle son fils net et vivant au point de presque le toucher. Voici la série d'expériences faites avec ce sujet.

L'appareil VI est en bonnes conditions de fonctionnement, soigneusement contrôlé avant et après les expériences.

Le sujet, calme, est à demi-étendu sur la dormeuse, tandis que je suis assis assez près. Après que j'ai actionné et bien réglé l'appareil, évitant, tant de ma part que de celle du sujet, des mouvements inopportuns, le souffle parvient très régulier au casque.

Si j'approche la main du cadre, à 30 cm., on note au casque le renforcement caractéristique du souffle qui, si l'on approche davantage, atteint un *maximum*, sous forme de bruit caractéristique — f f f t — d'amorçage, en raison du changement de l'état capacitif de l'appareil, tandis que le souffle s'arrête, et ne reprend seulement que si on avance ou retire la main.

Il est bon de noter que, le sujet et moi causant soit normalement, soit même avec une certaine agitation de la part du sujet, le souffle au casque n'est pas du tout troublé et demeure invariablement régulier.

Première expérience. — Le sujet entre dans un état de recueillement que l'on pourrait qualifier auto-hypnose légère, et *voit* son fils mort. On note, en même temps, au casque, un renforcement du souffle, puis des bruits continus qui le couvrent et le remplacent (bruits tout à fait différents de ceux provocables par des mouvements brusques) et, de façon

continuelle, des signaux caractéristiques semblables aux signaux télégraphiques : tic, tic, tic...-nets, marqués et bien distincts, absolument impossibles à confondre avec d'autres bruits.

Il faut noter que ces signaux caractéristiques ne furent jamais observés au cours des nombreux essais de l'appareil VI, même lors de la présence et des mouvements de trois ou quatre personnes dans la Chambre isolante. Ils semblent seulement rappeler de loin le bruit caractéristique d'amorçage, mais en tenant compte que par comparaison le *tic* donne une sensation acoustique forte, intense, comme le déclanchement de la lame vibrante du casque.

Il y a lieu d'observer que pendant la vision le sujet ne manifeste pas des signes extérieurs d'émotion appréciables. Le sujet s'éveille et au casque parvient le souffle régulier qui demeure tel pendant que nous parlons longuement de différents sujets relatifs au fils mort.

IIe expérience. — Hypnose légère provoquée. Je suggère une vision du père (vivant) d'une amie (vivante aussi) et les bruits et les *tics* caractéristiques se répètent en parfaite corrélation avec les phénomènes psychosensoriels; je réveille le sujet et le souffle redevient régulier.

IIIe expérience. — Brève fascination et hypnose rapide. Je suggère la vision de la maison paternelle et celle de la mère (morte) comme au temps où la dame, encore jeune fille, vivait à ses côtés.

Le sujet *se revoit* enfant, assise, dans le salon, occupée à broder et *voit* la maman occupée à des travaux de couture.

En corrélation évidente avec les moments de la plus forte intensité hallucinatoire (par moments je demande au sujet ce qu'il voit et avec quelle clarté) le souffle est remplacé par des *bruits* et des *tics*. Je suggère au sujet que la porte du salon s'ouvrira pour l'entrée d'une tierce personne et je pense intensément au fils.

Le sujet *voit* entrer le fils qui va embrasser sa grand'mère. Au casque, bruits intenses et série de *tics* qui se répètent à différentes reprises pendant plusieurs minutes. Tout d'un coup, le sujet fond en larmes. La vision de la mère et du fils a disparu. L'état de surexcitation émotive est intense.

Il y a lieu de noter qu'à l'apparition de la réaction émotive intense, le souffle au casque est redevenu régulier, qu'il s'est maintenu ainsi pendant toute la crise de larmes, avec retour complet à l'état de veille, jusqu'à l'apaisement total du sujet qui n'a été obtenu qu'au bout de 10 à 15 minutes.

IVe expérience. — Brève fascination. Hypnose très légère. Je suggère la vision d'une personne qui déplaît au sujet. Vision très pâle, aussitôt dissipée; souffle régulier au casque.

Ve expérience. — Fascination intense et hypnose rapide. Lorsqu'elle

est suffisamment forte, j'impose tout d'un coup la vision de ses chers défunts : mère, frère, fils. Au casque parviennent en parfaite corrélation des bruits détachés, qui remplacent le souffle et continuellement, à intervalles rapprochés, des séries de *tic* très nets. A l'appareil récepteur est maintenant connecté le galvanomètre. L'aiguille accuse des déviations très marquées et répétées en série. Chaque série de déviations dure de 5 à 10 minutes et entre l'une et l'autre série, pendant la durée de quelques secondes, on note ou de brèves déviations ou de lentes impulsions dextrogyres ou lévogyres.

Une fois le sujet réveillé, le souffle redevient et demeure régulier, et l'aiguille galvanométrique redevient et demeure immobile. A ce point de l'activité expérimentale, tandis que, d'une part, de soigneuses mesures démontrent que les appareils IV, V et VI étaient récepteurs d'ondes de longueur à peine supérieure ou inférieure de peu à 10 mètres, d'autre part, apparaît presque atteinte la possibilité de la signalisation suffisante pour la transcription. J'ai alors voulu, pour la nouvelle phase expérimentale, préparer un nouvel appareil récepteur qui, de manière sûre, précise et contrôlée, fût capable de recevoir et de signaler des oscillations électro-magnétiques de 3, 2, 1 m. de longueur d'onde et même de longueur *inférieure au mètre*, alors qu'il était opportunément connecté à l'appareil enregistreur. Je rendrai compte de ce nouvel appareil récepteur (VII) dans mon rapport au prochain Congrès. Abordons maintenant les observations critiques.

*
* *

Au premier groupe d'objections, concernant la possibilité d'erreurs en rapport avec la qualité des appareils employés, la réponse est faite en grande partie par les expériences ci-dessus qui, postérieures au rapport, sont pour la plupart postérieures aussi à la publication des observations critiques.

Certains retiennent (M. Henri Azam) (1) que les bruits perçus au casque peuvent être attribués au fait que les parois d'une cage de Faraday, telle qu'est ma Chambre isolante, soient susceptibles de réfléchir les ondes très courtes, déterminant un milieu sursaturé de vibrations électromagnétiques, qui ne sont pas en régime stable, mais varient continuellement au moindre déplacement matériel et cela parce que, ainsi que l'écrit M. Paul Brenot (2), l'éminent Directeur de la Compagnie Générale de T. S. F., un récepteur très sensible est sujet à engendrer lui-même des oscillations de fréquences diverses pour des causes multiples et infimes; oscillations qui peuvent donner lieu à des souffles, à des sifflements, etc., et se déclanchent soit par le mouvement d'un opé-

(1) M. Henri Azam : « Ce qu'il faut penser des expériences de M. le Profr Cazzamalli et les conclusions que l'on peut imaginer », *Revue Métapsychipue*, n° 5, 1925.
(2) Note de M. Paul Brenot, *Revue Métapsychique*, n° 5, 1925.

rateur, le déplacement d'un fil ou par la vibration intérieure d'une pile, d'un accumulateur, d'une lampe.

« D'autre part, remarque encore Brenot, si les radiations cérébrales observées étaient des ondes modulées de courte longueur, on a dû trouver un accord très précis du récepteur à ondes courtes, indiquant à quelques centimètres près l'onde produite. Si les variations étaient rapides et incessantes, on devait être obligé de changer constamment le réglage du récepteur et les phénomènes signalés plus haut étaient alors particulièrement à redouter. »

Il est certain que des précautions multiples et délicates s'imposent lorsqu'on expérimente avec un récepteur d'ondes très courtes, et pendant les expériences dont traite mon premier rapport, ainsi que dans les suivantes, j'en ai tenu strictement et rigoureusement compte.

En reprenant les expériences, et en préparant des appareils de réception nouveaux toujours plus délicats et précis, je me suis efforcé de réduire au *minimum* ces possibilités de perturbation — et, par suite, de bruits étrangers au casque — qui dépendent du fonctionnement des piles, des accumulateurs et des lampes. La surveillance du voltage des piles et de la charge des accumulateurs a été très soigneusement faite. Le choix des appareils pouvant fonctionner ensemble a toujours été fait avec le plus grand soin, tant avant qu'après les expériences et même entre les différentes expériences.

Naturellement, une fois l'expérience en cours, l'immobilité presque absolue du sujet et des opérateurs a été rigoureusement observée et on s'est abstenu de toucher aux appareils.

Jamais, par exemple, on n'a procédé au réglage de l'appareil récepteur au cours d'une expérience, sans quoi les perturbations signalées comme possibles par Brenot auraient été nombreuses et déconcertantes.

En somme, les possibilités extrinsèques de perturbation ont été constamment éliminées, tandis qu'on tenait compte de toute possibilité perturbatrice intrinsèque, par un contrôle sévère du fonctionnement des appareils et par l'adoption des plus grandes précautions.

Il faut ici mettre clairement en évidence un détail expérimental. Tandis que les mouvements et les conversations des opérateurs et du sujet ne provoquaient pas dans l'appareil récepteur des perturbations appréciables, dans l'état de calme absolu des expérimentateurs et du sujet, alors que se développaient des phénomènes particuliers psychiques ou télépsychiques, l'appareil VI, ainsi que je l'ai déjà dit, a signalé, sans équivoque possible, la réception d'oscillations électro-magnétiques.

En présence des conditions d'expérimentation ci-dessus, les critiques se rapportant aux appareils doivent aussi prendre acte des nouvelles preuves fournies par les faits, en tant que ceux-ci viennent leur enlever toute valeur.

Un autre point critique semble s'appuyer sur le *milieu* sursaturé

d'oscillations électro-magnétiques et sur son influence que l'on soupçonne et même déclare perturbatrice pour les appareils placés à l'intérieur de la Chambre isolante.

Il faut ici, puisqu'il s'agit d'un détail expérimental, porter la question en dehors du domaine théorique de la discussion et la replacer sur le terrain pratique de l'expérience.

En réalité, mes nombreuses expériences me permettent d'affirmer que, me trouvant dans la Chambre isolante seul, ou avec un sujet, ou avec trois ou quatre personnes, alors que *les appareils étaient en plein fonctionnement*, des dizaines de fois, et pendant des heures entières, on n'eut à noter aucun phénomène de réception, ni même de sensibilisation notable du récepteur. Cela s'entend en ayant toujours soin d'observer avec une scrupuleuse exactitude les précautions expérimentales connues.

Mais si les observations de M. Azam rejoignent d'une part celles déjà citées de M. Brenot, elles les dépassent d'autre part. Elles concernent l'influence que peut avoir sur le fonctionnement des appareils la chambre métallique par comparaison à l'ambiance à air normal. Elles s'étendent aussi à la possibilité d'ionisation de l'atmosphère de la Chambre isolante sous l'influence de radiations de plus haute fréquence, que M. Azam présume pouvoir être émises par notre corps, et ayant pour conséquences d'empêcher l'appareil récepteur de fonctionner normalement.

C'est-à-dire que les phénomènes radioactifs supposés faisant décharger les corps électriques contenus dans la Chambre — nous savons que toute décharge électrique, perceptible ou non, s'accompagne de la production d'ondes hertziennes plus ou moins amorties — devraient par cette voie indirecte influencer les appareils qui, en dernière analyse, auraient signalé précisément les ondes propagées par ces décharges, au moyen de réactions sonores au casque de « toute une série de cris, sifflements plus ou moins modulés, ou stridents ». Ce qui vient, au contraire, confirmer Azam, en dehors de cette hypothèse que je discuterai sans tarder, c'est que l'appareil pour ondes très courtes acquiert dans la Chambre isolante une sensibilité extrême toute à l'avantage du système.

Il est maintenant opportun de dire tout de suite que les observations de M. Azam sur ce mécanisme hypothétique, discuté par analogie, auraient de la consistance si les bruits dont il est question, perçus au casque pendant les phénomènes télépsychiques, étaient précisément ceux — et non d'autres — de la soi-disant action ionisante, c'est-à-dire dépendaient de décharges, de réactions des circuits entre eux, étaient donc, en définitive, originaires des appareils.

Mais cela n'est pas. Les appareils, lorsqu'ils sont influencés par des radio-ondes provenant indiscutablement du dehors, c'est-à-dire d'autres appareils transmetteurs, ou de décharges électriques, donnent comme réaction au casque les bruits décrits.

Il faut ensuite observer que les appareils ayant été sensiblement per-

fectionnés, conformément aux intéressantes observations critiques, avec l'appareil VI (et encore plus avec le nouvel appareil VII, actuellement en fonction) les nombreuses variétés de bruits perçus au casque ont été réduites à des signaux acoustiques bien définis, identifiables et différant des bruits produits à l'intérieur des appareils, que l'on peut déterminer, ainsi que l'avait fait Azam, en provoquant certains dérangements dans le fonctionnement.

En d'autres termes, la nouvelle série d'expériences effectuées dans le courant de l'année, permet de se libérer du doute émis par Azam, sur les soi-disant émanations radio-actives humaines, en ce qui concerne leur influence sur mes appareils. Je ne songe pas pour cela à exclure le moins du monde que des radiations de ce type puissent, en même temps que d'autres, se dégager aussi du cerveau humain.

Que les radiations cérébrales doivent être présumées de très haute fréquence, et par suite infiniment courtes (inférieures au millionième de millimètre), c'est là une induction à priori, qui revient souvent, tant de la part des techniciens de la T. S. F. que des biologistes théoriciens.

Ainsi, de même que Brenot et Azam, M. Andry-Bourgeois (1), de l'Ecole Supérieure d'Electricité, entre dans cette voie, affirmant que « d'après les phénomènes de télépathie, qui ne connaissent ni distance ni obstacles, les ondes cérébrales, celles de la pensée, doivent dépasser en vibration la haute fréquence des rayons X et des rayons « gamma » du radium C, c'est-à-dire les quintillions par seconde, d'une longueur d'onde bien inférieure au millionnième de millimètre. »

Ce procédé déductif part d'une donnée de fait — mécanisme encore ignoré de la télépathie — absolument arbitraire, et il ne me semble pas qu'il puisse être accueilli. Quant à l'autre observation de M. Andry-Bourgeois que les radiations signalées par moi puissent être « simplement des radiations humaines de toutes sortes de longueurs d'ondes, qu'émet notre corps », elle est certainement, au contraire, digne d'être discutée.

Je dois, à ce sujet, rappeler aux critiques que, dans mon premier rapport, cette thèse générale est énoncée, c'est-à-dire que les radiations cérébrales constituent une partie « d'une série d'oscillations électro-magnétiques de nature variée, rayonnant en des conditions déterminées du cerveau et en relation avec les effets à produire ».

Mais si, pendant un phénomène déterminé, psychique ou métapsychique, il est très probable que le cerveau humain émette des radiations de longueur d'onde variée, la signalisation qu'en donnent mes appareils permet toutefois d'affirmer que pendant le développement du phénomène sont irradiées des oscillations captées par des récepteurs d'ondes de 10 mètres, par exemple, sans que soit exclue toute autre possibilité, qui ne puisse être enregistrée par ledit appareil.

Les éminents spécialistes de la T. S. F. voudront me permettre de

(1) Lettre de M. Andry-Bourgeois, *Revue Métapsychique*, n° 5, 1925.

rappeler schématiquement quelques données biologiques, simplement pour démontrer que, tandis que l'hypothétique émission *radioactive* cérébrale n'a pas encore à son actif la reconnaissance d'une radioactivité de la substance nerveuse ou d'autres organes du corps humain (un seul ouvrage positif à ce sujet n'a pas encore été confirmé, autant que je sache), au contraire, le mécanisme de réaction du protoplasma cellulaire, en général, et nerveux en particulier, est désormais clairement précisé comme étant de nature bioélectrique (Sherington, Betcherew, Kappers, etc.).

Depuis la découverte de Galvani, jusqu'aux recherches sur la vitesse de la conduction nerveuse d'Helmoltz, et aux récentes études d'Athanasiu, dans le laboratoire de Richet, sur l'énergie qui circule dans les nerfs; depuis les expériences de Newton, Haller, Matteucci, Helmoltz, Pawlow, sur la théorie ionique de l'excitation nerveuse et musculaire, d'après laquelle les centres nerveux fonctionnent périodiquement en rapport avec les actions périodiques qui se produisent dans les cellules nerveuses; jusqu'aux recherches d'Ostwald et Kistijalowski pour qui ces actions doivent être accompagnées de variations périodiques de la force électromotrice; et aux expériences de Fröhlich, qui amènent à la théorie de l'émission d'ondes électromagnétiques des cellules nerveuses en fonction, et à celles toutes récentes de Lasareff, qui, ayant contrôlé expérimentalement les courants périodiques engendrés par les centres nerveux en action, put, de façon indirecte, confirmer solidement la théorie de l'émission d'oscillations électromagnétiques provenant des cellules en fonction, il existe toute une série très importante de recherches, d'études, d'expériences qui nous rapprochent de la connaissance du mécanisme intime (bioélectrique et électromagnétique) de la fonction nerveuse et, par suite, cérébrale. Il ne doit pas être fait abstraction de ces faits établis dans le domaine biologique, lorsqu'il s'agit d'interpréter des phénomènes physiques dans le domaine des recherches biophysiques.

Il ne faut pas oublier non plus que Lasareff, ainsi que je l'ai dit dans mon premir rapport, a conclu par l'émission d'ondes électromagnétiques provenant des centres nerveux en action et dont la longueur caractéristique devrait être, d'après ses calculs, de 3.000 kilomètres. Ainsi qu'on le voit, nous sommes sur le point d'atteindre, au sujet de la longueur d'onde des radiations cérébrales,, précisément le pôle opposé des inductions des spécialistes en radiotechnique.

« Mais sont-ce des radiations cérébrales? » se demande M. René Sudre (1).

Après avoir demandé préjudiciellement si la pratique que l'on a aujourd'hui du casque téléphonique permet d'assurer « qu'on est à l'abri

(1) Note de M. R. Sudre, *Revue Métapsychique*, n° 5, 1925.
» » *Mercure de France*, 15-1-1926.



de « l'hallucination auditive », quand il s'agit de perceptions aussi faibles que celles des expériences actuelles », et si la Chambre isolante est inaccessible aux ondes électromagnétiques de toutes longueurs, il exprime l'avis que ma conviction sur la source de ces ondes — le cerveau — e st d'une confirmation difficile. Il dit que « rien en physique ne permet d'affirmer que le cerveau, plutôt qu'un autre organe, le cœur ou la moelle épinière, soit susceptible d'émettre des ondes hertziennes ».

Sudre pense, de plus, que l'émission de ces ondes semble se produire non lorsqu'il y a pensée, mais lorsqu'il y a émotion. Et il ajoute : « La différence est capitale. L'émotion est un phénomène foncièrement physiologique; c'est par les viscères qu'on est ému. » Ainsi, il croit possible que le phénomène électromagnétique signalé soit d'origine viscérale, ou provienne d'une transformation inconnue de l'énergie musculaire. Il regrette que j'aie expérimenté avec des sujets métapsychiques, en négligeant les sujets normaux, qu'il suppose pouvoir donner les mêmes résultats, en provoquant en eux des phénomènes d'ordre émotif ou passionnel et peut-être de simples efforts musculaires.

Pour ce qui concerne la possibilité d'illusions auditives au casque (le terme hallucination ne me paraît pas très approprié), les signaux du galvanomètre viennent lever tout doute à cet égard. Sur l'inaccessibilité de la Chambre isolante aux ondes électromagnétiques, les experts n'ont aucun doute sur le point qui concerne mes expériences, vu que mes appareils dans la Chambre isolante sont sûrement à l'abri des oscillations électromagnétiques d'une longueur d'onde pouvant les influencer.

Mais cerveau, cœur, moelle épinière ou autres organes sont-ils les émetteurs des radio-ondes? Les ondes pourraient-elles dériver des phénomènes viscéraux de l'émotion, ou même de simples efforts musculaires? En ce qui concerne les mouvements des assistants dans la Chambre Isolante, c'est-à-dire des actes et efforts musculaires, la réfutation est facile. Pendant les récentes contre-épreuves expérimentales citées, et malgré des conversations et de vifs mouvements, bien entendu à quelque distance des appareils, ceux-ci ne furent pas du tout influencés.

De même que les sujets normaux n'influencent pas les appareils par des efforts musculaires, il ne me fut pas donné non plus, dans les manifestations d'ordre émotif ou passionnel ordinaires, d'observer avec eux des résultats positifs, tant dans la deuxième que dans la première série d'expériences.

En déterminant, au contraire, chez des sujets normaux, et chacun sait combien cela réussit surtout pour des types de mentalité vive, des conditions onirico-hallucinatoires (soit en facilitant leur production spontanée, soit en les provoquant par le moyen hypnotique), j'obtins avec le plus sensible de mes appareils (le VII) des résultats positifs.

Je me réserve aussi de faire des expériences avec des sujets normaux soumis à une étude prolongée pour constater si, à l'état de concentration,

puis de fatigue mentale, correspond ou non une irradiation électromagnétique.

Je me rappelle encore que j'avais déjà, dans mon premier rapport, signalé un résultat positif à la suite d'une stimulation d'imagination créatrice chez un sujet normal d'intelligence très vive.

Par suite, la déduction de Sudre n'est pas confirmée, et l'on ne peut non plus accepter sa conception émotivo-passionnelle des dits phénomènes, lesquels, il ne faut pas l'oublier, sont *in primis et ante omnia,* des phénomènes psychosensoriels.

Sur la question du rôle que peut jouer l'émotion dans la production de radiations, en raison du fait physiologique viscéral qui l'accompagne, il faut, quoique brièvement, remonter un peu loin.

Si la théorie somatique des émotions de Lange-James a eu le grand mérite de faire rentrer l'étude du mécanisme de leur production et de leur développement dans le domaine strictement physiologique, éclairant de nombreux aspects, elle a malheureusement, ainsi qu'il advient toujours des théories heureuses, pris une place prépondérante dans l'esprit des psychobiologistes, au point de rendre inséparables pour eux les deux termes : phénomènes émotionnel et réactions viscérales.

Je dois justement faire toutes mes réserves sur la synthèse de Sudre « c'est par les viscères qu'on est ému » en tant que les phénomènes extérieurs de l'émotion sont évalués à l'excès.

D'autre part, la définition concluante qu'il cite d'Abramowschi sur le phénomène psychogalvanique « c'est une mesure d'ordre corporel et non d'ordre spirituel » ne peut être opposée à l'interprétation de mes résultats, ainsi que nous le verrons plus loin.

Il est de fait que l'on néglige trop souvent le point de départ — *sine qua non* — de l'émotion, qui est *psychosensoriel*, cérébral. En effet, chez un décérébré, je ne dis pas écorché, sensitivo-sensoriel, l'émotion est impossible; d'autre part, en supposant le cas d'une abolition fonctionnelle de tous les sens, nous aurions aussi fermé la voie aux stimulants qui, seuls, peuvent déterminer les émotions. Dans le deuxième cas, toutefois, les souvenirs émotionnels mnémoniques et ceux en rapport avec des stimulants viscéraux seraient encore possibles.

Donc, il existe un moment où l'émotion peut se réduire à la sensation-perception, c'est-à-dire qu'en un premier stade, elle est uniquement sensorielle. Par la suite, même si dans la mesure du temps tout apparaît simultané, le courant nerveux déborde faisant appel à tout l'ensemble vasal, viscéral, endocrine et en recevant à travers le sympathique les sensations amplifiées et ainsi de suite.

D'autre part, on sait communément en psychobiologie que la participation somatique peut être supérieure ou moindre, selon les sujets et varier chez un même sujet selon les moments.

Il y a ensuite des conditions de conscience, soit préexistantes au stimu-

lant émotionnel, soit déterminées par lui en raison de sa véhémence fulgurante, et qui réduisent presque à zéro la résonance somatique viscérale.

Ces faits, d'un contrôle psychobiologique facile (quiconque a vécu l'expérience neurologique de la guerre en a retenu de nombreux exemples cliniques) suffirait à faire penser qu'il est temps de se libérer de l'exclusivisme de la conception somatique de l'émotion, phénomène qui, sans aucun doute, sera éclairci par les recherches sur les radiations cérébrales.

Sudre, donc, au sujet de la première série d'expériences de mon rapport, est d'avis qu'elles « semblent montrer que l'émission de ces ondes se produit non quand il y a pensée, mais quand il y a émotion. »

Mais en égard à Mme Maggi, on ne trouve absolument pas une suprématie du facteur émotionnel sur le facteur intellectuel pur (en faisant noter que la terminologie courante est, par son schématisme simpliste, très éloignée de la complexité harmonieuse du phénomène biologique). Je dois même dire que si — toujours bien entendu *cum grano salis* — il existe des phénomènes psychiques presque anémotifs, ce sont précisément ceux de la transe spontanée, de l'état d'hypnose de Mme Maggi. Du reste, l'état d'anémotivité réflexe somatique, et c'est la seule qui puisse nous servir pour reconnaître et graduer le facteur émotif du médium sensitif pendant ses visions (état hypno-hallucinatoire), ressort clairement de ma phrase descriptive : « *le visage vide d'expression* ».

Cela convient aussi aux états de transe spontanée, avec composition originale et écriture automatique.

Le sujet 7 se trouvait aussi dans des conditions identiques lorsqu'il était dans l'état hypno-hallucinatoire que nous avons décrit. L'équivoque a pu provenir peut-être d'une de mes expressions qui auraient suggéré à M. Sudre l'observation exposée ci-dessus.

Voici quelle était l'expression : « Quand les phénomènes sensoriels du sujet 7 (visions hallucinatoires empreintes d'une profonde affectivité) devenaient plus intenses, on entendait au casque des sifflements, etc... » Je dois expliquer que, faisant allusion au caractère affectif de certaines hallucinations provoquées, je n'entendais pas affirmer une manifestation émotionnelle simultanée. On ne peut toutefois exclure un état de charge émo-affective, ou de *potentiel émotif*. Mais cet état fait corps avec l'activité sensorielle du cerveau.

Il y a plus. Les expériences avec les sujets 8 et 9 (halluciné à l'état aigu pour le 8, et chronique pour le 9) ont donné, comme il est dit dans mon rapport, des résultats positifs. Or, pour le sujet 9, je déclarais explicitement que c'étaient des troubles psycho-sensoriels encore extrêmement vifs, *bien que dépouillés habituellement* de réaction émotive ».

Enfin, je parlerai rapidement de l'expérience qui, je l'espère, amènera Sudre à renoncer à son hypothèse émotive, au sujet de la possibilité d'at-

tribuer les radioondes au « facteur émotif ». Cette expérience fait partie de la deuxième série de preuves déjà citées.

Avec l'appareil VI, j'ai enregistré des résultats positifs avec le sujet M. En comparant les expériences I. II et III, on note que les visions au sujet desquelles j'enregistrai des émissions d'ondes électromagnétiques apparaissent dépouillées d'émotivité apparente — bien qu'étant affectives — et qu'au contraire, *lorsque est apparue une réaction émotive bien nette, l'émission de radioondes a cessé.*

Il resterait à discuter la condition de charge émo-affective ou de *potentiel émotif*, ainsi que je l'ai dit plus haut.

J'y reviendrai plus loin, non sans relever dès maintenant, une fois de plus, que ce *potentiel émotif* correspond au premier stade de l'émotion, c'est-à-dire fait partie de la phase sensorielle de début, et doit, par suite, être considéré comme entièrement cérébral.

En somme, mes expériences qui ont suivi le premier rapport me confirment toujours plus que nous sommes en présence de « *vibrations du cerveau* ».

En effet, la phénoménologie psychique des sujets soumis aux expériences peut se réduire à une activité fondamentale du cerveau.

Lorsque le sujet sensitif présente des phénomènes de métagnomie ou de cryptésthésie pragmatique, nous nous trouvons en présence de processus psycho-sensoriels cognitifs, en dehors des voies normales de la connaissance, avec perception plus ou moins grande à distance.

Il en est de même du processus psychique qui est à la base des phénomènes de lucidité, sans stimulation d'objets, se produisant en transe ou en état d'hypnose, ainsi que de l'état de transe avec activité compositrice et écriture automatique.

Les autres sujets présentaient, pendant les expériences, les uns des phénomènes de nature clairement hallucinatoire maladive, les autres des phénomènes hallucinatoires spontanés ou provoqués en auto ou en hétérohypnose.

Il me semble évident que, aussi bien pour Mme Maggi que pour les autres sujets, tant de la première que de la deuxième série d'expériences, nous nous trouvons en présence de phénomènes psychiques de nature éminemment sensorielle.

Il me plaît de rappeler ici comment l'attention a été attirée récemment sur des plantes ayant des propriétés télépsychiques : le Vagé, dont la décoction employée par des Indiens au cours de cérémonies religieuses nationales déterminerait une sorte d'ivresse avec phénomènes hallucinatoires véridiques de clairvoyance, de télévision, etc.; et le Peyotl — la plante qui fait les yeux émerveillés — étudié récemment par un excellent chimiste français, le Dr Rouhier (1). Le Peyotl, pendant des expériences

(1) A. Rouhier : « Les plantes divinatoires », *Revue Métapsychique*, n° 4, 1926.

bien conduites, a manifesté le pouvoir de donner à ceux qui avaient absorbé une dose déterminée de son extrait en pilules « une exaltation prodigieuse de l'imagination et de la représentation mentale visuelle, des associations fonctionnelles sensorielles inhabituelles (audition colorée particulièrement), des illusions diverses, des hallucinations de l'ouïe et de la vue, etc. », et pour conclure, ainsi que l'écrit le Dr Osty (1), toute une harmonieuse et éclatante activité psychosensorielle, qui a atteint même le seuil de la télévision.

Je compte vivement sur l'amabilité du Directeur de l'Institut Métapsychique et sur la complaisance du Dr Rouhier pour pouvoir effectuer quelques expériences avec des sujets soumis à l'action du Peyotl dans ma Chambre isolante et avec mes appareils, de façon à pouvoir en rendre compte au prochain Congrès de Paris.

Nous voici maintenant au dernier point de la discussion : quel est le substratum organico-fonctionnel des phénomènes psycho-sensoriels?

Il me semble qu'il n'y a pas de doutes sur la réalité des zones sensorielles du cerveau et sur la base anatomo-fonctionnelle que l'écorce cérébrale en général, et certaines de ses partie en particulier, offrent à la phénoménologie psychosensorielle. En vérité, dans l'état actuel des connaissances de physiopathologie cérébrale, il y a ceci de concret : que les zones sensorielles ne sont pas hypothétiques comme les centres représentatifs (assimilés aux zones associatives de Flechsig, et infirmés récemment par les recherches de Brodmann), même si elles ne sont pas aussi rigoureusement délimitables, ainsi que certains le croyaient.

D'autres importantes recherches citotechniques, affirmant la présence des cellules polymorphes de la couche profonde et des petites cellules de la couche granulaire intérieure dans les zones sensorielles et leur importante connection avec les autres couches, restituent de façon décisive à ces zones la dignité de fonction qui leur revient et qui paraissait diminuée par la prédominance de la théorie de Munk et par les vues de Flechsig, d'après lesquels les centres de représentation et ceux de perception étaient supposés distincts, tandis que les centres sensoriels n'auraient conservé aucune trace des impressions sensorielles transmises, qui auraient été transmises à un centre transcortical de représentation pour s'y déposer comme symboles.

A cette conception de Tanzi, le neuropsychiâtre de Florence, de symboles *supposés* qui se déposent dans des centres supposés, répond, selon l'heureuse expression de Brugia, « l'oiseuse conjecture — de Lugaro — d'un chimiotropisme *supposé* des articulations *supposées* entre neurone et neurone », conjecture sur laquelle je reviendrai plus loin. Les recherches de Roncoromi, et de Marinesco ont projeté beaucoup de clarté sur l'activité psychosensorielle corticale, ainsi que je l'ai dit dans le premier

(2) Osty : « Le livre de M. A. Rouhier », *Revue Métapsychique*, n° 5, 1926.



rapport, et ont éclairé la signification représentative mnémonique de la couche polymorphe et comment elle s'accorde avec son grand développement dans les zones essentiellement sensorielles, où est importante la transformation des processus sensoriels en processus mnémoniques. Ainsi, il fut bien démontré qu'à proximité des zones de réception sensorielle, il en est d'autres, de type technique, auxquelles il peut être légitime d'assigner la fonction d'élaboration et de synthèse des impressions sensorielles.

Seul, l'état actuel de décadence des études psychiâtres et l'orgueilleux entêtement dans l'erreur (1) peuvent permettre que des doctrines aussi fausses que celle de l'Ecole Tanzi-Lugaro sur la genèse des hallucinations et sur les processus psychiques en général, continuent à être exposées *sub specie veritatis* dans les chaires.

Pour en revenir à M. Sudre, il est donc de fait que les phénomènes psychosensoriels ont pour substratum organico-fonctionnel le cerveau ; que les oscillations électromagnétiques, captées par mes appareils étaient en étroite corrélation avec les phénomènes psychosensoriels des sujets; que, par suite, la définition de « *radiations cérébrales* », ou, si l'on veut, avec Sudre, de « vibrations du cerveau » est pleinement justifiée.

Une ample et très précieuse étude critique de M. E. E. Free sur mon premier rapport a été publiée dans *The New-York Times* (2). M. Free trouvera dans les pages précédentes la réponse, que j'espère complète, aux détails critiques, pour ce qui concerne la technique de la recherche, les problèmes à résoudre qu'elle pose et les difficultés à surmonter. Je répondrai ici à une série d'intéressantes observations présentées par Free. Il affirme, avant tout, que je crois avoir expliqué le phénomène de la télépathie, et il concentre toute son attention sur ce phénomène. Je dois dire, pour éviter toute équivoque, que dans mon rapport j'ai affirmé précisément que « l'existence d'ondes cérébrales pose des problèmes multiples, sur lesquels il faudra revenir, quand nous serons plus instruits de la nature

(1) Lugaro, le psychiâtre de Turin, nous a donné récemment un pénible spectacle préparé par la petite chapelle académique misoneiste et méfiante. Dans une relation à propos des recherches exposées dans mon premier rapport, il n'hésite pas à inventer de pitoyables mensonges de ce genre : « Bien que se trouvant dans la phase des premières tentatives, elles furent divulguées bruyamment dans des journaux et revues populaires » et à en tirer malicieusement motif pour d'acerbes remarques.

Or, la vérité est que, absolument étranger à toute publication dans la presse, j'ai su seulement et après coup, par M. le Directeur de l'I. M. I., que le Dr D. L. Rehm, le très distingué directeur général des informations du *Matin*, ainsi qu'il est d'usage dans la presse des pays cultivés, avait pris connaissance des épreuves de ma publication et avait cru bon de publier à ce sujet le brillant article, d'où furent tirées les informations de la presse italienne.

La tentative, vaine du reste, de mêler des commérages de pure invention, à des recherches sérieuses, parce que les résultats des expériences dans un tel ordre de recherches sont en opposition avec le maintien artificiel de conjectures oiseuses et de fausses doctrines, porte en soi la marque de la paresse intellectuelle et de la pauvreté spirituelle.

(2) E. E. Free : The New-York Times Sunday. Raddio's aid is invoked to explore telepathy August 30, 1925, Profr Cazzamalli's Experiments.

et des caractères de ces phénomènes électro-magnétiques. Nous serons conduits à réviser les catégories de faits suivants : rêves, hypnotisme, transmission de la pensée... télépathie expérimentale ou accidentelle, etc. »

A vrai dire, j'ai voulu être prudent en abordant les phénomènes psychiques et métapsychiques observés, les résultats expérimentaux corrélatifs, me gardant bien de remonter, sans plus, des effets physiques contrôlés aux causes profondes desdits phénomènes.

M. Free, dans sa brillante analyse, a mis en juste évidence comment « l'action nerveuse est électrique dans sa nature », en citant les impulsions qui parcourent les nerfs sensitifs et moteurs pendant leurs réactions soi-disant automatiques, ainsi que le phénomène de la transmission des impressions visuelles de la rétine au cerveau et concluant pour une activité probable de nature électrique du cerveau lui-même.

Il est bon ici de rappeler que Lasareff a effectué de très importantes recherches sur l'activité de la rétine — envisagée comme la partie neuro-cérébrale la plus accessible aux stimulations de l'ambiance — recherches desquelles dérive la confirmation de la théorie de l'émission d'ondes électromagnétiques de la part des cellules nerveuses en fonction.

Mais Free se préoccupe de ce que, avec les ondes électriques cérébrales, puissent être captées celles émises simultanément par d'autres parties du corps, de sorte qu'il serait presque impossible de recueillir les radiations cérébrales « dans toute leur pureté et leur plénitude ».

En effet, écrit M. Free : « L'action électrique du corps humain vivant n'est pas uniquement réduite au seul passage de messages entre les différentes cellules du cerveau et le long des nerfs. Les muscles, les organes internes, le sang, le cœur, tout cela est accompagné de nombreuses décharges électriques et d'altérations des plus complexes. Nous sommes réellement des machines électriques. »

Ainsi qu'on le voit, on revient ici, aux termes de la question, posés par Sudre et déjà discutés. Il est étrange, toutefois, qu'un point des expériences qui est directement en faveur de la localisation cérébrale des radio-ondes captées ait échappé à mes distingués critiques. C'est que, pendant la présence d'une ou plusieurs personnes dans la Chambre isolante, l'activité des organes internes, sang, cœur, muscles, etc... de ces personnes a continué sans que les appareils en aient été influencés. Ce qui, sans exclure la possibilité d'émission des ondes dont parle M. Free (et qui pourrait se justifier par leur extrême faiblesse ou par l'insuffisance de sensibilité des appareils) lève tout doute à ce sujet.

La crainte que les radiations signalées pendant mes expériences puissent provenir de l'activité du cœur, des muscles, ou d'autres organes, plutôt que du cerveau, n'a donc pas de raison d'être; de même tombe l'affirmation de M. Free que les radiations captées supposées plus intenses et plus fortes que les oscillations électromagnétiques du cerveau, puissent provenir du cœur ou des muscles.

Il faut exclure aussi que l'on doive attribuer l'émission des radio-ondes captées aux légers mouvements musculaires qui accompagnent inconsciemment l'activité mentale, ou à la circulation du sang dans le cerveau, ou aux variations simultanées du rythme cardiaque, mes appareils étant demeurés insensibles à des mouvements musculaires beaucoup plus importants, de même qu'à l'activité de la circulation ordinaire sanguine cérébrale et à une excitation émotive cardiaque évidente.

Free s'étend ensuite en vastes considérations sur la télépathie, alliant étroitement ce phénomène métapsychique à mes recherches. Mais je dois avant tout, pour l'exactitude, rappeler à M. Free, que mes recherches englobent non seulement l'étroite question de la télépathie, mais tout un groupe de phénomènes psychiques qui concernent spécialement *l'activité sensorielle du cerveau* et que j'ai groupés, pour les distinguer, sous la dénomination de télépsychiques, en y comprenant aussi quelques phénomènes de télépathie expérimentale et accidentelle.

Je ne peux ici suivre Free dans l'analyse détaillée du phénomène télépathique et des argumentations pour et contre la véracité du phénomène. Il suffira que j'oppose brièvement aux doutes émis sur la réalité du phénomène télépathique, non seulement la casuistique bien connue, contrôlée et riche d'observations irréfutables, mais encore les très récentes expériences, conduites avec une impeccable rigueur scientifique à l'Institut Métapsychique International, expériences dont les résultats positifs constituent la meilleure confirmation de la réalité de la métagnomie ou cryptesthésie humaine.

L'évaluation rigoureuse et limitée que j'ai faite des phénomènes physiques constatés en corrélation avec des phénomènes psychiques et métapsychiques déterminés, a été, au contraire, parfaitement comprise par M. Bird (1) qui, dans un intéressant article, cité aussi par des revues scientifiques européennes, a victorieusement combattu certaines négations *a priori*, lesquelles, ainsi que je l'ai dit et le démontrerai, sont le fruit d'une critique superficielle dont je prouverai l'inconsistance.

M. Bird soutient que la conclusion fondamentale de mon premier rapport est que lorsque les sujets sur lesquels j'expérimentais se trouvaient dans un état psychique déterminé, des ondes électromagnétiques émanaient de leur cerveau, et il reconnaît que je me suis abstenu de formuler d'autres conclusions.

Mais en réfléchissant aux déductions possibles des lecteurs, c'est-à-dire que les radioondes constitueraient « le spécifique pour la transmission de la pensée, la télépathie, la cryptesthésie et la clairvoyance », il s'arrête pour exprimer sa propre interprétation dans le sens que les oscillations électromagnétiques captées puissent être retenues non comme étant

(1) M. Malcom Bird : « Observations on the Cazzamalli Expériments », *The Journal of the American Society for Psychical Research*, n° 2, 1926.

le mécanisme de transmission pour la télépathie, la cryptesthésie, la clairvoyance, les hallucinations, etc., mais seulement comme un effet collatéral d'un état psychique.

Toutefois, il ajoute que les phénomènes psychiques ou métapsychiques pendant lesquels se dégagent des oscillations électromagnétiques, venant à constituer nécessairement un état mental, celui-ci peut, en dernière analyse, se réduire à une condition électrique, ou à une série de réactions électriques.

Plus loin, nous verrons comment cette pénétrante conclusion de Bird se rattache aux plus récentes vues sur l'activité psychophysique du cerveau.

M. Tischner qui, dans un premier article critique, s'était maintenu dans une prudente réserve, a cru bon d'en sortir récemment par une série d'observations, tendant à anéantir les logiques interprétations des résultats expérimentaux (1).

Il paraît que M. Driesch, dans un article que je regrette de ne pas avoir actuellement sous la main, et sur lequel, s'il est nécessaire, je me réserve de revenir, aurait réservé bon accueil aux observations de Tischner, partant, lui aussi, de prémisses, dirai-je, de physiologie biologique.

Driesch (2) a exposé successivement des argumentations particulières opposées au parallélisme psychomécanique, qui seul constituerait, selon l'auteur, la base pour une théorie physique des phénomènes parapsychologiques. Il écrit, en effet : « De nos jours une seconde théorie parapsychologique croit pouvoir expliquer la télépathie et la lecture de la pensée au moyen de rayons (irradiation) physiques, donc à peu près avec des ondes électromagnétiques, ayant leur origine dans le cerveau du récepteur. Cette théorie est naturellement purement physique, et n'aurait de sens que sur le terrain du parallélisme psychomécanique, qui a eu une grande importance autrefois dans la psychologie. »

Je crois avoir moi-même présenté le parallélisme psychomécanique comme une impossibilité. Mais cela n'a rien à voir ici et je tenterai seulement de montrer que, même au cas où le parallélisme aurait raison, la télépathie et la lecture de la pensée ne pourraient en aucune façon être expliquées en se basant sur ses principes. Tischner ayant fort bien analysé l'état des choses, je ne choisis qu'un point spécial qui, à mon avis, est important.

Sur la base du parallélisme, il se formerait, à un moment donné, dans le cerveau du transmetteur un état naturel spécifique correspondant à l'événement qu'il connaît; des irradiations seraient émises par son cerveau

(1) Von Rudolph Tischner : « Zur kritik der Cazzamalischen Versuche, *Zeitschrift fur Parapsychologie*, n° 4, 1926.

(2) Von Hans Driesch : « Psychiche Forschung und akademische Wissenschaft, *Zeitschrift fur Parapsychologie*, Okt 1926.



pour produire l'état matériel correspondant dans le cerveau du récepteur. Le récepteur devrait, par suite, avoir le même événement que le transmetteur, mais il est certain qu'il n'a pas précisément celui-là et c'est pour cela que tombe la théorie de l'irradiation.

Citons un exemple : un homme qui se trouve en grand danger pense à sa femme, et celle-ci voit, supposons, l'apparition de son mari. Mais, ici, ni la femme ne pense à elle-même, ni le mari en danger ne voit sa propre apparition! Il devrait pourtant en être ainsi en se basant sur la théorie parallélistique.

Je commencerai par Tischner. M. Tischner trouvera dans les pages précédentes soit des éclaircissements complets sur les conditions expérimentales, soit la réponse aux observations critiques se rapportant aux instruments, soit enfin l'exposé de la deuxième série d'expériences qui éliminant — pour la contradiction — les différentes sources supposées des radiations, permettent toujours plus d'affirmer leur origine cérébrale.

De même que M. Free, Tischner m'attribue, par erreur, l'intention d'avoir orienté mes études afin de découvrir le mécanisme physique d'un phénomène parapsychique particulier; la vision à distance ou hallucination véridique.

J'ai désormais éclairci la réelle portée de mes recherches et, par suite, vient à tomber l'opinion qui m'est prêtée que les phénomènes parapsychiques soient, sans plus, l'effet de radioondes (opinion que je me suis bien gardé d'exprimer) de même que l'opinion que m'attribue aussi par erreur Tischner « les visions à distance de Mme Maggi, sont d'après Cazzamalli attribuées aux ondes sans fils ». Je devrais plutôt répéter encore une fois ce que j'ai déjà écrit à propos de l'interprétation d'une vision de Mme Maggi (description d'une séance du Parlement) et de celle plus récente exposée dans cet article et faisant partie de la deuxième série d'expériences (description métagnomique d'une dame) les deux phénomènes s'étant produits dans la Chambre isolante.

Tischner en voulant donner à ce sujet un aperçu de critique pure, finit aussi par tomber dans une fausse interprétation d'où il tire des déductions illogiques.

Il s'exprime ainsi : « ou la vision véridique du *médium* est exacte et les radiations cérébrales ont traversé les parois de la Chambre isolante, qui n'est donc pas imperméable aux radioondes et, par suite, ne sert pas; ou la vision se résoud en un phénomène subjectif du médium, et alors les bruits entendus au casque doivent être d'autre provenance; ou enfin, les bruits au casque sont causés par les radiations du médium et « alors, à nouveau, il n'est pas démontré que des manifestations parapsychiques soient provoquées par des radioondes cérébrales puisque, en base à notre deuxième hypothèse, il ne s'agissait pas du tout d'un phénomème parapsychique. »

Me rapportant sommairement à certaines considérations déjà signalées relatives aux deux visions de Mme Maggi, je répondrai :

I° Les indications du médium peuvent être exactes soit que le phénomène parapsychique se soit déroulé avec situation objective à distance (lieu ou personne décrits) ou à proximité (cerveau d'un assistant dans lequel antérieurement à l'entrée dans la Chambre isolante peut s'être produit un phénomène de prévision conscient ou non), ou encore que ce phénomène ne soit autre chose que la connaissance d'une prévision du médium, fruit d'une cryptesthésie inconsciente et antérieure à l'entrée dans la Chambre isolante.

Dans le premier cas, rien n'empêche d'admettre la possibilité et même la probabilité de l'émission de radiations de longueur d'onde variée, dont certains groupes étaient capables de traverser les parois de la Chambre isolante, tandis que d'autre part, il demeure indiscutable que, pendant le développement du phénomène, des oscillations électromagnétiques de longueur d'onde pouvant être précisée, et qui ne pouvaient traverser les parois de la Chambre isolante, ont été signalées par mes appareils. Cela ne comporte aucune exclusion et n'interdit aucune possibilité radioactive. Dans le deuxième et le troisième cas — très possibles et oubliés par Tischner, et par d'autres critiques — les radiations ayant traversé les parois de la Chambre isolante demeurent hors cause, tandis que, seules, demeurent celles signalées par les appareils. Cela aussi sans qu'il y ait exclusion à priori pour d'autres possibilités de rayonnements simultanés.

II° — J'ai dit et je répète à Tischner, que la Chambre isolante est indiscutablement imperméable aux ondes de T.S.F. et que, par suite, le dispositif expérimental a toute sa raison d'être.

III° — Qu'il ne soit pas démontré que les radiations captées soient la cause directe des manifestations parapsychiques, ou que les phénomènes observés soient de nature à prédominance psychique plutôt que parapsychique, ce sont là des problèmes à discuter, et que je n'ai pas donnés comme résolus. Mais que, en corrélation avec les phénomènes *psychiques* et *métapsychiques* décrits dont le substratum commun se trouve dans une *activité particulière du cerveau*, soient irradiées des oscillations électromagnétiques, c'est là le fait central que je recommande encore une fois à l'attention de Tischner et des critiques qui, comme lui, courent le danger de s'égarer dans des discussions byzantines. Comme on le voit, le dilemme de Tischner n'était qu'un faux syllogisme. Quant à la théorie du parallélisme psychomécanique, battue en brèche par Driesch, je n'ai aucun motif de la défendre, ne l'ayant ni accueillie, ni rattachée en quoi que ce soit à mes expériences.

Mais je ne puis me dispenser de faire remarquer à M. Driesch que son exemple, cité ci-dessus, par lequel il croit opposer indirectement (c'est-à-dire à travers la critique de la théorie parallélistique) un obstacle dialectique à la constatation des radiations cérébrales, n'a aucune valeur

non seulement en face de mes résultats expérimentaux, mais même dans la thèse générale de l'interprétation télépathique.

En effet, l'exemple est présenté non dans sa vive essence de phénomène hallucinatoire véridique, mais tel qu'une dépouille morte parvenue à notre observation posthume, et récréée de façon toute suggestive et empirique à l'usage de notre moi spectateur.

Comment Driesch peut-il affirmer que le « mari en danger ne voit pas sa propre apparition » alors que le phénomène psychique de la mémoire cinématographique chez les moribonds — ainsi qu'il résulte des régressions de la vie — est précisément un rêve véridique des moments les plus importants de leur vie, dont le centre est le *moi* physique et psychique, possédant la même vivacité *que nous avons nous-mêmes* lorsque nous agissons pendant le rêve ordinaire ?

Or, la vision télépathique frappe en général des sujets liés par l'affection au « fantôme » de la personne dont, par la suite, la mort est connue et confirmée. Dans ce cas, il serait absurde — et ici nous sommes d'accord sur l'insuffisance du parallélisme psychomécanique — de vouloir liquider la question avec des exemples dialectiquement artificieux.

Une explication doit, selon moi, être cherchée, avant tout, à travers les connaissances que nous possédons du mécanisme psycho-physico-cérébral, avant de recourir aux hypothèses biopsychologiques ou même philosophiques.

Or, de même qu'il y aurait erreur à vouloir mécaniser de façon simpliste le phénomène psychique ou métapsychique, en ayant ainsi l'illusion de le comprendre, il y aurait plus grande erreur encore à négliger les données scientifiques d'observation relatives au moyen de production de phénomènes déterminés et de passer outre poussés par l'aiguillon biophilosophique.

Faut-il peut-être penser (ainsi que Driesch voudrait l'imposer aux partisans de la conception électromagnétique de l'activité cérébrale) que pour qu'un phénomène biologique de télévision se produise, une zone de l'écorce cérébrale de l'agent doit produire a propre image sous forme de vibrations, allant déterminer dans la zone de l'écorce cérébrale du percipient un mouvement similaire avec reproduction de l'image de l'agent ?

Mais notre observation psychologique commune ne nous montre-t-elle pas qu'une impression sensorielle *minime* (une sensation de l'odorat, par exemple) peut éveiller un cortège d'images, déterminant tout un panorama psychosensoriel mnémonique ?

Et dans une reviviscence sensorielle profondément affective (par exemple image de la mère ou de l'épouse, etc.) ne sommes-nous pas nous-mêmes présents en elle et avec elle ? Et chacune de ces reviviscences n'est-elle pas imprégnée de notre moi ?

La mère, qui pense intensément à son fils éloigné, réussit souvent, en état de concentration psychique, à reconstruire presque hallucinatoi-

rement l'image physique la plus parfaite et la plus vivante; mais cette image est précisément très adhérente au moi de la mère, de sorte que l'on peut dire que tandis que la mère revoit dans le rapide acte psychosensoriel mnémonique (et cela arrive souvent), son fils dans une condition de vie déterminée (par exemple, lorsqu'il était enfant) *elle se revoit aussi près de lui.*

Si dans le domaine de la psychophysiologie normale du cerveau, une sensation minime et très délimitée ou une reviviscence de cette sensation suffisent à déterminer un panorama perceptivo-hallucinatoire (associatif, mnémonique ou fantastique), il est très logique de supposer que des vibrations minimes, pour tant qu'adaptées par une force sensibilisatrice, soient suffisantes à déterminer de l'agent au percipient, avec stimulation initiale de l'écorce sensorielle, la réaction cérébrale complexe dont l'hallucination véridique (télépathie) est l'expression. L'opinion soutenue par Driesch, au moyen de son exemple, ne tient pas et je me permets d'appeler son attention sur les considérations développées plus avant d'ordre biophysique pour l'interprétation des phénomènes sensoriels psychiques et parapsychiques. Au cours des recherches, la conviction s'ancre toujours plus profondément en moi que ce n'est qu'à travers une connaissance moins vague et toujours plus précise de l'activité sensorielle du cerveau, qu'on éclaircira ce groupe de phénomènes psychiques et parapsychiques, dont le dénominateur est sans aucun doute psychosensoriel.

Et s'il ne m'est pas permis de donner ici à ces conceptions le développement qu'elles méritent, je ne manquerai pas de le faire une autre fois.

Il existe aussi des théoriciens qui, ayant *in pectore* une conception toute faite des phénomènes de la vie, tendent non tant à l'analyse des résultats expérimentaux et aux déductions qu'ils peuvent inspirer, qu'à remonter — en les acceptant ou en les niant indifféremment — à leurs propres théories.

Tel est le cas de M. Glogan (1) qui fait bon accueil aux observations de Tischner au début de son article (*Magie naturelle et panpsychisme*) et termine ensuite en soutenant que « la fonction psychique est reliée à l'émanation radioactive, ce qui a un rôle très important dans l'explication de la transformation téléplasmatique et télécinétique ». Glogan prouve de plus comprendre les points faibles des arguments de Tischner : telle l'erreur de l'opposition du physique au psychique, d'où l'exclusion à priori que la télépathie puisse être en rapport avec des vibrations physiques, ainsi que l'identification arbitraire des partisans des vibrations avec les parallélistes. Mais puisqu'il trouve que la thèse de la radioactivité humaine est le meilleur soutien de sa conception parapsychique, il accepte comme indiscutable l'hypothèse de Kotik (1904) et comme

(1) E. A. Glogan : *Zeitschrift fur Parapsycologie,* Sept. 1926.

définitives les recherches de M. Caan (1911) en faveur de la radioactivité des organes du corps humain, avec prédominance du cerveau sur le foie, sur les poumons, etc., même les cadavres.

Or, même si les hypothèses et les recherches ci-dessus étaient confirmées et si les résultats des recherches sur les poussières des organes morts correspondaient à un aspect fonctionnel des organes en vie — ce qui aujourd'hui ne peut le moins du monde être affirmé — il ne serait pas pour cela permis d'en tirer des arguments déductifs contre les résultats de mes recherches.

Glogan et avec lui M. Herbertz, autre critique théoricien, qui tend à interpréter mes résultats positifs comme « vraisemblablement radioactifs » se feront un plaisir de lire ce que j'ai déjà répondu en détail à ce sujet à M. Tischner et autres auteurs et ce que je dirai plus loin sur la biophysique cérébrale.

Je ne puis évidemment suivre ici Glogan en allant de Platon à l'autorité philosophique de Bruno, de Spinoza, de Descartes, etc., ou en allant d'Aristote à Driesch. Il arrive avec une sûre conviction à la magie naturelle, qui lui offre la solution de tous les problèmes.

Driesch, Tischner, Azam, Sudre, etc., agissent de même par d'autres voies et pour d'autres résultats.

Driesch, Sudre, Tischner et certains autres, trouvent dans le courant spiritualiste qui se renouvelle, l'explication des phénomènes métapsychiques et particulièrement de ceux dénommés subjectifs. Sudre affirme que « dans la télépathie, il y a aussi communication d'âme à âme sans intermédiaire de l'espace, et Driesch, en cela d'accord avec Tischner et avec nous, croit qu'il ne faut pas chercher d'explication dans les « radiations cérébrales » analogues aux ondes physiques. Et bien, moi, spiritualiste dans le sens chrétien, je suis heurté par cette invasion de tendances transcendantales dans le domaine de la recherche expérimentale; intrusion d'autant plus facile, mais qu'il faut combattre, lorsqu'on est en face de phénomènes tels que les parapsychologiques, extraordinaires et inexplicables uniquement du fait de notre ignorance. Je préfère de beaucoup me rallier, dans la recherche métapsychique, à trois observateurs de premier ordre, d'écoles très différentes, tels que Richet (1), grand physiologiste et le plus grand des métapsychistes vivants, Morselli (2), éminent neuropsychologiste et biologiste, et Bozzano (3), savant spirite très réputé, lesquels, avant les conceptions théoriques pour l'interprétation des phénomènes parapsychologiques, ont tiré de leurs travaux les moyens d'observation, d'étude ou de recherche expérimentale, en ayant toujours présente de façon concrète la personnalité humaine de laquelle les phénomènes émanent.

Quoi qu'il en soit, les résultats de mes recherches expérimentales

(1) Ch. Richet : « Traité de Métapsychique », Paris, Alcan 1923.

(2) C. Morselli : « Psicologia e spiritismo », Torino-Bocca 1908.

(3) C. Bozzano : « Interprétation de la Cryptesthésie », *Revue Métapsychique*, 1923.

confirment pour moi la thèse que les phénomènes parapsychologiques doivent avoir, avec d'autres de psychologie normale, un dénominateur commun : l'écorce sensorielle, le cerveau en somme, de l'activité duquel nous ne pouvons ni ne devons faire abstraction, tandis que nous devons tendre nos efforts vers la connaissance intime de sa fonction.

Il est temps, il me semble, avec notre tendance à scruter par tous les moyens de recherche les profondeurs inexplorées de l'intelligence humaine, de refuser ouvertement toute communauté avec le matérialisme d'hier et d'aujourd'hui.

Le point de vue psychophysique de l'activité mentale (cérébrale), que les résultats expérimentaux suggèrent et alimentent, ne se heurte pas le moins du monde avec la conception finale de l'Intelligence Suprême.

Nous devons donc chercher à résoudre, autant que cela nous est possible, les questions se rapportant à l'activité psychique et métapsychique humaine, sans jamais oublier que le substratum organique fonctionnel de l'activité psychique est le système nerveux et en particulier, le cerveau.

* * *

Le point auquel sont parvenues avec la deuxième série d'expériences (et la troisième en cours a donné des résultats positifs toujours plus évidents) les recherches sur les radiations cérébrales impose quelques déductions.

Ou les résultats apparaissent en désaccord ou en contradiction avec ce que la science a affirmé de positif au sujet de la fonction mentale et alors il n'y a pas lieu de les rejeter, selon le mauvais conseil du misonéisme, mais le devoir s'impose de les répéter, de les contrôler, de les affiner jusqu'à la limite du possible pour atteindre un état de conviction motivé qui imposera la revision soit des expériences, soit de certaines connaissances courantes de physiologie cérébrale, en contradiction.

Ou bien entre les résultats de ces recherches et les connaissances actuelles de physiologie cérébrale il n'y a pas contradiction, et alors il est opportun de rechercher les points de contact et de raccord, pour aller plus avant avec plus de clarté dans la recherche.

J'ai déjà signalé l'orientation décisive dans le sens bioélectrique et électromagnétique, que l'étude et les expériences sur la fonction nerveuse mettent toujours mieux en lumière.

Dans un vigoureux chapitre sur le mécanisme électromagnétique de l'action nerveuse, M. Brugia (1) a rappelé les preuves toujours plus nombreuses et persuasives en faveur de ce mécanisme, et a contribué de façon efficace, à démolir la conception du neurotropisme fonctionnel des extrémités axoniques centrales de Lugaro, conception dérivée directement ou par analogie des recherches de Ramon y Cajal, Sciefferdecker, Kok et Demoor, Lœwi, Brinkmann, V. Dam, Zendressik Kappers, etc.

(1) R. Brugia : « L'irrealtà dei centri nervosi », Bologne, *Zanichele*, 1924.

Les recherches et les travaux de ces savants qui renferment des éléments précieux pour la connaissance du rapport entre les énergies cérébro-spinales et hormoniques, du transport des excitations et des secrétions, etc., groupés et disposés artificieusement peuvent, au contraire, servir à donner l'apparence de la vérité à des vues théoriques trompeuses.

Le neurotropisme des éléments ganglionnaires en fonction, d'après lequel chaque neurone agirait au moyen de secrétions agissant à une distance microscopique sur des groupes récepteurs d'autres neurones et qui voudrait expliquer par les réflexes aux processus associatifs toutes les manifestations neuropsychiques n'a même pas, en tant que conception, le mérite de l'originalité. Brugier le remarque, en rappelant que l'idée a été présentée il y a de nombreuses années, avec la définition du caractère secrétoire des fonctions psychiques, par un grand physiologiste, Angelo Mosso, qui l'a émise comme simple hypothèse inductive.

Aujourd'hui, un autre grand physiologiste vivant, Patrizi (1), de l'Université de Bologne, se basant sur des recherches antérieures et à d'intéressantes et très récentes expériences, formule de prudentes réserves sur les découvertes et les interprétations de Lœwi, *et démontre l'étourderie de l'extensibilité de l'hypothèse humorale à d'autres* phénomènes d'inhibition, tant périphérique que centrale, même en supposant hors de discussion la réalité de l'hormone cardiaque de Lœwi. Il attire justement l'attention sur l'opposition entre la rapidité des actions inhibitoires et la lenteur relative des actions humorales. Or, il apparaît certain, comme je l'ai indiqué ci-dessus, qu'une excitation peut mettre en jeu, par le procédé dit d'association, de multiples représentations, et avec plus de rapidité et de variété que ne pourraient le faire des procédés biochimiques.

L'insuffisance absolue du mécanisme basé sur un produit humoral est encore plus évidente, quand on pense à la possibilité psychique de l'intelligence humaine de se reporter au passé, et de tirer au moyen de l'expérience, les règles d'action du contact de la conscience immédiate; procédés psychiques pour lesquels tout le cerveau est parcouru d'excitations, et tout devient une consonnance d'actions et de réactions énergétiques.

Les recherches de Kappers fournissent un appui indirect à ces vues. La doctrine de la neurobiatase concerne la tendance des cellules nerveuses à se déplacer vers la source la plus généreuse de stimulations, et le rapprochement des neurones en état d'excitation fonctionnelle soit simultanément, soit aussitôt après. D'accord avec l'interprétation bioélectrique, Kappers retient qu'il y a dans les neurones une polarisation électrique nette, avec accumulation de cations à la surface interne des prolongements

(1) M. L. Patrizi : Sull'ipotesi umorale dell'inibizione cardiaca, e se sia estensible ad ogni altro fenomeno inibitorio (Esperienze e ragioni) Atti della R. Academia di . L. e A. di Modena, 1925.



cylindraxiles et d'anions à la surface interne des prolongements protoplasmatiques et du corps cellulaire.

Tandis que les surfaces externes auraient une charge opposée, les cations pourraient éventuellement passer à d'autres neurones, et l'activité fonctionnelle servirait à maintenir continuellement la polarisation électrique.

Or, il faut aussi retenir précieusement les données que nous possédons sur les processus de réactivité du protoplasma vivant en général et du protoplasma nerveux en particulier, et nous rappeler leur penchant pour un mécanisme bioélectrique et électromagnétique de l'action nerveuse.

Onimus a raison d'affirmer qu' « il n'y a pas de vie sans action chimique, pas d'action chimique sans production de courants électriques ». Et Brugia a tout autant raison de se référer à la doctrine de Mendelsohn, basée « sur le principe admis par la physique pure, que toute collision, tout déséquilibre, tout mouvement matériel amène des scissions moléculaires et un dégagement d'ions, que les ions contraires se rencontrent et s'unissent pour former de nouvelles molécules; que les autres, demeurés ou redevenus libres, se chargent d'électricité (négative) comme des électrons ou des atomes électriques ou produisent de l'énergie *statique* s'ils sont immobiles, *magnétostatique* ou à *courant continu* s'ils ont un flux uniforme, *électromagnétique* s'ils se meuvent sans uniformité ou périodicité. De sorte que, selon Mendelsohn, les forces électromotrices de la vie organique seraient précisément dues à des ionisations de *colloïdélectrolytes*, c'est-à-dire à des charges d'ions colloïdaux à potentiel élevé. Cette conception reflète celle des piles de concentration de Nernot, que Ruffin complète par la juste présomption que les courants nerveux doivent suivre la loi de la polarisation cellulaire (comme il en est des courants nutritifs, anaboliques ou cataboliques) produisant autour d'eux un champ magnétique, c'est-à-dire constituant de véritables courants électromagnétiques, comme le fait tout potentiel en mouvement et n'ayant qu'une très faible vitesse puisqu'il s'agirait de particules sans impulsion, de pression ou d'intensité. Selon ces principes, la conductibilité du névraxe dépendrait, non d'un processus homogène, mais d'une série de processus (actions mécaniques ou chimiques, ionisations de colloïdes, différenciations et chutes de potentiel, formation de courants microscopiques) qui, comme les phases successives d'un phénomène dynamique complet, uniraient l'excitation à la réaction; cela en pleine harmonie soit avec la lenteur de la transmission nerveuse, qui mal interprétée par Helmholtz en fit un adversaire de l'électrobiologie, soit avec l'observation que le courant galvanique n'a pas d'effet sur les nerfs et sur les muscles s'il ne parcourt pas leurs fibres dans le sens de la longueur.

Or, les jointures intrafibrillaires, ainsi que Sherrington l'avait déduit il y a plus de vingt ans, agiraient en tant que surface de séparation, c'est-à-dire comme membranes idoines physiquement à maintenir la pression osmotique et la dialyse des ions libres, à condenser de l'électricité,

à influer sur la tension superficielle en variant la différence du potentiel, ou à modifier celui-ci en influant sur celle-là, à s'interposer entre deux solutions électrolytiques de concentration différente ou entre deux suspensions colloïdales opposées : dynamismes peu clairs jusqu'ici, à peine entrevus, qui n'expliquent pas encore, mais promettent une explication future de nombreux phénomènes nerveux et psychiques. »

Ce mouvement d'ions, accompagné de variations bioélectriques, avec les oscillations électromagnétiques conséquentes, apparaît comme la base, la plus sérieuse, des actions à distance — non humorales mais électriques — des éléments nerveux; et cela que la réalité histologique soit dans le réseau diffus de Golgi ou dans la continuité neuronique de Cajal, tandis que le petit filet endo-cellulaire de Donaggis semble faciliter l'interprétation.

Ainsi, d'une part, trouve sa raison d'être l'importance de volume d'un grand nombre d'éléments nerveux et, d'autre part, le nombre immense (plus de cinq milliards et demi) de cellules corticales, véritables usines d'approvisionnement en rapport avec la nécessité psychologique de recevoir et retenir de nombreux électrons, et avec la loi physique établissant que la capacité électrique est proportionnelle à la quantité de matière décomposée.

Seule une abondance aussi fantastique d'éléments agissant en parfaite harmonie, peut permettre la prodigieuse élaboration des dynamismes psychiques innombrables, variés, étendus et profonds.

« Le fait est », écrit Bechterew, « que chaque centre cérébral est un accumulateur d'énergie, ce qui lui permet de rester inactif jusqu'à ce que cette dernière ait atteint un certain degré de tension; il retient simplement le courant qui continue d'affluer ».

Or donc, pourquoi dans le cerveau tout courant électrique ne devrait-il pas agir comme tout flux d'électricité, déterminant autour de soi un champ magnétique avec induction sur des arcs distaltiques inactifs ?

Lasareff (1), se basant sur la théorie de l'irradiation électromagnétique, explique le renforcement des sensations auditives en cas d'irritation simultanée de l'œil; renforcement découvert et étudié par Urbantschitsch.

Je ne vois pas d'interprétation plus persuasive pour certains phénomènes, tels ceux de l'audition colorée. Sont encore opportunes les paroles de Lœb, à propos de la mémoire associative, c'est-à-dire des processus de résonnance sensorielle : « Il existe aujourd'hui une tendance à envisager l'étude anatomique et histologique du cerveau, comme la voie la plus prometteuse pour l'analyse de ces fonctions. Il me semble que vouloir se rendre compte du mécanisme de la mémoire associatrice au moyen des méthodes histologiques ou morphologiques, c'est vouloir expliquer la dynamique des phénomènes électriques en étudiant au microscope les sections transversales d'un fil télégraphique, ou en faisant

(1) LASAREFF : Iowentheorie der Reizung, Cap IX e X, Leipzig-Birnz, 1923.

l'énumération et la topographie des connexions téléphoniques d'une grande ville. »

En réalité, depuis longtemps déjà, l'expérience relie les reflexes au mécanisme sensoriel et, entre celui-ci et les instruments qui l'expriment, la conductivité apparaît comme propriété générale de liaison; tandis que la coordination, la mémoire, l'association n'assument pas une valeur de grande importance, mais se traduisent en compositions de forces.

Lorsque les excitations partent des organes des sens dans une direction cellulipète à l'écorce sensorielle, de même que lorsqu'elles arrivent de l'écorce motrice aux organes de mouvement ou glandulaires en direction cellulifuge, l'énergie en jeu ne peut être supposée spécifique et de nature mécano-humorale, mais *aspécifique et de nature électrique et électromagnétique*, puisque la spécificité semble devoir être uniquement réservée aux organes récepteurs de sens, ou à ceux expressifs de mouvement et glandulaires.

Comment exclure dans l'état actuel de nos connaissances, directes et indirectes, sur le mécanisme de l'action nerveuse, que le cerveau puisse disposer de courants alternés, de capacités électriques, de circuits autoinducteurs, c'est-à-dire de la possibilité de décharges oscillatoires et, par suite, d'ondes électromagnétiques?

La plus grande partie des savants du XVIIe siècle croyaient que les manifestations nerveuses n'étaient qu'une forme biologique des phénomènes électriques.

Multa renascentur quœ jam cecidere.

Et bien, si un obstacle pouvait s'opposer (pour la solution du problème, que la biophysique ne peut ni ne doit ignorer) à la tentative d'interpréter, de capter ces processus matériels, qui sous formes d'ondes électromagnétiques accompagnent les développements physiques de l'activité cérébrale dans l'espace, c'était le défaut ou l'insuffisance de sensibilité de récepteurs adoptés.

Ne sommes-nous pas de jour en jour mieux outillés, avec les perfectionnements admirables de la valve thermoionique, pour répondre aux exigences techniques de révélateurs admirablement sensibles même pour les ondes les plus faibles?

Une autre question s'est posée souvent en présence des résultats de mes expériences : pourquoi pendant l'activité mentale, il n'a pas été enregistré une irradiation d'oscillations électromagnétiques?

Il pourrait sembler suffisant d'opposer que dans cette activité ordinaire, il doit s'agir d'ondes infiniment plus faibles qu'elles ne le sont couramment, lesquelles dans le parcours des tissus conducteurs subiront des affaiblissements successifs, de sorte que les révélateurs actuels pourraient ne pas se prêter encore à la besogne.

Mais pour plus de satisfaction, je désire soumettre à l'attention des critiques un fait expérimental qui pourrait fournir la réponse au fait,

évident, d'une capacité rayonnante plus forte du cerveau, lorsque s'y déroule l'activité sensorielle maximum et concentrée de phénomènes psychiques et métapsychiques déterminés, tels ceux auxquels se rapportent mes recherches.

En rapport avec la première série d'expériences, j'avais, en effet, déjà noté que les bruits à l'appareil commençaient lorsque le médium sensitif se trouvait en état de transe et que des bruits assez forts y arrivaient au moment où commençait ou cessait un état hypnohallucinatoire plutôt marqué.

Dans la deuxième série d'expérience, j'ai remarqué que, pendant des phénomènes hallucinatoires affectifs et à l'état potentiel de charge ou de tension émotive, on obtenait des irradiations électromagnétiques incontestables, tandis que lorsque la manifestation émotive, c'est-à-dire le degré de tension cérébrale tombait brusquement, en se déchargeant le long des voies de mouvement et glandulaires, les oscillations électromagnétiques radiantes n'étaient plus captables par l'appareil VI.

J'ai eu l'occasion de lire ces jours-ci, sur les conseils du Directeur de l'I.M.I., l'ouvrage de Brugmans (1) sur l'état passif d'un télépathe, contrôlé par le phénomène psycho-galvanique; je veux seulement noter que cet « état passif », c'est-à-dire cette sensation de passivité correspond clairement à l'état d'autotranse des médiums sensitifs (c'est-à-dire à un nouvel état de conscience différent de l'état ordinaire) et selon toute probabilité aussi au degré de tension cérébrale de la surcharge sensorielle (avec plus ou moins grand potentiel émo-affectif), prélude des manifestations hallucinatoires.

Eh bien, Brugmans a constaté que dans « l'état passif » les déviations sont plus fortes que dans l'état normal. Les courbes démontrent aussi que le sujet se rend exactement compte de la réalisation, ainsi que de la disparition de l'état passif.

Par suite, le fait que certains changements de notre état de conscience se soient manifestés objectivement à travers le soi-disant phénomène psycho-galvanique, ne me semble pas dénué de signification, puisque cela vient à concorder avec le contrôle objectif que j'ai pu faire, sur mon médium sensitif, en rapport avec les conditions variables d'activité métapsychique, dont l'état passif similaire de l'autotranse est la première expression.

Ainsi le rapport entre le degré de tension cérébrale de la surcharge (avec potentiel émo-affectif variable) psychosensorielle hallucinatoire, et l'irradiation des oscillations électromagnétiques, explique la raison d'une plus forte irradiation cérébrale pour des phénomènes psychiques et métapsychiques déterminés.

---

(1) L. F. BRUGMANS : « L' « Etat passif » d'un télépathe contrôlé par le phénomène psycho-galvanique », « L'état actuel des recherches psychiques d'après les travaux du IIe Congrès international, Ed. *Les Presses Universitaires de France*, Paris 1924.



Cette question est simplement esquissée ici, mais elle mérite d'être étudiée expérimentalement et approfondie.

Je renonce à indiquer les motifs pour lesquels des catégories entières de faits tels que les rêves, l'hypnotisme, la transmission de la pensée, la cryptesthésie expérimentale et accidentelle devraient être soumis à une sérieuse revision en présence des données récentes de biophysique cérébrale. Je suis convaincu qu'elle seule, en pénétrant au cœur du mécanisme physiopathologique sensoriel, permettra de nous rapprocher de la compréhension des phénomènes de la mémoire (1) qui est la base du moi, de la conscience. Or, sans aucun doute, le meilleur conseil est celui de persévérer activement et simplement dans la recherche expérimentale.

Mais je ne pouvais, d'autre part, traiter superficiellement les questions complexes de biophysique cérébrale soulevées par les observations critiques; de même, il était de mon devoir de synthétiser les vues théoriques, qui précisent, chaque jour davantage, le dynamisme électromagnétique du cerveau.

Récemment, un savant français renommé, M. Daniel Berthelot, exprimait nettement son avis sur la question : « Comment douter qu'il existe dans l'univers une infinité d'autres vibrations, encore ignorées de nous, et que nos enfants découvriront à leur tour? Il n'y aurait rien de surprenant, s'il en était ainsi, que la pensée humaine se manifestât au dehors sous forme d' « ondulations électriques, analogues à celles de la télégraphie sans fil, ne mettant en jeu, comme celle-ci, que d'infimes quantités d'énergie, et capables, comme elles, d'être décelées par des détecteurs suffisamment subtils ».

Eh bien, le premier pas, sur la voie tourmentée de l'expérience, est heureusement accompli.

Une fois le terrain déblayé des hypothèses, des théories, des inductions spéculatives, il ne doit plus rester, pour la continuation des recherches que leur objectif nu, c'est-à-dire un groupe défini de phénomènes à sonder, selon une méthode déterminée, et en se servant de tout le perfectionnement technique possible. Les observations critiques sont et seront toujours le meilleur stimulant pour la précision de la recherche expérimentale.

Paul Brenot avait exprimé un avis préjudiciel concordant avec celui de Free, de Bird, d'Azam et de Sudre : « De telles expériences ne peuvent avoir de valeur que sous le contrôle d'un ingénieur en T.S.F. de premier ordre. »

J'ai la vive satisfaction de pouvoir déclarer que la troisième série d'expériences, déjà en partie effectuées, qui se continuent actuellement, et dont je rendrai compte au prochain Congrès des Sciences Psychiques,

(1) Richet pose clairement la question de l'interdépendance entre la mémoire et le cerveau : « Toutes les expériences physiologiques ou psychologiques démontrent le parallélisme étroit, inexorable, entre la mémoire et la vie cérébrale, *toutes*, toutes sans exception. La liaison est si intense, si perpétuelle, qu'il me faudrait des preuves formidables pour me faire dire qu'il n'y a pas de rapport de cause à effet ».



s'est déroulé et se déroule avec le précieux concours et contrôle de M. Eugenio Gnesutta, Ingénieur du Politechnico de Milan, éminent spécialiste en T.S.F. sur l'indication et sous la direction duquel ont été construits par M. Ferdinando Rosa, le très distingué Préparateur du Cabinet de Physique du Politechnico, le nouvel appareil récepteur, l'appareil VII (pour radioondes de 70 à 50 centimètres) et l'appareil enregistreur.

J'adresse à M. Gnesutta, que j'espère amener avec moi au Congrès, et à M. Rosa, l'expression de mon affectueuse reconnaissance pour leur précieuse et inlassable collaboration.

L'objectif de l'enregistrement photographique des radiations cérébrales est atteint.

J'espère pouvoir obtenir les moyens matériels pour l'achat d'un appareil enregistreur beaucoup plus fin et sensible.

Je pourrai alors porter au Congrès, en sus des tracés photographiques actuels, un peu grossiers, d'autres tracés beaucoup plus parfaits.

Mais surtout, en obtenant un enregistrement photographique plus fin et plus précis des oscillations électromagnétiques rayonnantes en corrélation avec des phénomènes psychiques et métapsychiques déterminés. j'ai l'espoir d'atteindre expérimentalement des régions encore inexplorées de la dynamique du cerveau.

Lugano (Suisse), 3 Janvier 1927.

Le rôle des phénomènes métapsychiques dans l'origine des croyances religieuses

(*Suite; Voir le numéro 1 de 1927.*)

Les Phénomènes surnormaux chez les Animaux

Avant de rapporter des phénomènes surnormaux se produisant chez les sauvages, nous en citons, dans notre *Histoire*, quelques-uns, de nature « spontanée », se réalisant chez les animaux. Ce rapprochement peut paraître, au premier abord, un peu bizarre, sinon extravagant. Un instant de réflexion suffit à montrer qu'il est, au contraire, absolument rationnel; qu'il manquerait même sans lui comme un chaînon à la suite de notre démonstration. Invoquer l'exemple des sauvages modernes, pour en déduire ce qui devait se produire chez nos premiers ancêtres, c'est très bien. Mais l'on pourrait toujours objecter que les sauvages de notre époque, quel que soit leur état d'abjection intellectuelle, sont trop supérieurs aux premiers hommes pour être comparés à ceux-ci. Nous montrons alors que les animaux eux-mêmes perçoivent les phénomènes surnormaux; qu'ils se rendent confusément compte de leur caractère anormal et « occulte », et qu'ils en sont violemment troublés. *S'il en est ainsi, comment contester que l'humanité primitive doit les avoir perçus aussi, avoir reconnu leur caractère « occulte » et en avoir été, à son tour, profondément impressionnée?*

Au point de vue qui nous occupe, nous faisons plutôt allusion à la vision de « fantômes » qu'aux facultés télépathiques et de perception à distance dont nous parlent plusieurs zoo-biologistes contemporains, ou aux communications expérimentales par des coups frappés, inaugurées par MM. von Osten et K. Krall. Les fantômes ainsi perçus sont-ils de nature *objective?* Alfred R. Wallace, l'éminent naturaliste, voulant démontrer l'objectivité des apparitions, cite justement, entre autres choses, « les impressions produites par les fantômes sur les animaux domestiques » (1) — ce qui ne constitue d'ailleurs pas un argument bien solide.

Or, il importe de noter que les peuples ont toujours pensé que les animaux étaient exceptionnellement favorisés à cet égard. On en trouve des traces même dans les plus anciennes mythologies — nous citons

(1) *Miracles and Modern Spiritualism*, 1re Appendice.

brièvement dans notre ouvrage des exemples tirés de la Bible, de l'*Odyssée*, des *Eddas*, des poèmes d'Ossian — et toujours il est fait allusion à la terreur éprouvée par les bêtes devant ces apparitions. Cette croyance continuait à exister, il y a quelques siècles, en France comme partout.

Noée Taillepied, historien et érudit, dans un ouvrage publié à Rouen en 1588 (1), écrit : « Quelquefois un esprit se montrera dans la maison, ce qu'appercevans, les chiens se jetteront entre les jambes de leur maistre et n'en voudront partir, car ils craignent fort les esprits ».

Tous ceux qui ont traité cette question s'accordent à dire que la vue des fantômes met les animaux dans un état de terreur tout à fait spéciale, qui n'a rien à voir avec la frayeur que peut faire naître en eux une cause normale. Ils tremblent de tous leurs membres, leur poil se hérisse; il gémissent lamentablement, s'échappent, se cachent, restent comme paralysés; ils meurent quelquefois. Le général J. Peter observe à ce sujet (2) :

> Ce n'est certainement pas l'accoutrement et l'enveloppement insolite qui provoquent la terreur du chien, car il aboie immédiatement, dès que se présente à lui une personne déguisée en fantôme, si même il ne se jette pas sur elle. En revanche, s'il s'agit d'un véritable fantôme, des animaux même très forts et habituellement très agressifs, vont se cacher. D'autres sont pris d'une terreur si forte, qu'ils se mettent, comme les chevaux, par exemple, à trembler et se couvrent de sueur.

Nous ne groupons pas ici des faits de cette sorte, parce que cela a déjà été fort bien fait par M. E. Bozzano (3). De même, nous ne parlons pas ici des pressentiments des animaux, et surtout de ces « hurlements à la mort », propres aux chiens, et connus de tous les peuples de la terre, dont le regretté Dr Geley (4) a raconté un cas qui lui est personnel, tandis que nous avons pu nous-mêmes en examiner un autre qui s'est produit lors du décès de notre excellent ami M. Marcel Mangin, le peintre et métapsychiste anti-spirite bien connu.

En ces conditions, si le temps, cher aux enfants, « où les bêtes parlaient » avait réellement existé, comment n'auraient-elles point parlé de « *Phantasms of the Living* », et même de « *Phantasms of the Dead* »; comment n'auraient-elles pas commencé à faire des conjectures sur l'âme, sur sa survivance, sur des esprits bons ou mauvais, puis à ébaucher des controverses théologiques, et surtout à entamer des luttes religieuses; oh, surtout!

> ... Car il sied avant tout de s'entendre,
> Et le vautour n'a pas le Dieu de la calandre (5).

---

(1) *Psichologie, ou Traité de l'apparition des esprits*, etc.

(2) *Phénomènes occultes chez les animaux*, dans « Uebersinnliche Welt », 1907.

(3) *Manifestations métapsychiques des animaux*, qui vient de paraître aux Editions Jean Meyer, Paris (9 fr.).

(4) *De l'Inconscient au Conscient*, p. 192.

(5) Ed. ROSTAND : *Chantecler*, acte IV, scène 1re.

AFRIQUE

Messages Télépathiques

Dans une communication adressée à la *Society for Psychical Research*, en 1899, le Dr Shepley Part, ancien médecin attaché à la Colonie de la Côte de l'Or (Afrique Occidentale), commença par dire qu'à son départ pour l'Afrique, il était un spécimen bien réussi de l'Anglais sans superstition et entièrement sceptique en tout ce qui concerne la clairvoyance, les apparitions et tout phénomène dit « surnaturel ». Il attribuait toutes ces choses à l'imagination, à la surexcitation cérébrale, à la suggestion et à d'autres causes du même genre. Mais il ajouta que son séjour en Afrique lui avait permis de constater qu'il se produisait quelquefois des phénomènes inexplicables par les méthodes scientifiques ordinaires, et que certains hommes peuvent mettre en action des forces qui sont au-dessus de la portée de l'individu ordinaire.

Quant à la transmission de la pensée par des moyens occultes — ajoute le Dr Shepley Part — les classes les plus élevées des indigènes en parlent comme d'une chose connue de tous; on a fréquemment recours aux médecins nègres pour recevoir ou transmettre les nouvelles. Les indigènes cultivés et intelligents ne manquent point; ils affirmèrent souvent au Dr Shepley Part que certains individus bien entraînés parviennent à projeter leur « esprit » à une distance quelconque, tout en gardant leur conscience ordinaire. D'autres disent que les individus en question ont le pouvoir de se rendre où que ce soit, sans considération de temps et de distance, etc.

Tout le monde a, en effet, entendu parler de la mystérieuse rapidité avec laquelle se propagent parfois, chez les non-civilisés, les nouvelles d'intérêt public. Malheureusement, il se produit à cet égard ce qui a lieu presque invariablement dans les vagues connaissances que le public possède des questions métapsychiques : les seuls cas que lui servent parfois les journaux et les revues sont ceux sans valeur. Parmi ceux-ci figurent en bonne place les prédictions d'événements politiques et d'ordre général — prédictions que les métapsychistes, pour des raisons très plausibles, jugent, sinon impossible, du moins rarement probantes. On peut en dire autant pour les faits surnormaux qui se réalisent dans les pays non civilisés : nous n'en connaissons pas un seul cas, *concernant des faits d'intérêt général*, qui soit à l'abri de critiques raisonnables. Aussi nous bornerons-nous à en citer un exemple, tiré de la communication du Dr Shepley.

Vers la fin de la dernière expédition dans le pays des Achantis — raconte-t-il — il m'arriva de me trouver sur la côte, à l'extrémité du chemin le plus court de Coumassie à la mer. Un jour avant celui où l'on s'attendait à ce que l'expédition parvînt à Coumassie, j'ai été informé par mon « boy » que le Gouverneur était entré dans la ville à midi. (Ceci avait lieu vers 11 h. 30). Une heure après, la nouvelle m'était répétée par un vieux chef, homme instruit.

Comme je me mettais à rire, il remarqua que les natifs possédaient des moyens de communication bien plus rapides que les nôtres.

Il me faut ajouter que la partie supérieure de la ligne télégraphique était sous le contrôle du Génie et que les lignes de la côte étaient absolument réservées aux dépêches du Gouvernement. La nouvelle a été confirmée le soir suivant par les dépêches officielles. La tête de la ligne télégraphique militaire était placée à 30 ou 40 milles de distance de Coumassie; il est donc impossible qu'il y ait eu des communications entre les télégraphistes. Quant aux coureurs, ils auraient dû employer au moins cinq jours pour venir du front. Le pays est entièrement couvert de forêts. Quant à l'hypothèse de communications par le son des tambours, le long des eaux, je remarquerai qu'il n'y a pas d'accès direct de Coumassie à la côte par la voie des eaux (1).

Nous avons voulu rapporter ce cas, parce qu'il est l'un de ceux qui se présentent le mieux, parce qu'il est de « première main », et qu'il est exposé avec des détails et des considérations, par un homme de culture scientifique. Et pourtant, malgré les « car » et les « donc » de ce docteur, il est probable qu'il ne convaincra entièrement personne. Puisque la ligne télégraphique arrivait à une trentaine de milles de Coumassie, les indigènes de l'entourage de Mr Shepley Part ne pouvaient ignorer que le Gouverneur n'était pas très loin de la ville et, connaissant bien le pays, ils ont pu prévoir qu'il y entrerait ce jour-là, vers midi, et non pas le lendemain comme le pensaient les Européens. Sans doute, ils pouvaient se tromper, dans le cas où quelque osbtacle retarderait la marche de la colonne britannique; alors le bruit qui avait couru aurait été regardé comme le résultat d'une simple conjecture, un faux bruit, comme il y en a tant, et on n'en aurait plus parlé. Cette fois, la prévision a été juste; alors elle a été retenue et jugée digne de figurer dans les annales de l'Histoire. Un ancien magistrat dans l'Inde remarquait que, pour une « nouvelle de bazar » qui se rencontre être bien fondée, il y en a mille qui sont fausses.

On a beaucoup parlé des signaux par des cris ou le roulement du *tam-tam* transmis de poste en poste par les indigènes d'Afrique. Ces systèmes de télégraphie primitive ont été employés de tout temps. Clytemnestre, dans *Agamemnon* d'Eschyle, annonce au chœur la chute de Troie, arrivée la nuit précédente, expliquant que la nouvelle avait été connue au moyen de signaux de feu transmis des rives du Scamandre à Mycène, par huit ou dix points élevés. La déroute des Romains à Genabum (Orléans) était connue, quinze heures après, en Auvergne, au dire de César, qui explique le fait, dans ses *Commentaires*, par un système de cris transmis par les Gaulois de proche en proche. L'histoire ancienne est remplie de cas analogues; Végèce énumère ces systèmes de télégraphie militaire. Aucun doute que quelques-uns — surtout celui fondé sur la percussion du tam-tam — existent actuellement encore en Afrique.

Mais la presque totalité des exemples qu'on nous cite pour nous prou-

(1) *Proceedings of the S. P. R.*, Part XXXV, p. 345.

ver comment des nouvelles politiques, des nouvelles d'intérêt général, ont pu être connues avec une rapidité foudroyante, ne rendent même pas nécessaire l'emploi de ces systèmes. Il s'agit presque toujours de bruits qui peuvent être fondés sur des prévisions faciles à faire et qui doivent fatalement, de temps à autres, se réaliser à la date escomptée.

En d'autres circonstances, comment prouver que le prétendu clairvoyant n'a pas attribué une origine « surnormale » à une information qu'il avait pu puiser à une source bien « normale »? Tel est peut-être le cas de l'interprète nègre Ferguson, raconté par le même Dr Shepley Part (*ibidem*).

L'intérêt n'est pas de nous montrer que « l'explosion de la Mutinerie des Cipayes a été connue dans toute l'Inde en moins de vingt-quatre heures » — chose pouvant être expliquée de bien des manières différentes, toutes naturelles; c'est de nous fournir *des détails* impossibles à prévoir sur ce qui s'est produit. Aussi, les cas dans lesquels il ne s'agit pas d'événements publics, mais de faits particuliers sur des hommes obscurs, ont généralement beaucoup plus de valeur.

Faits de Divination

Mais nous sommes bien loin d'affirmer que les cas de clairvoyance dans le passé, le présent ou l'avenir soient rares, ou inconnus, chez les sorciers africains. Ils ont même été connus dès les premiers temps des explorations du Continent Noir.

Le capitaine Jobson raconte qu'en arrivant en Afrique en 1620, il trouva sur la côte un Portugais du nom de Gaspard Consalvo, qui le salua sans aucun signe de surprise pour sa venue, impossible à prévoir, et l'invita à dîner chez lui, où tout était déjà prêt pour le recevoir. Jobson, ne concevant pas comment il pouvait être attendu, lui marqua sa surprise et sa curiosité; le Portugais répondit avec le plus grand naturel qu'il avait, depuis quelques jours déjà, appris la date de son arrivée par un « marbulh » (prêtre du pays) qui, à son tour, en avait été informé par un « Horeg » (un esprit); il lui fit même connaître ce « marbulh » (1).

Mr David Leslie, chasseur et commerçant sud-africain, a communiqué le récit suivant à son ami, Mr Cyril Campbell, ancien correspondant de guerre du *Times* :

J'avais envoyé à l'intérieur du pays mes chasseurs indigènes d'éléphants, qui devaient me rejoindre ensuite à telle date, dans telle localité. En arrivant en ce lieu, je constatai qu'aucun de mes chasseurs ne s'y trouvait encore. N'ayant pas grand'chose à faire où j'étais, je me rendis chez un médecin indigène fort réputé, rien que pour me distraire et me rendre compte de ce que me dirait cet homme. Le médecin s'y refusa d'abord, parce que, disait-il, il ne savait pas comment s'y prendre avec les blancs. Il consentit enfin et dit

(1) *Histoire générale des Voyages*, t. IX, p. 131.

qu'il ouvrirait la porte de la « distance » et voyagerait à travers celle-ci, même si cela devait lui coûter la vie (1). Il demanda alors combien étaient les chasseurs, et le nom de chacun d'eux. J'hésitai d'abord un peu à lui fournir ces renseignements, mais je finis par céder.

Le devin alluma alors huit feux, un pour chaque chasseur, et jeta dans les flammes des racines qui brûlèrent en répandant une fumée malsaine. L'homme absorba ensuite certaines drogues et tomba en trance durant une dizaine de minutes: ses membres s'agitaient incessamment. En sortant de trance, il râtela les cendres du premier feu et décrivit l'aspect de l'homme que le feu représentait, disant ensuite : « Cet homme est mort de la fièvre et son fusil est perdu ». Il déclara que le deuxième chasseur avait tué quatre éléphants; il indiqua la forme et les dimensions de leurs défenses. Il dit que le suivant avait été tué par un éléphant, mais que son fusil allait être rapporté. Puis il exposa l'aspect et les aventures des autres, ajoutant que les survivants ne rentreraient pas avant trois mois, et qu'ils voyageraient par une route différente de celle qui avait été convenue.

La prédiction se réalisa exactement dans tous ses détails. Comme les chasseurs étaient disséminés dans une contrée de plus de cent milles d'étendue, l'homme ne pouvait avoir puisé chez les indigènes les informations à leur sujet. Il ne pouvait d'ailleurs prévoir que j'irais le consulter (2).

Dans le *Borderland* (3), on trouve rapporté le trait suivant, qu'un Anglais habitant Calcutta transmit à William Stead. Cet Anglais, qui vivait au Transvaal en 1885, se trouvait à la chasse avec un de ses compatriotes et un Boer, à 400 milles au Nord de Prétoria. Ils rencontrèrent un sorcier-médecin Cafre auquel, par manière de distraction, ils demandèrent de leur dire la bonne aventure.

Le devin — poursuit le rapporteur — vida sur le sol le contenu d'un petit sac rempli de menus morceaux de verre bigarré, de fer, de poterie, des os, des cailloux, etc. Après avoir examiné attentivement ces objets, il adressa la parole à l'un des consultants et lui dit que, deux ou trois ans auparavant, il avait traversé « les grandes eaux » pour se rendre dans le pays des blancs; que là il avait demandé en mariage une jeune fille qui mourut peu de temps après, et que maintenant il était fiancé à une autre jeune fille de Prétoria; mais que, malgré leur affection mutuelle, le mariage n'aurait pas lieu; le père de la jeune fille allait, en effet, retirer son consentement, ne trouvant pas suffisantes les ressources financières du fiancé. Ce qui se rapportait au passé et au présent était parfaitement exact; quatre mois après se réalisa ce qui concernait l'avenir.

Le sorcier jeta alors les petits objets pour l'autre consultant, mais il les replaça aussitôt dans le sac, en refusant de faire connaître la prédiction qu'il y percevait... Pressé de questions, il répondit qu'il y voyait de tristes choses et qu'il ne voulait pas causer de chagrin à son client. Le voyageur, dont la

(1) On peut supposer que le sorcier pensait qu'un plus grand effort lui serait nécessaire pour se « mettre en rapport » avec un blanc, par manque d'affinité avec lui, et que cela rendrait indispensable l'absorption d'une plus forte dose de breuvages et de fumigations, dans le but d'entrer dans un état de trance plus profond; ce qui pouvait ne pas être sans danger pour lui.

(2) *Occult Review*, de Londres ; Décem, 1918, p. 344.

(3) Avril 1895, p. 154.



curiosité se trouvait être, par cela même, vivement piquée, lui ordonna de jeter les cailloux une fois encore, et de lui faire part de ce qu'il y voyait. Le magicien obéit et dit alors : « Tu es marié et tu as deux enfants, dont la plus petite, qui peut avoir dix-huit mois, est si malade, que le médecin estime qu'elle en mourra. Sa mère va et vient, très agitée, en la tenant dans ses bras et en disant : « Elle mourra avant l'arrivée de son père, qui ne la verra plus ».

Les deux chasseurs ne furent de retour à leur pays que six semaines après; l'Anglais dont il s'agit ne songeait plus aux tristes présages du Cafre. Mais lorsqu'il arriva chez lui, sa femme, courant à sa rencontre avec les deux enfants, l'accueillit par ces mots : « Oh, Tom, que je suis contente de te voir! Notre petite Violette a été bien malade. » Alors, l'Anglais se souvint des prédictions du sorcier, il sortit de son sac le carnet où il avait enregistré ces communications, et demanda à sa femme quand le bébé avait été malade. La coïncidence des deux dates était parfaite. Il questionna sa femme pour savoir si elle ne se souvenait point d'avoir prononcé quelque phrase remarquable dans les moments du plus grand danger; elle répondit qu'en tenant la petite enfant dans ses bras, elle ne savait que répéter ces mots : « Ah! ma mignonne, je crains bien que ton père ne te reverra plus! »

Le rédacteur du récit que l'on vient de lire pense qu'il ne faut regarder les petits objets dans lesquels le Cafre paraissait lire la bonne aventure que comme un simple moyen empirique de concentrer l'attention et de provoquer en soi des hallucinations lucides. C'est la théorie communément admise par les métapsychistes.

Le Dr Schulz, ancien médecin de l'armée allemande, a publié dans la *Frankfurter Zeitung* (1) ce qui suit :

Permettez-moi de vous narrer ce qui m'est advenu dans les régions sauvages de l'Est Africain. Je me trouvais en compagnie d'Ernest Marcis, le rédacteur connu du journal *Land und Volk*, de Prétoria, et actif antagoniste de Kruger avant la guerre des Boers, sur les bords du Sabi, où je m'étais rendu vers la fin de la guerre, chargé d'une mission spéciale dans l'intérêt des Boers. Marcis tomba gravement malade de la fièvre, lorsqu'il entra en convalescence, il me proposa comme passe-temps d'appeler un soi-disant « docteur » cafre, qui, pour nous amuser, nous prédirait l'avenir. Je ris de cette sottise, mais Marcis m'affirma que ces « docteurs » prophétisent souvent des choses très surprenantes et révèlent aussi le passé.

Finalement nous fîmes chercher un de ces docteurs dans l'Etat voisin; ni Marcis ni moi, ne l'avions jamais vu. C'était un homme d'environ 45 ans, à barbe clairsemée, légèrement grisonnante, et à regard brillant comme de fièvre ou de griserie. On aurait pu croire qu'il avait pris un narcotique. Tout d'abord il s'assit et, avec force simagrées, lança en l'air un grand nombre d'os marqués de signes mystérieux; puis les examina après leur chute sur le sol. Comme je ne connaissais pas la langue cafre, il fallut se servir comme interprète d'un mulâtre qui parlait français.

J'interrogeai le Cafre minutieusement sur les tenants et aboutissants de ma famille, sur le nombre de mes frères et sœurs vivants et morts, de mes neveux

(1) Reproduit par les *Psychische Studien* (Leipzig), février 1904.

et nièces, etc.; c'était là des choses que personne, en dehors de moi, ne pouvait connaître; ce n'est que peu auparavant que le hasard m'avait mis en rapport avec Marcis à Béira (Afrique Portugaise), et je ne savais rien de lui. De plus, Marcis ne parlait pas assez bien le cafre pour avoir pu instruire le sorcier de mes affaires de famille, même s'il les avait connues...

Or, le Cafre me dit tout, exactement, sans la moindre erreur. Et ce n'est pas tout. Sans être interrogé, il raconta des événements de ma vie qui m'étaient parfaitement désagréables. et comme conclusion il m'annonça que je retournerai au Nord, là d'où j'étais venu. Ceci était loin de ma pensée, car j'étais décidé à m'établir à Prétoria comme médecin. J'avais même fait diriger vers Prétoria lettres, livres et argent. Les Anglais, qui connaissaient fort bien tout ce que j'avais fait en faveur des Boers, ne me laissèrent pas rentrer au pays, bien que des personnes très influentes intervinssent personnellement pour moi auprès de Lord Milner (1902). La prédiction s'accomplit : après avoir longtemps attendu à Lourenço-Marquez, je retournai dans mon pays. La chose me frappa tellement à cette époque, que j'en pris note immédiatement et envoyai le jour même le papier à Béira pour le faire parvenir à M. B. W., banquier à D...

Je n'ai pas d'explication de ce fait. Eugène Marcis peut en attester l'exactitude, car il était présent. Je pense qu'avec le temps on trouvera l'explication de ces choses, sans avoir recours au Spiritisme.

Mr C. H. Bull, de Durban (Natal), a longuement entretenu son auditoire, au cours d'une conférence faite à Liverpool, le 8 juillet 1912, et publiée par le *Light* de Londres (17 et 24 août de la même année), des croyances religieuses des Zoulous et de leurs pratiques de divination. Voici l'un des nombreux faits qu'il a exposés :

Il y a plusieurs années de cela, une de mes parentes, habitant sur la côte, près de Durban, égara une montre en argent à laquelle elle tenait beaucoup. En vain fit-elle le possible pour la retrouver. Petit à petit, cependant, l'incident fut oublié, jusqu'au jour où ma parente y songea tout à coup en apprenant qu'une vieille devineresse était venue de l'intérieur du pays pour voir quelques membres de sa famille habitant la côte, à cinq milles de là. Sans rien dire à personne, elle décida de questionner la vieille femme au sujet de la montre disparue. Dès son arrivée à la petite maison où se trouvait la sorcière, celle-ci, aussitôt qu'elle vit la consultante, et sans lui donner le temps d'ouvrir la bouche, lui dit :

— Vous venez pour me questionner au sujet de quelque chose que vous avez perdu depuis longtemps déjà; quelque chose de rond, de lisse, fait de métal blanc. C'est un de ces objets par lesquels vous, les blancs, calculez le temps. Mais la première chose que vous verrez en rentrant chez vous, ce sera cet objet !

Incrédule, surtout devant l'étrangeté de cette réponse, la consultante rentra donc chez elle.

En attendant, durant l'absence de la dame, son petit garçon s'était mis à jouer, dans l'antichambre, avec ses billes, dont l'une, de couleurs bariolées, roula sous un harmonium américain, placé transversalement dans un coin de la pièce. Pour couper court aux lamentations du garçonnet, on déplaça l'harmonium; on découvrit alors que les fourmis blanches avaient fait un trou dans

le parquet. La bille s'y était glissée, en se posant sur une couche de sable menu; elle gisait à côté de la fameuse montre.

Afin de faire plaisir à sa mère et de la surprendre, le petit plaça la montre sur le coin de la table, le plus près de la porte de la maison; aussi, la première chose que vit ma parente en rentrant chez elle, fut la montre tant regrettée.

Ce fait pourrait ne pas constituer un cas de « prémonition » proprement dit. La négresse a peut-être perçu ce qui venait de se passer au loin, dans la maison de la consultante; ce serait alors un cas de vision à distance; on pourrait même parler de télépathie; le « rapport » entre la devineresse et les gens de la maison aurait, en ce cas, été établi par la consultante. En tout cas, c'est toujours de la métagnomie.

Le même C. H. Bull raconte encore qu'en discutant récemment ces questions avec l'un de ses amis, plutôt agnostique, et qui ne paraissait pas prendre tout cela très au sérieux, il lui dit : « Mais voyons, vous avez une longue expérience des Cafres et de leurs mœurs : ne les avez-vous jamais vu déployer des facultés dépassant de quelque manière les sens normaux et que vous ne puissiez expliquer? » — « Oui », répondit-il, après avoir réfléchi un instant. Et il raconta ce qui suit :

Il y a quelques années, je voiturais les marchandises entre Durban et Umzimkulu. Une fois, en arrivant à destination, je m'aperçus qu'il me manquait une caisse, que j'étais pourtant bien sûr d'avoir chargée avec le reste, et qu'il me fallait donc payer à son propriétaire. En revenant à ma ferme, je racontai cet incident à mon frère qui, plutôt par manière de plaisanterie que pour autre chose, me proposa d'aller interroger un devin indigène. J'acceptai et nous y allâmes ensemble. Le sorcier nous déclara lui-même, dès qu'il nous vit, l'objet de notre visite; après quoi, il commença à parler comme en un rêve.

« J'aperçois une voiture chargée de caisses monter la colline d'Ungwababa; il a beaucoup plu, et les routes sont en mauvais état. A moitié chemin sur la colline, la pluie a formé un bourbier; la voiture y glisse, en déplaçant une petite caisse, qui tombe sur le sol; mais le voiturier, tout occupé à entraîner ses chevaux sur la montée, ne s'en aperçoit point.

» Maintenant le char est passé hors de vue; mais je vois un Cafre gravir la colline. En arrivant à l'endroit où gît la caisse, il s'arrête un peu à l'examiner, puis il monte au sommet de la colline, d'où il promène un long regard tout autour. A présent, il revient sur ses pas, pousse la caisse d'un côté de la route, la fait glisser sur les hautes herbes de tambouti, arrive à un grand arbre d'indonie, sous lequel il y a un casque de bananes sauvages à moitié desséchées. Il place la caisse au milieu du casque, cache le tout sous des feuilles sèches, et s'en va. La caisse est encore là. »

Bien qu'absolument incrédule, j'expédiai deux boys à l'endroit indiqué; ils revinrent avec la caisse égarée, qu'ils avaient trouvée en suivant exactement les indications données par le devin.

Est-ce à dire que les devins nègres soient tous extra-lucides et infaillibles, comme ils le paraissent dans les quelques cas que nous venons de citer? Pas du tout. *Il y a mieux encore :* c'est qu'ils ressort des renseignements qu'en donnent les voyageurs en ces pays qu'il y en a, parmi

eux aussi, d'excellents, de médiocres et de mauvais; que les meilleurs eux-mêmes ne sont pas toujours « en forme » et se trompent parfois, au moins partiellement, surtout vis-à-vis de certains consultants; que les choses se passent en somme à peu près comme chez nous. Les mêmes causes d'erreur semblent agir chez les devins sauvages et chez les civilisés — ce qui est très significatif. Parmi ces causes d'erreur, la plus fréquente est, naturellement, celle constituée par les idées préconçues, conscientes ou subconscientes, du sujet. Mais il y en a d'autres encore, que connaissent également les métapsychistes : elles sont engendrées par l'interférence inopportune d'autres phénomènes psychiques, dont quelques-uns « surnormaux », tels que la « transmission de pensée ». Il nous suffira d'exposer ici, à titre d'exemple, deux cas racontés par Mr Douglas Blackburn (1), qui était évidemment, sans s'en rendre compte, un bon « agent » télépathique.

Durant son long séjour au Transvaal et au Natal, on lui vola un rouleau de peaux de chats-tigres. Les soupçons tombèrent sur un jeune Cafre de mauvais caractère. Un sorcier-médecin cafre étant passé par là quelques jours après, M. Blackburn lui demanda, par curiosité, de découvrir le voleur. Une trentaine d'indigènes vinrent assister à l'épreuve, dont le garçon soupçonné. Après de longues formalités magiques, le sorcier passa à plusieurs reprises devant tous les assistants, rôdant tout spécialement autour du jeune homme en question, qu'il finit par toucher de sa baguette, en le désignant ainsi comme le voleur. Deux jours après, Mr Blackburn découvrit le vrai coupable : une femme, qui avoua. En désignant le jeune homme, le sorcier n'avait fait que subir la répercussion mentale des soupçons entretenus par le consultant.

Dans le fait qu'on vient de lire, on peut supposer que Mr Blackburn avait laissé inconsciemment percer par son attitude ses soupçons au sujet du jeune Cafre, et que le sorcier avait pu s'en rendre compte — ce qui rendrait inutile de recourir même à l'hypothèse de la transmission de pensée du consultant au sorcier. Ceci, bien que Mr Blackburn affirme s'être toujours tenu sur ses gardes, en restant derrière le sorcier, pour que celui-ci ne pût le voir. Mais un doute analogue n'est plus possible dans le deuxième cas, qui est, par conséquent, plus probant.

Mr Blackburn attendait, ce jour-là, à sa ferme une jeune dame qui, quelques mois auparavant, avait failli être désarçonnée par le poney, un peu vif, qu'elle montait. Cette scène, qui s'était passée sous ses yeux, avait impressionné Mr Blackburn qui, sachant que la dame montait le même cheval, et constatant qu'elle était en retard, commença à craindre vaguement un malheur. Il s'adressa au même sorcier, en lui demandant qui arriverait, ce jour-là, à la ferme. Le sorcier lui décrivit une jeune femme, habillée de *blanc* (comme elle l'était lors de la scène dont nous avons parlé), et qui montait un poney, lequel se cabrait et menaçait de

(1) *Light*, 14 avril 1906.

la désarçonner. La dame arriva peu après. Elle portait une robe de *couleur brune*; sa monture avait été bien sage durant tout le parcours; tout s'était passé le mieux du monde. Cette fois encore, le sorcier n'avait fait que percevoir les pensées subconscientes de Mr Blackburn. Ceux qui ont l'habitude de consulter nos pythonisses et savent le faire avec un certain esprit critique, rencontrent des faits analogues tout le long de leurs consultations.

On voit aisément que cette analogie de résultats, même dans la nature des insuccès partiels, est toute en faveur de l'authenticité des phénomènes que l'on obtient, aussi bien dans les pays sauvages que dans ceux civilisés.

Les erreurs que nous venons de signaler sont d'ailleurs celles qui rendent fatalement défectueux l'emploi de la clairvoyance dans la recherche des criminels, dont les sauvages — et même des chrétiens à demi civilisés, tels que les Ethiopiens — font un si grand usage, et que nous exposons dans un chapitre spécial de notre *Histoire*. Ces faits de nature « policière », de même que ceux de nature « juridique », les *Ordalies* proprement dites (« jugements de Dieu »), encore en pleine vigueur chez les non-civilisés, et contre lesquelles les missionnaires luttent âprement, grossiraient beaucoup la liste des phénomènes paranormaux que nous pourrions citer ici à l'actif des sauvages; mais cela nous prendrait plus de place qu'il ne nous est loisible d'en disposer.

On a pu remarquer que les sorciers africains dont nous avons parlé jusqu'ici, contrairement à ce que l'on suppose généralement, ne songent point à attribuer à des esprits les résultats de leurs facultés divinatoires. Mais l'hypothèse spiritualiste marche très souvent de conserve avec celle naturaliste, surtout chez les peuplades qui se sont déjà un peu rapprochées de la civilisation. Nous allons en voir quelques exemples.

Aux îles Comores, il y a très peu de Musulmans, malgré la longue domination arabe; le seul culte des indigènes est celui des morts, qu'ils pratiquent en offrant leur propre corps, pendant une période indéterminée, à la possession des « esprits ». Au cours d'une conférence qu'il a faite, le 6 mai 1911, à la Section locale de l'Union Chrétienne des Jeunes Gens, M. Urbain, un colon notable de l'île de Mayotte, a exposé avec beaucoup d'intéressants détails les pratiques assez étranges de ce culte. Et il ajoute :

Un indigène de Mayotte possédait un boutre arabe (grande embarcation de dix tonnes), avec laquelle il faisait la traversée du Canal de Madagascar, et qu'il louait pour une somme de cent francs par voyage. Il mourut subitement. On supposait qu'il avait mis de l'argent de côté avec cette entreprise; mais comme aux Comores il n'existe pas de banquier, et que les indigènes ont l'habitude d'enfouir leur pécule tantôt à un endroit, tantôt à l'autre, généralement dans la terre, au pied d'un arbre, on ne savait où s'adresser pour s'en assurer.

La famille eut l'idée de se procurer les renseignements nécessaires auprès du mort lui-même, et on consulta pour cela un des « entrancés ». Celui-ci dit

à la veuve de mesurer la ligne droite joignant deux pieds d'un lit se trouvant dans la case qui avait été habitée par le défunt (pieds arrêtés, selon l'usage, sur deux pierres fixées en terre), de creuser au milieu de cette ligne; le trésor serait trouvé là. On creusa, et le trésor fut trouvé.

Ce fait est de notoriété publique à Mamoutzou, dont le chef du village s'appelle Batholo; il remplit aussi les fonctions de cadi, c'est-à-dire de chef religieux (1).

Dans ses *Esquisses Sénégalaises* (Paris, 1853), le Père Boilat raconte qu'il alla trouver un jour un marabout de race mandingue, avec l'intention formelle de le convaincre de supercherie. Il était accompagné de plusieurs missionnaires qui devaient être témoins de la défaite du devin. Le marabout était assis à terre, ayant devant lui un tas de sable. Sans s'étonner du nombre et de la qualité des visiteurs, il les pria de faire mentalement leurs questions et de les « cracher sur le sable ».

-- J'ai beau chercher, dit-il au Père Boilat qui avait posé la première question « mentale ». Je ne trouve rien. Il faut donc que tu n'aies pensé à rien...

C'était vrai. Pour continuer son enquête, le missionnaire recommença son expérience, mais en arrêtant son esprit sur un objet déterminé.

— Tu recevras dans quinze jours le papier que tu attends de ton pays, vaticina le marabout.

Et la prédiction se réalisa, ainsi que celles qu'il fit aux autres prêtres désireux de mettre sa science à l'épreuve.

Nous avons dit que le devin en question était un marabout; donc un musulman. Mais ceci est accessoire. Ses pratiques occultes ne tenaient qu'à ce qu'il était de race mandingue:

Les Mandingues — explique le P. Boilat — sont les bohémiens du Sénégal et de la Haute-Guinée. Ils vont de porte en porte en offrant leurs services spéciaux en échange de rémunérations parfois importantes. Ils font leurs prédictions par le moyen de la vision dans le cristal. Pour cela, ils emplissent d'eau limpide une calebasse qu'ils considèrent longuement et au-dessus de laquelle ils font des passes...

Après le missionnaire catholique, le missionnaire protestant. Ce dernier n'est rien moins que le célèbre David Livingstone, qui a inséré le récit suivant dans son livre : *Missionary Travels* (p. 86); on y voit un devin qui finit par prédire sa propore mort tragique — ce qui contribue à montrer sa sincérité.

Nous reproduisons ici le résumé qu'en donne Andrew Lang (2) :

L'aventurier Sebituani étant poussé par la tribu des Matabels à chercher à son choix de nouvelles contrées où résider avec la tribu en question, songeait à descendre le fleuve Zambèze, jusqu'à prendre contact avec les blancs. Cepen-

(1) *Bulletin de la Société d'Etudes Psychiques de Marseille*, 1912, n° 29.
(2) *The Making of Religion*, chap. VII.

dant, Tlapani, le sorcier, qui « avait des rapports avec les dieux tutélaires de la tribu », indiqua au contraire l'Occident en tournant son visage de ce côté.

Tlapani, quand il voulait prophétiser, s'y préparait en se soustrayant à la vue de tous jusqu'à la pleine lune. Il se cachait probablement en quelque caverne, où il tombait sans doute dans un sommeil mesmérique ou hypnotique, et d'où il sortait mûr pour la prophétie. Dans ces conditions, frappant des pieds, sautant, criant d'une façon spéciale et violente, et battant la terre de sa massue (pour évoquer des esprits souterrains), il déterminait en soi une sorte de crise ou extase, durant laquelle il prétendait ignorer complètement ce que sa lèvre proférait.

Tlapani, donc, se mit en état de « possession », puis il se tourna vers l'Orient et dit : « De ce côté, ô Sebituani, je vois un grand feu flamboyant, que tu dois éviter pour ne pas être brûlé. Les dieux conseillent : Ne vas pas par là ! ». Puis il se tourna vers l'Occident et dit : « Je vois une ville et une nation d'hommes noirs. Ce sont les hommes des eaux; leurs troupeaux sont rouges... Je vois périr ta tribu; garde-toi d'exterminer les hommes noirs; épargne tes futures tribus, car tu les gouverneras. »

Jusqu'ici, rien que de bons conseils. Mais voici qu'il s'adresse à l'un des chefs et s'écrie : « Toi, ô Ramosini, tu périras avec ton village entier; et si Mokari part le premier, il périra le premier. Toi, Ramosini, tu seras le deuxième à mourir. » Puis, prédisant sa propre infortune : « Les dieux accorderont aux autres de se désaltérer avec des eaux limpides et bonnes, et me feront boire des eaux amères. Ils me rappelleront, et j'irai avec eux ».

Or il arriva que, quelque temps après, leurs villages étaient détruits; que Mokari mourait, que Ramosini mourait, que Tlapani, le sorcier, mourait, et que Sebituani, obéissant à la prophétie, rama vers l'Occident où il fut attaqué par la tribu Bokéina, qu'il vainquit, épargna et gouverna.

Un autre missionnaire connu, le Rév. Père Trilles, retour du pays M'fang, a relaté une histoire bien extraordinaire. Elle est un peu longue; nous allons la résumer.

Un certain Ngéma Nzago, qui est à la fois le chef de la tribu des Yabikou et un féticheur célèbre, a sur les indigènes un pouvoir extraordinaire, qui lui vient de ce qu'il guérit les maladies dont ils sont atteints, leur indique le moyen de faire fortune, etc. Il dit un jour au P. Trilles, avec lequel il était assez lié : « C'est demain le grand palabre de tous les sorciers de la région; nous devons tous nous réunir sur le plateau de Yemvi, à l'ancien village abandonné ». Or, le village en question était à *quatre jours de marche* de l'endroit; et le P. Trilles ayant manifesté son étonnement et mis en doute la possibilité de ce fait : « Tu ne me crois pas — reprit le sorcier — eh bien ! viens ce soir dans ma case; c'est de là que je partirai ».

Le missionnaire, exact au rendez-vous, trouva le sorcier au début de ses préparatifs. Pour mieux vérifier, il lui dit :

— J'aurais une commission à te confier. Sur ton chemin, au pied du plateau, tu dois traverser le village de Nshong. Tu connais Esaba, mon catéchiste, qui habite là. Eh bien ! en passant devant sa porte, voudrais-tu lui dire que j'ai absolument besoin de le voir, qu'il vienne immédiatement et qu'il m'apporte en même temps les cartouches de fusil de chasse que je lui ai données à garder ?

— Ta commission sera faite. Esaba recevra ton message ce soir même, et demain il se mettra en route.

Après des gesticulations, des paroles, des chants, après s'être frotté le corps entier d'un liquide rougeâtre, d'odeur fortement alliacée; après l'intervention d'un gros serpent qui, à un certain moment, descendant du toit, vient se rouler autour du corps du sorcier, celui-ci tombe en un sommeil léthargique. Son corps est d'une rigidité cadavérique. Le P. Trilles enfonce une épingle dans la chair de cet homme — aucune contraction de muscles; les mouvements du corps sont imperceptibles. Le serpent n'est plus là.

Le missionnaire passe la nuit auprès du sorcier, sans s'éloigner même un instant, pour éviter tout subterfuge.

Dans la matinée du lendemain, le sorcier se réveille lentement, regarde ahuri autour de lui, puis, apercevant le Père : « J'ai fait la commission, » dit-il, et il parle longuement de la grande réunion de sorciers à laquelle il vient de prendre part.

Le soir du troisième jour après cet entretien, arrivait à la Mission un noir chargé d'une commission pour le R. P. Trilles. « Voici les cartouches que tu m'as fait demander par le sorcier », dit-il. — Comment ? tu l'as donc vu ?. — Non; mais je l'ai entendu, la nuit, m'appeler et me dire de l'extérieur de ma case que tu voulais avoir cela aussitôt.

Le Père Trilles a raconté cet événement dans une conférence qu'il a faite à la Société de Géographie Commerciale de Nantes, le 23 novembre 1906; il l'a inséré dans un beau livre qu'il a fait paraître plus tard : *Fleurs noires et Ames blanches*; enfin, *l'Almanach des Missions* de 1907 l'a publié à son tour. M. Paul Le Cour nous a écrit en 1921 :

J'ai eu l'occasion de parler plusieurs fois au P. Trilles. Son récit est si extraordinaire, qu'à diverses reprises j'ai demandé à l'auteur s'il n'y avait pas introduit quelque part d'affabulation — surtout dans l'épisode du serpent. Mais le P. Trilles m'a dit et écrit : « Tout le récit est authentique ».

Ce que l'on rencontre de réellement intéressant dans ce récit, si l'on est prêt à le regarder comme authentique (et il n'y a aucune raison théorique de douter de son authenticité), c'est la communication surnormale faite par le sorcier au catéchiste Esaba — d'autant plus qu'il s'agit là d'un fait de nature strictement *expérimentale*. Il semble s'agir d'une transmission de pensée ayant provoqué chez Esaba une hallucination auditive véridique — si toutefois on ne doit pas admettre un vrai cas de « bilocation », ce qui ne nous semble pas nécessaire. En tout cas, le fait est loin d'être sans exemple dans la thaumaturgie chrétienne, dans les fastes de la sorcellerie et dans les phénomènes recueillis par les métapsychistes modernes.

Ce qui concerne le palabre des sorciers sur le plateau de Yemvi serait presque de nature à justifier la croyance aux fameuses réunions du Sabbat. Mais il n'y a à l'appui de ce fait que les hâbleries de Ngéma — autant dire rien du tout.

Quant à l'épisode du serpent, qui a estomaqué M. Le Cour, si on

l'examine de près, il est loin d'être aussi extraordinaire qu'il paraît au premier abord, dans le récit savamment tourné du P. Trilles. L'excellent Ngéma était sans doute aussi charmeur de serpents; le reptile dont il s'agit et que le missionnaire avait déjà vu à plusieurs reprises chez le sorcier, faisait partie de sa mise en scène et représentait pour la galerie le « Démon familier », exécuteur des volontés de son maître et fascinateur; mais il ne joue en somme qu'un rôle de parade dans toute cette affaire, bien qu'il ne soit pas malaisé de comprendre comment l'explique le P. Trilles. Celui-ci, au demeurant, n'explique pas sa disparition. « Le serpent a disparu », écrit-il, sans chercher ouvertement à insinuer que cela ait eu un caractère mystérieux. La bête avait, selon toute probabilité, bien sagement réintégré, à un certain moment, le chaume du toit dont elle était descendue. Ngéma ne pouvait même pas prétendre l'avoir envoyée chez Esaba, ou s'être lui-même « incorporé » en cet animal, car celui-ci n'aurait pu accomplir en une nuit ce long voyage, et encore moins parler au catéchiste — bien que l'on possède des exemples de serpents qui auraient parlé, dès l'aube du monde...

Lycanthropie et Envoûtement

Il n'est pas moins vrai que l'on voit figurer dans plusieurs faits de vision à distance, chez les sauvages, cette fantastique particularité de la « lycanthropie », c'est-à-dire de la transformation du sorcier en loup, ou, par extension, en un autre animal.

Le professeur W. Schneider, dans son ouvrage bien connu sur *Les Religions des Nègres Africains*, s'exprime ainsi :

> La croyance en le pouvoir de se transformer est très commune parmi ces gens. Au *werwolf* (loup-garou) allemand correspondent l'homme-hyène, l'homme léopard, chacal, crocodile ou éléphant. La croyance en l'homme-hyène est répandue dans le Congo, en Fanganika, dans le Haut-Nil et au Soudan Oriental.

M. André Nervin, écrivant de Dakar, septembre 1908 (1), dit :

> On m'a montré le corps « vide » d'un sorcier parti pour une de ces expéditions.
>
> — Tu peux toucher, frapper, piquer, couper, t'asseoir dessus. Mets ta main sur la place du cœur, tu ne sentiras aucun battement, car il emporte toujours son cœur avec lui... Quand ils errent dans l'espace, les sorciers peuvent prendre les formes les plus diverses et s'incarner dans le corps des animaux.

Le Dr R.-W. Felkin, qui accompagna Emin Pacha dans sa fameuse expédition dans l'Uganda, a communiqué à la *Society for Psychical Research* (qui l'a publié en avril 1899), un cas de cette sorte. A Lado, on amena dans la tente d'Emin le « m'logo », ou sorcier de l'endroit, qui prétendait s'être changé, la nuit précédente, en chacal, et avoir été, en

(1) *Echo du Merveilleux*, 1er Nov. 1908.

remontant le Nil, bloqué par les herbes, jusqu'à Meschéra-er-Rek (à 550 milles de Lado), où il avait vu deux vapeurs, dont l'un portait du courrier pour Emin et ses compagnons. Le sorcier confirma à Emin cette histoire, ajoutant que les deux vapeurs étaient commandés par un Anglais, qu'il décrivit minutieusement, à tel point que les Européens comprirent qu'il devait s'agir de Lupton bey; il termina en disant que celui-ci arriverait dans un mois. (Emin était sans lettres d'Europe depuis un an). Lupton bey arriva, en effet, trente-deux jours après. Il résulta que le sorcier n'avait pas quitté le village depuis longtemps. Avait-il pu être renseigné par des indigènes venant de Meschéra? Le Dr Felkin estime que non; cette impossibilité est moins évidente pour nous. En tout cas, le fait de la transformation du sorcier en chacal ne repose que sur l'affirmation du sorcier et n'explique d'ailleurs rien, car un chacal, lui non plus, ne peut faire 550 milles en une nuit.

Dans notre ouvrage, nous nous occupons largement des étranges histoires de lycanthropie racontées par les blancs qui ont habité en ces pays — surtout de celles qui ont été recueillies par M. Richard Bagot, en octobre 1918 sous le titre de : *The Hyenas of Pirra*. Ces faits ont pour trois quarts converti à la croyance en la lycanthropie quelques officiers britanniques qui y ont été mêlés. C'est très curieux; mais nous ne pouvons nous y arrêter dans ce résumé, pas plus d'ailleurs qu'à plusieurs autres prétendues pratiques des sorciers africains, dont l'envoûtement — c'est-à-dire les opérations magiques ayant pour but de faire périr quelqu'un, lentement, à distance. Schopenhauer, dans *Ueber den Willen in der Natur*, parlant de l'envoûtement, en usage dans un petit groupe de l'île de la Polynésie, avait remarqué :

Cette pratique de sorcellerie mérite d'attirer notre attention, surtout parce qu'elle se présente essentiellement de même que la sorcellerie européenne, bien qu'il ne puisse être question ici d'aucune influence provenant de nos pays.

Ceci ne signifie évidemment pas que les opérations magiques sur des figures de cire, ou autre matière, aient réellement quelque efficacité. Cela est loin d'être prouvé, malgré les fameuses expériences du colonel de Rochas et autres. On peut admettre la suggestion verbale, quand la personne contre laquelle était tourné le maléfice était connue du sorcier; et *peut-être* l'influence d'une suggestion mentale, en d'autres cas. Mais en somme, il est certain que ce prétendu phénomène est connu des non-civilisés du monde entier. Nous nous bornerons à citer un exemple caractéristique qui a été exposé par Marguerite von Eckenbrecher (1). Ayant passé de longues années dans l'Afrique Occidentale avec son mari, propriétaire d'une plantation importante, elle n'est rentrée en Europe que lors de la révolte des Héréros contre la domination allemande. Voici

(1) *Was Afrika mir gab und nahm*, Berlin, 1907.

un abrégé de ce qu'elle raconte, en parlant de l'usage d'échanger des cadeaux à certaines occasions :

Un jour, un officier établi dans le district de Kalahari arriva dans un village de Bushmen. Après l'échange habituel de cadeaux, il se retira dans sa tente, qui avait été dressée dans le voisinage.

Peu de temps après, le tout puissant du village, le guérisseur, apparut sur le seuil, couvert d'amulettes et d'autres objets de sorcellerie et, tout en faisant force courbettes à l'officier, il lui fit remarquer qu'on l'avait oublié dans la distribution des cadeaux. L'officier, impatienté, l'envoya à tous les diables ses frères. Il y eut alors entre les deux un échange de propos sans aménité, et le sorcier finit par s'en aller, non sans avoir dit avec un rire méchant :

— C'est bien, je m'en vais. Mais tu ne tarderas pas à me rappeler. Je serai le bienvenu et tu me couvriras de cadeaux... Je t'enverrai des pierres dans le ventre qui pèseront lourd, oh! si lourd! Tu te tordras de douleur. Je m'en vais à présent, mais pas pour longtemps. Hi! Hi! Hi!

Une demi-heure après, l'officier, qui s'était endormi, se réveilla. Un malaise s'emparait de lui. Il se leva; ses membres lui paraissaient être de plomb et des douleurs d'estomac atroces le tenaillaient. Du thé, des frictions — rien n'y fit. Il fallut bien rappeler le sorcier, qui rôdait près de la tente.

Tranquillement, il rassembla ce qu'il lui fallait, sautillant dans la tente, ramassant des brindilles dont il fit un petit tas auquel il mit le feu, tout en murmurant une conjuration. Puis, il versa sur le brasier des essences et des herbes produisant une fumée étouffante, et se mit à danser autour du feu, criant, gesticulant, au point d'être promptement couvert de sueur.

Petit à petit, les douleurs de l'officier se calmèrent.

Absolument épuisé, à bout de forces comme s'il eût été malade, le sorcier ramassa les cadeaux que lui fit remettre l'officier et quitta la tente, non sans avoir lancé la flèche du Parthe à sa victime :

— Comprends-tu maintenant ma puissance? Elle s'étend bien plus loin que tu ne penses! Même jusqu'à l'homme blanc, qui doit lui obéir aussi.

Admettons que tout se soit bien passé comme on l'a raconté à cette dame; mais comment exclure absolument que, malgré la crânerie affectée par l'officier, la suggestion n'ait opéré, subconsciemment, dans son sommeil? On voudrait aussi supposer que le malin sorcier, lors de sa première visite à l'officier, ait répandu dans la tente quelque poudre empoisonnée. Mais il ressort du récit que l'ordonnance de l'officier, qui était là et frictionna son supérieur, n'a souffert de rien.

Oniromancie

Un curieux exemple de divination par les songes (oniromancie) est relaté par le voyageur Duvergier, qui écrit, en parlant des nègres Touaregs du Nord :

Les Touaregs partent souvent pour de longues expéditions; durant leur absence, les familles restent sans leurs nouvelles. Dans le but d'en obtenir, les femmes, richement habillées et ornées de leurs plus beaux atours, vont se coucher sur les tombeaux de leurs morts, en y évoquant l'âme de celui dont

elles attendent une révélation satisfaisante. Et, en effet, elles obtiennent ainsi des informations qui, au dire de tout le monde, sont exactement confirmées, au retour des voyageurs.

Le géographe Pomponius Méla, contemporain de l'empereur Claude, certifie la grande antiquité de cet usage.

Les Augèles, dit-il, ne connaissent d'autre divinité que les âmes des trépassés. Ils ne jurent que par elles, et les consultent en qualité d'oracles. Dans ce but, après avoir exposé leurs questions, ils se couchent sur le tombeau, et regardent le rêve qu'ils font comme une réponse (1).

Les Touaregs sont justement originaires de l'oasis Augèle.

Les Séances « expérimentales »...

Il est certain que les nègres de l'Afrique organisent parfois des séances «expérimentales », assez analogues à celles de nos spirites et dans lesquelles des phénomènes de nature « *objective* » sont censés se produire. M. André Nervin (2), se trouvant dans l'Amouroun (Madagascar), vit six « bourjanes » (portefaix) se réunir dans ce but à l'intérieur d'une case. « Ils prétendent — lui fut-il expliqué — qu'un Angatchi (esprit) de leur connaissance leur apparaît pour leur donner des conseils. Ils disent qu'après un certain temps; ils voient la fumée du feu d'herbes spéciales qu'ils ont allumé dans la case se modeler, prendre une forme, et qu'une voix sort de ce fantôme. » Mais les blancs ne furent pas admis à la séance.

M. A. Danet, dans une lettre adressée de Ranchira (Madagascar) au même journal (1905), fait le récit d'une séance à laquelle il a assisté lui-même et dans laquelle un nommé Taimandebakaka, de race Bara, renommé dans la vallée du Ménamaty pour être un grand sorcier, jouait le rôle de « médium ». Cet homme prétendait voir les fantômes du capitaine Flayette et du lieutenant Montagnole, tous deux morts quatre ans auparavant, au cours d'un combat. Les assistants ne voyaient rien, mais entendaient des voix européennes, « qui ne peuvent être imitées par les indigènes » et le bruit complexe d'un combat. « Cette évocation dura vingt minutes — dit M. Danet — et se passait dans une case simple de quatre mètres carrés, sans compartiments ni étages; l'évocateur ne pouvait donc pas avoir de compères. »

Dans une lettre au *Daily Mail* (juillet 1925), M. G.-K., de Nairobi (Kenya), pour prouver que l'Africain est « spiritiste », parle d'une séance d'indigènes à laquelle assistait une dame européenne. Une voix semblait surgir d'une calebasse placée au milieu de la pièce; elle parlait l'idiome Nandi, qui était familier à la dame. Celle-ci était naturellement incrédule, et apostropha le sorcier, en l'accusant de ventriloquie. L'autre, indigné,

(1) *Africa Interior*, chap. IX.
(2) *Echo du Merveilleux*, 15 Juillet 1910.



quitta la hutte et alla s'asseoir à un endroit d'où sa voix n'aurait pu arriver jusque-là. « Mais — ajoute M. G. K., en rehaussant la solennité de ses dires par l'italique — *dans le silence de la hutte, les mots continuèrent à surgir de la gourde.* »

Dans un ouvrage intitulé *Amazula*, le Dr Callaway parle d'un Zoulou chrétien, appelé John, qui, ayant un schelling à dépenser « dans l'intérêt des recherches psychiques », refusa d'abord de payer un devin qui ne lui avait pas donné de réponses satisfaisantes et garda son capital pour récompenser une performance plus méritoire. Il s'adressa à un sorcier appelé Unomantshinstshi, qui opérait au moyen d'Umabakula, c'est-à-dire de baguettes dansantes, qu'il décrit ainsi :

> Si elles veulent dire « non », elles se laissent tomber immédiatement; pour dire « oui », elles se soulèvent et dansent tout plein; elles sautent enfin sur le consultant. Elles se fixent à l'endroit où cette personne est malade, en la désignant ainsi... si c'est à la tête, elles sautent à la tête... Beaucoup de gens croient plus à Umabakula qu'aux devins. Mais il y en a peu qui aient l'Umabakula.

John ne connaissait que deux Umabakulistes, dit le Dr Callaway. Les baguettes ont environ un pied de longueur. On ne dit point qu'elles soient regardées comme des fétiches.

Cette fois, John fut entièrement satisfait, paya son schelling et rentra chez lui.

Les Phénomènes spontanés

Les phénomènes qui se présentent *spontanément* peuvent offrir moins de valeur que les autres au point de vue scientifique, dans les cas, assez fréquents, où ils sont moins aptes à être bien observés; mais présentent plus d'intérêt au point de vue spécial de la question qui forme l'objet de cette étude. Il est évident, en effet, que les premiers phénomènes surnormaux qui peuvent avoir donné lieu à la naissance des religions furent ceux qui se présentèrent *spontanément*, *inattendus*, à l'observation étonnée de l'homme primitif; les autres, *provoqués expérimentalement*, ne peuvent avoir servi qu'à confirmer les croyances que les premiers avaient fait naître.

Parmi les phénomènes spontanés que les nègres d'Afrique ont remarqués, selon les voyageurs, quelques-uns sont de nature purement subjective. C'est surtout quand se présente chez l'un d'entre eux un dédoublement de la personnalité, que ces indigènes ne savent naturellement pas expliquer comme le font nos psychologues; et plus spécialement quand on croit constater dans les paroles de l'individu tombé en un état psychologique anormal, quelque chose paraissant établir l'identité d'une personnalité étrangère au sujet; lorsque celui-ci, par exemple, parle une



langue qu'il ignore (*xénoglossie*). M. Henri Rusillon (1), des Missions évangéliques de Paris, parlant de ce phénomène chez les Malgaches, l'explique par la théorie classique bien connue des reminiscences de notions disparues de la conscience normale, mais encore gardées par la subconscience, et qui émergeraient dans l'état de trance du sujet; mais il ne semble pas bien sûr que cette explication puisse s'appliquer à tous les cas. De toute manière, les missionnaires catholiques partagent rarement l'avis du Révérend Rusillon, puisqu'ils ont souvent recours aux exorcismes pour chasser, en ces cas, le démon polyglotte. M. E.-H. Bull (2) parle justement d'une circonstance dans laquelle une jeune fille cafre se prit tout à coup à « parler couramment la langue latine » : une phrase vraiment trop concise pour qu'il soit possible de porter un jugement à cet égard. L'Evêque catholique de Natal, après avoir examiné personnellement ce cas, crut devoir recourir aux formules de l'exorcisme, qui fut pratiqué avec tout l'éclat que comportait l'intervention épiscopale. On sait d'ailleurs que les « Annales des Missions catholiques » fourmillent de faits analogues, et que la croyance en l' « obsession » et la « possession » par l'œuvre d'un esprit, généralement mauvais, est fort répandue dans le Continent Noir et appliquée à expliquer, à tort et à travers, non seulement certains phénomènes surnormaux, mais la plupart des maladies mentales et physiologiques.

Dans une conférence faite à la « Society for Psychical Research », de Londres, sur « les formes des apparitions dans l'Afrique Occidentale », Mrs. Mary H. Kingsley constate qu'il est rare de trouver dans cette contrée une personne qui ne connaisse pas quelqu'un ayant vu des apparitions. Celles-ci revêtent parfois la forme d'un dieu, mais le plus souvent ce sont les esprits des morts. « Je crois absolument », dit Mrs. Kingsley, « que l'Africain de l'Ouest voit des apparitions, mais je ne pense pas que cela prouve en rien l'objectivité de celles-ci... Il est possible toutefois que son système nerveux, certainement plus sensitif, lui permette d'apercevoir des choses que l'Anglais, à système nerveux plus obtus, ne voit pas (3).

David Leslie (4) expose des confidences qu'il a reçues, à ce sujet, de quelques Zoulous.

Le D[r] Shepley Part (*loc. cit.*) entendit parler, lui aussi, de lieux hantés dans l'Afrique Occidentale. Il narre le cas arrivé à un commissaire britannique qui, au cours d'un voyage, s'étant logé dans un vieux petit château, construit par les Européens, constata que ses boys croyaient y voir uniformément le fantôme d'un homme blanc, dont ils donnèrent une description correspondante au costume espagnol ou portugais du XVIII[e] siècle.

(1) *Un Culte dynastique avec évocation des morts chez les Sakavales de Madagascar La Tromba.* — 1911.
(2) *Light*, 24 Août 1912.
(3) *Proceedings af the S. for P. R.*, Part XXXV, p. 331.
(4) *Among the Zulus*, p. 120.

Ils le lui indiquaient, assis à une table, s'étonnaient que le docteur ne le vît point, et demandaient même s'ils devaient mettre un couvert aussi pour lui. « Ce récit — dit le Dr Shepley Part — m'a été fait par un magistrat anglais qui connaissait le commissaire en question et le regardait comme un homme absolument positif et libre de toute superstition. » Ce récit de hantise qui paraîtrait de nature « psychométrique » si la collectivité de la perception ne rendait pas cette hypothèse moins probable, est en tout cas, de « troisième main ».

Si Herbert Spencer avait enregistré les « feux follets » des cimetières parmi les phénomènes qui ont pu contribuer à la genèse de la croyance à la survie, nous n'aurions pu nous empêcher de reconnaître le caractère vraisemblable et raisonnable de cette induction, bien que la plupart de ces lumières ne constituent certainement qu'un phénomène non « surnormal ». Aussi trouve-t-on encore des traces nettes et générales de cette croyance chez les « primitifs » de nos jours, c'est-à-dire les sauvages, et même chez nos paysans, alors que nous n'en trouvons aucune en ce qui concerne l'ombre du corps humain, l'image réfléchie par l'eau, l'écho, les rêves ordinaires, etc. Le Dr Shepley Part, parlant des Africains de l'Ouest, écrit à ce sujet (*loc. cit.*, p. 344) :

J'ai voulu faire allusion aux histoires de fantômes qui hantent les cimetières pour signaler l'orientation des idées des indigènes à cet égard; d'autant plus que je puis affirmer avoir eu l'occasion de constater personnellement dans les cimetières des apparitions de luminosités en forme de masses nébuleuses, qui me furent signalées par les natifs comme ce qu'ils estimaient être des âmes des décédés.

Mgr Weston, évêque de Zanzibar, venu à Londres pour y présider le Congrès anglo-catholique au printemps de 1923, écrivait dans le *Daily Express* un intéressant article sur les phénomènes psychiques qui se manifestent parmi les indigènes de son diocèse. En ce qui concerne les cas de « poltergeist », il dit :

Je me suis trouvé dans une case bâtie avec de la terre pétrie, car tel est le système de construction de toutes les demeures des natifs de Zanzibar — et j'ai vu de gros morceaux de crépi arrachés violemment des parois et lancés en l'air. Comme on le pense bien, je m'étais rendu sur place absolument sceptique à ce sujet; aussi ai-je exigé que tout le monde sorte de la case, que j'ai fait ensuite entourer d'un cordon de gardes. Malgré cela, de gros morceaux de crépi continuèrent à se détacher violemment des murailles et à se projeter spontanément contre le plafond. Plusieurs d'entre eux furent même lancés hors de la porte; un morceau m'a frappé à la tête.

Alors je rentrai dans la case et je commençai les exorcismes, en prononçant les prières rituelles; les manifestations cessèrent aussitôt. La maison a été réparée; les phénomènes perturbateurs ne s'y renouvelèrent plus.

Il me semble qu'après avoir assisté à de pareilles manifestations, il serait irraisonnable et absurde de soutenir q'il n'y a pas d'esprits au milieu de nous. On peut soutenir de pareilles choses ici en Angleterre; mais dans un

pays comme le Zanzibar, où tout le monde croit à l'existence des esprits, et où l'on peut dire que l'atmosphère est saturée de cette croyance, la chose est bien différente.

Il est à remarquer qu'un récit analogue avait été inséré, quatre ans auparavant, dans un article publié par le *Saturday Review* (septembre 1919), dont l'auteur, après s'être longuement moqué de la magie, de la cabale, de la nécromancie et des sorciers, finit toutefois par admettre que « *certain phenomena do exist which are as yet inexplicable* ». Et il ajoute :

J'ai moi-même assisté à ces manifestations que les spirites appellent « poltergeist ». Un chef de l'Afrique Centrale, piqué de ce que je niais l'existence de mauvais esprits, me fit voir cela, dans l'espoir d'ébranler mon scepticisme. Il me conduisit dans son village et, me montrant une hutte ordinaire, il me déclara que, s'il me prenait la fantaisie d'y pénétrer, je trouverais un esprit peu agréable, qui se plaisait à mettre la hutte en pièces. Personnellement, il m'engageait à ne pas tenter l'expérience. Il s'agissait d'une case circulaire de boue avec un toit de chaume et une porte très basse, du type de celles que l'on peut voir dans la plupart des villages africains.

J'y pénétrai, et je fus immédiatement frappé au bras par un gros morceau de terre pétrie. D'autres morceaux de boue se détachaient des parois et étaient pareillement projetés à l'intérieur de la hutte. Une pièce d'étoffe qui se trouvait par terre fut soulevée de trois pieds environ en l'air et déchirée au milieu.

Je me retirai alors de la hutte. Celle-ci était absolumemnt vide, et il n'y avait pas la moindre possibilité que quelque chose pût y être jeté du dehors.

Et avec la candeur déconcertante de l'homme qui s'imagine d'être « scientifique » rien que parce qu'il rejette le « surnaturel », l'auteur de l'article en question conclue ainsi :

L'absurdité banale de tout cela constitue un argument suffisant pour montrer que ce phénomène, *tout inexplicable qu'il est, doit être de nature aussi inconsciente qu'un tremblement de terre.*

Est-il heureux, ce monsieur, qui n'a jamais rien vu d'absurde et de banal au monde que ce qui est « inconscient »! Aussi nous montre-t-il, sans s'en douter, qu'en bien des choses, ce qu'il y a de plus absurde et de plus banal c'est la manière dont on les juge.

(A suivre). C. DE VESME.



Réciprocité télépathique

Dans les deux cas de télépathie dont il va être question, l'agent et le percipient sont les mêmes; mais il y a réciprocité des rôles. Dans le premier, l'agent est A et le percipient B. Dans l'autre l'agent est B et le percipient A. Les deux observateurs sont des frères unis par une rare affection. Cette réciprocité télépathique ne doit pas être confondue avec les « cas d'hallucinations télépathiques réciproques » étudiés par Gurney, Myers et Podmore, chapitre XIV des *Phantasms of the living* dans lesquels cas « le sens du courant n'est pas bien déterminé ». Les observateurs A et B sont en même temps agent et percipient : *A* recevant le message du *B* et *B* de *A* au même moment. Mais qu'il s'agisse de réciprocité télépathique ou d' « hallucinations télépathiques réciproques » la même question est posée et on peut le dire résolue. En effet, on pouvait se demander s'il existait un tempérament télépathique spécial aux agents et un autre pour les percipients. Ces observations confirment notre expérimentation, c'est-à-dire que les bons percipients sont souvent d'excellents agents.

Certes, il n'est pas nécessaire d'être un percipient pour être agent ; mais le pourcentage de réussites s'accroît, en télépathie expérimentale, lorsqu'on fait les essais entre bons percipients. Un bon agent est en rapport conscient avec sa subconcience comme l'est un bon percipient. Il faut aussi l'accord : deux êtres accordés sont agent et percipient l'un par rapport à l'autre.

Nous nous éloignons de la conception, popularisée par le charlatanisme, de l'agent doué d'une grande volonté qu'il impose au percipient, du magnétiseur fascinant son sujet.

Il ne s'agit pas, du moins d'après notre expérience, de volonté, mais d'accord. On n'impose pas sa pensée par la force ; mais par la sympathie. On n'est pas en rapport psychique avec un être parce qu'on veut l'être ; mais parce qu'on l'aime. L'indifférence affective est absolument inhibitrice : c'est l'affectivité qui règle l'accord télépathique. En résumé, il n'y a pas une complexion télépathique : deux êtres sont accordés ou ne le sont pas. Entre frères, l'accord peut être non seulement psychique, mais physique, physiologique.

J'ai l'honneur de connaître personnellement ceux-ci et d'avoir recueilli d'eux-mêmes leurs récits confirmés par ces lettres.

CAS I.

Monsieur,

Vous m'avez fait demander, par mon frère, Ludovic Rehault, 14, rue Milton, Paris (9e), un rapport sur un cas de télépathie dont il vous avait parlé et qui s'était produit, entre lui et moi, en 1908.

Le 28 octobre 1908, entre 11 heures et demie et 12 heures, je me trouvais dans ma salle à manger, en train de prendre mon déjeuner. (J'étais alors curé à N.) Je venais d'absorber un potage et j'attendais que ma cuisinière vînt m'apporter le mets qu'elle avait préparé pour mon repas. Elle vint, en effet. Mais, en arrivant à la porte de la salle à manger, elle s'arrêta brusquement, et, sur un ton et d'un air effrayé, elle me dit : « Qu'avez-vous, Monsieur le Curé ? » — « Rien, Marie », lui dis-je. — « Oh ! vous avez sûrement quelque chose. Vous êtes bien malade ; cela se voit à votre figure. » (Ma figure était — paraît-il — si bouleversée, que j'avais l'air de souffrir beaucoup.)

« — Mais non, Marie, je n'ai rien, je ne suis pas malade. »

Les yeux de cette brave femme se baignèrent de larmes :

« — Je vous en prie, me dit-elle, dites-moi ce que vous avez, ce qui peut vous défigurer à ce point. Vous êtes malade, ou vous avez une grande peine. »

« — Rassurez-vous, ma bonne Marie, lui répondis-je, je ne suis point malade. Mais un grand malheur doit être arrivé aujourd'hui à mon frère, car, depuis quelques minutes, j'éprouve, en songeant à lui, un chagrin que je ne puis définir et qui me fait beaucoup souffrir. »

(Il faut que je vous dise, Monsieur, que mon frère n'est pas seulement mon frère, mais qu'il est aussi mon meilleur ami, un autre moi-même, et que l'affection qui nous unit est sans égale.)

Ma bonne vieille domestique, qui m'était très dévouée, me voyant si affecté, essaya de détourner mon esprit de cette triste pensée. Ce fut en vain. Toute la journée, je fus bien malheureux.

Or, le lendemain, une lettre de ma belle-sœur m'apprenait que, la veille, mon frère avait été victime d'un accident d'automobile, à Paris, place de la Trinité, vers 11 h. 1/2, et qu'il avait la rotule gauche brisée.

Quelques jours après, j'étais auprès de mon frère. Comme je lui racontais ce que j'avais éprouvé à son sujet, au moment de son accident, il me répondit : « Cela ne me surprend point. Quand je fus renversé par l'auto et que je me rendis compte de toute la gravité et de toutes les conséquences de mon malheur, je pensais tout de suite à ma femme et à toi et au chagrin que vous auriez, l'un et l'autre, de me voir infirme toute ma vie. Tu as perçu ce sentiment. »

Voilà, Monsieur, le phénomène de télépathie qui s'est passé, entre mon frère et moi, en octobre 1908. J'espère qu'il vous intéressera.

Si vous aviez quelque explication à me demander, ne craignez pas d'être indiscret. Je me ferai un plaisir de vous être agréable. La télépathie m'intéresse fortement.

Veuillez agréer, etc... R., *curé à G.*



CAS II.

9/4/25.

Cher Monsieur,

Voici, comme nous en avions convenu, la mise au point de l'expérience, non préparée, de télépathie dont je vous ai parlé.

J'ai retrouvé la carte postale illustrée de mon frère, document précieux qui me permit de constater la parfaite réussite de l'expérience et qui me permet également aujourd'hui d'en donner une relation fidèle.

Je vous envoie cette carte en communication, parce qu'il est toujours intéressant, dans une enquête, de juger sur document. Vous voudrez bien avoir l'amabilité de me la retourner.

Je passe maintenant au phénomène :

Le dimanche 6 août 1917, après une grasse matinée, je me rasais dans ma chambre, contrairement à mon habitude. Ma femme se trouvait, elle, dans le cabinet de toilette. La porte de communication était ouverte. Tout à coup, je contrôle ma pensée. Je vois mon frère dans les Pyrénées, au pic du Midi. Il nous sourit, à ma femme et à moi, puis, aussitôt, il nous parle en nous serrant affectueusement les mains : « Ah ! mes chéris, il me tarde que nous fassions ensemble l'excursion projetée dans les Pyrénées. Nous monterions au pic du Midi. De l'observatoire, on a une vue splendide sur la chaîne. Ah ! vite, que ce soit bientôt ! »

Pendant qu'il me parlait, je voyais l'observatoire du pic du Midi, ou, plus exactement, *une carte postale semblable à celle ci-jointe*. Je connaissais, d'ailleurs, déjà cette carte, et nullement le pic du Midi, si ce n'est de très loin. (En réalité, ma vision était un agrandissement au naturel de cette carte.)

Comme j'avais une sensation de présence, j'ai demandé à ma femme : « A quoi penses-tu ? » Elle m'a répondu qu'elle pensait à mon frère et aux Pyrénées. Je lui ai alors fait connaître ma pensée, et nous avons relevé l'heure. *Il était dix heures.*

Le mardi matin, nous recevions la carte de l'observatoire du pic du Midi que je vous communique. L'expérience de télépathie, *non préparée*, avait donc réussi. Ma femme avait reproduit en elle la pensée massive de mon frère ; je l'avais, moi, reproduite dans ses détails essentiels.

Contrairement à ce que je vous avais dit, mon frère était, à cette époque, à l'hôpital de Bagnères, dans les Pyrénées ; mais rien ne me faisait supposer qu'il put être, ce jour-là, au pic du Midi. Il y a entre mon frère et moi une résonnance merveilleuse ; et, avec un peu d'application, il nous serait possible d'arriver, je crois, à des résultats de premier ordre.

Voilà, cher Monsieur, ma petite contribution à vos passionnantes recherches. Je suis à votre entière disposition pour tous renseignements complémentaires dont vous pourriez avoir besoin.

Veuillez agréer, etc...

Ludovic Rehault,
14, rue Milton, Paris (9e).



COPIE DE LA CARTE POSTALE :

Recto :

(Imprimé) : Les Pyrénées, n° 1188. L'observatoire du pic du Midi (altitude : 2.877 mètres), et la table d'orientation.

(Manuscrit) : Dimanche 6 août.

Verso :

Mes chers petits,

L'orage ayant rompu le fil télégraphique reliant le pic du Midi à Bagnères, j'ai le regret de ne pouvoir vous envoyer un télégramme d'affectueux souvenir, du haut de ce pic fameux où je viens d'assister *à un splendide lever de soleil* sur toute la chaîne des Pyrénées. Vous ne pouvez vous figurer combien cela est beau et émotionnant. J'espère bien que j'aurai le plaisir de refaire, un jour, cette ascension avec vous. Nous sommes partis de Barèges à minuit et demi ; à 4 heures et demie, nous étions ici. Du mamelon à gauche de la carte, en deçà de la table d'orientation, je vous ai envoyé, par la *télépathie*, mon souvenir et mes baisers affectueux *sur le coup de dix heures*. Vous me direz si vous avez pensé à moi à ce moment-là. Comment allez-vous ? Voilà bien longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous lire. Allons, petits paresseux, prenez vite la plume, j'attends avec impatience de vos nouvelles.

Affectueux baisers, ma santé est excellente. R.

9 Novembre 1925.

Monsieur,

Je n'ai pas lu le rapport que vous a adressé mon frère sur le cas du pic du Midi. Aussi, j'ignore s'il vous a donné les détails qui me concernent comme agent transmetteur.

Si je m'en souviens bien, c'est le premier dimanche d'août 1916 (il s'agit, on l'a vu, de 1917), qu'en compagnie de quelques camarades de l'hôpital militaire de Barèges, je fis l'ascension du pic du Midi de Bigorre. Nous étions au sommet depuis le lever du soleil. Vers 9 heures (il s'agit de 10 heures, comme le precise bien la carte postale), nous prenions un peu de repos dans le refuge attenant à l'observatoire et nous causions. Je dis à mes camarades : « Excusez-moi, je vais là-haut lancer un sans-fil à mon frère qui habite Paris. » Je gravis les quelques mètres qui me séparaient du sommet. Me tournant alors vers le Nord et me transportant, par la pensée, dans l'appartement de mon frère et lui parlant comme s'il était devant moi, je lui dis : « Mon frérot chéri, je suis au pic du Midi ; je vous envoie, à toi et à Blanche, mon plus affectueux souvenir. »

Et, avant de redescendre à Barèges, je lui expédiais une carte postale avec vue du pic du Midi et de l'observatoire.

Veuillez agréer, etc... R.

R. WARCOLLIER.



LA MÉTAPSYCHIQUE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

A propos de « Normal and Supernormal Telepathy » (*By Mrs Vance* THOMPSON, *Mc. Culloch Press. Los Angelès (Californie).*

Il est vérités qu'il ne faut jamais se lasser de répéter. Aussi, encore une fois, commencé-je par déclarer hautement que l'expérimentation est, et doit rester, dans le domaine de la Métapsychique, le juge suprême, qui seul a qualité pour décider, en dernier ressort du degré de créance que méritent les.. « théories » qui naissent chaque jour sous l'invocation de l'une ou l'autre des parties de la science qui nous occupe. Peut-être d'aucuns de nos lecteurs auront-ils la curiosité d'essayer la méthode de Mrs Vance Thompson... Ce qui, du point de vue de la certitude, aurait beaucoup plus de poids que toutes les considérations que je m'en vais faire.

Pour beaucoup de personnes du moins, le champ de notre investigation est celui de l'invraisemblable. Et l'on oublie trop facilement que dans l'invraisemblable même il y a des degrés. Or, il y a eu des expériences faites, soigneusement, et en grand nombre (la plupart de nos lecteurs connaissent probablement les travaux de Warcollier, pour ne citer qu'eux), dont des linéaments de lois tout au moins ont pu être tirés. D'où une certaine prudence s'impose à l'égard de certaines « affirmations » à caractère doctrinaire s'écartant par trop violemment de l'acquis actuel. Une certaine prudence, dis-je, et non une négation *a priori,* au nom d'un système qui est encore loin d'être constitué. Car il faut éviter de tomber dans le même travers qu'à bon droit nous sommes justifiés à reprocher à la science officielle : décider du vrai et du faux avant toute expérimentation, au nom des théories admises. Ce qui est s'écarter de la règle du jeu, qui veut qu'à des faits l'on ne puisse opposer des doctrines, et qu'un seul fait bien observé ait plus de valeur qu'elles toutes ensemble. — Ceci dit, voici, résumé aussi fidèlement que possible, le curieux petit ouvrage de Mrs Vance Thompson.

Son titre, d'abord, en est assez surprenant : *La Télépathie normale et supranormale.* Et son épigraphe ne l'est pas moins : « Le 7 janvier 1927, les hommes parlaient à travers l'Atlantique, de New-York à Londres, au prix de 25 dollars par minute. Dans cinquante ans ou moins les hommes vont « télépather » à travers l'Atlantique, pour un prix de... rien du tout ».

Le but de ce livre ? — Donner un manuel, un précis de télépathie permettant à chacun, au prix d'un certain entrainement pas trop long, d'émettre ou de recevoir un « télépathe », c'est-à-dire un message télépathique. Pourquoi les adjectifs « normale et supranormale » ? — La thélépathie normale est, pour Mrs V. Th., celle qui joue entre les vivants, la télépathie supranormale celle qui joue entre les vivants et les morts. Mrs V. Th., en effet, a la consolante (?) conviction de la réalité de la survivance tout à fait personnelle des psychismes humains.

(1) La normale, pour nous, est ce qui est commun à tous les hommes.
Le supranormal, ce qui est l'exceptionnel, de qualité supérieure à la normale d'où nous jugeons regrettable la confusion entre « supranormal » et « surnaturel ».

La pensée humaine, pour cet auteur, émet des ondulations tout comme un appareil de T. S. F., et il faut que les postes communicants soient accordés entre eux pour qu'un message se transmette. Tout cela n'est pas très nouveau, il faut l'avouer et cette comparaison a déjà été faite (et rectifiée) souvent. Mais ce qui est neuf c'est l'affirmation que les choses se passent bien ainsi et que ce n'est pas là une simple analogie.

Ce qui est plus original, c'est l'affirmation de Mrs V. Th. que chaque pensée, selon sa nature, prend une forme géométrique déterminée. Par conséquent, il ne s'agit plus d'essayer de transmettre des mots — qui sont une expression arbitraire de la pensée — mais la forme même (carré, triangle, cercle) que cette pensée prend de par sa nature même. (Ces différentes formes, notre auteur est arrivé à les connaître grâce au contact que son entraînement de télépathiste lui a assuré non seulement avec des vérités supérieures, mais aussi avec des Intelligences supérieures...) Si l'agent et le percipient connaissent tous deux le canon des figures-pensées, c'est-à-dire comment les pensées et les figures correspondantes se relient nécessairement chacune à chacune deux par deux, la transmission s'effectue beaucoup plus facilement et beaucoup plus clairement que dans les tâtonnants essais effectués jusqu'à nos jours par les expérimentateurs en télépathie. — C'est ce code élémentaire que contient la plaquette de Mrs V. Th. qui se flatte de simplifier ainsi les choses. Mais sous prétexte d'éliminer l'arbitraire du langage, ne le remplace-t-on pas par un arbitraire de formes géométriques assez peu maniable ?

Le processus d'envoi et de réception consiste en ceci : Le transmetteur et le récepteur doivent, à un moment déterminé, s'isoler chacun dans une chambre sombre, se vider de toute pensée. Puis, l'agent pense fortement au percipient... et forme dans son esprit un triangle isocèle à base verticale, cela avec toute la tension de volonté possible. Lorsqu'il sera clairement réalisé, la pointe dirigée en avant, l'agent lui dira : « va ! » avec une profonde respiration. — Le percipient, atteint par ce projectile, ressentira une vibration caractéristique, une sensation physique spéciale en différents « plexus ». Si le percipient est atteint à la gorge par exemple, *il toussera* (!!) (c'est moi qui souligne). A ce moment il dira mentalement : « l'isocèle est arrivé ! » L'agent sentira alors, toujours à une vibration spéciale, sorte de choc en retour, que son correspondant a été atteint, et il lui enverra, selon le code Thompson, la figure qui correspond à la teneur de la pensée qu'il désire transmettre. Le percipient, en état de passivité, saura quelle est la figure qu'on lui a envoyée. Sa première impression sera la bonne. Il lui suffira alors de prendre le code Thompson et de le feuilleter (à moins qu'il ne le sache par cœur), pour savoir ce que signifie cette figure... Il va de soi que la même figure, selon qu'elle provient d'un vivant ou d'un mort, aura une signification appropriée au genre différent de leurs préoccupations. Par exemple, *le cercle*, qui signifie entre vivants : « Heureuses perspectives » signifie, de la part d'un désincarné : « Je suis tout à fait heureux et prospère, et je vis dans une atmosphère de grande paix. Tout mon amour et mon dévouement sont enclos dans ce cercle que je vous envoie télépathiquement, ainsi que mon espérance de notre ultime réunion ». On voit que le sens s'est prodigieusement élargi.

*
* *

Et voilà ! comme c'est simple, n'est-ce pas ? Chacun va se procurer le manuel de Mrs V. Th., en étudiera les 18 figures, et sera capable de transmettre et de recevoir 18 pensées synthétisées en leurs formes géométriques, et signifiant, de la part des vivants : « Hardi ! » « Venez immédiatement ! « Achetez ! » « J'ai besoin d'argent ! » « En avant ! » « Tout ce qu'il y a de plus solide ! » etc... Ces 18 mêmes formes géométriques, venant de la part des désincarnés, on les

interprétera en 18 pensées tout aussi remarquables : « J'ai de la difficulté à me communiquer avec vous. Procurez-moi un médium ! » « Votre fidélité est pour moi une source de grande joie ! » etc., etc. — Ce clavier d'expression de nos pensées et de nos sentiments est peut-être un peu réduit. N'oublions pas toutefois qu'il est déjà énorme d'indiquer en 34 pages le moyen infaillible d'exprimer télépathiquement tant de choses. Rien ne nous interdit, du reste, d'espérer que bientôt un dictionnaire complet paraîtra, que chacun aura à cœur d'étudier ou d'emporter avec lui. Ce sera une sorte d'espéranto reliant les morts aux vivants et les vivants entre eux (pourquoi pas les habitants des diverses planètes ?), une sorte d'écriture idéoplastique à la chinoise...

*
* *

C'est à dessein que j'ai résumé, pour nos lecteurs, ce petit livre si curieux : je veux leur faire toucher du doigt une des principales raisons de la lenteur que met la métapsychique à pénétrer dans le milieu scientifique. Beaucoup de bons esprits s'étonnent qu'il soit si difficile d'établir le pont... La faute en incombe, pour une très grande part, aux partisans trop zélés de la réalité des faits paranormaux, et à leur besoin impérieux d'interprétation merveilleuse. Prenons le petit livre de Mrs V. Th. comme exemple, et les affirmations explicites ou implicites qu'il contient: « Dans 50 ans, la télépathie remplacera le téléphone. La pensée prend des formes géométriques déterminées : en voici le code élémentaire ». Mais nul rapport détaillé sur la série d'expériences sévères et strictes que présuppose un aussi formidable résultat. Où fut prise l'hypothèse directrice ? Quelle fut la marche des expériences ? Avec quelles personnes et dans quelles circonstances furent-elles effectuées ? Dans quelle proportion obtint-on des résultats positifs et négatifs ? Que peut-on tirer de l'étude des erreurs (toujours si instructives) ? Quelles sont les démarches qui ont permis d'attribuer telle ou telle valeur symbolique à telle ou telle forme géométrique ? Toutes questions sans réponse (1). Il faut aussi renoncer à chercher, ensuite, sur quels faits se base Mrs V. Th. pour affirmer la possibilité de ce mode de communication géométrico-télépathique entre morts et vivants ; encore moins sur quoi s'appuie la certitude d'une survivance aussi étroitement personnelle que le montre le contenu explicatif attribué par Mrs V. Th. aux formes géométriques provenant des « plans supérieurs ». La construction tout entière de Mrs V. Th. repose donc, en apparence du moins, sur le néant. Car quel cas peut-on faire de *l'unique* fait rapporté par notre auteur ? : « Pour faire comprendre ce que je veux dire, le 7 septembre 1926, j'envoyai un « télépath » à une dame demeurant à *50 milles* ou plus de ma maison. Elle le reçut en deux plans différents, et ensuite sous la forme d'une figure. Ainsi l'impression des parties de la forme se présenta d'abord à son esprit, suivie de l'impression de la figure à construire. Sur dix « télépaths » que je le lui envoyai dans l'espace d'une semaine, six s'enregistrèrent correctement dans son esprit, soit en tant que figure construite, soit une de ses parties ». Voilà qui n'emporte pas la conviction. Que penser d'autre part de cette forme-pensée matérielle qu'est le triangle isocèle avertisseur qui, s'il le frappe à la gorge, fait tousser le percipient ? — Que voilà de naïvement matérialiste ! (quoique Mrs V. Th. soit certainement persuadée d'être tout le contraire).

Nous nous trouvons une fois de plus (nous n'en sommes pas à les compter) avec la plaquette de Mrs V. Th. — que j'ai prise en exemple parce que peu volumineuse — en face de cette mentalité dépourvue d'esprit critique, de méthode, désireuse passionnément d'un au-delà réel pas trop différent de notre monde physique, mentalité qui jette un si terrible discrédit sur les études métapsy-

(1) Que dis-je ! Et même pas posées.

chiques. En naissent non seulement des opuscules, mais des tomes volumineux, annoncés à grands fracas, où, sous le couvert du mot « métapsychique » (si tentant par son euphonie), l'on présente comme résultats acquis par cette science les produits d'imaginations vagabondes, ignorantes de toute expérimentation positive.

Dans le domaine des sciences officielles, personne ne peut (ni n'en a l'idée) prendre le titre de médecin, ou de physicien, s'il n'a pas la formation technique et intellectuelle exigée. Nul n'imagine, parce qu'il a fait prendre une aspirine à un de ses proches, qu'il soit « médecin », même s'il a lu quelque traité de médecine vulgarisée (1). Nul ne prétendrait au titre de physicien parce qu'il a laissé tomber sa montre, et qu'il a été à même de constater la chute d'un corps. Mais en métapsychique il en va tout autrement : Quiconque a fait, ou vu faire, tourner un guéridon, ou bien a assisté à une ou deux séances de matérialisation (ce qui est rare) ou de métagnomie, se bombarde métapsychiste. Puis une irrésistible envie d'écrire, d'écrire... le démange. Et comme rares sont ceux qui ont quelque notion de méthodologie et de pratique scientifique, l'on voit fleurir une littérature énorme. Dans la plupart des cas, les auteurs omettent de faire un départ net entre ce qui est donné par les faits, et ce qui est hypothèse ou croyance, même, comme dans la « Télépathie » de Mrs V. Th. Les faits n'occupent qu'une place minime, et sont présentés de telle sorte qu'il est impossible d'en tenir compte. L'on confond aussi généralement de façon regrettable entre *assister à un phénomène* — ou à plusieurs — et *faire de l'expérimentation*, ce qui est assez différent, puisqu'elle consiste à faire varier méthodiquement les conditions de l'expérience pour étudier les variations des résultats obtenus, et saisir sur le vif le jeu des lois régissant le phénomène. Enfin, la matière même des études métapsychiques prête aux interprétations les plus hardies ou les plus sentimentales, telles que la survie personnelle, les communications entre psychismes incarnés et désincarnés, etc., chacun ayant tendance à croire ce qu'il désire, et à présenter sa croyance pour une certitude. De là le discrédit, qui, aux yeux du monde savant, entache si profondément la métapsychique. « Mais, diront nos lecteurs, il existe bien des ouvrages sérieux. Sur la télépathie et la métagnomie, par exemple, nous avons les travaux de M. Warcollier, du Dr Osty, composés selon la pure méthode scientifique ». Il est vrai que beaucoup d'hommes de science ne sont pas défendables sur ce point-là, d'ignorer systématiquement certains faits qui choquent la conception des choses qui leur est chère. Beaucoup font preuve de misonéisme ou de pusillanimité, par crainte d'entacher leur réputation faite ou à établir en étudiant des choses trop étranges. Mais l'attitude de la majorité des « savants » sérieux s'explique : On leur a si abondamment présenté, avec des prétentions scientifiques, des œuvres où la méthode scientifique n'avait rien à voir, que tout livre portant un titre où il est question de l'un ou l'autre des phénomènes étudiés par les métapsychistes leur semble *a priori* dépourvu d'intérêt. Ils ne pensent pas plus y trouver des suggestions ou des faits dignes d'intérêt qu'en voyant chez le libraire « Dualité », de Paul Bourget, ils s'attendent à se voir présenter une vue nouvelle sur l'importance des sécrétions endocrines, ou sur les hormones. Pour eux : « c'est du roman » ou « de la métaphysique ». Il faut en bonne justice reconnaître que, de ce jugement massif, la quantité de littérature bizarroïde d'étiquette métapsychique qui inonda et inonde encore le marché en est responsable pour une grande part.

Un de nos lecteurs, le Dr A. Vilar présente quelques judicieuses remarques sur cet abus du terme « métapsychique ». Je me permets de citer les passages de sa lettre qui s'y réfèrent :

« En tout cas, le mot méta — (ou para) — psychique me semblerait devoir

(1) Et surtout il se garderait d'écrire un traité de médecine.



s'appliquer à quiconque étudie le fait métapsychique sans distinction de tendances. On n'accorde, on ne refuse pas à un monsieur le titre de physicien selon qu'il se fait le champion de telle ou telle théorie sur la matière ou la constitution des atomes. »

Parfait ! Mais on lui demandera au moins d'être un physicien, un homme de science. Or, dans le cas du « métapsychiste » chacun en prend le titre, même s'il est parfaitement dépourvu et d'esprit et de formation scientifique (1).

« On peut être, par exemple, métapsychiste anti-spirite, spirite, ou simplement expectant, *c'est par une fâcheuse déviation du sens primitif qu'on est arrivé parfois à donner au mot* « MÉTAPSYCHISTE » *le sens de* « ANTI-SPIRITE ».

Il va de soi : La métapsychique, comme toute autre science, est la recherche de la vérité, est un effort pour rationaliser une catégorie déterminée de faits.. Ainsi conçue, la métapsychique n'est naturellement pas « anti-spirite » ou « anti quoi que ce soit », et ne peut être définie par aucune négation de ce genre. Pasteur ou Claude Bernard pouvaient être aussi catholiques ou non catholiques, expliquer — pour eux-mêmes — la circulation du sang comme venant d'un décret divin, ou produite par un simple jeu de forces physico-chimiques. L'important était que leur interprétation personnelle ne vînt pas s'insérer dans leur méthode expérimentale, et qu'ils laissassent leurs opinions métaphysiques au vestiaire, avant d'entrer au laboratoire.

« Beaucoup de gens, continue le Dr A.V., dans le public, disent que quelqu'un s'occupe « de spiritisme » pour dire qu'il s'occupe de métapsychie. La création de ce dernier terme permettait d'espérer *la fin de cette confusion regrettable entre l'étude des faits et l'adoption d'une des théories possibles. La déviation en question fait renaître cette confusion*, d'où pourrait renaître à son tour, si elle se maintenait, le besoin d'un vocable nouveau destiné à désigner l'étude des faits indépendamment des tendances vers telle ou telle théorie explicative ».

Il sera inutile, je crois, de créer de nouveaux termes si l'on admet, une fois pour toutes et si tous les métapsychistes sentent et proclament, comme mon honorable correspondant, que la métapsychique est une science expérimentale, que « méta » doit s'entendre comme : « prolongement de » la psychologie — ou même de la biologie — et non pas comme « à côté de, en dehors de ».

Je suis donc entièrement d'accord avec le Dr A.V. : si j'ai cité sa lettre, c'est qu'elle exprime mieux que je ne l'aurais fait tout ce qu'il faut dire. Et je suis fort heureux de voir que parmi nos lecteurs l'on juge comme moi qu'il s'agit d'être d'une prudence extrême dans l'emploi du terme « métapsychique » (et ses dérivés), d'autant plus qu'il désigne une science encore en formation, à laquelle le discrédit attaché à son nom peut porter de graves préjudices. Travaillons donc à dissiper toute équivoque.

Mais aussi, voilà pourquoi, lorsque je vois paraître un livre tel que : « La télépathie normale et supra-normale », il me revient à l'esprit la célèbre parole de Bacon : « Il faut attacher plutôt du plomb que des ailes à notre entendement. »

Les Stigmates. *A propos du livre du Profr P. JANET : « De l'angoisse à l'extase. Un délire religieux : la croyance » (Alcan, éditeur, 70 francs).*

La parution simultanée du livre de l'éminent professeur Pierre Janet, relatant ses observations effectuées pendant vingt ans sur Madeleine, extatique délirante de la Salpêtrière, et du rapport de M. Harry Price, consacré à Eléonore Zügun, donnent au problème des « stigmates » un renouveau d'actualité.

Il va de soi que les stigmates qui nous intéressent sont ceux dont l'origine

(1) Beaucoup ne connaissant rien de l'être humain normal, sont prêts à échafauder les théories les plus révolutionnaires sur le supranormal.



a longtemps été tenue pour inexplicable, et dont on ne saurait prétendre encore aujourd'hui que l'explication totale et définitive ait été donnée : empreintes dans le derme, excoriation et plaies sanglantes, qui furent au Moyen âge des titres de gloire ou des causes de mort pour tant de saints ou de démoniaques. De nos jours : sujet d'étude passionnant pour le psychologue pathologiste et pour le métapsychiste.

Sommes-nous en face d'une action de l'imagination sur la matière ? Une intense préoccupation mentale, un monoïdéisme, une émotion violente, une suggestion ou une auto-suggestion sont-ils à eux seuls la cause de ces marques étranges ?... Ou peut-on supposer en outre une action mécanique plus ou moins consciente, ou même tout à fait inconsciente, du patient sur lui-même ? En d'autres termes, s'agit-il d'une action analogue à celle de l'imagination de la mère sur le fœtus qu'elle porte dans son sein telle que dans l'observation célèbre de Bjornson sur sa propre femme (1), ou le stigmatisé s'inflige-t-il de ses propres mains ses blessures ?

Saint François d'Assise est, certes, l'idéal des stigmatisés. Comme il méditait sur le mont Alverne, ses mains et ses pieds furent percés par un séraphin, à ce que rapporte la légende « des clous de chair à tête ronde et noire se montrant dans les plaies, celles-ci longues au point qu'il était possible d'introduire le doigt le long de la courbure des pointes » (2). Presqu'aussi célèbre est le cas de Catherine Emmerich qui présenta tous les stigmates de la crucifixion, avec plaies saignantes. De même, plus récemment, en 1868, celui de la simple paysanne belge Louise Lateau. Les couvents ont d'ailleurs abrité de tout temps des extatiques — moins célèbres — gratifiés de stigmates correspondant à ceux du Grand Crucifié, marqués si profondément qu'ils allaient jusqu'à l'exudation sanguine, surtout les jours de grande fête religieuse, ou le vendredi, à trois heures.

Les saints n'ont d'ailleurs pas le monopole des stigmatisations. La lamentable histoire du procès de Loudun (1635) où périt Urbain Grandier, est pleine de « marques diaboliques ». « L'un des quatre démons qui possédaient la prieure du couvent de Sainte-Ursule avait été contraint, le 5 novembre 1635, par le P. Surin de se prosterner devant le Saint Sacrement et de l'adorer. Il la jeta donc aux pieds de l'exorciste. Là elle se tordait d'une manière terrible, embrassant ses genoux pendant qu'on chantait le *Magnificat* dans l'église. Tout à coup elle étendit ses bras. qui devinrent roides ainsi que les mains ; jetée sur les degrés de l'autel, la tête appuyée sur les pieds de l'exorciste, elle se tourna de profil du côté de la fenêtre, et tous les assistants aperçurent alors sur son front une croix empreinte dans la première et la seconde peau, et d'où sortait un sang rouge et frais » (3).

L'on serait pourtant fondé à admettre que, la plupart de ces miracles à formes religieuse ou diabolique, rapportés par des témoins superstitieux, amis du merveilleux et enclins à une certaine exagération (involontaire, certes) due à l'émotion, n'offrent pas absolument toutes les garanties exigibles pour servir de base à une hypothèse fondée. D'autant plus que, pour les savants eux-mêmes,

---

(1) « Ma femme et moi, étions ensemble en chemin de fer et j'entrai en conversation avec un homme assis en face de nous. Il avait une petite excroissance à l'oreille, et ma femme ne pouvait en détourner les yeux, tout en pensant : « Il serait pourtant fâcheux que l'enfant dont je suis grosse eût cette petite excroissance au même endroit. » Il arriva ce qu'elle avait pensé : notre fils l'eut.

« Nous allâmes à l'étranger avant la naissance de notre fils cadet. Nous reçûmes souvent à l'endroit où nous nous fixâmes la visite d'un homme qui louchait. Ma femme me disait : « Je ne puis m'empêcher de me demander s'il en sera pour le strabisme comme pour l'excroissance. » Son pressentiment se réalisa, l'enfant louchait ; il fallut l'opérer plus tard. »

« Les Miracles de la Volonté », par Ed. Duchatel et R. Warcollier, p. 52.

(2) Etudes, 20 février 1927, page 420, Article du R. P. Roure sur les Stigmates.

(3) Görres. Mystique. X^e^ tome, p. 342.

spécialistes de l'observation et supérieurement outillés, la constatation de ce genre de phénomènes présente des difficultés presque insurmontables. Toutefois il existe, depuis le dernier quart du XIXe siècle, quelques observations faites par des médecins tout ce qu'il y a de plus laïques. Voici un exemple de dermographisme provoqué que je m'excuserai presque de rappeler, tant il est devenu classique : En 1885, MM. les Médecins Bourru et Burot, présentaient au Congrès de Grenoble le cas d'un malade chez lequel ils arrivaient à déterminer, par suggestion, un dermographisme intense, et jusqu'à une exudation sanguine. L'influence de l'imagination semblerait prouvée par là, et suffiire à toute explication, de même que l'on n'en voit pas d'autre dans le cas de l'influence des émotions ressenties par la mère sur l'enfant qu'elle porte dans son sein. — De là aux faits d'idéoplastie extérieurs, production de fantômes médiumniques, on serait tenté de passer en palier.

Le Profr Janet, connaissait ces faits et, même,autrefois, avait fait des expériences analogues (Cf. « *Automatisme psychologique* », 1889) couronnées de succès, avec ses sujets Léonie et Rose ; mais dans les « *Médications Psychologiques* », il ne se déclare plus très sûr de leur validité. (Voilà pourquoi je ne les ai pas citées). L'occasion se présentait, pour lui, de se faire une opinion ferme à leur sujet. En effet, Madeleine, héroïne de son dernier livre, présentait parfois, après une période caractérisée par l'idée et l'attitude de la crucifixion, des « stigmates spontanés », légères excoriations dans la paume des mains, sur les pieds et au sein gauche, bref, localisées aux endroits classiques des plaies du Christ. Malheureusement le phénomène se produisait en général de façon inopinée, et avec une grande irrégularité. Il était d'ailleurs assez rare : une vingtaine de fois en sept ans. Sa forme était celle-ci : une rougeur apparaissait, une ampoule se formait et crevait en laissant s'échapper un peu de sérosité et de sang. Le Profr Janet s'est appliqué à inventer des appareils destinés à isoler, sur le pied, la place où se formait le stigmate. Le plus ingénieux de ces appareils permettait d'observer la dite place à travers un verre de montre, mais il fut pratiquement impossible d'empêcher tout déplacement du bandage.

De là, également, nul moyen d'être assuré que l'apparition du stigmate n'avait pas été plus ou moins provoquée par un traumatisme. L'unique fois où il apparût sous le verre de montre, une rougeur très caractérisée était déjà visible avant l'application de l'appareil. D'ailleurs, les stigmates apparaissaient beaucoup plus volontiers dans les endroits où nulle surveillance n'était exercée. Le Prof. Janet, d'autre part, a pris Madeleine à plusieurs reprises en flagrant délit de déplacer le pansement ou de gratter la petite plaie, et de la « perfectionner ».

Il faut mentionner que Madeleine avait facilement des troubles de la peau, des éruptions, des érosions même, analogues aux stigmates, mais auquelles la malade n'attachait aucune importance, lorsqu'elles n'étaient pas au bon endroit. De plus, avec cette peau si irritable, Madeleine était souvent plongée dans des crises d'extase qui la maintenait vingt-quatre heures ou plus absolument immobile, dans une position (les pieds croisés, par exemple, reposant fortement l'un sur l'autre) où la pression des membres eût provoqué *naturellement* des accidents localisés aux lieux et place des fameux stigmates.

D'ailleurs la sensibilité cutanée de Madeleine et ses troubles circulatoires étaient beaucoup plus marqués, il va de soi, au moment des règles. Or, seize fois sur vingt, c'est à la veille de leur début que les stigmates apparurent (Les quatre autres fois : après des émotions violentes). Il suffisait donc, et c'est bien ce que le Profr Janet a remarqué, d'un rêve extatique prolongé avec compressions locales involontaires à ces moments de sensibilité exacerbée, pour provoquer des excoriations.

Enfin, Madeleine s'intéressait énormément à ces « marques » de son élec-

tion. Peut-être s'y intéressait-elle trop et les embellissait-elle un peu. Cela, sans intention délibérée de mensonge, mais dû à cet état psychologique spécial que caractérisaient ses périodes délirantes. — Donc, le Profr Janet n'est pas arrivé à la conviction qu'il avait constaté quelque lésion non précédée de traumatisme.

Ici, je me permettrai une légère digression, qui est peut être bien une hérésie. Lorsqu'il s'agit des stigmatisés canonisés par l'Eglise, tel Saint François d'Assise, laquelle des hypothèses faut-il choisir ? Idéoplastie, comme dans les vésications par suggestion, si abondamment décrites dans la littérature spéciale, ou bien avons-nous affaire à des traumatismes infligés plus ou moins consciemment par l'adorateur lui-même ? J'avoue que je pencherais volontiers pour la seconde hypothèse lorsque l'on nous parle de stigmates profonds à y mettre le doigt, si l'on admet toutefois que la légende n'en ait pas exagéré les dimensions. Car, pour autant que je le sache — il est vrai qu'en hagiographie je suis lamentablement peu érudit — ces stigmates, on ne les voyait qu'une fois épanouis, si j'ose employer cette expression... mais ils n'avaient pas de témoins de leur éclosion première... Or, sous toutes les latitudes, le zèle religieux assez poussé a ceci de caractéristique — l'histoire le prouve abondamment — qu'il incite l'homme à infliger à autrui, et à s'infliger à soi-même les pires traitements, jusqu'à la mort, avec une si parfaite égalité d'âme que la conscience n'en est pas émue, ou même y trouve une grande satisfaction. Prenons un saint habitué à se montrer dur avec lui-même, à s'administrer la discipline et à imposer, peut-être, bien d'autres mortifications à sa chair. S'il tombe en l'état extatique dans lequel il se sent uni à l'objet de son amour, est-il invraisemblable, impie même, de supposer qu'il s'inflige alors lui-même, peut-être, les blessures qui l'identifieront en partie au Grand Crucifié ! Il n'est même pas impie de le supposer : car, en ces moments sublimes, la parole de Saint Paul s'applique à notre mystique : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi... » (1) ...et qui inflige à mon corps, par l'intermédiaire de mes mains, les marques qui seront l'exaucement de mon plus cher désir.

Et, certes, de ce point de vue le saint ne cherche pas à tromper quiconque lorsqu'il affirme l'origine surnaturelle de ses stigmates, sa conscience claire n'y est pour rien et eut, sans nul doute, répugné à un subterfuge aussi scélérat. Cette hypothèse n'est non plus, pas invraisemblable... ou, si l'on préfère, elle est moins invraisemblable que celle d'une intervention extérieure et surnaturelle, ou bien d'une puissance d'imagination assez formidable pour obtenir, par suggestion, des blessures aussi profondes que la légende le veut. A moins, encore un coup, que la légende exagère... Mais il ne faut pas perdre de vue que la nature sacrée de l'extase s'accommode mieux de la solitude que de la compagnie. S'il y avait eu des témoins, peut être aurait-on simplement dit que le saint mortifiait sa chair par amour du Christ.

*
* *

Passons, maintenant, à Eléonore Zügun. Dans le numéro 6, 1926 de la *Revue Métapsychique* j'ai déjà touché deux mots des observations qu'a faites la comtesse Wassilko Seccecki sur sa protégée, et je notais que, parmi les phénomènes produits par ce médium, nous avions des stigmates d'un genre spécial : Le visage, les mains et les bras d'Eléonore manifestent soudain, de manière inattendue, des stries ou des morsures, en relief, enflûres comparables à celles produites par des piqûres d'insecte. Le Dr Fielding Ould, membre du Conseil du Laboratoire National (anglais) pour les recherches psychiques, dirigé par M. Harry Price, qui a examiné l'enfant, constate, dans son rapport, que les

(1) Epitre aux Galates, II, 20.

enflûres en elles-mêmes seraient du caractère de celles de l'urticaire, affection érythémateuse de la peau, qui ordinairement sont accompagnées d'une intense sensation de brûlure ou de démangeaison, telle qu'en provoque les orties. Eléonore, elle, ne ressent pas cette irritation, ou fort peu du moins. Des « marques » analogues à celles d'Eléonore apparaissent, cela est bien connu, chez certaines personnes, spontanément ou périodiquement, et naissent d'influences dues aux centres nerveux supérieurs, comme réponses-réflexes à des excitations extérieures.

L'on peut rapprocher cette description des observations faites, en 1878 par le Dr Mesnet, sur une femme dont la peau réagissait violemment à la moindre excitation (1). « Si, prenant un stylet mousse, un crayon taillé fin, disait le Dr Mesnet, nous tracions sur ses épaules, sur sa poitrine, sur les bras, sur les cuisses, le simulacre d'un mot, d'une figure, en promenant légèrement l'instrument sur tous les points figuratifs du mot ou de l'inscription que nous voulions provoquer nous voyions, presqu'à l'instant, une rougeur vive se manifester sur la longueur parcourue par l'instrument. Cette rougeur diffuse est le premier temps du phénomène. *Deux minutes après,* la lettre ou l'inscription *commence à paraître* sous forme d'un tracé blanc-rosé, d'une teinte beaucoup plus pâle que l'érythème rubéolique qui l'encadre de tous côtés. Ne quittez pas la malade, suivez attentivement les diverses phases de l'expérience, et vous voyez l'inscription se compléter sous vos yeux, la ligne pâle s'étendre, grossir rapidement, prendre un relief de plus en plus saillant ». *Deux minutes après... commence à paraître,* ai-je souligné. Et ce non sans raison. Car, à propos d'Eléonore, quelques remarques s'imposent : 1° Les marques du visage sont des griffures seulement. *Jamais des morsures ;* 2° Les marques des bras et des mains sont des griffures et des morsures ; 3° Les empreintes des morsures correspondent à celles que ferait la mâchoire d'Eléonore ; 4° Or, lorsqu'elle manifeste ses stigmates, Eléonore n'a jamais les mains immobilisées ; elle joue avec un chien ou avec un chat mécanique. Elle pousse un cri, et l'on voit apparaître peu à peu griffure ou morsure...

Tandis que j'écrivais cet article, j'ai eu l'idée de faire sur moi-même une expérience. Et je pense que plusieurs de nos lecteurs auront aussi cette curiosité : J'ai tracé, sur mon avant-bras, au-dessous du poignet, mes initiales : C.-M. Q., avec la pointe de mon crayon Eversharp. *Trois minutes après* seulement, ces lettres sont apparues en légère enflure rosée, et sont restées très visibles plus de dix minutes. L'enflure en était beaucoup plus légère naturellement que celle photographiée par H. Price. Mais il faut se souvenir que le Dr K. Weiss, de Vienne, a déclaré Eléonore normalement constituée... « sauf en ce qui concerne une violente réaction de la peau aux excitations mécaniques. »

Il se peut que *tous* les stigmates d'Eléonore aient leur origine dans l'auto-suggestion. Il se peut aussi, et c'est mon opinion, qu'un grand nombre — pour le moins — en soient dûs aux « excitations mécaniques ». Il serait intéressant : 1° d'étudier systématiquement une série de stigmates provoqués artificiellement sur la peau d'Eléonore, pour voir combien de temps ils mettent à se manifester, combien de minutes ils persistent, si ce temps est toujours constant ; 2° d'observer si des stigmates apparaissent sur Eléonore immobilisée depuis une demi-heure ou plus.

Je sais bien que cette seconde série d'observations est difficile à réaliser, puisqu'aussi bien la caractéristique des phénomènes d'Eléonore est leur soudaineté inattendue. Mais, tant qu'on n'aura pu la faire, il sera difficile d'avoir une opinion ferme au sujet des stigmates d'Eléonore.

---

(1) Duchâtel et Warcollier, *Les Miracles de la Volonté*, p. 212.

Les stigmates prennent donc en général une apparence qui correspond à l'idée que se fait le sujet de leur origine. Les chrétiens mystiques manifestent les stigmates du Christ, les sorciers du Moyen âge toute la gamme des marques diaboliques. Saint Jérôme, persuadé qu'il était criminel d'aimer à lire les auteurs païens, portait des marques de flagellation qu'un être invisible lui infligeait dans son sommeil pour le punir.

De nos jours, la « Madeleine » du Prof[r] Janet, mystique exotique, portait des stigmates — ou pseudo-stigmates, si l'on veut — de crucifixion. Eléonore Zügun, persuadée que son dermatographisme est dû à « Dracu » (le diable) voit sa peau marquée de morsures et de griffures.

Quant à l'origine des stigmates on peut provisoirement faire trois hypothèses, selon les cas d'espèces, sans se faire aucune illusion quant à leur valeur :

1° Leur origine serait purement imaginative, forme spéciale de l'idéoplastie qui se manifeste : *a)* dans le cas où une émotion de la mère se répercute sur l'embryon qu'elle porte en elle ; *b)* dans la production des fantômes extoriorisés (?) par les médiums ; *c)* dans la production chez les sujets sensitifs d'excoriations même sanglantes, par suite de suggestions. A la métapsychique reviendra, on ose le supposer l'honneur de découvrir selon quelles lois psycho-physiologiques cette classe de phénomènes se produit ;

2° Leur origine serait dans une excitabilité particulière de la peau uniquement : *a)* soit constante (malade du D[r] Mesnin) ; *b)* soit périodique (Madeleine), et les dermographismes ou excoriations seraient dus à des excitations mécaniques plus ou moins conscientes. Eléonore rentre-t-elle dans cette classe, ou dans la première ? C'est ce qu'il est difficile de trancher ;

3° Certains mystiques, dans l'état de dépersonnalisation ou de dédoublement qui caractérise leurs extases, s'infligeraient des blessures plus ou moins graves, sans que leur conscience nette en soit émue. Revenus à eux-mêmes, ils les attribueraient naturellement à une cause extérieure à eux, puisqu'ils ont perdu tout souvenir des actions qu'ils ont pu effectuer dans leur état mystique.

Espérons que l'expérimentation ne tarde pas trop à confirmer ou à infirmer ces hypothèses, et nous permette de savoir à quoi nous en tenir et non plus seulement de faire des suppositions approchées.

Une Conception énergétique de l'Univers, *par MM. A. RUTOT et M. SCHAERER (Bulletin du Conseil de Recherches métapsychiques de Belgique, nos 1 de 1926 et 1927).*

MM. Rutot et Schaerer sont les animateurs du Conseil de Recherches métapsychiques de Belgique. Ils ne sont pas seulement d'ardents métapsychistes, mais de courageux chercheurs et d'originaux penseurs dans tous les domaines. La spéculation la plus hardie, les hypothèses les plus révolutionnaires ne sont pas pour les effrayer le moins du monde.

Ces auteurs ne sont d'ailleurs pas du tout des inconnus. M. Rutot, membre de l'Académie royale de Belgique, a déjà publié plusieurs ouvrages qui permettent, même aux plus inexperts, de pressentir sa vaste érudition dont la largeur donne une base ferme à ses travaux, même aux plus audacieux.

Le système de MM. R. et S. est basé sur une conception complète de l'Univers et de ses destinées. Nos auteurs ont épousé avec fougue les hypothèses modernes sur la constitution granulaire de l'énergie (et de la matière), (théorie de Bohr). N'attendant pas que la lutte épique entre les partisans du continu et du discontinu ait trouvé son issue en faveur de l'un ou l'autre parti, MM. Rutot et Schaerer prennent comme admis l'existence de la granule primitive d'énergie ; cette énergie, ils la posent comme increée et construisent à partir d'elle tout l'univers, tant du point de vue du travail physique que de celui du travail intellectuel.

Cette énergie incréée, sous sa modalité statique ou intensive, assez instable, est à la base de la notion consciente de durée et d'existence, temps et psychisme.

Sous sa modalité cinétique, extensive, cette énergie est la base de l'aspect physique ou matériel, de l'Espace.

Nous obtenons ainsi les deux racines de l'Etat d'Etre, correspondant assez bien aux deux attributs de la substance de Spinoza : la Pensée et l'Etendue. Nos auteurs font d'eux-même ce rapprochement qui s'impose, et que, peut-être, l'on pourrait pousser assez loin.

Ainsi, Temps et Espace ne sont pas, comme le veut Kant, des cadres de notre entendement, mais bien des réalités objectives. — La conscience naît et croît d'une possibilité toujours grandissante de réactions toujours plus parfaites et harmonieuses entre les deux modalités de l'Energie primitive.

L'état matériel, ou minéral, est le seul *nécessaire* car il unit en lui la nécessité intensive d'être, et extensive d'agir. L'état matériel organisé, possible seulement et non nécessaire, ne naît que lorsqu'un astre est suffisamment refroidi et entré dans un état de reversibilité physico-chimique. — L'humanité n'est ni un aboutissement, ni une finalité, mais un échelon devant seulement permettre d'atteindre à des niveaux plus hauts et plus parfaits, caractérisés par une puissance psychique de plus en plus étendue.

Je n'ai, malheureusement, pu qu'indiquer l'orientation de la pensée de MM. Rutot et Schaerer. Leurs œuvres mériteraient sans nul doute meilleur traitement que d'être résumées par moi. Mais nos auteurs s'expriment en un style d'une puissante originalité, au point qu'il est indispensable que chacun lise pour soi les constructions philosophico-scientifiques de nos auteurs.

Lors d'une prochaine revue, je me ferai un plaisir de soumettre à nos lecteurs quelques-unes des interprétations imaginées par MM. Rutot et Schaerer pour les phénomènes métapsychiques. Je me permettrai seulement deux remarques : En vertu de quoi décider que l'Energie est primitive et incréée ? Qu'est-ce que cet hémi-proton qui est à la base du Système de MM. R. et S. ?

Observation d'un cas de médiumnité intellectuelle, *par le Professeur SANTOLIQUIDO (Editions Jean Meyer, 1927)* (1).

Tel est le titre d'une brochure à tirage très limité que vient de faire paraître le Profr Santoliquido, et dans laquelle il raconte comment il a trouvé son chemin de Damas pour arriver à la métapsychique.

Cette brochure n'a pas un caractère doctrinal c'est une simple observation et non une tentative d'interprétation. L'auteur est formel sur ce point, car à la page 44 il écrit : « Mais tout d'abord je voudrais pour ainsi dire m'excuser auprès de ceux qui ont été en quelque sorte déçus à la lecture de mon exposé ; quelqu'un me reproche de n'être pas un expérimentateur mais un enregistreur. C'est exact je n'ai pas voulu faire autre chose ».

C'est parler net et clair. Il faut savoir gré à M. Santoliquido de cette attitude strictement objective, pleine d'une sage réserve, conforme à son esprit scientifique et à sa fine diplomatie, mais qui pour lui-même n'a pas été inféconde puisqu'elle lui a permis de franchir l'étape décisive qui du matérialisme conduit à un prudent agnosticisme. Il le dit encore lui-même : « Je ne savais rien du métapsychisme, écrit-il à la page 10 .. La question métapsychique était tout à fait en dehors de mon cercle d'idées, mon éducation était en effet nettement matérialiste ».

Comment s'est produit le choc au cerveau qui a fait naître la crise et amené

(1) Brochure réunissant les conférences faites à l'I.M.I. par M. Santoliquido en 1920 et 1921 et publiées dans la *Revue Métapsychique* dans les nos 7 et 8, 1921.



l'évolution qui devait le conduire à la métapsychique ? Par des faits de nature troublante obtenus en famille à l'aide d'une « table parlante ». A lire les communications reçues, on se rend compte, en effet, qu'elles furent assez sensationnelles pour bousculer les anciennes idées et la mentalité scientifique d'un esprit aussi naturellement affranchi et ami de la seule vérité que celui du Prof[r] Santoliquido. Plusieurs de ces communications furent de véritables révélations : des réponses imprévues et imprévisibles à des questions posées dont l'une était « d'un caractère délicat », réponses d'un caractère souvent désagréable et dont la vérité fut confirmée par les faits. Quelques-unes même furent de véritables prémonitions, comme celle qui cinq ans à l'avance annonça sa nomination au Conseil d'Etat. Et rien, du moins en apparence, chez le médium « Louise » ou chez les assistants, dans la tournure de leur esprit, dans le régime de leurs préoccupations habituelles, dans leurs désirs avoués et conscients, ne pouvait servir d'aliment à ces réponses spontanées.

Je dis, du moins en apparence, car il faut toujours compter avec les sortilèges du subconscient et ses furtives interventions. Les oppositions radicales qui se manifestent entre la personnalité normale du médium « Louise » et l'entité tantôt bénissante et pleine d'onction, tantôt stoïque comme l'âme d'un Marc Aurèle, qui se révèle dans ces séances, ne prouve rien en faveur de l'objectivité de cette dernière.

Car on constate des contrastes aussi frappants, des contradictions aussi flagrantes entre les diverses personnalités qui comme en champ clos, se disputent l'âme mal consolidée et en pleine désintégration de certains sujets.

Et c'est cela qui fait l'intérêt palpitant du problème, on voudrait pouvoir tracer une ligne de démarcation fixe entre le sujet médiumnique et l'entité qui se manifeste. Mais l'analyse psychologique nous oblige à beaucoup de prudence, car cette ligne est fuyante. Il esr presque aussi difficile de mettre la main dessus que d'attraper son ombre. Ce qui ne signifie nullement que l'hypothèse spirite doive être rejetée systématiquement. M. le Prof[r] Santoliquido l'a bien compris et voilà pourquoi il se garde bien de conclure.

Charles QUARTIER.

LIVRES REÇUS

Nous rappelons à MM. les Auteurs et Editeurs qu'il ne sera rendu compte que des livres qui auront été déposés EN DOUBLE EXEMPLAIRE aux Bureaux de l'Institut.

The Psychic in the House, par M. Walter-Franklin Prince (Bost in Society f. R. P.).

Le Docteur illuminé, par le D[r] Lucien-Graux.

CHRONIQUE

Notre Chronique est strictement documentaire.
Elle a pour seul but de tenir nos lecteurs au courant des faits qui gravitent autour de la science métapsychique.

Le médium Mirabelli, ou... Un voyage dans le fantastique.

Le cas du médium Mirabelli est des plus étonnants, des plus admirables et des plus beaux, si, véritablement, la phénoménologie supranormale y est en cause. Il nous est aujourd'hui relaté dans une forte brochure de 74 pages, publiée en portugais à Sao Paulo (Brésil), par l'éditeur Rodolpho Mikulasch (1) et intitulée : *Le médium Mirabelli. Ce qu'il y a de vrai dans ses « miracles ». Sa médiumnité, discutée et prouvée* (2). Cette publication est datée du 6 juin 1926. M. R. M. joint à son envoi une lettre où il dit : « Je vous prie, au nom de la science, de bien vouloir m'obliger, en émettant votre opinion, comme critique quelle qu'elle soit, avec l'impartialité que je vous connais ». Suit une liste d'éminentes personnalités brésiliennes, dont le plus grand nombre appartient au monde scientifique, et qui furent témoins des faits exposés dans l'ouvrage. Parmi elles, figure le Dr Washington Luis, Président de la République.

Ce n'est pas que depuis quelques mois qu'on parle de Mirabelli, au Brésil et dans toute l'Amérique du Sud. Il y avait déjà, depuis des années, des partisans et des détracteurs. C'est pour étudier ce « sujet » que fut constituée l'Académie des Etudes Psychiques « Cesar Lombroso », à l'exclusion de toutes croyances et opinions préconçues. Dans cet esprit impartial, le comité de l' « Académie », donne une préface à la brochure, en s'imposant de ne tirer aucune conclusion de ce qui fut observé. On constate cependant qu'au regard des phénomènes jusqu'alors obtenus à l'aide d'autres médiums, les faits Mirabelli dépassent tout, en variété et en ampleur : « Nous vîmes des choses... apocalyptiques et nous nous bornâmes à vérifier leur authenticité. Le plus sévère examen, les précautions les plus rigides, nous permettent de déclarer — sauf meilleure appréciation que la notre — : ces faits sont réels ».

Mirabelli naquit le 2 janvier 1889, à Botucatu (Etat de Sao Paulo), fils de parents italiens. Enfant nerveux, à 11 ans, il fréquente les écoles de cette ville, puis un collège, puis suit des cours pour obéir à une vocation religieuse, qui n'a pas de suite. Il s'occupe alors de commerce, à Rio, et sa médiumnité se déclare. Signalé à des docteurs, il est, pour ses étrangetés, enfermé dans un asile à Juquery, surveillé par des psychiâtres réputés. La presse commence à parler de lui. Le Dr E. de Souza, directeur de l'Institut disciplinaire le soumet à de nombreuses expériences et certifie en lui la réalité des facultés médiumniques. Bientôt, il étonne d'autres médecins à Rio, par des phénomènes de lévitation et d'apports (notamment : transport, en plein jour, d'un tableau, entre deux maisons distantes de plusieurs kilomètres) (?)

Nous traçons un point d'interrogation. Il en faudrait placer un devant pres-

(1) Nous pensons utile de préciser l'adresse de l'éditeur R. M. pour qui serait curieux de lire, page à page, ce stupéfiant document : Rue Ypiranga, 50, à Sao Vincente, Santos, Estado de Sao-Paulo, Brésil.

(2) En second sous-titre : Résultat d'une enquête entreprise par l'Académie des Etudes psychiques « Cesar Lombroso ». — En exergue : *Res non verba.*



que chacune des phrases que l'on va lire. Qu'on en juge, car voici des histoires « raisonnablement » incroyables : 1° Devant un public, en lumière, matérialisations d'un maréchal et d'un évêque, décédés ; 2° transport du médium de la gare de Luz à celle de Sao Vicente, à 90 kilomètres ; en 15 minutes, un avis téléphonique annonce l'arrivée de Mirabelli dans cette dernière ville, alors qu'à Luz, un quart d'heure plus tôt, il allait prendre le train, pour Santos, avec de nombreuses personnes qui l'accompagnaient. (!) Mais ce récit, effarant, n'est rien encore : 3° M. en automobile, dans la rue, et des amis dans la voiture, se soulève au lieu dit Boquerao, à Santos, et reste suspendu à deux mètres en l'air, pendant trois minutes : 4° à Sao Paulo, dans une pharmacie, un crâne conservé au fond d'un laboratoire, se « levite », vient se poser sur la caisse, et tombe à terre ; 5° en présence de plusieurs docteurs (nommés), un violon joue seul, un livre est feuilleté par une main invisible ; 6° dans une fête, devant mille personnes, M. provoque un inexplicable concert de clairons et tambours, exécutant une marche — je copie la brochure, tout extravagant que paraisse ce que j'y traduis ; 7° quelqu'un, se promenant avec M., sent son chapeau arraché et lancé à dix mètres ; 8° M., à distance d'un billard, fait se déplacer les billes sur le tapis vert ; 9° de même, déplace-t-il d'autres objets, écroulement d'une pile de livres, balancement d'une lampe suspendue : 10° impression du visage du Christ sur une matière plastique, sous le contrôle de plusieurs docteurs, etc. L'éminent Dr Vital Brazil, directeur de l'Institut Butantan, expérimente avec M. et d'autres, en nombre : Dr F. Acché : « Les faits ne peuvent être niés » : Dr Spencer Vampré : « Je n'ai pas vu là de mystification » : Dr Carneiro Maia : « J'affirme qu'il n'y a aucun truc » ; (d° Dr J. Ferraz Motta, Dr Eugenio Campi, Dr G. Villaca, Dr H. Macedo, Dr C. de Castro, Dr M. Filho, Dr L. Maia, etc.) ; Dr E. de Souza : « Etudions ces phénomènes ; c'est ce que nous avons de mieux à faire » ; Dr J. Silveira : « Le certain, c'est que ces phénomènes sont sincères » ; Drs M. Alvim et A. de Menezes : « Carlos Mirabelli possède des dons extraordinaires, dignes de l'étude » ; C. G. Ramos, prestidigitateur : « Il est impossible que ces faits soient de la prestidigitation » ; Dr L. M. Pinto de Queiroz : « J'ai, personnellement, observé M. Ses phénomènes sont réels » ; Colonel A. E. Baecker : « Je trahirais la vérité si je ne disais que ces faits sont probants » ; Dr Charles Niemeyer : « Il n'y a pas de fraude ici », etc.

On excusera ces citations ; nous aurions pu les multiplier. Telles que les voilà abrégées, elles nous serviront d'appui — et nous en avons singulièrement besoin ! — pour nous avancer dans les procès-verbaux que publie l'« Académie Cesar Lombroso ». Il y est noté d'abord (brochure, p. 28), que jamais C. M. ne fut pris en flagrant délit de fraude.

C'est même cette raison qui provoqua la naissance du groupe d'études « Cesar « Lombroso », le 22 septembre 1919, à Sao Paulo, dont le président fut le Dr C. Pereira de Castro, entouré d'autres médecins et personnalités qualifiées, et disposant d'un laboratoire complet, avec appareils de contrôle des plus modernes, le tout dû à la générosité de l'industriel José de Freitas Tinoco. (Le président est actuellement le Profr J. T. Schmidt et le corps médical a été renforcé au Comité).

La brochure contient une sélection des expériences ainsi faites (1). Disons-le sans hésiter : c'est ahurissant ! Si tous ces savants, armés de loupes, de balances, de thermomètres, d'amplificateurs de sons, d'appareils photographiques, de lampes de haut voltage, de cire pour empreintes, se sont laissés tromper, et si l'on ne met pas en doute leur constante vigilance, c'est presque à désespérer de toute enquête métapsychique. Voilà un homme qui, devant eux, a mis en relief à peu près toutes les médiumnités classées ; ils ont souscrit des

(1) A la date de publication de la brochure et depuis la fondation de l'« Académie C. Lombroso, Mirabelli avait été soumis à 392 expériences dont 337 positives.



rapports qui, de prime aspect, déconcertent le métapsychiste le plus décidé à admettre l'inadmissible. Ils ont vu *tout cela* à la lumière du jour, — matérialisation, transports d'objets, lévitations — ou à la clarté de lampes puissantes : beaucoup de faits se seraient produits dans la rue, dans des établissements publics, en tramway. M. devant eux, à la volée de la plume, a écrit des pages consistantes, sur la médecine, l'architecture, la physique et la chimie, l'astronomie, le droit, la psychologie, la sociologie, l'économie politique, la géologie, la poésie, la musique, la peinture, en hébreu, latin, chaldaïque, persan, chinois, japonais, arabe, syriaque, tchèque, russe, français, polonais, hollandais, allemand, anglais, italien, espagnol, dialectes africains, orientaux, etc. Et c'est un quasi-primaire ! Je vous avais bien prévenu que nous naviguions dans les eaux du Superparadoxe. Mais nous avons sous les yeux une liste de 555 noms, dont 72 médecins qui signent : « Vous direz que c'est de la folie. Nous protestons que c'est la vérité ! » Aussi bien, suivant à la lettre ces constats (?) faits dans l'Enorme, laissons-nous à ces 555 convaincus la responsabilité de leur dire, en ajoutant : « Quel Mécène français, demain, fera les frais d'un voyage de Mirabelli à Paris, pour qu'il renouvelle, à l'Institut Métapsychique, devant nous, ses prodiges de Sao-Paulo » ?

Le Rapport traite, en premier lieu, de la médiumnité *parlante*. Si M. était un farceur, il lui faudrait une mémoire inouïe pour s'exprimer en tant de langues et dialectes (1). On avertit, ensuite, que l'on se défend de toute explication spirite, devant les exploits de ce polyglotte merveilleux. On déplore de ne pouvoir reproduire les substantielles dissertations du sujet, sur toutes questions, car il y faudrait des volumes. On cite cependant, des thèmes, tels que : L'action physiologique des vibrations mentales ; l'influence des armements dans le droit international ; l'idéal social et l'égalité économique ; fonctions du Capital et du Travail ; les religions devant la science ; les tendances humaines en relation avec l'instinct animal ; Darwin devant la Bible ; Mars est-il habité ? Une philosophie de l'Histoire, de l'Art et des Sciences : la logique du Droit, etc. M. écrivant, se dit inspiré par Galilée, Kepler, L. de Vinci, Malebranche, Voltaire, Sainte Beuve, Lenine, Lombroso, et d'autres illustres trépassés. Il écrit, en transe, ses « communications », avec une extrême rapidité, d'une main fébrile, les yeux vitreux, sans regarder le papier. L'agilité de son graphisme évoque la sténographie. Il lui advient d'appeler ses « Esprits » à l'aide, d'entonner un hymne, de saluer la présence de « Zola, Copernic, Hugo, Dante, Le Tasse », de leur poser des questions. Le pouls, alors, est vif (120 à 150), la température peut atteindre 39 1/2. Le cœur bat violemment. L'épiderme reste insensible au chaud, au froid, à la piqûre. La respiration est courte, la salive très abondante. Autres signes particuliers : contractions musculaires, pâleur, tremblements prolongés, dyspnée, rigidité cadavérique.

Principales « communications » : En polonais : *Pologne ressuscitée*, 15 minutes, 5 pages. — En tchèque : *Indépendance de la Tchécoslovaquie*, 20 m., 9 p. (Jean Huss) (2) ; même langue : *Caractères psychologiques de la race slave*, 35 m., 15 p. — En bulgare : *Meyerling-Sarajevo-Versailles*, 20 m., 6 p. (François-Joseph, empereur). — En hébreu : *La Médisance humaine*, 12 m., 4 p. (Moïse). — En catalan : *La mort de Ferrer et l'enseignement laïque*, 6 m., 3 p. (R. Scacciotto). — En allemand : *Grande Allemagne opprimée et rénovée*, 20 m., 12 p. (Signé La Kaiserin). — En français, anglais, espagnol, allemand et portugais : *Mes assassins*, 38 m., 16 p. (Francisco Ferrer). — En hollandais : *La rivalité armée*, 20 m., 6 p. (De Ruyter). — En persan : *L'instabilité des Empires*, 40 m., 15 p. (Alexandre le Grand). — En irlandais : *Grande Bretagne et Irlande*, 25 m., 8 p. — En anglais : *Choses du Ciel et de la Terre*, 25 m., 12 p. (Shakespeare). — En italien : *L'Amour-*

(1) Le fait n'est d'ailleurs pas, humainement impossible.
(2) Désignation du présumé auteur, d'après le médium.

du prochain, 90 m., 40 p. (E. de Amicis). — En Albanais : *La question balkanique*, 15 m., 3 p. (Tarko). — En latin : *Les grandes traditions de la Latinité*, 15 m., 4 p. (Virgile). — En français : *Les planètes habitables*, 19 m., 14 p. (C. Flammarion). — En japonais : *La guerre russo-Japonaise*, 12 m., 5 p. Muri Ka Ksi). — En grec antique : *Rome et Athènes*, 22 m., 12 p. (Demosthène). — En chinois : *Apologie du Boudhisme*, 15 m., 8 p. (La T'o). — En syriaque : *Allah et ses Prophétées*, 22 m., 15 p. (Haroun Al Raschid. — En russe : *Le nouvel état social*, 28 m., 14 p. (Tolstoï), etc... (1).

Est ensuite étudiée la médiumnité à effets physiques. Ici, je vous invite à vous bien tenir à votre fauteuil, car l'affaire se corse. Les auteurs de la brochure sentent bien que le lecteur va crier : « Non, c'est trop ! » et ils prennent soin de dire que devant de si étourdissants phénomènes, ils ont fait constamment appel au contrôle de leurs appareils en même temps qu'à celui de leurs yeux. Ceci dit, ils estiment avoir vu « plus fort que chez Paladino et Home ». Et ce serait vrai si l'on pouvait se décider à partager leur croyance entière. Oyez plutôt.

1° Avec le Sénateur Muniz Sodré, diverses personnes, dans une maison de Sao Paulo, apprennent soudain, par Mirabelli, qu'un objet appartenant au sénateur, vient dans l'espace. Et après quelques minutes, l'objet, reconnu comme étant enfermé à clé chez M. M. S. tombe devant les assistants. On court au lieu d'où il provient. Le meuble est fermé. Et l'objet est d'une nature telle qu'il ne peut y avoir eu de substitution : 2° A Sao Vincente, devant des membres de l' « Académie Lombroso » M. attaché dans un fauteuil, est soulevé avec le dit meuble à 2 mètres, pendant 2 minutes. Les témoins passent et repassent sous le « lévité » ; — 3° A Santos, au siège de l' « Académie », devant une grande assistance - 9 heures du matin, pleine lumière des coups sur la table, puis une voix que le Dr G. de Souza reconnait pour celle de sa fille décédée. L'enfant paraît ! Le Docteur peut l'embrasser : il reconnait les vêtements dans lesquels elle fut ensevelie. On vérifie le pouls du fantôme, qui dialogue avec tel et tel et rappelle des faits de son enfance. On le photographie, puis il s'élève dans l'espace et, après 36 minutes, disparaît. Il y avait là 20 médecins, 7 professeurs, parmi d'autres.

Attendez mieux, car voici le 4e cas : M en transe, une armoire s'ouvre et un crâne, qu'on y savait placé, en sort, se promène en l'air. Un squelette se forme, déjà entier. Une odeur de putréfaction se dégage, presque intolérable. L'horrible corps va et vient, puis se dissipe en fumée, et le crâne choit sur la table. Le phénomène a duré 22 minutes : « Sommes-nous tous des visionnaires ? » questionne l'auteur. — 5e cas : M. annonce la venue de l'évêque D. José de Camargo Barros, décédé dans un naufrage. Odeur de roses. Fumées jaune d'or. Le prélat se configure, avec sa barette ! Il se matérialise à perfection, parle, sourit. On l'approche. Un médecin constate l'existence des dents, de la salive, du palais, du cœur battant, de borborygmes intestinaux. Le « visiteur » se prête à tout examen anatomique, tout en parlant portugais. Il dit : « Observez mon départ ». Puis il diminue jusqu'à la taille de 30 centimètres, et... s'évapore. — 6e cas : Devant un groupe de médecins, formation d'une apparence nébuleuse, d'aspect humain, une fillette qui dit, bientôt concrétisée : « Je suis Walkaria Ferreira ». Tel médecin dit avoir soigné cette morte, pour la tuberculose. Photographie. Puis lévitation de 5 minutes, retour au sol, et disparition. 7e cas : Matérialisation de feu le Dr Bezerra de Menezer, reconnu par ses confrères présents. Il bavarde avec eux en utilisant l'appareil amplificateur du son. Pendant 15 minutes, plusieurs photos sont prises. Auscultation,

(1) La brochure contient 11 spécimens de ces écritures. Nous devons dire qu'en ce qui a trait au chinois, il est autant dire illisible, sauf pour les dernières lignes où il y a d'inutiles répétitions de caractères.



etc. : c'est tout comme un être vivant. Enfin le Dr S. s'élève au plafond, ses membres inférieurs s'estompent, puis tout le corps. Quelqu'un hausse le bras et traverse une sorte de nuage spongieux. - 8e cas : M. attaché dans un fauteuil, sous les yeux d'un groupe de médecins, disparaît lui-même. (Il nous devait bien ce prodige !) On le cherche partout. On ouvre les portes cadenassées. On le trouve sur une chaise longue, dans un cabinet, au fond de l'appartement. 9e cas : Empreintes de mains masculines et féminines sur de le farine exposée dans une caisse fermée à distance du médium. — 10e cas : Apparition d'un arabe pui parle la langue de son pays, prend place près de la table, se soumet à un examen. Le médecin qui s'en est chargé déclare à ses collègues : « C'est une créature parfaitement constituée » (Dr Olegario de Moura). Photographie. L'apparition dit être Harun-Al-Ras-Child. Lévitation. Disparition.

En conclusion, il est répété : « Os phenomenos sao reaes. » Les phénomènes sont réels. En appendice, sont publiés des centaines de noms : les témoins.

Saint Thomas (1) est le plus grand des saints : c'est celui qui voulait voir. Nous rendons hommage à la conscience, à la probité, à la sagacité des observateurs brésiliens. Mais nous voudrions bien voir Mirabelli à l'œuvre : devant de telles « merveilles », c'est un sentiment légitime et humain. Nous avons extrait la substance de l'étonnante brochure. On ne peut s'offenser que nous fassions bien des réserves. Ces expériences ont fait couler tant d'encre outre-Atlantique et elles nous sont rapportées avec tant d'assurance, que nous n'avons pas cru devoir les laisser ignorer en Europe. C'est tout. Quant au reste, nous attendrons que Mirabelli vienne nous dire, à Paris : « *Vide, Thoma, vide latus, vide pedes, vide manus, Noli esse incredulus. Alleluia !* »

Autour du « Cas Margery ».

L'affaire de la médiumnité de Margery, — il est inutile de la remémorer à nos lecteurs qui en sont informés assurément, — continue à entretenir grand tapage aux Etats-Unis, où la querelle des partisans et des négateurs fait rage. A ce propos, M. le Dr L.-R.-G. Crandon — mari du médium — nous communique une lettre adressée, en février dernier, par le Dr Mark W. Richardson, au *New-York Times*, en nous priant de la publier. Nous accédons volontiers à son désir, cette insertion n'engageant en aucune façon notre opinion sur un « sujet » que nous n'avons pas encore eu l'occasion d'étudier par nous-mêmes.

« 11 février 1927.

« A l'Editeur du *New-York Times*.

« Vos lecteurs doivent, je pense, être plutôt sursaturés de la question « médiumnité Margery » souvent traitée dans vos colonnes. Ils ne sont pas à blâmer, si l'on admet que ce médium a été nombre de fois convaincu d'être un habile truqueur et un artiste en prestidigitation, et par conséquent bien *mort* sans résurrection possible. C'est au moins là l'opinion de ses critiques. Mais Margery vit, et la raison de son extraordinaire vitalité n'est pas à chercher très loin : c'est simplement parce que la vérité est de son côté, et qu'à la fin cette vérité prévaudra.

« Le plus récent combattant entré dans la lice est M. J. B. Rhine, qui, tel ses précédesseurs, a voulu « tuer un médium mort » et dans l'espace d'une soirée, ce qui constitue un record. Sérieusement, quiconque a une notion même vague des enquêtes psychiques, pourra croire que M. R., en deux heures, dans d'étranges conditions de lieu, de vérification, ait pu accomplir ce chef-d'œuvre de travail « détective » ?

« J'ai été étroitement associé, si je puis dire, avec la médiumnité de Mar-

(1) Thomas l'incrédule, et non Thomas d'Aquin.

gery depuis ses débuts, il y a environ 4 ans. J'ai assisté à environ 800 séances. J'ai considéré avec le plus grand soin chaque problème posé. Je me suis, pour les résoudre, muni des meilleurs appareils. J'ai utilisé ces appareils dans toutes sortes de circonstances. En outre, le contrôle est devenu de plus en plus strict. Dans ces efforts pour une expérimentation de plus en plus rigoureuse, j'ai eu la plus entière coopération de Margery et de son mari, dont le seul désir a été de produire ces phénomènes devant le jugement mondial, et d'une façon qui entraîne la conviction. Me refusera-t-on le droit de parler de ce médium avec une certaine autorité ? Et qu'ai-je à dire ?

« Ceci. La médiumnité de Margery est authentique. En présence de cette personne, s'est produite une incroyable variété de phénomènes, contredisant toutes nos idées courantes en physique, chimie, anatomie, physiologie. Seuls, 3 ou 4 médiums, dans l'histoire, approchent Margery en puissance, en « brillant ». Néanmoins, comme tous les « sujets », Margery a eu à souffrir du conservatisme inintelligent et de l'amère intolérance. A dire vrai, ses amis ne se découragent pas. Le contrôle « Walter » l'a dit : « Personne ne prend la peine de donner un coup de pied à un cheval mort ». Margery n'est pas morte : ses adversaires le savent bien. Sa médiumnité progresse en variété et en importance et cette année nous promet un remarquable avancement dans la technique et les résultats des séances. Tout en sera publié, en temps et lieu, dans des journaux scientifiques. — Marc W. Richardson ».

Autour de l'affaire « *Harold Evans* » (1)

On peut être curieux de savoir quelles ont été les suites de cette aventure. Nous en ferons un rappel succinct. Nos deux articles nous ont valu un assez fort courrier anglais ; nous remercions nos correspondants, en majorité favorables à Evans. D'ensemble, ils s'efforcent de nous démontrer qu'à la séance d' « exposure », l'incrédulité régnait. « On voulait que E. trichât... Il a subi inconsciemment les forces mauvaises qui l'incitaient à frauder... Il était en transe lorsqu'on le surprit déshabillé... Il serait donc innocent. » Et encore : « Il avait été minutieusement fouillé. Où donc aurait-il caché l'étoffe ? Le comité a été lourdement incompétent. Les preuves sont sans valeur. Ces phénomènes ont été prouvés des milliers de fois ».

Janvier 1927. – Dans *The Journal of the American Society for Psychical Research*, M. Harry Price estime que le Comité d'« experts » a été bien avisé en « cherchant à projeter un peu plus de lumière sur le sujet ». Mais il n'admire pas les méthodes de ce comité, car il dit : « Il est vraiment inoui que cet homme ait pu s'imposer ainsi à des crédules. La seule explication semble être que ces gens n'ont jamais vu de phénomènes authentiques. Jusqu'à ce que l'on expérimente dans des conditions de contrôle *réel*, des Moss et des Evans seront toujours prêts à mystifier. » Ce Harold, qui prétendait ne travailler que pour la vérité, est non seulement un charlatan, mais un humoriste.

Dans les *Proceedings of the National Laboratory of Psychical Research* (même mois, même auteur), on lit : « Lorsque le Dr Tillyard et moi-même avons été invités aux séances d'Evans, le pseudo médium, il m'a fallu exactement cinq minutes pour m'assurer qu'il s'agissait d'une farce, et des plus amusantes. Cette vérité a ensuite été publiée, à grande trompette, dans un journal du dimanche, par un assortiment varié d'experts, comme s'ils avaient découvert quelque chose de neuf. Je n'avais pas eu besoin de lampes électriques... Il n'est, en vérité, pas très difficile pour un enquêteur expérimenté de déterminer si un phénomène est authentique ou non, — *lorsque toutes les conditions sont prises en considération* (p. 34).

---

(1) Voir *R. M.* pp. 493-495 (novembre-décembre 1926) ; pp. 55-59 (janvier-février 1927.)

21 Janvier. — M. E. T. B, (*The Two Worlds*, pp. 38-39) — rappelle que le 25 Juillet 1925, Evans fut convaincu de fraude, par des spirites, à Exeter. Dans le cas actuel, le Comité est blâmable de n'avoir pas pris toutes précautions requises. L'un des membres, Miss T. Jesse, assistait à une séance pour la première fois de sa vie.

28 Janvier. — (même organe, pp. 51-52) : « La fonction du Comité était d'empêcher E. de perpétrer une fraude. On le savait capable de tricher. La seule façon de vérifier l'authenticité d'un médium physique est de le supposer capable de tromper et de prendre des mesures pour l'en empêcher. Suit une ample, et d'ailleurs fort juste critique des procédés d'investigation du Comité *Sunday Chronicle*.

Février. — *The International Psychic Gazette*, avec ténacité, poursuit son entreprise de réhabilitation du médium, et répond à la S. C. qui, le 16 Janvier, a quelque peu raillé l'intention de Mr John Lewis, de régler la question devant les tribunaux (1). Mme Rosita Forbes, exploratrice, membre du Comité et qui n'assista pas à la séance fameuse, relate, qu'après l'événement, elle a assisté à une séance nouvelle (13 janvier). Elle se déclare maintenant convaincue que le médium peut produire des phénomènes authentiques. Toutes précautions, dit-elle, ont été prises. Deux colonels l'assistaient. On entendait au moins 3 voix (Peter, Grey Hawk et Heater, présumées entités). Une boîte à musique survola la salle, ainsi qu'une trompette. Il n'y eut pas assez de « pouvoir » pour que « Sainte Catherine » parut.

Mars. — La même revue annonce que 1.186 spirites ont signé la pétition tendant à une poursuite de la *Sunday Chronicle.* La S. C. a refusé l'article de Mme Forbes concernant la séance du 13 janvier et son éditeur a décliné une invitation à une autre séance Evans. Il apparaît que l'action judiciaire ne sera vraisemblablement pas engagée. E. est malade et a absolument besoin de repos mental. « Ses guides spirituels l'ont averti que, s'il ne veut pas perdre sa médiumnité, il doit maintenant oublier toute cette histoire si préjudiciable à ses intérêts et à sa réputation. Qu'il s'estime assez vengé par la proclamation de l'estime de ceux qui croient toujours en lui. » (Article de M. J. L.)

L'affaire semble donc ainsi terminée.

Autour du « cas Eléonora Zügun ».

The Daily News publiait, un matin de février, une troublante nouvelle. Son correspondant de Berlin annonçait qu'un certain Dr Hans Rosenbusch et un prestidigitateur, nommé Diehl, venaient de produire un document prouvant que la comtesse polonaise Zoë Wassilko. en la compagnie de qui Zügun voyageait, était complice du médium, pour des supercheries concernant les morsures et les transports d'objets. On racontait qu'Eléonora a une peau spéciale (*sic*) qui réagit anormalement deux ou trois minutes après avoir été pincée ou grattée. On disait qu'habilement la comtesse égratignait et pinçait le sujet quelques instants avant l'observation du phénomène. Le Dr Rosenbusch ayant invité chez lui l'une et l'autre, à Munich, il aurait pu démasqué le truc, aidé de Diehl, après une séance de cinq heures. Et cependant, les faits avaient été, antérieurement, bien contrôlés par des enquêteurs sérieux. *Quid ?*

Bientôt, M. Harry Price écrivait au *Daily News* : « Il ne me surprend pas d'apprendre qu'Eléonora a pu tromper, ainsi qu'on le dit, dans une séance

(1) Nous signalions, n° de Janvier-Février, p. 58, qu'un certain document avait été envoyé à tous les groupes spirites de Grande Bretagne, et nous taisions son origine. Rien ne nous retient plus aujourd'hui de dire que cet *appel* en vue d'une pétition pour que « l'affaire Evans » soit portée devant la justice, émanait de M. John Lewis, éditeur de *The International Psychic Gazette.*



tenue à Munich. Dans d'autres occasions, elle a été surprise, aidant le phénomène — et une fois à Londres, au National Laboratory. Dans le rapport officiel sur sa visite, rapport qui vient d'être publié, nous soulignons le fait que « toute la question de possibilité de fraude repose sur les conditions de contrôle »... Néanmoins, le témoignage sur lequel nous basons notre opinion favorable concernant l'authenticité du phénomène Zügun s'appuie sur des expériences parfaitement conduites au point de vue scientifique par un bon nombre d'enquêteurs indépendants. Il est, en outre, à noter que, parlant de la séance de Munich, on dit que c'est là que la comtesse W. fut convaincue de complicité dans les trucs prétendus. Or, à toutes les expériences, la comtesse n'était pas présente. »

En dernière information, la dépêche berlinoise a tout l'air d'une fausse nouvelle (1).

La transmission de pensée... en masse.

Le 18 février, à la Society for Psychical Research de Londres, était réuni un comité constitué en vue d'une fort intéressante expérience, qui devait avoir lieu à l'instant même, après avoir été annoncée par la presse et la T. S. F. Ce comité devait d'abord concentrer son attention, 3 minutes, sur un certain objet, et ensuite, sur 4 autres objets 3 minutes pour chacun — avec des repos de 3 minutes entre chaque concentration. A l'heure dite, Sir Oliver Lodge, au microphone, annonça que le premier objet était une carte tirée d'un paquet. Après 3 minutes de silence et 3 de pause, Sir O. L. avertit que le second objet était un dessin. Ainsi fit-il pour le troisième : une « chose » non désignée, pour le quatrième, une carte à jouer, pour le cinquième, un objet X. Les milliers de personnes qui écoutaient furent priées, à ce moment, de faire connaître non seulement leurs perceptions, mais encore les sensations particulières qu'elles avaient pu éprouver. Elles devaient immédiatement porter à la poste une lettre signée et recommandée, contenant les résultats.

Les membres du Comité restèrent enfermés jusqu'au lendemain matin huit heures, pour éviter toute indiscrétion, et déjà arrivaient des milliers de lettres. Il en vint tellement qu'il faudra six semaines pour dépouiller ce courrier. La question est de savoir s'il se trouve beaucoup de gens pour recevoir des messages télépathiques. Sauf le nom de Sir O. L., personne ne connaissait celui des autres membres du Comité.

Light (26 février) observe : « Cette expérience aurait déjà rendu grand service si elle incite les auditeurs à en tenter de semblables en petits cercles privés. L'essai pourra souvent prendre la forme d'un jeu, sans doute, mais si ce jeu est méthodiquement conduit, il peut aboutir à des constats utiles. C'est un fait : telles personnes sont capables de transmettre des pensées, et un très grand nombre sont organisées pour les recevoir. Sans que nous nous en doutions, il se produit autour de nous, une foule de cas de télépathie dans la vie quotidienne, et parfois si étonnants que nous les attribuons à la coïncidence ».

---

(1) Au moment où nous corrigeons nos épreuves, nous apprenons, par les *Daily News*, le fait suivant : « Six savants viennois, professeurs de l'Université, viennent de publier un rapport en ce qui a trait aux accusations formulées par le Dr Rosenbusch par surcroit prestidigitateur à Berlin. Ces six professeurs déclarent qu'ils ont pu observer Eléonora Zügun pendant six mois et qu'ils ont bien vérifié l'apparition d'égratignures, de morsures, soudainement visibles et disparaissant peu après, même en pleine lumière du jour, sur le corps du sujet, même lorsque l'on avait pris la précaution de tenir les mains d'E. Z. un long temps avant l'expérience. Ils ajoutent connaître la comtesse Wassilko depuis des années et avoir la plus entière confiance dans son honnêteté scientifique. » La comtesse a engagé une action judiciaire contre son accusateur berlinois.

Il est plaisant de rappeler que le 11 Juin 1924, M. H. Price proposa à la British Broadcasting Company (T. S. F.) une expérience du même genre et se vit refuser toute collaboration par cette Compagnie, « qui craignait le ridicule et la critique ». En moins de trois ans, la B. B. C. a dominé ses inquiétudes, et c'est un succès pour la métapsychique.

Sir O. L. n'attend pas absolument une réussite : « Pour le moment, nous n'en pouvons rien savoir encore, écrit-il dans l'*Evening Standard.* Mais comment saurions-nous sans essayer ? S'il y a résultat positif, nous aurons appris quelque chose, et quelque chose, aussi, en cas de résultat négatif. Nous aurons trouvé que, dans ces conditions, la transmission de pensée ne peut se produire. Nous aurons avancé dans la fixation de quelques lois du phénomène ».

Petites Nouvelles.

* Mme Champion de Crespigny vient de fonder au Lyceum-Club de Londres (club de dames), un centre d'études appelé le Psychic Science Circle. Avant tout, elle a fait savoir que son intention était de faire de ce « Cercle » un milieu scientifique et non hystérique, et ce sont ses termes mêmes.

* Le Dr von Schrenck-Notzing annonce que la « pauvreté des phénomènes produits depuis un an par le médium Willy Schneider résulte du mauvais état de santé du sujet, qui souffre d'une affection du poumon gauche, latente depuis quelques années. Un séjour à Londres, il y a trois ans, a été préjudiciable à ce jeune homme (1). Willy va être traité dans un sanatorium.

* On lira avec grand intérêt le volume I des *Proceedings of the National Laboratory of Psychical Research* (Janvier 1927 édité par *The National Laboratory of Psychical Research*, 16, Queensbury Place, Londres S. W. 7. Cet ouvrage contient un très important rapport de M. Harry Price sur les phénomènes de télékinésie observées avec le médium E. Zugun, rapport auquel sont adjoints de précieux commentaires du Dr R. J. Tillyard et de M. Noël Jaquin. (Il s'agit des expériences faites au N. L. of P. R.). « Pas le moindre doute que nos expériences, faites dans des conditions scientifiques idéales ont prouvé : *a*) que les marques stigmates apparaissaient spontanément sur diverses parties du corps d'Eleonore ; *b*) qu'E. n'était pas sciemment responsable de la production de ces marques ; *c*) que, sous un contrôle scientifique, des mouvements de petits objets ont été indubitablement obtenus, sans contact physique ».

* *Zeitschrift für Parapsychologie* fournit de curieux détails sur une médiumnité présumée chez Martin Luther. On savait depuis longtemps que Luther avait eu des « visions du diable » (2). Dans l'ouvrage « Martin Luthers Leben and Sein Werk », (Freiburg, 1926) M. Hartmann Grisar rapporte un bon nom-

(1) Les phénomènes qu'il y produisit furent médiocres comparés à ceux de son pays. A ce propos, retenons la curieuse hypothèse de M. Harry Price (Proceedings of the National Laboratory of R. P. janvier 1927), constatant qu'il en fut de même à Londres pour E. Zugun, et disant : « Il se peut que quelque changement psychologique survienne chez ces médiums exotiques lorsqu'ils quittent leur contrée natale. Le fait qu'ils sont si éloignés de chez eux, souvent séparés de leurs amis et de leurs relations, la singularité de la nouvelle ambiance, peuvent avoir sur eux une influence subtile et inhiber leurs facultés. Le fait est que je n'ai jamais vu un médium tout à fait aussi bon en pays étranger que dans sa propre patrie. Cette observation peut s'appliquer à plus d'un médium il est vrai, mais nous hésitons pour le présent, à lui donner le caractère de généralité ».

(2) « *La cellule où Luther a discuté avec le diable*, ce poole où Descartes a eu son fameux songe, l'endroit du bois de Vincennes, où Jean-Jacques, au pied d'un chêne, a trempé son gilet de pleurs en découvrant la bonté de l'homme naturel, voilà les lieux où le monde moderne a pris naissance. — *Trois Réformateurs :* Jacques Maritain.



bre de trouvailles caractéristiques, qu'il fit en recherchant les matériaux de cette biographie, et d'où il appert, au moins avec une forte vraisemblance, que Luther fut médium.

* Publiée quelque temps sous le titre *Revalo Bund*, cette revue, éditée à Hambourg, (Alsterdamm, 16/19) a adopté, depuis janvier dernier), le titre de *Zeitschrift für psychische Forschung*. On y trouve, dans ce même numéro, un commentaire du Prof[r] Christoph Schröder, de Berlin, sur les premières enquêtes faites, touchant le jeune médium Eleonora Zugun, par le regretté Fritz Grunewald.

* Parlant du Peyotl, *La Presse Médicale* (19 janvier) écrit, en évoquant l'ouvrage de Fernand Denis : *Brésil* (Firmin Didot, Paris 1839) : « M. Geoffroy de Saint-Hilaire raconte qu'une race indienne du Brésil, les Malalis, recueillent une espèce de ver qui rampe sur les roseaux, le bicho de taquara, et ils savent en obtenir une graisse d'une extrême délicatesse qui sert à assaisonner leurs aliments sans qu'ils en éprouvent le moindre effet delétère ; mais leur arrive-t-il d'avaler un de ces vers que l'on a fait sécher avant d'en ôter le tube intestinal, une ivresse extatique s'empare de l'Indien, et souvent elle dure plusieurs jours. Le monde entier change pour lui ; les forêts se revêtent d'un éclat inaccoutumé, sa chasse est merveilleuse, il goûte des fruits exquis, mille songes heureux bercent son imagination sauvage ; néanmoins il paraît que le réveil a aussi son amertume, que le mangeur de bichos de taquara paie par l'engourdissement de ses sens l'excès de sa volupté.

« M. Latreille a reconnu cette curieuse chenille pour appartenir au genre *cossus* ou au genre *hepiale* ».

* Après l'avoir prié de faire une enquête sur un phénomène que nous ne publions que sous les plus strictes-réserves, nous avons reçu de notre aimable confrère, M. A. O. Rodrigues, directeur de la revue *O Pensamento,* à Sao Paulo, Brésil, une lettre qui confirme nos doutes.

Dans le numéro de septembre-octobre 1926, de la *R. M.*, pp. 438-439, est relatée l' « Affaire Suares-Martinez, ou le beau phénomène saboté ». Attribué par quelqu'autre revue à *O Pensamento*, c'est à cette dernière que, logiquement, nous avions fait, à tort, remonter la paternité du récit, plus que bizarre. Aussi, bien, les critiques formulées par nous doivent elles reportées sur l'organe où nous avons puisé, sans le prendre trop au sérieux, ainsi qu'on l'a vu. Il se rencontre, malheureusement, dans le monde, diverses publications qui ménagent place à des articles improvisés sur des faits mal contrôlés. On conçoit comme il doit être parfois difficile, à distance, de séparer le vrai du faux. Plus près des sources, M. A. O. R. rétablit la vérité : « Je vous garantis que les faits, s'ils sont réels, ne sont pas passés au Brésil, mais dans quelqu'une des républiques hispano-américaines. Les noms des personnes qui prirent part à l'affaire et celui de la rue où le fait s'accomplit sont de langue espagnole, et non brésilienne portugaise ». Grand merci à notre correspondant de Sao Paulo pour les précisions que nous lui devons.

* Le D[r] Karl C. Schneider, professeur de biologie (Université de Vienne) et président du « Wiener Parapsychisches Institut » a donné à l'Université viennoise une série de conférences sur la parapsychologie. Il paraît que les autorités ont fait quelque difficulté avant d'approuver l'intention du D[r] Schneider.

* Depuis 2 ans, l'*American Society of Psychical Research* occupait l'immeuble 15, Lexington avenue, New-York. A fin de bail, les administrateurs ont décidé d'acheter la maison, jusqu'alors louée. A la date du 30 novembre 1926, l'A.S.P.R. était chez elle. Il vient d'être décidé que cette maison portera désormais le nom de Hyslop, un homme qui servit si admirablement les re-

cherches psychiques. L'A.S.P.R. a donc son siège *Hyslop House,* adresse ci-dessus.

* L'ouvrage du Dr Gustave Geley : *L'Ectoplasme et la Clairvoyance*, vient de paraître édité en anglais par MM Ernest Benn, éditeurs à Londres.

* A peine le prestidigitateur Houdini était-il mort que le Standard Dictionary admit comme correct le verbe *houdinize* (houdiniser), avec le sens : « savoir se dégager, se délivrer soi-même, de liens, cordes, attaches et sceaux divers, en se tortillant ». Les faux médiums penseront peut-être que, désormais, le mot autorise la chose !

* Le 21 Janvier a eu lieu à l'Ecole de Psychologie, la séance de réouverture, présidée par M. le Profr Charles Richet. Le Dr Paul Fary a prononcé l'éloge du Dr Domingo Jaguarche, professeur à l'Ecole, et rappela qu'il fut le premier a faire connaître la psychothérapie au Brésil.

* Le Gouvernement vénézuélien a accordé à titre exceptionnel, la médaille de l'Instruction publique au Profr Cunéo, chirurgien des hôpitaux, membre du Comité de l'Institut Métapsychique International, revenu récemment en France après avoir fait à Carracas, une série de conférences.

* Dans le fascicule Janvier-Février 1927 de la *Revista de Estudios Metapsiquicos* (Madrid) nous lisons : « La Société espagnole d'Etudes métapsychiques se propose de travailler avec une activité redoublée. Elle fait appel à tous les hommes de science et à toute personne intéressée à ces questions, pour qu'on lui signale et au besoin lui présente, tous sujets doués de facultés supranormales, de quelque nature que ce soit. Elle invite en outre toute personne qui vérifierait en elle-même des indices de médiumnité, à se faire connaître à la Société, pour contribuer à l'avancement de la science ». On lira avec intérêt, dans le même fascicule la suite de la si intéressante étude de M. Fernando Weyler, sur les « phénomènes métapsychiques dans l'histoire ». L'auteur considère, cette fois, tels phénomènes survenus dans l'ambiance des rois Darius et Alexandre le Grand.

* Dans le *T. P's and Cassel's Weckly,* M. Ch. W. Domville-Fife, auteur de *Parmi les Tribus sauvages de l'Amazone*, croit pouvoir fixer un petit point d'histoire, touchant l'utilisation de la plante Yagé, qui, on le sait, donne des visions à la façon du Peyolt. Suivant cet auteur, la première personne de race blanche qui aurait appris, des indigènes, la curieuse propriété du Yagé, serait un certain colonel C. Moralès. Ce dernier, ayant utilisé la plante, annonça à son entourage que son père était mort et que sa sœur était fort malade. La double information télépathique aurait été vérifiée, quelques jours après.

* On annonce la mort de Miss Felicia R. Scatcherd, le 12 mars dernier, après une longue maladie. La défunte avait tenu un rôle des plus actifs, depuis de longues années avec un parfait eclectisme et un constant dévouement, dans les milieux de recherches psychiques et de spiritisme, où elle était servie par ses dons d'orateur, d'écrivain et d'organisatrice. « Editor » de l'*Asiatic Review*, membre de la Sociological Society, s'intéressant à un grand nombre d'institutions scientifiques et humanitaires, Miss F. R. S. sera profondément regrettée en Grande-Bretagne, sur le Continent aux Indes et aux Etats-Unis jusqu'où s'étendait son infatigable action.

Pascal FORTHUNY.

Souscription permanente

pour aider à l'extension des recherches de l'I. M. I.

Sixième liste.

M. Vandervelde, Buenos Aires, 50 fr. — Anonyme, Besançon, 10 fr. — Anonyme, Paris, 10 fr. — M. Ciraolo, Rome (2e versement), 1.000 fr. — M. Pothier, Paris, 10 fr. — Mme Rey, Paris, 10 fr. — M. Monteux, Paris, 20 fr. — M. Wyckhoffe, New-York, 1.000 fr. — Comte Letellier d'Orvilliers, Grasse, 35 fr. — Anonyme, Paris, 10 fr. — Dr Crandon, Boston, 50 fr.

Nous exprimons nos remerciements à nos souscripteurs pour leur utile contribution à nos recherches.

A NOS LECTEURS

En raison de la charge lourde que sont maintenant nos frais de correspondance, nous prions les personnes qui nous écrivent pour renseignements de joindre à leur lettre un timbre, ou son équivalent, pour réponse.

Le Gérant : Léon Terrier-Mugnier.

Etampes. — Imp. Terrier Frères et Cie.



entier, des événements métapsychiques, des publications et des revues françaises et étrangères.

Il dirige des *enquêtes* partout où sont signalés des faits intéressants : maisons hantées, manifestations médiumniques ou télépathiques, etc...

Il sélectionne et éduque les *sujets médiumniques*.

LES ADHÉSIONS.

Etant donnés les préjugés qui s'attachent encore à l'étude des questions supranormales, l'I. M. I. ne peut réussir et prospérer que dans une atmosphère de confiance, de sympathie et d'entr'aide. Il a besoin du concours moral et matériel de tous les amis de la science nouvelle et il compte surtout sur ceux d'entre eux qui voient en elle la plus grandiose des sciences, appelée à transformer la vie morale et sociale de l'humanité.

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919, l'I. M. I. peut recevoir toute somme ou legs de quelque importance qu'ils soient.

Il admet :

1° Des membres *bienfaiteurs*, pour une souscription unique d'au moins 5.000 francs ;

2° Des membres *donateurs*, pour une souscription unique d'au moins 1.000 francs ;

3° Des membres *honoraires*, pour une cotisation annuelle d'au moins 100 francs ;

4° Des membres *adhérents*, pour une cotisation annuelle d'au moins 40 francs pour la France, 45 et 50 francs pour les pays étrangers.

Tout membre bienfaiteur, honoraire ou adhérent a droit aux divers services de l'I. M. I. : bibliothèque, salle de lecture, archives, conférences éventuelles, Revue.

La bibliothèque est ouverte trois fois par semaine, les lundi, jeudi et samedi, de 14 à 18 heures.

Le Directeur reçoit le lundi et le jeudi, de 14 à 16 heures.

LA REVUE MÉTAPSYCHIQUE.

Jusqu'à nouvel ordre, la *Revue Métapsychique* paraîtra tous les deux mois.

Elle comprendra au moins 64 pages de texte compact et des illustrations.

Elle rendra compte de tous les livres nouveaux qui seront adressés en double exemplaire au siège de l'I. M. I.

Sous la rubrique *Correspondance*, elle publiera les communications de ses lecteurs relatives à des faits métapsychiques dont l'authenticité pourra être établie.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

L'abonnement à la *Revue Métapsychique* pour 1926 est de :

France et Colonies .... **40 fr.**

Tarif extérieur N° 1. — Pays ayant accepté une réduction de 50 % sur l'affranchissement des périodiques : Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Bulgarie, Cuba, Ethiopie, Grèce, Hongrie, Italie et Colonies, Lettonie, Luxembourg, Paraguay, Pologne, Portugal et Colonies, Roumanie, Tchécoslovaquie, U.R.S.S. (Russie , Uruguay, Yougoslavie .... **45 fr.**

Tarif extérieur N° 2. — Autres pays.. **50 fr.**

Les abonnements partent du 1er janvier ou du 1er juillet. Ils ne sont acceptés que pour une année. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'envoi de la somme de 1 fr.

Compte Chèques Postaux 747-86

Le prix du numéro est de 8 francs.

Le prix des numéros antérieurs à 1926 est de 10 francs.

Les membres du Comité et le Directeur ont seuls qualité pour représenter l'Institut ou pour parler en son nom.

Année 1927. — N° 3. Mai-Juin.

Revue Métapsychique

PUBLICATION BIMESTRIELLE
DE L'
INSTITUT MÉTAPSYCHIQUE INTERNATIONAL
RECONNU D'UTILITÉ PUBLIQUE

SOMMAIRE :



PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, Boulevard St-Germain (VIe arrt)

Institut Métapsychique International

(Fondation JEAN MEYER)

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919

89, Avenue Niel, PARIS (XVIIe)

Téléph. : WAGRAM 65-48 —— Téléph. : WAGRAM 65-48

LE COMITÉ.

Professeur CHARLES RICHET, de l'Institut de France et de l'Académie de Médecine, *Président d'Honneur*.

Professeur Rocco SANTOLIQUIDO, Conseiller d'Etat d'Italie, Représentant de la Ligue des Croix-Rouges auprès de la Société des Nations, *Président*.

Professeur LECLAINCHE, Membre de l'Institut de France, Inspecteur général, Chef des Services sanitaires au Ministère de l'Agriculture, *Vice-Président*.

ERNEST BOZZANO.

Docteur CALMETTE, Médecin Inspecteur Général.

Docteur JEAN-CHARLES ROUX, Paris.

GIOVANNI CIRAOLO, Sénateur du royaume d'Italie, Président de la Société des Croix-Rouges italiennes.

Docteur CUNEO, Professeur à la Faculté de Médecine, Chirurgien des Hopitaux.

Sir OLIVER LODGE, de la Société royale d'Angleterre.

Docteur J. MAXWELL, Procureur général près la Cour d'Appel de Bordeaux.

ERNEST MEYER, Conseiller d'Etat, Paris.

Docteur ALBERT DE SCHRENCK-NOTZING, Munich.

Directeur :

Docteur EUGÈNE OSTY.

LES BUTS.

Les phénomènes métapsychiques retiennent, de plus en plus, l'attention passionnée de toute l'humanité pensante.

Le haut intérêt scientifique de ces phénomènes se double d'un immense intérêt philosophique ; car ils révèlent, dans l'être, des pouvoirs dynamiques et psychiques semblant dépasser le champ des capacités organiques et sensorielles, et leur étude permet d'envisager, à la lumière de la méthode expérimentale, les grands problèmes de la vie et de la destinée.

Les Sociétés locales d'études psychiques ont rendu, rendront encore d'immenses services ; elles doivent garder toute leur activité et toute leur autonomie. Mais la nécessité d'une organisation centrale s'imposait parce que, seule, elle permettra des travaux approfondis et de longue haleine, rendra plus faciles et plus fécondes les recherches particulières, assurera l'union des efforts et synthétisera les résultats acquis.

Cette organisation, vainement souhaitée si longtemps, est aujourd'hui chose faite. L'Institut métapsychique international, fondé par un initiateur éclairé et généreux, M. Jean MEYER, a son cadre constitué, ses ressources indispensables assurées et il a été déclaré d'utilité publique.

L'ORGANISATION.

L'I. M. I. comprend : des *laboratoires* pourvus de tous les instruments d'expériences et d'enregistrement ; des *bibliothèques* et une *salle de lecture ;* une *salle de conférences*.

Il publie, sous le titre de REVUE MÉTAPSYCHIQUE, un bulletin périodique, rendant compte de ses propres travaux et des travaux accomplis dans le monde

Année 1927. — N° 3. **Mai-Juin.**

Revue Métapsychique

Publication de l'Institut Métapsychique International

(Revue fondée par le Dr G. GELEY)

RÉDACTEUR EN CHEF : Dr E. OSTY.

Le IIIe Congrès International de Recherches Psychiques

(PARIS, du 26 Septembre au 2 Octobre 1927)

Le IIIe Congrès international de Recherches psychiques se réalisera sous la présidence générale de M. le Professeur Ch. Richet.

Ce grand savant, à qui la Métapsychique doit tant, verra réunies autour de lui la plupart des personnalités scientifiques qui, dans le monde, poursuivent méthodiquement, sans autre but que la recherche de la vérité, l'étude des propriétés paranormales du psychisme humain.

Ce Congrès siégera en Sorbonne, ce dont nous remercions ici M. le Recteur de l'Académie de Paris.

Il est bon que ce grand foyer de savoir, d'enseignement et de travail donne l'hospitalité de ses salles aux hommes de science, professeurs d'Universités pour la plupart, qui ont assumé la tâche de construire la branche de la science la plus difficile qui soit, puisque son objet consiste dans les manifestations de la vie les plus rares, les plus complexes, les plus subtiles, les plus distantes de l'acquis scientifique actuel.

Ce n'est pas prétendre à une bien grande perspicacité que d'avancer que les exposés d'observations, de recherches, de projets que les Congressistes vont respectivement se faire connaître, seront le programme de la science du surnormal humain (1) qui, dans un temps plus ou moins éloigné, s'enseignera, s'explorera dans toutes les Universités.

Les gens de science adonnés à l'investigation des propriétés paranormales du psycho-dynamisme humain souhaitent que les savants attachés à l'étude de la vie — biologistes, physiciens, physiologistes, psychologues, philosophes — comprennent combien il est dommageable pour

(1) *Surnormal* étant entendu, dans le sens d'exceptionnel et de supérieur en qualité aux propriétés psychiques actuellement communes à tous les hommes.

l'Humanité qu'ils se désintéressent — quand ils n'y sont pas, par préjugés, hostiles — du champ d'observation et de recherches le mieux apte à nous conduire à la connaissance des rapports fondamentaux entre la pensée et la matière, à la connaissance de la constitution intime de l'être humain, à la connaissance de la vie. Ils désirent ardemment que leurs frères en curiosité, en méthode, en savoir, sachent que la Métapsychique est sortie de l'ère où n'importe qui, même sans connaissances de l'homme connu, avait la naïveté d'aborder la découverte de l'homme inconnu. Ils souhaitent que les préjugés cessent leur œuvre inhibitrice et que l'élite scientifique se mette bientôt à explorer la puissance de la pensée humaine à travers les déterminismes psychologiques, physiques, physiologiques de ses manifestations surnormales, exceptionnelles encore parce qu'il s'agit de forces non dirigées.

*
* *

Devenant une véritable science, la Métapsychique a un besoin urgent d'une terminologie riche, précise et internationale.

Toute science a son vocabulaire, fait d'étiquettes correspondant à des définitions exactes.

La langue métapsychique, construite avec des mots pris dans le langage courant, est un chaos, obligeant chaque écrivain à des définitions spéciales et personnelles différant, pour de mêmes mots, de celles de tel ou tel autre auteur.

A mesure que les acquisitions s'accumulent et que les choses se précisent, à mesure il devient évident qu'il n'y a plus de temps à perdre en vue de la création d'un langage.

M. Ch. Richet aime rappeler « qu'une science est une langue bien faite ». La Métapsychique, science naissante, n'a pas encore sa langue. Il faut se hâter de la lui donner.

Prenons conscience que ce ne sera pas une petite affaire que de créer une terminologie internationale et de la faire accepter. Cela exige une bonne classification des phénomènes et de ne pas craindre d'être révolutionnaires dans les mots, comme nous le sommes dans les idées.

Pour être accepté et durer, tout mot, rappelons-le, devra avoir comme qualités primordiales : 1° d'être indicatif et non explicatif ; 2° de n'avoir aucun autre sens et emploi ; 3° d'être pris dans une langue morte.

Il est peu probable que la terminologie métapsychique soit l'œuvre de ce prochain Congrès. Toutefois une Commission travaillant sans relâche à cette œuvre si utile rendrait possible la création définitive du vocabulaire dans le IVe Congrès.

Estimant à sa juste valeur l'importance de ce but à atteindre, M. Ch. Richet s'est offert pour présider et collaborer au travail de la Commission chargée de la création d'une terminologie.

Dans le n° 4 de cette Revue, Juillet-Août, nous publierons les noms et les sujets d'exposés des Congressistes chargés de rapports ou devant faire des communications.

Aujourd'hui, nous nous bornons à rappeler que :

Les chargés de rapports doivent avoir fait parvenir directement au Secrétariat du Congrès de Paris un bref résumé de leur rapport fin Juin, *ou le plus tôt possible ensuite.*

Que les Congressistes devant faire des communications doivent adresser le texte et un résumé *de leurs communications à leur Comité national pour acceptation, chaque Comité national devant nous faire parvenir ces documents avant fin juillet 1927.*

Qu'en ce qui concerne tout pays n'ayant pas encore un Comité national, le texte des communications doit nécessairement nous être envoyé directement.

* * *

Outre les Congressistes actifs, gens de science présentant des rapports et des communications et seuls ayant droit à participer à la discussion des matières exposées, le Congrès sera ouvert à toutes les personnes qui désireront y participer comme auditeurs.

Ces auditeurs seront de deux sortes :

Auditeurs-Congressistes, ayant versé la cotisation de participation, qui auront le droit d'assister à toutes les séances du Congrès au même titre que les Congressistes actifs, et de recevoir gratuitement, à sa parution, le livre rendant compte du IIIe Congrès.

Auditeurs simples de certaines séances, payant un droit d'entrée par séance.

* * *

A partir du 20 Septembre, un Bureau permanent sera ouvert 89, avenue Niel, à l'Institut Métapsychique International, de 9 heures à 12 heures, et de 14 à 18 heures, pour tous renseignements.

Les Congressistes y retireront leurs cartes de Membres du Congrès, le règlement et le programme du Congrès, les résumés en anglais, allemand, français des rapports et communications.

* * *

Pour tout ce qui concerne le prochain Congrès de Paris, s'adresser au Dr Osty, 89, Avenue Niel (17e).

Autour de l'Institut Métapsychique International (1)

Mesdames, Messieurs,

Vous avez assisté à des conférences doctes, profondes, parfois même difficiles. Je veux vous offrir une simple causerie de tout repos, *glissante, en surface*, dirais-je, une causerie décousue : c'est un genre que j'affectionne d'une manière particulière...!

Dans son remarquable livre sur l'Immortalité, le Révérend Père Mainage consacre un chapitre à la Métapsychique : à la page 120, il s'exprime ainsi :

« Aux moyens partis, presque toujours et en tous domaines, le triste sort échoit d'attirer sur eux les récriminations des partis extrêmes. Nos métapsychistes — car ce sont eux les inventeurs de la nouvelle étiquette — n'ont pas échappé à leur destin.

« Les « négateurs » endurcis ne leur ménagent ni les brocards, ni les attaques brusques...

« La critique, de ce côté, ne leur est décidément pas très tendre. Elle n'est pas non plus encourageante du côté spirite lui-même.

« Cela se conçoit. Il n'est pas spécialement agréable de se voir amené au rang d'ancêtre antédiluvien — déjà — d'une science née d'hier. »

Ce fidèle tableau de l'état actuel réveille en moi le souvenir d'un petit incident datant de janvier 1919, lorsque je fis part à une haute personnalité française de l'initiative prise pour notre Institut Métapsychique et du puissant concours que me prêtait l'inoubliable Jules Roche.

« Et pourtant, s'exclama l'illustre personnage, Jules Roche est très intelligent ! »

Nous fûmes ainsi bien servis tous les deux, Jules Roche et moi !...

Le tableau actuel que le Père Mainage nous offre, en 1926, marque un grand progrès sur l'incident qui constituait l'indice de l'ambiance en janvier 1919.

A vrai dire, il n'y aurait pas lieu de se réjouir de ce progrès qui nous place entre deux forces extrêmes pouvant nous broyer comme dans un étau. Je n'éprouve pourtant aucune inquiétude.

Quant au Spiritisme (j'entends le Spiritisme pur, intransigeant), on doit beaucoup pardonner à qui a beaucoup aimé et aime d'amour absolu et absorbant, au point de n'admettre, de ne souffrir l'ombre d'un doute. Et pourtant, le Spiritisme devra s'adapter au doute fécond... Le doute métho-

(1) Causerie faite à l'I. M. I., le 20 mars 1927, par M. le Profr Santoliquido, président de l'Institut Métapsychique.

dique est, et doit être, l'enseigne de cet Institut. Les Spirites, nos ancêtres, comme les nomme le Père Mainage, devraient l'imposer si nous pensions différemment.

Les Spirites ont fort apprécié le cas de médiumnité intellectuelle dont je traitai ici le 7 février 1920.

Dès les premiers mois de 1907, lorsque Louise (1), devenue incrédule, accueillit d'un sourire ironique certaines paroles du communicateur, celui-ci interrompit le message en cours et dit :

« Je t'ai déjà dit que le doute ne m'offense pas : le doute pousse à « la recherche ; il est travail. C'est une voie plus difficile, plus embrouil- « lée, mais les efforts que vous faites pour pouvoir marcher ne sont pas « inutiles ; vous ne devez pas seulement travailler pour vous-mêmes, vous « devez laissez libre la voie déjà parcourue, afin que les autres puissent « arriver à vous pour pouvoir ensuite unir les diverses forces. La voie est « longue, mais la crainte de ne pas arriver ne doit pas vous arrêter. « N'ayez crainte, je vous aiderai. Adieu. »

Et plus récemment, en date du 14 novembre 1925, dans un petit cercle familial, à Paris, ont été obtenues les paroles suivantes que je soumet à la réflexion des spirites, parce que, elles aussi, comme celles obtenues par Louise, furent données médiumniquement :

« Le doute, c'est l'angoisse de l'âme, à la recherche de la vérité. C'est « par le doute que l'homme fait des efforts pour solutionner les problèmes « redoutables que son esprit entrevoit dans le monde et dans l'univers.

« Sans le doute, c'est la paresse de l'intelligence qui demeure satisfaite « de ce que les sens lui offrent... le doute est un bienfait ; il est le résultat « de l'activité intellectuelle qui ne veut pas se satisfaire des connaissances « puériles d'une humanité enfant... »

Un autre point d'un message obtenu par Louise en 1908, me semble tomber ici fort à propos.

« ... la puissance de l'intelligence humaine est très accrue ; la mysté- « rieuse inquiétude qui, de tout temps, a troublé les esprits les plus élevés, « a augmenté aussi. La lente extinction des religions les plus anciennes « est, en quelque sorte, liée au développement de l'intelligence humaine... »

(1) Il s'agit, comme certains parmi vous se le rappelleront, d'une série de communications médiumniques qui s'est déroulée pendant plus de vingt ans.

La « personnalité » protagoniste se révéla munie de qualités intellectuelles et morales tout à fait exceptionnelles, et d'une puissance de vision absolument supranormale même dans le domaine du futur.

Le sujet médiumnique qui servit d'intermédiaire pour les communications est digne aussi d'un intérêt tout spécial au point de vue scientifique, en tant que dans sa conscience les états de foi, je ne dis pas la crédulité, alternaient avec les états de doute. On peut même dire que ces derniers avaient la prédominance, conférant, ainsi, une valeur encore plus grande au caractère objectif de la manifestation transcendentale. (Voir *Revue Métapsychique*, nos 7 et 8, 1921, ou dans *Observation d'un cas de médiumnité intellectuelle*, brochure in-12, 110 pages, éditions Jean Meyer.)

Ces paroles ne pourraient-elles logiquement être appliquées aussi aux différentes étapes du Spiritisme ?

Les Spirites, en vérité, ne devraient pas avoir besoin de messages pour comprendre le « doute ».

Dans l'évangile de St-Marc, se trouve l'épisode de l'épileptique guéri. Au père du malheureux qui en invoque la guérison, Jésus répond : « Si tu peux !... Tout est possible à celui qui croit (1). »

Aussitôt, le père s'écria : « Je crois ! Viens au secours de mon incrédulité. »

Viens au secours de mon incrédulité ! Ce cri ne semble-t-il pas résumer celui d'une partie de l'humanité qui doit être écoutée et secourue, comme Jésus écouta et secourut l'homme qui s'adressait à lui ?

Mieux encore, c'est le Christ qui a légitimé le doute et l'expérimentation quand il autorise Thomas à mettre le doigt dans la plaie. Il est vrai qu'il ajouta : « Parce que tu as vu, tu as cru. Heureux ceux qui n'ont pas vù et qui ont cru ! » Mais il n'en est pas moins vrai qu'Il se préoccupa du scepticisme de l'Apôtre, auquel il sembla confier ainsi la mission de porter à la grande masse des incrédules le témoignage d'avoir touché de sa propre main.

*
* *

D'après le Père Mainage, nous serions pressés sur l'autre flanc par les « négateurs », — c'est-à-dire par les hommes de science. Il n'y a pas lieu de vanter le doute à ceux-ci : « Dans la science la foi est un défaut et le scepticisme un progrès », a dit Claude Bernard.

La science a progressé toujours lentement. Alors même qu'elle nous éblouit par les plus lumineuses découvertes, par les plus merveilleuses réalisations, celui qui est habitué à scruter attentivement, s'aperçoit que le chemin est toujours lent et prudent, et, remontant aux origines de tout progrès, il y trouve une résistance plus ou moins acharnée de plus ou moins longue durée, aux premiers pas incertains et inconscients qui ont conduit aux plus grandes découvertes.

Dans la conférence parue dans le numéro du 22 juin 1925 du bulletin *La Presse Médicale*, notre vénéré grand Maître, Charles Richet, entrevoit le grandiose avenir de la métapsychique au point de trouver mesquins les merveilleux progrès scientifiques et pratiques dont nous sommes si fiers aujourd'hui !...

« La science — dit-il — ira beaucoup, beaucoup plus loin. Elle ne se « contentera pas de ces médiocres conquêtes. Des mondes imprévus s'ou- « vrent devant elle. »

Quant à moi, je ne crains pas la pression de la science : il y aura finalement pénétration réciproque, fusion. Le grand physiologiste Claude Ber-

(1) St-Marc, IX, 14 et suite.

nard, dont Richet est le digne continuateur, a préconisé cet avenir par une phrase significative :

« Je suis persuadé qu'un jour viendra où le physiologiste, le poète et le « philosophe parleront la même langue, et s'entendront tous. »

Entre matérialistes, ou, plus exactement, entre hommes de science d'une part et spirites de l'autre, nous marcherons donc tranquilles et sûrs. Nous sentons, toutefois, ne pas être, comme le ferait croire le Père Mainage, un « parti moyen », dans le sens des partis du centre, plus ou moins flottants et incertains, entre les partis extrêmes de la politique. Je dirais que nous avons conscience de constituer un « *substentif* » et non un *adjectif*.

Le Père Mainage, lui-même, en a l'intuition lorsque, à la page 114 du livre déjà cité, il se pose la question suivante : « A supposer que la méta-« psychique serait un jour parvenue à s'organiser, comme elle y tend, en « une science proprement dite — en pleine possession de son objet et de « ses méthodes — serait-il possible d'obtenir de cette science un témoi-« gnage quelconque en faveur de la survivance et de l'immortalité de « l'âme ? »

Mesdames, Messieurs,

On peut arriver à certains résultats, mais on ne peut se les proposer ! Il en est comme du chef-d'œuvre dans n'importe quel domaine : on peut le faire, mais point se proposer de le faire.

En ce qui concerne notre Institut, pour si grande et presque inexprimable que soit notre aspiration et notre ambition, il ne nous est pas permis de préciser dans un sens affirmatif la grave question du Père Mainage, parce que nous savons trop bien que le mystère de l'immortalité constitue la suprême question que l'humanité est appelée à résoudre au cours séculaire de l'investigation scientifique. C'est le problème des problèmes, l'ultime clef de toutes les sciences physiques et métaphysiques, c'est le problème que les générations se sont renvoyées d'âge en âge jusqu'à nous. Très grande est déjà la tâche que notre génération a affrontée et dont elle s'est acquittée : celle d'introduire cette suprême question dans la sphère des recherches expérimentales. Il est de notre droit, de notre devoir, de limiter notre tâche à poser le problème de manière à n'exclure aucune possibilité dans l'avenir.

Mais, s'il ne m'est pas permis de devancer les plus importants résultats de la recherche, je puis, toutefois, vous dire dans quel esprit notre Institut fut conçu, en déduisant cela des innombrables conversations intimes que nous eûmes Geley et moi, avant sa création. Il est utile d'en évoquer à nouveau et d'en résumer quelques-unes en faisant appel, non à ma mémoire, mais à des notes écrites de l'époque.

Je serai bref.

I.

La médiumnité, sous toutes ses formes et manifestations fut l'objet d'un examen souvent renouvelé. Les différents problèmes que soulève la médiumnité furent passés en revue. Nous eûmes de fréquents entretiens sur la médiumnité intellectuelle de Louise. Geley obtint, lui aussi. en 1916 et 1917, d'importants messages de Louise. La question qui se posait souvent, concernait la provenance des messages.

Toutes les hypothèses furent soumises à la critique la plus minutieuse, la plus impitoyable même !... Et pour notre usage intérieur, dirai-je, la conclusion suivante fut formulée :

« Il est impossible de déclarer nettement : tel phénomène est d'origine « subconscientielle, ou tel phénomène est spirite. Le raisonnement tourne « dans un cercle vicieux : plus on fait ressortir l'importance des manifes- « tations subconscientielles, plus on montre la possibilité de la survie et « des manifestations *post-mortem*.

« Mais aussi et, par contre, plus on admet la possibilité du spiritisme, « moins il est possible de nier les facultés subconscientielles.

« Peu importe, les deux hypothèses se fondent dans une synthèse « suprême, laquelle se résume ainsi : *il y a, dans l'être des principes dyna- « miques et psychiques indépendants du fonctionnement organique, pré- « existant et survivant au corps, soumis à une évolution paléngenesique « progressive.* »

Les messages de Louise nous semblèrent contenir spécialement de nombreuses indications utiles pour un programme d'études et de recherches.

Même en nous limitant à ceux déjà publiés, il est facile de remarquer la prédominance de la note qui conseille de « demeurer sur terre, de scruter les forces latentes de l'organisme... ; qui conseille le *nosce te ipsum*... ; qui conseille de posséder notre âme... ; d'allumer en elle sa propre lumière, etc., etc. »

Tout cela, selon ces mêmes messages, amènerait plus sûrement à la certitude de l'existence de l'âme, de son immortalité..., à la connaissance de Dieu...

Il est impossible de résumer les innombrables considérations qui, dans notre conversation quotidienne, s'offraient au fur et à mesure à nos esprits et se pressaient produisant alternativement les ténèbres et la lumière...

J'ai voulu en donner une idée en me limitant au cas de médiumnité que nos conversations abordaient le plus souvent. Mais il est facile de supposer comment l'esprit de Geley, surtout, vagabondait au milieu de l'admirable abondance de ses connaissances en la matière... concluant toujours à la nécessité d'un centre d'études, où, sans parti pris, sans préjugés, il fut possible d'approfondir, de résoudre les problèmes de la métapsychique, et dans l'espoir que ce bonheur lui fut un jour réservé, il me

formula comme une « vue d'ensemble » de laquelle son double travail de laboratoire et de bibliothèque se serait inspiré.

Voici une page antérieure à la création non seulement de l'Institut, mais aussi du Laboratoire de l'avenue de Suffren et du livre : *De l'Inconscient au Conscient.*

Deux parties distinctes

PREMIÈRE PARTIE : *Cercles concentriques, etc.*

C'est, somme toute, une philosophie de l'évolution. Il est clair, en effet, que les facteurs évolutifs classiques, adaptation et sélection, ne sont que les facteurs secondaires et accessoires ; que la cause essentielle de l'évolution, réside dans une impulsion primordiale tenant à ce qu'il y a de divin dans les Êtres et dans l'Univers.

DEUXIÈME PARTIE : *Impossibilité de résoudre les grands problèmes.*

Oui, s'il s'agit du problème de l'infini, de l'absolu, de Dieu. Ce problème échappe à la pensée parce que la pensée est bornée au relatif et au fini.

Mais il est un problème capital, qui est, dès maintenant, *scientifiquement soluble :* c'est celui de la survivance ou de l'anéantissement.

Oui ou non, l'organisme n'est-il qu'un complexus de cellules, ou est-il conditionné par un dynamisme ou un dynamo-psychisme supérieur ?

Oui ou non, la conscience individuelle n'est-elle que la synthèse des consciences élémentaires des neurones, ou est-elle conditionnée par un principe supérieur, le Moi ?

Oui ou non, le Moi est-il constitué par un dynamo-psychisme distinct de l'organisme préexistant et survivant à lui ?

Voilà des problèmes qui se posent à la pensée moderne ; mais, pour les résoudre, il faut envisager l'Etre sous toutes ses faces.

Il faut étudier ce qu'il y a d'*essentiel en lui,* sa portion subconsciente avec ses capacités cryptomnésiques, cryptopsychiques et supranormales.

Mesdames, Messieurs,

Que deviennent maintenant les continuelles critiques plus ou moins irritantes que, de toutes parts, amis et adversaires prodiguèrent à Geley de son vivant ? Que deviennent les revendications posthumes avec le cri d'alarme que l'on ait voulu changer l'orientation donnée par Geley à l'Institut Métapsychique ?

Il est de fait que, lorsque Geley partit pour Varsovie, il avait été convenu entre lui et moi qu'une première phase de l'Institut devait être considérée comme close, que l'inventaire devait en être fait dans un rapport au Comité et qu'il fallait, de plus, formuler et proposer au Comité le programme pour la nouvelle phase dans laquelle entrait l'Institut.

En dehors de cela, ne sentez-vous pas dans les paroles de Geley l'ambi-

tion de pouvoir un jour donner une réponse satisfaisante à des questions telles que celle du Père Mainage ?

*
* *

Dans la seconde période, Geley n'est plus. Le Docteur Osty, avec esprit de continuité, bien que, et cela est tout naturel, avec ses propres aptitudes particulières, prit la direction de la deuxième étape.

Je puis ajouter que l'amertume prodiguée à Geley, ne lui sera pas épargnée et ne lui a déjà pas manqué, bien que les temps soient plus favorables à nos études.

Cette notable différence d'ambiance doit être signalée.

J'eus, avant la guerre, de nombreuses marques de la crainte sacrée qu'éprouvaient à se prononcer, même des savants qui, notoirement, avaient des raisons d'admettre la nouvelle science. Il y a aujourd'hui un grand progrès. Autrefois, les questions qui, même par lettre confidentielle, étaient posées à des hommes de science avec lesquels je suis lié, demeuraient assez souvent sans réponse.

Je rencontre, au contraire, fréquemment, aujourd'hui une collaboration empressée, bien que je conserve la discrétion nécessaire et le silence opportun sur les opinions ne résultant pas de publications de mes correspondants, mais uniquement de leurs lettres privées. Je les utilise sans dévoiler les noms ainsi que je vais le faire pour un cas qui peut expliquer et confirmer certains passages de cette « Causerie ».

En septembre 1921, je connus à Paris, un biologiste renommé. J'eus avec lui deux ou trois conversations relatives à la métapsychique. Il avait lu, ou il lut immédiatement après, ma conférence sur le cas de médiumnité intellectuelle que j'ai observé. Une vive sympathie s'établit entre nous. Par lettre, j'en informai Louise.

Dans la deuxième moitié de novembre 1921, mon nouvel ami (que je n'avais plus revu et dont je n'avais reçu aucune nouvelle) m'écrivit à Genève en me faisant part de son désir d'obtenir, par l'intermédiaire de Louise, un message personnel.

Je savais que Louise ne tentait aucune séance sans moi. Je savais que depuis plus de trois ans, à part quelques phrases de salut, nous n'avions obtenu aucun message. Toutefois, je transmis à Rome, de façon très simple, le désir de mon ami, en reproduisant, ses propres paroles, *sans y rien ajouter de personnel.*

Contrairement à mes suppositions, Louise ne refusa pas, elle voulut essayer ; elle obtint le message suivant :

Rome, 30 Novembre 1921.

MESSAGE

« Cher, médite ces paroles :

« Et regarde donc si la lumière qui est en toi n'est pas ténèbres. Et plus simplement je te dis : Entre en ton âme et jette au loin d'une main ferme les petites choses qui l'encombrent et l'offensent.

« Et puisque ton nom devra demeurer parmi les hommes, tâche d'accomplir ton œuvre dans une vie austère et une profonde humilité.

« Cher, je te bénis. La paix soit avec toi ».

Louise en fut déconcertée. Elle me fit part de son regret d'avoir cédé... et exprima l'avis, la prière, de ne pas communiquer le message à l'intéressé. Elle ajoutait que, d'après ce que je lui avais dit de mon nouvel ami, elle avait pour lui de la sympathie et de l'estime. Le message était inconcevable !

J'envoyai à l'intéressé, non seulement le message, mais encore la lettre alarmée de Louise.

En date du 7 décembre 1921, mon ami m'informait avoir reçu « la lettre et le message de Madame Louise » et ajoutait : « Je vous suis reconnaissant pour la permission de garder l'une et l'autre ». Il me chargeait donc de tranquilliser Louise, affirmant : « Je trouve ce message très beau ; et je ne puis comprendre comment il peut paraître presque offensant, etc... »

Je dois, tout particulièrement, relever dans la lettre de mon ami les paroles suivantes : « sur l'origine probable du message, une interprétation purement naturaliste serait très facile, tout en tenant compte d'une sensibilité supranormale probable du « moi second » de Madame Louise... » « Je suis absolument *certain* que Madame Louise « normale », c'est-à-dire celle qui vous a écrit la lettre, et à laquelle vous aviez écrit, *ne savait rien* et *ne pouvait rien* au sujet de ce message. »

*
* *

En 1923, mon ami rencontra et connut Louise à Rome. Il lui demanda une nouvelle tentative et obtint les paroles suivantes :

18 Décembre 1923.

MESSAGE

« Cher, si la lumière de la lampe est faible, ne l'expose pas au souffle du vent qui pourrait l'éteindre, mais protège-la et alimente-la pour la renforcer.

« Et aujourd'hui, je te dis encore : sois en paix avec ton âme pour pouvoir être bon et patient.

« Je t'aiderai parce que je t'aime.

« Je vous bénis. »

Je voulus faire une petite enquête sur cet épisode parmi des savants réputés auxquels m'attachent des liens d'estime et d'amitié, et je puis vous résumer, de façon brève, mais exacte, leur attitude : considération profonde et réfléchie pour le fait, telle qu'elle n'aurait pas été possible il y a quelques années ; tendance irréductible à l'expliquer du point de vue natura-

liste, mais, en même temps, une claire sensation qu'il y a lieu d'amplifier la portée des hypothèses. Je cite comme exemple, la réponse que me faisait X... en date du 15 janvier 1926 :

Rome, 15 Janvier 1926.

« A Monsieur Santoliquido,

« Très cher,

« ...Tu sais combien je m'intéresse à ces manifestations qui sont désormais devenues des *faits*, à la détermination desquels tu as porté un large tribut. Mais nous sommes encore dans la période de la détermination ; nous devons nous abstenir de tout jugement. Le jugement scientifique va habituellement du *connu à l'inconnu* ; et ici, le connu nous manque. Probablement, il faut, tout d'abord, un renversement d'une grande partie des vérités scientifiques, qui nous apparaissent aujourd'hui, comme une solide conquête : il se prépare une nouvelle conception du monde physique par l'apparition d'énergies que nos sens n'enregistrent pas habituellement.

« Il faut, actuellement, recueillir uniquement les *faits*, et séparer *l'objectif* de ce qui est *subjectif* : l'interprétation viendra ensuite... »

Mesdames, Messieurs,

Puisque j'ai fait allusion à la question des directives générales, permettez-moi de traiter brièvement une autre question qui s'identifie peut-être avec elle et qui vraiment peut-être considérée comme classique dans la patrie de Descartes : la question de la méthode. Quiconque s'écarte de la grande voie originelle de la pensée moderne, ouverte par Galilée, par Descartes ou par Bacon, n'a que deux seules possibilités : ou revenir au dogme, ou essayer d'autres formes philosophico-religieuses, plus ou moins fondées sur des révélations mystiques.

Or, quant à ces dernières, je crois que la majeure partie d'entre vous conviendra avec moi qu'elles ne réussiront que difficilement à remplacer les religions constituées, lesquelles tirent leur force, toujours grandiose, de la tradition et de l'organisation séculaire. La masse a son bon sens spécial ; lorsqu'il s'agit de révélation, elle juge qu'il n'existe pas de raisons suffisantes pour abandonner les vieilles religions établies. Il en résulte, par conséquent, que les nouvelles religions, pour conquérir des adeptes, doivent finir en manifestations messianiques et apocalyptiques. Celles-ci se heurtent à la conscience moderne, dominée par le positivisme, constituée en organisme dans lesquels l'éducation industrielle et commerciale forme un terrain peu favorable pour le messianisme. Ces manifestations mystiques existent toutefois et je ne doute pas que beaucoup d'entre vous ne reconnaissent qu'il en dérive une leçon : elles nous prouvent que l'âme moderne est inquiète, qu'elle ne se satisfait pas d'un positivisme ignorant ou faisant abstraction de l'Invisible. Il existe des aspirations et des besoins spirituels que la science doit prendre en considération pour les plus hautes fins sociales.

On exige de la science une réponse aux questions, non seulement de la vie, mais même de la mort ; hier cette réponse a été négative. Mais, aujourd'hui, vous concevez que la réponse ne fut pas moins hâtive et dangereuse que celle donnée dans un sens opposé par les révélations messianiques et apocalyptiques.

Une plus profonde vision de la réalité anime aujourd'hui la science et qu'il nous soit permis de revendiquer, avec un légitime orgueil, la juste part de la Métapsychique dans ce renouvellement de l'éducation scientifique.

Mais, si la Métapsychique a su, au nom de la science, rectifier la vision matérialiste, elle a le droit de compter sur une attitude semblable de la part de la Religion et de la Philosophie. Il est des craintes et des défiances qui n'ont pas de raison d'être ; il est des hostilités qui, si elles peuvent nuire à la Métapsychique, créent des dommages autrement graves aux sciences de la pensée, aux disciplines du sentiment. Une erreur nous semble périlleuse entre toutes. Il est naturel que la Métapsychique réexamine *ex novo* certains grands problèmes philosophiques. Le principe méthodique de la *tabula rasa*, qui est encore ce doute méthodique dont je vous ai entretenus, s'identifie à la constitution même de la science. Et bien, cette méthode constitue précisément le point qui suscite les plus grandes préoccupations des théologiens. Les collections de matériaux, de données de faits, d'expériences, précisément parce que menées au moyen des méthodes impartiales de la science, présentent, souvent, deux aspects, deux possibilités de solutions contradictoires.

Mais, Messieurs, ce n'est point nous qui avons inventé le dualisme : la lumière et les ténèbres, l'eau et le feu, le haut et le bas, l'esprit et la matière, Dieu et le Diable. Faudrait-il peut-être que nous, hommes de science, supprimions sur le papier un aspect de la réalité ? On comprend l'hostilité de la théologie, puisque je ne dis pas les sciences, mais certains savants tendraient à supprimer l'aspect de la réalité qui lui tient le plus à cœur. Mais, Messieurs, s'il est une science dont la raison d'être est de ne pas exclure de sa sphère d'observation le dualisme de sa création, cette science est précisément la Métapsychique. Certes, il est inévitable que même dans la Métapsychique il se trouve des adeptes s'inspirant à des conceptions unilatérales ; cela est humain, si humain que même dans le domaine de la théologie les exagérateurs en sens inverse ne manquent pas.

Mais les uns ne représentent pas plus, dans sa plus haute expression, la théologie, que les autres ne représentent la science. Seuls comptent, les hommes qui s'élèvent au-dessus des étroitesses des tendances unilatérales, eux seuls font autorité, eux seuls doivent constituer l'objet des hauts et fructueux débats.

Voulons-nous considérer un exemple démonstratif ?

Dans une de ses récentes conférences (1) le révérend Père Mainage traita

(1) 4 Juin 1926.

la question ardue du libre arbitre et du déterminisme. Il n'eut pas difficultés à reconnaître que sous certains aspects l'Eglise n'exclut pas le déterminisme : qu'il suffise de rappeler le problème de la prédestination et de la grâce qui a occupé la chronique de différents conciles. Mais, d'autre part, il affirma, justement, que pour l'Eglise le libre arbitre constitue un point de dogme fondamental et il se montre soucieux que la Métapsychique put l'affirmer.

Il n'y a pas de doute : dans le domaine des théologiens, les grandes collections statistiques de la Métapsychique sur les phénomènes de prémonition et de prévision sont considérées comme un défi aux doctrines du libre arbitre et de la responsabilité qui en est la conséquence.

L'argument est grave, et, si je n'abuse pas de votre obligeance, je voudrais vous demander de l'examiner un jour avec vous, en partant, par exemple, d'une singulière déclaration que me fit un docte ecclésiastique, c'est-à-dire que « les faits de clairvoyance sont aussi difficiles à expliquer dans l'hypothèse du déterminisme que dans celle du libre arbitre ». Vous reconnaîtrez avec moi que notre investigation ne pourrait partir d'un point de vue plus original !... En attendant, qu'il me soit, dès aujourd'hui, permis d'affirmer qu'il y a ici une évidente erreur de perspective dans le sens que les plus grands maîtres de la Métapsychique, ceux qui par dessus tous doivent faire autorité, sont les défenseurs du libre arbitre ! Je cite Frédéric Myers en Angleterre, Charles Richet en France, Ernest Bozzano en Italie.

Cela signifie que nous examinons le problème dans sa plus profonde et véritable complexité et que les alarmes des théologiens sont injustifiées.

Il n'y a de vrai que ceci : que les collections méthodiques de cas prémonitoires que nous avons formées pour la première fois depuis que l'humanité existe obligent les philosophes à élaborer à nouveau la conception du « libre arbitre » et à approfondir les rapports et les interférences entre loi et liberté ; de même que les grandes découvertes dans le domaine de l'astronomie n'ont pas supprimé, comme on le craignit, le principe de l'existence de Dieu, mais ont amplifié et élevé nos connaissances au sujet des rapports et des lois qui existent entre Dieu et l'Univers.

Mesdames, Messieurs,

Que de luttes se réduisent à des luttes de « noms » ! Elevons-nous plus haut, au-dessus des limitations et des passions de l'heure qui passe ! Ne nous bornons pas à affirmer, mais prouvons que nous savons appliquer l'antique axiome que l'histoire est la maîtresse de la vie ! Et si l'histoire nous enseigne que les divisions de travail sont inévitables, et avec elles les débats, les oppositions, elle nous enseigne aussi qu'une puissance harmonisante préside aux luttes, et que les méconnus, les persécutés d'hier sont souvent les Maîtres du jour.

Une des observations historiques qui nous donne le plus de confiance

au sujet de la vérité de la Métapsychique et du grand avenir qui l'attend, réside dans le fait que les plus savants théologiens et philosophes de l'antiquité eurent l'intuition d'un grand nombre des principes autour desquels la Métapsychique travaille et qu'elle renouvelle avec toute la puissance de l'expérimentation moderne.

Je constate, Messieurs, qu'il y a trois siècles déjà. un grand théologien de ma patrie, mort à Paris, Tommaso Campanella, affirmait que la magie est une science naturelle, que la méthode expérimentale renouvellerait un jour et confirmerait les grands postulats de l'esprit, que le déterminisme et la liberté ne sont que le double aspect d'une même réalité ; et qu'enfin, le problème de la survivance devait être un problème scientifique après avoir été un problème uniquement théologique et philosophique.

Je constate, Messieurs, qu'à son tour, Campanella ne faisait que reprendre, en esprit, la pensée d'un très illustre Maître ayant vécu plus de mille ans avant lui, Saint-Augustin ; je constate que Saint-Augustin, à son tour, introduisit dans le Christianisme les plus hautes traditions de la science grecque, qui coïncident avec nos postulats.

L'histoire ne se répète pas dans les détails et chaque génération ajoute, embellit, rectifie. Mais il ne fait pas de doute, Messieurs, que la Métapsychique moderne peut revendiquer sa tradition. Les intuitions confuses des naturalistes d'autrefois, de la magie du Moyen-Age et de la Renaissance confluent dans la Métapsychique, laquelle accomplit le grand procès de révision et de sélection avec le concours de la philosophie et de la science moderne.

Cette haute vision historique, Messieurs, doit présider à notre Institut. Les chercheurs peuvent obéir personnellement à telle ou à telle autre tendance — ce qui est humain, tant que la nature n'aura pas nivelé tous les cerveaux, et ne présentera plus elle-même d'aspects contradictoires — l'Institut lui-même peut accentuer, momentanément, telle ou telle autre mentalité, telle ou telle autre tendance, mais au-dessus de ces fluctuations inévitables d'hommes et de choses, demeure et demeurera intact, je n'en doute point, le programme de la synthèse, de l'harmonie entre les contraires et celui, surtout qui veut que soit éliminé tout prétexte de dissension fondamentale, irrémédiable entre la foi et la science, entre la pensée spéculative et l'investigation expérimentale, entre l'invisible et le visible, entre Dieu et l'homme.

Il me plaît de rappeler à ce propos, les mots profonds et spirituels de Paul Richard. Examinant l'évolution de la pensée humaine et de la conception de la Divinité, l'Auteur, parvenant aux temps modernes, se demande quels pourraient être la pensée et le cœur d'un grand Maître attendu et il écrit :

« Si lui, ou l'un des siens, se trouvait dans ce pays où nous vivons,
« parmi ces milieux de conflit, de divorce de la pensée où sont aux prises
« croyants et athées, ceux qui nient l'âme et ceux qui l'affirment, ceux
« qui jurent par l'esprit ou par la matière, à quoi le reconnaîtrait-on ?

« A ceci qu'il ne jugerait point entre eux, mais conduirait les uns et les « autres le long de leur propre chemin jusqu'au point où tous pourraient « se rejoindre ». (Paul Richard, *Les Dieux*, page 297).

Que telle soit l'enseigne de notre travail.

Ainsi que vous le voyez, elle répond aussi à la phrase prophétique de Claude Bernard : Le physiologiste, le poète et le philosophe finiront par parler un même langage.

Mesdames, Messieurs,

J'aurais terminé.

J'ai, toutefois, le devoir de relever une observation qui m'a été faite à propos de la conférence que notre vénéré Maître, Charles Richet donna ici, le 17 janvier 1926.

Il y fit allusion aux « sarcasmes de l'incrédulité », aux « intransigeances de la crédulité exagérée » et dit : « Il faudra du courage contre les incrédules. Ne pas craindre les railleries ».

Bien que partageant l'admiration due à notre grand savant, certains observèrent que l'Institut aurait pu et pourrait se soustraire aux faciles critiques.

Par quel moyen ? Les critiques l'indiquent en le déduisant d'une autre déclaration faite par le Professeur Richet au cours de la même conférence.

Il fit, en effet, allusion aux « médiums qui ont donné, en toute sécurité, des phénomènes mécaniques extérieurs » et dit : « Nous cherchons souvent à l'Institut Métapsychique à observer de tels médiums. Combien peu ont mérité d'être étudiés ! »

Et bien, précisément parce que les paroles de Richet semblèrent justes, on fit observer que l'Institut, instruit d'un tel état de choses, n'aurait pas dû fournir lui-même à la critique l'occasion d'intervenir prématurément, évitant ainsi de motiver les « sarcasmes de l'incrédulité » qui appellent et accroissent inévitablement les « intransigeances de la crédulité exagérée ».

En d'autres termes, on oppose à la méthode suivie par l'Institut, celle de tant de laboratoires de physique, de chimie, de biologie, etc., qui pendant de longues années travaillent en silence, se réservant de publier leurs études seulement après l'obtention de résultats sûrs et contrôlables.

J'avoue que le travail silencieux, dans tous les domaines, a toujours eu ma prédilection, parce qu'il répond à mon caractère. Cependant, j'encourageai moi-même Geley à éveiller, à exciter la curiosité publique, à provoquer, à alimenter de publiques discussions, au fur et à mesure que nous observions certains phénomènes méritant d'être pris en considération.

Les laboratoires de presque toutes les autres sciences n'ont pas besoin d'être accrédités. Ils ont derrière eux une organisation technique séculaire ; la réalité des matières auxquelles ils consacrent leurs travaux est recon-

nue par les chaires universitaires, par les traités, par les applications qu'un grand nombre de ces travaux trouvent dans la vie pratique et sociale : médecine, industrie, etc.

Bien différente est la condition de nos recherches qui tout en se rattachant aux autres sciences, sont en suspens sur des phénomèmes qui, il y a quelques années à peine, étaient niés et repoussés par les sphères scientifiques, cela d'autant plus qu'en raison de leur nature même, ils s'accompagnent, souvent, d'états mystiques, de croyances religieuses, d'états morbides de l'organisme psychique et physique. Tout cela crée autour de la phénoménologie en question, je dirais presque un halo de crédulité, de charlatanisme, de fanatisme, de spéculation indécente qui suscite l'appréhension des savants et les éloigne.

Telles étant les conditions de notre science, nous avons le devoir de nous lancer, parfois, sur ce terrain perfide ; il faut faire entendre *qu'il y a du vrai en elle,* qu'elle ne doit pas être négligée, qu'il faut, une bonne fois, accomplir la grande œuvre de sélection entre les faits réels et les superspructures, les souillures de la superstition et de la spéculation plus ou moins empirique, plus ou moins consciente ; accomplir, en somme, dans la psychologie (il est bon de le répéter encore une fois), le même processus qui tranforma l'astrologie en astronomie et qui fit de l'alchimie la chimie.

Je souhaite que le Professeur Richet veuille faire, un jour, une de ses magistrales conférences sur cette situation spéciale, sur ce devoir spécial de notre Institut.

Des quelques points de ma causerie, il me semble résulter que l'Institut Métapsychique n'a pas hésité, et a bien fait de ne pas hésiter, malgré les tribulations prévues, à assumer aussi la mission de se jeter dans la mêlée.

Il s'agit d'étudier, de constater, recueillir, comparer une série imposante et complexe de phénomènes vrais mêlés à de nombreuses irréalités. Ce travail exige précisément une équipe d'hommes de science spécialement entraînée. Cette équipe n'est pas suffisamment nombreuse aujourd'hui ; nous constituons l'avant-garde ; nous ne sommes pas encore l'armée. Mais pour constituer cette armée, il faut faire savoir que notre matière est digne d'être étudiée, je veux même dire plus : il faut faire savoir *qu'elle existe.*

Telles sont les directives de notre Institut, et on voudra bien reconnaître qu'elles ont déjà donné quelques fruits. Un premier groupe technique de savants spécialisés, attiré par nos propres débats, par nos propres tentatives, est en train de se constituer. Autour de ce groupe flotte encore l'atmosphère des pionniers ; mais nous sentons que l'armée régulière viendra, consacrant, par une conquête scientifique, une victoire non seulement intellectuelle, mais encore morale, parce que vérité et moralité constituent une seule chose et s'identifient dans la valeur suprême : la dignité humaine.

Rocco SANTOLIQUIDO,

Président de l'I. M. I.

Le Prof[r] Charles Richet prononça ensuite l'allocution suivante :

Mesdames et Messieurs,

Je me permets de prendre la parole en votre nom à tous pour remercier notre cher Président, Rocco Santoliquido, des paroles admirables qu'il vient de nous dire. Vous l'avez entendu tous avec émotion et vous retiendrez ses paroles sages et profondes.

Merci aussi à M. Jean Meyer, qui a été le généreux fondateur de cette magnifique institution.

Et je n'aurai garde d'oublier notre inoubliable ami Geley, qui, dès les premiers jours, a appliqué son énergique et puissante intelligence au développement de notre Institut. Sa mort a été un coup terrible pour nous ; mais l'Institut Métapsychique ne périclitera cependant pas, car un homme s'est trouvé, notre excellent ami Osty, qui, avec une prudence égale à son audace, par son labeur opiniâtre et par la sagacité de sa pensée, poursuit l'œuvre de Geley.

A ces quatre hommes éminents, j'adresse mon hommage en notre nom à tous.

Et maintenant, parlant en mon nom personnel, je viens vous remercier, Mesdames et Messieurs, d'être venus ici, malgré la séduction d'une journée de printemps. pour entendre les paroles austères de la sévère science.

Me permettrez-vous un mot encore. Il s'agit de la métapsychique. J'ai peut-être un peu le droit d'en parler ; car j'ai eu l'heureuse fortune de créer ce mot, qui résume et qui signifie tant de choses.

Comment définir la métapsychique ?

Après maintes réflexions, je suis arrivé à une conception qui me parait simple et que je vous demande d'exposer brièvement. Je ne puis oublier que j'ai été longtemps professeur et c'est un petit cours sommaire de psychologie que je veux vous exposer ici.

Le monde extérieur nous est connu uniquement par nos sens et par les vibrations qui nous viennent du dehors, vibrations de la lumière qui nous révèlent la forme et la couleur des objets ; vibrations de l'air, qui nous font connaître les bruits ; vibrations mécaniques des choses qui émeuvent notre toucher, vibrations olfactives et gustatives qui nous apprennent quelque chose sur la saveur et sur l'odeur des diverses substances.

Ce sont là les vibrations qui mettent en jeu nos sens et par lesquelles se développe la connaissance du monde extérieur.

Il y a d'autres vibrations encore que nos sens ne perçoivent pas, mais que le génie des hommes, et spécialement les physiciens de notre temps ont su découvrir et étudier.

Au delà du spectre visible, il y a les rayons invisibles du spectre, l'infra rouge et l'ultra violet. Au-delà des sons entendus il y a les ultra sons et les infra sons. Les forces magnétiques n'agissent pas sur nos sens ;

les forces électriques, quand elles vibrent avec une fréquence de plus de 100.000 par seconde, n'agissent pas, quelque intenses qu'elles soient, sur notre sensibilité ; les ondes hertziennes ne peuvent être révélés que s'il y a des détecteurs. Si nous placions ici des antennes de T.S.F., nous entendrions, sans qu'il y eut de confusion, soit les concerts de la tour Eiffel, soit les conversations venant de Berlin, de Rome ou de New-York.

Mais existe-t-il d'autres vibrations que nos sens ne nous font pas connaître, et que nos appareils de physique ne nous ont pas encore — je dis : pas encore — décelées ?

Eh bien ! oui ! Et oui ! Et oui ! Car enfin voici le dilemne très simple qui se présente à nous : où nous connaissons toutes les forces de la Nature, — telle est la première corne du dilemne ; — où nous ne les connaissons pas toutes. Or, prétendre que nous connaissons toutes les forces de l'immense Nature, c'est tellement absurde que cela ne vaut pas la peine d'être réfuté.

Il y a donc, autour de nous, d'innombrables et puissantes vibrations, celles-là peut-être que les sensitifs peuvent percevoir, qui nous entourent de leur réseau inextricable. Qui sait si l'âme des vivants, si même l'âme des morts, qui sait si les choses, qui nous paraissent inertes, ne dégagent pas des effluves inaccessibles au vulgaire, capables d'émouvoir l'organisme des sensitifs et de leur révéler, en de rapides éclairs, quelques fragments de la réalité qui nous encercle ?

Et alors, je me contenterai d'un mot, pour vous indiquer le but de la métapsychique, c'est l'étude de ces vibrations inconnues.

C'est tout un monde vaste et imprévu qui va s'ouvrir à nous.

Charles RICHET.

Le rôle des phénomènes métapsychiques dans l'origine des croyances religieuses

(Suite. Voir les numéros 1 et 2 de 1927)

AMÉRIQUE DU NORD

Les Oracles des Peaux-Rouges

Toujours au point de vue de l'origine des religions, l'étude des mœurs des indigènes du Nouveau Monde présente un intérêt spécial, parce qu'il s'agit sans conteste de populations qui ont occupé ces contrées à une époque extrêmement reculée, et n'ont presque plus eu depuis lors des rapports de quelque importance avec le restant de l'humanité. Quant aux croyances qu'elles avaient du temps de leur immigration en Amérique qui s'est effectuée, ou par des terres disparues de l'Atlantique, ou (plus probablement) par le Détroit de Behring, elles devaient forcément, non seulement se dénaturer, mais se perdre, au cours de tant de dizaines de siècles, surtout à cause de l'impossibilité dans laquelle la plupart de ces peuples se trouvaient de les fixer durablement par l'écriture. En ces conditions, les croyances des Indiens, lors de la découverte faite par Colomb, devaient avoir presque entièrement une origine, pour ainsi dire, « naturelle », c'est-à-dire, être la conséquence de facteurs ayant agi à travers le temps, sur l'expérience, la raison et l'imagination de ces peuples.

Or, tandis que, malgré les méritoires efforts des anciens missionnaires espagnols, on n'est parvenu à découvrir aucun lien sérieux entre les croyances religieuses du Vieux Monde et celles des Indiens, tous les anthropologues connaissent le passage fameux d'Edmond Tylor, où cet auteur remarque que, si un Indien de l'Amérique Septentrionale assistait à une séance de spiritisme à Londres, il s'y sentirait à peu près comme chez lui. Nous aurons bientôt l'occasion de parler des conséquences que Tylor tire de cet argument; mais il est indéniable que le fait par lui-même est approximativement exact. Certes, nous avons montré que ce que l'auteur de « La Civilisation Primitive » dit des Peaux-Rouges peut s'appliquer aussi aux sauvages d'Afrique; nous montrerons qu'on peut même l'appliquer à tous les peuples anciens et modernes, quel que soit le degré de civilisation auquel ils sont parvenus. Mais Tylor a parlé plus spécialement des Indiens de l'Amérique du Nord, parce que les Blancs ayant vécu au

milieu d'eux ont cru constater que les Peaux-Rouges se rapprochaient probablement plus que les autres sauvages des pratiques de nos spirites, en organisant sans cesse de vraies séances médiumniques.

Voici d'abord une séance décrite par Alexandre Henri, un Anglais prisonnier des Indiens, en 1759. Elle est tirée d'un livre imprimé en 1850 sous le titre suivant : *Pictorial History of Indian Wars and Captivities in the United States.* L'éditeur de cet ouvrage dit : « Mr. A. Henri a fait le commerce avec les Indiens du Canada durant seize ans environ; il était venu au Canada avec l'armée du général Amherst. Son récit est écrit avec sincérité et habileté. Il vivait encore à Montréal en 1809 ».

Sir William Johnson, le général britannique, avait envoyé des messagers aux Indiens du Saut Sainte-Marie pour les inviter à charger une députation des leurs à se rendre à une grande réunion qui devait avoir lieu à Michilimachinac, avec l'intervention des ambassadeurs des Six Nations indiennes. Les Peaux-Rouges auraient bien voulu y consentir, mais ils craignaient un piège. On décida alors de consulter la « Grande Tortue » — un esprit dans lequel ils avaient une grande confiance. (On consulte l'Oracle, comme en Grèce...)

On commença pour bâtir une grande maison, ou wigwam, dans l'intérieur de laquelle fut placée une espèce de tente, pour l'usage du prêtre et la réception de l'esprit. [Et voilà le cabinet médiumnique.] Cette tente, d'environ quatre pieds de diamètre, était faite avec des peaux d'élan recouvrant une charpente construite avec des pieux enfoncés de deux pieds en terre, hauts de dix pieds, épais de huit pouces et fortement reliés par des traverses. D'un côté, on avait laissé une petite ouverture par laquelle devait entrer le prêtre. Celui-ci, entièrement nu, s'introduisit dans la tente en rampant sur les mains et sur les genoux.

Sa tête avait à peine pénétrée dans l'ouverture, que la charpente massive et solide comme je l'ai décrite commença à être secouée; et la peau qui pendait devant l'entrée n'était pas retombée, que des bruits et des voix nombreuses s'élevèrent dans la tente, les unes poussant des cris sauvages, d'autres aboyant comme des chiens, d'autres hurlant comme des loups. A cet horrible concert étaient mêlées des plaintes, des sanglots. Des paroles étaient aussi articulées, comme sortant de bouches humaines, mais dans un langage inconnu de l'assistance.

Au bout de quelque temps, un profond silence succéda à ce tumulte. Puis une voix qu'on n'avait pas encore entendue sembla annoncer un nouveau venu dans la tente... Les Indiens (il y avait là presque tout le village), frappèrent aussitôt des mains avec joie, s'écriant que c'était le chef des Esprits, La Tortue, l'esprit qui ne ment jamais! Ils avaient accueilli par des cris hostiles d'autres voix qu'ils avaient distinguées de temps à autre, disant que c'étaient des esprits mauvais et trompeurs...

Alors on entendit pour la première fois la voix du prêtre qui, s'adressant à la foule, annonça la présence de la Grande Tortue et son consentement à répondre à toutes les questions qu'on lui adresserait...

Le chef du village, après une offrande de tabac..., pria le prêtre de demander si les Anglais se préparaient ou non à faire la guerre aux Indiens et s'il y avait au fort du Niagara une grande quantité d'habits rouges... Un quart d'heure s'écoula en silence... puis l'esprit revint et parla longuement, en un langage connu seulement du prêtre, qui le traduisit ensuite, disant que l'esprit de la

Grande Tortue avait franchi le lac Huron, était allé au fort du Niagara, et de là à Montréal. Au fort de Niagara, il n'avait pas vu beaucoup de soldats; mais en descendant le Saint-Laurent jusqu'à Montréal, il avait vu le fleuve garni de bateaux pleins de soldats, aussi nombreux que les feuilles des arbres. Il les avait rencontrés faisant route sur le fleuve pour venir combattre les Indiens.

Le chef demanda alors si, dans le cas où les chefs iraient visiter Sir William Johnson, celui-ci les recevrait en ami. L'esprit répondit, toujours d'après l'interprétation du prêtre, que Sir William Johnson remplirait leurs canots de présents : couvertures, chaudrons, fusils, poudres, balles et gros tonneaux de rhum, autant que les canots pourraient en contenir, et que chacun s'en reviendrait en sûreté au village.

Alors le transort fut universel, et au milieu des battements de mains, chacun s'écria : « J'irai, j'irai aussi! »

La Grande Tortue continua d'être questionnée par l'un et par l'autre jusqu'à minuit, la foule alors se dispersa.

J'ai toujours été sur mes gardes pour découvrir des connivences pouvant déceler une supercherie, mais tout avait été organisé avec tant d'habileté, ou j'ai tellement manqué de pénétration, que je n'ai rien découvert, et je m'en allai avec de simples soupçons de nature générale.

Le côté « intellectuel » de cette séance n'est pas bien remarquable, le prêtre pouvant bien s'imaginer, ou avoir été informé, que le général britannique avait beaucoup d'habits rouges à sa suite, et que, s'il demandait que les Indiens lui envoyassent des ambassadeurs, ce n'était point pour les faire scalper, mais pour les amener à traiter en amis. Relativement à la partie « physique » des phénomènes, mettons un instant de côté l'ébranlement de la tente; nous y reviendrons tout à l'heure. Mais ce charivari infernal de voix discordantes, qui joue un si grand rôle dans le récit, ne pouvait tout de même être exécuté par le prêtre tout seul. Avait-il caché quelqu'un dans cette espèce de « cabinet médiumnique »? Celui-ci mesurait, dit A. Henri, quatre pieds de diamètre, c'est-à-dire 1 m. 30. A la rigueur, on aurait pu y empiler trois ou quatre choristes. On peut même pousser les soupçons injurieux jusqu'à imaginer qu'une sorte de trou fût aménagé sous cette tente et abritât quelques autres gaillards. A. Henri ne précise pas assez les précautions qu'on avait prises pour « découvrir les connivences ». A-t-on l'idée d'oublier de faire remarquer qu'on a bien examiné le « cabinet médiumnique », avant la séance! Certes, l'hypothèse d'une fraude de cette sorte se heurte à certaines difficultés, à certaines invraisemblances; mais convenons que le charivari qu'elle devrait expliquer est bien autrement invraisemblable...

Maintenant, n'oublions pas une chose. Dans les « séances médiumniques » dont nous avons parlé, dans celles dont nous parlerons encore, ayant lieu chez les non-civilisés, les « voix » et d'autres bruits mystérieux jouent un grand rôle. Pourquoi? Il n'est pas difficile de le comprendre : les sorciers sauvages se sont entraînés dans cette direction parce que, ne sachant pas écrire, ils ne peuvent pas avoir recours, comme nos médiums spirites, à l' « écriture automatique »; ils ne savent même pas épeler les lettres de l'alphabet conformément aux coups frappés par une table. De-

puis quelques années, le phénomène des voix directes est devenu à la mode aux Etats-Unis, mais spécialement en Angleterre, comme le savent ceux qui connaissent, par exemple, les récents ouvrages de M. H. Dennis Bradley. Selon ces récits, des gentlemen, des dames qui ne tirent aucun profit matériel de leurs supposées facultés, n'auraient eu qu'à persévérer un an ou deux pour obtenir cette médiumnité, même sans l'emploi du classique porte-voix (*trumpet*) — médiumnité vraie ou illusoire, nous n'avons pas à nous en préoccuper ici.

Dans son *Histoire générale de la Nouvelle France*, le Père de Charlevoix, jésuite (1682-1761), parle d'une expédition que fit Champlain en 1609 avec un parti de Hurons, d'Algonquins et de Montagnès contre les Iroquois. Au cours de cette expédition, les sorciers construisaient, dès qu'on s'arrêtait pour camper, une petite cabane de pieux, un des leurs y entrait tout nu et les guerriers venaient se ranger autour de lui.

Il prévenait que la divinité était venue à sa voix, et il déclarait les avis qu'il en avait reçus... La cabane s'ébranlait aussi quelquefois et les assistants ne doutaient point que ce mouvement fût un effet de la présence de l'esprit. Ils avaient grand soin de faire remarquer à M. de Champlain cette prétendue merveille; mais il avait vu le jongleur secouer les pieux et il se moqua d'eux.

Le P. de Charlevoix ne nous précise pas comment Champlain avait pu voir ce qui se passait à l'intérieur de la hutte. Et à qui Champlain avait-il fait ces confidences? Pas au Père de Charlevoix, qui n'était pas encore né quand l'illustre fondateur de Québec mourut, en 1635. Nous n'en avons trouvé aucune trace dans la relation des « Voyages » de Champlain (1640) où l'auteur s'occupe cependant de ces oracles indiens.

En 1637, le Père Lejeune, jésuite, fut étonné de la façon dont « s'ébranlait une grande hutte, occupée par un petit homme qui, avec une apparence de sincérité, dit qu'un grand vent entrait dans la hutte »; on assura au P. Lejeune que, s'il voulait bien s'introduire lui-même dans celle-ci, il deviendrait voyant à son tour : mais le Père préféra décliner l'offre.

Voici un passage d'une lettre écrite par M. Larrabee, « chef-justice » de Wisconsin, à Mr. Talmadge, gouverneur du même Etat, vers 1852 :

J'ai conversé la semaine dernière avec H. John du Bay, que je connais un peu. Il a passé toute sa vie au milieu des Indiens et a été pendant plusieurs années l'agent de la « Compagnie Américaine pour le trafic des fourrures ». Il m'a raconté plusieurs faits qui prouvent que les communications avec les habitants de l'autre monde sont très communes chez les Indiens. Il m'a dit que, dans différentes occasions, il a vu un médecin indien construire trois huttes dont il enfonçait les pieux dans la terre, et qu'il recouvrait de peaux de daims formant de petites tentes qui ne pouvaient contenir qu'une personne assise. Ces tentes étaient placées à environ deux pieds de distance l'une de l'autre. Dans l'une, le médecin plaçait ses mocassins, dans l'autre ses guêtres, et il se postait lui-même dans celle du milieu. Alors tout Indien qui voulait converser avec l'un de ses braves défunts posait ses questions. Aussitôt les tentes commençaient à se pencher de côté et d'autre, comme si elles eussent été se-

couées par quelqu'un placé à l'intérieur, et l'on entendait des voix sortir de l'une et de l'autre et quelquefois de toutes trois en même temps.

Ces sons n'étaient intelligibles que pour le médecin, qui se chargeait de les traduire. Du Bay dit qu'il a saisi ces tentes bien souvent et qu'il a employé toutes ses forces pour arrêter leurs mouvements, mais en vain; qu'il a alors soulevé les peaux, et qu'il s'est assuré qu'il n'y avait personne à l'intérieur pour causer les mouvements (1).

On trouve dans le XVII[e] Rapport du « Bureau of American Ethnology » des renseignements d'autant plus curieux sur les prétendus tours de magie des sorciers Peaux-Rouges, que plusieurs des témoins sont des agents du Gouvernement des Etats-Unis. Mais ces tours ressemblent assez à ceux des prestidigitateurs.

Confidences de sorciers convertis au Christianisme

Catherine Wabose, une voyante Peau-Rouge convertie au Méthodisme, décrivant sa première expérience, raconte, au dire de Schoolcraft (2) :

La hutte commença à s'ébranler violemment par des moyens surnaturels. Je le voyais bien par le violent courant d'air qui soufflait et par le bruit du mouvement.

Le même Schoolcraft a reçu les confidences d'un vieux sorcier, ou médecin, nommé Chusco, qui lui dit que tout le pouvoir qu'il possédait lui venait bien des esprits : que c'est grâce à eux qu'il pouvait prophétiser, guérir les malades, évoquer les morts, etc. C'est de cet homme que Schoolcraft a obtenu les renseignements suivants sur les pratiques de la médecine indienne :

La hutte magique, de forme pyramidale, et couverte de peaux de bêtes, y joue un rôle essentiel. Le médecin y pénètre et entre en extase. Son rôle principal consiste ensuite à déterminer un violent ébranlement de la hutte, qui doit annoncer aux assistants, groupés tout autour, la présence des esprits. Pour cela, Chusco affirmait qu'il n'avait qu'à battre le tambour et à faire entendre son chant magique, sans toucher aux parois de la hutte. Les esprits, appelés de la sorte, se chargeaient déjà de la secouer énergiquement, en déterminant comme un vent violent qui souvent prend la forme d'un tourbillon. Il ne voyait pas les esprits, mais sentait leur présence certaine. Il affirmait sur sa nouvelle foi — il s'était récemment laisser convertir au Christianisme par sa femme — qu'il n'a jamais, du moins consciemment, employé la moindre supercherie. Il assurait encore que le corps des malades qu'il voulait guérir, devenait transparent pour lui.

Il est bon de remarquer que, depuis sa conversion, Chusco attribuait à l'esprit malin son ancien pouvoir surnaturel et tous les effets magiques qu'il obtenait. D'ailleurs, même converti, il croyait encore à la puissance des esprits, et tous les Indiens convertis sont dans le même cas (3).

(1) Emma Hardinge : *Modern American Spiritualism.*
(2) *Indian Tribes*, I, 394.
(3) D'après Kulhenbeck : *Der Occultismus der Nordamerikanichen Indianer* (Leipzig).

Le missionnaire protestant William M. Johnson (1) raconte le cas suivant qui lui est arrivé :

Wau-chus-co (2) était un remarquable *Ches-a-kee*, ou devin, qui mourut en 1840 à Round-Isle, près de Macinac. Depuis dix ans, il menait une vie exemplaire de parfait chrétien, et appartenait à l'Eglise Presbytérienne... Ayant appris qu'il était à la fin de sa vie, j'allai le voir. Il me salua en disant : « Entrez, entrez, mon Nosis » (petit-fils). Je m'assis à côté de lui, en allumant la pipe pour lui faire plaisir, et peu après je lui dis :

— Mon cher Né-mé-tho-miss (grand-père), tu es très vieux et affaibli; tu ne peux espérer de vivre longtemps encore. Voudras-tu me dire la vérité au sujet de tes pratiques de jadis, quand tu faisais le devin? Qui donc agitait la tente dans laquelle tu prophétisais?

Il garda un instant le silence et puis il répondit : « Mon Nosis, tu es presque de ma gens; je sais que je vais bientôt mourir; je te dirai donc la vérité. Sache donc que, tout jeune encore, pour devenir devin, je me suis soumis à un jeûne de dix jours consécutifs, conformément à l'usage de ma tribu; plus mon corps était affaibli, plus augmentait le pouvoir de mon esprit, de mon âme. En une seule vision j'embrassais une très vaste étendue de pays... Puis un esprit supérieur vint me parler, en m'exhortant à avoir recours à lui dans les moments où je le jugerai nécessaire. Peu après, ma mère vint m'apporter de la nourriture, et alors je mis fin au grand jeûne.

La première fois que je prophétisai, ce fut au cours d'une expédition guerrière. Nous avions été vers Chicago, et le chef craignait que l'ennemi nous attaquât par surprise. Nous étions dépourvus de vivres; le cas était urgent. Le chef me pria instamment de sonder l'avenir; je finis par consentir. Après m'être préparé, je m'introduisis dans la tente Ches-a-kee; aussitôt je me rendis compte de la présence d'un esprit, d'après les violentes oscillations de la tente. Alors les chefs guerriers s'écrièrent : « Esprit, fais-nous savoir où sont les ennemis! » Et voilà que ma vision spirituelle s'étendit sur de vastes régions qui m'étaient inconnues; et ceci de manière que tout objet était visible pour moi. Je vis que nos ennemis étaient dans leurs villages, sans aucun soupçon du danger qui les menaçait. Je vis en outre une région voisine où le gibier abondait. Je rapportai tout cela aux guerriers qui m'avaient consulté. Le lendemain nous avons obtenu une abondante nourriture, en chassant dans la région que j'avais aperçue; quelques jours après, nous avons vaincu l'ennemi et nous sommes rentrés dans nos villages avec les trophées de la victoire.

Depuis ce jour-là, j'ai souvent exercé mes facultés dans la tribu à laquelle j'appartiens; pour satisfaire ceux qui doutaient, je permettais qu'on me liât comme on voulait. Quelquefois on plaçait un homme à l'intérieur de la tente, qui oscillait et vibrait quand même, dès qu'un esprit se manifestait; les cordes avec lesquelles on m'avait lié se dénouaient, me laissant libre. Souvent j'apercevais un globe de lumière dans l'ouverture placée au centre de la tente; de bizarres figures d'esprits apparaissaient par là. Les paroles qu'ils m'adressaient étaient entendues par tout le monde, mais j'étais seul à les comprendre...

Mon Nosis, maintenant je suis devenu un fervent chrétien, et mes jours sont comptés; ce que je viens de te dire est la vérité, la pure vérité. Je ne sais pas expliquer le pouvoir dont je disposais, mais ce n'est pas moi qui agitais la tente. J'entrais en communication avec des êtres surnaturels, ou des intelligences pensantes, ou des esprits, qui agissaient sur ma pensée, ou sur mon âme, et me révélaient ce que je décrivais....

(1) *Apud* Emma Hardinge : *Motern American Soiritualism*, p. 486.

(2) Malgré la ressemblance du nom, ce sorcier n'est pas celui dont parle Schoolcraft.



A ces attestations d'Indiens christianisés, on peut en ajouter une, peut-être plus intéressante encore, d'un Anglais, John Tanner, qui fut pris, encore enfant, par les Peaux-Rouges et élevé par eux. Quand il retrouva la liberté, il publia un récit de ses aventures chez les sauvages (1). Il raconte, entre autres choses, que sa mère adoptive, quand il fallait se procurer de la nourriture, avait l'habitude de se mettre dans un état spécial, dans lequel elle devenait clairvoyante et était à même d'indiquer où l'on pourrait trouver du gibier. Tanner était tout d'abord sceptique à cet égard, mais *il finit par pratiquer lui-même cet art, non sans succès*

Pour montrer combien Tylor avait raison d'affirmer, dans l'intérêt de la cause de ses opposants, l'analogie des séances « spirites » des Peaux-Rouges avec celles du restant bariolé de l'humanité, nous n'aurions qu'à citer le compte rendu de quelques séances médiumniques de notre époque. On y verrait, entre autres choses, que tous les observateurs signalent un souffle, et parfois même un vent, froid, qui précède généralement tout phénomène physique, même des moindres, tel que le mouvement d'un guéridon. Mais nous nous bornerons à rappeler les séances qui eurent lieu, vers 1852, à Dover, petite ville de l'Ohio (Etats-Unis), où un fermier du nom de Jonathan Koons, s'étant découvert une médiumnité, avait bâti une « chambre spirite » — pièce isolée en bois, où se tenaient les séances. Au cours de celles-ci, « la robuste charpente en bois avait été souvent secouée de manière si violente, qu'elle chancelait et craquait comme par un tremblement de terre » (2) — phénomène qui se produisait en des circonstances telles qu'il serait bien difficile de contester sa réalité paranormale, bien que les personnalités qui se manifestaient ainsi affirmassent être « un groupe d'esprits d'hommes préadamites »!

Il est d'ailleurs incontestable que les témoignages de ces sorciers convertis n'ont qu'une valeur relative en faveur de la thèse selon laquelle les phénomènes dont il s'agit seraient produits par des « esprits », quels que ceux-ci puissent être. En effet, c'est surtout là une *interprétation* que ces Indiens donnent aux faits. Mais il est plus incontestable encore que ces témoignages — dont quelques-uns *in articulo mortis* — ont tout de même beaucoup de valeur au point de vue de l'*authenticité* des faits eux-mêmes. Tous les anthropologues ne manqueraient pas, en effet, d'attirer l'attention sur l'importance des aveux de ces médecins-sorciers si, après leur conversion, ils avaient reconnu, au contraire, que leurs « prodiges » n'étaient que des duperies. Et pourtant, dans les circonstances dans lesquelles se trouvaient ces gens, leurs aveux de supercherie auraient eu moins de valeur que n'en revêtent les déclarations que nous venons d'exposer, contraires à ce que souhaitaient leurs convertisseurs.

---

(1) TANNER'S *Narrative of Captivity among the Indians;* New-York, 1830.
(2) Emma HARDINGE : Op. cit.

Clairvoyance. Divination

Tout de même, la clairvoyance des devins peaux-rouges se manifestait aussi sans la bruyante intervention de ces phénomènes matériels. C'est ce qu'on peut dire du cas enregistré par le capitaine Jonathan Carver (1763), dans le récit qu'il a laissé de ses voyages (pp. 123, 184). Mais il est moins intéressant que les autres; aussi a-t-il été choisi par Tylor pour le citer (1) avec un autre exemple de faits surnormaux : celui du général J. Mason Brown, moins intéressant encore, surtout parce que Tylor a négligé quelques détails essentiels, rapportés pourtant par Brinton (2), à qui il a emprunté ces deux anecdotes.

Voici par contre un fait que Tylor n'a pas choisi. Il a été raconté au *chef-justice* Larrabee par ce même Du Bay, dont il a été question un peu plus haut.

Il y a quelques années, M. Du Bay arriva à un poste de commerce sur les chutes du Wisconsin. Il attendait là un autre commerçant, qui devait venir d'un poste plus au Nord, sur le Lac Supérieur. L'attente se prolongeait depuis quelques jours, lorsque le médecin peau-rouge du lieu lui proposa de lui faire connaître quand son ami arriverait. La proposition fut acceptée avec une certaine méfiance. Le médecin s'assit sur le gazon et se couvrit la tête avec des couvertures. Au bout de quelques minutes, il se leva et dit : « Demain, les nuages couvriront le ciel; mais quand le soleil sera sur le point de se coucher, vous verrez une éclaircie, et dans celle-ci, le soleil. Alors, si vous regardez là-bas, la pointe de terre sur le côté opposé des lacs, vous verrez venir votre ami. »

Le jour suivant, comme il l'avait prédit, le ciel fut nuageux jusqu'au coucher du soleil; puis les nuages se dissipèrent et le soleil parut. Du Bay regarda le point indiqué, mais il ne vit point arriver son marchand. Il se retourna vers le médecin rouge et commença à le plaisanter. Celui-ci répondit seulement : « Je vais voir. » Alors, s'asseyant comme la veille, un instant, et se relevant ensuite, il dit : « Dans cinq minutes, vous le verrez. » Au bout de ce temps, dit Du Bay, mon homme apparaissait et bientôt atteignait le poste...

Il semblerait que le médecin peau-rouge avait « vu », au cours de sa première trance, la scène de l'arrivée, telle qu'elle devait se produire le lendemain soir; d'où la description du coucher de soleil au milieu des nuages, de l'éclaircie, de l'endroit où apparaissait le bateau, etc.

Le Père Lafiteau, jésuite missionnaire († 1740), narre, lui aussi, un cas analogue à la page 385 de cet ouvrage : *Mœurs des Sauvages américains, comparées aux mœurs des premiers temps*, dans lequel il a entrevu, avant nos ethnologistes, l'utilité d'étudier les mœurs des sauvages modernes pour se rendre compte de l'état de l'homme primitif.

Quelques Hurons, inquiets de l'issue d'une expédition qu'avaient entreprise sept de leurs guerriers, prièrent une vieille magicienne de tâcher

(1) *Primitive Culture*, XI.
(2) Dr Brinton : *Myths of the New-World*, p. 269.

de savoir ce qu'ils étaient devenus. Nous épargnons à nos lecteurs les détails des pratiques empiriques auxquelles se livra la devineresse. Voici la conclusion du récit :

Revenue à elle après son délire, la femme raconta tout ce qui était arrivé aux guerriers sur le sort desquels on l'avait consultée. Elle indiqua le chemin qu'ils avaient pris, nomma les villages par où ils étaient passés, donna le nombre des prisonniers qu'ils avaient faits, désigna le lieu où ils étaient présentement, et assura qu'ils arriveraient au village au bout de trois jours. La prédiction fut accomplie, et les guerriers de retour confirmèrent de point en point la vérité de ces données.

Cet autre fait est exposé par Mr. Hudson, un officier attaché au district de Mackenzie River (Canada); E. T. Seton l'a inséré dans son volume : *The Artic Prairies* :

Le bateau avec les provisions n'arriva point à l'époque attendue. Après avoir patienté deux semaines, M. Hudson fut conseillé de consulter une devineresse. Il alla chez elle et lui paya du tabac. Elle se mit à jouer du tambourin et fit des conjurations durant toute la nuit. A l'aube, elle se rendit chez l'officier et lui dit : « Le bateau se trouve à présent au pied d'un rapide, où l'eau est libre; la glace est profonde et le voyage difficile; mais demain, au lever du soleil, le navire sera ici. » Inutile d'ajouter que tout se passa comme elle l'avait prédit.

Dans les dernières années de sa vie, cette femme a été logée par Sir George Simpson dans sa maison. Elle avait 75 ans quand eut lieu le fait cité ci-dessus; elle avait déjà fourni d'autres preuves semblables de clairvoyance. Le clergyman dit qu'il savait bien de quoi il s'agissait : elle était aidée par le diable.

Le Père de Charlevoix, dont il a déjà été question plus haut, reconnaît, dans le tome III de son *Histoire de la Nouvelle France*, « qu'il se passe quelquefois parmi ces infidèles des choses capables de tromper au moins la multitude, pour ne rien dire de plus ». Et dans son *Journal Historique* (p. 362), il écrit du Fort de la Rivière de Saint-Joseph, le 14 septembre 1721, la lettre qui suit :

...Vous avez vu à Paris Madame de Merson, et elle y est encore; voici ce que M. le Marquis de Vaudreuil, son Gendre, actuellement notre Gouverneur Général, me raconta cet Hyver, et qu'il a sçu de cette Dame, qui n'est rien moins qu'un esprit foible. Elle étoit un jour fort inquiette au sujet de M. de Merson, son mari, lequel commandoit dans un poste, que nous avions en Accadie; il étoit absent, et le temps qu'il avoit marqué pour le retour, étoit passé.

Une Femme Sauvage, qui vit Madame de Merson en peine, lui en demanda la cause, et l'ayant apprise, lui dit, après y avoir un peu rêvé, de ne plus se chagriner, que son Epoux reviendroit tel jour et à telle heure, qu'elle lui marqua, avec un chapeau gris sur la tête. Comme elle s'apperçut que Madame n'ajoutait point foi à sa prédiction, au jour et à l'heure, qu'elle avait assignés, elle retourna chez elle, lui demanda si elle ne vouloit pas venir voir arriver son Mari, et la poussa de telle sorte de la suivre, qu'elle l'entraîna au bord de la Rivière.

A peine y étoient-elles arrivées, que M. de Merson parut dans un Canot, un chapeau gris sur la tête; et ayant appris ce qui s'étoit passé, assura qu'il

ne pouvait pas comprendre comment la sauvagesse avait pu sçavoir l'heure et le jour de son arrivée.

La « vision dans le cristal » n'est pas inconnue à ces devins. En 1887, le capitaine J.-T. Bourke, visitant les Apaches pour le compte du Bureau Ethnologique des Etats-Unis, apprit que l'une des principales occupations des médecins indigènes consistait à suivre et découvrir, à l'aide de moyens magiques, les voleurs et les objets volés. Na-a-Cha, un de ces Jossakeedes, possédait un cristal de quartz, qui lui servait pour ces recherches. Questionné par Mr. Bourke, il ne sut, ou ne voulut fournir d'autres renseignements sur l'usage de ce cristal, si ce n'est qu'en y regardant, il apercevait tout ce qui lui importait de connaître.

En parlant des Iroquois, Mrs. Ermine Smith expose des faits semblables. « Le cristal — écrit-elle — placé dans une gourde d'eau, rend visible pour le médecin l'apparition de la personne qui s'est rendue coupable d'un maléfice (1) ».

Un singulier système de divination est décrit par le Père Arnaud dans son « Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec » (vers 1700). Il dit que les médecins indigènes de Montagné, fort connus par leur habileté, dans leurs consultations s'asseyent, en croisant les jambes, sur un wigwam (petite case sans fondements), qui ne se contente pas alors de s'ébranler, mais, « par la seule force de la volonté de ces hommes, se met en mouvement et, au moyen de sauts ou en frappant des coups, répond aux questions qu'on lui adresse ».

Dans ces *Lettres édifiantes* que Voltaire proclamait le livre le plus intéressant de son siècle, plusieurs faits de cette sorte se trouvent enregistrés (2).

AMÉRIQUE LATINE

On se tromperait si l'on supposait que ces pratiques étaient propres aux seuls Peaux-Rouges, et que les indigènes de la partie centrale et méridionale de l'Amérique ne s'y adonnaient point.

Et d'abord, comme nous évitons de parler des peuples anciens ou modernes ayant atteint un certain degré de civilisation, pouvant les faire ranger plutôt sous le titre de « Barbares » que sous celui de « Sauvages », nous n'avons pas à nous occuper ici de nations pré-colombiennes telles que les Aztèques et les Incas, qui avaient atteint un degré de civilisation assez élevé. Cependant, comme cette civilisation était au moins en très grande partie autochtone, puisqu'il ne pouvait rester que bien peu de chose de celle apportée dans le Continent américain par ses premiers immigrants, même en admettant qu'ils fussent eux-mêmes civilisés, nous rappellerons que, d'après les plus anciens historiens espagnols du temps des conquis-

(1) *Report of the Ethnol. Bureau*, 1887-88, vol. I., p. 460 ; vol. II. p. 69.
(2) Tome VI, p..277 ; t. VII, p. 270, etc.

tadores (1), la divination était officiellement organisée sur une vaste échelle, au Pérou, comme au Mexique. Les faits merveilleux jalonnent même l'admirable *Historia de la Conquista del Nuevo Mundo* d'Antonio de Solis (2) et s'entremêlent spécialement à la vie de Montézuma.

Mais Humboldt (3) a remarqué que les Caraïbes (habitants des Antilles) paraissaient nantis, dans le Nouvau Monde, « du caractère qu'on attribuait aux Chaldéens dans l'Antiquité ». Wafer (4) en dit à peu près autant des indigènes de l'Isthme de Panama.

Il demanda un jour à des Indiens du pays des nouvelles de quelques vaisseaux qu'il attendait. Ceux-ci répondirent qu'ils ne savaient pas s'ils étaient arrivés, mais qu'ils allaient s'en informer. Ils envoyèrent chercher aussitôt quelques-uns de leurs « pavanis », ou magiciens, qui ne tardèrent pas à venir, et se renfermèrent dans une chambre où ils passèrent quelque temps à faire les préparatifs nécessaires. Wafer et sa compagnie, qui étaient dehors, entendirent des cris et des hurlements épouvantables, imitant les voix des animaux et des oiseaux du pays, et de plus le bruit produit par le choc de coquillages et de pierres, l'entrechoquement d'os attachés à des courroies. Le son du tambour fait avec des roseaux de bambou creusé augmentait encore le tapage. On entendait de temps en temps, au milieu de ce vacarme, un grand cri suivi d'un profond silence.

Comme, malgré tous leurs efforts, les magiciens ne pouvaient obtenir la réponse qu'ils demandaient, ils jugèrent que cela venait de ce qu'il y avait des étrangers dans la maison. Ils les firent donc sortir, et se remirent à l'œuvre. Comme, au bout de deux ou trois heures, il n'arrivait aucune réponse, ils cherchèrent dans la chambre où demeuraient les étrangers; et ayant trouvé quelques vêtements pendus à un porte-manteau, ils les jetèrent dehors avec humeur.

Ils recommencèrent ensuite leurs évocations, et au bout de quelques instants ils eurent la réponse de l'Esprit. Mais ils étaient tout ruisselants de sueur. Ils descendirent d'abord vers la rivière et, après s'y être baignés, ils rapportèrent la sentence de l'Esprit, qui avait annoncé que le matin du dixième jour, à partir de celui qui courait, les étrangers entendraient un coup de canon, puis un second, après quoi deux vaisseaux aborderaient; qu'une personne de la société mourrait aussitôt, et que, lorsque les autres monteraient dans les vaisseaux, ils perdraient une de leurs armes.

Or tout cela arriva exactement comme ils l'avaient prédit.

Gonzalvo Fernando d'Ovieda y Valdez (1478-1557), dans son *Historia General y Natural de la Indias Occidentales*, rapporte que les habitants de l'île d'Hispaniola (Haïti), où il était intendant des mines d'or, avaient parmi eux un Ordre de prêtres qui demeuraient en des lieux solitaires et sauvages, pratiquaient le silence et des privations de toutes sortes, et menaient une vie plus sévère encore que les Pythagoriciens. Ils étaient connus sous le nom de « Piacès ».

Ils étaient avec cela habiles dans la magie, et possédaient des moyens secrets pour se mettre en rapport avec les esprits toutes les fois qu'ils vou-

(1) Les Pères Bernardino de Sahagun, J. Acosta, Clavijero, Diego Duran, etc.
(2) Traduite en français, dès 1691, par Citri de La Guette.
(3) *Voyage aux Régions équinoxales du Nouveau Monde.*
(4) *Description de l'Isthme de Dari*, 1699.



laient prédire l'avenir. Voici comment les choses se passaient.. Lorsqu'un cacique faisait venir dans ce but un de ces prêtres du désert, celui-ci arrivait avec deux de ses disciples, dont l'un portait un vase plein d'un breuvage mystérieux, tandis que l'autre avait une petite cloche d'argent. Lorsqu'il était arrivé, il s'asseyait entre ses deux disciples sur un petit siège rond, en présence du cacique et de quelques-uns de sa suite seulement. Il buvait de la liqueur qu'il avait apportée; puis il commençait ses conjurations, appelant à haute voix l'Esprit; après quoi, agité et furieux, il était secoué par les mouvements les plus violents... Il paraissait ensuite plongé en une sorte d'extase et en proie à des douleurs singulières. Pendant tout le temps que durait la lutte, l'un des disciples agitait sans cesse la petite cloche d'argent. Une fois que le prêtre avait recouvré le repos, pendant qu'il était étendu à terre, privé de sentiments, le cacique ou un autre lui demandait tout ce qu'il désirait savoir, et l'Esprit répondait par la bouche de l'inspiré d'une manière parfaitement exacte.

Un jour, comme un Espagnol assistait avec un cacique à une évocation de ce genre, et qu'il avait consulté en espagnol le magicien touchant divers navires qui devaient arriver d'Espagne, l'Esprit répondit en indien, indiqua le jour et l'heure du départ, le nombre des navires, leur chargement; et toutes ses réponses se trouvèrent justes...

Enfin, le magicien se réveillait comme d'une létargie et restait quelque temps encore triste et harassé.

La chose disparut dans l'île avec la propagation du Christianisme.

Il est question, dans le récit ci-dessus, d'un « breuvage mystérieux » qu'absorbait le prêtre haïtien pour se mettre en état de trance. Les Indiens de l'Amérique employaient ainsi des extraits de différentes plantes, telles que le cohoba, le yagué, le mexcal ou peyotl, l'oluchqui, etc., même le coca, dont le second Concile de Lima, en 1567, demandait à cause de cela l'interdiction; enfin le tabac, auquel — disent les *Lettres édifiantes*, citées par Gœrres — « tous les peuples américains attribuent des propriétés singulières, qui étaient chez eux en des rapports très intimes avec la religion » — propriétés que la présence de la nicotine dans ses feuilles justifie dans un certain sens. Mais nous ne nous occuperons pas ici de ces drogues, les lecteurs de la *Revue Métapsychique* n'ayant certainement pas oublié le très intéressant article qu'a publié dans la livraison de juillet-août 1926 le Dr Rouhier et dans lequel on trouve aussi d'autres renseignements sur les pratiques des Indiens au sujet de la divination.

LES HYPERBORÉENS

Nous avons été amené à grouper à part les peuples arctiques : Lapons, Esquimaux, Tchouktchis, Samoyèdes *et similia*, parce que, bien qu'appartenant géographiquement à trois Continents divers, ils présentent de très grandes analogies entre eux, moins au point de vue de la race qu'à celui des croyances et pratiques dont nous nous occupons dans cette étude. Tous ces peuples sont, en effet, en toute première ligne sous le rapport de la magie, qu'il n'est pas sans intérêt de trouver, sous toutes ses formes, chez les Esquimaux, par exemple, qui, avant les expéditions au Pôle Nord, en ces tout derniers siècles, se croyaient les seuls habitants de

la terre, dont ils bornaient l'étendue aux blocs de glace qui les entouraient. Peut-être que les conditions de vie dans lesquelles leur activité se trouve limitée, surtout durant la longue nuit hivernale, les prédisposent-ils à des habitudes contemplatives et mystiques à leur manière.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas moins certain que ces tendances des Hyporboréens sont connues depuis longtemps. Olaus Magnus, archevêque d'Upsala, expose dans son *Historia de Gentibus Septentrionalibus* (1555) d'avoir appris « de témoins absolument dignes de foi », que, dans les parties les plus septentrionales de la Norvège et de la Laponie, il y a des peuples chez lesquels apparaissent sans cesse des fantômes de toute sorte, souvent sous l'aspect de leurs amis et parents, auprès desquels ils prennent conseil pour leurs affaires domestiques; ils disparaissent et reviennent souvent. Ivan le Terrible (1584) envoya des messagers en Laponie pour consulter les magiciens réputés de ces régions au sujet de l'apparition d'une comète!

Les explorateurs des régions arctiques se sont toujours occcupés des « chamans »; surtout de ceux appelés *angeloks* et qui sont des magiciens réguliers, officiels, s'étant soumis à une initiation et ayant à leur disposition un ou plusieurs « esprits familiers » (1). Ces angelocks sont aussi chargés d'éventer les envoûtements des méchants sorciers par des conjurations appropriées.

Les données suivantes sur les croyances des Lapons, et même des Islandais (ce qui est plus extraordinaire, car ce ne sont que des Blancs), au XVII[e] siècle, se trouvent dans un livre du docteur de La Martinière, paru vers 1670 et portant ce titre : *Voyages des Pays septentrionaux* (4 volumes) :

> Ces Lapons, quoyque Luthériens de réligion, et qu'ils ayent des prêtres pour les instruire, sont presque tous des sorciers et ne laissent pas d'adhérer au diable...
>
> Les Islandais ont presque tous des *trolles* qui sont diables familiers, qui les servent comme fidèles serviteurs, les avertissans des accidents et maladies qui leur doivent arriver, les réveillent lorsqu'ils dorment, pour aller pescher, quand il y fait bon; et s'ils y vont sans leur avis, ils ne prennent rien.
>
> Ils sont si experts en l'art magique, qu'ils font voir aux estrangers ce qui se passe en leurs maisons, même leurs pères, mères, parents et amis qu'ils désirent, soient vivans ou morts, et vendent aussi le vent aux navigeurs...

Un écrivain anglais favorablement connu, Mr. Horace Leaf, retour de Scandinavie, a publié (2) une curieuse étude sur les mœurs des Lapons, surtout au point de vue des cures étonnantes qu'accomplissent souvent leurs médecins-sorciers. Glisssons, glissons sur ce terrain défendu, bien qu'il s'agisse de faits scientifiquement intéressants, se rapportant, selon toute vraisemblance, à des formes bizarres de suggestion. Il nous sera

(1) CRANTZ : *History of Groenland*, I, p. 210.
(2) *Psychic Science and Occultism among the Laplanders*, dans *Occult Review*, 1924.

par contre loisible de nous arrêter un instant à résumer le récit du phénomène inverse, où nous ne voyons s'exercer qu'une suggestion maléfique, suivie de mort — ce qui est naturellement moins grave.

Mr. Karl Tiren, un Suédois ayant occupé une fonction importante en Laponie, a pu observer le cas suivant, qui s'est produit dans son entourage. Grossièrement injurié et frappé par un Suédois, un Lapon fait une petite effigie d'argile représentant son offenseur et déclare à celui-ci qu'il le tuera d'un coup d'arme à feu (*shoot*). Le Suédois lève les épaules dédaigneusement et ne s'en soucie guère (du moins en apparence). Le soir, le Suédois se couche dans la même chambre que M. Tiren et s'endort. Au milieu de la nuit, il se réveille avec un cri, porte sa main au cœur et dit : « Mon Dieu! on m'a tué d'un coup d'arme à feu! » (*My God, I am shot!*) — et il expire. L'examen médical *post mortem* montra que le décédé n'avait aucune blessure, aucune trace de poison; le verdict des docteurs fut qu'il avait succombé à une affection cardiaque. Là aussi, on paraît encore rentrer dans le domaine de la suggestion, s'exerçant pendant le sommeil, quand la subconscience semble être plus spécialement exposée; probablement par l'entremise d'un rêve, et sur un individu atteint de maladie de cœur...

Passons au domaine de la clairvoyance, où la nature des facultés normales se manifeste d'une façon moins discutable.

M. de Matuschkine, compagnon de voyage du baron Wrangel, parle dans son ouvrage publié à Saint-Pétersbourg en 1820, d'un chaman du pays des Jukutes (Sibérie Septentrionale), qu'il a vu opérer. Il décrit longuement sa danse effrénée, tenant dans ses mains un tambour magique orné de clochettes et un arc détendu.

La tête tourne sans cesse avec la rapidité d'une toupie. En attendant, le devin continue de fumer avec avidité le tabac tcherkesse le plus fort, et de temps en temps il avale une gorgée d'eau-de-vie. Il tombe alors tout d'un coup à terre, et reste roide et sans vie... Deux hommes le relèvent et le placent debout. Son aspect est effrayant : les yeux lui sortent de la tête, son visage est congestionné... Enfin, il paraît se réveiller... et laisse choir le tambour à terre. C'est le signe que l'inspiration est à son comble et qu'on peut lui adresser des questions...

M. de Matuschkine le consulte sur l'issue d'une consultation qu'il a entreprise. Les réponses sont conçues dans le style accoutumé des oracles, mais avec l'assurance d'un homme expérimenté. Il déclare que l'expédition durera trois ans et que l'issue en sera heureuse. Il annonce au consultant une maladie extérieure et dit, à propos d'une personne absente, qu'elle vient de subir une tempête sur la Léna, à trois jours de marche de Bulem. Ces indications se trouvent être vraies par la suite. Cependant, certaines réponses sont tellement obscures et conçues en un langage si symbolique, que l'interprète ne sait pas les traduire.

Lorsque tous ceux qui avaient à le consulter sont satisfaits, le chaman retombe et reste couché par terre une demi-heure environ, au milieu de crampes et de tressaillements violents. Les assistants disent que c'est signe que les esprits sortent de lui...

Enfin la scène est terminée; le chaman se relève; son visage exprime l'éton-

nement d'un homme qui s'éveille d'un profond sommeil au milieu d'une société nombreuse. M. de Matuschkine lui demande l'explication de quelques sentences obscures. Le devin le regarde d'un air étonné et secoue la tête en disant qu'il n'a jamais entendu parler de ce qu'on lui dit...

Dans son *Lappland* (Oxford, 1674), Jean Scheffer, professeur à l'Université d'Upsal, raconte qu'un Lapon auquel il avait souvent et sévèrement reproché d'employer le tambour magique, lui ouvrit son cœur, en lui déclarant qu'il n'avait vraiment pas besoin de cet instrument pour voir ce qui se passait au loin, ajoutant qu'il ne pouvait empêcher que des scènes lointaines passassent devant ses yeux; et pour le lui prouver, il se mit à raconter à Scheffer tout ce qui lui était arrivé au cours de son voyage en Laponie. Il ajouta qu'il ne savait plus comment faire usage de ses yeux, des choses lointaines étant souvent présentes à sa vue. Le Lapon était impatient de se convertir au christianisme, d'où son regret d'être un clairvoyant authentique!

Un célèbre antiquaire Islandais, Thormodur Torsfesen, plus connu sous le nom latin de Torfaeus (1640-1719), a eu une aventure analogue avec un Samoyède (1). Reynard (2) raconte à son tour un incident de cette sorte qui lui est arrivé avec un Lapon.

Le professeur Hyslop, de la Columbia University, a soumis à une diligente enquête et puis inséré dans le *Journal of the American Society for Psychical Research* (janvier 1909), un exemple moderne de clairvoyance chez les Esquimaux; exemple qui, sans être bien extraordinaire, est néanmoins intéressant, surtout parce qu'on y voit les pratiques de divination réalisées incidemment et avec une bonne foi évidente par des indigènes, sans l'intervention d'aucun devin professionnel. Nous allons donner un petit résumé de cet épisode, que l'on pourrait intituler : « *Comment on improvise un chaman.* »

Il s'agit d'un marin américain appelé Robert Ferguson, qui faisait partie, en 1879, de l'équipage d'un baleinier. Il avait passé déjà quatre ans dans les régions arctiques, en rapports incessants avec les Esquimaux. Pendant qu'il se trouvait au Marble Island, dans la partie septentrionale de la Baie d'Hudson, trois indigènes, partis pour la chasse, avaient été entraînés par une tempête sur un glaçon flottant, à la dérive; toutes les recherches faites pour les retrouver avaient été vaines. Plusieurs jours s'étant passés, il n'y avait plus beaucoup d'espoir de les retrouver vivants.

La mère d'un des disparus, connue par les Américains sous le petit nom de Brownie, dit alors à l'un des amis de son fils, un certain Alek Taylor (dont le nom indigène n'est pas non plus donné), de « faire *Anticout* ». Ce mot paraît être une corruption dialectale d'*Angelok* (magicien). On fit des préparatifs dans la hutte de la mère Brownie; Ferguson était présent. Alek Taylor, qui était un homme fort et intelligent, entra petit à petit dans un état somnambulique; la vieille femme lui ordonnait sans cesse de « continuer ». Le moment venu, la mère Brownie se prit à le presser de questions, auxquelles A. Taylor

(1) Lang : *The Making of Religion*, chap. IV.

(2) *Voyages*, apud Lang, loc. cit.



répondit d'abord avec hésitation, comme en rêvant. Il dit en somme que les disparus étaient encore en vie, qu'ils avaient été entraînés dans la partie méridionale de la Baie, où la banquise qui les portait avait heurté contre la côte; il décrivit la localité. Taylor ajouta qu'ils avaient déjà mangé les deux chiens esquimaux qui étaient avec eux, et que maintenant ils mangeaient leurs chaussures. Leurs visages étaient tout gercés par le froid.

Quand il revint à lui, Alek Taylor demanda anxieusement et avec une sincérité difficilement contestable ce qui s'était passé. La mère Brownie était évidemment soulagée.

Quelques jours plus tard, le fils Brownie rentrait enfin, dans un état déplorable, et s'occupait immédiatement d'organiser une expédition de secours pour ses deux camarades qui, plus faibles que lui, étaient restés en arrière. Il confirma entièrement tout ce que Taylor avait « vu ».

Le récit, assez long et détaillé, est suivi de quelques lettres attestant le caractère sérieux et sincère de Robert Ferguson et éclaircissant certains points de l'affaire.

(A suivre). C. DE VESME.

A NOS LECTEURS

En raison de la charge lourde que sont maintenant nos frais de correspondance, nous prions les personnes qui nous écrivent pour renseignements de joindre à leur lettre un timbre, ou son équivalent, pour réponse.

Les Radiations cérébrales

(A propos des expériences de M. le Prof^r^ Cazzamalli)

I. — NOTE DE M. ANDRY-BOURGEOIS

Dans le n° 2 de Mars-Avril de la *Revue Métapsychique*, j'ai vu que le Prof[r] Cazzamalli, en véritable savant averti, était satisfait des critiques pratiques et théoriques faites au sujet de son hypothèse des radiations cérébrales, émises par ses différents sujets. Je me permets donc, dans l'intérêt de l'évolution de la métapsychie, de venir encore discuter sur ces fameuses radiations et de répondre au désir de discussion de cet aimable professeur.

A la page 87 de ce numéro (Mars-Avril 1927), le D[r] Cazzamalli, en signalant intégralement mon affirmation que, « d'après les phénomènes de télépathie, qui ne connaissent ni distance, ni obstacles, les ondes cérébrales, celles de la pensée, doivent dépasser en vibration la haute fréquence des rayons X et des rayons « gamma » du radium C, c'est-à-dire les quintillions par seconde, d'une longueur d'onde bien inférieure au millionième de millimètre ».

« Ce procédé déductif, ajoute le Prof[r] Cazzamalli, part d'une donnée de fait — mécanisme encore ignoré de la télépathie — absolument arbitraire, et il ne semble pas qu'il puisse être accueilli. »

Pourquoi ? répondrons-nous ici.

Que le docteur italien veuille bien se reporter au n° 8, Novembre-Décembre 1921, de la *Revue Métapsychique*, il trouvera, page 427, au sujet des nouvelles expériences de clairvoyance avec l'ingénieur Stéphan Ossowiecki, la dernière expérience (la dixième), celle qui fut faite avec un tube de plomb, dont les parois avaient une épaisseur de trois centimètres (épaisseur arrêtant les rayons X les plus durs ou perçants).

L'idée de cette expérience et sa réalisation appartiennent à l'ingénieur Guy du Bourg de Bozas, notre camarade de l'Ecole supérieure d'électricité.

Cette expérience montre donc déjà bien le bien-fondé de notre hypothèse puisque le sujet-métagnome, M. S. Ossowiecki, put pénétrer, par la pensée, cet épais tube de plomb et voir les tronçons de dessin qu'il contenait et les reproduire sur une feuille de papier.

Voici les détails typiques de cette mémorable expérience :

« M. du Bourg de Bozas pria un ami du D[r] Geley, M. S. de Jelski, de faire introduire, par une dame qui quittait Varsovie le jour même, une

lettre secrète pour tous, dans un tube de plomb dont les parois avaient trois centimètres d'épaisseur; et il fit souder l'ouverture du tube, qu'il remit au Dr Geley.

Une première tentative eut lieu le 28 septembre 1921, au restaurant, après le repas.

Voici ce que dit alors le métagnome Ossoviecki : « C'est une femme qui a écrit — c'est quelque chose qui concerne la nature, en rapport avec l'homme et le sentiment. C'est dans le milieu de la création. Cela a été écrit dans des conditions très originales. »

On voyait que le clairvoyant cherchait (comme le pigeon voyageur son orientation), dit le regretté Dr Geley, sans pouvoir trouver le texte exact. Je lui demandai, ajouta Geley : « Faut-il scier le tube? » — Ossowiecki lui répondit : « Non, attendez, je ne suis pas satisfait. Je désire une nouvelle séance. »

La seconde séance eut lieu chez le Prince Lubomirski, le 30 septembre 1921, devant six témoins, dont le Dr Geley.

Avec peine d'abord, puis plus aisément, le clairvoyant Ossoviecki dit d'abord pour enchaîner :

« La création.. la grande création... la nature... (long silence)... » Puis : « Il s'agit d'un homme puissant... C'est le sentiment du peuple que... c'est l'un des grands hommes de ce siècle...

« Je ne puis comprendre. Je vois deux choses : il y a quelque chose d'écrit, écrit par une femme. Et il y a un *dessin*.

« Ce dessin représente un homme qui a de grandes moustaches et de forts sourcils, *pas de nez...*

« Il a un habit militaire...

« *Il ressemble à Pildzuski.*

« L'écrit est en français et il y a : « Cet homme, il n'a peur de rien, ni « en politique, ni dans aucun ordre d'idée... *comme un chevalier.* »

Immédiatement, le tube de plomb fut scié devant les assistants.

Le Dr Geley en extrayait un papier qu'il déploya.

Il contenait un *dessin schématique* représentant le Maréchal Pildzuski avec de fortes moustaches, de gros sourcils, *pas de nez dessiné,* un habit militaire (uniforme).

Au-dessous du dessin, était bien écrit :

« *Le chevalier sans peur et sans reproche* » (voir, page 428, cet original dessin, n° 8 1921).

Quelles conclusions théoriques tirer de ces faits? dit le Dr Geley. Sinon que les ondes de la pensée peuvent percer trois centimètres de plomb qui arrêtent les rayons « gamma » du radium C, les plus pénétrants connus par leur miniscule longueur d'onde et leur extrême fréquence (quintillions par seconde).

Il est vrai que certains physiciens et chimistes modernes prétendent, entre autres Millikan et Sody, que certains rayons X peuvent pénétrer dix, douze et même quinze centimètres d'épaisseur de plomb.

De quels rayons X veulent-ils parler alors? Sans doute de ces fameux rayons cosmiques ultra X qui nous viendraient de la matière ultra-raréfiée de nébuleuses en formation, d'après l'hypothèse de l'astronome écossais Jeans? Rayonnement céleste, ultra pénétrant, qui pourrait, d'après Millikan, traverser 1 m. 80 à 2 mètres de plomb.

En admettant cet ultra rayonnement, nous ne pouvons pourtant le douer d'une clairvoyance, d'une intelligence telle qu'il pourrait reconstituer, de lui-même, le dessin schématique de la figure (sans nez) du Maréchal polonais Pildzuski? Même s'il pouvait percer aisément le tube de plomb de trois centimètres seulement d'épaisseur. Il y a autre chose, il y a l'Esprit du métagnome qui entre seul en jeu.

Et cela est d'autant plus vrai, que le Prof^r Cazzamalli reconnaît lui-même que, lorsque son sujet ultra-sensitif, Mlle Maggi, placée dans une cage isolante de Faraday (comme dans un sous-marin où les ondes hertziennes ne peuvent entrer), donc à l'abri de la pénétration de toutes les longueurs d'ondes électro-magnétiques connues, lorsqu'elle tombe en hypnose (en transe), elle peut, *par la pensée*, se transporter fort loin, du lieu de l'expérience, de Milan jusqu'à Rome, pour assister (en esprit) à une séance du Parlement italien, et la décrire.

C'est là, m'a fait remarquer le Dr Osty lui-même, *un fait* qui prouverait le bien-fondé de mon hypothèse que les ondes de la pensée, celles de la cryptesthésie pragmatique, pour employer le langage métapsychique, sont bien plus vibrantes et, par suite, plus pénétrantes que toutes les ondes et rayonnements connus, même que les fameux rayons célestes Ultra X, déjà cinquante fois plus vibrants que les rayons « gamma » du radium C. Nous pensons donc, logiquement, que notre donnée de fait n'est pas *absolument arbitraire* et que notre hypothèse doit, au contraire, être accueillie, même par le Prof^r Cazzamalli, ne fusse que comme une utile hypothèse (évolutive) de travail.

28 Avril 1927.

ANDRY-BOURGEOIS,
Ingénieur des Mines
et de l'Ecole supérieure d'électricité.

P. S. — Notre hypothèse n'est pas en contradiction avec celles de Cazzamalli : « que, en corrélations avec les phénomènes psychiques et métapsychiques (de ses sujets), dont le substratum commun se trouve dans *une activité particulière du cerveau*, soient irradiées (émises) des oscillations (ondes) électromagnétiques de longueur d'onde appréciable (de 10 à 20 mètres), qu'il a pu détecter avec ses appareils ultra-sensibles. » Mais cela n'infirme pas notre hypothèse sur les ondes purement psychiques qui s'accompagneraient, probablement, d'ondes secondaires, d'ordre électromagnétiques, dues au fonctionnement vibratoire des cellules du cerveau.

II. — NOTE DE M. R. DESOILLE

Remarques au sujet des expériences de M. le Prof[r] Cazzamalli et des articles qu'il a fait paraître à ce sujet

Avant tout, il faut rendre hommage au Prof[r] Cazzamalli qui, s'il n'a pas été le premier à penser que les phénomènes électromagnétiques et métapsychiques pouvaient avoir un lien, a du moins pris l'initiative de faire les expériences tendant à mettre ce lien en évidence.

Le rôle du savant est de travailler pour tous, il est donc nécessaire, lorsqu'il croit le moment venu de faire connaître les résultats de ses recherches, qu'il indique, dans tous leurs détails techniques, les dispositifs d'expérience qu'il a employés pour permettre à d'autres de refaire sans retard ces expériences. Nous regrettons vivement, à ce point de vue, que les articles publiés soient si brefs. Certes, tout le monde connaît les montages symétriques du commandant Mesny, mais il y a mille façons de réaliser un schéma et il aurait été bon de donner, sinon les cotes, du moins la valeur des inductances, des capacités, enfin toutes les caractéristiques des appareils employés.

MM. Azam et Brenot ont, d'autre part, attiré l'attention sur les causes physiques des erreurs qui peuvent fausser les résultats des expériences. Il suffit en effet de répéter soi-même ces expériences pour se rendre compte de la difficulté technique signalée ; on ne saurait y attacher trop d'importance et, si nous admettons volontiers que M. le Prof[r] Cazzamalli a pris les précautions voulues pour éliminer toutes les chances d'erreurs possibles, nous aimerions connaître dans le détail quels dispositifs ont été imaginés dans ce but.

Il nous paraît, en outre, que M. le Prof[r] Cazzamalli, ou bien n'a pas attaché toute l'importance voulue à certaines objections présentées par MM. Azam et Brenot, ou bien qu'il y a répondu d'une manière insuffisante, peut-être précisément parce qu'il a voulu tirer tout de suite une interprétation théorique des faits mis en évidence, ce qui lui a fait perdre de vue quelques aspects des problèmes que posent ses expériences.

M. Brenot dit en particulier : « Si les radiations cérébrales observées étaient des ondes modulées de courte longueur, on a du trouver un accord très précis du récepteur à ondes courtes indiquant, à quelques centimètres près, l'onde produite. » (*Revue Métapsychique* n° 2, 1927, p. 85.) A cela, M. le Prof[r] Cazzamalli répond : « Une fois l'expérience en cours, l'immobilité presque absolue du sujet et des opérateurs a été rigoureusement observée et *on s'est abstenu de toucher aux appareils.*

Toutes choses égales d'ailleurs, s'il y a vraiment émission d'ondes électromagnétiques, « quelque chose de matériel » entre en vibration chez le sujet et les dimensions de ce « quelque chose de matériel » déterminent rigoureusement la longueur de l'onde fondamentale, c'est-à-dire de l'onde d'amplitude maxima et de plus grande longueur, donc la plus facile à

détecter. Or, on sait que pour ces faibles longeurs d'onde, le réglage du récepteur est délicat et extrêmement précis. On comprend donc mal cette absence de réglage et il faut en conclure que, quel qu'il soit (ce réglage correspondant toutefois à une longueur d'onde voisine de 10 mètres), la réception se produit. Ceci revient à dire qu'à l'intérieur de la chambre de Faraday, il y a émission d'ondes électromagnétiques sur toute une gamme de longueurs voisines de 10 mètres. C'est bien ce qu'admet le Prof[r] Cazzamalli. La question posée par MM. Azam et Brenot est de savoir quel est l'émetteur? Est-ce bien le sujet, comme l'affirme le Prof[r] Cazzamalli, ou peut-on expliquer simplement la réception constatée par des décharges de l'électricité statique de la chambre du fait d'une sorte de radioactivité du sujet, comme le propose M. Azam?

L'explication proposée par M. Azam mérite, nous semble-t-il, plus d'attention que ne lui en prête le Prof[r] Cazzamalli. Qu'on veuille bien se reporter à la relation des expériences faites par M. E. K. Müller, directeur de l'Institut Galus, à Zurich, parue dans le Bulletin de l'Association suisse des Electriciens (Octobre 1926, t. XVII, pp. 466-471); on se rendra compte que l'émission d'anthropoflux, qui varie suivant l'état du sujet, pourrait bien suffir à expliquer ces décharges sur une gamme aussi variée de longueurs d'onde. On conçoit mal, en effet, que le sujet émette à la fois des ondes de longueurs aussi rapprochées, ayant toutes une amplitude sensiblement égale. On comprendrait mieux l'émission d'ondes de fréquences très différentes, dont beaucoup seraient naturellement des harmoniques des ondes de fréquences les plus basses.

Nous voulons bien admettre que le Prof[r] Cazzamalli est en mesure de répondre à ces objections, mais nous serions heureux qu'il donne une argumentation plus serrée que celle de son dernier article, en nous indiquant les « contre-épreuves » qui lui ont permis de s'assurer que ses contradicteurs se trompent. En tout cas, qu'il nous soit permis de dire que la discrimination de la nature des ondes reçues par la qualité du son perçu ne nous paraît pas d'une valeur scientifique suffisante.

Pour notre part, nous cherchons à nous mettre à l'abri de ces objections par des dispositifs d'expérience qui ne permettent plus de les présenter, tout en admettant comme hypothèse de travail que « dans certains états de conscience l'homme émet des ondes électromagnétiques d'une longueur de quelques mètres ».

Nous bornerions volontiers nos observations à ce qui précède pour rester sur le terrain solide de l'exposé pur et simple des faits. Toutefois, les interprétations données par le Prof[r] Cazzamalli, ou d'autres, semblant devoir intéresser ceux qui, n'ayant pas le loisir de faire des expériences, attendent cependant les résultats des recherches expérimentales pour en tirer des conclusions d'ordre purement spéculatif, nous nous permettrons de risquer aussi une hypothèse.

La discussion amenée par le Prof[r] Cazzamalli a soulevé des objections que l'on peut classer en deux catégories : les uns se sont placés à un point

de vue psychobiologique, les autres à un point de vue de physiciens ; nous n'examinerons que ce dernier qui, seul, est de notre compétence.

L'une des objections présentée est que si la télépathie pouvait s'expliquer par une production d'ondes électromagnétiques, la chambre de Faraday aurait empêché le sujet de les percevoir. M. le Prof[r] Cazzamalli a répondu à cette objection en psychologue ; nous pensons qu'on peut y répondre du point de vue de la physique encore mieux. M. Andry-Bourgeois dit, de son côté, que « les ondes cérébrales, celles de la pensée, doivent dépasser en vibration la haute fréquence des rayons X et des rayons γ du radium C ». Cette hypothèse est rejetée par le Prof[r] Cazzamalli qui veut bien admettre, d'autre part, la justesse des observations de M. Malcom Bird, à savoir que « les oscillations électromagnétiques captées peuvent être retenues... comme un effet collatéral d'un état psychique » (pp. 97-98, *Revue Métapsychique* n° 2, 1927).

Ces trois remarques peuvent être conciliées grâce à l'hypothèse que voici :

Que le fait de penser corresponde à une dépense d'énergie, rien de plu probable ; que cette énergie soit d'ordre électromagnétique, rien ne le prouve encore. D'autre part, la physique ne nous a pas encore révélé ce que sont les formes initiales de l'énergie ; les phénomènes si mystérieux de la radioactivité ont amené M. le Prof[r] J. Perrin à supposer que le radium serait le siège d'une transformation d'énergie particulière qu'il a appelée « énergie ultra X » ; celle-ci serait absorbée d'une façon continue par le radium et restituée par quanta sous forme d'énergie électromagnétique. Rien n'empêche de rattacher l'énergie psychique à ce mode inconnu de l'énergie.

Si l'on admet cette hypothèse, on se trouve d'accord avec M. Andry-Bourgeois ; on comprend en outre que la chambre de Faraday n'est plus un obstacle à ces ondes infiniment courtes et que le sujet peut les percevoir. Enfin, on conçoit qu'il faille un état d'attention spécial pour prendre conscience des effets psychobiologiques produits sur le cerveau (?) par la très faible quantité d'énergie ainsi mise en jeu. A cet état d'attention spécial, correspondrait l'émission par le sujet des ondes hertziennes mise en évidence par l'expérience du Prof[r] Cazzamalli.

Cette hypothèse est en outre d'accord avec celle de Charles Henry, dont on trouvera l'exposé dans son dernier livre : « Essai de généralisation de la théorie du rayonnement, résonateurs gravitiques et résonateurs biologiques » (Hermann, 1925).

Le résonateur biologique, dont l'existence est affirmée en partant de la théorie des quanta de Max Planck, expliquerait le mécanisme de la réception de ces ondes ultra courtes par le sujet. Cette hypothèse est une extrapolation hardie des artifices de calcul introduits par Max Planck dans la physique moderne, et si la théorie des quanta s'est montrée très féconde, elle soulève encore trop d'objections pour que l'on puisse accepter les

déductions de Charles Henry sans une extrême prudence tant qu'aucune expérience n'aura permis de les justifier.

Il reste sans doute à expliquer le mécanisme de l'émission des ondes électromagnétiques par le sujet. Est-ce une simple transformation d'énergie ultra X ? Il ne semble pas, car, dans ce cas, la quantité d'énergie émise serait proportionnelle à la quantité reçue et dépendrait, par conséquent, de la distance du sujet au lieu du phénomène perçu (cas de la télépathie), ce qui ne paraît pas être. Il y a donc un terme moyen qui nous échappe ; ce terme ne pourrait-il pas être rapproché du mécanisme qui, lorsqu'il sera découvert, permettra de faire la synthèse de la théorie électronique et de la théorie de Maxwell Lorenz ? C'est aux physiciens de nous apporter les lumières nécessaires.

En tout cas, chercher à l'heure actuelle à déterminer le siège de ces phénomènes nous paraît prématuré. Nous ne croyons pas que le cerveau soit seul en cause, comme l'admet le Prof[r] Cazzamalli. Le corps est un complexe de semi-conducteurs et il est peu vraisemblable qu'une perturbation électromagnétique n'intéresse que la seule matière cérébrale. On pourrait admettre que le cerveau est l'excitateur et que tout le système cérébro-spinal et nerveux constitue l'antenne.

Des théories trop complètes risquent plus de gêner les chercheurs que de les aider, et il est préférable de chercher à mettre de nouveaux faits en évidence.

R. DESOILLE,

Ingénieur I. D. N.

Cartomancie et Métagnomie

Essai psychologique sur le « Tarot »

par le Dr Raymond BELBÈZE

Dans une de ses plus intéressantes conférences, le Docteur Eugène Osty (1) insiste sur l'emploi que font de nombreux métagnomes du procédé « antique et toujours répandu de la cartomancie ». Il n'est pas, en effet, pour la « clairvoyance », de support psychique plus communément usité. Nous nous proposons de montrer ici comment l'étude du langage des cartes, et plus particulièrement du Tarot peut, à condition que le métagnome en comprenne toute la portée, mettre en ses mains un procédé commode, rapide et méthodique d'investigation psychique complète.

Personne n'ignore que les cartomanciens pratiquent deux sortes de « jeux » de cartes : l'un, le « petit jeu », est le jeu ordinaire de whist ou même de piquet ; l'autre, le « grand jeu », est généralement constitué par le Tarot et ses 78 cartes. Ces deux jeux ont une origine commune, et vraisemblablement orientale. Tous les historiens des cartes à jouer citent la fameuse phrase de Feliciano Bussi (2) qui fixe, en quelque sorte, leur état civil : « En l'an 1379 fut introduit à Viterbe le jeu de cartes, qui vient du pays des Sarrasins et s'appelle chez eux *Naïb.* »

Ces « Naipes » (3) primitives semblent avoir été surtout des cartes numérales, et avoir correspondu à nos jeux usuels de 52 cartes. Mais nous ne les connaissons guère que par ouï-dire, car le plus ancien jeu de cartes usité est le « Tarocco », ou Tarot de Venise, avec ses quatre séries numériques, de un à dix, ayant chacune leurs quatre figures réglementaires (Roi, Dame, Cavalier, Valet) et ses vingt-deux figures allégoriques, les « arcanes majeurs » des occultistes. C'est ce « Tarocco » qui, perpétué et sans cesse réimprimé jusqu'à nos jours avec quelques variantes insignifiantes, sert de « Grand jeu » (4) aux cartomanciens. Le « petit jeu », sans « arcanes » ni cavaliers, pourrait très bien, d'après des avis

(1) Conférence à l'I. M. I. du 30 janvier 1926.

(2) Istoria della Cità di Viterbo. Rome, 1742, in fol., p. 213.

(3) *Naipe :* Traduction espagnole et portugaise du mot : naïb. Ce mot est encore usité à l'heure actuelle.

(4) La maison de cartes à jouer Grimaud réédite de très bonnes impressions du Tarot italien, sur des planches anciennes ; on les trouve couramment dans le commerce.

autorisés, n'être qu'une réduction du Tarot, dont les « naipes » (1) elles-mêmes seraient peut-être dérivées.

Laissant de côté des questions historiques encore controversées, nous bornerons ici notre étude à celle du « grand jeu ». Le jeu vulgaire, en effet, est souvent pratiqué par des cartomanciens et surtout des cartomanciennes d'occasion, parfois de culture et de lucidité nulles. Il ne constitue pas, d'ailleurs, un bon « support » métagnomique, les cartes y ayant des sens rigoureusement définis (une maison, une route, une lettre en chemin, une dame de la campagne, etc.), et, la plupart du temps, matériels. Son « tirage » se fait suivant des règles trop strictes pour laisser à l'interprétation une marge assez grande. Il ne peut donner enfin, comme renseignements, que ceux que lui demandent généralement les clients des cartomanciens vulgaires : probabilités ou certitudes de vie, de mort pour soi-même ou pour autrui, d'héritages, de mariages, de réussite dans les affaires. C'est un « jeu » naïf, incomplet, dont les combinaisons relativement limitées ne peuvent servir d'excitant et de soutien à l'intuition d'un métagnome tant soit peu psychologue.

Tout autre est le « grand jeu ». Pratiqué depuis des siècles par des gens cultivés, il a même connu l'honneur d'une abondante littérature. Court de Gebelin a cru y retrouver le livre de la science secrète des anciens Égyptiens. Les occultistes modernes, et parmi eux le Dr Encausse (Papus), combinant les idées de Court de Gebelin avec des suggestions issues de la Kabbale hébraïque, ont commenté et considérablement enrichi (2) le symbolisme de ses « lames », et cherché dans le Tétragramme Jéhovique la clef perdue de son interprétation. Par contre, les *praticiens* du Tarot (Etteila (3), Mme Lenormand) ont tendu, dans le courant du siècle dernier, à en faire, tout simplement, un « petit jeu » agrandi en s'attachant à donner, à chacune de ses 78 cartes, même numérales, un sens rigoureux et la plupart du temps, fantaisiste. Nous laisserons de côté toutes ces interprétations modernes ou pseudo-historiques, pour nous en tenir au sens traditionnel. Énumérons ici, en un résumé descriptif, les vingt-deux « arcanes majeurs » du Tarot :

I. Le Bateleur. C'est l'*Homme* qui veut savoir ; il désigne généralement le Consultant. Ce bateleur étale sur une table un gobelet, un denier, une baguette, un poignard, représentant évidemment les quatre couleurs du Tarot : coupes, correspondant aux cœurs des jeux vulgaires, deniers (carreaux), bâtons (trèfles), épées (piques).

II. La Papesse. Revêtue d'ornements sacerdotaux, une femme tient

---

(1) Le Tarot serait, dans ce cas, d'origine purement orientale, ce qui est extrêmement probable, Venise ayant été son centre de propagation. D'autres raisons — nous le verrons — militent en faveur de cette origine.

(2) Quand ils ne l'ont pas déformé suivant leurs conceptions personnelles.

(3) Le garçon coiffeur Aliette.

un livre. Sa science lui vient de l'extérieur, passivement. On en fait, psychologiquement, la *Sensation* et traditionnellement la Consultante.

III. L'Impératrice, avec ses insignes militaires de commandement, symbolise l'*Action*.

IV. L'Empereur, le sceptre en main, représente la *Volonté*.

V. Le Pape (1), assis et bénisssant, est en proie à l'*Inspiration*, dont il est le signe.

VI. L'Amoureux : une bénédiction nuptiale, sous la flèche de Cupidon rayonnant, c'est l'*Amour* triomphant et réalisé.

VII. Le Chariot est un char portant le triomphateur, attelé d'un bige blanc ; c'est, abstraitement, l'action heureusement et joyeusement terminée, la *Réalisation*.

VIII. La Justice, avec les balances de l'Équilibre et le glaive de l'Ordre...

IX. L'Ermite, éclairé par les sens (lanterne et bâton) agit avec prudence et *Discernement*.

X. La Roue de Fortune élève et abaisse périodiquement de malheureux animaux, enchaînés sur son cercle, et qui doivent éprouver au plus haut degré un sentiment profond d'*Instabilité* douloureuse.

XI. La Force maîtrise un lion dévorant.

XII. Le Pendu, qui l'est par les pieds, subit une terrible *Epreuve*, mais non mortelle.

XIII. Le Mat est le Fou : « il Matto ». Un chien le mord. Représenterait-il plutôt un « enragé », et cet arcane symboliserait-il à la fois la Colère et *la Folie* ?

XIV. La Mort.

XV. La Tempérance : un ange met de l'eau dans le vin ; c'est une assez élégante allégorie pour représenter la Maîtrise de soi.

XVI. Le Diable : le Mauvais-Œil, *la Maladie*.

XVII. La Maison-Dieu qu'on appelle aussi, et plus exactement, la Tour Foudroyée : Ruine, *Désespoir*, Suicide.

XVIII. L'Étoile : jeune fille nue, versant des flots d'*Espérance*, pendant qu'un oiseau chante sur un arbre, au matin...

XIV. La Lune, se reflétant dans une eau dormante, où l'Écrevisse ouvre ses pinces : ennemi caché, traîtrise, *Danger*.

XX. Le Soleil, versant la fécondité, favorisant la *Reproduction*, inondant de ses rayons un couple humain.

(1) Certains jeux de Tarot ont, à la place du Pape et de la Papesse, Jupiter et Junon. Mêmes sens.



XXI. Le Jugement, avec l'Archange sonnant de la trompette et la *Résurrection* des morts.

XXII. Le Monde où triomphe une figure symbolique entourée des quatre animaux des évangélistes. C'est le triomphe spirituel final, la *Révélation* après le jugement. Il suffira à la figure représentée d'entrecroiser les deux baguettes qu'elle tient à la main pour en former la *Croix*, signe terminal.

Comme le lecteur peut en juger par cet aperçu rapide, mais suffisamment complet, la suite des 22 dessins emblématiques (1) du Tarot est vraiment intéressante. La première question qu'il est logique de se poser à son sujet est celle *du nombre* des figures : les exégètes du tarot ont fort justement remarqué que ce nombre était exactement celui des caractères des alphabets hébraïque et phénicien primitifs. La seconde question est celle *de l'ordre* des figures : les arcanes paraissent se succéder d'une manière fort peu cohérente ; on peut se demander avec ces exégètes si ce désordre apparent ne serait que le résultat de la concordance des 22 cartes, signe par signe, avec les symboles idéographiques d'un alphabet ancien. Cette question n'a pas qu'un intérêt purement historique, car l'idéographie en elle-même, est, pour le psychologue, un sujet d'étude des plus importants.

Les occultistes, frappés par la concordance du *nombre*, en concluent à la concordance parfaite de l'*ordre*. Convaincus, après Court de Gebelin, de l'origine égyptienne du Tarot, qui nous aurait ensuite été transmis par l'intermédiaire des Hébreux, ils admettent sans critique l'opinion de E. de Rougé qui fit de l'alphabet hiératique des prêtres d'Égypte, simplification lui-même de l'alphabet hiéroglyphique, la source des caractères phéniciens et hébraïques antérieurs à l'hébreu carré. Or, il n'y a là qu'une simple hypothèse dont la vérification reste problématique (2).

Pour nous en tenir aux faits positifs, nous mettrons simplement ici sous les yeux du lecteur, en regard des « arcanes » du Tarot, et dans l'ordre, les 22 signes de l'alphabet phénicien le plus anciennement connu. Ils correspondent graphiquement à ceux avec lesquels le roi Mésa, vassal d'Achab, roi d'Israel (895 av. J.-C.) perpétua, sur la stèle célèbre qui

(1) Certains jeux de Tarot du commerce sont numérotés de 1 à 21, l'arcane du Mat ne portant pas de numéro. Il s'agit, dans ce cas, de jeux destinés aux joueurs de cartes : le fou peut, en effet, dans la règle du Tarot-jeu, tel qu'il est pratiqué à Besançon et à l'étranger (Tarok allemand), remplacer dans la main du joueur n'importe quelle carte manquante.

(2) D'autant que la découverte, par le Dr A. Morlet et E. Fradin, de l'Alphabet néolithique de Glozel, (*Mercure de France*, 1er avril), vient, semble-t-il, d'orienter vers une autre solution le problème de l'origine de l'Ecriture phénicienne. Les caractères relevés sur tes tablettes d'argile de Glozel, elles-mêmes mises au jour dans des conditions matérielles rendant toute erreur ou toute supercherie impossibles (Salomon Reinach, séance de l'Académie des Inscriptions du 9 septembre 1926) sont au nombre de 86. Les tableaux comporatifs publiés par le Dr Morlet montrent la similitude *absolue* de certains d'entre eux avec les caractères phéniciens. Pour l'alphabet hiératique égyptien, au contraire, la discordance est généralement évidente.



est actuellement au Musée du Louvre, le souvenir de la victoire qui le délivra du joug des Hébreux (1). Pour fixer mieux les idées, nous mettons également en regard les caractères grecs et latins dérivés. Nous ne notons, bien entendu, que les correspondances qui ne nous paraissent pas artificielles, et qui présentent une suffisante probabilité : elles sont résumées dans le premier tableau annexé à cet article.

Comme on peut s'en rendre compte, nous avons indiqué 11 correspondances sur 22 arcanes. Leur valeur est, assurément inégale ; les plus complètes portent les numéros d'ordre 6, 8, 11, 16, 19-20, 22 et ceci est d'autant plus curieux qu'il s'agit, précisément, dans les cas envisagés, de la traduction idéographique :

1º Des premières acquisitions psychiques que peut faire un cerveau de primitif : notion de l'*Amour*, avec son réflexe génésique masculin si frappant, notion de la *Force*, avec la puissance de la main qui prend, notion de l'*Equilé*, avec la nécessité continuelle du partage égal et la suggestion non moins continuelle qu'en donne à l'Individu la dichotomie constitutionnelle du corps humain, notion de l'*Inexplicable* confondue avec celle de la Puissance terminale, avec le heurt continuel contre des pouvoirs incompris et surhumains ;

2º Des deux faits rythmiques essentiels qui conditionnent l'existence humaine : la *Nuit* dangereuse, avec ses embûches, royaume de la *Lune*, le *Jour* favorable, avec le *Soleil* réchauffant et activant ;

3º D'un phénomène physique si mystérieux qu'il a fait croire beaucoup de peuples à un état démoniaque et que les premiers médecins furent des exorcistes : la *Maladie* (2).

Mais nous nous en tiendrons à ces *conjectures* ; si nous avons cru bon d'y insister quelque peu, c'est que nous voudrions qu'elles éveillassent chez nos lecteurs la curiosité d'études qu'il ne faut, sous aucun prétexte, laisser entre les mains de soi-disant illuminés : il y va de l'avenir de la Science Métapsychique elle-même.

Pour en revenir à l'ordre, ou plutôt au désordre apparent du Tarot, il est certain, dès maintenant, que nous n'avons pas le droit, *mathématiquement*, de l'expliquer par sa concordance avec un alphabet primitif ; mais cette concordance fût-elle complète qu'il n'en resterait pas moins, d'ailleurs, à poser de nouveau la question logique pour l'ordonnance de l'alphabet lui-même. Il est donc légitime de se demander si un ordre latent, si une *clef*, pour reprendre une expression hermétiste, n'a pas

(1 Nous les reproduisons d'après la 3e édition de *Minerva*, de S. Reinach.

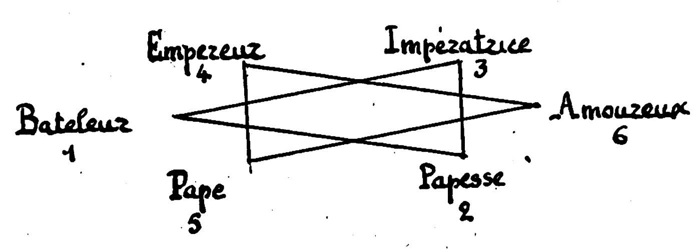
(2) Remarquons que la Mort ne figure pas dans cette liste, ce qui n'est paradoxal qu'en apparence...



Numéros d'ordre	Caractères Phéniciens	Noms Hébraïques	Sens Primitifs	Arcanes du Tarot	Sens des Arcanes du Tarot	Caractères Grecs	Caractères Latins	CORRESPONDANCES
1.	𐤀	ALEPH	Bœuf	Bateleur	Homme	A	A	Aleph désignerait aussi l'Eléphant ; il [...] avoir le sens générique de tête (tête d'hom[...] tête de bétail), c'est-à-dire d'individu, d'u[...]
2.	𐤁	BETH	Maison	Papesse	Sensation	B	B	
3.	𐤂	GIMEL	Chameau	Impératce	Action	Γ	C	
4.	𐤃	DALETH	Porte de tente	Empereur	Volonté	Δ	D	Tente de Commandement, Sublime-Porte.
5.	𐤄	HÉ	?	Pape	Inspiration	E	E	𐤄 représente phonétiquement une aspira[...] faible, *spiritus*.
6.	𐤅	VÂW	Piquet de tente	Amoureux	Amour	F Y	F V	Piquet, mais aussi signe phallique.
7.	𐤆	ZAYIN	?	Chariot	Réalisation	Z		
8.	𐤇	HETH	Haie	Justice	Justice, Ordre	H	H	Haie. Répartition égale, Hémisection, Eq[...]
9.	𐤈	TET	?	Ermite	Discernement	Θ		
10.	𐤉	IOD	Côte de la main	Roue	Instabilité	I	I	
11.	𐤊	KAPH	Plat de la main	Force	Force	K	K	Kraft (Allemand), Capere (Latin), Cap[...] (Français). etc.
12.	𐤋	LAMED	Aiguillon	Pendu	Epreuve	Λ	L	Aiguillon, crochet à pendre.
13.	𐤌	MÊM	Eau	Mat	Folie	M	M	
14.	𐤍	NÛN	Poisson	Mort	Mort	N	N	
15.	𐤎	SAMECH	?	Tempérce	Tempérance	Ξ		
16.	𐤏	AYIN	Œil	Diable	Maladie	O	O	Mauvais œil.
17.	𐤐	PÊ	Bouche	Mais. Dieu	Désespoir	Π	P	
18.	𐤑	TSÂDÊ	?	Etoile	Espérance			
19.	𐤒	KOPH	Revers de la tête	Lune	Danger latent	Ϙ	Q	Le Soleil et la Lune sont tsujours figu[...] par des têtes. Logiquement. Resch correspo[...] drait mieux à la lune que Koph.
20.	𐤓	RESCH	Côté de la tête	Soleil	Reproduction	P	R	
21.	𐤔	SCHIN	Dent	Jugement	Résurrection	Σ	S	
22.							T	

servi à la fois, non seulement à ranger, mais peut-être à « tirer » (1) le Tarot.

Or, cette clef existe — et nous avons été tout à fait surpris de constater que les occultistes ne l'avaient pas encore retrouvée. Elle nous a été livrée par les *Couples* qui commencent la série des arcanes. Si en effet, on veut, à l'exemple de l'Empereur et de l'Impératrice, grouper symétriquement ensemble le Pape et la Papesse en rangeant les sexes de part et d'autre d'un axe médian, on réalise, en les faisant précéder du Bateleur, la figure suivante :



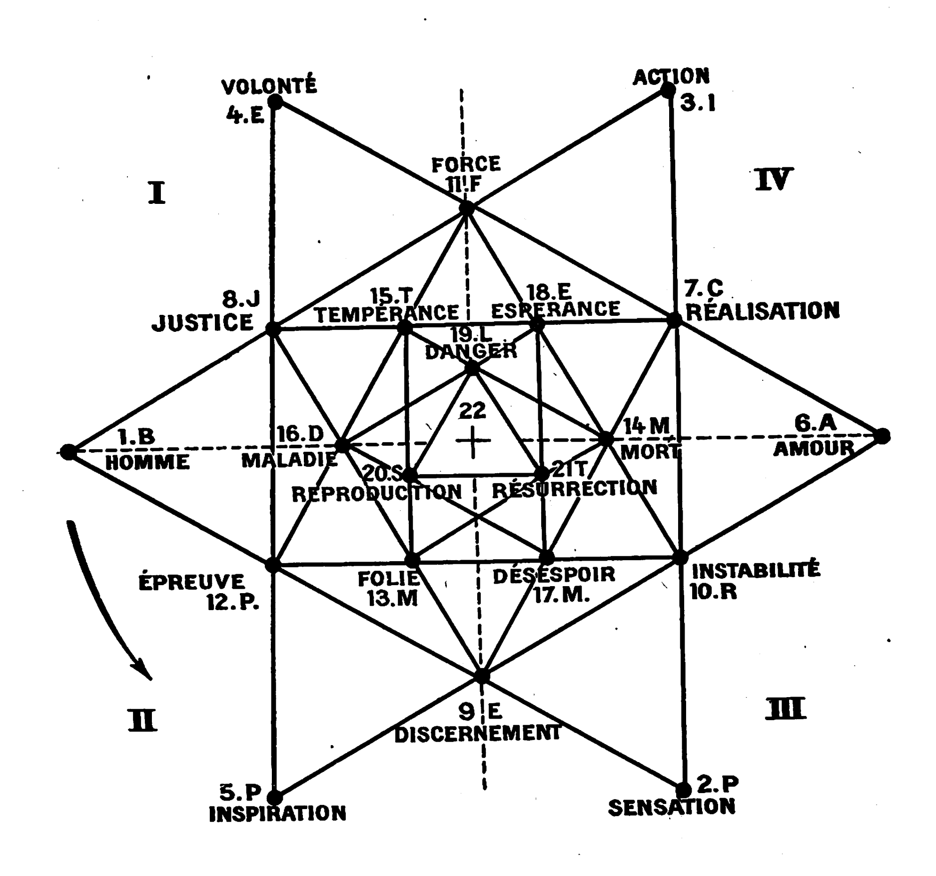
Et, dans cette figure, tout se passe comme si, en suivant l'ordre du tarot, on avait inscrit ces noms aux pointes d'un triangle, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre (le sens rituel des hermétistes). On a ainsi le triangle Bateleur-Papesse-Impératrice, et en continuant dans le même sens, par analogie, le deuxième triangle Empereur-Pape-Amoureux, s'entrecroisant avec le premier (2).

On se trouve avoir ainsi dessiné la figure emblématique du « Sceau de Salomon », le fameux « Hexagramme » des Occultistes. Ceci étant fait, il ne reste plus qu'à continuer à inscrire les arcanes successifs du tarot, toujours dans le même sens, dans deux autres hexagrammes inscrits concentriques, plus un triangle central, pour achever cette disposition rythmique. Un seul arcane reste, le 22e, le Tau, la Croix dont il est logique de faire l'arcane central. On obtient ainsi la planche ci-jointe, à laquelle nous prions le lecteur de se reporter.

Cette figure fait du Tarot ce qu'il est en réalité : un schéma psychologique, et, en même temps, un « compendium » de l'existence humaine, avec ses instincts primordiaux, ses phénomènes psychiques essentiels,

(1) Il est possible que le « tirage » simple d'un arcane isolé, par le procédé du tirage au sort » ait précédé des procédés plus complexes. Mais ces procédés complexes doivent être, eux-mêmes, fort anciens, puisqu'il existe dans le Tarot, d'après une tradition peut-être aussi vieille que le jeu, un consultant et une consultante, arcanes évidemment inutiles en cas de tirage au sort.

(2) La légitimité de semblables schémas ne se discute pas. Il serait extrêmement intéressant de passer en revue les principaux d'entre eux : nous nommerons, parmi les plus célèbres, le plus ancien (2852-2738 avant J.-C.) : les huit Kona ou Trigrammes de l'empereur de Chine Fou-Hi — et le plus récent : le schéma du Langage, du Profr Grasset (Anatomie clinique des centres nerveux, Paris, 1900, p. 76). Dans des ordres d'idées différents, mais toujours philosophiques. les « Taï-Ki » chinois et le Pentagramme (car c'en est un !) du Profr Grasset aboutissent au même résultat : la systématisation visuelle d'un certain nombre de phénomènes psychiques.



DISPOSITION HEXAGRAMMATIQUE DU TAROT

ses qualités et ses tares conditionnant ses possibilités de bonheur ou de malheur.

Divisons, en effet, le tracé hexagrammatique par une ligne horizontale médiane 1-6 : nous voyons de suite que nous groupons au-dessus de cette ligne tous les arcanes favorables sauf l'arcane 19, la Lune, dont la présence ne peut s'expliquer que de deux manières — ou parce qu'elle représente des ennemis *cachés*, et est *en apparence* favorable — ou parce qu'une erreur ancienne de notation a interverti sa place avec celle du nº 20, le Soleil. Au-dessous figurent tous les signes défavorables, y compris l'Inspiration et la Sensation, arcanes *afférents*, séparés par le Discernement, arcane *indifférent*. En haut, sur une même ligne, se groupent Justice, Tempérance, Espérance, Réalisation ; en bas, sur la ligne symétrique Epreuve, Folie, Désespoir, Instabilité, c'est-à-dire leurs contraires. La ligne axiale soumet l'Homme physique à la Maladie, à la Mort et à l'Amour.

Divisons ensuite la figure par un nouvel axe perpendiculaire au premier : nous avons alors quatre quadrants. Le premier (à gauche et en haut) a un contenu statique, le quatrième un contenu dynamique, le second est celui des états passifs, le quatrième celui des transformations. Sur l'axe vertical, le Danger (en laissant à la Lune sa place) se tient entre le Discernement et la Force...

Beaucoup d'autres remarques seraient à faire, nous laisserons au lecteur la peine — nous n'osons dire : le plaisir — de les découvrir. Aussi bien nous reste-t-il à parler des autres éléments du Tarot, qui contribuent à lui donner, eux aussi, une valeur réelle aux mains d'un sujet métagnome.

Ces éléments sont les cartes figuratives et numérales, réparties en quatre couleurs, coupes, deniers, bâtons, épées. Les coupes ont trait à l'amour, les deniers à l'argent, les bâtons au travail, les épées à la haine. Dans chaque couleur, le roi représente l'homme, la reine la femme, le valet l'enfant, le cavalier le jeune homme, souvent venu ou envoyé du dehors. Les autres cartes, de 1 à 10, ont des significations variables suivant les couleurs : pour les deniers, bâtons et épées (couleurs normales) et conformément à une tradition que l'on dit pythagoricienne, les nombres pairs sont mauvais et les impairs bons ; pour les épées (couleur adverse), les pairs sont bons, et les impairs défavorables.

On voit, sans insister plus, l'immense variété des combinaisons du Tarot divinatoire complet. Il peut servir, à une imagination moyenne, d'un soutien incomparable, tellement incomparable même qu'il s'est « sédimenté », en quelque sorte, des couches épaisses et successives d'une

---

(1) Supposons que sur la justice (arcane tracé), tombent le 1 d'épée, le 2 de bâton, et que la sortie de la Lune (arcane sorti) marque la fin de la phrase ; dans ce cas, le cartomancien pourra dire au consultant : « Votre esprit d'équité sera fâcheusement mis à l'épreuve dans une affaire matérielle peu importante par des ennemis cachés »... ou toute autre interprétation plus intuitive, peut-être très différente, mais qui concernera toujours la Justice du consultant.



littérature parfois délirante. Cette littérature a déformé le Tarot traditionnel (le seul dont il soit question ici) qui est celui des cartomanciens de profession, parmi lesquels il n'est pas exceptionnel de rencontrer des sujets tout particulièrement doués en « voyance » réelle... Elle a même obscurci *sa pratique*.

Comment, en effet, ses 78 cartes en main, procède généralement le « tireur du grand jeu » ?

Il fait, la plupart du temps, par des procédés variables suivant son initiateur occultiste, des paquets de cartes qu'il interprète ensuite en série, soit une à une, soit deux à deux, les groupant, une fois retournées, au gré de leur signification décrite suivant ses propres associations d'idées immédiatement extériorisées par le langage. Les arcanes se mélangent aux figures et aux cartes numérales en suites absolument incohérentes : il arrive ainsi que les intuitions réelles des meilleurs métagnomes se noient dans un fatras de nuisibles inutilités.

Pourquoi ne pas faire présider au « tirage » lui-même l'ordre hexagrammatique qui nous paraît être la véritable structure du Tarot ? Si, par exemple, muni du jeu préalablement battu et coupé, et la figure hexagrammatique tracée (ne fût-ce que mentalement) devant lui, le cartomancien met en paquet, sur chaque arcane successif, une série de cartes ordinaires jusqu'à l'apparition d'un arcane nouveau, il aura fait, au hasard, une série de groupements ayant un commencement (l'arcane tracé), une fin (l'arcane sorti) et un discours intermédiaire (les cartes figuratives et numérales tirées). Ainsi interrogé, le Tarot passera en revue, d'une manière parfaitement méthodique, la vie physique et surtout psychique du consultant.

On comprend maintenant ce que peut donner le « grand jeu », s'il est interprété dans son sens traditionnel pur, à l'aide de sa « clef » retrouvée. Il n'est nullement le chaos d'asbtractions, parfois contradictoires, qu'en font de prétentieux hermétistes ; il se présente, bien au contraire, comme la schématisation d'une psychologie très avertie, presque moderne. Comme toute une école de psychistes contemporains, il ne connaît que deux « *vertus* » proprement dites : la Tempérance ou Maîtrise de soi, et l'Espérance ou Projection hors de soi. Avec la Logique de tous les temps, ce très vieil instrument de divination résout la Volonté en Action, par l'Intermédiaire de la Force (cf. la planche, trajet 4-11-13)... Nous avons laissé au lecteur le soin de compléter l'étude, à peine ébauchée ici, de son schéma ; puisse-t-il aussi s'intéresser à sa pratique. S'il ne partage pas entièrement la haute estime que nous avons pour le Tarot, nous nous contenterons de le considérer modestement avec lui comme un support commode de l'intuition métagnomique.

Dr R. BELBÈZE.

Nevers, 17 septembre 1926.

LA MÉTAPSYCHIQUE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

E. BOZZANO. — **Les Manifestations métapsychiques et les Animaux.**

E. BOZZANO. — **Les Manifestations supranormales chez les Peuples sauvages** (*Editions Jean Meyer, Paris*).

L'érudition de M. Bozzano est vaste et son information documentaire s'étend à perte de vue dans le domaine des choses psychiques. Il vient encore de faire paraître deux ouvrages : « Les Manifestations supranormales chez les Peuples sauvages » et « Les Manifestations métapsychiques et les Animaux ». Cela prouve que les sources de son information ne sont pas taries.

Le but qu'il poursuit dans le premier de ces livres est double et est nettement indiqué en plusieurs passages. A la suite d'Andrew Lang, avec plus de précision encore, il tend à démontrer : que les phénomènes médiumniques ou métapsychiques ne constituent pas une nouveauté créée par le moderne spiritisme, mais qu'ils se sont réalisés de tout temps et se réalisent encore au milieu de tous les peuples, civilisés, barbares et sauvages... Il faut admettre comme scientifiquement démontrée l'existence d'un ordre de phénomènes supranormaux à réalisation universelle...

Et de cette découverte, qui pour M. Bozzano est basée sur des faits authentiques, il fait découler comme de source cette autre affirmation, qui s'inscrit en faux contre la thèse officielle de l'école anthropologique, à savoir que la croyance en l'immortalité de l'âme et en Dieu, base de toute religion, n'était pas le fait d'une vaste « illusion universelle » mais bien plutôt le résultat positif de l'impression produite sur l'âme primitive par des phénomènes « d'ordre supranormal ».

M. Bozzano est certainement un logicien de première force ; et la logique dans laquelle il excelle ce n'est pas seulement celle des sentiments, qui si souvent est un envoûtement pour l'esprit, mais celle de la raison qui analyse, discute et dont le tranchant ressemble à celui du scalpel qui dissèque. Et c'est grâce au fil d'Ariane d'une pensée claire qui se développe avec rigueur que l'on se retrouve dans ses ouvrages, dont la composition technique laisse cependant quelque peu à désirer. Assurément, il y a un certain désordre qui est un effet de l'art, mais un texte très touffu, qui n'est même pas éclairé par les indications précises d'une table des matières, par les divisions nettes des chapitres, rend très difficile la lecture d'un livre, surtout quand elle est faite au travers du prisme toujours plus ou moins déformant d'une traduction. Ceci n'est pas une critique, mais une simple remarque.

Tous les faits cités sont impressionnants et l'on voudrait pouvoir les accepter comme l'expression de la vérité. « A beau mentir qui vient de loin ». Où finit le vrai et où commence le faux dans tous les récits d'explorateurs et de missionnaires ? Le départ est difficile à faire. Il ne faut pas parler de mensonge ni de mauvaise foi, mais bien plutôt d'un esprit inconsciemment tendancieux et d'un manque de pénétration du phénomène lui-même. Entre le fait brut et

la première narration qui en est faite, il y a déjà une marge sur laquelle peuvent se dessiner toutes les arabesques de l'imagination. De là ces contradictions constatées dans les récits des voyageurs.

C'est ainsi qu'à propos des phénomènes de « Lycanthropie » dont M. Bozzano semble admettre l'authenticité, une autre version m'a été fournie par un médecin-major, habitué des forêts africaines, dont l'esprit, par ailleurs, ne répugne nullement à admettre les phénomènes métapsychiques, et qui, à plusieurs reprises, fut mêlé à ces étranges histoires. Il ne s'agirait, d'après lui, que d'une sinistre farce de sorcier se camouflant en hyène ou en panthère pour commettre sans trop de risque des vols ou des crimes.

Que faut-il en penser? Évidemment, en matière d'histoire, il ne faut jamais dire : *Ab uno disce omnes*. Ce que l'un n'a pas vu, l'autre a pu le voir. Mais on ne saurait trop se montrer circonspect, surtout quand on doit, des faits, tirer une philosophie; car on risque alors de construire sur le vide.

Dans la masse compacte des faits cités, il y en a beaucoup qui sont moins étranges que les cas de « Lycanthropie », et que ceux qui sont au courant de la littérature métapsychique ne répugneront nullement à admettre. Aussi, M. Bozzano prêche-t-il des convertis, car, pour ces derniers, étant donnée l'identité de nature de tous les hommes, il n'y a aucune bonne raison de refuser aux « sauvages » des facultés médiumniques. Quant à ceux dont le scepticisme porte sur la réalité du phénomène en soi, on ne saurait les convaincre autrement qu'en les mettant en présence de faits dont l'évidence brutale sera pour eux un choc au cerveau.

Et la même critique psychologique que l'on peut faire dans l'interprétation des phénomènes constatés chez les civilisés a une égale portée pour les manifestations supranormales chez les peuples sauvages. La couleur des individus, leur genre de vie ne fait rien à la chose.

On peut donc ne pas être tout à fait de l'avis de M. Bozzano quand il recourt à l'explication « spiritique ». Par exemple, dans le cas cité à la page 67, tout paraît bien se passer comme si l'on était en face de l'esprit de la « Grande Tortue », nom donné à un chef décédé; mais, si sensationnelle que soit la révélation apportée, on peut toujours se demander si l'on n'est pas encore en présence d'une de ces manifestations subliminales qui nous déroutent par leur complexité. De même que, pour parler de miracle, il faudrait connaître toutes les lois de la nature; pour invoquer les esprits, il faudrait avoir vidé le subconscient des vivants de tout son contenu. Opération impossible, du moins dans l'état actuel de la connaissance métapsychique. Voilà pourquoi ce n'est toujours que par un acte de foi, s'appuyant, il faut le reconnaître, sur de fortes apparences, que l'on conclut à l'intervention des esprits. Il peut se faire que ces apparences soient des réalités et que, dans certains cas, l'explication spirite soit la vraie; mais, pour la métapsychique, elle ne doit être retenue que comme hypothèse de travail. Mais ce n'est pas sur des propositions incidentes qu'il faut discuter, c'est sur l'affirmation cardinale de M. Bozzano.

A-t-il vraiment prouvé la thèse qu'il voulait démontrer? On ne peut douter après les documents qu'il apporte de la réalité des phénomènes psychiques chez les non civilisés.

Ces phénomènes auraient donc une portée universelle.

Sur cette première partie de la thèse, tout le monde est à peu près d'accord et beaucoup même prétendent, sans pouvoir le prouver, que les sauvages ont dans ce domaine des aptitudes plus grandes que les nôtres.

Toutefois, l'essentiel n'est pas là; il s'agissait surtout de tirer de ces faits la preuve qu'ils sont la base même de la religion.

Sur ce dernier point, aucune réponse ferme ne saurait être donnée. Comment, en effet, savoir si, avec les sauvages, nous sommes en présence d'un type primitif? On ne peut faire que des hypothèses et les sociologues et les

anthropologistes que critique avec véhémence M. Bozzano ont le droit de mettre en avant une théorie animiste. Sa thèse, cependant, serait singulièrement renforcée s'il était prouvé que ces phénomènes psychiques se constatent également chez les animaux. Si, déjà, à ce stade inférieur, on découvre un certain coefficient métapsychique, rien ne s'oppose plus à ce que l'anthropopithèque lui-même n'ait joui de facultés supranormales.

Et c'est sans doute dans ce but que M. Bozzano a écrit un ouvrage sur *Les Manifestations métapsychiques et les Animaux* dont il nous restera à donner une courte analyse. La question toutefois ne serait pas encore tirée au clair, car le problème religieux est d'une extraordinaire complexité. Il faut tenir compte, pour sa solution, non seulement du facteur psychologique, mais encore des éléments sociologiques.

De plus, la croyance à la vie future n'en est pas le seul élément, peut-être même n'en n'est-il pas la forme essentielle. La notion de Dieu semble y jouer un rôle plus important. Le peuple Hébreu fut hautement religieux et cependant ce ne fut que sur le tard, sous des influences diverses, après une lente évolution, qu'il se rallia la doctrine de l'immortalité.

Et chose singulière si nous en croyons certains textes comme ceux qui relatent la visite du roi Saül à la Pythonisse d'Endor afin d'y évoquer l'ombre de Saül, certains croyants en Israël croyaient aux apparitions des morts. Cette croyance est donc insuffisante pour fonder la foi en l'immortalité, et même en une simple vie future, car on ne peut considérer comme une vie véritable la torpeur inconsciente du Schéol.

En réalité le problème de l'origine de la religion est loin d'être résolu. Comme toutes les manifestations de la vie, c'est un complexus, un nœud gordien formé par toutes les fibres fortement serrées de l'âme humaine. On ne peut le dénouer aisément, et c'est pour cela que l'on se contente de le trancher d'un seul coup, non pas tant à l'aide des lumières de l'expérience que par une libre décision de la volonté. La science positive a d'autres exigences.

Il reste cependant que les données métapsychiques apporteront pour la solution de ce problème un supplément d'information, et il faut savoir gré à M. Bozzano d'avoir fouillé dans les archives du psychisme pour y trouver une documentation en faveur de sa théorie. Il en restera quelque chose comme de tout labeur probe et consciencieux.

Les Manifestations métapsychiques et les Animaux.

Le but poursuivi dans cette étude par M. Bozzano est de prouver que dans les phénomènes télépathiques les animaux peuvent jouer le rôle d'« agents » ou de « percipients » absolument comme des médiums humains.

Les faits qu'il cite sont nombreux et bien catalogués, car pour la clarté du sujet l'auteur a bien sérié les problèmes. Et, de ces faits recueillis, il n'hésite pas à tirer la conclusion qu'il existe dans la subconscience animale les mêmes facultés supranormales que l'on rencontre dans la subconscience humaine.

Evidemment, l'ensemble des récits forme une littérature stylisée dont la précision et l'ordonnance frappent l'esprit. On peut toujours se demander si les choses ont une telle évidence, si elles ne sont pas enjolivées par un besoin de clarté et aussi par cet instinct du merveilleux auquel seules échappent les intelligences rassises. Mais tout en faisant ces réserves, le simple bon sens qui prévaut contre toute critique abusive, oblige à conclure qu'il y a un reliquat de faits dont il faut tenir compte.

Nous pouvons donc parler avec M. Bozzano de « psyché animale ». La doctrine de Descartes sur l'animal-machine n'est plus qu'un souvenir et la tendance actuelle serait bien plutôt de mettre du psychisme partout. Rien ne

s'oppose donc à admettre le subliminal chez l'animal et même un subliminal plus étoffé que le nôtre. Et la raison en serait que la bête est sans doute plus près que nous de ce tréfonds de la nature d'où nous viennent tant d'informations. Dès lors pourquoi les chiens et les chats, les chevaux ne verraient-ils pas des fantômes ? Pourquoi ne seraient-ils pas les annonciateurs de la mort qu'ils sentent à l'avance, comme ils sentent l'orage ou d'autres perturbations atmosphériques ? Entre l'homme et l'animal la télépathie est donc possible. Faut-il suivre M. Bozzano quand il déclare que « de l'ensemble des cas cités jusqu'ici, on a pu déduire en somme, que les épisodes de matérialisations animales prennent souvent l'aspect de preuves d'identification spirite pour la race animale, preuves analogues à celles d'identification spirite pour le genre humain » ?

En réalité il n'y a ni plus ni moins de difficulté à admettre la preuve d'identité humaine, quand une fois on a rejeté la théorie mécanique de la vie. L'organisme animal ne s'explique pas plus facilement à l'aide d'une simple combinaison moléculaire que le corps de l'homme ; une « Idée directrice » tout au moins, entendue au sens que lui donnait Claude Bernard est nécessaire pour comprendre cette savante organisation. Il y a même, peut-être un principe animateur sur lequel la science n'a pas encore mis la main, mais que postule la philosophie ; car sans lui l'évolution biologique serait plus inexplicable encore. On peut appeler cette force vitale comme l'on voudra, la baptiser de « psyché animale » ; elle doit avoir vis-à-vis du corps physique étendu et pondérable une certaine indépendance et résister pendant un temps à la désintégration de la mort.

De plus la « psyché animale » ou la « psyché humaine » sont logées à la même enseigne ; ce sont, du fait de la mort, des activités désaxées. Ces activités une fois décérébralisées ne jouent plus de la même façon, tout autre est leur rythme ; elles appartiennent au subconscient que caractérisent l'automatisme et l'incoordonable.

Dans l'interprétation des faits, dans la portée à leur donner il y a un écueil redoutable : l'anthropomorphisme. La tentation est forte, en effet, de prêter à des êtres privés de leur corps et par là même désindividualisés, notre propre mentalité, nos impressions et nos préoccupations. Si l'on veut y regarder de très près, on verra que dans la plupart des cas le coefficient d'intelligence et de volonté est très faible, presque nul chez tous ces fantômes, qui semblent cependant avoir quelque chose à dire.

On peut invoquer, il est vrai, les « impedimenta » réels qui existent de part et d'autre et rendent difficile la communication entre l'agent et le percipient ; mais il doit y avoir une autre raison plus profonde. En supposant que la subconscience du médium ne fasse pas tous les frais de la manifestation psychique, l'imperfection du message tiendrait à la nature même des entités qui se manifestent. Il faut bien se rendre à l'évidence qu'avec elles nous sommes en présence de déchets psychologiques, de fragments de personnalité se maintenant en vertu de vitesse acquise, c'est-à-dire de monoïdéismes, d'habitudes cristallisées, de préoccupations fortes. Le faisceau des réflexes qui constituait le plus clair de la personnalité ne s'éparpille pas d'un seul coup, car la gerbe en avait été trop fortement liée ; et rien ne s'oppose à ce qu'il nous arrive des échos de ce monde invisible qui est en nous et dans lequel nous sommes. Et ce serait à cause de l'inconsistance de cette vie extra-corporelle, que ces apparitions nous apparaissent bien plus comme des effets de mirages évanouissants que comme des réalités vraiment substantielles. De là aussi leur caractère si souvent décevant pour notre logique. Et cela bien entendu dans l'hypothèse spirite proprement dite. Pour la métapsychique le problème n'est pas encore résolu, et reste toujours à l'étude.

Il faut savoir gré à M. Bozzano de ses patientes investigations qui ont mis

en évidence le psychisme de nos « frères inférieurs ». Hommes ou bêtes, l'automatisme nous guette, nous appartenons presque totalement au subliminal, c'est-à-dire au déjà vécu, au passé mort, aux réalités défuntes. Tout ce capital latent est en nous et c'est lui qui fait peut-être la fortune du génie ; c'est par lui que pourrait s'expliquer toutes les possibilités du médium (même chez l'animal) qui nous déconcerte par la bizarrerie de son intervention.

La métapsychique nous dira sans doute un jour comment le subconscient se rattache au conscient, et ce jour-là, le mystère de l'être et de la destinée sera éclairci.

Ch. RICHET. — *A propos de* **L'Intelligence et l'Homme** (*Librairie Félix Alcan, Paris*).

Le Profr Richet, qui a écrit : *L'Homme stupide,* n'hésite cependant pas, dans ce dernier ouvrage, à proclamer la primauté de l'intelligence humaine, en même temps que sa ferme croyance au progrès. Cette dernière affirmation est sa profession de foi. « Je crois au progrès », écrit-il à la page 6 de son avant-propos, et il n'hésite pas à déclarer « que le progrès moral est solidaire du progrès scientifique ».

Cet ouvrage n'a rien de systématique ; on n'y découvrirait pas une trame serrée reliant comme un lien organique les chapitres les uns aux autres ; on y trouve plutôt une série de sujets qui, évidemment, ressortissent à l'intelligence, mais pas plus que d'autres, et qui auraient trouvé place, de façon aussi heureuse, sous une autre rubrique.

Parmi les questions traitées, l'une intéresse directement la métapsychique ; elle est exposée dans le chapitre VII sous ce titre : « Les voies non sensorielles de la connaissance et la méthode expérimentale. »

Indirectement, le problème sur « Les origines et les modalités de la mémoire » s'y rattache aussi.

Ces deux problèmes, de notre point de vue, méritent de fixer notre attention.

La thèse qu'il veut mettre en évidence au chapitre VII est celle-ci : « Il y a, pour la connaissance de la réalité, d'autres voies que les voies normales. » Ceux qui ont lu le « Traité de Métapsychique » savent que cette thèse y est déjà développée, mais le Profr Richet a cru bon de la reprendre au Congrès international de Physiologie d'Edimbourg en 1924.

M. Ch. Richet est trop homme de science et a la tête trop bien faite pour s'abriter derrière le « magister dixit », l'expérience seule est son guide, il ne reconnaît que son autorité. Toutefois, vu l'originalité d'une telle affirmation, qui bouscule les routines de la connaissance habituelle, qui, d'une expérience mal informée en appelle à une expérience mieux informée, il n'hésite pas à invoquer les grands noms des savants qui n'ont pas cru déchoir en s'adonnant aux études métapsychiques. « Il est bon, écrit-il, de constater que je ne suis pas seul, une phalange d'hommes illustres et probes est à mes côtés. »

Après avoir assuré ses derrières, il a recours à ses armes familières : l'observation et l'expérience.

L'observation, sans doute, est « moins féconde et moins démonstrative », mais, pour survenir inopinément, elle ne s'en impose pas moins aux esprits attentifs et exempts de préjugés qui se garderont bien de « l'expliquer par le hasard ».

A l'appui de son affirmation, il cite d'assez nombreux cas dont l'authencité lui semble bien établie. Et le point sur lequel il insiste avec juste raison c'est la précision des détails qui ne peut s'expliquer par le calcul des probabilités qui « donnerait un chiffre d'improbabilité formidable », ni par de pures coïncidences.

Ces cas sont si nombreux, appuyés sur tant de documents, qu'ils constituent un véritable édifice d'une connaissance nouvelle.

Quelles explications fournir de pareils phénomènes ? Quatre sont mises en avant : 1° Une observation imparfaite ou frauduleuse, à rejeter parce qu'elle ne résiste pas à l'examen ; 2° Le hasard ? mot vide de sens derrière lequel s'abritent notre ignorance et la paresse de notre esprit ; 3° L'explication spirite ; Ch. Richet y répugne à cause de « l'argument physiologique » qui lui tient à cœur et qu'il n'abandonnera que contraint par une évidence écrasante ; 4° Enfin une explication qui n'en est pas une mais qu'il adopte « intégralement » et qu'il énonce ainsi : « Les faits réels du monde extérieur, même lorsqu'ils n'ébranlent pas nos sens, émeuvent notre intelligence ». Comment ? Il ne le dit pas, car il l'ignore ; il constate le fait obvie, et ce fait c'est que « la réalité vient à nous ».

Mais ce que l'on peut conclure, c'est qu'il y a en nous une activité qui besogne à sa façon, laquelle est quelque peu déroutante pour nos méthodes cérébrales, une faculté cryptesthésique qui semble se jouer de nos procédés d'investigation et s'amuse à lutiner les dieux termes du temps et de l'espace.

Voici le résultat, qui peut-être dit positif, de l'observation.

Que dit l'expérience ? des choses très intéressantes qui bousculent également nos routines scientifiques.

L'expérience métapsychique a une double source ; elle provient soit de personnes en état d'hypnose, ou en transe, soit de personnes normales.

M. Ch. Richet cite d'abord des faits personnels, curieux et démonstratifs obtenus avec des personnes hypnotisées et qui prouvent la réalité de la clairvoyance et de la lucidité. Il rapporte ensuite des cas constatés par des savants sur Mme Piper et Mme Thomson. Et devant ces témoignages il s'incline, car, on n'a pas le droit, sous peine d'un aveuglement injustifiable, de jeter au panier les assertions d'observateurs qualifiés et de considérer *a priori* leurs affirmations comme erronées ou mensongères.

Il se garde donc de ne jeter ces faits, mais il ne se croit pas obligé pour cela d'admettre, pour l'explication de ces phénomènes, l'interprétation spirite : il préfère recourir à l'intervention d'une intelligence inconsciente fertile en expédients et dont la virtuosité nous déconcerte.

La seule conclusion qu'il tire de cette étude c'est qu'il y a d'autres voies à la connaissance que les voies sensorielles ordinaires.

Cette assertion ne fait plus aucun doute pour ceux qui ont étudié la question, et ce sont les seuls qui, en l'occurrence, aient leur mot à dire.

Ce qui lui semble plus étonnant encore et plus digne de fixer notre intérêt ce sont les cas se rapportant à des individus à l'état normal, cas très rares et exceptionnels mais dont l'authencité n'est pas douteuse. Certains individus que rien ne caractérise, si ce n'est parfois des troubles nerveux, donnent des exemples de cryptesthésie remarquables. A l'appui de sa thèse, et parmi d'autres cas, le Profr Richet cite celui de son ami, le distingué ingénieur polonais, M. Ossovietzki, sur lequel de concert avec le Dr Geley, il fit de curieuses expériences.

Et pour lui l'expérience fut si bien conduite, la preuve si évidente et d'une valeur si apodictique qu'il n'en demanderait pas davantage s'il était membre d'un jury pour prononcer une condamnation capitale.

Le Profr Ch. Richet est un grand honnête homme, un philanthrope connu qui pour un empire ne risquerait pas la tête d'un de ses semblables, du moins sans preuve suffisante. C'est dire son entière sincérité et sa conviction profonde, Mais, car il y a un mais, et il est terrible, on peut se tromper de bonne foi, et la chose arrive à d'excellents esprits ; elle a peut-être pu arriver à M. Charles Richet lui-même, pas souvent mais quelque fois, auquel cas ç'aurait été au plus grand dam du médium s'il avait été en même temps un prévenu.

Ceci dit, non pas certes pour infirmer la valeur des témoignages cités et des

faits constatés, mais simplement pour souligner l'extraordinaire difficulté du contrôle et la nécessité d'une hypercritique en matière de métapsychique.

Là où il a parfaitement raison c'est quand il affirme que l'intelligence a d'autres moyens d'informations que celle des sens, quand il prétend que les théories doivent se plier aux faits et non les faits aux théories, si grande que soit l'autorité philosophique ou scientifique des hommes qui ont mis ces théories en avant. Même si ces faits sont « inhabituels » ce n'est pas une raison pour les rejeter, car l'inhabituel n'est pas le contradictoire, et seul le contradictoire est inacceptable.

Du reste un accord paraît s'établir entre ces faits nouveaux et les découvertes de la physique moderne, également si étonnante. En apparence il n'y a aucune vibration musicale sonore dans une salle, mais il suffit d'y placer le récepteur d'un appareil de T.S.F. pour se rendre compte qu'elle est pleine d'ondes et pour entendre un concert. Pourquoi, dès lors, ne pas reconnaître, malgré les apparences, qui ne sont que des habitudes de notre esprit, qu'il y a des voies mystérieuses de la connaissance, qui s'écartent des sentiers battus, mais qui mènent également à la vérité. En terminant, M. Ch. Richet met ses lecteurs en garde contre les « crédulités des spirites », qu'il ne paraît guère aimer et qui, du reste, le lui rendent avec usure. Mais il a la parfaite loyauté de reconnaître que l'hypothèse spirite, malgré son caractère terriblement fragile, donne souvent une explication facile et même parfois plus satisfaisante que toute autre...

On voudrait que le Spiritisme soit la seule hypothèse fragile. Mais hélas, malgré les jolis noms empruntés au jardin des racines grecques, et dont elles s'affublent, les autres hypothèses ne sont guère plus solides que des capucins de cartes. Aussi forment-elles une vaste nécropole d'opinions défuntes. Mais d'aucunes d'entre elles pourraient être fécondes et partant nécessaires et l'on ne saurait s'en passer.

La plus risquée de ces hypothèses est bien l'explication matérialiste. Quand M. Ch. Richet déclare que tous les phénomènes métapsychiques ressortissent à la physiologie, il émet une hypothèse et non des plus minces, c'est même quelque chose d'énorme, car c'est la négation de la primauté de l'esprit. Cette affirmation est un peu massive en tant que telle. Qu'il y ait interpénétration entre la physiologique et le psychologique, c'est indéniable. Mais vouloir faire de la psychologie uniquement et définitivement un chapitre de la physiologie, c'est peut-être mettre la charrue avant les bœufs. Le Matérialisme n'est pas la Science, c'est une métaphysique.

Aussi ce qu'il faut retenir de sa substantielle étude, c'est d'abord une certitude sur la valeur de la Métapsychique, et aussi ces deux théorèmes d'une rigueur scientifique, mais qui ont aussi une saveur philosophique : « Soyez aussi hardis dans l'hypothèse que rigoureux dans l'expérimentation..... La Science n'a pas la prétention de comprendre les faits, mais d'en étudier les conditions. »

Puisque comprendre est une nécessité vitale, c'est que la science n'est pas tout.

Les origines et les modalités de la mémoire.

Cette étude se rattache indirectement à la métapsychique, et, au premier degré, est fonction des idées de temps et d'espace. Or, la notion de temps, sans la mémoire, ne se conçoit même pas.

Mais, par temps, il ne faut entendre l'instant présent qui n'a aucune épaisseur, qui est la ligne de jonction plus idéale que réelle entre le passé et l'avenir ; notion « presqu'aussi vaine comme réalité que la ligne ou le point en géométrie. » Le présent évanouissement n'a pas de durée. Il faut donc le distinguer de la durée véritable due à l'intervention de la mémoire. Nous

sommes organisés de telle sorte que, grâce au souvenir l'action accomplie peut devenir impérissable « le temps présent... se prolonge et peut reparaître. »

Prolongation et réapparition, telle est la double manifestation de la mémoire qui constitue « deux fonctions tout à fait différentes ». Sans y faire allusion M. Ch. Richet semble donc se rallier à la distinction des deux mémoires de Bergson.

Mais alors que ce dernier voit entre ces deux mémoires une différence de nature; c'est par une sorte de plan incliné, par un développement progressif que le Profr Richet passe de l'une à l'autre. Il s'agit donc de mettre en évidence « les phénomènes simples, physiologiques, dont le développement conduit aux phénomènes psychologiques complexes ». En pur physiologiste il ne veut rien voir d'irréductible dans l'élément psychologique.

Sous sa forme élémentaire, la mémoire apparaît donc comme une simple excitation de la sensibilité excessivement rapide « d'un cent millième de seconde tout au plus », mais qui, malgré sa brièveté, laissera une trace dans le cerveau et produira une répercussion psychologique qui comparativement peut durer longtemps « jusqu'à cinq minutes peut-être ».

C'est là le point de départ de tout souvenir; c'est un fait essentiel à retenir car il est gros de toutes les opérations compliquées qui en découleront. Tel est du moins l'avis de M. Ch. Richet qui y voit « la racine psychologique de la mémoire » car il semble que la propriété de la cellule nerveuse soit de retenir les vibrations rapides venues du dehors.

Toutefois, il faut établir une distinction entre l'effet produit sur le système nerveux médullaire et le système nerveux « psychique ». L'écart est considérable : alors que la cellule nerveuse commune revient vite à son état primitif, la cellule psychique demeure impressionnée; l'excitation y demeure prisonnière, sa trace est indélébile et ineffaçable. C'est pour cela que le souvenir persiste quand, depuis longtemps l'excitation a disparu. La cellule psychique se comporte donc comme une véritable plaque sensible sur laquelle des images pourront se superposer sans pour cela se détruire.

Et M. Ch. Richet de conclure : « Nous pouvons donc, par une synthèse un peu téméraire, rattacher la mémoire proprement dite, celle du système nerveux psychique, à la mémoire élémentaire des cellules musculaires ou des cellules nerveuses organiques. » Les choses se passeraient ainsi, du moins en ce qui concerne la mémoire de fixation. Mais il y a la mémoire d'évocation, et le problème qui n'était pas simple va se compliquer encore. Jusqu'ici la mémoire n'a été que « passive » elle s'est contentée d'enregistrer une multiplicité d'impressions. Or, il y a une mémoire active, de qualité vraiment supérieure et qui semble être l'apanage de l'homme. Il s'agit ici d'un rappel volontaire ou d'une évocation spontanée des images perçues et oubliées.

Comment expliquer cette seconde mémoire qui s'accompagne de conscience? Son point de départ serait encore la prolongation de l'excitation, en d'autres termes, la mémoire supérieure serait l'aboutissant et comme l'épanouissement de la sensation. De plus, elle est l' « étoffe même de la conscience », car une certaine durée faite de souvenirs est nécessaire à la conscience pour se percevoir elle-même. Cette durée, c'est la mémoire qui la lui donne. Il y a donc en nous, grâce à la mémoire active ou de rappel, quelque chose d'impérissable. « Notre intelligence est pleine de souvenirs ignorés. » Et ces souvenirs ne sont que des images accumulées, et c'est là le plus singulier et le plus merveilleux des phénomènes. Et rien ne saurait arrêter l'essor de cette mémoire, bien humble chez les êtres inférieurs, mais qui va toujours en se développant à mesure que progresse l'humanité. Et ici, le progrès est consécutif au développement et à l'enrichissement en circonvolutions du cerveau.

Deux facteurs interviendraient pour la fixation des images : l'un externe,

l'autre interne, mais s'influençant réciproquement. Elle dépend, en effet, de l'intensité de l'impression et du degré de réaction du sujet qui le reçoit. De là, des différences marquées dans la perspective et la précision de la mémoire qui varie suivant les individus.

Mais il y a des exceptions nombreuses à cette règle, car l'expérience prouve que ce ne sont pas toujours les impressions les plus fortes qui durent le plus longtemps et dont on se souvient sur le tard. Et c'est ici qu'il faut faire intervenir l'inconscient qui nous joue de si vilains tours.

Comment l'attention peut-elle rendre les images plus vives? Nous l'ignorons; ses procédés sont bizarres, car tantôt elle avive les images et les colore fortement, tantôt les laisse dans l'ombre, et comme elle s'accompagne d'efforts musculaires, elle en subit parfois à son insu tout le jeu compliqué. Le mécanisme de cet effort mental reste donc très mystérieux.

Ce que l'on peut conclure c'est que sans attention il n'y a pas de mémoire C'est ainsi que les phénomènes de mémoire dépendent de l'état des centres nerveux.

Et le Prof^r Richet conclut: « La mémoire est donc un phénomène physiologique puisqu'elle est sous l'étroite dépendance des fonctions physiologiques ».

C'est justement la question et cela n'est rien moins que prouvé. Tout d'abord il est d'une bien étrange logique de déclarer qu'une activité interne est de nature physiologique tout simplement parce qu'elle est sous la dépendance des fonctions physiologiques. L'affirmation contraire serait tout aussi vraie, car on pourrait également affirmer que les fonctions physiologiques sont autant de mécanismes montés par l'activité de l'esprit et sans lequel elle ne peut se manifester du moins avec ses modalités ordinaires. M. Ch. Richet n'a-t-il pas affirmé que la cryptesthésie était justement un mode anormal extra-sensoriel de connaissance ?

De plus ses expériences si rigoureuses et qui serrent de si près le texte physiologique ne nous renseignent nullement, quand on ne veut pas jouer sur les mots, sur la réalité psychologique qui s'impose à nous du moins au même titre que le thème physiologique.

Tout d'abord peut-on dire, même sous forme de comparaison, que le cerveau garde la trace des excitations extérieures comme la plaque sensible celle de l'excitation lumineuse ? Même si cela était, là n'est pas l'intérêt du problème.

Il réside en grande partie dans le fait suivant :

Pour que la mémoire puisse profiter de l'excitation il faut que celle-ci se transforme en images car c'est sur des images que s'exerce le souvenir. Or, prétendre que les images de la réalité sont déposées dans le cerveau est une théorie déjà bien vieillotte et qui n'est plus soutenable. La formation de l'image c'est tout le drame psychologique et elle suppose les combinaisons d'une alchimie dont le secret nous échappe. Les images qui sont en nous viennent du dehors, ou plutôt c'est leur matière première qui provient de l'extérieur. Mais comment un mouvement moléculaire se transforme-t-il en onde nerveuse d'abord et ensuite en images mentales ? Et par quel processus ce qui est devenu le théâtre de notre âme va-t-il se retrouver dans le panorama sans fond du monde extérieur ? Ce que nous appelons les images extérieures est donc le résultat d'un double mouvement : d'un mouvement centripète qui nous apporte des vibrations et d'un mouvement centrifuge, véritable projection psychique, qui les restitue sous formes d'objets à la réalité, dans le cadre infiniment extensible de l'espace. Comme le prétend Bergson, le cerveau est bien plutôt un instrument d'action que de représentations ; c'est un lieu de passage pour les excitations venues du dehors, mais qui ne les emmagasine pas sous forme d'images; car autrement, si elles y étaient retenues prisonnières elles n'en sortiraient jamais pour dessiner les contours des objets, et c'est la présence de l'univers qui ne s'expliquerait plus.

Les expériences d'idéo-plastie de Baradu et du Commandant Darget, même si elles sont authentiques, ne prouveraient rien contre cette thèse, car les images reproduites sur la plaque sensible ne seraient pas autre chose qu'une des étapes du circuit aller et retour des vibrations, qui, après avoir passé par le carrefour du cerveau, reviendraient à leur point de départ, mais métamorphosées. C'est cette métamorphose qui est mystérieuse. Il ne faut pas que l'expression « images mentales » nous fasse illusion ; en fait, ce n'est pas en nous que sont les images mais dans le monde extérieur, le cerveau, ou ce qui est plus exact l'activité psychique, se bornant à traduire une donnée externe et ensuite après un changement radical qui la rend méconnaissable, à la réintégrer dans l'espace.

Si donc les images ne sont pas dans le cerveau comment la mémoire peut-elle être dite d'ordre psychologique ?

Une critique de détail peut également être faite des idées du Profr Ch. Richet.

Quel rapport peut-on établir entre « un retentissement prolongé » dû à « une excitation brève » et un phénomène de mémoire ? On le dit très bien ce retentissement finit par produire une irritabilité dans la cellule ; mais entre cet irritabilité et un phénomène de mémoire il y a une différence essentielle.

M. Ch. Richet écrit ; « soit un muscle excité par des courants électriques faibles rythmés à dix secondes, je suppose. Si une seule excitation agit sur lui, nul effet ; si deux excitations agissent, nul effet encore ; mais la troisième excitation, je suppose, détermine un mouvement. On peut donc dire que le muscle avait gardé le souvenir des deux premières excitations, ou, si l'on ne veut pas employer le mot souvenir qui implique la conscience, le muscle avait conservé l'ébranlement des premières excitations. »

Il semble que l'auteur ait pressenti la difficulté en remplaçant le mot « souvenir » par celui d' « ébranlement ». C'est que l'ébranlement est une chose et le souvenir est une autre ; c'est quelque chose de « sui generis » qui s'accompagne, en effet, de conscience, qui fouille dans le passé pour en faire revivre dans le présent certains épisodes.

Or, une telle virtuosité ne semble pas être la propriété de la matière mais bien celle de l'esprit. Il est vrai que l'esprit est un bien gros point d'interrogation.

Vouloir par des nuances insensibles, par de simples complications nerveuses passer d'une excitation au souvenir, c'est passer du quantitatif au qualitatif, ce n'est pas résoudre un problème c'est le supprimer.

La vraie mémoire c'est la mémoire-souvenir. L'autre, la mémoire automatique, même si elle s'explique par le mécanisme cérébral, ne pourra jamais se confondre avec elle. La matière cérébrale pour être délicate n'en est pas moins matière, elle vit dans le présent et est incapable d'écrire son histoire. Or, la mémoire écrit une histoire, c'est là sa spécialité et c'est là la grande merveille.

E. N. BENNETT. — **Apollonius or the future of Psychical Research** *(London, Kegan Paul'Trench, Trabner & Cie, L. T. D.)*.

Voici un excellent livre, sobre et clair qui pourrait servir d'Instruction à ceux qu'intéresse l'étude des sciences psychiques et qui n'en ont pas déjà une connaissance spéciale.

Si l'on a donné le titre d'*Apollonius* à cet ouvrage, c'est sans doute en souvenir d'Apollonius de Tyane dont historiquement on ne sait pas grand chose, mais à qui on ne se fait pas faute d'attribuer une grande puissance psychique. L'auteur fait sienne l'opinion de Schopenhauer quand il déclare que les phénomènes psychiques sont sans conteste les plus importants et que c'est un devoir de les étudier. Du reste la notoriété des savants qui en ont entrepris l'examen

doit être un encouragement pour les chercheurs sincères qu'il met en garde contre la foi sans raison de ceux qui expérimentent, soit pour se consoler soit par enthousiasme pour une science occulte.

Les causes du grand développement pris par l'étude des sciences psychiques sont multiples : la faillite du christianisme organisé qui n'a su ni empêcher ni raccourcir la guerre, les hécatombes de vies humaines qui en furent la conséquence, un besoin de survivance que les églises ne peuvent plus satisfaire.

Toutefois cette étude ne va pas sans difficulté car il faut compter avec « l'équation personnelle », « personal équation », qui nuit à la recherche libre et désintéressée.

Cette équation personnelle se manifeste par un mélange de crédulité, de mégalomanie « mégalomania », de perversité mentale, qui fait volontiers proclamer que l'on possède des pouvoirs supranormaux, comme d'autres racontent des histoires fantaisistes pour se rendre intéressants.

Elle peut provoquer la fraude quand les mégalomanes rencontrent de la résistance. A ce propos l'auteur loue la S.P.R. d'être revenue sur sa décision d'évincer à jamais un médium pris en fraude. Cependant, dit-il, la fraude est la « via dolorosa » des vrais chercheurs.

Les difficultés viennent encore du dehors, des opposants systématiques qui critiquent les faits psychiques sans bien les connaître. Ce sont en même temps les matérialistes et les chrétiens évangéliques, quelque fois même les hommes de Loi, qui traitent les médiums comme de vulgaires vagabonds en vertu de décisions remontant à George IV.

Il y a cependant d'heureuses exceptions dans les milieux ecclésiastiques et tous les savants ne raisonnent pas comme le professeur de Clifford qui disait : « The universe is made of ether and atoms and there is no room for ghosts », comme preuve : l'affirmation du Prof[r] Eddington quand il écrit : « We may doubt wheter there is any branch of knowledge from which exact science is excluded. »

Si donc les fantômes font partie du domaine de la connaissance, la science devra les accueillir au même titre que l'oxygène et le carbone ; chez elles, ils seront chez eux.

Ce qu'il faut, dit encore l'auteur, c'est accumuler des faits nouveaux et exercer un rigide contrôle sur les expériences, car elles sont décevantes par leur nature même. « They are often spasmodic, sporadic, irregular. » Ce sont là des termes excellents pour indiquer la bizarrerie de leur rythme.

Il énonce, sous forme d'axiome, ce principe : avant de recourir au surnaturel et au supranormal, il faut éliminer toutes les causes explicatives naturelles ; c'est ce que Flournoy appelait « l'exclusion de la transcendance ».

Quels sont les résultats déjà obtenus ?

Il faut d'abord prendre en considération les phénomènes télépathiques, car ce sont eux qui permettent d'explorer tout le domaine des faits psychiques. De tout temps, (la Bible, sans aller plus loin, en témoigne), la télépathie est apparue comme un phénomène merveilleux. Son étude n'est devenue scientifique qu'au milieu du siècle dernier. Et maintenant, malgré des oppositions de ceux qui, comme le Prof[r] Joge, y voient l'indice d'une fêlure « crack » dans les bases de notre connaissance de la nature, elle commence à être acceptée comme un fait scientifique, grâce à une variété et à une accumulation de preuves évidentes.

Faut-il la considérer comme un reliquat du passé, une expérience de la race ? Le fait qu'elle se produit souvent en trance hypnotique et chez les peuplades primitives semblerait le prouver. Peut-être en retrouverait-on des rudiments chez les animaux dont l'instinct en serait une manifestation.

Peut-on aller jusqu'à dire que l'hérédité s'expliquerait par la télépathie, en ce sens qu'elle ne serait qu'une transmission à l'enfant, par l'esprit des parents,

de concepts provenant des générations antérieures ? Cette explication à première vue fantastique ne serait cependant peut-être pas moins satisfaisante que celle qui attribue un pouvoir de transmission à une minime fraction de matière.

Très souvent également la télépathie rend compte des phénomènes groupés sous le nom de clairvoyance, psychométrie, vision dans le cristal, écriture automatique, etc. Quelquefois même, comme avec le médium « George Pelham » elle est de telle nature qu'il semble bien que ce ne soit pas simplement des vivants qui communiquent entre eux.

Pour l'explication de ce dernier cas, l'auteur sait que « l'explication en vogue est celle de la subconscience à laquelle on attribue les remarquables performances des calculateurs prodiges, la conversion d'un St-Paul et le génie de Shakespaere et même de sensationnelles révélations sur le passé et l'avenir ».

Avec un esprit judicieux il reconnaît qu'après tout, les mots « moi subliminal » « esprit inconscient » ne recouvrent rien du tout de certain et sont de simples hypothèses. Et puis personne n'a jamais démontré cette dualité psychologique en chacun de nous.

Et l'on considère la nature des messages reçus on verra qu'il y en a qui semblent bien apporter la preuve de la présence réelle d'un mort. Et pourquoi donc cette subconscience, si c'est celle du médium ou de l'un des assistants, serait-elle en contradiction avec elle-même et se causerait-elle, par ses plaisanteries parfois même par des inconvenances, de vraies déceptions ? De plus pourquoi toutes ces entités subconscientes déclarent-elles être des personnalités défuntes ? questionne notre auteur.

Enfin d'après les nombreux cas d'hallucinations télépathiques recueillis par la S.P.R. de Londres aucun fait ne peut être mieux établi que celui de l'apparition de fantôme de morts ou de vivants vus en des circonstances les plus favorables à l'observation.

Que conclure alors lorsque ces fantômes sont ceux des personnes ayant franchi le seuil de la mort ?

En résumé dans cette étude des phénomènes psychiques, télépathie, clairvoyance, automatisme moteur, il faut accumuler des faits nouveaux et tâcher d'en dégager une loi. En tout cas pour ce qui concerne les faits on peut conclure avec W. Crookes « I do not say that the thing are possible, I only say that happened ».

Telle paraît bien être la pensée de l'auteur qui retrouve dans la médiumnité tout le merveilleux de l'antiquité et du moyen-âge. L'avenir ne fera que développer cette puissance. Une thérapeuthique nouvelle naîtra de la suggestion ; dans l'ordre spirituel, les religions officielles qui n'ont plus guère de crédit ni sur la vie domestique ni sur celle des nations seront revivifiées. Car la communion directe avec l'invisible en dehors des sens, est le fait essentiel de la Religion. Enfin, les sciences psychiques pourront apporter les preuves de la survivance, tandis que les églises n'ont apporté à l'humanité que de vagues et inconsistantes promesses. Ces preuves, l'auteur les trouve dans l'« automatisme », dans lamanifestation d'intelligences désincarnées, dans les apparitions des vivants et des défunts, dans la révélation typique des correspondances croisées.

Il s'agit donc d'aller de l'avant car si l'entreprise est téméraire « le salaire sera royal ».

L'esprit du livre est bon ; on peut cependant ne pas partager toutes les vues de l'auteur.

Peut-être n'a-t-il pas assez différencié les problèmes et a-t-il fait la part trop belle à la télépathie,

Il est bien entendu que la subconscience n'est qu'une étiquette commode posée sur une collection de faits internes ; n'empêche qu'elle désigne une vie profonde. Le diaphragme qui la sépare des autres subconsciences et peut-

être de l'univers est si léger qu'un souffle suffit à la soulever. Dès lors comment affirmer que c'est telle personnalité particulière qui se manifeste ? Comment reconnaître l'intervention d'un défunt ?

Quand à l'antagonisme signalé entre la conscience normale et la subconscience, l'étude psychologique des personnalités secondes nous l'explique clairement. La particularité de ces personnalités paraît bien être de se combattre et de se lutiner ; elles ont chacune leur tempérament, leur idiosyncrasie. et aussi chacune leur histoire. Et c'est pour cela que certains sujets composent à leur insu de si beaux romans subliminaux qu'ils prennent pour de l'argent comptant, pour des épisodes vécus dans une vie antérieure. Tel l'exemple typique et devenu classique d'Hélène Smith, si bien étudié par Fournoy.

Pour les conclusions morales que l'auteur tire des phénomènes psychiques elles sont légitimes du point de vue philosophique, mais la science rigoureuse ne saurait encore s'aventurer sur ce terrain métaphysique.

CHARLES QUARTIER.

LIVRES REÇUS

Nous rappelons à MM. les Auteurs et Editeurs qu'il ne sera rendu compte que des livres qui auront été déposés EN DOUBLE EXEMPLAIRE aux Bureaux de l'Institut.

L'Intelligenza, par Paolo VARVARO, (G. Travi, éditeur, Palerme).

Ensaios de Politica Espiritualisia, par Bertho CONDÉ, (éditeur : *O Pensamento,* Saô Paulo).

...*Et la lumière fut*..., par Marguerite TRIAIRE, (éditeur : H. Duville, Paris).

The Case of Patience Worth, par W.-Franklin PRINCE (Boston).

The Psychic in the house, par W.-Franklin PRINCE (Boston).

Principles in Bio-Physics, par Conrad RICHTER (Harrisburg, Pensylvania).

Wissenschaftlicher Okkultismus, par August MESSER (Verlag Quelle et Meyer, Leipzig).

Die Brücke zum Jenseits, par le Dr Max KEMMERIELS (A. Langen, München).

La Chirologie, par Maryse Choisy, (Alcan, Paris).

CHRONIQUE

Notre Chronique est strictement documentaire.
Elle a pour seul but de tenir nos lecteurs au courant des faits qui gravitent autour de la science métapsychique.

Le peintre Luigi Belloti, médium.

On sait qu'après avoir, pendant plusieurs années et dans son village de Burbure (Nord) fait de la peinture remarquablement décorative, sans avoir jamais appris à manier les pinceaux, le mineur Augustin Lesage, qui déjà, avait exposé plusieurs œuvres au Congrès spirite international de 1925, fut admis, l'année dernière, à la cimaise du Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts, puis du Salon d'Automne. Il est connu aussi, qu'en Avril-Mai 1927, Lesage résida à Paris pour composer « sous l'inspiration de ses Guides », une grande toile, d'une fraîcheur de coloris particulièrement heureuse, dans la bibliothèque de l'Institut Métapsychique, avenue Niel. A cette occasion, la presse parisienne, provinciale et étrangère retraça, avec maint détail pittoresque, l'étrange destinée de cet homme de la mine ténébreuse, qu'un don si rare et si varié servit et servira à exalter, sous le pinceau, les plus radieux accents de la lumière.

Et voici que, par ailleurs, la revue italienne *Mondo Occulto* nous apporte (mars-avril 1927), une relation fort curieuse, empruntée au périodique *La Tribuna* (17 décembre 1926) et où il est question encore d'un peintre qui compose, en état de transe, des œuvres assimilables, au moins par les conditions où elles naissent, aux étonnantes productions d'un Augustin Lesage.

Cet autre homme-phénomène réside à Venise et s'appelle Luigi Bellotti. M. G. O. Gallo raconte, avec force détails, la visite qu'il fit à l'atelier de l' « inspiré », calle delle Rosa. Il y trouva un homme de moins de trente ans, de haute taille, maigre, très pâle, discrètement vêtu de noir, montrant un visage aux traits allongés et mobiles, un large front découvert, des yeux au regard sombre et extatique, et où séjournait encore le mirage d'un récent enchantement. Tout de suite, Luigi montre à son hôte des toiles « d'une technique très nouvelle, par la touche, le coloris, les rapports de valeurs, le jeu des ombres et

---

Avec cette Chronique prend fin la collaboration de M. P. Forthuny à la Revue Métapsychique.

Nous exprimons notre grand regret que les circonstances nous privent de de l'aide de ce fin et érudit écrivain. Nous lui gardons une grande reconnaissance pour le travail et le talent qu'il a employés, depuis la fondation de cette Revue, à faire passer sous les yeux de nos lecteurs la foule des événements, petits et grands, qui sans arrêt surgissent autour du mouvement progressif de la science métapsychique.

LA DIRECTION.

des clairs ». Ce sont des paysages, dont certains évoquent des sites vénitiens, dont d'autres offrent une grande variété de sites campagnards. Et la conversation s'engage, sur le caractère supranormal de cet art et sur les singularités qui, fréquemment, en accompagnent les manifestations. Belloti fait connaître sa méthode de travail. Il tombe en transe, les yeux bandés, et après peu d'instants, parfois dix minutes et, d'autres fois, une demi-heure, il commence, saisissant ses brosses, à inventer des « motifs » qui sont de stupéfiantes imitations, des « à la manière de », — technique et sujets —, de grands artistes défunts. L'œuvre poussée avec rapidité est vite terminée et, dans la pâte fraîche, « l'artiste » signe du nom ou du monogramme du peintre dont il vient de transposer toute la *manière*. Ainsi fabrique-t-il avec aisance, de beaux Segantini, en y affirmant toute la maîtrise du fameux procédé divisionniste. Et il ne lui en coûte pas davantage de peindre, avec une virtuosité qui ne faiblit pas, des Ciargi, dont le style est tout différent, et des Moggioli, et bien d'autres toiles où se représentent les caractères propres, le tour de main de tel ou tel trépassé réputé en l'art d'assembler les couleurs : « représentation si parfaite qu'elle laisse supposer un impossible talent ». Le visiteur émerveillé, ajoute : « J'estime qu'une grande partie de ces toiles ou cartons exécutés en état de transe et les yeux bandés, appuyée du témoignage d'un bon nombre de personnalités autorisées, devrait être exposée au plus tôt et il n'y a aucun doute qu'une exposition si curieuse pourrait intéresser tout un public, je ne dirai pas seulement d'artistes, mais de médecins ».

Luigi Bellotti n'est point seulement médium lorsqu'il peint. Fréquemment, chez lui, se produisent des apports. Et de quelle qualité, si l'on en croit le récit de M. Callo ! Ces apports sont le plus souvent annoncés par un *rap* violent. Le jour où arrivent chez l'artiste un porte-cigarette en ivoire envoyé par la reine Marguerite et un autre, en ambre, présent du roi Umberto, tombent dans la chambre, et venus on ne sait d'où, des paquets de cigarettes, de tabac, des tablettes de chocolat, des monnaies très antiques, et aussi des lettres véritablement déconcertantes : « messages de morts illustres, des dessins figurant des villes inconnues, des fragment de discours et de poésies, voire un autographe du Dante, des conseils dûment rédigés, etc. ». Et tout ceci se produit sans invocations ni prières. Une autre fois, on reçoit, par les mêmes voies mystérieuses, un panneau sur lequel s'enlève, en une notation hardie, le visage du Christ.

Tant de prodiges sont racontés simplement par Bellotti et sa famille, où personne ne semble halluciné. Luigi prétend : « J'ai en outre la rare fortune d'entendre, quand je le désire, la voix des êtres les plus fameux et ceci est d'un grand réconfort pour mon cœur. Parmi les plus beaux apports, voici deux grandes feuilles où les « Esprits » les plus nobles sont venus signer leur nom : poètes, savants, musiciens, hommes politiques, dames illustres depuis des milliers d'années ».

Et, pour terminer l'entretien par une démonstration, le médium s'abandonne à la transe ; une toile a été préparée, et des couleurs et des pinceaux. Il commence son œuvre, dans la nuit ; elle naît peu à peu sous le bandeau qui lui couvre les paupières. Sera-ce une allégorie, un paysage ? Seul le « guide » le sait au moment où, dans l'ébauche, se confondent les tons et les idées...

C'est là une bien prenante histoire. Nous la transcrivons avec la réserve qui convient. M. G. G. Rocco, directeur de *Mondo Occulto*, y ajoute qu'il eut l'occasion, l'année dernière, d'aller voir travailler Bellotti, à Venise. Le médium lui donna même un petit tableau et quelques apports. Il y a donc là une réalité, une faculté médiumnique qu'il serait fort intéressant de voir étudiées par les métapsychistes italiens. Au surplus, la perle de l'Adriatique n'est pas loin de Paris et ce n'est qu'un petit voyage pour se rendre de la Calle delle Rosa à l'avenue Niel. Nous aimerions bien voir Luigi Bellotti dans nos murs, lors du Congrès Métapsychique, en septembre prochain.

Un nouveau médium à Vienne : Ernest L.

On parle beaucoup, à Vienne, d'un nouveau médium, le jeune Ernest L. dont les pouvoirs seraient considérables. Le Dr A. Politzer a étudié le sujet à l'Université viennoise et dans le *Neues Wiener Journal* (12 Janvier 1927), rapporte ses observations.

D'apparence très sympathique, Ernest L., clairvoyant, — utilise, pour provoquer sa médiumnité, une sorte de talisman, en forme de globule poli où il discerne bientôt, après y avoir attaché son regard, des images et des signes. Dans le cours de cette fascination, le sujet perd vite conscience du milieu ambiant et sa vision se reporte vers les spectacles les plus variés dans le passé. C'est ainsi qu'il peut retracer, entre autres, des épisodes relatifs à sa toute première enfance. Dans son état de retour en arrière, il prend connaissance de faits contemporains de sa troisième année d'existence. Mieux encore, il donne la description d'endroits qu'il ne visita jamais et de circonstances anciennes dont il ne fut jamais informé. La caractéristique de sa médiumnité est qu'elle s'exerce surtout par manifestations d'ordre rétrospectif, mais, d'autre part, il est capable de présager, de prévoir.

Questionné par une assemblée de professeurs sur ses possibilités à annoncer des événements, il s'en fit fort aussitôt, et en donna la preuve en se rendant, le 3 janvier, chez un professeur viennois, où étaient réunis, pour la circonstance, un certain nombre de médecins et de curieux. Introduit dans la bibliothèque de son hôte, il questionna son globule de métal et entra vite en trance. Il avait été convenu que quelqu'un énoncerait tour à tour les jours du mois. Lorsque l'on en fut venu à la date du 11 janvier, le médium interrompit et dit : « Ce jour-là, à 8 heures du soir, il y aura nombreuse assistance dans cette chambre. Derrière la table que voici, et exécutant toutes sortes de tours, je perçois un homme petit et chauve.

« Tout le monde l'observe. Il parle abondamment et fait de grands geste. Le voilà qui agite un mouchoir. Il le dépose : il s'en saisit encore et autour de l'étoffe, paraissent, tout à coup, des flammes rouges... »

Sur ces mots, la transe prend fin. Or, immédiatement avant la séance, un illusionniste, Ottokar Fischer, avait déposé, chez le maître de la maison, et d'accord avec lui, une enveloppe scellée où était enclose la description d'une séance de prestidigitation qu'il se proposait de donner, dans cette même bibliothèque, à une date prochaine. Le pli contenait le détail des trucs qu'il emploierait, la date — secrète — de la séance, d'autres faits connus du seul Fischer, lequel n'avait jamais rencontré le médium ni correspondu avec lui. Et tout s'accomplit selon la prévision d'Ernest L... qui voyait le « magicien » pour la première fois. Le jour indiqué, 11 janvier, à 8 heures, ils se connurent enfin. C'était dans la bibliothèque du savant. Fischer était bien un homme petit et chauve. Il gesticula beaucoup, comme on le pense, et parla non moins. Après avoir tiré bien des monnaies de son chapeau, il utilisa un mouchoir d'où sortit, finalement, une flamme rouge tel qu'il avait été dit dans l'exposé sous enveloppe et par le médium clairvoyant.

Un nouveau médium à Wellington (New-Zeland) : Miss Pearl Judd.

C'est une jeune femme de 18 ans, dont nous parle *The Harbinger of Light* (Melbourne, 1er avril 1927). Par centaines, en Nouvelle-Zélande, des témoins ont assisté à ses démonstrations. Il s'agit, particulièrement, de phénomènes de « Voix ». Les pouvoirs du sujet se dénoncèrent il y a quatre ans et, depuis, ne cessèrent de se développer, sous la direction d'un oncle, M. Olive Chapman, fervent spirite, et qui, après avoir proclamé sa conviction que les « Esprits » sont les animateurs des séances, déclare : « Certes, la voix directe est un fait

fascinant, mais nous l'estimons tout naturel, sans doute parce que nous avons atteint un état qui nous permet de ne plus y voir un phénomène, mais une grande réalité du monde et une source de puissant réconfort. »

Miss P. Judd a donné plus de 500 séances depuis quatre ans. Le moyen de provoquer les voix est la musique, l'exécution de mélodies sur le piano ou l'harmonium. Il faut parfois répéter et répéter encore le même morceau avant que le phénomène ne se produise. Lorsqu'on s'aperçut de leur existence, au premier temps, la jeune fille, qui avait alors quatorze ans, ignorait tout de la phénomenologie supranormale. Les faits préludèrent par des coups frappés sur une petite, puis sur une lourde table autour desquels la famille s'assemblait, coups si violents bientôt, qué l'on crut souvent voir les tables tomber en pièces. Il advint que le meuble fut soulevé jusqu'à huit pieds au dessus du sol et y resta un instant suspendu, alors que le médium et une autre personne s'efforçait de rester en contact avec lui.

D'autres phases apparurent, dans l'évolution de la médiumnité. Une monnaie fut, au vu de tous, enfermée, par l'oncle, dans une boîte et la clé mise hors de toute atteinte. Quelques minutes plus tard, on rouvrit la boîte : la monnaie avait disparu. Tout comme il advint récemment dans l'entourage de la roumaine E. Zügun, nombre d'objets disparurent et reparurent dans la maison, sans explication normale. Puis, ces curiosités prirent fin, et miss Judd se prit à écrire automatiquement « des messages hautement inspirés » est-il dit, où tout un plan de séances était tracé et où étaient désignées telles personnes de la ville, qu'il conviendrait d'y inviter. Cette sorte de « contrôle occulte » alla en progressant, et pour tous détails. Il fut recommandé, par dessous tout, qu'on épargnât les soucis au médium, et qu'on lui fit la vie la plus agréable possible ; qu'elle n'étudiât aucune doctrine, qu'elle devint un « instrument affranchi de toute contrainte terrestre ».

Le caractère foncièrement spirite de toutes ces « préparations » s'accentua de jour en jour, jusqu'à ce que se manifestât l'état de transe, d'abord épisodique, et où des dictées automatiques avertirent que le phénomène des « voix » était proche. Il se produisit dans des conditions fort inattendues. Un soir, en famille, quelqu'un jouait du piano, les dames lisaient, lorsque la mère du médium dit tout à coup : « Je suis sûre qu'il y a au-dessus de nous une voix. Elle s'essaie à chanter. » Le pianiste jouait, à ce moment, un air du *Messie*, de Haendel. Il continua, pianissimo, et l'on prêta l'oreille. C'était bien, en effet, une voix de femme qui cherchait à s'accorder à la mélodie, une voix pure et comme lointaine. On pensa qu'il fallait l'expliquer par quelque loi physique, telle une bizarre résonnance de la table harmonique, mais, pourtant, la voix s'arrêtait parfois, et reprenait le chant un peu plus loin. Le piano n'était donc pas en cause.

Très émus, les assistants ne conservent, comme luminaire, qu'une bougie. Ils prennent place autour de l'instrument. On chante un hymne, tandis que miss Pearl appuie légèrement les doigts sur le pavillon d'un phonographe. Et, par ce pavillon, une voix s'exprime, se renforce, d'une rare qualité. A la suite, une voix d'homme se fait entendre, et qui prononce le mot « Père ». C'est la fin de la première séance. Mais, dès lors, on recommence chaque soir, avec des amis qui constatent l'étonnant prodige.

Peu de semaines après, il n'est plus besoin d'avoir recours au pavillon. Les voix proviennent de tous les angles de la pièce, et du plafond, et elles couvrent le bruit du piano.

Le médium, par l'écriture, fut informé qu'elle pouvait, à son gré, pendant les séances, lire ou faire ses devoirs scolaires. Les voix elles-mêmes l'y encourageaient. De même prescrivaient-elles que l'on jouât au piano tel hymne et non point tel autre. Si l'on passait outre, il se produisait un fait bien curieux. « Une nuit, écrit le pianiste, je jouais une certaine pièce, lorsque soudain, je

sentis mes mains pressées sur le clavier et incapables de se mouvoir. Cela, dans la suite, eut lieu chaque fois que j'attaquais ce morceau, et je devais en choisir un autre pour retrouver l'usage de mes doigts. Alors, les voix et les chants reprenaient leur cours ».

Elles ne tardèrent pas à insister pour que l'on invitât beaucoup de personnes. Dans ces séances quasi-publiques, se firent entendre, ensemble, deux et trois voix. Détail typique : certaines voix soutenaient des notes au-delà de toute possibilité humaine. Un temps vint où s'y adjoignit l'accompagnement d'instruments ; les « chanteurs mystérieux » réclamèrent des « chanteurs vivants » pour faire avec eux des duos et des trios. La variété des voix entendues se fit de plus en plus grande. Et il y eut un solo de violon !

Toutes les séances ont lieu en pleine lumière, est-il ajouté, et parfois à la clarté du grand jour. Les voix s'approchent jusqu'aux oreilles des personnes présentes.

Harbinger of Light conclut : « Que vont penser les gens de science ? Que vont penser les gens d'Eglise ? Nous ne savons. Mais ces faits, nous les disons réels et certains. Nous avons entendu, nous entendons ces voix. Nous y voyons des pouvoirs que les scientifiques n'ont pu encore définir et qui se proposent à leur recherche. La science ne peut pas s'occuper uniquement de la matière. Une science de stricte matière serait une science sans vie, tout comme un corps sans âme ne serait qu'un cadavre ».

Nous ne savons pas et nous n'avons pas à nous occuper de ce que vont penser les gens d'Eglise. Quant aux gens de science, devant ces faits comme devant tous les faits pour lesquels la science n'a pas trouvé de définition, il est très certainement, pour eux, un devoir élémentaire : celui d'étudier et de chercher à dégager les causes de l'effet. Et pour le cas de miss Pearl Judd, comme pour tant d'autres, nous répéterons ici ce que nous disions, il y a deux mois, à propos de Carlos Mirabelli : « Nous serions heureux d'avoir un médium de cette puissance, si puissance il y a, sous nos yeux. Et s'il s'en présentait un, nous nous garderions bien de nier, a priori, les phénomènes qu'il apporterait ».

Petites Nouvelles.

* Dans le *Journal of the American Society for Psychical Research* (avril 1927), M. Harry Price relate une séance de clairvoyance qu'il eût, à l'Institut Métapsychique de Paris, le 29 janvier dernier, avec Mlle Jeanne Laplace, séance dont il se déclare très satisfait et où, notamment, la clairvoyante fournit, parmi 34 « vues », des précisions remarquables, sur une jeune fille, à elle entièrement inconnue et dont la photographie lui avait été remise par M. H. P. comme moyen de perception.

* Le même M. H. P., ayant inventé un appareil permettant d'exercer un contrôle sur le phénomène dit des « voix », avait invité, au National Laboratory de Londres, le médium à « voix directe » George Valiantine, de passage en cette capitale. G. V. déclina l'offre. Récemment, un autre médium à matérialisations, — Mrs Baylis, et qui opère dans l'obscurité, sans contrôle, accompagnée de son mari, a obtenu « toutes les matérialisations qu'elle voulait », dans les cercles spirites londoniens. Des investigateurs ont tenté avec elle des expériences à la lumière rouge, et, dans ces conditions, les matérialisations ne se sont pas produites.

* On annonce le décès de Bert Reese, le grand « médium télépathique » de New-York. Suivant la presse américaine, la curiosité que manifesta Edison pour les recherches psychiques naquit d'une série d'expériences faites par lui avec Reese, pour étudier les pouvoirs du médium.

* La très intéressante revue française, *Benjamin* (avril), poursuit et achève la publication d'un article de M. S. Metalnikov, de l'Institut Pasteur, sous le titre : « Le Matérialisme dans la Science et la Vie. » Cet article s'achève ainsi : « Aujourd'hui, le monde ancien s'écroule ; nous sommes à l'aube d'un monde nouveau ; ne commettons pas les mêmes erreurs que nos prédécesseurs ; tendons nos forces à construire solidement la base sur laquelle le monde nouveau s'édifiera peu à peu ; n'oublions pas que les pierres et les métaux n'y suffisent pas ; il y faut encore les éléments spirituels ; inhérents à la nature de l'homme et de l'univers, ce sont aussi des éléments constructifs et essentiels. »

* M. John D. Baird, inventeur d'un appareil nommé le Baird Televisor, aurait pu réussir à isoler des rayons qui ne figurent pas dans le spectre visible, et qui sont enregistrés par « l'œil électrique » du Televisor pour être transmis, par fils, à distance. Tous objets placés sur le trajet de ces rayons invisibles, dans l'obscurité complète, sont, paraît-il, reproduits sur un écran récepteur, en tous détails. L'utilisation pratique de cette découverte, pour les recherches psychiques, réside en ce fait qu'une séance expérimentale, tenue dans les ténèbres, pourrait devenir visible à d'autres observateurs, rassemblés dans une chambre voisine. Les rayons sont, dit-on, ultra-rouges et, prochainement, on doit entreprendre une étude concernant leurs « possibilités » au National Laboratory de Londres (M. H. Price, *Journal of The American S. for P. R.*).

* Le 18 février dernier a eu lieu, à Dublin, un meeting de protestation organisé par les bookmakers de l'endroit. Ces messieurs s'indignaient à la nouvelle qu'une voyante affirmait pouvoir annoncer le résultat des courses. Les marchands de « tuyaux » estimaient que ce n'était plus de jeu et que, dans ces conditions, leur métier n'était plus possible. Ils n'ont pourtant pu obtenir que la voyante cessât le sien. Au reste, on ne dit pas si elle ne s'y trompe point fréquemment.

Pascal FORTHUNY.

M. Augustin Lesage, peintre décorateur prodigieux sans avoir rien appris, ni rien vu.

Du 6 avril au 10 mai 1927, M. Augustin Lesage, ouvrier mineur du Pas-de-Calais, a exécuté à l'Institut Métapsychique un panneau décoratif de 2 m. 50 × 1 m. 50, cependant qu'une suite ininterrompue de personnalités (peintres, ethnologues, gens de science, littérateurs, journalistes, etc...) l'ont vu peindre et se sont émerveillés devant l'œuvre en cours et la dizaine de panneaux exposés à cette occasion.

Ce qui a suscité particulièrement l'intérêt et l'étonnement, ce fut la première œuvre de M. Lesage, une toile de 3 m. × 3 m. Les peintres furent stupéfaits à considérer la multitude et la beauté des motifs décoratifs exécutés du premier coup par un homme non préparé à cela. Les ethnologues trouvèrent sur cette toile, monde de couleurs et de formes, les spécimens décoratifs de presque toutes les anciennes civilisations orientales.

Pour qui ignore encore, malgré que la plupart des journaux en aient parlé en Avril, quel est l'intérêt psychologique du cas Lesage, nous dirons que cet homme, ouvrier mineur, descendant de mineurs, est devenu soudain un peintre décorateur remarquable en obéissant à une voix, crûe extérieure, qui, alors qu'il travaillait dans un boyau de mine, lui dit : « Tu seras peintre ! » Depuis il abandonne sa main à l'influence mystérieuse qui sait et exécute ce que son intelligence consciente ignore et ne sait pas faire.

M. A. Lesage et son œuvre ont été l'objet d'une étude que le Dr Osty publiera ultérieurement.

Souscription permanente

pour aider à l'extension des recherches de l'I. M. I.

Septième liste.

Mme Giro, Athènes, 2.473 fr. — M. Magnin, Paris, 100 fr. — M. Szelagowsky, La Plata, 63 fr. — Dr Blanc, Coutances, 50 fr. — Mme Fowler, Angleterre, 1.200 fr. — Mme Vergnes de Castelpers, 50 fr. — Capitaine Monet, Toulon, 1.000 fr. — Mme Lesage, Paris, 10 fr. — M. Reynaud, Buenos-Aires, 1.000 fr.

Nous exprimons nos remerciements à nos souscripteurs pour leur utile contribution à nos recherches.

Nous rappelons à nos lecteurs que les abonnements souscrits pour 1926-1927 (Juillet-Août-Mai-Juin) se terminent avec le présent numéro.

Le Gérant : Léon Terrier-Mugnier.

Etampes. — Imp. Terrier Frères et Cie.

entier, des événements métapsychiques, des publications et des revues françaises et étrangères.

Il dirige des *enquêtes* partout où sont signalés des faits intéressants : maisons hantées, manifestations médiumniques ou télépathiques, etc...

Il sélectionne et éduque les *sujets médiumniques*.

LES ADHÉSIONS.

Etant donnés les préjugés qui s'attachent encore à l'étude des questions supranormales, l'I. M. I. ne peut réussir et prospérer que dans une atmosphère de confiance, de sympathie et d'entr'aide. Il a besoin du concours moral et matériel de tous les amis de la science nouvelle et il compte surtout sur ceux d'entre eux qui voient en elle la plus grandiose des sciences, appelée à transformer la vie morale et sociale de l'humanité.

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919, l'I. M. I. peut recevoir toute somme ou legs de que que importance qu'ils soient.

Il admet :

1° Des membres *bienfaiteurs*, pour une souscription unique d'au moins 5.000 francs ;

2° Des membres *donateurs*, pour une souscription unique d'au moins 1.000 francs ;

3° Des membres *honoraires*, pour une cotisation annuelle d'au moins 100 francs ;

4° Des membres *adhérents*, pour une cotisation annuelle d'au moins 40 francs pour la France, 45 et 50 francs pour les pays étrangers.

Tout membre bienfaiteur, honoraire ou adhérent a droit aux divers services de l'I. M. I. : bibliothèque, salle de lecture, archives, conférences éventuelles, Revue.

La bibliothèque est ouverte trois fois par semaine, les lundi, jeudi et samedi, de 14 à 18 heures.

Le Directeur reçoit le lundi et le jeudi, de 14 à 16 heures.

LA REVUE MÉTAPSYCHIQUE.

Jusqu'à nouvel ordre, la *Revue Métapsychique* paraîtra tous les deux mois.

Elle comprendra au moins 64 pages de texte compact et des illustrations.

Elle rendra compte de tous les livres nouveaux qui seront adressés en double exemplaire au siège de l'I. M. I.

Sous la rubrique *Correspondance*, elle publiera les communications de ses lecteurs relatives à des faits métapsychiques dont l'authenticité pourra être établie.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

L'abonnement à la *Revue Métapsychique* pour 1926 est de :

France et Colonies .... **40 fr.**

Tarif extérieur N° 1. — Pays ayant accepté une réduction de 50 % sur l'affranchissement des périodiques : Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Bulgarie, Cuba, Ethiopie, Grèce, Hongrie, Italie et Colonies, Lettonie, Luxembourg, Paraguay, Pologne, Portugal et Colonies, Roumanie, Tchécoslovaquie, U.R.S.S. (Russie), Uruguay, Yougoslavie .... **45 fr.**

Tarif extérieur N° 2. — Autres pays .... **50 fr.**

Les abonnements partent du 1er janvier ou du 1er juillet. Ils ne sont acceptés que pour une année. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'envoi de la somme de 1 fr.

Compte Chèques Postaux 747-86

Le prix du numero est de 8 francs.

Le prix des numéros antérieurs à 1926 est de 10 francs.

Les membres du Comité et le Directeur ont seuls qualité pour representer l'Institut ou pour parler en son nom.

Année 1927. — N° 4. Juillet-Août.

Revue Métapsychique

PUBLICATION BIMESTRIELLE

DE L'

INSTITUT MÉTAPSYCHIQUE INTERNATIONAL

RECONNU D'UTILITÉ PUBLIQUE

SOMMAIRE :



PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, Boulevard St-Germain (VI[e] arr[t])

Institut Métapsychique International

(Fondation JEAN MEYER)

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919

89, Avenue Niel, PARIS (XVIIe)

Téléph. : WAGRAM 65-48 Téléph. : WAGRAM 65-48

LE COMITÉ.

LES BUTS.

Les phénomènes métapsychiques retiennent, de plus en plus, l'attention passionnée de toute l'humanité pensante.

Le haut intérêt scientifique de ces phénomènes se double d'un immense intérêt philosophique ; car ils révèlent, dans l'être, des pouvoirs dynamiques et psychiques semblant dépasser le champ des capacités organiques et sensorielles, et leur étude permet d'envisager, à la lumière de la méthode expérimentale, les grands problèmes de la vie et de la destinée.

Les Sociétés locales d'études psychiques ont rendu, rendront encore d'immenses services ; elles doivent garder toute leur activité et toute leur autonomie. Mais la nécessité d'une organisation centrale s'imposait parce que, seule, elle permettra des travaux approfondis et de longue haleine, rendra plus faciles et plus fécondes les recherches particulières, assurera l'union des efforts et synthétisera les résultats acquis.

Cette organisation, vainement souhaitée si longtemps, est aujourd'hui chose faite. L'Institut métapsychique international, fondé par un initiateur éclairé et généreux, M. Jean MEYER, a son cadre constitué, ses ressources indispensables assurées et il a été déclaré d'utilité publique.

L'ORGANISATION.

L'I. M. I. comprend : des *laboratoires* pourvus de tous les instruments d'expériences et d'enregistrement ; des *bibliothèques* et une *salle de lecture ;* une *salle de conférences.*

Il publie, sous le titre de REVUE MÉTAPSYCHIQUE, un bulletin périodique, rendant compte de ses propres travaux et des travaux accomplis dans le monde

Année 1927. — N° 4. **Juillet-Août.**

Revue Métapsychique

Publication de l'Institut Métapsychique International

(Revue fondée par le Dr G. GELEY)

RÉDACTEUR EN CHEF : Dr E. OSTY.

Le IIIe Congrès International de Recherches Psychiques

(PARIS, du 26 Septembre au 2 Octobre 1927)

Sous la Présidence générale de M. le Professeur Ch. RICHET

Rapports et Communications

Au moment où la matière devant constituer ce numéro de la *Revue Métapsychique* part à l'imprimerie (31 juillet), les rapports devant faire le fonds du Congrès et les principales communications se référant aux mêmes sujets nous sont déjà connus, mais un certain nombre de communications ne nous sont pas encore parvenues et leurs auteurs ne nous ont pas encore avisés de leur nature, Toutefois, malgré que la liste ci-dessous doive être incomplète, nous croyons devoir, à la demande de nombreux lecteurs, faire entrevoir sur quoi porteront, dans l'ensemble, les exposés et les discussions. Dans ce but, nous grouperons les titres des rapports et communications suivant les phénomènes auxquels ils se rattachent.

I. — Action paranormale de l'être humain sur la matière.

Dr Von Schrenck-Notzing (Munich) :
Un cas de production à volonté de phénomènes paraphysiques.

Dr Karl Gruber, Professeur de Biologie et de Zoologie à l'Ecole supérieure technique de Munich :
Observations pendant le contrôle du médium Willy Schneider au cours de la série de séances de Munich.

Dr Rudolf Tischner (Munich) :
Le médium Silbert : observations paraphysiques.

Dr G. A. Wetz (Munich) :
Mesures de température dans la salle des séances au cours de séances médiumniques.

M. Harry Price, Foreign Research officer of American S.P.R. :
Variations de température dans la salle des séances durant les expériences avec le médium Stella C.

M. Malcom Bird, Research officer of American S. P. R. (New-York) :
Quelques observations au sujet du médium « Margery ».

Dr C. Blacher, Professeur à l'Université de Riga :
Les médiums de Riga.

Dr Walter Kröner (Berlin) :
Le médium Eleonore Zügun.

Comtesse Wassiliko-Serecki (Vienne) :
Les phénomènes d'Eleonore Zügun.

M. E. G. Dingwall (Londres) :
Récente enquête en Angleterre sur des phénomènes de métapsychique physique.

M. Wilhem Wrchovosky (Vienne) :
Mes expériences avec le médium Dagma.

II. — La Connaissance paranormale de la réalité.

Dr Oscar Fischer, Professeur de Psychiâtrie à Prague :
Le phénomène de Métagraphologie.

Dr G. W. Reitz, Médecin en chef de l'Hôpital d'aliénés de Pétrograd :
Recherches expérimentales sur la connaissance paranormale.

Dr Johannes Werweyen, Professeur de Philosophie à l'Université de Bonn :
Le clairvoyant Fastenrath, de Cologne.

Dr Wilhem Neumann (Baden-Baden) :
Mes expériences avec le chien pensant Rolf. Observations sur la télépathie entre l'homme et l'animal. Considérations spéciales sur les expériences de Bechtereff.

M. Karl Krall (Munich) :
La Télépathie entre l'homme et l'animal.

M. Hereward Carrington (New-York) :
Expériences personnelles et souvenirs.

M. Tartaruga (Vienne) :
La Rétroscopie en opposition avec la Psychométrie.

Dr C. Blacher, Professeur à l'Université de Riga :
Technique et Parapsychologie.

Dr Fr. Moutier et Dr Jean Charles-Roux (Paris) :
Les conditions de la perception métagnomique.

M. R. Warcollier (Paris) :
Expériences de télépathie à grande distance.

Dr E. Osty (Paris) :
La Préconnaissance de l'avenir individuel humain (Enseignements expérimentaux et directives de recherches).



III. — Physique et Métapsychique.

Sir Oliver Lodge, Membre de l'Académie Royale d'Angleterre :

Energie rayonnante et Phénomènes métapsychiques.

Prof[r]-D[r] Lazareff, Directeur de l'Institut Physique de Moscou, Membre de l'Académie des Sciences :

Résumé des travaux de mon laboratoire sur la psycho-physique du système nerveux central et ses radiations.

D[r] F. Cazzamalli, Professeur de Psychiâtrie et de Neurologie à l'Université de Milan :

Les Radiations cérébrales. Nouvelles expériences.

M. R. Desoille, Ingénieur I. D. N. :

Un lien existe-t-il entre les états de conscience et les phénomènes électromagnétiques ? (Exposé d'expériences).

M. C. Drayton-Thomas (Londres) :

Une enquête sur la nature d'une émanation semblant en relation avec le processus de communication en transe.

IV. — Psychologie, Biologie et Métapsychique.

D[r] Hans Driesch, Professeur à l'Université de Leipzig :

Biologie et Métapsychique.

D[r] K. Oesterreich, Professeur à l'Université de Tubingen :

Le Problème de la dissociation de la personnalité.

M. Gunter Hildebrand (Munich) ;

Contribution à l'étude psychologique de la dissociation de la personnalité.

D[r] Baron Alfred Winterstein (Vienne) :

Rapport entre la Psychanalyse et la Parapsychologie.

D[r] Walter Kröner (Berlin) :

Parapsychologie et Psychanalyse.

M. Ad. Borger (Anvers) :

Les points obscurs dans la Psychologie.

Prof[r] Mikuska (Tchécoslovaquie) :

Les grands problèmes de la Biologie et de la Parabiologie dans leurs rapports.

D[r] Josef Böhm (Nuremberg) :

Les sensations métapsychiques et leur englobement dans les manifestations psychologiques normales.

M. Karl Krall (Munich) :

Les animaux pensants.

M. P. de Szmurlo (Varsovie) :

De la recherche des indices des propriétés métapsychiques.

V. — Philosophie et Métapsychique.

M. M. Rutot, Membre de l'Académie Royale de Bruxelles, et M. M. Shaerer :

Une conception énergétique de la matière, de la vie, du Psychisme et du Métapsychisme.

Dr Ezio Luisada, Professeur de Physiothérapie à l'Université de Florence :

La direction de la Métapsychique pour l'étude de l'esprit humain.

Dr August Messer, Professeur de Philosophie à l'Université de Griessen (Allemagne) :

Fondements d'une connaissance théorique de la Parapsychologie et de la Paraphysique.

M. René Sudre (Paris) :

La méthode expérimentale en Métapsychique.

VI. — Terminologie.

Profr Ch. Richet (Paris) :

Terminologie métapsychique.

Dr Rudolf Tischner (Munich) :

Contribution à la Terminologie des Sciences Métapsychiques.

Society for Psychical Research (Londres) :

Terminologie.

Marquis de Casa-Fuerte Alvarez de Toledo :

Considérations contributives à la Terminologie.

*
* *

Le programme détaillé du Congrès ne pourra être établi que dans la première semaine de Septembre, car alors seulement le Secrétariat sera en possession de la matière complète des exposés.

*
* *

Outre les Congressistes actifs, gens de science présentant des rapports et des communications et seuls ayant droit à participer aux discussions, le Congrès sera ouvert à toutes les personnes qui désireront y participer comme auditeurs.

Ces auditeurs seront de deux sortes :

Auditeurs-Congressistes, ayant versé la cotisation de participation, qui auront le droit d'assister à toutes les séances du Congrès au même titre

que les Congressistes actifs, et de recevoir gratuitement, à sa parution, le livre rendant compte du IIIe Congrès.

Auditeurs simples de certaines séances, payant un droit d'entrée par séance (1).

*
* *

A partir du 20 Septembre, un Bureau permanent sera ouvert 89, avenue Niel, à l'Institut Métapsychique International, de 9 heures à 12 heures, et de 14 heures à 18 heures.

Les Congressistes y trouveront tous renseignements utiles. Ils y feront le versement de leurs cotisations et y retireront leurs cartes de membres du Congrès, le programme détaillé des séances, les résumés, en trois langues, des rapports et principales communications.

*
* *

Pour tout ce qui concerne le IIIe Congrès International de Recherches Psychiques, s'adresser au Dr Osty, 89, avenue Niel, Paris (17e).

(1) Les séances du Congrès auront lieu à la Sorbonne, mais aucune carte d'entrée ne sera délivrée dans la Sorbonne. Les personnes désirant assister à une séance devront retirer leurs cartes au Bureau permanent du Congrès, 89, avenue Niel.

Une utilisation pratique de la connaissance supranormale

Toutes les fois que leur raison est devant une énigme dont la mise au clair serait de quelque importance, il est des personnes, sachant l'existence de la propriété de connaissance supranormale, qui s'adressent à quelques sujets doués de cette propriété, dans l'espoir d'en obtenir des renseignements utiles. En agissant ainsi, elles font preuve de bon sens. Mais combien d'entre elles savent ce qu'il faut attendre de l'emploi utilitaire des métagnomes? Combien d'entre elles savent se servir de ces sujets, c'est-à-dire en tirer le meilleur rendement et éviter, dans la mesure du possible, la production d'erreurs?

C'est pour répondre à d'incessantes demandes de conseils que je me propose d'exposer ici, d'une manière très simple, ce qu'il faut savoir sur l'emploi des sujets métagnomes dans certains buts. Ces buts, je vais dire quels ils sont, mais comme ils ne représentent que quelques-unes des applications utilitaires de la connaissance paranormale, je crois bon, tout d'abord, de les distinguer de la diversité de tous les autres buts que l'on peut donner à cette faculté.

Dans notre époque où, pour de multiples préjugés, le monde scientifique, restant indifférent à la propriété de connaissance supranormale, ne peut pas encore avoir eu l'idée de l'utiliser rationnellement, cette force psychique est un potentiel humain dont une toute petite quantité seulement se réalise, selon les circonstances, les tendances individuelles et les milieux. On peut dire que ce qui s'en manifeste subit les applications que le hasard lui donne. Il est très rare que quelqu'un de compétent rencontre un sujet doué de connaissance supranormale neuf, l'essaie, l'analyse et canalise son activité métagnomique dans le sens où elle est le plus apte à se développer. Presque toujours, le doué de connaissance paranormale est déformé, détérioré par ceux qui s'en servent. Car, faire travailler un sujet métagnome sur des buts pour lesquels sa faculté n'est pas faite, et s'en servir défectueusement, c'est amoindrir son rendement, l'entraîner à la construction imaginative et en faire un fabricant d'erreurs.

Un jour, je ferai connaître, en développé et avec l'appui de nombreux exemples, comment se pervertit progressivement la faculté des métagnomes.

Aujourd'hui, je me bornerai à dire que, dans l'état où communément ces sujets sont rencontrés, si la prétention de beaucoup d'entre eux est de pouvoir prendre connaissance de tous les aspects de la réalité, ce n'est là,

sauf d'extrêmement rares exceptions, qu'une croyance injustifiée. Il est des sujets capables de multiples applications utilitaires de leur faculté, mais on n'en rencontre guère qui soient capables de toutes les applications jusqu'à ce jour observées.

Pour des motifs encore inconnus, chacun est électivement apte à saisir telles ou telles modalités de la réalité et se montre incapable d'en saisir d'autres. Selon ce qu'on veut obtenir de la connaissance supranormale, il faut s'adresser non pas à n'importe lequel parmi les excellents métagnomes, mais à certains d'entre eux.

Plus tard, quand le monde scientifique aura ouvert les yeux sur cet immense prolongement de la psychologie, on pratiquera la mise en évidence, la sélection, le développement, l'emploi méthodique et rationnel des forces intelligentes humaines actuellement laissées dans un invraisemblable abandon.

Ce que la curiosité intéressée du public sollicite des métagnomes, c'est de fournir des informations utiles sur certains problèmes, de diverse importance, que la vie pose et que l'intelligence, aidée de ses cinq sens, ne peut, au moment désiré, résoudre.

A la propriété de connaissance paranormale, on demande, par exemple, d'indiquer la nappe d'eau souterraine, les métaux, la houille, le pétrole, etc... que les sens connus ne peuvent pas, en mêmes conditions, percevoir ; on lui demande d'analyser la complexité du caractère ou de l'intelligence de telle personne, de révéler l'état de l'organisme de telle autre, de projeter de la clarté sur un événement de vie passé ou actuel incomplètement compris, de saisir le devenir d'une individualité, soit dans la coulée globale de sa vie, soit dans quelques-uns des événements qui y feront saillie.

Parmi toutes les sollicitations que l'on fait à la propriété de connaissance paranormale, il en est certaines qui, dans la pratique utilitaire des métagnomes, sont, en quelque sorte, d'une même famille, parce qu'elles se réfèrent à des cas tributaires d'une sorte de spécialité de la faculté métagnomique. Ces sollicitations ont lieu à l'occasion de crimes, de vols, de personnes ou d'objets disparus, dommages individuels et sociaux représentant souvent des énigmes devant lesquelles la raison finit par faire aveu d'impuissance.

C'est à l'emploi de la métagnomie dans cette catégorie de faits que je consacrerai cet article. Et je n'aurai en vue que le côté utilitaire de cette application, ne tenant aucun compte, malgré leur très grand intérêt, des enseignements psychologiques tendant à surgir à tout instant de la marche à travers les faits.

*
* *

Les personnes qui, même une seule fois, ont été dans la nécessité d'utiliser un métagnome à propos d'un cas de la catégorie aujourd'hui envisagée, ont bientôt compris ce que devrait être le métagnome idéal.

Aux prises avec les difficultés de l'utilisation des indications venues de cette propriété paranormale, elles ont rêvé d'un sujet si puissamment doué qu'il saurait et dirait la vérité des choses aussi clairement qu'avec l'intelligence ordinaire, quand les sens l'informent bien.

S'il s'agit d'un crime resté mystérieux dans ses mobiles et son auteur, on voudrait que le sujet racontât le crime comme si, dominant l'espace et le temps, il devenait spectateur de l'accompli ; mieux encore, on souhaiterait qu'il ajoutât à la description des choses et des gens, souvent pratiquement insuffisante, les noms de personnes et de lieux par quoi l'enquête aurait toutes chances d'aboutir.

On voudrait que le métagnome parcoure le chemin suivi par une personne disparue, qu'il dise le lieu où elle réside, avec tous détails permettant de la trouver, détails consistant nécessairement en repères nombreux et très précis si la personne disparue est un cadavre, et, comme il arrive quelquefois, un cadavre immergé dans l'eau ou enfoui dans la terre.

S'agit-il d'un objet volé? On ambitionnerait d'apprendre qui est le voleur, son nom, son adresse, le sort de l'objet volé. S'agit-il d'un objet perdu? Ce sont les renseignements que donnerait un homme *ayant vu* qu'on aimerait que le sujet donnât.

Bref, dans tous les cas de cette sorte où il y a nécessité d'être amené devant des gens ayant accompli un délit ou devant des personnes ou des objets disparus, le métagnome idéal serait celui qui donnerait les mêmes indications précises, seules utiles, que fournit l'intelligence normale quand elle sait.

Le métagnome idéal est-il possible? Sans doute, puisque ce dont divers hommes sont capables exceptionnellement, peut logiquement être une propriété permanente d'un être humain privilégié. Mais, en fait, existe-t-il? A cette question je suis seulement en droit de répondre que, dans ma pratique, je n'ai pas rencontré de sujet aussi fortement et impeccablement doué. Il faut bien se garder, à la lecture d'un fait si prodigieux soit-il, de croire que le métagnome qui l'a produit sera toujours capable d'en produire d'approximativement équivalents.

Pour donner, tout d'abord, une idée du degré d'exactitude des indications que peuvent, en certains cas, fournir certains sujets, je vais rappeler au lecteur, ou lui faire connaître, quelques faits volontairement pris hors de mon expérience personnelle.

Il en est un qui, tout de suite, surgit dans la mémoire de ceux qui le connaissent, dès qu'il est question de recherches de criminels, c'est le célèbre cas de Jacques Aymar qui émut si intensément le peuple, la cour, la police et le monde judiciaire à la fin du XVIIe siècle, qu'on eut pu croire que dès lors jamais plus un Français cultivé ne contesterait la propriété de connaissance supranormale. Le voici résumé :

Le 5 juillet 1692, à Lyon, un marchand de vin et sa femme furent trouvés

assassinés dans leur cave. Près d'eux était une serpe ensanglantée, mais aucun indice ne permit à la justice de trouver les criminels.

Trois jours après le crime, un paysan du Dauphiné amena à Lyon un de ses voisins, Jacques Aymar, connu dans la région comme sourcier. En cherchant une source il avait un jour découvert un corps dans un tonneau, à l'aide de sa baguette.

Jacques Aymar fut présenté au Procureur du Roi. En sa présence et en celle de M. le Lieutenant criminel il descendit dans la cave où le crime avait été commis. Sa baguette se mit à avoir une agitation extraordinaire surtout à la place où on avait trouvé les corps. Alors « guidé par sa baguette et par un sentiment intérieur » il se lança, par ordre de justice, accompagné de policiers, à la poursuite des assassins.

On arrive à la porte du Pont du Rhône qui était fermée parce qu'il était tard. Il fallut attendre le lendemain pour reprendre les recherches. La baguette conduit Jacques Aymar à la maison d'un jardinier. Vers la table, vers les bouteilles qui sont sur la table, la baguette tourne. On fait venir les domestiques, « la baguette ne les connaît point ». Elle tourne sur deux enfants de 9 et 10 ans qui disent que trois hommes étaient venus vers 6 heures du matin, le lendemain du crime, et s'étaient reposés là.

Jacques Aymar continue et arrive aux bords du Rhône, il demande un bateau, le fait arrêter à tous les ports où il sent que les criminels ont passé. Il reconnaît à l'aide de la baguette, les lits, les tables, les sièges dont ils se sont servi.

Ce « maistre du bâton » et sa compagnie arrivent ainsi à Beaucaire, à 40 lieues de Lyon, marquant toujours dans la route les lieux traversés par les assassins. Là, Jacques Aymar comprend par sa baguette, qu'ils se sont séparés. Il suit la trace pour laquelle la baguette montre le plus d'agitation, cette trace le mène à la prison de la ville. Parmi 12 ou 15 prisonniers qu'on lui montre, la baguette en désigne un, un bossu, enfermé depuis une heure pour un petit larcin.

On cherche les autres. La baguette informe qu'ils ont pris un sentier aboutissant au chemin de Nismes.

Mais Jacques Aymar devient malade, il ne peut plus marcher. Comme chaque fois qu'il s'occupe de crimes, il a des défaillances et maux de cœur, et une espèce d'accès de fièvre.

On est contraint de se contenter du bossu et l'on revient à Lyon. Le prisonnier soutient qu'il venait de Toulon et n'avait jamais été à Lyon. Cependant, à Bagnols, confondu par les hôteliers qui lui soutinrent qu'il avait été chez eux, avec deux compagnons qu'ils dépeignirent comme les enfants du jardinier l'avaient dit, il avoue que deux provençaux l'avaient engagé à tremper dans cette action.

Dans le premier interrogatoire qu'il subit à Lyon, le bossu donne toutes les circonstances de leur fuite après le crime, et l'itinéraire. C'était ce qu'avait indiqué Jacques Aymar.

Les recherches furent bientôt reprises, avec des archers qui accompagnèrent Jacques Aymar au sentier où il avait senti la piste des deux complices. Cette piste les ramena à Beaucaire, à la prison où le geolier dit qu'un homme tel qu'on le décrivait était venu demander des nouvelles du bossu et, le sachant arrêté, avait résolu d'abandonner le royaume et d'aller à Gênes.

Jacques Aymar, toujours guidé par sa baguette, vint vers Toulon et apprit que les deux complices avaient dîné dans l'hôtellerie où il s'arrêta.

Il alla au bord de la mer, puis, dans un bateau, suivit la trace des fugitifs pendant plus de trente lieues, en mer, avec la baguette. Mais quand on fut assuré que c'était bien la route de Gênes, on revint, car on n'aurait pas pu

arrêter les assassins et peut-être aurait-on mis à l'Inquisition l'homme à la baguette.

Le *Mercure Galant* (octobre 1692) parla de ce fait pendant plus de six mois, et publia le Rapport du Dr Jean-Baptiste Panthot, conseiller et médecin ordinaire du roi, doyen des médecins de Lyon. En 1693 le même rapport paraissait chez Amaubri, à Lyon, sous le titre : *Traité de la Baguette.*

La *Rivista di Studi Psuchi* a publié en 1903 un exposé de faits de même sorte et de même valeur, dont seraient coutumiers certains individus d'une tribu d'Abyssinie. Voici le fait dans sa traduction française (1) :

L'ingénieur Illg, ministre des Affaires étrangères de l'empereur Ménélik, dans une entrevue accordée à un rédacteur de la *Neue Zuricher Zeitung* a fourni des informations très dignes d'intérêt sur les sorciers Lobasha, ou « découvreurs de criminels » en Abyssinie.

Ce sont des enfants de l'âge de 12 ans au plus, que l'on amène à un état hypnotique, dans lequel ils désignent des criminels restés inconnus.

M. Illg parle de plusieurs cas quasi incroyables de dénonciation de criminels, cas dont il a eu personnellement connaissance.

Dans un cas d'incendie volontaire à Addis-Abéda, le *lobasha* fut amené sur place ; on lui fit boire une coupe de lait, où l'on avait versé un peu de poudre verte, après quoi on lui fit fumer une pipe d'un tabac mélangé à une poudre noire. L'enfant tomba alors en sommeil hypnotique. Après quelques minutes, il se releva prestement et prit sa course vers Harrar. Il courut ainsi pendant 16 heures, sans discontinuer ; les coureurs de profession se lassèrent eux-mêmes de le suivre. Près d'Harrar, le « lobasha » quitta brusquement la route, entra dans un camp et toucha de la main un Galla occupé à travailler. Cet homme avoua son crime.

Un autre cas fut personnellement examiné par l'empereur Ménélik et par l'ingénieur Illg, ce fut celui d'un assassinat, suivi de vol, commis près d'Addis-Abéda. Le « lobasha » fut conduit sur le lieu du crime et mis dans un état psychique spécial. Il courut, lui aussi, pendant quelques heures, autour du dit endroit, après quoi il s'en fut à Addis-Abéda, pénétra dans une église et en baisa la muraille ; puis dans une autre église où il eut le même geste.

Arrivé à un endroit où il y avait de l'eau, l'enfant se réveilla. On l'hypnotisa de nouveau ; alors il repartit, contourna quelques cases. En atteignant la porte de l'une d'elles, il s'arrêta et s'éveilla encore une fois. Le propriétaire de la case était absent. On l'arrêta à son retour. Il nia d'abord son crime, mais l'on découvrit dans son habitation une partie des objets qui avaient appartenu à la victime ; l'assassin dut avouer.

Amené devant Ménélik, il s'entendit demander de détailler ce qu'il avait fait après le crime. L'on reconnut alors que ses actes correspondaient aux pérégrinations du « lobasha ». Le meurtrier dit que, saisi de remords, il s'était rendu consécutivement en deux églises, où il avait embrassé le mur.

Ménélik désira obtenir une nouvelle preuve des facultés du lobasha. Il s'empara de quelques bijoux appartenant à l'impératrice. On alla chercher le lobasha, qui courut d'abord aux appartements de l'impératrice, ensuite à ceux de Ménélik lui-même, passa dans d'autres chambres et, finalement, tomba sur le lit de Ménélik.

M. Illg n'explique pas ce don merveilleux, qui paraît être le propre d'une certaine tribu, ou plutôt d'une race spéciale, dont les membres sont répandus dans toute l'Abyssinie.

(1) *Les manifestations supranormales chez les peuples sauvages.* Ernest Bozzano. page 56 (Editions Jean Meyer).

C'est le moment de rappeler un autre fait de métagnomie à application judiciaire qui eut pour témoins les principaux magistrats du parquet de Blois et le Dr Dufay, médecin légiste, lequel en fit ensuite la narration écrite détaillée (1) :

Le Dr Dufay, de Blois, avait eu l'occasion de constater la faculté d'hyperconnaissance d'une jeune servante de Mme D... pendant l'hypnose. La disposition aux crises somnambuliques conduisit cette jeune fille en prison, car elle fut accusée d'avoir volé les bijoux de sa maîtresse qu'elle avait été chargée de ranger et dont elle ne pouvait dire ce qu'ils étaient devenus. Le Dr Dufay l'endormit, réveilla ses souvenirs et fit reconnaître son innocence. Cependant qu'elle attendait sa remise en liberté, l'occasion se présenta d'une expérience précise et concluante.

« ...Le lendemain, dit le Dr Dufay, on était venu me chercher de grand matin à l'occasion d'un suicide qui venait d'avoir lieu. Un détenu accusé d'assassinat s'était étranglé avec sa cravate dont il avait attaché l'une des extrémités au pied de son lit fixé sur le sol. Couché à plat ventre sur la dalle du cachot, il avait eu le courage de se pousser en arrière avec les mains jusqu'à ce que le nœud coulant de la cravate eut produit la strangulation. Le corps était déjà froid lorsque j'arrivai en même temps que le juge d'instruction.

« Le procureur, à qui le juge d'instruction avait raconté la scène de somnambulisme de la veille, manifesta le désir de voir Marie et je lui proposai de profiter de ce qui venait d'arriver pour interroger cette fille sur le criminel qui s'était fait justice lui-même. Les magistrats acceptèrent avec empressement ma proposition. Je coupai un morceau de la cravate et l'enveloppai de plusieurs feuilles de papier que je ficelai fortement.

« Arrivés au quartier des femmes qui venaient de descendre du dortoir, nous priâmes la sœur gardienne de mettre son cabinet à notre disposition.

« Je fis signe à Marie de nous suivre, sans lui dire un mot, et je l'endormis par une simple application de la main sur le front. Je tirai alors de ma poche le paquet préparé et le lui mis entre les mains.

« Au même instant, la pauvre fille bondit sur sa chaise, et rejeta avec horreur ce paquet, criant avec colère qu'elle ne voulait pas « toucher cela ». Or, on sait que, dans les prisons, les suicides sont tenus secrets le plus longtemps possible. Rien n'avait encore transpiré, dans l'intérieur de l'établissement, du drame qui venait de s'accomplir, la religieuse elle-même l'ignorait.

— « Qu'est-ce que vous croyez donc que ce papier renferme ? demandais-je, quand le calme fut un peu revenu.

— « C'est quelque chose qui a servi à tuer un homme.

— « Un couteau peut-être ou un pistolet ?

— « Non, non, une corde... je vois... je vois... c'est une cravate... il s'est pendu... Mais faites donc asseoir le monsieur qui est derrière moi, car il tremble si fort que ses jambes ne peuvent plus le porter. (C'était l'un des deux magistrats qui était si ému de ce qu'il voyait, qu'il tremblait, en effet, de tous ses membres).

— « Pourriez-vous dire où cet événement s'est passé ?

— « Ici même, vous le savez bien... c'est un prisonnier,..

— « Et pourquoi était-il en prison ?

— « Pour avoir assassiné un homme qui lui avait demandé à monter dans sa charrette.

— « Comment l'avait-il tué ?

— « A coups de « gouet ».

(1) *Revue philosophique*, 1889, t. 1, p. 205.

On nomme ainsi, dans le Loir-et-Cher une sorte de hachette à manche court, à lame large et allongée, recourbée en bec de perroquet à son extrémité. C'est un instrument très employé à la campagne, surtout par les tonneliers et les bûcherons. Et c'était, en effet, un gouet que j'avais désigné dans mon rapport médico-légal comme étant probablement l'arme dont le meurtrier s'était servi.

Jusqu'ici les réponses de Marie ne nous avaient rien appris que nous ne sussions à l'avance. A ce moment le juge d'instruction me tira à l'écart et me souffla à l'oreille que le gouet n'avait pas été retrouvé.

— « Et qu'a-t-il fait de son gouet ? demandais-je.

— « Ce qu'il en a fait ?... attendez.., il l'a jeté dans une mare... je le vois très bien au fond de l'eau ».

Et elle indiqua assez exactement le lieu où se trouvait cette mare pour qu'on put y faire des recherches le jour même, en présence d'un brigadier de gendarmerie et y découvrir l'instrument du crime. Nous n'avons connu ce résultat que dans la soirée, mais déjà le scepticisme des magistrats était fort ébranlé.

Pour satisfaire leur curiosité, je priai la sœur d'aller emprunter à quelques-unes des condamnées un petit objet leur appartenant, comme une bague, une boucle d'oreille, etc... et d'en faire des petits paquets dissimulant bien la forme de l'objet. Marie nous fit le récit exact des faits qui avaient motivé la condamnation de chacune des détenues ».

Voici maintenant le résumé d'un fait qui m'a été communiqué par M. Gravier, président de la Société d'études psychiques polonaises :

Un vol fut commis récemment, à l'Hôtel Central de la Caisse d'Epargne de Varsovie : il consista dans la disparition d'un lot important d'actions de grande valeur qu'un client avait laissées en dépôt.

Trois dames employées, responsables du dépôt, furent considérées coupables dès que cette disparition fut connue.

L'une de ces deux dames sachant le don métagnomique de l'ingénieur Ossowiecki, alla le trouver ; elle lui exposa la situation morale désastreuse dans laquelle ses camarades et elle étaient mises ; elle l'apitoya en lui confiant la détresse matérielle à laquelle l'absence d'emploi condamnerait ses enfants qui n'avaient plus de père, etc... Emu, M. Ossowiecki, surmontant son appréhension à utiliser sa remarquable faculté, consentit à s'occuper de cette affaire. Sa grande réputation de « voyant » lui assura tout de suite l'aide des autorités de police et de la Caisse d'Epargne.

A l'Hôtel de la Caisse d'Epargne où il se rend, il se fait indiquer l'endroit où étaient, avant le vol, les actions disparues. Il palpe les planches sur lesquelles elles avaient séjourné et bientôt dit : « J'assiste à une scène. Un monsieur entre dans cette pièce. Il se met à faire un triage de documents ici déposés. Il en laisse certains. Il en met d'autres dans sa serviette. Puis il sort de l'Hôtel sans être inquiété. C'est l'heure après la sortie des employés. Lui-même doit être un employé, car on ne s'étonne pas de sa présence. Je le vois si bien cet homme que, si je le rencontrais, je pourrais le reconnaître ».

M. Ossowiecki propose de faire un tour dans les bureaux avec les autorités, il pense pouvoir désigner le coupable.

Le lendemain, sans attirer l'attention de personne, et comme s'il s'agissait d'une simple visite, M. Ossowiecki circule à travers les bureaux. A un moment, il se trouve devant l'homme de sa vision. Discrètement il le désigne aux autorités policières qui l'accompagnent.

Une perquisition est immédiatement faite dans le logement de l'employé. On y découvre les actions volées.

Le voleur est arrêté. Les dames révoquées reprennent leurs emplois.

Voilà, me semble-t-il, de beaux échantillons d'une production métagnomique que l'on souhaiterait être une propriété permanente, à ce degré, chez un certain nombre de sujets métagnomes. Telle n'est pas, malheureusement, la réalité.

On se satisferait, à la rigueur, de l'emploi de sujets qui ne varieraient que dans le degré de qualité des indications fournies : donnant parfois des précisions si nombreuses que le but serait bientôt atteint, donnant d'autres fois des informations insuffisantes pour aboutir à trouver ce que l'on cherche, mais vraies quand mêmes, et dans les autres cas exprimant leur impossibilité de déclancher le travail métagnomique. Avec de tels sujets la faculté de connaissance supranormale saisirait avec plus ou moins de précision la réalité des choses ou ne fonctionnerait pas. Combien précieux seraient de tels sujets !

Or, ces sujets, déjà fort au-dessous de la puissance régulièrement utile, sont rares. Une longue pratique de la métagnomie me permet d'affirmer que les meilleurs sujets qu'on est appelé à rencontrer, sauf rare exception, non seulement varient quant à la *quantité* des indications à fournir, mais aussi quant à la qualité : s'il leur arrive de dire toute la vérité utile d'un événement, il leur arrive plus souvent encore de n'en pas saisir assez pour que leurs informations fassent toucher le but ; et souvent aussi il leur arrive, ne parvenant pas à se mettre en rapport avec la source inspiratrice du vrai, d'exprimer des constructions imaginatives nées dans un autre psychisme mêlé à l'événement, ou, ce qui est plus grave, dans leur propre psychisme.

Quand ils traduisent l'opinion d'autrui, c'est une *réalité mentale* qu'ils détectent et l'observateur recueille un beau fait de collaboration interpsychique évidente. Quand, inconsciemment, ils fabulent, c'est de l'automatisme subconscient qui remplace le processus psychique générateur de la connaissance supranormale.

Même lorsqu'on se sert des meilleurs parmi les sujets métagnomes communément accessibles au public, il faut savoir que si l'on dispose d'instruments psychiques capables de communiquer parfois avec la source inconnue de la connaissance de nos réalités, ils sont souvent aussi, pour des causes diverses, impuissants à y parvenir et alors exposés à produire toutes les formes de l'erreur.

Avec l'appui de faits choisis comme prototypes de genres, je vais montrer ce qu'il faut attendre, et, en même temps, ce qu'il ne faut pas attendre de l'utilisation des métagnomes dans la solution des sortes d'énigmes ici envisagées.

Pour que les exemples que je vais citer aient une valeur comparative, je les prendrai exclusivement dans la production d'un sujet, Mlle M., dont la faculté fonctionne dans l'état d'hypnose.

Ce sujet, que j'ai utilisé pendant dix-sept ans, est surtout doué pour la connaissance paranormale des faits représentant des dommages individuels et sociaux, tributaires de l'action policière. Le degré de sa faculté le

tient à égale distance, pourrait-on dire, entre les métagnomes de premier ordre et la grande quantité des sujets toujours incapables de fournir des indications pratiquement utiles. Pour l'étude, il a ceci de précieux qu'il fournit, suivant les conditions et les circonstances, le bon, le médiocre et le pire. Ses pleins succès, ses demi-succès, ses multiformes erreurs, sont une école où l'on apprend facilement les vicissitudes psychologiques de la connaissance paranormale aux prises avec les événements obscurs.

*
* *

Cas dans lesquels les indications métagnomiques font trouver ce qu'on cherche.

Voici quelques exemples de faits montrant comment les indications fournies par les sujets métagnomes peuvent quelquefois mener à découvrir ce que l'usage de la raison laisserait dans le mystère :

I. — Le 2 mars 1914, le père d'un des serviteurs de M. le Baron L. Jaubert, au château de Givry (Cher), quittait le domicile de son fils et ne reparut plus. Personne ne put fournir un renseignement permettant de suivre sa piste ou de se faire une idée sur ce qu'il était devenu. Pendant quinze jours, des centaines de personnes, gardes du château et habitants de la commune de Cours-les-Barres, fouillèrent vainement forêt, étang et toute la campagne. Quand tout le monde fut las de chercher, M. Louis Mirault, intendant du baron Jaubert, me demanda d'essayer d'obtenir d'un des sujets que j'avais éprouvés quelques renseignements qui permettraient éventuellement de savoir ce qui était arrivé au disparu, et, si possible, de le trouver.

Vingt et un jours après la disparition de M. Lerasle (dont j'ignorais jusque là même l'existence), n'ayant dans l'esprit que cette seule notion qu'il s'agissait d'un homme âgé disparu, je mis en mains de Mme M... en hypnose, un foulard du vieillard, foulard pris dans une armoire et qu'il n'avait pas depuis longtemps porté.

En trois séances, chacune fournissant des indications complémentaires parachevant la précision nécessaire, Mme M... décrivit, détail par détail, toute la fin de vie de M. Lerasle : sa sortie de la demeure de son fils, sa marche sur l'une des allées prenant naissance à sa maison, son passage devant une pièce d'eau, puis entre deux corps de bâtiments, son arrivée à un carrefour, devant une maison de garde, ses hésitations, sa marche dans le chemin de gauche devant une palissade, un gros tas de bois, une cabane à outils, etc..., son entrée à gauche dans la forêt par un sentier prenant de plan pied sur le chemin (le seul de cette sorte dans la forêt), son engagement dans un taillis épais, sa volonté de rester là et d'y mourir, etc... Elle fit une description du vieillard, de ses vêtements, de sa position sur le sol, de sa situation dans la forêt, tout près d'une petite pente menant à un ruisseau à nombreux renflements circulaires ; comme repères : un des gros renflements de ce ruisseau, une sorte de rocher saillant, un des plus gros arbres de la forêt, etc...

Celles des indications tout de suite contrôlées étonnèrent par leur exactitude. Mais les gardes et les habitants de la région, qui depuis le 12 mars avaient en vain fouillé les 1.100 hectares de la forêt et des environs, restèrent sceptiques quant à la vérité des repères délimitant l'emplacement du corps, parce qu'ils ne connaissaient pas ces repères. Mais lorsque, sur l'ordre de M. Mirault,

cinq hommes se mirent à explorer pas à pas le quadrilatère de taillis délimité par les indications de Mme M..., bientôt l'un d'eux s'écria : « Tiens, nous voici devant un endroit qui ressemble à celui décrit par la voyante. Voilà l'eau avec un grand cercle, voilà un des gros arbres de la forêt, voilà une énorme souche déterrée et couverte de mousse qui ressemble, à s'y méprendre, à un rocher... le corps devrait être là !... » S'avançant de quelques mètres, les gardes aperçurent, à travers les branchages du taillis, le cadavre de M. Lerasle. Tout le contrôle méticuleux qui suivit montra que Mme M... avait saisi d'une manière impeccable une réalité inconnue de tout vivant (1).

Dans le cas qui va suivre, ce ne furent pas, en vérité, les indications du sujet métagnome qui firent trouver les objets crus égarés, mais elles eussent suffi à les faire tout de suite trouver, si la personne qui eut dû s'en servir en avait tenu compte, ce dont elle fut empêchée, on va le voir, pas l'idée fausse qu'elle avait de l'événement et par son scepticisme à l'égard de la faculté de connaissance supra-normale qu'elle tenait pour une impossibilité.

II. — Le 11 mars 1923, à 7 heures 1/2 du soir, Mme Blanche Craves, présidente de l'Union Féminine Française, quitte le Ministère de l'Intérieur, où venait de s'effectuer la vente annuelle de son œuvre. Un huissier porte dans le taxi-auto où elle va monter quelques paquets qu'elle emporte chez elle.

Rentrée à son domicile, elle passe en revue ses paquets et s'aperçoit qu'il lui en manque un, le plus important, contenant quatre sacs de dames relativement de grande valeur, « véritables pièces de musée » selon son expression, confiées à elle par M. de la R..., non pour vente, mais pour donner plus d'éclat à l'exposition.

Mme Craves avait disposé elle-même les paquets sur une table au Ministère, une minute avant que l'huissier les enlevât. Pour elle, le paquet manquant a été soit volé, soit oublié dans la voiture.

Le lendemain, 12 mars, elle téléphone à tous les garages de taxis-autos Renault. Réponse négative.

Le 13 mars, malgré son scepticisme, elle consent à se mettre en présence de Mme M...

« *Vous êtes, lui dit ce sujet, très inquiète à propos d'objets que vous croyez perdus ou volés et qui ne le sont pas, je vous l'affirme. Je vois une grande salle... beaucoup de monde... Non, il n'y a pas eu vol. Il n'y a qu'une chose naturelle, tout à fait normale... Je vois les objets, ils sont en ce moment enfermés dans un meuble et vont être restitués incessamment à leur propriétaire... c'est l'affaire de quelques heures, soyez rassurée... ils n'ont été ni volés, ni perdus, c'est inutile de vous en occuper...* »

(1) J'ai obtenu d'autres cas de cette sorte, malheureusement non publiables. Celui-là est un admirable prototype du genre, car il eut pour témoins préavertis des indications de la voyante plusieurs centaines de personnes, toute une commune ; l'émoi y fut si grand que le Curé de Cours-les-Barres, l'Abbé Housseau, témoigna dans son Bulletin paroissial de la vérité stupéfiante du fait, tout en recommandant sagement à ses paroissiens de laisser les phénomènes de clairvoyance aux gens de science.

Ce fait n'était pas inédit, je me suis borné à en donner ici un bref résumé. Le nombre et la précision des détails, outre les témoignages, en font un document assez rare.

On peut en prendre complète connaissance soit dans *La connaissance supra-normale*, (Alcan, éditeur), soit dans *Les Annales des Sciences psychiques*, avril 1914, où l'on trouvera le compte rendu *in extenso*, avec plan des lieux et neuf photographies.

Mme Craves tint les indications de Mme Morel pour fausses et jugea la séance intéressante comme lecture partielle de pensée, mais sans aucune autre valeur.

Le 13, le 14, le 15 et le 16 mars, elle fit de vaines démarches auprès du service des *objets trouvés* de la Préfecture de police.

Le 17, convaincue que toute recherche devenait désormais inutile, elle pria M. de la R..., propriétaire des objets, de passer chez elle. Ce qui eut lieu tôt après.

— « Quel est le prix des quatre sacs que vous m'avez confiés ? » lui demanda-t-elle.

— « Pourquoi me demander cela ? Ils ne sont pas à vendre ».

— « Il faudra bien que vous me les vendiez, puisque je les ai perdus, ou, plus probablement, qu'on me les a volés ! ».

— « Que me dites-vous là ! Ils sont chez moi. Mme de L... me les a remis quelques jours après l'exposition ».

Stupéfaite, Mme Craves s'enquit de ce qui s'était passé. Voici comment elle reconstitua l'enchaînement des choses.

Le 11 mars, exposition finie, elle avait prié son amie, Mme de L..., tante de M. de R..., d'emporter les sacs et de les remettre à son neveu. Mme de L... lui dit qu'elle n'osait pas se charger de ces objets, en raison de leur valeur.

Mme Craves les enferma dans deux boîtes et les disposa sur une table auprès des autres paquets à prendre chez elle. Mais bientôt, Mme de L... voyant son amie encombrée de tant de choses, vint à la table, y prit les boîtes contenant les sacs, voulut dire à Mme Craves, en conversation avec quelques personnes, qu'elle s'en chargeait, attendit un moment, finit par croire qu'elle avait informé Mme Craves et s'en alla. Elle enferma les sacs dans une armoire, chez elle, et téléphona à M. de R... de venir les prendre, ce qu'il fit.

Pendant ce temps et pendant quelques jours ensuite, Mme Craves téléphonait dans les garages d'auto-taxis, se servait de Mme M..., jugeait ses indications absurdes, se rendait vainement chaque jour à la Préfecture de police et vivait un bien inutile tourment.

Voici maintenant un fait dans lequel la connaissance supra-normale fut, malheureusement, en raison des circonstances et des gens, la cause d'un divorce. Le sujet métagnome servit non seulement à faire connaître le présent, mais le futur.

III. — En 1916, le Comte de X... partit dans l'Amérique du Sud, muni d'une procuration de sa femme lui donnant pleins pouvoirs pour vendre ses propriétés.

Pendant deux années, la Comtesse, restée en France, reçut régulièrement des nouvelles de son mari, retenu, disait-il, plus longtemps qu'il n'avait cru, par la difficulté des transactions.

Mais à partir de janvier 1918, les lettres n'arrivèrent plus, ce fut le silence, inquiétant d'abord, et bientôt lourd d'angoisse.

Désespérée, redoutant les pires catastrophes, Mme de X... voulut essayer la faculté métagnomique. Elle fut mise en présence de Mme M... à qui elle mit en mains une lettre de son mari, demandant ce qu'elle pourrait savoir sur sa santé.

« *Je vois la personne, dit le sujet, c'est un monsieur plutôt grand, assez gros, grisonnant, presque blanc de cheveux... il vous est uni par alliance... vous êtes inquiète à son égard... il ne faut pas. Ce monsieur se porte bien...* »

— « Veuillez me dire où il est en ce moment ? »

« *Mais il n'est pas loin de vous... je le vois dans la ville où nous sommes, à Paris...* »

Mme de X... ne voulut pas en entendre davantage. Elle fit réveiller le sujet et dit qu'elle n'avait rien pu obtenir d'elle.

Huit jours après, Mme de X... fit, avec une lettre moins ancienne, à laquelle elle voulait attribuer plus de vertu, une deuxième séance avec même résultat.

« ...*Je vous affirme, disait toujours le sujet, que ce monsieur est dans la ville où nous sommes. Il a été au loin, au delà des mers. Il en est revenu depuis assez longtemps. Il est ici, je l'affirme...* »

Mme de X... sans habitude des sujets métagnomes, s'en tint à cette affirmation qu'elle jugeait erronée et ne demanda rien de plus. Voulant cependant tirer au clair le sort de son mari, elle câbla en Amérique à quelqu'un de sa famille. Il lui fut répondu que le comte avait regagné la France depuis plusieurs mois.

Etonnée, elle fit procéder à une enquête et apprit bientôt que son mari vivait à Paris, à une adresse et en des conditions bien précisées. Douloureusement froissée, elle intenta immédiatement contre son mari une action en séparation de corps et de biens.

Durant deux ans le procès resta inerte, Mme de X... n'avait aucune preuve écrite, aucun témoignage valable pour appuyer son action.

Pendant ce temps, le comte de X..., tranquille sur l'issue du procès, jouissait du luxueux appartement et des revenus conjugaux, allouant à sa femme, laquelle refusait la vie commune, une pension relativement médiocre.

Me C... conseilla à sa cliente d'abandonner un procès sans succès possible, et ne comprenait pas son entêtement à vouloir maintenir ouverte une procédure impuissante.

Ce que ne savait pas l'éminent avocat c'est que Mme de X... n'avait pas pour seul motif de persévérance sa fierté froissée. Devenue exagérément confiante dans la justesse des visions de Mme M..., elle demandait tous les huit jours conseil à sa métagnomie, et sans cesse revenait ce présage :

« *Vous gagnerez votre procès... ce sera peut-être un peu long, mais il y a certitude que vous rentrerez en possession de vos biens et que vous deviendrez libre, parce qu'une séparation sera faite en votre faveur... Au dernier moment, alors que tout semblera perdu, on vous apportera, chez vous, des preuves de la trahison de votre mari. Des lettres vous seront apportées... un paquet de lettres, par une personne, une femme, comme une domestique. Vous ne ferez rien pour les avoir, cela viendra tout seul...* »

Les semaines se succédèrent, n'apportant pas la réalisation du présage. Mme de X... perdait tout espoir.

Son mari avait une telle certitude de la faillite du procès qu'il n'hésita pas à retourner en Amérique pour affaires personnelles. Ce fut pendant ce voyage que la face des choses brusquement changea.

En outre de l'appartement conjugal, le comte de X... avait un autre appartement, plus modeste, où il abritait une amie. Cette amie disparue de sa vie, il garda le logement et sa femme de chambre. Or, celle-ci, pendant le voyage de son maître, fureta dans les meubles et y trouva une liasse de lettres écrites par le comte à sa maîtresse, quinze ans auparavant. Elle prit l'idée d'en tirer parti, les apporta à la comtesse et dit : « Je sais que vous ne pouvez pas arriver au bout de votre procès en séparation, voici des lettres qui vous seront utiles ».

Mme de X... puis Me C... prirent connaissance des lettres. Elles contenaient au delà de ce qui était nécessaire pour convaincre les juges des offenses du mari à sa femme. Le procès s'activa et se termina fin 1921 par une séparation de biens et de corps.

Le Comte de X... fut stupéfait du cours inattendu des choses. Il n'avait plus souvenir des lettres anciennes qu'il avait crues depuis longtemps détruites. Beau joueur, du moins ce jour-là, il alla rendre visite à Mme M. « Sans le

vouloir, lui dit-il, vous avez été ma mortelle ennemie. Vous m'avez ruiné. Cependant je vous félicite (1). »

Il y a lieu de remarquer, que dans ce fait, les indications métagnomiques ont abouti tout d'abord à du pratiquement utile parce qu'un détective est venu y ajouter les précisions de son enquête.

J'arrêterai la citation des faits de cette catégorie par la narration du ci-dessous mettant en comparaison l'intelligence d'un inspecteur de police enquêtant secrètement autour d'un délinquant et la faculté d'un métagnome travaillant en plein inconnu.

IV. — « Le 28 janvier 1923, je reçus la visite de M. Victor W..., banquier.

« Depuis octobre 1922, me dit-il, j'ai constaté, à plusieurs reprises, que des titres étaient trouvés froissés ou déchirés dans les vieux papiers après avoir été soustraits de mes caisses.

« Tout d'abord j'ai pensé à un sabotage. Mais le 12 janvier, j'ai retrouvé un titre disparu dans ma corbeille à papiers et je me suis aperçu qu'il avait été plié et avait séjourné assez longtemps dans une poche, l'usure des plis étant manifeste.

« Parmi les 12 personnes qui sont au service des caisses, ou même parmi les 20 employés ayant accès aux caisses, je ne sais pas qui soupçonner.

« Le 15 janvier, j'ai déposé une plainte à la police. Un inspecteur a été mis à ma disposition, il n'a rien trouvé jusqu'ici.

« Puis-je obtenir un renseignement utile par un sujet doué de connaissance supra-normale ? ».

Une séance eut lieu le 3 février 1923 avec Mme M... Le dernier titre trouvé dans la corbeille à papiers fut mis entre ses mains et il lui fut demandé :

D. — « Dites ce qui s'est passé pour ce papier entre le 11 novembre, date à laquelle il était rangé dans un carton, et aujourd'hui ? »

R. — « *Ce papier a été pris par un homme dans un carton où il y avait plusieurs autres papiers semblables et il n'y a pas été remis...*

Celui qui a pris ce papier est un homme de taille tout à fait moyenne, légèrement grisonnant, brun de cheveux, aux traits irréguliers, au teint clair... il est reconnaissable des autres à ceci qu'il est depuis très peu de temps dans l'établissement et qu'il a été beaucoup recommandé...

Il a conservé longtemps sur lui ce papier plié. . ensuite il a voulu le remettre en place... Je le vois à ce moment-là seul dans une longue pièce très claire, sorte de grand bureau à plusieurs fenêtres... mais il ne remet pas le papier dans le carton... »

Parmi les employés, hommes et femmes, ce qu'avait dit Mme M... avait fait identifier par M. Victor W... nettement l'un d'eux. Pour conserver la discrétion qui m'a été demandée, je le nommerai Armand.

A ce moment de la séance, M. W... sortit un crayon d'une poche, et le mit en main de Mme M...

D. — « Quittez maintenant ce dont vous venez de parler et décrivez la personne qui se sert habituellement de cet objet ? »

---

(1) Emerveillé par la netteté de ce cas de métagnomie, dont il fut la victime, le Comte de X... m'a autorisé spontanément à la publier avec citation de son nom. C'est l'indice d'un courage moral rare, je l'en remercie, mais ne m'en servirai pas, puisque la Comtesse de X... m'a fait demander de taire le sien, le même dans cet épisode.



R. — « ...*Mais celà, s'écria-t-elle, me fait revoir l'homme dont je viens de parler !... Je le vois mieux maintenant (ici sa description physique plus complète)... c'est un cerveau bizarre. Il a des besoins d'argent. Il est poussé par d'autres. Il va commettre autre chose. On le prendra sur le fait dans quelques jours. Il aura un grand chagrin de sa faute et sera guéri du vol, etc...* »

Le crayon mis par M. Victor W... dans les mains du sujet, était un crayon pris la veille par lui sur le bureau de l'employé Armand et qu'il avait oublié de remettre en place. Ce furent les paroles du sujet qui lui rappelèrent qu'il avait cet objet dans sa poche.

Et voici ce qui arriva.

Le 3 février, le banquier pria l'inspecteur de police de faire une enquête et filature très serrée à l'égard de l'employé Armand.

Le 7 février, l'inspecteur vint affirmer que cet employé jouissait d'une bonne réputation, qu'il était d'une honorable famille et que rien ne permettait de le soupçonner.

Le 8 février, une pièce comptable arriva sous les yeux de M. W... Il y vit des rectifications d'une autre écriture, en demanda le motif et l'auteur. Il lui fut répondu que l'auteur était Armand. Une vérification précise révéla que cette pièce avait été falsifiée pour masquer la disparition de plusieurs titres.

Armand appelé et pressé de questions se reconnut coupable de tous les vols commis.

Arrêté et emprisonné le 9 février, il avoua qu'il prenait des titres, les engageait au Mont-de-Piété, ne pouvant les vendre en raison des oppositions éventuelles. Au moment des vérifications hebdomadaires par catégories de valeurs, il rapportait les titres des catégories vérifiées et les jetait au panier, espérant faire croire à des accidents dus à la négligence de ses collègues. Il dérobait d'autres titres pour prendre au Mont-de-Piété la place de ceux qu'il avait retirés. Sur lui il avaient conservés, en vue d'emprunts ultérieurs, certains titres qui ont été retrouvés.

En dix minutes, Mme M... en hypnose, ignorant lieux, gens et affaire, avait désigné nettement un voleur vainement recherché pendant 20 jours par le banquier intéressé et l'inspecteur de police disposant de tous moyens d'enquête et connaissant parfaitement êtres et choses.

A propos de ce fait, je crois devoir dire que les cas de métagnomie utiles seraient vraisemblablement un peu plus nombreux qu'ils ne sont, s'il était possible de mettre en mains des métagnomes, comme incitateurs de travail mental, non pas un objet de l'assassiné ou du volé, ce qui est la condition ordinairement imposée par les circonstances, mais un objet de l'assassin ou du voleur, ce qui n'est guère possible que lorsque les délinquants laissent sur le lieu du délit quelque chose touché par eux.

*
* *

Faits dans lesquels les indications fournies par les sujets métagnomes sont vraies, mais ne suffisent pas à faire trouver ce que l'on cherche.

Si, consultant mes dossiers, je comparais le nombre des faits dans lesquels les indications métagnomiques restèrent sans utilité pratique (1) ce dernier nombre l'emporterait de beaucoup sur celui des faits utiles.

(1) Il n'est pas besoin, je pense, de signaler que pour l'étude, rien n'est perdu, tout est utile, le conforme au réel et les erreurs, les erreurs surtout.



Ce disant, je n'envisage pas les erreurs, dont il sera parlé plus loin. Je n'ai en vue, ici, que les faits dans lesquels les indications fournies par les métagnomes ne firent pas trouver ce que l'on cherchait, soit parce qu'elles manquèrent de la précision nécessaire, soit parce que leur contrôle par enquête ultérieure fut trop difficile ou impossible.

Voici, à titre d'exemples, deux faits représentatifs de cas dans lesquels les informations des métagnomes ne servirent pratiquement à rien, mais se vérifièrent dans la suite, parce que d'heureuses circonstances firent découvrir des objets disparus.

I. — Le 29 janvier 1925, M. le Professeur Santoliquido, Président des Sociétés des Croix Rouges et de l'I. M. I., me remit une lettre écrite en italien, me disant : « Voici une lettre que m'envoie mon ami Giovanni Ciraolo (1), de Rome, dans laquelle, sans autre indication, il me dit qu'il a été récemment victime d'un vol et demande l'essai, sur cet événement, d'une personne douée de connaissance supranormale. »

A 9 heures du matin, le 31 janvier 1925, je mis la lettre de M. Ciraolo, en mains de Mme M... en hypnose. Mon contenu mental, par rapport à l'événement, était ce que M. Santoliquido m'avait dit, c'est-à-dire la phrase ci-dessus. Mme M... ignorait choses et gens.

La lettre écrite en italien ne contenait rien de plus que la vague indication que je savais.

Texte sténographié de la séance. — *D.* — « Mettez-vous en rapport avec la personne qui a écrit cette lettre ? »

Mme M. — « *C'est un homme, je le vois dans une ville très éloignée... Il s'occupe de beaucoup de monde... La maison qu'il habite est comme à un bout de la ville... un peu isolée... Je vois beaucoup de monde autour de lui... Il s'occupe du monde... Je ne vois rien d'autre.*

D. — « Cet homme vient d'avoir un incident dans sa vie, voyez lequel ? »

Mme M. — « *Il a eu un ennui, une peine au sujet d'une perte, une défection matérielle... on lui a pris quelque chose, on l'a volé... Je vois de l'inquiétude parce qu'il soupçonne autour de lui des gens.*

« *...Je cherche la date du vol... je la tiens !...*

« *Le vol a été produit dans sa maison et pas par des inconnus... c'est dans l'entourage immédiat... ce sont des gens que connaît cet homme... il y a un tout jeune homme et une complicité de femme... il y a deux êtres...*

« *Le vol a eu lieu dans les premiers jours du mois, et en plein jour, pendant un moment d'absence, et sans forcer quoi que ce soit. Je vois un tout jeune homme qui rentre, ouvre des meubles tranquillement, touche des papiers, en jette par terre... puis il passe dans une autre pièce, prend des objets... il descend ensuite un étage, se trouve dans un espèce de sous-sol, ce n'est pas une cave... il ya deux portes dans cette pièce... une femme est là... Elle prend le paquet et s'en va, pas très loin...*

« *Le jeune homme est d'environ 25 à 30 ans... taille assez élevée, physionomie étroite, très brun...*

« *La femme n'est pas grande, cheveux châtains, figure plutôt large, plate, large du menton surtout, assez caractéristique par cela...*

« *L'homme qui a écrit la lettre va retrouver ce qu'on lui a pris. Rien n'est emporté. Tout est encore autour de lui. On a très peur.*

(1) Sénateur du Royaume d'Italie.

« *Il y a des choses brillantes... et aussi des choses souples, des étoffes... C'est autour de lui, ce n'est pas loin.*

« *Je ne vois pas plus de temps à venir qu'il n'y en a eu de passé, pour reconquérir ce qu'on lui a pris... Il va retrouver cela dans quelques jours et va être satisfait.* »

D. — « Faites une description des objets volés ? ».

Mme M. — « *Il y a plusieurs choses... des choses brillantes, des papiers, des choses souples dans un paquet assez volumineux.*

« *Ce paquet est dans une autre pièce que celle où ils sont descendus. Ceux qui ont volé sont très ennuyés, très embarrassés, parce qu'il y a des soupçons qui pèsent sur eux.* »

Le contrôle. — Une copie du texte dactylographié de cette séance fut envoyée le 3 février 1925 à M. Santoliquido pour prise de connaissance et envoi à M Ciraolo.

Le 15 février, je reçus une lettre de M. Ciraolo, m'informant que, dans le matin du 13 février, les objets disparus avaient été trouvés chez lui.

Puis il m'envoya, avec l'autorisation de publier, le rapport suivant :

« Le matin du 3 janvier 1925, je m'aperçus que dans la chambre à coucher de mon appartement manquaient une montre, une chaîne de montre, quatre médailles de députés au Parlement, de sénateurs du Royaume, de la Commune de Rome, de la Croix-Rouge italienne, et un étui en argent contenant une carte de voyage. Ce sont des objets que je laisse habituellement sur une table de la chambre à coucher et que je n'emporte que pendant mes voyages. Et, comme cela se produit pour les choses qui sont toujours sous nos yeux, j'avais fini par ne plus m'apercevoir ni de leur présence, ni de leur absence. Le fait est qu'ils manquaient certainement depuis quelques jours et que je ne m'en étais pas aperçu. Le 3, au matin, j'éprouvai le besoin de reprendre ces objets. Je les cherchai. Ils n'étaient pas à leur place. Je mis en mouvement le personnel de la maison pour les retrouver et, quelques heures après, il fallut constater qu'ils avaient disparu. La valeur de ces objets n'était que de quelques milliers de lires, mais la montre représentait un cher souvenir et les médailles me rappelaient des responsabilités représentatives dans des charges officielles. Je ne pouvais pas rester insensible devant cette perte.

« Avant de signaler le fait à la police, j'ai chargé une agence privée de faire une enquête. L'agence, au bout de quelques jours, me fit part de ses soupçons à l'égard d'une jeune femme de chambre, Mlle A. K. qui, depuis trois semaines, était à mon service et sur le compte de laquelle l'agence avait découvert un précédent significatif. En même temps, l'agence avait pu noter des brefs et furtifs entretiens que la jeune femme avait eu après la disparition des objets avec un certain jeune homme. Ni moi, ni les miens, n'avions aucune information sur les personnes que cette jeune femme connaissait, sur ses antécédents, et sur ses habitudes.

« A ce moment-là, l'agence crut nécessaire de confier à la police les recherches et la fixation des responsabilités. La police intervint, confirma les soupçons, mit la jeune femme en prison après avoir dégagé la responsabilité des autres personnes de service.

« Mlle A. K. protesta énergiquement de son innocence. Et comme il n'y avait aucune preuve positive de son délit, je ne voulus pas porter plainte. Elle fut acquittée pour insuffisance de preuves, et, je crois, rapatriée en Allemagne.

« C'est alors que, dans le but de débarrasser mon esprit de tout soupçon pouvant y naître contre les autres personnes dévouées à mon service, j'écrivis à mon éminent ami le Profr Rocco Santoliquido une lettre de quelques lignes demandant d'utiliser à propos d'un vol une voyante de Paris. Je désirais, en définitive, savoir comment les objets avaient disparu.

Le 6 février, après lecture du compte rendu de la séance faite par le Dr Osty, avec Mme M., je fis faire dans ma maison des recherches. Ce fut sans résultat.

« En ce qui concerne le sort des objets, ma pensée était complètement opposée aux dires de Mme M... J'étais si sûr de ne jamais plus revoir les objets disparus que j'avais déjà demandé des duplicata de la carte de voyage et des médailles.

« Dans la matinée du 13 février, il arriva que mon fils, devant partir en montagne, sortit d'un placard, situé dans un couloir, un paquet contenant certains vêtements de sports. En dépliant le papier de cet assez volumineux paquet, il y trouva, entre deux feuilles, comme si elles y avaient été mises à la hâte, les « choses brillantes » disparues, la montre, la chaîne, les médailles, l'étui. Nous en fûmes stupéfaits.

« Ce qu'avait dit Mme M... se vérifiait, la femme de chambre précédemment soupçonnée répondait exactement au signalement bien caractéristique qu'elle avait donné. Sa moralité était douteuse, puisque l'enquête faite sur elle avait appris qu'elle avait dû partir d'une autre maison parce que soupçonnée d'un vol de quatre mille francs. J'ajoute qu'elle avait un ami, jeune homme, qui s'était donné beaucoup de peine pour l'innocenter.

« Je me suis aperçu du vol le 3 janvier. Mais tout me porte à croire qu'il a dû être commis dans l'après-midi du premier janvier, pendant que nous étions en matinée à l'Opéra.

« Dès que les soupçons se sont exprimés à son égard, il est très vraisemblable que la voleuse, prise de peur, a rapporté les objets dans la maison, attendant sans doute le moment favorable pour les retrouver ou pour les faire retrouver, moment qui n'est pas venu parce qu'elle fut arrêtée à l'improviste.

« Ma famille, mes domestiques, la police privée, la police officielle, la magistrature et moi-même ne mettions pas en doute que les objets avaient été emportés.

« Il est admirable que Mme M... ait saisi la vérité des choses et particulièrement qu'elle ait dit que dans un espace de temps ne dépassant pas la durée de celui écoulé depuis le vol, on retrouverait chez moi les objets.

« Dans cette belle séance, il y eut une erreur secondaire : j'habite non pas à une extrémité, mais dans le centre de la ville. Il y eut aussi une apparence d'erreur : mon habitation n'a pas de sous-sol, mais j'occupe un appartement à deux étages (4e et 5e étages), réunis à l'intérieur par un escalier. C'est dans un placard mural au quatrième étage que les objets furent trouvés ».

II. — Le 8 janvier 1927, la marquise de L. fut péniblement surprise, quand, voulant prendre deux colliers enfermés dans son coffre-fort-secrétaire, elle vit que l'écrin qui devait les contenir était vide. Tout de suite, pour elle et pour les membres de sa famille, les auteurs du délit s'imposèrent à leur esprit, car pendant les grandes vacances précédentes plusieurs locataires de l'immeuble qu'elle habitait avaient été victimes de la malhonnêteté des concierges qui, profitant des clefs laissées, pillaient les appartements et, entre autres choses, avaient volé toute la lingerie du trousseau de Mme de X..., leur fille. Arrêtés et jugés, ces indélicats gardiens avaient été condamnés à l'emprisonnement.

C'est avec cette certitude dans l'esprit, et seulement pour savoir si une personne douée de connaissance supranormale pourrait saisir ce fait et fournir une description des coupables, que Mme de L., mise en présence de Mme M., le 21 janvier, posa cette simple question :

— « Pouvez-vous me parler d'un incident récemment survenu dans ma vie ? »

— « *Oui, répondit aussitôt le sujet, il s'agit de bijoux disparus, de colliers. Vous les croyez volés. Ils n'ont pas été volés. Vous allez les retrouver. La fin du*

mois ne se passera pas sans que vous les ayez... Je les vois dans une grande chambre, plus longue que large, sans lit... chambre à deux fenêtres... avec gros meubles... on voit des arbres...

« ...*Les bijoux sont au fond d'un sac ou d'une valise. dans un endroit sombre, où il y a des caisses... J'affirme qu'ils n'ont pas été volés et qu'on va bientôt les retrouver...* »

Mme de L. resta fortement sceptique devant cette information. Elle savait que son joaillier, ancien fournisseur de la famille, avait, avant les grandes vacances, aussitôt après le mariage de Mlle de L., rangé avec soin tous les bijoux et qu'il était certain particulièrement d'avoir rangé ceux-là. De plus, cette grande pièce par les fenêtres de laquelle « on voit des arbres » ne lui donnait que l'idée d'une pièce de son château de province. Comment les colliers qu'elle n'y avait pas emportés pouvaient-ils s'y trouver? C'était d'une parfaite invraisemblance. Pour mise au point du fait, elle écrivit quand même là-bas à son personnel, de chercher.

Le surlendemain de la séance chez Mme M., le 23 janvier, il vint tout à coup au gendre de Mme de L. l'idée de se servir, pour une réception prochaine, d'une boîte de cigares de beau bois sculpté qui lui avait été donnée parmi beaucoup d'autres présents de mariage. Il la chercha dans un monceau de boîtes entassées, derrière un paravent, dans le salon de Mme de L. et la trouva dans une petite caisse en bois blanc. Il l'ouvrit et, à son grand étonnement, y trouva les colliers !

C'était, en effet, les colliers crus volés. Ils étaient bien, comme l'avait dit Mme M., « *dans une grande chambre, plus longue que large, sans lit, chambre à deux fenêtres, d'où se voient des arbres* (les arbres de l'avenue Bosquet) *dans un endroit sombre, où il y a des caisses* » non pas en vérité, « *au fond d'un sac ou d'une valise* », mais d'un petit coffret de bois sombre, infime erreur d'interprétation à côté de la vérité de l'ensemble.

Personne n'a pu expliquer comment et par qui ces bijoux ont été mis dans cette boîte. Mme de L. imagine qu'après avoir figuré au mariage de sa fille, parmi les cadeaux, quelqu'un les a placés dans la boîte pour mise en coffre-fort, puis, par oubli, aura mis la boîte dans une caisse, comme avaient été mis en caisses amoncelées la plupart des autres cadeaux de mariage.

*
* *

Faits dans lesquels les indications fournies par les sujets métagnomes ne peuvent pas, ultérieurement, être jugées, soit qu'elles manquent de précision, soit en raison des difficultés des recherches.

J'en donnerai, comme exemples, deux faits qui, en tant qu'événements, furent de *notoriété publique* et, en raison de cela, me permettront d'émettre des considérations qu'il faut connaître quand on a recours à la connaissance paranormale à l'occasion d'événements de cette sorte.

I. — Le premier de ces deux faits se réfère à la retentissante affaire Seznec-Quemeneur, dont pendant deux ans (1923-1924) toute la presse s'est occupée.

Je rappelle l'événement. Le 25 mai 1923, Seznec, maître de scierie à Morlaix, prit dans son automobile, pour le mener à Paris en vue d'affaires, P. M. Quemeneur, conseiller général du Finistère, marchand de bois. A 21 heures, ils dînèrent à Houdan (30 kilomètres environ de Paris). Trois jours après, le 28 mai, Seznec rentrait de nuit à Morlaix, disant que son compagnon l'avait quitté à

Dreux, pour prendre un train. Depuis le 26 mai, Quemeneur n'a plus été revu.

Bientôt soupçonné, puis interrogé et surpris à mentir, Seznec fut arrêté. Après une longue enquête, il comparut aux assises du Finistère le 24 octobre 1924. Malgré ses persistantes affirmations d'innocence, les présomptions du crime commis par lui furent telles que le tribunal le condamna aux travaux forcés à perpétuité.

Le corps de Quémeneur est resté introuvable.

Pendant que la presse annonçait l'ouverture prochaine du procès, le journal *La Liberté* me demanda si j'acceptais de faire l'essai de la faculté d'un métagnome en vue de la découverte du corps du présumé assassin. Bien qu'opposé systématiquement, pour des raisons que je donnerai plus loin, à l'emploi de la métagnomie sur des événements de notoriété publique, je pris intérêt à cet essai.

Il donna lieu à neuf séances, avec Mme M. Comme toutes les séries d'expériences en conditions variables, cette suite de séances publiées *in extenso* serait riche d'enseignements, mettant particulièrement en relief les variations de la production de la métagnomie en fonction des variations du contenu mental de l'expérimentateur. Mais cela prendrait trop de pages et, de plus, se serait déborder la voie limitée dans laquelle je veux faire avancer cet article. Je me bornerai donc, pour le but ici visé, à exposer le fait, ne citant que deux passages du compte rendu de deux séances.

Conditions générales des expériences. — Mon contenu mental fut, dans les trois premières séances, celui résultant de la lecture des journaux jusqu'en septembre 1923. Je pensais, comme tout le monde, que Seznec avait tué et fait disparaître son compagnon.

Mme M..., sujet métagnome employé, connaissait certainement l'événement, mais fut laissée par moi entièrement ignorante de l'affaire sur laquelle je l'incitai à travailler.

Je me servis, alternativement, comme objets excitateurs de son travail mental, d'une photographie de Quemeneur, d'une photographie de Seznec et d'un morceau de garniture intérieure de la voiture.

Les photographies furent mises en mains de Mme M..., figures en dessous, dans la pénombre d'une chambre, rideaux fermés.

Extraits du compte rendu de la séance (26 septembre 1923) :

Demande. — « Je mets sous votre main une photographie. — Dites-moi la vie actuelle de la personne photographiée? » (C'était la photographie de Seznec).

Mme M. répond immédiatement : « J'aperçois un homme relativement jeune encore. A l'heure où je parle, cet homme est couché dans une chambre, il n'agit pas, il vit dans l'inertie, dans la souffrance. La pièce où je le vois est petite, étroite, c'est froid autour de lui, c'est nu, ce n'est pas dans une habitation ordinaire, les murs sont blancs, cette chambre ressemble plutôt à un couloir qu'à une chambre, on dirait que cette maison est comme un hôpital... Commme c'est étrange ce qui se passe autour de cet homme !. . Il souffre d'abord d'une grande crainte. Autour de lui il y a une grande agitation. Il y a une terreur dans cet être, terreur pour certains hommes qui entrent très souvent auprès de lui. Au moment où je parle, il y a un silence complet autour de lui. Son cerveau est très agité. Je le sens rempli de crainte et de chagrin.

« On dirait que cet être va souffrir encore. Je vois des angoisses presque insurmontables dans la suite. Comme c'est triste ! On dirait qu'il est constamment dans la souffrance.

« Il y a un grand bouleversement dans sa vie, une lutte actuelle avec des hommes, lutte grave menaçant son existence. Il y a comme un grand procès de la plus haute gravité. Comme c'est grave ! Comme c'est triste !... Rien de plus ne m'apparaît. »

D. — « Vous parlez d'un procès, que s'est-il donc passé ? »

Mme *M.* — « *Cet être a fait quelque chose de mal. Au moment où je le regarde, c'est comme un captif. Il a peur. Il sait qu'il va avoir un procès. Il est pour ainsi dire au début d'un procès. Il pense à un autre homme qui n'est plus ; c'est ce qui le plonge dans le désespoir. . Mais c'est comme un meurtre qui m'apparaît !... oui ! cet être a à répondre d'un autre homme, d'un mort, oui !... Cette mort est déjà un peu éloignée. C'est affreux ce que je vois ! Il y a une mauvaise action de cet homme. Il y a un autre homme qui tombe !*

« *Celui dont je touche la photographie, c'est un homme miné, à la figure défaite, aux traits ravagés, accentués, à la bouche assez grande.*

« *L'homme mort m'apparaît comme grisonnant, à la physionomie plutôt colorée, aux traits assez réguliers et doux, face un peu large, front très dégagé.*

« *Il y a eu une lutte terrible sur une route. Puis je vois comme un spectacle horrible ! L'homme dont je tiens la photographie tue l'autre homme plus âgé que lui. C'est avec un couteau qu'il l'a tué. Il le jette dans une voiture. Il roule. Il arrive à un bois où il y a quelques arbres récemment coupés. A un endroit il y a comme un fossé, des pierres éboulées tout près... Là il enfouit l'homme mort dans un trou...* »

Dans les deux séances qui suivirent (28 et 29 septembre), je m'efforçai d'obtenir de Mme M... une indication de plus en plus détaillée du chemin parcouru par l'automobile, depuis le dîner à Houdan jusqu'au lieu où, selon elle, était le cadavre.

Le lieu du cadavre elle le décrivit avec beaucoup de détails. Quant aux routes et chemins à parcourir pour s'y rendre, le rédacteur de *La Liberté*, qui assista à ces deux séances, et moi, crûmes que ce que Mme M... en avait dit suffirai vraisemblablement pour juger, en vrai ou en faux, la valeur de ses informations.

Nous nous rendîmes à Houdan. L'exploration des environs nous causa une forte déception. La campagne y est si dépourvue de détails caractéristiques qu'il eût fallu, faute de noms de lieux de la détermination précise des routes et des distances, un exposé si minutieux des routes et chemins à suivre, des maisons, de tout ce qui pouvait être repère, qu'un tel prodige ne pouvait guère être attendu.

Après quatre séances et deux après-midi employées à parcourir les environs de Houdan en automobile, Mme M... nous donna la séance suivante, qui réfléta notre connaissance meilleure des lieux et sembla fournie d'indications plus précises.

(17 octobre 1923). — « *...Je les prends à l'auberge (de Houdan)... Ils la quittent... Ils font à pieds une vingtaine de mètres... Ils montent tous les deux dans la voiture. La voiture part dans la direction où elle était tournée... Elle passe devant quelques maisons, prend la grande route comme si elle se dirigeait directement vers Paris... Puis, un peu plus loin, au lieu de continuer sur cette route large et droite, elle s'engage à* droite *dans une autre route. Là elle marche à bonne allure. Dans l'esprit de celui qui ne conduit pas, la voiture va vers Paris. Brusquement elle s'arrête. Le drame que j'ai décrit se passe... La voiture repart à vive allure avec l'homme tué dedans... Il n'y a plus de maisons. Elle arrive à un chemin de terre dont tout un côté est comme un mur de terre, et là, en suivant ce chemin, elle arrive à un bois. L'homme qui a tué y reste une grande partie de la nuit.*

« *Pour résumer ; la voiture a marché tout d'abord sur la grande route vers Paris. Elle a pris la première route à droite et c'est sur la gauche de cette route qu'elle a pris le chemin de terre.*

« *Sur ce chemin de terre il a arrêté sa voiture. Il a éteint ses lumières, est entré dans le bois et a travaillé dans le ravin.*

« *Si l'on trouve le bois, on trouvera tout de suite le ravin.*

« *Le bois n'est pas très grand. Il arrive en pointe. Le chemin de terre le traverse dans sa pointe, C'est là qu'est le cadavre. A droite du chemin on trouvera un creux. C'est là ! Il y a quelque chose de noir comme une branche très basse, ou coupée ou tombée, par terre en travers du ravin... Non loin, il y a un gros tronc d'arbre debout... la branche est à 50 centimètres du cadavre, pas plus. Le ravin est presque parallèle au chemin... Le corps est dans la paroi du ravin la plus près du chemin.* »

Une autre exploration des environs de Houdan, conformément aux indications de Mme M... — et en d'autres directions, pour le cas où il y aurait eu vérité sur le lieu du corps et erreur quant au chemin pour s'y rendre — nous découragea de persévérer.

Dans un périmètre de huit kilomètres, nous vîmes un peu partout des petits bois, ce qui est banal, mais nulle part le chemin de terre à paroi de terre coupant un bois dans sa pointe. Et nous conclûmes que s'il y avait bien des chances pour que Quémeneur gise quelque part dans cette campagne, puisque Seznec fut vu à l'aube, qui suivit la nuit du probable crime, à huit kilomètres de Houdan (à La Queue-des-Yvelines); s'il était possible que sa tombe fut la paroi d'un ravin d'un des bois environnant Houdan (les terriers de lapins y sont nombreux, et certains d'entre eux sont des tombes presque prêtes), les indications générales et inutilisables fournies par Mme M... dans la première séance pouvaient être vraies, mais celles qui dans la suite allèrent vers de plus en plus de précision furent vraisemblablement le produit de son cerveau de métagnome travaillant sur notre contenu mental progressivement enrichi de notions sur les lieux visités.

A mesure que notre pensée s'est fournie de connaissances, à mesure nous sommes devenus, par jeu diapsychique, des incitateurs inconscients d'erreurs.

Malgré toutes nos précautions en vue de ne pas fausser le travail métagnomique, nos efforts, par insuffisance du métagnome et difficulté pratique du fait, aboutirent pratiquement à un échec.

II. — Nungesser et Coli quittèrent héroïquement le Bourget, le dimanche 8 mai 1927, au matin, pour tenter de réunir, dans un seul vol, Paris avec New-York.

Le 10 mai, nulle nouvelle des audacieux aviateurs n'était parvenue à Paris. Le commandant C., durant la guerre chef d'une escadrille dont faisait partie Nungesser, me confia, pour essai métagnomique, un livre que ce dernier lui avait envoyé avec quelques lignes de dédicace.

Le mercredi 11 mai, à 9 heures du matin, quand Mme M... fut en hypnose et qu'une demi-obscurité fut faite dans la pièce, je sortis ce livre de ma poche et engageai une main de Mme M... entre la couverture et la feuille de garde, n'entr'ouvrant le livre que juste ce qu'il fallait pour que sa main fut au contact des lignes écrites.

— « Mettez vous, dis-je à Mme M... en rapport avec la personne qui a écrit les lignes sur lesquelles j'appuie votre main ? »

Mme M. — « *J'ai la vision d'un homme jeune, assez grand, blond... que faut-il voir ?* »

D. — « Voyez ce qu'il fait en ce moment ? »

Mme M. — « *...Ah ! comme il est éloigné ! Comme c'est loin ! Une grande, une immense distance !... Il n'a plus conscience de lui... c'est une vision très pénible !*

D. — « Dites ce qui s'est passé ? »

Mme M. — « *...Si je remonte à très peu de temps avant, je vois cet être grand, blond, fort, et aussi un autre... Ils s'en vont... C'est le vide, un grand vide, c'est l'espace !... C'est clair d'abord. Ils sont dans l'espace comme une forme blanche, longuement... longuement.. Puis c'est la nuit... Ah ! c'est comme un choc !... puis de l'eau... la mer... des cris... Des êtres en bateau s'approchent... on retire*



un homme sans connaissance et aussi un autre... Ils sont inanimés. Ils n'y a plus d'avenir pour eux .. Il n'ont plus de vie... »

D. — « Quelle a été la cause de cet accident? »

Mme *M.* — « *...Un gros brouillard très épais... puis du feu... puis un choc... c'est tout ce que je peux voir...* » (1).

C'est maintenant le moment d'émettre qnelques considérations sur les difficultés qui entravent l'emploi des métagnomes dans la solution de certaines énigmes qu'on veut leur faire résoudre.

Ces difficultés sont à la fois pratiques et psychologiques.

Lorsqu'un métagnome révèle, par ses moyens paranormaux, l'affection organique, le caractère, l'intellectualité, certains événements de vie en cours, passés ou futurs d'une personne, les indications se jugent, en général, aisément, l'enquête étant facile. Il en est très rarement de même quand on attend d'un métagnome qu'il désigne et fasse trouver un criminel, un délinquant quelconque, qu'il donne les repères déterminant exactement l'endroit d'un cadavre caché, d'un objet disparu, etc... En de tels cas, il faudrait le même degré de précision que nous exigerions de quelqu'un ayant pris connaissance des choses par l'usage ordinaire de ses sens et de sa raison.

Dans le fait Quemeneur-Seznec, par exemple, nous fûmes amenés, par le but que nous nous donnions de trouver le corps du supposé assassiné, à tenir pour d'intérêt secondaire tout ce qui ne menait pas à ce but. Nous ambitionnions que le métagnome refît en imagination le trajet effectué par Seznec dans la nuit énigmatique, qu'il décrivit les choses repérant le chemin parcouru comme s'il les voyait avec ses yeux. Même en supposant que tant de détails précis eussent pu être obtenus, peut-être eut-il manqué les noms des villages jalonnant le trajet, si la course du criminel l'avait mené loin de l'auberge du départ?

Ceux qui n'ont jamais participé à une recherche de ce genre ne peuvent pas se faire une idée de la difficulté, sur le terrain, de mettre à profit les indications métagnomiques *quand elles sont vraies*. Il est assez rare qu'un lieu ait des caractéristiques si exceptionnelles que les signaler suffise à faire trouver. A entendre le métagnome décrire l'endroit où est un cadavre, on imagine que, s'il dit vrai, ce n'est qu'un jeu de s'y rendre et de découvrir. Nombreux sont les cas où l'essai mène tôt à la déception et à l'abandon de chercher, car au moment de s'en servir on s'aperçoit que les indications crues précises ne le sont pas. On explorera avec soin, par exemple, un espace circonscrit de terrain, on fouillera le sol en un ou deux endroits, mais l'aléa de la découverte et aussi l'idée de beaucoup de temps et d'argent à dépenser, indépendamment d'autres motifs plus pro-

(1) A la date où j'écris ces lignes (9 juillet), deux mois se sont écoulés et nous ne savons rien de la disparition de nos courageux aviateurs. S'il est possible que leur fin ait été celle dite par Mme M..., il est bien peu probable que les cadavres ont été tirés de l'eau ; après tant de jours écoulés la nouvelle nous en serait venue.



hibitifs, font qu'on n'envisage même pas d'explorer un grand espace de pays, de remuer la terre de tout un champ, ce à quoi on serait amené parfois si l'on voulait juger au fond la valeur des informations trop grossièrement indicatives du métagnome.

Quand, autour de Houdan, nous eumes passé plusieurs après-midi à parcourir lentement trois routes, sur 8 kilomètres environ pour chacune, et à suivre les chemins de terre qui s'y amorçaient, jusqu'à ce que nous nous fussions assurés qu'ils n'aboutissaient pas à l'angle du bois signalé, nous nous arrêtâmes, ayant pris conscience du temps considérable qu'il faudrait dépenser pour étendre notre recherche sur le rayon de 20 à 30 kilomètres représentant l'espace que Seznec, emportant le corps de sa victime dans sa voiture, avait peut être franchis.

Il faut que la recherche soit relativement facile à faire, pour que le sujet métagnome fasse œuvre utile. C'est cette condition, ajoutée à la vérité des indications métagnomiques, qui fit trouver ce que l'on cherchait, dans les cas que j'ai plus haut rapportés.

Le banquier Víctor W..., sur la description qu'en fit Mme M..., n'eut pas de peine à identifier son employé indélicat, lequel, de plus, en continuant ses vols provoqua sa prise en flagrant délit.

Si la Comtesse de X... trouva son mari, ce fut parce qu'un détective, dont l'intervention fut suggérée par l'indication de Mme M... compléta par ses investigations le renseignement trop général du métagnome ; et si, plus tard, elle l'emporta dans le conflit judiciaire conjugal, ce fut encore grâce à Mme M... sans doute, mais aussi parce qu'une femme de chambre lui apporta spontanément le paquet de lettres compromettantes.

Quand, ayant déjà et vainement fouillé la forêt de 100 hectares, les gardes du Baron L. Jaubert explorant le secteur limité par les indications de Mme M..., trouvèrent le corps du vieillard Lerasle, ce fut certes parce que l'un d'eux reconnut qu'un endroit répondait par son apparent rocher, la pente du terrain, un gros arbre, un ruisseau à renflements circulaires, etc., à la description de la voyante, mais ce fut aussi parce que le cadavre était *sur le sol*. Il eut été enfoui dans la terre, surtout à surface arrangée, qu'ils ne l'auraient certainement pas découvert.

Mis à part les cas dans lesquels il est impossible de vérifier, de quelque exactitude soient-elles, les indications métagnomiques, c'est, pour tous les autres cas, la précarité de la faculté des métagnomes qui la rend pratiquement inutilisable. Il en sera ainsi, sauf la rare exception d'un sujet remarquablement doué, jusqu'à ce que la découverte des causes physiologiques déterminant la propriété de connaissance supranormale nous mettent en conditions d'en obtenir le rendement optimum.

En attendant que soit atteinte cette étape, on augmenterait vraisemblablement la proportion des succès en suppléant au manque de précision du *métagnome assis* par l'emploi complémentaire du *métagnome marchant*, ce dernier n'étant autre que le sujet entraîné à solliciter son psychisme à

faire connaître par un signal (mise en mouvement d'une baguette ou d'un pendule), le lieu exact d'un gisement quelconque souterrain. N'est-il pas logique d'espérer qu'un baguettisant très bien doué, à la manière de Jacques Aymar, serait parfois susceptible d'effectuer la localisation en se déplaçant sur le terrain préalablement indiqué par un métagnome du genre de Mme M. ?

*
* *

Les faits de connaissance supranormale, dont il a été jusqu'ici question dans cet article, répondent donc à trois catégories :

Ceux dans lesquels le Métagnome fournit des indications faisant trouver ce qu'on cherche.

Ceux dans lesquels ses indications, trop incomplètes et imprécises pour être utiles, sont reconnues vraies, après que des circonstances favorables ont fait trouver ce qu'on cherchait.

Ceux dans lesquels ses indications, vraies quant à ce que les expérimentateurs savent de l'événement, resteront injugées quant à l'inconnu, parce que la vérification ne peut se faire.

Ici se terminerait cet exposé si, à l'instar de beaucoup de métapsychistes, je ne retenais que les cas à succès et écartais les autres.

Du point de vue simplement utilitaire, il serait désastreux de procéder ainsi, car il est aussi important de connaître les formes de l'erreur — laquelle est fréquente — que les aspects des vérités.

Et en ce qui regarde l'étude, ce serait la supprimer. Nul enseignement n'est venu des collectionneurs de faits impeccables ; leurs œuvres, utiles à démontrer que la connaissance supranormale existe, ont par ailleurs ceci de néfaste qu'elles incitent, sur le seul aspect narratif des faits, à des explications fantaisistes et attardent à des hypothèses inertes.

Le travail mental des Métagnomes est loin de la simplicité que lui accordent certaines hypothèses imaginant que la connaissance supranormale se construit à l'instar de l'ordinaire connaissance, c'est-à-dire par élaboration des informations venues au cerveau par la voie d'un sens inconnu, ce qui ne rend pas plus intelligible la connaissance paranormale des événements passés et futurs. L'expérience, jusqu'à ce jour, nous a seulement appris ceci : que les Métagnomes tirent leurs informations supranormales, partie d'une source X, sur le mystère de laquelle il serait prudent que tout le monde s'accorde, partie du psychisme des autres êtres humains, étant bien entendu qu'il nous est encore impossible de nous rendre compte à partir de quel moment cette dernière influence cesse d'agir puisque nous n'en avons pas encore déterminé l'étendue.

Quand certains facteurs inhibitifs s'opposent à ce que le psychisme du métagnome communique avec la source X d'où lui viendraient les notions vraies des réalités normalement inconnaissables, alors le cerveau du métagnome a tendance soit à refléter le contenu conscient ou subconscient (ces

mots étant entendus dans leur sens classique) du psychisme d'autrui, soit à construire des fabulations sans aucun rapport ou de peu de rapport avec la réalité à connaître.

Ce qui va suivre montrera ce que produit, à l'égard des sortes d'événements envisagés, le travail métagnomique perverti.

*
* *

Faits dans lesquels les indications fournies par le métagnome viennent toutes du psychisme d'autrui.

Si l'on ne connaît la faculté de connaissance supranormale que par lectures, on ne peut pas savoir combien les sujets métagnomes sont de féconds détecteurs de la pensée d'autrui. Pour peu que les conditions d'une expérience rendent difficile leur mise en rapport avec la source inconnue d'où leur vient la prise de connaissance du vrai, c'est dans un psychisme étranger qu'il est porté à saisir les notions de l'événement à propos duquel on essaie de mettre sa faculté en action. Cette prise d'information dans la pensée d'autrui n'est pas gênée par la distance, contrairement à l'opinion de ceux qui imaginent « éviter la télépathie » en n'acceptant auprès du métagnome en travail que des personnes ignorant tout de l'événement à connaître. Quand l'assistance ignore, le sujet prend souvent *au loin*, dans un ou dans plusieurs psychismes, les indications à fournir. Cela, inapparent dans les cas où la *notion vraie* des choses est contenue dans un psychisme proche ou distant du sujet, se manifeste d'une manière indiscutable quand, ce qui est très fréquent, les indications fournies par le métagnome sont sans rapport avec la réalité des choses. En ces cas, il est aisé de s'assurer que le sujet n'a pas pris connaissance de la vérité d'un événement, mais d'une *réalité mentale* : opinion fausse.

Lorsqu'il reçoit ainsi ses informations d'un autre psychisme, les indications que fournit le Métagnome ne concordent avec le vrai que dans la proportion où ce psychisme étranger sait ce vrai. Puisque, dans les cas ici envisagés, ce qui leur est demandé est en parti connu et en partie inconnu du demandeur, il arrive que la production métagnomique ainsi faussée est un mélange de vérité connue et de supputations conscientes ou subconscientes erronées (1).

Si prodigieuses sont quelquefois l'abondance et la fidélité de reproduction des notions mentalement puisées par le métagnome chez autrui,

(1) Je dis : supputations conscientes et subconscientes, parce que ces deux modalités fonctionnelles du psychisme humain, au sens où l'entend la psychologie classique, construisent souvent, sur même données sensorielles, des conceptions du réel différentes. Cette constatation se fait fréquemment dans la pratique expérimentale de la métagnomie. Beaucoup d'apparentes « erreurs par fabulation » du Metagnome sont en réalité des reflets fidèles des constructions imaginatives subconscientes de l'expérimentateur ou de quelqu'un mêlé à l'événement.

qu'il en résulte des documents psychologiques d'aspect aussi merveilleux que s'il y avait eu saisie du vrai.

Considérée dans cette déviation diapsychique (1), le travail métagnomique est le champ d'étude de la télépathie le plus fertiles en enseignements divers qu'on puisse souhaiter. Il n'est pas superflu de le redire à chaque occasion, puisque ce préjugé persévère que la télépathie est un phénomène rare, restreint, et extrêmement difficile à obtenir.

Ma documentation sur ce point représenterait de nombreux gros livres. Je me bornerai à donner une idée de la fréquente *erreur par diapsychie* en résumant deux faits.

I. — Dans l'hiver de 1923, j'emmenai chez Mme M. Mme de G. pour essai de trouver un bijou disparu.

Un petit écrin est mis en mains de Mme M., en hypnose. Cette seule question lui est posée : « Voici une boîte vide, dites ce qu'est devenu ce qu'il y avait dedans ? »

Immédiatement Mme M. fit une description du bijou, que Mme G. reconnut exacte. Puis elle décrivit une scène de vol et les voleurs. Ceux-ci, mari et femme, faisaient partie, disait-elle, du personnel de la maison à l'époque où le bijou disparut, ils quittèrent peu de temps après le service. Le bijou a été emporté et pour toujours.

La description des gens fut si précise que Mme de G. n'eut pas de peine à reconnaître un ménage de domestiques qui avait été non pas à son service, mais au service de sa fille, habitant le même hôtel particulier. Ces domestiques avaient quitté leur maison pour un autre emploi, deux ou trois mois après la disparition du bijou. Les révélations de Mme M. exprimaient une réalité très vraisemblable.

Dans l'automne de 1924, Mme de G. m'écrivit, de son habitation de campagne, qu'en rangeant une armoire, fin des vacances, elle avait trouvé, fort étonnée, dans une boîte à chapeau le bijou cru volé. Le couple domestique désigné par Mme M. n'avait jamais séjourné dans ce château.

II. – En novembre 1926, le Dr V. mit en mains de Mme M. une bague, lui demandant, sans plus de précision, de parler de la personne propriétaire de cette bague.

Mme M. lui dit aussitôt que c'était la bague d'une jeune fille au sujet de laquelle on était fort inquiet. Dans un pays montagneux, dit-elle, où elle était avec ses parents, elle est partie un jour et n'est plus revenue. On croit à un accident. Il ne faut pas s'inquiéter. C'est une jeune fille à l'esprit dérangé ; elle a fait une fugue. C'est une fuite de malade. Elle va écrire dans deux ou trois jours. On ira la chercher. Elle sera à soigner.

C'était la première fois que le Dr V. se servait d'un sujet métagnome. Il fut très surpris de l'exactitude de la saisie du fait pour la partie qu'il connaissait.

Quant à l'explication de la disparition par une fugue névropathique elle lui semblait d'autant plus vraisemblable que l'idée lui en était venue.

Huit jours environ après cette séance, le Dr V. m'annonça qu'on venait de trouver le corps de la jeune fille dans le fond d'une crevasse. Il n'y avait eu de fugue que dans son espoir qu'il en fût ainsi. La jeune fille avait trouvé la mort dans un accident de montagne.

J'avais, bien entendu, prévenu, avant séance, le Dr V. de ne donner aucun espoir à la famille dans le cas de révélations optimistes de Mme M. capable de

(1) Diapsychie : passage direct de pensée d'un psychisme à un autre (E. Boirac).

saisir la vérité des choses aux sources mystérieuses du vrai, capable aussi d'en prendre les fausses apparences dans la fabulation du psychisme d'autrui construite autour de désirs et de craintes.

Avec les faits de cette sorte, nous sommes encore en pleine production métapsychique, car si le métagnome manque la prise de connaissance de la réalité des choses, il saisit néanmoins, par d'autres voies que les voies sensorielles connues, la pensée du psychisme d'autrui, c'est-à-dire une *réalité mentale*.

Combien j'ai vu se produire de déviations métagnomiques de ce genre ! On peut dire que cette viciation du travail mental de la connaissance supranormale est commandée surtout par la force des désirs conscients ou subconscients qui, chez les intéressés, imposent leur influence. Beaucoup de personnes ont vainement espéré voir revenir un fils, un frère, un mari, un ami disparus dans la tourmente de la guerre, après qu'un métagnome leur eût décrit les circonstances vraies de la disparition, circonstances connues et parfois inconnues. D'autres personnes ont fouillé des lieux, parfaitement décrits, pour y chercher, vainement aussi, le trésor caché dont, pour quelque motif, l'idée de possibilité leur était un jour venue dans l'esprit et que le métagnome a cueillie vivace dans leur subconscience et tout organisée en détails vraisemblables.

Plus l'événement donné en but à la faculté métagnomique tient, pour ainsi dire, au cœur de l'expérimentateur, plus la perturbation par diapsychie a de chance d'entrer en jeu.

C'est par un même processus psychologique que les sujets métagnomes saisissent beaucoup plus aisément, dans l'avenir d'un individu, la vérité des événements fortuits et sans lien apparent avec le présent, pour cela inimaginables, que le véritable déroulement d'un événement en cours, lequel est toujours consciemment et subconsciemment supputé par la personne intéressée.

Sachant le déterminisme psychologique des faits ci-dessus, il faut se garder de ne jamais juger quelqu'un d'après ce qu'un métagnome, aussi bien doué soit-il, en dit. Toute information venue de cette source doit être regardée comme une *indication à contrôler*, et, dans le cas de contrôle impossible, il faut résolument s'en débarrasser l'esprit. La possibilité fréquente d'erreurs serait une source de trop d'injustices, et de la pire sorte, puisqu'elle laisserait le soupçonné ignorant du soupçon et hors d'état de jamais s'en laver.

De ce point de vue apparaît donc un des côtés néfastes de l'usage utilitaire de la métagnomie. Des gens malveillants reçoivent des sujets les reflets de leurs mauvais jugements. Des névropathes du type « persécutés » peuvent y trouver la confirmation de leurs interprétations et la dangereuse désignation de leur supposé persécuteur.

Faits dans lesquels le métagnome fabule sur son propre fonds.

Il arrive parfois que le métagnome ne se met en rapport ni avec la source X d'où lui vient la connaissance paranormale du réel, ni avec les plans classiques des psychismes d'autrui d'oú lui viennent les notions aléatoires du réel. En de tels cas, le mieux qui puisse arriver c'est que le cerveau du métagnome reste au repos; alors aucune image informatrice ne survenant, on l'entend dire : « rien ne me vient ». Il n'en est pas malheureusement, toujours ainsi. Libérée de l'emprise ordinaire du conscient et non mise au service des influences génératrices du travail métagnomique, son activité cérébrale se déclanche parfois pour un travail sur son propre fonds, créant une fabulation de toutes pièces. La construction imaginative est souvent si merveilleusement coordonnée et sa représentation mentale si forte, que le métagnome ne peut pas se rendre compte qu'il fabrique de l'erreur; son travail mental étant de subconscience, il n'est pas plus responsable de la production du faux que de celle du vrai.

Citer de longs exemples de cette modalité de l'erreur, totalement fabulatoire, serait superflu. J'en ai fourni des échantillons typiques dans le livre *La Connaissance supranormale*. Un seul ici suffira pour faire comprendre le coordonné et l'étendue de la fabulation.

Le 25 mars 1927, j'envoyai à M. Gravier, président de la Société d'Etudes psychiques Polonaises, un morceau d'étoffe de 5 cm. × 2 cm. environ, pour une expérience avec Mlle S, jeune fille produisant des phénomènes de connaissance paranormale remarquables.

Désirant aller droit au but, je donnai à M. Gravier quelques notions devant lui permettre de poursuivre la tentative jusqu'à ce que le sujet soit tombé, par ses moyens spéciaux, sur le fait. « Un homme est disparu, lui écrivai-je. On a arrêté des personnes soupçonnées de l'avoir assassiné. Les présumés assassins nient. La police a vainement cherché le corps du disparu. Le but serait d'obtenir de Mlle S. des précisions *qui le feraient trouver* ».

Le 6 avril 1927, M. Gravier m'envoyait cette lettre :

« J'ai fait l'expérience demandée avec Mlle S. En voici le compte rendu : Mlle S... prend le morceau d'étoffe qu'elle applique sur son front. Elle regarde dans une boule de cristal et, après quelques secondes, elle dit :

« *C'est d'un homme connu à Paris qu'il s'agit, la police s'intéresse à sa disparition. Il a un regard vif, des yeux foncés, châtains, le nez aquilin, long, lèvres un peu épaisses, serrées, le menton pointu, le front bas. Sur l'omoplate gauche, il porte une cicatrice depuis son enfance, provenant d'un choc. Il avait beaucoup d'ennemis.*

« *Il ne vit plus, une femme l'a tué avec l'aide d'un autre homme. On lui a donné un poison à boire.*

« *C'est une fort jolie femme qui a commis le crime, de grands yeux bleus tombant un peu sur le vert. C'était sa maîtresse. Elle a une petite bouche, un nez court mais bien formé, un visage oblong. Elle porte en général de grands chapeaux. Elle est de taille moyenne, corpulence plutôt maigre.*

« *Je ne sais pas si c'est une rue, mais je vois écrit : (ici Mlle S. dicte, lettre par lettre, Duparé, puis au bout d'un moment elle corrige Duperré). Cette femme demeure*

dans cette rue avec une autre dame de forte corpulence et ayant des moustaches très marquées. La maison porte un numéro avec 7 à la fin, ce peut être 7, 17 ou 27, mais je ne vois pas le premier chiffre. Elle habite au deuxième étage.

« C'est dans cet appartement qu'a lieu le drame qui a commencé par une querelle. Cette femme avait un autre amant. Quand elle a empoisonné le premier, le deuxième est entré en scène et a apporté une grosse valise de couleur brune. Ce deuxième monsieur était en uniforme militaire.

« Je ne vois pas bien si l'on a coupé les jambes de l'homme tué, ou bien si l'on a brisé les jointures, toujours est-il qu'il a une position très bizarre dans la valise où on l'a mis. C'est épouvantable ! Il est tout plié, comme cassé. On a recouvert le cadavre d'une toile à sacs, puis on a emmené la valise à la gare. Cet homme, militaire, a de petites moustaches noires, mais ce n'est point un vrai militaire, son costume est un travestissement.

« L'homme a expédié la valise et cette valise porte un numéro. Elle est de couleur brune, à couvercle bombé, comme un malle. Cette valise est envoyé à un port de mer. Je vois beaucoup de navires. La valise me semble porter le numéro 2499, l'on me donne les numéros en me faisant voir les chiffres à rebours, d'abord 9, puis 9, puis 4, puis 2.

« La valise ne va pas plus loin, on trouvera, par suite de l'odeur que le cadavre dégage.

« On a enlevé tous bijoux et documents du mort,

« Le soi-disant militaire a sur la joue droite un signe noir faisant l'illusion d'un grain de café brûlé. C'est un voleur recherché depuis longtemps par la police. C'est un bel homme.

« Le mort avait famille. Cette famille savait la liaison de ce monsieur.

« La rue me paraît être dans une circonscription qui porte le n° XVI ou XIV.

« La valise est allée à la gare en automobile, le militaire a descendu la valise lui-même.

« Il y a des personnes arrêtées, mais elles ne sont pas coupables. »

Le morceau d'étoffe que j'avais envoyé à M. Gravier venait d'un gilet de l'encaisseur Després, du Perreux, près de Nogent-sur-Marne, disparu le 28 février 1927, pendant une tournée d'encaissement pour une banque de Nogent.

On sait que son cadavre fut retiré de la Seine, à Bercy, dans Paris, le 13 avil, il était ficelé dans un morceau de toile. Jeté vraisemblablement dans la Marne, près de Nogent, un bateau avait dû l'entraîner dans Paris.

Deux platriers du Perreux, et la femme de l'un d'eux, accusés du crime étaient en prison.

A part les données que j'avais communiquées à M. Gravier pour qu'il jugeât si la faculté du sujet travaillait sur le but utile : *trouver le disparu*, tout ce qui vint à la conscience de Mlle S. fut une fabulation.

Cet exemple de métagnomie pervertie n'est pas un pur échantillon du genre « fabulation totale », puisque on y rencontre épars, servant de canevas fondamental, les éléments du réel que ma lettre avait fournis à M. Gravier : « homme disparu, corps non retrouvé, assassins présumés arrêtés. » Toutefois, cet exemple donne une idée suffisante de la capacité constructive des psychismes métagnomes. De plus, et c'est pour cela que je l'ai choisi, il va servir de base de comparaison avec la production de deux autres séances métagnomiques faites à propos du même événement, ce qui montrera au lecteur que le sujet métagnome révèle d'autant plus de vérités, dans ses séances engendrant en définitive une erreur, que l'esprit de l'expérimentateur, ou des assistants, en contient.

Faits dans lesquels le métagnome fabule sur des données puisées par diapsychie dans le psychisme d'autrui.

Les faits de *fabulation totale* s'effectuent surtout quand l'expérimentateur (1) ignore de quoi et de qui il s'agit, condition, par ailleurs, la plus favorable à la production de métagnomie pure.

Mais quand l'expérimentateur sait quelque chose de l'événement à éclaircir, la perturbation du travail métagnomique produit le plus souvent une fabulation sur données mentalement fournies par l'expérimentateur. Parfois, celui-ci ignorant tout, la suggestion mentale des données connues sur l'événement vient de quelque personne absente intéressée à l'événement, quel qu'en soit l'éloignement.

En de tels cas, le psychisme du métagnome travaille, pour ainsi dire, en deux périodes : par diapsychie, tout d'abord, puis par construction imaginative sur cette suggestion. Il en résulte des comptes rendus de séances bien propres à donner l'impression de vraisemblance, puisqu'une partie des indications exprimées par le sujet est tout de suite jugée conforme au réel connu. Souvent, dans cette variété de productions d'erreurs, il est impossible de déceler si la fabulation vient du psychisme de l'expérimentateur ou si elle s'est faite dans celui du métagnome, ce dernier étant un réflecteur prodigieux des constructions subconscientes d'autrui.

Voici deux exemples du travail de deux métagnomes sur même événement que ci-dessus. On y verra une saisie de notions vraies du réel, connues de l'expérimentateur, de la construction fantaisiste sur ces données, et aussi — ce sur quoi j'émettrai plus loin quelques considérations utiles — des précisions fournies par le sujet à partir du moment où, reconnaissant l'événement dont il s'agit — parce que de notoriété publique — il est porté à ajouter ce qu'il en sait.

I. — Le 9 mars 1927, dans une séance devant un groupe de personnes (18 personnes) à l'Institut Métapsychique, je mets en mains de Mlle L. un gilet en lui demandant de parler de la personne à qui il appartient.

Ce vêtement, que je venais de recevoir du Dr Rhem, était de l'encaisseur Desprès, ci-avant cité, disparu le 28 février 1927. Il n'avait rien de caractéristique qui put faire office de suggestion. Ce n'était pas un gilet d'uniforme.

Seul, je savais de qui était ce gilet.

C'était la première fois qu'en public, condition la plus mauvaise, je faisais travailler un métagnome sur un événement en cours. Mlle L. ne disposait d'aucun indice pour soupçonner de quoi il s'agissait.

Ayant palpé quelques minutes l'étoffe, elle dit :

« *Il y a de grandes couches de noir qui viennent. J'ai l'impression d'une chose mauvaise, d'un crime ou d'un suicide. Cependant, cet objet n'a pas dû en être témoin. Je vois de l'eau, eau sale, ce n'est pas la mer, c'est peut-être la Seine ou un*

(1) Je ne retiens que la condition de séance où il n'y a aucune autre personne auprès du métagnome que celle faisant l'expérience.



fleuve (1). C'est certainement un cas tragique. J'ai l'impression que la police est mêlée à cela (2)... Je vois des chiens qui flairent... cela me représente un paysage de Seine ou de bords de la Marne... c'est un paysage d'hiver, une chose qui peut être actuelle.

« Il y a eu comme un assassinat. Cet homme n'a pas été tué avec ce vêtement-là. Il a été garçon de bureau, dans une banque, petite banque de banlieue... Il a été attiré quelque part, dans un endroit assez solitaire, c'est vers quatre heures de l'après-midi à peu près. Il pénètre dans une maison, il n'en sort plus, etc, etc... (suit une description du crime que je ne puis citer, l'affaire n'étant pas encore jugée).

« Le corps a été jeté à l'eau, on a dû mettre des pierres pour l'envoyer au fond. J'ai l'impression que la tête et les viscères ne sont pas au même endroit. Il y a eu quelque chose d'enterré et autre chose jeté à l'eau.

« On trouvera le corps. Il n'a pas été happé par des bateaux. parce qu'il a été jeté dans un endroit où il y a des herbes... On a dû enlever la tête ou enlever différents membres qui ont été enterrés, d'autres choses ont été jetées dans l'eau... Si on retrouve le corps on le retrouvera sans tête... C'est près d'un chemin de fer qu'on retrouverait probablement la tête, parce que je vois un talus, des disques. Cela est le repère le plus précis que j'ai eu. Il faut faire des sondages pour retrouver le reste du corps... »

Dans cette séance il est donc arrivé que le contact du vêtement a provoqué chez Mlle L... le jaillissement d'indications générales vraies sues de moi et ensuite qu'elle a reconnu qu'il s'agissait d'un événement dont elle avait lu le récit dans les journaux. A partir de ce moment-là, elle a fourni la description précise des lieux, des gens et des choses que ses lectures lui avaient données. Quant à l'inconnu à déceler, il fut remplacé par de l'imaginé.

II. — Le 11 mars 1927, un morceau du même vêtement est mise en mains de Mme M..., en hypnose, qui n'a aucun motif de penser que je fais un essai de sa faculté sur un événement de notoriété publique du moment, ce qui, je le répète, est pour moi exceptionnel.

D. – « Parlez des occupations actuelles de la personne de qui je mets un objet dans vos mains ? »

Mme M. — « *...Je vois un homme. Je le vois à l'état passé... il n'est plus. Que faut-il dire ?* »

D. « Vous dites qu'il n'est plus. Il est bien quelque part. Où est-il ? »

Mme M. — « *...Il n'est pas très loin... Il est enfoui, pas dans l'eau, si l'on veut, mais tout près... Cet être a été tué de mort violente. La mort est venue par surprise. Il a été étranglé. Puis il a été transporté dans un endroit très humide, terrain mouillé ou très humide.*

On va le retrouver tout de suite. On est en train. On est tout autour de lui. »

D. – « Essayez de déterminer avec précision l'endroit ? »

Mme M. — « *...Il y a de l'eau et, tout près, comme une crevasse. Il est autant dans l'eau que dans la terre... Des hommes sont autour de lui en ce moment. Dans quelques heures on va le retrouver.*

« Il faut faire des sondages. Il faut qu'on soit au bord de l'eau. Il y a une crevasse, de la boue noire dans cet endroit... eau pas propre .. Il y a comme des morceaux de bois...

---

(1) Selon ce que disaient les journaux tout laissait croire aux lecteurs que le corps de Desprès avait été jeté dans la Marne.

(2) A partir de ce moment, Mlle L..., a certainement reconnu qu'il s'agissait de l'affaire Desprès, sa parole traduisant d'abord une lente prise de connaissance des choses, devint rapide, comme exprimant du tout élaboré.

« *On trouvera le corps replié sur lui-même, comme ligotté, avec des traces de strangulation sur le cou.* »

D. — « Donnez des points de repère précis pour arriver au lieu où est le cadavre ? »

Mme M. — « *...Prendre le bord de la Marne (1)... On descend une pente très douce par un chemin où il n'y pas place pour une voiture, c'est comme un petit sentier...*

« *...Il n'y a pas de maison de ce côté-là. En face, de l'autre côté de l'eau, on aperçoit un groupe de maisons. Ce côté-ci est isolé de tout pont. Par le petit sentier dont j'ai parlé, il faut aller à l'endroit où il y a des crevasses, comme si on y avait déterré des arbres. Il y a là une crevasse, comme un trou, c'est jonché de feuilles... Le cadavre est à cet endroit, dans l'eau et dans la terre. On l'a retenu un peu dans la terre pour qu'il n'aille pas tout de suite dans l'eau... Au lieu d'être au milieu du fleuve, il est près du mur de terre. Il est retenu dans la terre par une partie, l'autre partie flotte dans l'eau.* »

Ces renseignements furent communiqués au Dr Rhem pour utilisation éventuelle. Ils ne servirent à rien par leur imprécision.

Une deuxième séance avec Mme M. eut lieu le 23 mars, douze jours après la précédente, avec mise en ses mains du même objet.

D. – « Les indications que vous avez données le 11 n'ont pas pu servir. Essayez de saisir la réalité avec plus de précision. »

Mme M. — « *...Je vais prendre l'homme à son arrivée dans la maison où il a été tué... Homme grisonnant, 45 ans à peu près, plutôt maigre de visage, taille moyenne... Il entre dans cette maison... Deux hommes sont là... Il y a mort par strangulation... Il reste un certain temps sur le sol. . puis on l'emporte.*

« *Il y a eu deux choses, comme deux réflexions. Les assassins pensent à une source. Là c'est humide... on le retire... On l'enterre dans un endroit où il y a comme du plâtre, c'est blanc... c'est humide aussi, très mouillé. C'est tout près d'un endroit où ces hommes travaillent... Ils se sont servis d'outils de maçonnerie pour cette besogne.*

« *Il y a une maison en construction, ils ne s'éloignent pas de cette maison, c'est tout près... C'est tout blanc où il est enterré et c'est très humide. Ce n'est pas loin de l'eau.* »

Mme M. a changé la situation du cadavre. L'explication en est aisée. Douze jours ont passé sans que les recherches dans la Marne aient abouti. Les journaux ont beaucoup parlé d'une maison en construction à laquelle travaillèrent les deux hommes accusés ; on a émis l'hypothèse qu'ils avaient pu enterrer là le corps. Mme M. parle avec son intelligence ordinaire.

Dans ces deux séances, il n'y a eu de métapsychique que la saisie, dans mon esprit, vraisemblablement, qu'il s'agissait de l'assassinat d'un homme. Le reste n'a traduit que les suppositions de la raison de Mme M.

C'est ce qui se passe bien souvent quand on emploie un métagnome sur un événement dont les journaux ont parlé. En ces cas, l'expérimentateur, lui-même copieusement informé, est un agent de suggestion mentale. De plus, le métagnome, ayant saisi par ses moyens paranormaux la vérité des choses, reconnaît l'événement et, dès lors, sa représentation mentale est alimentée par les suppositions déjà nées ou se construisant soudain dans son esprit.

(1) Mme M... ne donne jamais de noms de lieux ni de gens. De toute évidence, ayant reconnu l'événement, elle en parle avec une précision faite de tout ce qu'ont publié les journaux.



Faire travailler un métagnome sur des faits de *notoriété publique*, c'est le mettre dans la condition la plus favorable à la production d'erreurs.

Parmi les causes perturbatrices du travail métagnomique, une des principales est la *suggestion*, qu'elle vienne du psychisme même du métagnome — comme lorsqu'il présume ou qu'il sait de quoi il s'agit — ou qu'elle vienne d'un autre psychisme.

Elle arrive au métagnome en transe par de multiples voies. L'une d'elles est le questionnaire de l'expérimentateur. Exposer un cas, comme le plaideur expose son affaire à l'avocat, ou, ce qui revient au même, poser des questions à quelque degré chargées de signification, c'est provoquer l'erreur. Ainsi procèdent presque toutes les personnes qui se servent de métagnomes.

Il n'y a pas que l'expérimentateur, par ses paroles ou par son contenu mental, qui soit l'auteur de suggestions. Le sujet est susceptible d'en recevoir de toute personne intéressée à l'événement quelle que soit la distance qui le sépare de cette personne. Croire — et cette croyance est fort tenace — qu'on élimine *la télépathie* quand celui qui se sert du métagnome, seul auprès de lui, ignore de quoi et de qui il s'agit, c'est un préjugé à tout moment démenti par l'expérience. Quand l'expérimentateur ignore, cela réduit, certes, le risque de la suggestion mentale perturbatrice, mais, en vérité, cette condition ne le supprime pas.

Cela connu, il serait sans prudence d'ajouter foi aux dires du métagnome sur le déroulement ultérieur d'un événement, même quand on a constaté qu'il a saisi la vérité de la partie inconnue du réalisé. Car il arrive que le pronostic est l'œuvre d'une suggestion mentale de l'expérimentateur ou une fabulation du sujet. Ayant saisi par ses moyens paranormaux la vérité connue et inconnue d'un événement, pour la partie effectuée, le métagnome peut cesser soudain de communiquer avec la source informatrice du réel et, en ce qui concerne la suite, réagir à une suggestion ou imaginer. Beaucoup d'excellents faits de connaissance paranormale sont pollués d'erreurs pronostiques parce que l'expérimentateur, au lieu de s'en tenir aux indications spontanément fournies, demande : « Et maintenant que va-t-il se passer ? » A l'occasion de cette incitation, les causes génératrices d'erreurs entrent souvent en jeu.

*
* *

Faits mixtes.

Toutes les vicissitudes psychologiques du travail mental des métagnomes se rencontrent dans certains cas, véritables démonstrations de la multiplicité des influences agissant sur le sujet. La connaissance supranormale du réel, le reflet diapsychique d'opinions fausses, la fabulation s'y mêlent dans une merveilleuse activité psychique.

Je regrette que la place me manque pour en donner un exemple détaillé. Deux très brefs résumés ci-après en donneront peut-être une idée.

I. — Le premier de ces exemples, je l'ai rapporté dans une suffisante extension dans le livre de *Connaissance supranormale* (p.343-354) ; son développement s'opposant à ce qu'il en soit donné ici autre chose qu'un vague aperçu, je prie le lecteur de se reporter à l'exposé complet.

Mon ami, M. Louis M..., ayant appris que son fils aîné, Pierre, avait été blessé, puis porté disparu à Verdun le 24 février 1916 et probablement mort, il fut fait à l'occasion de cet événement douloureux 80 séances, par 10 expérimentateurs, avec 11 métagnomes différents. L'expérience dura plusieurs années.

Les onze sujets, correctement utilisés, s'accordèrent, en des détails très nombreux, à dire que Pierre M... blessé, avait été recueilli par l'ennemi, vivait en Allemagne. Ils firent connaître l'évolution de son état de santé, l'ambiance où il vivait, les circonstances qui devaient le ramener en France, etc...

Pierre M... n'est jamais revenu. Vraisemblablement la balle qui l'a frappé au front l'a tué et son corps a disparu dans la tourmente de la bataille.

Les onze sujets employés ignoraient de qui venait l'objet, insignifiant d'aspect, mis en leurs mains. Nulle question ne fut posée qui put leur donner une idée de ce dont il s'agissait. Parmi les dix expérimentateurs qui, à des époques et en des lieux différents, utilisèrent divers métagnomes, certains ne savaient pas de qui et de quoi il était question.

Dans cette longue suite de séances, tout ce passa comme si l'objet fourni par M. Louis M..., le père, provoquait, par son contact, une collaboration intermentale, quelle que fut la distance, entre lui et le sujet. Il en résulta la plus impressionnante construction imaginative qui puisse s'observer.

Cette série de séances fut émaillée de nombreux faits de connaissance supranormale véritable, parmi lesquels des prédictions d'événements inattendus, et bien circonstanciés qui dans la suite se réalisèrent de merveilleuse façon.

La documentation de cette vaste expérience est un véritable monument psychologique.

II. — Un jour de novembre 1922, Mme D. a une discussion avec son mari. Elle le quitte. On ne sait pas ce qu'elle est devenue.

Le mari n'ose pas ébruiter le fait. Il cherche dans la famille. Il ne trouve pas. Pris d'angoisse, il s'adresse à un détective parisien.

Le détective cherche en vain. Il s'adresse directement à Mme M. Celle-ci lui décrit la personne, la scène conjugale, la fuite de l'épouse, son désespoir, son suicide dans une rivière. Elle décrit le paysage, donne de gros repères.

Connaissant les lieux pour les avoir visités, le détective reprend ses recherches dans la rivière, fait une deuxième séance avec Mme M., obtient des repères plus précis, recommence à chercher. Cela dure 15 jours, sans résultats.

Quelques jours se passent encore, à fureter par ses propres moyens. Puis, étonné que tant d'indications précises ne l'aient pas mené au succès, il vient demander mon aide. J'accepte pour la curiosité du fait, mais en lui faisant observer que la métagnomie du sujet, par mauvais emploi, a été compromise.

Dans la séance que je conduis, changement à vue. La femme n'est plus morte, dit Mme M. Elle se porte même très bien. Elle est dans le Nord de la France, dans un lieu dont elle donne une description assez nette. Elle habite une maison également décrite, avec un jeune parent à quelque degré et pour lequel elle a de l'affection. Ce jeune homme, dans son passé, déclare Mme M., a volé dans les airs, etc.

« Extraordinaire ! me dit le détective. Cette fois je tiens la dame ! Comment n'y avais-je pas pensé ? Elle a, en effet, un cousin aviateur, mais bien plus jeune qu'elle. Il habite le département de X. Demain j'irai tirer cela au clair ».

Quatre jours plus tard, le détective entre chez moi, la mine triste et le pourtour d'un œil fortement meurtri.

— « Que vous voilà haut en couleur, lui dis-je ?

— « En effet, j'ai reçu un coup dur dont je me souviendrai. Mais c'est une petite affaire dans mon métier. Le plus ennuyeux de l'histoire c'est que je ne comprend plus rien à rien. Voilà ce qui s'est passé :

» Le lendemain de la séance pleine de détails avec Mme M., je suis allé au pays de l'aviateur, où jamais je n'étais allé. Les lieux et la maison étaient tout à fait ce qu'avait dit la voyante. J'ai rôdé, j'ai fait le guet pour tâcher d'apercevoir la dame cherchée. Le jeune homme est sorti. Je l'ai suivi. Il était bien celui décrit par Mme M. La dame n'apparut pas.

« J'ai pris le lendemain, pour ne pas m'éterniser là, la résolution de brusquer les choses. Je suis entré dans la maison, ai demandé à parler au jeune homme et sans préparation lui ait dit : « Mme X. est chez vous, je voudrais la voir ».

— « Pourquoi voulez-vous qu'elle soit ici ? Jamais elle n'y est venue ».

— « Elle est ici, elle y vit cachée, insistai-je, on le sait, je suis policier et chargé de la retrouver, faites-la venir ».

— « Mais, je vous affirme que Mme X. n'est pas ici. J'ignore entièrement qu'elle ait quitté son mari ».

« Prenant cela pour une résistance bien compréhensible, je haussais le ton et devint menaçant. Cela finit par un direct à l'œil dont vous voyez la marque. Et le plus ennuyeux c'est que ce fut pour rien. Car les renseignements que je fis prendre ensuite me convainquirent que la dame en question n'était pas venue dans cet endroit ».

Des jours passèrent. Le détective poursuivit ses recherches avec son flair et sa raison.

Las de vainement chercher, il me demanda de faire avec lui une autre séance. Par son pittoresque, l'affaire m'amusait. J'acceptai. La séance eut lieu le 2 décembre 1922.

Sans rien savoir de ce qui s'était passé, Mme M., au contact du même objet appartenant à la dame et ayant servi dans les autres séances, abandonne le suicide et la rivière, et aussi l'hospitalité affectueuse de l'aviateur, et brode une autre histoire :

« *C'est à une femme jeune à qui appartient cela. Ele est dans une ville un peu éloignée. Elle est comme souffrante dans une grande maison, maison où il y a beaucoup de femmes autour d'elle. Elle est couchée, son visage est pâle. Devant cette maison il y a un très grand jardin. Région un peu froide. Quand on arrive dans la petite ville où est cette maison, on aperçoit du côté gauche comme une petite montagne... C'est dans la direction du Nord par rapport à Paris. On dirait qu'elle est inconnue là, cette femme. On la soigne... C'est comme une malade que l'on aurait trouvée... Cela a l'aspect d'un hôpital...*

« *... Je la vois étendue comme une malade qui n'a pas sa conscience. Tout est engourdi dans son cerveau. Il n'y a pas longtemps qu'elle est là.* »

Suivent quelques vagues descriptions de lieux.

Le détective désirant savoir comment cela finirait demande :

« Arriverai-je à la retrouver ? »

« *C'est inutile de faire un voyage, dit le sujet. Une personne, de la maison où elle est, va prévenir sa famille par télégramme, presque tout de suite.* »

Voulant, par honneur professionnel, devancer les événements, le détective se mit à télégraphier dans toutes les maisons de santé qu'il put.

Mme X... n'était dans aucune d'elles.

Las de chercher, il finit par abandonner l'affaire.

Un mois après le désintérêt du détective, Mme X... rentra tranquillement, de

son plein gré, chez son mari. Tout son temps, depuis le jour où elle l'avait quitté, s'était passé chez une tante, où personne n'avait songé à l'aller chercher.

*
* *

Par tout ce qui précède, j'espère avoir donné une idée de ce qu'il faut attendre et de ce qu'il ne faut pas attendre *utilitairement* des sujets métagnomes employés dans le but de résoudre l'énigme de certains événements.

De toute évidence, les exemples que j'ai cités ne valent que pour la qualité des métagnomes employés. Toutefois les enseignements pratiques qui en émanent sont valables pour tous autres sujets, étant bien entendu que les perturbations du travail métagnomique sont d'autant plus réduites que le sujet est de faculté meilleure. Tous les degrés de supériorité peuvent se rencontrer. On peut dire, sans risque de se tromper, que notre époque recèle de prodigieux dons à peine soupçonnés de ceux qui les possèdent parce que non développés, ou même ignorés d'eux s'ils ne les ont jamais sollicité à se manifester. Si l'on cherchait systématiquement, dans le monde, les êtres doués d'une connaissance supranormale capable, régulièrement, de faire connaître le réel avec assez d'exactitude pour servir à éclaircir les événements des sortes envisagées dans cet article, certainement on en trouverait.

Dans l'avenir, la précarité de l'emploi utilitaire des métagnomes s'atténuera, parce qu'à l'empirisme obscur d'aujourd'hui succédera une utilisation rationnelle.

Déjà l'on porterait la propriété de connaissance supranormale beaucoup plus avant sur la voie du perfectionnement, en mettant un sujet, judicieusement choisi, à l'abri de l'action déformatrice des curiosités incompétentes, et en le développant dans le sens du processus générateur de connaissance supranormale pure.

Plus tard, quand on aura découvert ce qu'est l'état dit de transe, quand on saura pourquoi, physiologiquement, un corps humain est capable de connaissance supranormale, et pourquoi il ne l'est pas, alors on développera à son maximum la propriété métagnomique actuellement abandonnée aux incessantes déformations de défectueux emplois.

Quelle que soit encore, du point de vue utilitaire, l'insuffisance des meilleurs parmi les métagnomes que leur profession met à la disposition du public, les policiers, pour peu qu'ils sauraient s'en servir, auraient en eux des auxiliaires qui les mèneraient au succès dans quelques-unes des nombreuses affaires qu'ils abandonnent par manque d'indices permettant un départ ou une continuation de recherches. Sans doute, ils assisteraient aux défaillances du travail métagnomique selon les genres ci-dessus signalés, mais ne serait-ce pas un avantage appréciable, en attendant que la science leur prépare des instruments psychiques meilleurs, que d'augmenter le pourcentage de leurs réussites ? Considérons, en effet, que

le policier, dans cet emploi spécial des sujets, est dans une tout autre situation que le commun des hommes à qui une grande précision dans l'indication métagnomique est nécessaire pour qu'ils trouvent ce qu'ils cherchent. Au policier il peut suffire d'une seule indication vraie, inutilisable par tout autre, pour imprimer une orientation utile à sa recherche, ou éclairer et coordonner ce qui était obscur et sans ordre dans sa pensée ; la suite étant affaire de métier. Du sujet métagnome, instrument diapsychique merveilleux, il pourrait, avec quelque finesse d'emploi, se servir comme d'un détecteur de ses intuitions.

Du point de vue de l'étude, il est, je crois, superflu de signaler l'abondance et l'importance des enseignements que l'expérimentation, explorant les possibilités de la métagnomie dans cette application, peut apporter sur la diapsychie, la télépsychie, la perception supranormale du réel dans l'espace et le temps.

Dr E. OSTY.

Le rôle des phénomènes métapsychiques dans l'origine des croyances religieuses

(Suite. Voir les numéros 1, 2 et 3 de 1927)

L'OCÉANIE

Là aussi : télégraphie mentale et divination

David Unaipon, un indigène d'Australie, christianisé et ayant reçu une parfaite éducation, a fait, au mois de juillet 1914, une conférence dans la salle de la Mairie de Ballarat (Etat de Victoria), sur les mœurs et les croyances des siens (1). Il remarqua, entre autres choses, que, si les natifs d'Océanie étaient encore, à l'époque de la découverte de ces îles, à peu près « à l'âge de la pierre », ils avaient cependant bien devancé les Européens en certaines pratiques psychologiques, telles que l'hypnotisme, la clairvoyance, la télépathie, etc. Ainsi, il parla de la « télégraphie mentale » employée par les aborigènes d'Australie. Il contesta absolument que ces nègres aient l'habitude de communiquer entre eux au moyen de signaux constitués par des feux et de la fumée, ainsi que l'ont affirmé certains voyageurs.

Le feu, la fumée — déclara-t-il — ne servent qu'à attirer l'attention. Supposez que je désire transmettre un message à mon frère, habitant à vingt milles d'ici. Je ferai un signal de fumée ; après quoi je m'assiérai et je concentrerai mon esprit sur mon frère. La colonne de fumée sera aperçue à plusieurs milles à la ronde par tous les noirs ; ils concentreront leur pensée et mettront leur cerveau en état de réceptivité. Mais mon frère seul sera touché par mon appel mental ; je pourrai alors lui transmettre le message que je désire. Il s'agit en somme de « transmission de pensée » ; elle était pratiquée par les noirs longtemps avant que les blancs s'en soient occupés.

La clairvoyance était aussi pratiquée par les nègres australiens. Ils entraient en état de transe et disaient que leur esprit voyageait pour aller voir leurs amis là où ils étaient. Ils pouvaient entrer spontanément en état de transe, ou de sommeil somnambulique. Je n'ai pas pratiqué moi-même cette opération, mais je l'ai vue accomplir, et j'ai entendu les voyants dire, en sortant de leur sommeil, où ils avaient été, ce qu'ils avaient vu, etc.

J'ai connu, entre autres, dans le Nord du pays, un homme que l'on avait engagé à aller voir ainsi un ami qui se trouvait au delà d'un bras de mer, à la distance de cinq milles. L'homme entra en transe. Revenant à lui, il exposa ce que faisait la personne en question. Ayant rencontré cette personne plusieurs jours après, j'ai pu m'assurer que les déclarations du clairvoyant avaient été absolument correctes.

(1) *Harbinger of Light*, de Melbourne, 1er août 1914.

Le *New-Zealand Post* (1924), à propos de la transmission télépathique de messages dont a parlé David Unaipon et dans laquelle nous voyons apparaître d'une manière si spéciale la nécessité de la *syntonisation* entre le cerveau transmetteur et le récepteur, dit que l'on peut ainsi, de poste en poste, de flambée en flambée, faire parvenir rapidement des nouvelles à de grandes distances. Il ajoute pourtant que le système des feux n'est pas toujours employé. Bien des Australiens le considèrent non indispensable et se transmettent mutuellement des communications, sans avoir recours à cette façon d'attirer l'attention du « percipient ».

Il est fort probable qu'il y ait beaucoup de vrai dans tout cela ; mais à condition de ne pas croire que ces systèmes soient à la portée de tout le monde, et qu'une faculté psychique assez rare ne soit pas indispensable pour les mettre en œuvre avec quelque régularité de succès.

L'amiral Dumont d'Urville (1) a décrit ainsi l'état de transe des prêtres de Tonga :

Ils paraissent éprouver tous les phénomènes organiques que l'Antiquité avait signalés chez les Pythonisses et les Sybilles et que le magnétisme a reproduit de manière à désarmer l'incrédulité.

L'un des systèmes de divination employés par les indigènes d'Océanie est celui de la « vision dans le cristal ». Selon Tylor, les Maoris (Nouvelle-Zélande), regardent dans une goutte de sang pour provoquer leurs visions ; Lang (2) affirme, de son côté, que les Australiens emploient une pierre bien polie dans le même but. La vision dans l'eau est utilisée en Polynésie pour la recherche des voleurs. Le prêtre indigène appelé par la personne chez laquelle le vol a été commis, pratique un trou dans le plancher, le rempilt d'eau et, en tenant dans ses mains un jeune bananier, invoque le dieu. Il regarde ensuite fixement la surface de l'eau, jusqu'à ce que la figure du voleur apparaisse à ses yeux. Alors il le nomme, ou le décrit. Naturellement, l'image perçue par le sorcier n'est visible que pour lui ; il s'agit d'un phénomène purement subjectif (3).

La *Deutsche Wochenschriff* a publié en 1898 un article dans lequel il est question d'un « wédono » (maire indigène) de Java, qui avait la faculté de faire apparaître dans un miroir l'image de personnes décédées qu'il n'avait jamais connues.

L'auteur de l'article affirme sur son honneur avoir vu ainsi apparaître sa mère, décédée depuis de longues années en Europe. On comprend par la teneur de son récit, qu'il croit qu'il s'agissait là d'un phénomène de nature « objective » ; nous n'avons pas besoin de remarquer que le contraire est infiniment probable : le « védono » ne devait avoir dans ce phénomène qu'un rôle indirect ; le fait qu'il ne connût point la personne qui

(1) *Voyages pittoresques*, t. II, 80.
(2) *The Making of Religion*, chap V.
(3) Ellis : *Polynesian Researches*, II, p. 240.

« apparaissait » n'a pas d'importance, car le consultant, lui, la connaissait bien.

Mais en somme, est-il bien sûr qu'il en soit toujours ainsi ? Par exemple, les lecteurs de la *Revue Métapsychique* (numéro 3 de 1926, p. 226) doivent se rappeler d'un article publié dans la *Revue Mondiale*, par M. Jean Dorsenne, qui affirme avoir pu suivre, dans le verre employé par un sorcier tahitien, la vision s'y déroulant aux yeux ébahis d'une consultante indigène. En ce cas, l'hypothèse d'une hallucination collective n'est pas beaucoup moins extraordinaire que l'hypothèse de la projection d'une image objective dans le verre. Les professeurs Richet et Morselli ne pensent-ils pas qu'il doit y avoir quelque chose d'objectif dans ces images hallucinatoires ?... (1).

En pleine Nécromancie...

Il ressort des récits de divers voyageurs que les habitants de la plupart des archipels polynésiens croient être parfois en rapport avec les âmes des décédés. C'est ainsi que G. L. Domeny De-Rienzi (2) écrit :

Un fait curieux, dont peuvent se rendre difficilement compte ceux qui ne croient pas aux apparitions des morts, c'est que cette croyance est universelle parmi les habitants des îles de la Mer du Sud. Il n'est pourtant pas probable qu'elle soit venue de l'Ancien Monde.

A Tikopia (Polynésie), il existe un bâtiment appelé, dans la langue des natifs : « La Maison des esprits » ; on croit que ceux-ci y demeurent.

En parlant des indigènes des îles Mariannes, le même explorateur ajoute :

Ils étaient convaincus que les esprits des morts reviennent ; on voyait bien qu'ils avaient grand'peur des *anitis* (âmes des morts), et ils se plaignaient d'être molestés par les esprits. — (*Ib.*, vol. I).

Perron d'Arc (3) et d'autres voyageurs parlent d'indigènes australiens qui se rendent, la nuit, dans les *moraï*, ou cimetières, pour communiquer avec les trépassés.

Pour leurs séances de nécromancie, les natifs de la Nouvelle-Guinée emploient même les « tables tournantes » classiques des spirites, à ce qu'affirme Mrs. Béatrice Grimshaw (4) qui a accompli des voyages d'exploration dans cette grande île. Elle reconnaît même qu'ils obtiennent ainsi des communications intéressantes, bien qu'ils se bornent à demander des réponses par un *oui* ou par un *non*. Cette dame remarque :

Je dois reconnaître qu'il y a dans ces pratiques quelque chose de surnormal ; mais en même temps il ne m'est pas possible de douter que ce « quelque chose » est moralement bas et maléfique.

(1) Cfr. *Revue Métapsychique*, 1920, pp. 199 et 278.
(2) *Océanie*, vol. III.
(3) *Aventures en Australie*, p. 163.
(4) *Witchraft and Spiritualism among the Papouas ; en « Wide World Magazine*, 1922.

Dans un livre qu'il a publié à Auckland (N.-Z.), en 1863, le juge Manning (1) a donné le récit très émouvant d'une séance spirite à laquelle il a assisté au milieu des Maoris (aborigènes de la Nouvelle-Zélande). Nous allons le résumer ici.

Un jeune chef qui avait été très populaire dans sa tribu avait été tué dans une bataille. A la demande de plusieurs de ses amis, le *tohunga* (prêtre) avait promis d'évoquer son esprit. La séance devait avoir lieu dans une grande maison, commune à toute la population. Le jeune homme avait été un grand ami du juge Manning, ce qui fait que celui-ci fut invité à assister à la réunion. Il s'y rendit par curiosité, tout en se sentant outré de ce qu'il regardait comme une indigne comédie ; mais il ne tarda pas à se convaincre, par le silence grave et ému des hommes, par les pleurs des femmes, que la réunion était sérieuse, tout au moins de la part des assistants. Le spectacle était réellement impressionnant. Des feux avaient été d'abord allumés, qui éclairaient faiblement cette scène ; mais ils s'éteignirent peu à peu, et la chambre resta plongée dans une obscurité presque complète. Le prêtre s'était retiré dans un coin de la pièce.

Après une très longue période d'attente, et sans le moindre signal précurseur, une voix s'éleva soudain dans les ténèbres : « Salut ! salut à tous ! salut à ma tribu, à ma famille, à mes amis, à mon ami pakéha ; je vous salue tous ! » Ce fut dans la salle une explosion de cris déchirants et de pleurs ; la sœur du chef défunt voulait se jeter là d'où venait la voix ; on dut la retenir. En même temps, une autre jeune fille, retenue par deux hommes, ses frères, s'écriait en pleurant : « C'est toi ? c'est bien toi ? Ils me tiennent, ils me surveillent ; c'est pourquoi je ne puis te suivre ; mais le soleil ne surgira pas... » La malheureuse ne put achever la phrase ; elle tomba évanouie et fut emportée en même temps que la sœur. Le calme se rétablit peu à peu. L'esprit reprit la parole : « Parlez-moi, gens de la tribu ! Parlez-moi, vous de la famille ! Et toi, le pakéha ! » — Le « pakéha » avoue qu'il n'était pas en humeur de causer ; cette scène l'avait navré.

Enfin le frère du mort parla : « Comment te trouves-tu, là où tu es ? » — La voix répondit aussitôt : « Je suis très bien ici. » — Le frère demanda encore : « As-tu vu un tel et un tel autre ? » Et il nomma plusieurs personnes mortes. L'esprit répondit affirmativement. Certains autres assistants questionnèrent l'esprit au sujet de quelques-uns de leurs parents ; la voix déclara les avoir vus aussi et se chargea des messages qu'on lui donna pour eux. A un certain moment il ajouta : « Donnez un de mes porcs gras au prêtre, ainsi que mon fusil à double canne ». Inutile de dire que le pakéha éprouva un formidable désenchantement à ces mots. Le frère protesta à son tour : « Ton fusil est un *manatunga* [un souvenir chargé de mana] ; je le garderai ».

M. Manning ne tarda pourtant pas à se rendre compte que le frère n'était pas incrédule ; seulement, il voulait garder le fusil qui avait appartenu si longtemps au défunt. Alors M. Manning eut une idée ; il se rappela que le jeune chef, qui avait été le premier de sa tribu à apprendre à lire et écrire, avait tenu un journal dans lequel il consignait les événements intéressants qui se produisaient dans son peuple. Ce registre avait disparu, et les recherches faites pour le retrouver avaient été vaines. Il demanda donc à l'esprit où il avait mis

(1) « The old New-Zeland », by a Pakeha Maori. — L'auteur se dit un « Pakeha Maori », c'est-à-dire un « Maori blanc », parce que, afin de bien étudier ces indigènes, il vécut au milieu d'eux pendant plusieurs années et se regardait comme un des leurs. Cet ouvrage a été réimprimé à Londres en 1893 ; il est très estimé par les anthropologues et folk-loristes. Le récit qu'on va lire se trouve aussi dans un volume publié en 1878 par le Père Félix Vaggioli, missionnaire bénédictin italien, qui paraît reconnaître les facultés supernormales de certains Maoris et en cite quelques exemples.

ce journal. La voix répondit immédiatement : « Je l'ai caché entre le *tahuhu* et le toit de la maison, en face de la porte ». Le frère sortit aussitôt; tous restèrent silencieux jusqu'à son retour. Cinq minutes après, le messager était là, le cahier dans sa main.

Le pakéha fit un dernier effort en demandant : « Qu'est-ce qui est écrit dans ce livre ? » — « Bien des choses différentes ». — « Dis-en moi quelques-unes ». — « Laquelle ? » - « Celle que tu voudras ».

Tout à coup la voix dit : « Adieu, ma tribu ! Adieu, ma famille ! Je pars ». — Un cri général et impressionnant d'adieu s'éleva de tous les assistants. « Adieu ! » cria de nouveau l'esprit, des profondeurs de la terre. « Adieu ! » répéta-t-il d'en haut. « Adieu ! » dit-il une fois encore d'une voix lointaine, des profondeurs de la nuit.

Le juge Maning dit que la voix n'était pas celle du « tohunga » ; c'était un son étrange, triste, pareil au bruit du vent qui soufflerait dans un vase concave. Malgré la déception qu'il éprouva de ne pas avoir pu obtenir des renseignements sur le contenu du journal retrouvé, le pakéha conclut en disant : « Un ventriloque ou bien... le diable ? »

En tout cas, la jeune fiancée du chef décédé se tua d'un coup de fusil, au cours de la nuit. Elle était la fille du « tohunga » .

Cette histoire est bien extraordinaire. Mais ce qui est bien plus extraordinaire encore, c'est que des phénomènes du même ordre se produisent couramment, de nos jours, en Angleterre, en des conditions que certains observateurs jugent ne pas laisser beaucoup de doutes raisonnables sur leur authenticité.

Le récit suivant a été envoyé à la « Society for Psychical Research », de Londres, par M. Wm. Robert Augear (juin 1892). Il est d'autant plus intéressant, au point de vue de notre thèse, qu'il s'agit de phénomènes *spontanés ;* il en est d'ailleurs de même dans les récits qui suivront. C'est le naïf exposé d'un indigène polynésien :

Mon nom est Ganna, et je suis natif des Iles de la Mer du Sud. Je suis chrétien ; tout le monde me connaît ; je ne puis donc pas mentir... Lorsque je travaillais dans les plantations de coton, dans l'île de Coïra de l'archipel de Fidgi, il y avait là un homme, natif lui aussi des îles de la Mer du Sud, qui était un « Omba » et qui un jour tomba malade de dysenterie. Or une fois un homme de notre pays alla chez lui pour voir s'il n'avait besoin de rien et le trouva très mal. Il était insensible [c'est-à-dire en transe], mais il parlait sans cesse ; et ce n'était pas de sa voix qu'il parlait, mais d'une autre, qui semblait lui sortir du ventre. Peu après tous les habitants du village commencèrent à s'occuper de lui, parce qu'il parlait à chacun dans sa langue. Moi, par exemple, je suis bien sûr qu'il ne connaissait pas un seul mot de ma langue, et pourtant il me parla longuement dans ma langue, en me fournissant des renseignements sur mon pays et sur les personnes de ma connaissance qui y étaient mortes. Or j'ai pu savoir ensuite que tout cela était vrai, ayant questionné des personnes de mon pays qui venaient d'arriver à Coïra. Tout vrai, Monsieur ; donc nous devons croire à ses paroles ; et vous me comprendrez...

Quatre ou cinq fois, quelques-uns de nous entrèrent dans la hutte quand cet homme malade parlait ainsi, et firent craquer une allumette, mais ne virent personne, hormis le malade, qui semblait mort... Et les autres qui entouraient la case au dehors (ces cases sont bâties de cannes de bambou entrelacées),

voyaient sortir les mains de ceux qui parlaient à l'intérieur ; tous des hommes morts. Ils les saisissaient même quelquefois, et trouvaient des mains courtes et petites, comme si elles n'avaient eu qu'une seule jointure. Or ces êtres disaient toujours la vérité et parlaient à chacun dans sa langue.

Mais voilà qu'un jour cet homme guérit, et tout alors cessa. Il vit encore et se porte très bien. Il ne se se souvient de rien du temps qu'il était malade. Je n'avais rien vu de pareil jusqu'alors ; mais j'ai connu des gens dans la plantation de sucre de Mackay, au Queensland, qui ont vu des choses semblables. Tom Torry était aussi avec moi à ce moment-là, et il sait tout ce que je viens de vous exposer.

Mr Wm. Robert Augear, qui connaît ce Gorma, déclare qu'on peut réellement compter sur ce qu'il dit.

Hallucinations télépathiques au moment de la Mort

Tous ceux qui ont lu quelque ouvrage où il est question de ce que les psychistes anglais ont appelé « hallucinations télépathiques », savent que, lorsqu'on croit voir un « fantôme de vivant », c'est, le plus souvent, que la personne dont l'image est apparue vient de mourir à ce moment même, ou depuis très peu de temps (1). Les natifs d'Australie l'ont remarqué à leur tour ; aussi pensent-ils que ces apparitions constituent une annonce de mort — ce qui n'est d'ailleurs pas toujours vrai. C'est à tel point que Polak (2) raconte cette curieuse anecdote :

Un chef Maori se trouvait, depuis quelque temps, loin de sa famille, engagé dans une guerrilla de tribus. Un jour sa femme vit son fantôme qui se tenait muet, près du foyer. Elle courut chercher des témoins, mais quand elle rentra, le fantôme avait disparu. La femme ne tarda guère à se remarier. Le mari revint en parfaite santé, mais pardonna à sa femme, puisqu'elle avait agi d'après un fait qui, selon les idées des Maoris, constituait une bonne preuve de son décès.

Naturellement, même s'il s'agit là d'un truc de la femme (ce qui paraît peu probable, car, si la vision avait été simulée, elle devait s'attendre au retour inquiétant du mari), l'histoire ne montre pas moins l'existence de la croyance. Ed. Tylor (3) relate le cas suivant :

Un groupe d'Australiens avait quitté son village pour une absence assez longue ; il s'agissait d'une chasse aux sangliers. Une nuit, alors qu'ils étaient tous réunis autour d'un grand feu à l'air libre, deux des chasseurs virent apparaître un de leurs compagnons, qui avait été laissé malade au village. A leurs exclamations de terreur, l'apparition disparut. Lorsque les chasseurs rentrèrent au village, ils furent informés que leur compagnon, apparu dans la forêt, était mort le jour même où on l'avait aperçu.

---

(1) Sur les 668 cas d'hallucination télépathique enregistrés dans les *Phantasms of the Living*, de Gurney, Myers et Podmore, 399 correspondent à des « cas de mort » (Voir Vol. II, p. 26).

(2) *Manners of the New-Zealanders*, I, 268.

(3) *Primitive Culture*, vol. I., page 450



A. Lang (1) rapporte cet autre cas, qui lui a été communiqué par Mr Tregear, auteur du *Maori Comparative Dictionary* :

Un chef maori très intelligent me raconta ce qui suit :

« Je n'ai vu de ma vie que deux seuls fantômes. Quand j'étais encore enfant, j'ai été envoyé à Auchland, à l'école des blancs. Un matin que j'étais couché et endormi, je me suis réveillé en sursaut, ayant été saisi aux épaules par quelqu'un qui me secouait. J'ai regardé et j'ai vu mon oncle, penché sur moi. J'en ai été étonné, car je le croyais bien loin, à la Bay of Islands ; je l'ai donc questionné, mais il est devenu transparent et il a disparu. — La première malle postale m'apporta la nouvelle de son décès.

» Plusieurs années se passèrent et je ne vis plus de fantômes, même lorsque mon père et ma mère moururent, bien que je fusse absent de la maison. Un jour enfin, pendant que j'étais assis, en lisant, j'ai vu se projeter sur le livre une ombre obscure. J'ai levé les yeux et j'ai aperçu un homme placé entre moi et la fenêtre, qui me tournait le dos. J'ai vu cependant que c'était un Maoris, et je l'ai salué en disant : « Ohé, l'ami ! » Il se retourna alors et je reconnus en lui mon autre oncle, Ihaka. Mais, dès que je le reconnus, il commença à devenir transparent et à s'effacer, comme il était arrivé avec le premier fantôme. J'étais loin de songer à la mort de mon oncle, que j'avais quitté quelques heures auparavant, sain et robuste. Je n'ai pas tardé à apprendre qu'il s'était rendu chez un missionnaire, chez lequel il avait mangé, avec les blancs, d'un plat fait avec de la viande conservée, qu'on avait laissée vingt-quatre heures dans la boîte après que celle-ci avait été ouverte ; ils étaient tous morts empoisonnés. C'est ce que je puis personnellement témoigner au sujet de l'existence des fantômes. »

Le cas suivant a été communiqué par M. Francis Dart Fenton, ancien président du Tribunal indigène (Chief Judge, Native Law-Court), de la Nouvelle-Zélande (2).

Deux scieurs : Frank Philips et Jack Muholland, étaient occupés à abattre des arbres dans la mission du Rév. R. Maunsell, près de la baie d'Owaroa, une localité absolument déserte et marécageuse. Ils avaient avec eux, en qualité d'aide, un indigène Maori, provenant de Tihorewam, village placé sur l'autre bord du fleuve, à quelque six milles de distance. Pendant que Frank et l'indigène travaillaient à scier un tronc d'arbre, l'indigène s'arrêta en demandant : « Pourquoi es-tu venu ? » En disant cela, il regardait dans la direction de Frank. Celui-ci demanda à son tour : « Que voulez-vous dire ? » L'indigène répondit : « Je ne parle pas à vous, mais à mon frère. » « Où est-il donc ? » dit Frank. « Derrière toi. » Frank se retourna, mais il ne vit personne. L'autre aussi ne vit plus rien, mais quitta la scie en disant : « Je rentre chez moi ; mon frère est mort. » Frank sourit et lui rappela qu'il l'avait quitté en parfaite santé cinq jours auparavant ; mais le Maori ne répondit plus ; il descendit aussitôt dans sa pirogue et vogua vers l'autre rive. Quand il arriva au débarcadère, il y trouva des personnes qu'on avait envoyées vers lui pour le prévenir que son frère était décédé.

(1) *The Making of Religion*, chap. VI.

(2) *Phantasms of the Living*, vol. II, chap. V, p. 557.

Mystérieuses pluies de pierres

La forme spéciale de *poltergeist*, ou phénomènes perturbateurs, constituée par la pluie de pierres lancées par un agent invisible, et que l'on rencontre à toutes les époques de l'histoire, est tellement fréquente à Java, que les indigènes de cette île possèdent dans leur langue un terme spécial pour l'indiquer : *guendarma*. Quelques exemples remarquables en ont été réunis par le Dr Gerstaeker dans un article qu'a publié la revue *Die Gartenlaube*, 1871 (p. 337 seq.). Ils présentent un côté faible : celui de ne pas avoir été recueillis à l'époque même où ils se sont produits. Par contre, ils offrent au moins l'avantage de s'être déroulés avant la naissance du moderne Spiritisme et des recherches métapsychiques, dont ils n'ont pas, ainsi, subi l'influence. En outre, l'auteur expose ces faits sans prendre parti, au milieu d'autres souvenirs de son séjour dans la grande île néerlandaise.

Le premier cas concerne une hutte près de Bandong, dans laquelle avaient lieu des phénomènes qui, disait-on, la rendaient inhabitable. Le gouverneur Ament voulut la visiter ; il la fit entourer d'un cordon de troupes et en ouvrit la porte pour y pénétrer ; il fut accueilli par une volée de gravier qui le frappa à la poitrine. Comme la hutte était composée d'une seule pièce, qu'elle était entourée de soldats, et que la porte avait été ouverte par l'observateur européen lui-même, qui raconta ce fait à Gerstaecker, celui-ci pense qu'il y a peu de place pour une erreur. De toute façon, le gouverneur, bien qu'il ne fût pas poltron, n'en demanda pas davantage et se retira. Et pourtant, aucun sentiment affectif ne nous pousse à paraître manquer de courage.

Voici le deuxième cas. En 1837, le Vice-Résident hollandais, Van Kessinger, occupait avec sa femme une résidence officielle, d'un seul étage, entourée d'un jardin. N'ayant pas d'enfant, il avait adopté une fillette indigène d'une dizaine d'années. Un jour que M. Van Kessinger était absent pour un voyage officiel, l'enfant accourut en pleurant vers sa mère adoptive, en se plaignant que son « kabaya » (vêtement indigène) était taché de salive teinte de bétel. On mit une autre robe à la petite. Celle-ci jouait, peu après, dans la chambre de Mme Van Kessinger, quand la même chose se produisit encore ; en même temps, une pierre grosse comme un œuf tomba au pied de la dame.

Cela s'étant produit plusieurs fois encore à de courts intervalles, on fit venir le prince indigène du pays, homme d'une droiture d'esprit éprouvée. Il plaça ses hommes autour de la maison et fit vider la chambre, mais les phénomènes continuèrent de se produire. Le soir, on envoya chercher le Grand Prêtre de l'endroit ; il avait à peine ouvert le Coran pour ses exorcismes, que la lampe l'éclairant était projetée d'un côté et le livre de l'autre. Alors la dame et l'enfant quittèrent la maison pour passer la nuit ailleurs ; elles ne furent pas dérangées durant leur absence.

Lorsque M. Van Kessinger rentra à sa résidence, les phénomènes continuaient ; peu de pierres tombaient pendant la nuit ; pendant le jour, l'enfant seule était molestée.

Ces événements parvinrent aux oreilles du Gouverneur général de la Colonie, à Batavia, qui chargea le major Michiels — plus tard général — de faire une enquête. Cet officier plaça des soldats sur le toit et sur les arbres, ainsi qu'à l'intérieur même de la maison. Il fit ensuite tendre de la toile aux parois, au plafond, au parquet de la chambre où se produisaient les manifestations,

de manière à la transformer en une tente hermétiquement close. Il prit alors sur ses genoux la fillette, mais la robe de celle-ci fut salie comme dans les circonstances précédentes. Les pierres commencèrent à pleuvoir ; elles tombaient perpendiculairement, visibles seulement lorsqu'elles étaient à un pied ou deux du parquet. Aucun trou dans la toile. Le major renouvela à plusieurs reprises l'expérience, en multipliant les précautions pour éliminer toute possibilité de supercherie ; mais toujours les mêmes faits se produisaient. Les pierres tombaient en nombre de cinq à six à la suite l'une de l'autre ; puis une période de pause avait lieu. On remarqua que ces pierres étaient sèches et chaudes quand le temps était serein et chaud ; elles étaient mouillées quand il pleuvait. Une fois, un fruit de « papaya » tomba aussi ; en cherchant dans le jardin, on trouva la plante où le fruit avait été arraché ; le suc dégouttait encore de la tige. Une autre fois, le projectile était constitué d'un morceau de chaux, gros comme un poing, provenant de la cheminée de la cuisine. Des chaises, des verres et d'autres objets se déplaçaient sans qu'on en vît la cause.

Ces événements, avons-nous dit, se produisirent en 1837 ; ils ne furent recueillis par Gerstaecker qu'en 1854, *avec les témoignages de deux Européens et d'une vingtaine d'indigènes*. En 1847, le général Van Gagern obtint du général Michiels une confirmation verbale de ces faits ; comme il paraissait l'accueillir avec un sourire sceptique, Michiels s'en montra agacé et déclara qu'il n'y avait vraiment pas de quoi rire.

Le dernier cas s'est déroulé chez M. Tesseire, français, directeur d'une usine d'indigo. Pendant qu'il se trouvait en plein air, assis sur un char tiré par des bufles, M. Tesseire fut d'abord assailli par des mottes de terre et d'excrément de bétail. Depuis lors, des os, ainsi que des crânes entiers de buffles commencèrent à pleuvoir dans la maison, toujours perpendiculairement d'en haut. Cela se produisait surtout alors que M. Tesseire était à table avec sa famille, en des conditions paraissant exclure toute possibilité de fraude.

Le Régent hollandais de Sukapour, prévenu de la chose, voulut passer une nuit dans la maison. En présence de son fils (sur le témoignage duquel Gerstaecker base principalement son récit), le lit du Régent fut soulevé du parquet à plusieurs reprises, en bonne lumière.

Un torrent de montagne coulait à quelque cinquante mètres de là, presque sous la maison. Un esprit ingénieux suggéra qu'on marquât quelques pierres par des croix et d'autres signes et qu'on les jetât dans le torrent. Il en fut fait ainsi — et le résultat fut surprenant : plusieurs parmi ces pierres retombèrent dans la chambre, ruisselantes d'eau, *parfois moins d'une minute après qu'elles avaient pris place sur le lit du torrent* — chose qui aurait sans doute beaucoup intéressé ce collaborateur du *Saturday Review* dont nous avons parlé à l'occasion de la hutte « hantée » visitée par l'évêque catholique de Zanzibar, et qui jugeait que ces phénomènes sont « aussi inconscients qu'un tremblement de terre » (1).

Nous ne prétendons pas discuter ici l'authenticité et surtout la cause de ces faits, qui ne présentent un réel intérêt qu'en les envisageant à côté d'autres analogues, de nature spontanée et expérimentale, qui sont signalés de notre temps et dans nos pays, et au sujet desquels on a soulevé la fameuse théorie de la « quatrième dimension » et d'autres hypothèses encore. Peut-être que le jour n'est pas loin ou l'on se moquera de ceux qui ont contesté *a priori* la réalité de ces chutes mystérieuses de pierres,

---

(1) Voir, sur ces cas de Java, PERTY : *Die mystichen Ercheinnunger*, II, 14, 115 ; *Psychische Studien* (Leipzig), VIII, 5 : Dr K, du PREL : *Les projectiles mystiques* ; NORTHCOTE W. THOMAS : *A Javanese Poltergeist*, in « Occult Review », mai 1820.



comme on se moque de ceux qui, jusqu'à il y a un siècle environ, ont nié *a priori* la possibilité de la chute des aérolithes. En tout cas, une chose est certaine : c'est que, dans les pays sauvages ou barbares, ces faits ont toujours été signalés comme chez nous, si brillamment civilisés, comme on le sait.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que les faits que l'on vient de lire jusqu'ici ne sont pas *les seuls* que nous puissions citer ; loin de là ! Ne pouvant pas disposer de beaucoup d'espace, nous avons plutôt cherché de présenter quelques exemples typiques des différents ordres de phénomènes, afin que les lecteurs soient en mesure de s'en faire une idée générale.

LES FACULTÉS SURNORMALES DES SORCIERS

Deux conditions : Prédisposition et Transe

En examinant les faits surnormaux que nous avons exposés jusqu'ici, on est aussitôt frappé par deux circonstances qui reparaissent d'ailleurs tout le long de l'histoire de la métapsychique ; c'est-à-dire que :

1° Quoique les faits en question paraissent pouvoir se produire, en des circonstances exceptionnelles, avec qui que ce soit, ils se réalisent de préférence avec certaines personnes mieux douées que les autres à ce point de vue, indépendamment de leur intelligence, de leur doctrine, de leurs qualités morales :

2° Ces faits se produisent de préférence lorsque le sujet se trouve dans un état psychologique et physiologique spécial ; les professionnels, les mystiques, les ascètes s'efforcent de se mettre en cet état par des systèmes empiriques divers, mais qui tendent tous à provoquer, par l'affaiblissement du système nerveux et par l'effacement de la conscience normale, qui en résulte, une sorte d'extase, plus ou moins manifeste, plus ou moins accentuée, dans laquelle émergent des facultés subconscientes paranormales.

Les connaissances et pouvoirs surnormaux dont on dispose en ces états spéciaux ont été expliqués, dès l'aube de l'humanité, par deux théories différentes. Les uns s'imaginent, plus ou moins nettement ou confusément, mettre ainsi une partie d'eux-mêmes en rapport avec un *quid* qui serait répandu dans tout l'univers, comme l'éther, et constituant la clef mystérieuse et le réservoir infini de toute connaissance, de toute puissance (système du *mana*, ou *magique*). Les autres pensent au contraire, mettre ainsi une partie d'eux-mêmes en rapport avec des êtres invisibles qu'ils croient être Dieu, ou des Dieux, ou des anges, ou des diables, ou des esprits divers, soit dans le but pratique d'obtenir leur appui et leurs conseils, soit dans le but mystique d'élévation de l'âme (système *spiritualiste*). L'un de ces deux systèmes peut parfaitement être suivi concurremment avec l'autre ; c'est même ce qui a lieu le plus souvent.

Le sorcier des primitifs, lui, s'extasie, extériorise son *mana*, générale-

ment au moyen d'un processus constitué par des danses, des sauts, des cris, des chants, des contorsions diverses, demandant une grande dispersion de force nerveuse. Mais il a recours parfois à des systèmes moins bruyants : la vision dans l'eau ou le cristal, la fixation du feu ou d'un autre point brillant, une boisson ou fumée narcotique ou excitante, une concentration immobile, muette et passive — d'ailleurs aussi fatigante et endormante.

Comment est né le sorcier

Comment ce membre de la tribu s'est-il découvert des aptitudes particulières, ou comment d'autres les ont-ils découvertes chez lui ? Mais comme on a toujours découvert les thaumaturges, comme on découvre encore aujourd'hui tant de bons sujets somnambuliques ou métagnomiques et de médiums : par des phénomènes spontanés qui leur sont arrivés. Notre futur sorcier a éprouvé des hallucinations télépathiques (visuelles ou auditives) ; il a perçu en rêve, ou autrement, un événement se passant au loin ; il a lu inexplicablement dans la pensée, dans le passé d'un homme ; il a eu la prémonition d'un fait qu'il ne pouvait pas normalement prévoir ; il a guéri un malade par le simple attouchement, ou par quelques paroles suggestives ; des objets inertes se sont déplacés autour de lui sans qu'il les ait touchés, ou des voix mystérieuses se sont fait entendre — et ainsi de suite. Ou encore, c'est une autre personne qui l'a vu apparaître, dans une hallucination télépathique.

L'entraînement a ensuite développé le sorcier en herbe. Il ne peut guère servir à créer des facultés surnormales chez un individu, comme l'instruction ne peut donner de l'intelligence à un imbécile. Mais il peut rendre plus facile, plus fréquent et plus prononcé le passage d'un individu à l'état où ses facultés subconscientes émergeront ; il peut lui apprendre à tirer parti de sensations dont il ne se rendait même pas compte auparavant. Aussi, l'utilité de cet apprentissage a-t-elle été toujours reconnue. Les ouvrages des ethnographes sont remplis d'indications sur les pratiques variées, souvent bizarres, que devront suivre les apprentis sorciers. Nous en citons un certain nombre dans notre ouvrage.

D'autres membres de la tribu ont cherché à imiter, par des pratiques analogues, les sorciers originaires ; quelques-uns ont plus ou moins bien réussi. Des règles, des secrets se sont transmis d'une génération à l'autre.

Inutile de faire noter que des erreurs innombrables ne pouvaient que se mêler aux constatations ayant quelque fondement. Les résultats de simples coïncidences, ou de la suggestion, des phénomènes ne paraissant paranormaux que parce qu'ils étaient inexplicables pour ces intelligences frustes et ignorantes, etc., ont été mal interprétés alors, comme il arrive, en de moindres proportions, qu'ils le soient encore maintenant. La supercherie due à l'intérêt matériel ou à la vanité a joué son rôle, parfois prépondérant ; mais on n'imite frauduleusement que ce qui existe en réalité,

de quelque manière ; si le vin, la laine, l'or, les billets de banque, etc., n'existaient pas, on ne s'imaginerait pas de les imiter.

Et ces sorciers-prêtres-médecins ne sont pas des hommes mieux constitués physiquement, remarquables par leur force, leur courage, leur adresse à la guerre et à la chasse : ce sont généralement des êtres malingres, étranges, nerveux à l'excès : assez souvent des déséquilibrés et des malades. Parmi les Karens, les *wis*, ou prophètes, sont des « *nervons excitable men,* tels que ceux qui deviennent des médiums », dit Tylor (1). Dans l'Afrique Occidentale, « les vieillards qui président, durant l'initiation, à la société secrète de leur tribu, découvrent ce don (de l'*Ebumtupisme*, ou double vue) et choisissent ainsi leur sorcier docteur (2). Les Zoulous font chercher des objets cachés à leurs candidats sorciers ; c'est à peu près du « cumberlandisme », moins le contact entre le suggestionneur et le sujet ; celui qui montre ainsi plus de clairvoyance, ou de perception de la pensée — parfois sans doute aussi plus de sensibilité à de petits indices qui servent à le guider normalement — est déclaré officiellement le sorcier-médecin de la tribu (3).

On raconte que lorsque, en 1891, le Gouvernement anglais de la Colonie de Natal publia le Code pour les Indigènes (*Code of Native Law*), le Gouverneur, Sir Théophilus Shepstone, convoqua à Pietermaritzbourg tous les *izangoma*, ou sorciers de la région, pour leur expliquer les articles du code qui les concernaient. Il leur déclara qne le Gouvernement défendait la pratique d'*ubkula* (consultation du docteur sorcier) ; mais que si quelques-uns d'entre eux voulaient se soumettre à une expérience et démontrer ainsi l'authenticité de leurs facultés, un diplôme leur serait ensuite remis, constatant leur *bona fide*. On les fit alors sortir de la chambre, où l'on cacha une pièce de monnaie, qu'ils furent tous, les uns après les autres, admis à chercher. Deux sorciers seulement furent à même de déclarer presque aussitôt qu'il s'agissait d'une pièce de monnaie et indiquer la cachette. Ceux-là reçurent, en effet, de Sir Th. Shepstone le diplôme promis, dont ils n'abusèrent point. Des Européens les consultèrent souvent avec pleine satisfaction (4).

Les primitifs sont-ils mieux doués que nous de facultés surnormales ?

Le Père P. Boilat, dans ses *Esquisses Sénégalaises*, écrit :

Pendant six ans, j'ai prêché l'Evangile à ces peuples, intimement persuadé qu'il n'y avait que mensonge et supercherie de la part des marabouts, des devins et des sorciers... L'expérience m'a montré depuis que je devais signaler tous ces usages comme diaboliques et n'en pas nier la véracité. D'autres missionnaires en ont été témoins comme moi...

(1) *Primitive Cultur*, II, 131 ; Masson, *Burmah*, p. 107.
(2) Miss Kingsley : *Travels in West Africa*, p. 460.
(3) Dr Callaway : *Religion of the Amazulu.*
(4) *The Natal Mercury*, reproduit par *The Two Worlds* (Manchester), 4 Mai 1906.

A mesure que la foi s'étend dans l'Univers, la puissance des démons diminue et leurs prodiges deviennent plus rares. Mais dans les parages qui n'ont pas encore été éclairés, ils me paraissent avoir encore beaucoup de puissance.

Laissons dans son enfer le diable, qui n'entre dans tout cela que comme une interprétation du bon Père. Mais sa constatation des faits est à retenir. Nous pensons même qu'il exagère en disant que les manifestations surnormales se produisent dans les pays « non éclairés par la foi » (la foi catholique, naturellement), plus qu'ailleurs. La vérité est qu'on ne songe chez nous à les provoquer qu'en des milieux forts restreints ; quand ils se produisent, ils rencontrent également l'hostilité des croyants chrétiens et des croyants matérialistes ; alors on a souvent soin de les cacher comme une tare compromettante. Cela était d'autant plus vrai lorsque le P. Boilat fit paraître son livre : en 1853.

Mais est-il bien fondé que les sauvages constituent des éléments plus favorables que les civilisés pour la production des phénomènes paranormaux ? La religion chrétienne a toujours eu de tels thaumaturges — même chez les Protestants, quand ceux-ci ne se sont pas montrés systématiquement contraires aux « miracles » — qu'elle n'a vraiment rien à envier aux fétichistes, à cet égard ; loin de là ! Nos sorciers médiévaux ont « frayé avec le diable » au moins autant que ceux des sauvages, si nous devons en croire aux démonologues de leur temps. Quant aux médiums contemporains, ils sont censés obtenir tout ce qu'on attribue aux sorciers noirs, bruns, jaunes ou rouges ; leurs fantômes matérialisés, leurs « voix directes », leurs déplacements d'objets sans contact, leur clairvoyance, etc., sont de nature à faire pâlir les plus belles « séances » que nous avons raptées jusqu'ici. Or, quelle que soit la défiance avec laquelle il convient d'envisager les phénomènes médiumniques vantés par nos métapsychistes et spirites, il est hors de doute qu'ils sont mieux attestés que ceux des sorciers sauvages, car jamais des savants n'ont pu appliquer aux sorciers hottentots, apaches, lapons, etc., les contrôles scientifiques qu'ils ont employés avec nos médiums.

Tout ce qu'on peut admettre, c'est que les primitifs sont plus entraînés par leurs mœurs et leurs besoins à la production de *certains* phénomènes surnormaux, comme les blancs ont plutôt développé, par exemple, l'écriture automatique, dont il ne peut être question chez des illettrés. Mais ceci *individuellement*, sans des effets appréciables sur la race.

Bref, il en est comme pour la question de la *finesse des sens* des sauvages, au sujet de laquelle on a raconté des choses étonnantes. Les anthropologistes ont cependant vite fait de tomber approximativement d'accord à ce sujet. On a reconnu qu'il s'agit, non pas d'une finesse de sens *particulière à une race*, mais de l'entraînement individuel à telle chose plutôt qu'à telle autre.

Tant que l'homme en est réduit à vivre presque uniqnement de chasse — remarque le Dr Letourneau (1) — il s'habitue dès l'enfance à concentrer toute

(1) *La Sociologie*, etc., Livr. II, chap. V.

son attention sur l'art de suivre à la piste un homme ou un animal ; c'est pour lui une question de vie ou de mort. Aussi a-t-il accumulé sur ce point capital une foule d'observations utiles. C'est ainsi que, là où l'Européen ne remarque rien, l'Indien Peau-Rouge reconnaît des traces de pas, peut même compter aussi le nombre des personnes qui ont passé, distinguer à laquelle des tribus rivales de la sienne elles appartiennent, etc. (LAFITEAU : *Mœurs des sauvages*)... Sous ce rapport l'Européen, brusquement astreint au genre de vie du Peau-Rouge, lui sera nécessairement fort inférieur, tout en le surpassant de cent autres manières au point de vue de la délicatesse des sens... Le tact de l'Australien et du Peau-Rouge est-il plus développé que celui d'un aveugle européen, bien élevé, d'un violoniste habile, d'un ouvrier typographe expert ? Evidemment non. Par exemple, l'Australien, dont la vue est généralement très perçante, est parfois incapable de comprendre un dessin des plus simples, de reconnaître son portrait (OLDFIELD : *Transactions of the Ethnological Society*, new series, vol. III)... Le Peau-Rouge est rarement myope ; sa vue est perçante et puissante ; mais il semble souvent incapable de distinguer le gris du bleu (KOHL : *Kitschi Garni*, I, 25, cité par WAITZ, *Introd. to Antropology*, 140). L'Européen, alors qu'il adopte la vie sauvage, finit souvent par l'emporter, au point de vue de la délicatesse des sens, sur les sauvages eux-mêmes ; car, chez lui, le registre de la conscience est plus large et mieux tenu.

Il n'y a peut-être pas un mot de ce que dit le Dr Letourneau de la « finesse des sens », qui ne puisse s'appliquer pareillement aux « facultés surnormales » : ce rapprochement est donc très utile à faire.

Et le parallèle que nous avons tracé entre civilisés et non-civilisés peut être étendu aux animaux eux-mêmes, non pas en ce qui concerne la finesse des sens, mais en ce qui se rapporte aux facultés surnormales. Il est vrai que nous avons cité des faits dans lesquels les animaux ont perçu des « apparitions » (quelle que soit leur nature : objective ou subjective), alors que l'homme ne les percevait pas. Mais ceci ne démontrera la supériorité des facultés surnormales des animaux que lorsqu'on aura fait la contre-épreuve, c'est-à-dire, lorsqu'on aura montré qu'il n'arrive jamais que l'homme perçoive une « apparition » sans que l'animal présent la perçoive aussi. Cette recherche serait intéressante au point de vue théorique ; nous ne doutons nullement qu'on trouverait de très nombreux cas dans lesquels l'animal n'a pas perçu « l'apparition » vue par l'homme, ne fût-ce que parce que, même si nous accordons au phénomène dont il s'agit une nature incontestablement « véridique », il n'y a là, au moins dans la plupart des cas, qu'une « hallucination télépathique », phénomène subjectif, rarement collectif.

De même, parlons, par exemple, des pressentiments de mort des chiens, qui se manifestent par leur hurlement spécial. Les humains ne paraissent pas moins doués pour ces prémonitions. L'une des trois catégories de cas enregistrées par M. Bozzano dans ses *Phénomènes Prémonitoires* et groupant 63 cas sur les 161 qu'enregistre cet ouvrage, est entièrement consacrée aux « Prémonitions de maladies ou de mort, regardant de tierces personnes ». Et les percipients sont tous des civilisés.

Pour nous résumer : rien ne prouve, pour le moment, que les facultés

surnormales des races primitives sont plus étendues ou plus fréquentes que celles des races civilisées, ni que les facultés surnormales que nous possédons sont un résidu de facultés plus importantes que l'humanité aurait possédées à l'aube de son évolution.

Mais inversement, tout ce que nous venons d'exposer dans cette étude tend à montrer qu'il ne faut pas croire non plus que les facultés paranormales aient surgi, se soient affinées, accentuées, développées chez l'homme par suite de sa civilisation.

(La fin au prochain numéro). C. DE VESME.

A NOS LECTEURS

En raison de la charge lourde que sont maintenant nos frais de correspondance, nous prions les personnes qui nous écrivent pour renseignements de joindre à leur lettre un timbre, ou son équivalent, pour réponse.

A propos des expériences de M. le Prof[r] Cazzamalli et des radiations cérébrales

Les remarques faites par M. R. Desoille dans le numéro de juin de la *Revue Métapsychique*, et relatives aux nouvelles expériences de M. le Prof[r] Cazzamalli, remettent en discussion mes critiques parues dans cette même revue, en octobre 1925. Les perturbations enregistrées par les appareils de M. Cazzamalli sont-elles d'origine électromagnétique ou radioactive ?

Nous nous permettons de dire que les nouveaux travaux du professeur ne nous donnent encore aucune précision à ce sujet.

En effet, la pratique journalière des ondes courtes et très courtes (de 3 à 50 mètres et plus) nous permettent de constater des phénomènes analogues à ceux décrits par M. Cazzamalli.

Nous savons que dans les réceptions de ce genre des accords rigoureusement précis sont nécessaires. Si l'on songe que l'on cherche souvent pendant des heures, des jours, des semaines entières des émissions lointaines qui émettent cependant, mais que l'on saute dans les réglages, parce que ceux-ci ne sont ni assez lents, ni assez démultipliés, il sera facile de concevoir quel doigté, quelle délicatesse et quelle précision il faut apporter dans la recherche de ces accords. Dans de semblables appareils, à quel moment se trouve réalisé le maximum de sensibilité ? C'est au moment où l'accord, la résonance sont établis, et que l'appareil devenu à son tour émetteur d'oscillations est sur le point « d'accrocher ». Alors les ondes de faible amplitude émises par l'appareil interférent avec celles qu'il doit recevoir et grâce aux battements produits, le poste lointain est détecté et reçu. Au moment où se produit cet effet autodyne le fonctionnement de l'appareil est caractérisé par un « toc » dans le casque suivi d'un fort bruit de souffle où toutes sortes de bruits et crépitements infimes captés par l'appareil dans l'espace se font entendre. Puis, si on pousse encore l'accrochage, il y a d'abord diminution du soufflage et de la sensibilité réceptive, puis nouveau renforcement des deux, bruits de cloches (produits par les vibrations mécaniques des organes de la lampe, et aussi par les vibrations infimes des lames des condensateurs d'accord sous l'influence de faibles déplacements d'air, ce qui fait varier leur capacité) et enfin tendance à un « accrochage » musical, un sifflement où toutes les tonalités se rencontrent depuis les sons très graves aux plus aigus et inaudibles.

Tous ces phénomènes bien connu des praticiens radio sont obtenu en

modifiant les valeurs de selfs, capacités, couplages entre circuits d'un même appareil. Mais il est un moyen très simple d'obtenir des résultats analogues, c'est de faire intervenir des effets de capacité étrangère ; par exemple une plaque métallique, une bobine de self, une masse quelconque isolée du sol ou non ; ou même encore, l'approche du corps de l'opérateur et plus simplement sa main.

Il suffit donc d'approcher la main d'un appareil à ondes courtes, réglé à la limite d'accrochage pour provoquer toutes les variations constatées par M. Cazzamalli. Et ces variations *se retrouveront sur n'importe quel réglage, sur n'importe quelle longueur d'onde*, avec cependant davantage de sensibilité et de puissance à mesure que cette longueur d'onde diminue. Il suffit et il est nécessaire que *l'appareil soit réglé très exactement à sa plus grande sensibilité, à la limite d'accrochage et d'entretien des oscillations, quelle que soit la longueur d'onde choisie.*

Pour des ondes de cinq mètres, j'ai obtenu des renforcements, des extinctions de soufflage, des sifflements modulés en promenant ma main, ou bien quelques spires de fil de cuivre nu, ou même une plaquette de cuivre suspendues à un fil à coudre de cinquante centimètres à 10, 20, 30 et même 50 centimètres de la bobine d'accord de l'appareil, et observé des zones de silence et de renforcement bien marqués à d'égales distances de l'appareil.

J'ajouterai que s'il est possible de renforcer facilement la capacité et le bruit de souffle de l'appareil par l'approche de la main ou d'un objet métallique reliés au sol, par contre quelques spires de fil ou une plaque d'un métal *rigide* isolés du sol diminuent la capacité de l'appareil duquel on les approche et, par conséquent aussi, la longueur d'onde et le bruit du souffle.

En résumé, *il suffit, pour produire des variations audibles à l'intérieur d'un appareil pour ondes courtes, de modifier très légèrement et à distance les constantes de fonctionnement de ses organes.*

En est-il ainsi dans l'expérimentation du Prof[r] Cazzamalli ? Oui. *Tout se passe, en effet, comme si le sujet allait lui-même corporellement au-devant de l'appareil et, faisant effet de capacité, absorbait ou rayonnait de l'énergie en perturbant les constantes de fonctionnement de l'appareil* (selfs, condensateurs, couplages).

On peut donc dire que, lorsque dans les expériences de M. Cazzamalli, il y avait augmentation ou diminution du bruit de souffle (avec sons de cloches, sifflements, etc.), c'est qu'à ce moment précis, l'état électrique de l'intérieur de la chambre isolante se trouvait modifié ; et, par conséquent, les constantes de fonctionnement de l'appareil étaient également modifiées. Et cette modification de l'état électrique de la cage se produisait sous l'action cérébrale du sujet en état hypnoïde.

Mais il est un autre ordre de phénomènes auquel M. le Prof[r] Cazzamalli ne semble pas avoir pensé. J'ai dit précédemment que toute décharge électrique, si minime soit-elle, visible ou invisible, audible ou non, donne

lieu à des ondes hertziennes très amorties. Ces décharges peuvent être très fortes comme la foudre, ou silencieuses comme l'action solaire cathodique et ultra-violette sur la couche d'Heaviside, mais elles sont toutes perceptibles au casque sous forme de « tics » plus ou moins musicaux suivant la tendance à l'accrochage de l'appareil, et formant les « parasites atmosphériques ». Ici, la cage de Faraday isole les appareils des influences électriques extérieures. Relativement, cependant, puisqu'il est démontré que des rayonnements pénétrants produisent l'ionisation spontanée. Mais les réactions électriques intérieures à la cage agiront tout de même sur les appareils.

Si, au moyen d'une petite pile, nous produisons de minuscules étincelles électriques, en un point quelconque de la cage, mais plus spécialement aux environs des cadres récepteurs ou des appareils, nous obtiendrons au casque des « tics » plus ou moins forts et musicaux, suivant la sensibilité du récepteur. Et ces « tics » se reproduiront à la cadence exacte de nos minuscules étincelles électriques en rappelant (de très loin) le bruit des signaux télégraphiques. Et ces « tics » seront entendus sur n'importe quelle longueur d'onde choisie.

Observons maintenant le sujet en transe. L'appareil accuse soit des « tics-tics » musicaux au casque, soit des déviations marquées par l'aiguille galvanométrique. N'y a-t-il pas analogie avec l'effet produit par nos minuscules décharges statiques ?

Voyons s'il n'y a pas similitude.

Tous les expérimentateurs métapsychistes ont constaté que lorsque leurs sujets étaient en transes, il se produisait des crépitements bizarres rappelant les crépitements électriques, principalement aux abords immédiats du sujets : chaise, table, lit, armoire, murs, etc... Ces bruits perçus parfois par le sujet d'une façon douloureuse comme un léger coup d'épingle, ont reçu le nom de « Raps ». Quelquefois même, si la transe est forte, des coups avec production d'ozone caractéristique sont enregistrés. N'y aurait-il pas entre ces reps plus ou moins audibles et les « tics » de M, Cazzamalli un certain rapport ? Nous le pensons, car nous avons pu constater, nous-mêmes, que ces reps pouvaient se produire sans que le sujet en parut affecté, en état d'hypnose profonde ou très légère à peine sensible, à l'état de veille même, mais toujours en période d'activité cérébrale et avec des intensités et des fréquences diverses.

Entre les états hypnoïdes hallucinatoires producteurs de perturbations électriques et de transes des sujets à raps, nous voyons une similitude absolue, quant aux phénomènes électriques produits. Nous en arrivons donc à cette constatation que ces raps audibles ou non, ne sont que des décharges statiques produites, soit par l'ionisation, de l'air de la pièce à proximité du sujet ; soit par un dégagement « *électronique* » intense par le sujet avec décharges statiques à la surface de son corps, ce qui revient au même : le tout provoqué par une suractivité cérébrale.

Et ce sont ces décharges statiques qu'enregistrent les appareils de

M. Cazzamalli. Ajoutons que des décharges de cette nature étant très amorties et sans aucune spécification de longueur d'onde, influenceront les appareils sur toutes les longueurs d'onde, davantage sur les courtes, par suite, je le répète, de l'énorme sensibilité que l'on arrive à réaliser sur ces gammes inférieures.

Si cela n'était, si, comme le prétend M. Cazzamalli, c'étaient bien des ondes hertziennes issues du cerveau, leur captation par l'appareil serait extrêmement délicate et très précises, par suite de leur longueur d'onde bien déterminée, et différente peut-être suivant les sujets. Or, cela n'est pas, donc...

M. Cazzamalli indique qu'on ne touche jamais à l'appareil en cours de fonctionnement. Alors, de deux choses l'une, ou M. Cazzamalli connaît très exactement et à l'avance le réglage précis correspondant à l'accord à obtenir pour des ondes bien déterminées ; ou il l'ignore. S'il l'ignore et que, du premier coup, l'appareil reçoive, ce ne peut être qu'un hasard extraordinaire d'avoir ainsi trouvé sans tatonnements un réglage aussi délicat ; et toute variation dans ce réglage *unique* doit faire disparaître l'émission captée. Or, cela n'est pas ; sur n'importe quel réglage pourvu que l'appareil soit réglé à la limite d'entretien des oscillations, des perturbations sont enregistrées.

Donc ce que nous avons, *ce sont des ondes amorties provenant de décharges statiques provoquées elles-mêmes par une ionisation de l'air de la cage. Cette ionisation est produite par la radioactivité cérébrale* (*ou organique*) *du sujet à cet instant précis sous l'influence hallucinatoire.*

Toute variation dans l'état hypnoïde du sujet entraîne une variation correspondante de l'action radioactive de l'état ionisant de l'air, des décharges électriques, et par détection, des variations de l'aiguille galvanométrique.

Pour nous résumer, nous dirons que l'appareil enregistre d'abord par ses bruits de souffle amplifiés et sa tendance à l'accrochage (sons de cloche, voix lointaine, etc., déviation progressive de l'aiguille) le changement ionisant de l'air de la cage ; et ensuite par les « tic, tic » musicaux ou les déviations brusques de l'aiguille, il perçoit et détecte les décharges statiques provoquées par cette ionisation. Tous ces phénomènes sont en synchronisme absolu avec les visions hallucinatoires du sujet.

Est-ce à dire qu'il n'y a pas émission d'ondes hertziennes par le cerveau du sujet? Nous sommes entièrement convaincu que des ondes de cette nature sont émises, non seulement par les cerveaux humains, mais aussi par les animaux. De nos observations personnelles, nous nous permettons d'affirmer que pas un seul phénomène psychique ou métapsychique n'échappe aux lois de l'électromagnétisme ; et réciproquement, nous ne connaissons pas un seul phénomène radioélectrique (actions, réactions, influences, interférences, résonances, etc.) qui n'ait son analogie... je pourrais presque dire son semblable... en psychisme.

Tous les phénomènes cryptesthésiques et métagnomiques dans l'Espace (et peut-être le Temps) se retrouvent en radioélectricité.

Mais, si nous affirmons notre conviction absolue, mais morale en ces productions énergétiques par l'être humain, nous ne pouvons en apporter la preuve réelle, et la certitude véritablement scientifique.

Et les expériences de M. le Prof[r] Cazzamalli nous laissent encore dans l'incertitude absolue. Nous ne pouvons qu'affirmer que : *l'être humain rayonne une certaine énergie susceptible d'être perçue et enregistrée par des appareils sensibles.*

Nous ne voulons pas entrer dans les détails des cas de métagnomie constatés au cours des expériences. M. Andry-Bourgeois a, à notre avis, suffisamment démontré que des rayonnements issus de l'être humain peuvent traverser de gros tubes de plomb, tout comme les rayons cosmiques et ultra-pénétrants de Millikan. Il est fort probable que des rayonnements eucore plus pénétrants et non décelables par nos appareils actuels, traversent l'Espace, nous influencent à notre insu ; et que nous rayonnons, à notre tour, des rayonnements semblables susceptibles de porter leur action à de très grandes distances en dépit de tous les obstacles matériels interposés.

Notre opinion, d'ailleurs, est que des rayonnements de toute nature et de toutes les fréquences sont issus de l'être humain, mais que nos sens normaux ne nous permettent d'en percevoir qu'un seul : la chaleur. Mais que des appareils sensibles à de différentes gammes de vibrations soient expérimentés, et l'on arrivera à déceler tous ces subtils rayonnements énergétiques : supports et souvent origines de la plupart des manifestations supranormales.

Ce sont ces énergies potentielles et rayonnantes, périsprit des spirites, corps spirituel de Saint-Paul, corps aithérique des occultistes qui forment la base de tous les phénoménes métapsychiques. Ces concentrations de forces en un point de l'Espace avec un rayon d'action très grand ; cette étincelle intelligente qui perçoit et agit à distance autour d'elle comme un soleil central, constituerait ce dynanisme supérieur cher à Gustave Geley. Elles formeraient ces résonateurs psychiques qui associés à la matière ou résonateurs biologiques, et aux résonateurs électromagnétiques ou vitaux constitueraient tout l'individu suivant Charles Henry.

Les expériences de M. le Prof[r] Cazzamalli ont besoin d'être reprises plus attentivement pour aboutir à une conviction absolue. Elles sont le point de départ d'une longue série de recherches fructueuses sur le psychisme humain, et grâce aux énormes sensibilités obtenues par les systèmes récepteurs appropriés, pour arriver à explorer tous ces phénomènes électroniques et électromagnétiques qui forment l'objet et le programme d'étude à venir de toute la Métapsychie.

Enfin, pour terminer, ces expériences ont une portée scientifique beaucoup plus grande que ne semble leur attribuer l'auteur.

Le problème, en effet, ne se limite pas à savoir si le cerveau humain

émet ou non des ondes hertziennes. Beaucoup plus vaste, il place la science métapsychique au carrefour angoissant que connurent les sciences physiques lorsque Curie découvrit le radium.

Avec ces travaux, nous rentrons dans un monde tout nouveau, où l'être humain nous apparaît comme un centre énergétique rayonnant, et réagissant sur ses semblables autour de lui et à distance en de multiples interférences. Confirmant les déductions de Lakhowsky sur le rayonnement cellulaire, nous le voyons en correspondance directe avec les forces terrestres, cosmiques et astrales.

Et de même que la découverte de la désintégration de la matière inerte par la radioactivité permit de constater les projections électroniques accompagnées de perturbations de l'éther sous formes de rayons pénétrants, avec comme résidu de l'hélium ; de même la découverte de la désintégration des cellules nerveuses (ou organiques) par la vitalité, permettra de déceler des projections électroniques énergétiques accompagnées de perturbations dans l'Espace sous forme de rayonnements, de fréquences diverses, hertziens, gamma, ultra-pénétrants. Et les problèmes compliqués de la métapsychique trouveront une solution scientifique, permettant de répondre d'une façon satisfaisante aux questions angoissantes des âmes troublées et inquiètes sur la survie.

Henri AZAM.

LA MÉTAPSYCHIQUE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

« **The Case of Patience Worth** ». *A critical study of certain unusual phenomena, by Walter Franklin PRINCE (Ph. D. Boston, Society for Psychic Research, Boston 1927).*

Voici une étude très fouillée d'un cas qui rappelle celui de Miss Beauchamp étudié par le Dr Morton Prince. C'est une étude biographique se rattachant à la psychologie anormale. Dès le début de son introduction, l'auteur laisse entrevoir la cause explicative des étranges phénomènes dont il a été le témoin. C'est une explication intermédiaire entre celle du spiritisme et la thèse psychologique. Il se rallierait à l'hypothèse d'une Conscience Cosmique, « Cosmic Consciousness », d'où procéderaient les étranges révélations recueillies dans « Patience Worth » sur des problèmes que la science du sujet, courte par beaucoup d'endroits, était incapable de résoudre.

Le contenu de l'ouvrage lui donne l'apparence d'une œuvre littéraire, les poèmes y abondent, car en maintes circonstances la poésie semble avoir été le véhicule de la pensée subconsciente du médium. Cette pensée ne revêt pas seulement la beauté de la forme ; mais une philosophie profonde, des idées subtiles « Swiftness of thought », un raisonnement aisé, une réelle divination de l'esprit se découvrent dans ce cadre de la connaissance. Et il ne s'agit pas là de talents innés, de qualités mentales naturelles, mais de quelque chose de spontané et d'un tout premier jet, d'après le témoignage même de Mrs. John H. Curran.

Cette étude qui dura dix mois fut bien, de la part de M. F. Prince, une œuvre de patience méritoire. (« Patience Worth » est le nom du personnage subconscient de Mrs. Curran.)

Comme tout s'enchaîne et même s'enchevêtre dans cette étude, elle ne contient pas de divisions marquées et l'interférence des communications reçues forme une « expérience cruciale » qui n'a pas nécessité l'emploi de chapitres.

Cet ouvrage serait donc difficile à analyser si l'auteur n'avait pris soin d'en faire un clair résumé où se trouve condensée la quintessence de son étude.

En serrant le texte de très près, voici ce que contient ce sommaire.

C'est en 1913 que Mrs. Pearl Lenore Curran, une femme de trente et un ans, reçut le coup de foudre de sa médiumnité, car la chose se fit soudainement, sans préparation apparente.

Elle se manifesta par une faculté surprenante, au dire de beaucoup de spécialistes, pour la composition littéraire en différents genres, fables, paraboles, aphorismes ; par un choix curieux de locutions inusitées dans son pays, mots archaïques, dialectes anglais secondaires, par une couleur locale caractéristique de l'Angleterre d'autrefois, de l'Orient et de Rome. Le pouvoir de travail de Mrs. Curran, alias Patience Worth, était extraordinaire. Ses compositions poétiques, ses longues et complexes narrations se développaient avec un art parfait et cela dans un cumul de sensations qui n'arrivaient pas à la distraire...

Tout cela implique une mémoire qui tient du prodige. C'était un jeu pour elle de jongler avec les styles des auteurs.

Une telle virtuosité impliquerait une longue pratique et une profonde méditation quand il s'agit des problèmes philosophiques relatifs au Cosmos, à l'humanité, aux questions morales et religieuses sur lesquelles les opinions de Patience Worth sont fermes et concordantes. En toutes ces matières elle a accompli de véritables « tours de force », ce mot est en français dans le texte.

Comment rendre compte de ce cas vraiment extraordinaire ? Deux explications principales sont en présence :

I. — Toutes ces richesses étaient dans la conscience intellectuelle claire du sujet ;

II. — Ou bien elles étaient latentes, enfouies dans les arcanes subconscientes.

Dans le premier cas : ou bien elle avait déjà manifesté sa science avant l'étude qui a été faite sur elle, ou bien elle l'avait tenue soigneusement cachée.

Examinons la première hypothèse de la première explication, en nous en référant au témoignage de Mrs. Curran elle-même. C'est une personne véridique, cela résulte du rigoureux examen de M. Prince qui conclut chez elle à un rare degré de candeur « everything indicated candor to a rare degree ».

Cet examen psychologique est confirmé par le témoignage de ceux qui l'ont connue à diverses périodes et qui affirment qu'avant le « Patience Worth » tout ce qu'elle avait écrit ne méritait pas le nom de littérature. Un demi-million de lecteurs de la Revue « Scientific American » ne purent donner aucune explication sur son nouveau talent dont ils n'avaient jamais entendu parler. Comment expliquer ce silence si Mrs. Curran avait produit quelque œuvre littéraire ?

Indication importante : dans les soixante-dix lettres écrites par son mari au temps où il lui faisait la cour, aucune ne contient la moindre allusion à son talent littéraire. Même silence du côté de sa mère qui n'a jamais connu sa fille sous ce jour favorable avant les expériences faites sur « Patience Worth ». Elle-même a déclaré sa complète ignorance, en matière de langues, d'archaïsmes dont elle n'avait jamais entendu parler quand elle était sur les bancs de l'école. Ses études se bornaient à la littérature des Etats-Unis, en particulier à celle du Texas.

Enfin, les questions spécieuses qui lui furent posées, les minutieuses enquêtes faites sur ses affirmations, tout cela prouve, en même temps que son entière bonne foi, son ignorance des sujets sur lesquels, pendant les séances, elle dissertait avec une si belle assurance.

En résumé, elle était intelligente, avait du brio et de la finesse d'esprit, mais nul n'a jamais eu souvenance de semblables dons, cause d'une extrême surprise chez tous.

Surtout en ce qui concerne sa pensée philosophique ou religieuse, il est inutile d'insister. De son propre aveu elle ne fut jamais ni mystique ni encline à la métaphysique, pas plus qu'à la philologie.

Que penser de la deuxième hypothèse de la première explication, à savoir qu'elle aurait dissimulé ses dons ?

Après tout ce qui a été dit, il est inutile d'insister, une telle dissimulation serait un miracle aussi grand que sa prodigieuse connaissance. Il est impossible d'admettre qu'aucune indiscrétion ne se soit produite qui aurait percé à jour la petite machination. Ce tour de force sans aucune défaillance est impossible à admettre.

Et dans quel but aurait-elle agi ainsi ? On ne peut invoquer la timidité qui peut bien paralyser le talent mais non le dissimuler. Pour de l'argent ? Sa conduite a toujours été en opposition avec l'esprit de lucre. Pour la renom-

mée ? Son travail a toujours été plein d'humilité, accompli dans l'ombre, loin de tous les regards.

Si l'on aborde maintenant la seconde théorie, celle de la subconscience, nous voyons qu'elle peut également revêtir deux formes : ou bien la subconscience de Mrs. Curran est apparue spontanément, déversant d'un seul coup toutes les richesses constatées au cours de l'expérience, ou bien une personnalité seconde est venue se greffer sur elle, par l'intermédiaire du « Oui-ja board » pour lui apporter un supplément d'information.

Si l'on examine le premier cas, on voit que dès les débuts de l'expérience les produits subliminaux semblent venir d'une activité qui devait être en pleine maturité.

Si l'on s'attache à l'examen du second cas, en tenant compte du fait que les circonstances dans lesquelles avait vécu Mrs. Curran étaient peu favorables à un tel développement, il faut abandonner l'hypothèse d'une subconscience s'enrichissant des apports de la conscience. Par ailleurs, la soudaineté et la perfection des manifestations sont exclusives d'une subconscience dans laquelle, comme le veut la psychologie, se seraient déversés des ruisselets venus des profondeurs de l'être. Le cas de Mrs. Curran semble être un spécimen unique et ne peut s'expliquer par des précipités psychiques, par une puissance à l'état potentiel qui ne demandait qu'à passer à l'acte, car on ne voit sourdre nulle part au cours de son existence les eaux vives qui auraient pu alimenter sa subconscience.

Le recours à une personnalité seconde, auxiliaire de la subconscience, hypothèse mise en avant par le Prof[r] Ary est-il admissible ? Avec elle nous rencontrons les mêmes difficultés. D'où cette personnalité tiendrait-elle ses informations ? « Nemo dat quod non habet » dit un vieil adage latin ; une personnalité seconde ne naît pas par génération spontanée, elle représente des acquets psychologiques, des tendances, des désirs secrets, des pensées obsédantes, en un mot, une âme parasitaire, mais très vivace entée sur notre âme normale. Or, la personnalité qui s'est manifestée aux séances de Ouija n'avait jamais donné le moindre signe de vie, son apparition serait donc miraculeuse. Jamais, en effet, au dire de M. Prince, Mrs. Curran n'avait tracé les premiers linéaments de la personnalité si extraordinairement douée qui s'est manifestée au cours des séances.

A quelle théorie explicative se rallie donc l'auteur ? D'après le D[r] Morton-Prince, Saly, l'une des incarnations subconscientes de Mrs Beauchamps vivait côte à côte avec les autres et en elle il ne voit qu'un fragment, provenant par voie de dissociation, de la personnalité normale. Mais, comme le remarque le D[r] Mc Dougall, il faut alors avouer que la partie est plus importante que le tout.

Il en serait de même avec Mrs Curran si la personnalité seconde dont les performances intellectuelles sont si merveilleuses n'était qu'un produit de son individualité. C'est admettre que le plus peut sortir du moins « we are required to believe that the vastly greater may contained in the less ». L'auteur ne veut pas se laisser prendre à la magie du « subliminal self » qui n'est un talisman que pour ceux qui ont la foi. Va-t-il se rallier à l'opinion du D[r] Schiller, de l'Université d'Orford qui, à propos des multiples personnalités du médium Doris, semble se réfugier dans un prudent agnosticisme et qui se refuse à voir dans le terme « dissociation » le commencement et la fin de la sagesse ? Sa réserve est moins grande, car tout en se ralliant à la formule du savant Prof[r] d'Oxford : « Nothing is more likely to impede investigation than premature acceptance of explanations » il n'hésite pas cependant à conclure, en s'appuyant sur sa longue, patiente et minutieuse recherche, par la phrase du début de son ouvrage : « Either our concept of what we call subconscious must be radically altered, so as to include potencies of which we hither to have no

knowledge, or else some cause operating through but not originating in the subconsciousness of Mrs Curran must be acknofielged ».

Il faut savoir gré à M. Prince de son travail qui est à l'ordre du jour. Malgré son sens très élastique, c'est autour de la notion de subconscience que se livre la bataille, qui sera peut-être la dernière, entre spirites et métapsychistes. Dans leur ensemble, les faits sont admis par les uns et par les autres ; aussi, de scientifique, le problème tend à devenir psychologique.

M. Prince a fait un travail plein d'investigations et d'analyses rigoureuses. Est-il parvenu à vider de tout son contenu positif la subconscience de son sujet ? Est-il autorisé à conclure comme il le dit qu'il y a une cause qui n'a pas la même origine que la subconscience mais qui opère à travers elle ? C'est à chacun de répondre suivant les modalités philosophiques de son esprit.

Et quelle est cette cause ? Pour M. Prince, ce serait une conscience cosmique. Si par là l'on entend une source débordante d'information, sans préciser davantage, on peut se rallier à cette hypothèse qui a l'avantage d'élucider certains problèmes que l'ancienne psychologie a laissés pendants. Elle a encore cela d'excellent c'est qu'au lieu de faire endosser à la subconscience tout l'inexpliqué, c'est-à-dire toute la misère de notre ignorance, elle la rend perméable et la met en relation directe avec une source de pensée infiniment plus considérable que la nôtre.

Le Docteur Illuminé, *par le Dr Lucien GRAUX (Arthème Fayard, Paris, 1927).*

Tel est le titre d'un livre que le Dr Lucien Graux a fait paraître il y a quelque temps et que l'abondance des matières nous a empêchés d'analyser plus tôt. Ce titre, du reste, était celui que déjà au Moyen Age on donnait à l'auteur de « L'Ars Magna ».

Le Docteur Illuminé, c'est Raymond Lulle qui brilla comme une étoile parmi les mystiques du Moyen Age.

L'auteur a fait preuve d'une vaste érudition documentaire qu'il doit à de nombreux entretiens avec des « Lullistes » des Iles Baléares et à une étude des textes approfondie et fouillée dans les bibliothèques de Paris. Il est toutefois impossible de dire où finit l'histoire et où commence le roman, malgré le « long et minutieux dépouillement » invoqué pour faire accepter le caractère sérieux de l'ouvrage. Mais nous n'avons pas ici à faire la critique du livre du point de vue strictement historique, à passer au crible tous les détails donnés avec assurance sur le personnage qui, du reste, est fort bien campé. Ce qu'il nous faut retenir ce sont certains faits d'illumination intérieure ou de révélations sensationnelles, parce que seuls ils intéressent la Métapsychique. Du reste, le titre de « Docteur Illuminé » n'est-il pas suggestif ? C'est bien à dessein qu'il a été choisi pour montrer que c'est en pleine lumière psychique qu'il est apparu à l'auteur. Voici, en effet, ce que lui-même écrit : « En élaborant cette vie d'Illuminé » nous avons été frappé par le parallélisme qui s'y établit entre diverses particularités de caractère « miraculeux » et les phénomènes dont la définition, les manifestations et l'étude emplissent aujourd'hui de nombreux ouvrages, où le fait supranormal est considéré, soit du point de vue metapsychique, soit selon la doctrine spirite ».

Pour le Dr Lucien Graux, Raymond Lulle a donc été un grand médium qui appartient sans doute à l'hagiographie mais aussi au laboratoire, aux analyses de la psychiâtrie et de la métapsychique. Il se doute bien que le rapprochement entre le mysticisme et la science ne sera pas sans effaroucher quelques-uns de ses lecteurs, mais il se justifie en déclarant que l'hymen est possible entre la

médiumnité et la sainteté puisqu'il a été contracté chez des personnages aussi considérables que Thérèse d'Avila, Jeanne d'Arc et le Christ lui-même.

Passant à l'analyse de certaines manifestations remarquables dans la vie de Raymond Lulle, l'auteur croit découvrir dans le « Livre des Contemplations » le rythme et comme la cadence des communications médiumniques. Il y a là pour lui un système de répétition et d'accentuation « caractéristique ».

On peut toutefois se demander si ce rythme à répétition caractérise toujours nettement les communications médiumniques, s'il n'y a pas, au contraire, dans leur expression un certain flottement et l'absence complète de rythme. Il est bien vrai que cette cadence se rencontre dans la poésie hébraïque, mais cet artifice de littérature n'a rien à voir avec la médiumnité, puisqu'on le retrouve dans de simples élégies ; à moins que l'on ne voie des médiums dans tous les auteurs qui en ont pris à leur aise avec les règles de la syntaxe.

On ne peut que se rallier à la théorie de l'auteur quand il explique les visions de son héros, les voix qu'il entend, non pas par le recours à « la théorie miraculeuse » qui n'a rien de scientifique, mais à l'aide de l'interprétation métapsychique, par la clairvoyance et la clairaudience. Si l'on tient compte que c'est au plus fort des crises de sexualité de Raymond Lulle que le Christ s'est présenté à lui, on pourrait peut-être avec Freud voir en cette vision un cas de « refoulement » et de « sublimation ». Aussi l'on peut souscrire à cette proposition du Dr Lucien Graux que rien de ce qui dans la vie de Raymond Lulle se produira désormais de « surnaturel » « ne peut échapper à notre examen en tant que supranormal. » La Métapsychique ne saurait en demander davantage. Il importe peu, désormais qu'après cette première vision, Raymond Lulle se soit cru en rapports constants avec son bon ange. Peu importe qu'il ait cru à l'objectivité absolue de sa vision, pour le Dr Lucien Graux : l'idéoplastie en fait tous les frais. De même, sa tendance est d'expliquer les extases du grand illuminé par « une sorte d'entraînement vers l'état de transe tel que le définissent et l'observent les métapsychiques dans leurs laboratoires, les spirites dans leurs séances. »

Les phénomènes lumineux souvent constatés dans la vie des Saints se seraient également manifestés chez Raymond Lulle. Alors que son corps misérable et presque agonisant demeurait sous les pierres avec lesquelles on l'avait écrasé, une colonne de lumière signala au loin sa présence.

Evidemment, dans tous ces récits, il faut faire la part de la légende qui embellit tout et déforme par conséquent la réalité. Mais rien n'oblige non plus à rejeter en bloc tous ces faits sous prétexte qu'ils ne s'expliquent pas à l'aide de nos connaissances scientifiques actuelles. C'est là un argument paresseux qui lui-même est contraire à l'esprit scientifique.

La légende a moins de prise sur les manifestations d'ordre intellectuel, mais l'esprit humain est encore ainsi fait que c'est le monde phénoménal physique qui l'intéresse davantage. On peut donc ajouter une foi plus grande à ce qui est raconté touchant les merveilleuses divinations de Raymond Lulle et sa prodigieuse facilité de composition dans lesquelles le Dr Lucien Graux découvre une influence subconsciente.

Il nous en dit assez pour que ceux qui n'auraient d'autres informations sur Raymond Lulle que celles contenues dans *Le Docteur Illuminé* soient convaincus qu'au point de vue intellectuel, moral et psychique ce fut un personnage important. C'est affaire à l'Eglise de le canoniser si elle voit dans sa vie l'exemple de vertus magnifiques. De cette vie, la Métapsychique ne doit retenir que les faits étranges qui peuvent dénoncer sa médiumnité.

Le Secret de Nostradamus, *par P. V. PIOBB (Editions Adyar, Paris, 1927).*

Il n'y a pas grand chose à retenir de cet ouvrage au point de vue métapsychique, malgré son titre prometteur. Du reste, l'auteur lui-même nous en avertit quand il écrit p. 10 : « Nostradamus a raison de dire que son œuvre est un « monstre sans pareil »... C'est absolument inimaginable à première vue que le cerveau d'un homme ait pu l'enfanter. Ceux qui l'ont étudié, ne seraitce que superficiellement, ont supposé qu'elle était le produit de facultés extra ou supra-humaines dont la moindre serait une « voyance » peu ordinaire; la vérité est plus simple : « des documents anciens ont servi à l'établir. — L'auteur (Nostradamus) le dit formellement dans la lettre à son fils César, — et une surprenante et malicieuse ingéniosité a fait le reste ».

La métapsychique n'est pas malicieuse et son ingéniosité ne consiste pas à découvrir le supranormal là où il n'existe pas. Reste à savoir si la surprenante ingéniosité, mais dont le principal tort serait de n'être pas assez malicieuse, ne se trouve du côté de ceux qui se livrent au petit jeu de l'ésotérisme sur les documents de l'antiquité. Au dire de M. Piobb, « Le Secret de Nostradamus » basé sur la chronologie biblique lui aurait été transmis par ses ancêtres. » Mais d'où ses ancêtres le tenaient-ils ? M. P. V. Piobb nous l'explique. Au sortir de la terre d'Egypte, sur l'ordre de Moïse, les Hébreux emportèrent un coffre, l'arche sainte qui devait les accompagner partout. Qu'y avait-il dans ce coffre ? « Tous les documents des cryptes initiatiques des temples égyptiens, il y avait des formules géométriques, cosmographiques, algébriques. C'est avec cela que se firent les textes bibliques, les psaumes, la Torah et le temple de Salomon... Voilà donc d'où proviendraient, pour une part les documents de Nostradamus ». On peut se demander qui a fait l'inventaire du contenu de ce merveilleux coffre et dans quelles archives secrètes et bien gardées il a été conservé.

La connaissance ésotérique se joue de toutes les difficultés; elle se joue même du plus robuste bon sens, mais comme dans ses affirmations ingénues elle est incontrôlable, comme elle exige la foi aveugle du charbonnier, la science qui est exactement le contraire doit s'en désintéresser.

Aussi, inutile de chercher l'autre part, car si elle n'a pas plus de valeur que celle indiquée ici, elle ne mérite pas d'être prise en considération, parce qu'absolument contraire à l'exégèse et à la critique historique. Les ésotéristes ne paraissent pas se douter que ce sont là deux sciences qui ont leur méthode rigoureuse, leurs résultats acquis et avec lesquelles il faut compter, sous peine de tomber dans la haute fantaisie. Or, le jugement de la science est tout autre que celui de l'ésotérisme. Ce dernier accepte en bloc le Livre Sacré, sans aucun discernement; pour lui tout s'est passé comme les choses sont indiquées, dans un certain ordre chronologique, dans un déroulement parfait aux dates précises. Mais la critique interne en juge tout autrement : elle découvre des erreurs de dates, des contradictions, des interpollations et dans un même ouvrage attribué à un seul auteur des variétés de style si marquantes, des anachronismes si flagrants que le simple jugement invite à y voir la main de plusieurs écrivains. S'inscrire en faux contre un pareil verdict, lui opposer de prétendues révélations dont on n'a jamais fait la preuve, ce n'est pas faire œuvre de science, mais d'imagination, c'est verser dans un mysticisme de mauvais aloi que rien ne légitime. La Métapsychique ne peut s'engager dans une voie aussi aventureuse.

Tout d'abord qu'était-ce que l'Arche ? En s'appuyant sur le texte sacré luimême (Exode XXV, 10), il ne s'agit pas d'une arche apportée d'Egypte, mais construite dans le désert. Contenait-elle des documents sacrés ? Il n'en est nullement question. L'arche était censée être l'asile du dieu des Hébreux, du

redoutable Iahveh. Pour en comprendre le vrai caractère il faut savoir que dans la religion primitive, les objets sacrés possédaient des propriétés magiques, des vertus magnétiques dont l'influence sur les hommes pouvait être salutaire ou redoutable, car ils recélaient la substance divine dont les énergies irrésistibles pouvaient être foudroyantes. Cette conception matérialiste, dont il serait facile de retrouver les reliquats même dans les religions modernes, se retrouve chez tous les peuples.

L'Arche était un objet de cette nature. Il n'y avait rien dedans, sinon plus tard des pierres sacrées imprégnées elles-mêmes de fluides divins. Pour s'en approcher il fallait certaines précautions minutieuses, certaines attitudes, car l'élément sacré agit mécaniquement. C'est pour cela qu'à Beth-Chemoch, soixante-dix hommes moururent pour l'avoir regardée et que les fils d'Aaron furent dévorés par un feu qui s'élança de l'Arche, parce qu'ils s'étaient approchés d'elle avec un encensoir dont la flamme n'avait pas été allumée suivant les règles liturgiques.

Nous sommes loin du coffre contenant les documents initiatiques.

Cependant si une clé existe, capable d'ouvrir les portes de l'avenir, on ne peut se désintéresser du problème posé par l'auteur. « On a toujours soupçonné dit-il, que cette clé existait, on dit même que Newton un moment la chercha, mais vainement. » Mais lui, plus heureux, l'aurait trouvée. Et cela grâce à la claire compréhension d'un « jeu de nombre » basé sur une double chronologie biblique. « C'est en étudiant ces deux séries que je suis arrivé à enchaîner les vers et à avoir une lueur assez complètes sur les anticipations de l'histoire, selon les prophéties de Nostradamus, car je considérais que c'était là la clé. »

Il faut d'abord remarquer qu'au point de vue histoire cette double chronologie n'a aucune valeur, démentie qu'elle est par les découvertes de la science et par l'étude raisonnée des textes eux-mêmes. Elles n'auraient donc qu'une valeur symbolique ; elles seraient comparables à ces grilles servant à déchiffrer les dépêches diplomatiques. Or, rien n'est docile comme les chiffres ; on peut les combiner de mille manières et à l'aide de ces combinaisons y découvrir tout ce que l'on veut. Ce qui impressionne alors c'est l'apparente rigidité des résultats qui ne peuvent manquer, en effet, d'avoir une rigueur mathématique quand on part d'une certaine donnée. Mais de même que la conclusion d'un syllogisme peut être rigoureuse sans que pour cela les prémisses en soient certaines, de même en est-il dans la logique mathématique. Donc un problème peut-être juste sans être la démonstration d'une réalité objective. Dans des ouvrages bourrés de calculs, M. Lagrange, de l'Observatoire de Bruxelles, s'est efforcé de démontrer le caractère ésotérique de la grande Pyramide qui, d'après les détails de sa construction et sa position vis-à-vis de l'étoile Sirius, contiendrait la révélation de l'histoire générale de l'humanité, les dates précises des grands événements, de la chute des Empires, de l'évolution des peuples. Les calculs sont parfaitement exacts, mais l'opinion d'un égyptologue averti ferait bien mieux l'affaire des esprits réfléchis. Il y a quelques années a paru un livre : *L'Aurore du Millénium* qui fut comme le bréviaire, ou même le nouvel Evangile des Millénistes, secte protestante qui compte des millions d'adeptes. Ce livre était aussi rempli de chiffres impressionnants qui semblaient démontrer jusqu'à l'évidence l'exactitude des dates qui jalonnent notre histoire. Voulant légitimer les prophéties de Dianel et de l'Apocalypse, il s'agissait de démontrer par les chiffres la parfaite adaptation des événements aux prophéties et comme quoi tout était arrivé à son heure, y compris la guerre de 1914. L'auteur n'a pas failli à sa tâche ; mais devant cette complaisance des chiffres on est autorisé à ne voir dans toutes ces élucubrations que la preuve de l'incomparable ingéniosité de l'esprit humain.

On peut conclure que la mathématique, détachée des faits n'est qu'une acrobatie intellectuelle.

L'essentiel est donc de savoir si avec les prophéties de Nostradamus nous sommes en présence de faits réels ; en d'autres termes, s'il y a vraiment eu des prédictions, et si elles se sont réalisées. Il s'agit par conséquent de l'étude d'un texte et de son interprétation. Au dire de M. Piobb, le texte n'est pas clair, il est même plein d'embûches, et d'une interprétation difficile car la pensée de Nostradamus se dissimule avec malice derrière une rédaction artificielle qui a pour but de donner le change. L'auteur prétend que c'est là un procédé d'initiés qui, sachant qu'ils ne seront pas compris de la masse imbécile, n'ont pas de plus douce joie que de jouer à cache-cache avec elle. Singulier procédé de leur part, et l'on peut se demander pourquoi ils se donnent la peine d'écrire, à moins que ce ne soit pour l'orgueilleuse satisfaction des seuls esprits supérieurs ?...

Mais quelle est la nature et le contenu de ce texte ? D'après l'interprétation qui nous est proposée « le texte français est une illusion... l'œuvre tout entière doit être traduite en latin ». C'est même là « le grand secret ». Il est bien regrettable que nous ne soyons pas en possession d'un texte clair sur lequel il serait *impossible* de discuter. « Traduttore, Traditore » dit le proverbe italien et quand on voit les variantes des différents manuscrits de l'histoire sacrée ou profane on se demande si la reconstitution du texte authentique est chose possible. Elle est cependant nécessaire pour légitimer le jugement scientifique. Or les dix centuries, c'est-à-dire les dix chapitres, composées chacune de cent quatrains, sont bien nébuleuses, mais après la dixième centurie « il y a les Présages. Ces présages sont encore bien plus incompréhensibles ». Cela n'est guère rassurant quand on pense avec Renan qu'il y a un art de solliciter les textes et, cela avec la meilleure foi du monde. Voulant interpréter le quatrain 137 des Présages ainsi rédigé : « encore la mort s'approche, don royal et légat... » l'auteur mettant à profit sa trouvaille fait jouer sa clé et le traduit en latin, ce qui donne : « Adhuc mors appropinquat donum regale legatumque » ce qui traduit en langage courant signifie : « voici la mort qui s'approche ; ceci est mon cadeau royal et mon testament ». Cet autre vers « L'œil de Ravenne sera destitué » donnera en latin : « Oculus de Ravena (ou revana) erit destitutus », et en français usuel : « le regard sera trompé par l'illusion ». Il y a là un vrai tour de force, on a l'impression que le texte se contorsionne au point de nous donner le change. Comment dès lors en voir de franches applications dans les événements qui sont censés prédits ? On pourra multiplier les symboles et les images, il faudra toujours une certaine dose de bonne volonté pour y découvrir un sens précis.

« La clé de Catherine de Médicis, dit M. Piobb, n'est pas autre chose qu'une martingale de la roulette. » Il est bien à craindre qu'elle ne soit une martingale pour tout le monde. Que penser alors des prophéties qui nous sont proposées et dont voici quelques exemples. « Alors qu'en France un Bourg sera hors bon... par fuite injuste recevra son supplice. » Il s'agit de la mort de Louis XVI. « Les jeux nouveaux en Gaule redressés. » Il s'agirait des jeux olympiques de 1924. « Lors le monarque d'Hadrie succombé », voici le commentaire : cela signifie lors que le chef de Hadrie sera renversé... or, nous savons depuis longtemps que Hadrie, dans Nostradamus, symbolise l'administration qui a été inventée chez les Romains par l'empereur Hadrien. Donc le monarque d'Hadrie désigne soit le président du Conseil, soit le président de la République « en l'occurence la prophétie aurait annoncé la chute de Millerand et celle de Poincaré en 1924. » Nostradamus aurait caractérisé la crise du change de 1926 en cette phrase : « Au royal change tous éteints et appauvris. » Le rôle de M. Caillaux aurait été annoncé en ces termes : « De la partie de Mamers grand pontife aura un entretien avec le flambeau. » Quel est ce flambeau ? Flambeau se traduit en grec par lychnos, qui signifie brillant ; donc, le flambeau, c'est M. Briand. C'est un calembour. Quel est ce « chance-

lier gros comme un bœuf? » C'est M. Herriot. Et en voici la raison : il est désigné sous le nom de « major civitatis Planci », autrement dit : maire de Lyon, fondée par Munatius Plancus. On l'a dit avec beaucoup de vérité, les prophéties sont toujours claires après coup, grâce à un léger coup de pouce qui fait que, vaille que vaille, et non sans violence, elles s'adaptent aux circonstances. Il est question en Exégèse du « sens accomodatice » par lequel on interprète le texte dans un sens favorable à la thèse que l'on veut soutenir. Quand on songe à tout ce que l'on a fait dire aux prophéties bibliques, aux formidables contresens sur lesquels se sont établis des dogmes intangibles, on ne peut se montrer que circonspect à l'égard de toute prophétie, surtout quand elle touche aux épisodes de l'histoire. L'interprétation que l'on en donne est-elle conforme à ce que l'auteur avait dans l'esprit ? Est-ce cela qu'il a voulu dire ? Ne faisait-il pas allusion à des choses beaucoup plus simples, que les contemporains pouvaient comprendre ? C'est le cas pour la prophétie biblique.

Toutefois, pour rester dans la note strictement scientifique, il ne faut pas rejeter à priori la prophétie, même si elle nous apparaît comme un éclair fulgurant déchirant la nuée de l'avenir humain ; mais alors il faut des faits précis et non amphibologiques.

M. Piobb cite des faits encore à venir qui, d'après la prophétie, doivent se réaliser : l'intervention éclatante d'une sorte de surhomme politique, plus immédiatement, une orientation très prononcée vers la gauche aux prochaines élections. Avec ces faits futurs les partisans de la prophétie sont au trébuchet ; mais la parfaite sincérité de l'auteur, son patient labeur pour déchiffrer un vrai grimoire méritent qu'on lui fasse crédit.

The case for and against Psychical Belief, *edited by Carl MURCHISON (Clark University, Worcester Massachusetts, 1927).*

Comme son titre l'indique, cet ouvrage est une enquête sur le Psychisme auprès de personnalités compétentes. Il faudrait un volume pour le résumer ; aussi, nous nous contenterons du substantiel article de M. Hans Driesch, professeur à Leipzig, à cause de sa rare compétence en science biologique et de ses vues originales en matière philosophique.

C'est un rapport adressé à la Société des Recherches Psychiques de Londres, intitulé : « Psychical Research and Philosophy. »

Il commence par définir ce qu'est la philosophie : c'est une connaissance bien ordonnée, une étude systématique de la réalité objective et subjective, elle s'applique à toute chose « everything ». Tout d'abord, elle me présente l'univers comme mon univers ; il est en fonction d'une activité consciente, d'un « Ego » que je traduis par « Je ». La philosophie est d'abord une Logique. Et c'est aussi une Métaphysique puisqu'elle soulève la question de savoir si le monde « en soi » a une réalité absolue. Elle enveloppe, au sens large, toutes les sciences. Son indépendance est celle d'un tronc vivant par rapport aux branches.

Le Psychisme est une de ces branches, d'où se détachent encore plusieurs rameaux. De même que la chimie et l'optique sont distinctes, de même la lévitation et la télépathie.

Après ces considérations générales, l'auteur entre dans le vif du sujet. Il croit d'une meilleure méthode d'éviter d'abord les hypothèses trop unificatrices comme manquant de rigueur. Il préfère s'en tenir aux faits pour les ramener à quelque type ordonné. Il faut éviter l'écueil où se sont achoppés des biologistes pour s'être laissés hypnotiser par l'hypothèse physico-chimique, cause pour eux d'une sorte de cécité.

En considérant les divers aspects des sciences psychiques, du premier coup

d'œil on voit qu'ils se rattachent à plusieurs problèmes de philosophie générale, surtout à ceux qui ressortissent aux principes généraux.

Prenons la télépathie et la clairvoyance, ces phénomènes sont en intime connection avec la théorie générale de la connaissance qui est bien du ressort de la philosophie générale. En s'en tenant, pour simplifier, à la Métaphysique, ce qui nous frappe, c'est le caractère illusoire de l'univers qui n'est que le contenu de notre expérience. Ce point de vue, qui apparaît à l'auteur comme réaliste, ne l'est pas cependant au sens matérialiste. La matière n'est elle-même que l'apparence de quelque chose qui demeure un absolu pour nous et qui est tout différent de ses apparences et qui ne se manifeste qu'au travers du prisme de notre organisation vitale. Toute notre connaissance découle donc de deux sources : d'une réalité qui affecte notre esprit et des réactions de notre esprit. La réalité est donc à la fois objective et subjective ; elle résulte d'une relation, d'un pouvoir de connaître « knowing potentia » originel qui demeure inexprimable. On ne peut dissocier l'esprit qui connaît de la réalité connue.

Dans la vie normale, l'objet de la connaissance revêt une forme matérielle, il se moule sur notre corps, nos sens, notre cerveau. Et c'est là le grand miracle ! Nous savons par la physique que l'ultime réalité ce sont des électrons et des protons, et sur l'écran de l'espace, c'est une fleur qui nous apparaît.

Appliquant ces notions aux recherches psychiques, nous voyons que dans la télépathie (dont la forme larvaire serait, pour certains chercheurs, l'extériorisation de la sensibilité), et dans la lecture de pensée, ce n'est pas seulement une chose matérielle que nous atteignons, mais le contenu d'un esprit étranger et cela immédiatement et sans intermédiaire. Il ne s'agit plus ici de l'intervention des sens ni du cerveau, mais d'affinités entre deux esprits.

L'explication de ces phénomènes par les radiations est inadmissible, déclare le Dr Driesch, surtout dans les cas compliqués ; il n'est même pas sûr qu'elle intervienne dans les cas les plus simples.

Avec ces phénomènes, nous rejoignons à nouveau la théorie philosophique de la connaissance, nous prenons en flagrant délit la « faculté de connaître » établissant, mais cette fois directement, des rapports entre des sujets dont l'un joue le rôle d'objet. On serait donc tenté de conclure que ces sujets ne font qu'un.

Et l'on aboutirait à cette dernière conclusion avec le phénomène désigné sous le nom de dissociation de la personnalité, où plusieurs « Egos » se disputent un même esprit comme s'ils étaient étrangers l'un à l'autre. Et cela n'est pas sans analogie avec ce qui se passe en embryologie où des cellules, détachées par une sorte de clivage, d'un embryon forment d'autres organismes de même que deux œufs d'oursin réunis d'après un certain plan peuvent donner un organisme géant. Nous sommes donc ici en présence du problème de l'un et du multiple.

Le problème de la clairvoyance est plus épineux que celui de la télépathie et de la lecture de pensée, surtout sous la forme de psychométrie.

Il y a différentes formes de clairvoyance : celle qui s'exerce dans des conditions matérielles sur les choses du passé, sur celles de l'avenir. Le premier cas peut s'expliquer par l'hyperesthésie des sens, quoique l'esprit intervienne parfois comme dans le cas de Swedenherg qui, de Londres, vit l'incendie de Stockholm. Parlant des expériences de Kahn à l'Institut Métapsychique de Paris, le Dr Driesch déclare improbabla l'explication par la télépathie, ce même pour certaines performances de M. Pascal Forthuny auxquelles il a assisté. Dans certains cas la télépathie et la lecture de pensée peuvent intervenir.

Puisque comprendre c'est englober le moins connu dans le plus connu, c'est de cette façon qu'il faut procéder pour comprendre le mécanisme de la clairvoyance.

Quand on laisse de côté l'hypothèse spirite, ce qui paraît s'imposer,

c'est le recours à une subconscience omnisciente douée des mêmes propriétés que la « monade » de Leibnitz. On peut faire ici une objection et se demander pourquoi nous ne sommes pas tous au bénéfice de cette subconscience ! Faisant sienne la théorie de Bergson, celle de « Matière et Mémoire », le Dr Driesch répond que notre impotence vient de ce que, fait pour l'action, notre cerveau ne laisse passer de la réalité profonde qui nous déborde que ce qui intéresse la vie pratique, c'est-à-dire le présent. Pour Driesch et pour Bergson le cerveau serait l'organe de l'attention à la vie.

Pour ce qui concerne la Psychométrie, il rejette également le spiritisme, c'est-à-dire l'intervention des « esprits ». Il se rallie à la théorie de l'imprégnation des objets par des effluves révélateurs qui peuvent se ramener à des protons et à des électrons. Une hypothèse plus compliquée serait celle de la lecture de pensée, mais en psychomètrie, elle suppose comme truchements les impressions laissées dans les objets. Jusqu'à présent, aucune théorie n'est satisfaisante et la psychométrie devient une énigme s'il s'agit de l'histoire enclose dans un objet brut.

L'explication par quelque manière de rayons X est inacceptable. Dans la lecture d'une lettre fermée, c'est une image chaotique qui serait perçue et non la vision nette du contenu.

Quant à la clairvoyance dans l'avenir, la prémonition, elle est absolument incompréhensible. On ne peut, sans jouer sur les mots, nier le temps au moins comme une forme de l'expérience humaine. La subconscience ne peut faire tous les frais de l'information quand il s'agit d'événements futurs.

La prémonition pose le problème de la liberté. Ce sont deux termes contradictoires. Le Dr Driesch essaie de trouver une issue libératrice à l'aide d'une prémonition conditionnelle dont voici la formule : « this fact will happen *unless* free will interferes ». Toujours d'accord avec Bergson, il déclare que les actes libres sont extrêmement rares, mais, peu informé sur les cas de prémonition, il réserve son jugement.

Passant aux phénomènes d'ordre matériel, il en trouve l'explication fondamentale dans une activité psychique « Mind » capable de mouvoir la matière.

Cette activité se manifeste sous forme de volonté motrice, de secrétion psychique, de suggestion, d'auto-suggestion. Enfin, ces faits révèlent l'intervention d'une force vitale que, non plus la pure spéculation, mais des faits de morphogénèse, d'embryologie, de régénération, tendent de plus en plus à établir.

Les faits psychiques mettent en évidence l'action de l'imagination dans la genèse des formations normales et anormales. C'est un Couéisme prolongé « an elarged Coueism », l'action d'une « entéléchie » biologique.

Ce Vitalisme élargi peut être invoqué quand il s'agit de phénomènes en contact avec le corps du médium. D'autres phénomènes, comme les apports, sont un domaine tout à fait inconnu. Mais ce serait d'un esprit vraiment borné de croire que nous connaissons déjà tout. La discontinuité entre l'objet et le sujet dans ces derniers phénomènes n'est peut-être qu'apparente et peut sans doute se rattacher au « Couéisme élargi » et au Vitalisme.

Que penser de l'hypothèse spirite ? C'est une hypothèse particulière dans la grande hypothèse parapsychologique, comme la sélection naturelle vis-à-vis de la doctrine de l'évolution.

Elle se présente sous deux aspects. Sous sa forme plus générale, elle affirme que quelque chose de l'entité spirituelle demeure, après la mort..Sous sa forme populaire, il s'agirait d'une survivance *personnelle* dans une autre économie d'existence.

Il faut avouer qu'en parapsychologie, il y a des faits de nature à consolider l'hypothèse spirite. En premier lieu le phénomène de lecture de pensée dans lequel tout se passe comme si le médium tenait son message d'une personnalité défunte, quoi qu'on puisse l'expliquer par un emprunt à des person-

nes présentes, par un choix dans les révélations subconscientes qu'elles lui fournissent.

Il y a aussi les « correspondances croisées » quoiqu'elles puissent également s'expliquer par des interférences métagnomiques. En troisième lieu, il y a ce que le Dr Driesch appelle « the book and newspaper tests » qui se rattachent à la clairvoyance. Ce qui milite encore en faveur de l'hypothèse spirite, c'est la faculté très limitée du médium, si étrange que cela puisse sembler, car ce qui est difficile à comprendre en dehors de l'hypothèse spirite, c'est qu'il ne soit pas omnicient. Si vraiment c'est un défunt qui est l'agent, on comprend les limitations qui correspondent à sa mentalité toujours courte. On ne les comprend plus si l'esprit peut lire dans toutes les subconsciences et surtout s'il a comme moyens d'informations une Conscience cosmique. En cinquième lieu, les révélations de choses inconnues de toutes les personnes présentes à une séance, seraient également favorables à l'hypothèse spirite.

Les avantages de cette hypothèse simplificatrice ne sont pas toutefois suffisants pour la faire accepter d'emblée. Il y a peut-être une autre solution, d'autant plus que cette forme de spiritisme n'explique pas la prophétie et l'on peut recourir avec W. James et Mc Kensie à un super-esprit « supermind » dans lequel, après la mort, tous les esprits sont absorbés, mais dans lequel, pendant un certain temps et dans certaines conditions, se reflètent certaines tendances des défunts.

Quoi qu'il en soit, on ne peut trancher net cette question ; peut-être ces deux formes de spiritisme ne sont-elles pas inconciliables ?

Un grand pas sera fait dans la connaissance de la Parapsychologie le jour où les médiums seront à notre entière dévotion, où nous pourrons conduire à notre gré les expériences pour rendre le scepticisme impossible.

Dans cette étude, quelques idées saillantes doivent retenir notre attention.

Sous l'influence de ses expériences biologiques, confirmées par celles de la métapsychie, le Dr Driesch se rallie à un Vitalisme positif qui n'est autre que le « mens agitat molem » du poète. Cela est au moins aussi évident que la thèse contraire qui veut que la matière porte l'esprit dans ses flancs. C'est un Vitalisme rajeuni, régénéré par la moelle substantielle des faits.

Chez le Profr Driesch, comme chez beaucoup d'autres penseurs psychistes, se fait jour l'idée d'une supra-conscience avec laquelle nous serions en rapports et qui serait une source intarissable d'information.

Ici, l'opinion de l'auteur peut se retourner contre lui, car, avec lui, on peut se demander pourquoi le médium n'est ni omniscient, ni infaillible, ayant à sa disposition des oracles éternels, car le cerveau, appareil de sélection, n'a pas à intervenir dans les phénomènes médiumniques où le sujet se trouve pour ainsi dire en tête-à-tête avec la subconscience cosmique.

Enfin, il ressort assez clairement des analyses du Profr Driesch qu'il ne rejette nullement, du moins comme possible, l'hypothèse spirite. Il en découvre les larges insuffisances, le caractère précaire, mais ne se croit pas autorisé à déclarer qu'elle ne contient pas sa petite part de vérité. Il fait confiance à l'avenir des Recherches psychiques, et c'est encore la meilleure attitude.

CHARLES QUARTIER.

CHRONIQUE

Notre Chronique est strictement documentaire.

Elle a pour seul but de tenir nos lecteurs au courant des faits qui gravitent autour de la science métapsychique.

Le médium-peintre Gruzewski.

Une Exposition de tableaux du médium polonais Gruzewski a eu lieu à Paris, du 4 au 15 juillet 1927, aux Galeries Bernheim, rue du Faubourg Saint-Honoré. Nous regrettons de n'avoir pas été informé de cela à une date qui nous eût permis d'annoncer cette Exposition dans la *Revue Métapsychique*.

Comme M. A. Lesage, M. Gruzewski est un de ces êtres prodigieux qui se révèlent, un jour, brusquement peintre sans avoir appris à peindre, et dont l'art est toujours d'une étrange originalité.

Mais pour l'I. M. I., le séjour à Paris de M. Gruzewski n'a pas été perdu. M. Gruzewski a fait ici, devant quelques personnes, (les présences nombreuses le gênent) un certain nombre de séances dans lesquelles il nous a montré comment, en état de transe, il dessine dans l'obscurité complète, comment, en somnambulisme, il fait, dans un temps très court, des portraits de personnes d'après nature, etc...

Environ dix tableaux (huiles et pastels), faits ainsi à diverses époques, seront exposés à l'Institut Métapsychique pendant le III[e] Congrès International et dans la semaine qui suivra.

Une étude de ce médium-peintre paraîtra ultérieurement dans cette Revue.

* * *

A propos du fluide humain et des preuves de son existence.

Nul de nos lecteurs n'a probablement oublié les articles de M. Clément Martin et du D[r] Ménager, parus dans la *Revue Métapsychique*, n° 2, 1926. Ces chercheurs y prouvaient, de façon définitive, que les expériences faites jusqu'à nos jours dans le but de démontrer l'existence d'effluves humains hétérogènes (du moins en apparence) aux autres modalités connues de l'énergie, étaient loin d'être concluantes. Reprenant et développant la série des recherches expérimentales faites par les observateurs avertis que sont MM. Warcollier et Archat, MM. Clément Martin et Ménager mettaient en évidence que, soit l'action physique de la chaleur dégagée par la main, soit l'action chimique des secrétions sudorales, était suffisante pour expliquer de façon satisfaisante tant la rotation d'un petit appareil, même en vase clos, que les « effluves » qu'enregistrent les plaques photographiques, sous l'application de la main.

Rappelons encore que le D[r] Osty terminait son « introduction » aux articles de MM. Clément Martin et Ménager par ces mots :

« Est-ce à dire qu'il n'émane pas de forces rayonnantes du corps humain ? Nous constatons trop leurs manifestations, ne serait-ce que dans les phénomènes de communication inter-mentale, pour en douter. Mais il importe de ne pas prendre les phénomènes de la chaleur pour une démonstration d'un fluide

humain inconnu, et de ne pas s'attarder à des techniques simplistes, depuis longtemps délaissées par des chercheurs compétents. »

La *Revue de Psychologie appliquée* de mai 1927 publie un article du Dr Bonjour (de Lausanne) sur les « Effluves des Mains ». Etant donné son grand intérêt, nous nous permettons de le citer presque entièrement :

« ...Ces faits ont incité un médecin de Berne, le Dr v. Ries (1), à répéter les expériences *dans les conditions exigées* par les croyants aux effluves. Cela lui était d'autant plus facile que, dans ses expériences antérieures de radiographie, il a découvert que les pulsations des artères cérébrales mettent en relief les circonvolutions. Il obtint des images avec des objets inertes, avec un verre, mais les « effluves » manquaient. Avec des objets chauds, les images devinrent nettes, entourées d'effluves, ce qui confirmait l'opinion que la chaleur est suffisante pour expliquer ces singularités photographiques. Et ces expériences auraient trouvé de faciles critiques, si notre confrère n'avait pas, dans ses observations sur la radiographie du cerveau, reconnu l'importance de l'ébranlement mécanique causé par les pulsations sur la pellicule de bromure.

Afin de s'en rendre compte, il mit un réveil-matin dans le bain froid, et après trente minutes, obtint une photo avec de superbes effluves autour du réveil, dans ce cas, comme dans celui des radiographies du cerveau, il attribue ces effets à l'ébranlement mécanique. Le tic-tac du réveil-matin produit la réaction du bromure tandis que pour le cerveau c'est le battement des artères qui exerce la même action. De là, à voir dans l'ébranlement produit par les artères de la main, la cause réelle des « effluves », il n'y avait qu'un pas. Il pensa alors que des « effluves » peuvent être revélées sur toutes les photographies de mains. Il en donne la preuve par des photographies de ses mains et de celles de son infirmière.

Donc, ces images sont dues à une double action calorique et mécanique. Ce dernier point n'avait pas été entrevu jusqu'ici et il fait honneur à la perspicacité de notre confrère. »

Mais tant d'expériences ingénieuses et soigneusement menées prouvent-elles définitivement l'inexistence d'un « fluide » spécifiquement humain, animal, si l'on préfère ? Le Dr Osty, ainsi qu'on l'a vu plus haut, a eu la prudence de laisser ouverte la question. Or, l'Institut « Salus » de Zürich (2), nous fait parvenir deux articles relatant une série d'expériences qui prouveraient qu'il existe réellement un agent physiologico-physique émis fréquemment, mais irrégulièrement par le corps humain. Cet agent, encore mal défini, est-il identique au « fluide » que Dubois-Reymond, signalait en 1840 déjà, fluide « sinon identique, du moins analogue à l'électricité et qui joue un rôle important dans nos fonctions vitales ? » Seules, des expériences répétées et plus poussées encore pourront trancher la question.

Cet agent, l'Anthropoflux *R* (R indiquant les deux caractéristiques de l'agent observées jusqu'à ce jour : rayonnement, résistivité modifiée) produirait un effet analogue à celui de la lumière sur le sélénium, de la chaleur sur le magnésium, de l'arc électrique (ou tout autre cause d'ionisation) sur les gaz, effet consistant à augmenter la conductibilité électrique des éléments en question.

Propriétés de l'Anthropoflux R : C'est de la face intérieure des phalangettes de la main gauche que cet agent s'échappe avec le plus d'intensité. L'haleine en est également pourvue ; les personnes atteintes d'une congestion semblent en émettre une grande quantité. D'une façon générale, l'Anthropoflux semble avoir son origine dans le sang. Le thé a pour effet d'en augmenter l'émission,

(1) ***Einige okkulte phänomene***, Berne 1926 (Librairie des Semailles, Lausanne).

(2) Revue Générale de l'Electricité, 22 janvier 1927 ; Revue Polytechnique de Genève, novembre 1926, article du Profr J.-L. Farny.



le café semble en diminuer l'intensité. L'aspiration par les narines de nitrite d'amyle, un effort musculaire, *même un effort de volonté*, provoque aussitôt la production du « fluide ».

« L'Anthropoflux R semble pourvu d'un grand pouvoir de diffusion et de dissipation dans l'atmosphère... Cependant il se laisse canaliser dans des tubes en ébonite d'environ 40 m/m de diamètre et suit alors une voie horizontale d'environ 100 à 150 m/m ou davantage », rapporte M. le Prof[r] Farny.

Certaines substances, après avoir été soumises au rayonnement de l'Anthropoflux R peuvent l'émettre à leur tour : bois, stéarine, papier, sel gemme, eau etc... Cet agent pourrait même être emmaganisé dans une éprouvette en verre, comme les vapeurs et les gaz plus légers que l'air.

Révélateurs de l'Anthropoflux R : Cet agent modifie la conductivité électrique de certains corps : air, soie, gomme laque, papier filtre humecté ; sur ces propriétés sont basés les dispositifs suivants :

M. Muller a monté en série, avec un condensateur à lame d'air, une batterie de piles et un électromètre. Normalement, l'électromètre se charge très lentement ; mais dès que l'on approche du condensateur la face interne des phalangettes, on constate une déviation de l'équipage mobile de l'électromètre.

A l'électromètre M. Muller a aussi substitué un galvanomètre. Celui-ci est introduit dans un circuit formé d'une batterie de piles et d'une bobine constituée par deux fils de fer ou de cuivre, de 0,2 m/m de diamètre et enroulés sur un même noyau d'ébonite ; l'un des fils est relié sur une borne à l'une des extrémités du noyau, l'autre fil à une deuxième borne sur l'autre extrémité ; ils sont isolés par les deux couches de soie qui les recouvrent. Le courant dans le circuit est normalement nul ; mais ici encore aussitôt que la soie subit l'action de l'Anthropoflux émis par une phalangette dans le voisinage de la bobine, on constate une déviation sensible du galvanomètre.

Deux autres dispositifs sont encore décrits ; dans l'un d'entre eux, l'action de l'agent en question est mise en évidence par l'éclatement d'une étincelle électrique aux bornes secondaires d'une bobine de Ruhmkorff reliées au condensateur du premier dispositif décrit ci-dessus.

Si les faits avancés sont exacts, et ils semblent bien avoir été soigneusement observés, l'Anthropoflux R ne serait-il pas la clef de tant de phénomènes troublants et encore incompris, telle l'action paranormale sur la matière ? Ne pourrait-on pas trouver là la justification de la théorie de Mesmer sur le « magnétisme animal » ? C'est ce que nous apprendra l'avenir.

*
* *

Hommage au D[r] Geley.

Les lecteurs de notre Revue seront certainement heureux d'apprendre que la Ville d'Annecy vient d'honorer la mémoire du D[r] Geley en donnant son nom à l'une de ses artères nouvelles. Voici un extrait du rapport adopté à l'unanimité, il y a deux mois, par le Conseil municipal d'Annecy (1) ;

« ...La deuxième rue à dénommer est le chemin prévu au plan d'extension qui va du boulevard Saint-Bernard-de-Menthon à la rue Gabriel-de-Mortillet, parallèlement et au nord de l'avenue des Barattes. Votre Commission vous propose de lui donner le nom du docteur Geley. Le docteur Geley n'était pas un de nos compatriotes mais, lorsqu'il s'installa à Annecy, en juillet 1894, il fut

(1) *Echo des Alpes*, n° du samedi 28 mai 1927.



vite séduit par notre pays. Elu conseiller municipal le 23 février 1902... Tous ceux qui ont eu l'honneur de siéger avec lui dans cette enceinte se souviennent du souci d'exactitude et de sincérité avec lequel il prenait part à toutes les discussions... Il contribua à la fondation de l'Université populaire, de la Société d'Instruction populaire, payant même de sa personne en faisant des conférences qui attiraient, par leur intérêt et leur haute tenue, la foule des auditeurs. Mobilisé en 1914, au Maroc, puis en Istrie, à Gorizia, il ne devait pas revenir à Annecy, ayant été nommé directeur de l'Institut Métapsychique International.

C'est là qu'il devait trouver le moyen de développer une nature prodigieuse. Déjà, quand il était le médecin le plus écouté de notre région, le « démon de la recherche », comme l'a écrit un de ses biographes, s'était emparé de lui, et il avait exposé, dans plusieurs volumes, le fruit de ses observations. C'est de cette époque que datent ses études sur le *Spiritisme*, le *Monisme*, ses théories sur l'*Evolution*. Après la guerre, il publie son ouvrage le plus important : *De l'Inconscient au Conscient*, qu'on peut regarder comme le couronnement de l'édifice patiemment élevé par lui. « Modeste et d'une grande douceur, Geley avait les deux vertus primordiales du savant : la persévérance et l'enthousiasme », a écrit Charles Richet. Quand il mourut tragiquement dans un accident d'avion, en revenant de Varsovie, il jouissait d'une renommée mondiale. S'il ne nous appartient pas de juger l'œuvre du docteur Geley, notre ville peut être fière d'avoir été, en quelque sorte, le berceau d'une science nouvelle qui ouvre à l'homme des horizons insoupçonnés jusqu'ici. En même temps que nous honorerons la mémoire d'un grand savant, en donnant le nom du docteur Geley à l'une de nos rues, nous rendrons hommage à celui à qui nous sommes redevables, pour une bonne part, des remarquables travaux qui ont transformé le système d'alimentation en eau potable d'Annecy et ont abouti à la réalisation des plus importants projets municipaux mis sur pied depuis vingt-cinq ans. »

***

Dans l'Infini.

Dans l'Infini est une revue mensuelle de vulgarisation des sciences et de la philosophie des sciences. Ses fondateurs, MM. Georges Morice et F. Meiller, y ont fait une place aux études métapsychiques qu'avec raison ils considèrent comme scientifiques. Ce n'est pas une revue technique ni de pure théorie, mais de vulgarisation et destinée au grand public qui, sans initiation spéciale, s'intéresse cependant à la belle et haute spéculation. Sa devise : *ad veritatem per scientiam.*

Nous espérons que cette revue restera fidèle à son inspiration première, et que, tout en se mettant à la portée de ses lecteurs, elle conservera un caractère d'austérité scientifique et philosophique. Elle évitera ainsi l'écueil auquel beaucoup de périodiques de ce genre se sont heurtés, en faisant trop de concessions à la littérature, aux dépens de la pensée rigoureuse et de l'exactitude des faits.

Principaux collaborateurs : Mme Gabrielle-Camille Flammarion, MM. Antoniadi, P. Beaudouin, G. Bidault de l'Isle, R. Ceillier, Dr Cantenòt, F. Quenisset, L. Rudaux, E. Wietrich.

Un numéro spécimen est envoyé gratuitement sur demande adressée aux éditions F. Meiller, 71, boulevard Lamouroux, à Vitry-sur-Seine (Seine).

Souscription permanente

pour aider à l'extension des recherches de l'I. M. I.

Huitième liste.

Mme Julia de Carvalho, Brésil : 20 fr. — M. Clément-Martin, Nice : 100 fr. — Mme Sébert, Côtes-du-Nord : 1.000 fr. — M. Pedroso, La Havane : 100 fr. — Anonyme : 150 fr. — M. Andréas, Saint-Denis, 200 fr. — Lady Cumming, Londres : 1.000 fr.

Nous exprimons nos remerciements à nos souscripteurs pour leur utile contribution à nos recherches.

Le Gérant : Léon Terrier-Mugnier.

Etampes. — Imp. Terrier Frères et Cie.

entier, des événements métapsychiques, des publications et des revues françaises et étrangères.

Il dirige des *enquêtes* partout où sont signalés des faits intéressants : maisons hantées, manifestations médiumniques ou télépathiques, etc...

Il sélectionne et éduque les *sujets médiumniques*.

LES ADHÉSIONS.

Etant donnés les préjugés qui s'attachent encore à l'étude des questions supranormales, l'I. M. I. ne peut réussir et prospérer que dans une atmosphère de confiance, de sympathie et d'entr'aide. Il a besoin du concours moral et matériel de tous les amis de la science nouvelle et il compte surtout sur ceux d'entre eux qui voient en elle la plus grandiose des sciences, appelée à transformer la vie morale et sociale de l'humanité.

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919, l'I. M. I. peut recevoir toute somme ou legs de quelque importance qu'ils soient.

Il admet :

1° Des membres *bienfaiteurs*, pour une souscription unique d'au moins 5.000 francs ;

2° Des membres *donateurs*, pour une souscription unique d'au moins 1.000 francs ;

3° Des membres *honoraires*, pour une cotisation annuelle d'au moins 100 francs ;

4° Des membres *adhérents*, pour une cotisation annuelle d'au moins 40 francs pour la France, 45 et 50 francs pour les pays étrangers.

Tout membre bienfaiteur, honoraire ou adhérent a droit aux divers services de l'I. M. I. : bibliothèque, salle de lecture, archives, conférences éventuelles, Revue.

La bibliothèque est ouverte trois fois par semaine, les lundi, jeudi et samedi, de 14 à 18 heures.

Le Directeur reçoit le lundi et le jeudi, de 14 à 16 heures.

LA REVUE MÉTAPSYCHIQUE.

Jusqu'à nouvel ordre, la *Revue Métapsychique* paraîtra tous les deux mois.

Elle comprendra au moins 64 pages de texte compact et des illustrations.

Elle rendra compte de tous les livres nouveaux qui seront adressés en double exemplaire au siège de l'I. M. I.

Sous la rubrique *Correspondance,* elle publiera les communications de ses lecteurs relatives à des faits métapsychiques dont l'authenticité pourra être établie.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

L'abonnement à la *Revue Métapsychique* pour 1926 est de :

France et Colonies .... **40 fr.**

Tarif extérieur N° 1. — Pays ayant accepté une réduction de 50 °/o sur l'affranchissement des périodiques : Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Bulgarie, Cuba, Ethiopie, Grèce, Hongrie, Italie et Colonies, Lettonie, Luxembourg, Paraguay, Pologne, Portugal et Colonies, Roumanie, Tchécoslovaquie, U.R.S.S. (Russie , Uruguay, Yougoslavie .... **45 fr.**

Tarif extérieur N° 2. — Autres pays.................................. **50 fr.**

Les abonnements partent du 1er janvier ou du 1er juillet. Ils ne sont acceptés que pour une année. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'envoi de la somme de 1 fr.

Compte Chèques Postaux 747-86

Le prix du numéro est de 8 francs.

Le prix des numéros antérieurs à 1926 est de 10 francs.

Les membres du Comité et le Directeur ont seuls qualité pour representer l'Institut ou pour parler en son nom.

Année 1927. — N° 5. Septembre-Octobre.

Revue Métapsychique

PUBLICATION BIMESTRIELLE
DE L'
INSTITUT MÉTAPSYCHIQUE INTERNATIONAL
RECONNU D'UTILITÉ PUBLIQUE

SOMMAIRE :



PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, Boulevard St-Germain (VIe arrt)

Institut Métapsychique International

(Fondation Jean MEYER)

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919

89, Avenue Niel, PARIS (XVIIe)

Téléph. : Wagram 65-48 —— Téléph. : Wagram 65-48

LE COMITÉ.

Professeur Charles RICHET, de l'Institut de France et de l'Académie de Médecine, *Président d'Honneur.*

Professeur Rocco SANTOLIQUIDO, Conseiller d'Etat d'Italie, Représentant de la Ligue des Croix-Rouges auprès de la Société des Nations, *Président.*

Professeur LECLAINCHE, Membre de l'Institut de France, Inspecteur général, Chef des Services sanitaires au Ministère de l'Agriculture, *Vice-Président.*

Ernest BOZZANO.

Docteur CALMETTE, Médecin Inspecteur Général.

Docteur Jean-Charles ROUX, Paris.

Giovanni CIRAOLO, Sénateur du royaume d'Italie, Président de la Société des Croix-Rouges italiennes.

Docteur CUNEO, Professeur à la Faculté de Médecine, Chirurgien des Hôpitaux.

Sir Oliver LODGE, de la Société royale d'Angleterre.

Docteur J. MAXWELL, Procureur général près la Cour d'Appel de Bordeaux.

Ernest MEYER, Conseiller d'Etat, Paris.

Docteur Albert de SCHRENCK-NOTZING, Munich.

Directeur :

Docteur Eugène OSTY.

LES BUTS.

Les phénomènes métapsychiques retiennent, de plus en plus, l'attention passionnée de toute l'humanité pensante.

Le haut intérêt scientifique de ces phénomènes se double d'un immense intérêt philosophique ; car ils révèlent, dans l'être, des pouvoirs dynamiques et psychiques semblant dépasser le champ des capacités organiques et sensorielles, et leur étude permet d'envisager, à la lumière de la méthode expérimentale, les grands problèmes de la vie et de la destinée.

Les Sociétés locales d'études psychiques ont rendu, rendront encore d'immenses services ; elles doivent garder toute leur activité et toute leur autonomie. Mais la nécessité d'une organisation centrale s'imposait parce que, seule, elle permettra des travaux approfondis et de longue haleine, rendra plus faciles et plus fécondes les recherches particulières, assurera l'union des efforts et synthétisera les résultats acquis.

Cette organisation, vainement souhaitée si longtemps, est aujourd'hui chose faite. L'Institut métapsychique international, fondé par un initiateur éclairé et généreux, M. Jean Meyer, a son cadre constitué, ses ressources indispensables assurées et il a été déclaré d'utilité publique.

L'ORGANISATION.

L'I. M. I. comprend : des *laboratoires* pourvus de tous les instruments d'expériences et d'enregistrement ; des *bibliothèques* et une *salle de lecture ;* une *salle de conférences.*

Il publie, sous le titre de Revue Métapsychique, un bulletin périodique, rendant compte de ses propres travaux et des travaux accomplis dans le monde

Année 1927. — N° 5. Septembre-Octobre.

Revue Métapsychique

Publication de l'Institut Métapsychique International

(Revue fondée par le Dr G. GELEY)

RÉDACTEUR EN CHEF : Dr E. OSTY.

Le IIIe Congrès International de Recherches Psychiques

La parution, dans quelques mois, du compte rendu du Congrès dans un livre spécial devrait nous dispenser aujourd'hui de parler de cette assise intellectuelle qui s'est tenue à Paris du 26 septembre au 2 octobre. Toutefois, à la demande d'un certain nombre de nos lecteurs, nous dirons en quelques lignes ce qu'elle fut dans son ensemble.

* * *

La liste des matières, objets de rapports ou de communications, et de leurs auteurs, publiée dans le précédent numéro de la *Revue Métapsychique*, a fait connaître que les membres actifs du Congrès étaient presque exclusivement des gens de science présentant des exposés d'études scientifiques.

Quelques congressistes donnèrent connaissance des enseignements issus d'une expérimentation dont ils exposèrent les modalités. Ce fut le fonds du Congrès. D'autres, plus nombreux, rapportèrent des faits simplement constatés, les augmentant ou non d'essais explicatifs. Quelques-uns restèrent dans le domaine de la théorie.

Comme il en est à peu près ainsi dans la plupart des Congrès des autres branches de la science, on peut dire que le IIIe Congrès International de Recherches psychiques, du point de vue scienti-

fique, a pleinement justifié sa raison d'être et les espérances qu'il donnait, surtout s'il a préparé un prochain Congrès faisant plus de part encore aux enseignements issus de l'expérience et réduisant au minimum le discursif subjectif.

De plus, il a mis en contact une grande partie des gens de science qui, épars dans le monde, ont pour but commun de faire progresser la Métapsychique ; et peut-être est-celà le plus important de son rôle, car l'activité investigatrice de tous en sera stimulée et renforcée.

Ajoutons qu'il aura fait comprendre à l'opinion publique que la phénoménologie dite métapsychique est matière à investigation scientifique progressive, qu'elle est partout dans le monde l'objet d'une étude méthodique poursuivie par des esprits compétents et positifs, et que rien désormais ne pourra arrêter le mouvement de cette science en marche.

* * *

Ce qui domina ce Congrès fut, en effet, la volonté unanime que la Métapsychique soit science pure, c'est-à-dire recherche, dans l'expérimentation, des déterminismes divers des phénomènes, recherche nécessairement précédée d'hypothèses provisoires de travail, mais recherche sans doctrines arrêtées et sans autre mobile que d'aller avec sécurité vers la vérité inconnue des choses.

Cette volonté commune s'est manifestée dans le nombre des présences aux séances d'exposés d'enseignements expérimentaux et dans leur réduction aux séances d'exposés théoriques. Praticiens de la recherche et théoriciens ont également exprimé leur culte de l'expérience, les premiers, sans le dire, en exposant recherches et résultats, les seconds en proclamant hautement la nécessité de la méthode expérimentale, certains invoquant les grands noms de Descartes et de Claude Bernard.

Souhaitons que cette volonté de science pure, de science vraie, s'intensifie si fortement dans l'avenir qu'il devienne impossible dans le prochain Congrès d'exhorter les Congressistes à la méthode expérimentale si l'on n'apporte pas soi-même des acquisitions nouvelles venues par cette voie.

De même que nous ne concevrions pas un Congrès de physiciens, de chimistes, de biologistes, etc... dans lequel on entendrait tel ou tel congressiste affirmer qu'il faut être scientifique, que tout réside daus l'expérience, etc... de même nos Congrès doivent tendre à ne contenir que des rapports ou communications si étroitement chargés d'acquisitions expérimentales qu'il deviendra ridicule d'exhorter autrui à la pratique expérimentale, surtout si l'exhorta-

teur ne l'a jamais employée, ou, ce qui revient au même, n'en a jamais rien tiré.

* * *

Ce Congrès avait dans son programme de créer une *terminologie internationale*, tout le monde semblant s'accorder sur la nécessité d'employer mêmes mots pour mêmes choses et de donner mêmes significations aux mots.

C'était une œuvre utile à faire. Elle reste à faire et, sans doute, le restera pour un long temps.

La séance du jeudi 29 Septembre, réservée à la terminologie, s'ouvrit sur une déclaration de M. de Salter, représentant de la S. P. R. de Londres, qui fit connaître que cette vénérable Société avait décidé de ne rien changer à son vocabulaire dû en grande partie au génie de Myers, vocabulaire qui, malgré quelques imperfections, lui semblait suffisant.

Ainsi, tout espoir de création d'un vocabulaire international, réformateur du chaos terminologique métapsychique, tombait d'entrée.

D'ailleurs, ce qui suivit consola de cette déception en faisant la preuve de l'extrême difficulté qu'il y a de créer des mots par consentement mutuel et à jour fixé. Il fut essayé, entre les représentants des Comités des autres nations, de s'entendre sur la création de quelques mots de primordiale utilité. L'essai fut concluant.

Tout mot proposé par l'un des congressistes fut régulièrement, pour motifs variés, refusé par tous les autres. Il devint évident qu'il est sage d'abandonner au déroulement de la vie la création du langage métapsychique. Vraisemblablement il arrivera que des chercheurs, étudiant longtemps telle ou telle sorte de phénomènes et employant des mots nouveaux, réussiront, sans le vouloir, à faire entrer certains mots favoris dans le langage acquis. Le vocabulaire métapsychique sera probablement une œuvre dispersée dans le temps. S'il est quelqu'un qui conserve l'espoir de poursuivre dans les Congrès suivants l'entreprise de créer une terminologie, il devra se munir de qualités d'ingéniosité, de persuasion, de persévérance, de résignation, de sacrifice de temps et d'amour-propre poussées à un point rarement rencontré.

* * *

En fin du Congrès, des résolutions furent prises. Voici les principales :

I. — Cessation du mode de réalisation des Congrès passés, mode consistant en communications nombreuses et

développées au point de prendre tout le temps des séances et d'empêcher la discussion des rapports de fonds.

II. — Décision qu'un ou deux rapporteurs seront désignés par un Conseil supérieur des Congrès pour préparation d'une ou de deux questions dont le large exposé fera la matière fondamentale de discussion dans le prochain Congrès.

III. — Décision que les communications acceptées par les Comités nationaux ne dépassent pas quinze minutes de lecture, temps à rigoureusement respecter.

IV. — Nomination d'un Conseil supérieur des Congrès.

V. — Décision que le prochain Congrès aura lieu en 1930, dans une ville qui ne sera définitivement déterminée qu'en juin 1928.

Le Dr Tanagras, d'Athènes, a proposé Athènes.

* * *

A juger, en raccourci, le IIIe Congrès International de Recherches Métapsychiques, on peut dire, sans forcer en rien le jugement, qu'il a été d'une très grande utilité et qu'il a marqué fortement une étape dans la marche en avant de la Science Métapsychique.

Dans sa substance et par sa volonté de science pure il a traduit l'esprit du monde métapsychique d'aujourd'hui, affirmant que la Métapsychique ne doit être qu'une seule chose : *expérimentation*.

Nous nous faisons l'écho de tous les congressistes en remerciant encore ici le Profr Ch. Richet d'avoir présidé le Congrès avec l'autorité, la bonté et le charme qui lui sont coutumiers. Et nous n'aurons garde d'oublier que M. Carl Vett, de Copenhague, secrétaire international des Congrès, a consacré, depuis six ans, une partie de son temps et mis à profit ses nombreux voyages pour former les Comités nationaux, servir de lien entre eux, et coopérer ainsi fortement à la préparation des Congrès. L'existence et la continuation des Congrès Internationaux de Recherches Psychiques sont en partie son œuvre. Ne l'oublions pas et gardons-lui notre reconnaissance pour son activité noblement désintéressée.

* * *

La substance du Congrès et le déroulement de ses assises seront contenus dans le *Livre du Congrès*, lequel paraîtra dans six à huit

mois environ, délai minimum nécessité par la mise au point de cette publication.

Ce livre sera envoyé gratuitement aux personnes y ayant droit par le versement de leur cotisation de 100 francs comme Membres actifs ou Membres auditeurs du Congrès.

Les autres personnes pourront se le procurer à son dépôt : l'*Institut Métapsychique de Paris*, soit au prix de souscription de 30 francs par versement de cette somme avant fin janvier 1928, soit à sa parution à un prix supérieur à fixer ultérieurement.

Les grands Problèmes de la Physique moderne

Dans son prochain numéro, la Revue Métapsychique *commencera la publication d'une série d'exposés des grands problèmes de la physique par M. Andry-Bourgeois, ingénieur des Mines et de l'Ecole Supérieure d'Electricité.*

Nous pensons qu'en ce moment où la recherche aborde l'exploration des déterminismes physiques et physiologiques des phénomènes métapsychiques, il sera utile à beaucoup de nos lecteurs de trouver dans notre Revue une mise au point, bien documentée et facile à comprendre, des acquisitions et des hypothèses principales de la physique moderne, qu'il faut bien connaître pour suivre avec intérêt et profit le progrès de la psycho-physique métapsychique.

Peut-être, dans la suite, ferons-nous de même pour la biologie?

Allocution de M. Jean MEYER

Faite au banquet de clôture du Congrès (1)

Mesdames, Messieurs,

Comme fondateur de l'Institut Métapsychique International, je désire seulement vous dire quelques mots.

A la soirée de mercredi qui nous a tous réunis dans la maison qui restera pour toujours, je le souhaite, un centre de rayonnement de cette science que vous aimez, notre cher maître, le Professeur Charles Richet, a bien voulu prononcer, comme tout à l'heure encore, des paroles trop élogieuses à mon égard.

Si jamais j'ambitionnais une récompense pour mes faibles efforts, toute ambition serait déjà surpassée. En aidant à établir les fondements de la Métapsychique j'ai obéi à un impérieux devoir, à une nécessité que me dictaient mes aspirations profondes, mes vœux ardents pour la spiritualisation de l'humanité. A cet édifice vous avez, Mesdames, Messieurs, dans un autre ordre, apporté votre contribution. Demain comme hier,

(1) *Je crois bon de publier ici l'allocution que M. Jean Meyer, fondateur de l'Institut Métapsychique de Paris, fit au banquet de clôture du Congrès, parce que le lecteur y trouvera l'expression exacte de la pensée de M. J. Meyer, faite de larges vues, de respect pour l'agnoticisme scientifique, de conviction que la science est seule génératrice du vrai.*

Un mécontent, croyant pouvoir ainsi nuire à l'Institut Métapsychique, s'est efforcé depuis plus d'une année — sans succès d'ailleurs — de répandre, à l'étranger surtout où cela lui semblait plus facile, l'affirmation que M. J. Meyer, spirite de croyance, usait de son influence de fondateur et de commanditaire pour tenter d'orienter l'I. M. I. vers le courant de ses idées.

Voici la réalité des choses :

J'ai pris, en janvier 1925, la direction de l'I. M. I. sur promesse, spontanément faite par le Président et le Fondateur, de liberté entière d'idées, de recherches et de direction. Mon caractère, sur ce point, ne se prêterait à aucun fléchissement.

Depuis trois ans que dure ma direction, j'ai été souvent, pour ne pas dire tout le temps, en but aux intrigues et aux articles hostiles de certains milieux spirites intolérants à l'égard de la recherche qui ne confirme pas leurs croyances, mais en M. Meyer je n'ai trouvé qu'encouragements pour mes buts de travaux et une générosité toujours prête à les aider. Cet homme admirable a respecté ma liberté de direction avec un scrupule dont peu d'hommes seraient capables. J'ai été aussi entièrement libre de mes actes et de mes écrits à l'I. M. I. que je l'étais auparavant quand, travailleur isolé, je ne dépendais que de ma propre volonté.

Telle est la vérité. Toute autre chose est erreur ou mensonge.

E. Osty.



j'en demeure convaincu, vous participerez à sa consolidation, à son développement, à l'extension de son prestige dans le monde. Je vous en félicite en même temps que j'exprime une reconnaissance toute particulière à ceux qui, dès les premières heures, — en 1919, — se sont groupés autour de moi, lors de la fondation de l'Institut Métapsychique International, auquel le Gouvernement Français a bien voulu, dans un geste qui l'honore, accorder la reconnaissance d'utilité publique.

Plusieurs de ces pionniers du début nous ont quittés, ce sont : lé Comte de Grammont, de l'Institut de France, notre premier vice-président ; Jules Roche, ancien ministre, dont le concours nous fut précieux en maintes circonstances ; le Docteur Gustave Geley, le premier directeur et l'âme de de notre œuvre scientifique naissante ; Camille Flammarion qui sut guider les foules en même temps vers l'étude du ciel physique et vers les au-delà de la vie ; le Docteur Tessier, Professeur à la Faculté de Lyon ; Gabriel Delanne, le psychiste connu. De chacun d'eux, nous gardons un souvenir ému et fidèle.

Ma reconnaissance va également vers ceux, présents ici, qui les premiers, ont contribué de toute leur autorité à la réalisation de l'œuvre : mes éminents amis Charles Richet et le Professeur Santoliquido. C'est à eux que revient, pour une large part, l'honneur d'avoir su donner à la Métapsychique l'impulsion nouvelle et scientifique dont votre IIIe Cougrès est l'expression vivante.

J'adresse mes remerciements aux membres du Comité qui, depuis la fondation de l'Institut Métapsychique International, sont venus lui apporter l'appui de leur dévoué concours.

Dans cet hommage rendu aux travailleurs de la science nouvelle, je ne saurais oublier celui qui, depuis le Docteur Geley, assume la lourde charge de la direction...

. . . .

...Il faut, assure-t-on, faire crédit à la science, c'est une concession nécessaire ; je le dis à tous en me le répétant à moi-même.

La science, par des chemins qui lui sont particuliers — et dont peut-être les savants eux-mêmes ne se rendent pas compte — la Science marche droit et mène immuablement les hommes vers la Vérité, vers la Lumière !

Je vis au milieu du monde social et je m'aperçois avec étonnement que les matérialistes d'aujourd'hui ne sont pas les matérialistes de jadis. Le Congrès actuel vient de me donner la clef de cette énigme : *la science a ébranlé les consciences*. Par l'apport de nouveaux éléments elle a modifié l'orientation antérieure, et les âmes ébranlées sont comme le terrain labouré par la charrue : on peut avec assurance y répandre la bonne semence, certain qu'elle lèvera.

Nous pouvons donc affirmer que la Métapsychique sera reconnue un jour prochain comme la science des sciences, par elles toutes les connaissances humaines seront liées.

Soyons confiants, étudions ; approfondissons les phénomènes qui se présentent à nos observations. La Nature nous offre des problèmes à résoudre dont la solution apportera à l'humanité désemparée un guide certain pour son évolution.

En terminant, je vous exprime à tous, Mesdames, Messieurs, qui représentez l'élite scientifique de nombreux pays, l'expression de ma gratitude, de mon reconnaissant dévouement et je vous assure que le concours que je pourrais vous apporter encore, dans l'avenir, vous reste tout entier acquis.

La Préconnaissance de l'avenir individuel humain

(Enseignements expérimentaux et directives de recherches)

Exposé fait au III[e] Congrès International de Recherches Psychiques

Messieurs,

Ce rapport, anticipation partielle sur une étude qui sera dans quelques années publiée en livres, a pour but de vous faire connaître quelques-unes des acquisitions psychologiques que j'ai faites dans une partie de la Métapsychique, et de signaler des voies nouvelles de recherches à ceux d'entre vous qui veulent appliquer la méthode expérimentale à l'étude d'une catégorie de phénomènes dont elle semblait exclue.

C'est vous dire que, dans cet exposé, je ne parlerai que d'expérience pure, mettant résolument de côté toute théorie.

La Connaissance supranormale à objectif humain, champ de travail fécond.

Le chercheur qui se donne pour but la découverte progressive de l'explication de la propriété de « connaissance supranormale de la réalité » (appelons-la aussi *paranormale* pour ceux qui préfèrent ce dernier mot) ne doit pas tarder à s'apercevoir, s'il a l'esprit tant soit peu judicieux, que la production provoquée des phénomènes le placent, suivant les circonstances et les conditions, en deux positions de travail bien différentes : l'une consiste dans les cas où le sujet prend une connaissance paranormale de réalités *impersonnelles*, je veux dire indépendantes de telle ou telle individualité humaine ; l'autre consiste dans les cas où le sujet prend une connaissance paranormale de réalités concernant *un être humain.*

Dans la première de ces deux conditions de l'étude, le chercheur accumule des faits, mais bientôt il se sent impuissant à faire quelque progrès. Il se rend compte que son observation ne porte que sur un seul facteur, le sujet, et qu'elle ne peut rien saisir de la source énigmatique où le sujet puise ses informations. Il est alors incité à abandonner une recherche sans résultats possibles, et, s'il n'est pas de ceux qui se résignent à l'aveu d'incompréhension, il demande à son esprit ce qu'il n'a plus l'espoir d'obtenir de l'expérience. Suivant ses tendances mentales, il imagine une des quelques hypothèses explicatives qui règnent dans la littérature métapsychique.

Dans la deuxième condition de l'étude, il en est tout autrement. L'investigation expérimentale entre tout de suite en jeu, et l'on s'aperçoit bientôt qu'on peut la poursuivre indéfiniment. C'est qu'alors la production phénoménique de la connaissance supranormale est devenue étudiable dans ses variations en fonction de deux facteurs : *le sujet* et *la personne objet de connaissance supranormale*, tous deux également observables dans leurs variations psychologiques, physiologiques, physiques.

C'est parce que je me suis aperçu de cet état des choses dès mes premiers contacts avec l'étude pratique de la propriété de connaissance supranormale, que je me suis donné pour règle de conduite de m'écarter, pendant un temps indéterminé, de l'étude, impossible au départ, de la connaissance supranormale de la réalité en général, et de m'adonner exclusivement à l'étude de celle à objectif humain.

Il y a là un terrain de recherche prodigieusement fertile, sur lequel les psychologues, les physiologistes, les physiciens feront de nombreuses et importantes découvertes ; je me suis efforcé d'en faire comprendre la fécondité dans beaucoup de mes écrits. Aujourd'hui, dans cette réunion de chercheurs, j'ai conscience d'être utile en insistant sur cette affirmation « que le phénomène de connaissance paranormale de la réalité *homme* est la bonne condition de départ pour la recherche expérimentale ».

Depuis 1910, j'ai poursuivi l'étude du processus psychologique général de la connaissance supranormale à objectif humain dans les vicissitudes de sa production phénoménique, et dans les trois catégories de faits où l'objectif humain est soit une personne vivante et près du sujet, soit une personne vivante et séparée du sujet par plus ou moins d'espace, soit une personne depuis plus ou moins longtemps morte. Une partie des acquisitions psychologiques ainsi obtenues a été publiée dans le livre : *La Connaissance supranormale ;* une autre partie, représentant les résultats d'investigations faites depuis, sera publiée plus tard.

C'est durant le cours de cette exploration psychologique que j'ai fait l'étude de la production du phénomène de préconnaissance de l'avenir individuel.

Le peu que je vais vous en dire suffira, je l'espère, à vous convaincre que la préconnaissance de l'avenir, la grande énigme de la métapsychique, est un phénomène dont l'étude ne peut se poursuivre dans l'expérience que dans la condition où un être humain prend une connaissance paranormale du devenir d'un autre être humain.

L'état de la question quand j'en ai commencé l'étude.

Tout d'abord il est nécessaire de vous rappeler ce qu'on savait du phénomème de préconnaissance de l'avenir à l'époque où j'ai commencé d'en étudier la production, en 1910.

Des collections, par référendums et enquêtes, de faits spontanés de prémonitions (pressentiments, rêves prémonitoires, etc.), et l'obtention de nombreux présages vrais de sujets dits clairvoyants avaient depuis longtemps convaincu les Métapsychistes de l'existence de ce phénomène et leur donnaient même à penser, ainsi que l'a écrit plusieurs fois le Profr Ch. Richet, que c'était le mieux démontré des phénomènes métapsychiques, étant celui constaté par le plus grand nombre de personnes et d'une sorte non fraudable.

Dans les séances de production de prémonitions par sujets, on avait constaté qu'il y avait souvent des erreurs, que certaines de ces erreurs étaient explicables par le passage inter-mental de la pensée, et que d'autres erreurs étaient énigmatiques parce qu'elles n'étaient pas totalement sans rapport avec des réalités futures et consistaient en prédictions d'événements, rationnellement imprévisibles, que l'écoulement de la vie montrait plus tard comme prêts à se réaliser, mais en définitive ne se réalisant pas. Ces sortes d'erreurs, certains écrivains métapsychistes les appelaient « clichés astraux », entendant par ces termes que les clairvoyants, en de tels cas, saisissent par mégarde, dans un autre plan physique que celui où fonctionnent nos cinq sens, le gabarit idéal d'une possibilité, au lieu de celui du réel.

Quant à la production des prémonitions vraies, ou bien on avouait son impuissance à y comprendre quelque chose, ou bien on se permettait des explications spéculatives régies par l'aspect des faits et les idées personnelles. Ceux qui croyaient à la survivance de la personnalité humaine, aux esprits et à leur influence sur les sujets dits en raison de cela « médiums », imaginaient que les esprits désincarnés connaissent l'avenir et qu'ils le révèlent aux vivants par l'intermédiaire des médiums, les faux présages étant des farces de mauvais esprits. Ceux qui pensaient que l'homme est une matérialisation fragmentaire de l'âme du monde avançaient que le

sujet a ceci de particulier qu'il lui est possible, en certaines conditions, d'intégrer son esprit dans l'esprit universel et d'y puiser la connaissance du futur. Ceux qui s'en tenaient aux enseignements de la psychologie classique, imaginaient, par analogie avec la formation de la connaissance ordinaire, que les clairvoyants ont un sixième sens par lequel ils perçoivent l'éternel présent du monde à quatre dimensions.

Mais, en définitive, du point de vue de la recherche, ces divers comportements de la raison à l'égard du phénomène de préconnaissance de l'avenir ont été d'une complète stérilité ; il n'en est venu aucun commencement d'investigation expérimentale dans une quelconque direction. C'était, avec ou sans doctrine, l'impuissance sans espoir.

Cela vous fait comprendre pourquoi, bien que le phénomène de préconnaissance de l'avenir soit l'énigme culminante de la Métapsychique et le détenteur probable du secret de la vie, il n'a été l'objet d'aucun exposé d'étude dans les deux Congrès internationaux qui ont précédé celui-ci, et pourquoi, dans celui-ci, je suis seul à en présenter une étude.

Et pour dire toute la vérité, ce qui était l'état des choses dans le monde des métapsychistes autour de 1910, subsiste encore aujourd'hui malgré les exposés d'enseignements et d'expériences aisément vérifiables que, depuis quatorze années, j'ai publiés. La plupart, sous la suggestion des opinions d'autrefois et des conceptions étroites de la psychologie classique, croient toujours à l'impuissance de comprendre ou continuent leurs rêveries spéculatives, cherchant vainement dans leur propre esprit la vérité qui ne s'arrache à la Nature que par les artifices révélateurs de l'expérimentation.

Cette impuissance non seulement à chercher, mais même à accepter des notions dont le bien fondé est très facilement vérifiable, domine la plupart des esprits parce qu'ils ne se rendent pas compte de l'importance qu'il y a, pour la recherche, à établir une différence entre le phénomène de *préconnaissance de l'avenir en général* (l'avenir impersonnel) et celui de *préconnaissance de l'avenir individuel humain.*

Or, autant la préconnaissance de l'avenir en général est un phénomène rare et qui n'apprend rien, parce que la source où le sujet prend sa connaissance paranormale est insaisissable, autant la préconnaissance des devenirs individuels est un phénomène de production abondante, et, de plus, matière à une investigation expérimentale progressive, parce que, comme je vais dans un instant vous l'exposer, la source où le sujet s'informe est, dans cette condition, saisissable.

Dans son ensemble ma méthode d'étude a consisté à observer

les variations de la production prémonitoire, en fonction des variations psychologiques des deux facteurs humains directement intéressés au phénomène : *le sujet* qui le rend manifeste, et *la personne qui en est l'objet*, sans rôle apparent.

Les vicissitudes et les variations de cette production, je les ai étudiées dans deux conditions principales :

1° Quand le sujet essaie de révéler le devenir de personnes mises en sa présence.

2° Quand il essaie de révéler le devenir de personnes éloignées.

Dans cette dernière condition, j'ai observé ce qui se passe lorsque l'expérimentateur connaît la personne-objectif éloignée, ou est et sera de quelque manière en contact avec sa vie ; et lorsqu'il est entièrement ignorant de qui il s'agit et n'a ou n'aura avec elle aucun événement commun de vie.

Etant donné la nécessité de laisser beaucoup de temps s'écouler pour une exacte appréciation des prémonitions, et aussi pour l'institution de nombreuses et diverses séries d'expériences, je me suis, dès le début, fixé vingt ans d'étude avant de publier l'ensemble des acquisitions psychologiques ainsi faites. J'en suis à la dix-septième année et à plus de deux mille séances, avec environ cinquante-six sujets et de nombreuses personnes objectifs, les unes sachant les prédictions les concernant, les autres les ignorant. Il faut que vous sachiez cela pour devenir persuadés que ce que je vais vous dire a des bases solides et ne ressemble en rien à de la théorie construite sur l'aspect de quelques faits.

Une série d'acquisitions psychologiques.

Parmi les acquisitions psychologiques que j'ai faites, je me limiterai à l'exposé d'un groupe qui me suffira à atteindre le but que je me donne aujourd'hui : vous ouvrir des directions de recherche.

Et pour être mieux compris par vous, je vais vous faire repasser la suite des expériences qui m'ont conduit à des conclusions que vous pourrez facilement vérifier par reproduction de la même filiation d'expériences.

Le départ de mon étude pratique de la production prémonitoire m'a été suggéré par une analogie. « Puisque, me suis-je dit, ce sont les troubles pathologiques du corps humain qui ont le plus appris de physiologie, c'est aux perturbations de la production du phénomène prémonitoire qu'il faut demander un commencement d'explication de la production correcte.

Ainsi, particulièrement attentif à la genèse des troubles du travail psychologique prémonitoire, je n'ai pas tardé à constater qu'outre les *fabulations*, romans pseudo-prémonitoires, relativement

peu fréquentes quand on se sert de sujets de bonne qualité sur personnes mises en leur présence, la grande majorité des autres erreurs avait pour origine, plus ou moins facilement décelable, le contenu mental des personnes présentes objets de préconnaissance.

Cela était connu et signalé depuis longtemps, mais je me rendis compte que cette source d'erreurs était d'une abondance dépassant de beaucoup ce qu'on en avait dit.

Ce qui me frappa bientôt dans la genèse des faux présages par suggestion mentale (par *diapsychie*, pour prendre le mot de E. Boirac), ce fut de constater combien différait, suivant les personnes mises en présence des sujets, cette influence mentale suggestrice d'erreurs. Certaines personnes déversaient à profusion, pour ainsi dire, dans le psychisme des sujets tout ce que leur esprit contenait de supputations fausses, conscientes ou subconscientes (elles ne sont pas toujours les mêmes), quant à leur avenir. D'autres personnes favorisaient ce même phénomène à tous les degrés au-dessous du précédent. Pour d'autres, au contraire, cette saisie des réalités exclusivement mentales, fausses conjectures de l'avenir, ne s'effectuait jamais ; à leur égard les sujets exprimaient leur impuissance ou ne produisaient que fabulations.

A observer le déterminisme psychologique de la production des erreurs prémonitoires, j'acquis donc bientôt ces deux notions :

I. — *Les sujets doués de connaissance paranormale du genre capable de révéler l'avenir des individus sont, par ailleurs, de puissants détecteurs des psychismes d'autrui.*

II. — *Cette détection varie dans son rendement suivant le couple humain, sujet et personnalité objectif, institué. Certains couples sont à un haut degré « favorisants » du phénomène diapsychique, certains couples sont « stérilisants », tous les degrés intermédiaires existent entre ces deux extrêmes.*

Dans le même temps que je faisais ces constatations dans la condition de clairvoyance prémonitoire sur personnes mises en présence des sujets, je fis cette autre constatation dans la condition à distance : *la propriété qu'ont les sujets de prendre les informations de leurs faux présages dans le psychisme d'autrui continue de jouer quel que soit l'espace qui les sépare des personnes données comme objets de connaissance prémonitoire.*

Puis, l'investigation progressant, je fus amené, à mon grand étonnement, à constater que non seulement les sujets faisaient de faux présages par *détection télépsychique* des fausses supputations d'avenir contenues dans la pensée de personnes éloignées, mais qu'outre cela ils effectuaient la même détection mentale dans

le temps futur. Le psychisme d'autrui leur semblait accessible *dans le temps* comme *dans l'espace*. De même qu'ils préannonçaient, pour tel ou tel individu, des événements crus par lui sur le point de se faire et dans la suite ne s'effectuant jamais, de même ils préannonçaient des événements, insupposables au moment de la séance, que le déroulement ultérieur de la vie faisait plus tard croire de réalisation inévitable, mais que des circonstances fortuites empêchaient de se produire.

L'expérience me mettait ainsi sans cesse devant les « clichés astraux » de la conception ancienne. Leur étrange genèse se clarifiait dans l'observation. Mais, pour en fixer définitivement l'origine, je fis avec un excellent sujet d'étude, clairvoyant en hypnose, une série d'expériences qui consista non plus à lui demander de saisir, dans l'avenir des individus, les événements devant arriver, mais exclusivement les croyances fausses qu'ils auraient plus tard sur la venue d'événements ne devant pas se réaliser.

Les résultats de ces essais furent tels qu'ils m'en vint ces deux nouvelles notions :

I. — *Notre contenu mental futur est, dans ses erreurs de prévision rationnelle des événements, matière à préconnaissance de la part des sujets.*

II. — *Cette sorte de diapsychie dans le temps, de même que la diapsychie dans l'espace, se produit plus ou moins facilement, ou ne se produit pas, suivant les couples humains générateurs du phénomène : sujet et personne-objectif.*

Cela provoqua un grand désordre dans mes conceptions antérieures sur le psychisme humain, et eut pour effet de me débarrasser l'esprit des préjugés de la psychologie classique limitatifs des moyens humains de connaître, et aussi d'un certain nombre de préjugés régnant dans la littérature métapsychique.

Une nouvelle hypothèse de travail s'imposa à mon esprit, se formulant ainsi : « puisque les sujets reçoivent du psychisme d'un individu de futures *supputations fausses* d'avenir, il devient logique de demander à l'expérience si ce n'est pas du même foyer inspirateur qu'ils reçoivent, pour le même individu, les *notions vraies* de son devenir ».

Pour procéder à la vérification de cette hypothèse, je ne m'occupai plus de la genèse des erreurs et tournai mon observation exclusivement sur la production du phénomène de préconnaissance vraie de l'avenir individuel.

Et, pour que l'enseignement expérimental ait toute sa force, je fusionnai la recherche de l'origine des indications prémonitoires

véridiques à celle de l'origine de toutes les indications que les sujets donnent sur la vie écoulée, quand leur faculté travaille sur une personne vivante mise en leur présence ou éloignée.

Il en résulta une nouvelle suite d'acquisitions, en trois étapes pourrait-on dire, que je vais brièvement résumer.

Une première étape expérimentale consista à découvrir d'où le clairvoyant reçoit les informations vraies quand il révèle des épisodes de la vie passée d'une personne présente ou éloignée, surtout quand ces révélations apprennent quelque chose que la personne ignore ou n'a pu, par ses moyens sensoriels ordinaires, savoir. Cette première étape fut franchie facilement et vite, parce que le contrôle rapide de la valeur des indications permettait la succession rapide des sortes d'expériences utiles.

En observant les variations de la production de connaissance paranormale vraie du passé individuel humain en fonction de la variation des deux éléments du couple humain directement intéressés au phénomène (sujet et personne-objectif) voici ce que je constatai :

I. — *Quand on fait travailler un sujet sur une série de personnes mises successivement en sa présence. les indications vraies sont abondantes pour certaines personnes. plus ou moins faciles et nombreuses pour d'autres, et pour quelques-unes ne peuvent pas être obtenues, toutes autres conditions de l'expérience étant égales par ailleurs.*

II. — *Quand on met une seule personne, en des seances successives, en présence de plusieurs sujets, cette personne est l'objet d'un rendement de connaissance paranormale très différent suivant le sujet employé, rendement excellent avec tel sujet, nul avec tel autre malgré répétition de l'essai, et variable entre ces deux extrêmes avec tel ou tel autre sujet.*

III. — *Les personnes favorisantes ou stérilisantes du phénomène avec tel sujet ne le sont pas nécessairement avec tel autre. Toutefois, il est des personnes qui montrent une relative constance envers les sujets dans leur qualité de favorisantes et surtout de stérilisantes.*

IV. — *Ces constatations faites dans la condition de connaissance paranormale à objectif humain au rapproché se sont exactement retrouvées dans la condition à » distance », si l'on exclue la part de suggestion mentale pouvant venir de l'expérimentateur, intervenant alors comme troisième facteur humain dans la production des phénomènes.*

Ainsi le phénomène de connaissance paranormale du passé individuel apparut, dans une complète évidence, comme le produit de

la collaboration inter-mentale latente des deux facteurs humains intéressés au phénomène : *le clairvoyant,* seul producteur apparent, *la personne-objectif*, producteur inapparent.

Etant dès lors acquis que c'est de la personne mise en sa présence que le sujet reçoit les notions qu'il révèle sur sa vie écoulée, j'abordai cette deuxième étape d'investigation : *demander à l'expérience d'où viennent aux sujets leurs révélations vraies sur les devenirs individuels ?*

Cela exigea un certain nombre d'années, par nécessité d'arriver aux moments d'apprécier la valeur des présages.

Les constations que je fis furent *exactement les mêmes* que celles faites dans les révélations des passés individuels.

Pour la connaissance paranormale du devenir individuel humain, comme pour celle du passé, je me rendis compte que le rendement psychologique varie suivant le couple humain, sujet et personne. Tel sujet, excellent prémoniteur pour telle personne, n'arrive jamais à faire une prédiction vraie pour telle autre personne, avec tous les degrés entre ces extrêmes. De même, une personne donnée comme objet de préconnaissance d'avenir a de multiples sujets, obtient — si elle n'est pas stérilisante — de remarquables prémonitions de tel sujet, un mélange de vrai et d'erreur de tel autre sujet, des fabulations ou un aveu d'impuissance de tel autre.

Cette deuxième étape d'investigation aboutit donc aux mêmes conclusions que la première : *quand un sujet fournit des indications vraies, rationnellement imprévisibles, sur l'avenir d'une personne mise en sa présence, cette personne est la source inspiratrice des indications prémonitoires.*

Ce n'est, certes, ni tout d'abord apparent, ni conforme à la doctrine classique de la formation de la connaissance, mais c'est ce que met indéfiniment en évidence l'observation provoquée.

Parvenu à ce point de la recherche, je fus contraint de tenir pour vérité que si le clairvoyant reçoit de chacune des personnes mises en sa présence les notions du devenir individuel, c'est que tout être humain détient la connaissance de son personnel avenir dans un plan de psychisme disposant d'autres moyens informateurs que les sens connus et affranchi de la limitation que l'espace et le temps font à la pensée construite sur les ordinaires informations sensorielles.

Toute la phénoménologie de la connaissance supranormale spontanée (pressentiments, visions prémonitoires dans le rêve, etc.) devenait dès lors à la fois intelligible et confirmative de l'expérience.

En conséquence de celà, une troisième étape d'investigation s'imposa : demander à l'expérience si le plan de notre psychisme

qui sait tout notre rôle à jouer dans la vie, est ou n'est pas distinct de ce mode d'activité cérébrale dit *subconscient*, dans lequel la psychologie classique ne voit que constructions d'images, de sentiments, d'idées, etc... sur les données des sens connus.

J'eus l'idée que le moyen le plus simple de s'enquérir expérimentalement sur celà, c'était de demander aux sujets de saisir tout ce qu'ils pouvaient sur la vie totale des individus mis en leur présence, et d'observer, suivant les couples humains générateurs du phénomène, le rendement comparé de la détection du contenu du subconscient classique, *informant du vécu*, avec le rendement de la détection du plan X du psychisme *informateur de l'avenir*.

Une longue et attentive poursuite de cette investigation m'a sans cesse montré : que parmi les personnes à un haut degré favorisantes de la connaissance paranormale de leur passé, une partie seulement reste favorisante de la connaissance paranormale de leur devenir; une autre partie en reste favorisante à un degré beaucoup moindre; une autre partie enfin se montre presque, ou même complètement, stérilisante de la prémonition.

Suivant les couples humains institués, la diapsychie s'effectuait manifestement à divers étages mentaux.

L'expérience montrait, dans une complète clarté, que *la production de la connaissance paranormale de l'avenir individuel a une source inspiratrice, incluse dans l'homme, autre que celle informant du passé connu.*

Si maintenant, je coordonne les enseignements de cette filiation d'investigations expérimentales dans une explication d'ensemble, cette explication pourrait se résumer ainsi :

I. — Les perturbations de la connaissance paranormale prémonitoire à objectif humain ont pour causes : soit le non accrochage inter-mental entre la personne-objectif et le sujet, d'où aveu d'impuissance de ce dernier où fabulations ; soit un accrochage inter-mental ne mettant en jeu, chez la personne-objectif, que le plan fonctionnel du psychisme dit *subconscient* par la psychologie classique, d'où la détection de supputations erronnées sur l'individuel avenir.

II. — La production prémonitoire véridique s'effectue quand des conditions favorables font que le psychisme d'un sujet travaille sous l'influence du plan de pensée qui, chez tout être humain, sait le devenir de l'individu.

La suite d'acquisitions psychologiques que je viens de vous faire

connaître a été faite surtout dans la pratique expérimentale de la prémonition sur personnes mises en présence des sujets. Pour compléter ce groupe d'enseignements, je dois vous dire ce que révèle l'expérience quand les sujets sont sollicités de saisir l'avenir de personnes inconnues d'eux et éloignées à quelque distance que ce soit. L'exposé de ce qui se passe au rapproché va me permettre de vous en donner une notion suffisante en peu de mots.

A n'envisager que les cas purs de connaissance paranormale prémonitoire à distance, (je veux dire ceux dans lesquels l'expérimentateur ignore quelle personne est en cause, ne sait rien d'elle et n'a, à aucun degré, contact de vie avec elle), l'expérimentation m'a montré que tout se passe suivant le même processus que dans la condition au rapproché. Erreurs et vérités ont même source. *La distance ne change rien au déterminisme général de la production du phénomène prémonitoire.*

Toutefois, la distance, introduisant dans la genèse du phénomène des causes perturbatrices, favorise considérablement la genèse des erreurs.

Le non accrochage inter-psychique est extrêmement plus fréquent qu'au rapproché, ce qui détermine des impuissances à rien saisir ou des fabulations en très grand nombre.

L'accrochage inter-mental mettant en jeu le subconscient (sens classique) du psychisme de la personne distante, plan de pensée suggesteur si fécond de faux présages, représente, dans cette condition, la très grande majorité des résultats intéressants, intéressants puisqu'on assiste, malgré l'erreur, à de la télépsychie.

Quant à l'accrochage inter-mental mettant en jeu, chez la personne éloignée, le plan du psychisme suggesteur de la préconnaissance vraie, il est d'une grande rareté.

Si l'on compare cette grande rareté de la production prémonitoire pour *personnes éloignées* à l'abondance relative de la production prémonitoire pour *personnes mises en présence des sujets*, on est contraint par les faits, ici encore, à se rendre compte que les sujets quand ils travaillent sur des individualités humaines, reçoivent leurs informations prémonitoires *ni de leurs propres psychismes, ni d'une source extra-humaine.*

Voilà ce que l'expérience m'a appris. Chacun de vous pourra le vérifier dans l'expérience. Il n'y entre aucune théorie. C'est le déterminisme psychologique général du travail métagnomique prémonitoire tel qu'il apparaîtra à quiconque voudra, l'esprit allégé de préjugés, s'assurer de sa réalité.

Conséquences et directives de recherches.

Maintenant, et pour finir, je vais vous signaler quelques-unes des conséquences immédiates de cette lignée d'enseignements expérimentaux et quelques-unes des directives de recherche qu'ils suggèrent.

A considérer la propriété de connaissance supranormale dans la totalité de sa production, c'est-à-dire dans toute sa saisie de la réalité, quel qu'en soit l'objet, ces acquisitions psychologiques apprennent que c'est, pour ainsi parler, de *deux sources* que les sujets métagnomes reçoivent leurs informations paranormales.

D'une *source X,* encore totalement inconnue, quand ils révèlent des événements du passé ou des épisodes d'événements ignorés de tout être humain vivant, ou quand ils prédisent, fait de grande rareté, l'avenir général, impersonnel.

D'un *plan spécial du psychisme d'autrui,* quand ils préannoncent les devenirs individuels ; plan de qualité transcendante, si l'on peut donner cet attribut à toute intelligence sachant, dans l'espace et le temps, ce que le cerveau humain, sur les apports informateurs des sens connus, est impuissant, en mêmes conditions, à connaître.

Sans doute, parmi les théories spéculatives émises, on avait envisagé l'existence d'un plan transcendant du psychisme humain. On avait parlé de *surconscience.* Toutefois, cette surconscience c'était seulement chez le sujet clairvoyant, et en raison de l'aspect prodigieux des faits de connaissance paranormale, qu'on l'entrevoyait. Elle n'était qu'une supposition, indémontrée, du probable. D'autres théories vivaient autour d'elle, imaginant, à son encontre, que le cerveau du sujet, dans l'état dit de transe, devient l'instrument quasi-passif fonctionnant sous l'influence d'intelligences extra-humaines. D'ailleurs, la supposition de surconscience chez le clairvoyant est restée une hypothèse inerte, ne suggérant aucune autre hypothèse capable d'en faire une vérification dans l'expérience, non plus qu'aucune autre hypothèse pour pousser plus loin la recherche.

C'est devant tout autre chose qu'on se trouve quand on s'est instruit dans la pratique de la production prémonitoire à objectif humain. Dès lors, l'existence en l'homme d'une conscience transcendante cesse d'être une supposition logique, elle devient une *réalité démontrable* chez tout être humain, par emploi du sujet, son instrument de détection.

Tant que l'investigation n'aura pas fait connaître ce qu'est la source X fournissant aux clairvoyants la connaissance de l'avenir général, on pourra se permettre d'imaginer sur sa nature des théories explicatives diverses. Mais se serait désormais sacrifier l'esprit scientifique à la fantaisie que de continuer à faire des rêveries spé-

culatives sur l'origine de la préconnaissance des devenirs individuels humains, alors qu'il est très facile de vérifier le bien fondé des expériences que je viens d'exposer.

D'ailleurs, outre la contrainte directe de l'expérience, une pratique même petite de l'observation sur la diversité de la production des phénomènes prémonitoires fournit la claire indication de la vérité des choses et de la voie de la recherche utile. La constatation permanente de l'extrême rareté de l'obtention du phénomènes de préconnaissance d'avenir général et de l'abondante production de prémonitions d'avenirs individuels dit, sans cesse et avec une grande netteté, que s'il est possible que la source inspiratrice des sujets quand ils prédisent l'avenir dans la diversité de ses objets soit, en définitive, unique et consiste, comme certains le supposent, dans l'âme du monde, il n'en est pas moins vrai que ce foyer inspirateur, général et hypothétique, leur est d'accès aléatoire et très difficile, tandis que le plan transcendant des psychismes individuels humains leur est très accessible. L'observation et l'expérience nous signalent que ce plan spécial de pensée est la petite ouverture par laquelle l'investigation expérimentale peut seulement espérer d'arriver au contact de la vaste intelligence que l'aspect des phénomènes de la vie, surtout des phénomènes métapsychiques, nous fait soupçonner derrière la coulée évolutive des formes de la matière.

Peut-être était-ce à cette étape de la conception du plan mental de l'homme et de l'Univers que l'observation des mêmes faits que nous observons aujourd'hui avait conduit quelques grands esprits de l'antiquité, puisque la Grèce avait inscrit au frontispice de l'un de ses temples, celui de Delphes je crois, cette phrase que nos études chargent d'une puissante signification : *Connais-toi toi-même, et tu connaîtras les Dieux.*

Non seulement l'étude de la production prémonitoire à objectif humain a rendu le plan du psychisme *démontrable*, elle l'a, de plus, rendu *explorable*.

Quand on sait, en effet, qu'il est accessible chez tout homme et que les clairvoyants sont ses détecteurs, il devient l'objet d'une diversité indéfinie de sondages dans une exploration progressive de toutes ses capacités de connaître.

A cette exploration *indirecte*, il faudra chercher à ajouter l'exploration *directe* et, pour cela, se donner pour but de découvrir le moyen de réaliser chez tout individu, donc dans un seul psychisme, ce que l'on avait coutume de demander empiriquement à la collaboration intermentale d'un sujet et d'une personne.

Qu'on ne tienne pas cela pour un but chimérique de recherches.

L'hypothèse de travail qui le prévoit est construite sur de solides données de l'observation et de l'expérience.

Il est, en effet, d'une rigoureuse logique de penser que les notions du devenir individuel humain, que l'on demande aux clairvoyants de détecter dans le psychisme d'autrui parmi des difficultés physiques et physiologiques multiples, puissent, chez tout homme, passer directement de son surconscient à son conscient, lorsqu'on saura réaliser les conditions favorables à ce passage.

Non seulement cette recherche est logique, mais l'on peut être quasi certain que tôt ou tard elle atteindra son but, puisque le phénomène de prise de conscience par l'individu de son propre devenir s'effectue sans qu'on le provoque, fortuit et fragmentaire, chez beaucoup de personnes, donnant naissance aux pressentiments et aux visions prémonitoires dans le rêve. Possible spontanément et fragmentairement, il deviendra provocable à volonté quand on aura découvert ses déterminismes (1).

Le meilleur point d'attaque de cette recherche serait, me semble-t-il, d'agir sur certains clairvoyants qui présentent avec une fréquence exceptionnelle le phénomène de préconnaissance spontanée pour soi. Vraisemblablement ils réagiront mieux que quiconque à l'essai des moyens capables de déterminer les conditions favorables à la production provoquée du phénomène. Au lieu d'en faire, comme à l'ordinaire, des détecteurs du plan transcendant du psychisme d'autrui, le but serait de les rendre à volonté détecteurs de leur propre plan transcendant de pensée.

Mais avant d'en arriver, chez eux, à l'essai du reliement des plans profond et superficiel du psychisme, il serait d'un grand secours, pour indication des moyens d'action, d'avoir soit résolu, soit tout au moins entamé la solution des deux problèmes connexes suivants :

En quoi physiologiquement diffère le corps d'un homme doué de la propriété de connaissance supranormale du corps d'un homme non doué ?

---

(1) Il serait regrettable que cette directive de recherches soulevât, par une incompréhension invraisemblable des choses, une sorte d'hostilité dans les milieux curieux de la métapsychique, hostilité qui s'exprime par des jugements de cette sorte : « Mais s'il arrive que chacun puisse à sa guise savoir son avenir, c'en sera fini de l'agrément de vivre, de la tranquillité de l'esprit, de la notion de libre arbitre, de l'activité. etc... ! »

Il n'est cependant pas difficile de comprendre que quand je propose la recherche physiologique de la réalisation dans un seul psychisme de la communication entre le surconscient et le conscient, il ne s'agit que d'un but d'étude pure, et, plus précisément de parvenir : 1° à un moyen nouveau de démonstration de l'existence, en tout homme, d'un plan transcendant de pensée ; 2° de disposer d'une condition nouvelle, particulièrement favorable, d'exploration de ce plan de pensée.

Il n'entre pas plus dans mon esprit de rendre tous les hommes conscients de leur devenir, qu'il n'entre dans l'esprit du physiologiste de priver tous les chiens de la partie frontale de leur cerveau quand il lui arrive d'en priver un ou plusieurs dans le but d'observer les modifications de leur comportement dans cette condition.

Devrait-il être nécessaire de dire cela ?

En quoi physiologiquement consiste l'état, apparent ou non apparent, dit de *transe*, dans lequel se mettent les clairvoyants pour déclancher la perception paranormale du réel ?

C'est donc à la physiologie qu'il faut désormais s'adresser pour faire avancer la recherche.

C'est aussi à la Physique. Car, s'il est une découverte devant donner une puissante impulsion aux recherches explicatives de la connaissance supranormale, ce serait celle de substratum dynamique du travail intermental qui s'effectue quand un sujet exerce sa faculté spéciale sur une autre personne.

Ce que j'ai dit sur les vicissitudes de la production prémonitoire signale qu'une excellente condition d'étudier la radio-physique de la diapsychie, c'est de mettre un bon sujet en demeure de révéler le devenir d'autrui. En faisant une sélection des couples humains particulièrement favorisants de la genèse des *erreurs par diapsychie*, on provoquera à volonté le passage intermental de la pensée, les réserves de la mémoire étant de détection copieuse et facile.

Lorsque cette modalité radiante du psychisme sera trouvée, il restera d'en trouver une autre, celle sous-tendant l'influence suggestrice du plan transcendant. En montrant que les clairvoyants sont inégalement sensibles à l'influence du plan de la pensée construite sur les apports des sens connus et à l'influence du plan de pensée sachant l'individuel devenir, l'expérience indique : qu'il y a une différence dans la radio-physique de ces deux plans du psychisme, qu'elle est à préciser et à utiliser pour progression de la recherche.

Je m'en tiens à ces quelques indications générales d'investigation expérimentale. Et je termine en exprimant ma conviction que l'avenir scientifique du phénomène de connaissance supranormale est dans l'étude de la connaissance supranormale à objectif humain, et que celle-ci est arrivée à un moment de sa progression où il lui faut chercher, à travers les déterminismes *physiologiques* et *physiques* de la production des phénomènes, l'explication de cette intelligence, incluse en l'homme, qui préconnaît la vie individuelle, c'est-à-dire une parcelle du programme de la vie universelle.

Dr E. OSTY.

Le psychologue qui voudra vérifier personnellement dans l'expérience le bien fondé des acquisitions psychologiques exposées, trouvera, condensées dans un article de la Revue Métapsychique (*n° 5, 1925*), *les notions indispensables à l'institution d'une expérimentation correcte. Cet article a pour titre :* La préconnaissance de l'avenir (Exposé d'une technique psychologique de démonstration et d'un programme général de recherches) ; *il est le complément nécessaire du rapport ci-dessus.*



Le rôle des phénomènes métapsychiques dans l'origine des croyances religieuses

(Suite et fin. Voir les numéros 1, 2, 3 et 4 de 1927)

LES PREMIERES CROYANCES DES PRIMITIFS N'ONT PAS ÉTÉ DE NATURE SPIRITUALISTE

Le Mana. Sa définition

Herbert Spencer, à qui était due la thèse selon laquelle la croyance aux « esprits » avait constitué la première religion de l'humanité, n'avait pas encore achevé sa carrière mortelle, que ses meilleurs disciples venaient imprudemment bouleverser son œuvre. L'un des plus éminents, Edmond B. Tylor, tout en acceptant, par sa doctrine de « L'Animisme Primitif », la *Ghost Theory* du maître, avait introduit dans la discussion, dès 1871, certains éléments de perturbation. Surtout, il avait remarqué qu'une foule d'explorateurs et de missionnaires signalaient chez les peuplades d'une plus basse mentalité, non pas la croyance aux esprits, et encore moins celle à la survie, mais la croyance à un pouvoir mystérieux, qu'on appelait, naturellement, de différentes manières selon les pays. Dans la plus grande étendue de la Polynésie il était appelé *mana*, et ce terme a été généralement adopté par les éthnographes. Autant celui-là qu'un autre. Tylor remarquait en somme que l'on rencontrait chez les peuples les moins évolués de l'humanité une croyance de nature, non pas *religieuse*, mais *magique*. Et il exposait les raisons pour lesquelles la magie doit être, non pas *identifiée* avec la Science, mais regardée comme la première phase de la Science, de même que l'Astrologie doit être regardée comme la première phase de l'Astronomie.

On éprouve à définir le « mana » la même difficulté qui existe à définir tant d'autres choses, dont la Science elle-même (on se rappelle, par exemple, la fameuse question embarrassante : « La Médecine est-elle un art, ou une science » ?) à cause de la portée plus ou moins grande que l'on attache à ce terme et à sa signification, un peu différente selon les pays. Il ne faut donc pas trop chicaner au sujet du vague, et même du contradictoire, qui peut exister dans les différentes définitions du « mana » ; on ne peut, là encore, que s'en tenir aux traits caractéristiques généraux, à l'approximatif, comme si l'on parlait de Dieu.

Max Müller (1), toujours préoccupé par son idée de « l'Infini », écrit :

Le Mana des Polynésiens va nous montrer comment, sous une forme vague et brumeuse, l'idée de l'Infini, de l'invisible, ou, comme nous l'appelons plus tard, du divin, peut paraître chez les races les plus humbles. M. K. Codrington, un missionnaire expérimenté et un théologien qui pense, écrit de l'île Norfolk, en 1877 :

« La religion des Mélanésiens consiste en la croyance qu'il y a de par le monde un pouvoir surnaturel, lequel appartient au monde de l'invisible ; et leur culte est la mise en pratique des moyens qui peuvent faire agir ce pouvoir à leur avantage. L'idée d'un être suprême, ou même la simple idée d'un être occupant une place vraiment élevée dans le monde, est absolument étrangère à leur pensée ».

Ailleurs, le même Rév. Codrington (2) précise mieux sa pensée :

Les Mélanésiens croient à l'existence d'une force absolument distincte de toute force matérielle, qui agit de toutes sortes de façons, soit pour le bien, soit pour le mal, et que l'homme a le plus grand avantage à se soumettre et à dominer. C'est le *mana*. Je crois comprendre le sens que ce mot a pris pour les indigènes... C'est une force, une influence d'ordre immatériel et, en un certain sens, surnaturel ; mais c'est par la force physique qu'elle se révèle, ou bien par toute espèce de pouvoir et de supériorité que l'homme possède. Le mana n'est donc point fixé sur un objet déterminé ; il peut être adjoint à toute chose...

J. N. B. Hewitt (3), en parlant de l'*Orenda* auquel croient les Iroquois et les Hurons, s'exprime ainsi :

C'est une puissance mystérieuse, que le sauvage conçoit comme inhérente à tous les corps qui composent le milieu où il vit... aux rochers, aux cours d'eaux, aux plantes et aux arbres, aux animaux et aux hommes, aux vents et aux tempêtes, etc...

Cette puissance est regardée par l'esprit rudimentaire de l'homme comme la cause efficiente de tous les phénomènes, de toutes les activités qui se manifestent autour de lui.

M. P. Saintyves (4) écrit à son tour :

Tout les primitifs ont expliqué ou tenté d'expliquer, les activités de l'univers par un concept dynamique que l'on peut appeler la force magique. Cette force est assez difficile à définir. Elle est de nature matérielle, bien qu'invisible et impalpable, et peut se comparer à une flamme obscure ou à un souffle insaisissable ; elle est en outre de nature intelligente, et, sans être un esprit, participe de la nature spirituelle. On peut la définir une sorte de fluide matériel dépourvu d'intelligence personnelle, mais susceptible de recevoir, de s'incorporer et de répercuter l'impression de toutes les idées et de tous les esprits... Le sorcier ou le magicien est plus particulièrement doué de mana ; c'est de lui qu'il tire sa force ; les noms des spécialistes en magie sont presque tous composés de ce mot : *peimana, gismana, mane hisu,* etc... On l'a comparé à l'éther ; on

(1) *Origine et développement de la Religion*, 2e leçon, § 2.
(2) *The Melanesians*, p. 118 et suivantes.
(3) *Orenda and a Definition of Religion*, in « American Antropologist », 1902, New serie, IV, p. 33 et suiv.
(4) *La Force magique : du Mana des Primitifs au Dynamisme scientifique*, pp. 20, 22.

le comparerait peut-être plus exactement encore à une sorte d'esprit impersonnel et sans idées propres, dans lequel les intentions des hommes et des esprits s'incorporeraient pour aller retentir précisément à leur but.

Ce qu'il est essentiel de retenir, c'est que cette croyance se rencontre chez presque tous les peuples primitifs — probablement chez tous : chez ceux-là même qui ne peuvent avoir eu aucun rapport entre eux. En Afrique, elle s'appelle *hasina*, *masina* chez les Malgaches (1), *dro* chez les Ewe de la Côte de l'Or (2), *Tilo* chez les Ba-Ronga (3). En Amérique, *Wakan* chez les Sioux (4), *Orenda* chez les Iroquois (5). En Océanie, *Mana*, *Kramat* chez les Mélanésiens, *Churinga* et *Arungquiltha* en Australie (6). En Asie, elle se confond avec la Divinité elle-même pour ceux qui interprètent les doctrines brahmanistes et boudhistes en sens théiste ; avec le monisme pour les autres...

Comment a pu naître l'idée du Mana

Le professeur Goblet d'Alviella (7) trouve normal que l'idée du Mana, qu'il identifie avec le concept schopenhaurien de la « volonté », *ait précédé l'idée des esprits.*

L'homme primitif — dit-il — attribue les mouvements qu'il observe dans la nature à la seule source d'activité dont il a conscience pour l'avoir observée en lui-même : la Volonté... Evidemment, la conception d'agents personnels est plus complexe que la simple constatation de la similitude ou de la connexité des idées.

Mais le Pr Marcel Habert, collègue du comte d'Alviella à l'Université libre de Bruxelles, tout en admettant que le Mana constitue bien la première explication humaine des phénomènes de l'Univers (8), remarque cependant :

Cette représentation d'une énergie *spirituelle* et pourtant *impersonnelle* a quelque chose qui trouble, exaspère notre mentalité. C'est cependant un fait que les primitifs l'admettent et en vivent. Remarquons toutefois qu'actuellement cette croyance coexiste avec la croyance animiste aux « esprits ».

Un nuage me restait dans l'esprit : le mana, orenda, etc., n'est-il pas trop abstrait pour un « commencement » ? La distinction de M. Marett entre *animatisme* et *animisme* et plusieurs des exemples fournis par M. Saintyves sont un vrai faisceau de lumière. Le mana des « primitifs » est *animated*... Il évolue vers une graduelle précision et affirmation de la personnalité (9).

---

(1) A. Van Gennep : *Tabou et Totémisme à Madagascar*, p. 17-18.
(2) J. Spieth : *Die Ewe-Staemme*, pp. 680, 783.
(3) H. A. Junod : *Les Ba-Ronga*, p. 470.
(4) J. O. Dorsey : *A Study of Siouan Cult*, dans « Eleventh Report of the Bureau of Ethnol », 1894, p. 433.
(5) J. N. Hewitt : *op. cit.*, ib.
(6) A. Van Gennep : *Mythes et Légendes d'Australie*, p. LXXXVII.
(7) *Une Réhabilitation scientifique de la Magie* (1903).
(8) *Le Divin*, Paris, 1907, p. 255.
(9) *Revue de l'Université Libre de Bruxelles*, mai 1914, pp. 703, 705.

C'est bien cela. Tout au plus, on pourrait objecter que l'*animatisme* du Pr Marett (1) et de J.-H. King (2) constitue déjà une sorte d'interprétation du Mana pur. Celui-ci n'a rien d'abstrait, parce qu'il ne signifie en somme rien du tout, précisément comme les mots scientifiques de *Cryptesthésie*, *force x*, etc., qui l'ont remplacé chez les doctes civilisés quand il arrive à ces derniers de se trouver en face de phénomènes « occultes ». Ceux-ci sont aujourd'hui moins nombreux que jadis, l'homme étant parvenu à expliquer superficiellement beaucoup de choses ; mais à l'aube de l'humanité, presque tout était « occulte ». « La lune change d'aspect et se déplace : le vent se lève ; la semence germe ; tel homme est sain et heureux dans ses entreprises, tandis que tel autre est malade et malheureux, etc. ; il y a donc une force *x*, une force occulte dans tout cela ». Et l'on a appelé cette force : « Mana », « Orenda », ou autrement — des noms dont l'étymologie, si l'on pouvait la découvrir, nous montrerait très probablement qu'ils signifiaient justement à l'origine : « force », « énergie », ou quelque chose d'analogue. L'animatiste qui dit : « Tous les objets sont *donc* animés », fait déjà une hypothèse « scientifique », qui ne peut venir qu'après la *constatation* ci-dessus — peut-être bien des siècles plus tard, par les élucubrations d'un Platon polynésien ou hottentot. — Toujours est-il que cet *animatisme*, comme le remarque Marett, doit avoir précédé l'*animisme*, c'est-à-dire la croyance à l'âme, à sa survivance, aux « esprits ». N'importe : en parvenant au Mana, à l'Animatisme, elle est déjà bien lancée, cette hypothèse à laquelle Virgile a élevé le célèbre monument éternel :

Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, et magno se corpore miscet (3).

Ce Spiritus finira même par devenir Dieu, au moins dans l'Inde et l'Extrême-Orient, où cette transformation est évidente ; peut-être en d'autres religions, où il constituera au moins un attribut, une manifestation, une partie de la Divinité. Mais le Mana des primitifs est encore bien terre-à-terre, comme celui de nos métapsychistes matérialistes, quoique ce dernier ait appris à parler grec : il n'a rien de compliqué, d'abstrait, de sublime.

Même l'idée de tirer parti de cette force mystérieuse, en la dirigeant à sa guise — idée fondamentale de la Magie — ne peut être venue que plus tard, petit à petit. M. Marett (4) en convient d'ailleurs ; il reconnaît que l'opération magique doit son efficacité à cette force mystérieuse.

Maintenant, on est en train de reconnaître (5) que le *Mana* se retrouve approximativement dans l'*Akasha* des Hindous, le *Feu Vivant* de Zoroas-

(1) *The Threshold of Religion*, Londres.
(2) *The Supernatural, Its Origin, Nature and Evolution*, Londres, 1892.
(3) « L'esprit souffle dans l'univers, pénètre dans toutes les parties de celui-ci, agite sa masse, se mêle à son grand corps ». (*Enéide*, liv. IV, vers. 224-227).
(4) *The Conception of Mana*, dans « Transactions of the third Congress for the History of Religions » 1908, vol. I, pp. 46-47.
(5) P. Saintyves, *op. cit.*, chap. V, *passim* ; C. du Prel, *Die Magie als Naturwissenschaft*, t. I, chap. XI ; Maeterlinck, *Le Grand Secret* : L'Inde, § XIV, etc.

tre, le *Feu Générateur* d'Héraclite, le *Ruh* (souffle, esprit de Dieu) des Juifs, le *Télesma* d'Hermès Trismégiste, l'*Ignis subtilissimus* d'Hippocrate, le *Pneuma* de Gallien, le « *Mens agitans molem* » que Virgile a puisé dans la philosophie pythagoricienne, la *Lumière Astrale* des Cabalistes, l'*Azoth* des Alchimistes, le *Magnale* de Paracelse, l'*Alcahest* de Van Helmont, la *Substance* panthéiste de Spinoza, la *Matière subtile* de Descartes, le *Magnétisme animal* de Mesmer, la *Volonté* de Schopenhauer, l'*Od* de Reichenbach et C. du Prel, l'*Inconscient* de Hartmann, l'*Entéléchie* de Driesch, le *Médiateur Plastique* d'Eliphas Lévy, la *Force X* et la *Cryptesthésie* de Richet, le *Métether* de F. W. H. Myers, le *Spiritus* de Fludd, le *Spiritus subtilissimus* de Newton, le *Spiritus Vitae* de Saint Thomas d'Aquin — et bien d'autres *Spiritus* encore, si l'on pouvait toucher aux différentes théologies.

Le Mana, « principe scientifique »

Il y a mieux encore, A. Van Gennep, directeur de la *Revue des Etudes Ethnographiques et Sociologiques*, a écrit ceci :

> A propos de *Mythes et Légendes d'Australie*, j'ai signalé il y a longtemps comment le principe demi-civilisé du *mana*, qui est à la base même de toute magie et de toute religion, *ne diffère pas en essence, mais seulement en degré, de notre principe scientifique moderne de l'énergie* (1).

Ce en quoi M. van Gennep a parfaitement raison, comme il a raison de féliciter M. Lynn Thorndike d'avoir démontré « d'une manière que l'on peut regarder comme définitive pour peut-être un demi-siècle » (2), cette grande vérité dans son ouvrage : *A History of Magic and Experimental Science during the First Thirteen Centuries of our Era.*

Ainsi donc, on paraît être bien glorieux de constater que la science moderne est parvenue à peu près à la doctrine du Mana, d'où est partie l'humanité, et à laquelle M. Van Gennep confère le titre de « demi-civilisée », sans doute parce qu'il s'agit d'une hypothèse non nécessairement spiritualiste (bien qu'elle se trouve « à la base de toute religion »). C'est tout naturel : les extrêmes se touchent, comme tout le monde le sait bien (quand, à l'issue d'un cycle, on revient au point de départ). Seulement, lorsqu'on croyait que l'humanité avait commencé par une croyance à l'âme, à sa survivance, aux esprits — c'était une honte de revenir aux premiers pas chancelants de la philosophie humaine. Il fallait pour cela une mentalité de sauvage. Tout cela a changé depuis.

Y a-t-il des peuples sans religion ?

Tout historien des religions se trouve, au début de son œuvre, devoir affronter cette question : — Y a-t-il jamais eu des peuples sans religion ?

Si nous envisageons cette question à un point de vue *positiviste*, c'est-

(1) « Mercure de France », 1924, p. 493.
(2) Que de profondeur, de sagesse et de vérité dans cette phrase !

à-dire non *théologique*, il ne peut y avoir de doute : Oui, l'homme s'est trouvé nécessairement d'abord dans un état de semi-animalité, dans lequel il ne pouvait encore avoir aucune idée religieuse. Devant la raison, ceci a presque la valeur d'un axiome.

Quels sont les premiers indices historiques que nous possédons de l'existence d'une religion dans l'humanité? La réponse est bien difficile. Plusieurs anthropologues pensent qu'ils datent de la phase dite « moustérienne », lorsque la pierre « polie » avait déjà remplacé la pierre simplement « taillée ». Mais les indices sont bien fragiles ; c'est-à-dire que l'on a découvert dans les terrains de cette époque des squelettes enterrés avec un certain soin, entourés d'ossements de bêtes, *tous brisés :* le « double » de la moelle devait peut-être servir de nourriture à l'esprit envolé, comme de nombreux silex travaillés, déposés également dans le tombeau, devaient peut-être servir d'instruments de défense ou d'outils (1). Mais on est dans le domaine des « peut-être ». Quant aux nombreux petits objets : croissants, statuettes, etc., dans lesquels on a voulu reconnaître des emblèmes religieux, on sait que G. de Montillet (2) et d'autres refusent d'y voir autre chose que des ornements — et le contraire est difficile à prouver. L'amulette, en tout cas, n'est pas nécessairement un emblème religieux ; il n'est généralement qu'un « porte-bonheur », chargé de bon mana.

Et que ressort-il de l'étude des sauvages modernes? Y a-t-il encore quelque peuple sans religion ?

La réponse n'est point aussi aisée que d'aucuns le supposent. Non pas que les documents que l'on possède actuellement à ces égards soient insuffisants ; la difficulté tient à une simple question de mots et de définitions. Certes, il paraît que chez certains peuples tout à fait au dernier degré de la civilisation, le matérialisme est à peu près absolu. Le Dr Louis Huot (3), qui a longuement fréquenté, pendant vingt ans, les Bondjos, ou Mondjembos, sauvages cannibales du Haut-Oubangui, en parle ainsi :

Non seulement ils n'accordent aucune créance à Dieu, aux Génies, aux Esprits, mais ils n'ont même pas le pouvoir de concevoir leur existence. Ils n'ont aucune religion, aucun rudiment de croyance religieuse. Pour eux, le problème de l'au-delà ne se pose même pas. La mort est l'anéantissement total de l'individu, corps et âme, si même ils établissent une distinction entre le corps et l'âme. Rien à redouter ni à espérer d'une survie exposant à de fâcheux règlements de comptes avec un souverain juge. Cette absence de croyances et de sens moral correspond exactement à leur développement intellectuel et en marque l'étiage. Ils sont, psychiquement, encore fermés aux suggestions diverses et aux révélations, qui font germer ces croyances dans l'esprit des hommes. Leur inaptitude absolue à s'élever au-dessus du monde matériel, des phénomènes sensibles, leur interdit toute conception du monde invisible. De même, nos vocables exprimant les idées abstraites de justice, de droit, de de-

(1) A. Bros : *La Religion des Primitifs*, dans J. Bricourt : *Où en est l'Histoire des Religions*, vol. I, p. 55.

(2) « Amulettes » (*Dictionnaire Anthropologique* de Bertillon, 1889).

(3) *L'Ame Noire. Les Religions et les Croyances des Nègres Centre-Africains* (Dans le *Mercure de France*, 1er nov. 1921, p. 301).

voir, n'ont pas d'équivalents dans leur langue et on se heurte à une incompréhension totale quand on veut s'efforcer de leur en révéler les significations.

Leur loi morale se résume en ceci : la pleine satisfaction de tous les besoins, de tous les appétits, sans autre frein que l'intervention d'une force matérielle supérieure. C'est, dans toute sa brutalité, le principe exclusif du droit du plus fort, aussi implacablement exercé par les plus forts que docilement accepté par les plus faibles, comme une loi nécessaire. En somme, ils ne diffèrent que par le langage et leur constitution morphologique des fauves de la forêt voisine qui, en maintes circonstances, grâce à la supériorité de l'instinct, sont leurs guides et leurs éducateurs...

Bien entendu, ces charmants Bondjos croient aussi à la *force x*. A ce titre, ils ont des sorciers, appelés « N' Gangas », au sujet desquels le Dr Huot s'exprime ainsi :

Je ne m'occuperai ici que de leurs pratiques de sorcellerie, d'ailleurs limitées à la sorcellerie naturelle, puisque le domaine de l'invisible, du surnaturel est encore ignoré des Bondjos.

Ces pratiques de sorcellerie se bornent donc à des cures par des moyens généralement superstitieux — bien que parfois efficaces — à des envoûtements, à des opérations magiques pour obtenir la pluie ou le beau temps, etc...

Le Dr Huot a trouvé des idées semblables chez quelques tribus nomades de Quarrès et chez les pygmées Babingas.

Or, plusieurs anthropologistes distingués hésitent à admettre le bien-fondé de pareilles affirmations. Le professeur Roskoff, de l'Université de Vienne, dans son ouvrage : *Das Religionswesen der rohesten Naturvölker*, examine une à une les affirmations de Sir John Lubbock (1) sur les peuples sauvages dépourvus de toute idée religieuse et montre, documents à la main, qu'elles sont toutes, sans exception, erronées. Les allégations de cette espèce, dit à son tour Tiele, sont toutes fondées, ou sur des renseignements inexacts, ou plus souvent encore, sur de vraies confusions d'idées, sur de fausses définitions du mot « Religion ». Spencer (2) et Max Müller (3) expriment le même avis. Tylor (4) cite aussi plusieurs exemples de cette confusion, pour conclure dans le même sens.

Quelle est donc précisément la vérité ?

Il importe d'abord de bien s'entendre sur la signification du mot « Religion ». Telle tribu australienne garde bien la tradition vague d'un dieu Motogon, mais, le regardant comme décédé ou tombé en décrépitude depuis longtemps, elle ne pratique *aucun acte de culte ni extérieur ni intérieur*. Quelle que soit la définition minime du terme « Religion », peut-on dire que cette tribu ait une religion ? Max Müller (5) semble pencher vers l'affirmative ; Mgr Salvado, un missionnaire bénédictin, est d'un avis contraire, et nous partageons absolument la manière de voir de ce dernier.

(1) *Orig. Civilis.*, p. 219.
(2) *Sociologie*, vol. II.
(3) *Orig. et Dével. de la Religion.*
(4) *Primit. Cult.*, ch. X et XI.
(5) Op. cit., leçon I, § III.

La croyance à la « larve »

Mais la plupart des confusions à ce sujet, sont nées de ce qu'on n'a presque jamais su faire *une distinction entre la croyance à des Dieux, à des esprits, à la survie, d'un côté, et de l'autre côté, à la croyance en la survivance de ce que nous appellerons la « larve »*. Cette « larve », il est vrai, a été imaginée d'une manière assez différente par des peuples divers, à des époques diverses, ce qui constitue un nouvel élément de confusion. Chez les Grecs pré-socratiques, par exemple, elle cónstituait quelque chose de *relativement* élevé ; en tous cas, quelque chose de durable. En d'autre pays la larve existait concurremment avec l'âme proprement dite, qui survivait à son tour, séparément. Mais la larve des peuples absolument primitifs, la larve qui a constitué le premier pas vers la croyance en des esprits et en la survivance de l'âme, n'était qu'un fantôme corporel, bien que généralement invisible, et en tout cas composé d'une substance « fluidique », épousant la forme du corps humain, n'ayant qu'un rudiment d'intelligence et tous les instincts de l'animal vivant. On l'expliquait par le fait que la *vie* (on ne peut pas dire l'âme), ne s'était pas encore bien « dématérialisée ». Aussi ne tardait-elle guère à se détériorer, en se confondant peu à peu avec les éléments environnants, jusqu'à sa complète désagrégation. Pour beaucoup de peuples, cette larve durait trois jours environ ; pour d'autres, elle durait autant que le souvenir des êtres auxquels elle avait appartenu. Ce n'est que plus tard que, comme nous venons de le dire, des peuples plus évolués ont accordé lui une existence plus longue, voire même indéfinie.

Létourneau (1) déclare que, lorsque les nègres africains disent : « *Tout est fini après la mort* », on doit sous-entendre : « *hormis le fantôme, la redoutable larve* ».

Un des peuples africains ayant une idée des plus grossières de l'au-delà est bien celui du Gabon (Congo français), aux dires de M. de Chaillu (2), qui ajoute cependant :

> Ces sauvages croient toutefois que l'homme laisse après soi, en mourant, une Ombre qui lui survit, mais pendant quelque temps seulement. Cet esprit demeure aux alentours du lieu où a été enseveli le cadavre. C'est d'ordinaire une ombre malfaisante ; on la fuit en changeant de demeure. Les Mânes durent juste autant que le souvenir du décédé. Par exemple, il n'y a pas à s'inquiéter de l'esprit de son grand-père : il est anéanti.

Schweinfurth (3), parlant de ces mêmes Bondjos dont nous avons rapporté la description si flatteuse donnée par le Dr Huot, est moins affirmatif que ce dernier : il dit que ces anthropophages admettent l'existence de ces « larves », toujours méchantes ; il ajoute qu'on parvient à s'en défendre par l'emploi de certaines racines magiques ; il est même possible de s'en servir pour nuire aux autres.

(1) *L'Evolution religieuse*, ch. V, § *c*.
(2) *Voyage dans l'Afrique Equatoriale*, p. 43. Cfr. : *Trans. Ethn.*, I, p. 309.
(3) *Im Herzen von Africa*, I, 304-308 ; II, 33.

Levaillant (1), Thompson (2), Campbell (3) affirment que les Hottentots n'ont aucune idée d'une vie future, ni de dieux justiciers ; le missionnaire Tyndall (4) ajoute qu'ils n'ont foi que dans la sorcellerie — la sorcellerie « naturelle », bien entendu. Mais Lichtenstein écrit de ces Hottentots :

Quelques-uns croient que les morts laissent derrière eux des Ombres généralement maléfiques. Un Boschiman, ayant tué une sorcière, lui écrasa la tête, l enterra et alluma sur la fosse un grand feu pour empêcher son ombre d'en sortir et de venir le tourmenter.

E. Haekel (5) voulant montrer que la croyance en l'immortalité de l'âme n'a nullement été commune, au début de l'humanité, à tous les hommes, cite spécialement les Weddas de l'intérieur de Ceylan, ces pygmées que l'on regarde généralement comme un reste des aborigènes de l'Inde, et qui « ont aussi peu l'idée que l'immortalité que celle d'un dieu ». Emerson Tennent, Bailey (6), Davy (7), vont plus loin encore : ils affirment que ces Weddas, qui paraissent être restés dans un état de semi-animalité, n'ont aucune sorte de religion, « ni même de superstition ». Cela n'empêche pas qu'ils offrent aux Ombres des décédés plusieurs mets, pour en détourner la colère (8). Croient-ils donc à la survie? Pas exactement : ils croient à la survivance temporelle de la « larve ».

Si nous devions exprimer par une similitude de ce qu'est la « larve » dans la croyance des peuples primitifs, nous dirions :

« *Coupez la queue d'un lézard et, aussitôt après, tuez cette bête. Le corps sera mort et immobile. Mais vous verrez la queue continuer de s'agiter violemment pendant quelques minutes encore, d'une existence saccadée, incomplète, probablement presque inconsciente ; puis, petit à petit, s'arrêter et mourir à son tour* ».

Comme toutes les analogies, celle-ci n'est pas parfaite ; mais elle est peut-être ce qui se rapproche davantage de l'idée dont elle doit faciliter la compréhension.

Peut-on décemment affirmer qu'une telle croyance constitue une doctrine « religieuse », une admission de la « survivance de l'âme ? »

La première impulsion nous porte à répondre négativement. On peut croire à ces « larves », comme aux mouvements de la queue du lézard mort, sans croire pour cela à la « survie ».

Et cependant !... On n'a qu'un tout petit pas à faire pour devoir répondre affirmativement. D'abord, il est clair que c'est là un acheminement vers la croyance dans la survivance de l'esprit, dans l'existence des « esprits », d'autant plus si l'on songe que l'âme elle-même a été conçue

(1) *Hist. Univ. des Voyages*, vol. XXIV, 51, 342.
(2) *Ibidem*, vol. XXIX, 196.
(3) *Ibid.*, vol. XXIX, 340.
(4) Apud Ratzel : *Die menschlichen Rassen.*
(5) *Les Enigmes de l'Univers*, chap. XI.
(6) *Diction. des Sciences anthrop.* : « Ceylan ».
(7) *Account of the island of Ceylon.*
(8) *Revue Britannique*, 1876. — Letourneau : *Evol. Relig.*, chap. II, § II.

par les races grossières comme étant constituée d'un corps subtil, mais matériel (1).

Ensuite, supposons que quelques personnes imaginent d'assujettir ces « larves » à leur volonté, de les dompter, de les employer à leurs fins, avant qu'elles ne se soient dissoutes dans l'air ambiant. Ce sera la « Magie « spiritualiste ». D'autres personnes, craignant que ces larves s'attachent à elles, leur causent des maladies en voulant pénétrer dans un corps vivant pour continuer à vivre (« possession »), ou qu'elles sucent leur sang pour acquérir de la vitalité (« vampirisme »), tâcheront de les éloigner en leur offrant des mets, ou le sang des victimes (origine des sacrifices), ou en leur adressant des prières ; ce sera déjà une ébauche de la religion.

Nous pensons que c'est en ce sens très restreint que l'on peut accueillir la phrase d'Huxley (2) : « Il y a des peuples sans Dieu, dans le vrai sens du mot, mais il n'y en a pas sans esprits ». Oui, mais dans les couches les plus basses de l'humanité, dès qu'on est sorti du Mana — et concurremment avec le Mana — ces esprits ne sont que des « larves », sans rien de réellement « spiritualiste ».

Il y a, naturellement, dans ces croyances, un terrain disputable qui sert de frontière entre le Mana et la Magie naturelle d'un côté, la Religion et la Magie « spiritualiste » de l'autre côté, et qui a été et qui sera encore un sujet de bien des confusions et de controverses. Mais ce que nous venons de dire nous parait suffisant pour montrer :

1° Qu'on peut croire à des fantômes, à des ébauches d' « esprits » (?), sans qu'il s'agisse encore, à proprement parler, de Spiritualisme, d'Animisme, de survivance de l'âme, de Religion ; car ces fantômes, ces « esprits » peuvent n'être regardés que comme des « larves » rapidement périssables, bien différentes de ce qu'on appelle l'*âme*.

2° Que, s'il y a des peuples sans religion, sans spiritualisme, il n'est pas moins vrai que, parmi les phénomènes qui les ont amenés aux moins à la croyance au Mana, à l'Animatisme, il y en a qui leur ont fait admettre l'existence de fantômes. Mais ceux-ci ont été attribués d'abord à quelque-chose qui se dégageait du corps au moment de la mort et qu'on ne regardait pas encore comme l'*âme*, mais uniquement comme un « double », comme la « larve ».

N'oublions pas qu'il ne s'agit aucunement là d'une croyance purement transitoire et exceptionnelle dans l'humanité ; nous la trouverons encore en fleur à des époques d'une civilisation relativement avancée, chez presque tous les peuples de l'Antiquité, parfois simultanément avec la survivance de l'âme. On sait qu'Homère nous la sert dans toute sa pureté au XI[e] chant de l'*Odyssée*. De nos jours, occultistes, théosophes l'ont héritée de leurs devanciers ; ils appellent cette larve la « coque de l'âme ». Il n'y a pas plus de cinquante ans, A. d'Assier, dans son *Humanité Posthume*,

(1) Taylor, *op cit.*, t. I, ch. XI.
(2) *Lay Sermons and Adresses*, p. 163.

l'a renouvelée pour expliquer les phénomènes « spirites » sans devoir admettre l'immortalité de l'âme. On en parlera encore, car les choses se transforment bien plus souvent qu'elles ne disparaissent. Vraiment, l'histoire n'est qu'un éternel recommencement. Une doctrine est fatalement chargée d'ouvrir la voie à l'autre. Ceux qui commencent à peine de s'occuper des phénomènes surnormaux se trouvent, à ce point de vue, dans une condition assez analogue (bien que pas identique) à celle des primitifs, et ils recommencent à égrener successivement les diverses hypothèses qui ont déjà été évoquées dès les premiers âges de l'humanité, en les « découvrant » les unes après les autres. Aussi, si vous voyez à un certain moment réapparaître cette vieille hypothèse périmée de la « larve », après celle du néo-mana, actuellement à la mode, ne vous attardez pas trop à admirez la robe scientifique dont on l'aura parée ; regardez plus loin encore, vers l'horizon, et vous verrez poindre derrière elle un néo-animisme. Ce sera toujours l'Animisme des primitifs, mais à peine reconnaissable sous les oripeaux scientifiques dont on l'aura pompeusement drapé, cette fois. Nous ne sommes d'ailleurs pas bien sûr qu'il n'y aura pas, plus tard, successivement, de nouvelles hypothèses de Mana, de Larve et d'Animisme. Quelles seront, alors, leur nature et leur apparence ? De quels beaux noms retentissants les affublera-t-on ? Heureusement que la langue grecque est l'une des plus riches qui aient existé ; il y aura toujours à y puiser des racines et des désinences de vocables. Ce qui ne change pas, ce sont les phénomènes.

La naissance de la Magie et de la Religion

Maintenant, il importe de refaire mentalement le chemin qu'a suivi la pensée humaine, dans la question religieuse, depuis sa première enfance.

D'abord, étonnement devant certains phénomènes physiologiques et psychologiques. L'homme primitif pense qu'il doit y avoir *une force mystérieuse*, *occulte*, qui est partout, qui pénètre tout ; c'est la *Mana* pure, originaire, qui n'est pas encore rattaché à aucune doctrine.

Mais l'homme a un peu progressé. *Il veut expliquer ;* cela a toujours été sa glorieuse et dangereuse maladie, source de toutes ses découvertes et de toutes ses erreurs ; d'ailleurs, aucun progrès n'est possible dans les sciences sans une série continuelle d'hypothèse de travail ; on ne parvient à rien tant qu'on s'accommode des « forces *x* ». Surtout, l'homme désire tirer le plus grand parti possible de cette force, l'assujettir. Il a cru constater certaines analogies entre des choses, des événements, et il en a tiré des règles, des lois qui lui conféreraient une puissance supérieure à celle des autres humains pour guérir les maladies, pour se faire aimer des personnes de l'autre sexe, pour tenir tête à ses ennemis, pour exercer de l'influence sur ses proches, etc. La Magie pure, la Magie « naturelle » (c'est-à-dire dans laquelle n'interviennent pas des esprits) commence ainsi à percer : mélange de ce qu'on appellera de la *science* et de ce qu'on appellera de la *superstition*.

Quelques hommes, en attendant, ont cru voir des apparitions fantômatiques qui les ont épouvantés. N'a-t-on pas cru en voir de tout temps, dans tous les pays ? Ces apparitions n'étaient certainement, pour la plupart, que de nature hallucinatoire (bien que parfois « véridiques ») ; mais le primitif ne pouvait naturellement que croire à leur objectivité. Et puisque ces apparitions se rapportent souvent à des décédés, il pense que quelque chose reste donc de l'homme après la mort. Quelque chose de *matériel*, car il n'est pas encore en état de concevoir un pur esprit. Nous l'avons dit : c'est la genèse de l'idée intermédiaire des « larves », ces devancières, ces pithécanthropes des « esprits ». Comme le primitif a remarqué que ces apparitions se produisent surtout au moment de la mort, ou peu de temps après, et comme lui-même oublie bientôt le décédé, il n'assigne pas à ces « larves » une bien longue existence.

Bientôt quelques sorciers imaginent de dominer ces « larves », de les employer à leurs fins, bonnes ou surtout mauvaises : ce sont les modestes débuts de la Magie « spiritualiste ». Elle n'a pas de tendances morales et n'a qu'un but : l'intérêt.

Mais le trésor des observations grossit peu à peu. Il est arrivé à quelqu'un de percevoir en rêve, ou bien dans un état spécial et étrange qui l'avait saisi dans la veille, un événement qui se produisait à distance. L'idée ne lui est pas venue de parler de « télépathie », de « télesthésie », de « cryptesthésie », de « métagnomie » (ç'aurait été pourtant si simple). Mais ne jugeons pas nos pauvres ancêtres avec trop de sévérité. L'idiome harmonieux de l'Hellade n'existait encore que dans les desseins de la Providence : le Sanscrit lui-même — source de la science de nos théosophes — faisait partie du devenir. Que pouvaient donc faire nos pauvres troglodytes ? Leur situation, avouons-le, était bien difficile. Aussi notre visionnaire ami de l'*ursus spelaeus* est en somme excusable de s'être imaginé que quelque chose d'invisible s'était séparé de son être et avait été voir ce qui se passait au loin, tandis que son corps restait sur place. En y songeant bien, avec l'aide du sorcier du village, qui était notoirement une forte tête, il en avait déduit qu'il y avait donc en lui deux éléments divers : le corps, et puis ce quelque chose d'invisible. Ce n'était déjà pas trop mal pour un début, et on avouera que le bonhomme a épargné à Socrate la moitié du chemin pour en arriver aux belles choses qu'il a dites à Phédon, avant de boire la ciguë, et que Platon nous a transmises.

Le même primitif — ou un autre — voit apparaître le fantôme d'un de ses parents, et apprend ensuite que ce parent est mort à l'heure même. Comment voulez-vous que ce sauvage pense à des « hallucinations télépathiques véridiques » et à d'autres diableries analogues ? Il se dit tout simplement : « C'est mon parent décédé qui m'est apparu. On a enterré son corps ; mais ce *quelque chose* qui se sépare parfois de moi pour aller voir les choses lointaines, ou pour apparaître à mes amis, ce *quelque chose* continue donc à vivre après la mort, puisque celui de mon parent décédé est venu me voir ! »

Et s'il arrive ensuite qu'une dame de la tribu, fameuse déjà dans tout le quartier (lacustre) par ses extravagances, tombe en un état spécial dans lequel elle parle des langues dont elle n'a pas la connaissance consciente, et dans lequel elle emprunte la personnalité d'un décédé (qu'on se souvienne, par exemple, du cas typique raconté par le bon Ganna, cet indigène polynésien), alors ces faits confirment tout le voisinage dans sa naissante conviction spiritualiste. Ils lui font même penser que ces esprits ont la déplorable manie de se fourrer dans le corps des vivants ; heureusement que le sorcier n'est pas loin ; il saura bien les en déloger à force de contorsions, de gigue et de jazz-band. En attendant, voilà pourquoi la bonne dame souffrait depuis quelque temps de tel ou tel mal, tombait roide à terre en se tordant, l'écume à la bouche, perdant enfin connaissance. Voilà la cause de sa maladie — de toutes les maladies — depuis si longtemps cherchée ! Maintenant la médecine cessait d'être « occulte » -- comme plus tard quand la bactériologie est venue en honneur, et comme quand on a « désocculté » l'Occulte, en ces dernières années, lorsqu'on a baptisé de plusieurs noms grecs le jeune Mana, que l'on venait tout juste de découvrir !

Il existe une hutte hermétiquement close, où pourtant des pierres tombent mystérieusement ; où des mottes de terre se détachent des parois et sont violemment projetées sur le sol, ou sur la figure des évêques et des gouverneurs ; où un chiffon s'élève de terre et se déchire en l'air sous les yeux des assistants, etc. On peut se faire une idée de l'abrutissement de nos premiers ancêtres par le fait qu'ils n'ont pas compris tout de suite que « l'absurdité banale » de tout cela montrait bien qu'il s'agissait d'un phénomène, « inexplicable, oui, mais de nature aussi inconsciente qu'un tremblement de terre », ou que c'étaient les parties subconscientes de la personnalité respective des différents visiteurs qui s'étaient accordées entre elles pour jouer successivement aux parties conscientes de pareils tours ; non, ils ne pensèrent à rien de tout cela ; ils s'imaginèrent que c'étaient encore ces bons « esprits » !

Les phénomènes « provoqués ne viennent — est-il besoin de le dire ? — qu'après ceux « spontanés », dont ils sont une conséquence et une sorte d'imitation. L'homme commence à appeler, à évoquer, à questionner les « esprits » quand il en a besoin.

Quels esprits ? Des âmes humaines ayant quitté le corps — c'est l'Animisme — mais bientôt aussi des êtres n'ayant jamais été des hommes : génies, lutins bons ou mauvais de toute sorte. Ceux-ci ne tardent d'ailleurs pas à avoir le dessus sur les premiers ; ils intéressent toute la tribu, tandis que les esprits des décédés, quand ils ne sont pas de grands chefs, n'intéressent que quelques personnes et finissent par constituer le culte familier et inférieur des mânes, des lares.

Un chef des Samosoms, en Polynésie, ne savait mieux manifester son admiration pour le voyageur Hunt qu'en lui disant : « Si tu meurs avant moi, je te choisirai pour mon dieu (1) ».

(1) ESCKIN : *Werstern Pacific*, 246.

C'est bien le cas de spéculer, comme le fait Max Müller, sur le génie métaphysique, ontologique des troglodytes de l'âge de la pierre, férus du « sentiment de l'infini » ! Qu'on se souvienne, par exemple, de la séance « médiumnique » des Peaux-Rouges, racontée par le voyageur Alexandre Henri : celle où se manifeste l'esprit appelé Grande Tortue « qui n'a jamais menti ». La tribu l'honore, l'exalte, le prie, à l'exclusion des autres esprits peu intéressants, qu'elle bafoue et houspille ; il est l'esprit tutélaire de la tribu ; on lui érigera des autels, on lui attribuera une puissance dépassant celle des Manitous des autres peuplades et qui augmentera encore de génération en génération. Il sera un Dieu — le Dieu de la tribu élue.

Certes, l'homme ne s'est pas arrêté là. Il s'est demandé qui donc avait fait le monde (« puisqu'il existait, quelqu'un devait bien l'avoir fait ! »), et a imaginé alors un Manitou plus grand, plus puissant que les autres : le Soleil, par exemple. Et il l'a adoré. Mais cette sorte de culte n'est venue que bien plus tard : cette Divinité suprême, trop grande, trop lointaine, n'a pas intéressé d'abord autant que les Divinités mineures, plus près de nous, plus à portée de main, dont il devait être plus aisé d'obtenir une intervention utile. Il en est de même d'autres Divinités personnifiant des éléments et des idées qu'on désirait se rendre favorables — personnifications qu'on ne trouve guère, ou que l'on trouve à peine ébauchées, chez les sauvages, étant l'apanage de civilisations déjà plus évoluées.

Le Fétichisme et les Fétiches mouvants

Et les fétiches ? et le Fétichisme ? — nous demandera-t-on — comment ne les nommez-vous même pas à propos de la religion des sauvages ?

Ce n'est là qu'un détail cultuel absolument secondaire. *Une fois arrivé à l'Animisme,* l'homme a cru quelquefois qu'il était bien de faire une effigie en bois, en argile, représentant le décédé, pour que son âme, privée de corps, pût s'y abriter. Cet usage est encore répandu en plusieurs contrées sauvages (1) ; il a même fleuri anciennement chez des civilisés, tels que les Egyptiens. On a été porté à penser qu'il serait avantageux d'offrir aussi à d'autres Esprits un habitat de cette sorte, pour se les rendre propices, pour les retenir dans la contrée, etc., et l'on a sculpté des simulacres à cet usage. Pus tard, on les abrita dans un gourbi, qui fut la première ébauche des temples fastueux.

Mais y a-t-il encore aujourd'hui quelqu'un qui puisse penser que les sauvages adorent ces simulacres, c'est-à-dire ces morceaux de bois ! Ces choses-là peuvent encore figurer dans les dictionnaires, dans les ouvrages pour les enfants et dans les lettres des missionnaires aux Annales de leur Eglise ; il faut reconnaître à l'honneur de l'humanité qu'en réalité, jamais elle n'a adoré un objet inanimé.

Dulaure, dans son ouvrage : *Des Cultes antérieurs à l'Idolatrie,* avait

(1) Le capitaine Frank Hurley le signalait récemment parmi les Papous de la Nouvelle Guinée.



donné cette définition : « Le Fétichisme est l'adoration d'un objet regardé comme le refuge ou la demeure d'un dieu ou d'un génie ». C'est déjà mieux, mais il suffit d'arrêter un instant son attention sur cette phrase pour comprendre ce qu'elle contient d'absurde. L'idée ne peut venir, même à un primitif, *d'adorer un objet et ne pas adorer le dieu demeurant dans l'objet en question !* Aussi la définition doit être rectifiée ainsi : « Le Fétichisme est l'adoration d'un dieu ou d'un génie qui est censé avoir pris demeure dans un objet ».

Les modernes anthropologues le reconnaissent enfin, quoique un peu nuageusement. On connaît l'anecdote que Tylor a extrait d'un ouvrage de Halleur (1), tout en observant qu'on est tenté de penser qu'elle est trop jolie pour être vraie :

Un nègre faisait à un arbre, qu'il regardait comme son fétiche, une offrande de nourriture ; un Européen lui demanda s'il pensait que l'arbre pût la manger. « Oh, répondit le nègre — ce n'est pas l'arbre qui est le fétiche ; le fétiche est un esprit ; il est invisible ; mais il est descendu dans cet arbre. Sans doute, il ne peut consommer notre nourriture matérielle ; mais il prend la partie immatérielle et laisse derrière lui la partie matérielle, celle que nous voyons ».

Eh bien ! cette histoire peut ne pas être vraie, mais elle est absolument vraisemblable ; l'étonnement des Européens à ce sujet ne tient qu'à leurs ignorants préjugés sur les idées des sauvages — préjugés habilement entretenus par les récits des missionnaires de toutes les confessions.

En parlant de son passage aux îles Sandwich, l'amiral Dumont d'Urville (2) rapporte le récit suivant qui lui avait été fait par son guide indigène :

Un jour, mon père avait placé devant le Noui-Akona (Grand Esprit), dont il était le prêtre, l'offrande habituelle de poisson et de poï. Je n'étais alors qu'un adolescent ; étant arrivé affamé devant cet étalage de vivres, je fus pris de l'envie de manger... En effet, après avoir vainement lutté contre la tentation, je pris les mets et les dévorai à belles dents. Mon père survint et me blâma ; à ses reproches, je répondis : « J'ai parlé au Noui-Akona et il n'a pas entendu ; j'ai mis ma main dans sa bouche et il ne l'a pas sentie ; je lui ai placé mon manteau sur ses yeux et il ne l'a pas vu : je m'en suis alors moqué et j'ai mangé. » — « Mon fils, mon fils — répliqua le vieux prêtre — tu as agi inconsidérément ; il est vrai que le bois ne voit ni n'entend ; mais l'Esprit observe et sait tout. »

Andrew Lang (3) est d'avis que certains phénomènes surnormaux d'ordre physique — ceux où des objets se meuvent sans contact, ou par le simple contact — ont très probablement contribué à faire naître et à développer le Fétichisme. Il est certain que si les Primitifs voyaient les « tables tournantes » des spirites, et s'ils étaient déjà parvenus à l'hypothèse spiritualiste, ils penseraient tout naturellement qu'un esprit s'est fourré dans

(1) *Dans Leben der Neger West-Afrika's*, p. 40. — Cfr. Waitz, II, p. 188.
(2) *Voyage pittoresque autour du Monde*, 1834.
(3) *The Making of Religion*, chap. VIII.

le meuble et le fait mouvoir. Ils seraient d'autant plus excusables de le penser quand personne ne touche à la table.

Lang reproduit le passage suivant de Tylor (1) :

Charles Darwin (*Journal of Researches in Natural History*, p. 458), a vu deux femmes malaises, dans l'île de Keeling, qui avaient habillé une grosse cuillère de bois comme on habille les poupées ; elles l'avaient préalablement déposée sur le tombeau d'un de leurs morts, fort regretté. Or, il se produisait ceci : à chaque retour de la pleine lune, la cuillère s'animait, en sautillant et en dansant convulsivement comme le font les guéridons et les chapeaux au cours des séances spirites...

Déjà, le Président de Brosses (1700-1777), avait écrit (2) que « les sorciers africains parvenaient à donner à des objets inanimés l'apparence de se mouvoir ; après quoi, ils étaient acceptés comme fétiches » — manière incorrecte de mêler l'interprétation de fraude que l'on donne à un fait, au récit du fait lui-même.

Aussi, verrons-nous se propager l'usage des statuettes qui se meuvent pour répondre aux questions de ceux qui les consultent : les *téraphim* des anciens Sémites, les *alrunes* des Germains n'étaient point autre chose.

CONCLUONS...

A ce moment, en poursuivant, dans notre *Histoire du Spiritualisme expérimental*, l'examen des croyances de l'Homme primitif, nous touchons successivement au « Gris-gris, Amulettes et Talismans », au « Totémisme », aux « origines de la Morale », aux sources de la « Magie naturelle et sympathique » et de celle « Spiritualiste », à « l'Enchevêtrement des croyances religieuse et magique », etc. — toutes questions indispensables pour compléter et préciser notre concept, mais que l'on regarderait comme un peu déplacées dans la *Revue Métapsychique*, la patience de ses lecteurs ayant été mise déjà à une si dure épreuve, pendant plusieurs mois, par notre exposé. Nous nous empressons donc à terminer, en *résumant* nos conclusions.

Nous avons fait allusion déjà au fameux passage suivant de l'ouvrage d'Edmond Tylor (3) :

Supposons un Indien de l'Amérique du Nord assistant à une séance de spiritisme, à Londres ; assurément, il ne serait nullement dépaysé au milieu de ces esprits sortis du corps qu'ils habitaient et manifestant leur présence par des bruits, des voix et d'autres actions physiques. Car tout cela fait partie intégrale du système de la nature tel qu'il le comprend. Ce qui serait réellement nouveau pour lui, ce serait l'introduction de choses comme la lecture et l'écriture, appartenant à un état de civilisation différent du sien.

Cet argument tendant à prouver qu'il faut une mentalité de primitif,

(1) *Prim. Cult.*, II, p. 154.
(2) *Les Dieux Fétiches.*
(3) *Primitive Culture*, t. 1, chap. IV.

de sauvage pour croire à la possibilité de communications avec des esprits, a eu un tel succès, qu'il faut croire qu'il revêt réellement une valeur exceptionnelle. Appliquons-le donc à d'autres cas analogues et raisonnons ainsi :

Supposons qu'au lieu d'un Indien de l'Amérique du Nord, le sauvage qui assiste à une séance spirite à Londres soit un de ces Africains Bondjos, Quelles, etc., ou un de ces Papouasiens que nous avons montré être quelques degrés au-dessous des Peaux-Rouges, au dernier échelon de l'humanité ; il ne comprendra rien à cette histoire d'esprits. Par contre, il comprendra fort bien si vous expliquez ces phénomènes par cette théorie que vous avez récemment parées de noms grecs, mais qui correspond à son Mana. Il faudra bien lui traduire les mots grecs, « appartenant à un état de civilisation différent du sien » ; mais, à part cela, il se trouvera comme chez lui au milieu des savants docteurs qui ont forgé ces termes et ces théories.

Vous pouvez continuer, chers lecteurs, à appliquer la fameuse démonstration de Tylor à toutes les sciences, à tous les arts. Le sorcier-médecin peau-rouge, assistant à la consultation d'un membre de la Faculté de Médecine de Londres, ne se trouvera aucunement dépaysé en voyant son confrère le Dr Visage-Pâle tâter le pouls du patient, lui examiner la langue, etc., pour lui ordonner ensuite une purgation, une infusion d'herbes, un clystère, des massages, etc. Car tout cela « fait partie du système de la médecine telle qu'il la comprend ». Ce qui serait « réellement nouveau pour lui », ce serait le stéthoscope, les injections de sérums, etc., « appartenant à un état de civilisation différent du sien ».

Le troglodyte qui a tracé les premiers graffiti représentant des rennes et des mammouths, sur les parois de sa caverne, comprendrait parfaitement ce qu'est en train de faire un de nos peintres ; ce qui serait nouveau pour lui, serait la peinture à l'huile, etc., etc., etc.

Que croit-on prouver par là ? Que les spirites ont tort de croire aux esprits parce que les Peaux-Rouges y croient aussi ? Que les matérialistes — ou tout simplement les métapsychistes non spirites — ont tort d'expliquer les phénomènes surnormaux sans y mêler les esprits, parce que les Papouas en font de même ? Ce serait nous servir de la raison pour déraisonner.

La vérité est que l'on ergote pour arriver à entretenir bien secrétement, mais bien dévotement, des cierges allumés et des guirlandes de fleurs fraîches au petit autel de la Divinité, ou de l'Athéisme, que tout savant, comme tout autre mortel, a enfoui dans un coin de son cœur. Et Tylor, si sévère pour les doctrines spirites, parce qu'elles n'entrent pas dans son cercle d'idées, n'entend pas la plaisanterie dès que l'on touche au dogme de la survivance de l'âme, dont il signale le rejet par les peuples les plus arriérés de l'Afrique et de l'Océanie. Il trace alors de sa plus belle écriture les lignes suivantes que les anthropologues de son école se gardent bien de reproduire :

Les écoles philosophiques qui, depuis les temps classiques jusqu'à notre époque, ont rejeté la croyance d'une existence future, semblent avoir suivi une longue route pour en revenir au point de départ dont les races les plus grossières peut-être de l'humanité ne se sont jamais écartées (1).

(1) *Op. cit.*, chap. XIII.

Concluons ! concluons !

I.

Il n'y a aucune raison de penser que la croyance en des êtres spirituels, en l'existence de l'âme, tire son origine de l'interprétation erronée de phénomènes naturels tels que les rêves ordinaires, les syncopes, l'écho, l'ombre du corps humain, le réfléchissement de celui-ci dans le miroir de l'eau, etc. — alors qu'il était fatal que l'observation des phénomènes « surnormaux » amenât à ces croyances. Or, l'interprétation spiritualiste des phénomènes « surnormaux » n'est point illégitime à l'heure présente, parce que la question de leur nature, de leur provenance se trouve être encore *sub judice*, et ses différentes conclusions ne peuvent constituer, à l'heure actuelle, qu'une appréciation personnelle de tel ou tel chercheur. Rien ne prouve donc encore que l'idée religieuse soit fondée sur des données erronées. (Bien entendu, il n'est pas question ici des diverses « Révélations ».)

II.

L'étude des peuples sauvages montre que les plus arriérés parmi eux n'attribuent nullement à des esprits les phénomènes mystérieux qu'ils observent. Ces peuples, en tout cas, n'ont des esprits qu'une idée absolument crépusculaire (hypothèse de la « larve »), n'ayant rien encore de « religieux » ; aussi n'ont-ils aucun prêtre, aucun culte. Ils n'ont que des sorciers attribuant leurs opérations, non pas à des esprits, mais à une force occulte qu'ils appellent « Mana », « Orenda », ou autrement, selon les pays, et qui a emprunté chez les occultistes d'autrefois et chez les métapsychistes d'aujourd'hui une foule de noms et d'attributs divers.

Doit-on conclure de ce dernier point que les matérialistes montrent une mentalité de sauvages ?

Ne renouvelons pas ainsi, en sens inverse, l'erreur dans laquelle étaient tombés ces messieurs de l'école anthropologique. La vérité n'est pas malaisée à comprendre, quand on a soin de garder son sang-froid, et nos lecteurs l'auront sans doute déjà saisie. Que l'homme primitif ait interprété d'une manière ou de l'autre certains problèmes de la nature, cela ne prouve absolument rien en faveur ou contre les interprétations dont il s'agit. Si nos premiers ancêtres ont expliqué autrement que nous les phases de la lune, tant pis pour eux. S'ils les ont expliquées comme nous, ceci ne montre nullement que les explications de nos astronomes soient dignes de sauvages et qu'il faille en chercher d'autres. Nos astronomes se moqueront de l'avis des habitants des palafittes comme de leur première culotte.

Les propos désobligeants échangés entre deux groupes d'hommes qui cherchent sincèrement la vérité et qui ont, les uns comme les autres, de bons arguments à faire valoir en faveur de leur thèse respective, seraient malheureusement à leur place en des comices populaires et partout où l'on



fait appel au nombre contre la qualité ; ils ne devraient jamais figurer dans les débats scientifiques.

Bien que nous ne soyons pas ami des paradoxes, nous pensons même que les résultats auxquels ont abouti les recherches poursuivies par l'école de philosophie évolutionniste inaugurée par Herbert Spencer, et que nous venons d'exposer, reviennent tout à l'honneur de cette école. Ils prouvent en effet que la méthode qu'elle a suivi était bonne, ayant fait évoluer rapidement sa thèse première, bâclée trop à la hâte sur des documents insuffisants, vers une thèse fort différente, fondée sur des données plus complètes et plus solides — vers une thèse féconde, intéressante, inattendue, qui a remplacé expérimentalement de vieilles doctrines désuètes, inspirées par des traditions théologiques et des préoccupations philosophiques. Une thèse offrant surtout le grand avantage de ne rien compromettre dans un sens ou dans l'autre — c'est-à-dire dans le sens spiritualiste ou dans le sens matérialiste — et de laisser ouvert aux recherches ultérieures un champ libre et infini.

C. DE VESME.

Nous prions nos lecteurs, quand ils écrivent au Secrétariat de l'Institut Métapsychique pour abonnements, demandes de renseignements ou tous autres motifs, d'adresser leurs lettres à M. le Secrétaire de l'I. M. I., sans désignation de nom.

La Télépathie expérimentale

CE QUI SE TRANSMET

L'année dernière, nous avons exposé ici les résultats obtenus dans le groupe d'études télépathiques de l'I. M. I. pendant la saison 1924-1925. Cette conférence a été publiée dans le numéro de vacances de la *Revue Métapsychique*. Nos conclusions étaient encourageantes.

Cependant, alors que les cas de télépathie spontanée sont assez fréquents et admis par beaucoup de personnes, les essais de transmission télépathique volontaire d'un agent à un percipient sont le plus souvent suivis d'insuccès.

Depuis vingt ans que j'étudie ce phénomène pour en saisir les lois, il m'a été donné de le réaliser un certain nombre de fois sans que, dans mon esprit, le moindre doute puisse subsister sur sa réalité. Je fais la plus grande part à la coïncidence due au hasard, qui existe indubitablement, et je suis persuadé que c'est bien l'origine d'un certain nombre de cas que nous considérons comme des succès ; mais pas de tous. Or, il en suffit d'un réel pour apporter la preuve de l'existence de cette mystérieuse faculté. Aussi, l'impression laissée par notre conférence de l'année passée sur beaucoup de personnes tout à fait étrangères à ces recherches est « qu'il semble bien y avoir quelque chose ». Or, s'il y a quelque chose, c'est un prodige aux yeux de la science qui, avec raison, ne veut connaître que des faits avérés. La difficulté d'apporter une preuve provient surtout du fait que, non seulement le message choisi par l'agent n'arrive pas intégralement au percipient, mais, qu'au contraire, les idées refoulées par l'agent semblent mieux se transmettre que celles sur lesquelles il concentre son attention. Pendant cette dernière saison 1925-1926, notre groupe a pu faire les mêmes constatations que je signalerai incidemment au cours de cette causerie.

La contagion mentale entre percipients pendant une même expérience s'affirme aussi de plus en plus comme une vérité ; mais je n'insisterai toutefois pas spécialement sur ce point aujourd'hui.

Il est bon de signaler que nous n'avons pas l'impression de faire fausse route et que les succès paraissent augmenter, mais très lentement, pour chaque élément du groupe en particulier, comme si l'exercice pouvait développer dans une certaine mesure la faculté télépathique. L'heureuse rencontre et la collaboration de M. de Sainville, entraîné à des recherches analogues aux nôtres, semble avoir « catalysé » le groupe et augmenté le rendement global des succès qui est passé dans certaines séries à 40 °/₀.

Aussi, nous allons considérer ici le phénomène de télépathie comme démontré et nous n'allons pas étudier, comme l'année dernière, comment cela se transmet, mais ce qui se transmet, et, en particulier sur des cas nouveaux, les causes possibles de la fragmentation des messages.

Et, en ce faisant, nous répondrons à l'appel, si semblable à celui que nous avons lancé en 1923 (mais comportant plus de développement) à l'appel de Mme Sidwick au dernier Congrès métapsychique de Varsovie (1).

Mme Sidwick envisage la nécessité d'entreprendre de nouvelles recherches touchant la télépathie, dans le but d'expliquer l'irrégularité « décourageante » des succès. « Bien des questions, dit-elle, réclament une solu-« tion. Entre autres : qu'est-ce qui est transmis? Est-ce le nom ou l'idée « de l'objet, ou encore une image, ou une autre impression quasi-sensi-« tive? Et, en ce qui concerne le percipient, nous avons besoin de réponses « à des questions de même sorte et d'autres encore. Nous trouvons par « exemple que le percipient reçoit une partie de l'idée de l'agent, mais ne « reçoit pas le reste, ou qu'il la reçoit sous une forme altérée, ou que, « l'ayant reçue, il l'interprète inexactement.

« Devons-nous en conclure qu'une partie de l'idée se perd dans la « transmission et n'atteint aucune partie de l'esprit du percipient? Ou « bien atteint-elle en particulier une partie de son esprit? Est-elle en « réalité captée entièrement par la subconscience, quoique, avant d'émerger « dans la conscience, elle subisse une altération provenant soit de la dif-« ficulté inhérente au passage de l'inconscient au conscient, soit de l'in-« fluence d'associations d'idées étrangères qui se mêlent à elle?

« Il est bien clair que s'il était possible de répondre à ces questions et « à d'autres qui peuvent se poser d'elles-mêmes, nous en saurions beau-« coup plus sur la télépathie, et non seulement je pense sur la télépathie, « mais sur le travail de l'esprit humain. »

Nos expériences vont nous permettre de répondre à un certain nombre de ces questions ou, tout au moins, d'amorcer les discussions à leur sujet.

« Pour contrôler les conditions de succès, dit Mme Sidwick, il faut nous « attacher à observer ce qui se passe quand les expériences réussissent « afin de nous rendre compte du processus, et, pour un utile examen de « cette nature, nous avons besoin d'une grande quantité de matériaux... « J'ai récemment entrepris l'examen des expériences publiées dans notre « Société anglaise et j'en extrairai trois cas montrant quelle sorte de « lumière des expériences partiellement réussies peuvent jeter sur les dif-« ficultés de la transmission. Je dis partiellement réussies, car, comme on « le comprendra, si l'agent essaye de transmettre une idée définie et que « le percipient soit immédiatement capable de la discerner, on a un beau « cas de télépathie, mais on n'apprend rien sur le processus de la trans-« mission. »

(1) L'état actuel des Recherches psychiques, « Presses Universitaires de France » 1924, pages 174 à 181.

Premier cas (*RAWSON*). — Le percipient a discerné l'idée voulue ou, du moins, la partie la plus importante de cette idée, au moyen d'un objet matériel qui se trouvait dans le champ de sa vision et qui n'avait absolument aucun rapport avec l'objet auquel avait pensé l'agent.

L'agent, Mme L., avait dessiné un sablier. Mme B., la percipiente, désigne un trèfle à quatre feuilles doré qui ornait l'angle d'un cadre sur un tableau en face d'elle, et dit : « J'ai remarqué ceci et je vais le dessiner. » Or, elle reproduisit seulement deux feuilles de trèfle et ces deux feuilles, opposées l'une à l'autre, ressemblaient exactement au dessin du sablier ; mais, sur ce dessin, le support qui tenait la plus grande place n'a pas été reproduit.

Deuxième cas (*SCHMOLL et MABIRE*). — On y constate une lutte apparente dans l'esprit du percipient entre l'idée de l'objet à transmettre et sa forme. Mais quoique exactement dessiné. le percipient ne réussit pas à saisir quel était l'objet.

Il s'agissait du dessin d'une lyre dont la forme rappelait celle d'un vase monté sur un pied. Le percipient dit : « J'ai l'idée d'une flûte ou de quelque autre instrument de musique ; je vois beaucoup de lignes, cela ressemble à un vase, mais ce n'est pas un vase ; maintenant, c'est comme une harpe, il y a plusieurs cordes comme un gril. »

Troisième cas (*Gilbert MURRAY*). — Il prouve que l'impression du percipient, même quand elle est nette et juste dans les limites où elle se produit, peut ne pas comprendre en totalité ce que l'agent essaye de transmettre (1).

L'idée consistait en une scène imaginaire. Miss C. N. sous un calebassier, à Smyrne. C. N. était une amie de la famille. Le percipient dit : « Grec moderne de quelque espèce, sorte d'endroit en Asie-Mineure, un arbre et une femme assise sous cet arbre ; c'est un arbre particulier. Elle n'est pas de l'endroit, elle est Anglaise, elle a quelque rapport avec un poète (exact). Ce peut être Mme Kipling, non, c'est une jeune fille plutôt comme une des O. Je ne pense pas pouvoir la distinguer. »

CLASSEMENT DES CAS

Ce qui frappe dans les exemples cités par Mme Sidwick, c'est le caractère analytique de la transmission et la synthèse imparfaite dans l'émersion. Il nous a paru intéressant de rechercher dans nos récentes expériences combien de fois la forme seule était transmise, ou bien la forme séparée de l'idée, ou bien l'idée seule, comme cela se rencontre parfois. C'est ce travail que nous allons entreprendre ici pour passer à la recherche des causes de la dissociation des idées dans la transmission télépathique.

Nous avons poussé plus loin que Mme Sidwick l'analyse des détails de

(1) Un expérimentateur russe, Kotik, *R. M.* 1893, page 108, dit : « Le personnage principal n'est pas perçu. » Wasielewsky signale dans ses travaux l'incapacité des sujets malgré une description précise d'en reconnaître la nature. C'est aussi ce que nos propres recherches confirment.



transmission et le classement des trente-cinq cas inédits dont il va être question.

Rapport de forme seule ou de couleurs	7 cas.
Transmission de mouvement ou d'idée de mouvement..................................	5 —
Détails de formes isolés sans compréhension ..	1 —
Transmission de la forme ou d'une partie de la forme avec compréhension subconsciente. d'où transmission de l'idée ou d'une partie de l'idée................................	14 —
Transmission de l'idée seule ou d'une partie de l'idée	6 —
Transmission complète avec compréhension de la forme et de l'idée	2 —

Les cas de transmission involontaires (refoulement, contagion entre percipients), sont en dehors de la statistique. En résumé, dans 63 °/₀ des cas, l'idée semble avoir été transmise totalement ou partiellement et, dans 37 °/₀, la forme seule a été transmise sans l'idée.

1° Transmission des couleurs.

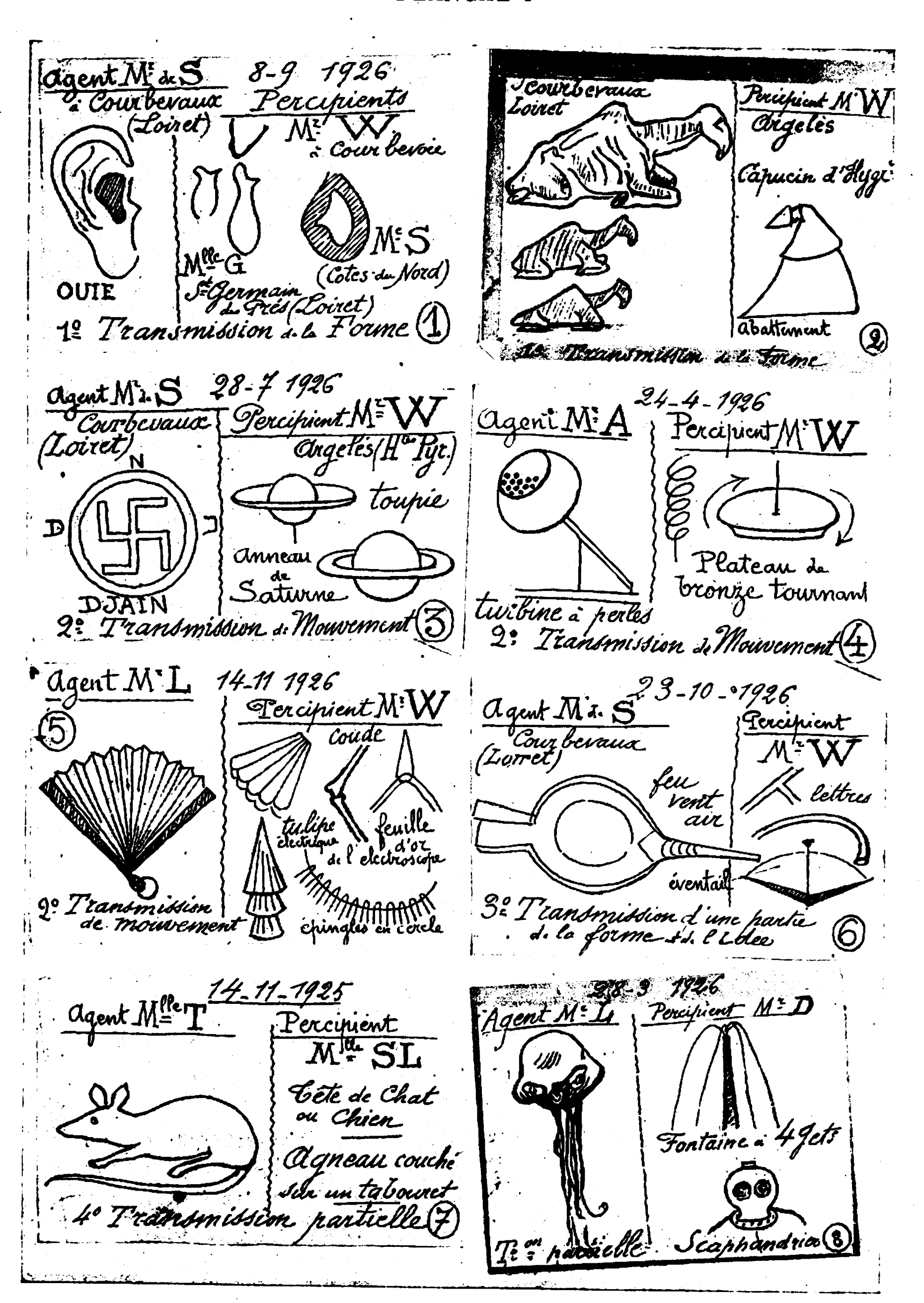
Dans beaucoup d'expériences où il s'agissait d'images colorées, les couleurs se sont transmises aussi fréquemment que la forme ou que l'idée. Ces résultats confirment ceux que j'avais exposé dans « La Télépathie ». Nous ne pouvons pas savoir comment la couleur se transmet, mais le fait important est qu'elle se transmet indépendamment de la forme de l'image. Il y a des sujets qui ne perçoivent jamais de couleurs dans les images télépathiques, d'autres (c'est mon cas), qui perçoivent autant les couleurs que la forme. Chez ces derniers, il arrive que la couleur se transmet bien, tout en étant rattachée à une image erronée, par exemple : pour un poisson d'un certain rouge, cette couleur exacte sera associée à une boule de billard de ce même rouge ; alors que l'image du poisson rouge pourrait se transmettre sous la forme d'un poisson d'une autre espèce, blanc.

Ce phénomène assez inattendu trouve heureusement une explication dans la découverte récente des neurones chromatiques. En effet, on sait maintenant que la vision des couleurs est nettement distincte de la vision des effets d'ombre et de lumière. Ces deux genres de neurones sont actuellement localisés avec précision grâce aux documents d'anatomo-pathologie fournies par les blessures occipitales de guerre (1).

Cette anomalie de transmission est donc précieuse puisqu'elle nous apprend de la façon la plus indiscutable que, dans la réception télépathique tout au moins, nos neurones cérébraux jouent le rôle des touches

(1) PIERON : *Le Cerveau et la Pensée*, 1923, Alcan; p. 149.

PLANCHE I



Agent Mᵉ de S 8-9 1926
à Courbevaux (Loiret)
Percipients
Mᵉ W à Courbevoie
OUIE
Mˡˡᵉ G
Sᵗ Germain des Prés (Loiret)
Mᵉ S (Côtes du Nord)
1º Transmission de la Forme (1)
Courbevaux Loiret
Percipient Mᵉ W Argelès
Capucin d'Hygi
Abattement
1º Transmission de la Forme (2)
Agent Mᵉ de S 28-7 1926
Courbevaux (Loiret)
N
D
DJAIN
Percipient Mᵉ W Argelès (Hᵗᵉˢ Pyr.)
toupie
Anneau de Saturne
2º Transmission de Mouvement (3)
24-4-1926
Agent Mᵉ A
Percipient Mᵉ W
Plateau de bronze tournant
turbine à perles
2º Transmission de Mouvement (4)
Agent Mᵉ L 14-11 1926
(5)
Percipient Mᵉ W
coude
tulipe électrique
feuille d'or de l'électroscope
épingles en cercle
2º Transmission de mouvement
Agent Mᵉ de S 23-10-1926
Courbevaux (Loiret)
Percipient Mᵉ W
feu vent air
lettres
éventail
3º Transmission d'une partie de la forme et de l'idée (6)
14-11-1925
Agent Mˡˡᵉ T
Percipient Mˡˡᵉ SL
Tête de Chat ou Chien
Agneau couché sur un tabouret
4º Transmission partielle (7)
28-3 1926
Agent Mᵉ L
Percipient Mᵉ D
Fontaine à 4 jets
Tᵢᵒⁿ partielle
Scaphandrier (8)

du clavier d'un piano pendant l'exécution d'un morceau de musique (1) ; mais elles seraient mûes en quelque sorte par l'extérieur alors que dans notre perception habituelle elles le seraient par en dedans, comme dans le cas des pianos mécaniques.

2° Transmission de la forme.

Il est d'autres cas où la transmission n'a sûrement pas lieu par l'idée : l'image arrive en tant qu'ensemble de lignes, comme un belinogramme ; mais ceci ne constitue pas une explication.

PLANCHE I

Exemple 1 : OREILLE

Dans cet exemple, les trois sujets semblent avoir reçu un détail de la forme.

L'exemple 2 : DROMADAIRE STYLISÉ

peut être mis dans la même série : les expérimentateurs sont séparés par 600 kilomètres et le percipient R. W. est exactement en retard de douze heures. Il n'y a aucune transmission de l'idée, mais la forme semble bien être parvenue seule au percipient. C'est évidemment lui qui l'a déformée, peut-être parce que son contenu mental ne possédait pas le double de l'image transmise, peut-être aussi à cause du temps passé — pendant son sommeil — entre la réception et l'émersion du message.

M. R.W. a perçu l'image d'un capucin d'hygromètre et l'idée d'abattement.

3° Transmission de mouvement ou de l'idée de mouvement.

Dans l'expérience du 19 juin 1926, l'agent, M. de S., a transmis son message en voiture : un percipient, M. Du., a pensé qu'il était en mouvement à bicyclette.

Exemple 3 : SVASTIKA

C'est encore un essai à 600 kilomètres ; l'agent, M. de S., dessine d'abord un svastika, pui le cercle, puis colore enfin le svastika en vert, le cercle en bleu. De 19 heures 20 à 19 heures 35, il fait tourner le papier dans le sens d'une aiguille d'une montre ; mais, dit-il, « dès le début, et déjà en y pensant avant, j'avais dans l'esprit l'idée de machine tournante et de cercle à faire pour le symbolisme. Donc, l'idée de rotation était bien partie intégrante du dessin dès le début de la séance. »

---

(1) Dans les perceptions dues au « sens paroptique » de Farigoule, la même anomalie est constatée. Voir *Une Education paroptique. La découverte du monde visuel par une aveugle* (Leila Holterhoft Heyn et René Maublanc). Librairie Gallimard, Paris, 1926, pages 54, 101, 139, 187. Singulière et éloquente coïncidence !

On voit qu'elle est arrivée au commencement, rattachée à l'idée de toupie et je dois ajouter que l'exacte couleur verte est bien arrivée aussi au percipient, rattachée à une image erronée.

Exemple 4 : TURBINE

Dans cet essai à courte distance, à l'I.M.I., M. A., l'agent cherche à envoyer l'idée et le dessin d'une turbine en mouvement, au cours d'essais de *transmission de souvenirs communs aux deux expérimentateurs.* Cette méthode nous a permis de constater ce fait très important que la transmission n'a pas lieu par le souvenir commun, ou plus exactement qu'il n'existe pas de souvenirs communs, d'une part, et de l'autre — en conséquence — que la transmission ne s'est pas faite à cause du parallélisme psychique du à une communauté d'impressions à la suite d'une conversation prolongée. On voit que l'idée de machine en rotation s'est bien transmise, mais non pas rattachée aux souvenirs précis que l'agent voulait transmettre.

Exemple 5 : ÉVENTAIL

L'agent M. L. regarde un dessin d'éventail, dans la pièce où est le percipient M. R. W. Celui-ci perçoit plusieurs images 1, 4, 5, présentant une analogie de forme avec le dessin, mais il reçoit deux idées de mouvement ; 2, articulation du coude ; 3, feuille d'or écartée de l'électroscope.

Remarquons que la perception du mouvement apparait au premier stade de la récupération de la vision chez les aveugles de guerre par blessures crânienne. Encore une fois, métapsychistes et physiologistes sont d'accord !

4° Transmission de la forme, ou d'une partie de la forme, avec apparence de compréhension subconsciente, d'où transmission de l'idée ou d'une partie de l'idée.

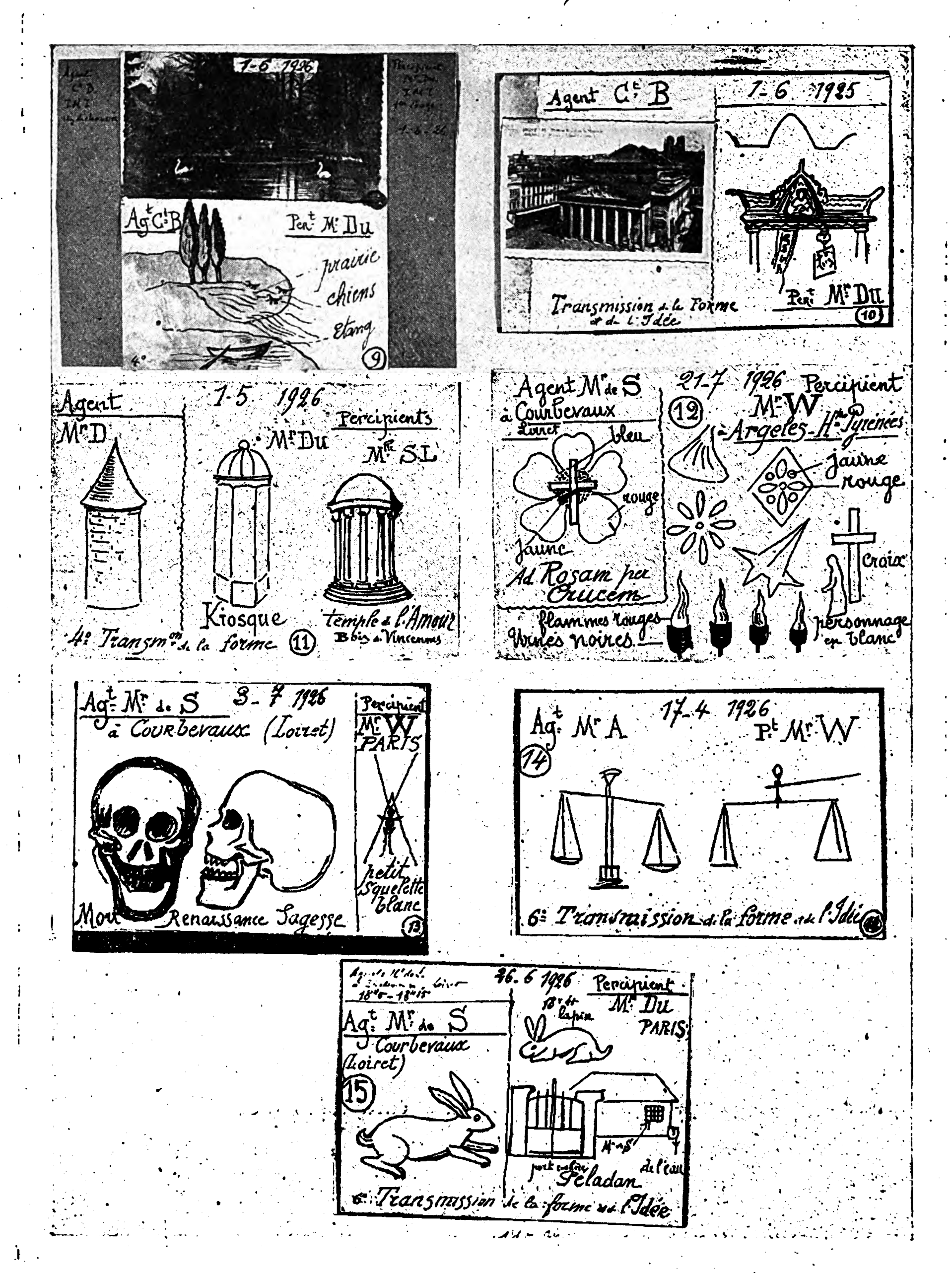
Expérience 6 : SOUFFLET

Je citerai le cas dans lequel le tuyau à air semble avoir amené subconsciemment l'idée de vent qui était d'ailleurs dans le message, et qui a été, semble-t-il, reçue par d'autres percipients. Un curieux instrument a été perçu, tenant un peu d'un soufflet, ainsi que le mot éventail. On remarquera que le percipient a eu la notion des caractères d'écriture tracés de travers par l'agent au-dessus de son dessin.

Exemple 7 : SILHOUETTE DE SOURIS

A courte distance, agent, Mlle T. Le percipient, Mlle S. L., pense à une tête de chat ou de chien et un agneau couché sur un tabouret ; ce qui semble montrer qu'elle a saisi l'idée d'animal et une partie du mouvement du dessin.

PLANCHE II


1-6 1926
Agt Ct B
Pent Mr Du
prairie
chiens
étang
9
Agent Ct B
1-6 1925
Transmission de la forme et de l'Idée
Pent Mr Du
10
Agent
Mr D
1-5 1926
Mr Du
Percipients
Mr SL
Kiosque
temple de l'Amour
Bois de Vincennes
4e Transmon de la forme
11
Agent Mr de S
à Courbevaux
Loiret
bleu
rouge
jaune
Ad Rosam per Crucem
flammes rouges
Urnes noires
21-7 1926 Percipient
Mr W
à Argelès-Htes-Pyrénées
12
jaune
rouge
Croix
personnage en blanc
Agt Mr de S
3-7 1926
à Courbevaux (Loiret)
Percipient
Mr W
PARIS
petit Squelette blanc
Mort
Renaissance
Sagesse
13
Agt Mr A
17-4 1926
Pt Mr W
14
6e Transmission de la forme et de l'Idée
26.6 1926
Percipient
Mr Du
PARIS
lapin
Agt Mr de S
Courbevaux
(Loiret)
15
Péladan
de l'eau
6e Transmission de la forme et de l'Idée

Exemple 8 : LES MARTIENS

Lecture est faite à l'agent, M. L.. de passages du livre de Wells : *La Guerre des Mondes* (le rayon ardent, les martiens, etc.) ; plusieurs percipients, dans des pièces éloignées à l'I. M. I., ont perçu indistinctement l'extraordinaire description. M. De., a dessiné une fontaine à quatre jets ressemblant à la gravure des tentacules de martien et a pensé à un scaphandrier. Il faut reconnaître que le dessin des Martiens ressemble étrangement à une tête de scaphandrier.

PLANCHE II

Exemple 9 : ÉTANG

L'agent, le commandant B., regarde une carte illustrée représentant un étang, un îlot, des arbres dans le lointain, des cygnes au premier plan. Le percipient, M. Du., dans une autre pièce à l'I. M. I., reçoit parfaitement les arbres, l'étang ; il paraît avoir perçu la forme de l'ilôt, l'idée d'animaux (qu'il prend pour des chiens), et ajoute une barque dans l'étang.

Exemple 10 : FRONTON DU TEMPLE GREC

Les deux mêmes expérimentateurs, dans la même séance, mêmes conditions obtiennent un résultat du même ordre : la forme du fronton est perçue et deux colonnes du temple grec ; mais elle est transposée en pagode chinoise.

Exemple 11 : TOURELLE (de la cité de Carcassonne)

Sur une carte illustrée regardée par M. De., la tourelle est devenue un kiosque chez M. Du., un temple de l'amour chez Mlle S. L. C'est en même temps un exemple d'apparente contagion entre les deux percipients, car leur deux dessins se ressemblent plus qu'à l'image vue par l'agent. L'expérience était à courte distance, à l'I.M.I., pièces différentes.

Exemple 12 : ROSE CROIX

C'est une des plus intéressantes transmissions obtenues parce que la forme du dessin a été transmise complètement, mais fragmentairement, ainsi que l'idée ; cependant sans compréhension de la part du percipient. La transmission des deux couleurs de la rose est très exacte, le bleu de la croix s'est traduit en blanc. L'idée mystique et même occultiste est arrivée. L'expérience a été faite à 600 kilomètres ; elle me paraît inattaquable à tous points de vue.

Dans une autre expérience à l'I.M.I., dans deux pièces éloignées, le 13 mars 1926, un autre agent, Mme B., avait essayé de transmettre au même percipient M. R. W., une image mentale, souvenir d'un tableau qu'elle possédait, représentant une idée mystique d même ordre : « *les sept rayons émanés de l'Unique* ». Elle se représentait — sans l'appui d'un

dessin — la colombe, les ailes de l'intelligence, la coupe d'amour pur. la croix et la rose.

Le percipient pense à un triangle formé de petits triangles, des petites clochettes, des ailes légères comme celle d'un papillon sans corps, un cygne (avec l'idée de Lohengrin), des plumes légères, et des bluets. Rien de la rose ni de la croix. Lorsque l'agent montra dans la suite le tableau original au percipient, celui-ci le reconnut sans hésitation.

5° Transmission de l'idée seule ou d'une partie de l'idée.

Dans une expérience à l'I.M.I., le 29 mai 1926, M. A., l'agent est dans le petit bureau, il se répète à mi-voix : « to be or not to be ». M. R. W., le percipient, est au laboratoire : il pense à une croix de cimetière.

Le même jour dans des conditions analogues, le même agent pense au cours de la Seine vu du sommet de la tour Eiffel ; M. R. W. a l'idée de lignes isothermes sur une mappemonde et du plan d'une ville.

Une autre fois, l'idée entière paraît transmise sans compréhension. Le 5 mai 1926, l'agent, le commandant B., écrit et dit à mi-voix dans le bureau de l'I.M.I. : « honneur et patrie ».

Le percipient, M. R. W., dans le cabinet du laboratoire, pense à un drapeau français battant au vent, surmonté d'une étoile d'or ; mais ne saisit pas le sens de cette image.

Dans la séance du 13 mars 1926, lecture est faite par M. De. à M. R. W. (qui doit servir d'agent principal) dans le bureau de l'I.M.I., d'une page prise au hasard dans le livre : *Histoire d'une âme*, de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus (les pages 53 et 54). Les percipients sont au laboratoire. Mme B. dit : « ciel pur. » ; M. A. : « jeune communiante. » ; Mlle S. L. pense à une phrase inconnue : « elle devra poursuivre son chemin difficile. » Montée pénible. Cloître (qui éveille en son souvenir le cloître du Mont Saint-Michel).

Ces perceptions correspondent parfaitement non seulement au livre, mais au passage lu à M. R. W., à distance : il y a cinq portes qui séparent l'agent des percipients.

Enfin, l'idée entière peut-être fragmentairement perçue par des agents différents, amenée par des images bizarres. Le 16 octobre 1926, l'agent, M. de S., envoie du Loiret l'idée des ondes T.S.F. et de leur rapport avec la télépathie. A l'I.M.I., tous les percipients reçoivent comme des débris du message : la forme de l'appareil à T.S.F.. la résistance, le cadran, la ligne sinueuse des ondes, le mot fil électrique est prononcé et même les mots « per orbem » finale de la devise des postes et télégraphes : vox clamans per orbem, à laquelle ni agents, ni percipients ne pensaient.

Mlle T., à titre d'expérience, se souvient d'une promenade faite sur une falaise avec M. R. W., qui est le percipient. Elle pense : « Nous regardons la mer avec S. et M. R. W. ; je cours après Pierre (fils de M. R. W.) sur la pente du coteau. » M. R. W. a l'idée d'un tissu léger, gaze, ayant des

mouvements d'ondulation qui s'associe chez lui avec les vagues de la mer, et enfin de musique évocatrice de la mer. (Mlle T. fait remarquer qu'elle portait, lors de cette promenade, une écharpe légère qui flottait au vent.)

Exemple 13 : SQUELETTE

L'agent, M. de S., à 150 kilomètres, calque (sur le Larousse illustré, à l'article squelette) une tête de mort. Le percipient, M. R. W., à l'I. M. I., dessine un petit squelette qu'il situe bizarrement dans un schéma de l'évolution et l'involution qu'il avait vu il y a plusieurs années. A noter que ce schéma correspond aux idées philosophiques de M. de S., car il avait ajouté sous son dessin de tête de mort les mots : mort, renaissance, sagesse.

6° Transmission complète de la forme et de l'idée.

Exemple 14 : BALANCE

L'agent principal, M. A., était avec d'autres dans le bureau de l'I. M. I., causant de diverses sortes de balances et exécutant le dessin d'un trébuchet de laboratoire dont les plateaux sont suspendus par trois fils. Le percipient, dans le cabinet-laboratoire, pense que M. A. tient en main un trébuchet dont les plateaux sont suspendus par trois fils.

La réussite est parfaite au point de vue de la transmission de l'idée de balance et de la forme du trébuchet, car ce n'est pas le cas ordinaire que les plateaux soient tenus par trois fils. Cependant, l'identité des dessins n'est pas absolue : le support du fléau est différent ; l'un repose sur un pied, l'autre est tenu à la main. Mais il y a une différence plus importante encore ; il s'agissait de la transmission d'un souvenir commun aux deux expérimentateurs. M. A. pensait à une scène datant de dix-huit ans ; dans laquelle lui et M. R. W. avaient vu ensemble une balance dont l'un des plateaux était plus haut que l'autre et dont le souvenir existait bien encore chez les deux expérimentateurs. Or, la transmission s'est faite sans utiliser ce souvenir latent des percipients. Donc, ce n'est pas le souvenir en tant que souvenir qui se transmet ; mais il faut dire qu'un souvenir rappelé n'est plus un souvenir, c'est du présent et il se transmet comme tel, avec toutes ses difficultés.

Exemple 15 : LAPIN

Très importante expérience, non pas tant parce que la réussite est complète, ce qui ne nous apprendrait rien ; il n'y a d'ailleurs pas identité absolue de dessin, le dessin est orienté en sens inverse. Mais parce que le percipient arrivant en retard à l'I. M. I. a commencé l'essai une demi-heure après. De plus, sans coup férir, il a eu l'idée schématique de l'ambiance où vivait l'agent : expérience faite derrière une fenêtre grillagée, eau coulant sous cette fenêtre, il a ressenti des douleurs rhumatismales que l'agent avait à ce moment, et il est remonté même dans son passé pour retrouver

le nom de Peladan, que l'agent avait beaucoup connu. La perception instantanée a été comme un coup de sonde en profondeur dans tout le contenu mental de l'agent. Il faut noter aussi qu'au moment précis de l'expérience, les autres percipients n'avaient pas reçu de message. Remarquons que M. Du., le percipient, ne connaissait presque pas M. de S., l'agent : il l'avait seulement rencontré à une conférence.

Mais revenons à l'étude de nos essais de transmission imparfaite et demandons-nous ce qui se passe dans le subconscient d'un agent lorsqu'il regarde un dessin. Nous sommes heureusement documentés là-dessus grâce aux recherches de Mourly Vold. On sait que cet expérimentateur a étudié les rêves normaux par une méthode objective, cherchant à créer des rêves expérimentaux, soit en stimulant le sens du toucher du dormeur, soit sa vue avant le sommeil. C'est seulement de ces expériences que je m'occuperai ici en les extrayant de l'excellent livre de Vaschide : *Le Sommeil et les Rêves* (Paris, Flammarion, pages 98, 99, 100).

« Dans ses expériences sur les représentations visuelles pendant le « rêve, Mourly Vold, donnait au sujet, chaque soir, une boîte qu'il ne de- « vait ouvrir qu'au lit. Avant de se coucher, pendant un temps assez court « (de deux à dix minutes), les sujets devaient regarder les objets contenus « dans ces boîtes, ils devaient ensuite fermer les yeux et se coucher, après « avoir éteint la lampe et sans la regarder. Le matin, on exigeait des su- « jets, pour la plupart des étudiants et des instituteurs un protocole de « l'expérience et des rêves qu'ils avaient eus.

« Les objets contenus dans les boîtes étaient de nature différente et « variée, comme par exemple une fleur d'hyacinthe, figure de chien, un « soldat avec une lance, une petite pièce de cuivre, une figure en carton, « etc... dont les dimensions ne dépassaient pas huit centimètres (On re- « marquera que se sont des conditions très semblables aux nôtres).

« Les résultats, dit Vaschide, mettent en évidence un certain rapport, « *parfois même assez net* entre l'objet fixé et le rêve provoqué. *L'objet est* « *dans la plupart des cas modifié, transformé.* Fait assez intéressant, re- « marqué par l'auteur dans plusieurs de ses travaux : ce qui paraît per- « sister le plus, dans le rêve de l'objet fixé, *c'est sa couleur.* »

Ainsi, lorsque nous voulons transmettre nous-mêmes un message à notre subconscient, et de celui-ci à notre conscient, nous avons exactement les mêmes difficultés que nous rencontrons dans la transmission télépathique d'une personnalité à une autre, les mêmes déformations.

S'il n'est pas aisé d'agir volontairement sur son subconscient, cela ne veut pas dire qu'il ne s'influence pas avec une extrême facilité ; mais il ne s'agit alors plus d'expérimentation : c'est l'affectivité, l'émotion qui s'en charge. C'est au sentiment qu'il faut faire appel lorsque l'on veut que le subconscient intervienne, soit sur notre conscient, soit mieux encore sur notre inconscient organique, et c'est ce que Coué avait bien compris, et bien d'autres. Et on sait que l'affectivité favorise aussi les transmissions télépathiques.

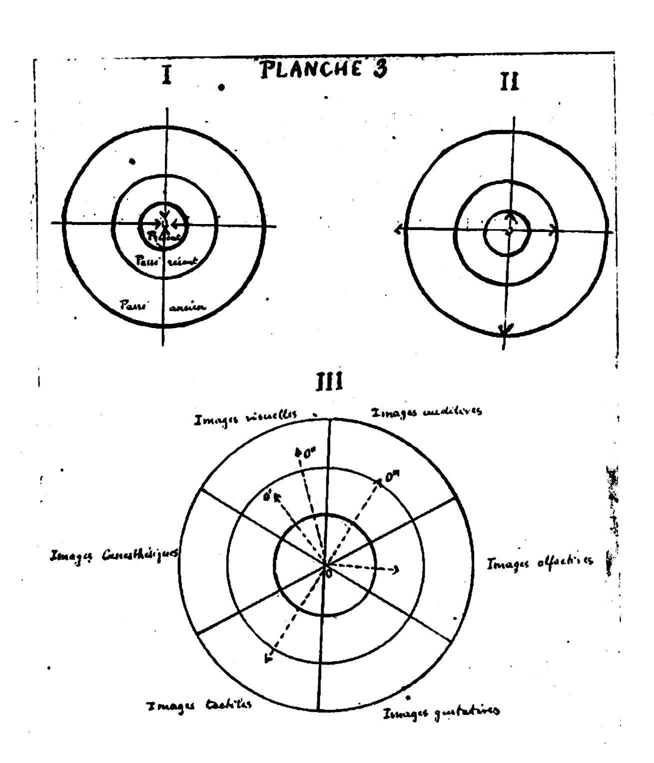


PLANCHE 3
I
II
Passé récent
Passé ancien
III
Images visuelles
Images auditives
Images olfactives
Images gustatives
Images tactiles
Images Cenesthésiques
O
O'
O"
O"

PLANCHE III

Mais il s'agit de faire passer une impression, une image, dans notre subconscient, et cela expérimentalement. Essayons d'en interpréter le processus. La personnalité humaine est blottie au centre de sa mémoire (figure I) comme une araignée dans sa toile. A tous moments, de toutes les couches de la mémoire, l'attention de veille converge vers l'entretien et le développement de cette personnalité. On peut dire que c'est une force centripète.

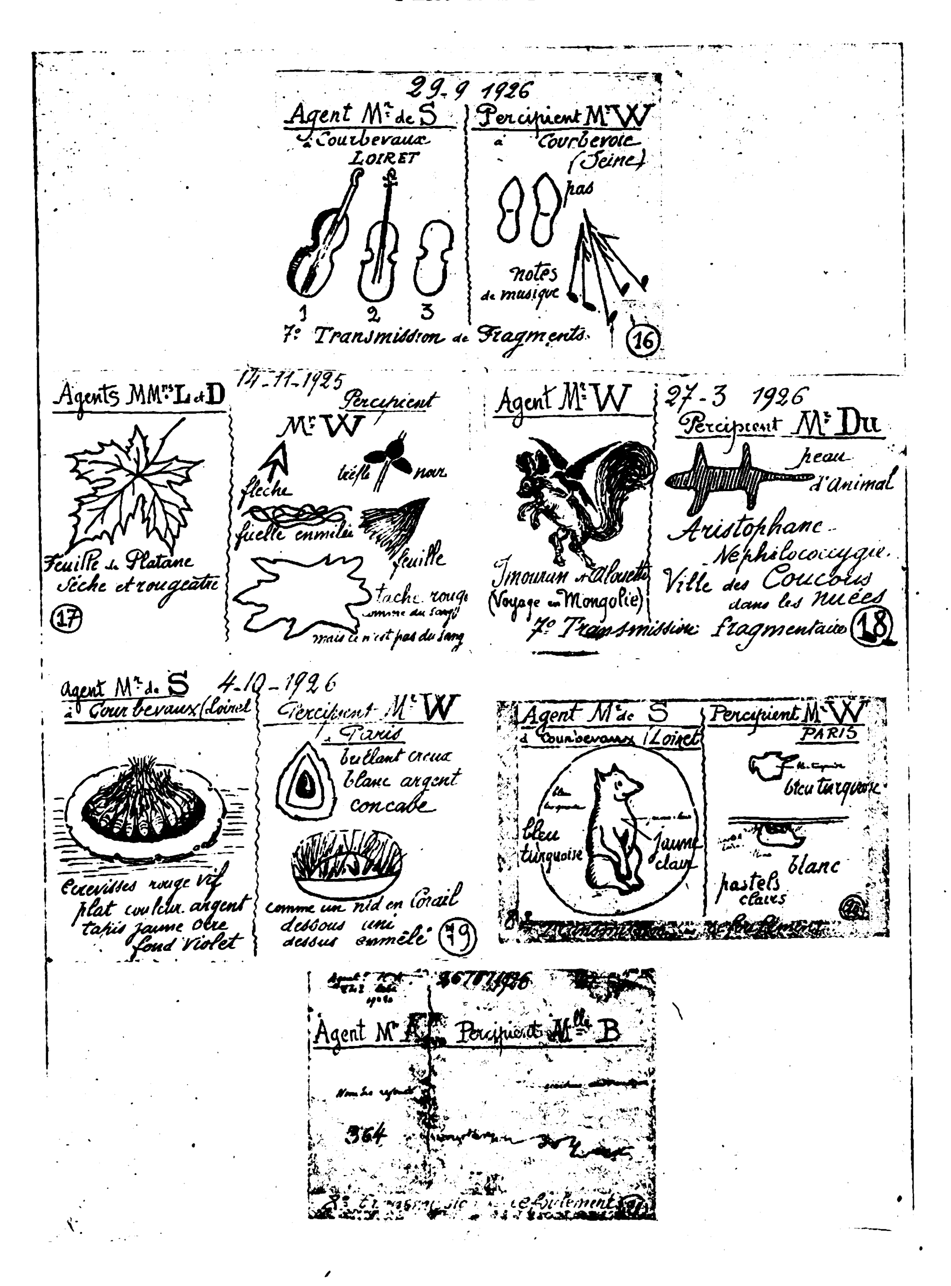
La passivité du sommeil est une force centrifuge où l'attention se disperse dans les couches mémorielles (figure II). Lorsqu'on regarde un objet O, avant de s'endormir, l'attention en se dispersant, va réveiller les images O' O'', O''', etc... Depuis les plus récentes couches mémorielles jusqu'aux plus anciennes : les visuelles, les auditives, olfactives, gustatives, tactiles, coénesthésiques (figure III).

Si l'agent a regardé une fleur, par exemple, elle excitera parmi les images visuelles : la couleur, la forme, O', O'', de toutes les fleurs perçues depuis l'enfance, les images graphiques. Ces images vont s'associant avec toutes les autres de même nature, selon les lois bien connues des associations d'idées : par contiguité, ressemblance, contraste, etc...

Au retour de l'attention vers le centre, c'est-à-dire au réveil, l'excitation se retrouvera dans les différentes couches mémorielles. Ce ne sera plus évidemment l'objet O qui sera perçu, mais les souvenirs des images O', O'', O''', associées avec des éléments plus ou moins étrangers. Ces souvenirs simuleront dans les centres corticaux, par exemple dans le centre optique ou auditif, des sensations. Comme le centre optique est le plus important des centres utilisés, c'est surtout lui qui sera frappé, et les neurones chromatiques, indépendamment de ceux de la forme. Tout ce qu'a dit Morly Vold est vérifiable dans nos expériences. Il n'y a qu'une différence et il faut croire qu'elle n'est pas aussi grande que nous le pensions, c'est que la personnalité qui a regardé l'objet n'est pas celle qui en rêve.

L'état passif du percipient est un état de sommeil avec conscience. Les images de cet état sont des images de rêve dont l'inducteur d'association est d'origine télépathique. La caractéristique de cet état est le rapport du rêveur avec une personnalité déterminée parce que l'attention détachée de sa propre personnalité n'est pas dispersée comme dans le sommeil normal ; mais au contraire tendue vers l'agent. En réalité, on établit un équilibre entre un état centrifuge, qui permet même à l'attention de se tendre vers les couches mémorielles de l'agent, et d'un état centripète qui en rapporte les impressions à travers ses propres couches mémorielles. La percipience télépathique subit un mouvement de va et vient. La fatigue est favorable parce qu'on tombe de suite dans un état plus profond. Vous n'avez pas été sans ressentir en vous endormant une sensation de chute ; c'est celle que fait le percipient, mais elle n'est pas brusque. Il se laisse glisser comme un pêcheur de perles sur la corde et en revient plus vite qu'il n'y est tombé

PLANCHE IV



29-9 1926
Agent Mr de S
à Courbevaux
LOIRET
Percipient Mr W
à Courbevoie (Seine)
pas
notes de musique
1 2 3
7e Transmission de Fragments
16
Agents MMrs L et D
Feuille de Platane sèche et rougeâtre
17
14-11-1925
Percipient Mr W
flèche
trèfle noir
ficelle emmêlée
feuille
tache rouge comme du sang
mais ce n'est pas du sang
Agent Mr W
(Voyage en Mongolie)
27-3 1926
Percipient Mr Du
peau d'animal
Aristophane
Néphélococcygie
Ville des Coucous dans les nuées
7e Transmission fragmentaire
18
agent Mr de S
à Courbevaux (Loiret)
4-10-1926
Percipient Mr W
à Paris
brillant creux
blanc argent
concave
Ecrevisses rouge vif
plat couleur argent
tapis jaune ocre
fond violet
comme un nid en Corail
dessous uni
dessus emmêlé
19
Agent Mr de S
à Courbevaux (Loiret)
Percipient Mr W
PARIS
bleu turquoise
jaune clair
bleu turquoise
blanc
pastels clairs
Percipient Mlle B
364

souvent les mains vides. Et cela surtout diffère du sommeil nocturne : là, on tombe dans un trou en quelques minutes et on met toute la nuit à en sortir, c'est-à-dire, à se réveiller.

C'est ce qui fait que la réception, l'émersion télépathique prend toujours un certain temps. Elle n'est pas immédiate chez le percipient, alors qu'elle me paraît instantanée chez l'agent. Au milieu de sa toile d'araignée, les moindres secousses sont transmises à tous les fils les plus éloignés. Lorsque l'agent regarde un objet O, un dessin, ou même éveille dans son esprit une simple image mémorielle, immédiatement, en O', O", O"', des réveils se produisent et même des associations restant le plus souvent inconscientes, et qui s'en transmettent d'autant mieux.

C'est ainsi que la fragmentation des messages commence à se produire, je dis commence car la déformation est double puisque le message doit traverser les couches de mémoire de l'agent et celle du percipient. Nous avons pu constater des différences individuelles chez les agents et chez les percipients. Un de ceux-ci, par exemple, M. Du., déforme fort peu les messages et en conséquence, il les interprète souvent exactement. M. R. W, les déforme au point qu'il ne peut les comprendre, il les dissèque. C'est pourquoi nous pensons que les déformations sont plus importantes chez les percipients que chez les agents, cependant, elles y existent aussi.

Les associations conscientes qui se produisent chez l'agent se transmettent rarement. On peut dire que plus l'image à envoyer est nette dans son esprit, plus il la fixe, moins elle arrive. Dans une image complexe, ce sont les détails qui ne l'ont pas intéressé qui sont transmis (comme on rêve souvent des détails qui n'ont pas frappé) ; ou bien s'il la dessine, ce sont les détails du dessin dont les éléments ont été tracés l'un après l'autre presque inconsciemment. Nous pouvons trouver des exemples de transmission fragmentaire, des images O', O", O"', de l'agent dans presque tous nos cas expérimentaux.

PLANCHE IV

Exemple 16 : VIOLON

La fragmentation paraît due à l'agent. L'idée de musique est arrivée indépendamment de la forme, comme dans l'expérience citée par Mme Sidwick, et la forme fut mal interprétée par le percipient.

Exemple 17 : FEUILLE DE PLATANE DESSÉCHÉE

Cette feuille rougeâtre fut mise par M. De, dans une boîte éclairée par un écran phosphorescent. Cette boîte devait être ouverte par l'agent, M. L., et le fut, au moment de l'essai. Elle lui apparaissait donc en noir comme une ombre chinoise. Le percipient, M. R. W., a eu les premières perceptions provenant de l'agent L., 1, 2, 3 et les dernières provenant de M. De, qui n'envoyait rien consciemment, 4 et 5. La seule chose qui fut comprise par le percipient, c'est l'image d'une ficelle emmêlée. 4, et c'était une image refoulée de M. De, qu'il avait sortie de sa poche en même temps que la feuille de platane sans y prêter attention. Il faut remarquer que le perci-

pient n'a en rien ressenti que deux agents avaient contribué à ces perceptions. Ajoutons qu'un troisième agent avait essayé d'envoyer un message en mettant une paire de ciseaux sous la feuille, dans la boîte, au dernier moment. C'est resté inaperçu du percipient : il ne s'agit donc pas d'un phénomène de vision à travers les corps opaques. Cette expérience prouve qu'il se produit pour les agents une « atmosphère psychique » comme chez les percipients ; il s'établit des courants psychiques convergents vers le percipient.

Exemple 18 : IMOURAN, CHEVAUCHÉ PAR UNE ALOUETTE

M. De. lit à M. R. W., agent principal passif, un passage du livre d'Ossendowski *Bêtes, Hommes et Dieux*, page 174. L'idée d'animaux est bien arrivée à M. Du., percipient (dans une autre pièce de l'I. M. I.), en passant par la subconscience de l'agent, car l'image d'une peau d'animal était ce jour-là très présente à la mémoire latente de M. R. W.

Exemple 19 : PLAT D'ARGENT CONTENANT DES ÉCREVISSES

L'agent (à 150 kilomètres du percipient) regardait un tableau, reproduit sur la figure dessinée au moment de l'expérience, fit un second dessin en couleurs isolant une écrevisse sur un plat. Il semble que cette intention suffit pour empêcher la transmission de l'idée d'écrevisse. Comme dans le troisième exemple de Mme Sidwick, l'idée principale n'a pas été comprise. Par contre, l'idée de plat d'argent est arrivée déformée en celle d'une cuillère en argent et celle du buisson rouge d'écrevisses s'est objectivée au dépend d'une image souvenir du percipient, un morceau de corail rouge madréporique. L'idée de « nid en corail » évoque d'ailleurs bien la forme du buisson d'écrevisses ; elle était accompagnée de l'impression de « choses embroussaillées ». Leur position sur une partie unie montre aussi une certaine composition subconsciente, un arrangement qui n'est pas dû au hasard.

On dirait d'un message appris par cœur sans être compris, transmis comme par un être intermédiaire muet, qui ne pourrait s'exprimer que par gestes, en utilisant les bibelots qu'il aurait à sa disposition dans la pièce où il se trouve. Le subconscient parle « petit nègre », et se fait comprendre difficilement.

Il est difficile de croire que le subsconscient du percipient ait reçu l'idée d'écrevisse sans pouvoir trouver à l'exprimer ; il semble plutôt que cette idée n'est pas partie, retenue captive par l'agent.

Il en est de même dans l'exemple 5 du svastika : le percipient a reçu l'idée de rotation, ce qui correspondait bien à la réalité mais non pas celle de svastika. Or, justement ce jour-là, le percipient s'occupait de svastika, il en avait donc tous les éléments en son esprit. Il faut donc admettre que l'idée de svastika fixée par l'attention de l'agent n'est pas partie. M. de S. m'a suggéré une autre hypothèse : ce serait parce que l'idée du svastika était consciente chez moi ce jour-là que mon subconscient ne l'a pas trouvée à sa disposition.

8° Le refoulement, au contraire est favorable à la transmission comme nous l'avons vu l'année dernière. Ici, je rappellerai la ficelle emmélée de l'exemple 17 et l'exemple 20 qui en montre un cas typique.

Exemple 20 : OURS

L'agent, à 17 heures 15, apporte ses pastels et un petit ours en porcelaine pour exécuter le dessin 20 et, au lieu de celà, changeant d'avis, il envoie le message du soufflet (exemple 6), de 17 heures 30 à 17 heures 45.

Pendant ce temps, le percipient (à 150 kil.) reçoit la couleur bleue turquoise des pastels qui devaient servir au dessin conçu mais pas encore exécuté, et l'image d'un animal ressemblant absolument à un ours polaire. Et c'est de 18 heures à 18 heures 16, alors que l'agent cherche à envoyer l'idée d'ours, que le percipient reçoit le message du soufflet.

L'agent ayant signalé avoir repensé au soufflet à 18 h. 8, il se peut que la réussite de l'expérience 8 ne soit pas due seulement au refoulement, à cause des erreurs de temps possibles. Mais l'expérience de l'ours a donné lieu à un cas de refoulement caractérisé? Et que dire de l'exemple suivant?

Exemple 21 : 364

M. A., à l'I. M. I., cherche à transmettre à M. R. W. un nombre de trois chiffres à 17 h. 30 ; mais pensant à 364, il l'éloigne de son esprit, le refoule, parce qu'il le trouve trop proche de 365, nombre de jours de l'année, et par suite pouvant venir spontanément à la pensée du percipient. L'expérience est tentée encore avec plusieurs autres nombres et interrompue.

Mlle B. arrive lorsque tout est fini, à l'heure d'une expérience télépathique à grande distance ou elle est percipient en même temps que M. A. Elle emploie l'écriture automatique en développement chez elle. Immédiatement sa main écrit, au milieu de caractères indéchiffrables, mais séparés d'eux, le nombre 364, très lisible. Or, elle ne savait pas qu'on avait expérimenté avec des nombres avant son arrivée.

On remarquera que dans les cas de refoulement, les images perçues sont beaucoup moins fragmentaires, plus compréhensibles, ou même comprises.

CONCLUSIONS

Maintenant, nous pensons avoir répondu à quelques questions de Mme Sidwick et, en particulier, à celles évoquées par les trois cas qu'elle a cités.

1° *Cas du Sablier.* — Transmis au moyen de la perception présente d'un trèfle à quatre feuilles. Je suppose que cette image du sablier était en entier latente dans la subconscience du percipient ; mais, il ne s'en est développé qu'un fragment parce qu'à ce moment, seul, il a pû s'accrocher à une image présente fortuitement dans son champs visuel. Si sa vue s'était portée à cet instant sur un œuf, l'impression télépathique se serait associée

à cette image et ce n'aurait plus été la forme, mais l'idée de l'utilisation de l'objet qui aurait été transmise.

Il est très rare que le percipient ait les yeux ouverts dans nos expériences ; c'est donc presque toujours au moyen de souvenirs décomposés, ce que j'appelle O', O'', O''', etc... que la transmission se produit. L'image latente a d'ailleurs beaucoup plus de facilité, qu'avec les perceptions présentes, à s'exprimer en utilisant des fragments d'images mémorielles pris souvent à des souvenirs très distincts qui fortuitement, ou par association se sont trouvés sous le phare de l'attention du percipient.

Notre impression est en effet que nous rêvons constamment, aussi bien à l'état de veille qu'à l'état de sommeil ; mais que ces rêves restent subconscients, sauf à de rares moments d'inattention, et c'est dans ces rêves que l'impression télépathique trouve à s'exprimer au petit bonheur.

2° *Cas de la Lyre.* — L'idée de musique est arrivée indépendamment de la forme (un vase qui n'est pas un vase). L'interprétation faite pour le cas précédent pourrait suffire ; mais il y en a une autre. C'est que l'agent a envoyé l'idée de musique indépendamment de l'idée de l'instrument et successivement : ce sont deux messages différents. C'est pourquoi le percipient n'a pas compris, il ne les a pas reliés l'un à l'autre. Il aurait pu le faire consciemment ; mais il a bien fait de ne pas le faire, car c'est le plus sûr moyen de s'égarer.

3° *Miss C. N., sous un arbre, à Smyrne.* — Seul, le sujet principal n'a pas été transmis : la personnalité de Miss C. N. et son nom. Dans ce cas, l'explication serait la même que dans le dernier cas. Le message a été fragmenté par l'agent au départ et l'idée principale, justement parce qu'elle était principale dans l'esprit de l'agent, était si consciente qu'il ne l'a pas laissée s'échapper.

Il va sans dire que ces interprétations n'ont pas d'autre prétention que d'être des hypothèses d'études, tout juste bonnes à servir de base de discussion ; elles seront remplacées, le cas échéant, par d'autres meilleures.

En résumé, dans la plupart des expériences réussies de télépathie à l'état de veille, il semble y avoir transport indépendant d'émotions, d'images, de concepts aussi ; mais ce n'est pas, à vrai dire, de la « transmission de pensée », terme particulièrement impropre. Et cela se comprend : il y a dans la pensée un facteur cérébral, plus conscient que subconscient, qui n'est peut être pas transmissible, et un autre facteur : son écho dans un monde psychique, où règne la télépathie. Le petit monde cérébral est strictement individuel, le deuxième est commun à tous les êtres, comme l'air que nous respirons.

C'est pourquoi, si fermée que soit la scène de théâtre de nos pensées, il y a l'envers des décors, toute une machinerie secrète et les feux de la rampe même, qui sont visibles des coulisses.

R. WARCOLLIER,

Ingénieur-Chimiste.



LA MÉTAPSYCHIQUE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

La Chirologie, *par Maryse CHOISY (Librairie Félix Alcan).*

Le caractère d'un être humain, son tempérament, son passé et sa destinée future peuvent-ils être déchiffrés d'après la forme, la consistance de sa main, d'après les lignes qui en strient la paume ? Depuis l'antiquité, cette croyance en la chiromancie n'a cessé de régner dans l'humanité ; de nos jours encore, elle a de nombreux adeptes, et ce, non uniquement dans les classes ignorantes et superstitieuses de la société... Quel qu'en soit son bien-fondé, elle a déjà fait couler des flots d'encre et provoqué d'ardentes polémiques.

Le livre de Mme Maryse Choisy vient-il clore définitivement la controverse en faveur de la « Science de la main » ou *chirologie ?* Cela est peu vraisemblable. Mais il faut reconnaître que l'on a rarement écrit de manuel de chiromancie aussi bien construit, clair et complet, et que ce livre est un effort remarquable vers l'objectivité, vers l'étude débarrassée de toute considération occulte ou théologique.

Dans une remarquable préface, M. Jules de Gaultier, ce philosophe original et profond, rappelle que la soif de se connaître soi-même a toujours tourmenté l'homme, depuis Socrate... et même bien avant. Il démontre, une fois de plus, que le dessin d'enclore la vie dans la norme rigide d'une formule mathématiquement parfaite est chimérique, qu'il y a dant tout objet de connaissance un *incalculable* ou *inconnaissable*, facteur déroutant, inexprimable par une formule de mécanique et qui assure une certaine souplesse dans le jeu du déterminisme, fort heureusement ; qu'il faut se contenter du probable, de l'approximatif et renoncer à conquérir la certitude absolue.

La Chirologie est-elle une science ? Oui, dit Mme Maryse Choisy, et elle étaie son opinion sur une argumentation serrée. La chirologie est une science *(argument empirique)* au moins au même titre que la médecine. L'on sait les vertus de différentes substances ou de certains régimes pour guérir les maux de l'humanité souffrante, mais cette connaissance, quelle est-elle ? et comment est-elle venue ? Par l'observation de séquences régulières, de certaines concomitances : un homme a la fièvre, il prend de la quinine, la fièvre tombe ; donc la quinine guérit de la fièvre ! Connaissance tout empirique. De même, la divergence des interprétations que différents « chirologues » peuvent donner des mêmes signes apparents n'est pas plus à invoquer contre la science de la main que les divergences de diagnostic des médecins sur les mêmes symptômes.

Puis notre auteur avance *l'argument de composition.* Dans un être animé, toutes les parties sont étroitement solidaires les unes des autres pour former un ensemble dont chacune des composantes réagit sur toutes les autres. Ne pourrait-on admettre qu'il en soit de même, pour la main, que pour le visage, si expressif, ou toute autre partie du corps humain duquel, pourrait-on dire, par suite du jeu des actions et réactions réciproques, chaque partie exprime le tout ? Et la main n'est pas la plus facile à consulter ?

Enfin, n'est-ce pas une constatation bien établie, que la main exprime con-

tinuellement les mouvements intellectuels ou affectifs des individus ; et que lorsque les nerfs la reliant au cerveau cessent de fonctionner, par suite de lésion, de paralysie, ou de mort normale, les lignes s'effacent généralement peu à peu et finissent par disparaître ? (*Argument neurologique*).

Et, pour conclure, le service d'identité judiciaire n'utilise-t-il pas les empreintes digitales ? (*Argument du pouce*).

Voilà l'arsenal des arguments, que Mme Maryse Choisy avance pour défendre la chirognomie ou étude du caractère d'après la conformationde la main.

Mais la *chiromancie*, ou prophétie par la main, est-elle aussi « aisément » justifiable ? Oui, du moins, jusqu'à un certain point. Car si notre caractère est un facteur important de notre destinée et s'il se marque dans la forme de la main, sa consistance et les lignes qui s'y impriment... « la prophétie devient alors non plus une divination des événements extérieurs, mais simplement une étude approfondie du caractère avec tous ses corollaires et tous ses attributs, qu'ils soient déjà exprimés ou encore à l'état virtuel. En ce sens l'on est justifié de soutenir que, dans une certaine mesure, les influences bonnes ou mauvaises des amis que nous avons élus et même les événements extérieurs sont commandés par la nécessité intérieure de notre tempérament. Certaines natures, par définition, déclanchent consciemment ou inconsciemment certaines séries de phénomènes de même qu'elles seules sont responsables, en fin de compte, des circonstances où elles se trouvent placées, ou de la catégorie spéciale des amitiés ou des haines qu'elles attirent, qu'elles déterminent en quelque sorte. Il n'est pas besoin d'être prophète pour s'en apercevoir. » (P. 17). Mais il ne faut pas perdre de vue que la vie est un problème plus complexe que ceux que l'on résout par l'application de formules. Si le caractère que nous possédons à un moment donné contient, peut-être, en puissance tout le déroulement à venir de notre existence, ce caractère même a une certaine... élasticité, une certaine modificabilité dans de certaines limites, pour ainsi dire. Ce qui fait que du caractère l'on peut dire ce que les astrologues prudents disaient des astres : « Il prédispose mais ne contraint pas » (1).

Mme Maryse Choisy étudie ensuite le rôle possible de la suggestion dans la réalisation des prophéties. La suggestion, en effet, n'arrive-t-elle pas à guérir, à rendre malade, ou même à tuer ? Les augures chiromantiques ne sont-ils que la constatation d'une impérieuse prédestination, ou sont-ils une suggestion initiale semée dans le subconscient crédule du consultant et qui se développe jusqu'à plein épanouissement à l'insu même de celui qui en sera le patient ? Problème épineux, impossible à résoudre de façon satisfaisante. Mais par le fait même qu'il se pose, ce problème incite l'augure à la plus grande prudence, de crainte que les prophéties ne créent une autosuggestion mortelle peut-être...

* * *

Toujours avec la plus grande méthode, notre auteur expose ensuite ce qu'elle nomme la *Chirognomie*, c'est-à-dire *l'anatomie et la physiologie de la main* et ce que l'on peut tirer de l'aspect général de la main, de sa consistance, de sa souplesse plus ou moins grande, pour la connaissance du caractère ou des qualités intellectuelles. Le genre de vie ne modèle-t-il pas la main en grande partie ? En outre, qui n'a pas connu la main molle et sans force du paresseux, la main « *étanche* » de l'avare ?

Mme Maryse Choisy passe ensuite à une ingénieuse classification. Les deux principales divisions en sont : les doigts noueux, les doigts lisses.

Les doigts noueux sont les doigts consciencieux, méthodiques, réfléchis.

(1) « Astra inclinant, non cogunt ».

Les doigts lisses sont les doigts souples, vifs, habiles, impressionnables, sensibles, etc...

La longueur comparative des phalanges indiquerait la proportion dans laquelle « l'idée, l'intellect, la matière » influent sur le consultant.

Puis, notre auteur décrit *les six types de mains* que l'on rencontre à différents stades d'évolution morale, et intellectuelle, à différents degrés de civilisation. L'homme social aurait vu petit à petit son organe préhensile se modifier. Il serait parti de la « main élémentaire » dénotant la plus parfaite bestialité, pour traverser les stades de la « main spatulée ou active », de la « main carrée ou utile » de la « main noueuse ou philosophique » pour finir par la « main pointue ou psychique ». Après avoir indiqué que, naturellement, les types décrits par elle étaient rarement réalisés en fait dans toute leur pureté, Mme Maryse Choisy passe à l'étude de la « main mixte » (la plus fréquente, il va de soi), c'est-à-dire de la main composée de plusieurs éléments des types fondamentaux. Tant dans la description des types que dans les descriptions des mixtes, notre auteur fait preuve des plus fines qualités d'analyse psychologique et nous avons là, certes, un des chapitres les plus curieux et les plus intéressants de l'ouvrage. Ces qualités se retrouvent d'ailleurs entièrement dans la délicate description des correspondances entre les tendances intellectuelles et les tendances affectives.

Puis nous passons à l'étude de ce que les chiromanciens appellent les « monts » et de leur signification psychologique. De même pour la paume de la main, pour le pouce et les autres doigts. Enfin un chapitre est consacré à la seméiologie médicale de la main ; un autre aux ongles, poils et à ce que l'on nomme en termes techniques « la goutte d'eau ».

La deuxième partie de l'ouvrage traite des lignes de la main. Mme Maryse Choisy, parle successivement de la signification des lignes en général puis des modifications et des signes supplémentaires qui peuvent en changer le sens. Elle entre ensuite dans l'étude détaillée des trois lignes principales, ligne de vie, de tête et de cœur ; puis des lignes secondaires, les lignes par lesquelles sont indiqués les traverses amoureuses et enfin des particularités par lesquelles sont décelées les prédispositions à la folie, au suicide, et au crime. Après quelques considérations sur les mains d'enfants et sur les diagnostics de longévité, notre auteur passe à une troisième partie vraiment originale. Après une brillante dissertation sur l'influence du climat, sur le caractère et la tournure d'esprit en général ; Mme Maryse Choisy consacre un chapitre à une brève étude de la métaphysique Hindoue, un autre à la chirologie Hindoue et enfin un dernier chapitre à l'histoire de la chirologie astrologique.

La quatrième partie de cet ouvrage traite du caractère et des différentes classifications que les nombreux auteurs qui ont approfondi ce sujet ont établies et, enfin, dans sa conclusion, elle met une dernière fois en évidence l'importance que peut avoir l'étude de la main, faite scientifiquement, pour l'acquisition des connaissances dans les recherches psychologiques si ardues, et pour la compréhension des comportements de l'homme en général.

*
* *

Le traité de Mme Maryse Choisy dénote un progrès appréciable sur les précédents dans le sens de l'objectivité et de l'observation. Les faits sont présentés avec une clarté infiniment plus grande que dans la plupart des traités de chiromancie classique, par exemple dans celui de Desbarolles. Cela tient beaucoup à l'élagage systématique qu'à fait notre auteur de toutes les considérations mystiques qui alourdissaient les ouvrages antérieurement consacrés à cette étude, sans du reste la faciliter loin de là !

Cet effort vers la rationalisation a peut-être entrainé Mme M. Choisy un peu loin ; on ne saurait être qu'étonné parfois du degré d'affirmation vraiment considérable de certaines de ses allégations, et de son audace à établir des statistiques et des pourcentages. Car la chirologie est une science très jeune, si l'on donne au mot « Science » son sens actuel, et Mme M. Choisy est la première à le proclamer. Or les observations ont-elles été faites en assez grand nombre ? la pratique a-t-elle été assez prolongée et assez poussée pour que l'on puisse être catégorique au point d'en exprimer les résultats en lois statistiques ? Il est permis d'en douter.

* * *

Espérons toutefois que l'ouvrage de Mme Maryse Choisy attirera l'attention sérieuse de bien des chercheurs avertis sur les ressources qu'offre la chirologie pour la connaissance de l'homme. Qu'est-elle en effet, sinon un aspect de l'anthropologie, aspect non classique, il est vrai, ce qui, du reste, ne lui enlève rien de sa valeur ?

C'est une science d'observation comme un grand nombre des autres sciences humaines. Il y a longtemps que l'on s'est aperçu que la forme de la main, sa couleur, sa consistance, sa finesse pouvaient être des indices précieux pour la connaissance du caractère et des activités de l'homme. C'est du reste ce que le Chevalier d'Arpentigny nommait « Chirognomonie ».

D'Arpentigny qui avait de nombreuses relations dans tous les mondes avait remarqué que la forme de la main différait selon les professions exercées, que les artistes, par exemple, les mystiques ont presque tous une main allongée aux doigts pointus, que les médecins, les chirurgiens, bref tous ceux qui se collètent avec la réalité sensible ont fréquemment des mains larges aux doigts carrés. Ces observations auraient mérité d'être reprises depuis longtemps par les anthropologues. Ce fut d'ailleurs l'opinion de Vaschide (ancien Sous-Directeur de l'École des Hautes Etudes) qui écrivit son remarquable : *Essais sur la psychologie de la main*. Vaschide déniait carrément toute valeur prémonitoire aux lignes de la paume, mais il reconnaissait que la main pouvait donner de précieuses indications sur le caractère. Son livre est d'ailleurs en grande partie inspiré de l'ouvrage de d'Arpentigny.

Pous Vaschide la main est l'organe intellectuel par excellence, la collaboratrice directe du cerveau. En effet, l'on pourrait dire que l'on parle autant par la main que par la bouche, que rares sont les pensées, même inexprimées verbalement, qui ne s'extériorisent pas par un geste, bref, que la main avec ses mouvements est un auxiliaire important pour saisir et formuler notre pensée. Il est d'une observation courante qu'un cerveau complexe et raffiné est en général accompagné d'une main aux dessins tourmentés, aux lignes enchevêtrées, qui n'a pas grand rapport avec les biftecks patibulaires des individus grossiers et brutaux. Ce que l'on dit de la main, d'ailleurs, est aussi vrai de l'écriture qui n'est autre chose qu'un geste spécialisé, et il serait difficile de nier que la main est modelée selon la mentalité et la moralité des individus.

Les Grecs anciens ne dédaignaient pas la connaissance que l'on pouvait acquérir grâce aux relations qui existent entre les apparences physiques de l'homme et ses qualités mentales et morales. Ils ne s'en tenaient d'ailleurs pas à la simple apparence de la main, mais interprétaient l'individu tout entier. Ils en étaient arrivés à dégager et à réaliser dans leurs admirables statues ces merveilleux types humains que sont les Dieux de l'Olympe. Ces types éternels subsistent encore de nos jours, nous les coudoyons sans cesse. Pour peu que l'on soit observateur, il est facile de s'en apercevoir. Et l'on verra ainsi qu'un individu du type Jupitérien restera difficilement dans un emploi inférieur. Même s'il appartient au monde ouvrier il sera pour le moins contremaître.

Dans quelque milieu qu'il se trouve placé sa supériorité, son don de commandement, son art de manier la pâte humaine, s'affirmera sans conteste. Il en est de même, d'ailleurs, pour tous les autres types : Martiens bouillants et querelleurs, Vénusiens, Mercuriens, etc...

Bref, avec un peu d'attention, l'on ne tardera pas à redécouvrir après les Grecs la correspondance assez stricte qui existe entre la forme de la figure, du corps en général et les traits marquants du caractère.

Les sages anciens savaient combien il est aléatoire de chercher Dieu en dehors de l'humanité ; mais comme l'homme a toujours eu besoin d'adorer, au lieu de donner comme but à ses élans religieux ce que Hækel appellera plus tard un Invertébré gazeux, ces sages proposèrent à la vénération cultuelle de leurs contemporains les types fondamentaux de l'humanité. Peut-être pourrait-on interpréter ainsi la fameuse maxime : « Connais toi toi-même et tu connaîtras les dieux » phrase qui à notre époque semble ne présenter aucun sens, il est vrai, mais qui dénote (il se pourrait bien) une très grande approximation de la réalité. Cette connaissance des sages antiques ne correspond plus que très peu à notre manière de voir à nous modernes ; mais elle paraît basée, lorsque l'on réfléchit quelque peu, sur des observations si judicieuses, qu'elle dépasse, peut-être sur bien des points, notre savoir.

Il est d'ailleurs à remarquer que bon nombre de chiromanciens modernes n'interprètent les mains qu'en fonction du corps.

Pour montrer à quel point cela est vrai je rappellerai la curieuse expérience qu'a faite le Dr Osty. Il fit exécuter par le Dr Ménager, artiste dans cet art, une série de moulages en plâtre, admirables de finesse et de vie, d'un certain nombre de mains. Sur ces documents le Dr Osty fit travailler les meilleurs chiromanciens dont il avait connaissance. Les résultats furent assez médiocres, ne dépassant pas le niveau de généralités peu compromettantes. Il s'aperçut ainsi fort nettement que la main seule, l'homme étant supprimé, ne saurait être la source de connaissances présentant un grand intérêt. Que *seule* la forme du corps soit en jeu, cela est d'ailleurs peu probable, nous le verrons plus loin.

*
* *

Mais l'on ne se contente pas de demander à la chiromancie d'être la science ou l'art de la divination du caractère, on lui demande surtout de dévoiler le passé et le futur de la vie. Ici le problème se complique infiniment, car dès que l'on quitte l'étude du caractère proprement dit pour se livrer à l'étude de la destinée, on s'aperçoit qu'il est presque impossible de s'appuyer sur des règles « *ne varietur* ». Voici comment se présente la question :

Les chiromanciens ou les chirologues nous apportent certains principes fixes, une certaine géographie de la main, doctrines rigides, règles auxquelles il suffirait de se conformer strictement pour obtenir des résultats nfaillibles. Mais, chose remarquable, l'on est rapidement frappé par le fait que ces lois varient suivant les auteurs et suivant les époques. Lorsque l'on a la curiosité de se plonger dans la lecture des nombreux livres de chiromancie on s'aperçoit que chacun des écrivains est persuadé qu'il a donné au monde la vraie doctrine et que son monument est définitif et éternel. Chacun de ces ouvrages contient, en effet, une partie parfois assez longue, consacrée à redresser les erreurs grossières commises par les prédécesseurs, erreurs par lesquelles on explique le discrédit attaché à cet art mantique ; puis à donner les règles scientifiques hors lesquelles il n'est point de salut. Et l'on assiste à ce curieux spectacle que les mêmes signes ou les mêmes lignes peuvent être interprétés de manières fort diverses : funestes chez les uns, ils apparaissent comme heureux chez les autres. Bref, la doctrine est aussi trouée que le manteau de Diogène.

Voyons maintenant l'autre face du problème : Se basant sur des règles qui divergent de façon si flagrante, tous les chiromanciens excellents qui ont publié de si doctes ouvrages ont obtenu des résultats parfaitement remarquables par leur exactitude. Ceci nous laisserait croire que la chiromancie efficace relèverait peut-être bien des facultés de connaissance supra-normale à l'étude desquelles le Dr Osty s'est consacré depuis tant d'années. Il a, en effet, rencontré des chiromanciens si remarquablement intuitifs qu'ils pouvaient dire par une multitude de moyens différents ce qu'ils lisaient (?) dans les lignes de la main ! Tout leur était bon, tout leur était prétexte à penétrer dans l'essence intime des personnalités humaines soumises à leur investigation. La main n'était guère qu'un point de départ et sa forme ne servait qu'à orienter les recherches, du moins selon les déclarations expresses de Mme de F. Par exemple : Lorsqu'après une simple inspection rapide de la main elle vous décrit tout entier dans votre passé, votre présent et souvent votre avenir, qu'elle vous raconte votre père, votre mère et toute votre famille ; il est difficile de penser que tout cela se trouve écrit dans la main et que les lignes ne sont autre chose que des points d'interrogation auxquels une faculté différente de celles relevant des sens ordinaires est seule apte à répondre.

Dans la série d'expériences, déjà mentionnées, faites avec des moulages, cela fut manifesté de façon éclatante. Il y a deux ans, le Dr Osty se rendit donc avec 14 paires de mains en plâtre, donnant la main toute entière du côté de la face palmaire et une partie de la face dorsale, chez des sujets non doués (de façon apparente) de connaissance supra-normale, autrement dit des chiromanciens travaillant sur pure doctrine, et chez des sujets métagnomes, de manière à ce que les uns ou les autres n'avaient que cette partie de l'individu à explorer et non pas l'individu tout entier avec sa forme et son rayonnement personnel. Il ne restait ainsi que la possibilité éventuelle d'une mise en communication psychométrique, en plus de ce que les lignes peuvent apprendre en elles-mêmes.

Eh bien ! le résultat fut que tous les sujets : clairvoyants ou chiromanciens doctrinaires, restèrent dans de très vagues généralités et pas une des personnalités ayant fourni les paires de mains ne fut assez bien saisie pour que l'on put voir là un fait contraignant. Il n'a pas été question une seule fois des événements de la vie de la personne, aucun fait circonstancié n'a été dégagé, comme le font toutefois un grand nombre de chiromanciens lorqu'ils opèrent sur l'individu vivant et présent. De là, il est facile de conclure que ce que la main moulée apporte n'est guère que ce qui traduit le caractère et les tendances intellectuelles générales ; mais que, sans l'individu tout entier, l'image de la main est un médiocre informateur.

Jusqu'au jour où le livre de Mme Maryse Choisy vint entre mes mains, ma curiosité pour ce sujet avait été assez médiocre, bref je n'y attachais pas grande importance. Aussi dans mon embarras j'allais consulter le Dr Osty et lui demandai ce qu'il en pensait. Vous connaissez déjà ce qui fut le fruit de notre longue conversation et je m'en vais continuer à vous l'exposer à près près sous la forme qu'elle prit alors :

« — Vous parlez, Docteur, fort doctement sur ces sujets, mais votre curiosité vous a-t-elle poussé jamais à pratiquer vous-même ce noble art ?

« — Certes. Il y a 17 ans, désireux de connaître un peu mieux ce qu'est la clairvoyance, je fut curieux de chiromancie pour savoir quel pouvait bien être son apport dans la connaissance d'apparence supra-normale. Et pendant trois ans aidé des couseils de la propre nièce de Desbarolles, je me suis appliqué à étudier ce que l'on pouvait bien trouver dans les mains. Ma profession de médecin me mettait dans une situation privilégiée pour faire une série d'observations intéressantes.

« — Et vous a-t-il semblé quelquefois que les lignes signifiaient quelque chose ?

« — Oui. En quelques cas je me suis aperçu avec grand étonnement que les symbolismes chiromantiques correspondaient à la réalité. Par exemple, je fus appelé un jour auprès d'un homme, encore jeune, carrier de profession, qui venait d'être victime d'une explosion de mine en pleine figure. Il fallut pratiquer l'énucléation de l'œil. Or les lignes de la main, examinées quelques jours après l'opération, indiquaient un accident grave à la tête menaçant la vue et, à son âge. »

Quinze jours après l'accident, tandis que je prenais une empreinte de sa main, le blessé insista pour que je lui dise quelque chose sur son avenir. « J'en suis tout à fait incapable, lui répondis-je, et je n'ai pas grande confiance dans le déchiffrage des symbolismes des mains. Toutefois, si ce que j'ai appris contient de la vérité vous devriez, avant de reprendre votre travail, avoir une maladie grave mais non mortelle. » Cela me fut suggéré par la vue d'un point rouge marquant profondément, dans les deux mains, la reprise des deux lignes de vie rompues à l'âge de l'accident. Or, il arriva que quelques mois plus tard, alors que sa blessure des yeux en était au stade de consolidation, qu'un taux de pension lui avait été alloué et qu'il s'apprêtait à reprendre son travail, l'ouvrier fut pris inopinément et pour la première fois de sa vie, d'une crise d'appendicite si vive, qu'il fallut l'opérer tout de suite. Il en guérit.

Voici un autre cas positif. Je suis un jour appelé d'urgence auprès d'un jeune homme d'environ vingt-quatre ans, qu'un cheval venait de frapper d'un coup de pied à la tête. Je le trouvai dans le coma, la table externe de l'os pariétal droit enfoncée. La contusion cérébrale avait été si forte que, malgré tous soins, le coma persista plusieurs jours. Bien qu'il n'y eut pas de signes traduisant des lésions du cerveau, la prolongation du coma rendait le pronostic grave. Or, dans les paumes des deux mains, je pus constater que les lignes de vie s'arrêtaient net au premier tiers de leur ordinaire trajectoire et qu'au delà elles n'étaient pas marquées. De plus, les lignes dites de cœur et de tête étaient fusionnées avec le commencement de la ligne de vie, dans les deux mains, ce qui, selon les chiromanciens, est le sceau d'une fatalité catastrophique. Chiromantiquement, ce jeune homme était marqué pour une mort tragique entre vingt et vingt-cinq ans.

« — Et ce jeune homme est mort ?

« — Non, il s'est guéri parfaitement, Mais... Mais... quelques mois plus tard, la guerre éclatait, il fut mobilisé et bientôt tué.

« — Et vous n'avez jamais connu de cas négatifs ?

« — Oh ! si, et en si grand nombre que cela m'a enlevé tout intérêt pour la chiromancie. Je pourrais citer force personnes mortes de maladies très graves, en pleine jeunesse ou en pleine maturité : de typhoïdes, d'appendicites, de pneumonies, par exemple, et dont les mains ne présentaient pas le moindre signe d'affection quelconque ou d'événement tragique. De même, pendant la guerre, en ma qualité de médecin chef d'hôpital, en ai-je vu des hommes gravement atteints dont les paumes ne portaient aucun signe fâcheux. Le manque de signes est même si fréquent que celui qui ferait de la mancie pure, dogmatique, *basée sur les signes seuls*, j'y insiste, aurait des lacunes telles qu'il lui serait difficile d'intéresser les esprits positifs à son art, du moins en ce qui concerne la prédiction d'événements.

« Toutefois, d'après les exemples que je vous ai donnés, vous pouvez vous rendre compte que la chirographie, ou étude des lignes de la main, n'est pas affligée de nullité complète et qu'il y a des faits qui donnent à réfléchir. Mais, dans tant de cas, les événements graves ne sont pas indiqués, que cette lacune fait qu'un homme épris de précisions ne saurait s'intéresser outre mesure à l'étude pure des lignes de la main. D'autre part, les cas positifs sont trop nombreux pour être explicables par la simple coïncidence. Il faut donc se demander si ce n'est peut-être que dans certaines mains que les événements s'inscrivent,

ou bien si la véritable doctrine chiromantique a été perdue et est encore à retrouver !

« Quoi qu'il en soit, je considère comme digne d'intérêt la signification psychologique de la forme de la main, de tout le corps humain, d'ailleurs. Les anthropologues et les psychologues ont certainement grand tort de faire fi de bases d'appréciation si intéressantes ! »

De tout cela, il est résulté pour moi l'impression que l'ouvrage de Mme Maryse Choisy, avec sa classification claire et son effort remarquable vers l'objectivité, n'était pas un livre à dédaigner. Chacun peut en penser ce qu'il veut, comme de tout, d'ailleurs ; mais il est certes intéressant pour les curieux de la vie.

Les Enigmes de la Psychométrie et les Phénomènes de la Télesthésie, *par E. BOZZANO (Editions Jean Meyer, Paris).*

On ne saurait être que frappé d'un étonnement admiratif par la prodigieuse fécondité littéraire de M. E. Bozzano. Sans nul doute, seul un zèle d'apôtre, une foi inébranlable dans l'excellence de sa cause, peuvent être le moteur suffisant, le ressort intime de l'activité extraordinaire de cet auteur. Quelles que soient les divergences qui peuvent nous séparer de lui, quant à sa méthode de recherches et à sa hâte de conclure, nous saluons en lui un travailleur infatigable servi par une énorme érudition documentaire.

Ce dernier ouvrage de M. Bozzano est conçu selon le même plan que les précédents. Le volume est divisé en deux « Livres », le premier consacré aux « Enigmes de la Psychométrie », le second aux « Phénomènes de la Télesthésie ». Le plan de chacun de ces « livres » est simple. M. Bozzano commence par définir avec soin ses termes, à délimiter le champ de son investigation, montrant ce qui entre où n'entre pas dans le cadre des phénomènes étudiés. Puis, notre auteur fait appel à ses fichiers, à ses classeurs et transcrit (où résume) des « Cas » parus dans des Revues (telle le « Light » de 1903-4), des ouvrages spéciaux (tel celui du Profr Denton « Nature's secrets or Psychometric Researches ») datant plus où moins.

Les « *Enigmes de la Psychométrie* » contiennent 26 de ces cas. Pour M. Bozzano l'objet à psychométriser sert uniquement à mettre en « rapport » le subconscient du psychomètre avec un *x*. Où plutôt, M. Bozzano n'y voit pas un *x* : c'est tantôt une âme, incarnée où désincarnée, tantôt l'Ether-Dieu universel.

En une savante gradation M. Bozzano tire de ses archives des documents relatant des expériences de rapports, toutes *admirablement réussies*, entre personnes humaines vivantes, puis entre humain en animal, puis entre humain et végétal et enfin entre humain et matière inanimée. Ce, par le moyen d'objett présentant quelqu'intérêt, mis plus ou moins près du sensitif, puis sans objes aucun. Enfin, comme couronnement, M. Bozzano examine des cas de psychométrie prémonitoire et de rapport avec des « entités défuntes ». (M. Bozzano, chacun le sait, est un ferme partisan de la doctrine spirite). Il accompagne chacun des cas qu'il cite d'un commentaire « analytique et critique ».

Au cours de ces critiques il passe en revue les différentes hypothèses explicatives qui ont été avancées : *empreintes dans l'* « *Akasha* » des théosophes, « *clichés astraux* » des occultistes ; *communication télépathico-subconsciente de tous les vivants, conscience où mémoire universelle, romans sublimaux*, lorsque les faits sont trop anciens pour être vérifiés. M. Bozzano admet la possibilité de communications télépathiques entre vivants, mais fait appel, naturellement à l'hypothèse de communications d'esprits désincarnés lorsque les révélations métagnomiques se produisent au sujet d'entités décédées. Enfin, et c'est peut-

être ce dont il est le plus fier, et ce qui, pourtant, me parait de moins fort dans l'ouvrage ; il développe une théorie de l' « Ether-Dieu » pour expliquer comment la connaissance supra-normale peut se produire à propos d'objets inanimés. Comment, en effet, ces objets pourraient-ils « raconter leur propre histoire », ou plutôt, comment se fait-il qu'à propos de certains objets, des « sensitifs » voient se dérouler des événements auxquels ces objets étaient présents, *et aussi* des événements auxquels ils n'étaient pas présents, mais qui avaient un rapport intime et logique avec les héros des événements qu'ils pouvaient enregistrer ? Notre auteur rappelle l'hypothèse de Myers, d'une « ambiance métaéthérique » réceptrice et conservatrice de toutes les vibrations constituant l'activité de l'Univers. Cette « ambiance métaéthérique », M. Bozzano en explique clairement le rôle en la comparant à un disque de phonographe, qui déroule son contenu lorsque la pointe est mise en contact, en « rapport » avec lui, mis en mouvement par un mécanisme, la pointe étant en l'occurence, l'objet « psychométrable » entre les mains du sensitif. M. Bozzano se rend compte, fort justement, que cette hypothèse ne rend pas compte de façon entièrement satisfaisante de *tous* les phénomènes de psychométrie, aussi il propose une légère modification : cette « ambiance métaéthérique »... c'est l'Ether, l'éther des physiciens, qui est omniprésent. Puisqu'il enregistre toutes les vibrations, il est omniscient. Quant à l'omnipotence, elle découle logiquement des deux premiers attributs. Or ces trois « Omni » sont les attributs de la Divinité, l'Ether est donc Dieu. C'est également la théorie d'Oliver Lodge, du Prof[r] Dolbear, du D[r] Cooney et du Révérend John Page Hopp.

Cet ensemble de « tenants » de l'Ether-Dieu est impressionnant, et il est certes présomptueux d'oser y objecter ; mais, que je sache, les physiciens ne se sont pas encore mis d'accord sur l'existence de l'Ether. Est-il prodigieusement dense et plein, comme le caoutchouc durci, pour transporter la lumière à 300.000 km. à la seconde, ou n'est-il pas au contraire infiniment ténu, pour ne point s'opposer au mouvement des astres ? Est-il continu ou discontinu ? et il y a encore beaucoup d'autres points interrogatifs. L'étude de l'Ether est passionnante, certes, car on s'aperçoit rapidement qu'il ne saurait être question d'un seul éther, mais de plusieurs, aux propriétés contradictoires. Lorsque Messieurs les Physiciens auront accordé leurs violons et qu'il n'y aura plus qu'un Ether cohérent avec lui-même, nous pourrons l'utiliser pour résoudre les problèmes obscurs et le donner comme « valeur satisfaisant à l'équation » au x du problème de l'univers. D'ici là, faire appel à l'éther, c'est substituer un point d'interrogation à un point interrogatif, un concept obscur et contradictoire (l'Ether) à un concept contradictoire et obscur (Dieu).

Les « Phénomènes de Télesthésie » sont exposés selon le même plan et traités par la même méthode : Définition de mots, exposés de faits suivis d'analyses critiques, revue des hypothèses, panesthésie, etc., et l'on aboutit aux conclusions de Thomas Jay Hudson, mises sous forme de syllogismes et prouvant, de manière apodictique, que « l'homme est réservé à d'autres destinées dans « une existence future ».

*
* *

« Les Enigmes de la Psychométrie » ! A lire un titre pareil on est en droit de s'attendre à les voir résolues. En fait le sont-elles ? Cela ne paraît pas de façon évidente. L'on pouvait espérer que M. Bozzano avait fait des expériences nouvelles et soigneusement contrôlées, qu'il s'était ingénié à multiplier les conditions de l'expérience afin d'apporter des observations inédites et méticuleuses sur les variations concomitantes des conditions dans lesquelles se produit le phénomène et des résultats obtenus ; bref, que, selon la méthode scientifique, il avait lui-même, scrupuleusement, interrogé la nature par l'artifice

de l'expérimentation, faisant usage des tables de Bacon, de la méthode de Descartes, des « règles » de Stuart Mill (infiniment plus récentes), ou, pour le moins, des règles de la méthode historique (critique des documents, etc.), si clairement exposées par Langlois et Seignobos, bref, de tous les procédés qui, en trois siècles, ont fait progresser notre science occidentale à pas de géant dans la connaissance de la nature. Eh bien, il n'en est rien. M. Bozzano, décidément est « précartésien ». - Il s'enferme dans son cabinet de travail avec des *narrations* de faits de toute provenance. J'insiste sur leur aspect *narratif*, car il n'est pas question d'avoir sous les yeux le texte même des paroles prononcées par les sujets. Or, s'il est une remarque banale en psychologie, c'est la déformation du souvenir, et la tendance à ajuster après coup, inconsciemment, les prédictions à la réalité, lorsque le texte n'en a pas été relevé sur le moment même où elles étaient proférées. (De là la grande nécessité de sténographier les paroles des sujets clairvoyants). De plus, notre auteur ne tient compte que des faits typiques, des « réussites », laissant dans l'ombre les « erreurs » qui, au dire des expérimentateurs compétents, constituent pourtant un pourcentage important de la production des sujets sensitifs. — Ces faits, obtenus par autrui, et non contrôlés par notre auteur, sont tous possibles, certes, comme aussi faux peut-être en partie..... Enfin ces narrations de faits réussis M. Bozzano les combine et en tire des systèmes impressionnants, d'admirables théories qui ne tiennent pas devant l'expérience, et cela aboutit à des hypothèses philosophiques à portée cosmique, indémontables et invérifiables, parce que n'ayant plus que des rapports très vagues avec l'expérimentation stricte.

Bref, cette force d'érudition, cette négligence parfaite de l'expérimentation, ce dédain des « erreurs », des « ratés » (dont l'étude est peut-être la source de découvertes la plus féconde), cette puissance d'argumentation dialectique, cette hâte à tirer d'audacieuses et prestigieuses conclusions philosophiques, toutes ces caractéristiques, si prononcées chez M. Bozzano, font de lui le type idéal du savant d'avant Descartes, de l'érudit philosophe de grande envergure. Les livres de M. Bozzano, je me fais un plaisir de le reconnaître, sont si attachants qu'on les lit avec plaisir jusqu'à la dernière ligne : ils ne présentent rien, certes, de l'aridité des ouvrages techniques et scientifiques. Mais quelle pierre nouvelle apportent-ils à l'édifice métapsychique ? Ils donneraient même, plutôt, à des esprits à tournure scientifique au sens moderne, une image assez inexacte de notre science, à ceux du moins qui ne la connaîtraient que par ses ouvrages.

Mais... mais peut-être me trompé-je. Peut-être M. Bozzano se propose-t-il simplement de faire du prosélytisme, de répandre le goût de ces recherches, encore en marge de la science officielle et qui sont assurément les plus passionnantes auxquelles l'on puisse se livrer, par le retentissement, le bouleversement qu'elles apportent dans notre conception de la vie et de l'univers.

La matière n'est pas le dernier mot de l'énigme, la fonction pensée la dépasse, la vie, la conscience ne sont pas un simple « épiphénomène », une phosphorescence fortuite, une simple « résultante » accessoire de mécanismes, si compliqués soient-ils ; bref, c'est l'esprit qui explique les mouvements de la matière en la débordant infiniment ; telle est la conclusion qui se dégage nettement du livre, de tous les livres de M. Bozzano. Qu'on puisse le chicaner sur sa méthode, sur le choix de ses documents, sur les conclusions un peu hâtives et massives qu'il en tire, sur les modalités d'une survie étroitement, on pourrait presque dire « matériellement » personnelle, un peu trop calquée sur notre vie d'êtres organisés et « sociaux »... certes ! Mais la masse des « cas » relatés par notre auteur, sur lesquels est basée sa foi ardente, le charme et l'alacrité de son style en font un *propagandiste* de valeur. « La matière n'est pas tout... tournez vous vers l'Esprit, c'est de ce côté que se trouve la clef de l'Enigme ». Tel est le sens général de l'œuvre de M. Bozzano. Ce sont des hommes comme

lui qui ont forcé l'attention d'hommes de science pure et les ont engagés à chercher » ce qu'il y a de vrai là dedans ». Ce sont des hommes comme lui qui ont consolé et réconforté des masses de désespérés, en leur montrant l'esprit se jouant des lois de la matière, les ployant à son usage. Donc, si dans le dernier ouvrage de M. Bozzano comme dans le reste de son œuvre, on ne trouve rien de décisif du point de vue strictement scientifique, si même sa méthode, vue sous cet angle là, parait même hautement criticable (et je ne me suis pas fait faute de le souligner, n'étant pas flatteur de nature) nul ne saurait s'empêcher de penser, malgrés tout, après lecture d'un livre de M. Bozzano : « Il y a (peut-être) *là* quelque chose ? » Et d'avoir envie de chercher, méthodiquement : « ... *Quoi* ? » Et c'est énorme, il faut le reconnaître.

Les Miracles de la Volonté, *Les Cahiers Contemporains (Edition Montagne, 2, impasse Conti, Paris).*

M. Fernand Divoire continue son intéressante publication des Cahiers Contemporains, traitant des questions les plus brûlantes de notre époque.

Ce cinquième Cahier comprend douze réponses, données par les hommes les plus représentatifs, à la question :

« La Volonté peut-elle être considérée comme une force en elle-même ?
« Agit-elle uniquement en exaltant l'individu comme une sorte de lyrisme
« intérieur ? Peut-elle réellement faire des miracles, c'est-à-dire obtenir des
« résultats que les circonstances ne laissaient pas prévoir ? Peut-elle modifier
« le destin de l'homme ? »

Parmi les multiples réponses données, toutes remarquables, nous extrayons celle du Dr Osty, qui touche de plus près nos études, et nous en donnerons un bref compte rendu.

Si l'on envisage, dit en substance cet auteur, le mouvement évolutif de l'humanité, de son point de départ à nos jours, on ne peut qu'être frappé du progrès magnifique dont il témoigne et du nombre de « miracles » réalisés. Il est naturel d'attribuer la source réelle de cette force génératrice de merveilles à la volonté. Etudions donc ce qu'est la volonté :

La psychologie introspective nous met en face de quatre temps du vouloir :

1° Rassemblement des motifs d'action ; 2° délibération ; 3° décision ; 4° acte.

Ce processus s'accompagne d'un sentiment d'effort pour la décision, de liberté, dans le choix des motifs et de responsabilité quant à l'acte accompli.

Mais, depuis l'introduction, dans la psychologie, des mêmes méthodes de recherches employées dans les autres branches de la biologie, le problème « Volonté » a changé d'aspect.

M. Charles Blondel, par exemple, a remarquablement mis en lumière la part infiniment prépondérante de l'impératif collectif, autrement dit de la pression sociale (hérédité, éducation, préjugés, etc.), dans nos activités habituelles, que nous croyons être volontaires. D'autre part, les physiologistes ont poussé si loin leurs analyses qu'ils arrivent à concevoir l'acte volontaire comme une activité réflexe, automatique, infiniment complexe et dont la complexité même empêche d'apercevoir l'automatisme. L'activité humaine serait une *réaction de l'organisme au milieu*, et la faible part de ses activités qui dépasseraient le seuil de la conscience claire serait dite « volontaire ». L'élément constitutif de cet acte serait ce que le Profr Richet, le premier, a nommé « réflexe psychique » : réaction propre du cerveau à une impression venue par une ou plusieurs des voix sensorielles, réaction commandée par une certaine connaissance consciente de la nature de l'excitation. Mais, dit encore Charles Richet : « L'excitation sensible est si peu de chose et l'élaboration intellectuelle a tant

« d'importance que c'est tout à fait comme si les idées seules étaient en con-
« flit, sans aucune excitation extérieure. » En réalité, pour l'école physiologiste, un déterminisme implacable régit les activités de l'individu ; l'illusion perpétuelle d'une volonté se dirigeant sans motif, naît de la quantité d'images qui sont toujours en lutte.

Donc, dit le Dr Osty, à l'intelligence humaine contrainte à fragmenter la nature, pour en prendre possession par la connaissance, est attribuable l'illusion de la volonté, née entre autre de la division en quatre temps de l'acte volontaire. Notre conscience claire ne percevant qu'un petit groupe du nombre infini des images contradictoires, les autres étant perdues dans la masse des images inconscientes, nous arrivons à mettre sous la rubrique *Volonté* ce qui, en vérité, est le résultat d'impulsions inconnues et irrésistibles. Notre concept Volonté est né de notre ignorance des causes.

Isoler l'homme du reste de l'Univers, et découper dans son activité un domaine, que l'on nomme celui de la volonté, sont des procédés parfaitement arbitraires ; car, dans la réalité, l'homme n'est qu'un psychisme en réaction perpétuelle au milieu *et à la vie universelle*. Pour comprendre l'activité humaine, c'est, en effet, au mouvement de l'univers tout entier qu'il faudrait l'intégrer. Si ce souhait ne doit jamais être réalisé on peut toutefois, soit par l'observation, soit par l'expérience, essayer d'accomplir dans une certaine mesure cette intégration. Une fois que notre esprit s'est débarrassé du préjugé qui consiste à vouloir chercher la liberté et la volonté dans ce que nous connaissons de la personnalité humaine, et quand on regarde sans parti-pris le déroulement d'une existence entière, on ne tarde pas à formuler la loi suivante :

Toute représentation mentale d'acte à accomplir est une réaction psychique à une sollicitation de l'ambiance. L'action déclanchée et son sort sont conditionnés par l'ambiance.

Autrement dit l'ambiance, l'univers entier, celui que nous connaissons *et celui bien plus immense que nous ignorons encore*, voilà ce qui détermine entièrement l'activité humaine. Du grand nombre des idées d'actes qui naissent en nous, par suite de notre attention à la vie, nous écartons d'emblée la plus grande partie car nous sentons que l'ambiance leur est hostile. La petite partie qui subit l'épreuve de la réalisation a des sorts bien divers. Ou bien elle vient se briser sur des obstacles ou, lorsqu'elle réussit, c'est par suite d'un processus d'adaptation et de modification tel qu'elle en est devenue méconnaissable. Lorsque, par extraordinaire, des idées d'acte se réalisent intégralement, cela nous fait dire « j'ai de la chance ».

L'acte initial une fois accompli ses retentissements infinis échappent tant à notre direction qu'à notre intelligence. De là le dicton : « L'homme propose, et Dieu dispose » qui exprime si bien la force inconnue qui nous domine et se manifeste à travers nous, et presque toujours malgré nous. Si, par extraordinaire, le résultat nous convient, notre orgueil s'écrie « *j'ai voulu cela* », dans le cas contraire, nous parlons de fatalité. Les grands rôles de l'histoire eux-mêmes, un Napoléon par exemple, ne parlent-ils pas de leur étoile ? Même l'acte de la création dans le domaine de la science ou de l'art, n'est-il pas l'épanouissement de l'ambiance en un individu spécialement bien doué ? L'homme joue le rôle qu'il peut, non celui qu'il veut. « Volonté, chance,
« malchance, destin, fatalité, etc..., sont des étiquettes que nous mettons
« sur les détails de notre activité, selon qu'elle nous apporte du plaisir
« ou de la douleur. Le langage des hommes est le musée verbal de leurs
« illusions ».

L'expérience même, seule autorité reconnue actuellement, vient confirmer le fait que chacun accomplit dans sa vie un rôle rigoureusement prédéterminé et précoordonné aux autres rôles. Lorsque l'on consulte, en effet, un sujet métagnome et qu'on arrive à réaliser l'accord psychique indispensable, le dérou-

lement tout entier de la vie du consultant se produit sous les yeux du « clairvoyant » ; celui-ci plonge pour ainsi dire dans le plan transcendant de l'être humain, plan dans lequel chacun connaît sa destinée particulière, bien que n'en ayant aucune conscience claire. Prétendre que chacun possède un tel plan de pensée *où il sait sa vie à venir,* cela choque les préjugés, mais devant les faits les théories s'écroulent. Oui, c'est bien la volonté qui accomplit les prodiges manifestés par l'évolution de l'humanité ; mais il faut renoncer à la comprendre comme volonté particulière et personnelle, il faut s'élever jusqu'au concept de la volonté cosmique, de l'intelligence universelle, de l'âme du monde. La perte de l'illusion du libre arbitre est certainement moins catastrophique qu'on ne le pense. L'humanité n'a souffert que de ses erreurs, elle n'a rien à craindre de la vérité. Du reste, se croire déterminé dans un univers où tout est déterminé, n'est-ce pas infiniment plus logique que de se prendre pour une exception inexplicable ? La perte de l'illusion ou libre arbitre est compensée, et au delà, par la connaissance de l'existence du plan de pensée transcendant par lequel nous sommes reliés, unis, à la grande réalité spirituelle. Cette pensée transcendante, on ne saurait plus prétendre qu'elle est générée par la matière, puisqu'elle précède en connaissance les phénomènes de la matière. A l'expérience appartiendra de résoudre, et l'on peut déjà présumer peut-être dans quelle orientation se trouvera la solution, si le plan transcendant du psychisme humain, qui connaît la réalité en dehors des sens et du cerveau, cesse d'exister ou continue à vivre après la mort du cerveau. Peut-être est-ce là que l'on découvrira la liberté véritable, lorsque l'on saura ce qu'est ce plan psychique humain, inconnu encore, doué de qualités transcendantes.

Ces idées, aux dires d'aucuns, seraient subversives et bouleverseraient la vie sociale. Nous ne voyons pas dans quelle mesure car, du moment que l'action doit être accomplie et qu'il importe peu qu'elle nous agrée ou non, puisque nous ne sommes que les instrumente de la puissance inconnue qui nous domine, autant être des instruments qui se soumettent « volontairement » à leur destin.

Et si la notion de responsabilité disparaît dans sa forme actuelle, la seule modification apportée sera une plus grande tolérance et une plus grande compréhension : la société ne réprimera plus violemment, par des *punitions*, les actes accomplis contrairement aux lois de la vie en commun, elle se *protégera* simplement contre les perturbateurs. N'est-ce pas d'ailleurs, dans un certain domaine, le cas actuellement ; puisque nous enfermons les fous pour les empêcher de nuire, sans leur infliger des tortures inutiles ?

Nous qui pensons qu'il serait ridicule à un tribunal, de condamner à des peines proportionnées à la gravité des troubles fonctionnels manifestés : les dyspeptiques, les cancéreux ou les tuberculeux, toutefois, nous trouvons encore normal que l'on punisse les manifestations de certaines perturbations foncionnelles du cerveau, par ce que l'on appelle « la répression de la criminalité ».

La connaissance du déterminisme total qui entraîne le monde, y compris les hommes, à travers des événements inintelligibles, absurdes même d'apparence, n'est-ce pas là peut-être bien le secret des hommes de génie de l'antiquité, que l'on nommait sages ou initiés ? Nombreux sont les indices qui nous permettent de le supposer. La tragédie antique n'a-t-elle pas comme ressort la « moïra », la destinée, supérieure aux hommes et aux Dieux, qui s'impose à eux et les contraint d'agir selon son plan, *malgré* ou plutôt même *par le moyen* de tous les efforts qu'ils font pour essayer de lui échapper, et les mène implacablement au but fixé d'avance ? Quoi de plus saisissant, par exemple, dans cet ordre d'idées, que la tragédie d'Œdipe Roi ou la sombre histoire des Atrides ? Et quant à la connaissance du plan de pensée transcendant informé du rôle que l'homme a à jouer, n'est-ce pas cela que signifie l'épigraphe « Connais-toi toi-même et tu connaîtras les Dieux » si riche en retentissements infinis ?

Connais-toi toi-même, c'est-à-dire : connais-toi en ce que tu es de plus profondément réel, en ce qui dans toi échappe aux limitations de l'espace et du temps.

Et tu connaîtras les Dieux, autrement dit : tu connaîtras le plan divin que tu dois réaliser, et, dans la mesure où tu le feras tien, ou plutôt où tu t'identifieras à lui, tu seras Dieu toi-même.

En vérité, est-ce si désolant de cesser d'être un atôme livré à ses propres ressources limitées et n'ayant pour tout guide d'action que sa connaissance ultra-fragmentaire et imparfaite et sa chétive volonté, acteur de hasard improvisant à mesure son rôle dans un drame sans signification, pour devenir une partie consciente de l'âme du monde, sachant que, même lorsque ses actes lui semblent absurdes, ils contribuent à la réalisation d'un but immense et grandiose comme l'Univers ?

S'évanouissent alors l'anxiété de la vie et l'amer regret des actes manqués, et nait ainsi une faculté d'adaptation presque infinie aux vicissitudes de l'existence.

Peu nombreux, certes, sont actuellement les esprits capables de s'élever au niveau de cette austère philosophie, dont le mérite *unique* est d'être basée sur l'expérience.

Mais grande doit être notre reconnaissance au Dr Osty qui a eu la force morale de l'exprimer si nettement.

Charles QUARTIER.

A NOS LECTEURS

En raison de la charge lourde que sont maintenant nos frais de correspondance, nous prions les personnes qui nous écrivent pour renseignements de joindre à leur lettre un timbre, ou son équivalent, pour réponse.

CHRONIQUE

Notre Chronique est strictement documentaire.
Elle a pour seul but de tenir nos lecteurs au courant des faits qui gravitent autour de la science métapsychique.

Certains documents nous sont parvenus trop tard pour pouvoir être mentionnés dans notre chronique précédente, mais leur intérêt ou leur curiosité sont, à notre avis, suffisants pour que, malgré leur ancienneté, nous en parlions dans ce numéro de la Revue.

D'abord nous avons le plaisir de voir dans un journal aussi répandu que l'*Intransigeant,* un article de tête dû à la plume du Révérend Père Th. Mainage, Prof[r] à l'Institut Catholique de Paris (1). Cet article est surprenant à bien des points de vue. D'abord par la place importante qui lui a été donnée dans ce journal, puis par la qualité de son auteur, lequel il est vrai nous a depuis longtemps donné de nombreuses preuves de sa parfaite probité intellectuelle et de la pénétration de son esprit ; enfin il est agréable de rencontrer, dans une feuille quotidienne, des jugements exacts et pondérés sur les études qui nous occupent, au lieu des faciles plaisanteries basées sur des erreurs flagrantes, auxquelles MM. les Journalistes se livrent trop fréquemment, par suite de leur manque d'information, résultant, du reste, de leur négligence à s'en procurer.

Voici in-extenso l'article du Révérend Père Mainage :

Religion et Métapsychique.

« Notre époque est positive. Elle se défie des théories abstraites. Les faits dûment constatés ont seuls le privilège de l'émouvoir. Le reste, c'est la « croyance », entendons tout ce qui n'est pas objet d'observation ou d'expérience.

Cette tendance d'esprit a suscité maint conflit dont la religion surtout a dû supporter les frais. La religion, a-t-on dit, n'est-elle pas, au premier chef, le domaine de la croyance, invérifiable et indémontrable par la méthode scientifique ?

Je laisse à ceux qui l'expriment en ces termes absolus la responsabilité de leur affirmation et ne veux, pour l'instant, que signaler l'un de ces cas très singuliers où l'on voit l'esprit positif du siècle se rapprocher, en suivant ses propres voies, du cycle de la « croyance ».

Il fut un moment où, dans certains milieux scientifiques, le problème de la survivance, article fondamental, sous une forme ou sous une autre, de toutes les religions humaines, était tranché, sans appel, dans le sens du matérialisme.

Pourquoi? Le voici. Le jeu de l'activité intellectuelle est indissolublement lié au bon état de l'organisme sensoriel. Les centres nerveux sont-ils atteints d'une lésion grave, physique ou chimique ? La pensée s'obnubile, la conscience est suspendue. Conclusion : à la limite, c'est-à-dire à la mort, intelligence, pensée, conscience se dissocient avec l'organisme matériel qui leur servait de support.

Tel était le « fait » où se butait le positivisme ambiant.

(1) *L'Intransigeant* du mercredi 27 Juillet 1927.

Or, dans le même temps, d'étranges rumeurs commençaient à se propager. Des gens prétendaient entretenir des relations directes, suivies, tout à fait « positives » avec les morts ! Le spiritisme était né, entraînant à sa suite une foule de prosélytes. Le monde savant réservait un accueil plutôt froid à ce qu'il considérait comme une nouvelle poussée de l'illusion mystique — moins encore, d'un charlatanisme malsain.

*
* *

Il y eut néanmoins des exceptions. Quelques chercheurs, sans doute en mal d'originalité, refusèrent d'adopter cette attitude strictement négative. Après tout, ils étaient logiques avec l'esprit du siècle. Le spiritisme avait l'audace de se camper sur le terrain des faits. Il fallait au moins vérifier si la prétention était justifiée, dans quelle mesure elle l'était ou ne l'était pas. Et c'est ainsi que, du courant mêlé et tumultueux du spiritisme, est sortie la métapsychique, un peu comme jadis l'astronomie était sortie de l'astrologie et la chimie de l'alchimie.

La métapsychique, faisant un juste départ entre la « thèse » spirite et les données de fait, s'assigne la tâche d'analyser les phénomènes dits « supranormaux » — dont l'existence n'est pas niable — et de dégager les conclusions immédiates que suggère leur étude impartiale.

L'enquête s'est poursuivie un peu partout, dans le monde entier. Au point de vue qui nous occupe, le résultat acquis peut se résumer en quelques mots. Il n'est pas vrai que toujours l'organisme sensoriel conditionne la fonction intellectuelle. Habituellement, il en est ainsi. Mais dans certaines conditions d'expérience, au fond de l'être humain, un « dynamisme psychique » se révèle, qui peut s'informer et agir sans recourir à l'intermédiaire des sens.

Corollaire : la dissociation du composé humain, à la mort, n'entraîne pas nécessairement la dissociation totale de l'être. Le système sensoriel peut s'évanouir. Le dynamisme psychique, qui est indépendant de ce système, peut subsister. Le « positivisme » rentre dans le sillage d'une croyance séculaire.

N'exagérons pas la portée du résultat obtenu. De nombreux et difficiles problèmes, au seul point de vue expérimental, restent à résoudre. Les métapsychistes, qui ont déjà freiné les enthousiasmes spirites, sont les premiers à le reconnaître.

Souhaitons que le travail soit poursuivi par de vrais savants, armés et outillés pour ce genre de délicates recherches. De ces vrais savants, il en existe. Ils ne résistent pas toujours à la tentation si naturelle d'émettre à leur tour des hypothèses qui sont d'ailleurs — ils se hâtent de le dire — de simples hypothèses de travail. Ils méritent confiance, par le sang-froid et la probité de leur attitude en face des faits, par la précision grandissante de leurs méthodes, par leur souci d'assainir, sans pitié et sans parti-pris, un domaine où la fraude, consciente ou inconsciente, se donne encore trop libre carrière.

Je pense, en écrivant ces lignes, au Dr Osty. Mais l'éminent directeur de l'Institut Métapsychique International ne me pardonnerait pas de ne lui point associer tous ceux qui, comme lui, dans la même direction, combattent le préjugé matérialiste — soi-disant positif — où notre civilisation ne peut s'enliser que pour y mourir. »

Th. Mainage,
Professeur à l'Institut Catholique de Paris.

Nous pensons comme le Révérend Père Mainage, que, dans notre époque avide de savoir positif et soucieuse d'expérimentation exacte, la métapsychique est, pour toutes les croyances non matérialistes, une solide planche de salut, pour ne pas dire la seule.

Home et le Comte Joseph Primoli.

Dans un de ses articles, M. Jules-Bois nous dit que le comte Primoli s'intéressait passionnément aux sciences psychiques et à leurs phénomènes troublants. A ce propos il cite une historiette. Il s'agit du fameux médium Home, à effets physiques retentissants et qui, d'après l'auteur de l'article, avait échappé jusqu'ici à toute critique. Mais soupçonnant sa probité médiumnique, M. Jules-Bois pria M. Primoli d'interroger son amie, l'impératrice Eugénie, sous les yeux de laquelle Home avait opéré au château des Tuileries. Or, « elle lui confirma que Home avait été surpris par l'Empereur lui-même en train de simuler dans l'ombre, avec son pied simiesque ganté de caoutchouc, la main « glacée » des morts. » Et M. Jules-Bois d'ajouter : « le doute n'est donc plus possible ; Home, lui aussi fut un simulateur. »

Il y a longtemps que le doute n'est plus possible pour ceux qui sont au courant de la littérature psychique. Pour eux, la révélation de M. Jules-Bois est une bien vieille histoire, car il y a belle lurette que la supercherie de Home a été discutée, que des polémiques pour ou contre ont été soulevées par les accusateurs ou les défenseurs du fameux médium.

Comme preuve on peut citer le cas de l'académicien Babinet qui, à la demande de Home, fut exclu des séances qui avaient lieu chez le prince Napoléon, parce qu'il avait mis en doute les facultés médiumniques de Home. Et voici ce que du Potet, qui ne peut être suspecté de dureté à l'égard du spiritisme, écrivait à son sujet : « Il y a quelque chose de mystérieux à approfondir et ce n'est qu'avec circonspection que l'on doit admettre la cause avouée et soutenues de tous les phénomènes étranges produits par M. Home. Dans tous les cas, notre sentiment est qu'il y a mélange, que tout n'est pas toujours indépendant de lui-même, et qu'un jour on sera étonné d'apprendre que la force psychique n'était pas seule au service de M. Home. Mais, est-ce moi qui ose aujourd'hui écrire ces paroles de méfiance, moi qui ai loué et prôné ce médium extraordinaire, moi le spiritualiste? *Pourquoi pas, si le doute est entré dans mon esprit ?* »

*
* *

En Hongrie, un médium aide la police à découvrir un meurtrier.

Nous trouvons, dans le *New York Herald* de Paris, à la date du 4 août 1927, un article qui n'est pas sans rapport avec l'étude publiée par le Dr Osty dans la précédente revue, sous le titre : *De l'utilisation pratique de la Connaissance Supranormale.*

Londres. — Un correspondant du *Daily Express* raconte les faits suivants :

« La police de Debreczin en Hongrie, avait essayé pendant six semaines de découvrir la trace du meurtrier de Mme Veuve Martin Kiss qui fut trouvée dans sa chambre, le 20 juin, le crâne défoncé.

« Le Dr Eugen Gold, médecin à Buda-Pesth, qui est également un hypnotiseur de profession, conseilla à la police d'appeler un médium à son aide. On décida d'agir ainsi et une commission de police fut assemblée, dans la chambre de la femme assassinée, pour une constation exacte.

« Le Dr Gold choisit un employé de banque nommé Zoltan Lugosi comme étant un sujet convenable, le mit en transe et lui posa les questions que demandait la police. Les réponses étaient recueilliés avec exactitude.

« Ce fut une scène dramatique, lorsque Lugosi, dans l'inconscience, décrivit la marche du crime : comment il vit une jeune fille mince, vêtue de gris, entrer dans la chambre, parler à Mme Kiss, et finalement la jeter à terre et la tuer à coups de canne.

« Il décrivit aussi comment la meurtrière quitta l'appartement, se rendit dans un appartement de la même maison et cacha la canne dans une mansarde parmi de vieux habits.

« La police fouilla l'étage après la séance et découvrit la canne à la place décrite. Elle arrêta la fille du propriétaire, une svelte jeune fille nommée Leuke Toth, qui correspondait exactement à la description donnée par le médium. »

Puisque nous sommes en plein sujet de métagnomie, je citerai également un fragment de l'article paru dans le *Brighton Standard*, du 2 Juillet 1927, sous le titre : *Clairvoyance in Brighton. — Une expérience convaincante.*

« Voici une circonstance frappante qui fit un bruit considérable dans la presse du Worcestershire il y a quelques années : Un père et son fils se noyèrent près de Brunsford et l'on ne retrouva que le corps du père. Toutes les tentatives pour découvrir l'autre corps furent infructueuses et les opérations de dragage étaient suspendues, lorsque Mme Curtis entreprit de résoudre la question.

« Par sa faculté extraordinaire de pouvoir vivre les sensations d'autrui dans sa propre personne ; — dans ce cas particulier : les sensations de la mère éplorée tout d'abord, puis celles du jeune homme noyé lui-même, — elle fut bientôt en état de voir, dans sa trance, la place exacte où se trouvait le corps sous l'eau. Elle se rendit dans la famille et elle déclara qu'elle pouvait mener des hommes à cette place. Bien qu'incrédule, on la suivit jusqu'à un endroit où les experts déclaraient que les courants rendaient impossible le séjour d'un corps. Elle conseilla, malgré tout, de draguer à la place exacte qui lui avait été indiquée dans sa trance, ce que l'on fit ; et on découvrit le corps, alors qu'elle était déjà repartie. La physionomie curieuse de cette expérience fut qu'au moment ou le corps fut retiré (sans que Mme Curtis pût avoir aucune notion que cela était fait à cet instant précis) elle vécut toute l'agonie d'être dragué et tiré du sein de la rivière, et cela de façon si réelle, que ses cheveux prirent l'apparence, pendant vingt minutes environ, de ceux d'un noyé. »

Si ces faits ne sont pas pour nous étonner, il est toutefois intéressant de les connaître.

***

Voici un amusant entrefilet d'un genre plus comique, tiré de la *Liberté* du 6 Septembre 1927 ; et nous le citons à titre documentaire uniquement :

Les Esprits exagèrent.

Les parages de la rue Gircondaria, à Florence, sont, depuis quelques jours, le théâtre d'une grande émotion publique : il paraît que, dans le vaste chantier des maisons populaires en cours de construction, des esprits ont élu domicile.

Les gardiens avaient constaté que, pendant la nuit, des échafaudages et des blocs de matériaux changeaient de place, tandis que des murs à peine construits se démolissaient partiellement.

La surveillance devint plus sévère. L'autre nuit, pendant que les gardiens, accompagnés de deux enfants, se tenaient à l'affut dans une baraque, ils furent mitraillés pendant plusieurs heures.

Le soir suivant, le même événement s'est reproduit, en présence d'un des directeurs des travaux. Les carabiniers et quelques miliciens fascistes, armés jusqu'aux dents, se sont rendus hier, dans la journée, sur les lieux. Ils ont été eux aussi, accueillis à coups de pierres, sans pouvoir découvrir leurs agresseurs... Aussi, croit-on ferme, à Florence, que les invisibles auteurs de cette mauvaise et dangereuse plaisanterie sont des esprits. — *(La Transalpine).*

Maurice MAIRE.

Souscription permanente

pour aider à l'extension des recherches de l'I. M. I.

Neuvième liste.

M. Blech, Paris : 500 fr. — Général Malmoud Mouktar Pacha, Constantinople : 300 fr. — Anonyme : 5 fr. — M. Fahkry, Constantinople : 200 fr. — M. Kabili, Le Caire : 105 fr. — Mme Hudry Menos, Suisse : 1.000 fr.

Nous exprimons nos remerciements à nos souscripteurs pour leur utile contribution à nos recherches.

Le Gérant : Léon Terrier-Mugnier.

Etampes. — Imp. Terrier Frères et Cie.



entier, des événements métapsychiques, des publications et des revues françaises et étrangères.

Il dirige des *enquêtes* partout où sont signalés des faits intéressants : maisons hantées, manifestations médiumniques ou télépathiques, etc...

Il sélectionne et éduque les *sujets médiumniques*.

LES ADHÉSIONS.

Etant donnés les préjugés qui s'attachent encore à l'étude des questions supranormales, l'I. M. I. ne peut réussir et prospérer que dans une atmosphère de confiance, de sympathie et d'entr'aide. Il a besoin du concours moral et matériel de tous les amis de la science nouvelle et il compte surtout sur ceux d'entre eux qui voient en elle la plus grandiose des sciences, appelée à transformer la vie morale et sociale de l'humanité.

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919, l'I. M. I. peut recevoir toute somme ou legs de quelque importance qu'ils soient.

Il admet :

1° Des membres *bienfaiteurs*, pour une souscription unique d'au moins 5.000 francs ;

2° Des membres *donateurs*, pour une souscription unique d'au moins 1.000 francs ;

3° Des membres *honoraires*, pour une cotisation annuelle d'au moins 100 francs ;

4° Des membres *adhérents*, pour une cotisation annuelle d'au moins 40 francs pour la France, 45 et 50 francs pour les pays étrangers.

Tout membre bienfaiteur, honoraire ou adhérent a droit aux divers services de l'I. M. I. : bibliothèque, salle de lecture, archives, conférences éventuelles, Revue.

La bibliothèque est ouverte trois fois par semaine, les lundi, jeudi et samedi, de 14 à 18 heures.

Le Directeur reçoit le lundi et le jeudi, de 14 à 16 heures.

LA REVUE MÉTAPSYCHIQUE.

Jusqu'à nouvel ordre, la *Revue Métapsychique* paraîtra tous les deux mois.

Elle comprendra au moins 64 pages de texte compact et des illustrations.

Elle rendra compte de tous les livres nouveaux qui seront adressés en double exemplaire au siège de l'I. M. I.

Sous la rubrique *Correspondance*, elle publiera les communications de ses lecteurs relatives à des faits métapsychiques dont l'authenticité pourra être établie.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

L'abonnement à la *Revue Métapsychique* pour 1926 est de :

France et Colonies .... **40 fr.**

Tarif extérieur N° 1. — Pays ayant accepté une réduction de 50 % sur l'affranchissement des périodiques : Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Bulgarie, Cuba, Ethiopie, Grèce, Hongrie, Italie et Colonies, Lettonie, Luxembourg, Paraguay, Pologne, Portugal et Colonies, Roumanie, Tchécoslovaquie, U.R.S.S. (Russie), Uruguay, Yougoslavie .... **45 fr.**

Tarif extérieur N° 2. — Autres pays.... **50 fr.**

Les abonnements partent du 1er janvier ou du 1er juillet. Ils ne sont acceptés que pour une année. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'envoi de la somme de 1 fr.

Compte Chèques Postaux 747-86

Le prix du numéro est de 8 francs.

Le prix des numéros antérieurs à 1926 est de 10 francs.

Les membres du Comité et le Directeur ont seuls qualité pour représenter l'Institut ou pour parler en son nom.

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

BISSON (J.). — **Les Phénomènes de matérialisation.** Avertissement de Camille FLAMMARION. Préface du Dr J. MAXWELL, 2e édition, 1 volume gr. in-8, avec 165 fig. et 37 pl . . . . **30** »

— **Le Médiumnisme et la Sorbonne,** 1 vol. in-16 . . . . . **6** »

BOZZANO (E.). — **Les Phénomenes de hantise**. Traduit de l'italien par C. DE VESME. Préface du Dr J. MAXWELL. 1 vol. in-8. **14** »

CORNILLIER (P.-E.). — **La Survivance de l'âme et son évolution après la mort,** 2e édit. revue, 1 vol. in-8 . . . . . . **20** »

— **Les Conditions de la vie « post mortem »,** d'après OLIVER LODGE, 1 brochure in-16 . . . **2** »

FOUCAULT (M.), professeur à l'Université de Montpellier. — **Le Rêve,** 1 vol. in-8 . . . . **7** »

GELEY (Dr G.) — **De l'Inconscient au Conscient,** 1 vol. in-8, 5e mille **17 50**

— **L'Être subconscient,** 4e édition, 1 volume in-16 . . . . . **4 20**

— **L'Ectoplasmie et la Clairvoyance,** 1 vol. in-8, avec 50 planches hors texte et 102 fig. **35** »

GURNEY, MYERS et PODMORE. — **Les Hallucinations télépathiques.** Adaptation de l'anglais par L. MARILLIER. Préface du Pr CH. RICHET, 4e édition, 1 vol. in-8 **10 50**

DUGAS (L.) et MOUTIER (F.). — **La Dépersonnalisation,** 1 vol. in-16 . . . . **3 50**

JASTROW. — **La Subconscience.** Préface du Pr P. JANET. 1 volume in-8 . . . . **10 50**

LODGE (Sir OLIVER). — **La Survivance Humaine.** *Etude de facultés non encore reconnues*. Traduction par le Dr BOURBON. Préface de J. MAXWELL. 1 vol. in-8 . . . . **12 50**

MAXWELL (J.). — **Les Phénomènes psychiques.** Préface du Pr CH. RICHET. 5e édition revue. 1 vol. in-8 . . . . **14** »

MORTON PRINCE. — **La Dissociation d'une personnalité.** *Etude biographique de psychologie pathologique*. Traduit par R. et J. RAY. 1 vol. in-8 . . . . **14** »

MYERS. — **La Personnalité humaine.** *Sa survivance. Ses manifestations supra-normales,* 3e édit. 1 vol. in-8 . . . . **14** »

OSTY (Dr EUGÈNE). — **La Connaissance supra-normale,** *Etude expérimentale*. 2e édition, 1 volume in-8 . . . . **20** »

— **Une Faculté de connaissance supra-normale : Pascal Forthuny** . . . . **12** »

RICHET (CH.), Professeur à l'Université de Paris, membre de l'Institut. — **Traité de Métapsychique,** nouvelle édition, 1 vol. gr. in-8 . . . . **40** »

RUTOT (A.) et SCHAERER (M.) — **Le Mécanisme de la Survie.** *Explication scientifique des Phénomènes métapsychiques*. 1 vol. in-16 . **6** »

WARCOLLIER (R.). — **La Télépathie.** Préface du Pr CH. RICHET. 1 fort vol. in-8 . . . . **20** »

Année 1927. — N° 6. Novembre-Décembre.

Revue Métapsychique

PUBLICATION BIMESTRIELLE
DE L'
INSTITUT MÉTAPSYCHIQUE INTERNATIONAL
RECONNU D'UTILITÉ PUBLIQUE

SOMMAIRE :



PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, Boulevard St-Germain (VIe arrt)

Institut Métapsychique International

(Fondation JEAN MEYER)

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919

89, Avenue Niel, PARIS (XVIIe)

Téléph. : WAGRAM 65-48 — Téléph. : WAGRAM 65-48

LE COMITÉ.

Professeur CHARLES RICHET, de l'Institut de France et de l'Académie de Médecine, *Président d'Honneur.*

Professeur Rocco SANTOLIQUIDO, Conseiller d'Etat d'Italie, Représentant de la Ligue des Croix-Rouges auprès de la Société des Nations, *Président.*

Professeur LECLAINCHE, Membre de l'Institut de France, Inspecteur général, Chef des Services sanitaires au Ministère de l'Agriculture, *Vice-Président.*

ERNEST BOZZANO.

Docteur CALMETTE, Médecin Inspecteur Général.

Docteur JEAN-CHARLES ROUX, Paris.

GIOVANNI CIRAOLO, Sénateur du royaume d'Italie, Président de la Société des Croix-Rouges italiennes.

Docteur CUNEO, Professeur à la Faculté de Médecine, Chirurgien des Hôpitaux.

Sir OLIVER LODGE, de la Société royale d'Angleterre.

Docteur J. MAXWELL, Procureur général près la Cour d'Appel de Bordeaux.

ERNEST MEYER, Conseiller d'Etat, Paris.

Docteur ALBERT DE SCHRENCK-NOTZING, Munich.

Directeur :

Docteur EUGÈNE OSTY.

LES BUTS.

Les phénomènes métapsychiques retiennent, de plus en plus, l'attention passionnée de toute l'humanité pensante.

Le haut intérêt scientifique de ces phénomènes se double d'un immense intérêt philosophique ; car ils révèlent, dans l'être, des pouvoirs dynamiques et psychiques semblant dépasser le champ des capacités organiques et sensorielles, et leur étude permet d'envisager, à la lumière de la méthode expérimentale, les grands problèmes de la vie et de la destinée.

Les Sociétés locales d'études psychiques ont rendu, rendront encore d'immenses services ; elles doivent garder toute leur activité et toute leur autonomie. Mais la nécessité d'une organisation centrale s'imposait parce que, seule, elle permettra des travaux approfondis et de longue haleine, rendra plus faciles et plus fécondes les recherches particulières, assurera l'union des efforts et synthétisera les résultats acquis.

Cette organisation, vainement souhaitée si longtemps, est aujourd'hui chose faite. L'Institut métapsychique international, fondé par un initiateur éclairé et généreux, M. Jean MEYER, a son cadre constitué, ses ressources indispensables assurées et il a été déclaré d'utilité publique.

L'ORGANISATION.

L'I. M. I. comprend : des *laboratoires* pourvus de tous les instruments d'expériences et d'enregistrement ; des *bibliothèques* et une *salle de lecture ;* une *salle de conférences.*

Il publie, sous le titre de REVUE MÉTAPSYCHIQUE, un bulletin périodique, rendant compte de ses propres travaux et des travaux accomplis dans le monde

Année 1927. — N° 6. Novembre-Décembre.

Revue Métapsychique

Publication de l'Institut Métapsychique International

(Revue fondée par le Dr G. GELEY)

RÉDACTEUR EN CHEF : Dr E. OSTY.

Aux Confins de la Psychologie classique et de la Psychologie métapsychique

(CALCULATEURS ET PEINTRES PRODIGES)

Scinder l'étude de l'esprit humain en *psychologie classique*, limitant les possibilités de la connaissance à celles que le psychisme peut construire sur les données des cinq sens, et en *psychologie métapsychique*, et, fervent de l'un de ces domaines, dédaigner les enseignements engendrés par l'autre, c'est un impressionnant exemple de la vertu nocive des doctrines et des préjugés. La vie de la pensée ne saurait s'accommoder des divisions arbitraires, provisoires mais lentes à disparaître, que les psychologues établissent dans ses manifestations, toutes, en définitive, pareillement énigmatiques. Qu'il soit question de perception normale du monde extérieur, de construction normale de la connaissance, de l'innovation, de la mémoire, de la prise de connaissance paranormale de réalités présentes, passées ou futures, etc... tout ce travail de l'esprit, classique on non classique, nous est encore si complètement inintelligible qu'il est sans logique de décréter qu'à partir de tel phénomène psychologique le mystère devient trop grand pour être tolérable et qu'on a quitté le domaine de la science.

Si le progrès de la psychologie est si lent — car, malgré tous les triages de surface donnant l'illusion de beaucoup d'acquis, le savoir psychologique est encore bien petit — la faute en est, sans doute, à la difficulté inhérente à l'étude des phénomènes les plus subtils de la vie, mais aussi aux préjugés dissociateurs du psychisme. On ne peut pas comprendre le psychisme humain en ne tenant compte que d'une de ses parties, de même qu'on n'en saurait comprendre une partie si l'on s'obstine à la désintégrer d'un ensemble qui justifie son existence, sa modalité, et conditionne sa fonction.

Du psychisme humain — où tant de possibilités connues, soupçonnées et insoupçonnées sont en puissance — sortent parfois, tout de suite prêtes

à produire, des propriétés exceptionnelles que leur nature place aux confins artificiels du classique et du métapsychique. Les psychologues imbus des notions classiques limitatives de la connaissance regardent ces propriétés exceptionnelles d'un œil inquiet, parfois hostile. Et quand il arrive que l'un d'entre eux se décide à l'examen et tente une analyse, son essai d'explication représente généralement un pénible et vain effort d'ajuster aux faits exceptionnels l'accoutrement étriqué de l'acquis accumulé à propos des manifestations psychologiques communes. Quant aux métapsychistes — je ne parle évidemment que de ceux ayant quelque compétence en psychologie — ils sont fortement enclins à se désintéresser des cas limites parce qu'ils pensent que c'est perdre du temps que de s'attarder à des manifestations psychiques semblant dépourvues des qualités que doivent posséder les phénomènes tributaires de leur spécialité.

Or ce sont ces cas limites qui soudent les deux tronçons que l'on a fait du psychisme humain. Faire de ces cas une étude est véritablement impossible si l'on n'a pas recours à l'acquis de la psychologie toute entière : celle que les Universités enseignent et celle qui s'édifie en dehors des laboratoires officiels et de la clinique.

Aujourd'hui et dans le prochain fascicule de la *Revue Métapsychique*, je présenterai trois types de propriétés psychologiques extra-normales tributaires à la fois de la psychologie classique et de la psychologie métapsychique.

A propos d'un grand calculateur mental, que je viens d'étudier, je poserai le problème de la propriété exceptionnelle du calcul mental prenant apparence de prodige.

A propos de deux hommes, soudain révélés peintres avant d'avoir connu l'usage des couleurs et le maniement des pinceaux, je tenterai un coup de sonde dans les sources obscures du génie artistique et du génie en général.

I. — *Un grand Calculateur mental : M. Louis Fleury*

Son histoire.

M. Fleury est né le 21 avril 1893 non loin de Belfort. Le malheur le guettait à son entrée dans la vie, il resta son compagnon tenace.

Une double ophtalmie purulente à la naissance le priva de la vue complètement et pour toujours.

A l'âge d'un an et demi, ses parents l'abandonnèrent à l'Assistance publique ; jamais plus il n'en entendit parler. Une famille de petits cultivateurs, tentée par le maigre attrait des mensualités officielles, le prit quand il eut trois ans et le garda jusqu'à sa dixième année. Ce temps, il le passa au lit ou sur une chaise, recevant de ses parents occasionnels la nourriture ; mais il resta dans l'ignorance des élémentaires pratiques de

la vie. A dix ans, il ne savait ni se laver, ni s'habiller. C'est tout juste s'il avait appris à marcher sur terrain plat.

Dans sa dixième année, l'Assistance publique le fit entrer dans une école d'aveugles (à Arras). Il y resta cinq ans. Là, il apprit à lire l'alphabet Braille, puis à l'écrire, et il s'imprégna d'une légère instruction primaire. Son point le plus faible fut le calcul ; il y était électivement réfractaire. Ce fut avec une grande difficulté qu'il apprit l'addition, la soustraction, et surtout la multiplication. Quant à la division, il ne put absolument pas la comprendre. A 15 ans, la limite infranchissable de son calcul écrit était la division. De ce point de vue, Fleury, dans son enfance, a été à l'opposé de tous les grands calculateurs mentaux connus, car leur caractéristique commune fut la précocité dans la manifestation de leur don (de trois à dix ans).

Dans leur ensemble ses dispositions à s'instruire apparurent si médiocres que le Directeur de l'Ecole le rendit à l'Assistance publique comme inapte à apprendre. Celle-ci, pour se débarasser de cet inéducable, le plaça dans un hospice d'incurables.

Là, pour la première fois, il ressentit l'ennui. Au milieu de vieillards et de malades, les journées se succédèrent interminables.

Il y était depuis deux mois, quand un jour, une soudaine et violente frayeur l'ébranla. Quelque chose de terrible, qu'il ne comprit pas et que son immagination ignorante amplifia à l'extrême, se passa près de lui. Un homme d'une quarantaine d'années, son voisin de table, jeta un cri et se roula sur le sol en proie au mal épileptique. Dans sa nuit d'aveugle, les secousses du malade, les exclamations des assistants prirent pour Fleury des proportions terrifiantes. Le choc émotif fut si fort qu'il en devint malade et pour plusieurs jours. Cette première et violente frayeur hanta longtemps son esprit, à la manière d'une angoissante obsession.

Une transformation mentale en advint. Et c'est là peut-être, pour le psychologue, ce qu'il y a de plus intéressant dans le cas de Fleury.

Cherchant en soi un dérivatif à son obsession, il eut l'idée de se donner le travail pour lui le plus absorbant, parce que le plus difficile. Il se mit à faire mentalement des additions, des soustractions, des multiplications, qu'ils n'effectuait naguère, en écriture d'aveugle, que jusqu'à un certain degré de complexité. Miracle ! Tous les calculs essayés se résolvaient avec une aisance, une rapidité, une sûreté merveilleuses. Même la division, cette irréductible forteresse, était aussi facile que les autres opérations.

Dès lors, le monde abstrait des chiffres fut sa véritable vie intérieure, son esprit s'y exerçait sans effort et avec joie. Les nombres qui naguère fuyaient vite de sa pensée, même quand il les parcourait du doigt, étaient devenus des hôtes peu pressés de partir. La construction mentale de leurs combinaisons selon le code arithmétique s'effectuait si aisément qu'il lui semblait que dès que son esprit y devenait attentif, un agile mouvement de pensée menait le jeu des nombres à l'aboutissement désiré.

Le calcul mental fut sa grande distraction, une sorte de sport, le sport

intellectuel d'un homme que les circonstances et sa cécité condamnaient à vivre presque tout le temps assis. Sport sans progrès véritable, car tout ce qu'il entreprenait se résolvait. Sa pratique du calcul ne fut pas à proprement parler une marche vers plus d'inpeccabilité et plus de facilité, elle fut l'exploration de l'étendue de ses capacités de calcul.

Pendant deux mois, il vécut son don dans l'allégresse, lui donnant comme matière les quatres règles, lesquelles pour cet homme quasi inculte représentaient la somme des mathématiques.

Et cependant qu'avait surgit du fond de ce psychisme fonctionnellement médiocre le don de calculer, il s'était opéré une amélioration d'ensemble. L'esprit jusqu'alors embrumé s'était tout entier éclairci. Cela se manifesta par un sentiment de plus d'aptitude à s'instruire et par le désir de s'instruire.

Cet attrait nouveau pour la culture intellectuelle et le désagrément du milieu l'incitèrent à demander son retour dans une Ecole. Il fit démarche sur démarche pour être envoyé dans une formation scolaire d'aveugles. Ce fut en vain. Son dossier le fixait pour toujours dans une sorte d'idiotie et le condamnait à vivre parmi les déchets d'un asile d'incurables.

Lassé de la répétition vaine de ses demandes, épouvanté à l'idée d'un long temps à passer au milieu d'épaves humaines, il pensa que l'important était de sortir de l'hospice et crut trouver une bonne manière d'y parvenir en se faisant passer pour fou. « Dans un asile d'aliénés, se dit-il, les médecins s'apercevront que ma folie est tout au moins douteuse. Ils s'occuperont de moi. Tôt ou tard j'arriverai à la liberté. »

Une horloge brisée, des menaces à ses compagnons, quelques gestes violents alertèrent la Direction de l'Hospice. L'Assistance publique réalisa ses vœux en le faisant interner en 1911 dans un Asile d'aliénés...

Cette histoire de L. Fleury n'est qu'une reproduction fidèle de ses dires. Fut-il vraiment simulateur de folie ? Ce collaborateur fréquent que nous nommons hasard vient de me fixer sur ce point.

Ayant terminé l'examen psychologique du cas de L. Fleury sur la foi qu'aucune étude n'en avait été faite, l'indication m'est venue qu'une étude de la mémoire tactile d'un calculateur aveugle-né avait parue dans la Revue *L'Encéphale* en juin 1912. Mon secrétaire m'apporte l'année 1912 de l'*Encéphale* exactement au moment où j'écris ces lignes et j'y trouve une étude du Dr Desruelles, médecin de l'asile d'aliénés d'Armentières, concernant la faculté de calcul de L. Fleury, alors âgé de 18 ans (1). La lecture de la courte étude du Dr Desruelles m'a beaucoup intéressé pour utile comparaison entre le Fleury de 18 ans et le Fleury de 34 ans, tant en ce qui concerne ses capacités et ses procédés de calcul que la valeur de sa mémoire.

(1) Un calculateur prodige, aveugle-né (contribution à l'étude de la mémoire tactile), par le Dr Desruelles, d'Armentières.



Voici ce que le Dr Desruelles écrivait en 1912 sur l'état mental de L. Fleury venant d'entrer à l'asile d'Armentières :

« En septembre dernier, entre à l'asile d'Armentières, dans le service de M. le Profr agrégé Raviart, un jeune aveugle de 18 ans, nommé Louis Fleury. A l'hospice de Saint-Venant, d'où il vient, il s'excitait fréquemment, se montrait difficile à diriger, et, depuis quelque temps, menaçait de mettre le feu. Il avait brisé une pendule sans aucun motif, dévissé un robinet, crevé des conduites d'eau avec un poinçon.

« A son arrivée à l'asile, Fleury est calme. Il nous raconte sa vie (ici un bref résumé de l'historique ci-dessus)...

« Lorsque nous l'examinons il répond volontiers aux questions qui lui sont posées. Il est bien orienté dans le lieu et le temps. Sa mémoire est bonne et il reconnait les faits qui ont motivé son internement. S'il s'est montré violent, c'est pour quitter l'hospice de Saint-Venant et pour entrer à nouveau dans une institution d'aveugles. Pendant qu'on l'interroge, il se dandine sur sa chaise, se balance, se frotte les mains sur sa veste : tics multiples.
Le globe oculaire gauche est atrophié, le globe droit l'est moins, mais la cornée est complètement opaque ; Fleury est totalement aveugle et cette cécité a été causée par une ophtalmie purulente des nouveaux-nés.

« Pendant la première quinzaine de son séjour, il nous confie qu'il compte beaucoup mieux que les autres. En effet, c'est avec une rapidité remarquable qu'il additionne, multiplie et divise. Il nous dit que s'ennuyant à ne rien faire, il passe son temps à compter. Très intéressé par cette aptitude au calcul mental, nous l'étudions plus spécialement. Il a un vif désir d'apprendre. Il se souvient avec fidélité des notions primaires qu'il a reçues à l'institution d'Arras, particulièrement de dates historiques (naissances et morts des rois, batailles, etc...). Pendant que nous l'interrogions, l'un de nous fit remarquer devant lui que le premier janvier devait se représenter le même jour de la semaine par périodes de sept ou huit ans, et qu'en faisant une correction pour les années bissextiles, on pouvait trouver une méthode permettant de calculer le jour de la semaine, une date étant donnée. Le lendemain, Fleury dit qu'il l'a imaginée et rapidement il nous donne le jour correspondant à une date que nous lui indiquons.

« Nous lui expliquons ce qu'est le carré d'un nombre, il comprend vite et calcule aussitôt des carrés de nombre de trois et quatre chiffres. Nous lui définissons également la racine carrée, sans lui indiquer la méthode d'extraction classique. En quelques jours, il extrait, sans erreur, des racines carrées de nombre de quatre chiffres et donne le reste. »

De ce qu'écrivait en 1912 le Dr Desruelles, retenons : 1° Que Fleury n'a pas été soigné à l'asile d'Armentières pour maladie mentale ; 2° Que sa puissance de calcul mental était si forte qu'il résolvait tout de suite les opérations auparavant ignorées qu'on lui faisait connaître ; 3° Qu'il trouvait spontanément des procédés simplificateurs du calcul mental.

Ayant examiné Fleury selon le programme qu'Alfred Binet avait employé à l'égard d'Inaudi, le Dr Desruelles consigna dans son article de l'Encéphale ses constatations sur la mémoire des chiffres de Fleury, son type tactile de mémoire, les caractéristiques et procédés de son calcul mental. A propos de ces aspects fonctionnels de la faculté spéciale de Fleury, j'utiliserai, pour comparaison, les indications de cette étude.



A 21 ans, devenu majeur et maître de lui, Fleury quitta l'asile d'Armentières.

Un impresario, vraisemblablement improvisé, offrit de lui faire gagner quelque argent par des représentations en public. Fleury se montra dans quelques villes de l'Est de la France. L'impresario connaissait mal son métier occasionnel. L'affaire ne rendit pas. On l'abandonna.

Ensuite, ce fut la guerre. Fleury, à Marseille et à Lyon, aida à l'instruction spéciale d'aveugles de guerre.

La guerre finie, un manager de meilleure envergure que le précédent s'entendit avec lui et le fit travailler en public un peu en France, un peu en Angleterre, puis aux Etats-Unis d'Amérique où il resta trois ans, donnant des séances dans les écoles, les théâtres, les cirques ambulants, etc...

Ce séjour lui fit apprendre la langue anglaise qu'il parle purement et bien, il lui permit aussi de compléter son instruction en diverses directions dans les limites de l'enseignement primaire supérieur. En mathématiques, il n'a pas poussé plus loin que l'arithmétique, n'en sentant pas l'utilité pratique.

Fleury m'a été récemment présenté. J'ai mis à l'épreuve son don de calculateur mental. Ayant assisté aux démonstrations publiques de deux calculateurs prodiges : Inaudi, toujours en activité dans le monde, et Romanof, dont je n'ai plus entendu parler, j'ai crû utile d'analyser le processus mental de Fleury et les éléments psychologiques de son don. Ce qui m'y a incité, ce fut surtout ceci : que Fleury est, dans la famille des grands calculateurs, d'un certain point de vue, un type rare, unique peut-être. Il se distingue des autres par les circonstances psycho-physiologiques de l'apparition de son don et aussi par la modalité de sa représentation mentale des nombres. Tous les grands calculateurs sur lesquels on a écrit ont été, selon Alfred Binet, dont la documentation historique sur ce point semble très bonne, des *visuels*, se représentant les chiffres comme écrits (1). Seul, Inaudi, semblait avoir échappé à cette règle, c'est un *auditif*, entendant le jeu des nombres. Fleury est une autre exception au type visuel, c'est tactilement, comme au bout de ses doigts, qu'il se représentent les chiffres et les nombres.

Epreuves de calcul mental.

Fleury croit que le clavier de son calcul mental n'est limité que par ce qu'il sait de mathématiques. Jusqu'à ce jour affirme-t-il, tous les genres d'opérations et de problèmes dont on lui a expliqué la nature, il les a résolus mentalement.

Quant aux opérations qu'il connaît, la limite de leur exten-

(1) Telle n'est pas l'opinion de D. Mitchell-Franck. L'étude de nombreux calculateurs lui a fait conclure que ceux qui ont commencé le calcul mental avant d'avoir appris les chiffres écrits, sont le plus souvent du type auditif-moteur. (Mathematical Prodigies. Américan journal of psychologie XVIII-I)



sion, en nombre de chiffres, est sa mémoire des chiffres ; on verra plus loin ce qu'elle est.

Dans les limites du calcul connu de lui, Fleury a un rendement différent selon les conditions dans lesquelles on le fait travailler. En public, il se donne pour but de montrer sa faculté de calculer mentalement, à une très grande vitesse : ce qui est interdit comme calcul mental à presque tout le monde. En privé, on conçoit aisément qu'il devienne capable de calculs plus étendus si l'élément vitesse n'est plus en compte. Je donnerai ci-dessous un spécimen d'une séance en public. Quant au calcul mental de difficulté accrue et effectué à l'aise, j'indiquerai son étendue à propos de l'examen de sa mémoire.

Comme séance type de calcul mental en public, je vais citer celle qui eut lieu à l'Institut Métapsychique le 2 novembre 1927, devant 15 personnes environ.

M. Sainte-Lague, docteur es-sciences, agrégé de mathématiques, y eut pour ainsi dire rôle d'examinateur. Chez lui, avant séance, à l'aide d'un calendrier perpétuel, il avait préparé une liste des jours de semaine de dates. En outre il apporta un livre de tables de calculs, mettant à la fois sous ses yeux les énoncés et les résultats des opérations à proposer. Si je signale cela, c'est parce ce fut la cause, pendant une heure, d'un travail sans répit pour Fleury. Dès une réponse fournie, un autre calcul était aussitôt demandé. Aux propositions qui lui furent faites de se reposer, Fleury répondit qu'il n'éprouvait aucun sentiment de fatigue. La séance cessa du fait des assistants.

Je fus le chronométreur des temps de calculs.

Les énoncés d'opérations ont toujours été donnés oralement, à une cadence de lecture ordinaire, et une seule fois, sauf rares exceptions. Fleury répétait une fois chaque énoncé, pour bonne entente sur les nombres. Enoncés et répétitions suivaient immédiatement, de sorte que le travail de calcul mental ne pouvait guère commencer (sauf pour les extractions de racines, avec certains procédés) que dès répétition finie.

Voici une partie des calculs effectués dans cette séance. Elle suffira à donner une idée du genre et de la durée des calculs.

Questions posées	Réponses	Temps de durée du calcul mental
—	—	—
Addition		
452+563+678+598+489+231 .	3.001	2 secondes
Soustraction		
78.032 — 65.498	12.534	3 secondes
Multiplications		
553 × 88	48.664	2 secondes
959 × 91	87.269	15 »
755 × 275	207.625	15 »
649 × 367	238.183	10 »

Questions posées	Réponses	Temps de durée du calcul mental
Divisions		
4.830 : 39	123 Reste 33	15 secondes
6.011 : 41	146 » 25	12 »
5.364 : 43	124 » 32	4 »
20.700 : 48	431 » 12	3 »
17.403 : 51	341 » 12	10 »
Puissances		
2.578^2	6.646.084	12 secondes
5.287^2	27.952.369	10 »
3.875^2	15.015.625	10 »
489^3	116.930.169	35 »
94^4	78.074.896	15 »
43^4	3.418.801	14 »
89^5	5.584.059.449	1 minute 20 »
3^{15}	14.348.907	25 »
2^{20}	1.048.576	20 »
2^{30}	1.073.741.824	40 »
Racines avec restes (1)		
$\sqrt[2]{69.000}$	262 Reste 356	20 secondes
$\sqrt[2]{13.250}$	115 » 25	4 »
$\sqrt[2]{32.100}$	179 » 59	10 »
$\sqrt[2]{230.453}$	480 » 53	15 »
$\sqrt[2]{222.796}$	472 » 12	12 »
$\sqrt[2]{209.763}$	457 » 914	30 »
$\sqrt[3]{456.609}$	77 » 76	13 »
$\sqrt[3]{227.003}$	61 » 22	15 »
$\sqrt[5]{1.935.752.415}$	72 » 834.783	3 minutes 10 »

Problème. — M. Sainte-Lagüe fournit le total d'un nombre porté au cube et d'un autre nombre de quatre chiffres.

M. Fleury doit dire : 1° Quel nombre a été porté au cube ?
2° Quel nombre a été ajouté à ce cube ?

Nombre donné	Réponses	Temps de durée du calcul mental
707.353.209	$891^3 + 5.238$	28 secondes
211.717.440	$596^3 + 8.704$	25 »

(1) Il trouve les racines parfaites indignes d'intérêt parce que trop faciles.

Problème. — M. Sainte-Lagüe fournit un nombre quelconque que M. Fleury doit décomposer en quatre nombres carrés parfaits :

Nombre donné	1re Réponse	Temps de calcul
—	—	—
6.137	5.476 carré de 74	
	400 » 20	
	225 » 15	
	36 » 6	
	6.137	.. 2 minutes 10 secondes

Puis, M. Fleury fournit successivement deux autres réponses :

	6.084 carré de 78	
	36 » 6	
	16 » 4	
	1 » 1	
	6.137	.... 10 secondes
	5.776 carré de 75	
	225 » 15	
	100 » 10	
	36 » 6	
	6.137	... 1 minute 20 secondes

Problème. - Sur énoncé d'une date, dire le jour de la semaine, que la date soit passée ou future, du calendrier Grégorien ou du calendrier Julien (avant 1582).

M. Sainte-Lagüe a préparé chez lui, sur calendrier perpétuel, les solutions ; de sorte que questions et réponses se succèdent sans arrêt.

Questions	Réponses	Temps de calcul mental
—	—	—
30 octobre 938	Mardi.	
21 février 784	Samedi.	
18 juin 1521... 1re réponse	Mercredi M. Ste-L. dit « erreur ».	
2e réponse	Mardi. Durée de rectification : 2 secondes	
19 janvier 1789	Lundi.	
3 décembre 1247	Mardi.	
11 avril 632	Samedi.	
25 février 193	Dimanche	
8 juillet 283	Dimanche	5 secondes
22 avril 364	Jeudi	15 »
13 août 1911	Dimanche	1 » (1)
14 septembre 421	Mercredi	12 »
24 novembre 542	Lundi	6 »
5 janvier 1656	Mercredi	12 »
19 septembre 139	Vendredi	4 »

(1) Pour les dates contemporaines la réponse semble suivre immédiatement la question. Pour les dates anciennes, surtout avant 1582, changement de calendrier, le calcul exige quelques secondes.

Dans son article de l'*Encéphale*, le Dr Desruelles a publié un tableau des calculs et des vitesses de Fleury en 1911. Comme il se servit des mêmes nombres que A. Binet avait donnés en travail à Inaudi, il put, en outre, comparer la vitesse mentale des deux calculateurs.

Fleury se montrait plus rapide qu'Inaudi dans les calculs sur petits nombres, mais Inaudi l'emportait de vitesse, de quelques secondes, dans les calculs sur grands nombres, pour lesquels sa mémoire exceptionnelle des chiffres le favorisait.

Si, de mon côté, je compare le Fleury de 1927 à celui de 1911, quant à la rapidité et à la complexité des calculs, je constate que *la vitesse* est restée sensiblement la même pour des opérations de même nature et de même nombre de chiffres.

En ce qui concerne l'*extension du calcul mental*, les tableaux publiés par le Dr Desruelles ne permettent pas de comparaison, ses essais ayant été poussés peu loin, sans mention qu'ils traduisent les limites de la capacité de calculer de Fleury. Le Dr Desruelles ne parle d'aucun essai de mise en puissance d'un nombre, alors que Fleury nous a donné, sans jamais d'erreur, des puissances de n^2 jusqu'à n^{30}, et nous n'avons pas encore essayé de le pousser plus loin. Les plus complexes parmi les extractions de racines citées en exemple par le Dr Desruelles étaient $\sqrt{4.920}$ et $\sqrt[3]{5.644}$, alors que Fleury nous a résolu avec aisance $\sqrt[5]{1.935\ 752\ 415}$, racine avec reste, et qu'il m'avait fourni antérieurement en 30 secondes des $\sqrt[7]{}$ de trois chiffres. Quant au calcul du jour de semaine d'une date, le Dr Desruelles n'a mis Fleury à l'essai que sur les années 1908-1911 ; les réponses furent données dans un délai allant de une à huit secondes. Or, le tableau cidessus a montré Fleury aux prises avec des dates disséminées dans toute l'ère chrétienne ; ses réponses varièrent en vitesse de l'immédiat à 15 secondes.

L'exercice a-t-il développé les capacités de calcul de Fleury ? Il est difficile d'en juger. Fleury affirme qu'à 18 ans il eut résolu les mêmes opérations que maintenant si on les lui avait demandées. Sa conviction est que sa faculté fondamentale de calcul a été sans progrès. Toutefois l'exercice et certaines constatations lui ont permis de perfectionner quelques-uns des procédés simplificateurs du calcul qu'il avait précédemment trouvés, et il s'est fourni de repères favorisant sa jonglerie avec les nombres. Mais ces quelques améliorations de la technique ne concernent que certaines sortes d'opérations et pas toutes, et elles n'ont amélioré que la vitesse.

La mise à l'épreuve de Fleury dans un certain nombre de séances rend évident que la *vitesse* du calcul mental est une des caractéristiques principales de son don. Dès qu'il met son esprit sur une opération, il déclanche immédiatement une sorte de course accélérée vers la solution du problème, travail agile qui s'effectue sans effort, sauf quand les nombres employés sont aux limites de sa mémoire. Si, pour des opérations de

même difficulté apparente, il varie dans le temps de l'effectuation, cela tient à ce que les nombres se prêtent plus ou moins bien à l'emploi de ses procédés simplificateurs du calcul mental, procédés que j'exposerai plus loin.

Tant qu'on laisse Fleury en deçà des frontières de sa capacité de se souvenir des nombres, l'aisance et le manque d'efforts rendent le calcul quasi-impeccable. Quand il lui arrive, chose très rare, de commettre une erreur, elle est généralement due à sa précipitation, pour faire vite, à partir en travail avant de s'être bien assuré que les nombres enregistrés sont conformes à ceux dictés. A part quelques très rares et insignifiantes erreurs, son calcul mental est d'une sûreté impressionnante.

De plus Fleury est véritablement *infatigable*, et ceci est un autre aspect de son don. Dans un essai sur ses possibilités de calcul mental en étendue, je lui ai fourni l'énoncé d'une multiplication dont le produit devait être de l'ordre des quintillons. L'ampleur et la quantité des nombres à mouvoir et à retenir lui fut un labeur considérable. Commencé à 16 heures, le calcul continuait encore à 23 heures. Pendant sept heures de temps il calcula mentalement sans répit. A 23 heures il me fournit le commencement exact de la solution : 79 quintillons, 409 quatrillons... me demandant encore un peu de temps pour pouvoir me donner la suite. « Arrêtez-vous, lui dis-je, vous devez être épuisé ». — « Non, je ne me sens pas la moindre fatigue, je regrette seulement de vous avoir pris trois ou quatre heures de temps ». Fleury fut étonné d'avoir calculé sept heures et eut dépit de n'avoir pu dans une séance résoudre la gigantesque opération. « C'est la mémoire qui en est cause, me dit-il. Quand je travaille sur des grands nombres je suis obligé à beaucoup de recommencements ».

Sa puissance à calculer est à son maximum quand il a l'estomac vide. Dans les deux heures qui suivent un repas, le calcul est laborieux et sujet à erreurs. Quelques petits verres d'alcool amoindrissent sa faculté jusqu'à éclipse totale, ses autres moyens psychiques restant intacts.

Sa mémoire.

On serait enclin à croire, surtout si on a lu ce qui a été écrit sur les calculateurs prodiges, qu'une puissance de calcul mental de l'importance de celle de Fleury nécessite une prodigieuse mémoire des nombres.

Cette mémoire exceptionnelle fut, en effet, constatée chez la plupart des grands calculateurs mentaux. Le record fut détenu par l'Allemand Zacharias Dase qui, selon Gauss, était parvenu à multiplier mentalement l'un par l'autre deux nombres de 100 chiffres chacun. On avait déjà cité le cas de Jedédiah Buxton capable de multiplications de nombres de 42 chiffres.

Nous disposons d'une base de comparaison toute récente en nous reportant à l'étude d'Inaudy par le Dr A. Binet. Binet a constaté qu'Inaudi est capable de retenir après une seule audition de chiffres isolés, à raison

de deux à la seconde, 42 chiffres, alors que la moyenne est 7. En quatre minutes, la répétition de l'énoncé lui permet d'en retenir 57. En douze minutes : 107. Cela pour la capacité d'acquisition. Quant au pouvoir de rappel (que Binet appelle « étendue de la mémoire ») Inaudi a pu, après dix-huit heures et en toute ignorance que cela lui serait demandé, reproduire 230 chiffres d'une séance de la veille.

Fleury a, dans l'ensemble, une bonne mémoire. Il retient assez vite tout ce qu'il apprend et le retient pour longtemps. Mais la mise à l'épreuve de sa mémoire des chiffres et des nombres réserve une surprise. Voici un résumé, suffisamment indicatif, des essais effectués :

I. — *Chiffres séparés dictés une seule fois, à la cadence de deux à la seconde.* (*Mémoire moyenne = répétition de sept chiffres*) :

Chiffres dictés	Réponses
5.7.8.1.6.9	Exact.
9.3.1.7.9.7.4.8	»
2.5.8.9.(3).6.5.2.7	Le 3 est changé de place (1).
4.(1).5.8.2.7.(6) 3.9	Le 1 et le 6 sont oubliés.
1.9.2.5.(7).(8).4.3.2.7	Le 7 et le 8 sont oubliés.
7.6.2.1.8.3.5.4.7.9.6	7....3.5.4.7.9.6.
etc.....	

Au delà de 8 chiffres, il y a erreur de rappel. A partir de 10 chiffres, de grosses lacunes apparaissent, sans exception.

II. — *Essai comparatif de mémoire de lettres séparées :*
Cet essai a montré que Fleury retient autant de lettres que de chiffres.

III. — *Essai de mémoire des nombres :*
Mémoire moyenne = Nombres de 9 à 10 chiffres.

Dictée	Réponses
13.769.685......................	Exact.
865.627.111......................	»
9.917.525.213......................	»
252.263.712.625......................	252.(7)63.(2)12.625.
1.368.972.625.413......................	1.(9)68..oublié..625.413.
Demande : Quel a été le nombre de l'avant dernier essai (3 minutes auparavant) ?	252 milliards...?...?...
Dictée : 127.212.829.717.828.223.........	?..?..?..?..?..?.28.223.

2me Dictée du même nombre .. 127 quatrillons 212.....717.828.223.

Une minute après, sur demande de redire le même nombre sans nouvelle dictée....... 127 quatrillons ....717.828.223.

(1) Les chiffres entre parenthèses sont ceux à l'égard desquels il y a eu erreur.

IV. — *Mémoires des nombres calculés :*

Questions	Réponses
$\sqrt[2]{8.892.324}$	2.982..... 12 secondes.
Dès réponse donnée : « De quel nombre avez-vous extrait la racine ?	8.89(3).324.
Dix minutes plus tard, et après un calcul intercalaire. « Redites le nombre dont vous avez extrait une racine avant le dernier calcul ? »	Fleury s'efforce et dit : « Je ne trouve plus, mais je me souviens du résultat : 2.9(00).

Je me borne à ces quelques citations d'épreuves qui donnent une suffisante idée de la mémoire des chiffres et des nombres de Fleury. Le Dr Desruelles l'avait estimée inférieure à celle d'Inaudi, mais supérieure à la moyenne. Cela tient à ce qu'il a sous côté la mémoire moyenne. En réalité, Fleury, soumis aux genres d'épreuves ci-dessus par lesquelles le Dr Binet avait examiné Inaudi, a une *mémoire moyenne des chiffres*, rien de plus.

Toutefois, il ne faut pas attribuer à cette sorte d'évaluation de la mémoire une qualité de mesure qu'elle n'a pas. Tout au plus, peut-elle donner une notion comparative entre l'énorme mémoire des chiffres d'Inaudi et celle de Fleury. Mais il y a lieu de distinguer entre une répétition de « perroquet » et l'esprit en travail vers un but. La mémoire de Fleury n'est plus la même quand, au lieu de lui demander de répéter en écho des chiffres et des nombres, c'est un calcul qu'on sollicite sur énoncé de nombres. Alors, tout le psychisme entre en jeu, en vue d'un résultat, par tous les moyens dont il dispose.

Quand il fixe dans son souvenir les nombres d'une opération à faire, Fleury ne se distingue pas encore de la moyenne des hommes, mais il s'en sépare aussitôt que le travail mental commence. Dynamisée par le jeu global du psychisme, sa mémoire participe à l'hyper-fonctionnement électif des autres fonctions du psychisme : attention, intelligence, etc... La quantité des chiffres qui s'affrontent, se comparent, se conditionnent et se conservent est hors de proportion avec celle signalée par les tests d'épreuves. Faire une analyse psychologique, c'est désintégrer un aspect fonctionnel du psychisme en travail, c'est examiner une partie indépendamment du tout et, dans le cas présent, ce serait évaluer les qualités d'une modalité de l'esprit en dehors de l'application spéciale où elle possède exclusivement son maximum de valeur. Le cas Fleury, de même qu'une grande diversité d'autres cas, met dans une singulière évidence la prècarité de l'analyse psychologique.

Le Psychisme de Fleury en travail de calcul mental.

I. *Sa représentation mentale.* — Quand il calcule mentalement, Fleury a la sensation de toucher du doigt les chiffres comme les autres calculateurs prodiges les voient, les prononcent ou les entendent.

A. Binet a expliqué qu'Inaudi était le seul du type auditif parmi les grands calculateurs parce que, n'ayant appris à lire et à écrire qu'à l'âge de vingt ans, il n'avait pu à six ans, époque des premières manifestations de son don, avoir la représentation mentale des chiffres que sous le mode sensoriel par lequel ils entraient dans son esprit : les sons.

Aveugle de naissance, Fleury ne pouvait pas être un visuel. S'il devint tactile plutôt qu'auditif c'est que sa faculté exceptionnelle de calcul mental n'est apparue qu'après qu'il eut acquis la connaissance graphique des chiffres pour aveugles.

Quinze années et tout ce qu'elles ont apporté de nouveau dans son esprit n'ont rien changé ni rien ajouté à la représentation mentale du calcul chez Fleury. Les lignes ci-dessous, écrites en 1912 par le Dr Desruelles, traduisent l'état des choses d'aujourd'hui.

« Il nous dit que, lorsqu'il calcule il se représente l'appareil Braille (1) (composé de carrés de plomb) qu'il compte sur ses doigts, et, en effet, son attitude s'explique par ses déclarations. Lorsqu'il fait une opération ses doigts remuent avec une extrême rapidité. Avec la main droite il tient les doigts de la main gauche les uns après les autres, l'un représente les centaines, un autre les dizaines, un troisième les unités. Fébrilement, il promène les doigts sur le bord de sa veste, et il est curieux de le voir suppléer à ses images tactiles par des sensations qui correspondent à celles qu'il aurait en touchant ses cubes.

Toute son attention est fixée aux mouvements de ses doigts et aux souvenirs éveillés et avivés par les sensations qu'il a en les touchant. Il semble donc bien que ce sont les images tactiles qui dominent pendant ces opérations et que sa mémoire est à type tactyle prépondérant. »

II. *Ses procédés de calcul mental.* — Comme tous les calculateurs prodiges Fleury a trouvé vite et aisément des procédés simplificateurs du calcul mental, par nécessité de soulager sa mémoire. Cette disposition à inventer pour son propre compte des techniques est un des aspects du don des grands calculateurs. Inévitablement, Fleury devait imaginer des procédés de calcul déjà employés par tel ou tel autre, le nombre des procédés imaginables étant restreint. Mais il affirme n'avoir emprunté aucun procédé à personne, son esprit lui ayant fait tout de suite trouver ceux dont il avait besoin. Le seul apport d'autrui a été l'indication de l'existence des opérations qu'il ignorait.

A l'aide d'exemples, je vais exposer les procédés simplificateurs qu'il s'est donné.

(1) Il s'agit évidemment ici de l'appareil appelé cubarithme qui est dû non à Braille, mais à MM. Oury, Mattei et Emile Martin, et dans lequel les chiffres sont représentés au moyen de petits cubes. (Note du Dr Desruelles).



Dans l'*addition*, la *soustraction* et la *multiplication*, il travaille les nombres en les décomposant et en commençant par les grands nombres.

Exemple : Addition :	825 + 535 + 770 + 428		
1re étape :	800 + 500 + 700 + 400	=	2.400
2e étape :	20 + 30 + 70 + 20	=	140
3e étape :	5 + 5 + 0 + 8	=	18
			2.558

C'est maintenant le moment de dire, et cela vaudra pour toutes les sortes d'opérations mentales ci-après, que Fleury en travail cherche à faire une économie de mémoire, donc à oublier l'inutile. C'est ainsi que, dès la première étape franchie, il oublie, dans l'exemple ci-dessus, les nombres initiaux et se souvient de : 20, 30, 70, 20 et 2.240, et qu'à la fin de la deuxième étape il reste seulement dans sa mémoire : 2.540, 5, 5, 8, qu'il n'a plus qu'à additionner.

Sa mémoire s'ajuste au nécessaire à retenir, cela explique sa fréquente impuissance à se rappeler les données initiales des problèmes quand les calculs sont terminés.

Son principe d'économie de travail est donc : éliminer l'inutile, retenir seulement le nécessaire.

La *Multiplication* s'exécute suivant un procédé analogue à celui de l'addition et de la soustraction dont je ne parle pas.

Exemple : 8.420 × 5.600
1re étape : 8 420 × 1.000 = 8.420.000
8 420.000 × 5 = 42.100.000
(A retenir : 8.420 × 600, et, pour addition finale, 42 100.000)
2e étape : 8.420 × 100 = 842.000
842 000 × 6 = 5.052.000
3e étape : 42.100.000 + 5.052.000 = 47.152.000

Dans la *division*, Fleury cherche combien de fois le diviseur est contenu dans le dividende. Il procède par approximations. Et ici, comme dans les calculs ci-dessus, son procédé consiste à supprimer les retenues qui compliquent à l'ordinaire le travail mental.

Exemple :	4.835 : 23	
1er essai :	23 × 100 = 2.300	
2e » :	23 × 200 = 4 600	(à retenir : 200)
	Il reste 4.835 — 4.600 = 235	
3e » :	23 × 10 = 230	(à retenir : 10)
	Il reste 235 — 230 = 5	210
Réponse :	210, reste 5.	

Fleury résoud les *puissances* par une série de multiplications faites chacune suivant la manière ci-dessus exposée.

Exemple : 125^4
1re étape : 125 × 125 = 15.625
2e étape : 15.625 (125^2) × 15.625 = 244.140.625

Pour les puissances, le procédé simplificateur de Fleury n'est donc autre que celui qu'il emploie pour les multiplications. Il y ajoute, quand il s'agit des n^4, n^8, n^{16}, etc., le racourcissement que permet pour n^4 la multiplication du carré par lui-même, etc.

Si de tels procédés simplifient quelque peu le travail mental de Fleury, on se rend compte qu'il serait d'un bien petit secours au commun des hommes.

Fleury ne résoud pas les *extractions de racines* par l'ordinaire procédé arithmétique, mais par des essais de nombres portés à la puissance indiquée. Ce sont des multiplications qui lui font trouver racine et reste.

Exemple : $\sqrt[2]{1.526}$		
Essai de 30^2 =	900	Nombre trop petit
» 33^2 =	1.089	»
» 37^2 =	1.369	»
» 40^2 =	1.600	Nombre trop fort
» 39^2 =	1.521	
Réponse : 39 reste 5.		

Il est évident que la pratique du calcul mental facilite ce genre de calcul, en faisant connaître le nombre de chiffres d'une racine par rapport à la quantité de chiffres d'un nombre, et aussi en suggérant la racine d'essai la plus proche.

Fleury procède de la même manière pour l'extraction de toutes les racines. Une $\sqrt[10]{n}$, par exemple, sera l'objet d'une succession d'essais de nombres portés à leur dixième puissance, ce qui implique un calcul considérable.

Dans la première séance d'épreuves que je fis avec Fleury, voici la vitesse, chronométrée avec précision, de quatre extractions de racines :

Racines sans reste :

$\sqrt[3]{17.566}$	Rep. 26	Temps de calcul :		1"
$\sqrt[3]{474.552}$	Rep. 78	»	»	2"

Racines avec reste :

$\sqrt[5]{1.804.297.350}$	Rep. : 11, reste 67.999	»	»	2'50"
$\sqrt[7]{678}$	Rep. : 2,550	»	»	30"

La décomposition d'un nombre en quatre nombres carrés parfaits est une application du procédé employé pour les racines.

Exemple : 12.315 à décomposer en 4 nombres carrés parfaits.

1er étape : trouver un nombre carré assez rapproché 12.315 :

Essai de 100^2 = 10.000, trop loin

» 110^2 = 12.100

Fleury garde 12.100, carré de 110.

2e étape : il reste 215 à décomposer en 3 carrés.

Fleury essaye une racine à porter à un carré non loin de 215, pour trouver le deuxième nombre et n'avoir ensuite qu'à diviser le reste en deux autres carrés. Mais il s'aperçoit que ce reste ne permet pas deux carrés parfaits, il abandonne.

Deuxième tentative :

Fleury prend un nombre de trois chiffres inférieur à 110, soit 105.

1re étape : essai de $105^2 = 11.025$	
Il garde................	11.025 carré de 105
Il reste 1.290, nombre dans lequel il doit trouver 3 carrés.	
2e étape : essai de $35^2 = 1.225$	
Il garde................	1.225 carré de 35
3e étape : essai de $7^2 = 49$	
Il garde.................	49 carré de 7
parce que le reste 16 est 4^2	16 » 4
Et il annonce = 11.025, 1.225, 49, 16	12.215

C'est avec ce procédé, il n'en a d'ailleurs pas d'autre, qu'il a obtenu dans la séance du 2 novembre 1927 la décomposition du nombre 6.137 en trois jeux de quatre nombres carrés, donc essai d'au moins douze racines dans un temps total de 3 minutes 40 secondes, le deuxième mode de décomposition ayant demandé 10 secondes (1).

Rien ne donne mieux une idée de la rapidité du calcul mental d'un grand calculateur que la *détermination du jour de semaine d'une date*.

Je ne sais pas comment procèdent Romanof et Inaudi que j'ai vus répondre aux questions de cette sorte toujours impeccablement et quasi immédiatement quand il s'agissait, ce qui est l'ordinaire, de dates modernes. Mais Fleury m'a confié ses procédés, avec autorisation de les faire connaître, et l'on verra quelle puissance de calcul mental leur emploi suppose.

Quand, à l'Asile d'Armentières, on lui eut signalé ce genre de problème, et qu'on lui eut indiqué l'importance, comme repère, du jour du 1er janvier de l'année en cours, Fleury effectua aussitôt les calculs mais dans un temps relativement long. Une nuit qu'il ne dormait pas, il fit une première découverte qui déjà lui rendit ce genre d'opération beaucoup plus

(1) Dans la grande Encyclopédie, à l'article Calcul mental, M. H. Laurent écrit : « J'ai connu, et j'ai malheureusement perdu la trace d'un jeune anglais, nommé Winckler, auquel j'ai vu faire de tête des calculs prodigieux : à quinze jours de distance, il a pu énoncer dans l'ordre où on les lui avait lus (deux fois) cinq mille chiffres. Dans une séance à laquelle assistaient l'arithmologue Lebesgue et l'abbé Moigno, je lui ai proposé de décomposer en quatre carrés un nombre de cinq chiffres ; au bout de trois minutes, il m'a donné plusieurs solutions de la question. Lebesgue a avoué qu'il lui aurait fallu *quinze jours* pour arriver à ce résultat. »

Cette citation n'a qu'un seul but : montrer l'ingénieuse simplicité inventive d'un grand calculateur « de don » et l'absence de génie simplificateur chez un arithmologue et aussi chez un mathématicien, puisque l'auteur de l'article, M. H. Laurent, est un mathématicien distingué. Avec le procédé de Fleury, n'importe qui, plume à la main, peut décomposer un nombre de cinq chiffres en quatre nombres carrés dans un temps allant de deux à dix minutes.

rapide : il trouva le rapport qu'il y a entre les jours de la première semaine de janvier et le premier jour de chaque mois dans la même année. Puis il découvrit d'autres repères. Et de l'ensemble des rapports et repères trouvés, il lui vint la possibilité d'effectuer très vite et sans erreurs le calcul du jour de semaine de n'importe quelle date de l'ère chrétienne, dans le passé et dans l'avenir.

Voici un bref énoncé du stock de repères qu'il a trouvés :

Savoir, quand il s'agit d'une date avant 1582 (calendrier Julien), que le 1er janvier 1582 était un *lundi*.

Savoir, quand il s'agit d'une date postérieure à 1582 (calendrier Grégorien), quel est le jour de semaine du 1er janvier de l'année dans laquelle on se trouve (Ex. : 1er janvier 1927 : *samedi*).

Savoir que le premier jour des onze autres mois de l'année correspond à tel ou tel jour de la première semaine de janvier.

Savoir la nécessité des correctifs suivants : 1° décalage d'un jour, en augmentation, pour les mois des années bissextiles, moins février. 2° En raison du décalage d'un jour dans les années bissextiles, effectuer, pour le calendrier Grégorien, une diminution de 12 jours tous les 20 ans, ou de 61 jours tous les cent ans, une date devant tomber le même jour tous les sept ans. 3° Pour le calendrier Julien, diminuer de 12 jours tous les 20 ans et de 62 jours tous les 100 ans.

Les deux exemples ci-dessous vont montrer comment Fleury utilise ces repères. Je les ai choisis parmi les questions posées et résolues dans la séance du 2 novembre 1927 (compte-rendu page 401) portant sur des dates l'une avant, l'autre après 1582.

I. — **Question posée :** *Quel était le jour de semaine du 13 Août 1911 ?*

Processus de calcul au ralenti :

Base de départ : le 1er Janvier 1927 est un *Samedi.*

1re etape : Arriver à déterminer le jour du 1er Janvier 1911.

Etant donné les 16 années d'écart entre 1927 et 1911, se reporter à 20 ans en arrière, soit à 1907 et diminuer de 12 jours pour trouver le 1er Janvier 1907, ce qui donne *Mardi.*

Et comme chaque année nouvelle entraîne un décalage en augmentant d'un jour (sauf pour années bissextiles : 2 jours) il s'en suit :

1er Janvier 1908 — Mercredi.
1er Janvier 1911 — Vendredi (2 jours pour 1908 bissextile).
1er Janvier 1910 — Samedi.
1er Janvier 1911 — *Dimanche.*

2e étape : Savoir quel jour de semaine était le 1er Août 1911.

Règle : le 1er Août d'une année tombe le même jour que le 3 Janvier quand l'année n'est pas bissextile, et le 4 Janvier quand elle est bissextile.

Donc : 1er Janvier 1911 — Dimanche.
3 Janvier » — Mardi.
1er Août » — Mardi.



3e étape : Déterminer le jour de semaine du 13 Août 1911.

1er Août 1911 — Mardi.
15 » » — Mardi.
13 » » — Dimanche.

Procédé dont l'exécution accélérée a permis à Fleury de répondre : *Dimanche,* en *une seconde.*

II. - **Question posée :** *Le jour de semaine du 19 Septembre 139 ?*

Processus du calcul au ralenti :

Base de départ ; le 1er Janvier 1582 est un *Lundi.*

1re étape : Outre la connaissance des repères déjà cités, Fleury sait, pour l'avoir trouvé, qu'une date tombe le même jour de la semaine, dans le calendrier Julien, tous les 28 ans.

Cela lui permet de remonter tout d'un coup 1.400 ans de temps (1.400 étant divisible par 28).

D'où 1582 — 1400 = année 182.

1 r Janvier 182 = *Lundi.*

2e étape : trouver le jour de semaine du 1er Janvier 180, distant de deux fois 20 années de l'année 140.

1er Janvier 182 = Lundi.
1er » 181 = Dimanche.
1er » 180 = Vendredi (diminution de deux jours pour bissextilité).

3e étape : Trouver le jour de semaine du 1er Janvier de l'an 140.

De 180 à 160 = deux fois 20 ans, donc diminution de deux fois 12 jours, ce qui donne 1er Janvier 140 = Jeudi.

4e étape : Trouver le jour de semaine du 1er Janvier 139.

Ce jour est d'un jour avant le 1er Janvier 140, donc : *Mercredi.*

5e étape : trouver le jour du 1er Septembre 139.

Notion : le 1er Septembre d'une année tombe toujours le même jour de semaine que le 6 Janvier, sauf dans les années bissextiles où il tombe le même jour que le 7.

Donc : 1er Septembre = Lundi.

6e étape : 1er Septembre = Lundi.
15 Septembre = Lundi.
17 Septembre = Mercredi.

Réponse : 19 Septembre 139 = *Vendredi.*

Fourni par Fleury en 4 secondes.

III. *Autres aspects fonctionnels du psychisme de M. Fleury en travail de calcul mental.* — Les procédés simplificateurs du calcul que Fleury s'est donnés sont d'une incontestable efficacité pour décharger sa mémoire et aller vite au but, mais il est bien certain que le seul emploi de tels procédés ne rendrait pas quelqu'un capable de calculs mentaux d'une certaine complexité.

Outre ces techniques simplificatrices, il est évident que la pratique du calcul mental, même si elle n'a pas, comme le dit Fleury, développé sa propriété, elle a certainement meublé son esprit de souvenirs des nombres

fréquemment retrouvés. Il est vraisemblable aussi que l'exercice mental du calcul a créé une facilité d'organisation des chiffres et des nombres que la subconscience, cette élaboratrice ultra-rapide de la connaissance, met à profit, faisant surgir sans cesse sur l'écran de la conscience les nombres utiles, ce qui réduit considérablement l'aléa des essais. Peut-être, malgré que cela ne soit pas perçu par les grands calculateurs s'examinant penser, est-ce dans une étroite collaboration particulièrement intense entre les plans fonctionnels conscients et subconscients de l'esprit que réside la cause principale de leur don ? Fleury affirme que tout son travail mental, quand il calcule, est un acte de volonté et de pleine conscience. On peut dire que l'apparence serait pour lui exactement la même si les détails de ses calculs se succédaient introduits l'un après l'autre dans la conscience à la suite d'un rapide travail hors l'attention. Chacun de nous n'est-il pas assuré d'organiser ses jugements, ses idées, en toute conscience, alors qu'une grande partie de notre travail mental attentif consiste à faire un triage dans les idées toutes faites venues du fond de l'esprit, à éliminer les unes, à retenir les autres pour retouches ou parachèvement.

Rien n'est plus difficile que de faire, dans l'examen du travail ordinaire de l'esprit, la discrimination dans les apports de ce que nous appelons la conscience ou la subconscience, parce qu'ils ne diffèrent que par la présence ou l'absence du sentiment d'attention. Pour le travail mental si rapide des grands calculateurs l'évaluation des rôles respectifs des divers plans fonctionnels de l'esprit est tout au moins d'une égale difficulté. D'ailleurs ces considérations sont ici superflues. Nous aurons occasion, plus loin, de retrouver cet aspect psychologique du travail mental dans des conditions plus favorables à sa mise en lumière.

Ce qu'il importe tout de suite de préciser, c'est que, pour Fleury, les procédés simplificateurs du calcul, de même que les facilitations et les apports divers de la pratique, ne fournissent aucune explication de sa propriété ; c'est du postérieur à la survenue du don, du surajouté.

Ce don, on l'a vu, est apparu soudain à la suite d'un choc émotif, contrastant avec une exceptionnelle faiblesse dans la même branche de l'activité intellectuelle : le calcul en général, le calcul mental en particulier. Et quand on tourne autour de cette faculté pour en scruter les aspects, on constate qu'elle est faite de multiples qualités du psychisme poussées à un degré exceptionnel, toutes concurrentes au même but. Ordinaire pour les autres branches de l'acquisition du savoir, le psychisme de Fleury prend tout de suite des pouvoirs spéciaux dès qu'il s'agit de calcul. Aussitôt, sa représentation mentale se montre puissante, sa mémoire s'amplifie, son attention devient inébranlable, il ne connaît plus la fatigue, son intelligence évolue avec maîtrise dans le jeu fugitif des nombres et, comme d'instinct, découvre les techniques utiles. Et, cependant que le processus mental s'accomplit à vertigineuse allure, un sentiment de satisfaction ou de malaise informe le calculateur qu'il est dans le vrai ou dans l'erreur. En somme, dans le calcul mental, le psychisme de Fleury possède à un

degré exceptionnel des qualités qu'il n'a pour d'autres choses qu'à un degré moyen.

Si l'on analyse le cas Fleury avec avec le seul acquis de la psychologie classique, et qu'on ne fasse pas entrer en compte le surgissement soudain d'un don rare de calcul dans un psychisme qui en était exceptionnellement dépourvu, on peut en toute sincérité se croire devant du facilement explicable. C'est, se dit-on, la simple exagération de la capacité de calcul mental existant à degrés divers chez tous les hommes ; un choc émotif, en exaltant la mémoire, l'intelligence et quelques autres propriétés fonctionnelles de l'esprit, en secouant un psychisme engourdi, en stimulant quelques secrétions endocriniennes, et par répercussion le cerveau, a donné une soudaine ampleur à une propriété en germe chez tous les individus.

Il est évident qu'une telle explication n'éclaire en rien l'électivité pour le calcul mental. Elle est toutefois de nature à satisfaire un grand nombre de personnes qui ne connaissent la psychologie que dans ses limites classiques.

Pour ceux qui ne se contentent pas des explications de surface et qui tiennent à solidariser le cas Fleury avec celui de tous les calculateurs prodiges et même avec les cas de tous les autres gigantismes intellectuels, le problème déborde le domaine du classicisme psychologique, et, comme il arrive toutes les fois qu'on s'efforce d'aller un peu plus avant dans l'explication des choses, c'est dans les profondeurs inconnues de l'esprit humain qu'on est bientôt conduit.

Les grands calculateurs mentaux.

A l'occasion du cas Fleury, j'ai quelque peu fouillé ce qui a été écrit sur les calculateurs prodiges. De ceux d'avant le XIXe siècle il ne reste que de maigres et rares vestiges ; on n'en peut guère prendre connaissance que dans des citations de citations.

Même pour notre époque, la documentation est globalement bien pauvre et généralement de médiocre valeur dans le détail. Parmi les documents prédominants on trouve la *biographie d'Henri Mondeux* par son protecteur et impressario, l'instituteur Jacoby (1841) ; l'étude historique sur les calculateurs prodiges que M. Sripture a fait paraître dans l'*American Journal of Psychology* (avril 1881) ; quelques comptes rendus faits à l'Académie des Sciences de Paris relatant particulièrement les calculs proposés et résolus. On ne rencontre qu'une étude psychologique un peu fouillée, celle que le Dr Alfred Binet fit sur Inaudi et Diamandi et qu'il publia dans le livre *Psychologie des grands calculateurs et joueurs d'échecs* (1884) ; l'article du Dr Desruelles dans l'Encéphale, plus haut cité, en a été un décalque réduit à propos de Fleury.

* * *

La lecture des écrits sur les grands calculateurs permet de dégager des caractères communs à tous et de distinguer des caractères plus étroitement individuels. Un examen comparatif apporte un peu de clarté dans l'obscurité des cas particuliers.

On est tenté de faire deux parts dans les grands calculateurs : ceux qui ne restèrent que grands calculateurs et ceux qui, outre ce don, eurent une intelligence apte à d'autres activités intellectuelles.

Voici, tout d'abord, un bref rappel des calculateurs prodiges de la première catégorie qui, dans le XIXe et XXe siècle, ont eu le plus de renommée :

Zorah Colburn, né en 1804 aux Etats-Unis, fils d'ouvrier. Dès l'âge de six ans il manifesta pour le calcul mental des goûts et des capacités exceptionnels. Son père jugeant bon de les mettre à profit, Colburn fut le premier professionnel connu de son don. A 10 ans, il vint à Londres et à Paris. Spécialiste remarquable du travail mental des nombres, il avait l'esprit fermé à toute autre chose. A 20 ans il perdit sa faculté de calculer, seul fait vraisemblablement de ce genre. Je n'ai pas pu trouver d'indication sur les circonstances de cette perte.

Vito Mangiamele, petit pâtre sicilien. Amené tout enfant à Paris (1837), il fut examiné par Arago qui le présenta à l'Académie des Sciences où il effectua des calculs mentaux de grande difficulté suivant des procédés qu'il avait trouvés.

Zacharias Dase, né en Allemagne en 1824. Bien que doué depuis son plus jeune âge, il ne commença sa carrière de calculateur prodige qu'à 15 ans. Sa mémoire formidable en a fait un prodige parmi les prodiges. L'astronome Gause constata qu'en 8 heures 3/4 il avait pu multiplier mentalement l'un par l'autre deux nombres de chacun 100 chiffres. Schumacher a rapporté qu'il multipliait l'un par l'autre deux nombres de chacun 8 chiffres en 54 secondes et deux nombres de 20 chiffres en 6 minutes. Malgré les efforts de maîtres qui crurent un instant à son génie, Dase ne put jamais faire de progrès en mathématiques, il était sans intelligence pour tout ce qui n était pas calcul. Sa remarquable faculté servit toutefois la science, puisqu'il l'employa à établir les tables de logarithmes des nombres de 1 à 1.500.000, travail d'une patience méritoire.

Henri Mondeux (1826-1862). Petit berger des environs de Tours, il s'amusait seul, ne sachant ni lire ni écrire, à faire de vertigineux calculs mentaux. A la suite d'un incident qui révéla sa faculté, l'instituteur Jacoby, de Tours, le prit chez lui croyant avoir affaire à un génie dont il serait dommageable de ne pas aider l'éclosion. Il essaya de l'instruire, mais sans aucun succès. Tôt après, il le mena à Paris et le présenta à l'Académie des Sciences. Une Commission d'examen, dont firent partie Arago et Gauchy, fut nommée ; elle fixa dans un rapport la valeur prodigieuse de ce calculateur ignorant. Jacoby fit connaître à l'Académie des Sciences les procédés de calculs mentaux trouvés et employés par l'enfant. Enorme pour les nombres, la mémoire de Mondeux était par ailleurs d'une extrême médiocrité.

Jacques Inaudi, né le 13 Octobre 1867 dans le Piémont, famille de paysans, ne recut aucune instruction. Ce ne fut qu'à l'âge de 20 ans, dans le cours de ses voyages, qu'il apprit à lire et à écrire. A l'âge de 6 ans, étant berger, il fut pris spontanément par la passion des chiffres. Bientôt on commença à le produire comme calculateur prodige dans les hôtelleries, sur les places publiques, puis dans les cafés-concerts, dans les théâtres, etc...

En 1880 — il avait 13 ans – Broca le montra à l'Ecole d'Anthropologie où il manifesta son extraordinaire puissance de calcul mental. Plus tard (1892) M. Darboux le présenta à l'Académie des Sciences qui nomma une Commission

pour l'examiner : MM. Darboux, H. Poincaré, Tisserand (mathématiciens), Charcot (psychologue).

C'est à la suite de cette circonstance que Charcot le fit étudier par Alfred Binet qui publia une excellente étude de ce calculateur (1).

Diamandi, né en 1868, dans les Iles Ioniennes, famille de commerçants. Il va à l'école à 7 ans et est tout le temps le premier en mathématiques. A 16 ans il s'occupe du commerce de grains de son père et c'est alors, en calculant mentalement pour son commerce, qu'il s'aperçoit de ses facultés exceptionnelles de calcul mental. Il les cultive et trouve des procédés de simplification. Diamandi apprend cinq langues. Il entend parler d'Inaudi et il vient à Paris en 1893 dans le but de se mesurer avec lui. Le match désiré n'a jamais eu lieu. Diamandi fut présenté à l'Académie des Sciences. Alfred Binet mit à profit son séjour à Paris pour l'étudier et faire une analyse comparative de sa mémoire visuelle avec la mémoire auditive d'Inaudi. Regrettons que les autres grands calculateurs n'aient pas rencontré des psychologues aussi avisés que Binet pour fixer dans des études bien faites la diversité de leurs cas.

J'arrête à Diamandi le rappel des calculateurs prodiges qui ne furent que calculateurs, parce que Diamandi fait transition entre les grands calculateurs emprisonnés dans l'hypertrophie élective de leur faculté et l'autre classe de grands calculateurs que leurs intelligences plus ouvertes rendirent savants réputés.

Voici quelques-uns des calculateurs prodiges de cette deuxième sorte, extrêmement moins chargée.

Ampère (André-Marie) (1775-1836), à l'âge de 4 ans, ne connaissant ni lettres ni chiffres, menait à bien d'impressionnantes opérations de calcul mental. Ampère devint l'un des plus grands physiciens français.

Truman Safford, astronome américain. Il savait à 5 ans, selon M. Scripture, exécuter mentalement des multiplications, et à 10 ans, parvenait à multiplier entre eux des nombres de 15 chiffres chacun.

Arago (1678-1853), le célèbre physicien français, fut un enfant prodige en calcul. Mais dès qu'il absorba son esprit dans l'étude des sciences, sa capacité de calculer mentalement diminua de valeur, restant toujours très au-dessus de la moyenne.

Georges Bidder père (1800-1878), anglais, fils de maçon, montra dès l'âge de six ans une facilité, une exactitude, une étendue, une rapidité de calcul mental étonnantes. On l'exhiba de ville en ville comme enfant prodige. Envoyé à l'école à 12 ans, il fit preuve de forte intelligence. Stephenson, le célèbre ingénieur, avec lequel on le mit en rapport, utilisa son don de calcul mental et ses autres dispositions scientifiques. Bidder devint ingénieur, fut chargé de la construction de plusieurs lignes de chemin de fer et dirigea la Compagnie du télégraphe électrique. Il fut nommé président de « l'Institution of civil engeneers » et membre de la Société Royale de Londres. Malgré ses études, il ne perdit jamais rien de ses prodigieuses capacités de calcul mental. Son fils Georges hérita une partie de son don, seul cas cité d'hérédité de cette propriété.

(1) ***Revue des Deux-Mondes***, 15 Juin 1892.
Bulletin du Laboratoire de la Sorbonne, 1892.
Psychologie des grands Calculateurs et Joueurs d'échecs (Hachette).



Gauss (Karl-Friedrich) (1777-1855), allemand, fut un calculateur prodige précoce. Sa faculté, dit-on, se révéla à 3 ans 1/2. Un jour que son père effectuait à haute voix un calcul, l'enfant l'interrompit pour lui signaler une erreur. A dix ans, il résolvait mentalement des problèmes d'arithmétique compliqués. Il fut aussi un mathématicien précoce, puisqu'à dix ans, il commença d'étudier les mathématiques supérieures et qu'à 14 ans il avait lu et compris les œuvres d'Euler, de Lagrange et de Newton. Sa mémoire des chiffres était exceptionnelle. On sait qu'il devint un astronome et mathématicien de grande valeur.

Il serait inutile d'allonger la liste de ces grands calculateurs de grande intelligence par ailleurs. Leur don de calcul mental leur fut d'un grand secours ; il s'accordait harmonieusement avec les branches de la science pour lesquelles ils étaient merveilleusement prédisposés.

Bien peu nombreux, parmi les calculateurs mentaux prodiges, furent ces voués à la grande science et aux découvertes. La majorité des grands calculateurs, comme l'ont montré Scripture et Binet, s'est rencontrée parmi des enfants incultes et sans autre intelligence que celle des constructions arithmétiques des nombres, fermés presque tous à la science mathématique pour laquelle leur ingéniosité à trouver des procédés de calcul semblait, selon de fausses apparences, les prédisposer.

* * *

Ce qui a été écrit sur les calculateurs prodiges suggère que le don de calculateur n'est pas *héréditaire* La seule transmission connue fut celle de Bidder à son fils. A part cette exception, il n'a pas été mentionné de propriété de même sorte ni dans l'ascendance, ni dans la collatéralité proche, ni dans la descendance des grands calculateurs.

Chez tous, le don de calcul mental est *apparu spontanément*, sans stimulant extérieur. La plupart d'entre eux furent des enfants de paysans, d'ouvriers. Quelques-uns, et non les moins doués, vécurent dans l'isolement de la profession de berger ; la première sollicitation de leurs capacités latentes fut l'obligatoire dénombrement fréquent de leurs troupeaux. La poussée puissante du don a déterminé la survenue d'un goût inattendu pour le calcul et une si grande facilité à l'effectuer que l'enfant y trouvait sa plus attrayante distraction.

Je dis « l'enfant » parce que, sauf extrêmement rares exceptions, ce fut dans les premières années de leur vie que les calculateurs prodiges ont manifesté leur don. D'après mes lectures, et si j'excepte le cas Diamandi dans lequel la date d'apparition de la faculté est incertaine, Fleury apparait comme un type de tardive éclosion. Encore est-il vraisemblable que sans le choc émotif violent qui, à 16 ans, transforma sa psycho-physiologie et le dota soudain d'une propriété dont il était à un rare point dépourvu, jamais cette possibilité de son psychisme ne fut devenue réalité. La *précocité* est une caractéristique commune aux grands calculateurs. Scripture a publié la liste suivante de l'âge des premières manifestations

chez quelques uns d'entre eux : Gauss, 3 ans ; Watheley, 3 ans ; Ampère, 4 ans ; Safford, 6 ans ; Colburn, 6 ans ; Prolongeau, 6 ans 1/2 ; Bidder, 10 ans ; Mondeux, 10 ans ; Mangiamele, 10 ans. Et Scripture sous-côte la précocité du don chez quelques-uns, si l'on en juge par les écrits de biographes seuls bien placés pour savoir.

Je rappelle qu'Inaudi avait à 6 ans son remarquable don de calculer.

Alfred Binet a proposé l'âge de huit ans comme époque moyenne des premières manifestations du don de grand calculateur. Cette évaluation semble n'avoir rien d'excessif.

De ces constatations il résulte que l'enfant prodige en calcul mental est plus précoce que l'enfant prodige en musique, en mathématiques, en littérature, en peinture, en toutes autres applications de l'activité humaine. Pour tout ce qui n'est pas calcul, c'est généralement après avoir un peu appris que la prédisposition élective s'épanouit et à si forte allure qu'on se trouve bientôt devant un être exceptionnellement doué. Dans le calcul, le don très souvent surgit alors que l'enfant, ne sachant ni lire ni écrire, n'a pas dans son esprit le symbolisme des chiffres et ignore les techniques des opérations. Nulle part, dans la diversité des prodiges psychologiques, apparemment contenus dans le cadre classique, la prédisposition spéciale toute prête à travailler n'a une telle évidence.

Quant aux qualités particulièrement inhérentes au don du calcul mental, leur examen comparatif met en plus grand relief les constatations faites dans des analyses particulières.

Un des principaux attributs du don est la *puissance de l'attention*, rendant facile au calculateur de concentrer sa pensée sur l'exécution mentale du calcul et d'éliminer toute image mentale parasite. Ce qui est digne d'être bien souligné, c'est la spécialisation au calcul de la force exceptionnelle de l'attention, car la plupart des grands calculateurs étaient susceptibles d'être aisément distraits d'un travail mental portant sur d'autres sujets. Beaucoup d'entre eux ont pu travailler en public, au milieu des conversations, quelques-uns même y prenant part. Inaudi a coutume d'effectuer des calculs difficiles et longs pendant qu'il entend les énoncés de problèmes plus courts et qu'il trouve et dit leurs solutions. Romanoff répétait tous les nombres d'opérations dictés et écrits au tableau, auquel il tournait le dos, pendant qu'il répondait en toutes langues aux questions sur le jour de semaine d'une date. Fleury n'est en rien troublé par ce qui se dit et se fait autour de lui. Diamandi n'eut pas cet avantage, toute parole entendue arrêtait net le cours de son calcul et remettait son esprit en communication avec l'ambiance.

Un autre caractère commun à presque tous les calculateurs prodiges est la force de leur *représentation mentale des nombres* atteignant chez certains valeur de sensation : l'hallucination. Dans son auto-biographie, Bidder a écrit qu'il se représentait les chiffres comme s'il les voyait extérieurement

à lui; c'est à cela qu'il attribuait sa capacité de calcul mental, estimant qu'il se trouvait ainsi en même condition qu'une personne calculant plume en main. Mondeux, Colburn voyaient les chiffres se tracer devant eux comme par une main invisible armée d'une plume invisible. Inaudi, auditif, entend sa propre voix calculer. Fleury sent au bout de ses doigts le relief des cubarithmes. Diamandi, visuel, comme la généralité des grands calculateurs, se représente les chiffres dans une sorte de demi-objectivation, il les voit « dans sa tête » au devant des lobes frontaux, comme écrits sur un écran.

Cette objectivation des images des chiffres est un des facteurs importants du calcul mental puisqu'elle fournit la netteté et la durée de la représentation intérieure sans lesquelles les imaginations de formes s'évanouiraient promptement selon l'ordinaire. Vraisemblablement la puissance hallucinatoire des nombres pensés conditionne celle de l'attention par la création d'un état psychologique comparable au mono-idéisme de l'hypnose. Malgré que ceux qui ont parlé des grands calculateurs n'aient pas songé à fouiller les détails psychologiques des cas particuliers, ce qu'ils ont dit suggère bien cette opinion que les calculateurs les plus hallucinés ont été les plus fortement attentifs. Inaudi entendant sa voix peut continuer un long calcul au milieu de nombreux motifs de distraction. Diamandi, à visions beaucoup moins objectivées, en est facilement détaché.

Ici encore, il y a lieu de considérer que la puissance de représentation mentale chez les grands calculateurs n'a trait qu'aux chiffres. Ainsi que l'attention, elle est spécialisée. Pour tout le reste de la vie mentale, leur imagination est généralement normale.

Quand on lit ce qui a été écrit sur les calculateurs prodiges par les auteurs prisonniers des doctrines de la psychologie classique, on les voit s'essayer à expliquer le don de calcul mental par l'ampleur anormale d'une des qualités du psychisme chez tel ou tel calculateur particulièrement apparente. C'est ainsi que A. Binet, analysant les cas d'Inaudi et de Diamandi, attribuait leurs propriétés exceptionnelles à deux facteurs : le don inné de calculer (ce qui n'était guère explicatif) et, surtout, la *mémoire* qu'il considérait sous le double aspect de la représentation mentale et du rappel des chiffres. Il en donnait pour preuve que beaucoup de personnes calculent plume à la main aussi vite que les grands calculateurs mentaux, ce qui lui donnait à croire que ceux-ci ne diffèrent de ceux-là que par la propriété de retenir dans leur mémoire une masse de chiffres que le commun des hommes est incapable de garder et d'élaborer.

C'est, en vérité, avoir pris la partie pour le tout et s'être laissé illusionner par la désintégration de l'analyse qui donne des apparences statiques fausses à des aspects du dynamisme fonctionnel d'un psychisme en travail vers un but. Ayant quelque apparence de vraisemblance quand il s'agit d'Inaudi et même de Diamandi, l'opinion de A. Binet ferait faillite pour Fleury. Aussi bon calculateur qu'Inaudi et Diamandi, Fleury, suivant les

procédés d'évaluation de Binet, est de mémoire moyenne. Mais, je le répète, le rappel et la conservation des nombres s'avivent dès calcul commencé, en corrélation avec l'hyper-valorisation fonctionnelle spécialisée de tout le psychisme.

La mémoire des grands calculateurs, diverse suivant les individus, gigantesque chez quelques-uns, est, dans son hypertrophie, spéciale aux chiffres. C'est une mémoire finaliste. Quelques grands calculateurs ont eu cette spécialisation si étroitement localisée que, doués d'une mémoire formidable pour les nombres, il leur a été impossible de faire le moindre progrès en instruction parce que ne pouvant rien retenir.

Dans les écrits ayant traité des calculateurs prodiges, on rencontre l'affirmation : qu'à l'exception de quelques individus devenus des savants renommés, les grands calculateurs ont eu pour caractère commun une rare *insuffisance d'intelligence*. Colburn, dit-on, fut régulièrement le dernier de sa classe, Buxton ne sut pas écrire même son nom, Dase découragea ceux qui voulurent l'instruire, Inaudi ne put apprendre à lire et à écrire que vers 20 ans, etc...

De ces constatations est née l'opinion que le don de calcul mental poussé au degré de prodige nait surtout dans de très médiocres esprits.

Ce jugement très simpliste a été construit hors de toute statistique véritable. Le fait que quelques calculateurs prodiges ont été médiocrement intelligents par ailleurs ne motive pas une telle généralisation. Des hommes de génie ont eu le don du calcul mental, et aussi des hommes apts à s'instruire normalement. Vraisemblablement, il y a eu en musique, en peinture, en littérature, etc... des hommes prodiges qui, hors leur spécialité, ont été d'une exceptionnelle médiocrité. Que dirait-on du psychologue qui, ayant cité un certain nombre de ces cas, affirmerait que les grands dons dans ces spécialités poussent de préférence dans les intelligences inférieures ?

Les choses n'ont pas la simplicité qu'on a tendance à leur donner. L'intelligence, aspect particulier du psychisme, n'est pas une entité fonctionnelle qui s'évalue en quantité. Comme la mémoire, elle est fragmentaire et spécialisée. Toutes deux ont des applications dans lesquelles elles atteignent une puissance incomparablement supérieure à celle qu'elles auraient dans tous les autres emplois qu'on en voudrait faire. L'homme fortement intelligent en tout n'a peut-être jamais existé. L'homme fortement intelligent en tout est inévitablement d'intelligence moyenne. De même qu'il y a de prodigieuses mémoires des formes et des couleurs chez des gens incapables de se souvenir des adresses de leurs amis, de fortes mémoires pour la physique et les mathématiques chez des personnes ne pouvant rien retenir de l'histoire, de remarquables mémoires de synthèse chez des individus impuissants à se rappeler les éléments ayant servi à construire les synthèses, etc...., de même l'intelligence est forte, moyenne ou faible, suivant l'application que chacun en fait. Tel biologiste génial eut

fait un banquier impossible, tel physicien réputé eut été un pauvre littérateur. Il y a des commerçants, des financiers, des agriculteurs, des ouvriers et même des voleurs de génie. L'intelligence se détaille parmi les hommes dans une multiplicité de dispositions. Un homme supérieurement intelligent dans telle application de son esprit ferait figure d'arriéré dans telle autre. La vie nous montre cela partout et toujours.

Elle nous le montre aussi, il faut savoir le constater, chez la calculateur prodige, celui dit inintelligent. S'il apparait ainsi, c'est par diaphragmatisation étroite de son intelligence et par contraste entre une puissance localisée anormale et l'inadéquation au reste. Pour le calcul mental, disons même pour le calcul en général, son intelligence dépasse de beaucoup celle des autres hommes. On peut même dire qu'elle y prend figure de génie puisqu'elle sait tout de suite ce que les autres ne savent que si on le leur enseigne, et parce qu'elle invente sans effort des techniques alors que les autres assimilent plus ou moins laborieusement celles toutes faites.

Le calculateur prodige, de la sorte ininstruisable, est un exemple impressionnant de la puissance intellectuelle étroitement compartimentée.

Si parmi les grands calculateurs, quelques uns comme Dase, Mondeux, Inaudi, ont été si exclusivement calculateurs que leur don en a presque pris apparence d'automatisme, il en est d'autres, tel Diamandi, qui, outre l'hypertrophie spéciale, furent ouverts aux autres branches du savoir, et quelques rares, comme Arago, Ampère, Gauss, que l'extension de leur intelligence fit à la fois préexceller en calcul et en d'autres applications importantes de l'esprit.

Que les calculateurs prodiges soient d'un niveau intellectuel inférieur aux autres variétés des prodiges psychologiques, c'est possible. Mais ce qui est bien certain c'est que, faute de statistique comparative, une telle affirmation est sans base.

*
* *

Le processus du travail mental du calculateur prodige n'éveille pas l'idée de facteurs psychologiques étrangers aux connaissance classiques sur l'esprit humain.

Aussi les rares personnalités scientifiques qui ont examiné cette question ont-elles essayé d'expliquer la capacité exceptionnelle du calcul mental par la simple exagération de l'un ou de plusieurs des ordinaires facteurs psychologiques du calcul.

Dans un bref article sur le calcul mental écrit pour *La Grande Encyclopédie*, M. H. Laurent cite ces extraits d'un discours de l'ingénieur Lamé :

« De temps à autres apparaît un enfant ayant de 10 à 12 ans, qui possède la faculté singulière de trouver exactement et avec une rapidité merveilleuse soit le produit de plusieurs nombres de quatre ou cinq chiffres, soit une puissance élevée d'un nombre, soit la racine carrée, cubique, quatrième d'un nombre d'une douzaine de chiffres...

...Henri Mondeux, jeune pâtre de Touraine, fut mené par son barnum (l'ins-

tituteur Jacoby) à l'Ecole de la Martinière, à Lyon, où deux cents enfants, la plupart d'ouvriers, apprennent, entre autres choses, à calculer de tête, d'après la méthode inventée par M. Tabureau... Dans cette séance, Mondeux résoud tous les problèmes numériques qu'on lui pose, et les réponses suivent de près les énoncés. Quand il a suffisamment émerveillé les assistants, le chef de l'école prie humblement le public de poser à ses élèves des questions de même force. Sur deux cents enfants, cinquante répondent avec la même exactitude et la même rapidité que Mondeux ».

Ce à quoi M. H. Laurent ajoute : « J'avais besoin du témoignage de l'illustre savant pour affirmer qu'il n'est pas difficile de développer la faculté du calcul mental chez les enfants ».

En avril 1912, R. Quinton fit, à la Société de Philosophie de Paris, la démonstration qu'il est aisé de trouver en une ou deux secondes, par un procédé à la portée de tout le monde, des racines de nombres quelconques. A MM. Hadamard, Xavier Léon, Milhaud, Dagnau qui lui proposèrent des racines, Quinton fournit les réponses exactes avec une rapidité qui étonna. On le soupçonna d'être un grand calculateur jusqu'à ce qu'il eût révélé son système.

Ce système, il l'avait cherché et trouvé à la suite d'une discussion dans laquelle il niait l'intelligence calculatrice des chevaux d'Eberfeld. Pour bonne documentation du problème des grands calculateurs, je crois utile d'en reproduire l'exposé.

Extraction d'une racine cinquième. — Retenez dans leur ordre les nombres qui suivent : 1, 3, 24, 100, 300. Sachez que 1 signifie 100.000 et que les quatre nombres suivants chiffrent des millions, 3 millions, 24 millions, 100 millions, 300 millions ; comptez sur vos doigts en même temps que vous prononcez 1, 3, 24, 100, 300 et vous savez déjà extraire la racine cinquième des nombres dont la racine est comprise entre 1 et 50.

Exemple : Je vous donne à extraire la racine cinquième du nombre 4.084.101. Je vous lis ce nombre lentement. Aussitôt que j'ai prononcé « 4 millions » vons comptez sur vos doigts en prononçant tour à tour les nombres 1, 3, 24 ; vous vous rendez compte ainsi que « 4 millions » est situé entre 3 et 24, c'est-à-dire entre le deuxième et le troisième doigts. Retenez le chiffre 2 de ce *deuxième doigt* ; c'est le chiffre des dizaines de la racine que vous cherchez. Il ne vous reste plus qu'à m'entendre lire jusqu'au bout le nombre 4.084.101. Ne prêtez aucune attention aux chiffres qui frappent votre oreille, sauf au dernier, c'est-à-dire au chiffre 1. Aussitôt que vous l'entendez, ajoutez-le à la droite du chiffre 2 des dizaines et prononcez à haute voix : 21. 21 est la racine cinquième demandée.

Poussons plus loin. Maintenant que vous connaissez la série 1, 3, 24, 100, 300, apprenez la série suivante, toujours en la comptant sur vos doigts : 777 millions, 1 milliard 1/2, 3 milliards, 6 milliards, 10 milliards. Vous savez maintenant extraire la racine cinquième des nombres dont la racine est comprise entre 1 et 100.

Nouvel exemple : Extrayez la racine cinquième de 8.587.340.257.

Aussitôt que j'ai prononcé « 8 milliards », vous comptez sur vos doigts, en prononçant intérieurement 777 millions, 1 milliard 1/2, 3 milliards, 6 milliards, 10 milliards. Vous vous rendez compte ainsi que 8 milliards est compris entre 6 et 10 milliards, c'est-à-dire entre le neuvième et le dixième doigt. Retenez le chiffre 9 de ce neuvième doigt. Ecoutez-moi lire jusqu'au bout le nombre

8.587.340.257. Ne prêtez d'attention qu'au dernier chiffre 7. Ajoutez 7 à la droite de 9, cela vous donne 97. Prononcez à haute voix 97. C'est encore une fois la racine cinquième demandée.

Poussons plus loin encore. Comptez sur vos doigts : 16, 24, 37, 53, 75. Dites-vous que ces nombres chiffrent des milliards. Vous savez maintenant extraire la racine cinquième des nombres dont la racine est comprise entre 1 et 150.

Nouvel et dernier exemple : Je vous donne à extraire la racine cinquième de 64.097.340.625. Aussitôt que j'ai prononcé « 64 milliards », vous comptez sur vos doigts : 16, 24, 37, 53, 75. Vous voyez que 64 est situé entre 53 et 75, c'est-à-dire entre le quatrième et le cinquième doigt. Retenez le chiffre 4 de ce quatrième doigt, en lui ajoutant 10, ce qui vous donne 14. Ecoutez la fin de la lecture du nombre 64.097.340.625. Aussitôt que j'ai prononcé le dernier chiffre de ce nombre, c'est-à-dire le chiffre 5, ajoutez-le à la droite de 14, cela vous donne 145. 145 est la racine cinquième demandée.

En définitive, une racine cinquième s'extrait instantanément, des repères très simples (1, 3, 24, 100, 300, 777, etc.) donnent le chiffre des dizaines. Le dernier chiffre du nombre dont on extrait la racine donne celui des unités.

Exercez-vous quelques minutes. Faites-vous lire des nombres qui soient des puissances parfaites de nombre compris entre un et 150. Vous devrez pouvoir énoncer la racine au moment même où s'achève devant vous la lecture du nombre.

Exemple :

Puissances parfaites	*Racines cinquièmes*
	—
537.824	14
39.139.393	33
345.025.251	51
229.345.007	47
8.687.340.257	97

Quand le nombre proposé est inférieur à 100.000, le chiffre des dizaines est nul ; la racine est représentée par le dernier chiffre d'un nombre.

Exemple :

Puissances parfaites	*Racines cinquièmes*
—	—
3.125	5
59.049	9
32	2

*
* *

Extractions des racines neuvième, treizième, dix-septième, vingt et unième. — L'extraction de ces racines s'effectue comme celle de la racine cinquième, sauf que les repères des dizaines sont changés. Le chiffre de l'unité est toujours le dernier chiffre d'un nombre.

*
* *

Extraction de la racine cubique. — Vous apprenez d'abord dans leur ordre la série des nombres suivants : 1, 8, 27, 64, 125, 216, 343, 512, 729, 1 million. Les neuf premiers nombres chiffrent en vérité des milliers : 1.000, 8.000, 27.000, 64.000, etc... Vous comptez ces nombres sur vos doigts comme précédemment. Ils vont vous donner les chiffres des dizaines de nos racines cubiques.

Extrayons par exemple la racine cubique de 13.384. En entendant « 13.000 » je compte sur mes doigts 1, 8, 27. Le nombre 13 (de 13.000) se trouve entre 8 et 27, c'est-à-dire entre le deuxième et le troisième doigt. Le chiffre des dizaines de ma racine sera donc 2.

J'écoute la fin de la lecture du nombre 13.384. Je retiens le dernier chiffre 4, et j'énonce 24. 24 est la racine demandée.

Il en sera de même pour tous les nombres qu'on me proposera, qui se termineront par les chiffres 0, 1, 4, 5, 6, 9.

Exemple :

Cubes parfaits.	*Racines cubiques.*
—	—
85.144	44
287.826	66
753.571	91
166.375	55

Pour tous les nombres se terminant par les chiffres 2, 3, 7 ou 8, le chiffre des unités de la racine cubique n'est plus le chiffre terminal, mais il s'obtient encore aisément. Nous retranchons de 10 notre chiffre terminal. Le chiffre terminal 2 nous donne ainsi 8 ; le chiffre terminal 3 nous donne 7 ; le chiffre 7 nous donne 3 ; 8 nous donne 2. Ces chiffres 8, 7, 3, 2 (tous complémentaires de 10) sont les chiffres de l'unité de nos racines.

Exemple :

Cubes parfaits.	*Racines cubiques.*
—	—
10.648	22
54.872	38
148.877	53

Au-dessous de 1.000, le nombre proposé à une racine cubique d'un seul chiffre, qui se trouve instantanément selon le même procédé.

Exemple :

Cubes parfaits.	*Racines cubiques.*
—	—
64	4
125	5
216	6
8	2 (c'est-à-dire 10 — 8 = 2)
27	3 (» » 10 — 7 = 3)
343	7 (» » 10 — 3 = 7)

Au-dessus de 1 million, il suffit d'établir les repaires des cubes de 110, 120, 130, 140, etc....., en les simplifiant, comme nous l'avons fait pour les repères des puissances cinquièmes.

*
* *

Extractions des racines septième, onzième, quinzième, dix-neuvième etc,.. — Même procédé pour les chiffres des unités que pour l'extraction de la racine cubique. Il ne reste donc plus qu'à établir et à retenir les puissances parfaites des dizaines : 10, 20, 30, 40, 50, etc,

*
* *

En définitive nous sommes en possession d'une méthode qui nous permet d'extraire instantanément des racines extrêmement compliquées.

L'extraction des racines, qui constitue un des calculs les plus pénibles de

l'arithmétique, se réduit ainsi, pour les nombres qui sont des puissances parfaites, à une opération élémentaire.

Nous n'admirerons plus les calculateurs prodiges quand ils extraieront devant nous des racines de cet ordre. Songez que Vito Mangiamiele confondit l'Académie des Sciences lorsqu'en 1837 il put donner en trente secoudes la racine cubique du nombre qu'on lui proposait : 3.596.416. Chacun de nous peut désormais l'extraire en moins de deux secondes (1). *La Science et la Vie*, 2 Mai 1913. Procédé ponr extraire instantanément les racines cubiques et cinquièmes, par René Quinton.)

La discussion qui suivit cette démonstration montra que le système ingénieux de Quinton ne s'appliquait qu'à une certaine catégorie de racines cubiques ou cinquièmes, que ce moyen était sans valeur avec les racines carrées, sixièmes, etc... et que même dans les racines auxquelles le système Quinton était applicable on pouvait se tromper d'une unité, quand il y a un reste, lequel reste, quand il est de 3 à 5 chiffres, est lui-même fort difficile à calculer mentalement. Inaudi qui fit cette démonstration prouva dans le même temps l'impeccabilité de son calcul mental.

Tout le monde s'accorda d'ailleurs à reconnaître que s'il y a un procédé simplificateur du calcul mental pour certaines catégories de racines, mettant à la portée de tous des opérations apparemment très difficiles, il restait toutes les autres opérations arithmétiques que seuls pouvaient mener à bien les calculateurs prodigieusement doués.

Alfred Binet, de son côté, avait essayé d'expliquer le don du calcul mental par une mémoire anormale des chiffres, mais il se rendit compte, on va le voir, de l'insuffisance d'une telle explication.

Entrainer des enfants, qu'on laisse généralement sur ce sujet incultes, au calcul mental, peut rendre certains d'entre eux excellents calculateurs. Chercher des techniques simplificatrices du calcul peut faire trouver des procédés permettant le calcul mental à beaucoup de personnes qui lui seraient réfractaires sans cela. Mais, pour le psychologue, le problème des calculateurs prodiges se pose sur d'autres données.

« Il y a, écrivait Binet, dans l'éclosion de leur faculté quelque chose qui ressemble à une sorte de génération spontanée.

« C'est à ceux qui croient fortement à l'influence du milieu a s'arranger pour mettre d'accord de tels faits avec leurs théories. Quant aux faits ils sont si nets qu'on ne saurait les révoquer en doute. En relisant les biographies des calculateurs nous constatons presque toujours l'étonnement des parents et de l'entourage assistant pour la première fois aux manifestations du petit prodige ; cette surprise montre bien que la personnalité du calculateur résulte de causes absolument cachées, ni l'hérédité, ni le milieu ne peuvent en fournir la moindre explication. »

(1) Mangiamele fut présenté à l'Académie des Sciences à l'âge de 10 ans, ne sachant ni lire ni écrire. Comment Quinton a-t-il pu se comparer au petit berger inculte, et généraliser à tout le calcul le facteur « simplification » qui joue à peine pour l'addition et la multiplication et ne vaut que pour une partie des racines ?



C'est, en effet, dans la *spontanéité* du don qu'est l'énigme, que cette spontanéité soit précoce ou tardive.

Comparer les enfants de douze ans de la Martinière, enseignés, entraînés et répé ant des techniques apprises, avec des enfants de trois ans, six ans, huit ans, qui, ne sachant ni lire ni écrire, se révélèrent tout d'un coup calculateurs prodigieux et inventeurs de procédés, c'est ne tenir compte que de la solution des opérations et ne pas apercevoir l'aspect principal du problème : *savoir et inventer sans avoir appris.*

Comment ne voit-on pas l'essentielle différence qu'il y a entre le jeune homme de 16 ans devenant par entraînement un bon calculateur mental et le cas de Fleury qui, au même âge et soudain, se voit doué d'une capacité dont il était complètement démuni ? Encore serais-je personnellement curieux de mettre à l'épreuve, pour comparaison de vitesse, d'impeccabilité et surtout de fatigabilité le calculateur de culture et le calculateur spontané.

* * *

D'autres notions sont nécessaires pour que le problème du calculateur prodige ait toutes ses données.

L'une de ces notions est d'ordre expérimental : c'est la démonstration de l'existence chez beaucoup de personnes, peut-être chez tout homme, d'une grande capacité latente de calcul mental.

On a cité bon nombre de cas de personnes qui, impropres au moindre calcul mental par leurs moyens ordinaires, se sont révélées calculatrices prodiges lorsqu'on mettait leur subconscience, à l'aide de l'écriture dite automatique, de la planchette, de la table frappante, etc... en condition de pouvoir s'exprimer directement. Je connais une personnalité parisienne de premier plan, exceptionnellement réfractaire à tout calcul, même plume à la main, qui par l'écriture inconsciente (1) fournit immédiatement réponse à toute opération, même si on l'a rendue volontairement inattentive aux énoncés, que ses oreilles ont toutefois inconsciemment enregistrés.

Je gage qu'on serait étonné du nombre et de la valeur des grands calculateurs mentaux qu'on découvrirai si, cessant de demander aux tables, aux oui-jà, aux crayons une production aléatoire et polymorphe, on leur proposait des calculs.

Tout procédé capable de mettre nos potentiels psychiques en condition de se réaliser est susceptible de faire naître des prodiges.

Qu'une perturbation physiologique — imperceptible ou évidente — vienne à rendre possible dans le plan fonctionnel de conscience ce qui est effectuable si souvent hors l'attention, et un grand calculateur, précoce ou tardif, est constitué.

D'ailleurs, il s'est rencontré quelquefois des calculateurs prodiges d'un

(1) Le mot *inconscient* signifiant : hors le plan fonctionnel de l'esprit dénommé *conscient* par la psycholcgie classique.

genre intermédiaire aux grands calculateurs conscients, rares, et à la foule des grands calculateurs latents révélables par les artifices de l'idéo-motricité impulsive. Peut-être cette catégorie serait-elle plus fournie qu'il n'apparaît si tous les grands calculateurs avaient été objets d'étude d'un psychologue ? Voici, d'après le mathématicien Mœbius ce que disait de son travail mental, Ferréol, l'un des plus intelligents parmi les calculateurs prodiges :

« Dès mon enfance — écrit Ferréol — je calculais d'une manière absolument intuitive, à tel point que j'avais souvent l'idée d'avoir déjà vécu une autre fois. Si l'on me proposait un problème difficile, le résultat jaillissait directement de mon esprit, sans que je susse, au premier moment, comment je l'avais obtenu : je cherchais alors la voie en partant du résultat. Cette manière intuitive de saisir, qui ne se démentait jamais, croissait parallèlement aux exercices qu'on lui faisait faire. J'ai encore souvent l'impression que quelqu'un est à côté de moi qui me souffle le résultat désiré, la voie cherchée, et il s'agit d'habitude de voies que presque personne ou personne n'avait parcourues avant moi, et que je n'aurais pas encore trouvées, si je ne m'étais mis à les chercher. » (Rapporté par Moebius, Ueber die Anlage Zur Mathematik, 1 aulf, p. 75-76, d'après les Annales des Sciences Psychiques, Année 1913 .

Entre le cas de Ferréol, grand calculateur permanent sans travail conscient (1) de l'esprit, et le cas des grands calculateurs momentanés révélés par les procédés d'expression mal nommés automatiques, il n'y a pas de différence psychologique, le processus mental est le même : au lieu d'images auditives ou visuelles, ce sont des images mentales motices d'écriture ou de mouvements conventionnels qui, dans le second cas, sont l'expression de la pensée subconsciente.

Dans les deux cas, l'exercice conscient de l'esprit étant hors de cause, les calculateurs, s'ils ne sont pas fournis du savoir psychologique, sont fortement poussés à croire, se sachant incapables de calcul mental de quelque ampleur, qu'une influence extérieure à eux se sert de leurs mains ou leur fait voir ou entendre les résultats des opérations.

Si, au lieu d'entendre et de reconnaître sa propre voix calculer, Inaudi entendait une voix inconnue, il est probable qu'il se défendrait difficilement de l'attribuer à quelque entité amie invisible, même si on lui faisait remarquer que cette entité aurait cet étrange sort de ne pouvoir le quitter jamais, d'être toujours prête à exécuter immédiatement toute opération proposée, d'être aussi présente en lui que son propre esprit.

* * *

Le prodige est en nous. Dans son psychisme, l'homme recèle toutes les possibilités. Quand elles se manifestent à un degré d'exceptionnelle puissance, surtout sans travail de la conscience, l aspect habituel de l'ordinaire production de l'intelligence humaine suggère que ce n'est plus

(1) Je veux dire : sans travail de ce plan fonctionnel de l'esprit que la psychologie classique nomme *conscient*.

l'homme qui est en cause. On renie l'homme parce qu'on n'en connait que la surface.

C'est dans la partie latente du psychisme humain que siège l'explication, à découvrir, de tous les dons. Un calculateur prodige dont le travail mental est tout conscient n'apparait à autrui et à lui-même que comme un être ayant à un plus haut degré une faculté que les autres hommes ont à divers degrés inférieurs. Son cas prend déjà beaucoup plus d'intérêt dès qu'on le compare à celui des autres géants spontanés du calcul. Mais il ne prend vraiment sa signification que lorsque l'étude, dans un problème d'ensemble, le solidarise avec la recherche de l'origine de toutes les autres variétés psychologiques prodiges. Alors, je le répète, il n'est plus question de trouver l'explication des motifs d'une production intellectuelle plus puissante que celle commune, il s'agit de chercher pourquoi quelques rares êtres humains *savent sans avoir appris.*

L'énigme du calculateur prodige ne saurait attendre quelque lumière que de l'étude expérimentale du calcul subconscient chez ceux qui ne l'ont pas dans l'état de conscience, et de l'étude plus étendue de tous les dons prodiges dans les autres applications de l'intelligence humaine.

A propos de deux hommes soudain révélés peintres sans avoir appris, nous allons retrouver le même problème de la connaissance spontanée se représenter, et avec plus de netteté.

(*A suivre*). E. OSTY.

Compte rendu officiel
du IIIe Congrès International de Recherches Psychiques



Les Conférences à l'Institut Métapsychique en 1928

Comme les années précédentes, des Conférences auront lieu à l'I. M. I. pendant le premier semestre de 1928.

A la demande de beaucoup de nos abonnés, elles se feront le *samedi, à 21 heures*, sauf exceptions qui seront signalées.

Chaque numéro de la *Revue Métapsychique* fera connaître les matières de ces conférences et les dates pour les deux mois suivants.

Voici quelles seront les prochaines conférences :

17 Décembre 1927 (21 heures) : *L'Au-delà est en nous*, par M. Jules-Bois (1).

14 Janvier 1928 (21 heures) : *Le Médium-peintre Marjan Gruzewski*, par le Dr E. Osty (avec projections et présentation de dessins et tableaux).

28 Janvier 1928 (21 heures) : *Trente ans de pratique de l'Hypnose*, par le Dr Bérillon, Directeur de la Société de Psychothérapie et de la Revue de Psychologie appliquée.

11 Février 1928 (21 heures) : *Les Prévisions en l'an mil et aujourd'hui*, par M. le Profr Ch. Richet.

25 Février 1928 (21 heures) : *Le Sixième Sens*, par M. le Profr Ch. Richet.

10 Mars 1928 (21 heures) : *Les Guérisseurs et leurs pratiques*, par Me Maurice Garçon.

Le numéro de Janvier-Février 1928 de la *Revue Métapsychique* fera connaître les conférences suivantes.

(1) Cette Conférence ayant eu sa date anticipée en raison d'un voyage tout prochain de M. Jules-Bois, elle n'a pu être annoncée en temps utile dans la *Revue*.



Perceptions extra-sensorielles

(MES EXPÉRIENCES) (1)

« L'intelligence humaine a des procédés de connaissance autres que les « voies sensorielles ordinaires ; et il existe chez certains individus un « sixième sens, le sens cryptesthésique, connaissant des choses, des réali- « tés et sensible à des vibrations que la conscience normale ne perçoit « pas. »

C'est cette pensée du Prof^r Ch. Richet qui me permet de qualifier de perception extra-sensorielle les résultats de mes expérimentations.

Ces expérimentations ont eu lieu de plusieurs façons : 1° J'ai des documents nombreux sur des phénomènes de perception à distance de scènes de la vie humaine actuelle en des endroits éloignés ; perception extra-sensorielle que je pouvais obtenir à volonté d'un médium placé par moi dans un certain état de sommeil provoqué. J'ai eu, au sujet de ces informations, des confirmations précises par des personnes situées au moment même là où ces scènes avaient été perçues par le médium. — 2° J'ai d'autres documents obtenus encore à longue distance par des messages de *télépathie expérimentale* (selon le terme consacré). Ce sont donc des perceptions extra-sensorielles. Des rendez-vous précis étaient pris entre un ou plusieurs agents émetteurs et un ou plusieurs percipients récepteurs. Les distances ont varié de quelques kilomètres jusqu'à 600 kilomètres. Les modalités de ces perceptions extra-sensorielles sont considérées par moi comme très importantes et je préciserai comment les percipients ont reçu les messages *dans l'obscurité* ou *en pleine lumière, objectivement* ou *intuitivement*, et par *gestes impulsifs*, *vision*, ou même *audition*.

En cette catégorie, j'ai joué principalement le rôle d'agent ; et, contrairement à d'autres expérimentateurs, j'ai eu plus de réussites, semble-t-il, avec volonté soutenue que de résultats par transmission inconsciente ou par idée refoulée.

Mes pourcentages de réussite générale ont été très élevés dans les bonnes séries. M. René Warcollier, avec qui j'ai inauguré en 1926 une collaboration fructueuse à tous les points de vue, m'a engagé à essayer aussi mes facultés de percipient, ce qui me permettra d'exposer d'autres sortes de documents.

Je ne prétends vous apporter rien d'exceptionnel et d'extraordinaire, mais de petits faits très précis, très attentivement observés, qui pourront, j'espère, apporter leur contribution à notre science métapsychique.

(1) La matière de cet article a été l'objet d'une Conférence à l'I.M.I., le 29 mai 1927, par M. Le Loup de Sainville, l'artiste peintre bien connu, et nous avons pensé qu'il serait intéressant pour nos lecteurs de connaître la variété des faits que M. de Sainville, investigateur persévérant et ingénieux, a obtenus.



Examinons d'abord quelques documents de transmission de message à distance en *télépathie expérimentale*.

Mes premiers essais datent de plus de vingt-cinq ans et je les relate en quelques mots qui rappelleront des recherches anciennes peu connues. A cette époque, quelques artistes peintres et littérateurs essayèrent, avec des succès variés, de se transmettre à plusieurs kilomètres de distance la vision de grandes lettres majuscules d'imprimerie peintes sur des toiles blanches. J'ai participé à ces essais ; il y eut des résultats curieux, mais pas assez scientifiques pour mériter mieux qu'une citation brève. Je veux surtout noter que ces transmissions de lettres isolées ou de mots, qui seraient si intéressantes, semblent d'après mes propres expérimentations, anciennes ou récentes, plus difficiles à réaliser que la transmission d'autres visions. Il serait important d'y insister, car le mode de transmission des messages télépathiques en pourrait être éclairé.

Les circonstances m'ont entraîné ensuite pendant plusieurs années à d'autres modes d'études psychiques jusqu'en 1922, où j'ai repris des essais de télépathie expérimentale avec une sensitive aux facultés multiples, Mlle Hélène Grégoire, dont j'aurai à vous parler longuement à propos de mes expériences de vision à distance en sommeil provoqué. Nous décidâmes alors d'instituer ensemble des essais réguliers de transmission d'images à 120 kilomètres de distance, entre ma propriété des Courbes-Vaux, dans le Loiret, et Paris. Les séances étaient de vingt minutes avec volonté tendue de ma part.

Mlle H. G. attendait en pleine lumière et en passivité voulue devant une feuille de papier blanc, tenant un crayon en main. Je transmettais au début de chaque séance des lettres majuscules, puis des dessins simplifiés que je faisais au moment même avec l'objet modèle devant moi. Mlle H. G. ne recevait aucune perception visuelle mais sentait *des impulsions de gestes* pour tracer des figures schématiques sur le papier.

Ces figures n'avaient jamais de rapport avec les lettres. Mais presque toujours elles ont correspondu assez exactement à des parties séparées de mes dessins.

Ces séances se continuant sans aucun changement ni progrès, et les lettres, que je désirais particulièrement obtenir, n'étant jamais transmises, je les ai cessées au bout de quelques mois sans avoir calculé le pourcentage de réussites qui était très élevé. Ce mode de réception de Mlle H. G. a pris pour moi un intérêt plus grand quand j'ai pensé à le rapprocher de ses facultés de médium dessinateur que je me suis trouvé à même d'étudier soigneusement.

Il me paraît possible en effet d'assimiler les impulsions ressenties à distance dans nos séances de télépathie aux impulsions plus importantes de source inconnue qui lui ont fait accomplir inconsciemment des dessins décoratifs compliqués. Je ne crois pas qu'aucun médium dessinateur ait donné des phénomènes de réception télépathique expérimentale bien observés. Il faudrait joindre d'autres documents similaires à celui que j'ap-

porte. Peut-être cette assimilation de quelques faits de télépathie expérimentale dans cette modalité spéciale aux faits de médiumnat de dessin, observés déjà en grand nombre, pourra aider à mieux comprendre ces deux phénomènes. Je sais que les psychistes discutent encore au sujet de la qualité paranormale du médiumnat de dessin, tandis que la télépathie est partout considérée comme paranormale. De toute façon la discussion sera utile.

*
* *

Pour suivre l'ordre chronologique principal de mes études ; et, avant de donner la suite des documents sur mes expérimentations de télépathie, je vais maintenant parler des phénomènes de perception à distance obtenues avec Mlle Hélène Grégoire en sommeil provoqué. Mlle H. G. que des phénomènes spontanés désignaient comme un sujet métagnome remarquable, n'avait jamais été conduite avant de me connaître, à collaborer avec un expérimentateur.

Elle a bien voulu se consacrer avec moi à ces études d'une façon absolument désintéressée.

Ces séances pourront vous être décrites et analysées très exactement grâce aux qualités de Mlle H. G. qui, ardemment dévouée au succès des sciences psychiques et se rendant compte de l'importance d'une sincérité absolue, est, d'autre part, intellectuellement capable d'analyser elle-même ses perceptions. Dans ces conditions, j'ai considéré comme la meilleure méthode de récit d'accepter comme *hypothèse de travail* ce que pense et dit le médium pendant les séances.

Mlle H. G. croit être dans l'endroit qu'elle décrit, croit y marcher, s'y tourner pour voir de différents côtés les objets et les personnes, et croit même se voir à l'occasion elle-même dans un miroir comme une colonne de vapeur gris clair. Mais elle tient à préciser qu'elle ne voit pas les personnes et les objets comme avec ses yeux ; *elle les perçoit* et peut raconter avec les détails les plus précis ce qui se passe devant elle. Sans savoir ces noms savants, elle me fait comprendre qu'elle perçoit extra-sensoriellement par le sixième sens : le sens cryptesthésique du Profr Richet. De même, *elle voit extra-sensoriellement les bouches qui rient et qui parlent*, mais *elle n'entend pas le bruit du rire ni le son des paroles*.

Il faut encore utiliser notre hypothèse de travail et suivre Mlle H. G. pour exposer une autre modalité de ses perceptions. Parfois dans ces séances, tout en croyant se trouver dans le salon par exemple d'une maison où je l'ai envoyée, Mlle H. G. ne perçoit plus de la même façon. Elle voit, dit-elle, *comme avec ses yeux* des personnages qui apparaissent devant elle et elle entend leurs paroles où du moins elle en comprend le sens. Mais alors je constate qu'il s'agit de la vision et de l'audition de personnes mortes dont elle détecte ainsi l'aspect et la pensée. Parfois aussi elle me dit voir un tableau mouvant et coloré comme la projection d'un film en couleur au cinéma. Et il s'agit alors d'un fait ancien, un phénomène du

passé ; ces perceptions alternent ou même parfois coïncident avec les scènes de la vie réelle où apparaissent des personnes vivantes dont la présence sera plus tard contrôlée.

Les personnages et les scènes du passé ainsi détectés sont souvent reconnus par mon enquête comme ayant réellement existé. Sur cela je ne fais aucune hypothèse. Mlle H. G. perçoit ainsi et l'explique ; c'est un document de sa métagnomie.

Ce document je puis le résumer ainsi. *Elle voit comme avec ses yeux en vision ordinaire éveillée, ce qui est du passé ; elle perçoit seulement, avec le sens paranormal ou cryptesthésique, ce qui est du présent et que le contrôle affirme réel.*

Je n'ai pas cru devoir négliger de présenter ici cette analyse documentaire, mais je ne vais vous exposer que des faits contrôlables et soigneusement contrôlés ; des scènes de la vie présente dont un témoin affirmera l'authenticité. Parmi les très nombreux cas que j'ai observés et immédiatement notés, j'en ai choisi cinq des plus typiques dont voici la relation.

* * *

Commençons par deux cas où la personne vue principale a été M. Géo Couderc, habitant 59, rue de la Gare, à Eaubonne (S. et-O.), qui est prêt à témoigner de leur authenticité. M. G. C. est un psychiste connu par ses œuvres récemment publiées et à l'esprit très critique, ne se satisfaisant jusqu'à présent d'aucune hypothèse pour expliquer les faits qu'il constate simplement. Dans les deux séances, Mlle H. G. a été endormie par moi, à Paris, dans mon atelier, 56, rue N-D-de-Lorette. La première fois, je l'ai envoyée aux informations chez M. C., à Eaubonne. La deuxième fois, je l'ai envoyée rue des Gatines, à Paris, dans la salle de réunion du groupe particulier de Mlle J. Laplace, sensitive clairvoyante bien connue des psychistes. Mlle H. G. connaît M. Couderc, mais ne connaissait pas à cette époque Mlle Laplace. Elle ne connaît encore maintenant par ses sens normaux ni l'appartement de M. Couderc ni la salle de la rue des Gatines.

Pour faire mieux comprendre le caractère de ces séances, je raconterai la première avec quelques détails en usant de mes notes immédiates. Selon ma méthode que j'explique une fois pour toutes, je guide le médium par mes paroles. Je cite en abrégeant : « Vous sortez de l'atelier... vous allez « à la gare du Nord... vous suivez la ligne. . vous voici à la gare d'Eau- « bonne... vous êtes au-dessus, décrivez-la moi... vous voyez un escalier « qui descend, prenez-le... vous suivez la rue de la gare, à droite de la « sortie... vous voici au numéro 59, décrivez-moi l'aspect de la mai- « son... » (A chaque question le médium a répondu en détail exactement) « Bien... montez l'escalier... vous êtes sur le palier du 1er étage ?... « Traversez la porte... Où vous trouvez-vous ? Décrivez-moi la pièce où « vous êtes... Traversez maintenant la porte à droite... Où êtes-vous ?... « Décrivez-moi. »

Cette méthode est-elle utile, je l'ignore. En tout cas, elle me réussit pratiquement et semble exciter les facultés du sujet qui me décrit des choses très exactes et dont la plupart sont ignorées de moi. Ces choses que je ne puis aucunement connaître sont naturellement les seules documentairement intéressantes. On pourrait en effet objecter que la perception des choses connues de moi est une lecture de pensée. Mais au cours de mes récits on verra comment les points principaux des scènes perçues par le médium étaint forcément ignorés de moi. Tel est très nettement le cas de ce que Mlle H. G. va raconter de ses perceptions chez M. Couderc.

Le médium sur mon ordre a donc traversé une porte et se trouve dans ce que je sais être la chambre à coucher de M. C., il la visite et la décrit en détail (tout en étant d'ailleurs dans l'impossibilité de distinguer par lecture de pensée plusieurs objets typiques que je savais être placés près dé la fenêtre).

Et nous voici au fait intéressant. En entrant le médium m'avait dit : « A droite de la porte je vois un lit étroit contre le mur ; *il est vide, les* « *draps sont remontés jusqu'au milieu de l'oreiller* ». Cela ne m'étonnait pas ; M. C. ayant l'habitude de se coucher tard.

Mais, après avoir examiné les différents bibelots qui encombraient cette chambre, au moment où le médium se prépare à sortir (selon sa formule) elle s'écrie brusquement paraissant stupéfaite : « C'est extraordinaire, je « vois maintenant une chose noire qui s'agite sur l'oreiller, est-ce une sou- « ris ? non cela ressemble à une mèche de cheveux..., ce sont bien des « cheveux... puis voilà une tête à la suite... Ah ! c'est la tête de M. Cou- « derc, je le reconnais. Quelle chose bizarre : *c'est M. C. qui sort de ses draps* « *et qui se dresse assis dans son lit*. Il était donc caché sous ses draps puis- « que je ne l'ai pas vu tout à l'heure ; c'est vraiment drôle ».

Et le médium rit aux éclats ! « Et voici une boule lumineuse *(sic)* qui « apparaît. Ah ! C'est une lampe électrique. M. C. *prend un papier sur la* « *table* près de son lit ; il le regarde attentivement ; il doit lire quelque « chose qui l'intéresse..., voilà qu'il repose le papier sur sa table, il se « tourne vers le mur et *regarde un petit tableau* ou une photo accrochée... « Allons bon ! Il se recouche *le nez contre le mur et se renfonce sous les* « *draps*..., il disparaît... c'est bien cela ; le lit paraît vide comme lorsque « je suis entrée... Laissons-le dormir ».

Mlle H. G. sort de la chambre, visite les autres pièces de l'appartement, voit avec des détails que j'ignorais la fille et le gendre de M. C. endormis dans le lit de leur chambre avec le berceau d'un enfant près du lit. Elle perçoit encore d'autres choses typiques curieuses dans le reste de l'appartement ; mais il serait trop long de copier toutes mes notes sur cette séance.

Passons vite à la confirmation. M. Couderc m'écrit qu'en effet il a l'habitude, dont il affirme n'avoir parlé à personne, de se coucher « *le nez contre le mur et se cachant la tête sous les draps* complètement ». Il était bien endormi à 10 h. 1/2 ce soir-là et, s'étant réveillé, avait eu l'idée de *consulter une note* assez importante laissée *sur la table* près de son lit ;

puis avait *regardé* un *portrait photographique* au mur avant de se reglisser sous ses draps, le nez contre le mur comme toujours.

Ce fait précis, curieux, impossible à imaginer et absolument inconnu de moi a donc bien été perçu par les facultés paranormales du médium sans aucune lecture de pensée possible ; les détails sur la chambre de sa fille étaient également exacts. Voilà le document à étudier. Sans doute est-il plus topique sous cet aspect de scène vécue.

Passons au cas n° 2. — Ce soir là, j'ai eu l'idée d'envoyer Mlle H. G. avec ma méthode habituelle, rue des Gatines.

Je savais que c'était le jour et l'heure de la réunion du groupe de Mlle Laplace dans lequel M. Couderc était très assidu et pourrait me servir de témoin pour confirmation en cas de réussite. Et là encore Mlle H. G. a pu me révéler un fait tout à fait imprévisible constituant un des bons documents que je recherche.

Mlle H. G. me dit qu'elle était bien arrivée dans la salle et me la décrit exactement avec Mlle L. assise derrière une table, dans une sorte d'alcôve. Elle me fait bien le portrait de Mlle L. et me parle des *personnes assises sur des chaises devant elle.* Jusque-là il pouvait s'agir d'une lecture de pensée. Venons au fait documentaire à préciser et alors je reprends la copie de mes notes. « Reconnaissez-vous quelqu'un dans les assistants ? » « Non, personne », j'étais un peu ennuyé pensant que M. Couderc était fâcheusement absent ce soir-là et je cherche tout de même à obtenir quelques précisions spéciales. « Vous avez bien vu la table de Mlle Laplace dans son « alcôve, mais n'y a-t-il pas une autre table dans le coin de la salle ? » — « Oui » me dit le médium, après une courte recherche, puis elle s'écrie joyeusement : « Ah ! je vois M. Couderc, *il est assis devant cette autre table* ; « il écrit dans un cahier ; je suis contente de voir enfin ici quelqu'un de « connaissance ». — « M. Couderc peut bien être en effet dans la salle, « mais vous vous trompez, il ne peut pas être assis devant cette petite table ; « c'est la place de Mme B., la secrétaire des séances ; regardez mieux et « dites-moi où M. C. est placé parmi les spectateurs. » — « Mais non, je « suis sûre de bien voir ; c'est M. Couderc qui est assis à cette table et « même il parle avec Mlle Laplace, qui semble lui dicter quelque chose. »

Impossible de persuader à Mlle H. G. de revenir sur ce que je croyais, avec ennui, être certainement une erreur. Et sans parler des autres incidents de cette réunion que me raconte le médium, j'arrive à la confirmation donnée le lendemain par M. C.

Ce soir-là, tout à fait exceptionnellement, Mme B. s'étant trouvée malade et n'ayant pu venir à la séance, Mlle Laplace avait fait appel à la complaisance de M. Couderc pour remplir à l'improviste le rôle de secrétaire, *et il était bien assis à la petite table.*

Voilà, n'est-ce pas, encore un fait complètement inconnaissable détecté par le médium.

Nous arrivons à la suite à trois cas dont a été témoin sur place, en divers endroits, ma sœur, Mme Sébert, une métapsychiste très avertie, très consciencieuse et même très scrupuleuse pour l'exactitude du moindre détail au sujet d'un phénomène à contrôler.

Mme S., comme M. C., est prête à témoigner de l'exactitude des perceptions paranormales des trois scènes auxquelles elle a été présente. La première s'est passée chez elle, au château de la Perchais, par Caulnes (Côtes-du-Nord), à environ 600 kilomètres de mon atelier à Paris, où, comme dans les séances précédentes, le médium était endormi. Sur mon ordre, Mlle H. G. a été s'informer de ce qui se passait ce soir-là dans le salon de la Perchais, vers 22 h. 30. Au bout de peu de temps, elle m'a dit se trouver dans cette pièce et y voir Mme Sébert avec son fils aîné et un jeune homme qu'elle ne connaissait pas, causant tous trois gaîment avec animation. (Elle connaissait, mais uniquement par de précédentes visions médiumniques similaires, le salon en question, ainsi que Mme S. et son fils aîné qui réside avec elle.) Son attention fut immédiatement attirée par les *souliers extraordinairement brillants* du jeune homme inconnu. « C'est si étince-« lant, me dit-elle, que je ne puis plus voir autre chose et Mme S. semble « rire en montrant ces souliers, éclatants de lumière, à son fils. Tous trois « semblent très amusés et occupés de cela. » Peu de temps après, elle voit les trois personnes se lever et sortir du salon. Elle les suit sur mon ordre et les revoit dans l'antichambre. « Regardez-les bien, lui dis-je, ils « vont monter l'escalier ; vous allez les suivre et voir les chambres où ils « entreront et que vous me décrirez. » Le médium regarde alors fixement l'escalier selon mes instructions, puis tout à coup me dit : « Je ne vois « plus personne, je ne sais plus où ils sont ; ils n'ont pas monté l'escalier, « je les aurais bien vus ; mais maintenant, j'en ai assez, je suis fatiguée, « rappelez-moi, je vous en prie, je ne veux plus rester là. » J'ai agi pour la faire se retrouver dans le fauteuil et je l'ai réveillée.

Or, d'après les renseignements immédiats de Mme Sébert, son deuxième fils était arrivé lui faire une visite à la Perchais (ce que j'ignorais) et, dans la réunion familiale du soir, on s'était moqué des *souliers extraordinairement brillants* du jeune homme et l'on avait gaiement causé de cela assez longuement. Les trois personnes avaient bien quitté le salon pour monter dans les chambres à coucher à *l'heure précise que j'avais notée*, mais au lieu de monter l'escalier, ils avaient quitté l'antichambre après quelques minutes de causerie *et étaient entrés dans la salle à manger* pour prendre des rafraîchissements.

Ces deux petits faits complètement exacts m'ont paru dignes d'être notés ici comme documents certains de perception paranormale sans lecture de pensée.

Le cas des *souliers brillants* est un exemple curieux de la précision possible de ces visions extra-sensorielles.

Le **4e cas** que je vais vous citer se présente un peu différemment ; et vous allez y voir le médium partir sans mon aide à la recherche de Mme S. et la trouver dans un endroit que je ne connaissais pas. Je décrirai la scène *telle que les paroles de Mlle H. G. me l'ont présentée* et toujours sans pouvoir faire aucune hypothèse explicative.

En cette séance j'avais de nouveau ordonnè au médium endormi d'aller au château de la Perchais m'informer de ce que faisait Mme Sébert. Elle me déclare être dans le château mais ne trouver personne au salon. Je la fais monter au premier étage dans la chambre de Mme S., puis dans son petit salon. Elle me dit n'y trouver toujours personne. Je prévois alors que ma sœur est partie en voyage sans me prévenir « Le *fluide* de Mme Sébert doit « se trouver dans ce salon, dis-je à Mlle H. G., tachez de le sentir et de vous « transporter à l'endroit où elle est ce soir, en appelant à vous *les forces de « l'espace.* » *Ces façons de parler*, sans préjuger de rien, sont les paroles que je dois employer en séance pour suivre avec le médium l'hypothèse de travail pratiquement nécessaire. Au bout de quelques minutes d'attente, Mlle H. G. me dit avec une voix très émue : « Je me sens emportée dans « l'air... Je suis très haut dans l'espace... je suis légère, je suis heureuse. « Oh je voudrais rester toujours ainsi et ne jamais revenir sur terre... Ah « me voilà abandonnée, que c'est triste ; je suis par terre devant la grande « grille d'un château. Le château est tout près ; il y a des fenêtres éclai- « rées » — « Tâchez toujours de sentir le *fluide* de Mme S. ; sans doute est- « elle dans ce château et allez-vous la retrouver ; pénétrez par une de ces « fenêtres éclairées ». — « Voilà, dit joyeusement Mlle H. G., je suis près « de Mme Sébert. Que je suis contente de la retrouver ; elle est assise à une « table dans une belle chambre ». — « Que fait-elle ? » — « Elle est en « train d'écrire... *elle finit la lettre... la cachète. C'est à vous qu'elle écrit. « Elle en écrit tout de suite une autre* ». — « Laissez-la écrire, regardez la « pièce où elle est pour me la décrire ». Le médium me décrit alors une chambre à coucher et un lit dont elle voit *le couvre-pied avec sa couleur*, puis elle précise que la chambre à *deux fenêtres placées d'encoignure* et non pas côte à côte ni en face l'une de l'autre.

Aux renseignements, Mme S. m'écrit qu'elle était en effet ce soir-là dans le château de son troisième fils, à 100 kilomètres environ de la Perchais. La chambre qu'elle y habitait est la seule de la maison qui a *2 fenêtres d'encoignure*. Elle a bien *ecrit une. lettre à mon adresse qu'elle a cachetée avant d'en écrire aussitôt une autre*. La description des meubles de la chambre, dont le lit avec la *couleur de son couvre-pieds*, était exacte. (Je n'ai jamais vu et ne connaissais aucunement ce château.)

Voilà donc un 4e document bon à enregistrer.

* * *

5e cas. — Nous allons être transportés cette fois pour chercher un cinquième document à Rouen ; Mlle H. G. ne connaissait pas cette ville par elle-même ni par aucune description. Je savais que Mme Sébert était ce

soir-là à Rouen dans une maison amie, rue Jeanne-d'Arc. Je connais cet appartement ; mais le médium que j'ai envoyé de Paris jusque-là va nous décrire des scènes dont je ne pouvais avoir aucune idée. J'ai commencé par lui ordonner de suivre d'en haut la ligne du chemin de fer depuis la gare Saint-Lazare jusqu'au point où elle devait apercevoir, du pont sur la Seine, le panorama de la ville de Rouen tel que je le connais. « Vous « voyez cette grande ville au bord de la rivière, vous voyez la cathédrale « avec sa haute flèche de fer pointue ; allez là. Descendez sur la grande « place devant l'église ; vous y êtes, bien, prenez la large rue en face... « Vous arrivez sous une voûte qui traverse la rue ; *arrêtez-vous là et « regardez au-dessus de votre tête.* » Or je sais que sous cette voûte cintrée de la tour de la Grosse-Horloge, il y a des bas-reliefs montrant Jésus en « Bon Pasteur » *parmi ses moutons.* Mlle H. G. m'a dit voir seulement plusieurs gros chiens : et, malgré mes dénégations et même *mes essais de suggestions mentales* elle a persisté à *à ne voir que des chiens.* J'ai noté cela au passage comme un des nombreux cas où la lecture de pensée ni même la suggestion volontaire n'ont pu influencer les visions de mon médium endormi. Je crois cependant la lecture de pensée dans l'inconscient et le conscient très possible ; mais peut-être est-elle assez rare en ces conditions.

De la voûte de la *Grosse-Horloge* j'ai conduit Mlle H. G. jusqu'à l'appar-ttement où devait être Mme Sébert. Le médium y pénètre, voit le salon et le déclare vide. Je suis surpris, croyant à une réunion de famille à cette heure au salon. Cependant je la fais passer dans la salle à manger voisine où elle voit aussitôt plusieurs personnes assises autour d'une table, *servie de mets variés et prenant un repas.* J'insiste vainement en déclarant qu'elle doit se tromper au sujet du repas servi ; il y a peut-être des verres à boire sur la table ; mais un dîner à 22 heures passées est invraisemblable selon les habitudes de la famille que je connais. Le médium affirme cependant voir *un jeune homme et une jeune femme qui mangent avec appétit auprès de Mme Sébert et plusieurs autres convives.*

Je croyais à une vision erronnée, mais Mme Sébert m'a écrit que deux parents de ses hôtes de Rouen étant arrivés à l'improviste, de Paris, on avait fait préparer pour eux *un dîner* où à l'heure indiqnée, *toute la famille était réunie autour de la table de la salle à manger.*

J'arrêterai ici les extraits de mes notes au sujet de ces séances de sommeil provoqué avec Mlle H. G.

Je vous ai, dès le début, parlé des modalités particulières et bien précisées des perceptions extra-sensorielles de cette excellente sensitive. J'espère que ces documents pourront servir aux études des psychistes et j'aborde le récit de la suite de mes expérimentations télépathiques.

*
* *

Commençons par le cas très particulier d'une transmission de message télépathique par *perception extra-sensorielle auditive* en réussite complète. Le percipient était mon ami le Dr A. d'A., qui habite et exerce à Paris.

J'agissais des Courbes-Vaux ; donc toujours à 120 kilomètres de distance. J'avais cru reconnaître dans le Dr d'A. des facultés latentes de sensitif, cependant il n'avait jamais rien expérimenté. Nous prîmes des rendez-vous à heure fixe pour la transmission de messages variés.

Les premières séances semblèrent servir surtout à établir *le rapport* avec des résultats sans grande précision, mais à la quatrième séance environ nous eûmes le *succès remarquable en question*.

Le Dr d'A. attendait en plein jour, dans une passivité attentivement volontaire, avec un crayon et une feuille de papier blanc. Il devait pendant les vingt minutes du rendez-vous rester en attente de perception ; ouvrant ou fermant les yeux de cinq en cinq minutes. Pendant ce temps j'étais dans mon atelier aux Courbes-Vaux et, pour obtenir un message à la fois très simple et très précis, j'avais tracé sur un papier trois rectangles allongés (le nombre suffisant à éviter le hasard). Ayant toujours la conviction qu'une volonté très tendue de ma part était une condition de succès, je me tenais debout, regardant mon papier, et soigneusement orienté dans la direction de Paris ; je faisais des gestes d'envoi dans cette direction. Puis, j'eus l'idée de *répéter à haute voix* mon message : « *Trois rectangles allongés... Trois rectangles allongés* » et, sans intention autre que de renforcer ma volonté, j'en vins à crier : « *Entendez mon message,* ami d'A.; *trois rectangles allonges ;* entendez ! je veux que vous entendiez. »

Alors, à Paris, le Dr d'A. qui, yeux clos ou yeux ouverts, *attendait passivement une perception visuelle, entend avec étonnement nettement ma voix* dont il reconnaît le timbre comme si j'étais à peu de distance de lui ; avec les mots répétés : « *Trois rectangles allongés... trois rectangles allongés...* » ; et, sans aucune perception visuelle ni intuitive, il dessine sur son papier les trois rectangles demandés et me l'envoie immédiatement par la poste le soir même.

J'ai voulu vous donner les détails de cette expérimentation réussie, car je la crois vraiment rare, sinon unique, comme documentation. Certes de nombreux sensitifs métagnomes clairvoyants croient entendre des voix leur donnant des renseignements. Souvent ils expriment leur façon de percevoir les éléments d'information sous la forme « *On me dit que...* ». M. P. Fortuny, dans ses remarquables séances de l'I.M.I., employait souvent cette *formule*. Mais on ignore *l'origine* de ces auditions. Dans sa précision infime, le cas du Dr d'A. est très différent, puisqu'il y a concordance absolue entre son audition et l'émission volontaire de l'agent et que nous avons là une transmission télépathique certaine. Malheureusement, le Dr d'A., très occupé, ne put continuer, malgré ce succès, nos rendez-vous télépathiques. J'espère, l'année prochaine, pouvoir recommencer une série avec lui.

* * *

Mes expérimentations avec ma sœur, Mme Sébert, commencées en 1925 et continuées régulièrement en plusieurs périodes annuelles, m'ont donné des résultats très importants et seront sûrement encore longuement conti-

nuées. Une union intellectuelle et affectueuse nous donne le « *rapport* » si utile aux relations métagnomiques. Cette fois encore, c'est le mode de réception que nous devons particuilèrement noter, Mme Sébert n'est pas une sensitive visualiste et, en dehors de nos rendez-vous télépathiques, n'a jamais de vision extra-sensorielle. Elle perçoit cependant télépathiquement par *vision extra-sensorielle objective*, les messages de dessins d'après des objets que je lui envoie. *Des images se forment sur le papier placé devant elle et qu'elle regarde en pleine lumière* pendant la demi heure de notre rendez-vous avec une volonté constante de réceptivité passive. *Ces images se forment assez nettement pour qu'elle puisse en suivre le contour au crayon, sur le papier même où elles apparaissent* et sans savoir ce qu'elles signifient.

Elles sont *de deux sortes, tantôt apparaissant sous la forme d'une ombre grise, tantôt sous la forme de lignes plus lumineuses que le papier* et dessinant une silhouette. Quand Mme Sébert voit apparaître des traits lumineux, la vision en est très fugitive généralement. Quand il s'agit de formes pleines grises, *l'image peut persister jusqu'à dix minutes sur le papier* après s'être formée et précisée lentement. La vision parfois se répète avec de légères modifications ; mais *il n'y a jamais d'images multiples et diverses* comme en reçoivent tant de percipients.

C'est bien le message et lui seul qui est perçu. Là, nous verrions l'avantage d'expérimenter avec un percipient qui n'est pas visualisateur naturellement.

Quant à la question d'utilité de la volonté que j'ai déjà traitée au passage, ces séries de séances avec Mme S. vont me permettre de l'examiner plus à fond. Parfois, Mme S. reste un quart d'heure à fixer le papier *un peu mollement, sans rien voir*. Au moment où elle désespère de rien voir apparaître, *elle tend sa volonté* ; *souvent alors l'image se forme brusquement* et il semble que son effort de volonté a déclenché le phénomène. Quant à l'efficacité de la volonté de l'agent, je crois en avoir trouvé la preuve dans les faits suivants :

Mon pourcentage de réussite avec Mme S. est très élevé, je le préciserai tout à l'heure ; or, en grande majorité, les cas de réussite ont été obtenus avec une volonté poursuivie certaine. Les quelques cas de succès par transmission inconsciente non voulue et par refoulement d'idées (cas si bien décrits par M. Warcollier) sont en rapport avec des séances où une fatigue de santé ou un dérangement imprévu m'avait empêché de tendre ma volonté, et *c'est presque toujours dans cette même sorte de séances, que j'ai eu des résultats nuls.*

Cela étant expliqué, il me faut encore bien décrire une particularité très spéciale des visions de Mme S. *Souvent l'image qui apparaît sur son papier*, correspond bien à l'objet dont je lui ai transmis la forme, mais *c'est une image élargie aux contours arrondis*, donnant l'impression d'un *objet enveloppé d'ouate.* Si l'on place l'image anguleuse et précise de l'objet au milieu du dessin de Mme Sébert, on reconnaît l'exactitude certaine de la transmission *dans cet enveloppement.* Des figures correspondant

à plusieurs cas caractéristiques de ce genre se trouvent à la planche n° 1, et leur commentaire vous expliquera cette particularité que je n'ai pu ici qu'indiquer.

Mme S. a des visions purement objectives, aucune idée ne les accompagne. Quand elle m'écrit en m'envoyant ses dessins, elle en risque quelquefois une interprétation ; cette interprétation est presque toujours complètement fausse.

*
* *

Description des Figures pour Mme Sebert

Planche 1 : COMMENTAIRES

Voici d'abord trois exemples des visions reproduisant la forme du message telle quelle ; puis deux exemples des étranges visions enveloppées.

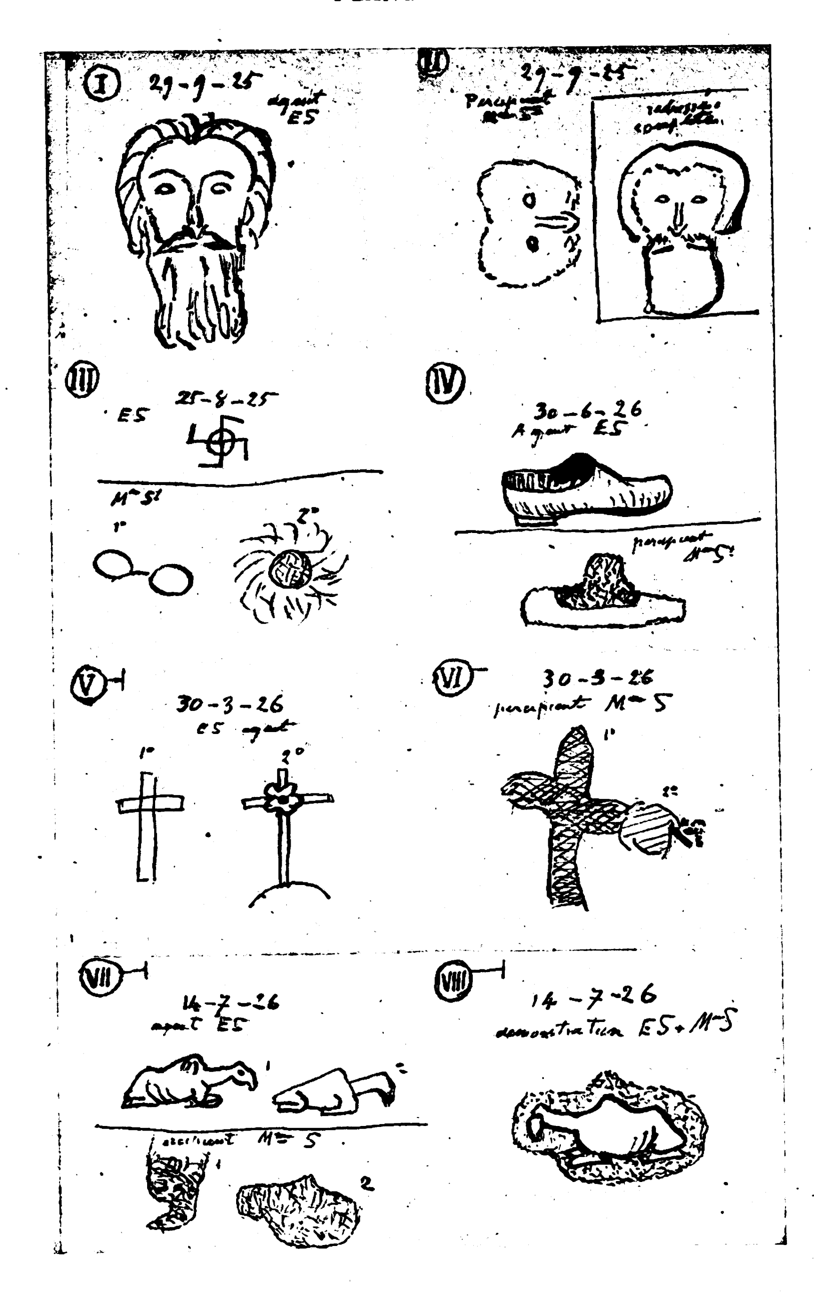
A la fig. 1, vous voyez une tête de face avec cheveux longs et barbe. Dans cette expérimentation du 29 septembre 1925, je me regardais dans une glace avec l'intention de transmettre mon visage ; puis, presque aussitôt, je fis le croquis simplifié que vous voyez ici. Mme S. vit apparaître sur son papier des lignes lumineuses dont elle suivit la trace au crayon ; cela produisit le dessin couché montré à gauche dans la *fig. II*, ; elle me l'envoya tel quel en me faisant part de son idée d'une tête de chat. Or, vous voyez à droite de la fig. II, ce même dessin redressé et complété par moi ; et formant très exactement le centre du croquis de ma tête montrée fig. I. (Cette réception originale de mon visage sans cheveux ni barbe est bien curieuse.)

La séance du 25 août 1925 nous fournit l'exemple de la *fig. III*. J'avais envoyé le dessin d'un « *Swastica* » que je considérais comme la forme ronde de la terre, *tournant selon la direction de mouvement* indiqué par la croix gammée qui la traverse. (M. W. parle d'un message similaire reçu de moi). Mme S. a perçu d'abord deux cercles lumineux successifs, correspondant au globe terrestre (n° 1) ; puis elle vit sur son papier *une ombre grise ronde* persistante *entourée de petits rayons recourbés* plus clairs.

Cette image dura plusieurs minutes et elle en fixe la qualité d'ombre et la silhouette en la couvrant de crayonnage (voyez n° 2). C'était évidemment le globe terrestre avec le rayonnement de son mouvement tournant (cette fois il y a intéressant mélange de reproduction exacte et de symbole).

Avec la *fig. IV* vous voyez, comme troisième exemple, le croquis d'un sabot que j'avais dessiné avec ses ombres. Mme S. vit apparaître d'abord *en image grise* la partie ombrée, légèrement déformée ; puis *des lignes lumineuses* complétèrent la silhouette du sabot avec une ressemblance très grande de mon croquis.

PLANCHE I.


I
29-9-25
agent ES
II
29-9-25
Percipient Mme S
III
ES
25-8-25
Mme S
1°
2°
IV
30-6-26
Agent ES
percipient Mme S
V
30-3-26
ES agent
1°
2°
VI
30-3-26
percipient Mme S
1°
2°
VII
14-7-26
agent ES
1
2
percipient Mme S
1
2
VIII
14-7-26
démonstration ES + Mme S

Et maintenant, voyez deux exemples des visions d'objet à contour enveloppé. A la *fig. V*, vous trouvez mon dessin d'une croix schématisée à gauche (n° 1), puis le dessin d'une seconde croix où *j'eus ensuite l'idée de placer une rose symbolique au centre.* Mme S. vit (*fig. VI*) la croix comme entourée d'ouate sous la forme d'une masse grise un peu tordue. Puis une autre petite *forme globulaire* en ombre plus claire vint se placer contre le bras de la croix ; et *c'était évidemment* la rose enveloppée.

Dernier exemple. A la *fig. VII* vous pouvez voir le dessin exact d'un petit dromadaire de porcelaine accroupi, puis sa simplification schématisée. Mme S. vit sur son papier deux silhouettes grises apparaissant successivement et qu'elle couvrit de traits de crayon sans y rien comprendre. Le n° 1 correspond à l'avant-train enveloppé du dromadaire, la tête en bas ; le n° 2 a la forme entière du dromadaire avec la tête tournée à gauche en inversion de mon dessin. La *fig. VIII* nous montre *mon dessin placé au centre de celui de la percipiente.* Cela fait comprendre, je crois, mieux qu'aucune explication la réalité de cette singulière modalité de perception.

* * *

Voici le moment de donner le pourcentage annoncé des réussites. Evidemment, il y a eu une pérode d'entraînement ; elle a d'ailleurs été courte ; mais envisageons une bonne période récente correspondant aux images que j'ai publiées ici. Ce seront 2 séries formant en tout 33 expérimentations, une série de 18 et une de 15. Dans celle de 18 cas, nous avons 12 succès contre 6 insuccès ; donc 66 pour 100 de succès (j'appelle succès les réussites partielles jointes aux réussites complètes). — L'autre série de 15 cas compte 11 succès contre 4 insuccès ; je n'ose pas énumérer ce gros pourcentage. Quant à la proportion des cas de réussites par volonté, inconscient et refoulement, nous avons sur les 23 succès, 16 cas par *volonté*, 5 cas par *inconscient*, 2 cas par *refoulement*. Donc comme proportion : *volonté* 69 °/₀, *inconscient* 21 °/₀, *refoulement* 10 °/₀.

Il me semble que ces chiffres illustrent bien la seule théorie que j'essaye d'exposer : celle de l'avantage d une volonté attentive (contrairement à l'opinion de plusieurs autres expérimentateurs ; mais ce n'est peut-être qu'une question de personne et de tempérament).

* * *

Je vais vous parler maintenant d'une autre collaboratrice dont les perceptions extra-sensorielles sont vraiment extraordinaires et toutes différentes de celles de mes autres percipients et de tous les percipients télépathiques dont j'ai entendu parler (au moins à la fin de la série dans les cas les meilleurs).

C'est Mlle Marthe G. qui habite dans le Loiret, donc à une distance sensiblement moins grande que mes autres collaborateurs ; mais du moment qu'il y a plusieurs kilomètres séparant l'agent et le percipient, il est

vraisemblable que leur nombre importe peu. Mlle M. G. d'un niveau intellectuel élevé, s'intéresse ardemment aux résultats étranges de nos expérimentations. Elle les examine et les note très soigneusement. Sa situation administrative m'oblige à réserver son nom dans cette publication ; cependant, en passant par mon intermédiaire elle se prêtera à toute confirmation pouvant intéresser un chercheur sérieux.

Sa visualisation n'a lieu que *dans l'obscurité complète* ; les images très lumineuses apparaissent brusquement devant elle à la hauteur du visage ou parfois du plexus solaire. Nous prenons rendez-vous naturellement à heure fixe et pour une demi-heure de séance. Mlle Marthe G. se place dans l'obscurité en se mettant en état de passivité cinq ou dix minutes avant la séance et pendant ce temps *elle ne voit absolument rien*. Les visions lumineuses arrivent régulièrement comme un jet de lumière électrique au moment où je commence à lui envoyer mon message et j'ai constaté là encore qu'il arrive plus sûrement quand je m'aide de geste dans sa direction et de paroles à son adresse. A l'heure juste où ma transmission est finie, les phénomènes lumineux cessent complètement. Mlle M. G. pour bien s'en rendre compte et en avoir la confirmation est restée plusieurs fois aussi un quart d'heure ou même une demi-heure en attente sans sortir de cette obscurité *et sans vision. Nous avons très attentivement fixé ces points de concordance horaire des phénomènes lumineux* avec le début et la fin de l'émission de l'agent pour nous assurer qu'il n'y avait *aucun phénomène spontané*, dû à quelque cause que ce fût.

Cherchant elle-même quelle était l'orientation la plus favorable à l'intensité et à la netteté des perceptions lumineuses, Mlle Marthe G. s'est rendu compte que la position préférable était de se placer bien exactement orientée dans la ligne qui la joint à moi, mais en *tournant la nuque de mon côté* ; néanmoins, les phénomènes lumineux arrivent toujours face à elle. J'ai cru utile de bien préciser ces faits préliminaires.

Quant à moi, selon mon habitude, je me suis placé dès le début en m'orientant soigneusement dans la direction de la percipiente. Pendant les premières séances avant que le *rapport* fut établi et que j'ai pu constater l'intensité lumineuse des phénomènes, je plaçais un objet ou un dessin devant moi et je le regardais, bien éclairé, avec la volonté de le transmettre.

Mais bientôt Mlle Marthe G. ayant eu la bonne inspiration de tourner la nuque de mon côté les phénomènes lumineux devinrent beaucoup plus considérables (1).

Des spirales lumineuses montantes, dont je vais vous donner des exemples, commencèrent à se présenter dès le début des séances. En même temps, les objets transmis apparaissaient comme formés de lumière pure. *J'eus alors l'idée d'imaginer seulement les sujets de mes messages et de les envoyer par simple effort de volonté, sans m'appuyer sur aucun objet ou image.*

(1) Examen fait de son orientation, Mlle Marthe G. se trouvait placée tête au nord, pied au sud. Faut-il faire intervenir là une influence du magnétisme terrestre ?



Ces tentatives réussirent et produisirent les phénomènes que j'ai qualifié de véritablement extraordinaire.

Nos expérimentations, commencées au mois d'août 1926 seulement, n'ont pu être prolongées par suite de circonstances indépendantes de nos volontés, au delà d'une série de 25. C'est suffisant pour en fixer le caractére, mais il faudra d'autres séries pour arriver, en variant les conditions, à une analyse utile. Actuellement, devant ces phénomènes si particuliers, je ne puis que constater.

Sur ces 25 séances, l'apparition d'un phénomène lumineux formant un succès partiel est la règle générale constante. Les séances de résultat avec images bien reçues sont presque aussi nombreuses.

*
* *

Voici à titre d'exemple la description de *six séances* prises parmi les plus caractéristiques avec leur progression d'étrangeté, et d'abord *trois séances* avec les phénomènes moyens du début.

1er Cas. — J'avais placé devant moi, sur une table et donc horizontalement, l'image colorée en vert d'une *feuille de marronnier* dessinée sur un papier. Mlle Marthe G. vit, dans l'éspace très objectivement, une *feuille de marronnier* comme suspendue verticalement devant elle la queue en l'air. Elle en a comparé la luminosité et la matière à une feuille de papier huilé éclairée en transparence par une lampe ; la couleur était jaune.

*
* *

2e Cas. — Voulant envoyer l'image très simple d'un cœur dessiné sur un papier, je me plaçai debout, le papier en main et faisant des gestes d'envoi comme je l'ai exposé précédemment. — Dès le début de la séance, Mlle M. G. *vit apparaître à sa gauche et à sa droite* un peu plus loin que les images d'objets, *des spirales de fumée lumineuse qui montaient en tournant vers le plafond.* Puis deux spirales se formèrent en traits plus nets et plus lumineux en face d'elle et bientôt, *se recourbant, immobilisés, se terminèrent en forme de cœur* dont la percipiente prit aussitôt après la séance un croquis qu'elle m'envoya. (Les spirales de vapeur lumineuse qui apparurent alors pour la première fois, devinrent par la suite habituelles au début de chaque séance.)

*
* *

3e Cas. — Le sujet du message était cette fois **un violon** que je regardai d'abord, puis que je copiai ensuite en *le schématisant avec la forme simplifiée du corps de l'instrument sans le manche, mais les ouies bien dessinées à leur place.*

Mlle M. G., après l'apparition des légères spirales mouvantes vit tout à coup devant elle une figure formée de *deux* **cercles** *ouverts réunis*, en

larges lignes violemment lumineuses *aussi nettes que les tubes de verre électriquement éclairés des enseignes parisiennes* (selon les termes de sa description).

Puis, *à droite et à gauche, vinrent se placer deux courtes lignes sinueuses*, étincelantes, plus minces, en forme d'S majuscule. Elle m'envoya le dessin ; c'était bien presque exactement *le schéma du violon et des deux ouies* que j'y avais placées mais qui, au lieu d'être vues à leur place, étaient bizarrement disposées en dehors. (Voir *planche II, fig. X.*)

Nous avons là un cas typique de ces visions très objectives et d'une présentation tout à fait spéciale. Il nous montre aussi le commencement des perceptions ultra-lumineuses de Mlle M. G.

*
* *

4e Cas. — Puis voici trois autres cas où nous voyons l'apparition de réceptions de messages dus à ma seule volonté et que j'ai cru pouvoir qualifier de vraiment extraordinaires. Pour cette séance j'avais *placé devant moi une orange réelle* avec la volonté de la faire percevoir à la percipiente en vision de lumière ; puis *j'eus l'heureuse idée* (puisque le succès suivit) *de transmettre des formes seulement pensées. Je me concentrai donc sur la volonté de faire apparaître successivement devant Mlle Marthe G., d'autres oranges qui viendraient s'entasser avec la première* dont j'escomptais la transmission accomplie. Faisant des gestes qui me semblaient appropriés à préciser mon désir, *j'envoyais cinq autres idées d'oranges.* Ce fut, au delà de mon espérance, une réussite complète. Mlle M. G. m'écrivit immédiatemeut qu'elle avait, après beaucoup de spirales mouvantes, vu se former devant elle une petite boule lumineuse. Pnis cinq autres *sont arrivées apparaissant à distance et venant se joindre à la première pour former en l'air un tas de six petits sphères de lumière.* Quand elle sut la concordance de mon émission d'idée avec sa vision, Mlle M. G. en fut si impressionnée qu'elle ne put s'empêcher de raconter le fait avec émotion à tout son entourage. (Voir fig. IX, planche II).

*
* *

5e Cas. — Après la réussite de cette séance des oranges je continuai à tenter les émissions de *formes pensées par volonté pure.* Cette fois j'avais cherché à varier complètement le phénomène. J'eus la volonté de faire apparaître autour de Mlle M. G. *six faisceaux lumineux* partant de sa poitrine et se dirigeant *aux quatre points cardinaux, puis au zénith et au nadir.* Mlle M. G. vit alors un grand rayon très lumineux qui semblait sortir du mur en face d'elle. (Il n'y eut ce jour-là aucune apparition de spirales préliminaires). Ce rayon se dirigea vers sa poitrine (au plexus solaire semble-t-il). Puis d'autres rayons se formèrent qui firent bien, selon le récit de de Mlle M. G. un total *de six, partant de son corps comme centre et se dirigeant l'un au plafond, l'autre vers le sol, les autres aux quatre côtés de la*

pièce. Mlle M. G. m'écrivit aussitôt en me décrivant ce phénomène qui lui paraissait incompréhensible et dont la luminosité était plus intense que jamais. Cette réussite complète me paraît en effet étonnante et documentairement importante.

* * *

6e Cas. — Cependant à la séance suivante, pour m'assurer que ces rayons rectilignes étaient bien sûrement en rapport avec ma volonté d'émission et n'avaient rien à voir avec le hasard, j'eus la volonté de faire percevoir à Mlle M. G. *une grosse boule lumineuse rosée au lieu de rayons rectilignes*, et je fis des gestes énergiques vers la percipiente avec le simulacre d'envelopper une boule dans un geste circulaire de la main et de la projeter.

Mlle M. G. à l'heure de l'émission vit brusquement apparaître *devant elle une boule*, *grosse comme une tête humaine environ* et qui, selon son rapport, ressemblait à un amas arrondi d'ouate très lumineuse couleur nacrée (cette couleur nacrée différente de la couleur blanche des rayons me paraît en accord avec ma volonté de couleur rosée). Il lui semblait que cette boule lui avait été lancée au visage s'arrêtant en face de ses yeux.

Après avoir voulu que cette boule apparut à la percipiente, *j'avais eu la volonté qu'elle se retirât lentement* loin d'elle ; et, selon le rapport de Mlle M. G., la boule lumineuse *s'écarta en effet progressivement comme tirée par un fil*, en finissant par disparaître à l'extrémité de la pièce. J'ai cru voir là une preuve certaine et décisive de l'accord complet entre ma volonté d'émission et la réception.

Que dire après ces récits fidèles d'expérimentation ? Les modalités variées d'émission et de réception et l'attention scrupuleuse de la percipiente ne me semblent laisser aucune place à l'erreur ni à l'illusion. Des séries nouvelles pourront peut-être aider à l'établissement d'une hypothèse de travail.

* * *

J'arrive à ma collaboration avec M. R. Warcollier et son groupe d'études à l'Institut Métapsychique. Les résultats que j'ai obtenus comme agent avec eux, ont pour mes études personnelles une importance capitale. Mais M. W. en a parlé ici même récemment et les a commentés savamment avec tout l'acquis de son expérience. Il n'y a donc pas un intérêt immédiat à ce que je signale d'autres cas similaires à ceux qu'il a exposés. J'ai cependant noté des cas très suggestifs à analyser en opérant comme agent avec M. W. seul ou en envoyant des messages à tout son groupe réuni. Je dois mettre tous ces documents en réserve pour une étude d'avenir.

Néanmoins il pourra être utile de parler immédiatement des expérimentations où j'ai joué le rôle de percipient. C'est sur l'instigation amicale de M. Warcollier que j'ai commencé, il y a peu de temps, ces essais. M. W. y voyait l'utilité d'examiner le rapport entre les facultés d'agent et de perci-

pient chez une même personne. Il semble que j'ai réussi aussi facilement comme percipient que comme agent, et je suis très intéressé par les analyses que je puis faire ainsi sur moi-même en notant très attentivement les modalités variées de mes perceptions.

D'une façon générale, je ne vois extra-sensoriellement que *dans l'obscurité complète*, parfois les yeux clos, mais mieux encore les yeux ouverts. J'ai deux sortes de vision ; les unes qui semblent rapprochées de moi dans l'espace et si objectives que je croirais pouvoir les toucher comme des choses solides. Ces visions sont généralement en couleur et d'une luminosité modérée. Comme seconde modalité je vois des grands tableaux colorés, animés, que je comparerais volontiers comme M[lle] H. G. aux images projetées sur un écran de cinéma ; ces visions de large étendue semblent dépasser le cadre de la chambre où je suis. Enfin parfois ces visions sont en accord exact ou transposé avec l'objet d'un message de l'agent. Parfois ce sont des images symboliques détectant ses pensées. Je n'ai pu jusqu'à présent encore bien distinguer les raisons de ces modalités différentes ; il faudra, encore là, multiplier les expérimentations.

*
* *

Voici aussi résumé que possible quelques cas variés :

1er Cas. — Un soir, M. W., pendant son rendez-vous télépathique avec moi (étant à Courbevoie et moi aux Courbes-Vaux, donc à 120 kilomètres l'un de l'autre), regardait une reproduction photographique en carte postale d'un tableau de **Paris Bordone** qu'il avait remarqué dans un voyage à Berlin. Ce tableau, aux nombreux personnages, montrait en son centre *un pêcheur présentant au Doge Gradenigo l'anneau d'or qu'il avait jeté à la mer*. Cet *anneau* donnait son titre au tableau et était le résumé de la scène, mais sa dimension était imperceptible par rapport à l'ensemble du tableau.

Au moment du message *j'ai vu un anneau d'or flotter* comme une matérialisation tout à fait solide devant moi à courte distance en grandeur naturelle (*voir planche II, fig. XI et XII*). Puis M. Warcollier, par association d'idée devant cette carte postale, se mit à penser à son séjour à Berlin et à divers incidents caractéristiques. A ce moment j'ai vu, *comme sur l'écran cinématographique, des branchages d'arbres légers* dont je ne distinguais pas les troncs. Puis ce tableau disparaissant, j'ai vu nettement *une forêt lugubre* où, parmi des arbres déchiquetés, se trouvaient des cadavres nombreux.

Or cela concordait à un souvenir très net pour M. Warcollier. A Berlin, il avait été frappé, en regardant par sa fenêtre, de *l'aspect d'une place couverte d'arbres aux vertes frondaisons légères dont il ne voyait que le sommet ;* mais, près de cette fenêtre, M. W. avait eu une conversation grave avec un interlocuteur Berlinois au sujet *des spectacles affreux* de la grande guerre.

2e Cas. — Vision plus gaie bien intéressante à analyser : le Mardi-Gras dernier, M. W., à cause d'un dîner très tardif, oublie l'heure de notre rendez-vous télépathique ; *mais il y avait pensé deux heures avant* et son inconscient restait alerté sans doute... et m'a transmis une curieuse vision. D'abord me sont apparues des têtes *isolées, successivement présentées*, d'hommes, femmes et enfants dont je ne voyais que le bas du visage *avec des bouches qui s'ouvraient* ; puis ce fut une ligne de têtes vues simultanément par derrière, avec quelques têtes de face dans les intervalles. Je n'ai pensé que plus tard, en recopiant mes notes immédiates (que je griffonne dans l'obscurité), pour les envoyer à M. W. que ces têtes séparées pourraient être l'image symbolique d'un repas dont le tableau simplifié m'était montré ensuite.

Les visions de bas de visages *présentés successivement* et qui ne ressemblaient pas aux convives du dîner, me donnent la persuasion qu'il n'y avait eu *aucune clairvoyance active* de ma part, mais une réception paranormale télépathique des pensées que M. W. émettait inconsciemment. — Ma passivité voulue était certaine.

*
* *

3e Cas. — Tout récemment M. W., en même temps qu'il voulait me faire percevoir une couleur (que j'ai assez bien vue), a tenté de me transmettre une *idée générale de prière* en marchant dans son bureau et en faisant de grands signes de croix. — J'ai vu, en image précise, comme un tableau ancien du xve siècle, *un homme à genoux en prière les mains jointes ;* (vision nettsment symbolique).

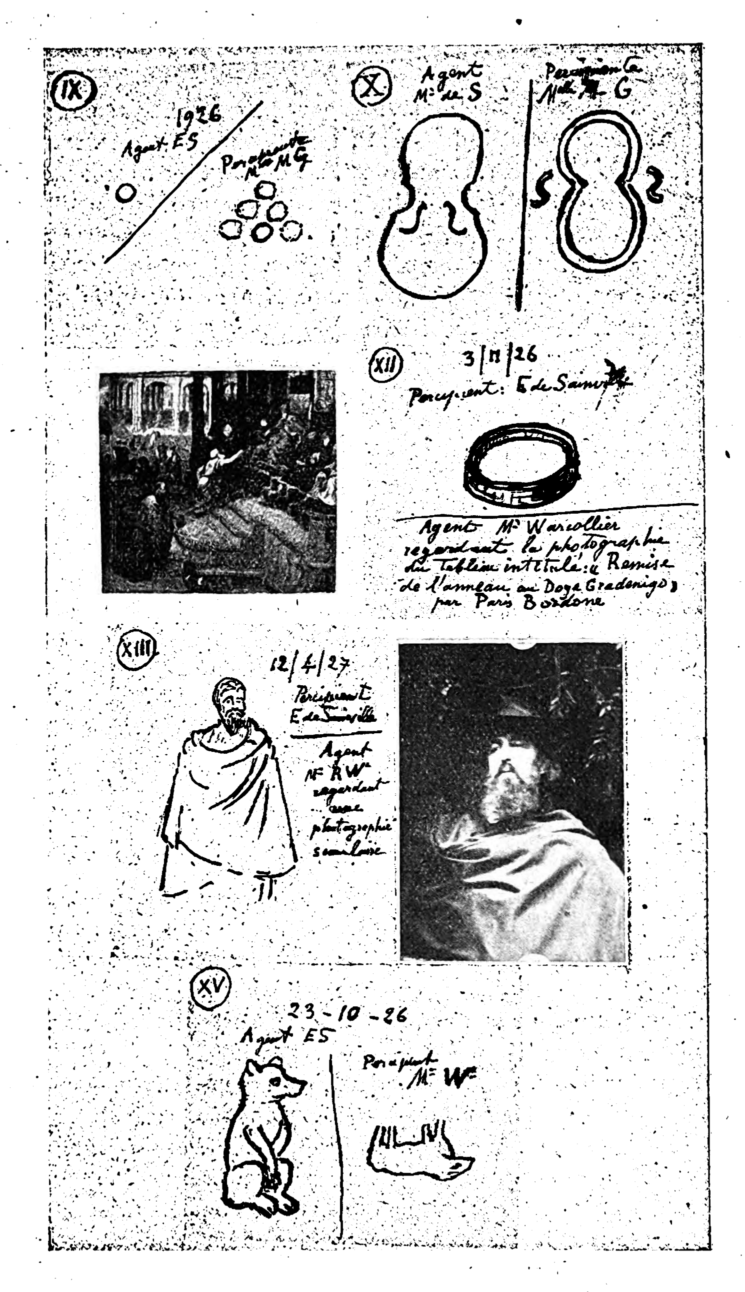
*
* *

4e Cas. — Dans une autre expérience mes perceptions ont été plus complexes. — M. Warcollier à Courbevoie, dans son bureau, regardait *une photographie de moi* que je lui avais donnée pendant une visite à mon atelier de Paris peu de temps avant ; et j'ai eu deux visions :

1° J'ai vu *un homme drapé dans un grand manteau* comme je l'étais dans mon portrait ; mais cela ne me faisait pas penser à moi ; la ressemblance du visage n'existant pas ; **2°** J'ai vu un fond d'atelier avec escalier intérieur et balcon sans encore penser à rien de personnel. Or, m'écrivit M. W., ces deux images étaient en rapport avec ma photographie et avec ce qu'il avait vu derrière moi dans mon atelier au moment où je lui remettais mon portrait. Il m'a donc transmis l'image qui était restée associée inconsciemment au portrait qui était l'objet de son message (*Voir Planche II, Fig. XIII et XIV*).

Le récit de ces quelques cas suffit, je crois, à indiquer l'intérêt qu'il peut y avoir à tous les points de vue, pour l'étude des phénomènes télépathiques à jouer alternativement le rôle d'agent et celui de percipient.

PLANCHE II.


IX
1926
Agent ES
X
Agent
G
XII
3/11/26
Agent Mr Warcollier
regardant la photographie
du tableau intitulé : « Remise
de l'anneau au Doge Gradenigo »
par Paris Bordone
XIII
12/4/27
Agent
XV
23-10-26
Agent ES

Avant de quitter mes notes sur les expérimentations avec M. Warcollier et d'arriver à mes brèves conclusions, il ne me reste plus qu'à vous parler d'un cas curieux apportant peut-être une contribution utile aux recherches sur les relations complexes entre le subconscient de l'agent et le subconscient du percipient.

Je voudrais vous en parler immédiatement parce qu'il se se rapporte à une image publiée par M. W. dans son récent article déjà cité. Dans cette Revue il montre, planche IV, exemple 20, *un ours* qu'il a vu *couché sur le dos les pattes en l'air*, tandis que je lui envoyais l'image d'un petit *ours* en porcelaine *assis sur son derrière*. Quand j'ai vu l'image reçue par M. W. dans la lettre qu'il m'a adressée après la séance, j'ai retrouvé immédiatement en association d'idées *un vieux souvenir bien oublié*, mais qui avait été très frappant et qui était resté sûrement enregistré par mon inconscient.

Dans une chasse à l'ours faite au Caucase, il y a plus de 25 ans, nous avions tué un gros ours qui avait roulé au fond d'un vallon herbu. Pour le remonter, les traqueurs l'avait placé *couché sur le dos, les pattes en l'air sur un traineau improvisé* qu'ils avaient tiré en chantant jusqu'au haut du vallon. J'avais fait un dessin de ce tableau vivant très pittoresque.

Ce souvenir de chasse, conservé dans mon inconscient, a fourni l'image transmise à M. W. au lieu de l'image du petit ours en porcelaine. M. W. a parlé à ce propos d'un cas de refoulement de ma volonté de transmission en me laissant le soin d'étudier le rapport de mon souvenir visuel de chasse avec la position imprévue de l'ours qui lui est apparu dans sa perception télépathique, je crois avoir montré à ce propos la curieuse association de deux inconscients et de deux conscients qui se présente clairement dans cet exemple. (Voir *planche II, fig. XV.*)

* * *

J'arrête là les récits documentaires de mes expérimentations. J'espère les continuer en les variant et les dirigeant dans le sens le plus propre à provoquer quelques lumières nouvelles dans l'obscurité encore si grande de ces régions que la métagnomie cherche à éclairer.

Pendant longtemps, nous devrons travailler surtout ainsi à multiplier les documents.

En 1867, Victor Hugo, ce grand artiste intuitif que j'aime à présenter ici comme un ancêtre des chercheurs métapsychistes, écrivait dans son volume intitulé *Shakespeare* (p. 140, éd. Hetzel) : « *Dans le noir* qui est « jusqu'à présent presque toute notre science, *l'expérience tatonne*, « l'observation guette, la supposition va et vient. Vous êtes à la fenêtre de « l'inconnu. De toutes parts, les épaisseurs des effets et des causes amon- « cellées les unes derrière les autres *vous enveloppent de brume*. Dans le « Cosmos que la vision épie et qui échappe à nos organes de chair (*curieux « appel aux perceptions extrasensorielles*) les sphères entrent dans les

« sphères sans se déformer, la densité des créations étant différente, de
« telle sorte qu'à notre monde est inexprimablement amalgamé un autre
« monde invisible pour nous. »

Cette vision grandiose de V. Hugo n'est-elle pas bien, comme je le disais, un appel aux études que le mot de Métapsychie allait englober ; et, dans ses termes mêmes, n'est-il pas frappant de trouver par endroits, une similitude avec les paroles qu'allait publier, en 1923, le Dr Osty, disant : « Engagés dans l'inconnu, nous y avançons à pas hésitants. *Dans les* « *ténèbres*, au contact des choses, notre *main tâtonnante* rencontre un fil « qui semble relier les éléments du déjà parcouru ; peut-être est-ce le fil « conducteur grâce auquel notre marche deviendra plus assurée et plus « rapide ? »

LE LOUP DE SAINVILLE

A NOS LECTEURS

En raison de la charge lourde que sont maintenant nos frais de correspondance, nous prions les personnes qui nous écrivent pour renseignements de joindre à leur lettre un timbre, ou son équivalent, pour réponse.

Les grands Problèmes de la Physique moderne

Nous commençons aujourd'hui la publication d'une série d'exposés des grands problèmes de la physique moderne par M. Andry-Bourgeois, ingénieur des Mines et de l'Ecole Supérieure d'Electricité.

En ce moment où la recherche en Métapsychique aborde l'explication des déterminismes physiques et physiologiques des phénomènes, nous pensons être utiles à beaucoup de nos lecteurs en leur fournissant une suite de mises au point synthétiques des acquisitions et des hypothèses principales qui commandent actuellement la physique moderne et président au travail des chercheurs.

Voici le programme des matières qui seront traitées :

I. — Existence de l'Ether.
II. — Energie et Matière.
III. — Synthèse de la gravitation.
IV. — Energie potentielle et Energie radiante.
V. — Le monde des vibrations.
VI. — Les résonnateurs biologiques de Charles Henry.
VII. — Temps et Espace — Exposé des théories d'Einstein.
VIII. — Discussion théorique et expérimentale des théories relativistes d'Einstein.
IX. — L'avenir des transformations de l'Energie.

I. — EXISTENCE DE L'ÉTHER

L'éther n'étant pas encore directement détectable par nos sens ou nos instruments, ce n'est qu'indirectement qu'il est possible de mettre son existence en évidence. Un des meilleurs procédés consiste dans la démonstration de *son entraînement*, car démontrer que l'éther est entraîné c'est faire la preuve qu'il existe.

Mais par quoi peut-il être entraîné ?

Sinon par la rugosité de la surface terrestre, et probablement par notre atmosphère plus dense que lui.

Avant d'entrer dans la considération des diverses expériences prouvant ou non son entraînement, revenons quelques pas en arrière.

Il y a vingt ans environ que deux conceptions nouvelles ont bouleversé la science, sa branche physique : *la théorie de la relativité* (Einstein) et *la théorie des Quanta* (Planck). La première a rencontré, tout d'abord, de vives résistances dans le monde savant : cette révolution relativiste s'avançait trop vite, elle renversait les notions que l'homme croyait avoir solidement établies, celles d'espace et de temps (que nous examinerons dans un chapitre séparé). Il oubliait que tout doit évoluer même la science et qu'il n'y a pas plus de dogmes scientifiques que de dogmes religieux.

La relativité est née, comme on sait, de l'expérience de Michelson-Morley qui a donné un résultat négatif, du déplacement possible des franges d'interférences de deux rayons lumineux, l'un marchant dans le sens de la translation terrestre, l'autre dans une direction perpendiculaire ; résultat qui indiquait que la vitesse de la lumière était la même (constante) dans toutes les directions à la surface de la terre.

Ce qui prouvait que si l'éther existait, il devait être entraîné totalement, puisque l'interféromètre de Michelson ne pouvait déceler aucun décalage (même faible) entre ce fluide et la rotation terrestre.

Cette fameuse expérience, que certains ont considérée comme cruciale, a été reprise en 1925 dans des conditions nouvelles, aux Etats-Unis, au Mont Wilson (Californie), par Miller (élève de Morley) et a donné un résultat tout différent de celui de Michelson : *un résultat positif*, c'est-à-dire un décalage montrant un entraînement partiel de l'éther (à cette altitude de 1.700 mètres), prouvant ainsi implicitement que la vitesse de la lumière n'était pas une constante universelle, mais variait avec l'altitude comme le coefficient g de la gravitation newtonnienne.

De ce fait nouveau la relativité va-t-elle s'écrouler, puisqu'elle est basée (un de ses *postulats,* celui de la relativité restreinte), sur la vitesse limite et constante de la lumière ? Pourra-t-elle surmonter cet obstacle ? De nouvelles expériences sur des pics élevés et bien détachés pour entraîner faiblement l'éther, nous fixeront définitivement sur ce fait qui permettrait de déceler le mouvement de translation (et de rotation) de la terre par rapport à l'éther. Ce que l'on a pu encore faire jusqu'ici.

Un âpre débat s'est élevé dans le monde savant depuis le mémoire de Miller que les relativistes ne veulent évidemment pas admettre. Ont-ils raison ? Nous ne le pensons pas et croyons, au contraire, que Miller est sur la voie de la vérité.

Les travaux de Huyghens, Young et de Fresnel, avaient établi la nature des phénomènes lumineux : la lumière étant constituée, pour eux, par des vibrations transversales, les avait conduit à admettre l'existence d'un *milieu vibrant :* l'éther. La lumière est analogue à ces ondes, à ces rides qui parcourent rapidement la surface d'une eau tranquille lorsqu'on y jette une pierre. Ceci, c'est l'effet, non la cause. L'ondulation est le résultat, dans l'éther, de l'émission électronique lumineuse.

Comme la lumière traverse le vide et les corps transparents, l'éther doit donc exister, se trouver partout ; la notion d'éther se confond alors presque avec celle d'espace. L'espace, le mouvement et le temps étant les trois entités de la vie de l'Univers — de son éternelle évolution.

Mais cet éther est-il immobile ?

Est-il capable de mouvement comme un liquide ou un gaz ? Dès 1845, *Stokes* émit l'hypothèse que l'éther est fixe (en équilibre) dans l'espace interstellaire, que les corps célestes (astres) entraînent dans leur mouvement la partie de l'éther qui se trouve dans leur voisinage immédiat, eomme un train en marche entraîne avec lui une partie de l'atmosphère. Cette hypothèse vient d'être reprise et développée par l'ingénieur belge Ch. Warnand ; c'est du reste la nôtre, et les expériences concluantes de Miller semblent en prouver déjà le bien fondé.

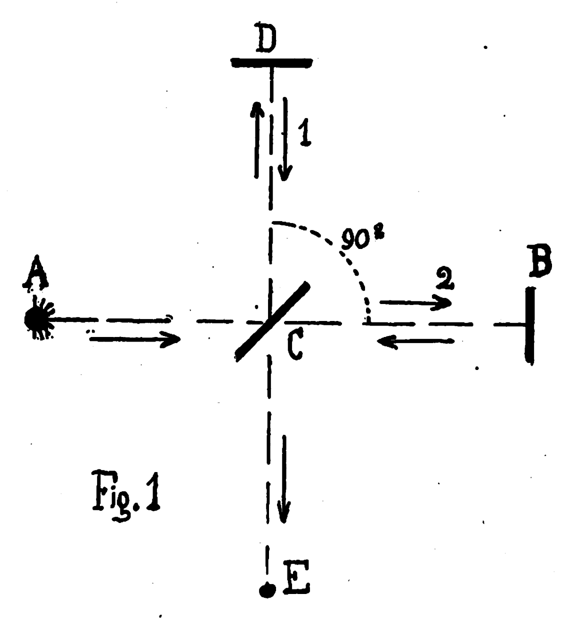
Il ne faut pas confondre, dit avec raison M. H. Mineur, astronome à l'Observatoire de Meudon, l'entraînement partiel de l'éther, par la surface rugueuse des astres avec une théorie portant uu nom similaire : la théorie de l'entraînement des ondes de Fresnel vérifié par plusieurs expériences (Fizeau) ; le cadre de ce chapitre ne nous permet pas d'insister et de développer cette dernière théorie — sans intérêt au sujet de l'existence de l'éther.

Mais examinons sommairement *l'expérience de Michelson-Morley*. Michelson eut l'idée suivante : si l'éther existe réellement, on peut déterminer la vitesse de la terre par rapport à ce fluide physique comme un marin détermine la vitesse de son navire par rapport à l'océan.

Il est évident que l'expérience imaginée par Michelson ne ressemble en rien au filage du loch ordinaire ou électrique pour déceler la vitesse du navire. Elle consiste à recevoir. dans un appareil différentiel spécial : l'*Interféromètre,* flottant sur une cuve à mercure et par conséquent orientable, deux rayons lumineux à angle droit, l'un marchant dans le sens de la translation terrestre, l'autre arrivant dans une direction perpendiculaire et pénétrant chacun dans une des deux branches, en croix de Saint-André, de l'interféromètre mobile. Ces rayons lumineux arrivent au milieu de la croix (au réticule) où se trouve un petit miroir de verre transparent, mais sur lequel est collée une feuille exces-

sivement mince d'argent ; les deux rayons sont donc *réfléchis* et *réfractés* par ce minuscule miroir. A l'aide d'autres miroirs (1), Michelson et Morley, ont cherché à voir si les franges d'interférences que produisaient ces deux sortes de rayons, avaient un décalage appréciable entre elles, indiquant ainsi une légère différence dans la vitesse des deux rayons lumineux. Ils ne purent rien constater et en conclure que la vitesse de la lumière est la même, dans toutes les directions à la surface de la terre. D'où la théorie de la relativité restreinte dEinstein, qui compare tout à la vitesse de la lumière (constante) dans le vide.

L'expérience de Michelson fut tentée à Cleveland (Etats-Unis) en 1887 et donna un



A — Source lumineuse (phare d'automobile).
C — Lame-miroir semi-transparent.
B et D — Deux miroirs réfléchissants.
E — Observateur.
C D = C B = ℓ — Le premier rayon parcourt le chemin A C D.C E ; le deuxième parcourt A B C E ; ces deux chemins sont égaux si l'appareil est au repos (Fig. 1).

résultat négatif à toutes les époques de l'année : le temps mis par les deux rayons lumineux était le même dans toutes les positions de l'appareil.

Etant donné la précision de l'expérience, Michelson était en mesure d'affirmer que *le mouvement relatif* de la terre était inférieur à 7 km. 5 par seconde (le mouvement de translation de notre planète autour du soleil, s'effectuant avec la vitesse moyenne de 30 km. par seconde, soit la dix-millième partie de la vitesse de la lumière — 300.000 km. par seconde).

Cleveland est dans l'Etat d'Ohio, au bord du lac Erié, à 180 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Admettons, dit l'astronome H. Mineur (déjà nommé) que le système solaire tout entier se déplace par rapport à l'éther, si au moment où Michelson fit son expérience la vitesse de ce courant d'éther par rapport au système solaire avait eu la même grandeur

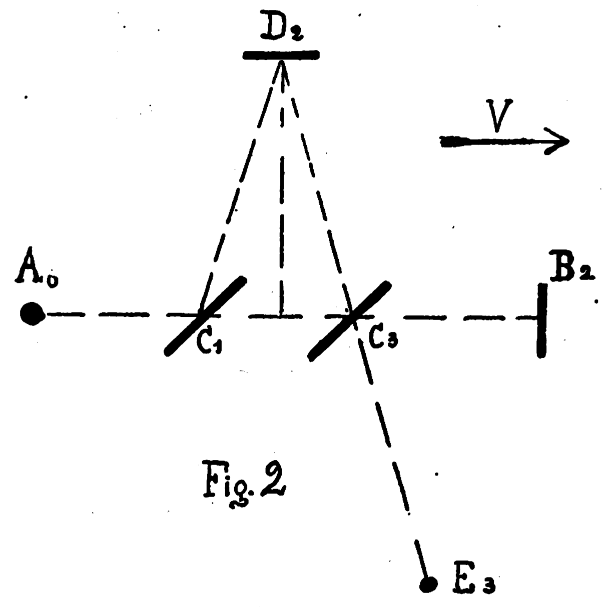
(1) Voir fig. 1 et 2.

et la même direction que celle de la terre, son résultat négatif se trouvait expliqué ; *mais six mois après* la vitesse de la terre se trouvant avoir changé de sens, l'expérience aurait dû donner un résultat positif et mettre en évidence une vitesse relative double de celle de la terre sur son orbite elliptique, c'est-à-dire de 60 km. par seconde. Mais le résultat fut négatif à toutes les époques de la translation terrestre annuelle.

M. Warnand et moi avons conclu que, probablement, ce résultat négatif annuel inexplicable, devait être dû à l'entraînement total de l'éther, par les murs du laboratoire de Cleveland où était installé l'Interferomètre.

Alors, pour expliquer le résultat de Michelson trois hypothèses furent émises :

1° *L'hypothèse de la contraction de Lorentz* : Que les corps se déplaçant avec une vi-



(Fig 2) Cette figure est tracée dans l'*Ether fixe* ; l'appareil étant entraîné à la vitesse V dans la direction A B (C_1 vient en C_3 .

A o point de départ des deux rayons à l'époque t o.

Les deux rayons, dans l'appareil en déplacement, atteignent le miroir C, à l'époque t_1 ; le premier rayon atteindra D_2 à l'époque t_2, reviendra en C à l'époque t_3, et à ce moment C est arrivée en C_3.

La durée de ce trajet est $\frac{2\ell}{\sqrt{C_2 - V_2}}$ (1) ou $C = 3 \times 10^{10}$ cm., vitesse constante de la lumière.

Le deuxième rayon mettra pour parcourir C, B_2, C_3 le temps $\frac{2\ell c}{C^2 - V^2}$ (2), il sera en retard de (2)-(1) $T = \frac{\ell}{C}\left(\frac{V}{C}\right)^2$ ou en fraction de frange $\frac{2T}{T} = \frac{2\ell}{CT}\left(\frac{V}{C}\right)^2$ où T désigne la période d'une vibration lumineuse, et comme la longueur d'onde $\lambda = C\,T$, on a pour la variation de frange $\frac{2\ell}{\lambda}\left(\frac{V}{C}\right)^2$ quand on tourne l'appareil de 90°.

Dans l'expérience de Michelson
$$\begin{cases} \ell = 1.100 \text{ c}^{m}. \\ \frac{V}{C} = 2 \times 10^{-4}. \\ \lambda = 5.10^{-5} \text{ c}^{m}. \end{cases}$$

La variation de frange prévue était de 1,6 frange.

tesse voisine de la lumière éprouvent de ce fait *une contraction* d'autant plus grande que la vitesse du corps se rapproche de cette vitesse limite et qu'elle s'effectue dans cette direction. La contraction est telle que *le temps* est indépendant de la direction du corps.

2° *La théorie de la relativité restreinte d'Einstein.* Cette théorie ne considère l'éther (qu'elle ne supprime pas) que comme un milieu purement physique, transmetteur des effets de l'Inertie. C'est une nouvelle cinématique où l'on prend comme *invariant* la vitesse constante de la lumière, à laquelle on compare toutes les autres vitesses inférieures ;

et en y introduisant la contraction de Lorentz. $\left(\sqrt[2]{1-\frac{v^2}{c^2}}\right)$ ou $c=3\times10^{10}$ (C. G. S.).

Cette théorie relativiste qui éclairait l'Electrodynamique d'un jour tout nouveau, fut vérifiée par de nombreuses expériences. Nous y renvoyons le lecteur (1).

3° *Entraînement de l'Ether.* Enfin pour éviter les deux hypothèses précédentes, Lorentz et Planck revinrent à l'idée de Stokes : l'Ether est entraîné par la terre (c'est notre hypothèse, puisque l'éther existe au moins comme matière cosmique, météorique).

Dans l'espace interplanétaire, l'éther est stable, fixe, inerte ; mais, à la surface de la terre ce milieu fluidique, par son inertie, participe *presque entièrement* au mouvement de la terre dans l'espace ; ces deux régions sont séparées par une zone intermédiaire où l'éther n'est entraîné que partiellement.

Toutefois, le physicien Sir O. Lodge, partisan de la *théorie mécanique de l'éther, ne put mettre en évidence l'entraînement du dit éther par une masse de plomb* ; l'expérience ne montra aucun entraînement éthérique. Alors ?

Il est vrai de dire que les masses sur lesquelles Lodge opérait étaient extrêmement petites vis-à-vis de celle de la Terre ; elles étaient vraiment trop petites et pas assez rugueuses pour entraîner l'éther. La masse de la terre (montagneuse), qui est incomparablement plus importante, peut donc l'entraîner (Expérience de Miller). Du reste, Planck attribuait l'entraînement de l'éther par notre planète à l'attraction exercée par celle-ci sur les particules d'éther (fluide inpondérable, mais matériel) ; l'attraction exercée par une masse de quelques tonnes est négligeable vis-à-vis de la pesanteur.

En 1904, il y a déjà 23 ans, Miller reprit l'expérience de Michelson à Cleveland, résultat toujours négatif (même temps pour les deux rayons lumineux) ; pourtant l'interféromètre de Miller était plus précis que celui de Michelson : une vitesse relative de 3,5 km. par seconde seulement aurait produit un déplacement de franges appréciable.

En 1905, le dit Miller répéta l'expérience à Cleveland, au Mont Euclide, à 280 mètres, 100 mètres plus haut que l'année précédente. Il observe cette fois un léger effet correspondant à une vitesse relative égale au 1/10 de celle moyenne de la terre sur son orbite (soit $\frac{30}{10}$ = 3 km. par seconde).

Toutefois, ce résultat parut douteux à Miller qui résolut alors de transporter l'interféromètre sur une montagne plus élevée et isolée pour entraîner moins l'éther.

De 1921 à 1925, l'expérience fut reprise, pendant quatre ans, au Mont Wilson, à 1.700 mètres d'altitude (2.000 pieds anglais) : *résultat positif* cette fois, le consciencieux Miller put constater un courant (un vent) d'éther égal au 1/3 du courant prévu si l'éther était fixe (soit $\frac{30}{3}$ = 10 km. par seconde).

Cette importante et scrupuleuse expérience paraît bien confirmer la théorie de l'entraînement partiel de l'éther, et par suite son existence.

L'éther semble entraîné presque complètement par la terre à une altitude de 200 mètres, mais il paraît ue plus participer qu'au 2/3 de la vitesse de la terre à 1.700 mètres d'altitude.

Alors à à 4.000 mètres de hauteur, au Mont Blanc (observatoire Valot), par exemple, l'expérience de Miller devrait donner un vent d'éther d'au moins 20 km. par

(1) Voir l'*Initiation aux théories d'Einstein*, par G. Moch.

seconde, si l'on y effectuait les mesures différentielles, celles d'interférences des rayons lumineux avec l'Interféromètre de Michelson.

Il est difficile de se prononcer à ce sujet ; l'essentiel est que ce courant existe, Miller n'a encore publié que les résultats des observations (près de 5.000) faites en avril 1921 et en avril 1925.

Seule la comparaison entre les divers résultats obtenus à *différentes époques de l'année* permettrait d'établir une ferme conclusion.

Phénomène de l'aberration. – De suite se pose ici la question importante : « l'entraînement de l'éther, s'il existe, est-il en contradiction ou non avec le phénomène astronomique de *l'aberration ?* »

Rappelons que ce phénomène a pour résultat de nous faire voir les corps célestes, à l'aide des lunettes astronomiques, dans une direction autre que celle où ils se trouvent en réalité.

Ce que nous nommons « aberration » n'est-il pas simplement la *réfraction du rayon lumineux*, provenant de l'astre observé dans notre atmosphère terrestre, excessivement plus dense que l'éther ?

Si l'on admet l'hypothèse de Stokcs et Lorentz que l'éther est entraîné par la terre, un rayon lumineux venant d'une étoile tombe sur notre chétive planète ; il se déplace en ligne droite dans la région de l'éther qui n'est pas troublée par le mouvement des corps célestes. Mais dans la zone intermédiaire qui entoure la terre, et où *l'éther est partiellement entraîné*, ce rayon sera dévié comme est dévié de sa route un navire qui traverse un courant. Par suite, lorsqu'il parviendra sur notre globe, il n'aura plus la même direction. L'observation astronomique de l'aberration ne serait donc pas en contradiction avec l'entraînement de l'éther, car elle met en évidence une déviation semblable.

Or l'hypothèse de *l'éther fixe* a permis d'en donner jusqu'à présent une explication qui est restée classique. Quant à la théorie de la relativité, elle conduit au même résultat, en ne considérant la vitesse de la lumière (constante universelle) que comme la seule propriété caractéristique du milieu physique, propagateur des effets de l'inertie.

En est-il de même réellement de l'hypothèse de l'entraînement de l'éther ? Pour répondre franchement à cette question il nous faudrait connaître la loi de cet entraînement que nous ignorons encore. Nous serions alors fixé sur le phénomène de l'aberration.

Peut-on se contenter de chercher une loi de d'entraînement de l'éther rendant compte de l'aberration ? Oui, car mathématiquement la question ne présente pas de sérieuses difficultés, il faut et il suffit pour cela que : 1° La vitesse des ondes lumineuses soit indépendante du fluide transmetteur éther ; 2° Que le mouvement de ce fluide inerte soit *irrotationnel* ?

En voici l'explication :

Si nous considérons un tel fluide en mouvement, on peut imaginer qu'on fasse l'opération fictive suivante : solidifions brusquement la partie du fluide intérieure à une très petite sphère, et anéantissons le reste du fluide. Cette minuscule sphère solidifiée prendra un mouvement de translation rectiligne uniforme auquel se superposera un mouvement de rotation uniforme autour d'un axe passant par son centre (analogue au double mouvement des planètes du système solaire dans l'espace sidéral). L'axe de cette rotation et sa grandeur définissent le « *rotationnel* » du mouvement du fluide. Le mouvement est *irrotationnel* (se fait par glissement) *si cette rotation fictive est nulle*. Tel doit être le cas de l'éther pour que l'aberration ait la valeur observée.

Notons, dit l'astronome H Mineur, que la loi classique de l'aberration est vérifiée avec une grande exactitude : elle intervient donc dans la confection des catalogues d'étoiles fondamentales. la déviation observée diffère de la déviation calculée de moins de 0",1 (1/10 de seconde d'arc).

Malgré cela, les deux conditions précédentes ne suffisent pas à déterminer complètement la loi d'entraînement de l'éther ; le mouvement irrotationnel d'un fluide n'est vraiment connu que si on donne *sa densité* en tous les points de l'espace ; or, nous ne connaissons pas cette densité.

Par contre, on doit imposer à l'éther les conditions suivantes : 1° Sur la surface du globe, la vitesse de l'éther (entraîné presque totalement) diffère très peu de celle de la Terre ;

2° Sur une surface de grand rayon, du double, par exemple, de celui de notre planète, la vitesse de l'éther est presque nulle. Il y a décalage entre ce fluide et l'atmosphère terrestre. L'analyse mathématique permet alors d'établir le résultat suivant : *il n'est pas possible d'admettre que l'éther est incompressible.* L'éther serait donc un gaz parfait d'une essence spéciale.

Il y a mieux, *la densité de l'ether* doit varier dans des proportions assez grandes : la densité de l'éther à la surface de la terre doit être au moins *sept fois* plus grande que sa densité dans l'espace interplanétaire. Les particules d'éther voisines de la terre, étant, par leur densité plus élevée, attirées et entraînées par notre globe (Planck). Mais c'est là, évidemment, une difficulté sérieuse si on songe que cette variation de densité de l'éther ne doit entraîner aucun changement dans les phénomènes lumineux (H. Mineur). Or, d'après le bulletin de la Société Astronomique de France, les observations répétées des astro-physiciens, depuis 1849 jusqu'à 1926, prouvait que la vitesse de la lumière va en diminuant de 4 kilomètres-seconde par an.

Que devient alors une onde électromagnétique, comme la lumière, quand elle rencontre un milieu qui ralentit sa marche ? L'éther seul est absolument transparent pour toutes les ondes électromagnétiques. Mais si sa densité est variable, suivant sa proximité à la terre, il s'ensuit que la vitesse de la lumière doit-être bien supérieure à 300.000 km. par seconde, loin de notre planète, dans les immenses espaces interstallaires, dans l'éther cosmique.

Si la densité de l'éther varie dans des proportions assez grandes, depnis la surface des planètes jusqu'à l'éther pur des espaces interplanétaires, on comprend pourquoi, très probablement, la gravitation, l'attraction magnétique à distance des astres entre eux est bien plus rapide, comme propagation que la vitesse de la lumière qui, en fait, n'est pas une constante universelle, puisque la densité de l'éther est variable. Les essais tentés pour mesurer la vitesse de propagation de la force gravifique ont montré qu'elle est certainement plusieurs millions de fois supérieure à celle des ébranlements de l'éther (calcul de Laplace, entre autres). Seule la variation de densité du fluide universel (ou le ralentissement de la rotation terrestre) peut expliquer cette anomalie — en contradiction avec les propriétés physiques généralement accordées à l'éther spatial.

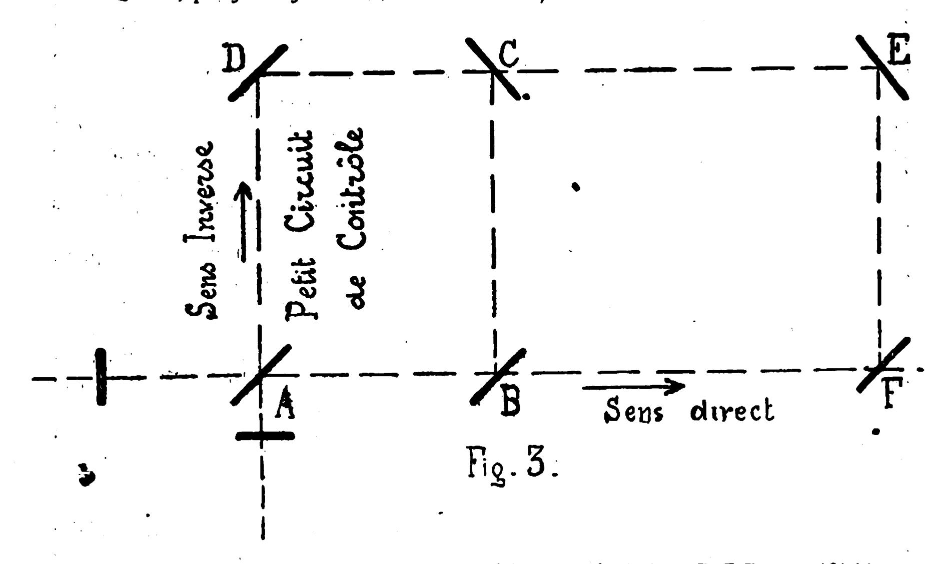
Effet photo-électrique. — Les idées modernes sur la nature de la lumière s'opposent de plus en plus á l'assimilation de l'éther à un fluide vibrant Ce n'est là il est vrai, qu'une preuve théorique contre les idées de Stokes et de Planck ; on mettra peut-être d'accord l'*effet photo-électrique* avec l'hypothèse de l'existence de l'éther. Rien ne peut le nier *a priori*.

Les circonstances générales du phénomène photo-électrique, très compréhensible avec la *théorie des Quanta*, sont bien connues.

Depuis quelques années on savait que la lumière à haute fréquence tombant sur la surface d'un conducteur chargé négativement tend à précipiter une décharge, et Hertz a montré qu'un conducteur non chargé, mais *éclairé*, acquiert de ce fait une charge positive. Ainsi une lame de zinc frappée par radiations ultra-violettes, très vibrantes, joue le même rôle que celui d'un filament métallique incandescent (tungstène) émetteur d'électrons. C'est cet effet photo-électrique que l'on utilise dans les essais de *téléoisien* (de M. Bellin).

Ces phénomènes dépendent de l'émission des électrons de la surface du métal, ces électrons étant libérés en quelque manière par la lumière incidente. Leur vitesse maximum de libération dépendant de la nature du métal et de la *fréquence* de la lumière incidente (non de son intensité). Tous les corps, principalement les solides, émettent de l'*énergie rayonnante* qui devient *visible* lorsque la température est suffisamment élevée. À toute température (du reste), les atômes qui constituent un corps solide exécutent sur place des *vibrations*, dont l'amplitude est plus ou moins grande suivant que la température est plus ou moins haute (Marcel Boll).

Il y a donc *connexion* entre l'*effet photo-électrique et l'absorption du rayonnement* (par Quanta). Nous renvoyons le lecteur aux ouvrages spéciaux (Théorie du Rayonnement et des Quanta, par J.-H. Jeans. chez A. Blanchard).



A.F E D A et A B C D A. Deux circuits rectangulaires avec 6 miroirs : D E F sont réfléchissants ; A B C semi-réfléchissants, demi-transparents. Les rayons lumineux se déplacent dans le vide. Le petit circuit A B C D sert à produire des franges destinées à être comparées à celles du grand circuit A F E D où les rayons se propagent en sens contraire. Telle est l'expérience de Michelson et Gale.

Pour être impartial, il nous reste à signaler un argument de valeur contre l'entraînement de l'éther.

Nous voulons parler de *l'expérience de Michelson et Gale* (expérience moins connue). (Voir figure 3.)

Dans leur dispositif, les deux rayons lumineux se déplacent dans le vide en suivant (grâce à des miroirs) deux circuits différents de comparaison. Un grand contour rectangulaire et un petit contour semblable contenu à une extrémité du premier, le tout sur la surface terrestre, dans l'hémisphère nord (le nôtre).

L'expérience consiste à comparer les franges d'interférences produites par deux circuits lumineux. *On suppose l'éther fixe*, que les grands côtés du rectangle principal sont deux arcs de méridien et que ses deux autres côtés sont deux arcs de parallèle de latitude différente,

Cette expérience fut tentée au Mont Wilson, en 1925, par Michelson et Gale.

Le côté du rectangle (arc de méridien) avait 338 mètres et l'autre (arc de parallèle) 611 mètres. Deux rayons lumineux, partant en même temps, du sommet du grand rectangle, le premier dans un sens déterminé et le second le parcourant en sens inverse, le premier rayon devra revenir plutôt que le second, puisqu'ils ne suivent pas « *lee baral-*

lèles » dans le même sens. On mesurera le retard de ce dernier rayon par un procédé interférentiel. Cette expérience mettra donc en évidence la rotation de la terre par rapport à l'éther fixe (non entraîné). Pour un relativiste, c'est simplement la rotation de la terre par rapport à des axes galiléens : la théorie de la relativité restreinte prévoyant, en effet, pour le second rayon, un retard égal à celui que prévoit la théorie de l'éther fixe.

La théorie prévoit, en effet, dans ce cas un déplacement de franges, de 0,236 frange (± 0,002). La moyenne de 269 observations bien groupées de cette expérience a donné un déplacement de 0,230 frange (± 0,005). L'accord est donc excellent. L'hypothèse de l'éther fixe paraît légitime — tout au moins.

Si l'éther était partiellement entraîné au Mont Wilson (1.700 m.), le déplacement observé des franges, sans être nul, aurait été différent. Si donc on admet l'existence de l'éther comme milieu fluide de propagation, l'expérience de Michelson et Gale prouvera que ce fluide n'est pas entraîné — mais fixe. Est-ce vrai ? Et dans cette expérience, comme dans la précédente de Michelson, l'éther n'est-il pas entraîné totalement ?

Or, la théorie de l'éther fixe a contre elle : les expériences de Michelson lui-même, en 1885 (entraînement total de l'éther) et celles de Miller (1921-1925) — (entraînement partiel) — Alors ? Nous devons attendre de nouvelles expériences, pour trancher cette question d'une importance capitale, d'autant mieux que l'aberration et l'entraînement des ondes restent neutres dans cette discussion scientifique. Il faut répéter les expériences de Miller sur des pics de plus en plus élevés et isolés.

Enfin, que l'éther soit entraîné ou non, c'est-à-dite soit fixe, cela ne prouve point qu'il n'existe pas dans les espaces interstellaires où il est en équilibre.

Il ne faut pas faire le raisonnement simpliste de certains commentateurs et vulgarisateurs d'Einstein qui ont avancé : que puisque l'éther dans un cas était entraîné, totalement ou partiellement, et que dans un autre cas, il était immobile, donc *l'éther n'existait pas*, malgré l'affirmation contraire de leur maître, le profond A. Einstein, dont partie de l'œuvre géniale restera.

Voici *une preuve positive de l'existence de l'éther*, malgré les contradictions apparentes des diverses expériences précédentes.

Ampoules de Crookes-Coolidge. — Nous voulons parler des *tubes Coolidge* employés en radiographie et imaginés, par ce physicien, à la fin de 1913, afin de rendre plus stable le passage de la décharge électrique dans les gaz extrêmement raréfiés d'une ampoule Crookes.

Le gaz résiduel qui est, dans les conditions ordinaires, *indispensable* à la production du flux cathodique, s'échappant de l'électrode négative (cathode) de l'ampoule ordinaire ne peut être qu'un obstacle à la propagation du flux formé ; le gaz résiduel étant encore trop dense, le flux voyage au mieux dans le vide le plus parfait.

On sait, en outre, qu'un filament métallique incandescent projette en tous sens des torrents d'électrons (effet Edison) qui, s'ils sont dirigés dans un sens déterminé, constituent eux aussi un vrai faisceau catodique. La production de ce flux électronique est évidemmenr indépendante d'un milieu gazeuz quelconque, plus ou moins raréfié, puisque les électrons s'échappent uniquement du filament échauffé (désintégration partielle).

Se basant sur ces considérations de fait, Coolidge eut l'ingénieuse idée de constituer la cathode (pôle négatif) d'un tube (à vide) au moyen d'une spirale d'un fil métallique très fin, de tungstène qui ne fond qu'à 3.000°.

Dans ce tube, muni aussi d'une anode résistante (pôle positif). Coolidge poussa le vide jusqu'aux extrêmes limites possibles ; si bien que dans ce tube spécial la cathode étant froide, *aucune décharge ne peut éclater dans ce milieu se rapprochant du vide absolu*.

Il dut établir alors, entre la cathode (—) et l'anode (+), une différence de potentiel (de niveau électrique) voulue, d'environ 100.000 volts, afin de rendre incandescent (par effet Joule RI^3) la spirale cathodique, le filament de tungstène au moyen d'une petite batterie auxiliaire d'accumulateurs. Grâce à cette haute différence de potentiel, un flux cathodique (électronique) prend naissance dans le tube ; ce flux est arrêté par l'anti-

cathode (qu sert d'anode) et au point d'arrêt, de contact, le rayonnement de Roentgen, rayons X, prend naissance.

Comme le gaz résiduel de ce tube ne joue aucun rôle, et que tout le gaz occlus dans les parois de verre (ampoule) a été soigneusement retiré au préalable par le vide très poussé, le degré de vide du tube Coolidge reste *constant.* On peut y régler à volonté *l'intensité* du rayonnement de Roentgen, en élevant ou abaissant la température du filament qui émet les électrons, et *sa force pénétrante,* en réglant en conséquence, la différence de potentiel entre cathode et anode.

On peut enfin lui apppliquer le courant alternatif ordinaire (50 périodes) à haut potentiel, puisque tout le courant qui traverse le tube résulte des électrons émis par le filament incandescent ; ce tube constitue bien une valve qui ne permet le passage du courant que dans un sens ; la phase opposée, inverse, étant totalement arrêtée et n'est donc pas gênante comme dans des tubes ordinaires.

On voit donc, par le fonctionnement même de ce tube parfait, qu'un milieu électronique (matériel) est nécessaire pour le passage du flux cathodique (flux produit par l'énergie électrique d'un contrat tournant-transformateur) et que *dans le vide absolu rien ne passe*

Or les rayons X engendrés par le rayonnement du flux cathodique ont une fréquence (et par suite une pénétration) bien supérieure aux rayons lumineux (à la lumiére) nous venant des astrés lointains. Il s'en suit que si un milieu semi-matériel (électronique) est nécessaire, indispensable pour la propagation du flux cathodique, (générateur des rayons X), *a fortiori,* il doit en être de même pour les rayons lumineux qui ont une fréquence moins élevée, avec une longueur d'onde plus grande, et qui sont, en quelque sorte, plus matériels. Le vide absolu de matière pondérable ne peut donc pas exister entre les espaces interstellaires, mais doit être occupé par un milieu propagateur des effets de l'inertie, ou de l'énergie, ce qui est la même chose — pour que la lumière puisse nous arriver des astres incandescents (étoiles). C'est ce milieu qui ondule.

Certains physiciens ont émis l'hypothèse que les corpuscules qui flottent dans l'espace sidéral, c'est-à-dire que la matière extrêmement diluée, raréfiée, pouvait bien transmettre des vibrations avec la vitesse de la lumière et que par conséquent, la *fiction* (pour eux) de l'éther n'était pas nécessaire.

Nous pouvons leur répondre que la *force élastique* des derniers corpuscules de matière est *bien infiniment trop petite* pour cela. La vitesse V de propagation des ondes vibratoires dans un milieu parfaitement élastique étant proportionnelle à la racine carrée du quotient de la force élastique E du milieu par sa densité D (Newton). $V = \sqrt[2]{\frac{E}{D}}$.

Il est donc indispensable que ce milieu raréfié (fluidique) ait tout au moins une *force élastique appréciable.* comme celle que possède l'éther, dont l'existence nous paraît maintenant incontestable — car démontrée. Le lecteur se demandera sans doute pourquoi nous avons tant insisté sur *l'éther, pour prouver son existence.* Nous leur répondrons, qu'à notre humble avis, l'éther est la clé de tous les phénomènes physiques (chimiques, énergitiques, etc.) du Cosmos, de tout ce qui est pondérable et impondérable, et probablement des phénomènes métapsychiques, bien constatés par la science officielle.

La couche d'air raréfié, mais fortement électrisé à *la périsphérie,* la fameuse couche de « Hæviside » qui arrête et renvoie vers la terre les ondes de la T. S. F., sauf les très faibles longueurs d'ondes (hertziennes, infra-rouges, lumière, ultra-violets, rayons X, etc...), n'est-elle pas encore *la preuve* (implicite) que l'éther existe bien, en propre, comme milieu impondérable, mais inerte, dans lequel la couche d'air raréfié, mais plus dense électriquement, vient frotter, par la translation et rotation terrestre — d'où *la gravitation universelle* dont nous établirons la *synthèse.*

Quant à la couleur bleue agréable de l'atmosphère terrestre, elle serait due, très probablement, pour nous, à la formation d'*ozone* (oxygène électrisé) - O^3) dans les hautes couches de notre atmosphère gazeuse (azote, 79 %; oxygène, 21 %), par le frottement de la dite couche d'air, celle isolante de Hæviside, dans l'éther cosmique réactant qui

l'environne de toutes parts — ce qui empêche les ondes de la T. S. F. d'aller se perdre dans les espaces infinis.

La formation *d'air oxygéné* est très utile, car l'ozone détruit les germes, les ferments existant dans l'atmosphère, ce qui contribue largement à débarrasser l'air d'un grand nombre de microbes qui déterminent des fermentations ou des maladies ; entre antres, les épidémies dont les germes paraissent se transporter par l'atmosphère. L'ozone (o^3) les tue par son excès d'oxygène, comme le font les rayons invisibles ultra-violets du spectre solaire (par leurs vibratlons).

L'air de la campagne est toujours plus riche en ozone que celui des villes ; aussi s'y porte-t-on mieux, de même à la montagne, à la mer. L'existence de l'éther est donc prépondérante.

Bien entendu, la transmission des radiations lumineuses et des radiations invisibles (infra-rouges et ultra-violettes), des rayons X. etc... exige une *structure spéciale* de l'éther qui n'est donc pas un milieu parfaitement homogène, c'est-à-dire parfaitement continu dans lequel alors aucune énergie ne pourrait se transmettre ou se déceler. *L'éther est discontinu,* tout comme la matière et l'énergie qu'il engendre (mais sans solution de continuité). De plus, sa structure doit-être très complexe puisque d'après « la théorie des Quanta », qui paraît bien fondée, l'éther semble retenir certaines vibrations, certaines radiations, alors qu'il en laisse passer, filtrer d'autres.

L'éther n'est pas homogène et ne peut-être doué que de quantités de mouvements, d'impulsions discrètes, puisque, comme l'énergie, il est discontinu.

Ce n'est donc plus « un système d'équations aux dérivées partielles » (celui de Maxwell). Et rien n'apparaît plus illogique que d'attribuer *l'homogénité* à l'immense inconnu de l'univers, alors qu'on voit l'ertraordinaire différenciation des modes vibratoires connus.

Notre conception actuelle de l'éther sera sans aucun doute, complètement modifiée, transformée d'ici la fin de ce siècle et nous donnera, probablement, la solution de beaucoup de problèmes passionnants, dont les phénomènes métapsychiques.

ANDRY-BOURGEOIS,

Ingénieur des Mines (E. S. E.).

LA MÉTAPSYCHIQUE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

Histoire du Spiritualisme expérimental, *par C. de VESME (Editions Jean Meyer).*

L'ouvrage de M. de Vesme n'est pas, à proprement parler, consacré à la Métapsychique. C'est bien une Histoire du Spiritualisme, s'occupant assez souvent de questions qui, au moins directement, paraissent étrangères aux recherches métapsychiques. Seulement le côté *expérimental* (1) du Spiritualisme est forcément constitué, en très grande partie, par l'étude des phénomènes « surnormaux ». D'autre part, notre auteur soutient que les croyances spiritualistes tirent leur origine de l'observation des phénomènes surnormaux, et que la solution du problème du Spiritualisme ne peut dépendre que des conséquences que l'on déduira finalement de l'étude de ces mêmes phénomènes. En ces conditions, l'ouvrage presque tout entier finit par rouler sur la « Métapsychique », et celle-ci se trouve même élevée par M. de Vesme au rang de « Reine des Sciences », non seulement au point de vue *abstrait* — l'étude de l'être humain, de sa provenance, de sa destinée constituant la plus noble des recherches — mais aussi au point de vue *pratique*, l'humanité pouvant être relativement heureuse sans les découvertes de la Science, mais non sans la Morale.

M. de Vesme développe sa pensée, à cet égard dans un « Avant-Propos », empreint du plus noir pessimisme, mais qui constitue l'une des partie les plus originales de son ouvrage. Il soutient (et ceci après bien d'autres, mais avec plus d'efficacité peut-être), que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue si elle ne doit pas avoir un Au-delà, la presque totalité des humains étant fatalement condamnés à être malheureux. Il imagine même, à ce sujet, un fantastique « suicide de la Terre », qu'on lira avec un sourire amusé. Il conteste pareillement que les arguments imaginés par les matérialistes pour étayer leur « Morale sans Dieu » aient la moindre valeur pour un homme exempt de préjugés et de faiblesses. D'où la nécessité de chercher ces arguments dans le Spiritualisme fondé, non pas uniquement sur la Foi, qui ne peut plus suffire de nos jours, mais sur des bases positives, expérimentales et scientifiques. Parviendra-t-on à découvrir ces arguments ? En d'autres mots : l'étude des phénomènes surnormaux nous démontrera-t-elle l'existence dans l'homme d'un principe spirituel survivant à la mort du corps et gardant, au moins partiellement et sous une forme quelconque, son individualité ? Notre auteur ne se prononce pas, en se bornant à juger que *Tentanda via est*, cette tentative constituant la suprême planche de salut à laquelle peut s'attacher l'humanité.

La *Revue Métapsychique* ayant inséré un résumé du 1er Livre de l'*Histoire du Spiritualisme Expérimental*, celui consacré à l'*Homme Primitif*, nos lecteurs ont pu s'en faire une idée assez étendue pour que nous n'ayons pas y revenir ici. Quel que soit l'avis de chacun sur cette question de l'origine des croyances re-

(1) Nos lecteurs peuvent voir dans le 1er numéro 1927 de cette Revue, page 17, quelle est précisément la signification que M. de Vesme attache au mot « expérimental ».



ligieuses, on ne saurait méconnaître que M. de Vesme n'est pas un simple *chroniqueur*, exposant des faits laborieusement recueillis ; il est bien un *historien*, qui étudie les rapports existant entre les événements et en tire des aperçus personnels, souvent nouveaux, et dont plusieurs marqueront peut-être une étape dans l'Histoire des Religions.

La proposition selon laquelle l'école spencérienne se serait trompée en attribuant à d'autres causes qu'aux manifestations surnormales spontanées l'origine des Religions a été soutenue par M. de Vesme dès 1896, dans un ouvrage que nous avons sous les yeux, et elle constituait alors une nouveauté. L'autre thèse, selon laquelle la première croyance philosophico-religieuse de l'humanité a été représentée par le *Mana*, et non par l'*Animisme*, était connue, depuis quelques années, par les anthropologistes, bien qu'elle soit à peu près ignorée du grand public. Mais la circonstance si curieuse et intéressante que le principe du Mana se retrouve assez nettement dans la *Cryptesthésie* et d'autres théories analogues des métapsychistes contemporains est venue constituer, dans les pages de M. de Vesme, une sorte de « document libérateur » (comme on disait au temps du dreyfusisme) pour les spirites, qu'elle délivre de l'incube du lieu commun selon lequel leurs croyances représentent une sorte de retour à la mentalité de l'homme primitif.

La croyance à la *larve*, c'est-à-dire au fantôme résiduel des décédés, était connue depuis longtemps. De Vesme l'a employée à expliquer le désaccord existant entre les anthropologistes au sujet de la question si débattue, « s'il y a, ou s'il n'y a pas, des peuples sans religion ». Il a montré en outre que, sur ce point aussi, les hypothèses que certains métapsychistes croient nouvelles sont en réalité celles de l'homme primitif. De même, il a montré que c'est surtout pour se délivrer des hantises de cette larve, que l'on brûlait les cadavres (page 333).

Le chapitre consacré aux Hébreux est surtout rempli d'aperçus nouveaux et intéressants. On connaît la thèse selon laquelle la classe sacerdotale hébraïque se serait opposée à toute allusion à la survivance de l'âme, par crainte d'un retour de l'Animisme (culte des morts), auquel on avait soustrait le peuple, en lui imposant la croyance d'un seul Esprit, ou *Elhoïm* : Jéhovah. Cette proposition avait semblé invraisemblable, tellement le fait dont il s'agit était jugé énorme. M. de Vesme en démontre la vraisemblance en établissant un parallèle entre le cas en question et ce qui se produit maintenant entre les Eglises d'un côté et les spirites de l'autre :

« En vertu de la loi de conservation individuelle, une Eglise renonce aux plus utiles moyens de moralisation et de propagande spiritualiste de nature générale, si cette moralisation, cette propagande spiritualiste générale peuvent l'exposer à quelque danger, en entraînant un certain nombre de fidèles à sortir de son sein, ou en faisant surgir des nouveautés qu'elle devra considérer comme hérétiques, ou en créant des organisations spiritualistes pouvant concurrencer celle qu'elle représente. Que se passe-t-il actuellement entre les Eglises constituées et les spirites ? Exactement le même phénomène. Il est évident que les Eglises pourraient tirer un grand parti de la démonstration expérimentale et scientifique de l'existence et survivance de l'âme, grâce aux manifestations médiumniques, comme elles le font d'ailleurs avec les « miracles » anciens et modernes... Mais chaque Eglise fait fatalement passer l'intérêt de l'incolumité de ses dogmes et de sa propre conservation avant les intérêts d'une moralisation devant s'accomplir hors de son sein. » (Pages 251-252). C'est ce qu'a fait aussi la caste sacerdotale juive, d'une manière paradoxale.

Signalons de même la bizarre constatation de M. de Vesme que, si nos médiums et clairvoyants se prétendaient inspirés par l'Eternel, ou directement, ou par l'entremise de l'un de ses messagers (Anges), ils seraient parfaitement

en règle avec la Loi mosaïque. (Pages 279-280). Très curieux aussi les paragraphes consacrés aux prophètes, aux diables, aux théraphim, etc.

Dans le livre : « Grecs et Romains », notre auteur s'étend naturellement surtout sur la question des oracles, établissant finalement un parallèle entre eux et nos divinateurs modernes. Il est certain que c'est la première fois que cette question est traitée à fond, avec l'aide des données scientifiques modernes. Et les conclusions qui en ressortent sont bien différentes de celles qui étaient à la mode du temps de Fontenelle et des encyclopédistes. La partie qui se rapporte aux guérisons dans les temples païens contribue à démontrer qu'il n'y a pas grand'chose de nouveau sous le soleil.

M. de Vesme avait publié dans les *Annales des Sciences Psychiques*, il y a tout juste vingt ans, une étude sur les *Ordalies*. Il l'a presque complètement refaite dans le volume dont nous nous occupons, en la développant beaucoup. Les pages concernant le « bain des sorcières », l'épreuve du sang (ou du cercueil), l'épreuve du feu et plusieurs autres encore, donnent lieu à des remarques nouvelles et du plus haut intérêt. Cette questions des « Jugements de Dieu », étudiée jusqu'ici exclusivement au poit de vue de l'histoire du Droit pénal, est examinée pour la première fois par M. de Vesme sous le rapport psycho-physiologique. Il en résulte combien sont erronées et banales les opinions courantes sur les *Ordalies*, et comment l'étude des manifestations surnormales permet d'accepter — d'expliquer, même dans une certaine mesure — une foule de faits enregistrés par l'histoire de tous les pays, et que l'on a niés ou négligés, en ces derniers siècles, parce qu'on ne savait les rattacher aux phénomènes connus et admis par la Science.

L'intention de C. de Vesme, en entreprenant ce vaste ouvrage, a été évidemment de faciliter les recherches des personnes désireuses d'étudier le Spiritualisme au point de vue expérimental. Il a voulu grouper dans une œuvre historique, mais en même temps critique, une foule de documents qui étaient disséminés dans des livres constituant des bibliothèques entières. Il espère ainsi diminuer l'incompétence d'un grand nombre de philosophes, savants, historiens, théologiens et journalistes, souvent remarquables dans les études où ils se sont spécialisés, mais qui abordent les questions concernant le Spiritualisme expérimental d'une façon piteuse, parce qu'ils ignorent la littérature du sujet, ou, pour mieux dire, n'en connaissent qu'un seul côté.

L'agnosticisme professé par M. de Vesme lui a permis de garder une impartialité et une mesure que l'on rencontre rarement dans ces sortes d'ouvrages. Il n'écrit point pour soutenir une thèse : il expose les faits et les arguments qui militent pour ou contre les diverses doctrines.

Dans l'histoire du Spiritualisme expérimental comme dans l'histoire des différents pays, on commence par une période plus ou moins légendaire, pour en venir graduellement à des époques où les événements acquièrent une plus grande authenticité. Lorsque, surtout dans les dernières pages de son volume, M. de Vesme rapporte quelques faits contemporains, ceux-ci revêtent nécessairement un caractère beaucoup plus convaincant que les événements anciens. On peut donc s'attendre à ce que *la deuxième partie* de l'ouvrage soit encore plus intéressante et convaincante que la première.

Cette « Histoire de spiritualisme expérimental » constitue un travail dont on ne saurait exagérer l'importance. Cette œuvre, fruit de longues recherches, de patiente lectures classées et ordonnées de façon claire, donne l'impression de la probité et du sérieux que doit avoir un véritable ouvrage scientifique. Tous ceux qui ont déjà eu le plaisir de lire du « de Vesme » retrouvent intégralement dans cette dernière production toutes les qualités de tact, de prudence, de mesure auxquelles les avait habitués celui qui, avec une rare maîtrise, dirigea de 1905 à 1919 les *Annales des Sciences Psychiques*. J'insiste sur cette prudence et cette mesure : M. de Vesme expose des faits, critique des

documents et ne laisse nulle part transparaître d'idée préconçue, de désir de faire triompher telle ou telle doctrine. Et cette manière impartiale et sereine de traiter un sujet impressionne infiniment plus et entraîne beaucoup plus certainement la conviction qu'un plaidoyer partial, parce que passionné, étayé de documents de valeurs diverses placés tous sur le même plan et interprétés suivant des convictions préexistantes à faire triompher.

La judicieuse absence de parti-pris de notre auteur devait l'empêcher de tomber dans ce travers dans lequel tant de bons esprits sont venus sombrer. Il serait, je crois, difficile de rencontrer un esprit plus incisif, plus critique, dans le bon sens du terme, que celui de M. de Vesme. Son intelligence projette, sur les documents qu'il analyse, une lumière sereine et froide, semblable à la clarté solaire d'un jour glacé d'hiver, qui en met rigoureusement en valeur toutes les particularités. Les moindres imperfections, les moindres faiblesses sont mises impitoyablement en relief et l'on voit clairement ou l'on va et l'on sent que le terrain sur lequel on marche est solide et la voie bien éclairée.

Au surplus la netteté et l'envergure de l'esprit de M. de Vesme ne se marquent pas seulement dans ses qualités de critique, mais aussi dans son originalité « d'inventeur », car à ma connaissance il est bien le premier à avoir découvert et mis en lumière l'origine la plus probable des croyances des sauvages en un « Au Delà », quel qu'il soit d'ailleurs.

Jusqu'à lui l'étonnement des ethnologues était grand de découvrir chez des peuples, éloignés les uns des autres dans l'espace et dans le temps, des croyances semblables, sinon identiques, en l'existence d'une survie, d'une justice post-mortem et de Dieux ou Démons. Fallait-il donc imaginer que la croyance en l'esprit (terme vague qui englobe tant de choses) est innée au cœur de tous les hommes ? ou quelle origine expérimentale lui attribuer ?

M. de Vesme donna le premier une réponse sensée à ces questions. Ce sont les phénomènes métapsychiques qui sont à l'origine de ces spéculations, auxquelles, d'ailleurs, l'humanité n'est pas parvenue du premier coup car, ainsi que le met en évidence notre auteur, croire à une certaine survivance n'est pas encore croire à l'immortalité de l'âme, tout en étant cependant le chemin qui y mène par une pente insensible. Et les rapports nouveaux découverts entre les éléments du problème sont gros de retentissements infinis dans tous les domaines, tant en sociologie qu'en psychologie et en morale.

Enfin, ce qui ne gâte rien, la prose de M. de Vesme est des plus agréable à lire. Elle est alerte et même parfois sarcastique, hérissée des pointes d'un humour amer et mordant qui porte des coups mortels, tout en se jouant, à bien des théories consacrées, à bien des idoles scientifiques, dont le vide, pour un esprit aussi dégagé que celui de notre auteur, ne mérite même pas l'honneur d'une discussion dialectique qui ne pourrait que leur conférer une importance factice.

Tous ceux qui, comme moi, ont eu (ou auront) le plaisir de lire ce dernier ouvrage de M. de Vesme, ne pourront désirer qu'une chose : c'est de voir l'œuvre se poursuivre et l'histoire se continuer.

A propos du livre de M. BOZZANO : **Les Enigmes de la Psychométrie et les Phénomènes de télesthésie** (*Editions Jean Meyer*) (1).

La Direction de la *Revue Métapsychique* a reçu de M. Bozzano une note à propos de l'analyse de son livre :

Les Enigmes de la Psychométrie et les Phénomènes de Télesthésie

Voici la note de M. Bozzano, que je vais faire suivre d'une explication aussi brève que possible de mon attitude à l'égard de cet ouvrage :

(1) Voir la *Revue Métapsychique*, septembre-octobre 1927.



A propos d'une critique peu réfléchie.

Je n'avais pas l'intention de répondre aux critiques de nature scientifique, mais plus encore personnelle, que M. Ch. Quartier m'a adressées dans le numéro de septembre-octobre de la Revue Métapsychique *à propos de mon livre intitulé :* Les Enigmes de la Psychométrie. *Je ne voulais pas répondre, parce que les accusations sans fondement et les argumentations erronées ressortaient de ces pages avec une telle évidence, que je pouvais me dispenser de défendre mon ouvrage.*

Mais j'ai reçu de France, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie plusieurs lettres, dont quelques-unes écrites par des personnalités éminentes ; leurs auteurs manifestaient une vive surprise de ce qu'ils avaient lu et m'exhortaient à répondre afin de corriger au moins les curieuses inexactitudes dans lesquelles était tombé mon critique à propos de la méthode scientifique.

Un savant distingué terminait sa lettre en ces termes : « Il ne s'agit point de la critique de l'un de vos ouvrages, mais d'une attaque à fond contre toute votre œuvre ». Or, comme cela est incontestable, je me trouve dans la dure nécessité de répondre brièvement, afin de démontrer par quelles méthodes on a cherché à saper mon œuvre.

M. Quartier m'accuse d'abord « de m'enfermer dans mon cabinet de travail avec des narrations *de faits de toutes provenances... en démontrant une négligence parfaite de l'expérimentation. ». Or la vérité, à ce sujet, est diamétralement le contraire. J'ai expérimenté au cours de toute mon existence ; j'ai publié un gros volume de 510 pages, intitulé «* Hypothèse spirite et Théories scientifiques *» dans lequel j'ai rendu compte des principaux résultats que j'ai obtenus au cours des dix premières années d'expériences, que j'ai faites, en partie, avec les professeurs Henri Morselli et François Porro, le docteur Venzano et Louis Arnaud Vassallo, directeur du* Secolo XIX. *Ces expériences ont été très importantes, puisque nous sommes parvenus à obtenir des matérialisations de fantômes en pleine lumière, ainsi que des phènomènes « d'apport » sur demande. J'ai toujours continué d'expérimenter, en me bornant à publier les rèsultats qui présentaient une réelle valeur métapsychique ; je n'ai pas cessé d'expérimenter aujourd'hui encore ; j'ai même été fort favorisé sous ce rapport, puisque je suis parveuu tout dernièrement à obtenir le phénomène de la « voix directe ». Telle est la vérité ! Je ne puis certainement pas prétendre que mon critique connaisse tous mes ouvrages, qui sont plutôt nombreux, mais j'ai certainement le droit d'exiger* qu'il se souvienne de ne pas les connaître *lorsqu'il discute mon œuvre.*

Continuons. M. Quartier écrit que les cas de « psychométrie » que j'ai reproduits sont de simples « narrations *» car il n'est pas question d'avoir sous les yeux le texte même des paroles prononcées par les sujets. Or s'il est une remarque banale en psychologie, c'est la déformation du souvenir et la tendance à ajuster après coup, inconsciemment, les prédictions à la réalité, lorsque le texte n'en a pas été releve sur le moment même où elles étaient proférées. En disant cela mon critique a parfaitement raison ; je conviens même que cette remarque est en effet banale et élémentaire. Seulement il y a une autre remarque à opposer à celle de mon critique, et celle-là n'est pas banale, mais étonnante : Parmi tous les cas de psychométrie que j'ai cités, il n'y en a pas un seul auquel on puisee appliquer la critique que M. Quartier — on ne sait pourquoi — juge devoir étendre à toute mon œuvre ! Une bonne moitié des cas que j'ai cités dans ma monographie appartiennent à la série très importante des expériences de Miss Edith Hawthorne, que j'ai choisie, entre beaucoup d'autres, à cause de la valeur scientifique incontestable qu'elles offrent. C'est ce que j'ai eu soin de faire remarquer dans le passage suivant :*

« En ces expériences psychométriques, Miss E. Hawthorne a déployé une capacité de recherche réellement scientifique. Afin d'éliminer toute possibilité de suggestion involontaire ou de lecture de pensée, elle se faisait envoyer de pays éloignés des

objets inconnus, destinés à être psychométrisés, et elle enregistrait immédiatement *ce que lui suggérait chaque objet,* en transmettant ensuite son texte à l'envoyeur, *pour que celui-ci consignât ses observations en regard du document psychométrique* ».

Que peut-on demander de mieux au point de vue de la méthode ?

Je remarque que ce système de recherche est même à préférer aux comptes rendus sténographiés dont parle mon critique, puisque les sténographes sont sujets à commettre des erreurs et des omissions, tandis qu'un sensitif écrivant ses impressions psychométriques au fur et à mesure qu'il les ressent, et qui les expédie à un expérimentateur éloigné, lequel analyse un paragraphe après l'autre, en y enregistrant en regard ses observations critiques, représente l'idéal de la méthode scientifique. En arrivant là, je me demande comment M. Quartier a pu écrire que, dans les cas que j'ai cités, « il n'est pas question d'avoir sous les yeux le texte même des paroles prononcées par les sujets ». Il faut croire qu'il a lu mon livre fort distraitement.

Je remarquerai en outre que l'autre moitié des cas que j'ai rapportés est représentée par des expériences extraites des comptes rendus de M. Edmond Duchâtel, du professeur Denton et de quelques autres expérimentateurs anglais, qui enregistraient immédiatement les paroles prononcées par les sensitifs précisément comme le fait généralement, en des circonstances analogues, le docteur Osty) et étaient eux-mêmes des protagonistes des expériences rapportées.

Ce que je viens de dire constitue déjà un bel exemple de la manière dont M. Quartier a fait l'analyse de mon malheureux livre. On conçoit qu'après m'avoir accommodé ainsi de toutes pièces, il pouvait se considérer autorisé a conclure que je suis « le type idéal du savant avant Descartes », c'est-à-dire que je suis en retard de trois siècles en fait de méthodologie scientifique. La vérité est tout juste le contraire, puisque depuis trente-sept ans je fais marcher de conserve la partie expérimentale de la recherche métapsychique et la partie théorique, en complétant ainsi les procédés d'analyse *par ceux de* synthèse. *D'un autre côté je connais fort bien la ligne de conduite qu'il faut suivre dans la sélection des cas destinés à une classification scientifique. Je remarquerai par contre que, relativement à la question de la méthode, c'est justement mon critique qui ignore bien des choses. En effet, si l'on devait s'en tenir à ce qu'il dit, on devrait conclure que la méthode scientifique consiste exclusivement dans l'expérimentation directe. Je rappellerai donc à M. Quartier qu'en métapsychique, ainsi que dans presque toutes les branches du savoir, on rencontre des phénomènes qui ne se produisent pas spontanément et que l'on ne saurait obtenir expérimentalement.*

Ainsi, par exemple, j'ai eu récemment à m'occuper de quatre catégories de manifestations de ce genre, qui se rapportent aux phénomènes de « hantise », aux phénomènes d' « apparitions des décédés au lit de mort et après la mort », aux phénomènes de « musique transcendentale au lit de mort et après la mort », aux phénomènes de « télékinésie au lit de mort et après la mort ». Comme on peut voir, ces manifestations (dont on peut encore discuter l'origine, mais qui constituent des faits positivement constatés), ne peuvent être étudiés scientifiquement que d'une façon : il faut recueillir un nombre adéquat de manifestations analogues — et ceci forcément sous la forme abhorrée de « narrations » — pour appliquer ensuite aux cas cités les règles prescrites par les méthodes de recherche scientifique : règles que mon critique ignore (peut-être par suite de la fougue avec laquelle il s'acharne contre mom œuvre). Ces règles consistent dans l'observation directe et indirecte, dans les témoignages collectifs et cumulatifs, dans la documentation, dans la classification, dans l'analyse comparée des faits, dans la convergence des preuves telles qu'elles ressortent de l'analyse comparée. Exactement ce que j'ai toujours fait.

Je fais en outre remarquer à M. Quartier que là méthode exposée est celle suivie par les grands chercheurs qui ont été les fondateurs de la Society for Psychical Research, *de Londres, méthode que j'ai apprise en étudiant leurs œuvres, constamment fondées sur la classification des faits. Il s'ensuit que, si mon critique avait*

raison, il faudrait supprimer toutes les magistrales monographies de Mrs Sidgwick, de Myers, de Gurney, de Barrett, de Podmore, qui, étant absolument conformes aux miennes, devraient être considérées... pré-cartésiennes. Il faudrait supprimer la plupart des ouvrages publiés sur les phénomènes télépathiques, en commençant par les monumentaux Phantasms of the Living, qui ne contiennent presque autre chose que les cas que M. Quartier définit dédaigneusement de « narrations », parce qu'ils n'ont pas été obtenus par l'expérimentation, parce que les sténographes n'y entrent pour rien, et parce qu'ils consistent, oui, en des narrations faites par les protagonistes et les témoins, au sujet des événements surnormaux qu'ils ont constatés. Il est vrai que la plupart des phénomènes télépathiques ne peuvent être étudiés autrement, puisqu'ils se produisent presque toujours spontanément et que la partie expérimentale qui s'y rapporte est relativemant insignifiante ; comme il est vrai que, malgré tout, ils sont encore les seule phénomènes médiumniques au sujet desquels tous les métapsychistes reconnaissent que la certitude scientifique a été atteinte. C'est vrai, c'est vrai ; mais tout cela ne s'accorde pas avec la méthodologie soutenue par mon critique ; ceux qui ont étudié ces phénomènes ne peuvent donc pas se soustraire, eux non plus, au reproche de... pré-cartésiens.

Poursuivons : il faudrait supprimer le grand ouvrage de Frédéric Myers : Human Personality, qui est fondé surtout sur un grand nombre de « narrations » du même genre... Donc, pré-cartésien Myers aussi. Supprimons vite tous les ouvrages métapsychiques de Camille Flammarion, consistant en « narrations » de la même nature, qui ne sont même pas trop sévèrement sélectionnées et même pas classifiées... Celui-là est ultra-pré cartésien ! Enfin il faudra supprimer le Traité de Métapsychique du professeur Charles Richet, dans lequel cet auteur a résumé un nombre imposant de ces « narrations » excommuniées ; ce qui démontre bien que notre vénéré Maître est aussi pré-cartésien que les autres. Quelle douloureuse hécatombe de grands personnag s ! Rien à dire, je me trouve en bonne compagnie.

A propos du professeur Richet, je saisis cette occasion pour faire remarquer à mon critique, que ce savant éminent m'a fait l'honneur de puiser dans mes nombreuses monographies un grand nombre des cas qu'il a cités ; ce qui démontre qu'il approuve ma méthode et qu'il pense que j'emploie un critérium scientifique sévère dans le choix des cas.

J'ai terminé. Il me semble en avoir dit assez pour démontrer à mon critique qu'il m'a calomnié, avec la circonstance atténuante de ne pas en avoir eu l'intention. J'ai démontré en même temps qu'il a interprété à sa façon les règles de la méthode scientifique. Je veux toutefois me montrer indulgent, je me passe de faire des commentaires. J'ai défendu mon œuvre, en fondant mon argumentation sur des faits — et cela me suffit.

Ernest BOZZANO.

En lisant cette note j'ai été stupéfait de voir cet éminent auteur si profondément choqué par ma critique (1), et ma première intention a été d'atténuer le choc en adoucissant, dans toute la mesure du possible, ce qui, dans mon jugement, aurait pu paraître désobligeant. Car je n'ignore pas quel vigoureux champion et quel fougueux pionnier de nos recherches a toujours été M. Bozzano, et quelle fut le courage de son attitude aux temps héroïques de la Métapsychique, lorsque ces études ne provoquaient que sarcasmes et ironie. Je n'ignore pas la masse de ses œuvres et le retentissement utile qu'elles ont eu. Je ne dénie pas non plus son érudition immense et l'utilité de ses monographies. Sur tous ces points, je rends hommage à l'œuvre et à l'ouvrier, pour qui ma sympathie est grande, comme elle ne peut que l'être à l'égard d'un grand travailleur, passionné pour les objete qui me sont chers.

(1) « Critique » du grec Κρίνω : je juge, n'a jamais sous ma plume que le sens : « effort de jugement » sans aucune acception péjorative.



Tout cela est dit, ou transparaît clairement, dans l'article incriminé.

Mais ayant lu l'article de M. Bozzano, je me suis trouvé dans cette alternative : ou ne plus déplaire à cet auteur fécond et pour cela reconnaître contre mon sentiment que j'avais erré de bout en bout, ou dire ce que je crois être la vérité. Car, en plus de M. Bozzano, il y a la vérité, dont l'amour tient quelque place dans la vie d'un certain nombre d'êtres humains, dont je suis, j'ose m'en flatter.

Donc, si j'avais à analyser de nouveau le dernier livre de M. Bozzano, je ne pourrais guère que répéter mon article précédent ; car écrire toute autre chose serait mentir à moi-même, ce qui est au dessus de mes forces.

Je dis donc que l'ouvrage en question a un aspect narratif et qu'il n'apporte pas une pierre nouvelle à la science métapsychique. Non pas parce qu'il est écrit par M. Bozzano — quand je critique un livre, la personnalité de son autenr demeure pour moi un X que je ne veux pas connaître. J'en aurai dit tout autant si le livre était dû à la plume du savant le plus réputé de la terre... tant est loin de ma pensée de chercher à quiconque une querelle personnelle.

Le litige me semble d'ailleurs reposer sur ce que mon vénérable contradicteur et moi n'attribuons pas la même valeur aux mots, autrement dit : nous employons le même terme pour définir des choses très différentes, soit en nature, soit en degré.

Avant de justifier mon jugement sur le livre de M. Bozzano, il me semble donc indispensable de nous entendre sur les mots et leur sens.

*
* *

Si quelqu'un assiste à la production d'un phénomène, par exemple à une séance « médiumnique », je dis, *ce quelqu'un a vu un fait (ou) assisté à une séance*. C'est un degré de connaissance encore passif, sans grande valeur scientifique. Le rapport écrit d'une telle « constatation simple », constitue une *narration* de fait, un point c'est tout. Cette constatation *à la riguenr*, peut s'appeler expérience et non expérimentation, ce qui est très différent.

Si quelqu'un assiste à la production d'un phénomène, en s'efforçant d'enregistrer, dans la mesure du possible, toutes les conditions dans lesquelles il a été obtenu, dans le but de voir naître en son esprit une hypothèse de travail, je dis : ce quelqu'un a fait une *observation*.

Si quelqu'un puise chez autrui son observation, il prend à son compte la narration brute du fait et le travail subjectif en quoi consiste l'observation — autrement dit il prend à son compte tant les erreurs de constatation et les erreurs de jugement que les éléments véridiques de l'observation.

Les hypothèses de travail bâties sur les observations d'autrui risquent donc d'être encore plus éloignées du réel que les hypothèses bâties sur des observations personnelles, la narration d'une observation étant forcément moins riche en contenu que l'observation elle-même. L'observateur, dans sa narration, ne tiendra compte que des faits importants à ses yeux, négligeant tout une poussière de petites constatations de détail ou de sensations fugitives, ou les erreurs, de beaucoup les plus instructives ; poussière dans laquelle se trouvera peut-être le véritable point de départ de la féconde hypothèse explicative.

La science précartésienne était toute faite de « constatations », « d'observations », ou de narrations de constatations ou d'observations, les narrations étant tenues comme valables en proportion de la renommée de celui qui les avait faites. Prenant ces « observations » comme base, on construisait des hypothèses grandioses, dont on remplissait les interstices avec des « êtres de raison ». L'expérimentation n'était jamais appelée — et cela est facile à comprendre — à confirmer ces théories.

La science moderne, telle qu'on la conçoit depuis Descartes, prend comme

point de départ le point d'arrivée de la science ancienne. Cette dernière aboutissait à l'hypothèse, notre science en part. Et sa grande originalité est de considérer *l'expérimentation* comme l'unique pierre de touche du réel, ce en quoi consiste d'ailleurs son incroyable fécondité.

Qu'est-ce que *l'expérimentation ?*

A l'occasion de l'observation d'un phénomène naît une « hypothèse » semblant, sur le moment, répondre le mieux à la nature du fait observé. Il s'agit alors de demander par « artifice » en mettant la nature à la question, si cette hypothèse est vraie ou fausse.

En quoi consiste l'expérimentation ?

Elle consiste à faire varier indéfiniment les conditions de production du phénomène et à étudier les variations du phénomène en fonction de la variation de ses conditions de production. Et les résultats obtenus par cette méthode, la « courbe » construite, doit être si probante que celui qui l'a obtenue n'a qu'à la produire pour que l'explication en sorte d'elle-même, pour ainsi dire. L'étude des variations concomitantes comporte également l'étude des erreurs et des ratés : cela va de soi. Car le résultat direct de la variation des conditions de production est d'altérer le phénomène primitif. L'on pourrait dire, même, que la plus grande partie de nos connaissances actuelles a été constituée par l'étude de ces « erreurs » et de ces « ratés » : en médecine et en psychologie cela est des plus frappants : c'est « l'anormal » qui enseigne ce que doit être le « normal ».

Des cas positifs uniquement, impossible de tirer des lois avec certitude. Le vrai n'implique que le vrai — mais ne permet pas de dissocier les éléments de ce vrai. Le faux implique le vrai et le faux et permet par là de faire les départs utiles.

Et combien de grandes découvertes n'ont pas d'autre origine que l'étude des « ratés » ? Par exemple la théorie d'Einstein n'a-t-elle pas une de ses racines dans l'étude des « ratés » de la planète Mercure ? Ce serait faire injure à M. Bozzano, à nos lecteurs, de prétendre leur apprendre que la connaissance humaine progresse par l'effort fait pour résoudre les problèmes posés par les « irrégularités » apparentes qui se présentent comme des obstacles à la déduction théorique, obstacles qui se transforment en point d'appui pour un essor encore plus haut de la pensée.

*
* *

A la lumière de ces quelques définitions, que je crois d'une évidence telle qu'à notre époque aucun homme ayant suivi l'enseignement secondaire ne pourrait les contester ; il est clair, pour toute personne lisant le livre de M. Bozzano, qu'on n'y rencontre que des narrations, des relations d'observations faites par autrui, des hypothèses explicatives imaginées par lui sur ces narrations et ces observations. Quant à des expériences ayant pour but de vérifier la justesse ou l'erreur de ces hypothèses, on en chercherait en vain même l'indication.

Ce qui m'oblige à conclure, à juger cet ouvrage du point de vue strictement scientifique, que c'est un livre préexpérimental, autrement dit : proposant des explications qui ne sauraient avoir de valenr que quand l'expérimentation à proprement parler les aura jugées.

Il n'a jamais été dans mon esprit de faire une critique d'ensemble de l'œuvre de M. Bozzano (1). J'ai voulu tout simplement indiquer que *Les Enigmes de la*

(1) Sur les bases de critique qui sont les miennes et que j'ai exposées assez longuement et une fois pour toute — (stupéfait qu'il soit nécessaire de le faire) — chaque lecteur des œuvres antérieures de M. Bozzano pourra d'ailleurs voir par lui-même *si* elles diffèrent et *en quoi* des *Enigmes de la Psychométrie*.



Psychométrie n'ont absolument apporté aucune contribution expérimentale à la solution des énigmes de la psychométrie et, malgré toute ma sympathie pour lui, il m'est totalement impossible de dire autre chose.

L'opinion d'un critique n'a d'ailleurs qu'une valeur relative et le monde métapsychique a peut-être des raisons de penser autrement que moi...

CHARLES QUARTIER.

LIVRES REÇUS

Nous rappelons à MM. les Auteurs et Editeurs qu'il ne sera rendu compte que des livres qui auront été déposés EN DOUBLE EXEMPLAIRE aux Bureaux de l'Institut.

Le Problème de la Destinée, par le Dr ALLENDY (chez Gallimard).

La Destinée, la Mort et ses hypothèses, par A. F. DINA (chez Alcan).

Le Fluide humain et la Métapsychique objective, par G. MONDEIL (chez Berger-Levrault).

How to go to a medium, par E. J. DINGWALL (chez Kegan Paul, Trench. Trub., Londres).

Die Aetherischen Bildekräfte in Komos Erde u. meusch, par le Dr Günther WACHSMUTH, (chez Der Kommende Tag A. G. Verlag, Stuttgart).

Vers l'Inconnu et l'Invisible, (chez l'auteur PERJOZ, Chambéry).

L'Univers et la Vie, par J. RÉMY (chez l'imprimeur F. Brosset, à Moulins).

Valeur clinique de la Chiromancie, thèse du docteur Alain-Jan-K. GUISTEL (Bordeaux, imprimerie de l'Université).

Les Possédés, par le Profr T. K. OESTEREICH-TÜBINGEN (chez Payot).

Les Radiations humaines, par Raoul MONTANDON (chez Alcan).

La Divination, par le Dr J. MAXWELL (chez Flammarion).

L'abondance des matières fait remettre au numéro prochain l'analyse d'aucuns de ces ouvrages, ainsi que la Chronique.

CORRESPONDANCE

Phénomène de connaissance paranormale provoquée

Juan-les-Pins, 9 Novembre 1927.

Monsieur le Directeur de l'Institut Métapsychique,

Vous savez qu'à la suite de recherches et de travaux, qui ont été très diversement commentés dans les milieux métapsychiques, je suis arrivé actuellement à la conclusion suivante : *grosso modo*, je nie formellement jusqu'à preuve du contraire, l'existence des phénomènes dits d'ordre « physique » ; par contre, je considère comme établie l'authenticité de certains phénomènes dits d'ordre « mental ».

Je n'en suis donc que plus à l'aise pour vous signaler — afin d'en fixer la date — quelques expériences de *vue sans les yeux* — (gardons provisoirement cette expression très claire) – que je viens de contrôler.

Il s'agit d'un irlandais, M. C. P., de passage ici, homme du meilleur monde, non seulement nullement professionnel, mais même (malheureusement) n'exerçant qu'assez timidement et entre amis sa faculté extraordinaire (ces points sont secondaires d'ailleurs et à éclaicir plus tard).

Au cours de séances de « clairvoyance », le *fait capital* est celui-ci : ayant en mains *mon* jeu de cartes, je le bats, et, par un procédé quelconque, j'isole trois cartes, que je pose sans les regarder, sur une table. M. P., assis à distance, ne touche à rien. Sa thèse, alors, est que je dois penser fortement à « une chose que je désire ». Si cette « chose » doit arriver certainement, lui, P. devinera les trois cartes. S'il y a seulement beaucoup de chances, il devinera deux cartes ; s'il n'y a que peu de chances, il ne devinera qu'une carte. Laissons tout ce mysticisme (tout en respectant ostensiblement les règles). Mais le *fait* est celui-ci :

M. P. devine souvent les trois cartes, presque toujours deux, toujonrs au moins une (dans ce dernier cas il ne se trompe quelquefois que de peu pour les autres cartes ; exemple : sept de cœur pour sept de carreau ; huit de trèfle pour dix de trèfle).

Je pense qu'actuellement aucun autre expérimentateur Ossowiecki et L. Kahn compris), ne réalise une telle expérience. Il faut remonter à Alexis Didier (vers 1850) pour en trouver la trace.

M. P. est reparti, pour ses affaires. Il reviendra. J'espère alors pouvoir vous donner le moyen de l'étudier et de l'observer, car je ne prétends nullement le faire moi-même, cela n'aurait aucune valeur.

Vous donnera-t-il ensuite quelques explications ? Espérons-le. Celles-ci pour le moment seraient d'ailleurs prématurées. Mon but, aujourd'hui, est uniquement de faire enregistrer une première fois ces faits intéressants.

Veuillez agréer, je vous prie, mes sentiments les meilleurs.

Paul HEUZÉ.

Rêves Monitoires et Prémonitoires

I

Au Dr Osty.

Notre maître, le Profr Richet, a cité récemment devant nous un récit rapporté par le Dr Foissac dans son livre sur la destinée et je m'étais chargé de vous en envoyer une copie. La voici.

Le narrateur est M. Longet, membre de l'Académie des Sciences. La conversation a eu lieu un soir du Printemps de 1854, chez le Dr Foissac :

« Voici enfin deux exemples de pressentiments presque analogues qui ne sont plus empruntés à des auteurs étrangers ; vous avez les témoins sous vos yeux. L'un nous est fourni par mon collègue de l'Académie des Sciences, M. Jules Cloquet, et l'autre me concerne. Notre savant confrère nous a raconté, à l'un et l'autre, que, sortant fort avant dans la nuit d'une soirée chez M. Chomel, et s'étant endormi, il vit en songe un fantôme qui lui représentait son frère Hippolyte ; il portait sur son dos une grande liasse de papiers qu'il jeta au milieu de la chambre, en lui disant : « Maintenant, je n'ai plus besoin de rien », et il disparut. A son réveil, M. Cloquet raconta ce songe aux personnes de son entourage, sans en être autrement impressionné. Il se rendit à l'hôpital, fit sa leçon de clinique comme à l'ordinaire, puis M. Girou de Buzaraingues lui dit en lui prenant le bras : « Ton frère Hippolyte est malade. » — « Allons le voir », répondit M. Cloquet. Chemin faisant, M. Girou de Buzaraingues lui apprit qu'Hippolyte Cloquet était mort dans la nuit d'une attaque d'apoplexie.

« Le songe qui me concerne est plus explicite encore ; vous allez en juger. Lorsque j'étais étudiant en médecine et interne de Dupuytren, je rêvai que je voyais mon père atteint d'une maladie qui le conduisait au tombeau. Je m'éveillai dans un grand trouble, que je cherchais à dominer en me disant que j'avais quitté mon père, le dimanche d'auparavant, en parfaite santé ; nous étions au mercredi. Je me représentai que c'était une grande faiblesse de m'inquiéter d'un songe et je résolus de n'en tenir aucun compte. Mais l'image de mon père mourant était sans cesse présente à ma pensée et, pour échapper à cette obsession, quoique honteux de ma faiblesse, je partis pour Saint-Germain, où je trouvai mon père atteint d'une fluxion de poitrine qui l'enleva en cinq jours. » (*La Chance ou la Destinée,* par le Dr P. Foissac, à Paris, J.-B. Baillère, 1876.)

Pour copie conforme :

Marc L LE ROY DUPRÉ.

II

Au Dr Osty.

Permettez-moi de vous signaler un cas curieux de prévision qui peut constituer pour vous une observation intéressante dans les recherches psychiques dont vous vous occupez.

Le 9 courant, Pierre Solanet, d'Espalion (Aveyron), étudiant en droit de première année à la Faculté de Paris, partit d'Espalion en compagnie de son camarade René Vernières, étudiant en droit de seconde année, pour venir tous deux à Paris se présenter aux examens.

Il s'endormit dans le train. A son réveil, il dit à son camarade : « Je viens

« de rêver qu'on me posait, aux examens, une question relative au nom patro-
« nimique. Je vais revoir cette matière, parce que déjà, à l'examen du bacca-
« lauréat, j'ai rêvé qu'on me questionnait sur le Massif Central et effectivement
« c'est là-dessus que je fus interrogé. »

En arrivant à Paris, il alla chez un autre de ses camarades, Pierre Bélières, habitant à Paris, 23, rue Tronchet, et lui fit part de son rêve. Pierre Bélières, qui devait se présenter le lendemain au même examen, écrit que lui demeura sceptique et ne tint aucun compte de cette prémonition.

Le 11 juin au matin, eurent lieu les épreuves écrites et la question posée fut exactement *du droit au nom.*

Pierre Solanet est un jeune homme très calme, très pondéré, et pas du tout nerveux.

Je vous expose le fait en vous laissant le soin d'en tirer les déductions qu'il comporte.

Recevez, je vous prie, mes salutations très distinguées.

13 juin 1927. J. DE CASTELNAU.

III

Au Prof^r Ch. Richet.

Voici le rêve étrange que j'ai fait à Paris en 1900, 8, rue l'Abbé-de-l'Epée, où j'habitais comme étudiant, et qui se réalisa trois ans après.

J'étais, en ce temps là, fort religieux et mystique. Une nuit, après avoir fait ma prière et avant de me mettre au lit, je suppliai la Providence de me révéler en rêve, la personne destinée à devenir un jour ma femme. Sur ce, je m'endormis... et me voilà transporté dans la salle à manger d'un bel appartement où se trouvait une véranda ornée de lataniers. Quatre chaises étaient successivement placées pour des personnes attendues. Je vis d'abord entrer ma grand'mère qui vint s'installer sur un des sièges, puis une de mes tantes... et enfin une voix annonça l'arrivée de la jeune fille... qui fut du reste la compagne de mes jours. « Ta femme, dit la voix, la voici. Elle est jeune, riche et belle. Elle « descend d'une famille sainte et s'appelle Zénah. » Ensuite de quoi, apparaît une brunette, de petite taille, grassouillette, habillée d'une robe en soie jaune recouverte de dentelle noire. Elle s'approche sans dire un mot et s'asseoit avec nous. Le lendemain je m'éveillai frappé par ce rêve.

Un an plus tard, un empoisonnement alimentaire m'oblige à faire une cure à Evian, et c'est finalement avec cette tante, que j'avais vue en songe, et sont mari que nous partons pour le Caire. Je leur dis un jour que je sens le besoin de me marier et les prie de me trouver une jeune fille de bonne famille. Quelques jours après, le mari s'enquiert un peu partout pour en découvrir une. Le nom d'Ali bey Pehmy, gros propriétaire, se trouve cité sur la liste des futurs beaux-pères en perspective. La maison d'Ali Bey faisait presque vis-à-vis à celle de ma tante qui ne le savait pas. Pendant que cette dernière se préparait à aller les voir et demander la main de la jeune fille pour moi, voilà que je me remémore subitement mon rêve et lui dis : « Je suis certain que cette fille doit s'appeler Zénah !... Elle sera ma femme... Souviens-toi de ce que je te dis !... »

« Nous allons bien voir ça », me riposte-t-elle, en riant aux éclats !... Elle revînt ébahie et je l'entends encore, comme si c'était aujourd'hui, me dire fort sérieusement : « Mais mon ami tu es donc un prophète !... »

Quelque temps après mon mariage, ma femme, fort maigre les premiers

jours de notre union et ne ressemblant que vaguement à celle que j'avais rêvée en 1900, engraissa et finit par s'identifier de plus en plus avec la fille vue en songe 8, rue l'Abbé-de-l'Epée. Je remarquai un jour qu'elle possédait parmi ses robes, une en soie jaune recouverte de dentelle noire. Nous partons finalement, pour Paris, en compagnie de ma grand'mère et nous nous installons, tous trois, 21, rue Clément-Marot, dans un appartement dont la salle à manger possédait exactement la même véranda ornée de lataniers, telle que je l'avais vue en 1900. Quatre chaises y étaient successivement posées: Entre d'abord ma grand'mère, puis arrive ma tante qui était venue pour nous voir, et enfin j'appelle ma femme, arrivée en dernier lieu... dans sa robe en soie jaune recouverte de dentelle noire !!! Le rêve était réalisé.

21 juillet 1926. Prince **HEIDER FAZIL.**

Souscription permanente

pour aider à l'extension des recherches de l'I. M. I.

Dixième liste.

M. Raynaud, Vincennes, 40 fr. — M. J. Oor, Bruxelles (2e versement), 110 fr. — Anonyme, Grèce, 500 fr. — Anonyme, 50 fr. — Anonyme, 10 fr. — Mme Irène Putnam, U.S.A. (2e versement), 3.000 fr.

Nous exprimons nos remerciements à nos souscripteurs pour leur utile contribution à nos recherches.

ANNÉE 1927

TABLE DES SOMMAIRES

JANVIER-FÉVRIER — Pages

MARS-AVRIL

MAI-JUIN

JUILLET-AOUT

SEPTEMBRE-OCTOBRE

NOVEMBRE-DÉCEMBRE

Le Gérant : Léon TERRIER-MUGNIER.

Etampes. — Imp. TERRIER Frères et Cie.

entier, des événements métapsychiques, des publications et des revues françaises et étrangères.

Il dirige des *enquêtes* partout où sont signalés des faits intéressants : maisons hantées, manifestations médiumniques ou télépathiques, etc...

Il sélectionne et éduque les *sujets médiumniques*.

LES ADHÉSIONS.

Etant donnés les préjugés qui s'attachent encore à l'étude des questions supranormales, l'I. M. I. ne peut réussir et prospérer que dans une atmosphère de confiance, de sympathie et d'entr'aide. Il a besoin du concours moral et matériel de tous les amis de la science nouvelle et il compte surtout sur ceux d'entre eux qui voient en elle la plus grandiose des sciences, appelée à transformer la vie morale et sociale de l'humanité.

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919, l'I. M. I. peut recevoir toute somme ou legs de quelque importance qu'ils soient.

Il admet :

1° Des membres *bienfaiteurs*, pour une souscription unique d'au moins 5.000 francs ;

2° Des membres *donateurs*, pour une souscription unique d'au moins 1.000 francs ;

3° Des membres *honoraires*, pour une cotisation annuelle d'au moins 100 francs ;

4° Des membres *adhérents*, pour une cotisation annuelle d'au moins 40 francs pour la France, 45 et 50 francs pour les pays étrangers.

Tout membre bienfaiteur, honoraire ou adhérent a droit aux divers services de l'I. M. I. : bibliothèque, salle de lecture, archives, conférences éventuelles, Revue.

La bibliothèque est ouverte trois fois par semaine, les lundi, jeudi et samedi, de 14 à 18 heures.

Le Directeur reçoit le lundi et le jeudi, de 14 à 16 heures.

LA REVUE MÉTAPSYCHIQUE.

Jusqu'à nouvel ordre, la *Revue Métapsychique* paraîtra tous les deux mois.

Elle comprendra au moins 64 pages de texte compact et des illustrations.

Elle rendra compte de tous les livres nouveaux qui seront adressés en double exemplaire au siège de l'I. M. I.

Sous la rubrique *Correspondance*, elle publiera les communications de ses lecteurs relatives à des faits métapsychiques dont l'authenticité pourra être établie.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

L'abonnement à la *Revue Métapsychique* pour 1926 est de :

France et Colonies .... **40 fr.**

Tarif extérieur N° 1. — Pays ayant accepté une réduction de 50 % sur l'affranchissement des périodiques : Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Bulgarie, Cuba, Ethiopie, Grèce, Hongrie, Italie et Colonies, Lettonie, Luxembourg, Paraguay, Pologne, Portugal et Colonies, Roumanie, Tchécoslovaquie, U.R.S.S. (Russie), Uruguay, Yougoslavie .... **45 fr.**

Tarif extérieur N° 2. — Autres pays .... **50 fr.**

Les abonnements partent du 1er janvier ou du 1er juillet. Ils ne sont acceptés que pour une année. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'envoi de la somme de 1 fr.

Compte Chèques Postaux 747-86

Le prix du numéro est de 8 francs.

Le prix des numéros antérieurs à 1926 est de 10 francs.

Les membres du Comité et le Directeur ont seuls qualité pour représenter l'Institut ou pour parler en son nom.

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

BISSON (J.). — **Les Phénomènes de matérialisation.** Avertissement de Camille FLAMMARION. Préface du Dr J. MAXWELL, 2e édition, 1 volume gr. in-8, avec 165 fig. et 37 pl . . . . **30** »

— **Le Médiumnisme et la Sorbonne.** 1 vol. in-16 . . . . . **6** »

BOZZANO (E.). — **Les Phénomenes de hantise.** Traduit de l'italien par C. DE VESME. Préface du Dr J. MAXWELL. 1 vol. in-8. **14** »

CORNILLIER (P.-E.). — **La Survivance de l'âme et son évolution après la mort,** 2e édit. revue, 1 vol. in-8 . . . . . . **20** »

— **Les Conditions de la vie « post mortem »,** d'après OLIVER LODGE, 1 brochure in-16 . . . **2** »

FOUCAULT (M.), professeur à l'Université de Montpellier. — **Le Rêve,** 1 vol. in-8 . . . . **7** »

GELEY (Dr G.) — **De l'Inconscient au Conscient,** 1 vol. in-8, 5e mille **17 50**

— **L'Être subconscient,** 4e édition, 1 volume in-16 . . . . . **4 20**

— **L'Ectoplasmie et la Clairvoyance,** 1 vol. in-8, avec 50 planches hors texte et 102 fig . **35** »

GURNEY, MYERS et PODMORE. — **Les Hallucinations télépathiques.** Adaptation de l'anglais par L. MARILLIER. Préface du Pr CH. RICHET, 4e édition, 1 vol. in-8 **10 50**

DUGAS (L.) et MOUTIER (F.). — **La Dépersonnalisation,** 1 vol. in-16 . . . . **3 50**

JASTROW. — **La Subconscience.** Préface du Pr P. JANET. 1 volume in-8 . . . . **10 50**

LODGE (Sir OLIVER). — **La Survivance Humaine.** *Etude de facultés non encore reconnues.* Traduction par le Dr BOURBON. Préface de J. MAXWELL. 1 vol. in-8 . . . . **12 50**

MAXWELL (J.). — **Les Phénomènes psychiques.** Préface du Pr CH. RICHET. 5e édition revue. 1 vol. in-8 . . . . **14** »

MORTON PRINCE. — **La Dissociation d'une personnalité.** *Etude biographique de psychologie pathologique.* Traduit par R. et J. RAY. 1 vol. in-8 . . . . **14** »

MYERS. — **La Personnalité humaine.** *Sa survivance. Ses manifestations supra-normales,* 3e édit. 1 vol. in-8 . . . . **14** »

OSTY (Dr EUGÈNE). — **La Connaissance supra-normale,** *Etude expérimentale.* 2e édition, 1 volume in-8 . . . . **20** »

— **Une Faculté de connaissance supra-normale : Pascal Forthuny** . . . . **12** »

RICHET (CH.), Professeur à l'Université de Paris, membre de l'Institut. — **Traité de Métapsychique,** nouvelle édition, 1 vol. gr. in-8 . . . . **40** »

RUTOT (A.) et SCHAERER (M.) — **Le Mécanisme de la Survie.** *Explication scientifique des Phénomènes métapsychiques.* 1 vol. in-16 . **6** »

WARCOLLIER (R.). — **La Télépathie.** Préface du Pr CH. RICHET. 1 fort vol. in-8 . . . . **20** »

Année 1928. — N° 1. Janvier-Février.

Revue Métapsychique

PUBLICATION BIMESTRIELLE
DE L'
INSTITUT MÉTAPSYCHIQUE INTERNATIONAL
RECONNU D'UTILITÉ PUBLIQUE

SOMMAIRE :



PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, Boulevard St-Germain (VIe arrt)



Institut Métapsychique International

(Fondation Jean MEYER)

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919

89, Avenue Niel, PARIS (xviie)

Téléph. : Wagram 65-48 —— Téléph. : Wagram 65-48

LE COMITÉ.

Professeur Charles RICHET, de l'Institut de France et de l'Académie de Médecine, *Président d'Honneur.*

Professeur Rocco SANTOLIQUIDO, Conseiller d'Etat d'Italie, Représentant de la Ligue des Croix-Rouges auprès de la Société des Nations, *Président.*

Professeur LECLAINCHE, Membre de l'Institut de France, Inspecteur général, Chef des Services sanitaires au Ministère de l'Agriculture, *Vice-Président.*

Ernest BOZZANO.

Docteur CALMETTE, Médecin Inspecteur Général.

Docteur Jean-Charles ROUX, Paris.

Giovanni CIRAOLO, Sénateur du royaume d'Italie, Président de la Société des Croix-Rouges italiennes.

Docteur CUNEO, Professeur à la Faculté de Médecine, Chirurgien des Hôpitaux.

Sir Oliver LODGE, de la Société royale d'Angleterre.

Docteur J. MAXWELL, Procureur général près la Cour d'Appel de Bordeaux.

Ernest MEYER, Conseiller d'Etat, Paris.

Docteur Albert de SCHRENCK-NOTZING, Munich.

Directeur :

Docteur Eugène OSTY.

LES BUTS.

Les phénomènes métapsychiques retiennent, de plus en plus, l'attention passionnée de toute l'humanité pensante.

Le haut intérêt scientifique de ces phénomènes se double d'un immense intérêt philosophique ; car ils révèlent, dans l'être, des pouvoirs dynamiques et psychiques semblant dépasser le champ des capacités organiques et sensorielles, et leur étude permet d'envisager, à la lumière de la méthode expérimentale, les grands problèmes de la vie et de la destinée.

Les Sociétés locales d'études psychiques ont rendu, rendront encore d'immenses services ; elles doivent garder toute leur activité et toute leur autonomie. Mais la nécessité d'une organisation centrale s'imposait parce que, seule, elle permettra des travaux approfondis et de longue haleine, rendra plus faciles et plus fécondes les recherches particulières, assurera l'union des efforts et synthétisera les résultats acquis.

Cette organisation, vainement souhaitée si longtemps, est aujourd'hui chose faite. L'Institut métapsychique international, fondé par un initiateur éclairé et généreux, M. Jean Meyer, a son cadre constitué, ses ressources indispensables assurées et il a été déclaré d'utilité publique.

L'ORGANISATION.

L'I. M. I. comprend : des *laboratoires* pourvus de tous les instruments d'expériences et d'enregistrement ; des *bibliothèques* et une *salle de lecture ;* une *salle de conférences.*

Il publie, sous le titre de Revue Métapsychique, un bulletin périodique, rendant compte de ses propres travaux et des travaux accomplis dans le monde

Année 1928. — N° 1. . Janvier-Février.

Revue Métapsychique

Publication de l'Institut Métapsychique International

(Revue fondée par le Dr G. GELEY)

RÉDACTEUR EN CHEF : Dr E. OSTY.

Aux Confins de la Psychologie classique et de la Psychologie métapsychique

(*Suite ; voir* Revue Métapsychique, *n° 6, 1927*).

II. — *M. Augustin Lesage, peintre sans avoir appris*

Son histoire.

M. A. Lesage est né le 9 août 1876, à Saint-Pierre-les-Auchel (Pas-de-Calais). Son père était mineur. Ses ascendants, aussi loin qu'il en a connaissance, furent mineurs.

Il fréquenta l'école primaire de son village et y fit les rares et rudimentaires dessins qu'on demandait alors aux candidats au certificat d'études. A 14 ans, il passa cet examen. Le souvenir lui reste du « marteau » donné comme modèle et de la médiocre image qu'il en fit, n'ayant pas de disposition pour le dessin.

Ayant acquis le certificat d'études, il prit sans tarder, à l'instar de ses parents et de ses grands-parents, le chemin de la mine et devint un bon et consciencieux mineur, passant ses loisirs dans sa famille ou avec ses amis, sans préoccupation intellectuelle, particulièrement sans souci d'art ; vie d'ouvrier manuel d'un genre ne fournissant rien à la culture de l'esprit.

Quand il eut 20 ans, le service militaire lui fit connaître la ville : Dunkerque d'abord, puis Lille. Une fois, une seule fois, à Lille, les circonstances le mirent en présence d'œuvres artistiques. Un dimanche, ses camarades, pour occuper un peu du temps dont ils ne savaient que faire, l'emmenèrent au Palais des Beaux-Arts. Ce qu'il y vit ne l'émut guère. Il n'y prit pas intérêt et n'eut pas envie de le revoir.

Revenu à la vie civile, Lesage épousa une fille de mineur d'un village voisin où il se fixa. Et l'existence simple et dure de travailleur du sous-sol recommença.

Un jour de 1911 (1), tandis que Lesage travaillait au fond de la mine, un fait étrange se passa. Voici comment il me l'a raconté, avec la suite des événements qui le continuèrent (2) :

« Je travaillais, couché dans un petit boyau de 50 centimètres donnant sur une galerie éloignée du mouvement de la mine. Dans le silence, il n'y avait pour moi que le bruit de ma pioche. Quand tout à coup j'entends une voix, une voix très nette, dire : « Un jour tu seras peintre ! »

Je regardai de tous côtés pour voir de qui venait cette voix. Personne n'était là. J'étais bien seul. Je fus stupéfait et effrayé.

Remonté de la mine, je ne dis rien à personne, ni à mes amis, ni à mes enfants, ni à ma femme. Je craignais qu'on me prenne pour un halluciné, un fou.

Peu de jours après, également dans la mine et travaillant seul, la voix se fait encore entendre. Personne n'était autour de moi, cette fois encore. Je fus épouvanté. Je gardai cet événement secret, et je fus très inquiet, craignant devenir fou. J'ignorais à cette époque qu'il pouvait y avoir des choses inexplicables.

Ce fut pendant un certain temps avec terreur que je descendis dans la mine. Je craignais d'entendre les voix. Mais elles ne se firent plus entendre. Depuis je ne les ai plus jamais entendues.

Huit mois, dix mois peut-être passèrent. Je ne pensais plus aux voix ni à mes peurs, quand, un jour, comme j'étais avec quelques camarades de mine et que nous parlions, l'un d'eux dit : « Savez-vous qu'il paraît qu'il y a des esprits, qu'on peut même communiquer avec eux. J'ai lu cela. Ça s'appel e le Spiritisme ».

Cette révélation me bouleversa. Je me dis : « Est-ce que cela ne serait pas en rapport avec mes voix ? »

Le camarade venait de lire quelques livres sur le spiritisme. Je les lus à mon tour. C'était *Après la mort*, *Jeanne d'Arc médium*.

Avec cet ami, Ambroise Leconte, mort maintenant, sa femme, ma femme, Raymond Gustin, mineur à Ferfay, et moi, nous décidâmes d'expérimenter le spiritisme. Mais nous étions fort embarrassés, nous ne savions pas comment nous y prendre ; aucun de nous n'avait jamais assisté à une séance.

Ayant lu que les groupes spirites évoquent les esprits en se tenant par les mains autour d'une table légère, nous nous sommes assis autour d'un petit guéridon de vannerie que vendent les Bohémiens. Nous avons lu une prière, nous avons baissé la mèche de la lampe, et, dans une demi-obscu-

(1) Lesage avait 35 ans.

(2) Ce qui va suivre est le texte sténographié, n'ayant subi que des retouches grammaticales et des suppressions de l'inutile, de la narration que Lesage m'a faite, en mai 1927, pendant un séjour de travail en public à l'Institut Métapsychique de Paris. Ce document est indispensable pour une bonne prise de connaissance de la psychologie du cas.

rité, nous avons attendu ce qui allait se passer, avec une grande simplicité d'âme et de la crainte.

Nous étions à peine depuis dix minutes avec nos mains sur la table, quand un craquement se fit entendre. Mes cheveux se dressèrent sur ma tête. Mes camarades aussi avaient peur. Nous étions persuadés que les esprits allaient apparaître et parler.

Tout d'un coup la table se soulève. Elle vacille et vient me frapper cinq fois, très fort. Je dis aux camarades : « Mais ça me fait mal ! »

L'un d'eux demande : « Est-ce Lesage qui est médium ? » La table frappe un coup, ce qui selon nos conventions veut dire *oui*. Elle se soulève de nouveau et vient encore me frapper. Et ce petit guéridon allait si vite !

C'est tout ce que nous avons eu dans la première séance.

Très intéressé par ce début qui nous étonna, nous décidâmes de faire une séance tous les jeudis, à huit heures du soir.

Le jeudi suivant, mon camarade Leconte dit : « Si je jouais un petit air de mandoline, cela aiderait peut-être mieux les esprits ? » Il joua une bonne demi-heure avant la séance. Puis nous lûmes la prière d'usage dans les séances spirites et nous nous mîmes autour de la table, après avoir baissé la lampe.

Dix minutes à peu près se passent. La table commence de vaciller. Elle vient encore sur moi. Ma main droite se met à trembler. Je ne peux plus l'empêcher de remuer. Je sens qu'elle veut écrire. Leconte met sur la table un crayon et du papier. Je prends le crayon et ma main se met à écrire ce message que je ne peux pas oublier :

« *Aujourd'hui nous sommes heureux de nous communiquer à vous. Les voix que tu as entendues sont une réalité. Un jour tu seras peintre. Ecoute bien nos conseils, et tu verras qu'un jour tout se réalisera, tel que nous le disons. Prends à la lettre ce que nous te disons et ta mission s'accomplira* ».

Je ne pouvais pas croire que cela fut possible. Dans la séance suivante nous avons installé sur la table une feuille de papier et des crayons de toutes les couleurs. Nous avons baissé beaucoup la mèche de la lampe. Ma main a pris un crayon, puis d'autres crayons, et, sans que je sache ce qu'elle faisait, elle a fait un premier dessin.

Et tous les huit jours nous avons fait une séance. Nous avons eu d'autres messages et ma main a fait chaque fois un dessin (1).

Le premier esprit qui s'est communiqué à moi a été celui de ma sœur Marie, morte à trois ans. Elle signait les messages et les dessins.

Après quelques séances faites ainsi, il arriva que, dans une séance, ma main s'arrêta brusquement. Je dis à mes camarades : « Ma main ne veut plus marcher, le crayon ne veut plus rien faire ».

---

(1) Voir planche I les photographies des quatre premiers dessins que l'absence des couleurs ici dénature. Les originaux dénotent un emploi plein de goût du coloris.



Et ma main se mit à écrire ce message :

« *Aujourd'hni il n'est plus question de dessin, mais de peinture. Sois sans crainte, suis bien mes conseils. Oui, un jour tu seras peintre et tes œuvres seront soumises à la science. Tu trouveras cela ridicule dans les débuts. C'est nous qui traceront par ta main. Ne cherche pas à comprendre. Surtout suis bien nos conseils. Tout d'abord nous allons te donner par l'écriture les noms des pinceaux et des couleurs que tu iras chercher chez M. Poriche, à Lillers. Tu trouveras chez lui tout ce qu'il te faudra* ».

Alors je reçus de mes guides les noms des couleurs : blanc d'argent, vert Véronèse, etc., pinceaux nos 1, 2, etc.

Vous voyez ça ! Bon gré, mal gré, voilà qu'il me fallait aller chercher des couleurs et je n'avais jamais vu un tube de couleur !

M. Poriche, personnalité de Lillers, directeur de journal, imprimeur, vendait aussi des pinceaux et des couleurs. Il se rappelle bien ma première visite chez lui et il en parlait dernièrement dans son journal. Il pourrait vous redire exactement ce que je vous dis.

Je partis seul à Lillers, mon ami Leconte ne voulait pas m'accompagner tellement il était honteux. Moi aussi j'étais honteux quand je suis entré chez M. Poriche. Je lui dis :

— « Pardon, Monsieur, je viens pour avoir des tubes de couleurs. »
— « Vous êtes de la région ? »
— « Oui. »
— « Vous êtes peintre ? »
— « Pas trop. »
— « Vous êtes un amateur ? Qu'est-ce que vous allez faire ? »
— « Je ne sais pas. »
— « Un paysage ? »
— « Oh !... je ne sais pas. »

Je ne pouvais pas dire que c'étaient les esprits qui allaient me faire travailler ! Je ne savais pas quoi dire. Je ne pensais même plus à regarder la feuille de papier sur laquelle étaient écrits les numéros des pinceaux et les noms des couleurs, tellement j'étais émotionné !

M. Poriche, voyant mon embarras, mit une quantité de tubes et de pinceaux sur la table. « Voilà des tubes de couleurs et des pinceaux, dit-il, choisissez ce que vous voulez. »

Je regardai sans voir, tout ému. Je laissai aller ma main, elle prit douze à quinze tubes et des pinceaux, guidée sans doute par l'esprit.

— « Vous êtes peintre ? C'est assez drôle, continua M. Poriche. On ne pourrait pas aller vous voir, car je peins moi aussi ? »

— « Attendez toujours un moment », lui répondis-je.

Je ne savais pas ce que j'allais faire. Allais-je badigeonner ou pein-

dre ?..... Je ne pouvais pas inviter un Monsieur à venir me voir sans savoir ce qui allait se passer ! (1)

Rentré chez moi avec plusieurs pinceaux, des tubes de couleurs et une palette, je fixe une feuille de papier sur le mur, je mets des couleurs au hasard sur ma palette, je prends le plus gros des pinceaux, il était gros comme le doigt, et me voilà parti !... Les esprits me laissent faire.

« Je vais être un fameux peintre ! me dis-je, Je vais à ce train badigeonner une maison dans une journée ! En voilà du travail ! Il ne faudra pas continuer ces choses-là, on rirait de moi ! »

J'ai peint ainsi quatre feuilles de papier comme celles que je vous ai apportées. C'est tapoté avec le gros pinceau (2).

Ma main écrivit ensuite ce message :

« *Il n'est plus question de tout cela. Tu vas maintenant travailler sur la toile.* »

A un ami qui allait en ville je demandai de me faire envoyer une petite toile pour peindre, sans préciser la dimension.

Quelques jours après, une lettre d'avis m'arriva de la gare voisine. J'y vais un dimanche matin avec un camarade.

— « Vous avez un colis pour Lesage ? »

— « Le voilà. »

On me montre, dans un coin, une sorte de très long drapeau plié.

— « Ce n'est pas pour moi, dis-je, vous vous trompez ! »

— « Mais si. C'est au nom d'Augustin Lesage. »

Nous déplions la toile, pour voir, elle a trois mètres sur trois !

Nous pensons qu'il y a eu erreur dans la commande. Nous l'emportons quand même.

De la gare à chez moi, il y a une heure de marche. C'était le dimanche, vers onze heures. Il nous fallait passer avec ça dans tout le village. On allait dire : « Ah ! voilà les deux fous ! »

Nous nous armons de courage et nous partons portant chacun un bout de la toile sur l'épaule. Nous nous dissimulons le mieux que nous pouvons. Enfin, nous entrons dans la maison, bien contents d'être passés inaperçus !

---

(1) Dans le journal de Lilliers du 21 novembre 1926, M. Poriche, parlant d'une toile de M. Lesage, exposée au Salon d'Automne, exprime son admiration pour l'ensemble de l'œuvre du mineur peintre et écrit : «...Bien avant la guerre nous nous sommes rendus chez Lesage, en compagnie de quelques amis ; nous avons examiné les toiles déjà fort intéressantes qu'il s'est plu à nous montrer avec la simplicité et l'amabilité qui lui sont familières. D'ailleurs, c'est à la Librairie du Journal de Lilliers que M. Lesage fit l'acquisition de ses premières couleurs et de ses premiers pinceaux, et nous nous souvenons parfaitement qu'il ne les choisissait pas lui-même : il laissait arrêter sa main là où les « esprits » voulaient arrêter leur choix... Sans vouloir prendre position dans le domaine du spiritisme, il nous faut néanmoins reconnaître qu'il y a chez M. Lesage quelque chose qui nous paraît tenir à la fois du surnaturel et de l'art. ».

(2) Voir planche II les photographies de deux de ces papiers ainsi peints. Ces photographies n'en montrent évidemment que le dessin. Les originaux sont d'un coloris harmonieux et, comme les dessins colorés de la planche I, décèlent un véritable sens des rapports des couleurs.



Quand nous avons installé la toile au mur, elle tenait tout un côté de la chambre. « Qu'est-ce que je vais faire là-dessus, disais-je ? C'est pas possible de se servir de ça ! On a fait une bêtise !... Après tout, il y a un moyen de s'arranger autrement. Nous allons découper la toile en petits morceaux. »



A. Lesage au travail, chez lui.

Comme je me préparais à faire cela, voilà que main droite se met à remuer. Je prends un crayon. Elle écrit :

« *Ne découpez pas la toile. Elle se fera. Tout s'accomplira. Suis nos instructions, et nous la remplirons dans la perfection. Mets-toi à la peinture !* »

Alors, je répondis : « Chers esprits, si je suis peintre, faites moi travailler, car je n'y connais rien ! »

Je délayai les peintures. Puis je commençai dans un coin de la toile, le coin à droite et en haut (1).

(1) Voir planche III.

Chaque soir, j'ai travaillé au sortir de la mine. J'arrivais fatigué, mais la fatigue partait aussitôt que je me mettais à peindre. L'esprit m'a tenu sur un petit morceau de la toile pendant trois semaines. Ma main bougeait à peine. J'en perdais patience. Je n'avançais pas. Et il y avait tant de travail à faire !

Ensuite, cela a été tout seul, les petits pinceaux ont marché vite ! La toile s'est couverte de belle peinture. On est beaucoup venu la voir.

C'est à partir de ce moment-là que j'ai pris goût à peindre. Quand je rentrais exténué de la mine, j'avais hâte de prendre mes pinceaux. Je me lavais, je dînais et je peignais. Je n'étais plus fatigué. Je pouvais peindre deux heures, trois heures...

Le dimanche, au lieu d'aller me promener comme autrefois avec les camarades, je peignais. C'était à tel point que, chez moi, on disait : « Pourquoi passer ainsi ton temps ? Qu'est-ce que cela te rapporte ? Tu dépenses ton argent. Va plutôt te promener ! »

Rien n'aurait pu m'empêcher de peindre. J'ai continué ainsi jusqu'à la guerre.

Aux tranchées, j'ai apporté mes crayons de couleurs. En premières lignes, sur l'Yser, je dessinais les noms des gourbis en toutes couleurs. On me croyait peintre de métier. Puis j'ai fait des cartes postales, des souvenirs de tranchées : *A ma chère compagne*, *A mes chers enfants*, etc... Tout le monde en voulait, les officiers aussi !

Je suis revenu en 1916 chez moi, pour travailler dans la mine. Et j'ai recommencé à peindre. J'ai toujours continué depuis.

En tout, j'ai fait trente-sept toiles (1). Les « guides » me disent depuis un certain temps, par l'écriture, que je dois entrer dans une deuxième phase de ma peinture.

Sur question : « Quels sont vos guides ? », Lesage précise : « Pour les premiers messages et les premiers dessins, je vous ai dit que c'était ma sœur Marie. Ensuite, à partir de la peinture à l'huile, ce fut Léonard de Vinci. Depuis 1925, c'est Marius de Tyane ; il m'a inspiré les trois toiles reçues au Salon.

C'est en 1925 que mes œuvres ont été produites en public, au Congrès spirite, en septembre. Elles ont été vues par des artistes peintres, des architectes, des journalistes. On en a parlé. »

*
* *

Telle est, dans ses grandes lignes, racontée par lui, l'histoire de l'éclosion du don de peintre chez l'ouvrier mineur Augustin Lesage.

Lesage est un homme sympathique, de physionomie franche. Du mérite de son œuvre il se dépouille pour le reporter « aux esprits », à « ses guides », dont il dit n'être que l'instrument.

Sa femme, ses enfants, ses camarades de travail, le Directeur de sa

(1) Cela était dit en avril 1927. Le nombre des toiles est aujourd'hui de cinquante.

mine, le Maire de son village, dont il est conseiller municipal, toute la population laborieuse de Burbure et des alentours ont été les témoins de sa métamorphose en peintre, riant de cela tout d'abord, puis étonnés et admiratifs quand ils s'aperçurent que des gens des villes et des artistes venaient voir les tableaux décoratifs de Lesage, et que les Expositions parisiennes de peinture leur faisaient accueil.

Lesage a fait sa première toile, pour ne parler que de celle-là, véritablement en public, sous l'œil de toutes les personnes qui s'arrêtaient devant la fenêtre ou la porte de sa chambre ouvrant de plain-pied sur la rue. A Burbure, nul n'a de doute sur les circonstances des débuts artistiques de Lesage. Cet excellent homme, qui n'a quitté son village, avant sa première toile, que contraint par le service militaire, a vécu une vie transparente dans un milieu qui en connaît tous les incidents :

Voici une copie des certificats délivrés par le Maire de Burbure et le Directeur de la mine où Lesage a travaillé durant vingt-trois ans :

ARRONDISSEMENT DE BÉTHUNE
—
CANTON DE NORRENT-FONTES

Mairie de BURBURE (Pas-de-Calais)

CERTIFICAT

Le Maire de la commune de Burbure, soussigné, certifie que de sa connaissance, M. Lesage (Augustin-Henri), domicilié dans la commune, né à Auchel, le neuf août mil huit cent soixante-seize, a toujours exercé la profession de houilleur, et qu'il n'a pas davantage fréquenté aucune école de dessin ni de peinture.

En foi de quoi il a été délivré le présent certificat.

(Cachet de la commune de Burbure (Pas-de-Calais).

Burbure, le 22 Mai 1925.
Le Maire,
(*Signé*) : DECROIX.

COMPAGNIE DE FERFAY-CAUCHY
SOCIÉTÉ ANONYME COMMERCIALE

Registre du Commerce : Béthune-Chronologique N° 435
— — — Analytique N° 14 B.

Siège social à AUCHEL (Pas-de-Calais)
Capital : 7.875.000 francs.

Je soussigné, Lacroze (Emile), Ingénieur, Directeur aux Mines de Ferfay-Cauchy, certifie que le nommé Lesage (Augustin-Henri), né à Auchel, le 9 août 1876, demeurant à Burbure, a été occupé dans notre exploitation, en qualité de mineur, du 23 août 1890 au 14 novem—



bre 1897 (service militaire), du 27 septembre 1900 au 12 juillet 1913 et du 11 mars 1916 au 6 juillet 1923.

Série 76, N° 4.006
Livret 62 m. h. 159
de la C.N.R.V.

Auchel, le 22 Mai 1925.
Le Directeur,
(*Signé*) : E. LACROZE.

(Timbre de la Cie de Ferfay-Cauchy,
à Auchel (Pas-de-Calais).

(*Caisse autonome de retraites*).

Comme le signale le certificat ci-dessus, Lesage a cessé de travailler à la mine du 12 juillet 1913 à fin juillet 1914, date à laquelle il est parti aux armées. Cet intervalle de temps fut rempli par un moment de vie méritant, pour divers motifs, d'être relaté.

Son ami Leconte, adonné depuis quelques temps au « magnétisme », avait acquis dans les corons de mineurs une certaine réputation de guérir. Tenant Lesage pour un médium, depuis l'étrange manifestation du don inattendu de peinture, il lui dit un jour : « Puisque tu es médium pour les tables et pour la peinture, tu dois certainement aussi guérir les malades. Tu devrais m'aider à les soigner. »

Lesage raconte ainsi ce passage de sa vie : « Pour rendre service au village, j'ai accepté, doutant de la possession de ce pouvoir. Avec Leconte, je me suis mis à soigner des malades, le soir, en rentrant de la mine. J'ai été bien étonné quand j'ai vu que des gens atteints de toutes sortes de maladies se sont dits guéris.

On en a parlé dans les environs. Il est venu des malades de tous côtés. Nous en trouvions jusqu'à cinquante le soir en rentrant du travail. Nous n'avions plus le temps de nous laver, il fallait soigner.

Un jour, MM. Pillault et Béziat, guérisseurs de l'Institut de Sin-le-Noble, sont venus nous voir soigner. Ils ont regardé mes peintures et m'ont dit : « C'est un merveilleux don de peintre que vous avez. Pourquoi ne viendriez-vous pas soigner à l'Institut de Béthune ? On vous donnerait ce que vous gagnez à la mine et vous auriez le temps de peindre. »

Leconte et moi, nous avons accepté. Nous nous sommes installés à Béthune.

Là, ce fut bientôt une nuée de malades. Il en est venu jusqu'à deux cents par jour.

Le Syndicat des Médecins a porté plainte à la Justice, les gendarmes ont enquêté, nous avons été traduits en correctionnelle.

Le jour du jugement, 14 janvier 1914, la salle était pleine. Trente malades de la région de Béthune sont venus témoigner qu'ils n'avaient pas été guéris par les médecins et que nous les avions guéris.

Le Tribunal nous a acquittés sans frais ni dépens. Puis, nous avons continué de soigner jusqu'à la déclaration de guerre.

De retour à la mine, en 1916, mes guides n'ont pas voulu que je con-

mine, le Maire de son village, dont il est conseiller municipal, toute la population laborieuse de Burbure et des alentours ont été les témoins de sa métamorphose en peintre, riant de cela tout d'abord, puis étonnés et admiratifs quand ils s'aperçurent que des gens des villes et des artistes venaient voir les tableaux décoratifs de Lesage, et que les Expositions parisiennes de peinture leur faisaient accueil.

Lesage a fait sa première toile, pour ne parler que de celle-là, véritablement en public, sous l'œil de toutes les personnes qui s'arrêtaient devant la fenêtre ou la porte de sa chambre ouvrant de plain-pied sur la rue. A Burbure, nul n'a de doute sur les circonstances des débuts artistiques de Lesage. Cet excellent homme, qui n'a quitté son village, avant sa première toile, que contraint par le service militaire, a vécu une vie transparente dans un milieu qui en connaît tous les incidents :

Voici une copie des certificats délivrés par le Maire de Burbure et le Directeur de la mine où Lesage a travaillé durant vingt-trois ans :

Arrondissement
de
BÉTHUNE
—
Canton
de
NORRENT-FONTES

Mairie de BURBURE (Pas-de-Calais)

CERTIFICAT

Le Maire de la commune de Burbure, soussigné, certifie que de sa connaissance, M. Lesage (Augustin-Henri), domicilié dans la commune, né à Auchel, le neuf août mil huit cent soixante-seize, a toujours exercé la profession de houilleur, et qu'il n'a pas davantage fréquenté aucune école de dessin ni de peinture.

En foi de quoi il a été délivré le présent certificat.

(Cachet de la commune
de Burbure (Pas-de-Calais).

Burbure, le 22 Mai 1925.
Le Maire,
(*Signé*) : DECROIX.

COMPAGNIE DE FERFAY-CAUCHY

Société Anonyme Commerciale

Registre du Commerce : Béthune-Chronologique N° 435
— — — Analytique N° 14 B.

Siège social à AUCHEL (Pas-de-Calais)
Capital : 7.875.000 francs.

Je soussigné, Lacroze (Emile), Ingénieur, Directeur aux Mines de Ferfay-Cauchy, certifie que le nommé Lesage (Augustin-Henri), né à Auchel, le 9 août 1876, demeurant à Burbure, a été occupé dans notre exploitation, en qualité de mineur, du 23 août 1890 au 14 novem—

bre 1897 (service militaire), du 27 septembre 1900 au 12 juillet 1913 et du 11 mars 1916 au 6 juillet 1923.

Série 76, N° 4.006
Livret 62 m. h. 159
de la C.N.R.V.

Auchel, le 22 Mai 1925.
Le Directeur,
(*Signé*) : E. LACROZE.

(Timbre de la Cie de Ferfay-Cauchy, à Auchel (Pas-de-Calais).

(*Caisse autonome de retraites*).

Comme le signale le certificat ci-dessus, Lesage a cessé de travailler à la mine du 12 juillet 1913 à fin juillet 1914, date à laquelle il est parti aux armées. Cet intervalle de temps fut rempli par un moment de vie méritant, pour divers motifs, d'être relaté.

Son ami Leconte, adonné depuis quelques temps au « magnétisme », avait acquis dans les corons de mineurs une certaine réputation de guérir. Tenant Lesage pour un médium, depuis l'étrange manifestation du don inattendu de peinture, il lui dit un jour : « Puisque tu es médium pour les tables et pour la peinture, tu dois certainement aussi guérir les malades. Tu devrais m'aider à les soigner. »

Lesage raconte ainsi ce passage de sa vie : « Pour rendre service au village, j'ai accepté, doutant de la possession de ce pouvoir. Avec Leconte, je me suis mis à soigner des malades, le soir, en rentrant de la mine. J'ai été bien étonné quand j'ai vu que des gens atteints de toutes sortes de maladies se sont dits guéris.

On en a parlé dans les environs. Il est venu des malades de tous côtés. Nous en trouvions jusqu'à cinquante le soir en rentrant du travail. Nous n'avions plus le temps de nous laver, il fallait soigner.

Un jour, MM. Pillault et Béziat, guérisseurs de l'Institut de Sin-le-Noble, sont venus nous voir soigner. Ils ont regardé mes peintures et m'ont dit : « C'est un merveilleux don de peintre que vous avez. Pourquoi ne viendriez-vous pas soigner à l'Institut de Béthune ? On vous donnerait ce que vous gagnez à la mine et vous auriez le temps de peindre. »

Leconte et moi, nous avons accepté. Nous nous sommes installés à Béthune.

Là, ce fut bientôt une nuée de malades. Il en est venu jusqu'à deux cents par jour.

Le Syndicat des Médecins a porté plainte à la Justice, les gendarmes ont enquêté, nous avons été traduits en correctionnelle.

Le jour du jugement, 14 janvier 1914, la salle était pleine. Trente malades de la région de Béthune sont venus témoigner qu'ils n'avaient pas été guéris par les médecins et que nous les avions guéris.

Le Tribunal nous a acquittés sans frais ni dépens. Puis, nous avons continué de soigner jusqu'à la déclaration de guerre.

De retour à la mine, en 1916, mes guides n'ont pas voulu que je con-

tinue de soigner les malades, mais que je fasse uniquement de la peinture. »

Dans son ensemble, l'histoire de l'éclosion et de la première période évolutive du don artistique de Lesage semble bien établie par le nombre et la concordance des témoignages.

* * *

Sa première toile.

Sa première toile (planches III, IV et V), commencée fin 1912 et continuée chaque soir au sortir de la mine, domine l'histoire artistique de Lesage. Elle exprime au maximum la qualité foncière de son don, et aussi sa manifestation naissante. Elle est ce que Lesage a fait jusqu'à ce jour de mieux. Elle pose véritablement, dans le domaine de l'art, le problème psychologique de « savoir sans avoir appris ».

Quand, pour la première fois, on est mis devant cette toile, un instant bref d'inquiétude trouble l'esprit. Du jeu subtil du coloris, émane du charme, cependant qu'on se croit devant de l'incohérence. Mais dès que le regard s'arrête sur quelque endroit, alors on s'étonne, on admire ; et ces nouveaux sentiments croissent à mesure qu'on explore ce monde ornemental.

On admire parce qu'on découvre partout des motifs décoratifs d'un dessin et d'un coloris irréprochables, et d'une étrange originalité d'invention. En haut et à droite, à l'endroit où Lesage a commencé son travail, c'est un enchevêtrement de formes d'une diversité, d'une finesse, d'une beauté qui ravissent. Toujours en haut, mais à gauche, de plus vastes sujets, vifs de couleurs, rappellent des figures décoratives d'Extrême-Asie. Au-dessous, on croirait voir des soies brodées, des tapis, des châles aux tons subtilement nuancés et aux dessins habiles. Ailleurs, c'est une sorte de construction imposante faite d'un nombre considérable de parties en tous sens enchevêtrées, représentant chacune le commencement d'une petite œuvre décorative ayant sa physionomie propre. A d'autres endroits, on est devant une accumulation dense de motifs architecturaux de styles antiques : galeries, portails, colonnes, panneaux ornés, frises, etc..., (1).

On s'étonne qu'un homme inculte, sans hérédité artistique décelable, sans notions antérieures de dessin et de peinture, et sans attraction pour eux, se soit inspiré uniquement des conceptions décoratives des vieilles civilisations, surtout orientales, n'en faisant pas une « imitation » à la

(1) Les photogravures de la première toile de Lesage (planches III, IV et V), ne peuvent prétendre qu'à donner une vague idée du genre de l'inspiration de l'artiste. La réduction en deux décimètres carrés des innombrables et fins éléments décoratifs couvrant les neuf mètres carrés de l'original, aggravée de l'action corrosive du grillage typographique et de la suppression du coloris, enlève à ces documents toute valeur d'expression.



manière de quelqu'un dont la vue s'en serait imprégnée, mais transposant les manières antiques dans une invention personnelle de sujets.

On s'étonne qu'un ouvrier mineur, aux mains durcies par le perpétuel coup de pioche, ait abordé d'emblée, avec un résultat surprenant, un genre d'art exigeant une extrême finesse du geste.

A l'Institut Métapsychique de Paris, où elle a été exposée pendant plusieurs mois, la première toile de Lesage a été, sans exception et sans restrictions, admirée par tous les visiteurs, parmi lesquels une quarantaine d'artistes peintres, quelques-uns notoires. L'un de ces derniers me disait il y a quelques jours, reproduisant l'opinion exprimée précédemment par ses confrères : « Combien il est étrange que ce mineur soit arrivé à cette forme d'art ! C'est bien le dernier des genres auxquels il eut dû penser ! Si l'on donnait à n'importe quel peintre une toile de neuf mètres carrés à couvrir de peinture à sa guise, il adapterait inévitablement l'ampleur de sa composition à l'étendue de la toile ; pour une grande surface, il concevrait de grands sujets, quel que serait son genre de peinture. Or, Lesage s'est comporté en miniaturiste, avec une sorte d'inconscience du temps à passer et de la difficulté. Il a peint, d'une main très habile, des sujets faits d'éléments décoratifs minuscules, qui gagneraient en valeur à être regardés à la loupe au lieu d'y disparaître. Cette œuvre est une profusion de beautés. Qu'un ouvrier, sans pratique de la peinture, ait été capable de la faire, c'est vraiment extraordinaire. Qu'il ait dédaigné tous les genres de peinture pour prendre celui-là, c'est, pour moi, plus étonnant encore ! »

Cette toile évoque, en effet, la peinture ornementale des temps antiques et de divers lieux, non pas une peinture naïve de primitif, mais l'art d'artistes en possession de techniques et de la science des couleurs.

Elle semble un copieux échantillonnage de styles et de motifs. Les sujets y sont nombreux et disparates, sans rapports logiques entre eux. Toutefois Lesage les a liés, dans leurs formes et leurs couleurs, avec un sens remarquable des harmonies, des contrastes et des répercussions. Un examen prolongé décèle qu'une intelligence artistique, sûre de sa qualité d'exécution et de son imagination, a présidée à ce travail ; en beaucoup d'endroits, on la surprend à faire fi du facile et à chercher la difficulté. A peine un motif décoratif est-il commencé, qu'au lieu d'en tirer tout le parti logique, l'artiste s'est arrêté net, comme s'il avait estimé que ce serait temps perdu que d'en poursuivre l'exploitation aisée ; une ligne inattendue a terminé prématurément le sujet, une autre composition a succédé. En certains endroits de la toile, l'accumulation des commencements de compositions est considérable ; Lesage les a réunis dans une construction architecturale où l'intrication des formes et l'harmonie des couleurs sont d'une grande habileté.

La première toile de Lesage est à l'œuvre qui, depuis, s'est accomplie, ce que certaines ouvertures sont à certains opéras ; l'artiste y a condensé les thèmes principaux de l'œuvre entière. Mais ici, c'est l'ouverture qui domine l'œuvre.

L'œuvre qui suivit.

Après ce beau commencement, le travail pictural de Lesage s'est continué dans le genre ornemental d'apparence archaïque. Mais ce ne fut plus désormais de la composition à sujets disparates. Chacune des toiles prit une physionomie individuelle caractérisée par les dessins de ses éléments constitutifs, la tonalité du coloris, la forme d'ensemble agglomérant les détails.

Chaque tableau s'est exécuté suivant un procédé déjà manifesté dans la toile initiale pour certains des sujets principaux. Du haut en bas d'une ligne verticale médiane, Lesage dispose les motifs décoratifs importants, et, des deux côtés, il étage symétriquement la foule des éléments décoratifs secondaires.

Quand on fouille les détails d'une toile et qu'on poursuit cet examen sur les autres toiles, on constate que, dans le genre, l'invention des formes est incessante. Il n'y a répétition des motifs élémentaires que dans l'étage où ils sont nés ; jamais on ne les retrouve ailleurs.

A chacun de ses tableaux, Lesage donne une physionomie particulière. Il en est de vraiment curieux par l'audace de leur construction générale. L'artiste semble s'être donné pour but de faire de la beauté décorative malgré les incessants obstacles qu'il y oppose. Le tableau planche VI fournit un exemple d'organisation décorative se jouant dans des coulées de toile vierge qui en compromettrait l'esthétique si leurs formes n'étaient elles-mêmes harmonisées avec la construction et la tonalité fondamentale.

Au jour où j'écris ces lignes Lesage est à son cinquantième tableau. Jusqu'ici, il est resté fidèle à son genre ornemental « à la manière antique » toujours résolument personnel.

Son genre ne traduit les formes que sous deux dimensions. Nulle part on ne soupçonne un essai de mise en relief par ombres ou perspectives. Les visages humains, fréquemment rencontrés sur ses toiles, sont faits de quelques traits, en plat, sans aucune velléité d'imiter la matière contemporaine (1). Ce que Lesage a vu dans les livres, depuis qu'il peint, ou dans les Musées, depuis les trois ou quatre ans qu'il est un peu sorti de son village, n'a influencé en rien le genre de son art.

Mais s'il est resté dans ce genre, il s'y est renouvelé sans y progresser. Depuis une année il a quitté la construction de motifs décoratifs quasi-architecturaux (types : planches VI à X) pour passer à des compositions

(1) Dans ses dernières toiles, dont je viens de prendre connaissance, Lesage est passé, pour les visages humains, du plat à une velléité de modelé. Ce modelé est stupéfiant, on se croirait, pour le dessin, devant une tentative d'enfant. L'harmonie des formes y est comme systématiquement troublée. Les yeux sont inégaux de grandeur et de situation, les nez sont hors de leurs axes, et mal construits, etc... On ne comprend pas comment ces visages ont pu sortir du pinceau d'un artiste si fervent de la symétrie. Quand j'en ai demandé le pourquoi à Lesage, il m'a répondu : « j'ai fait ce qu'on m'a fait faire. Je ne retouche rien, je n'y comprends rien. »



où les visages humains, toujours traités à la manière antique, sont disposés parmi des « oiseaux sacrés » et certains animaux mystiques. Un message, m'a-t-il dit en Mai 1927, l'avait averti que la toile qu'il peignait ici était la dernière de la sorte et qu'une autre « formule » allait commencer. (Voir planche XII).

La lecture des livres spirites a fortement imprégné l'âme simple de Lesage et y a développé un mysticisme ouvert à toutes les croyances. Ses toiles contiennent de nombreux symboles se référant naïvement à des religions, des philosophies et des civilisations anciennes. J'en donnerai plus loin des spécimens.

Deux toiles de Lesage ont été reçues au Salon national des Beaux-Arts en avril 1926. Une autre toile a été admise au Salon d'automne dans la même année, portant à son centre cette inscription : *Esprit de la Pyramide.*

« Ses guides » ont dit à Lesage que plus tard ils lui feraient connaître la signification mystérieuse de son œuvre.

*
* *

M. A. Lesage à l'Institut Métapsychique de Paris.

Pour que je puisse l'examiner dans l'activité de son travail, Lesage a accepté, en tout désintéressement, de quitter son calme village et d'exécuter à l'Institut Métapsychique un tableau décoratif.

Du 6 avril au 10 mai 1927, il y a peint une toile (planche XI, en exécution), selon un style décoratif plus proche du moderne et dans un coloris plus fort qu'à l'ordinaire, sur mauve dominant. Le 12 et le 13 mai il a peint une autre toile aux dimensions plus petites ($0^{m}65 \times 0^{m}50$), dans un genre sans rapport avec ses compositions antérieures. Certaines personnes ayant vécu aux Indes se sont étonnées d'y reconnaître un rappel de quelques motifs de la peinture hindoue.

Pendant le séjour de Lesage, j'ai réuni un certain nombre de ses toiles, une dizaine, représentatives de divers moments de sa production.

Des centaines de personnes ont vu ces toiles et, en même temps, Lesage travailler.

Ainsi il m'a été donné d'examiner les procédés du travail de Lesage et de recueillir les opinions de personnalités éminentes en diverses branches du savoir. Des peintres m'ont dit ce qu'ils pensaient de la valeur artistique de cette peinture. Des Ethnologues ont jugé la qualité de son aspect antique.

Je vais résumer ce que j'ai appris des autres et par moi-même.

*
* *

L'opinion des peintres. — Les jugements des peintres furent si nettement concordants que je puis les exposer globalement comme je ferais de l'opinion d'un seul.

Ayant regardé Lesage travailler, ils m'ont dit en substance : « C'est un bon peintre décorateur. Il va d'une main sûre d'un motif à l'autre, avec une science du dessin et de la couleur indiscutables. Mais, s'il y a maintenant quinze ans qu'il peint, le travail l'a depuis longtemps rendu artiste de métier, et il n'y a rien là qui sorte de l'ordinaire. »

Après avoir examiné la dizaine de toiles, autres que la première en date, exposées ici, ils m'ont dit : « Il ne fait pas de doute que cet homme a l'instinct de l'art décoratif. Son imagination est féconde. Il traduit ses constructions mentales avec habileté et originalité. Mais quel étrange genre ! Où est-il allé en chercher l'inspiration ? »

Mis enfin devant le monde ornemental de la première toile : « Oh ! mais voilà tout autre chose ! Ce n'est pas ordinaire ! Que de beaux motifs et si intelligemment traités ! Et quelle originalité ! Quelle diversité ! Quelle imagination ! Quelle science du coloris et quelle exquise finesse du pinceau ! Cela, c'est une belle œuvre, une troublante pièce. Elle vaut cent fois plus à elle seule que toutes les autres réunies. »

Et la plupart n'ont pas manqué de me dire : « Lesage est peintre de constitution. Regardez sa tête ! »

*
* *

Ethnologues et Musées. — Le public cultivé qui est venu visiter l'exposition partielle de l'œuvre de Lesage, étonné de l'aspect archaïque de son genre, a exprimé beaucoup d'opinions sur son identification. Certaines personnes ont estimé qu'il s'agissait indiscutablement d'art Hindou ancien, d'autres se sont prononcées pour l'art Indo-Chinois, ou le Thibétain, ou le Persan, l'Assyro-Chaldéen, l'Egyptien, l'Américain pré-Colombien, etc... chacun déterminant son jugement sur souvenirs dégénérés de choses vues dans les Musées ou dans les livres.

J'ai demandé à des Ethnologues, indiscutablement compétents dans l'histoire de l'art ancien, d'examiner, chacun selon sa particulière compétence, les toiles de Lesage.

Tous s'accordèrent à déclarer que, du premier coup d'œil, les toiles de Lesage donnent l'impression d'art ornemental antique : peinture à deux dimensions, visages humains sans modelé, tonalité des coloris, abondance des symboles, archaisme des motifs, etc...

Mais quand il fallut déterminer de quel lieu et de quel temps était cette peinture, ils ne purent pas trouver d'éléments d'appréciation ; nulle part ils ne rencontrèrent des caractères identificateurs d'art ancien connu.

Suggestionné sans doute par l'opinion prépondérante chez les visiteurs que son genre de peinture se référait à celui de l'Egypte antique, Lesage avait introduit, depuis quelques années, dans quelques-unes de ses toiles des éléments pour lui significatifs d'art égyptien : bas reliefs patinés inspirés de sarcophages de pierre, scarabés symboles de l'immortalité, signes

hiéroglyphiques, etc... Le Prof[r] Moret, l'érudit égyptologue, a eu l'obligeance d'examiner de ce point de vue les toiles de Lesage. « Il n'y a, conclut-il ensuite, dans tout ce que je viens de voir, aucune des caractéristiques de l'art Egyptien d'aucune époque, sauf les hyéroglyphes. Quant à ces signes, groupés en phrases, ils sont, en tant que signes individuels de dessin exact pour les trois quarts, de dessin faux pour un quart. Le signe avertisseur des débuts de phrases y est correct et à sa place. Mais le dispositif hyéroglyphique n'a aucun sens ; aucune idée n'y est exprimée. On dirait que l'auteur a dessiné de mémoire, avec souvenir fidèle de la plupart des signes et oubli des autres, et sans aucune connaissance de leur signification. »

Pendant le temps que je recueillais les opinions de savants compétents dans l'art antique, j'ai fréquenté les Musées pour y comparer leurs documents avec le genre et les éléments décoratifs de la peinture de Lesage.

Au Musée du Louvre, j'ai parcouru avec une attention soutenue la section des antiques. Mes yeux se sont arrêtés sur toutes choses : stèles et bas-reliefs, débris de monuments, mosaïques, pierres gravées, colonnes, bijoux, vases, linceuls peints, tombeaux, couvercles et cuves de sarcophages, mobiliers civils, religieux, funéraires, etc... Sur ces vestiges des vieilles civilisations méditerranéennes et d'Asie, que j'avais plusieurs fois vus mais que j'ai cette fois particulièrement scrutés, rien n'était retrouvable du monde ornemental des toiles de Lesage.

Au Musée Guimet, conservatoire des documents artistiques des religions, de l'architecture et des Beaux-Arts de l'Etrême-Orient, j'ai revu, répandues sur une grande diversité de choses, les conceptions décoratives de la Chine, du Japon, de l'Inde, du Thibet, de l'Egypte. Cette visite minutieuse n'a rien décelé qui se puisse comparer au genre Lesage.

Lesage est une source intarissable de figures ornementales. Peut-être le meilleur usage qu'on pourrait faire de son don serait-ce de le laisser répandre, à sa fantaisie, sur des toiles le flux continu de ses inventions, que d'autres artistes distribueraient sur des tentures, des tapis, des étoffes, des bijoux, des vases, des panneaux, des intérieurs d'appartements, etc...

Peut-être, au contraire, serait-il mieux de donner des applications diversifiées à son imagination, de crainte qu'emprisonnée dans un genre elle s'y étiole et n'aboutisse bientôt à une production monotone et sans valeur.

*
* *

Comment Lesage travaille. — Je vais le dire en donnant deux aspects à mon exposé : ce qu'on voit, ce qu'il dit.

Ce qu'on voit. — Au travail, Lesage se comporte exactement comme un peintre attentif à ce qu'il fait, œuvrant en pleine conscience de ses buts et de ses moyens.

Le 5 avril, il fit à l'I. M. I. les préparatifs pour la première séance de peinture devant avoir lieu le lendemain. Sur la table voisine du chevalet, outre les pinceaux, les tubes de couleur et les godets, il disposa un petit matériel composé de quelques boutons de vêtements de diverses grandeurs, une équerre, une règle plate, une demi-circonférence graduée, un mètre ruban. Ayant fixé la toile sur un panneau de bois, il y traça au crayon et à la règle une ligne médiane et, à hauteurs différentes, deux lignes horizontales. Cela fait, il dit : « Maintenant, tout est prêt pour commencer demain. »

De l'œuvre de Lesage, je ne connaissais alors que quelques toiles. J'ignorais la qualité de la première. Je n'avais pas encore fait d'enquête sérieuse sur son cas, pensant que les conditions de son travail, puisqu'on disait Lesage « Médium-peintre », devraient fournir par elles-mêmes la preuve qu'il s'agissait de quelque chose d'exceptionnel. Grand fut mon étonnement devant l'installation du petit matériel et la toile repérée.

— « Vous travaillez donc comme tout le monde ? dis-je à Lesage. Pourquoi ces divers objets et pourquoi ces lignes sur la toile, si c'est « l'esprit d'un peintre d'autrefois » qui se sert de votre main ? »

— « Je fais ce qu'on me fait faire, répondit doucement Lesage. Les objets que vous voyez ne servent qu'à tracer quelques lignes droites au crayon et rarement quelques courbes, comme vous le verrez. Celui qui me fait peindre se sert sans doute de moi comme il se servait de ses propres mains quand il vivait. Il me fait tracer des lignes pour équilibrer le tableau, c'est raisonnable. Je sais, par expérience, que la ligne verticale est là pour guider la symétrie. Mais ce qui va se peindre sur la toile, je vous assure que je l'ignore. »

Ce jour-là, et pendant quelques jours, je tins Lesage pour un peintre comme tous les peintres, mais doublé de prétention à la médiumnité. Il fallut la venue de sa première toile et l'accumulation des témoignages sur les circonstances de son exécution pour accrocher mon intérêt à ce cas, en le reportant à son commencement.

Pendant un mois, chaque jour, j'ai regardé, à divers moments, travailler Lesage.

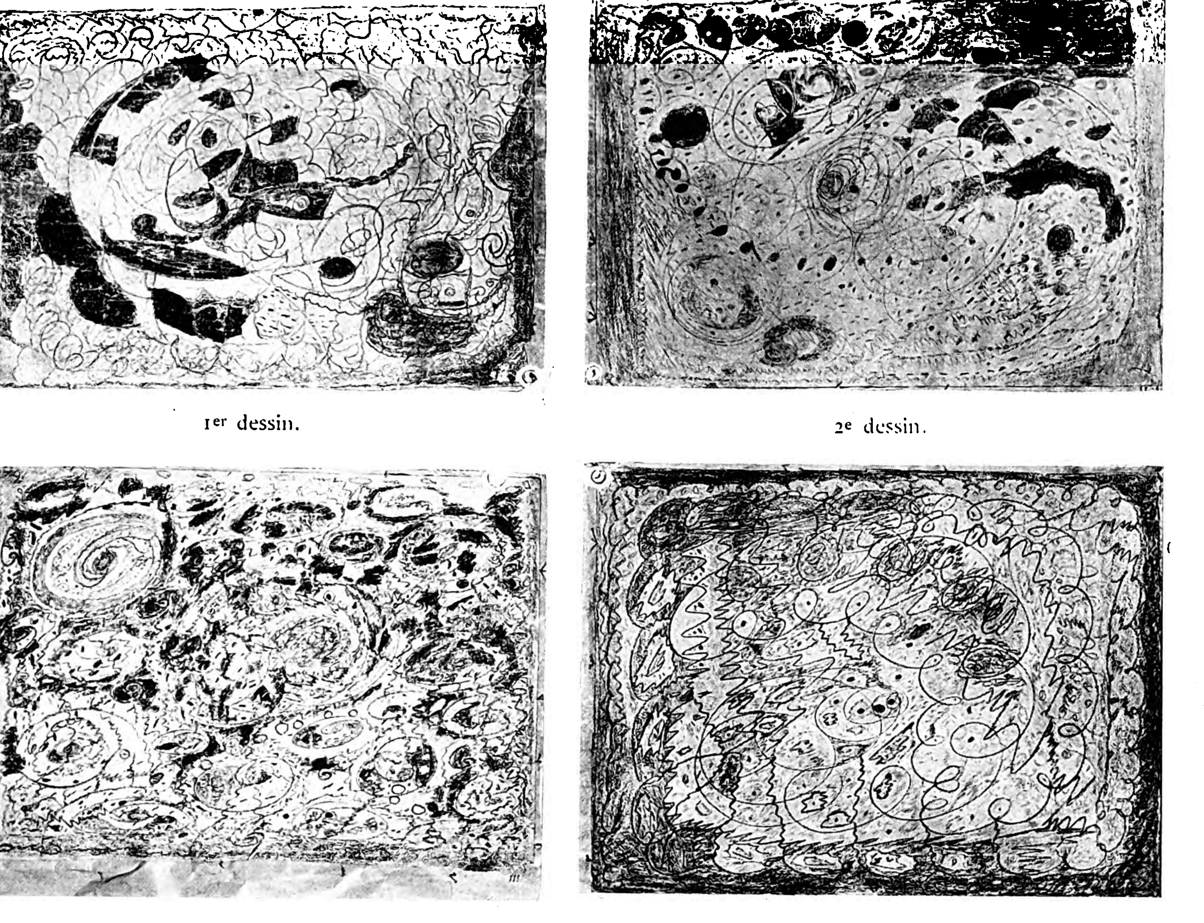
Il a abordé la toile en haut, y peignant le premier motif du milieu. Puis à droite et à gauche il réalisa l'ornementation de l'étage, dans une bonne symétrie. Et ce fut ensuite la descente tranquille, étage par étage, organisant la multiplicité des détails décoratifs dans une harmonieuse construction d'ensemble.

La veille de la première séance, Lesage m'avait dit : « Un message m'a fait savoir que le tableau sera principalement sur variations du mauve. » Il en fut ainsi.

Commencé le 6 avril, il fut terminé le 10 mai. Lesage y travailla environ sept heures par jour d'un labeur tranquille.



PLANCHE I



1er dessin.

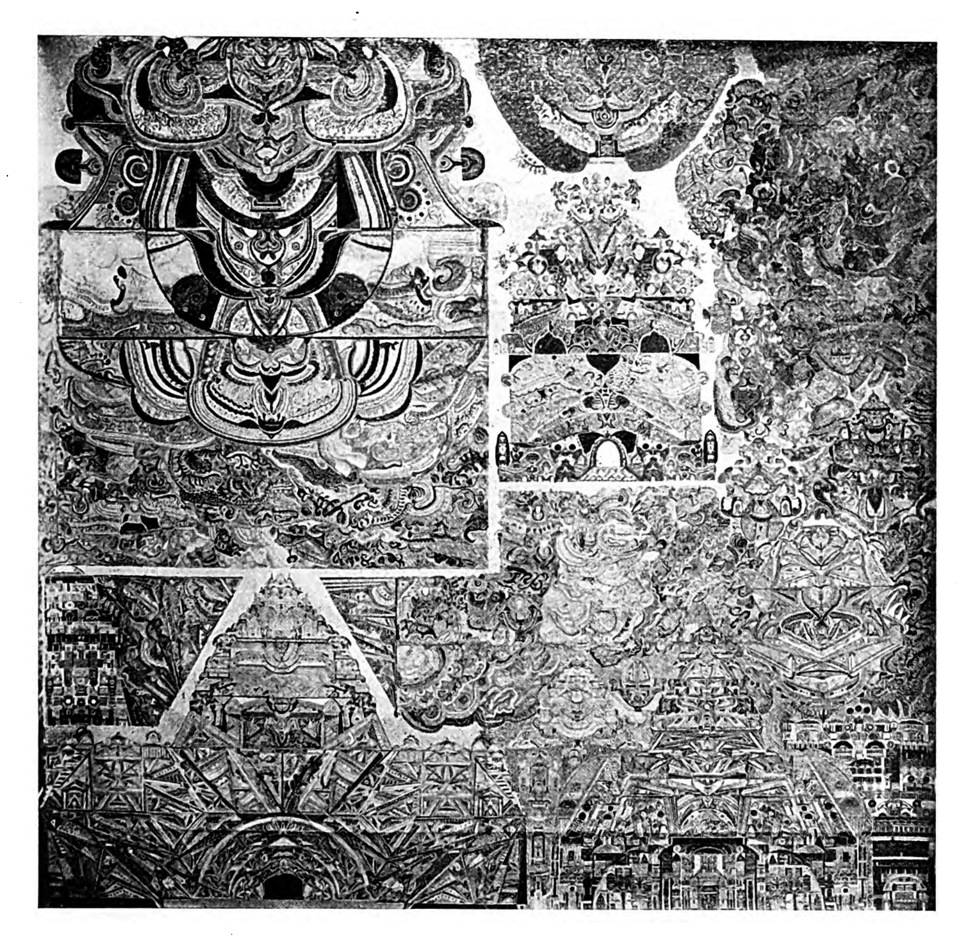
2e dessin.

3e dessin.

4e dessin.

Dessins sur papier de 0 m. 56 × 0 m. 42, aux crayons de couleurs, faits par A. Losage dans les quatre premières séances.

PLANCHE III



Première toile (3 mètres × 3 mètres exécutée par Lesage en 1913-14.
(Voir pl. IV et V : agrandissements).

PLANCHE V



Agrandissement de la moitié gauche de la planche III.
(Première toile).

PLANCHE VII

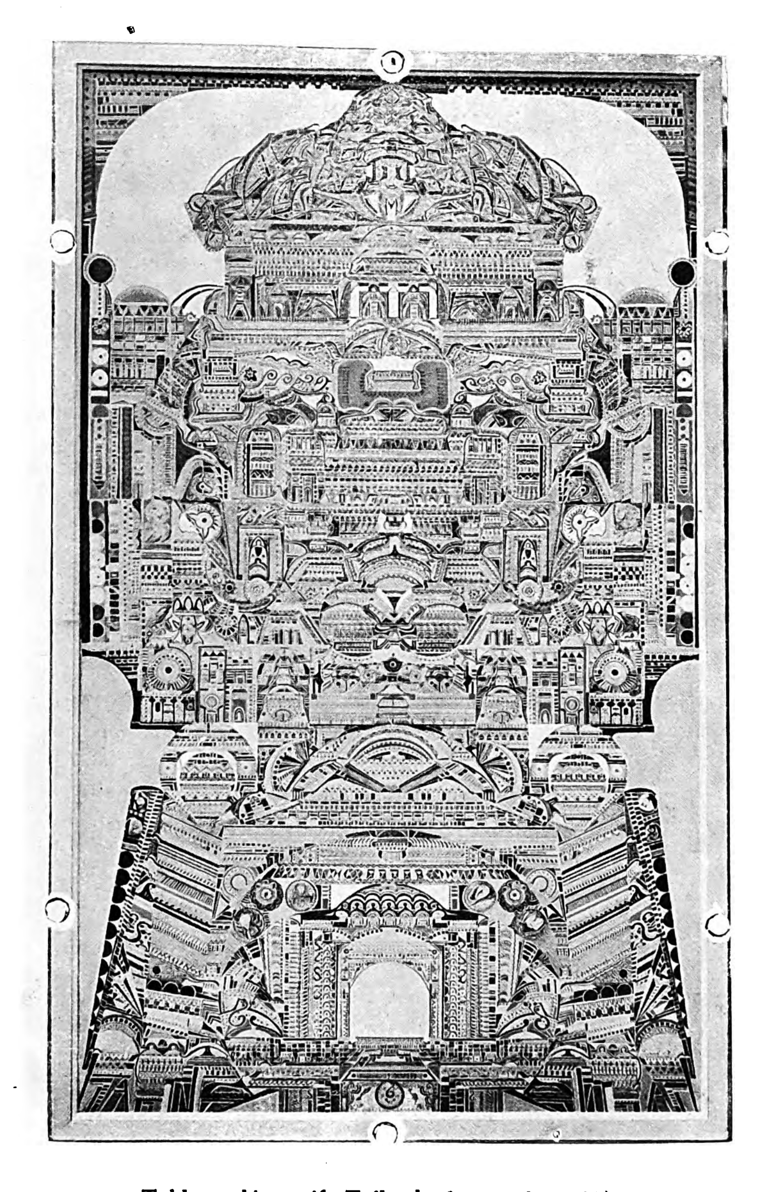
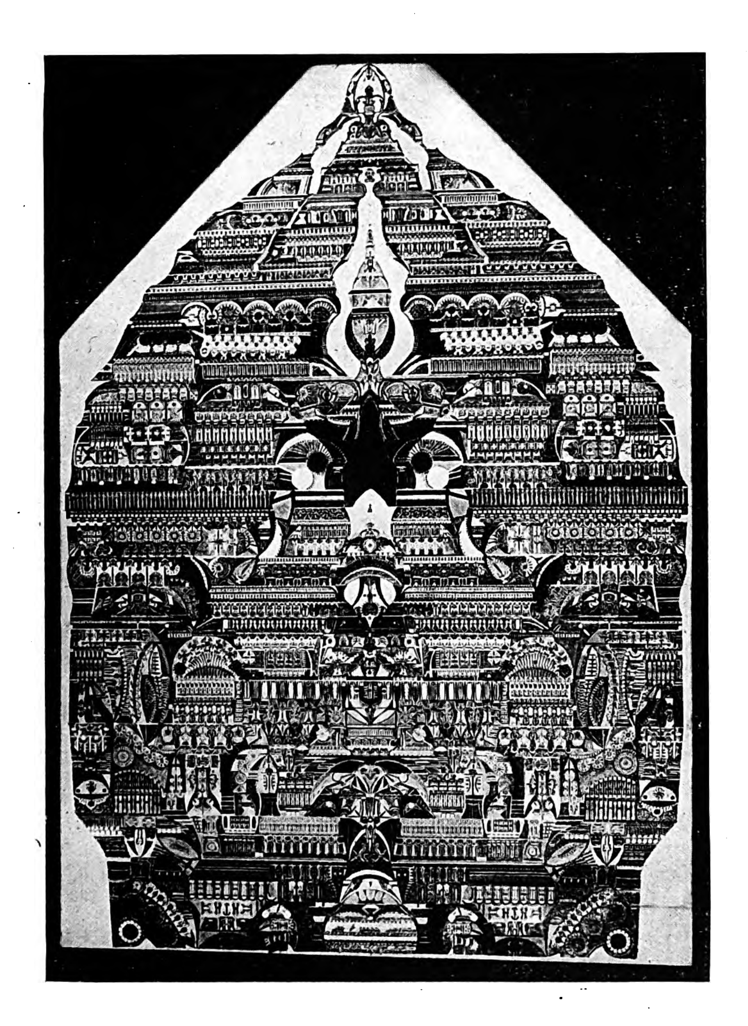


Tableau décoratif (Toile de 1 m. × 0 m. 60).

PLANCHE IX



Une des deux toiles (2 m. × 1 m. 50) exposées en Mai 1926 au Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts.

PLANCHE XII



Tableau décoratif (1927)
(2 m. × 1 m. 60).



Tableau décoratif (1928)
(2 m. × 1 m. 60).

On peut aimer ou ne pas aimer ce genre de construction décorative, mais il faut reconnaître qu'elle est exécutée avec une bonne science du dessin et du jeu des couleurs.

Le travail de Lesage s'accomplit sans hésitation, sans arrêt, sans retouche, dans une stricte économie de gestes. L'un après l'autre les pinceaux portent une couleur dans l'étage en exécution partout où elle est nécessaire. Si la main tremble visiblement dans son trajet du godet à la toile, elle devient soudain calme au moment utile et agit en gestes nets et précis.

On prend de l'étonnement à regarder Lesage effectuer la symétrie de ses tableaux. Jamais je n'ai vu son regard se porter du côté similaire tandis qu'il reproduisait le dessin et la couleur d'un motif. Or, en certains endroits cent cinquante centimètres séparaient les motifs reproduits, et souvent leurs dessins étaient inversés, c'est-à-dire de formes superposables la toile étant pliée sur son axe vertical.

Pendant qu'il peint, Lesage ne parle pas. « Toute conversation, dit-il, rompt le charme de ma peinture. »

En résumé, l'aspect de Lesage au travail semble celui d'un peintre ornemental d'imagination féconde et de fidèle mémoire, peignant dans les conditions communes à tous les peintres.

Voilà ce qu'on constate. Et voici maintenant, quand on sollicite ses explications, *ce que Lesage dit :* « Jamais il ne m'est arrivé, avant de peindre une toile, d'avoir une idée de ce qu'elle serait. Jamais je n'ai eu une vision d'ensemble d'un tableau à n'importe quel endroit où j'en étais de son exécution. Un tableau se fait détail par détail sans que rien ne m'en vienne préalablement dans l'esprit. Mes guides m'ont dit : « Ne cherches pas à savoir ce que tu fais. » Je m'abandonne à leur impulsion. Je trace les lignes qu'ils me font tracer. Je prends les tubes de couleur qu'ils me font prendre et je fais les mélanges qu'ils me font faire sans savoir quelle teinte va se produire. C'est comme au hasard que je prends les pinceaux. Même mes yeux vont où il faut, indépendemment de moi. C'est incroyable, je le sais, mais c'est ainsi. Je suis à la disposition de mes guides comme un enfant. Une faute peut quelques fois se faire dans la symétrie sur un détail d'un côté de la toile, je n'en ai aucune conscience puisque je ne compare pas. Alors mon guide me fait reculer un peu, il conduit mon regard sur l'endroit en faute, je reviens au tableau et ma main avec précision répare l'erreur. Mais cela est bien rare, parce qu'il ne m'arrive presque jamais d'avoir à faire une retouche. Qu'on regarde mes tableaux, on n'en trouvera pas. Quand je commence une toile, croyez-moi, je ne sais pas ce que ma main va peindre. A aucun moment je ne sais ce qui va suivre. Et j'ignore à quel endroit de la toile le tableau sera terminé. Des fois, d'après ce qui reste de toile nue, je crois qu'il y en a encore pour beaucoup de jours ; mais ma main prend le crayon et trace une ligne, c'est, me dit un message par ma main écrit, l'endroit où il faut couper la toile. Le travail est fini.

« En dehors des moments où je peins, je pense très souvent à ce que j'ai fait ; et jamais je n'imagine ce que je vais faire. J'ai toujours le désir de peindre, parce que j'y trouve beaucoup de plaisir, mais je sais bien que je ne puis rien peindre si je ne me mets pas sous l'influence des esprits.

« Quand je travaille, j'ai l'impression d'être dans une autre ambiance que celle ordinaire. Si je suis dans la solitude que j'aime tant, j'entre dans une sorte d'extase. On dirait que tout vibre autour de moi. J'entends des cloches, un carillon harmonieux, tantôt loin, tantôt près ; cela dure pendant tout le temps que je peins. Mais cette délicieuse musique de cloches n'a lieu que dans le silence, elle s'arrête dès qu'un bruit se fait ; une porte qui se ferme, une conversation qui arrive à mon oreille l'interrompent.

« Des fois, mes guides arrêtent tout d'un coup ma main qui peint ; ils lui font prendre un crayon et écrire un message m'apportant des conseils sur ce que je fais. »

Sur l'aspect de Lesage en travail et sur ses dires, le lecteur se fera l'opinion qu'il pourra. Je m'interdis d'en avoir une. A quoi bon prendre un parti impossible à légitimer ? A quoi bon se demander si Lesage aujourd'hui travaille par des moyens anormaux ou, comme un peintre ordinaire, par métier acquis, puisque le problème psychologique que ce cas pose réside tout entier dans les circonstances de l'éclosion du don et dans la courte première phase de son évolution ?

*
* *

L'épreuve dans l'obscurité. — Dès que Lesage, à l'Institut Métapsychique, fut en cours de travail et qu'il m'eut confié sa croyance qu'il n'était que l'instrument ignorant « d'esprits de peintres », je lui exprimai mon désir de mettre en évidence la vérité de cette influence. « Il serait d'importance, lui dis-je, pour les autres et pour vous, que nous cherchions la preuve que vous n'êtes vraiment pour rien dans l'exécution de votre peinture. Une première tentative s'impose : le travail dans l obscurité. Comme premier essai, je vous demanderais de faire dans cette condition un dessein laissé au choix de vos « guides ». S'il y a bon résultat nous les prierions ensuite de vous faire exécuter de la peinture. Après cela il serait tout indiqué de faire travailler les « esprits » sur un thème qui leur serait imposé, pour exclure l'objection d'œuvre apprise en secret. Si ce commencement de marche vers la preuve devenait couronné de succès, il est des gens sans doute qui contesteraient qu'on ait quitté les capacités d'un psychisme humain, mais nous serions déjà à quelque distance des croyances de la psychologie scolaire, et votre cas aurait avancé plus loin dans l'inexplicable. Nous verrions comment ensuite poursuivre l'investigation. »

Lesage convint que ces propos étaient raisonnables. Il demanda à ses guides ce qu'ils pensaient de ma proposition. Il reçut, par sa main, cette réponse : « *Prière de ne pas expérimenter pendant le cours de notre travail.*

Après la toile terminée, nous serons à votre disposition. — MARIUS DE TYANE. »

Quand le tableau fut terminé, une séance eut lieu dans le Laboratoire (14 mai). J'installai Lesage devant une table avec une feuille de papier à dessin de 0 m 50 × 0 m 40 et un jeu de crayons de couleurs.

Dès obscurité faite, le crayon court sur le papier et pendant dix minutes poursuit son œuvre... Lesage annonce que c'est fini. On refait la lumière. Nous regardons l'œuvre accomplie. C'est, à cinq couleurs, un gribouillis incohérent ne dépassant en rien ce que n'importe qui, sans aucune notion du dessin, pourrait faire en mêmes conditions.

Quelques minutes se passent à constater la faillite de cette première tentative. Je dis qu'il ne faut pas désespérer, que quelques autres essais apporteront peut-être une surprise. Lesage ne s'oppose pas à cette opinion. Sa main saisit soudain un crayon et en gestes décidés trace ces lignes :

« *Cher Docteur, nous sommes très heureux des travaux faits à l'I. M. I. Très bonne ambiance. Aussi nous tenons à vous dire que les travaux de notre médium ne sont pas pour l'obscurité. Nous le réservons pour de grands travaux en public. Pour cela, nous serons heureux de revenir parmi vous.* — MARIUS DE TYANE. »

* * *

Quelques considérations psychologiques.

Du cas « Lesage peintre », comme je l'ai dit précédemment, je ne veux retenir, pour usage psychologique, que les circonstances principales de l'éclosion du don et la phase initiale de son évolution, laquelle prit fin dans le feu d'artifice de la première toile.

Ce qui sortit ensuite du pinceau de Lesage ne peut pas être défendu contre l'objection : qu'après la première œuvre, la suite s'explique par technique acquise.

A ne considérer que le commencement, le problème qu'il pose se présente ainsi : un ouvrier mineur, sans hérédité artistique décelable, ayant vécu jusqu'à l'âge de 35 ans dans une ambiance dépourvue de tout stimulant artistique, se croit, sous la suggestion de certains incidents, choisi par un « esprit » pour être son instrument vivant de peinture, et, après quatre dessins faits au crayon et quatre morceaux de papier peints, il répand sur neuf mètres carrés de toile une grande diversité de beaux sujets décoratifs dont l'exécution suppose une bonne connaissance du dessin et des couleurs et de l'usage du pinceau, et un riche pouvoir d'invention dans un genre ornemental archaique d'apparence et non imité.

Si l'on dit qu'ensuite il y a eu technique acquise, il faut entendre que, Lesage l'ayant tirée de son propre fonds, elle fut désormais à sa disposition ; ce qui ne change pas les données du problème.

Quelle explication donner d'un tel cas ?

*
* *

Pour Lesage, l'explication est très simple. S'il peint sans avoir jamais eu l'idée ni le goût de peindre, et encore moins les connaissances nécessaires, c'est parce qu'il est l'instrument docile d'artistes du « Monde invisible ». Tout le lui a prouvé : écriture inconsciente, contenu des messages dans la suite justifiés, qualité de l'œuvre accomplie, révélation des noms des esprits inspirateurs, etc... Ses conversations sur le spiritisme et ses lectures ont renforcé cette conviction. Il y a des médiums, êtres de prédilection servant d'intermédiaires entre le monde des âmes libres et celui des âmes emprisonnées dans la matière, il se croit médium pour âmes de peintres.

Etant données les circonstances de survenue de son don et son ignorance de la psychologie, Lesage ne pouvait pas douter de la vérité de sa croyance.

Elle s'est traduite cette croyance par de touchantes et pittoresques naivetés.

Dans les premières séances de spiritisme avec les camarades du coron, l'esprit qui signa les messages et les dessins fut « Marie », sœur de Lesage morte à l'âge de trois ans. Le souvenir de cette enfant s'introduisit aisément dans l'atmosphère émotive des premières tentatives de solliciter l'au-delà, malgré l'invraisemblance de cette source inspiratrice d'art.

Quand la première toile fut accomplie, cette influence ne fut plus acceptable ; l'œuvre resta sans signature. A qui fallait-il l'attribuer ? Bientôt la main de Lesage, obéissant à l'invisible, l'écrivit : *à Léonard de Vinci.*

C'était en 1913 et 1914. Le vol retentissant du tableau « La Joconde » au Musée du Louvre avait rappelé à tout le monde, et fait connaître à ceux qui l'ignoraient, le génie du grand artiste florentin. Dans le cerveau de Lesage, l'illustre peintre ne rencontra pas de rival, il y représenta les fastes de l'histoire de l'art ignorée, et désormais il fut le signataire des messages et des toiles.

Parmi les visiteurs des tableaux de Lesage personne ne discuta la qualité de l'inspirateur, elle était évidemment à la hauteur de l'œuvre, mais certains exprimèrent de l'étonnement à l'égard de l'étrange comportement de Léonard de Vinci, exécutant au XX[e] siècle un genre de peinture sans rapport avec son immortelle manière. On fit entendre à Lesage combien il serait important que son puissant guide donnât une preuve d'identité en exécutant un tableau de son genre. Rien ne changea dans le genre ornemental archaique de Lesage.

En 1925, Léonard de Vinci céda l'usage du médium à un autre esprit : *Marius de Tyane*, énigmatique personnalité que Lesage n'a pas encore pu identifier. D'après quelques messages, il croit que c'est un grand peintre de l'ancienne Egypte. Il n'en est pas certain.

En vérité, il est facile de déterminer les motifs de la retraite de Léo-

nard de Vinci et du choix de son successeur. Le glorieux peintre de la Renaissance était véritablement injustifiable dans son rôle d'inspirateur de peinture ornementale antique. Il mit du temps à le comprendre, mais il y parvint. Et pour ne pas laisser le bon Lesage tracassé par les arguments des visiteurs, il chercha dans « l'astral » pour le remplacer un peintre antique incontestable Son choix s'arrêta sur Marius de Tyane.

On fouillerait vainement les Annales des arts antiques pour y trouver cet artiste. Son nom est disparu. Toutefois, dans les livres spirites, dont Lesage s'est beaucoup nourri, il est parfois question, dans les parties historiques, d'un certain Apollonius de Tyane (1), célèbre philosophe pythagoricien et thaumaturge, grand faiseur de miracles au premier siècle de notre ère. Les prodiges qu'on lui attribua furent estimés aussi grands que ceux du Christ. Sa vie retentissante a été écrite par Philostrate. Il n'a pas été peintre. Apollonius de Tyane, ...ius de Tyane, Marius de Tyane, ne faut-il pas voir là une transformation facilement opérable dans un cerveau d'ouvrier mineur de France où Marius est un nom populaire ?

Ce nouveau guide a continué l'œuvre inspiratrice de Léonard de Vinci en successeur d'une sorte rare ; il n'a rien changé fondamentalement au genre. Et rappelons-nous que ce guide, habile à utiliser la main de Lesage en pleine lumière, s'est montré incapable d'en tirer le moindre parti dans l'obscurité, ce qui est bien fait pour inquiéter ceux qui pensent que la possession médiumnique a son maximum de puissance dans l'obscurité et qu'elle n'a pas de plus grand ennemi que la lumière.

Par ailleurs, il importe de considérer que la première toile de Lesage n'est pas quelque chose d'extraordinaire quant à sa valeur artistique. Si elle étonne, si on l'admire, c'est parce qu'on sait qu'elle a été la première œuvre d'un homme ignorant l'art et toute technique de peinture. Celui qui la regarderait sans connaître son histoire se croirait devant une étrange accumulation de motifs ornementaux disparates exécutés par un artiste décorateur de talent moyen, imitateur de genres ornementaux antiques ; il ne lui viendrait pas à l'idée de comparer cette œuvre aux magnificences décoratives de certains grands artistes de métier.

Privée de la notion des circonstances de sa genèse et de la connaissance du problème psychologique qu'elle pose, la première toile de Lesage — et à plus forte raison l'ensemble de son œuvre — prend dans l'art humain un rang modeste. C'est un chef-d'œuvre *psychologique*.

* * *

Lesage n'est pas d'une fermeté inébranlable dans sa croyance aux « guides » exécuteurs. Ayant pris connaissance, par lecture, de la doctrine réincarnationiste, annexe du spiritisme Kardéciste, une nouvelle opinion s'est emparée progressivement de son esprit. Il croit qu'il a dû être peintre

(1) Né à Tyane, en Cappadoce, ancien pays de l'Asie Mineure, à l'ouest de l'Arménie.

dans une vie antérieure et qu'il continue dans notre époque son talent, son acquis et son genre d'autrefois. Cette nouvelle croyance n'a pas supprimé l'ancienne.

Sur sa personnalité antique, il n'est pas encore bien fixé. Les messages ont varié. Il lui ont laissé entendre qu'il a été peintre hindou, mais aussi, et avec plus d'insistance, qu'il a été un artiste égyptien ayant travaillé dans les Pyramides. Cette double possibilité lui semble d'ailleurs acceptable.

L'explication réincarnationiste de son cas donne à Lesage une plus grande sécurité. Il n'en peut fournir pour seule preuve que l'étrangeté de son cas, mais cela rend sa position facile puisque les contestateurs sont incapables de fournir un argument positif à l'appui de leur contestation.

Si l'on explique à Lesage la contradiction incluse dans la combinaison de ses explications spirite et réincarnationiste ; si, par exemple on lui dit que continuer aujourd'hui sa personnalité de peintre antique se justifierait entièrement par l'action de son propre esprit et rendrait superflue l'intervention d'une âme incompétente comme Marie, inadéquate comme Léonard de Vinci, aléatoire comme Marius de Tyane ; alors le bon et sympathique Lesage regarde l'interlocuteur avec des yeux désorientés. On a devant soi un simple et brave artiste submergé dans le mystère de son don et la complexité de la vie.

* * *

L'évolution des conceptions explicatives de Lesage est inscrite sur ses toiles, dans leur succession chronologique, comme l'histoire de l'humanité l'est dans le sous-sol et sur le sol par ses vestiges.

Dans la première toile (1913-14), on trouve, disséminées dans l'intrication des dessins, de naïves inscriptions inspirées de la croyance chrétienne : *Evangile prédit par Christ — Prédit par Moïse en l'an 1540 avant la naissance de notre Seigneur Jésus-Christ — Jésus-Christ — Marie Mère — Moïse, Jean, Isaac — David, Jacob, Judée* — Et en quelques endroits on rencontre une sorte de pseudo-écriture juive.

Dans la suite, les inscriptions débordèrent progressivement le christianisme, elles firent allusion à de multiples religions. Depuis 1926, elles ne parlent plus que de l'Egypte.

Sur une toile, signée à la fois *Médium Lesage* et *Leonard de Vinci*, j'ai relevé, çà et là dans la construction décorative et sans rapport généralement avec les détails voisins ou sous-jacents : *Souviens-toi — Humanité — Moïse, N.S. Jésus-Christ — Enigme des Siècles — Du plus lointain passé — Amour pour l'humanité.*

Sur une autre toile : *Souviens-toi, homme — La pensée de Dieu est la source des hautes et saines inspirations.*

Sur une autre : *Voûtes du Sanctuaire — Egypte — Moïse — Israël.*

Sur une autre encore (1921, pl. X) : *Krishna, Moïse, Pythagore,*

Platon — Anciennes religions disparues — Et, sur un bas-relief imitant une pierre gravée, avec sa patine : *Tut-Ank-Amen — Pharaon — Rois — Amenophis III — Vallée des Rois.*

A partir de 1926 les inscriptions se raréfient. On n'en trouve plus de disséminées dans les toiles. Les deux tableaux reçus en avril 1926 à la Société Nationale des Beaux-Arts (pl. IX) portent seulement dans le bas : *Composition symbolique sur le monde spirituel.* Ces toiles sont signées : *Médium Lesage.*

Sur une autre toile, exposée au Salon d'automne de la même année, il y a, dans un écusson central : *l'Esprit de la Pyramide.* La signature est *Augustin Lesage*, signature qui s'est continuée dans la suite.

Les tableaux qui depuis lors se sont succédé, une dizaine environ, portent généralement une inscription se référant à l'Egypte : *Esprit de la Pyramide* (suite) — *Symboles de la Pyramide*, etc...

La succession chronologique des signatures des toiles est, à elle seule, bien significative :

1912 : Dessins et peinture sur papier : signés *Marie.*
1913-1914 : Première toile. Pas de signature.
1914-1925 : Toiles signées : *Léonard de Vinci.*
1925-1926 : Toiles signées : *Médium Lesage*, sous-entendant *Marius de Tyane.*
1926-1928 : Signature : *Augustin Lesage.*

* * *

De cet étrange cas, pittoresque et chargé d'enseignements psychologiques, retenons qu'un ouvrier mineur a sorti de son propre fonds les connaissances nécesssaires à la réalisation d'une œuvre d'art décoratif dans un genre qu'il n'a pas imité. Et concluons provisoirement que l'explication de ce fait est à chercher.

(A suivre). E. OSTY.



Les Conférences à l'Institut Métapsychique en 1928

(*Suite*)

Le Samedi 25 Février 1928 : *Le Sixième Sens*, par M. le Prof[r] CH. RICHET.
(à 21 heures)

Le Samedi 10 Mars 1928 : *Les Guérisseurs et leurs pratiques,* par M[e] MAURICE GARÇON.
(à 21 heures)

Le Samedi 24 Mars 1928 : *L'Accord télépathique* (*nouvelles expériences*), par M. R. WARCOLLIER, ingénieur-chimiste.

Le Samedi 21 Avril 1928 : *Les Modalités de l'Art inconscient*, par M. le D[r] J. VINCHON (avec projections).
(à 21 heures)

En Mai, à des dates qui seront précisées dans le prochain n° de la *Revue Métapsychique*.

L'Hypnotisme chez les Plantes et les Animaux, par M. le D[r] BÉRILLON (avec projections).

Prestidigitation et faux Prodiges par Illusionnisme, par M. Raoul GRIMOIN-SANSON (1).

Influence du Phénomène métapsychique sur les œuvres de quelques grands penseurs (Kant, Schopenhauer, H. Driesch), par M. Charles QUARTIER.

(1) M. Raoul Grimoin-Sanson, inventeur en de multiples directions et qui s'est fait un nom dans les origines techniques du Cinématographe, est un prestidigitateur (professionnel dans un moment de sa vie), d'une adresse des mains et d'une ingéniosité rares. Il fera à l'I.M. une démonstration pratique de l'habileté de la main humaine et de l'illusionnisme.

Contribution à l'étude des effets psychologiques du Peyotl

1° INTRODUCTION

Nous remercions ici les docteurs Rouhier et Osty, qui ont bien voulu nous fournir les quantités de Peyotl nécessaires aux expériences dont nous publions les résultats. Nous prions le lecteur curieux du sujet que nous traitons de bien vouloir se reporter au très intéressant travail du Dr Rouhier, où celui-ci donne tous les renseignements concernant le Peyotl : son pays d'origine, la façon dont il est récolté, sa préparation chimique, etc... (1). Rappelons simplement que le Peyotl est un cactus dont les alcaloïdes provoquent des hallucinations visuelles. L'expérience des Indiens du Mexique qui absorbent le Peyotl au cours de cérémonies religieuses, prouve que son usage n'entraîne ni état de besoin, ni accoutumance.

Avant de décrire les expériences auxquelles nous nous sommes livrés, il est nécessaire de préciser leur objet, et l'esprit dans lequel ces expériences ont été conduites.

Nous nous proposions d'observer le processus de la formation des images, d'essayer d'en modifier volontairement le caractère, de chercher comment varie la sensibilité psychique du sujet sous l'effet du Peyotl et enfin de recueillir toutes les observations psychologiques possibles.

Nous avons employé pour modifier les images, des moyens classiques parmi lesquels l'hétéro-suggestion. Celle-ci offre mille modalités qui, toutes nous ont paru bonnes *a priori* ; c'est pourquoi nous n'avons pas hésité à emprunter certains clichés aux croyances spirites. Bien entendu nous n'avons employé de tels clichés qu'en tant qu'images.

2° ÉTAT PSYCHIQUE ET PSYCHOLOGIQUE DU SUJET PENDANT L'EXPÉRIENCE

Chacun de nous a fait deux expériences. Le nombre de pilules de panpeyotl absorbées, a été de deux, puis quatre ; chaque pilule contenant 0,25 gr. de panpeyotl. La première pilule a été prise trois heures et demie au moins après le repas ordinaire.

(1) *Le Peyotl*, la plante qui fait les yeux émerveillés, chez Doin, éditeur, Paris (1926)



Voici brièvement résumées, dans un tableau, les observations faites :

NATURE DE L'OBSERVATION		PREMIER SUJET — 1re EXPÉRIENCE — Heure	PREMIER SUJET — 1re EXPÉRIENCE — Lecture	PREMIER SUJET — 2me EXPÉRIENCE — Heure	PREMIER SUJET — 2me EXPÉRIENCE — Lecture	DEUXIÈME SUJET — 1re EXPÉRIENCE — Heure	DEUXIÈME SUJET — 1re EXPÉRIENCE — Lecture	DEUXIÈME SUJET — 2me EXPÉRIENCE — Heure	DEUXIÈME SUJET — 2me EXPÉRIENCE — Lecture
1re pilule		16		15 28		16 18		15 05	
2me »		17		15 47		17 10		15 25	
3me »				16 07				15 45	
4me »				16 24				16 05	
TEMPÉRATURE	Avant	16	37° 1	15 25	37° 3	16 15	37° 3	15	37° 1
	Pendant	18 35	36° 8	18	36° 7	18 03	37° 3	16 50	36° 9
		22 45	36° 9	22 15	36° 4	20 18	37° 4	21 08	37° 2
				1 15	36° 6	24	36° 9	2 30	36° 7
				5 22	37°				
POULS	Avant	16	78	15 25	80	16 15	88	15	76
	Pendant	18 35	70	17 56	76	18 03	82	16	78
		22 45	57	18 34	71	19 13	78	16 12	75
				19 07	76	20 18	75	16 50	72
				20 47	68	21 46	72	17 35	74
				22 15	70	24	82	19	78
				24	80			21 08	68
				5 22	80 vibrant			2 30	80 irrégulier
RESPIRATION	Avant	16	12	15 25	11	16 15	14	15	16
	Pendant	18 35	11	18 34	9	18 03	14	2 30	13
		22 45	7	20 47	11	24	16		
				22 15	12				
				5 22	10				
Pression Artérielle (Vaquez)	Avant			15 25	7 3/4-12			15	8-12
	Pendant			19 45	8-12			16	7 3/4-11
				22 15	7-11			16 50	8 1/2-11 3/4
				5 22	6 3/4-11			19	8-13
								21 08	7 1/2-12 1/2
								2 30	6-12

Les sensations éprouvées peuvent se résumer comme suit. On note trois phases distinctes :

Première phase. — Une heure et demie environ après l'ingestion de la première pilule, sensation vague de malaise ; se mettre debout est possible mais désagréable ; la marche donne l'impression de léger vertige comme lorsqu'on a absorbé juste un peu trop d'alcool. Ensuite on éprouve une sensation de fatigue générale et l'envie de dormir. On préfère rester assis ou couché.

Deuxième phase. — Le commencement de l'effet psychologique du Peyotl s'annonce deux heures environ après l'ingestion de la première pilule par la disparition assez brusque de ce léger malaise ; il ne subsiste plus qu'une impression de faiblesse physique comparable à celle d'un convalescent.

Troisième phase — La troisième phase commence quatre heures environ après l'ingestion de la première pilule. Au repos, on éprouve un grand bien être, avec impression de légèreté, seul l'état de faiblesse est sensiblement le même ; on commence à avoir faim et l'on peut manger sans inconvénients.

L'état psychologique au cours de la première phase est celui d'un homme qui éprouve un léger malaise stomacal, le sujet se sent indifférent à la conversation des gens autour de lui ; lorsque ce malaise a disparu et qu'il arrive dans la deuxième phase, le sujet éprouve — assez brusquement, — l'impression d'une grande lucidité d'esprit ; mais, sans qu'il sache très bien en quoi, il sent que l'angle sous lequel les choses lui apparaissent n'est « peut-être » pas tout à fait le même qu'à l'état normal. Le sujet se préoccupe de savoir l'impression qu'il donne aux autres (ceci indépendamment du souci d'observation scientifique). Il attache une importance excessive au choix des mots. Le sujet est plus loquace que d'habitude et il éprouve un grand désir de s'analyser. Le sens critique est plutôt supérieur à ce qu'il est à l'état normal.

Au cours de la première expérience l'un de nous a changé d'attitude : ses mouvements, ses jeux de physionomie — qui n'attirent aucune remarque particulière à l'état normal — donnaient l'impression d'une très grande distinction. De son côté, le sujet faisait part qu'on lui donnait l'impression d'avoir des gestes précipités, inharmonieux, de gens pressés dans leur action, tandis qu'il lui paraissait que l'essentiel était d'être harmonieux, l'économie de temps étant tout à fait hors de propos.

Le sujet éprouve en même temps la sensation de vivre dans deux mondes différents ; celui de la vie réelle et un monde où tout est dominé par l'esthétique. C'est ce monde « esthétique » qui donne alors l'impression de « vie normale ». La vie réelle, au contraire, peut prendre l'apparence d'un cauchemar : il suffit pour cela d'être obligé d'arranger un objet sur le point de tomber par exemple.

Dans la troisième phase, qui est marquée par la sensation brusque de retour à l'état normal, on éprouve une espèce de béatitude qui rend très indulgent et bienveillant. L'activité cérébrale du sujet est considérable, son sens critique très affiné. Les choses à ce moment-là, lui apparaissent bien sous l'angle suivant lequel il est habitué à les considérer. Toutefois il apparaît nettement que la sensibilité esthétique étant considérablement accrue, c'est d'abord au point de vue plastique que choses et gens sont regardés. On pourrait d'ailleurs — à cet égard — considérer une quatrième phase dans l'effet du Peyotl. Au cours de cette quatrième phase, il ne se produit plus d'images, mais la sensibilité esthétique reste encore très au-dessus de la normale, et l'un de nous a observé en se promenant, qu'il était d'abord frappé par l'apparence plus ou moins décorative des gens dans la rue, alors qu'à l'état normal il cherche surtout à apprécier leur caractère.

A noter que le Peyotl provoque un état d'insomnie bien caractérisé.

3° LES IMAGES PROVOQUÉES PAR LE PEYOTL

Dans l'ensemble, ce qui caractérise les images dues au Peyotl, c'est leur netteté objective, leur perfection artistique, leur richesse de couleur, leur originalité qui fait qu'elles sont absolument imprévues, leur variété infinie, leur incessant changement. Pour que l'image se forme, il faut — au moins aux faibles doses — fermer les yeux. Tout se passe alors comme si l'on était devant un écran de cinéma sur lequel les images défileraient colorées, souvent en relief, à l'allure du cinéma, quelquefois même plus vite, ce qui est fastidieux. Il semble que l'imagination s'empare d'un thème esthétique, et brode à l'infini sur ce thème ; puis, sans raison apparente, le thème change brusquement, et un nouveau défilé d'images recommence. Chaque image persiste juste le temps nécessaire pour être vue nettement, puis elle se transforme en une image analogue qui ne diffère de la précédente que par des détails.

Si l'on compte deux images distinctes à la seconde, on peut estimer à plusieurs milliers les images vues au cours d'une expérience. Cependant il ne se produit aucune fatigue de l'esprit et ce n'est que tout à fait à la fin que l'intérêt se lasse.

Il ne se produit aucune image dans le temps de la première phase. On commence à s'apercevoir de l'activité du Peyotl au début de la deuxième phase, par la persistance de l'image des objets vus juste avant de clore les paupières. Cette persistance des images réelles ainsi qu'une légère photophobie qui se manifeste au même moment, s'observeront pendant toute la durée de l'effet du Peyotl.

Une remarque fort intéressante prend sa place ici, c'est le phénomène suivant que nous proposons d'appeler « renversement des images superposées ».

Au début de l'action du Peyotl, au moment où l'on ferme les yeux, l'image du dernier objet aperçu subsiste ; par exemple, on continuera à « voir » le tapis que l'on a sous les pieds, puis lentement quelque chose de

lumineux et de transparent s'interposera entre le tapis et l'endroit où l'on serait si les images avaient une réalité. Au début de la première expérience, il semblait qu'il y eut au-dessus du tapis une architecture de verre si transparent que le sujet avait juste la sensation qu'il y avait quelque chose. Dans la seconde expérience, le même phénomène s'est reproduit : des bandes lumineuses très transparentes se plaçaient devant l'image conservée des objets réels. Un peu plus tard, on remarque le phénomène inverse : après avoir observé les yeux fermés, les images dues au Peyotl, si l'on imagine volontairement la pièce où l'on est, celle-ci apparaît entre l'image du Peyotl et l'endroit où l'on serait dans la réalité par rapport aux images. Tout se passe comme si l'on regardait l'image du Peyotl à travers une glace sur laquelle se reflèterait l'image de la chambre. Dans le premier cas, l'objet est le tapis, et le reflet sur la glace est l'image dûe au Peyotl ; dans le second cas, c'est au contraire l'image dûe au Peyotl qui prend la place de l'objet, l'image souvenir se reflétant sur la glace.

Ce phénomène qui n'a été observé que par l'un de nous au cours des deux premières expériences, mérite de faire l'objet d'une recherche spéciale ; il ne nous paraît pas pouvoir être expliqué par une impression de perspective dûe à la luminosité très différente des images, quoique l'image la plus intense, dans les deux cas, soit la plus éloignée. Il faudrait probablement rechercher une explication par un « renversement » de la sensibilité. Ce renversement de sensibilité est défini comme suit :

Si l'on trace la courbe « des numéros d'ordre » d'une sensation quelconque, en fonction de l'excitant, et qu'on prenne la dérivée de la fonction correspondante, cette dérivée, après être passée par un maximum, change de signe pour une valeur de l'excitant correspondant au maximum de la sensation perçue. On note à ce moment que la sensation qui était par exemple « agréable » pour des valeurs faibles de l'excitant, devient « désagréable » pour les valeurs supérieures. C'est ce changement dans la qualité de la sensation qui correspond au renversement de la sensibilité dont la fonction représentative change en même temps de signe (1).

Lorsque l'image des objets vus en dernier disparait,on a l'impression d'avoir devant soi des ténèbres ou mieux, une surface d'un noir mat, très chaud, qui semble caractéristique du Peyotl ; puis apparait l'image colorée. Quelquefois, mais plus rarement, l'image colorée se forme tout de suite. Enfin il est possible d'avoir quelques images les yeux ouverts : autour d'une tache réelle du tapis, par exemple, on voit subitement un cercle régulier se dessiner.

Il faudrait sans doute ici décrire quelques images, mais nous pensons que toutes valent d'être décrites, et pour ne pas alourdir l'examen critique des expériences faites, nous avons préféré reporter à la fin de cet article — pour chaque expérience et par ordre — le détail aussi complet que possible de quelques types d'images perçues.

(1) Pour bien saisir notre pensée, le lecteur devra se reporter à l'ouvrage de M. Ch. Henry : *Energie et Sensation*, Hermann, Paris, 1911.



4° FORMATION DES IMAGES ; ETUDE DES MOYENS POUVANT EN MODIFIER LE CARACTÈRE OU L'APPARENCE

Dans quelques cas, nous avons pu reconstituer le processus de la formation spontanée des images.

La persistance de la sensation lumineuse du dernier objet vu avant de fermer les yeux a déjà été notée. Or il arrive que ce soit à partir de cette sensation que se forme l'image. Par exemple on continue à voir, les yeux fermés, les raies de couleur du tapis de table ; très vite, ces raies se multiplient, s'organisent en motifs décoratifs nouveaux, et changent progressivement de teinte. Parfois, d'ailleurs, l'objet qui sert de point de départ n'a pas été remarqué, c'est ainsi que l'un de nous, en fermant les yeux, vit immédiatement une corne spiralée, blanche, inclinée, de la forme des cornes attribuées aux licornes. En rouvrant les yeux, il put vérifier qu'il avait, avant de les fermer, le clavier blanc du piano dans son champ visuel ; par un effet de perspective, ce clavier était incliné, et donnait l'impression d'un triangle très allongé, comme une longue corne.

Ce mode de formation peut être tardif : le même sujet, fumant dans l'obscurité au cours de la nuit d'insomnie qui suivit l'ingestion de panpeyotl, éclaira avec sa cigarette un vase chinois de porcelaine bleue. Ce fut un long moment après que soudain, il vit distinctement, comme si elle eut été située à 80 centimètres de lui, une pagode de porcelaine bleue, éclairée intérieurement par transparence, de la taille du vase, et si nette, qu'il avança instinctivement la main pour s'en saisir.

Ajoutons que presque toujours, il s'agit là d'un automatisme inconscient ; cependant dans le dernier exemple l'aspect décoratif du vase éclairé avait été remarqué, et le sujet avait immédiatement pensé qu'il pourrait s'ensuivre une hallucination, mais il n'y pensait plus au moment où cette dernière s'imposa soudain.

Dans l'ivresse dûe au Peyotl, on retrouve en somme un phénomène normal mais exagéré, ce qui en facilite l'étude ; c'est une distraction assez courante en effet d'imaginer des dessins, en regardant les ombres d'un mur, ou les légers froissements d'une feuille de papier. Avec le Peyotl, on arrive ainsi les yeux ouverts, à voir des motifs décoratifs d'une netteté aussi grande que s'ils existaient réellement.

*
* *

Ensuite nous avons cherché à modifier artificiellement les images obtenues.

Action de la lumière.

Elle mérite à elle seule des recherches approfondies que nous n'avons pu poursuivre en un si petit nombre d'expériences. Mais nous avons fait cependant les remarques suivantes :

En restant les yeux fermés et en faisant tomber sur les paupières de la lumière, puis en les ramenant dans l'obscurité, l'image ne disparait pas. En outre, l'image, lorsqu'elle est intense, paraît plus éclairée quand la rétine reçoit de la lumière à travers la paupière, sans que la teinte se modifie. Lorsque les teintes sont peu intenses, s'il s'agit par exemple d'irisations, l'exposition des paupières à la lumière transforme en gris blanc ces irisations, tandis que le fond de la vision qui était noir, devient rose. Enfin, lorsqu'il y a peu d'images et qu'elles sont lentes à se former, l'exposition à la lumière en fait naître, par une excitation, dont les résultats, semble-t-il, sont voisins de ceux obtenus lorsqu'on provoque des phosphènes, comme nous le verrons plus loin. De plus, l'un de nous (expérience II, 1[er] sujet, un gramme de Panpeyotl) a observé des changements de teintes paraissant nettement provoqués par la lumière reçue ainsi.

Nous citerons deux expériences nettes, à ce sujet : l'un de nous ayant pris quatre pilules avait, les yeux fermés, l'image d'une tête de femme vùe de profil, recouverte d'une coiffure formée de pierres rectangulaires, rappelant comme apparence l'algue marine, mais d'un bleu de ciel très lumineux. Le teint de la peau était rose, et l'ensemble très beau. Plaçant sa main devant ses yeux, l'image changea brusquement de teinte, les pierres devinrent d'une luminosité de diamant, et la peau bistre foncé. Voulant se rendre compte de la nature de ce changement, le sujet enleva ses mains, et instantanément les teintes redevinrent ce qu'elles étaient auparavant.

Au cours de cette même expérience, le sujet ayant regardé un livre à couverture orange, ornée d'un dessin noir, vit, en fermant les yeux, une série de motifs décoratifs noirs sur fond orange. Se plaçant dans l'obscurité le fond orange prit une teinte complémentaire violette bien nette.

On peut chercher grâce à des expériences de ce genre, la vérification expérimentale des théories de Ch. Henry pour de nouvelles formes de la sensibilité.

Action des phosphènes provoqués par compression des globes oculaires.

Ils se produisent comme à l'habitude mais, aux images ainsi obtenues et qui sont généralement des cercles colorés, vient s'ajouter un entrelacis de lignes, qui forme rapidement des motifs décoratifs.

C'est toujours le même automatisme qui entre en jeu et sous l'effet duquel l'imagination construit de la même façon sur tout ce qu'on lui fournit.

Action de la musique.

En général, nous avons remarqué que les sons paraissent avoir plus d'ampleur, mais par contre, le sens musical paraît plutôt diminué. La musique sous l'effet du Peyotl, reste très agréable, mais par la seule qualité du son, sans que l'état affectif soit le moins du monde modifié.

La musique ne modifie pas non plus le caractère des images dont le thème général parait être choisi tout à fait indépendamment des morceaux exécutés. Le rythme, cependant, peut quelquefois modifier l'évolution de l'image quand le caractère de celle-ci se prête à un mouvement rythmé : si par exemple, un être animé apparaît dans l'image, cet être peut avoir des gestes qui suivent le rythme musical ; mais s'il s'agit d'un simple motif décoratif, celui-ci se compose à l'allure ordinaire sans que musique ou bruit rythmé change quoi que ce soit.

Auto et hetero-suggestion.

L'un de nous plus spécialement entraîné à modifier volontairement ses états de conscience, et à observer les images perçues dans ces différents états, a cherché s'il pouvait modifier par suggestion le caractère des images provoquées par l'intoxication du Peyotl (1).

Ce sujet suffisamment entraîné pour faire d'habitude des expériences seul, ne put y parvenir sous l'effet du Peyotl. Il pria Mme D. de bien vouloir lui fournir l'appui mental nécessaire pour maintenir les images suggérées. Celles ci se montrèrent tellement fugitives qu'il fut impossible de les maintenir pour modifier l'état affectif. Cependant il fut possible de se servir jusqu'à un certain point, des images même provoquées par le Peyotl.

Dans un premier essai, l'attention a été fixée sur l'impression de monter, en suggérant l'idée de se servir pour cela d'escaliers. Des escaliers se présentèrent en fait dans les images, ce qui est déjà une modification volontaire remarquable. Puis, lorsque l'attention eut été maintenue assez longtemps fixée sur cette idée d'ascension, Mme D. essaya de changer l'image d'architecture arabe qui était alors perçue, en celle d'un jardin. Cette image fut formée un instant, mais aussitôt une trame très fine envahit toute l'image puis la masqua en se resserrant rapidement pour donner un motif décoratif quelconque. Mme D. essaya de donner brusquement une image de lieu très éclairé par une lumière blanche. Cette image fut formée également mais disparut aussitôt pour faire place à un très joli jeu de lumières formant des combinaisons géométriques dans l'espace. Il apparut une multitude de faisceaux de lumières polychromes présentant l'apparence et toutes les nuances des franges d'interférence obtenues en lumière blanche dans les expériences d'optique. Ces faisceaux se croisaient en changeant de teintes à chaque instant pour former des constructions à trois dimensions. Puis, ce furent des faisceaux rectilignes se combinant avec des arcs de cercle, rappelant les arcs en ciel, mais avec des nuances beaucoup plus variées ; enfin, des courbes plus complexes apparurent.

Il semble que les images aient perdu leur caractère matériel pour n'être plus que des combinaisons de lumières ; mais les images du Peyotl sont si changeantes qu'il nous paraît difficile de rien affirmer. De plus, l'état affectif n'a nullement été modifié, contrairement à ce qui se passe ordinairement, et en cela l'expérience échoua certainement.

(1) Voir annexe II les explications relatives à la méthode d'entrainement suivi.

Dans un deuxième essai, l'attention du sujet a été fixée sur l'idée de descendre. Là, les images suggérées ont pu être maintenues plus facilement comme on pouvait s'y attendre *a priori* ; ce genre de suggestion est en effet plus efficace que le précédent, les sujets ayant toujours une tendance à « tomber », comme dans le cas du rêve ou du cauchemar où la sensation de descente ou de chute est très fréquente. Le résultat fut très net : l'image finale fut une grotte souterraine peuplée de reptiles variés, le tout dans les tons gris d'argent, d'un symbolisme tout à fait comparable à celui de l'image qui aurait pu être obtenue à l'état normal. Le sujet, prié d'entrer en conversation avec un personnage à forme classique de démon, put le faire et indiquer les réponses de celui-ci à ses questions, exactement comme on peut les obtenir en employant cette méthode de suggestion avec un sujet spirite. Dans cet essai, l'état affectif n'a nullement varié, mais il faut observer que le sujet, à la demande de Mme D., avait fait une « contre-suggestion » préalable en imaginant qu'il revêtait une armure épaisse avant de descendre, ceci pour éviter les émotions désagréables que l'on pouvait craindre.

Dans une troisième expérience, le sujet voyant de l'eau, Mme D. lui suggéra d'entrer dedans. Bientôt, des poissons aux formes stylisées, aux couleurs admirables, apparurent et évoluèrent gracieusement dans le champ visuel, éclairés très brillamment. Tantôt, l'eau apparaissait d'une transparence de cristal ou, au contraire, donnait l'impression d'une poussière de diamant très brillamment éclairée. Mme D. pria le sujet de chercher des élémentals d'eau (1) : des points extrêmement brillants se formèrent dans l'eau, entourés d'un lacis de cercles orthogonaux très fins, très brillants et légèrement irisés. Ces apparitions d'une grâce indicible se mirent en quelque sorte à danser dans l'eau. Puis, elles se transformèrent : du point lumineux, partaient trois légères lignes courbes très brillantes schématisant de longues nageoires ou de longues ailes avec une queue. Cette féérie de lumière diamantine et de danses légères dura jusqu'à ce que le sujet ouvrit de lui-même les yeux, estimant l'expérience suffisante.

Ces deux dernières expériences semblent bien prouver que chez quelqu'un dont l'imagination créatrice a été longuement entraînée et disciplinée à ne se fixer dans la vie courante que sur des sujets sélectionnés par un effort volontaire, les images du Peyotl, dont le caractère principal paraît être de s'imposer d'une façon absolue, peuvent, au contraire, être modifiées dans un sens prédéterminé. Cette intervention volontaire a pour effet d'harmoniser l'image essentiellement esthétique du Peyotl avec l'idée suggérée.

Cette remarque semble confirmée par l'observation faite par celui d'entre nous qui fut le deuxième sujet. Alors que pour le premier sujet le thème des images, à deux exceptions près, semblait être pris en dehors de toute image-souvenir, chez le deuxième sujet, au contraire, l'image du Peyotl

(1) Nous rappelons au lecteur qu'il ne doit voir dans ces expériences que des images employées comme moyen de suggestion.



semblait se greffer sur l'image-souvenir des derniers objets aperçus. Il n'y a donc pas image absolument indépendante, mais développement d'une excitation visuelle ou adaptation à une image volontaire préalable, dans certains cas tout au moins.

5° AUTRES HALLUCINATIONS

Le second sujet, pendant la troisième phase de son ivresse, a eu quelques rappels assez intenses de sensations gustatives ou olfactives. De plus, la vision de la batterie d'un carillon de cathédrale fut accompagnée de l'audition — d'ailleurs peu nette — de ce carillon.

Les sensations tactiles éprouvées par ce sujet sont beaucoup plus intéressantes. Elles durèrent environ trois quarts d'heure, revenant par intermittences.

Assis dans un fauteuil, et les yeux fermés, le sujet en question avait l'impression tactile des bras du fauteuil, alors qu'en réalité il ne les touchait pas. De même, allant et venant dans la pièce, que les yeux fussent ouverts ou fermés, il avait l'impression d'avoir les meubles tout près de lui et de n'en être séparé que par une couche d'ouate. Il peut s'agir là de l'exagération de l'appréhension habituelle des obstacles ou bien encore d'une transposition d'impression visuelle en impression tactile (1).

En outre, la présence de personnes à proximité, lui était désagréable, spécialement lorsqu'elles étaient derrière lui ; il avait alors l'impression énervante et vive de cette présence avec la sensation que la personne augmentait de taille et se recourbait au-dessus de lui.

6° EFFET DU PEYOTL SUR LES IMAGES DU RÊVE ET SUR L'ÉTAT PSYCHIQUE DU SUJET

Le premier sujet qui resta très longtemps sous l'effet du Peyotl put dormir quelques heures sans que cet effet fut épuisé au réveil. Grâce à cela une remarque très intéressante a pu être faite.

A 10 heures 1/2, en se réveillant pour la première fois, le sujet, après avoir ouvert les yeux, remarqua qu'une légère photophobie persistait et en refermant les yeux il eut instantanément une image caractéristique du Peyotl. Il se rendormit et en se réveillant à midi il se rappela distinctement ses deux derniers rêves : ceux-ci présentaient une fabulation assez incohérente dont l'origine se retrouve facilement dans les préoccupations des journées précédentes. Les images elles-mêmes avaient exactement l'apparence des images perçues habituellement par ce sujet lorsqu'il rêve. Voulant se rendre compte si l'effet du Peyotl avait disparu, le sujet ferma les yeux et instantanément vit une image particulièrement brillante et colorée.

Il semble donc que l'automatisme visuel, dû à l'intoxication par le

(1) A noter que ce sujet est myope.

Peyotl ait pendant le sommeil une influence différente de celle qui est observée à l'état de veille.

Nous avons cherché à nous rendre compte de l'état psvchique du sujet. Nos recherches à cet égard ont été improvisées, et il serait bon croyons-nous, de les reprendre entièrement. Nous croyons toutefois pouvoir indiquer quelques remarques.

En général, le Peyotl semble provoquer chez le sujet une excitation mentale qui ne lui permet pas de se placer dans l'état passif nécessaire pour observer des phénomènes de métagnomie. De même en cherchant à localiser « l'aura » — telle que la conçoive les psychiatres — le sujet se laisse influencer nettement par l'attente d'un contact et l'expérience est impossible à réussir. Le deuxième sujet a présenté des hallucinations tactiles jointes à un sentiment d'appréhension, qui suffit à expliquer cet insuccès.

Ce vague sentiment de crainte, cette sensation de vivre dans un monde irréel revint indépendamment des hallucinations tactiles en particulier durant l'insomnie.

En résumé le sujet devient très auto-suggestionnable et cet état fausse les expériences.

7° CONCLUSIONS

Peut-on tirer dès maintenant quelques conclusions des expériences ci-dessus? Pour notre part, nous ne le croyons pas, mais nous pensons que les observations faites permettront à tous les chercheurs, soit de vérifier leurs propres conceptions, soit d'imaginer de nouvelles expériences desquelles jaillira sans doute un peu de lumière. C'est à ce point de vue que nous nous permettont de soumettre au lecteur quelques réflexions.

Du point de vue psycho-biologique, le Peyotl, mieux que d'autres toxiques — peut être plus actifs mais malheureusement plus dangereux — permettra d'étudier la représentation visuelle et surtout la sensibilité en fonction d'un excitant donné. Nous n'avons malheureusement encore aucune méthode expérimentale précise à proposer mais, par contre, la méthode d'interprétation existe et nous renvoyons à nouveau le lecteur aux travaux du regretté Ch. Henry.

Dans cet ordre d'idées, il est possible, sans doute, d'étudier de plus près les phénomènes de renversement des images que nous avons signalés, en faisant varier progressivement les doses de Panpeyotl absorbé par un même sujet. Ces renversements correspondent croyons-nous, soit à un changement de signe de la sensibilité du système optique au Panpeyotl ou, peut-être mieux, à un phénomène plus complexe où interviendraient à la fois les sensibilités distinctes de ce système optique au Panpeyotl et à la lumière; dans ce cas, on peut penser que l'une de ces sensibilités est d'abord plus petite pour devenir ensuite plus grande que l'autre.

D'un point de vue plus général, qu'il nous soit permis d'exprimer une opinion. Une question se pose pour tous les toxiques : les hallucinations

qu'ils provoquent sont-elles spécifiques ? L'opinion courante est qu'il en est ainsi pour beaucoup de produits. Nous ne le nierons pas, mais nous nous demandons si le psychologue doit se contenter de cette constatation ? Une semblable réponse, permet seulement de classer les hallucinations et de reconnaître dans certains cas la nature d'une intoxication d'un point de vue clinique. Depuis longtemps on a constaté que certaines hallucinations spécifiques peuvent être reproduite en approchant d'un sujet hystérique un flacon contenant le toxique voulu. La suggestion seule suffirait-elle ? Peut-on reproduire toutes les hallucinations, tous les états affectifs ? Autant de questions auxquelles il faut répondre.

Notre expérience est encore trop courte pour que nous nous permettions de trancher définitivement la question, mais nous pensons qu'il est possible, par suggestion, de reproduire chez un sujet normal tous les phénomènes en question. Nous justifierons cette opinion en relatant les observations suivantes :

L'un de nous, huit jours après avoir absorbé huit pilules de 0,25 gr. de Peyotl, après s'être couché fut pris d'insomnie. Des respirations rythmées et une concentration de pensée sur une image furent pratiquées. Le calme étant rapidement rétabli il fut possible à l'observateur de penser au Peyotl et *instantanément* se formèrent toute une série d'images tout à fait semblables à celles du Peyotl, aussi variées, aussi rapides mais entièrement *nouvelles* et ne comportant dans leur forme esthétique aucune réminiscence.

Se trouvant dans un état particulier lui permettant d'orienter son imagination sur n'importe quel sujet, l'observateur s'était donc replongé, sans aucun effort, à la seule idée du Peyotl, dans l'état imaginatif correspondant. Nous ferons remarquer ici que l'observateur n'est nullement un artiste et qu'à l'état de conscience normal, il lui est impossible de construire des images d'une qualité esthétique comparable.

Voulant nous rendre compte de la part insconsciente que peut prendre la mémoire dans cette expérience, nous priâmes Mme L., personne remarquablement équilibrée physiquement et moralement, de bien vouloir servir de sujet pour une expérience. Mme L. qui n'a jamais absorbé la moindre parcelle de Peyotl voulut bien nous aider dans nos recherches et nous l'en remercions.

L'expérience réussit pleinement ; toutes les formes décoratives purent être suggérées et elles présentèrent, autant qu'il est possible d'en juger, une netteté comparable à celle des images du Peyotl. Ces images paraissaient naturellement changer moins rapidement que celles du Peyotl, cependant la rapidité de ce changement a pu être augmentée de manière à reproduire exactement ce qui avait été observé dans le cas d'intoxication par le Peyotl. Nous ajouterons de plus que celui d'entre nous qui a pu reproduire volontairement les images du Peyotl avait eu plusieurs années avant, au début de l'entrainement qu'il a suivi, des images absolument analogues : jardins hindous, etc... qui défilaient avec une extrême rapi-

dité sans que les images qu'on cherchait à lui suggérer puissent être formées.

Nous croyons qu'il est permis de dire que la seule différence qui existe entre des images suggérées et celles du Peyotl, réside, non pas dans une qualité spécifique des images, mais uniquement dans le fait que le Peyotl déclenche un automatisme de l'imagination que la volonté plus ou moins obnubilée est impuissante à maîtriser. On peut observer le même phénomène chez quelques sujets dont l'imagination n'est pas encore éduquée, au début de leur entrainement par la méthode à laquelle nous avons fait allusion.

Mais alors quelle interprétation donner à tous ces phénomènes ? Nous pensons qu'il est possible de faire une large synthèse des théories psychologiques qui ont cours, et sans avoir la prétention d'avoir réalisé cette synthèse, nous nous permettons d'indiquer dans quelle voie il convient, à notre avis, de chercher à la réaliser.

D'où viennent les images perçues ? Images souvenir, répondra-t-on. Dans quelle limite la mémoire intervient-elle dans la formation d'une image de lieux ou de choses, jamais vus, n'ayant jamais existé, comme l'image d'un mécanisme que le chercheur invente ? L'image souvenir est justement une image essentiellement élémentaire, quelque chose comme le petit cube de pierre d'une immense mosaïque ou comme le point monochrome dans un tableau de l'école des pointillistes. Ceci étant admis, comment ces éléments se groupent-ils pour former une image complète qui sera celle d'un lieu que nous connaissons mais avec un « à peu près » qui démontre bien que ce n'est pas l'image totale enregistrée par le truchement de la rétine qui réapparaît, mais seulement une représentation de cette image ?

M. le Prof[r] Bergson nous paraît avoir répondu d'une façon fort ingénieuse à cette question dans son recueil *L'Energie spirituelle* en disant à propos du rêve que les « images souvenirs » se présentent de façon à s'harmoniser avec la sensation perçue par le dormeur à l'instant du rêve. Seulement si l'on admet ce qui précède, il faudra dire « image élémentaire souvenir » et il faut admettre que c'est la sensation perçue qui préside à la « construction » de l'image totale qui n'est pas forcément le souvenir d'une scène réelle du passé. Devons-nous attribuer ce rôle de « construction » à la seule sensation physique ? Notre proposition serait aussitôt infirmée par les faits. Comment pourrait-on concilier cette proposition avec les théories de Freud ? Si donc on admet ces dernières, il faut admettre que les « appétits refoulés » peuvent jouer le rôle de « constructeur ». Mais on est encore obligé d'aller plus loin si l'on admet comme définitivement établis les phénomènes de prémonition, de télépathie, de lectures de pensée, etc... Pour être inattaquable l'explication de la naissance des images subjectives, quelles qu'elles soient, devra faire appel à une loi générale. Exprimer cette loi est impossible mais on pourrait admettre provisoirement comme hypo-

thèse de travail l'explication suivante qui n'est qu'une généralisation de théories admises par certains auteurs, à qui nous les empruntons :

Les images souvenirs élémentaires se groupent sous l'action d'une excitation perçue par le subconscient, de manière à composer une image complète dont le rôle est d'être une représentation (souvent symbolique) destinée à informer la conscience de ce qui se passe. Le lieu du phénomène ainsi perçu par le subconscient peut être l'organisme (phénomènes d'autoscopie) ; soit, par le truchement des sens, le monde physique extérieur immédiat (cas du rêve ordinaire cité par Bergson) ; soit encore, par un mécanisme encore mystérieux avec le truchement de quelque chose qu'à défaut de meilleure hypothèse, on peut supposer être une vibration, un lieu très éloigné ou un cerveau étranger (cas des phénomènes métagnomiques).

Si le lecteur veut bien consentir pour un instant à examiner les propositions précédentes, il pourra se demander avec nous si le point de vue auquel se sont placés les chercheurs jusqu'à présent, est bien le meilleur ? Sont-ce bien les modalités si mystérieuses de l'imagination qu'il convient d'étudier en premier lieu, ou bien au contraire, n'est-il pas préférable de chercher à définir d'abord les états de l'attention. En quoi diffère l'état d'attention de l'homme dans la rue dont tous les sens sont éveillés pour concourir à sa conservation, de l'état d'attention du dormeur ou du savant quand il réfléchit ?

Y a-t-il dans ces circonstances diverses une correspondance à établir entre l'état des différents centres nerveux, l'état d'attention et les représentations que l'imagination fournit à la conscience ? Nous pensons qu'il en est ainsi pour les raisons suivantes :

Certaines hallucinations n'apparaissent qu'à un certain degré d'intoxication et elles semblent bien spécifiques du toxique en cause. Cetaines images provoquées par auto ou hétéro-suggestion n'apparaissent qu'au bout d'un certain entraînement et elles s'accompagnent toujours d'une variation sensible du rythme respiratoire et cardiaque.

Dans cet esprit, nous avons tenté l'expérience suivante : nous avons fait prendre à une jeune femme entraînée à former des représentations volontaires, une dose de 0,25 gr. de Peyotl, ce qui a suffi à déclencher l'automatisme des images. Nous avons essayé, comme avec le premier sujet, de suggérer des images différentes de celles du Peyotl sans réussir beaucoup mieux que dans le premier essai cité plus haut. L'état affectif toujours modifié très fortement à l'état normal par les images choisies, n'a nullement été modifié ce jour-là par ce moyen. Nous avons alors employé un nouveau moyen faisant appel, non plus à la représentation visuelle mais en demandant au sujet d'avoir le sentiment de concentrer toutes ses forces vitales et toute sa conscience dans la glande pinéale. Aussitôt toute représentation visuelle cessa et aucune autre activité consciente ne se manifesta en dehors de la perception des paroles prononcées par l'opérateur ; nous demandâmes alors au sujet de modifier son état affectif en ramenant une partie de son attention sur le cœur ; le sujet décrivit un état affectif corres-

pondant, (sans qu'il les eut), aux images qui lui avaient été vainement suggérées. Puis, ramenant au préalable toute l'attention sur la glande pinéale, nous priâmes le sujet de penser en outre à son arrière-gorge ; nous pûmes ainsi, par un procédé dont nous poursuivons la mise au point, déclencher des représentations auditives sans aucune représentation visuelle. Cessant l'expérience nous vérifiâmes aussitôt que les images du Peyotl réapparaissaient, et chassaient comme précédemment les images suggérées.

On ne peut rien conclure définitivement d'une seule expérience faite avec un seul sujet (1). Pourtant, il semble bien : 1° qu'il soit possible de faire cesser volontairement pour de petites doses, l'activité du Peyotl ; 2° que les représentations mentales dépendent toujours de la volonté qui paraît ainsi être à même de réduire et même d'annuler l'activité de certaines fonctions mises en action automatiquement par un excitant extérieur. Il y aurait ainsi quelque chose de nous-même qui serait indépendant de notre état d'intoxication et il serait intéressant de savoir dans quelles limites la volonté peut dominer l'état physiologique.

Il semble aussi que l'on soit en droit de classer les modalités de l'attention soit en mode actif comme dans l'expérience ci-dessus, soit en mode passif comme dans le cas où le sujet se borne à observer l'image du Peyotl, soit enfin en mode à la fois actif et passif comme dans le cas du promeneur qui dirige sa marche et reste en même temps attentif à toutes les informations des sens autres que ceux de la vue et de l'équilibre. L'emploi du Peyotl et d'autres méthodes doivent permettre d'étudier ces trois modes de l'attention et les états physiologiques et imaginatifs correspondants.

Nous terminerons en disant que si le Peyotl nous apparaît comme un moyen d'investigation très remarquable, il ne nous semble pas indispensable d'employer un toxique quelconque et que l'entraînement aux représentations volontaires offre un champ de recherches infiniment plus vaste. Son seul inconvénient est de nécessiter un long entraînement, des sujets sélectionnés qui devront être en parfait équilibre physique et mental et, si possible, très cultivés pour apporter leur propre collaboration. Dans cet esprit on peut affirmer que le meilleur sujet sera le psychologue lui-même.

* * *

ANNEXE I

Les images décrites ici sont celles observées par le premier sujet, plus sensible à l'action du peyotl que le second. Les images observées par le troisième sujet sont tout à fait comparables aux autres, mais elles ont été moins nombreuses et peut-être moins riches en raison de la très faible dose absorbée.

La relation qui suit a été établie par le sujet d'après les notes qu'il a dictées au moment même où il observait les images.

(1) La même expérience a été reproduite, avec le même succès, pour un autre sujet ayant absorbé 0,50 gr. de panpeyotl, depuis que ces lignes ont été écrites.



1re Expérience (0,50 gr. de panpeyotl)

Les images ont été observées pendant que l'on jouait du piano.

1re Image, *20 h. 30 (Les Muletiers devant le Christ, de Déodat de Sevérac).*— Je conserve l'image du piano sur lequel apparaît cependant un bouquet de violettes qui ne s'y trouve pas en réalité. Cette image se fond et disparaît derrière un voile de lumière. Ce fond de lumière subsiste et des formes géométriques lumineuses très simples se forment, se défont et se recombinent.

2e Image (*Prélude de Chopin*). — Sur un fond de « Ténèbres ouatées » se dessinent des formes sans relief, d'un gris extrêmement doux, à contours très distincts et cependant comme fondus. Ces formes sont des silhouettes de têtes de chauve-souris, des ellipses allongées, des demi-cercles ; elles paraissent « sortir » des ténèbres, passent doucement vers la gauche ou la droite en donnant l'impression d'un absolu silence, puis elles sont remplacées par d'autres. Le mouvement, l'équilibre de ces formes entre elles, donnent une sensation de grande harmonie.

3 Image (*La Fille aux Cheveux de lin, de Cl. Debussy*). — De minces anneaux d'or ciselés avec une finesse microscopique apparaissent, s'assemblent et forment l'entrée d'un tunnel. J'entre dans ce tunnel à l'extrémité duquel apparaît une lumière rose très douce. Je « sens » qu'il y a là un jardin où j'essaie d'arriver, mais le passage m'est brusquement fermé par un foyer de flammes d'un blanc très pur qui disparaît soudain. Les parois du tunnel se rejoignent et forment une espèce de chambre hémisphérique. La paroi de cette chambre est décorée de dessins orientaux de la plus grande délicatesse, rappelant les motifs des vases et des étoffes de l'Inde et de la Perse. Le fond est d'un blanc parfaitement pur, uni et mat ; le bleu pâle, le vert, le bleu foncé et le violet sont visibles à l'exclusion des autres couleurs. Ces motifs changent en restant dans le même style et en donnant l'impression d'un mouvement très harmonieux laissant juste le temps de voir chaque composition.

Ces dessins se sont assombris lorsque la musique a cessé, mais en restant aussi mobiles et aussi variés.

4e Image (*Le Chant du Gardien, de Grieg*). — Sur un rideau gris perle, formant fond, apparaît une plante avec des fleurs à cinq pétales allongés, donnant l'impression de velouté. La ligne centrale de chaque pétale est d'un brun très foncé, entourée d'une zone gris clair bordée elle-même d'un mince filet noir.

Cette plante ne change guère de forme, mais les nuances tout en restant dans le gris, varient à l'infini.

La plante disparaît et le rideau gris du fond se transforme et donne naissance à des laques de style japonais représentant, très simplifiés, un paysage marin, puis un paysage de montagnes.

5e Image (*1re Arabesque, de Cl. Debussy*). — Au début apparaît un fond noir. Ce n'est pas l'absence de couleur, c'est au contraire un noir profond et chaud qui prend une réalité objective et qui semble bien caractéristique du peyotl. Dans ce noir passent des formes blanches, floconneuses. Puis ce sont des contours de pentagones lumineux qui semblent jaillir du noir à chaque note, et flotter sur ce noir. Ces formes lumineuses se rassemblent en restant constamment mobiles et de telle sorte que le groupement ainsi constitué donne une impression de justes proportions sans dessin défini. A chaque instant jaillissent de nouveaux pentagones, puis apparaissent aussi des trétraèdres à arêtes courbes. Au début, la lumière de ces contours géométriques est blanche, mais bientôt d'autres sont d'une lumière dorée.

Au bout d'un instant apparaît une figure géométrique rappelant les « bonshommes » dessinés par les enfants et j'ai en même temps la sensation de la

troisième dimension. Ce bonhomme est debout sur le noir, il gesticule au rythme de la musique, tandis que jaillissent en gerbes, dans l'espace, les pentagones assemblés autour de lui. Il semble que chaque note, chaque harmonique même de ces notes, fait jaillir un de ces pentagones, tandis que devient effrénée la mimique du « bonhomme ».

Puis le noir du peyotl, et les pentagones lumineux disparaissent ; des bouts de papier de journaux, des morceaux de papier bleu, rouge, etc... surgissent de tous les coins de l'espace comme aspirés par un tourbillon pour composer le plus burlesque des personnages animés que l'on puisse imaginer. Ce personnage perd les bouts de papier dont il est construit, il en reçoit d'autres, et cela tout en dansant une gigue ahurissante. A un moment donné il se présente de face partagé par une ligne médiane : d'un côté de cette ligne, la moitié de son corps se décompose et se recompose avec une rapidité folle, tandis que l'autre moitié reste à peu près fixe ; la mimique continue au rythme musical, cependant que tourbillonnent les bouts de papier tout autour de lui. L'impression est du plus haut comique.

Il est 22 h. 15 quand, ouvrant les yeux, cette vision s'évanouit. Je me sens en si parfait équilibre physique et moral que, persuadé que tout est fini, je décide de me coucher. Le pouls très bas, pris couché, m'avertira cependant que tout n'est pas encore normal.

6e Image (*23 heures*). — Couché ; je ferme les yeux ; j'ai devant moi une sorte de grande châsse d'or, dont les deux portes finement ciselées sont ouvertes. J'ai l'impression que quelque chose de désagréable va sortir de là, sans doute à cause du dessin très tourmenté des ciselures. Je ne « veux » pas que cette « chose » sorte. En fait rien n'apparaît, mais une porte se détache, dont j'examine les ciselures : elles sont étonnament fines. Bientôt j'ai devant moi comme un disque de dentelle d'or dans lequel sont enchâssés de beaux saphirs d'une eau très pure et merveilleusement éclairés par en dessous. De très petits rubis peu nombreux, rehaussent ça et là cette admirable orfèverie. Le dessin change à une vitesse prodigieuse et toutes les combinaisons possibles défilent sur ce thème initial. Puis le disque devient une rosace de pierre aux vitraux bleu saphir et je vois passer toutes les rosaces possibles du style gothique.

7e Image. — Je vois de très fines bandes en arc de cercle couvertes de losanges bleus, blancs et noirs ; ces bandes partent de la gauche et de la droite pour former une sorte de voûte gothique dont le fond est éclairé par une lumière d'un blanc parfaitement pur.

Puis se forment tous les motifs décoratifs que l'on peut concevoir avec des losanges bleus, blancs, noirs. Celà varie à l'infini et il semble que le nombre des combinaisons possibles soit épuisé sur ce thème.

8e Image. — J'ai devant moi une surface horizontale d'une matière parfaitement unie, de teinte gris mastic mat. Le tout semble avoir un mètre de large sur un mètre et demi de longueur. Sur cette surface reposent des boules colorées de couleurs pâles où le rose, le jaune, le vert et le bleu dominent. Toutes les boules de même nuance sont rangées ensemble de manière à former un arc de cercle ou une courbe plus complexe, un losange, un carré, un rectangle ou quelqu'autre dessin géométrique très simple. Un effet de perspective fait paraître les premières boules de la dimension du pouce et les plus éloignées de la dimension de l'extrémité du petit doigt.

Toutes ces lignes, ces carrés, ces losanges forment ensemble un dessin géométrique coloré, très harmonieux, qui se déforme d'une manière continue suivant un rythme rapide mais agréable.

Brusquement, les boules deviennent des parasols de même diamètre, et,

bientôt, les parasols font place aux personnages qui semblaient les tenir. Ceux-ci sont lilliputiens, leur taille restant celle des boules primitives ; ils sont habillés de robes à crinolines de couleurs chatoyantes et continuent le ballet des boules.

A nouveau la scéne change : mes lilliputiens sont dans une grande salle de théâtre (à leur dimension) ; ils sont assis au parterre et sur les côtés de manière à former un dessin de couleur très harmonieux qui semble s'adapter au décor de la pièce jouée.

Autres Images. — A partir de ce moment-là, je n'ai plus pris ni dicté de notes. Les images se sont succédées sans interruption jusqu'à deux heures du matin.

La nature des images est restée d'ordre purement décoratif. En pensant à des dentelles, j'en ai vu defiler des centaines d'une richesse fabuleuse, en blanc sur fond noir. J'ai vu toutes les combinaisons de dessins géométriques de couleur chamois, ou sable, ton sur ton, très légèrement rehaussés de traits fins bleu « aile de geai ».

La décoration des étoffes, du cuir, l'éclairage, l'enseigne, etc... Tout me paraît avoir passé devant mes yeux pendant ces quelques heures. La perfection de cet art décoratif tantôt de style ancien ou, au contraire, d'inspiration ultra-moderne, est telle qu'on a l'impression sur le moment que rien ne peut l'égaler.

2e Expérience (1 gr. de panpeyotl)

18 heures. — La première image nette est celle d'un jardin avec architecture de style hindou : au premier plan un gros arbre feuillu se détache en noir profond sur un fond de lumière d'un blanc merveilleux qui remplit un espace au delà duquel on devine de la végétation ; à gauche, un mur avec de grandes nervures sculptées finissant en bas par d'énormes têtes de bélier stylisées reposant sur un entablement qui est d'un noir intense. Le mur semble d'argent : dans le bas, très sombre, la lumière s'accroche aux sculptures et en indique le dessin ; puis en remontant et en s'éloignant, les teintes passent du noir à l'argent bruni, pour s'éclairer jusqu'à l'argent mat. L'impression est grandiose, c'est une réalité dans un monde irréel ; les matières, les teintes et la lumière ne se rencontrent pas dans la nature et l'ensemble apparaît pourtant comme un véritable paysage.

L'image suivante est du même type : je me trouve brusquement sur le bord d'une rivière aux berges en pentes douces. Des hommes et des enfants presque nus sont devant moi, ce sont des sauvages. La flore est tropicale, bambous, papyrus, palmiers ; j'ai l'impression d'être en Haute Amazonie, probablement parce que nous en avons parlé l'avant-veille. Je traverse l'eau, ou plutôt je me trouve brusquement de l'autre côté de l'eau ; j'aperçois un village de huttes, puis des hommes embarquent sur une pirogue. Je puis observer des détails comme si je me trouvais véritablement dans la nature. Ce paysage quoique ayant l'air très réel à ceci d'étonnant que toutes les nuances sont comprises dans les gris, en allant du noir au blanc d'argent. Tout est harmonieux de proportions comme si le paysage était « composé » par quelque peintre de talent. Il n'y a d'ailleurs là aucune réminiscence de photographie ou de scène de cinéma, le jardin hindou et la rivière d'Amazonie sont construits de toutes pièces.

20 h. 20. — Un fond de céramique apparaît dont la teinte gris vert rappelle certaines poteries persanes ; la surface en est modelée microscopiquement de manière à former des dessins de relief à peine sensible. De petites pointes d'un très beau violet viennent rehausser le tout, elles passent rapidement au bleu vert. En regardant plus attentivement le dessin d'ensemble, celui-ci repré-

sente un paon vu de dos; bientôt la queue de ce paon paraît semée de pierres précieuses : petits grenats et belles pierres d'un bleu profond. Toute cette céramique donne l'impression de l'art hindou le plus prestigieux. Mais très vite l'ensemble varie, le paon devient vivant, les extrémités des plumes de la queue sont d'un bleu turquoise du plus vif éclat dont l'effet est remarquable. Puis le paon change, devient un autre oiseau et tous les volatiles imaginables défilent en gardant toujours un aspect essentiellement décoratif; ces oiseaux vivants bougent, je les entends même chanter et leur réalité apparaît telle que je puis échanger des idées avec les personnes qui m'entourent et imaginer leurs attitudes, tout en observant ce défilé interminable. Les teintes prédominantes sont encore des gris et des bleus d'une luminosité surprenante.

20 h. 30. — Un paysage complet se forme, il donne toutes les impressions du naturel, on sent l'espace devant soi, les nuages au-dessus de soi, la troisième dimension semble bien exister. Pourtant ce paysage a des teintes étonnantes, il est de style japonais et représente une plaine couverte de neige avec çà et là une maison dans le lointain, une silhouette d'arbre et pour fond le classique Fuji. Entre des nuages gris et bas filtre une lumière qui paraît une poussière d'or mat et qui éclaire une partie du paysage en communiquant aux choses sa teinte. La matière qui aurait été nécessaire à un peintre pour rendre ce jeu de lumière a été conservée mais elle est devenue fluide par miracle, et l'effet en est tout à fait saisissant.

21 h. 36. — Ayant eu la curiosité de regarder « Poétique », de Pierre Louys, illustré par M. Edouard Degaine (1), en raison du caractère nettement « peyotl » de ces remarquables compositions, je vis défiler une centaine de dessins de même « inspiration », tous d'une originalité aussi grande et d'une facture parfaite.

1 h. 07. — Après quelques expériences sans résultat intéressant et un repos prolongé, je ferme à nouveau les yeux. Je vois une espèce de poterie plate à fond de teinte aubergine, sur laquelle sont représentés des motifs variés de nuance gris vert foncé, le tout mat. Ces motifs changent très vite en gardant les mêmes nuances, ce sont des feuilles de platanes stylisées, des dessins Louis XV, etc...

Il me semble à ce moment là que l'effet du Peyolt est épuisé.

3 h. 13. — Après un nouveau repos et des expériences déjà relatées, j'essaie de faire naître moi-même des images en en choisissant une comportant des êtres humains, car — fait remarquable — je n'en ai pas encore vu.

J'imagine un salon Louis XV et des personnages ; l'image passe, est remplacée par une antichambre avec laquais et personnage à perruque, puis par une allée de jardin aboutissant à une balustrade ; un banc est là sur lequel est assise une femme en toilette de l'époque. Un très beau paysage s'étend devant mes yeux. J'ai derrière moi un escalier que je monte à reculons, j'en vois la perspective s'allonger au-dessous de moi ; en bas se trouve un jardin à la française avec des arbres jaunis, la lumière est très douce comme celle d'une belle après-midi d'automne avec de légères brumes, rose doré, dans le lointain.

J'ai alors l'impression de quitter l'escalier et de planer au-dessus de ce paysage qui défile doucement ; ce sont des étangs, une barque à voile avec des passagers, une autre barque à rames chargée de paysans coupant des roseaux d'un beau blond, l'eau apparaît nuancée comme une soie.

Je descends au ras du sol et j'aperçois des paysannes travaillant à rassembler des herbes aquatiques. L'une est vêtue d'un corselet rouge et d'une jupe noire formant cloche, une autre vêtue à la même mode est coiffée d'un cha-

(1) Edition Briant-Robert, Paris 1926.

peau de paille à larges bords. Puis je vois un homme conduisant un cheval attelé à une charrette et je remarque que tout ce paysage qui paraît réel et vivant a cependant les teintes précises qu'emploierait un grand artiste pour le rendre : la boue même des roues de la charrette a juste la teinte qu'il faut pour s'harmoniser avec les autres, tout en restant de la boue, mais une boue « décorative », s'il est permis de s'exprimer ainsi. C'est une vraie magie de couleurs, d'harmonies dans la composition qui font penser que la nature a été « corrigée » pour aboutir à cette vision.

Cette randonnée se termine sur les bords d'une large rivière coulant tranquille en bas d'une colline aux formes douces, sous le soleil couchant. Mille nuances, allant du rose tendre au gris souris moirent la surface des eaux. L'impression est celle d'un pays de rêve incompatible avec le souvenir que j'ai des plus beaux sites ou des plus merveilleux effets de lumière.

Après un certain temps de repos suit une période où les images sont floues ou embryonnaires ; dans un cas l'image n'a pu se former avec netteté que dans la moitié du champ visuel mais sans qu'on puisse en tirer aucune conclusion car cette moitié d'image s'est mise à tourner et a pris place successivement dans toutes les parties du champ visuel.

4 h. 37. — Une fontaine dans un jardin minuscule apparaît sur une profondeur que je puis estimer à 0,50 m., par rapport au sentiment que j'ai de mes propres dimensions. En grandeur naturelle, le bassin, les cyprès qui l'entourent, les allées, jusqu'à l'entrée du palais que j'aperçois dans le fond, occuperaient plusieurs centaines de mètres.

Ce paysage rappelle les bassins et jardins classiques de la Perse ; mais, chose curieuse, tous les éléments sont en porcelaine vernissée comme la porcelaine de Saxe. Le paysage change et je vois dans un autre jardin, qui fait suite au premier, de superbes aloès vert foncé portant des fleurs rouge pourpre. Bientôt l'apparence de porcelaine de cette flore minuscule disparaît : ce sont des plantes vivantes que je contemple avec l'impression d'être allongé sur le sol les yeux à trente centimètres de cet étonnant jardin de Lilliput. Le terrain est tapissé d'une belle mousse vert brun sur laquelle sont plantés tous les spécimens en réduction de plantes grasses ; l'ordonnance en est parfaite. Puis dans les allées de ce jardin qui ont un centimètre de large, j'aperçois un minuscule personnage d'environ deux centimètres de haut : c'est une femme qui franchit une porte dans une haie et disparaît.

Toute cette vision me laisse le souvenir d'un intérêt amusé et aussi d'une chose ravissante.

Après celà, c'est encore un défilé de perspectives minuscules : un viaduc qui conduit à un petit bois, etc... ; j'ai alors brusquement l'impression que ces choses minuscules sont des jouets. Une des personnes présentes me demande si quelqu'un s'amuse avec, je n'ai pas cette impression. Une théorie de ces jouets défile dont quelques-uns représentent des personnages ; ceux-ci s'animent dans un décor « ballet russe » en donnant une impression de gestes mécaniques assez comiques.

Apparaît alors un personnage vivant (sur une suggestion qui m'est donnée) ; c'est un petit gnome habillé de rouge, de la taille des jouets dont il paraît surveiller le fonctionnement ; il semble qu'il me voit et qu'il s'étonne. D'une porte rouge sortent d'autres petits êtres vêtus de rouge également, à figures de clowns anglais, marchant comme des crapauds et faisant les plus invraisemblables grimaces. Toute cette scène burlesque, donne l'impression d'être réglée avec le plus grand art.

Cette fantasmagorie disparaît et est remplacée par une surface d'eau moirée. Les nuances merveilleuses s'harmonisent ensemble dans un long mouvement de transformation continuel : des roses se fondent dans des bruns imprévus,

des teintes neutres très pâles avec des verts clairs, des carmins, etc... Puis l'eau disparaît et ce sont des vapeurs lumineuses, teintées, également de mille nuances, qui remplissent un large espace. Des fontaines jaillissantes apparaissent sur ce fond de couleurs délicates. Il me semble que les vapeurs deviennent des nuages éclairées artificiellement par des projecteurs immenses faisant jouer toutes les teintes possibles sur ce fond grandiose. Des traînées lumineuses apparaissent dans l'espace et dansent. Ceci rappelle les danses dans l'eau décrites dans le cours de l'article. Des libellules dorées passent d'un vol très doux, je vois le mouvement harmonieux des ailes qui projettent une faible lumière d'or, elles prennent par moment l'apparence de petits jets de lumière. Tout cela est d'une beauté si grandiose et si étrange qu'il est difficile de donner une idée de l'ensemble, seuls quelques détails peuvent être décrits. Il semble que je sois plongé dans une fête de la lumière et de la couleur, au paradis des nuances.

5 h. 06. — Cette vision se continue en se transformant; ce sont maintenant des feux liquides, des ruissellements de feu.

5 h. 40. — C'est la dernière heure notée. Je m'endors sans fatigue excessive, je me réveille à 10 h. 35 et note que les images du Peyotl réapparaissent. Je me rendors jusqu'à midi et je vois encore en fermant les yeux des images très brillantes et rappelant comme type les motifs décoratifs hindous et persans du début de ma première expérience.

Les images des deux derniers rêves faits avant le second réveil ne présentent pas du tout le caractère des images du Peyotl.

ANNEXE II

Le principe de la méthode d'éducation de l'attention et de l'imagination à laquelle nous avons fait allusion ci-dessus, a été exposé par le lieutenant colonel E. Caslant au 3e Congrès international de Psychologie expérimentale en juin 1923.

L'auteur de cet exposé a bien voulu nous autoriser à le résumer en nous inspirant de son rapport et nous l'en remercions.

Si l'on veut bien se rappeler que tout phénomène pouvant être la cause d'une excitation de notre système nerveux, peut faire apparaître dans le champ de la conscience une représentation de ce phénomène, on conçoit qu'il doit être possible de forcer cette représentation à surgir sous une forme ou sous une autre ; en particulier la représentation pourra se faire sous forme d'image.

Cette possibilité se justifie par les remarques suivantes :

La conscience d'un phénomène résulte de trois facteurs qui sont : 1° l'attention à ce phénomène ; 2° l'intensité de l'excitation reçue par le système nerveux ; 3° le contraste.

Par exemple, nous ne verrons qu'une barre de fer chauffée est lumineuse, que si elle attire notre attention, si l'intensité de la lumière qu'elle émet est assez grande, et enfin si l'éclairement de sa surface présente avec l'éclairement des objets environnants, un contraste suffisant : c'est ainsi qu'elle n'apparaitrait pas lumineuse en plein soleil.

Des trois facteurs dont nous venons de parler, nous pouvons faire varier deux au moins : l'attention et le contraste ; par conséquent nous pourrons modifier l'état de réceptivité.

On concentrera l'attention par trois procédés : 1° en isolant le sujet des excitations extérieures telles que les bruits ; 2° en l'isolant des excitations internes, physiques ou psychologiques, telles que contractions des muscles, inquiétudes, etc. ; 3° en lui suggérant une image dont on lui fera analyser les détails. On veillera simplement à maintenir l'attention du sujet fixée sur

l'image fondamentale pour l'amener petit à petit à une image ayant un rapport avec le phénomène à étudier.

L'attention étant ainsi orientée, il faut séparer l'excitation due au phénomène cherché des autres excitations de même nature en agissant sur le facteur contraste. Quelqu'un dans une salle éclairée où se trouverait une barre de fer chauffée pourrait ne pas la voir, même si on lui disait de chercher un objet lumineux, mais si on assombrit petit à petit la salle, la barre chauffée lui apparaîtra incandescente. On arrive en pratique à ce résultat en suggérant brusquement au sujet une modification ou un complément à l'image qu'il a. Ce sont les détails de cette modification qui seront alors représentatifs du phénomène étudié.

L'application des principes ci-dessus sera la suivante : nous placerons le sujet dans une salle où les bruits du dehors parviennent aussi assourdis que possible, nous le ferons allonger dans une position lui permettant de détendre tous ses muscles et il fermera les yeux. Ainsi isolé des excitations d'ordre sensoriel, nous lui demanderons d'être calme et en particulier de rester aussi indifférent que possible au résultat de l'expérience ; pour l'aider nous lui proposerons de se représenter un lieu calme comme le bord d'une rivière et de contempler cette image sans penser à autre chose. Lorsque le sujet sera bien calmé par ses propres moyens, nous lui suggèreront une image quelconque, un chapeau, un jardin, peu importe, et nous lui ferons analyser longuement l'image : s'il s'agit d'un jardin, nous le lui ferons décrire, puis nous lui dirons de le parcourir, nous le feront sortir dans la campagne, etc. Le résultat de ce travail est que le sujet s'isole de plus en plus du monde extérieur et que son attention se concentre progressivement sur le développement de l'image qui lui a été donnée ; le sujet est alors en état de percevoir des excitations qui, à l'état normal seraient trop faibles pour être perçues. Supposons que dans ces conditions nous voulions orienter son attention sur son état physiologique pour lui faire faire de l'autoscopie, nous procéderons comme suit : après avoir atteint le degré voulu de concentration de l'attention par une suite d'images que nous choisirons de façon à ce qu'elles puissent rester en harmonie avec les suggestions qui suivent, nous dirons au sujet : « Imaginez que vous êtes allongé sur une table et que vous pouvez voir votre propre corps avec tous les détails intérieurs de l'organisme. » Cette représentation qui peut paraître difficile à obtenir se fera très aisément chez un sujet entraîné progressivement ou spécialement doué. Il aura au début une image d'ensemble dans laquelle aucun détail n'attirera son attention ; nous lui dirons alors : « regardez si dans votre organisme, quelque chose ne fonctionne pas normalement, les organes atteints *doivent* vous apparaître plus *sombres* ». C'est là la mise en jeu du facteur contraste : certaines parties de l'image de son corps apparaîtront au sujet moins lumineuses et ce seront précisément les parties correspondant aux organes atteints ***si le sujet a réussi à se mettre dans l'état d'attention passive voulue.*** En effet, dans cet état, il y a toujours une relation entre les excitations, qui semblent être perçues d'abord par le subconscient, et l'image qui apparaît dans le champ de la conscience, car le sujet se trouve dans un état comparable à celui du rêve où la loi de la représentation symbolique énoncée par des auteurs comme Bergson et Freud, s'applique.

Bien entendu le succès d'une pareille expérience dépend de l'entraînement préalable du sujet et de ses dons particuliers, mais on conçoit tout l'intérêt que présente, comme moyen d'investigation psychologique, cette méthode qui ne laisse plus au hasard d'une inspiration plus ou moins heureuse, l'emploi de la suggestion, mais qui, au contraire, s'appuie sur une loi simple de psycho-physique.

ROBERT DESOILLE,
Ingénieur I. D. N.



Les grands Problèmes de la Physique moderne (1)

II. — ÉNERGIE ET MATIÈRE

(Leur rapport avec l'Ether)

Ayant démontré l'existence de l'Ether, examinons maintenant à la lueur du flambeau de la science actuelle les rapports de ces trois grandes entités qui constituent l'Univers matériel ou Cosmos et dont les deux dernières (qui tombent sous nos sens d'humains ou nos instruments détecteurs), dérivent de la première ou *Ether cosmique* par condensations successives, tourbillons et vibrations.

Tout d'abord le dualisme apparent entre la Matière et l'Energie existe-t-il réellement ?

Non, la Science moderne, celle de ces trente dernières années, nous a montré que ce dualisme n'existe pas, que ce n'est qu'un pseudo-dualisme, car la Matière et l'Energie jouissent bien, toutes les deux, des mêmes propriétés dérivant de la même substance primordiale, de l'Ether en déséquilibre (tourbillons ou vibrations).

Tout d'abord, les expériences, déjà anciennes, de l'illustre Faraday nous ont démontré la localisation hors des conducteurs et des aimants de l'Energie électrique et de l'Energie magnétique, c'est-à-dire en dehors de la matière.

Ensuite, la self-induction (auto-induction) des courants électriques dans les conducteurs nous a révélé l'existence d'une véritable *inertie de l'Energie*, celle de l'Energie électro-magnétique.

Bientôt la découverte des courants de convection (ou de bombardement) dans les isolants et les gaz raréfiés, prévus par Maxwell et Crookes, réalisés par Rowland et Hertz, nous a conduits à prévoir qu'à *l'Inertie propre* d'une masse en mouvement doit

---

(1) *Nous continuons la publication d'une série d'exposès des grands problèmes de la physique moderne par M. Andry-Bourgeois, ingénieur des Mines et de l'Ecole Supérieure d'Electricité.*

En ce moment où la recherche en Métapsychique aborde l'explication des déterminismes physiques et physiologiques des phénomènes, nous pensons être utiles à beaucoup de nos lecteurs en leur fournissant une suite de mises au point synthétiques des acquisitions et des hypothèses principales qui commandent actuellement la physique moderne et président au travail des chercheurs.

Voici le programme des matières qui ont été et seront traitées :

I. — Existence de l'Ether (Voir *R. M.*, n° 6, 1927).
II. — Energie et Matière.
III. — Synthèse de la gravitation.
IV. — Energie potentielle et Energie radiante.
V. — Le monde des vibrations.
VI. — Les résonnateurs biologiques de Charles Henry.
VII. — Temps et Espace — Exposé des théories d'Einstein.
VIII. — Discussion théorique et expérimentale des théories relativistes d'Einstein.
IX. — L'avenir des transformations de l'Energie.

se superposer *une inertie supplémentaire* d'origine électro-magnétique, contrairement à l'ancien postulat « que la présence de l'Energie dans un corps n'augmentait pas son Inertie ».

Au contraire la Science actuelle, la physique moderne, nous montre et prouve que cette inertie varie avec la vitesse du corps, pour des vitesses supérieures à 30.000 km. par seconde, soit le 1/10e de la vitesse de la lumière dans l'Ether sidéral (300.000 km. par seconde).

Or les particules cathodiques, issues des électrodes négatives ou cathodes par la décharge électrique, à haut potentiel, dans les tubes ou ampoules de Crookes-Coolidge, à vide presque absolu et les émanations négatives ou rayons Bêta du radium et autres substances radio-actives, provenant de la désintégration atomique, possèdent précisément des vitesses de cet ordre, supérieures à 30.000 km. par seconde.

On put donc alors contrôler parfaitement, *car expérimentalement*, la variation de l'inertie électro-magnétique en fonction de la vitesse de la particule (Expériences de Kaufmann et Bücherer).

Les expériences de ces chercheurs ont révélé l'existence de *grains d'électricité résineuse*, ou négative, ou *électrons libres* dénués de tout support matériel, dont la *masse*, d'essence électromagnétique, varie en fonction de la vitesse (en prenant comme unité de comparaison la vitesse limite de la lumière dans le vide).

Par suite déjà, une des formes nobles de l'Energie, l'Energie électrique, tout au moins, est douée de masse, d'inertie (self-induction) et même de structure, ce qui est contraire à l'ancienne théorie dualiste de la Matière et de l'Energie (Force).

Le principe de la relativité restreinte (de Lorentz, Fitzgerald, Larmor, Einstein et Planck, pour ne citer que les plus connus), — résultant de l'échec de toute tentative pour mettre en évidence le mouvement absolu d'un système par des expériences intérieures à ce système (expériences de Michelson et Morley) — intervint alors pour montrer que tous les corps se comportent dans leur translation dans l'espace, comme si leur masse était uniquement d'origine électromagnétique et non une grandeur scalaire (d'espace) invariable, mais une quantité *tensorielle*, symétrique et variable, contrairement au dernier postulat dualiste, c'est-à-dire à celui « que l'état de mouvement d'un corps n'augmente pas sa masse ».

Les célèbres expériences de Bjerknès permettent de donner une définition scientifique, plus moderne, de la *masse* d'un corps. Des systèmes, *pulsants* ou *vibrants*, mis en présence, dans un *milieu* de densité donnée, s'attirent ou se repoussent suivant des lois du type newtonien (anciennes expériences de Coulomb) : leurs masses sont proportionnelles *à la surface, à la vitesse de pulsation* et à *la racine carrée de la densité des milieux* lesquels pour les éléments des diverses qualités sont constitués par les vibrations élémentaires des différents éthers. Ces systèmes vibrants sont des *Résonnateurs* ; comme les a appelé judicieusement le profond Charles Henry (voir l'article spécial sur ces résonnateurs) — résonnateurs biologiques.

La masse est bien fonction de la vitesse du corps dans l'espace cosmique ; le milieu (prépondérant) intervient donc dans tout phénomène énergétique. On peut alors de suite se poser la question : pourquoi la masse est-elle d'origine électro-magnétique et varie-t-elle avec la vitesse ou la vibration du corps ? On doit en chercher le secret, c'est-à-dire la cause dans l'Ether même qui doit, très probablement, comme tous les gaz parfaits (qui en dérivent) être essentiellement élastique, diélectrique, inerte et impondérable ; mais il est à peu près incompressible, indépendant de la température et de la pression. Ce qui indiquerait que tous les corps matériels proviennent de l'Ether par condensations successives (tourbillons), de cette substance primordiale, d'essence purement électromagnétique, à double polarité. Le déplacement accéléré du corps dans cette substance, dans ce milieu éthérique, lui donnant, par frottement, justement une charge, une masse supplémentaire de nature électromagnétique et proportionnelle à sa vitesse de déplacement (à sa force vive).

Un peu plus tard, pour sauvegarder le principe de la relativité et celui de l'action et réaction de Newton et son corollaire « le principe de la conservation de la quantité de

mouvement dans un système fermé » (principe de la conservation de l'Energie), il fallut doter de quantité de mouvement le *rayonnement électro-magnétique* lui-même, c'est-à-dire celui de la masse infinitésimale en mouvement, et cela, afin d'expliquer, et l'absorption (continue) et l'émission (discontinue) de l'Energie rayonnante par les corps et la pression qui s'en suit (théories de Maxwell, de Bartoli, expériences de Lebedef sur la pression de la lumière) ; contrairement encore à l'idée que l'absorption ou l'émission d'Energie rayonnante n'augmente ni ne diminue la masse d'un corps.

L'Energie rayonnante possède donc, elle aussi, une masse, ou plutôt est *douée de* masse, et comme toutes les différentes formes de l'Energie peuvent se convertir en rayonnement (en chaleur, forme dégradée de l'Energie), n'importe quelle forme d'Energie se trouve, par suite, affectée d'un coefficient d'inertie (d'attraction ou de répulsion).

Or, l'Ether contient, par excellence, toutes les formes connues (et inconnues) d'énergie, il est donc, par cela même, *inerte*, mais toujours sillonné d'ondulations, c'est *un milieu physique transmetteur des effets de l'Inertie* (comme l'admet Albert Einstein, lui-même).

La masse d'un système matériel (comme le système solaire par exemple) varie par fait qu'il absorbe ou rayonne de l'Energie. C'est « *le rayonnement universel* » pour tous les systèmes matériels (étoiles et planètes) du Cosmos. Dans le premier cas, cette masse augmente de toute l'inertie de la radiation absorbée, dans le second elle diminue de toute l'inertie propre à la radiation émise.

En conséquence, si l'on prend comme unité, comme invariant, la vitesse limite de la lumière dans l'Ether, vitesse qui caractérise bien les propriétés électro-magnétiques de ce milieu physique, il résulte « *que l'Inertie d'un système matériel représente la mesure de son Energie interne (intra-atomique)* ». Ce qui prouve, en passant, l'équivalence de l'Inertie ou de l'Energie (de la matière et de la force) d'un système matériel, absorbant ou rayonnant de l'Energie. Cela a conduit nos savants à des formules, plus ou moins compliquées, dont nous ferons grâce aux lecteurs (telles que les équations des champs électro-magnétiques de Maxwell, basées sur la loi de la gravitation de Newton, corrigées et complétées par le temps fictif de la contraction de Lorentz, Larmor et Fitzgerald et finalement par le temps réel, local, relatif et variable avec la vitesse de l'observateur de la théorie de la relativité généralisée d'Albert Einstein).

Cette équivalence de l'Inertie ou de l'Energie d'un système rayonnant dans lequel la masse devenant alors variable, indique que *le principe de la conservation de la masse (ou de la matière) vient se fondre dans le principe plus général de la conservation de l'Energie*, contrairement à la vieille idée de l'indestructibilité de la masse des corps. Le principe de la conservation de la masse n'est donc plus distinct de celui de la conservation de l'Energie. Ils se fondent en *un seul*, comme dans la même substance primordiale (Ether) dont ils dérivent. *Tout provient de l'Ether par tourbillons, tout retourne à l'Ether par rayonnement.*

Et comme il y a identité complète, absolue, entre la matière et l'Energie, et comme les chimistes modernes nous ont prouvé « *L'unité de la matière* » : tous les corps ayant des poids atomiques proportionnels à celui de l'hydrogène pris pour unité, on peut en conclure qu'il y a *Unité d'Energie. La Science tend donc vers l'Unité.* Voilà son but, son évolution, son progrès. Cette Unité, pour nous, dérive de l'Ether, la substance *Une* et primordiale. La Chimie, la Science de la matière, est devenue, de plus en plus, un chapitre de l'électro-magnétisme, puisque la matière est constituée d'*Electrons* liés en giratures dans l'atôme sphérique, la chimie (ainsi que la cohésion), s'interprète maintenant par les Electrons périphériques de l'atôme (Marcel Boll).

Cette science nous montre les propriétés, les affinités et les combinaisons des corps simples, des atômes etc., qui, peu à peu, se disloquent, se désintégrent pour amener à l'idée de l'*Unité de la Matière* (qui paraît divisible à l'infini et, par suite, être *discontinue* (Eug. Perron, Ingr E.C P.).

Ainsi *la Matière* et *l'Energie* sont également douées *d'inertie* et *de poids en proportion* (Expériences d'Estvoes sur la proportionnalité de la masse inertie et de la masse pesante) et *de structure électronique*.

Déjà, en 1881, le physicien anglais, J.-J. Thomson montra, le premier, que la présence de l'Energie dans la matière augmente son inertie, c'est-à-dire sa masse, en prouvant alors qu'un corps électrisé, *une sphère*, du fait de l'Energie électrostatique de sa charge, possède une inertie supplémentaire d'origine électro-magnétique, car il s'y est développé *un champ magnétique*, qui intervient dans le champ gravifique des corps voisins. Cela conduit à notre conception simple et logique de la *gravitation universelle*.

Synthèse de la gravitation. — Les astres, gigantesques sphères, en translation dans l'Ether cosmique, prennent du fait de ce déplacement accéléré une charge électrostatique qui se transforme en un intense courant de convection ou de bombardement dans l'Ether inerte, courant qui s'entoure d'un champ magnétique en quadrature (perpendiculaire — comme le choc de la pierre s'entoure de rides (effet) à la surface de l'eau qu'elle perturbe (trouble). La gravitation universelle, attraction ou répulsion des astres se dirigeant vers des centres différents de l'espace, est donc bien un phénomène électro-magnétique, comme tous les autres phénomènes énergétiques du Cosmos. Quant au principe de la relativité d'Einstein, il conduit à doter l'Energie d'*Inertie*, c'est-à-dire d'une masse inerte centrifuge (variant avec la vitesse), d'essence électro-magnétique. Ce fut le premier pas : *le principe de la conservation de la masse s'absorbe dans celui de la conservation l'Energie*, c'est-à-dire dans *la matérialisation de l'Energie*. (Involution (1).

Il restait encore l'opposition entre : 1° *la matière*, caractérisée par sa structure électronique, c'est-à-dire par le nombre et la nature des électrons liés que renferme l'atome matériel et qui sont identiques dans tous les corps (solides, liquides, gazeux, radiants) et en outre, par des noyaux, des ions ou *protons*, des restes positifs qui composent les dits noyaux — ce qui diffère, c'est le nombre des électrons par atome des corps simples et aussi la masse du noyau positif et la possibilité pour les électrons de se mouvoir sur des orbites elliptiques dans l'atome quasi-sphérique, selon des vitesses variables de zéro à la vitesse de la lumière (3×10^{10} centimètres par seconde) et entre 2° *le rayonnement* qui se meut uniformément avec la vitesse limite et constante de la lumière.

Mais avec *la théorie des quanta* de l'Allemand Planck, basée sur la *descontinuité* de la Matière et de l'Energie, cette opposition s'atténue en partie, principalement pour l'émission du rayonnement. En effet, cette nouvelle et dernière théorie (elle date de 20 ans), admet que *l'Energie rayonnante* n'est pas propagée uniformément par le milieu hypothétique Ether, mais *expulsée* dans l'espace sous forme d'unités discrètes (l'Unité d'Energie rayonnante étant *le quatum* indivisible). C'est la fameuse « *théorie des Quanta* ».

D'après cette théorie, l'Energie rayonnante possède donc de l'Inertie, tout comme la matière, c'est ce qui explique aisément la pression exercée par une radiation quasi-impondérable sur la matière pondérable qui l'absorbe ; puisque douée de quantité de mouvement, la lumière se comporte rigoureusement comme un projectile matériel venant frapper un obstacle. De même les rayons X sont produits par le bombardement des électrons cathodiques contre le métal de l'anti-cathode (ampoule de Crookes).

Enfin, si un rayon lumineux possède une inertie, une masse électro-magnétique, variable avec la vitesse et le milieu de propagation, ce rayon doit obéir à l'attraction newtonienne et s'incurver dans le voisinage immédiat d'un astre radiant, comme notre soleil. C'est ce qui a été constaté lors des dernières éclipses du soleil, et milite en faveur de la théorie relativiste d'Einstein et en restera ; car fait physique.

Cette incurvation ou gravitation du rayon lumineux, provenant d'une étoile éloignée, au voisinage du soleil, va nous conduire à une entente possible et scientifique, entre la *théorie des ondulations* de la lumière de Fresnel (théorie qui seule explique parfaitement la polarisation du rayon lumineux) et la fameuse *théorie de l'émission* du génial Newton, — les astres en activité, (étoiles) émettant des particules matérielles.

Pour nous, *l'émission est la cause ; l'ondulation, l'effet produit dans l'Ether sidéral.*

En effet, le rayon lumineux, véritable courant de convection ou de bombardement

(1) Voir « *La Matérialisation de l'Energie* », par Louis Rougier.

électronique (émission), s'entoure d'un champ magnétique en quadrature qui n'est autre que l'ondulation, la ride produite dans l'Ether ambiant par ce rayonnement. Voilà la *connexion* possible entre ces deux grandes théories.

Pour conclure, on peut affirmer hardiment qu'il n'y a pas dualisme entre la matière pondérable et l'Energie impondérable, *mais interaction* entre elles par l'Ether.

Or, l'Energie, qui est douée d'Inertie, n'est qu'un mouvement vibratoire de l'Ether qui doit donc être, lui-même, *inerte*, bien qu'en ondulations.

Maxwell avait raison : l'Ether est évidemment diélectrique (isolant), tout s'y transmettant par induction, par courants de déplacement, de proche en proche, avec la vitesse de la lumière.

Tous les *gaz secs* sont isolants (air, oxygène, azote, acide carbonique, oxyde de carbone, hélium, etc...), sauf l'hydrogène, dont les propriétés physiques et chimiques le rapprochent des métaux qui conduisent bien la chaleur et l'électricité : il doit donc en être de même de l'Ether cosmique dont ils dérivent par condensations progressives.

Enfin l'Ether étant essentiellement *un milieu discontinu* de propagation et possédant une masse électromagnétique infinitésimale ne peut être douée de force vive ($1/2\ mv^2$), mais seulement de quantité de mouvement (d'impulsion) (mv) — ce qui est bien différent surtout qu'ici $v =$ constante (3×10^{10}) est la vitesse limite de la lumière. Voilà comme nous admettons l'Ether. Ici le lecteur peut se poser la question primordiale : « D'abord l'Ether existe-t-il ? Est-ce une réalité ou hypothèse ? N'a-t-il pas été inventé par les physiciens pour donner un sujet au verbe *onduler* — de la théorie des ondulations ? »

D'aucuns croient en son existence, comme d'autres croient à l'existence de l'Etre suprême ; pour eux, c'est un article de foi. Cela ne peut suffire à la raison éclairée des chercheurs du XXe siècle.

Voyons d'abord la définition des physiciens (électro-opticiens). Pour eux, l'Ether est un élément invisible, impalpable et impondérable répandu partout, aussi bien dans le vide que dans l'intérieur des corps, transparents ou opaques. Le vide, disent-ils, laisse passer les rayons du soleil, mais ce vide n'est pas lumineux ; c'est seulement lorsque les rayons arrivent au contact de la matière pesante que leur action atteint son effet sur notre rétine qui est nécessaire.

Et cependant, comme ce ne sont pas les corpuscules matériels eux-mêmes qui peuvent être lumineux, il faut donc admettre à l'état de division et de diffusion extrêmes autour d'eux l'existence d'un élément invisible auquel le soleil (réduit au rôle de simple moteur) imprime *une impulsion* qui, modifiée par corpuscules denses, pesants, devient le théâtre des phénomènes lumineux.

La Matière semble jouer le rôle de condenseur de l'énergie qui la baigne. L'Ether étant le fluide qui entoure tous ses atomes et qui la maintient au volume scalaire (d'espace) qu'elle occupe.

Cette explication nécessaire et suffisante pour la lumière a été étendue, par la plupart des savants à toutes les autres forces : chaleur, électricité, magnétisme, rayons X, etc.

Dès lors, ces autres forces de l'énergie ne seraient autre chose que l'Ether qui, selon le mode et l'intensité de mouvement auquel se trouvent soumises ses particules, peut donner lieu successivement à des phénomènes que l'on a appelé : calorifiques, électriques, magnétiques, lumineux, etc.

Certains d'entre eux, tels Lodge et Reynolds, conçoivent même, dans cet élément unique, le principe de la Matière elle-même ; sa constitution, dès lors, ne différant de celle de la force (énergie) que par le nombre des vibrations et la rapidité de l'Ether, et conséquemment par l'impression différente que les corps dits matériels produisent sur nos organes d'humains (perceptions sensorielles).

Examinons comment les physiciens expliquent *le rayonnement* ou *la radiation* — grace à l'Ether. Si l'Ether, disent-ils, est formée d'un assemblage de particules qui en temps normal (Etat potentiel), se tiennent toutes *en équilibre* sous l'action de forces mutuelles s'exerçant les unes sur les autres ; et si l'une des particules, qu'ils appellent la *particule initiale*, est écartée de sa position d'équilibre par l'action d'une force exté-

rieure (*Mens agitat molem*), l'équilibre est rompu. Ses particules voisines de la particule initiale se mettent en mouvement pour chercher une nouvelle position d'équilibre, à leur tour les particules voisines de celles qui se déplacent vont se mettre aussi en mouvement, puis il en sera de même des suivantes, et ainsi de suite. En supposant que le mouvement de chaque particule d'Ether est de même nature (1) que le mouvement de la particule immédiate qui lui a donné naissance, cette transmission de proche en proche, ou propagation du mouvement imprimé à la particule initiale constitue ce qu'ils ont appelé le *Rayonnement* ou la *Radiation*. Et cette propagation a lieu, évidemment, dans toutes les directions autour de la particule initiale d'Ether : toutes les particules qui entourent celle-ci prenant part au mouvement.

Le mouvement vibratoire perturbateur se propage dans une direction dite sous forme *d'une onde*, d'une ride ou vague qui progresse peu à peu, en s'atténuant.

Le chemin parcouru par la tête de l'onde pendant une période du mouvement vibratoire étant, ce qu'ils ont appelé la *longueur d'onde*, ou progression de ce mouvement pendant la période — la fréquence étant le nombre de périodes par seconde — la longueur d'onde dépend donc de la vitesse de propagation vibratoire dans le milieu physique et cette vitesse est, comme on sait, de 300.000 kilomètres par seconde dans l'Ether libre (vitesse de la lumière). Il est à remarquer que la vitesse de propagation est indépendante de la cause extérieure qui a provoqué le mouvement vibratoire à l'Ether, la seule qui soit bien connue et admise (d'où la théorie de la Relativité).

Enfin la longueur d'onde multipliée par la fréquence du mouvement vibratoire est égale à la vitesse de propagation de ce mouvement dans l'Ether. Et comme tout est vibrations dans le Cosmos, le secret du rayonnement ou de la radiation réside dans cette transmission éthérique. Entendu, mais cela ne prouve pas que l'Ether existe réellement ? N'est-ce pas plutôt une hypothèse nécessaire, sinon superflue ? Un simple instrument de travail ? Qu'est-ce qui nous prouve que les derniers éléments de la matière, les ions positifs et les électrons négatifs, que ces ultimes particules animées de continuelles vibrations ne sont bien elles-mêmes qu'un mode giratoire spécial du milieu impondérable, appelé Ether ?

D'un autre côté, peut-on affirmer l'existence du vide *absolu* de matière pondérable dans les espaces interplanétaires : Tout d'abord, nous avons dit que les corpuscules météoriques qui y flottent sont incapables de transmettre des vibrations avec la vitesse de la lumière : leur force élastique est infiniment trop petite pour cela, c'est-à-dire que leur résistance à la déformation étant extrêmement faible ne permet pas cette transmission ultra rapide ($V = 3 \times 10^{10}$ cm). Il faut autre chose et mieux que cela. Il faut *un milieu vibrant parfaitement élastique* pour que les ondes éthériques puissent accomplir, sans déperdition appréciable, leur colossal voyage à travers les espaces interplanétaires. Mais comme la vitesse de propagation de ces ondes est énorme (3×10^{10} cm par seconde), il s'ensuit que la force élastique de ce milieu (*sa résistance à la déformation*) est extrêmement grande, d'autant plus qu'il semble bien que sa densité est elle-même considérable. *La rigidité* de l'Ether serait donc théoriquement alors supérieure à celle de l'acier ; mais alors comment les corps matériels, les astres peuvent-ils voyager dans cet Ether sans y éprouver de résistance ?

Cet argument est-il décisif ? Peut-il tuer l'Ether ? Non, car il n'y a aucune raison de penser que l'Ether doive être, en quelque sorte, le prolongement des corps plus ou moins matériels, que nous sommes habitués à considérer, à manier (L. Poincaré).

Ses propriétés évidemment singulières peuvent étonner, choquer nos habitudes, mais cet étonnement, peu scientifique d'ailleurs, n'est pas une raison de douter de son existence.

Comment l'Ether peut-il être à la fois dense et impondérable ? Tout d'abord, comme Gustave Lebon (2), il faut admettre que le mot *immatériel* doit être compris dans le

(1) Mais l'Ether n'est pas *homogène*, car discontinu.

(2) Voir *L'Evolution de la Matière* et *L'Evolution de l'Energie*, par le Dr Gustave Lebon, ouvrages simplement remarquables, car précurseurs des théories actuelles.

sens de *impondérable.* De plus, comme la densité est *la masse* de l'unité de volume et non son poids, un corps peut fort bien être à la fois *impondérable* (c'est-à-dire tel que la pesanteur n'ait sur lui aucune action) et *dense* (inerte), c'est-à-dire tel qu'une force soit indispensable pour changer son état de repos ou de mouvement.

L'impondérabilité de l'Ether n'exclut donc nullement en lui la possibilité d'une énergie cinétique (en mouvement). Est-il possible d'accorder la pénétrabilité de l'Ether avec sa rigidité ?

Cette question nous conduit à celle des *tourbillons d'Ether* et à la suivante :

Comment l'Ether, si subtil, que nous le traversons sans nous en douter, peut-il par ses tourbillonnements, présenter à nos sens d'humains la consistance de la nature pondérable ?

La densité de l'Ether n'est pas nulle, comme on l'avait crue tout d'abord, mais paraît énorme. Sir Oliver Lodge, le grand physicien anglais, en partant de cette idée que *les électrons ne sont qu'une modalité spéciale de l'Ether* a été conduit à donner à cet éther une densité de dix milliards de fois supérieure à celle du platine. Est-ce possible ?

Une trombe d'Ether en spirale, tel serait l'électron dans l'atome matériel. Dans cette hypothèse, par le fait de son mouvement tourbillonnaire accéléré, l'électron acquiert dans l'Ether dont il fait partie *une individualité* bien localisée (1), telle une trombe d'eau ou d'air qui s'individualise dans son milieu propre. Ce mouvement tourbillonnaire est susceptible de s'évanouir. Dans ce cas, la matière retournerait à l'Ether en y produisant une série d'ondes, de vagues conservant l'énergie primitive. *Ce n'est donc plus la matière, mais l'Energie qui reste indestructible.*

Il est évident que ces déperditions de matière pondérable sont, comme celles du Radium, bien au-dessous de la sensibilité de nos appareils actuels de contrôle, mais elles n'en existent pas moins.

A cause de la densité énorme de l'Ether, il semble bien, ajoute Lodge que ce fluide ne peut être mis en mouvement par des moyens mécaniques, (ce qui prouve encore, en passant, que la gravitation qui se produit à distance, sans contact, dans l'Ether ne peut être qu'un phénomène électromagnétique).

L'Ether peut donc être mis en mouvement par des électrons, au voisinage immédiat desquels la vitesse de l'Ether peut devenir comparable à la vitesse de la lumière. L'Ether est donc ce milieu impondérable, à peu près incompressible, parfaitement élastique qui remplit tout l'espace libre entre les électrons jusqu'aux dernières limites de l'Univers. Il est vrai que nos sens ne nous révèlent pas directement l'existence de l'Ether qui nous baigne, invisiblement et insensiblement, intérieurement et extérieurement. Comment pourrions-nous alors être averti de son existence ? Bien que l'existence de l'Ether s'impose à notre entendement, dit encore Sir O. Lodge, d'une manière aussi forte et aussi directe que celle de l'air ; l'œil qui nous permet d'avoir connaissance de l'Ether est aussi parfait que l'oreille, qui nous prouve l'existence de l'air, bien que leurs sensations soient bien moins frappantes que celles de la main, notre organe de la matière. L'Ether, quasi incompressible ne pourra jamais être isolé en un volume pour être pesé, il ne peut donc se manifester à nous que par les *ruptures de son équilibre,* et nous impressionner que par ses tourbillons ou perturbations qui ne sont autres que les phénomènes magnétiques, les radiations lumineuses, calorifiques, électriques, etc... En réalité, nos sens nous renseignent donc bien sur l'Ether comme ils nous instruisent sur la Matière : muets sur son *essence,* ils nous révèlent seulement son *activité* (abbé J. Tillieux).

La physique moderne (celle du pondérable et de l'impondérable) nous démontre, dans ses sujets les plus captivants :

1° — Comment la présence des électrons provoque dans l'Ether une *tension* d'un genre tout spécial (champ électrique)

2° — Comment la translation à vitesse uniforme des électrons met l'Ether en giration, avec développement d'une *énergie cinétique* de ce milieu subtil (champ magnétique).

(1) (Une conscience embryonnaire).



3° — Comment les accélérations positives ou négatives des électrons manifestent *l'inertie de l'Ether* (contenue implicitement dans son énergie cinétique, girations électroniques) (Induction électromagnétique).

4° — Comment les révolutions ou vibrations des électrons produisent dans l'Ether des *oscillations* périodiques (Ondes électromagnétiques. T. S. F.).

5°. — Comment les *tourbillons* de l'Ether s'individualisent dans ce milieu physique et donnent lieu *aux électrons* eux-mêmes.

Ces différents sujets composent le domaine si intéressant de la physique appelé *« l'atomistique »*, basé sur la théorie électronique de la Matière et de l'Energie discontinues. Nous renvoyons le lecteur intéressé aux ouvrages spéciaux (1).

6°. — En outre, comment (d'après nous) les astres assimilables à de gigantesques Electrons, en giration dans l'Ether cosmique, provoquent par leur déplacement accéléré dans l'Ether diélectrique, réactant, la gravitation universelle.

7°. — L'Ether doit intervenir dans les phénomènes métapsychiques, dans le transfert des ondes psychiques.

On ne peut pas dire que depuis un quart de siècle, la Science, principalement la physique, n'ait pas fait des pas de géant. Nous sommes loin de la faillite de la Science qui ne cesse d'évoluer, de progresser, en tendant de plus en plus vers l'unité, tout en restant asymptotique à la Vérité !

Toutes les objections contre les singulières propriétés de l'Ether proviennent d'une confusion entre ses propriétés à *l'Etat statique* (repos) et à *l'Etat dynamique* (mouvement). A l'état de repos, il nous échappe forcément et totalement. L'Ether ne peut se manifester à nos sens que par les *ruptures de son équilibre*, comme l'air qui, indépendamment de son poids (pression), nous impressionne encore par ses courants, ses vibrations ou ses tourbillons (tornades renversant des trains).

Ainsi dès que le repos de l'Ether est troublé (tensions, oscillations, tourbillons), il se manifeste à nous de différentes manières : une d'entre elles est la *résistance à la pénétration*, (d'où la *Gravitation universelle*).

Un rayon de lumière traverse sans obstacle une roue immobile de bicyclette dont les rayons sont suffisamment espacés ; mais dès que cette roue est animée d'un mouvement de rotation extrêmement rapide, une balle qui passait à travers les rayons, rebondit sur elle alors extérieurement, tandis que *la transparence* de la roue pour la lumière n'a pas variée. Les marins ne brisent-ils pas les trombes d'eau de mer à coups de canon ? Enfin, le *gyroscope* oppose aux forces qu'on lui applique une résistance *élastique* qui lui fait complètement défaut au repos.

Il n'y a donc pas finalement de contradiction à admettre que l'Ether en tourbillons (*état dynamique*) puisse donner l'impression d'un corps résistant, comme un jet d'eau puissant qu'on ne peut couper à coups de sabre.

La conclusion que la Science nous impose est donc que : « *Tout vient de l'Ether, tout retourne à l'Ether.* »

Mais il est difficile de passer du simple au composé, de ce qui nous échappe à ce que nous voyons. En tous cas, l'Ether donne lieu par les diverses modifications de son équilibre à tous les phénomènes de l'Univers — depuis l'impalpable lumière jusqu'aux masses formidables des mondes. Il serait (d'après Gabriel Delanne), en quelque sorte, le corps fluidique, étherique de l'Intelligence Suprême avec et par lequel il objective ses désirs, pensées et volontés (Idéoplastie divine). Mais cela, c'est de la métaphysique.

Bien que les corps pesants (pondérables) voyagent dans l'Ether sans frottement pro-

(1) *Théories modernes de la physique*, par J. Tillieux.
L'Atomistique, de Bavink.
Les conceptions nouvelles de la Matière et de l'Energie, par A. Berthoud.
L'Energie Rayonnante, par Forestier (Blanchard).

prement dit (ou tout au moins appréciable par nos sens et instruments de mesure), le pondérable (la matière) et l'impondérable (l'Ether) ne sont pas tant s'en faut, dans un état d'indifférence mutuelle, au contraire.

L'activité des électrons n'est pas limitée uniquement à leur volume, il y a *l'intervention du milieu*, c'est-à-dire de l'Ether qui est prépondérante. Les deux caractères essentiels de la matière sont *l'étendue* et *la masse* résultant de son inertie. Mais la masse, celle de la matière pondérable, tout au moins, n'est pas une propriété intangible de cette matière, en effet, la masse d'un électron est essentiellement variable avec sa vitesse (Kaufmann, 1902). Cela n'a rien de suprenant si l'on admet que l'électron est un tourbillon éthérique qui, par sa seule présence, détermine dans l'Ether *une tension spéciale* qui met ce milieu en équilibre avec lui ; cette tension constituant *le champ électrostatique* de l'électron. Si de plus, cet électron entre en mouvement, il doit donc, au fur et à mesure de son avancement mettre l'Ether ambiant en équilibre avec lui : aussi son champ électrostatique l'accompagne-t-il dans sa course (courant de convection).

En outre, ce tourbillon d'Ether provoque dans les couches avoisinantes, toujours nouvelles pendant le déplacement, un entraînement giratoire qui forme le *champ magnétique* de l'électron en mouvement. Il doit en être de même du Macrocosme, dans le mouvement des Astres, électrons gigantesques dans l'Ether cosmique. La gravitation est bien elle-même un phénomène électro-magnétique par la seule existence de l'Ether (qui explique tout, puisque tout en provient). Et tout cela revient à dire que l'on ne pourra ébranler un électron, ou un astre qu'à condition de mettre en œuvre, une force capable d'imprimer à l'Ether un mouvement giratoire sur tout le parcours. Cela constitue une énergie qui doit être payée ; en effet, l'électron ou l'astre oppose son inertie à toute variation de son mouvement plus ou moins accéléré. L'énergie fournit par l'électron pour établir son champ magnétique (entraînement de l'Ether) est toujours un peu plus grande que celle qui lui est rendue par la disparition du champ derrière lui (son sillage) ; mais étant donné l'extrême vitesse des ondes de l'Ether, cette perte est insignifiante aux vitesses ordinairement réalisables.

A partir seulement de 200.000 km. par seconde, la perte grandit très vite : la restitution d'Energie ne peut *« rattrapper »* que très incomplètement l'électron, puisque la vitesse de ce dernier est proche alors de la vitesse de propagation des ébranlements de l'Ether.

L'énergie radiée par un électron animé d'une vitesse quelconque résulte non de cette vitesse, mais de ses changements ou variations, c'est-à-dire des accélérations positives ou négatives de la vitesse. On sait, de plus, qu'un mouvement circulaire, *même en vitesse uniforme*, (ce qui n'est pas le cas de l'orbite elleptique des astres en vitesse accélérée) inclut forcément une accélération centripète ininterrompue, c'est-à-dire une radiation incessante (émission d'énergie).

Cette radiation entraîne un *freinage* énergique se manifestant par le refroidissement du corps rayonnant jusqu'à ce que l'Energie captée équilibre celle qu'il lance (émet) au dehors.

Mais si l'électron atteignait la vitesse limite de 300.000 km. par seconde, la restitution serait alors nulle ; l'électron cesserait d'être absolument inerte et s'opposerait à chaque instant de sa course à un tel déplacement (si accélé), il tendrait au repos de toute l'Energie du champ magnétique qu'il doit établir pour se mouvoir.

On comprend pourquoi le freinage de la course modérée des astres est juste suffisant pour leur procurer leur champ magnétique (attractif ou répulsif).

La conclusion évidente de tout ceci, c'est que, rigoureusement, la *Matière, formée d'électrons*, n'est pas absolument inerte ; elle a une tendance au repos. Cette tendance est d'ailleurs infiniment petite aux vitesses ordinaires (même à celles des astres) ; elle s'évalue par la différence entre l'Energie que le corps mobile (bolide) doit imprimer à l'Ether en s'y déplaçant et la restitution d'Energie que lui fait le dit Ether, après son passage (sillage) (d'où l'idée de la contraction de Lorentz).

Ce *freinage* imperceptible (cause de la gravitation universelle) est si faible qu'on n'a pu constater jusqu'ici aucun ralentissement dans la course des astres, et cela depuis les

temps historiques les plus reculés. Il n'en reste pas moins vrai que cette conséquence est, au point de vue philosophique, d'une importance capitale ; *l'éther seul serait rigoureusement inerte* (c'est là le secret de la gravitation).

Finalement, on peut en déduire que la masse d'un électron pondérable ne peut seule le caractériser si on ignore sa vitesse et le milieu dans lequel il se déplace.

Masse, vitesse, milieu, voilà les trois entités qui caractérisent tout phénomène matériel ou énergétique. Elles rentrent dans *l'Espace, le Mouvement* et *le Temps,* facteurs éternels de l'évolution de l'Univers.

Oui, mais peut-on caractériser l'étendue d'un électron ? Si l'électron n'est qu'un tourbillon éthérique pouvant épuiser son énergie en vibrations du milieu impondérable (éther), il deviendra très difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer son étendue ; on pourrait alors en déduire que le pondérable n'existe en propre que comme une simple modalité de l'impondérable.

Tout vient bien de l'Ether, tout retourne à l'Ether

L'entraînement de ce fluide inerte par la rugosité de notre planète nous prouve implicitement son existence (Voir notre premier article).

L'existence de l'Ether, l'accélération indéfinie des vitesses sont contraires à la théorie de la relativité qui n'admet comme vitesse limite maxima que celle de la lumière dans le vide. Cependant, jusqu'ici, rien n'a encore remplacé l'Ether nécessaire à certaines expériences physiques (polarisation et interférences de la lumière), et rien ne serait encore changé dans l'Univers, *pas même les formules d'Einstein,* si la vitesse des phénomènes suivait la variation (possible) de la lumière (1).

Il est un monde que les mathématiques n'atteignent pas et le cerveau humain n'a pas encore livré son mystère, malgré les expériences intéressantes du professeur italien Cazzamali (les ondes cérébrales). Et si, comme le pense le Dr J. Liautand, la *psychologie est tributaire de la physiologie cérébrale,* l'organe de la pensée, le cerveau, pourrait bien mettre en jeu *une mécanique inconnue* pour absorber la masse d'une radiation et lui enlever son inertie (son énergie) en lui donnant un mouvement *expansif* de vitesse bien supérieure à celle de la lumière (phénomènes métapsychiques subjectifs).

*
* *

Pour terminer cette digression concernant les trois entités objectives du Cosmos : *Ether, Energie* et *Matière,* voyons les dernières idées du grand physicien et métapsychiste anglais, *Sir Oliver Lodge,* dans l'intéressante lecture qu'il en à faite, le 14 mars 1927, à l'Université de Londres « *University Collège* », concernant et résumant à grands traits, à vol d'oiseau, « *Un siècle de progrès en physique* ». Voici quelles sont les *Anticipations* de Lodge en physique :

« Durant ce présent siècle, du moins déjà pendant son premier quart, la théorie corpusculaire de la lumière (théorie de l'émission de Newton) a relevé la tête sous le nom de *théorie des Quanta* (de Planck). Elle a été développée intensivement par Sir J.-J. Thomson et autres, et malgré des difficultés restant encore à résoudre, elle ne doit plus rester ignorée. Ce qui prouve, en passant, dit Lodge, combien il est important de ne pas abandonner des *hypothèses de travail* trop prématurément — même quand une théorie nous semble de peu d'importance.

« *Vous ne pouvez pas réellement expliquer l'Ether en termes de matière,* dit-il. Ce serait renverser le procédé — l'Ether est une chose bien trop fondamentale pour cela. — *Vous devez expliquer la Matière en termes d'Ether,* en Unités d'Energie — *en quantum.* »

L'atome de Matière a donné voie à l'atome ou grain d'électricité négative, à l'électron de charge constante ($e = 4{,}774 \times 10^{-10}$ unités électrostatiques, d'après R.-A. Millikan), ou peut-être pourrions-nous dire « la Matière a été trouvée identique à l'électricité

(1) (Par rapport à notre amosphère).

possitive (avec le noyau ou *proton* qui seul a une masse mesurable), tandis que l'électricité négative (l'électron), qui est une variété encore plus mobile, en diffère par d'importants aspects. » « *L'électron peut-être appelé l'unité de l'électricité ; le proton peut-être nommé la dernière unité de matière*, tout en ignorant leur structure respective. »

Lodge s'élève et s'inscrit en faux contre cette opinion philosophique que les lois physiques, les lois de la nature ne sont pas tant vraies qu'utiles (Henry Poincaré et doctrine de Karl Pearsons) — Lodge n'aime pas l'idée d'hérésie en science et il pense que cela en est une. — Nous sommes à la recherche de la vérité, de *l'unité dans la science*. Nous pouvons ne pas réussir, mais c'est notre but. Enfin, dans ses anticipations en physique, dans sa métaphysique pourrions-nous dire, Sir O. Lodge pense que nous trouverons ce qu'il appelle *l'hydrodynamique de l'Ether*, la *théorie des vortex* (tourbillons) appliquée à ce fluide parfait.

L'hydrodynamique est très intéressante quand elle s'applique à un réel *fluide parfait*, parce que les fluides ordinaires ne se comportent pas bien avec elle ; ils contiennent tous quelque viscosité rédhibitoire. Nous devons donc aller de l'avant dans la théorie *des Vortex* et dans la théorie *des gyrostats* (gyroscopes), des *toupies tournantes*.

L'Univers doit être expliqué en termes de tourbillons dans un fluide parfait (prophétie hardie, mais logique), moulés ici et là dans des toupies tournantes (astres) ou gytostats. Ainsi le grand physicien anglais Lodge revient à la *théorie des tourbillons* de notre génial Descartes, hypothèse qui a été reprise en 1920, par l'ingénieur français Emile Belot, alors vice-président de la Société Astronomique de France, pour expliquer logiquement l'origine des mondes et la structure de notre Univers (1).

En outre, d'après les suggestions du professeur Basil King de Montréal (Canada), *l'électron* lui-même serait une toupie tournante, un *vulgaire gyrostat* plus ou moins incliné sur son axe de rotation, ce ne serait donc, en fait, qu'un tourbillon d'Ether, pour ne pas dire de poussière cosmique.

Il en résulterait que l'électron a non seulement des propriétés électriques, mais encore des propriétés magnétiques inhérentes à sa rotation dans le champ magnétique interne de l'atome matériel.

Lodge appelle cet électron pivotant, un *aimant électrifié* et nous conseille d'étudier et d'établir une théorie de ces aimants électrifiés dans l'espace libre. Nous avons des répulsions électriques (entre les électrons) et des attractions magnétiques (par leurs champs en quadrature) et nous pouvons construire ainsi de beaux systèmes électromagnétiques. Dans sa trop grande modestie, Lodge s'estime trop âgé pour s'atteler à ce délicat problème et nous laisse le soin de poursuivre ces grandioses conceptions qui triompheront, très probablement, des difficultés qui restent encore dans la théorie de l'atome de Bohr-Sommerfeld et dans celle des « Quanta ». Nous n'avons jamais encore parfaitement compris pourquoi la radiation de l'atome était proportionnelle à une fréquence, ou même en vérité comment un atome émet un rayonnement quelconque.

La théorie du professeur King — que nous développerons lors de notre synthèse électromagnétique de la gravitation — nous montre qu'un électron en giration dans l'atome spheroïdal n'est, lui-même, qu'un spheroïde incliné et pivotant comme la terre ; et par suite se trouve conditionnné à la précession des équinoxes (c'est-à-dire à l'inclinaison et à la rotation conique de son axe) comme notre planète.

D'après cette théorie (King), l'électron cherche toujours à placer son nez, son axe dans la ligne de son avance, dans sa trajectoire elliptique, de se coucher sur elle. Cependant quand il y a une pareille force de déflexion agissant sur une toupie tournante (ou un aimant électrisé), celle-ci n'obéit pas à cette force ; elle tourne en rond, en se balançant coniquement sur son axe, malgré l'effort de son poids qui la tire à terre, tant que sa vitesse de rotation se maintient suffisante. C'est cela que l'on nomme la précession.

L'axe de la terre fait un pareil tour conique (révolution) en 26.000 ans environ, sous l'attraction solaire produisant le fameux bourrelet équatorial. Les électrons subissent

(1) Voir le n° 52, août-sept. 1920 de *La Science et la Vie*.



la même action. Mais est-ce une sorte d'électron pivotant fait en métal ? Ou est-ce sur modèle métallique ? Non, vous ne pouvez expliquer ces choses, ces tourbillons en terme de matière, mais simplement les illustrer par des lois qui valent la peine d'être étudiées. Ce phénomène de précession qui se développerait dans l'électron (sans que King nous en fournissent la raison), dû à sa rotation et à sa translation, serait, d'après cet auteur, la cause de la radiation — et que celle-ci est proportionnelle à la fréquence — à sa rotation, dirons-nous.

Enfin, l'ultime continuité qui remplit la discontinuité de l'Univers est l'Ether qui est l'instrument, le véhicule de la vie ; c'est là où nous habitons réellement. Lodge pense que l'Ether a probablement non seulement une interaction matérielle, mais une interaction mentale et spirituelle. Mais ici, nous quittons le domaine de la physique pour pénétrer dans celui de la métaphysique et de la métapsychique. Mais n'y a-t-il pas aussi un *Univers spirituel ?*

Si en prenant deux disques d'acier, d'environ un mètre de diamètre et tournant avec une rapidité de 4.000 révolutions par minute, en envoyant entre eux, en tourbillons, des rayons de lumière, Lodge n'a pu constaté aucun effet d'interférence pour déceler l'entraînement de l'Ether, cela prouve, dit-il, que l'Ether est bien un fluide parfait, non visqueux, donc non entrainable par la matière.

Si l'Ether possédait quelque viscosité, les ondes d'Ether (la lumière) seraient dissipées en ondes calorifiques (dégradation de l'énergie) et les étoiles resteraient invisibles dans la Voie Lactée. Nous n'aurions jamais aperçu les nébuleuses lointaines. Elles seraient restées des « ténèbres extérieures ». Les électrons et toutes les autres choses, et nos cerveaux, et la connection entre cerveau et muscle, et la voie qui maintient ensemble les cellules du corps, tout cela dépend, pour Lodge, de l'Ether qui est l'universel milieu de connection, de relation. On peut mouvoir la matière, la déplacer, mais pas l'Ether qui peut seulement se trouver en déséquilibre, s'étirer sous l'action d'une énergie intelligente.

« Toute l'énergie potentielle est dans l'Ether. Toute l'énergie cinétique est dans la matière. Mais c'est toujours le « *Mens agital Molem* » de Virgile qui régit le cosmos, l'univers ». Voilà les dernières idées du grand physicien Sir O. Lodge, nous les transmettons, avec honneur et plaisir, car ce sont les nôtres, aux lecteurs avisés de cette revue métapsychique.

ANDRY-BOURGEOIS,
Ingénieur des Mines (E.S.E.).

A NOS LECTEURS

En raison de la charge lourde que sont maintenant nos frais de correspondance, nous prions les personnes qui nous écrivent pour renseignements de joindre à leur lettre un timbre, ou son équivalent, pour réponse.



“ Die Grundprobleme der Astrologie ”

Par Karl. Th. BAYER (1 vol. in-8, F. Meiner, 1928. Leipzig).

Voici un livre d'astrologie ! Contrairement aux fadaises auxquelles nous ont habitués les astrologues, c'est un ouvrage sérieux, sans que cependant — disons-le tout de suite — l'auteur ait fourni l'ombre d'une preuve nouvelle. Il n'apporte aucune observation, à plus forte raison aucune expérience, qui puisse permettre d'introduire l'astrologie parmi les sciences.

Tout de même, certaines choses sont à retenir de ce livre riche d'érudition. C'est d'abord que de tout temps, depuis les anciens mages, il a été admis que les astres exerçaient quelque influence sur notre personnalité, notre caractère, notre existence même. Pourtant on ne peut guère faire valoir cette très vieille croyance comme un document scientifique. La science d'autrefois est bien peu au prix de la science d'aujourd'hui. Si encore les anciens auteurs avaient précisé le problème. Mais non, ils se sont contentés d'affirmations et d'hypothèses gratuites.

Sur un point seulement nous serons complètement d'accord avec M. Bayer. C'est que nos sciences, toutes nos sciences, sont encore très imparfaites, et que par conséquent tout est possible, même l'invraisemblable.

L'astrologie est-elle aussi invraisemblable qu'elle paraît au premier abord ? La lune, par exemple, a une action puissante sur les marées. Quant au soleil, on ne peut nier que nous ne soyons les enfants du soleil et que par conséquent les prodigieuses éruptions qui se passent dans cette ardente et lointaine fournaise doivent retentir sur nos organismes. Il est absurde de supposer que les phénomènes célestes, spécialement du soleil et de la lune soient sans aucune action sur les êtres vivants. Si je ne me trompe, César Lombroso a essayé de prouver que les révolutions politiques et sociales avaient quelque rapport avec les phénomènes solaires c'est peut-être parce que les phénomènes solaires sont thermiques. Mais nous voilà bien loin de l'astrologie.

Quant à savoir s'il est une relation entre les constellations et nous, c'est autre chose ! Et nous sommes à cet égard, malgré les prédictions des astrologues dans une complète ignorance, qui n'est pas près, ce semble, d'être éclairée.

Bien entendu, il ne s'agit ici que du soleil et de la lune, car pour ce qui est des planètes et à plus forte raison des étoiles et des nébuleuses, il est peu raisonnable de croire à leur influence sur nous.

Les astrologues prétendent que notre caractère est déterminé par la position des astres au moment de notre naissance, mais le moment de la

naissance, ce n'est guère qu'un incident et l'incident peut survenir à deux, ou trois, ou vingt-quatre heures près, suivant des circonstances fortuites. Et puis aussi le même jour, il naît à la même heure cinq enfants, rien que dans la Ville de Paris.

Les objections se pressent ; ce que M. Bayer appelle la tipologie n'existe absolument pas. Comment classer les caractères ? chacun peut forger une classification particulière. Prétendre qu'on sera doux ou violent, chaste ou débauché, religieux ou incrédule, paresseux ou laborieux, bête ou spirituel, suivant la constellation sous laquelle on est né, cela me paraît d'une fantaisie démesurée.

Non ! l'astrologie n'est pas une science. Mais il faut savoir gré à M. Bayer d'avoir établi qu'elle est possible, puisqu'aussi bien nous sommes dans l'incertitude complète sur les forces occultes (c'est-à-dire inconnues) qui dirigent les destinées des hommes.

CHARLES RICHET.

Compte rendu officiel du IIIe Congrès International de Recherches Psychiques

Le compte rendu officiel du IIIe Congrès International de Recherches Psychiques, actuellement sous presse, paraîtra probablement fin Avril 1928. Son prix a été fixé à 40 francs. Le délai de souscription au prix de 30 francs a été prolongé jusqu'au 31 Mars 1928.

Les comptes rendus des Congrès de Copenhague (1921) et de Varsovie (1923) sont toujours en vente au prix de 22 francs chacun.

Pour souscrire, ou acheter les comptes rendus, s'adresser à l'Institut Métapsychique International, 89, Avenue Niel, PARIS-XVIIe. Compte Chèques Postaux : PARIS-Ier 747-86.



LA MÉTAPSYCHIQUE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

Les Radiations Humaines, *par Raoul MONTANDON (chez Alcan, 1927).*

La question des Radiations Humaines a déjà fait couler beaucoup d'encre, en d'ardentes polémiques. Les partisans de leur existence ont multiplié les appareils destinés à déceler ces mystérieuses vibrations. M. Raoul Montandon, le premier, a eu le courage et le mérite de rassembler sous une même couverture tout, ou à peu près, ce qui a été fait et dit sur ce sujet si controversé. En cela il a rendu à ceux qui s'intéressent à ces problèmes un fort grand service en publiant son livre, car il leur évite ainsi les recherches interminables et fastidieuses de documents épars dans des ouvrages et revues multiples. Grâce à ce travail, quiconque veut se mettre au courant de la question pourra désormais le faire facilement et de façon complète.

Cet ouvrage comprend six chapitres.

Le premier, sous le titre « *Les Effluves odiques* », rappelle les recherches faites, vers le milieu du siècle dernier par le baron de Reichenbach, à l'aide de personnes hypersensitives, sur les radiations émises par les animaux, végétaux, cristaux et aimants, radiations qu'il nomma « Od » et sur les effluves lumineux s'échappant du bout des doigts (Lohée). Puis il mentionne les expériences de contrôle d'Hector Durville, et les curieux phénomènes d'extériorisation de la sensibilité provoqués et observés par le Colonel de Rochas.

Le chapitre II est consacré à *l'atmosphère humaine et l'aura.* On y trouve les expériences de visions de ladite aura à travers des écrans de dicyanine, instituées par W. J. Kilner et reprises par une série d'expérimentateurs.

Le chapitre III traite de la *lumière vivante.* Il rappelle d'abord les travaux faits sur la bioluminescence physiologique par plusieurs savants, entre autre par M. Raphael Dubois : lumière d'organismes vivants dans les profondeurs abyssales de l'océan, lumière de différents insectes et champignons. Puis, viennent les observations sur la bioluminescence pathologique : Sueurs lumineuses, plaies cancéreuses lumineuses, etc... Enfin sont mentionnées longuement les *lueurs métapsychiques* observées dans les séances de matérialisation, singulièrement les lueurs manifestées dans les séances données par Kluski et Guzik.

Le chapitre IV consacre ses 105 pages au *Fluide ou agent magnétique.* L'existence dudit Fluide doit être démontrée par l'action qu'il exerce sur les micro-organismes. (Expériences de M. Favre) sur l'homme et les animaux, (Expériences de MM. Durville, Liébault, Lafontaine, Magnin, Bertholet, etc.) sur la plaque photographique. (Expériences du Commandant Darget, du Dr Luys, de MM. Delanne, Lancelin, Baraduc, Ménager, du Dr Bertholet, etc.) enfin, par l'action momificatrice et stérilisante qu'il exerce sur des matières organiques dont il arrête la décomposition, sur des animaux morts (poissons, oiseaux, mollusques) qu'il permet de conserver indéfiniment comme momifiés.

Le chapitre V intitulé « *Radiations diverses, Phénomènes électriques et autres* », commence par mentionner les Rayons N de Blondlot et X x du Dr Ochorowicz. Puis après une brève mention des travaux de M. Lazarev de Léningrad, un

grand nombre de pages sont consacrées aux recherches du Prof. Cazzamalli sur les radiations cérébrales et aux critiques de ces recherches. Suit un bref paragraphe consacré aux hommes-torpilles (par analogie avec les poissons-torpilles) et au phénomène de luminosité des ampoules électriques sous l'influence de la main. Puis une page est consacrée « au champ vibratoire qui accompagne le corps humain » de M. H. Mager, et une page aux « Emanations parfumées » produites par quelques médiums.

Le chapitre VI et dernier traite des « *Mouvements sans contact* ». Sa première partie nous donne la longue histoire des multiples petits appareils construits par une foule d'auteurs pour prouver l'existence du « Fluide », pendules légers aiguilles au bout d'un fil, tambours de papier, etc., qui se meuvent sous le poids du regard ou l'action des émanations des mains. Dans sa seconde partie, le chapitre VI est consacré aux télékinésies. Y sont rappelées les expériences et observations du Dr Ochorowicz, de Crawford, du Dr von Schrench-Notzing, et de du Bourg de Bozas, etc., On y retrouve les rayons X x, les leviers psychiques, les ectoplasmes.

Dans sa conclusion, M. Raoul Montandon dit ceci : « mettre en doute l'existence de la radiation humaine — et notamment du rayonnement magnétique — c'est nier l'évidence. — Ce volume n'a d'autre prétention que de le démontrer ».

*
* *

Considéré comme exposé d'ensemble de la question « y a-t-il un fluide humain spécifique ? » comme l'historique des bégaiements scientifiques de l'étude du rayonnement humain, le livre de M. Raoul Montandon est réellement intéressant. C'est un ouvrage consciencieux, facile à lire, dont le texte est éclairé par 46 figures et 26 planches photographiques, et que les métapsychistes soucieux de documentation exacte auront à cœur de posséder dans leur bibliothèque.

Malheureusement — ceci n'est que mon point de vue *personnel* — M. Montandon ne s'en tient pas au rôle d'historien. Comme le montre la phrase qui clôt son livre, il prend parti dans la vieille querelle des hypnotiseurs et des magnétiseurs. Si notre auteur parle bien de toutes les expériences faites, il bénit abondamment celles qui tendent à prouver qu'il émane de l'être humain des énergies inconnues, et critique vivement tout ce qui semble s'opposer à l'hypothèse qui lui est chère.

L'on est, par exemple, assez stupéfait de rencontrer ce paragraphe-ci de la page 182 :

« Nous avons peine à comprendre *la répugnance qu'ont la plupart des* « *hommes de science à admettre* (1) chez les êtres animés d'autres modes vibratoires « que les ondes caloriques et électriques. A une époque où la recherche scien- « tifique nous montre, par acquisitions successives, que tous les corps se com- « portent comme des générateurs de forces radiantes, pourquoi vouloir dénier « à l'homme et à ses frères inférieurs de semblables possibilités ? On sait « depuis longtemps que l'organisme humain doit être assimilé à un véritable « laboratoire, fournissant incessamment par secrétion, élimination et émana- « tion les produits chimiques les plus divers. Dans ces conditions, comment « ne pas admettre qu'à côté de l'activité physiologique ou chimique fonc- « tionne dans l'homme une activité radiologique ! »

M. Raoul Montandon calomnie quelque peu les savants. Nul d'entre eux n'irait jusqu'à prétendre qu'il n'y a chez les êtres animés d'autres modes vibratoires que les ondes caloriques et électriques, ni que toutes les ondes possibles sont déjà connues. Mais ce que nul ne saurait accepter c'est d'admettre comme

(1) C'est moi qui souligne. — Ch. Q.

effets de forces inconnues des effets de forces connues. Il y a une différence certaine entre n'avoir pas su identifier les causes de certains effets et déclarer que ces causes sont inconnues. L'identification faite, peut-être nous trouverions-nous tout simplement en face d'une force déjà connue, dont on ignorait *peut-être* encore l'effet en question. D'ailleurs on ne voit nulle part, dans les travaux mentionnés par M. Montandon dans son livre, un effort sérieux fait pour *dégager* cette force inconnue, l'enregistrer, en donner le taux vibratoire, l'amplitude, bref ce qui permettrait d'assigner à cette force sa place dans l'échelle des vibrations. Et l'attitude des hommes de science est légitime de chercher à ramener l'inconnu au connu ; plus légitime sans doute que celle qui consiste à créer des entités nouvelles pour chaque ordre de phénomène encore inexpliqué. Or, dans toutes les expériences rappelées par M. Montandon, il serait... difficile d'en trouver une qui *prouvât* catégoriquement *per exclusionem*, « l'existence d'un fluide magnétique » en tant que force *spécifique* et *irréductible* aux forces déjà connues.

Il reste d'ailleurs permis d'espérer que M. Montandon, armé de toutes les expériences de ses prédécesseurs, va se mettre lui-même à l'expérimentation et découvrira la méthode permettant d'isoler et identifier le « fluide » dont l'existence est fort possible, et même probable. Mais en attendant que cette découverte décisive soit faite, il est permis de rester dans un scepticisme prudent à l'égard des « preuves » avancées jusqu'ici.

L'Univers et le bon sens, *par E. PERRON, Ingénieur E.C.P., à Lyon (Imprimerie Audouin).*

Cette brochure d'une centaine de pages est la profession de foi d'un homme au cœur généreux, avide de perfectibilité et de justice. La voici résumée brièvement :

La vie a-t-elle un sens ? vaut-elle la peine d'être vécue ? Pour répondre à ces questions il faut comprendre ce qu'est l'Univers dans lequel nous vivons et évoluons. Comment connaître cet Univers ? Il ne faut pas se baser uniquement sur l'expérimentation, qui ne donnera que des vérités empiriques, fragmentaires, et qui a permis à tant d'esprits de sombrer dans le matérialisme. Il faut unir la métaphysique à la physique, « appliquer, à la connaissance approchée de l'Univers, le seul instrument qui nous soit donné pour cela, le raisonnement » (page 1). Ce raisonnement nous montre immédiatement deux conceptions bien tranchées, la matière et l'esprit, et que nous ne pouvons avoir une notion ou idée dont l'objet n'existe pas (beau, bon, juste, mérite, etc...). La géométrie étant la science la plus parfaite, parce qu'apothéose du raisonnement, il faut, tant que possible, ne pas s'écarter de sa méthode.

« Pour s'approcher le plus possible de la connaissance des choses, il est donc nécessaire de ne faire jouer que le raisonnement, dans les hypothèses comme dans les définitions ; autrement dit, partir d'axiomes dans le genre de celui de la ligne droite, plus courte que toute autre entre deux points et ne pas faire d'hypothèses d'un autre genre que celles que l'on fait en géométrie » (page 8 .

Grâce à cette méthode de raisonnement, il est naturel qu'à la page 10 soient déjà démontrées l'existence de l'âme et celle de l'éther (ou des éthers) l'inutilité de la théorie d'Einstein, etc... Il est également démontré que l'esprit est indéfiniment divisible (ô Descartes !), ce qui crée toute une hiérarchie d'âmes allant des zoophites à l'homme, et à l'esprit infini : Dieu. Enfin la pluralité des mondes habités ne saurait plus faire de doute, de même le fait que la force émane de l'esprit, et de l'esprit seul comme origine première, et que l'esprit individuel est perfectible à l'infini. Mais comme cela exige un temps infini,

l'âme se rapproche indéfiniment de la perfection comme une branche de l'hyperbole de son asymptote.

Dans le cours de cet ouvrage, M. Perron développe ces idées, s'appuyant même fortement sur les phénomènes psychiques. Entre temps il montre tous les points d'interrogation qui se posent toujours à la science et l'incapacité d'icelle à y répondre, tandis que la solution en est si simple par le généreux système idéologique développé dans ce petit livre. Tout devient lumineux, de la gravitation à la morphogénèse et la mort n'est plus considérée que comme un accident périodique sans importance dans une vie infinie, l'âme se perfectionnant sans cesse grâce à des incarnations successives. Bref, à la page 95, M. Perron se flatte d'avoir démontré, d'après des axiomes et des faits dûment établis par les dernières découvertes de la science actuelle « que Dieu existe, que l'âme existe et est immortelle, que la matière n'est, ainsi que la force, qu'une création de l'esprit infini, que l'âme a un but, l'obtention du bonheur infini, et cela au moyen des mérites qu'elle aura acquis par sa volonté et son libre arbitre, dans des existences successives ; que la loi morale la plus haute et le guide le plus sûr de l'âme c'est l'Evangile du Christ, parce que ce livre repose tout entier sur la notion du beau, du juste et de l'amour infinis. »

Nul ne saurait douter que cet opuscule ne soit certainement bienfaisant et réconfortant pour des âmes en détresse et ayant soif d'être tonifiées par des raisonnements d'apparence scientifique. *Mais* je n'oserais affirmer que *l'Univers et le bon sens* ait une valeur autre que celle d'une dialectique ethico-philosophique, et qu'il ait prouvé quoique ce soit.

Les preuves de l'Influence astrale sur l'Homme, *par Paul CHOISNARD (Librairie Alcan).*

Il y a quelque temps, lorsque parut le dernier ouvrage de M. Paul Choisnard « Les preuves de l'Influence astrale sur l'homme » je pensais qu'il ne serait pas mauvais d'entretenir nos lecteurs des travaux, si nombreux déjà, de ce chercheur infatigable et méthodique.

D'aucuns penseront que l'Astrologie a peu de choses à voir avec la métapsychique. Mais qui pourrait dire où commence et où finit le domaine des études métapsychiques ? Notre Science n'est-elle pas l'étude expérimentale du rôle et du comportement de l'homme au sein de l'Univers, l'étude de ses réactions à l'ambiance, si l'on entend par ce mot aussi bien toute la part de mystère ou d'inconnu que comporte notre cosmos, que la part minime que nous croyons en connaître ?

La métapsychique est donc l'étude du plan latent du psychisme humain — latent du moins à notre conscience claire — plan dont nous ignorons encore s'il est constitué par une conscience universelle ou par une multiplicité de consciences.

Or, l'astrologie est un essai pour établir une certaine catégorie de correspondances entre nous et l'X que constitue l'Univers. Notre mentalité moderne étant toute pénétrée du principe que l'expérience seule peut nous enseigner ce qui existe en fait ou ce qui n'existe pas, l'expérience est donc en théorie, ou elle devrait l'être, l'unique pierre de touche du réel. Aussi est-il curieux de trouver dans la Grande Encyclopédie (Tome IV, page 374) cette affirmation un peu massive :

« L'astrologie ne compte plus aujourd'hui d'adeptes sérieux et il est facile « d'en traiter les principes et les doctrines comme autant d'absurdités qui ne « valent pas la peine d'être étudiées depuis que le temps est passé de les combattre ».

D'adeptes sérieux il en existe, quand ce ne serait que M. Paul Choisnard

(il y en a encore quelques autres), dont la culture et la méthode sont parfaitement scientifiques.

Or, nos lecteurs n'ayant pas encore eu le plaisir de voir mentionner ses recherches dans notre Revue et comme les travaux de M. Choisnard sont excessivement nombreux, je lui écrivis, il y a quelques semaines pour lui demander de bien vouloir m'accorder une manière d'interview par correspondance, dans laquelle il expliquerait quelles étaient ses idées de départ et quels sont ses buts, comment il a mené son enquête et les résultats obtenus; quelles sont ses idées actuelles sur l'astrologie et quels sont ses projets ?

Voici la réponse très aimable et très intéressante que cet auteur m'a fait parvenir à l'intention de nos lecteurs :

A propos d'astrologie scientifique

Monsieur,

Vous m'avez demandé pour la *Revue Métapsychique*, un exposé sommaire de mes travaux sur l'astrologie scientifique. Je vous en remercie et tâcherai d'en résumer ici, d'une façon logique et objective, l'essentiel; c'est-à-dire la *méthode* suivie et les *principaux résultats* obtenus dans cette voie de recherches.

Avant d'entrer dans le vif de la question, je répondrai à une remarque qu'on m'a souvent faite sur le *motif qui m'a conduit à entreprendre cette œuvre*. En dehors de considérations personnelles qui n'intéressent pas la science, je ne puis que répéter ceci : ce qui m'a engagé dans cette étude est une pure question de *logique* et de *bon sens expérimental* en face de l'histoire des idées :

L'astrologie, en effet, a été défendue, depuis la plus lointaine antiquité et presque à toutes les époques, par des savants d'élite (tels que Ptolémée, saint Thomas d'Aquin, Tycho-Brahé, Képler, etc.). C'est là un fait que nul ne peut contester et qui, à lui seul, légitime une enquête sur la question.

D'autre part, l'astrologie n'a jamais été réfutée par personne — c'est un fait incontestable encore, — car, en bonne logique, on ne peut appeler « réfutation » ces propos anecdotiques et malicieux qu'on trouve, au cours des siècles, aussi bien chez Voltaire que chez Cicéron.

Ayant toujours été attiré vers les sciences naturelles et la psychologie, j'ai été intrigué par ce double fait historique; et il m'est venu naturellement à l'esprit de me demander quel rôle les méthodes scientifiques modernes pouvaient avoir ici; autrement dit quelle démonstration positive on pourrait trouver de la vanité ou du bien-fondé de la prétendue « influence astrale »; et cela, en raison de sa *portée psychologique* évidente au cas où on la démontrerait vraie.

Un peu déçu tout d'abord par la lecture des traités anciens, j'ai pensé que *l'observation de la nature* était seule capable de conduire à des précisions et à des preuves, dans un sens ou dans l'autre. J'ai donc multiplié les essais de vérification. Mais, peu à peu, ce qui m'a semblé essentiel était moins encore de multiplier les observations que de savoir *définir au préalable le critérium d'une bonne observation* ainsi que l'objet même qu'elle devait viser : je veux dire la *correspondance astrale*.

Pour cela, il fallait repartir de définitions nettes, à sens contrôlable, et d'une valeur impersonnelle dissipant toute équivoque possible; or, voici comment j'y suis arrivé. Il n'y a — on va le voir — aucun mystère occulte là dedans, ni aucun faux-fuyant. Et la simplicité des définitions et des preuves étonnera peut-être plus encore que la vérité en jeu.

De tout temps, *l'astrologie* a eu pour objet l'étude des *correspondances* entre les astres et nous — ou ce qui nous entoure. — Plus spécialement, *l'astrologie scientifique* dont je m'occupe ici (celle que les anciens appelèrent « généthliaque » et « judiciaire ») vise des *correspondances entre l'homme et le ciel sous lequel il est né*.

Toutes nos *prédispositions innées* sont donc de son domaine, non seulement en tant que manifestation du *caractère* proprement dit, mais en tant qu'*événement humain* quelconque plus ou moins relié à cette innéité régulatrice.

Bref, elle vise l'*inégalité originelle* des hommes entre eux d'après leurs *ciels de naissance*, au point de vue de la destinée comme à celui du caractère.

Mais comment décider s'il y a « correspondance » ou non entre tel aspect astral à la naissance et telle faculté humaine — ou événement humain ? — Là est le nœud de la question, et il suffit de définir le terme de « correspondance » pour que toute la *méthode* de recherche en découle d'elle-même. Or, cette définition se fonde sur le principe de toute connexion naturelle :

Tel aspect astral est dit avoir une « correspondance » avec telle faculté humaine — ou événement humain, — quand les individus qui présentent cette faculté — ou cet événement — ont, dans leur ciel de naissance, cet aspect astral *plus fréquemment* que les autres hommes. — Toute « relation » naturelle entre *signe* et chose *signifiée* peut se définir semblablement.

A bien considérer la chose, nous ne pouvons envisager de définition étrangère à celle-là pour une « correspondance » ou « connexion » quelconque sur le terrain de l'observation des faits. Et il est bien évident que s'il n'y avait pas « correspondance astrale », aucune *différence de fréquences* (issues de statistiques valables) ne serait à noter.

Cette différence de pourcentages ou de fréquences est la condition nécessaire et suffisante pour qu'il y ait *loi de correspondance*. — C'est donc le *critérium de la loi* (1).

Tout revient alors à savoir *mesurer des répétitions* ou pourcentages, d'après des statistique valables, puis à comparer ces pourcentages ou fréquences dans le cas général et dans le cas particulier d'une catégorie d'individus envisagée. Exemple : quand je dis que la conjonction de Jupiter avec le milieu du ciel (passage de Jupiter au méridien supérieur), à la naissance, est une des notes de la prédisposition à devenir célèbre (ainsi que l'ont dit les anciens), cela ne peut signifier qu'une chose contrôlable : à savoir que les gens célèbres ont cette note, à la naissance, *plus fréquemment* que les autres hommes.

Et en fait, on peut constater aisément que, si le cas général donne environ 5 °/o d'individus qui naissent ainsi, on en trouve 10 à 15 °/o chez les gens parvenus à la célébrité (d'après statistiques progressives allant déjà à près de mille cas). Une heure au plus de travail, avec un recueil de dates de naissances célèbres, suffit pour vérifier cette loi. — Beaucoup d'autres notes d'ailleurs sont également significatives de célébrité possible dans un sens général.

— Cette définition de la « correspondance astrale » étant parfaitement nette et comportant un sens contrôlable, il importait de s'entendre également sur les deux termes de la relation visée ; et en particulier sur le choix des *éléments célestes* susceptibles d'être pris comme *facteurs astrologiques* ; autrement dit il fallait convenir d'un mode schématique de *représentation du ciel pour un lieu et un moment donnés*.

D'une façon ou d'une autre, on a toujours envisagé le Zodiaque avec les planètes projetées sur lui pour exprimer ce ciel. Mais au lieu d'adopter le graphique ancien assez amphigourique, l'étude expérimentale m'a conduit à envisager, comme unique base, le Zodiaque avec ses douze signes figurant la section, suivant l'écliptique, de la sphère céleste assimilée à une orange à douze tranches.

D'après les longitudes géocentriques, je place autour de ce cadran zodiacal le Soleil, la Lune, les sept planètes et les traces du méridien et de l'horizon.

(1) Ce *principe des fréquences comparées*, que nous appliquons tous à notre insu, a été exposé et mis au point successivement dans les livres ci-après : *Le Calcul des probabilités appliqué à l'astrologie ; La Loi de relation ; Les probabilités en science d'observation ; Introduction à la psychologie comparée*.



Nous avons ainsi onze aiguilles variables autour d'un cadran fixe. Les diverses positions de ces aiguilles distinguent alors les ciels entre eux. Toute l'étude repose sur cette base graphique pour lui chercher des correspondances (d'après le principe de toute connexion) avec les événements humains. Le jeu perpétuellement variable de ces onze aiguilles comporte trois catégories de facteurs astrologiques :

1° Les *positions zodiacales* des onze éléments sur le cadran ;

2° Les *positions en maisons astrologiques* des neufs astres représentés, — c'est-à-dire leurs positions par rapport au méridien et à l'horizon ;

3° Les *distances angulaires* des onze éléments entre eux deux à deux, ce qui donne (en retranchant celle du méridien avec l'horizon, d'ordinaire négligée) le nombre de cinquante-quatre combinaisons ou distances angulaires. Parmi celles-là, les *aspects* sont certains angles particuliers comme la conjonction (0°), le sextil (60°), la quadrature (90°), le trigone (120°) et l'opposition (180°), qui, d'après Képler lui-même, sont les angles planétaires les plus capables de révéler l'influence astrale sur ce qui est de notre domaine (Epitomes astronomiæ, livre 6).

Nous avons donc en totalité 74 facteurs-types, en astrologie, qui peuvent distinguer les ciels entre eux. Chacun d'eux a sa *fréquence normale astronomique.* Et il est clair que *c'est cette fréquence-là qu'on devrait toujours trouver (avec des statistiques valables, cela s'entend) si l'astrologie était illusoire.* C'est le fait justement de trouver, pour des catégories d'individus particuliers, des fréquences manifestement *distinctes du cas normal* qui démontre le bien-fondé de l'influence astrale (nous entendons par là une *influence exprimée par les astres*, sans nous attacher à aucune hypothèse sur elle).

On comprend ainsi tout de suite la définition à sens contrôlable et impersonnel du *fait astrologique* reproductible base de toute la science qui nous occupe :

Ce fait réside dans *un « écart probant » de fréquences d'un même facteur astrologique entre deux catégories d'individus.*

Le cas des gens célèbres qui donnent, pour la *conjonction de Jupiter avec le milieu du ciel*, une fréquence au moins le double de celle des gens quelconques, en est un exemple assez net.

Ce mode de vérification comporte des variantes à l'infini : c'est ainsi encore qu'on peut vérifier que le *passage de Mars* sur la position solaire de nativité est deux ou trois fois plus fréquent à la *mort* de l'individu qu'aux autres moments. On comprend ainsi que la convergence de notes à signification analogue puisse engendrer un jeu de probabilités qui nous renseigne plus ou moins sur nos facultés et notre devenir. — Mais, comme on le voit, il n'y a aucune divination occulte là-dedans.

De la même façon, nous pouvons démontrer, en comparant deux à deux les ciels de naissance, que beaucoup de facteurs astrologiques — sinon tous — offrent des *similitudes* manifestement *plus fréquentes* entre parents proches qu'entre gens sans parenté (loi d'hérédité astrale). Ainsi l'*heure de naissance* (ce qui revient à dire la distance angulaire entre le soleil et le méridien, est environ deux fois plus souvent semblable entre *frères et sœurs* qu'entre individus sans parenté.

La similitude de position zodiacale de la *Lune* et de *l'horizon* offrent les mêmes particularités.

Ces fréquences de détails arrivent couramment à engendrer des similitudes d'ensemble ou ressemblances très caractéristiques entre les membres d'une même famille ; et ces ressemblances sont plus frappantes peut-être que les ressemblances héréditaires de physionomie. J'en ai donné de nombreux

exemples, tels que celui du roi Alphonse XIII avec son fils aîné le prince des Asturies (1).

Cette *loi d'hérédité astrale*, que j'avais mise au point successivement dans plusieurs publications depuis trente ans (2), me semble d'autant plus importante qu'une découverte bibliographique toute récente vient de m'apprendre que Képler, dans sa correspondance, avait consacré, il y a trois siècles, plusieurs pages à ce fait si troublant des ressemblances astrales de nativité, avec exemples à l'appui. J'ai reproduit ces pages dans une publication récente (*Les preuves de l'influence astrale sur l'homme*).

Il est à noter également que la *loi d'hérédité astrale* est une des meilleures preuves de l'astrologie, en raison de la *validité des statistiques* qu'elle comporte : parce que le *choix impartial et homogène* des cas retenus est aussi facile à réaliser, ici, que le *grand nombre*, pour permettre d'aboutir à des *fréquences justes*.

Les conclusions principales à tirer de ces recherches sont les suivantes, d'après l'avis de tous ceux qui ont expérimenté eux-mêmes ; et je crois qu'aucun observateur attentif et de bonne foi ne peut les contester :

1° L'homme ne naît pas normalement sous n'importe quel ciel, mais sous un ciel d'une certaine conformité avec celui de ses parents ; ce ciel a donc, en partie du moins, un caractère distinctif pour son innéité ; il indique, par là, certaines aptitudes fondamentales de l'individu ;

2° Nos penchants sont en quelque sorte tonalisés et orientés d'après une influence exprimée par les astres à la naissance ; ce qui permet de juger un homme, en partie du moins, d'après son ciel de naissance.

3° — L'impression manifestée par les astres s'exerce sur nous au cours de la vie, en raison de notre réceptivité innée ou acquise. Certains passages d'astres indiquent des périodes d'harmonie ou de dissonance au point de vue biologique.

Le ciel de naissance caractérise ainsi d'une façon distincte les hommes entre eux, en destinée comme en caractère, dans une mesure que l'observation bien conduite permettrait seule de préciser.

Il résulte de tout cela un certain mode d'étude de l'*inégalité originelle* des hommes entre eux — ce qui faisait justement l'objet de « l'astrologie généthliaque et judiciaire » des anciens — science souvent faussée mais à fondement démontrable aujourd'hui d'après le *jeu des fréquences expérimentales issués de statistiques valables*. Un champ infini de découvertes semble désormais ouvert dans cette voie que défrichent déjà, depuis quelques années, un assez grand nombre de chercheurs dans la plupart des pays civilisés.

L'astrologie scientifique est une science de *relations* positives et démontrables — en dépit de toutes les attaques ironiques dont elle a été et sera encore l'objet. Elle est donc une *science progressive d'observation* ; et elle est une « science » au même titre que toutes les autres qui sont faites de « relations ».

Malgré son aspect un peu rébarbatif, sa technique est fort simple et peut s'enseigner en quelques jours. S'il faut beaucoup d'expérience et de réflexion, avec un certain sens psychologique aussi, pour l'appliquer avec succès, il n'y a pas de science peut-être qui puisse s'apprendre plus vite, et qui nécessite moins de connaissances spéciales, du moins s'il s'agit simplement de s'y intéresser et de pouvoir en poursuivre l'étude fructueusement en comprenant les livres écrits sur elle.

Avec un recueil de dates de naissances qu'on peut multiplier aisément, deux

(1) *Les preuves de l'influence astrale sur l'homme* (Confér. faite à la Sorbonne en 1927). Alcan, édit.

(2) Voir principalement : *Etude nouvelle sur l'hérédité ; La loi d'hérédité astrale ; L'influence astrale et les probabilités.*

livres suffisent à la rigueur pour cela : une *table astronomique* quelconque des positions planétaires, et un *traité* sommaire d'astrologie scientifique (1).

Ceux qui désireraient approfondir la question au point de vue philosophique, scientifique ou historique, d'après son bilan actuel, peuvent se reporter à mon index bibliographique de 1925 (2) et aux quelques publications parues depuis (3).

Mais retenons bien que l'astrologie véritable — c'est-à-dire la seule d'accord avec le bon sens et l'expérience — n'est nullement une question de « doctrine ». Elle se base sur des *faits* reproductibles (écarts de fréquences) conformes à une *définition* qui s'impose à tous au sujet du terme de « correspondance » ; définition qui implique un procédé aussi indispensable pour réfuter une correspondance que pour l'établir.

L'imagination occultiste et le défaut de sens critique ont souvent faussé la science astrologique : Ptolémée s'en plaignait déjà au IIe siècle dans la préface de sa *Tétrabible*. Mais aujourd'hui le véritable esprit scientifiqne ne saurait s'obstiner à juger une chose uniquement d'après l'abus qu'on peut en faire (et qu'on en a trop souvent fait, il faut bien l'avouer).

En attendant qu'un institut d'astrologie scientifique international soit réalisé par quelque généreux fondateur et puisse réunir des chercheurs doués de sens critique et rompus aux méthodes positives de la science et de la philosophie, le plus pressé m'a paru *bien définir* les termes employés et de parfaire successivement la mise au point des *preuves variées* qu'on peut atteindre dans cette voie. J'ai tenu en même temps à exposer un procédé simple et accessible à tous qui, dès à présent, permette de constater d'après les astres, la distinction originelle des hommes entre eux, ce qui constitue, en psychologie, une source d'informations qui ne saurait le céder en importance à aucune autre — aussi bien en pratique qu'en théorie. — Car, en définitive, rien ne peut être plus digne d'intérêt pour nous que la connaissance de nos *capacités individuelles* et de notre *devenir*. Aucun homme de bon sens, en effet, à supposer qu'il ait reconnu le bien-fondé de l'astrologie, ne saurait juger indifférent, ou même secondaire, le fait de pouvoir, *dès la naissauce* d'un enfant, posséder des indications sur ses capacités et sur son avenir, et de savoir en quoi il peut différer essentiellement des autres individus. Au point de vue de la *connaissance de nous-mêmes*, *l'astrologie* est peut-être avec la science *métapsychique* une des plus précieuses sources d'informations positives qui soient à notre portée. Ces deux sciences pourraient d'ailleurs s'entr'aider à certains égards, — nul ne peut prévoir encore de quelle manière. — Car il est à peu près certain que « toutes les manifestations des propriétés dynamo-psychiques de la vie sont solidaires ».

La psychologie a, en tout cas, en *astrologie* et en *métapsychique* des bases d'études que l'avenir ne pourra qu'affermir et développer bien au delà des bornes que la science positive avait pu entrevoir jusqu'à présent.

Octobre 1927. PAUL CHOISNARD,

Ancien Elève de l'Ecole Polytechnique.

Nos lecteurs sauront gré à M. Choisnard de ce remarquable et limpide exposé. Nous nous permettrons toutefois quelques remarques.

L'Astrologie, telle que la comprend scientifiquement M. Choisnard,

(1) On pourra consulter les *Tables de positions planétaires de 1801 à 1929* et le traité sommaire de *Langage astral*, ou son résumé : *Notions élémentaires d'astrologie scientifique* (Chacornac édit., 11, quai Saint-Michel, Paris).

(2) Porté à la fin de *Essai de psychologie astrale* (Alcan édit.).

(3) *Saint-Thomas d'Aquin et l'influence des astres* (Alcan édit.) ; *Les objections contre l'Astrologie* (Leroux édit., 28, rue Bonaparte, Paris). Ce dernier ouvrage, avec l'enquête qu'il renferme, discute, au nom du bon sens, à peu près toutes les objections qu'on a avancées contre l'astrologie depuis l'antiquité.



demeure une science d'exceptions. Si 5 °/o des individus naissent normalement sous le signe de Jupiter, tandis que 10 à 15 °/o des gens célèbres ont fait dans ce monde leur apparition sous ce signe, il est légitime, évidemment, d'en conclure que Jupiter, passant au méridien supérieur à la naissance, prédispose à la célébrité. Mais prédispose encore dans une bien faible proportion, de façon tout exceptionnelle, pour ainsi dire. Donc un si faible pourcentage ne permettrait pas d'établir des lois suffisamment précises pour autoriser une prédiction.

D'autre part M. Choisnard a étudié plus de 1.000 cas, mais mille ou plus sont-ils suffisants pour établir une loi statistique ? Si dans la théorie cinétique des gaz on arrive à des lois statistiques d'une rigoureuse précision, c'est que l'observation porte sur des ensembles de milliards de facteurs. Si une statistique sociale montre que les naissances, les mariages, les crimes, les suicides, etc... dans un pays tel que la France, donnent d'année en année *un nombre à peu près constant*, c'est que l'observation porte sur 40 millions d'individus. Mais à mesure que l'observation porte sur un nombre plus réduit d'éléments, la loi perd en précision et en rigueur, elle se trouve entourée d'une marge d'exceptions qui va grandissant...

Il serait intéressant d'autre part de faire une étude sur la valeur de l'astrologie classique, étude que l'on pourrait concevoir ainsi : tirer les horoscopes de personnes vivantes ou mortes, célèbres ou non, quand il est possible de connaître de façon détaillée leur curriculum vitæ, et vérifier ensuite dans quelle mesure l'existence qu'on aurait pu leur prédire par l'astrologie, à leur naissance, correspond à l'existence qu'ils ont réellement vécue.

Quoiqu'il en soit de ce point de vue, le travail de M. Choisnard démontre de façon probante, que dans l'astrologie il y a quelque chose que l'on peut étudier scientifiquement.....

Il y eut des astrologues célèbres, sans nul doute et qui ont fait des prédictions tout à fait remarquables ; mais peut-être ne faudrait-il pas être étonné outre mesure, si l'on s'apercevait à propos de ces astrologues, comme à propos des chiromanciens dont je parlais dans le n° 5, 1927 de cette revue, que, pour pouvoir bien prophétiser par les astres, il faut être en quelque mesure doué de facultés supranormales, et que, peut être encore, ce que l'on cherche dans le ciel sont des points d'interrogation auxquels répond cette étrange faculté transcendante de connaissance, comme elle répond également aux points d'interrogation posés par les lignes de la main, le marc de café, les cartes et tout autre point d'appui ou stimulus.

Ce ne sont que des « peut-être » mais ne vaudrait-il pas la peine de les examiner ?

Charles QUARTIER.

Petites Nouvelles

+ Le Comité d'études de photographie transcendantale, présidé par M. le Dr Foveau de Courmelles et dont le siège est 9, rue Tronchet, Paris-8e, vient d'accorder un prix de 2.000 francs à l'éminent professeur de Neurologie et de Psychiatrie à l'Université de Milan, pour ses remarquables travaux dans l'étude des phénomènes télépsychiques et des radiations cérébrales. L'existence d'ondes cérébrales, étudiées dans une chambre isolante par le célèbre professeur, pose des problèmes multiples sur la nature et les caractères de ces phénomènes électro-magnétiques.

Les recherches scientifiques faites par M. le Profr Cazzamali et les résultats

obtenus jusqu'ici, gros de conséquences, ouvrent un vaste champ d'action à l'activité des chercheurs.

Pour le Président du Comité,
Le Secrétaire :
Capitaine Côte.

✻ A Graz (Styrie-Autriche) s'est constitué une Société pour les études Métapsychologiques. (Grazer Parapsychologische Gesellschaft). Président : Profr Dr Walter. Graz, Schiess-stattgasse, 58.

✻ *The Occult Press* Jamaica, N.-Y. U.S.A. vient de faire paraître *Who's who in Occultism New Thought, Psychism and Spiritualism,* pour 1928. Le prix de cet annuaire est de cinq dollars.

Il contient pratiquement tous les renseignements sur le mouvement métapsychique et ceux qui lui sont parents à différents degrés, ainsi que sur les principaux centres d'études et les principales publications.

✻ On nous prie d'annoncer de Vienne la formation d'une « Société Autrichienne de Recherches Psychiques » (« Oest. Gesellschaft für Psychische Forchung ») qui se propose d'explorer, par l'expérimentation dégagée de toute théorie préconçue, le domaine des manifestations psychiques.

Cette Société a pour président le Dr Hans Thirring, professeur à l'Université et son comité comprend uniquement des personnalités scientifiquement qualifiées, professeurs d'Université et médecins.

Nous sommes heureux de saluer la naissance de cette Société et c'est de tout cœur que nous formons pour elle les vœux les meilleurs de fructueux travail.

Pour plus amples renseignements, s'adresser au secrétariat de la Société : Joseftádterstrasse, 34, Wien VIII.

✻ *Le Centre d'Etudes Astrologiques de France* (C. E. A. F.) vient de se constituer en association déclarée sous le nom « *Société Astrologique de France* ». Ses buts sont :

1° De rechercher et vérifier scientifiquement les effets et lois de l'influence astrale.

2° De coordonner les travaux astrologiques pour en constituer une documentation précise et pratique.

3° De contribuer à la diffusion de l'Astrologie par le moyen de publications, cours, conférences, réunions, en raison de l'intérêt considérable que présentent *dans le domaine pratique*, les applications de cette science à la psychologie, à l'éducation, à l'orientation professionnelle et sociale, etc...

Le siège social de la Société est : 9, rue Saint-Didier, Paris-XVI, et son président le colonel Maillaud

---

LIVRES REÇUS

Nous rappelons à MM. les Auteurs et Editeurs qu'il ne sera rendu compte que des livres qui auront été déposés EN DOUBLE EXEMPLAIRE aux Bureaux de l'Institut.

Notre Sixième Sens, par Ch. Richet (édition Montaigne).

L'Eternelle Question, par Raoul Pernard (édition Paris, Nice).

Les Objections contre l'Astrologie, par Paul Choisnard (librairie Ernest Level).

Die Probleme des Mediumismus, par le Dr Johannes M. Verweyen (Ferdinand Enke, Stuttgart).



Die Sittliche Tat-Ein moralphilosophischer Versuch, par Hans DRIESCH (Emmanuel Reinicke, Leipzig).

L'Ame et le Dogme de la Transmigration dans les Livres sacrés de l'Inde ancienne (E. de Boccard, éditeur, 1, rue des Métiers, Paris).

Die Aetherische Welt in Wissenschaft, Kunst und Religion, par le Dr Guenther WACHSMUTH (Gœtheanum, Dornach) (Suisse).

Verschijnselen van Gedachten-Overdracht (Dr J. VALCKENIER-SURINGAR).

La Sagesse du Boudha et la Science du Bonheur, par le Dr Edmond ISNARD (les éditions de la revue *Extrême-Asie*, Saïgon).

Henri Bar sur la Lune, par Jean d'OSSAU (E. Figuière, éditeur, Paris).

Souscription permanente

pour aider à l'extension des recherches de l'I. M. I.

Onzième liste.

M. Boggio, Paris, 100 fr. — Mlle Colle, Bordeaux, 60 fr. — M. Offenstadt, Paris, 10 fr. — Mme E. Simon, Paris, 25 fr. — M. E. Cools, Paris, 10 fr. — Mme Bredmester-Mauser, Giromagny, 10 fr. — M. Drevon, Paris, 20 fr. — M. R. Hurrier, Chantonnay, 10 fr. — Dr Francillon-Lobre, Paris, 10 fr. — M. J. Rusterucci, Marseille, 25 fr. — Miss E. Maud Bubb, Ullenwood, 67 fr. 40. — M. Mirault, Nevers, 20 fr. — M. R. Sund, Oslo, 50 fr. — M. H. Monteux, La Varenne, 10 fr. — Anonyme, St-Etienne, 10 fr. — M. Thornton, Painswick, 50 fr. — Dr Grimaud, Laugé, 10 fr. — Anonyme, Puelles, 30 fr. — Anonyme, Montreuil sous-Bois, 10 fr. — M. Deutschmann, Lyon, 10 fr. — M. Ghyselinck, Paris, 100 fr. — Anonyme, Buenos-Aires, 10 fr. — M. Ramuz, Paris, 10 fr. — Mme Vieux, Lacrost, 10 fr. — M. Alberto Pedroso, Barrio-Vibora, 100 fr. — Anonyme, Douai, 10 fr. — M. Huc Daniel, Cusset, 10 fr. — Dr Belin, Tours, 1.000 fr. — Dr Borel, Cette, 10 fr. — Mme Sébert, Côtes-du-Nord, 1.000 fr.

Nous exprimons nos remerciements à nos souscripteurs pour leur utile contribution à nos recherches.

Le Gérant : Léon TERRIER-MUGNIER.

Etampes. — Imp. TERRIER Frères et Cie.

entier, des événements métapsychiques, des publications et des revues françaises et étrangères.

Il dirige des *enquêtes* partout où sont signalés des faits intéressants : maisons hantées, manifestations médiumniques ou télépathiques, etc...

Il sélectionne et éduque les *sujets médiumniques*.

LES ADHÉSIONS.

Etant donnés les préjugés qui s'attachent encore à l'étude des questions supranormales, l'I. M. I. ne peut réussir et prospérer que dans une atmosphère de confiance, de sympathie et d'entr'aide. Il a besoin du concours moral et matériel de tous les amis de la science nouvelle et il compte surtout sur ceux d'entre eux qui voient en elle la plus grandiose des sciences, appelée à transformer la vie morale et sociale de l'humanité.

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919, l'I. M. I. peut recevoir toute somme ou legs de quelque importance qu'ils soient.

Il admet :

1° Des membres *bienfaiteurs*, pour une souscription unique d'au moins 5.000 francs ;

2° Des membres *donateurs*, pour une souscription unique d'au moins 1.000 francs ;

3° Des membres *honoraires*, pour une cotisation annuelle d'au moins 100 francs ;

4° Des membres *adhérents*, pour une cotisation annuelle d'au moins 40 francs pour la France, 45 et 50 francs pour les pays étrangers.

Tout membre bienfaiteur, honoraire ou adhérent a droit aux divers services de l'I. M. I. : bibliothèque, salle de lecture, archives, conférences éventuelles, Revue.

La bibliothèque est ouverte trois fois par semaine, les lundi, jeudi et samedi, de 14 à 18 heures.

Le Directeur reçoit le lundi et le jeudi, de 14 à 16 heures.

LA REVUE MÉTAPSYCHIQUE.

Jusqu'à nouvel ordre, la *Revue Métapsychique* paraîtra tous les deux mois.

Elle comprendra au moins 64 pages de texte compact et des illustrations.

Elle rendra compte de tous les livres nouveaux qui seront adressés en double exemplaire au siège de l'I. M. I.

Sous la rubrique *Correspondance*, elle publiera les communications de ses lecteurs relatives à des faits métapsychiques dont l'authenticité pourra être établie.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

L'abonnement à la *Revue Métapsychique* pour 1926 est de :

France et Colonies .... **40 fr.**

Tarif extérieur N° 1. — Pays ayant accepté une réduction de 50 °/₀ sur l'affranchissement des périodiques : Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Bulgarie, Cuba, Ethiopie, Grèce, Hongrie, Italie et Colonies, Lettonie, Luxembourg, Paraguay, Pologne, Portugal et Colonies, Roumanie, Tchécoslovaquie, U.R.S.S. (Russie), Uruguay, Yougoslavie .... **45 fr.**

Tarif extérieur N° 2. — Autres pays.......................... **50 fr.**

Les abonnements partent du 1er janvier ou du 1er juillet. Ils ne sont acceptés que pour une année. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'envoi de la somme de 1 fr.

Compte Chèques Postaux 747-86

Le prix du numero est de 8 francs.

Le prix des numéros antérieurs à 1926 est de 10 francs.

Les membres du Comité et le Directeur ont seuls qualité pour représenter l'Institut ou pour parler en son nom.

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

BOZZANO (E.). — **Les Phénomenes de hantise.** Traduit de l'italien par C. de Vesme. Préface du Dr J. Maxwell. 1 vol. in-8. **14** »

FOUCAULT (M.), professeur à l'Université de Montpellier. — **Le Rêve,** 1 vol. in-8. . . . . **7** »

GELEY (Dr G.) — **De l'Inconscient au Conscient,** 1 vol. in-8, 5e mille **17 50**

— **L'Être subconscient,** 4e édition, 1 volume in-16 . . . . . **4 20**

— **L'Ectoplasmie et la Clairvoyance,** 1 vol. in-8, avec 50 planches hors texte et 102 fig. **35** »

GURNEY, MYERS et PODMORE. — **Les Hallucinations télépathiques.** Adaptation de l'anglais par L. Marillier. Préface du Pr Ch. Richet, 4e édition, 1 vol. in-8 **10 50**

DUGAS (L.) et MOUTIER (F.). — **La Dépersonnalisation,** 1 vol. in-16. . . . . **3 50**

JASTROW. — **La Subconscience.** Préface du Pr P. Janet. 1 volume in-8 . . . . **10 50**

LODGE (Sir Oliver). — **La Survivance Humaine.** *Etude de facultés non encore reconnues.* Traduction par le Dr Bourbon. Préface de J. Maxwell. 1 vol. in-8 . . . . **12 50**

MAXWELL (J.). — **Les Phénomènes psychiques.** Préface du Pr Ch. Richet. 5e édition revue. 1 vol. in-8 . . . . **14** »

MORTON PRINCE. — **La Dissociation d'une personnalité.** *Etude biographique de psychologie pathologique.* Traduit par R. et J. Ray. 1 vol. in-8 . . . . **14** »

MYERS. — **La Personnalité humaine.** *Sa survivance. Ses manifestations supra-normales,* 3e édit. 1 vol. in-8. . . . . **14** »

OSTY (Dr Eugène). — **La Connaissance supra-normale,** *Etude expérimentale.* 2e édition, 1 volume in-8. . . . . **20** »

— **Une Faculté de connaissance supra-normale : Pascal Forthuny** . . . . **12** »

RICHET (Ch.), Professeur à l'Université de Paris, membre de l'Institut. — **Traité de Métapsychique,** nouvelle édition, 1 vol. gr. in-8. . . . . **40** »

WARCOLLIER (R.). — **La Télépathie.** Préface du Pr Ch. Richet. 1 fort vol. in-8 . . . . **20** »

Année 1928. — N° 2. Mars-Avril.

Revue Métapsychique

PUBLICATION BIMESTRIELLE
DE L'
INSTITUT MÉTAPSYCHIQUE INTERNATIONAL
RECONNU D'UTILITÉ PUBLIQUE

SOMMAIRE : Pages



PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, Boulevard St-Germain (VIe arrt)

Institut Métapsychique International

(Fondation JEAN MEYER)

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919

89, Avenue Niel, PARIS (XVIIe)

Téléph. : WAGRAM 65-48 —— Téléph. : WAGRAM 65-48

LE COMITÉ.

Professeur CHARLES RICHET, de l'Institut de France et de l'Académie de Médecine, *Président d'Honneur.*

Professeur Rocco SANTOLIQUIDO, Conseiller d'Etat d'Italie, Représentant de la Ligue des Croix-Rouges auprès de la Société des Nations, *Président.*

Professeur LECLAINCHE, Membre de l'Institut de France, Inspecteur général, Chef des Services sanitaires au Ministère de l'Agriculture, *Vice-Président.*

ERNEST BOZZANO.

Docteur CALMETTE, Médecin Inspecteur Général.

Docteur JEAN-CHARLES ROUX, Paris.

GIOVANNI CIRAOLO, Sénateur du royaume d'Italie, Président de la Société des Croix-Rouges italiennes.

Docteur CUNEO, Professeur à la Faculté de Médecine, Chirurgien des Hôpitaux.

Sir OLIVER LODGE, de la Société royale d'Angleterre.

Docteur J. MAXWELL, Procureur général près la Cour d'Appel de Bordeaux.

ERNEST MEYER, Conseiller d'Etat, Paris.

Docteur ALBERT DE SCHRENCK-NOTZING, Munich.

Directeur :

Docteur EUGÈNE OSTY.

LES BUTS.

Les phénomènes métapsychiques retiennent, de plus en plus, l'attention passionnée de toute l'humanité pensante.

Le haut intérêt scientifique de ces phénomènes se double d'un immense intérêt philosophique ; car ils révèlent, dans l'être, des pouvoirs dynamiques et psychiques semblant dépasser le champ des capacités organiques et sensorielles, et leur étude permet d'envisager, à la lumière de la méthode expérimentale, les grands problèmes de la vie et de la destinée.

Les Sociétés locales d'études psychiques ont rendu, rendront encore d'immenses services ; elles doivent garder toute leur activité et toute leur autonomie. Mais la nécessité d'une organisation centrale s'imposait parce que, seule, elle permettra des travaux approfondis et de longue haleine, rendra plus faciles et plus fécondes les recherches particulières, assurera l'union des efforts et synthétisera les résultats acquis.

Cette organisation, vainement souhaitée si longtemps, est aujourd'hui chose faite. L'Institut métapsychique international, fondé par un initiateur éclairé et généreux, M. Jean MEYER, a son cadre constitué, ses ressources indispensables assurées et il a été déclaré d'utilité publique.

L'ORGANISATION.

L'I. M. I. comprend : des *laboratoires* pourvus de tous les instruments d'expériences et d'enregistrement ; des *bibliothèques* et une *salle de lecture ;* une *salle de conférences.*

Il publie, sous le titre de REVUE MÉTAPSYCHIQUE, un bulletin périodique, rendant compte de ses propres travaux et des travaux accomplis dans le monde

Année 1928. — N° 2. Mars-Avril.

Revue Métapsychique

Publication de l'Institut Métapsychique International

(Revue fondée par le D[r] G. GELEY)

RÉDACTEUR EN CHEF : D[r] E. OSTY.

Aux Confins de la Psychologie classique et de la Psychologie métapsychique

(*Suite ; voir* Revue Métapsychique, *n° 6, 1927 et n° 1, 1928*).

III. — *Marjan Gruzewski, peintre sans avoir appris.*

Son histoire.

Marjan Gruzewski est né en Pologne, Wilno, le 8 septembre 1898 dans une famille de propriétaires terriens.

Il vit actuellement dans un des domaines hérités de ses parents.

Son enfance fut peuplée de visions. Aussi loin que sa mémoire remonte le temps, elle évoque d'innombrables frayeurs suscitées par des apparitions de visages humains. Le silence des nuits était chargé d'un monde d'êtres prêts à se montrer. En pleine lumière, même en plein jour, des têtes humaines sortaient soudain de tous endroits : des murs, des meubles, des tableaux, etc... Dans les nuits à clair de lune, cette création terrifiante devenait si intense que Gruzewski restait éveillé d'angoisse jusqu'au jour. Visionnaire à ce degré, il ne put jamais rester seul dans une chambre.

Quand, âgé de huit ans, on lui apprit à écrire, quelque chose d'inattendu se produisit. Sa main se montra rebelle à copier les exemples donnés, à écrire ce qu'il voulait écrire. Parfois elle se refusait d'emblée à tout mouvement. Souvent, après quelques lignes tracées, elle s'arrêtait sans qu'il put la remettre en action.

Lorsque, un peu plus tard, il fréquenta l'école, cette indiscipline de la main devint un sérieux obstacle à s'instruire. Le travail en fut fortement compromis. Au tableau, presque toujours Gruzewski écrivait autre chose que ce qu'on lui demandait ; s'il résistait à l'impulsion, sa main jetait la craie.

Sa famille le jugea malade. Des médecins s'ingénièrent à calmer sa nervosité et à supprimer l'impulsivité de sa main. Tout échoua.

Incapable de travail scolaire régulier, Gruzewski fut laissé libre d'aller de classe en classe, à son gré, glaner ce qu'il pouvait. Ses maîtres le tinrent pour instruisable et ne s'occupèrent plus de lui.

En 1913, Marjan Gruzewski perdit sa mère. Il avait 15 ans. Cet événement remua profondément sa sensibilité et contribua vraisemblablement, dans une certaine mesure, à faire de lui l'homme exceptionnel qu'il devait devenir.

Un jour de 1915, un de ses cousins lui parla de faits et de doctrines spirites. Gruzewski se fâcha. N'ayant jamais entendu parler de telles choses, il les déclara indignes de l'attention d'un homme sensé et manifesta son irritation qu'on essayat de lui en faire partager la croyance.

Sur le frère et la sœur de Marjan Gruzewski, le prosélytisme du cousin



M. Marjan Gruzewski

eut plus d'influence. En quelques conversations, ils arrivèrent à persuader Marjan que les faits du spiritisme étaient des possibilités et que le mieux serait de s'assurer de leur réalité par des essais personnels.

Des séances de spiritisme par table frappante eurent bientôt lieu. Tantôt la table répondit aux questions posées. Tantôt elle resta inerte. Ses réponses furent obscures ou fausses.

Mais d'avoir constaté que la table s'animait au contact des mains étonna Marjan Gruzewski. Il prit intérêt aux phénomènes. Les séances continuèrent. Voici le récit qu'il m'a fait de ce qui s'en suivit :

« Tout d'abord, les séances se firent dans l'obscurité, puis en lumière rouge Au bout d'un mois, la table commença à se soulever toute entière au contact des mains, puis sans aucun contact pourvu que nous nous tenions par les mains autour d'elle. Ensuite, des objets, existant dans la salle furent apportés sur la table par une force invisible. Puis nous arrivâmes, sollicitant toujours de nouveaux phénomènes, à placer sur la table du papier et des crayons ; séance finie, nous trouvions sur le papier des instructions écrites. Enfin se produisirent des phénomènes plus importants : des matérialisations de mains,

de têtes, de voix. On commençait en pleine obscurité, et quand des matérialisations se manifestaient, on faisait la lumière rouge. On voyait alors des mains et des têtes très vivantes.

Quand il s'agissait d'une main bien formée, elle était continuée par quelque chose qui n'était pas un bras, mais plutôt une sorte de lien allant à mon bras. Cette main temporaire ne s'éloignait guère de moi. Je sentais ses mouvements pour prendre les objets ; je sentais le poids des objets, leur contact, les impulsions qu'ils recevaient. Ces matérialisations de mains agissant sur les choses sortaient généralement de mon bras.

D'autres fois les matérialisations venaient d'une chambre voisine dont la porte ouvrait sur la nôtre. Nous avons vu une silhouette d'être humain venir par cette porte et rester dans notre chambre pendant une demi-heure environ, frappant un peu partout et écrivant sur papier avec un crayon des réponses à ce que nous demandions.

Nous entendions quelques fois des voix, pas claires, venant de divers coins de la salle.

Et il arriva assez souvent que des objets, visibles en lumière rouge, allèrent d'un endroit à l'autre de la salle.

Pendant un an, nous avons fait chaque jour des séances avec production régulière de ces phénomènes.

Durant quelque temps notre groupe se composa de mon frère, ma sœur, mon cousin, deux amis et moi ; puis il s'étendit jusqu'à neuf et dix assistants. Les séances continuèrent dans la suite, mais moins fréquentes.

Un soir — je venais d'avoir dix-neuf ans – le crayon écrivit par ma main que je devais me mettre dans un fauteuil et tomber en transe. Je refusai. Mais je me suis senti poussé dans un fauteuil et j'ai perdu conscience. A mon réveil, nous avons trouvé écrit, par ma main, que c'était mon guide qui voulait cela, le général V. K. et qu'il nous dirait toujours par l'écriture ce qui devait être fait pendant les séances. »

Ainsi parla Marjan Grusewski, en juillet 1927, devant son frère Louis. Celui-ci ajouta :

« Dans la première séance où il tomba en transe, Marjan fit de courtes réponses aux questions que nous lui posâmes, il parlait avec une extrême difficulté. Nous regrettâmes les séances sans transe si fertiles en phénomènes, et nous demandâmes au guide de revenir aux conditions antérieures. Mais la main de mon frère entransé prit le crayon et écrivit qu'il serait bien plus facile aux esprits de correspondre avec nous par la bouche ou par la main du médium.

La voix de Marjan fut peu distincte dans les séances qui suivirent. On ne comprenait pas ou à peine ce qu'elle disait. Ce n'est qu'après deux semaines de séances quotidiennes que nous commençames à saisir ce que la voix disait. Nous apprimes qui parlait par la bouche de Marjan et ce qu'il fallait faire.

A partir de cette époque, nos séances ont été presque toutes faites Marjan en transe. En cette condition nous avons obtenu de nombreuses communications du genre philosophique. Quand nous désirions des matérialisations sans message, il n'était pas nécessaire que mon frère fut en transe. Toutefois, il lui arriva souvent d'y tomber sans le vouloir. Jusqu'à l'âge de 23 ans, mon frère a fait de très nombreuses séances de matérialisations. Ce genre de production l'ayant beaucoup fatigué, il a cessé » (1).

(1) Quelle que soit l'opinion du lecteur sur la question des matérialisations, il était indispensable qu'il fut informé de cet aspect psychologique de Marjan Gruzewski pour se faire une opinion bien informée sur le complexe d'un cas aussi étrange et exceptionnel.



Ce fut en 1919 que Marjan Gruzewski, âgé de 21 ans, eut la révélation de la capacité d'art pictural latente en lui. Il la dut à l'ingénieur M. Prosper de Szmurlo qui, à l'occasion d'un séjour de Marjan à Varsovie, voulut explorer d'autres possibilités de son psychisme en transe. M. de Szmurlo connaissait la famille Gruzewski et Marjan depuis son enfance, toutefois il avait ignoré jusqu'alors les propriétés anormales du jeune homme. Respectueux du stimulus spirite de la production paranormale, il eut l'idée de demander au « Guide » du jeune homme entransé de faire dessiner le « médium » qui n'avait jamais dessiné, estimant que cela serait une manifestation plus intéressante que les ordinaires messages philosophiques.

A l'instant même qu'il fut sollicité, le phénomène se manifesta. La main, jadis rebelle aux injonctions de la volonté, tout de suite dessina. Ce fut l'éclosion subite, puis le rapide épanouissement du don de dessiner et de peindre. Ce fut le jaillissement inattendu de connaissances semblant inexistantes chez Gruzewski : l'emploi du crayon, puis des pinceaux, puis des pastels, l'usage des couleurs, la connaissance de l'anatomie des formes humaines et animales dans leurs attitudes statiques et dans leurs mouvements. Un étrange artiste se dévoilà, étrange par l'irruption du don, par les conditions somnambuliques de son travail, par la matière de son œuvre.

Dans une lettre récente, M. de Smurlo m'a précisé les circonstances de sa découverte de Grusewski peintre et le premier moment de l'évolution de cette nouvelle propriété. Cette lettre, je crois utile de la citer :

« J'ai fait la connaissance de M. Gruzewsky, ainsi que de toute sa famille, en 1907, c'est-à-dire il y a vingt ans. Il m'a donné alors l'impression d'un enfant nerveux, doué d'une riche imagination et d'assez faible santé. Il aimait à regarder les dessins et les tableaux, écouter ou lire les contes fantastiques. La musique l'émouvait.

Pendant sept ans, jusqu'en 1914, je l'ai rencontré de temps en temps à Wilno, mais je n'ai rien remarqué pouvant faire supposer qu'il possédait des facultés médiumniques. D'ailleurs, dans ce temps, ni lui ni sa famille ne s'intéressaient au spiritisme non plus qu'à la métapsychique.

La guerre m'a fait quitter Wilno, et pendant cinq ans je n'ai pas vu M. Gruzewsky ni entendu parler de lui. Ce n'est qu'en 1919 que j'ai appris, avec étonnement, qu'il était devenu médium.

En 1919 Gruzewski m'a rendu visite à Varsovie. Nous avons fait une série de séances, certaines en obscurité, d'autres en faible lumière rouge. Gruzewski tombait de lui-même en transe au moyen d'une respiration rythmique spéciale. En cet état il faisait des improvisations en vers ou en prose sur les thèmes qu'on lui proposait, improvisations qui duraient de dix à quinze minutes et étaient faites dans un style de grande force. Il pouvait également écrire des poèmes, ce dont il était incapable à l'état de veille (1).

(1) Cette propriété d'improvisation littéraire de Gruzewski en transe m'a également été signalée, dans une lettre du 18 mai 1927, par M. A. Gravier, professeur à l'Ecole Polytechnique de Varsovie.

« . Autre expérience. faite en l'honneur du Docteur Geley et de M. Ladislas Mickiewiecz, fils du grand poète polonais. Cette expérience fut faite dans l'appartement de mon collègue Odynier, neveu d'un autre grand poète, qui fut l'ami de Mieckiewiecz. L'expérience fut faite avec deux médiums à la fois, l'un fut M. Gruzewski et l'autre

Ayant constaté ces faits, j'ai demandé pendant sa transe qu'il dessine. Il y a eu des résultats immédiatement. Ci-joint je vous adresse les photographies de trois dessins qui ont été faits sous une faible lumière rouge, les yeux fermés, pendant des transes durant de cinq à dix minutes (1).

En été 1920, j'ai séjourné à la campagne, près de Wilno, chez M. Gruzewski. Là j'ai vu deux tableaux à l'huile, qu'il avait peint toujours en transe, après son retour de Varsovie. C'étaient deux portraits : le premier de son beau-frère mort et le deuxiè · e du grand poète polonais Mickiewicz.

Pendant mon séjour, nous avons fait quelques séances de médiumnité dont vous trouveriez les procès-verbaux dans le numéro 78 de *Questions Métapsychiques*. J'ai constaté des phénomènes de télékinésie, d'écriture directe, de productions lumineuses d'un degré beaucoup plus fort, à mon avis, que celle que produit Gusik. Pendant des séances antérieures à celles auxquelles j'ai assisté il y a eu, m'ont dit les assistants, des phénomènes de clairvoyance.

En raison de l'invasion des Bolcheviks, j'ai dû retourner précipitamment à Varsovie où bientôt arriva M. Gruzewski. Pendant six mois il demeura chez moi, ce qui m'a permis de faire un certain nombre de séances et d'observations.

Pendant cette période les capacités de dessiner et de peindre de Gruzewski se sont considérablement accrues. La facture des dessins fut plus nette, plus audacieuse, et toujours sans la moindre rature. Ils s'exécutèrent immédiatement et sur le thème indiqué. De cette période proviennent les dessins intitulés : la *Terre*, le *Sphinx*, celui-ci étant peut-être le seul qu'il ait fait à la plume.

Il a effectué ensuite, toujours en transe, mon portrait à l'huile, le premier portrait qu'il ait fait d'après modèle vivant.

Il est curieux que les esquisses et les tableaux faits par Gruzewski en transe rappelaient parfois, à s'y méprendre, les travaux de différents peintres décédés : Matejko, Wyspianski, etc. Il semblait qu'ils étaient exécutés par plusieurs artistes.

Gruzewski est spirite. Il croit que dans la transe il n'est qu'un instrument passif et que les vrais créateurs sont des peintres décédés dirigeant sa main.

Il est très sensible à la suggestion. Je lui ai suggéré de dessiner mon portrait en lui disant qu'il devait apercevoir dans mon visage des traces de satanisme. Il a exécuté le dessin, en hypnose et en quatre minutes. Pour que vous puissiez juger de la ressemblance, je vous envoie une photographie de mon dernier portrait peint par Mme M. Kozniewska.

Un jour je lui ai suggéré qu'une personne absente, qu'il connaissait, se trou-

---

Mme Hirschauer, sujet du premier médium qui est en même temps un très bon magnétiseur. doué d'une très grande volonté.

Après séance de dessin, analogue à celle ci-dessus, on me demande de donner un thème pour une petite comédie de salon qui sera une création instantanée des deux médiums. Je n'avais pas préparé le thème d'avance car je n'avais aucune idée de l'expérience qui allait être tentée. Je forge donc sur place le motif de la comédie à jouer.

Thème de circonstance : deux âmes, amoureuses l'une de l'autre sur terre, se retrouvent après leur mort dans les sphères inconnues. Jouer le thème de leur rencontre, de leur émotion, en partant du principe que lui fut une âme déjà très haute, c'est-à-dire moralement trés évoluée, et elle une âme plus sensuelle, plus terre à terre. Cela décidé, M. Gruzewski endort Mme Hirschauer et tombe de lui-même en transe. Puis tous deux jouent une comédie adaptée au sujet donné. Ce fut joué merveilleusement, avec une maestria déconcertante et joué en vers très beaux. Ils se donnaient la rime alternativement et souvent un vers commencé par l'un était terminé par l'autre à la rime voulue.

Malheureusement le Docteur Geley n'a pas eu le plaisir de juger des vers car il ne connaissait pas le polonais, il n'a jugé que de la mimique d'ailleurs très belle ».

(1) Ces dessins et les autres œuvres dont il va être question dans cette lettre seront reproduits plus loin.



vait dans la chambre, assise dans un fauteuil pour poser. Il en a fait le portrait en sept minutes.

Je vous envoie également la photographie d'un dessin suggéré pendant sa transe et qu'il a exécuté le lendemain en post-hypnose.

M. Gruzweski réalise parfaitement en hypnose les suggestions de changements de personnalité avec modifications de son écriture et hallucination de tous ses sens.

Il lui est très facile dans cet état de révéler les caractères des personnes auprès de lui pour la première fois.

Quelques fois, les yeux fermés, il a déchiffré, au toucher, les titres d'articles de journaux et indiqué la nature d'objets au-dessus desquels on mettait sa main. La possibilité de la télépathie n'était pas exclue dans ces cas.

Depuis quelques années M. Gruzewski a, parait-il, presque complètement abandonné les séances de phénomènes physiques, lesquels étaient très forts et commençaient très vite. Je le regrette, car je considère M. Gruzewski comme un médium universel et je crains que ses facultés de médiumnité physique n'aient subi une diminution ou même une abolition... »

Varsovie, 7 août 1927.

*
* *

Les renseignements et documents qui m'ont été fournis par M. P. de Szmurlo et MM. Louis et Marjan Gruzewski m'ont permis de reconstituer la marche évolutive du don de peinture de ce dernier et d'en illustrer l'exposé par des photogravures donnant une idée des principales étapes et des divers aspects d'une œuvre qui, après huit ans de séances intra-hypnotiques, compte un nombre important de pièces.

Ce fut un dessin au crayon noir (25 cm. × 25 cm. environ) qui, en 1919, répondit à la première sollicitation de dessiner pendant l'état de transe, au lieu d'écrire comme précédemment. Ce dessin (pl. I, fig. 1) exprime avec une amusante naïveté les préoccupations « occultistes » de l'auteur, qui a représenté les *habitants de l'astral*. Traité au petit trait, il est vraiment admirable dans sa mise en valeur des formes et de leur modelé par l'utilisation des ombres.

Une deuxième séance produisit un autre dessin de même facture, (pl. I, fig. 2) portrait, selon Gruzewski en transe, de *M. de Szmurlo dans une vie antérieure.*

Dans une troisième séance, Gruzewski exécuta un troisième dessin : *Mort de l'amant de Marie Stuart* (pl. II, fig. 1), par même procédé.

Ces trois dessins, œuvres de la manière initiale de M. Gruzewski, ont été faits, selon le texte de la lettre de M. P. de Szmurlo, « sous une faible lumière rouge, les yeux fermés, en 5 à 10 minutes. » Ils traduisent la capacité du don à son éclosion, point de départ d'une rapide évolution.

Rentré chez lui, à Wilno, M. Gruzewski, convaincu que des peintres décédés travaillaient par sa main inexperte, voulut obtenir d'eux de la peinture. Toujours en somnambulisme — car il n'est question avec lui que de travail artistique en cette condition — mais en pleine lumière et yeux ouverts, il fit trois tableaux de peinture à l'huile : *Vision d'un prêtre*, *Portrait*

de M.... son beau-frère mort depuis quelque temps (pl. III), *Portrait du poète Mickiewicz.*

L'invasion de la Pologne par les Russes l'oblige à séjourner à nouveau et plus longuement à Varsovie (1920).

M. P. de Szmurlo en profite pour effectuer des séries d'essais. Il adopte les nouvelles conditions de travail de Gruzewski, somnambulisme en grande lumière et yeux ouverts, dont la production s'est montrée très supérieure à celle du travail yeux fermés. Il fait varier les circonstances de ce travail, tantôt lui proposant des thèmes à traduire en dessin ou peinture, tantôt lui demandant des portraits de modèles vivants, tantôt l'influençant par des suggestions faites avant ou pendant la transe hypnotique.

Cette période a produit :

I. — Trois dessins au crayon sur thèmes fournis :

Trocki (pl. II, fig. 2), la *Terre*, avec figuration des mouvements de rotation et de translation (pl. IV, fig. 1), le *Sphinx*, dessin à la plume (pl. IV, fig. 2). Chacun de ces dessins a été exécuté, sans retouche, en quelques minutes.

II. — Le *Portrait de M. P. de Szmurlo* (pl. IV, fig. 3), en peinture à l'huile. Premier portrait par Gruzewski d'une personne vivante servant de modèle (1).

Avec cette toile commence, — ou plutôt s'affirme, car on peut en voir l'ébauche dans le deuxième dessin de la première période (pl. I, fig. 2) — la manière mystico-occultiste qu'aura désormais Gruzewski de concevoir et d'exprimer l'homme vivant.

« Quand je suis en transe, explique-t-il, une personne ne m'apparaît plus sous le même aspect qu'elle a lorsque je suis éveillé. Je l'aperçois baignant dans un grand mouvement de fluides diversement lumineux et colorés. C'est son aura. Chaque personne a une aura caractéristique. De plus, autour de chacune, je vois d'autres visages humains, reflet d'un monde normalement invisible, vies antérieures de cette personne ou entités défuntes ayant eu quelques rapport avec elle dans cette vie ou dans une autre ».

III. - Des dessins influencés par suggestion, parmi lesquels ;

Une *esquisse au crayon de M. de Szmurlo*, faite en quatre minutes (pl. V, fig. 1) (2) et le dessin d'un *rétiaire sous Néron* (pl. V, fig. 3) sug-

---

(1) La différence d'aspect entre ce portrait et l'esquisse dont il va être question bientôt est dûe à ce que ce portrait a été fait alors que M. de Szmurlo était encore militarisé, et, en raison de cela, dépourvu de la barbe qu'il porte à l'ordinaire.

(2) Pour appréciation de la ressemblance, voir un portrait de M. de S. fait par Mme M. Kosniewska (pl. V, fig. 2).

M. de Szmurlo, avant entrée de Gruzewski en transe, lui avait fait remarquer qu'il avait dans son visage des traces de Satanisme, ce qui se traduisit dans le dessin par l'ogivation animalesque du sommet du pavillon de l'oreille et, dans la chevelure, l'ébauche de petites cornes, attributs morphologiques du diable dans l'imagerie populaire.



géré pendant une transe pour être exécuté le lendemain, ce qui fut fait à l'échéance fixée (1).

A partir de cette époque, M. Gruzewski fut en pleine possession de ses moyens artistiques. Dessins, pastels, peintures à l'huile se succédèrent traduisant sous des aspects étranges ses conceptions occultistes sur l'homme, la vie et l'au-delà.

* * *

Conditions psycho-physiologiques de son travail artistique.

De 1919 à 1926, l'œuvre de M. Gruzewski s'est exclusivement effectuée dans un état physiologique spécial, connu dans ses effets psychologiques, encore inconnu dans son déterminisme organique, auquel on donne communément le nom de transe. Il équivaut, chez Gruzewski, à la forme somnambulique de l'hypnose.

La plupart des personnes mises, ou se mettant elle-même, dans cet état n'y trouvent rien autre chose qu'une suggestibilité extrême les subordonnant à des volontés humaines extérieures. Quelques-unes y acquièrent des pouvoirs psychiques exceptionnels, lesquels se manifestent rarement spontanément, et se révèlent généralement quand l'idée vient à quelqu'un d'en solliciter la manifestation.

Dans sa vie de veille, selon ce qui m'a été écrit et dit, M. Gruzewski n'a jamais montré de dispositions pour le dessin. Quand, enfant, sa main traçait impulsivement quelque chose, ce fut souvent du dessin mais qui ne dépassait pas la puérilité des conceptions et de l'exécution d'enfants sans prédisposition et sans pratique. Son don de peinture ne s'est révélé que lorsque les séances de spiritisme l'eussent doté de l'état de transe et qu'on songea à le solliciter.

M. Gruzewski avait une rare disposition au somnambulisme. La première fois qu'il en fut question, il se mit de lui-même dans cet état. La succession des séances n'a fait que d'accoutumer son psychisme à fonctionner en cette condition anormale. Par l'habitude, il a acquis jusqu'à un certain point la maitrise de sa transe, en ce sens qu'il est arrivé à l'obtenir à volonté, ce qui lui permet de travailler quand il le désire.

Lorsqu'il veut peindre, il lui suffit de se tenir immobile, de regarder « dans l'espace » sans rien fixer, d'arrêter un bref instant le flux de sa pensée. Après quelques secondes, ses yeux lui cuisent comme dans les impérieux besoins de sommeil réprimés. Sa tête est ramenée en arrière. Ses muscles

(1) Pendant le IIIme Congrès International de Recherches psychiques, à Paris, M. de Szmurlo a exposé à l'Institut Métapsychique les originaux des dessins ici reproduits en photographies. Je ne saurais trop le remercier de l'obligeance avec laquelle il m'a fourni les documents du debut artistique de Gruzewski et le féliciter d'avoir été le révélateur et le stimulant d'un des cas les plus curieux de la peinture paranormale.

du cou tressautent, se raidissent. Il a encore à ce moment notion de ses sensations, mais il n'est plus maitre désormais du cours des choses. « Mon corps n'est plus à moi, dit-il. Je ne peux plus penser. Puis un grand coup ébranle ma tête. Je perds conscience, comme quand on tombe brusquement en sommeil. Au réveil, il m'arrive quelquefois de me rappeler telle ou telle vision ; ce n'est pas net, et c'est fuyant comme les souvenirs de certains rêves. »

Quand il peint devant quelqu'un, M. Gruzewski, avant de reprendre conscience, explique souvent en quelques phrases courtes la signification de ce qu'il vient de peindre.

Il répond aux questions qu'on lui pose, si elles se réfèrent à l'une de ses capacités psychiques d'intra-hypnose.

Son frère m'a rapporté quelques prémonitions ainsi données. Entre autres faits, Marjan aurait, en 1917, dessiné la carte, alors rationnellement imprévisible, de la Pologne d'aujourd'hui.

La durée et l'intensité de son état de transe varient suivant les moments et surtout suivant les buts.

M. Gruzewski dit qu'il a deux sortes de transes : *une grande transe*, de 20 à 40 minutes de durée, pendant laquelle il est totalement isolé de l'ambiance et de laquelle il ne lui reste au réveil aucun souvenir, sauf parfois quelques vagues et fragmentaires rappels de visions ; *une petite transe* pendant laquelle il perçoit la lumière et les bruits, une sensation un peu forte, le bruit d'une porte qu'on ferme, par exemple, peut l'en faire brusquement sortir.

La petite transe ne dure que quelques minutes. En durée comme en profondeur elle est à la mesure des petits travaux.

La grande transe est réservée aux œuvres de plus longue et difficile exécution.

On dirait que le psychisme de Gruzewski ajuste l'état psychologique de transe, quant à sa durée et son intensité, au but à atteindre, tel le chirurgien faisant de la petite ou grande anesthésie suivant l'importance de son intervention.

Dès dessin fini, Gruzewski sort spontanément et vite de sa petite transe. De la grande, il faut le tirer par quelque artifice provoquant le retour à la conscience ; quand on le laisse en transe, celle-ci se transforme en sommeil ordinaire, le réveil a lieu environ une heure après.

Une séance de travail en somnambulisme dépasse très rarement 40 minutes, durée qui déjà lui laisse une sensation de forte fatigue.

Volontairement, une fois par semaine, M. Gruzewski se met en grande transe dans son atelier. Certains tableaux ont été faits en une seule transe, pour d'autres il a fallu deux ou trois transes.

Il est rare que Gruzewski tombe dans cet état sans qu'il le veuille. Toutefois il arrive que s'il regarde, étant seul dans son atelier, un tableau commencé, l'état somnambulique s'accomplit sans qu'il le désire, sans

qu'il y ait consciemment songé. La vue du tableau à continuer fait alors office de suggestion. Quand il reprend conscience, Gruzewski voit l'œuvre fortement avancée ou terminée.

Une ou deux minutes suffisent généralement au passage de l'état psychique ordinaire à celui de transe. Dès qu'il est dans ce dernier état, Gruzewski se met à travailler à toute vitesse, exécutant un dessin en quelques minutes, un grand pastel en une séance de 30 minutes ou en deux ou trois séances de 15 à 30 minutes. Un compte rendu de séances donnera plus loin une idée de la mise en transe et du travail de Gruzewski.

Au retour à la conscience Gruzewski a le front endolori. S'il a été réveillé par un bruit, sa tête reste douloureuse un certain temps.

A tous ses réveils il éprouve de la difficulté à parler, à rassembler ses idées, à se situer dans l'ambiance : confusion mentale momentanée.

*
* *

L'œuvre de Marjan Gruzewski.

Depuis neuf ans qu'elle se poursuit, l'œuvre de Gruzewski s'est chargée d'un nombre important de dessins, de tableaux au pastel ou à la peinture à l'huile: plusieurs centaines.

Les sujets traités dans la condition psychologique anormale de son travail ont eu des origines diverses.

Beaucoup d'entre ses dessins et tableaux ont été la transposition plastique de thèmes reçus au moment de mise en transe. En de tels cas, dès le thème entendu, Gruzewski s'immobilise pour mise en transe. Il noie son regard dans l'espace, cependant qu'il répète l'énoncé du canevas fourni. Sa tête se renverse. Il est en somnambulisme. Ses mains prennent autour de lui le matériel de travail et, au rythme rapide d'une respiration bruyante, il besogne à vive allure.

Outre la plupart des dessins déjà signalés, voici d'autres spécimens de dessins et peintures de cette origine :

Les Satyres, Une scène de « La Poussière », de Mickiewicz. *Une scène de « Les Vieillards »*, du même auteur (pl. V, fig. 4, 5 et pl. VI, fig. 1) (1).

La Folie, *Une Mazurka de Chopin* (pl. VI, fig. 2 et 3), *La Marche funèbre de Chopin* (pl. VII), *La Bête de l'Apocalypse* (pl. VIII), *Icare tombé du ciel* (pl. IX), *Salomé* (pl. X).

Souvent il a été demandé à Gruzewski — et c'est dans une certaine mesure l'équivalent d'un thème proposé — de dessiner ou de peindre une personne mise devant lui (2).

Alors, en somnambulisme, il regarde le modèle avec des yeux aux

(1) Dessins de 0 m. 36 × 0 m. 38 faits les 4, 9 et 10 mars 1922 en 14 et 15 minutes. Ces trois dessins ont été publiés avec attestations signées par leurs promoteurs. Voir photographie d'une des attestations planche V.

(2) Un document spécimen en sera donné plus loin.



paupières fixes, cependant que ses mains procèdent allègrement à l'exécution du travail.

Quand l'œuvre est entièrement laissée à sa fantaisie, c'est de l'inattendu, pour les spectateurs et pour lui, qui se construit. Exemple : *Les Gnomes mangeant des fleurs astrales* (pl. XI), *Le Mystère égyptien* (pl. XII).

M. Louis Gruzewski affirme qu'il est arrivé quelques fois à son frère Marjan de faire de l'art doublement paranormal, en ce sens qu'aux conditions déjà exceptionnelles du travail s'ajoutait la mise en jeu d'une faculté de connaissance supra-normale. Marjan aurait dessiné le visage d'inconnus, au simple contact d'objets leur appartenant. Il lui serait même arrivé de faire des dessins de signification prémonitoire : la carte de la future Pologne, des portraits de personnes non encore connues de Marjan et que la vie mit ultérieurement en rapport avec lui, etc...

Comme on le verra plus loin, j'ai mis à l'épreuve — une seule fois, par manque de temps — la connaissance paranormale de Gruzewski exprimée par le dessin. Au toucher d'un objet fourni par une personne connue de moi, je lui ai demandé, pour premier essai, d'esquisser au crayon le portrait de cette personne, ce qui eut été en plus précis l'équivalent de ce que font les « sujets clairvoyants » quand ils décrivent une personne à l'incitation du contact d'un objet venu d'elle. Cet essai a produit un dessin très intéressant en raison des conditions de son exécution, mais sans rapport avec le fournisseur de l'objet. De tels essais mériteraient d'être souvent reproduits ; quelques cas indiscutablement réussis, même rares, suffiraient à établir la possibilité de l'expression plastique de la connaissance paranormale.

Plusieurs fois Marjan Gruzewski a fait en transe du modelage, de l'excellent modelage m'a-t-on dit, sans aucun essai conscient préalable. Il lui en advint chaque fois une si forte courbature au réveil qu'il abandonna cette forme d'art.

*
* *

M. Gruzewski est persuadé d'être l'instrument humain d'esprits désirant peindre. Ils ont été nombreux. Toutefois il est très évident que l'ensemble de l'œuvre de Gruzewski est le produit de sa culture spirite et occultiste et l'expression de ses conceptions mystiques personnelles sur la vie terrestre, le monde invisible, les rapports entre vivants et morts. Dans sa signification allégorique, son œuvre traduit une source inspiratrice unique et humaine.

Gruzewski croit que l'homme survit à la mort de son corps et que les âmes de l'humanité défunte peuplent notre espace. Ces âmes il les matérialise dans l'ambiance des vivants. La personne qu'on lui présente pour modèle, il la peint entourée de visages humains réalisations plastiques

d'âmes qui lui sont liées de quelque manière, âmes d'une ascendance assez lointaine dans le passé, ce qui supprime les aléas des reconnaissances.

Il croit aux vies successives, ce qui détermine, dans la plupart des portraits, des visages et des scènes se référant à des physionomies et des épisodes de vies antérieures.

Croyant à l'influence des esprits désincarnés sur les vivants, s'il lui est demandé de peindre la folie, c'est à un esprit grossier et maléfique qu'il l'attribue.

Sur beaucoup de ses toiles on rencontre dans l'ambiance des vivants une substance imprécise parsemée d'yeux embryonnaires, figuration de larves, c'est-à-dire d'esprits de conscience obscure qui ne se sont pas encore affinés par la pratique de la vie dans la matière. A ces larves il fait jouer un rôle dans la perturbation de l'harmonie morale des hommes.

Assuré que tout être humain extériorise en permanence une aura fluidique à caractéristiques individuelles variant suivant les états d'âme, il enveloppe les corps vivants dans des volutes dont les mouvements et les couleurs symbolisent les personnalités.

Laissée à sa complète ou partielle fantaisie l'œuvre de Gruzewski traduit à la fois sa culture occultiste et son idéologie mystique personnelle. On concevrait difficilement un monde spirituel plus matériel que celui qu'il conçoit. L'anthropomorphisme y règne, ajusté aux doctrines.

*
* *

Sur la valeur artistique foncière de l'œuvre de Marjan Gruzewski je me garderai d'émettre une appréciation ; elle outrepasserait ma compétence. Il faut être peintre ou très informé des choses de la peinture pour se permettre de juger avec espoir de vérité la qualité du dessin, l'emploi de la couleur, l'habileté des appositions, des oppositions, des contrastes, des rapports divers entre les éléments d'une composition. Encore les peintres sont-ils sûr ce point sujets à caution, puisque mes conversations avec un certains nombre d'entre eux, à propos de Gruzewski et en d'autres circonstances, m'ont montré combien ils s'accordent rarement dans leurs appréciations sur un peintre vivant ou mort, vivant surtout, et comment le même élément caractéristique du genre d'un artiste est motif d'éloges ou de blâmes suivant l'appréciateur.

Mais je me permettrai — en ceci je me sens très à l'aise — de dire que l'imagination de Gruzewski est d'une constructivité et d'une promptitude remarquables. Soit qu'on lui propose un thème, soit qu'on lui fournisse un modèle, soit qu'on la laisse à elle-même, immédiatement une composition s'effectue, jamais banale, parfois très pittoresque, souvent puissamment expressive dans ses allégories. Gruzewski dans son somnambulisme semble imaginer ses compositions à la vitesse de construction des visions dans le rêve.

Et comme médecin je puis attester la vérité anatomique des formes

humaines que peint Gruzewski. Il est vraiment prodigieux que cette connaissance difficile des attitudes et des mouvements se soit tout de suite révélée dès que M. de Szmurlo sollicita les premiers dessins sur thèmes donnés, c'est-à-dire sans imitation de modèle. Techniquement et psychologiquement cela domine le cas de cet étrange peintre et en fait un document psychologique d'une espèce race.

* * *

M. Gruzewski veut devenir peintre comme tous les peintres.

Marjan Gruzewski, il est utile de le redire ici, vit sur ses terres et de ses terres, en gentilhomme libre de travailler intellectuellement à sa guise. Il n'est pas professionnel de la « médiumnité ». Ce sont les circonstances qui ont révélé ses capacités diverses et accompli les métamorphoses successives de sa personnalité. De la multiplicité de ses dons en transe, il n'a voulu garder que celui de peinture. Et, je dirai bientôt pourquoi, il lui tarde de s'en débarrasser.

Son œuvre a été présentée au public dans quelques expositions partielles: à Varsovie (1921-1922-1926), à Wilno (1923), et en juillet 1927, à Paris (Galeries Bernheim), Mais le cas artistique Gruzewski, malgré quelques articles parus dans des périodiques étrangers, n'est pas encore vraiment connu.

A Paris, l'exposition s'est faite au plus mauvais moment de l'année, sans publicité préalable, et sans informations sur ce genre de production artistique et sur la psychologie de l'artiste. Il en est résulté que l'œuvre n'a pas eu le nombre et la qualité des visiteurs que sa nature exceptionnelle méritait, il en est résulté aussi que la majorité des personnes qui l'ont vue n'y a rien compris. Pour des gens accoutumés à rencontrer dans les expositions de peinture des paysages, des portraits, des scènes de la vie ordinaire, des fleurs, des natures mortes, des combinaisons cubistes, des énigmes surréalistes, quelle signification pouvait bien avoir les auras fluidiques, les images adventices peuplant l'espace autour des êtres, la pittoresque diversité des allégories représentatives de l'invisible selon Gruzewski?....

Gruzewski ne m'en a pas fait la confidence, mais je pense que c'est, pour une grande part, à l'incompréhension du public pour ses œuvres, incompréhension due vraisemblablement à l'ignorance dans laquelle on le laissait, qu'il faut attribuer sa résolution de devenir un peintre comme les autres peintres, c'est-à-dire de travailler en pleine conscience des buts et des moyens.

Depuis deux ans, il fait effort pour quitter sa dernière manière de pratiquer la « médiumnité ». Il apprend à peindre.

L'inter-influence de son don naturel subconscient et de son savoir acquis fait de l'actuelle période de son travail artistique un moment de vie fort pittoresque.

Tout de suite, je dirai que ses progrès dans l'art de peindre consciemment ont déterminé un progrés corrélatif dans la qualité de son art « médiumnique ».

Avant d'apprendre à peindre, c'est-à-dire jusque fin 1925, Gruzewski dans l'activité consciente de son esprit était incapable de faire un dessin d'une valeur supérieure à celle que peut faire une personne ignorant le dessin et sans disposition. A plus forte raison était-il incapable de toute peinture.

Aujourd'hui, il est parvenu dans son *travail conscient* à exécuter des copies de tableaux et à peindre d'après nature. Ce travail est laborieux, lent ; il n'a fourni jusqu'à ce jour qu'une production de qualité médiocre, très au-dessous de celle en somnambulisme.

Le travail voulu est compromis par de fréquentes vicissitudes. Quand une difficulté survient, que Gruzewski tâtonne dans quelques retouches, sa main refuse bientôt de lui obéir et, soudain libérée de l'emprise de sa volonté, elle exécute sans hésitation, sans rature, ce qu'il désespérait de mener à bien. Si l'ouvrage commencé avait des fautes, le travail « médiumnique » les corrige.

Ces désengrénements subits du travail cérébral, que Gruzewski ne peut pas éviter et dont il se désole, lui sont un sérieux obstacle à apprendre à peindre.

Il est même des moments où, installé devant une toile pour peindre comme tout le monde, il tombe en transe profonde. Quand il en sort, il trouve la toile couverte d'une composition qu'il n'avait pas conçue.

Plus le modèle à peindre est d'exécution difficile, plus il y a chance que le travail « médiumnique » se déclanche.

Actuellement Gruzewski apprend l'anatomie humaine et animale. Il le fait, pour une part, en copiant des modèles. Mais souvent cela dépasse ses moyens. Alors la main cesse d'obéir à l'artiste impuissant et, malgré les efforts pour l'arrêter, elle exécute en quelques instants des formes impeccables.

En résumé, la tentative de Gruzewski pour devenir peintre conscient se formule ainsi : quand ce qu'il veut peindre est facile, il y parvient par ses moyens acquis et dans un travail laborieux ; quand c'est difficile, c'est impulsivement que sa main l'accomplit, soit sans transe apparente, soit en somnambulisme spontané.

La condition psychologique donnant à Gruzewski les meilleurs résultats, c'est le travail en transe profonde, yeux ouverts.

*
* *



Le travail de M. Gruzewski à l'Institut Métapsychique de Paris.

Pendant son séjour à Paris en juillet 1927, M. Gruzewski s'est mis aimablement à ma disposition pour observation de sa manière de travailler.

Je lui ai demandé de faire, tout d'abord, du dessin dans l'obscurité. » J'accepte, m'a-t-il dit, pour que vous puissiez vous rendre compte de mon travail dans cette condition, mais c'est une manière que j'ai abandonnée depuis mes débuts parce qu'elle donne des résultats très inférieurs au travail en somnambulisme en lumière. »

Trois séances ont eu lieu. Dans chacune Gruzewski s'est mis plusieurs fois dans l'état de « petite transe », avec courts intervalles de repos. Elles ont produit dix dessins. Voici un bref compte rendu de ces séances :

Séance du 5 Juillet 1927. — Dans le laboratoire de l'I. M. I. — Présents : M. Louis Gruzewski, frère de Marjan, M. de Sainville, artiste peintre, Dr Osty.

Marjan Gruzeswski s'assied devant une table sur laquelle j'ai placé une feuille de papier à dessin (0 m. 50 cm. × 0 m. 33 cm.) et six crayons noirs (1).

A *22.h. 30*, la lumière est éteinte. L'obscurité est parfaite dans la salle sans fenêtre et close par deux doubles portes.

Un temps de silence. On entend le corps de Gruzeswski secoué de spasmes. Un peu de silence encore. Soudain le bruit d'un crayon vivement actionné sur le papier. Respiration haletante... Arrêt subit. Gruzewski a quelques secousses. Il demande la lumière (22 h. 33). Le papier porte deux esquisses de visages humains (pl. XIII, fig. 1).

Repos.

22 h. 40. — Gruzewski se remet en transe. Les mêmes conditions et le même processus que précédemment produisent en quelques minutes le dessin (pl. XIII, fig. 2).

Repos 15 minutes.

23 heures. — Il vient d'être convenu que la troisième partie de la séance s'effectuera en faible lumière rouge pour que nous puissions observer la manière de travailler de Gruzewski.

Toutes les conditions sont les mêmes que celles précédentes, sauf que deux lampes rouges très teintées sont allumées au plafond, à 4 mètres environ de la table.

Gruzewski se met en transe en précipitant sa respiration, laquelle restera rapide et bruyante pendant toute la transe. Après quelques secousses et raidissements des membres, il saisit un crayon et tout de suite sa main court frénétiquement sur le papier, avec des gestes saccadés lancés de tous côtés, sans ordre apparent. Cela donne l'impression de coups de crayon jetés au hasard. Une mine casse. Gruzewski jette le crayon sur la table. D'un geste raide il en prend un autre. La main repart dans son travail rapide. Successivement trois crayons se brisent. M. de Sainville fait partir une allumette pour voir l'heure à sa montre. Gruzewski s'arrête net. Il reprend son travail. La mine du crayon se casse. Gruzewski a une secousse dans le haut du corps. Il se réveille.

(1) Les feuilles de papier à dessin qui servirent à toutes les séances dans l'obscurité dont il va être parlé ont été fournies par moi.



Je m'approche du papier pour regarder ce qu'il a dessiné, la lumière est si faible que le blanc du papier apparait seul, tout dessin m'est invisible. Nous faisons la lumière blanche (23 h. 04 et nous trouvons un dessin (pl. XIII, fig. 3). Esquisse d'une personne nue vue de dos, bien équilibrée dans son attitude et ses formes. Temps entre lumière blanche éteinte et lumière blanche rallumée : 4 minutes.

Séance du 6 Juillet 1927. — Assistants : M. Louis Gruzewski, M. de Sainville, Dr F. Moutier, Dr J. Vinchon, Dr E. Osty.

21 h. 25. L'obscurité complète est faite. Mêmes conditions que dans les séances similaires ci-dessus. La feuille de papier à dessin a été préalablement signée sur ma demande par les Drs Moutier et Vinchon. A *23 h. 28* on refait la lumière. Le papier présente le dessin (pl. XIII, fig. 4).

Repos.

23 h. 35. – Deux feuilles de papier à dessin sont sur la table. Une seule a été signée par les Drs Moutier et Vinchon. L'autre a été mise au-dessous pour faire « matelas » et servir dans l'essai suivant.

On fait l'obscurité complète. A *23 h. 43*, sur demande de Gruzewski, on redonne la lumière. Sur les deux feuilles de papier nous trouvons les dessins (fig. 1 et 2, pl. XIV).

Le Dr Moutier a chronométré le temps pendant lequel il a entendu le crayon travailler : 5 minutes 10 secondes.

22 heures. — Travail en lumière rouge. Mêmes conditions que dans la séance similaire du 5 juillet. Deux feuilles de papier à dessin signées au verso par les Drs Moutier et Vinchon sont sur la table, ainsi que six crayons

Trois ampoules rouges très teintées sont allumées au plafond à quatre mètres environ de la table.

A *22 h. 10* Gruzewski sort de sa transe. On fait la lumière blanche. Le crayon a fonctionné pendant 7 minutes 5 secondes. Résultat : 1° l'esquisse d'un visage humain de face, sur l'une des feuilles (pl. XIV, fig. 3), 2° une sorte de génie ailé, en nu, sur l'autre feuille (pl. XIV, fig. 4).

Séance du 20 Juillet 1927. – C'est dans cette séance, postérieure à des séances de portraits au pastel à la lumière du jour dont il sera parlé plus loin, que fut tenté l'essai signalé précédemment d'un dessin concernant une personne inconnue de Gruzewski, au contact d'un objet fourni par elle.

Assistants : M. Louis Gruzewski, Dr Osty.

Comme il s'agissait d'un éventuel fait de connaissance paranormale exprimé plastiquement, et que je tenais à voir le comportement de Gruzewski, quatre lampes plafonnières rouges furent allumées à 4 mètres environ de la table.

A 15 heures, M. Gruzewski, entre les mains de qui j'ai mis une pièce de vêtement du Dr B. se met en transe. Six minutes après il se réveille. On fait la lumière blanche. Sur les deux feuilles de papier mises devant lui ont été faits des dessins reproduits aux figures 1 et 2, planche XV.

Le Dr B.. à qui je les ai montrées ensuite, n'y a rien trouvé ayant rapport à lui.

La réduction en 0 m. 06 × 0 m. 09 des dessins originaux mesurant 0 m. 50×0 m. 33 prive le lecteur de bonne base d'appréciation. Il lui est toutefois facile de constater, à ne retenir que les seuls dessins faits dans l'obscurité complète : 1° que les esquisses des visages humains montrent un

PLANCHE I

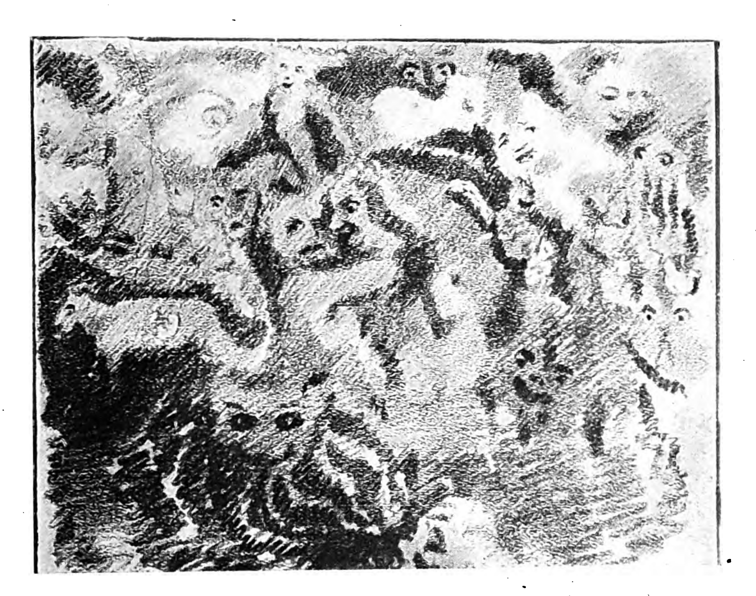


Fig. 1. — **Premier dessin exécuté par Marjan Gruzewski.**



Fig. 2. — **Deuxième dessin.**

PLANCHE III

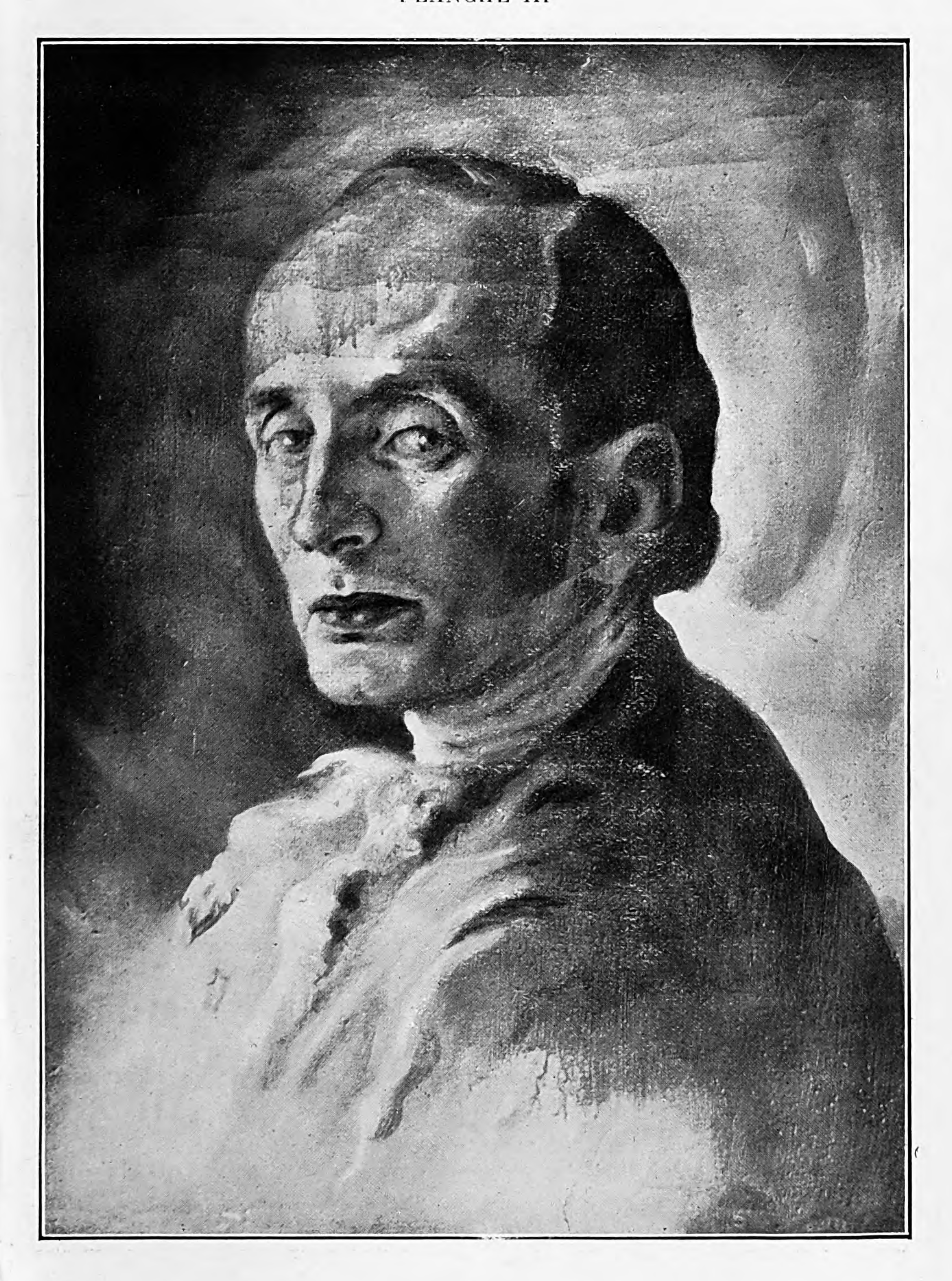


PLANCHE V



Fig. 1.



Fig. 2.

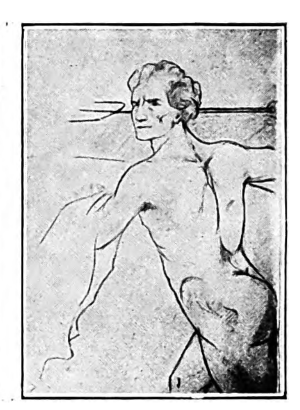


Fig. 3. — **Un Rétiaire.**





Fig. 4. — **Les Satyres.**



Fig. 5. — **Une scène de « La Poussière »** (1).

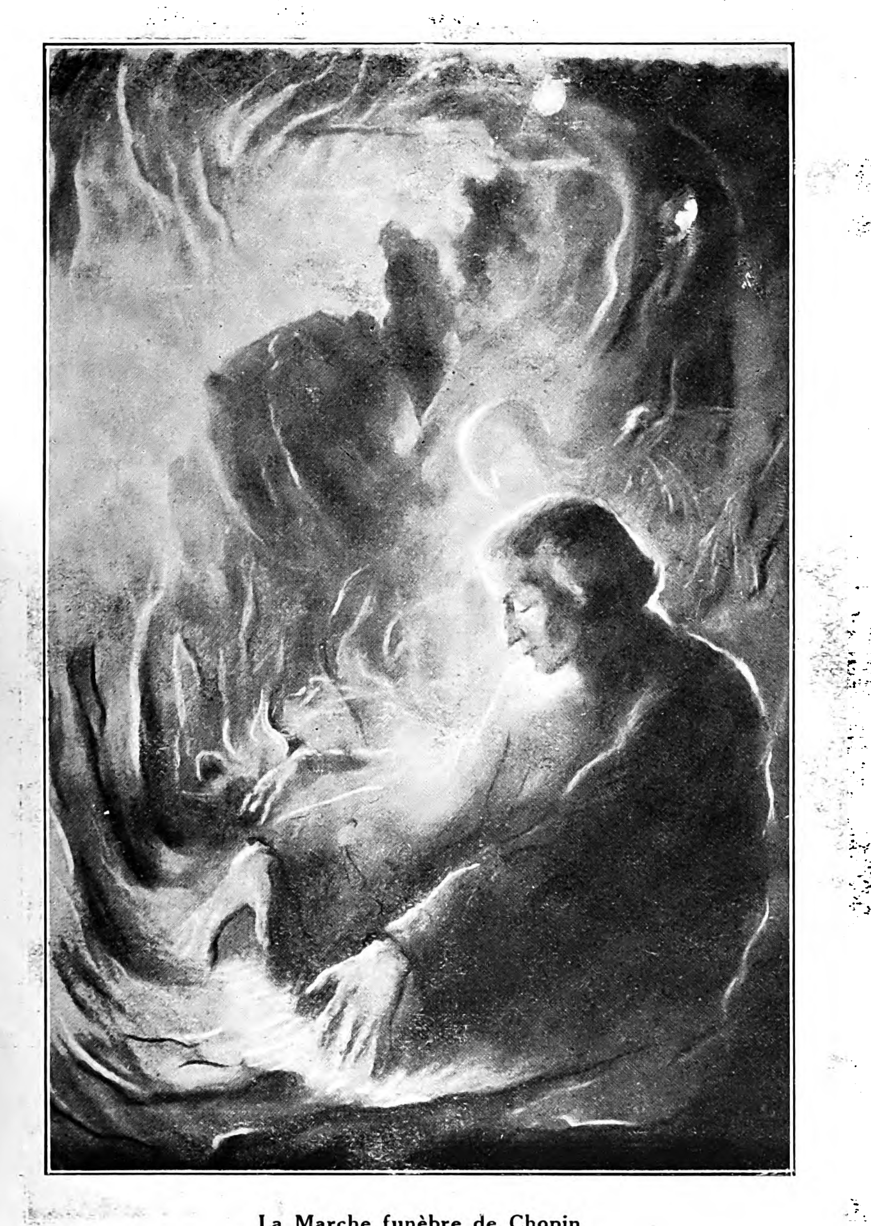
Dnia 9 Marca 1922 roku we własnym lokalu p. Marjan Gruzewski w obecności niżej podpisanych zapadł w trans medjumistyczny i wykonał rysunek autograficzny na temat „Mickiewicz tworzący Dziady" w przeciągu 14 minut

TRADUCTION

Le 9 mars 1922, dans son propre appartement, M. Marjan Gruzewski, en présence des soussignés, est tombé en transe médiumnique et a exécuté ce dessin sur le sujet de la pièce de Mickiewicz, Les Vieillards, *en 14 minutes* (pl. VI, fig. 1).

(1) Les dessins 4 et 5, planche V, ont eu même attestation.

PLANCHE VII



La Marche funèbre de Chopin

PLANCHE IX



Icare.

PLANCHE XI



Les Gnomes mangeant des fleurs astrales.

PLANCHE XIII



Fig. 1.



Fig. 2.



Fig. 3.



Fig. 4.

PLANCHE XIV

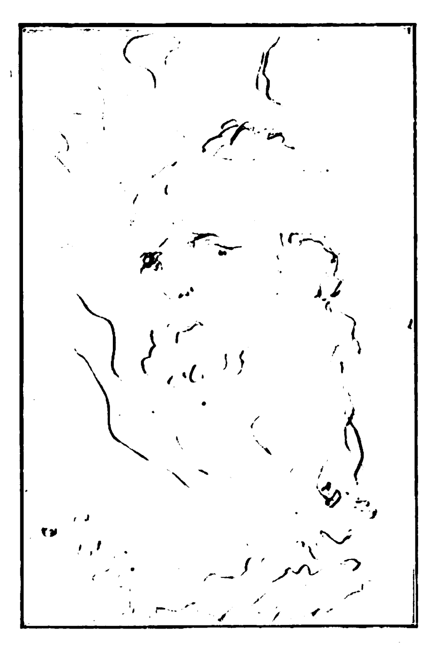


Fig. 1.

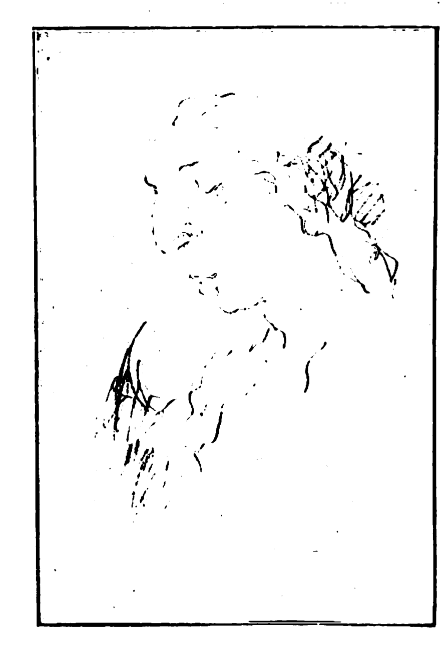


Fig. 2.



Fig. 3.



Fig. 4.

PLANCHE XV

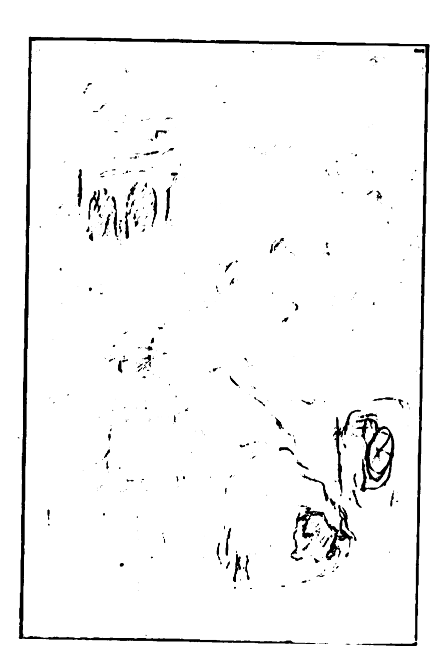


Fig. 1.

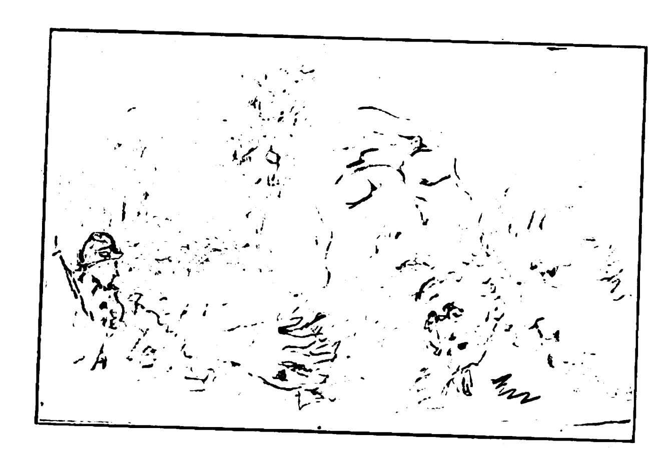


Fig. 2.

PLANCHE XVII



renouvellement incessant des formes, des attitudes et des expressions ; 2° que ces esquisses sont bien équilibrées dans la page et dans les rapports de leurs détails ; 3° qu'ils n'ont pas été effectués par une main craignant la difficulté, mais au contraire se souciant peu de perdre contact avec le papier et de possibles repères.

Lorsqu'on a vu travailler Gruzewski en faible lumière rouge, on s'étonne que sa main jetée de tous côtés, sans cesse retirée du papier et sans cesse y revenant, arrive finalement à la production d'esquisses très expressives. On s'étonne un peu plus qu'il puisse en être de même dans l'obscurité.

Je rappelle que M. Gruzewski affirme avoir abandonné dès ses débuts cette manière inférieurement productive de travailler. C'est la lecture de la lettre de M. de Szmurle qui m'a incité à lui demander cette démonstration de sa propriété de dessiner en pleine obscurité. Je dis cela pour prévenir l'objection que M. Gruzewski a pu reproduire par habitude dans l'obscurité des dessins appris par essais en lumière (1).

Le 8 juillet 1927, à 16 heures 30, eut lieu une séance de plein jour, en « grande transe », avec but : portrait d'une personne mise en présence de Gruzewski.

M. Gruzewski m'avait prié d'être l'objet du portrait. J'avais refusé, désirant avoir toute liberté d'observer Gruzewski en travail. Il fut convenu que M. de Sainville, artiste peintre, me remplacerait. Mais comme il vint en retard à la séance et que M. Gruzewski s'énervait, il fut remplacé à l'improviste par un assistant que Gruzewski n'avait jamais vu : M. X.

Voici comment se déroula cette séance, type de toutes les séances dites de « grande transe » en plein jour.

Gruzewski s'installe, assis devant un chevalet portant fixé sur panneau de bois un papier de 1 m. 10 × 0 m. 75. A sa droite, et à bonne portée des mains,

(1) A l'occasion d'un séjour de Marjan Gruzewski à Paris en 1923, M. Leloup de Sainville, artiste peintre français à qui je dois d'avoir connu M. Gruzewski, mit à l'épreuve la propriété de Gruzewski de dessiner dans l'obscurité complète. Le résultat obtenu fut si intéressant que je crois utile de le mentionner ici avec appui de reproduction photographique.

La séance eut lieu le 7 juin. Assistants : MM. Jean Meyer. L. Gastin, comte Potocki, Serge Rovinski, artiste dessinateur russe ; E. de Sainville. *Lieu* : une petite chambre transformée en chambre noire donnant l'obscurité complète.

Sur une table devant Gruzewski : deux feuilles de papier à dessin signées préalablement par les assistants, et trois pastels de couleurs différentes.

Resultats : un dessin est effectué en deux minutes sur l'une des feuilles.

Sur l'autre feuille un autre dessin est fait en 1 minute, 5 secondes (temps chronométré par M. de Sainville) (voir pl. XVI).

« Il faut remarquer — m'écrit M. de Sainville sur une note accompagnant le document original — la place précise des touches de blanc sur les yeux et le nez, et le modelé étonnant produit avec le *laissé* du papier gris... Les frottis blancs surajoutés au dessin ont sans doute l'intention de figurer, selon la coutume de Gruzewski, l'aura fluidique du visage... Gruzewski, avant de sortir de transe, révéla qu'il venait de faire le portrait d'un de mes ancêtres lointain dans le passé. Et, prenant un pastel rouge, il traça des signes au-dessous du portrait disant : « cela était la signature de votre parente »... Je vous rapporte cela pour la psychologie du cas ».

sont les boites de pastels. Du côté gauche, et un peu en arrière du chevalet, est le modèle.

16 h. 40. — M. Louis Gruzewski couvre d'un voile la tête de son frère. Tout de suite la respiration de Marjan se fait profonde et bruyante. Quelques secousses dans tout le corps. Les membres supérieurs se raidissent. Le buste se renverse en arrière. Le rythme respiratoire s'accélère. Le voile est retiré. Marjan se met en position assise normale. Ses yeux grands ouverts, paupières immobiles, regardent M. X.

16 h. 42. - Il promène ses deux mains à plat sur le papier. Sa main droite en quelques mouvements saccadés va aux boites de pastels, sans que la tête se tourne pour regarder. La main armée revient au papier et à toute vitesse se met à l'œuvre. Et cependant que la main droite répand en gestes nerveux le pastel, la gauche estompe et lie les teintes sans trêve. La respiration reste haletante, 60 inspirations environ à la minute.

16 h. 48. — Une secousse brusque dans tout le corps, suivie de quelques inspirations spasmodiques plus rapides. Changements successifs de pastels. Travail frénétique.

16 h. 50. — Gruzewski pose le pastel. Il se penche en avant, comme lassé. Une minute environ il reste immobile, respiration calme. Sa main saisit un autre pastel. Le travail reprend à toute allure dans un bruit respiratoire de soufflet de forge.

17 h. 03. — Arrêt de trois secondes. Reprise de travail.

17 h. 05. — Arrêt de deux secondes. Reprise de travail.

17 h. 07. — Un autre arrêt. Gruzewski se penche à gauche, les deux bras pendants, ayant aspect d'homme épuisé. Son frère va près de lui et lui demande s'il a quelque chose à dire. Marjan explique en quelques phrases ce qu'il vient de peindre.

17 h. 10. — Brusque reprise du travail. Même spectacle.

17 h. 15. — Arrêt. Gruzewski abaisse ses deux bras. Il raidit son buste en arrière. Quelques secousses, le rythme respiratoire se calme. Gruzewski regarde autour de lui, revenu à la conscience.

Pendant un bon quart d'heure il s'isole dans une pièce voisine, ayant difficulté à reprendre contact avec les assistants, avec la réalité.

Temps de travail utile : environ 25 minutes.

En trois séances de cette sorte, à trois jours d'intervalle, la dernière n'ayant duré que quinze minutes. Gruzewski a terminé son pastel : portrait de M. X. avec ambiance mystique.

Etrange opérateur que M. Gruzewski ! Les constructions de formes colorées sortent vite sous ses mains. Et pour le spectateur cela ne s'accomplit pas sans craintes. A tout instant l'activité de la main gauche fait croire le tableau compromis ; ses mouvements, pour étaler et fondre la pâte des pastels que la main droite répand sur le papier, sont si brusques et si apparemment désordonnées qu'on redoute jusqu'à la fin que tout se mêle dans un amalgame incohérent, surtout que Gruzewski n'essuyant jamais les doigts qui estompent, les couleurs s'y accumulent et se mêlent aux nouveaux apports créant un risque de tout instant. On croirait voir travailler un fou. Mais de cette agitation sort finalement une œuvre

d'une conception originale, et d'une qualité qui étonne après tant d'inquiétudes.

Le lecteur trouvera un beau spécimen de ce genre de production dans la photogaphie (pl. XVII) du portrait au pastel de M. de Sainville fait par Marjan Gruzewski peu de jours après les séances ci-dessus et en mêmes conditions.

Ce pastel (1 m. 10 × 0 m. 75) est d'un riche coloris et grouillant de vie. Gruzewski y a représenté M. de Sainville, le bâton du voyageur en mains, parcourant « dans le temps » des épisodes d'une « vie antérieure ». C'est ce qu'il appelle un « portrait psychique ».

Au premier plan, à gauche, on voit de profil un de Sainville plus jeune, peau bronzée, visage altier et sans barbe. Selon l'explication qu'en a donné Gruzewski en transe (laquelle explication laisse, cela va sans dire, M. de Sainville sans conviction), celui-ci était alors un Chef dans l'Atlantide en compétition de pouvoirs avec un grand prêtre que l'on voit à gauche porté par de solides serviteurs.

Dans le lointain un grand foyer lumineux éclaire une foule, c'est le Chef Atlante Sainville qui s'efforce par des prières et des offrandes à se rendre propice le Dieu du Feu. Et il y parvient, puisque bientôt, suivi de ses partisans, il force les portes de la ville où règne le Grand Prêtre et s'empare du pouvoir.

A droite du portrait de l'actuel M. de Sainville, on aperçoit le visage lumineux d'une femme qui eut sur lui, chez les Atlantes, une grande influence. Derrière lui, à sa gauche, c'est le visage de son frère d'alors, et plus loin celui d'un magicien réputé.

Cette composition, dont on ne saurait nier le pittoresque, a été peinte en deux transes, dans un temps total de 90 minutes (1).

*
* *

Quelques considérations psychologiques.

Du point de vue psychologique le cas M. Gruzewski se résume en ceci qu'à l'âge de 21 ans, n'ayant pas appris le dessin ni éprouvé pour lui aucun goût actif non plus que pour la peinture, il s'est révélé dessinateur et peintre en somnambulisme dès qu'on l'a sollicité à dessiner et à peindre, révélant ainsi la notion innée des techniques utiles et de la morphologie anatomique dont il ne s'était jamais au préalable soucié.

Son cas est semblable à celui d'Augustin Lesage quant à l'émergence provoquée et soudaine d'un ton insoupçonné. Toutefois il s'en distingue par le genre de sa production et surtout par la condition somnambulique de son travail le rendant efficace dans l'obscurité, d'où dérive la preuve que l'activité dite consciente du psychisme n'en est pas l'auteur.

(1) Pour appréciation de la ressemblance, voir page 118, une photographie de M. de Sainville, assis à côté de son portrait par M. Gruzewski.



*
* *

Ainsi que Lesage, M. Gruzewski attribue à des influences intelligentes extérieures à lui le travail artistique dont il se croit incapable.

Comme Lesage, il était instruit des doctrines du spiritisme avant de se révéler peintre. Bien plus, il pratiquait personnellement la médiumnité sous les diverses formes de la télékinésie, de la téléplastie, de la connaissance supra-normale. Quand, dans la même condition psychologique de somnambulisme, le dessin et la peinture vinrent s'ajouter aux antérieures modalités de sa production para-normale, il leur attribua inévitablement même origine. Tout ce dont il s'estimait incapable, il en fit l'œuvre d'« esprits ».

Devant toute production psychique paranormale, surtout quand elle s'écarte loin de l'habituel, la réaction des gens ignorants de la pan-psychologie, je veux dire de la psychologie classique et de son prolongement métapsychique, s'exprime inéluctablement en deux formules construites sur un préjugé commun et diversifiées par deux formes de la croyance.

Les uns disent : « l'être humain n'est pas capable de cela. De tels phénomènes sont donc impossibles. Qu'on cherche le mensonge, on le trouvera. »

Les autres disent : « l'être humain n'est pas capable de cela. L'auteur de ces phénomènes est en dehors et au-dessus de l'humanité. » Et ils concluent à l'intervention de Dieu, du Diable, ou plus communément des « Esprits ».

Ces deux comportements sont deux actes de foi : l'un dans l'étendue de son propre savoir, l'autre dans l'ingérance d'un monde invisible dans notre monde matériel.

Ils sont tous deux à repousser comme deux attentats flagrants à notre seul guide l'*expérience*, car l'un édifie sa négation et l'autre son explication sur cette fausse affirmation : *l'homme est incapable de cela.*

*
* *

Outre que le plus instruit des hommes n'est pas en mesure, aujourd'hui, de tracer des limites au possibilités psychiques de l'homme vivant, l'explication spirite ne saurait ici se construire sur une simple affirmation qui ne représente en définitive qu'un argument négatif. Ce sont des preuves positives qu'elle devrait apporter. Où les trouverait-elle dans le cas artistique Gruzewski ?

Certainement pas dans l'expression du monde invisible, selon Gruzewski. De toute évidence, elle n'est que le reflet plastique de doctrines acquises par lectures de livres sur le spiritisme et l'occultisme. Elle est la dramatisation pittoresque et diversifiée de conceptions mystiques antrophomorphiques traduisant l'au-delà avec la même fantaisie que Dante et son moderne illustrateur Gustave Doré ont imaginé l'Enfer. « L'astral », que

l'occultisme suppose et peuple de ses rêves, Gruzewski l'a accommodé aux souvenirs des visions horrifiques de son enfance.

Cela est d'une totale évidence. Je me crois toutefois obligé de le dire pour quelques lecteurs, m'en excusant auprès des autres.

Quant à la valeur artistique intrinsèque de l'œuvre de M. Gruzewski, personne n'oserait la hausser au-dessus des limites de l'art humain. Les grands maîtres incontestés de la peinture ont été de leur vivant des Titans auprès desquels le travail des « esprits » par l'intermédiaire des « médiums » n'a été jusqu'à ce jour qu'un travail de Pygmées.

Rien dans l'œuvre de Gruzeswki ne porte la marque de l'au-delà l'humanité vivante.

De sorte que celui qui s'obstinerait à y chercher l'influence de l'invisible serait ramené à son affirmation de départ, mais ainsi retouchée : « je conviens que c'est une œuvre dont l'être humain est aisément capable, mais Gruzewski en était personnellement incapable. »

Et c'est ici que le manque de connaissances psychologiques de l'explicateur spirite se révèlerait dans toute son ampleur.

Sans doute Gruzewski, selon les témoignages, était ignorant des techniques du dessin et de la peinture dans l'exercice attentif et volontaire de sa pensée : le conscient. Mais il est question de tout autre chose : d'un travail effectué en totale éclipse de l'activité superficielle du psychisme, d'un travail en somnambulisme, condition psycho-physiologique — est-il besoin de le rappeler ? — qui ouvre, plus ou moins largement suivant les personnes et les circonstances, le réservoir encore si mal exploré des capacités intellectuelles latentes en l'homme. De son psychisme, M. Gruzewski, comme chacun de nous, ne connaît que la surface ; qui oserait se vanter d'en savoir le fond et l'étendue ?

Les lecteurs au courant de ce qu'ont déjà révélé les coups de sonde jetés dans l'abîme du psychisme humain, source de connaissances dans l'espace et le temps qui confondent notre intelligence consciente, ne peuvent pas s'étonner qu'il en sorte quelquefois des phénomènes de bien moindre importance : tel celui de peindre sans avoir appris, ou de faire un dessin rapide dans l'obscurité.

* * *

Il suffit d'ailleurs d'examiner, sans préjugé d'aucune sorte, le cas artistique Gruzewski pour se convaincre qu'il est bien inutile d'aller chercher hors Gruzewski ce qui est si manifestement en lui.

Trois états de choses ont dominé son enfance, puis son adolescence et, sous d'autres apparences, le reste de sa vie.

Il fut, même dans l'état dit de veille, un grand halluciné, créant des fantômes qu'il était seul à voir.

La qualité fonctionnelle de cette partie de l'esprit nommée le conscient fut si médiocre chez lui qu'elle en fit un enfant impropre à s'instruire.

Et sa main, n'acceptant pas d'être l'instrument docile de cette conscience débile, se mettait au service d'une autre influence.

Toutes choses qu'on est bien obligé de traduire ainsi : Gruzewski, enfant et adolescent, fut un être chez qui le plan fonctionnel conscient du psychisme manquait des qualités qui en assure à l'ordinaire l'activité utile, tandis que le reste du psychisme, le subconscient — ce mot étant employé dans le sens le plus large — prédominait.

Par la mimique de la main, le subconscient semblait dire : « si vous voulez que quelque chose de bon sorte de Marjan Gruzewski, c'est à moi qu'il faut vous adresser. Mon collaborateur, le conscient, est d'une rare insuffisance. Je suis plein de ressources. Essayez-moi ». Mais personne n'y songeait.

Personne n'y songea jusqu'à ce que les circonstances eurent amené M. Gruzewski à la pratique du spiritisme. Cette pratique le dota de l'écriture mal nommée automatique. Dès lors le subconscient disposa d'un moyen de s'exprimer et il s'en servit tout d'abord pour dire comment il fallait tirer parti de lui.

Sous la signature d'une personnification, supposée « guide », il ne tarda pas de faire écrire à la main : « il faut maintenant la mise en transe », c'est-à-dire l'éclipse totale, l'abdication définitive du plan fonctionnel conscient inhibiteur de l'activité latente du psychisme. Et désormais il fut prêt à répondre aux sollicitations diverses qu'on lui fit.

En demandant aux « esprits » de produire ce dont on croyait l'homme incapable, on le fit produire à Gruzewski.

On désira d'abord des manifestations de l'au-delà, Gruzewski devint médium à télékinésies, à matérialisations, à connaissance paranormale. Il se montra ensuite, à mesure qu'on le demanda, littérateur en prose et vers improvisés, mime, acteur, et finalement peintre On eut peut-être, si on l'avait tenté, fait de lui un musicien, un danseur, et beaucoup d'autres choses. C'est peintre en somnambulisme qu'il a voulu rester. Et j'ai dit plus haut qu'il veut maintenant abandonner ce dernier mode de production de subconscience pour devenir peintre à la manière des autres peintres.

*
* *

Marjan Gruzewski est le type de ces êtres possédant une psycho-physiologie spéciale qui permet la réalisation de propriétés psychiques latentes dans l'homme, si rarement manifestées que beaucoup de personnes, pour ne pas les avoir constatées, doutent de leur existence ou les nient. Ce potentiel psychique se réalise à degrés divers et sous de multiples formes. L'état de transe dans lequel se met Gruzewski est d'une qualité qui lui donne une diversité et une intensité exceptionnelles de réalisations.

Une telle disposition physiologique est souvent héréditaire. Elle l'est d'ailleurs chez lui puisqu'on la rencontre dans son ascendance et sa collatéralité en manifestations fragmentaires et spontanées.

Sa mère était une grande intuitive, féconde en pressentiments et précognitions véridiques. Son frère Louis, actuellement âgé de 33 ans, dit avoir essayé et réussi plusieurs fois des actions psychiques à distance (30 kilomètres une fois) du genre « télépathie hallucinante ». Sa sœur aînée, trente-cinq ans, a de fréquents rêves prémonitoires concernant des événements généraux et particuliers ; elle écrit des poésies par écriture inconsciente. Sa deuxième sœur, trente-quatre ans, a eu des rêves prémonitoires exacts, mais elle s'est toujours refusée à des tentatives de production paranormale provoquée.

Voilà une famille à psycho-physiologie bien spéciale, à subconscient à fleur de psychisme, pourrait-on dire. Il est vraisemblable que des sollicitations bien conduites en tireraient des phénomènes multiformes au grand étonnement de leurs producteurs.

* * *

Par ailleurs, il importe de considérer que si Gruzewski a répondu par un dessin à la première sollicitation, révélant ainsi soudain des connaissances techniques et de morphologie humaine dont il se croyait dépourvu, il y a eu néanmoins une évolution perfective dans son œuvre. Entre le premier dessin et le portrait au pastel de M. de Sainville, la succession des tableaux signale un progrès manifeste. Par cela l'évolution du don de Gruzewski a ressemblé à celle de certains peintres qui, venus d'eux-mêmes à l'art pictural dans des milieux sans art, se sont développés seuls par l'unique jeu du mouvement perfectif qui s'effectue dans toutes les activités de la pensée.

M. Gruzewski, souvenons-nous en, a constaté une amélioration croissante de la qualité de ses tableaux depuis qu'il a appris à peindre et à mesure qu'il a progressé dans l'acquisition consciente des techniques.

Ajoutons à ces considérations que Gruzewski a son minimum de résultat dans l'obscurité complète, que ses dessins gagnent en qualité quand ils sont faits en lumière rouge, et que c'est en pleine lumière, yeux ouverts, qu'il peut seulement effectuer ses compositions en couleur et le portrait. Cela signifie clairement que s'il accomplit le prodige d'exécuter dans l'obscurité complète des dessins bien équilibrés et expressifs, il lui est nécessaire, pour une œuvre plus complexe, d'avoir l'usage du sens indispensable à tout peintre : la vue.

* * *

Qu'il soit question de Marjan Gruzewski, d'Augustin Lesage ou de n'importe quel autre prodige psychologique humain, un cas particulier ne peut fournir que certains enseignements, mais non sa propre explication. Ce

qu'il montre le mieux c'est, le plus souvent, la faiblesse ou l'erreur des explications que certaines personnes et le producteur lui-même croient pouvoir en donner.

En attendant que la recherche méthodique vienne éclairer ces sortes de manifestations intellectuelles exceptionnelles du psychisme humain, encore inexplicables quant au fond, il est utile d'en aider l'orientation par l'énoncé de données capables de poser avec précision le problème à résoudre. Cela sera l'objet des chapitres suivants.

(*A suivre*). Dr E. OSTY.

Une citation de La Bruyère

Personne ne pourra accuser La Bruyère de connaître la Métapsychique, ni d'avoir une crédulité aveugle : c'est une des intelligences les plus puissantes dont s'enorgueillisse notre littérature.

Or j'ai trouvé — avec grande joie — un passage trop peu connu, où il parle avec son vigoureux bon sens des phénomènes que nous appelons aujourd'hui métapsychiques. Et je prie le lecteur de notre *Revue* de lire avec une attention scrupuleuse ce que La Bruyère a écrit il y a deux siècles et demi. Ce pourrait être encore écrit aujourd'hui (1).

« Que penser de la magie et des sortilèges ? La théorie en est obscure, les principes vagues, incertains et qui approchent du visionnaire ; mais il y a des faits embarrassants, affirmés par des hommes graves qui les ont vus ou qui les ont appris de personnes qui leur ressemblent ; les admettre tous ou les nier tous paroit un égal inconvénient et j'ose dire qu'en cela, comme dans toutes les choses extraordinaires et qui sortent des communes règles, il y a un parti à trouver entre les âmes crédules et les esprits forts ».

CH. R.

(1) La Bruyère : *Les Caractères*. Edition de MDCXCIV, Paris. Michallet, p. 630.

Les Conférences à l'Institut Métapsychique en 1928

(*Suite*)

Le Samedi 21 Avril 1928 : (à 21 héures) *Les Modalités de l'Art inconscient*, par M. le Dr J. Vinchon (avec projections).

Le Samedi 12 Mai 1928 : (à 21 heures) *L'Hypnotisme chez l'Homme, les Plantes et les Animaux*, par le Dr Bérillon, Directeur de l'Institut de Psychologie (avec projections.

Le Samedi 19 Mai 1928 : (à 21 heures) *Prestidigitation et faux prodiges par illusionnisme*, par M. Raoul Grimoin-Sanson (Démonstration pratique de l'illusionnisme et de l'habileté de la main humaine).

Le Samedi 26 Mai 1928 : (à 21 heures) *Quelques trucs favoris de médiums fameux*, par M. Harry Price, Directeur du National Laboratory of Psychical Research de Londres (Démonstrations pratiques).

Le Samedi 9 Juin 1928 : (à 21 heures) *Quelques perceptions paranormales ; leurs conditions et leurs aspects*, par M. Le Loup de Sainville.

Le Samedi 23 Juin 1928 : (à 21 heures) *L'Inconnaissable scientifique* (*Relativité de nos connaissances*), par M. le Profr Sainte-Laguë (avec projections).

Le Samedi 30 Juin 1928 : (à 21 heures) *Influence du Phénomène métapsychique sur les Œuvres de quelques grands penseurs* (*Kant, Schopenhauer, Hans Driesch*), par M. Charles Quartier.

La légende de l'hallucination collective à propos du tour de la corde pendue au ciel

L' « hallucination collective » est l'une des hypothèses favorites et l'*ultima ratio* des personnes qui n'ont eu cure d'acquérir aucune compétence en hypnologie et en métapsychique et qui peuvent, par conséquent, en parler en toute liberté, de cœur léger. sans crainte de se tromper. Elle possède en effet deux grandes qualités : elle est facile à comprendre et elle est fort commode. Certes, il faudrait encore démontrer une chose, c'est-à-dire que ce phénomène existe réellement ; mais ces deux mots : « hallucination collective », mis l'un à côté de l'autre, ont été tellement répétés, surtout par les journalistes, que tout le monde les a, pour ainsi dire, dans les oreilles ; évidemment, n'est-ce pas ? on n'en aurait pas tant parlé si ce phénomène psychologique qui doit expliquer tout ce que nous ne savons pas expliquer, n'existait point.

Si vous vous risquez à prier les gens qui en parlent à tout propos de vous en citer un exemple, ils vous regardent avec étonnement, comme si vous tombiez de la lune à l'instar de Cyrano, et ils vous demandent si vous ne lisez donc pas votre journal, où il ne peut qu'être constamment question de foules entières qui ont cru parfois voir une image tourner les yeux ou faire un geste, etc., etc. Vous poussez alors la patience jusqu'à expliquer la différence radicale qu'on établit en psychologie entre une *illusion* et une *hallucination*. Le monsieur qui représente le sens commun demeure ahuri un instant, mais il est en mesure de vous fermer ensuite définitivement la bouche en vous racontant la fameuse histoire du fakir qui, devant toute une foule, opère des merveilles que la prestidigitation ne suffirait pas à expliquer ; heureusement qu'un monsieur armé d'un kodak, caché à quelques mètres de là, prend toute une série de photographies qui, une fois développées, démontrent inexorablement aux plus crédules même que le fakir n'avait accompli aucun des exploits que les spectateurs avaient cru voir ; il s'était borné à halluciner tout le monde — hormis, bien entendu, la plaque photographique.

Tel et tel grave auteur ont cité cette histoire dans leurs ouvrages ; ils n'ont même pas jugé utile d'indiquer où et quand cela se serait passé ; ç'aurait été superflu et ridicule, tellement le fait est connu ; en tout cas, « cela a paru d'abord dans les journaux américains ».

Si ma *marotte* est peut-être d'attacher beaucoup d'importance à l'*histoire* des recherches métapsychiques, c'est qu'une longue, très longue expérience m'a démontré que presque tous les dissentiments d'opinion, presque tous les vains débats qui se pérpétuent au sujet de ces troublantes

questions sont plus ou moins causés par une connaissance insuffisante des faits, des expériences, des théories qui s'y rapportent. On connaît tel ou tel événement isolé : c'est insuffisant : car il s'agit d'une question extrêmement complexe, dans laquelle la vérité doit être cherchée, démêlée au milieu d'une foule de faits qui embrassent toute l'histoire de l'humanité. On connaît le récit et l'avis de tel auteur : c'est plus insuffisant encore, car il faut avoir entendu toutes les cloches pour se rendre compte de ce qui peut se cacher sous cette cacophonie dissonante.

Or il est certain qu'au point de vue de l'*illusion* comme au point de vue de l'*hallucination*, l'examen des phénomènes que l'on attribue aux fakirs ou yoguis hindous constitue une mine d'une richesse inépuisable.

Fakirs musulmans, ou *yoguis* brahmistes, ceci a peu d'importance, puisque tout le monde est à peu près d'accord désormais sur ce point essentiel : que ces sortes de nomades qui parcourent l'Inde en exhibant leurs « prodiges » sont des prestidigitateurs. Tout ce que l'on peut discuter encore — pas pour longtemps, d'ailleurs — c'est le point de savoir si ces escamoteurs joignent aux tours de passe-passe quelque secret psychologique leur permettant de suggestionner, d'hypnotiser leurs spectateurs de manière à leur faire voir des choses qui n'ont aucune réalité *objective* — ce dont seraient incapables, et pour cause, nos meilleurs « illusionnistes » d'Europe et d'Amérique.

Lorsqu'on examine la description que nous donnent des exploits des fakirs hindous ceux qui les ont vu exécuter, on se rend compte, en effet, qu'ils ne s'écartent pas sensiblement, quant à leur genre, des tours habituels de nos prestidigitateurs. En tout cas, il n'est guère difficile de les ramener à de simples tours de passe-passe, si seulement on suppose que tel détail n'a pas été bien examiné, ou a été inexactement relaté — ce qui ne peut manquer de donner lieu à des discussions interminables et sans issue possible.

Mais il y a tout de même dans le répertoire des fakirs un « numéro » auquel on ne saurait certainement adresser ce reproche : c'est le fameux tour de « la corde pendue » ; j'entends le tour complet, avec disparition de l'enfant dans les nuages, son dépècement, sa réapparition, etc. Quant à celui-là, rien à dire ! il ne peut être question de l'attribuer à de la prestidigitation. Ou un *miracle*, ou un phénomène d'*hallucination collective* ; on ne sort pas de là ! A moins que... le fait dont il s'agit *ne se soit jamais produit.*

Mais comment expliquer alors une autre énigme troublante : celle du témoignage de tant de gens de tous temps, de races, de religions, de classes différentes, qui ont parlé du tour de la corde en affirmant sa réalité ?

C'est ainsi que ce « prodige » pourrait fort bien se réduire à une simple question de psychologie normale. Elle ne manque pas moins d'intérêt, présentant un exemple typique de l'origine de certaines légendes et croyances séculaires. Mais surtout elle revêt un intérêt réel et considérable au point de vue du prétendu phénomène de l'hallucination collective.

Plusieurs auteurs déjà se sont pendus, les uns après les autres, à cette fameuse corde accrochée au ciel et nous ont ensuite fait connaître le résultat de leurs observations; mais ce fut spécialement au cours des premières semaines de 1919, lorsque quelques grands journaux londoniens — le *Daily Mail* et le *Times* en tête — ouvrirent une enquête au sujet de ce tour, demandant l'avis de ceux parmi leurs lecteurs qui y avaient assisté. Cette initiative a permis de recueillir quelques témoignages nouveaux, mais elle a donné lieu aussi à quelques discussions, dont une seule peut-être présente de l'intérêt, soit au point de vue de son caractère impartial et synthétique, soit à cause des hypothèses que l'auteur avance pour tâcher d'expliquer le problème. Je veux parler d'une étude publiée par M. A. Van Gennep dans le *Mercure de France* (Mai 1919). Ce distingué anthropologiste démontre tout d'abord que ceux qui expliquent la partie la plus simple du « prodige » par un tour de prestidigitation ont presque certainement raison. Mais il reconnaît, naturellement, qu'on ne peut songer à expliquer par la prestidigitation la partie la plus étonnante de la performance; et alors, après avoir présenté et discuté les arguments de ceux qui croient et de ceux qui ne croient pas, il finit par ne pas conclure.

Je suis plus affirmatif (ou plutôt « négatif ») que M. Van Gennep, sur ce point-là. Je pense qu'on est parfaitement en droit de conclure, et que le distingué auteur de *Religions, Mœurs et Légendes* aurait probablement conclu lui-même à peu près dans le même sens que moi, si seulement il avait eu à sa disposition quelques documents que j'emploierai en dernier lieu dans cette étude et qui semblent de nature à nous fournir la clef de ce bizarre exemple de la crédulité humaine.

Le tour à sa plus simple expression

Pour parvenir à analyser le tour de la corde, tout critique devra forcément commencer par distinguer nettement en deux catégories les récits qui s'y rapportent. Je vais donc commencer par exposer quelques cas de la première catégorie.

Un sergent du régiment anglais des East Surreys adressa le compte rendu suivant au *Daily Mail*, qui le publia le 10 janvier 1919. L'événement se serait passé à Frezapore, où le bataillon du sergent avait été envoyé.

Nous n'y étions pas depuis deux jours, lorsqu'un vieil Hindou entra un matin dans le camp. Il portait un petit panier; une longue corde assez épaisse était jetée sur son épaule; deux petits garçons l'accompagnaient. Nous leur donnâmes des sous et l'exercice commença. Le vieillard jeta subitement, sans prononcer un mot, l'une des extrémités de la corde en l'air : la corde resta rigide, sortant de sa main, comme tirée vers le ciel par une autre main invisible. Nous pouvions voir distinctement l'extrémité immobile dans l'air. Puis un des garçons grimpa le long de cette corde, à la force des poignets, jusqu'à ce qu'il arriva au bout. Je l'ai vu, je vous l'affirme. Ensuite le garçon se laissa glisser à terre. Le vieillard dit quelques mots en hindoustan, et la corde retomba, redevenue souple. Comment cela fut fait, je n'en sais rien. Un grand nombre d'hommes

des East Surreys l'ont vu. Ce fut une merveille pour nous, et c'est toujours encore une merveille.

Le 6 février, le même journal insérait la lettre suivante de M[me] L. Nicholl :

Un Hindou et un petit garçon arrivèrent devant l'Hôtel Galle Face, à Colombo, et s'assirent au bord de la route. L'Hindou déroula une longue corde assez épaisse qu'il avait autour de sa poitrine. Il en jeta une extrémité en l'air où, à notre grande stupéfaction, la corde resta rigide, avec à peine un petit crochet à l'extrémité supérieure. Je crois être véridique en disant qu'un tour et demi à peu près de la corde resta à plat sur le sol. Le petit garçon grimpa le long de la corde et, quand il fut revenu à terre, la corde céda sur elle-même et retomba comme aurait fait une corde ordinaire. L'Hindou l'enroula de nouveau lentement autour de sa poitrine. Il ne nous demanda pas d'examiner la corde. L'homme sembla ne prêter aucune attention aux spectateurs. Nous étions huit, dont ma mère et mon frère.

Dans les deux cas qui précèdent, le « prodige » est réduit à des proportions bien modestes ; si modestes même, qu'il est difficile que le lecteur ne songe aussitôt à un mécanisme secret qui, placé à l'intérieur de la corde, peut la raidir, en certaines conditions, de manière à permettre à un enfant de grimper sur elle plus aisément encore que sur une perche, puisque sa surface présente plus d'aspérités que celle du bois poli. C'est l'explication qui a été fournie par le prestidigitateur Mr Nevil Maskelyne (1). M. Van Gennep (2) a décrit un ingénieux dispositif — une « moelle métallique » — qu'il a imaginée à cette fin.

Nous allons maintenent voir des cas où quelques difficultés, d'ailleurs aisément surmontables, s'opposent à cette hypothèse. Mes lecteurs auront remarqué que, dans son récit, M[me] Nicholl écrit: « L'Hindou ne nous demanda pas d'examiner la corde ». Il n'en est pas de même dans le cas suivant, contenu dans une lettre au *Daily Mail*, janvier 1919 :

J'ai assisté deux fois au « tour de la corde ». Dans le deuxième cas, qui se passa sur le terrain d'un jeu de tennis, à Peshawar, j'ai examiné soigneusement la corde. C'était une corde blanche ordinaire, telle qu'on peut s'en procurer dans tout bazar pour quelque annas le yard ; s'il y avait un truc, il n'était pas visible.

La lettre est signée « An Old Gunner » — un ancien artilleur — autant dire qu'elle est absolument anonyme. D'ailleurs on peut toujours se demander si la corde examinée n'a pas été remplacée par une autre truquée, au dernier moment. On sait que c'est là un escamotage tout à fait courant chez les prestidigitateurs ; une très grande partie de leurs tours ne sont pas basés sur autre chose.

(1) *The Fraud of Theosophy exposed and the Miracoulous Rope Trick of the Indian Jugglers explained*, p. 23-24.

(2) *Loco cit.*, p. 56-57.



Voici une lettre de Mr W.-M. Hunter (1) :

Je me trouvais à bord du *Whitlieburn*, de Glascow, en rade de Calcutta, quand, un dimanche de novembre 1917, un Hindou vint sur notre navire, accompagné de deux enfants : un garçonnet et une fille. Ils se placèrent sur le pont ; les officiers et l'équipage firent cercle autour d'eux. Il demanda une pelote de coton, qu'il posa sur le pont ; puis il prit une extrémité du fil, tira celui-ci en l'air aussi haut qu'il put, et le lacha : le fil de coton resta ainsi en l'air, parfaitement rigide, jusqu'au moment où un membre de l'équipage le toucha ; alors le fil redevint souple et retomba sur le pont.

Ici le détail de l'enfant grimpeur se trouve naturellement supprimé, puisqu'il ne peut être question de grimper sur un mince fil de coton.

A qui le jongleur a-t-il demandé la pelote ? Peut-être aux enfants qui l'accompagnaient. Même si elle lui avait été fournie par un des hommes de l'équipage, cela ne prouverait pas encore grand'chose, car il est plus facile de substituer à une pelote de coton une autre pelote de coton que de remplacer une corde par une autre corde.

Par contre, il est plus difficile de rendre rigide un fil de coton qu'une grosse corde. Seulement, je ferai remarquer que ce M. Hunter est le seul qui parle d'une pelote de coton. Sans prétendre appliquer dans tous les cas la maxime de droit : *Testis unus, testis nullus*, je crois qu'on peut bien l'appliquer ici. De toute façon, un truc quelconque de prestidigitation est toujours admissible, même en ces conditions.

Jusqu'ici, ai-je dit, le « phénomene » de la corde pendue ne présente en somme rien qui le différencie d'un tour de prestidigitation quelconque. Or, il semble n'y avoir aucun doute qu'il est bien exécuté parfois dans les conditions que je viens d'exposer, mais avec une corde ; nous verrons un peu plus loin qu'il a même pu être photographié.

Avant de passer aux cas qui, s'ils étaient réels, auraient manifestement un caractère de prodige, enregistrons un exemple qui tient le milieu entre les deux catégories.

Un anonyme a raconté dans les *Annales de Marie Immaculée* de juillet 1921 (2), qu'un « professeur S... » lui a raconté avoir vu accomplir le tour de la corde à Bombay, puis à Calcutta, de la manière suivante :

C'était *dans l'intérieur d'une cour*. Les jongleurs commencèrent par allumer des brasiers, sur lesquels ils jetèrent de l'encens, à titre d'offrande à leurs dieux ; l'air se trouva ainsi obscursi par la fumée, surtout à une certaine hauteur, où un cordon put alors être tiré entre deux fenêtres, sans que les spectateurs s'en aperçussent. Mais notre professeur monta à son tour aux étages supérieurs de l'immeuble et assista ainsi au manège. L'un des jongleurs jeta en l'air sa corde, dont l'extrémité supérieure disparut au milieu de la fumée : elle était restée accrochée à celle tendue horizontalement ; les compères se chargèrent de l'assujettir solidement. Un enfant grimpa sur la corde verticale

(1) *Daily Mail* du 3 février 1919.

(2) Reproduit par le *Pèlerin* du 1er octobre 1922 et par le *Mercure de France* du 1er avril 1923.



et disparut, à son tour, dans les nuages de l'encens ; après quelques temps, il redescendit.

Ce récit est le seul où les circonstances soient relatées de cette façon. Jamais il n'est question dans les autres exposés d'un endroit entouré de murailles, de feux allumés, etc. Les rapporteurs ont même généralement soin de remarquer le contraire. Il suffit d'ailleurs d'observer que les jongleurs ne pouvaient pas tenter avec leur fumée une si audacieuse et absurde « fumisterie », sachant bien que quelqu'un pouvait se trouver aux fenêtres de la cour, ou bien y monter, comme a fait l'hypothétique « professeur S... ». Ainsi isolée, cette histoire sent à vingt lieues à la ronde le roman inventé pour expliquer de quelque manière un tour d'adresse qu'on ne connaît d'ailleurs pas très bien ; le bonhomme qui l'a imaginée dans un but pieux savait évidemment qu'il s'adressait en somme aux lecteurs d'une publication religieuse catholique, qui n'y regarderaient pas de trop près. Elle peut tout au plus servir à montrer encore une fois comment les « sceptiques » acceptent aisément les récits de seconde main des anonymes, qui en attribuent la paternité à des « professeurs S... » sans aucune de ces indications de temps, de localité, etc., qu'ils exigent si rigoureusement lorsque cela leur convient. Passons.

Le grand jeu, avec dépeçage et raccommodage de l'enfant

Evidemment, si le « prodige » dont nous nous occupons n'avait consisté que dans un truc rendant rigide une corde, les siècles ne se seraient pas plus transmis la mémoire de ce tour d'escamotage que celle d'une autre jonglerie quelconque. Aussi tous les historiens et voyageurs qui parlent de la merveille la décrivent-ils dans son plein développement, avec toutes les circonstances qui justifient sa célébrité.

La mention la plus ancienne paraît être celle qui en a été faite par Marco Polo (1254-1323) dans son *Million* ; trop sommaire pour pouvoir présenter beaucoup d'intérêt. Vient ensuite celle d'Ibn Batouta, un géographe marocain (1302-1377), qui parcourut l'Espagne, l'Afrique Occidentale jusqu'à Tombouctou, toute l'Afrique Septentrionale, l'Arabie, la Perse, la Tartarie, l'Inde, Ceylan, Sumatra, la Chine. Le compte rendu de ses voyages, qu'il écrivit pour le Sultan du Maroc, est estimé par son exactitude ; il en existe une traduction française, avec le texte arabe en regard (4 volumes, 1854). Cet auteur se trouvait en 1355 dans la grande ville de Hang-Tchéou, non loin de Shangaï, lorsqu'il assista à une fête qu'offrait le gouverneur de la ville.

Au banquet — écrit-il — apparurent les jongleurs du Khan (1). Leur chef prit en mains une boule en bois, percée d'un trou par lequel passait une longue

(1) La Chine était alors soumise à la Dynastie fondée par les Mongols de Koublai Khan et qui fut renversée, quelques années après, par les Mings.



lanière. Il jeta la boule en l'air et elle monta jusqu'à disparaître à nos regards, pendant qu'il tenait ferme à la main l'extrémité de la lanière. Il ordonna à l'un de ses disciples de grimper le long de cette lanière, ce qu'il fit jusqu'à ce qu'il disparut aussi. Son maître le rappela trois fois, mais ne reçut aucune réponse. Il se saisit alors d'un couteau, grimpa le long de la lanière et disparut à son tour. Puis il jeta d'en haut sur le sol la main du garçon, ensuite son pied, puis l'autre main, puis l'autre pied, puis le tronc, et enfin la tête. Alors il redescendit le long de la lanière, respirant avec peine, et ses vêtements tout maculés de sang... Il ramassa ensuite tous les membres du cadavre, les appliqua les uns aux autres, sauta dessus — et le garçon se releva intact et droit.

Je fus tellement émerveillé, que j'éprouvai une palpitation de cœur, semblable à celle qui me saisit dans une précédente occasion, en présence du Sultan de l'Inde, quand il me fit voir quelque chose d'analogue (1). Mais on me donna un cordial et je me remis. Le Kazi Afkharuddin était à côté de moi et il me dit : « Par Allah ! mon opinion est qu'il n'y a eu ni ascension, ni descente, ni dépéçage et raccommodage du corps humain ; le tout n'a été que jonglerie. »

Mr S. W. Clarke, directeur de la Revue *Magic Circular*, en rapportant ce passage d'Ibn Batouta (2), a remplacé les deux dernières périodes précitées par la phrase :

Le Cadi des Musulmans était assis à côté de moi ; il me jura qu'il n'y avait eu ni ascension, etc.

On a pu voir par le texte précédent que le Cadi Afkharuddin n'a rien *juré* du tout ; il s'est exprimé comme un homme n'en sachant rien et qui se borne à exprimer son avis personnel.

Le Dr Richard Hodgson (3) rapporte bien la version exacte des paroles d'Ibn Batouta, mais il les interprète erronément. Il remarque que ce voyageur se trouvait mal bien facilement, puisque cela lui était arrivé déjà dans une occasion précédente. En réalité, dit-il, il est probable qu'Ibn Batouta soit tombé dans un état assez profond de sommeil hypnotique ; tandis que la remarque de Kazi Afkharuddin semble indiquer que ce dernier n'était pas un bon sujet hypnotique. Or on n'a qu'à relire attentivement les paroles d'Afkharuddin pour comprendre qu'il ne dit pas du tout : « Je n'ai pas été sujet à l'hallucination ; je n'ai pas vu le prétendu prodige » ; il montre, tout au contraire, avoir cru voir, lui aussi, l'ascension sur la corde, le dépeçage du disciple et le reste ; mais il réagissait par la raison contre cette vision, qu'il attribuait à un truc.

Le voyageur J.-B. Tavernier parle de ce tour, qui l'a beaucoup impressionné, dans ses *Voyages en Turquie, en Perse et aux Indes* (1677).

Le colonel Henry Yule, dans ses notes à *The book of Ser Marco Polo*, cite aussi le récit analogue d'un voyageur anglo-néerlandais, appelé Edward Melton ; un autre récit de Francis Valentyn (que toutefois Yule

(1) Il s'était agi alors d'une « lévitation » du corps humain. Probablement une autre jonglerie.

(2) *Times* du 6 février 1919.

(3) *Proceedings of the Society for Psychical Research*, janvier 1894, p. 364.

considère comme ayant été tiré de celui de Melton), et enfin celui de l'empereur Jahagueir, tous du XVII[e] siècle.

Jahagueir (l'orthographe habituelle de son nom est en français Djihanguir, ou Géangir), était fils d'Abkar le Grand ; il monta sur le trône en 1605 et est connu comme l'un des meilleurs empereurs mogols de l'Inde : juste, protecteur des arts et des lettres, auteur de Mémoires sur les dix-sept premières années de son règne. Dans un passage de ses Mémoires, Jahagueir décrit une série de tours extraordinaires qu'il avait vu réaliser par sept jongleurs bengalais et qui l'avaient vivement frappé. Celui-ci entre autres :

Les jongleurs prirent une chaîne de 50 coudées de long et, en ma présence, en jetèrent l'une des extrémités vers le ciel, où elle resta comme attachée à quelque chose dans l'air. Ensuite ils amenèrent un chien et le placèrent près de l'extrêmité inférieure de la chaîne. Aussitôt le chien courut le long de la chaîne jusqu'à l'autre bout, puis il disparut en l'air. De la même manière, ils firent courir successivement sur la chaîne un sanglier, une panthère, un lion et un tigre, qui tous disparurent en arrivant à l'autre bout. Enfin ils tirèrent la chaîne en bas et la remirent dans un sac, sans que nul ne pût comprendre. comment les animaux avaient été forcés de s'évanouir dans l'air de la mystérieuse manière qui vient d'être décrite.

On a pu voir que le fait relaté par Ibn Batouta ne s'est pas déroulé dans l'Inde, mais en Chine. Le tour de la corde est en effet dans les traditions de ce dernier pays aussi. M. Herbert A. Giles, un éminent sinologue de Cambridge, a communiqué au *Times* (10 février 1919), le résumé suivant d'un texte chinois, datant de 1630 :

Un jongleur, avec une longue tige de bambou sur l'épaule, portant une boîte et accompagné de son jeune fils, proposa, comme exemple de son habileté, de faire descendre sur terre des pêches du jardin de la Mère Royale Occidentale. Il prit une corde dans sa boîte, la jeta dans l'air et dit à son fils d'y grimper et d'aller chercher une pêche dans le jardin céleste. Le garçon grimpa, disparut dans le ciel, et peu après une énorme pêche tomba, suivie de la corde, puis de la tête, des bras, des jambes et du tronc du petit garçon.

« Hélas, s'écria le père en pleurant amèrement ; mon fils, mon fils unique, a été pris par le jardinier ; il va falloir maintenant que je l'enterre. »

Les spectateurs, saisis de pitié, firent entre eux une collecte et la lui remirent. Alors il frotta le dessus de la boîte et dit : « Pa-Par, pourquoi ne sors-tu pas pour remercier ces personnes ? » Aussitôt le petit garçon sortit et fit comme son père lui ordonnait.

Le général Tcheng Ki Tong, qui fut fort à la mode, vers 1890, à Paris, où il était attaché à l'ambassade du Céleste Empire, et qui a plutôt mal fini, a inséré dans son ouvrage : *Les Plaisirs en Chine*, une narration analogue à la précédente, seulement un peu enjolivée, mais contenant aussi l'épisode des pêches. Il assurait que l'un de ses amis disait avoir assisté à ce tour à Pékin. Ces contes constituent à peine le *Folk-lore* d'un pays, aucune précision, aucun témoignage direct.

Maintenant, avant de passer aux témoignages contemporains, arrêtons-

nous un instant à examiner ceux qui précèdent, et particulièrement ceux des deux personnages les plus importants : l'historien Ibn Batouta et l'empereur Jahagueir.

Le fait raconté par Ibn Batouta se passait à la fin d'un banquet ; donc, selon toute probabilité, *à l'intérieur d'une salle.* Jahagueir oublie à son tour de préciser ce point capital ; toutefois, comme il s'agit d'un spectacle donné par des jongleurs à la Cour, et non pas par des escamoteurs de la rue, les plus grandes probabilités sont pour que le spectacle se déroulât dans une sorte de théâtre. Au demeurant, s'il s'était passé en plein air, comme cette circonstance aurait augmenté considérablement la nature merveilleuse de la performance, on aurait difficilement négligé de nous le dire.

Il nous faut donc supposer que les deux spectacles ont eu lieu ***sur une sorte de scène*** pareille à celles sur lesquelles opèrent généralement, de nos jours, les prestidigitateurs européens et américains, dans les théâtres.

Le ciel de la scène étant à quelque quatre ou cinq mètres seulement au-dessus du sol, le tour se réduisait en somme à celui de la corde rigide, dont nous avons parlé. Il est tout naturel que l'enfant et le magicien ayant grimpé sur la corde, disparussent ainsi aux yeux des spectateurs. Il est non moins naturel que le magicien, après avoir jeté bas les prétendus membres sanglants de l'enfant, redescendît le long de la corde et découvrît ensuite le corps du garçonnet qui, entre temps, était redescendu à son tour par un passage secret.

Le seul inconvénient que présente cette hypothèse, c'est qu'elle paraît trop simple. Mais il en est de même de presque tous les tours des illusionnistes, une fois qu'on les a expliqués : ils sont la simplicité même, et on a alors de la peine à comprendre comment les spectateurs ont pu s'y laisser prendre. Il est d'ailleurs possible que quelque artifice supplémentaire dans le ciel de la scène rendît moins aisément explicable la disparition de l'enfant et de son maître.

Sans doute, le cas raconté par l'empereur Jahagueir, dans lequel l'acrobatie est exécutée par des fauves, doit être expliqué autrement ; mais l'explication, tout en supposant un dispositif plus compliqué, n'est pas moins raisonnable. On n'a qu'à supposer, par exemple, un fond constitué entièrement de glaces formant une surface unie et dont la cîme serait assez fortement inclinée vers la salle. Elle reproduirait ainsi, en sens vertical, ce qui se passerait en réalité sur les planches de la scène, formant un plan légèrement incliné dans le même sens que le fond de miroirs. La rampe doit être un peu rehaussée au-dessus des planches, et la salle ne doit pas avoir des galeries.

Une chaîne est tendue sur ce plan un peu incliné, qui constitue le parquet de la scène. Un chien, un sanglier, une panthère, un lion, un tigre, couchés sur le plancher, sont successivement traînés par des chaînettes invisibles le long de la grande chaîne, depuis le bas du plancher jusqu'à la rampe, où ils disparaissent dans une trappe.

Les animaux en question, surtout le chien et le sanglier, qui ne sont pas des félidés, ne peuvent évidemment pas grimper sur une chaîne perpendiculaire. Eh bien ! le texte de Jahagueir ne dit point que les animaux ont *grimpé* sur la chaîne ; il dit qu'ils *couraient*. C'est-à-dire qu'ils gambadaient et se débattaient plus ou moins sur la chaîne sur laquelle ils étaient traînés ; le son d'un orchestre pouvait facilement couvrir le bruit du frottement des corps.

Mes lecteurs n'ont qu'à essayer avec un miroir dont la partie supérieure soit assez inclinée vers eux et réfléchisse une surface un peu inclinée dans la même direction, pour se rendre compte de la simplicité et efficacité de ce dispositif, et de l'illusion parfaite qu'il devait produire sur une scène habilement aménagée à cet effet, avec une lumière pas trop forte ; lumière qui pouvait cependant paraître éclatante à une époque où l'on ne connaissait ni l'électricité, ni le gaz, ni l'acétyléne, ni même le pétrole. Illusion aussi parfaite que celle que l'on obtient de nos jours et dans nos pays lorsque nos illusionnistes opèrent sur des fonds noirs, en réalisant des « lévitations », des apparitions de fantômes et d'autres trucs analogues.

Naturellement, je n'ai pas la prétention d'affirmer que le truc employé par les magiciens orientaux était bien celui que j'indique et non pas un autre ; j'entends démontrer seulement qu'une fois admis que le tour avait lieu sur la scène d'un théâtre, ou si le contraire n'est pas spécifié, le fameux tour de la corde devient explicable et relativement facile à reproduire, comme l'affirmait M. Maskelyne, l'illusionniste anglais bien connu.

Les témoins de nos jours

Nous voici aux récits de témoins de nos jours.

Dans une lettre au *Daily Mail* du 28 janvier 1919, le sergent G. P. Curtis, de Fovant, Wilts, affirme avoir vu accomplir le tour de la corde par des jongleurs ambulants, à Khandala, près de Bombay, en 1902.

L'enfant grimpa sur la corde et disparut. Cinq bonnes minutes se passèrent, il me semble, avant qu'il reparût à l'extrémité de la corde et ne se laissât glisser en bas. La performance a été exécutée en plein air, vers midi. J'ai examiné la corde et je n'ai pu rien y découvrir d'anormal.

La narration est fort succincte, évidemment ; toutefois elle porte l'empreinte de la sincérité. Tout doit s'être réellement passé comme le sergent le raconte, sauf le point essentiel : celui de la disparition et réapparition de l'enfant, pour lequel le narrateur fait une restriction : « Il me semble ». Nous verrons dans la seconde partie de cette étude, à propos d'un cas absolument identique, comment s'expliquent ces défaillances de mémoire.

M. C. Edwin Goodell, de Newark (New-Jersey), docteur en médecine et philosophie, a fait paraître dans un journal scientifique, le *Medical Brief*, de Saint-Louis (Juillet 1923), un article intitulé : *Feats of the Indian Fakirs psychologically considered*, dans lequel il dit :

L'un des plus merveilleux spectacles d'habileté psychique auxquels j'ai eu le plaisir d'assister hors de mon pays natal a été celui que j'ai vu au cours d'un voyage dans l'Inde, il y a une vingtaine d'années. J'étais avec un prestigitateur américain, bien connu, qui était à la recherche de matériaux d'illusionnisme à ajouter à son répertoire, fort étendu déjà. A cette époque, je n'étais pas au courant des questions psychologiques, mais j'étais déjà familier avec l'illusionnisme américain. J'ai été très étonné, et même stupéfié, par le spectacle auquel nous avons assisté au cours d'une séance en plein air, donnée par des yoguis, ou fakirs hindous ambulants.

C'était — je m'en souviens parfaitement — l'anniversaire de la naissance du Vice-Roi, un jour de fêtes générales. En m'approchant de la nombreuse assistance, notre attention a été spécialement attirée par l'un des fakirs, un petit homme qui, après avoir fait entendre un coup de sifflet, lança en l'air ce que nous supposâmes être une corde. Celle-ci se raidit au cours de son ascension, au lieu de retomber au sol, et resta là comme si elle pendait du ciel. Le fakir frappa des mains, siffla de nouveau : un garçonnet apparut alors provenant je ne sais d'où — car personne ne se trouvait à la distance de dix à quinze pieds du fakir — il n'était vêtu que d'une simple bande lui entourant les hanches. L'enfant, qui était en pleine vue des assistants, fut soulevé de terre par le fakir et placé contre la corde pendante. Il saisit celle-ci et commença à grimper, à la manière des singes, jusqu'à ce qu'on le perdit de vue dans le ciel sans nuages.

Quelques minutes après, le fakir monta à son tour par la corde et disparut en l'air, de la même façon. Tous les regards étaient alors fixés en haut, attendant leur retour ; lorsque voilà, on vit tomber lourdement au sol des portions du corps de l'enfant : tête, bras, pieds et tronc. En regardant de nouveau en haut, on vit alors descendre le fakir, qui apparut comme un petit point dans le ciel, grossissant à mesure qu'il se rapprochait de la terre. Quand il fut arrivé, les parties du corps du garçon se rassemblèrent, coururent vers le fakir et disparurent instantanément, laissant toute l'assistance dans la stupéfaction.

Le Dr Goodell expose ensuite d'autres tours auxquels il aurait assisté dans l'Inde et s'évertue à les expliquer par une hallucination provoquée hypnotiquement par le fakir.

Remarquons que l'auteur qui, à notre avis, a inventé de toutes pièces son histoire, évite de fournir les deux indications qui auraient pu permettre de vérifier ses dires ; à savoir : 1° le nom du prestidigitateur « américain bien connu » dont le témoignage aurait cependant été précieux ; 2° l'endroit et l'époque où l'événement se serait passé. Quelle valeur attacher, en ces conditions, à de pareils contes ?

Le long récit suivant a paru dans le *Lahore Civil and Military Gazette* (1), en 1898. Il se serait passé au cours d'une fête :

Le magicien prit dans sa main une grosse balle formée d'une corde mince enroulée et, après avoir attaché l'une des extrémité de la corde à son sac posé à terre, il jeta de toutes ses forces la balle vers le ciel. Au lieu de retomber à terre, la balle monta lentement dans l'air en se déroulant, jusqu'à ce qu'elle disparut dans les nuages. Il n'y avait aux environs nulle maison où elle aurait pu retomber ; en outre, la corde resta rigide sur une très grande partie de sa longueur. Le magicien ordonna à son fils, qui lui servait d'aide, de grimper le long de la corde. Saisissant la corde de ses deux mains et de ses deux jambes,

(1) Reproduit par le *Daily Mail* dans son numéro du 27 janvier 1919.



le petit garçon grimpa avec l'agilité d'un singe. Il parut progressivement de plus en plus petit, jusqu'à ce qu'il disparut dans les nuages comme avait fait la balle.

Le magicien cessa alors de s'en occuper et exécuta divers tours magiques de moindre importance. Après quelque temps, il déclara qu'il avait besoin des services de son fils, et il lui cria de redescendre. La voix du petit garçon répondit d'en haut qu'il ne voulait pas venir. Après avoir essayé de la persuasion, le magicien se mit en colère et ordonna à son fils de descendre sous peine de mort. Ayant de nouveau reçu une réponse négative, l'homme, furieux, mit un grand couteau entre ses dents, grimpa le long de la corde à la force du poignet et disparut à son tour dans les nuages.

Tout à coup, un hurlement vibra dans l'air et, à l'horreur ineffable des spectateurs, des gouttes de sang commencèrent à tomber de l'endroit où le magicien avait disparu dans le ciel. Puis, le petit garçon tomba à terre, coupé en morceaux : d'abord ses jambes, puis son tronc et après sa tête. Dès que la tête du garçon eut touché le sol, le magicien se laissa glisser le long de la corde rigide, ayant son couteau passé dans sa ceinture. Il ramassa sans se presser les membres de l'enfant, les plaça sous une étoffe, où il mit aussi la corde halée du ciel. Il rassembla les diverses ustensiles de jongleurs, tira l'étoffe, et le petit garçon se releva de lui-même, parfaitement intact, sans qu'il restât à terre de traces de sang.

La performance aurait eu lieu, au dire de la *Gazette*, « devant une nombreuse assemblée d'Européens et de notables, au cours d'une fête donnée par un Rajah ». Le nom du Rajah n'est pas indiqué, pas plus que celui de la ville qui a vu cette merveille ; l'époque est imprécisée (du temps des Grands Mogols, peut-être ?) pas un seul des nombreux Européens et indigènes dont il est question n'est nommé ! !

Cet autre témoignage est fourni par un prince hindou, le Nawabzada Nusrat Ali Mirza, de Mourshidabad (1) :

J'ai vu le tour de la corde rigide exécuté maintes fois à la Cour de mon père, tant à Bombay qu'à Mourshidabad. Il varie dans ses détails, mais je n'oublierai jamais le spectacle tel qu'il m'apparut la première fois. J'étais encore tout jeune et caché derrière les jalousies de l'appartement de ma grand'mère. Le petit garçon grimpa le long de la corde et puis — ô comble d'horreur — il retomba à terre coupé en morceaux ; le corps était complet. Le magicien ramassa les morceaux et les réunit sous sa robe. Peu de temps après, il souleva sa robe et le petit garçon en sortit intact, sous les yeux de tous.

Ici nous nous trouvons en face du témoignage absolument inutilisable, constitué par le souvenir lointain d'un enfant, âgé peut-être de six ou sept ans, se cachant, épouvanté, derrière les jalousies d'une fenêtre, chez bonne-maman. Il est vrai que ce témoin princier dit avoir assisté d'autres fois encore au tour de la corde ; mais il ajoute que celui-ci « variait dans ses détails ». Si le témoin s'est rabattu sur le cas le plus lointain, c'est sans doute parce que, les autres fois qu'il a vu le tour en question, les détails de la performance variaient au point que tout se réduisait probablement à l'enfant grimpant sur la corde rendue rigide.

Un autre Hindou distingué qui confirme énergiquement l'existence de

(1) Lettre au *Daily Mail*, publiée le 19 février 1919.

ce truc est M. C. C. Sen, du quartier général de la Section hindoue en France, pendant la grande Guerre.

C'est en qualité d'Hindou — écrit-il (1) — et non pas comme un étranger ni comme un touriste, que j'affirme l'existence actuelle du tour de la corde ; je l'ai vu exécuter à Calcutta et en plein jour...

Les choses se seraient passées alors selon le scénario complet et classique avec dépeçage et reconstitution de l'enfant, etc. « La corde, ajoute M. Sen, était de la sorte la plus ordinaire ».

La personnalité de M. Sen paraît digne de foi. Et cependant, si cette déposition s'était produite devant un tribunal quelconque, le juge se serait empressé de demander au témoin quelques précisions : « Quand ce fait a-t-il eu lieu ? (M. Sen n'était-il pas alors un petit garçon, comme le témoin précédent ?) A quelle occasion ? Dans quel milieu ? Vous n'étiez pas seul à assister à ce spectacle ; pouvez-vous nous citer un autre témoin, nous fournir une preuve quelconque de ce que vous nous avez raconté ? » Et si le témoin Sen n'était pas en mesure de répondre à ces questions (s'il le pouvait, il l'aurait vraisemblablement fait tout de suite), non seulement le tribunal ne pourrait attacher à sa déposition la moindre valeur, mais le témoin courrait quelque danger de passer pour avoir fait une fausse déposition.

Surtout, il est vraiment extraordinaire que pas un, pas un de ces témoins du tour de la corde avec démembrement du petit garçon ne soit capable de nommer un autre témoin du fait.

Dans une lettre au *Light* de Londres (22 juin 1912), M. O. Meads, de Hampstead, fait la déclaration suivante :

Mon frère, habitant à Manly (Nouvelles Galles du Sud), quand il visita l'Angleterre en 1905, s'arrêta à Colombo (Ceylan), en cours de route. Ayant passé quelques heures à terre, il entra dans un restaurant ; pendant qu'il s'y trouvait, il entendit du bruit, des exclamations et il vit des gens courir. Il les suivit et aperçut dans un espace ouvert un homme et un enfani, entourés de la foule. Il assista alors au tour de la corde souvent décrit : corde lancée en l'air, où elle resta suspendue ; enfant grimpant jusqu'à ce qu'il fut hors de vue ; l'homme lui criant avec colère de descendre, ne recevant aucune réponse, montant à son tour pour le chercher, jetant en bas les membres du jeune garçon ; enfin, quand il revint, avant de s'en aller, il ouvrit un sac, d'où le garçonnet sortit vivant et bien portant. Mon frère ne hasarda aucune explication du fait, qu'il se borna à relater.

Ayant raconté cet incident à un membre distingué de la Maison du Maharaja de Népal, M. Krishna Maithra, quand il était en Angleterre en 1908, je fus surpris d'entendre de lui que c'était là un spectacle extrêmement rare et qu'il n'y avait jamais assisté lui-même, d'autant plus que les thaumaturges authentiques de l'Inde vivent exclusivement dans les forêts.

Cela paraît une manière polie de s'exprimer pour dire qu'on ne croit guère au récit que le frère de M. Meads colportait. En tout cas, on est en

(1) *Daily Mail* du 16 février 1919.

présence d'un récit « de deuxième main », que le frère d'Australie rectifierait probablement.

Voici maintenant un cas dans lequel le dépècement de l'enfant est remplacé par sa disparition définitive ! Il est consigné dans une lettre de M. Harris Hudson (Bathampton) au *Light* (8 février 1919).

Il y a quelques années, dans un Hôtel Margate, j'ai fait la connaissance d'un Colonel, dont j'ai oublié le nom, et qui était alors Gouverneur d'une des îles des Indes Occidentales ; il avait passé quelques années de sa carrière professionnelle dans l'Inde. Je lui ai demandé s'il avait jamais assisté au fameux tour de la corde, que l'on attribue aux fakirs. Il me répondit que, dans une occasion, une vingtaine de minutes avant le coucher du soleil, en présence d'une foule d'indigènes et de quelques Anglais et Américains, il l'avait vu exécuter.

Le fakir lança en l'air la corde, qui devint aussitôt rigide et sur laquelle l'enfant grimpa, disparaissant en haut ; on ne l'a plus vu depuis.

Les Anglais et les Américains qui étaient là réunirent une somme d'argent et l'offrirent au fakir en lui demandant de répéter le tour de la corde, mais il refusa et n'accepta pas l'argent.

Ayant demandé au Colonel quelle était son explication du prodige, il répondit que tous les assistants furent absolument stupéfiés et ne purent que penser que le fakir les avait hypnotisés.

En somme, tout ce qui résiste tolérablement à la critique, dans cette suite de récits, c'est ce qui concerne la rigidité de la corde, permettant à un enfant de grimper sur elle. Quant au reste, on nous demande de croire sur l'affirmation de seconde main d'un colonel dont on a oublié le nom, ou d'aprés celle d'un frère d'Australie, d'un enfant qui se cramponne aux jupons de sa grand'mère, etc. Des récits nous sont présentés par un journal indien et des indigènes qui ne nomment aucun témoin, ne fournissent aucune précision de lieu et de temps : de simples contes, des morceaux littéraires. Nous avons cité le témoignage du Dr Goodell, qui voyageait avec un prestidigitateur américain — peut-être ce Kellar que le Dr Hodgson a démasqué ? — mais nous ne nous arrêtons même pas à ceux de Mme Blavatski (1) et du magicien Jacob (2), pas plus d'ailleurs qu'à celui de cet impudent M. H. Hensoldt (3), dont nous nous occuperons plus loin. Qu'on examine, l'un après l'autre, ces témoignages ; on n'en rencontre pas un seul qui suffise à faire accepter, non pas la disparition d'un enfant dans les nuages, le dépècement de son corps et sa résurrection — ou, si l'on préfère, l'hallucination collective de toute une foule — mais le plus simple fait de la vie courante.

(*La fin au prochain numéro*). C. DE VESME.

(1) *Isis Unveiled,* vol. I, page 473 rt seq.
(2) *Bordeland,* 1897, p. 186.
(3) *The Occult Review*, Déc. 1905.

Les grands Problèmes de la Physique moderne (1)

III. — L'ATOMISTIQUE

a) — Existence des molécules, atomes, ions et électrons

Nous avons essayé dans nos précédents articles ou chapitres de démontrer l'existence de l'Ether, ses rapports avec l'Energie et la Matière, et comment, *à la limite*, ses deux dernières entités se fondaient, s'identifiaient entre elles. Il en résulte que la *Physique*, la *Science de l'Energie* et la *Chimie*, la *Science de la Matière* ne forment plus qu'un seul *maillon* de la chaîne de notre philosophie-scientifique connu actuellement sous le nom de « *Physico-Chimie* » et que nous pouvons nommer « *l'Atomistique* ».

Et comme cette physico-chimie moderne repose sur cette « *atomistique* ou science des *atomes* et des *électrons constituants* » , il est nécessaire et indispensable de prouver, tout d'abord, la *réalité* de l'existence des *atomes* des corps simples ou éléments, des *molécules* des corps composés, des *ions* dans les phénomènes d'électrolyse et enfin des *électrons* satellites gravitant dans l'atome matériel. C'est l'ordre logique.

1° **Atomes**. — *Loi de Dalton.*

Ce n'est qu'à la suite des recherches quantitatives effectuées au début du XIX[e] siècle (après que les bases expétimentales de la chimie furent posées par l'illustre Lavoisier)

---

(1) *Nous continuons la publication d'une série d'exposés des grands problèmes de la physique moderne par M. Andry-Bourgeois, ingénieur des Mines et de l'Ecole Supérieure d'Electricité.*

En ce moment où la recherche en Métapsychique aborde l'explication des déterminismes physiques et physiologiques des phénomènes, nous pensons être utiles à beaucoup de nos lecteurs en leur fournissant une suite de mises au point synthétiques des acquisitions et des hypothèses principales qui commandent actuellement la physique moderne et président au travail des chercheurs.

Voici le programme des matières qui ont été et seront traitées :

I. — Existence de l'Ether (Voir *R. M.*, n° 6, 1927).
II. — Energie et Matière (Voir *R. M.*, n° 1, 1928).
III. — L'Atomistique.
  a) Existence des molécules, atomes, ions et électrons.
  b) Energie rayonnante.
  c) Transmutations.
IV. — Exposé des théories d'Einstein.
V. — Discussion théorique et expérimentale des théories d'Einstein.
VI. — Synthèse de la gravitation.
VII. — Temps et Espace.
VIII. — Les résonnateurs biologiques de Charles Henry.
IX. — L'avenir des transformations de l'Energie.

que la théorie de la discontinuité de la matière (celle des anciens philosophes grecs) a acquis droit de cité dans nos sciences positives, principalement en chimie.

Grâce aux études et travaux de Richter et de Venzel sur la saturation réciproque des bases par les acides, cette théorie pris corps et fut précisée plus tard par l'anglais *Dalton* sous la forme de *la loi des proportions multiples :*

• *Loi de Dalton.* — Les éléments chimiques ne se combinent entre eux que suivant certains rapports pondéraux fixés, qui s'expriment par une série déterminée de nombres (un pour chaque élément) ou par les multiples de ces nombres simples. Avec cette loi très simple, il est possible d'attribuer à chaque élément un nombre caractéristique, toujours le même. *Un* pour l'hydrogène, *16* pour l'oxygène, *12* pour le carbone, *14* pour l'azote, etc... Par exemple — et, tel que, dans tout composé, ou *molécule*, formée de plusieurs atomes de la même espèce ou d'éléments différents, le *rapport de la masse de cet élément à celle des autres reste toujours proportionnel à ce nombre caractéristique*, fatidique (déterminisme scientifique).

L'eau, qui constitue les 3/4 de la surface terrestre, possède une composition centésimale de 12,33 pour 100 d'hydrogène et 87,77 pour 100 d'oxygène ; le rapport de l'hydrogène à l'oxygène est donc de 12,33 sur 87,77 ou $\frac{1}{8}$ ou $\frac{2}{16}$, $\frac{4}{32}$, etc... L'eau est donc composée de deux masses d'hydrogène (2) pour (16) d'oxygène, d'où sa *formule symbolique* H^2O. *L'eau oxygénée* de 4 masses d'hydrogène pour 16 d'oxygène (H^4O) ; l'acide carbonique ou anhydride carbonique de 12 de carbone pour 32 d'oxygène (co^2) ; l'*Urée,* de carbone, d'azote, d'hydrogène et d'oxygène dans les rapports de 12 : 28 : 4 : 16 d'où sa formule ($CN^2 H^4 O$), etc.

Ces nombres caractéristiques, bien déterminés, sont les « *masses de combinaison* ». Il est évident que leux choix a offert aux physico-chimistes une certaine indétermination ; la loi de Dalton (proportions multiples) ne permettent de les fixer qu'à un multiple près. Il semble, *a priori*, assez indifférent de prendre pour l'oxygène 8 ou 32, ou 4 au lieu de *16* et d'exprimer alors les rapports de l'hydrogène à l'oxygène dans l'eau par $\frac{1}{8}$, $\frac{2}{16}$, $\frac{4}{32}$ ou $\frac{0,5}{4}$.

Cependant les chercheurs sont arrivés progressivement à soulever et à résoudre cette ambiguité, grâce à la théorie atomique de la matière, à sa structure granulaire ou corpusculaire. Alors pour expliquer cette discontinuité bizarre, observée ainsi dans les rapports pondéraux de deux éléments simples, *Dalton* eut l'heureuse inspiration de substituer la *théorie de la séructure granulaire de la matière* à la conception métaphysique de sa continuité indéfinie, alors admise par les savants de son époque. Pour lui chaque élément était formé d'un agrégat de particules toutes identiques — *les atomes* — qui diffèrent d'un élément à l'autre, notamment par *leur masse*, c'est-à-dire par le poids de leur unité de volume.

Si l'on admet ainsi que les particules d'un corps composé sont formées par la réunion dans un rapport déterminé d'atomes des éléments constituants, les rapports pondéraux de ces divers éléments au sein du composé varieront évidemment par sauts brusques, suivant alors le nombre d'atomes de chaque espèce que contient la molécule.

Cette hypothèse est féconde, car elle permet d'expliquer la loi des proportions multiples : dans un composé quelconque, le rapport des masses de chaque élément est évidemment proportionnel à celui des atomes dans les molécules, donc *aux masses atomiques* (ou à un de leurs multiples), selon le nombre de chaque espèce d'atome qui entre dans la molécule.

La masse atomique d'un élément, c'est-à-dire le rapport de la masse d'un atome à celle d'un autre choisi arbitrairement comme *unité* pourra être déterminée par l'analyse quantitative quand le nombre d'atomes de chaque élément contenu dans la molécule est connu. Tous les progrès (et ils sont immenses) de la chimie organique sont basés et dérivent de cette conception. Et tant que ce problème n'est pas résolu, il est nécessaire si l'on veut exprimer convenablement les rapports pondéraux qui existent entre les

atomes, d'introduire une convention nouvelle et d'adopter arbitrairement, parmi les innombrables systèmes de multiples et sous-multiples possibles, *un système quelconque* d'entre eux. C'est ce qu'exprime la loi de Wenzel et Richter (saturation réciproque des bases par les acides).

2° **Molécules.** — *Loi d'Avogadro.*

La discontinuité observée dans les rapports pondéraux des éléments combinés se poursuit dans leurs rapports volumétriques quand la combinaison a lieu à *l'état gazeux.* Aussi, en 1808, Gay-Lussac put formuler la loi suivante (qui porte son nom).

Loi de Gay-Lussac. — « Les volumes des gaz qui se combinent, sont toujours dans un rapport simple et le volume gazeux du composé résultant est lui-même en rapport simple avec le volume des gaz composants).

Chacun des volumes considérés étant pris, bien entendu, dans les mêmes conditions de pression et de température (milieu).

Un volume d'hydrogène se combine toujours à un volume de chlore pour donner deux volumes de gaz chlorhydrique (H Cl) ; deux volumes d'hydrogène se combinent à un volume d'oxygène pour donner, non trois, mais deux volumes de vapeur d'eau (H^2 O).

Voici comment la théorie atomique permet d'expliquer la simplicité de ces rapports :

Lorsque deux gaz se combinent à volumes égaux, comme le chlore et l'hydrogène, on peut supposer logiquement que chaque atome de l'un s'est combiné à un atome de l'autre et, par conséquent, comme cette combinaison s'effectue sans laisser un excès de l'un ou l'autre composant, que chacun des volumes (dans les mêmes conditions de pression et de température) contient le même nombre d'atomes.

Quand la combinaison n'a pas lieu volume à volume, mais avec *contraction,* c'est que la molécule résultante contient plus d'un atome du même composant ; le rapport des volumes gazeux représente alors le rapport des atomes dans la molécule (cas de l'eau — H^2 O, de l'ammoniaque — H^3 N).

Mais comme en réalité, les particules réagissantes des éléments ne sont pas des atomes simples, il faut admettre qu'au moment de la combinaison, chaque particule de chlore et d'hydrogène se *scinde,* ou encore, que chacune d'elles est une molécule formée de deux atomes identiques.

Plusieurs corps simples (éléments) possèdent, à *l'état gazeux,* des molécules biatomiques (H^2, Cl^2, Br^2, O^2, N^2,...) ; quelques-uns sont, comme le phosphore et le soufre, quadri, hexa-atomiques (P^4, S^6,...) ; mais certains ont des molécules simplement mono-atomiques, comme les vapeurs des métaux alcalins, du zinc, du mercure, etc... et les gaz rares de l'atmosphère qui se caractérisent par leur inertie chimique (Ramsay). D'où Avogadro et Ampère ont établi la loi suivante :

Loi d'Avogadro-Ampère (1808). — Dans les mêmes conditions de pression et de température, *tous les gaz contiennent dans des volumes égaux, un même nombre de molécules* (*N*). Cette loi (qui dérive de la loi de Gay-Lussac), confirmée pleinement par d'autres phénomènes que nous verrons dans la suite, est le fondement rationnel de la chimie et de la physique modernes (partie théorique). Mais à l'époque où Avogadro et Ampère la formulèrent, cette loi fut très mal interprétée, on ne l'appliqua qu'à la détermination des masses de combinaison par gravimétrie (pondérabilité) sans se soucier du rapport des volumes gazeux. C'est pourquoi alors on adopta, pour l'eau, la formule HO (théorie des équivalents) qui est la représentation la plus simple de ce composé, quand on ne tient pas compte du rapport (2 à 1) du volume de l'hydrogène à celui de l'oxygène ; et comme 1 gramme d'hydrogène se combine (en poids) à 8 grammes d'oxygène, l'équivalent de l'oxygène fut pris égal à 8 (l'hydrogène étant toujours pris pour unité). Au lieu, que si l'on avait tenu compte de la loi de l'Italien Avogadro, la formule de l'eau aurait été, au contraire, comme elle est maintenant, (H^2 O). En outre, cette

loi a l'avantage d'expliquer pourquoi l'hydrogène de l'eau peut parfois réagir par moitié, comme dans sa décomposition par le sodium, par exemple :

$$(2\,H^2O + 2\,Na = 2\,NaO, H + H^2).$$

La masse atomique de l'oxygène est alors la masse de cet élément qui se combine à 2 atomes d'hydrogène et s'élève à *16*.

La loi d'Avogadro nous apprend encore que les corps simples, eux aussi, sont groupés en molécules ; elle permet également de fixer la masse atomique de presque tous les éléments avec une exactitude que contrôlent de nombreuses autres méthodes. C'est pourquoi nous avons insisté sur la façon avec laquelle on doit interpréter cette loi général, clef de l'atomistique.

3° **Ions.** — *Charges atomiques (Electrolyse).*

La théorie électro-technique du grand chimiste Berzélius (1779-1848) est basée sur les *phénomènes d'électrolyse* que la pile inventée par Volta (1808), lui permit d'étudier ; c'est-à-dire la décomposition des corps en solution (électrolyte) par le courant électrique.

Cette théorie bien qu'elle se soit montrée insuffisante dans sa forme primitive, était déjà un pas très important pour déterminer la charge électrique que peuvent transporter les atomes ; elle a été reprise dans ces dernières années avec beaucoup de succès, et son idée directrice trouve maintenant dans la théorie électronique de la matière son plein épanouissement (comme nous le verrons).

A son époque, Berzélius enseignent que *l'affinité chimique*, c'est-à-dire le plus ou moins de tendance qu'ont les éléments à se combiner, est *d'origine électrique* et qu'elle se confond avec l'attraction de charges de signes contraires. Dans ce schéma dualiste, il attribuait à chaque espèce d'atome une charge positive ou négative dont la valeur était déterminée par les substitutions d'éléments et a classé ainsi les éléments en une *série de tensions* en débutant par le corps le plus électro-positif, « le potassium » pour aboutir au plus électro-négatif « *l'oxygène* ». L'hydrogène se rangeant avec les métaux. L'affinité entre les éléments devant être d'autant plus grande que ceux-ci se trouvent plus éloignés dans la série des tensions. Malgré ces idées avancées, Berzélius ne parvint pas alors à une classification satisfaisante de tous les faits observés.

Le développement de la chimie organique, qui prit un essor considérable vers la moitié du siècle dernier, exigea une *représention moléculaire* plus précise, pour expliquer l'abondance vraiment extraordinaire des composés, formés à partir de quatre constituants fondamentaux : carbone, hydrogène, oxygène et azote. Cette représentation n'acquit une forme définitive que vers 1860, principalement à la suite des travaux de *Kékulé*.

4° **Structure moléculaire.** — *Valence.* – *Stéréochimie.*

Sans entrer dans des considérations chimiques qui n'ont pas leur place ici, nous sommes pourtant obligés d'examiner, sommairement, *l'existence des Isomères*, c'est-à-dire de corps de compositions chimiques identiques se distinguant pourtant par leurs propriétés, afin de fouiller la structure moléculaire ; l'Isomérie prouvant que les propriétés de la molécule ne sont pas fonction uniquement de la nature et du nombre de ses atomes, mais doit dépendre de leur arrangement dans l'édifice moléculaire. C'est-à-dire de la manière dont les atomes sont disposés dans la molécule. Ainsi, en tenant compte de la structure moléculaire, *on peut prédire, à coup sûr, tous les cas d'Isomérie qui peuvent se rencontrer, et seulement ceux-là.*

La détermination de cette structure est basée sur la théorie des *valences* dues à Kékulé.

Valence. — La capacité de saturation d'un atome (par un autre ou d'autres) dépend de *la nature* de l'atome auquel il se combine, mais l'étude comparative des composés permet d'établir, en première approximation, un *invariant* bien caractéristique, pour chaque élément, *sa valence.*

On distingua d'abord certains éléments dits : *mono* ou *univalents* qui, comme l'hydro-

gène et les halogènes (chlore, brome, iode, fluor) et les métaux alcalins (K, Na, Li...), dans les composés binaires (formés de deux éléments) ne se lient *jamais* à plus d'un atome d'un autre élément (HCl, HBr, KCl, Na Br).

Les autres éléments se combinent à un nombre variable d'atomes, mais fournissent toujours, avec les « monovalents » les composés qui en renferment le maximum (H^2 O, Cl^3 Fe, CH^4). D'où la possibilité de *mesurer la valence par le nombre d'atomes univalents auquel l'élément se combine.*

En prenant l'hydrogène comme base, les éléments sont dits *bi-*, *tri-*, *quadri-*, etc., *valents*, suivant qu'il se lient ou se substituent (cas des éléments qui ne donnent pas de composés hydrogénés) à deux ou trois, quatre... atomes d'hydrogène. Et cela n'est pas l'effet d'une pure coïncidence, car malgré certains éléments qui se présentent dans quelques composés connus avec des valeurs différentes (cas du fer dans Cl^2 Fe et Cl^3 Fe), la régularité observée se maintient suffisamment pour admettre la distinction des valences atomiques.

Nous n'entrerons pas dans la représentation schématique des édifices moléculaires qui a permis les étonnants progrès (l'évolution) de la chimie organique, en partageant les corps qu'elle étudie, en deux grands groupes, ceux renfermant des *chaînes ouvertes* (CH^4) et les groupes contenant des *chaînes fermées* (avec l'atome de carbone) (C^6 H^6), basée sur la disposition des atomes des quatre éléments fondamentaux (C, H, O, N) dans la molécule du corps composé. Nous renvoyons le lecteur aux ouvrages spéciaux. (Cours de chimie de Marcel Boll et G. Allard).

La *valence* s'y interprétant, tout naturellement, comme l'expression du *nombre* des forces attractives suivant lesquelles un atome s'unit aux autres pour former l'édifice moléculaire, en tenant compte que la tendance des valences à se *saturer* est tellement forte qu'il ne subsiste jamais de valences libres dans la molécule. Et comme, en particulier, l'hypothèse de la quadri-valence du carbone (Kékulé) se confirme dans tous ses composés, la formule de structure de la presque totalité des innombrables composés organiques a pu être fixée avec un degré de précision vraiment remarquable. Ainsi, la formule schématique de l'Indigo (dont nous faisons grâce au lecteur) a permis de reproduire *synthétiquement* ce produit naturel.

L'interprétation de la valence, appliquée aux composés inorganiques (métaux et métalloïdes), quoique féconde encore, ne permet pas d'attribuer une formule de structure à certains composés, mais *Werner* a apporté, dans ces dernières années, de sérieuses modifications à la théorie des valences qui en ont considérablement étendu et généralisé sa portée. Enfin le succès de la chimie structurale (*stéréo-chimie*), basée sur la discontinuité de la matière, c'est-à-dire sur la théorie atomique, s'est encore accru quand *Le Bel* et *Van't Hoff* donnèrent, en tenant compte de la disposition spatiale ; (suivant trois dimensions) des valences, l'explication logique de certains phénomènes d'Isomérie restés inexplicables jusqu'alors. Les *4* valences de l'atome de carbone (CH^4) sont supposées (par raison de symétrie), disposées aux 4 sommets d'un tétraèdre.

Et cette hypothèse a été entièrement confirmée, par le résultat des cristaux à l'aide des rayons X, à partir de 1896.

L'association, plus ou moins intime des carbures de la *série grasse*, à chaine ouverte d'atomes de carbone, tels que : C^2 H^2, l'Acétylène (la clé de voute de la chimie organique) ; C^2 H^4, l'Ethylène ; CH^4, le Formène ou Méthane (gaz des marais) et à chaîne fermée (C^6 H^6 benzine), ne nous fournit-il pas et les *pétroles naturels* et ceux de *Synthèse*, grâce à la *quadri-valence du carbone pour l'hydrogène* qui, *lui*, par son énorme pouvoir calorifique (33.800 calories par kilo) donne aux hydro-carbures (essence et pétrole) leur pouvoir thermique élevé (11.000 calories par litre) ? Un combustible vaut d'autant plus que ses molécules sont saturées d'hydrogène.

On voit ici combien la physique et la chimie se pénètrent, puisqu'il y a identité absolue entre la matière et l'énergie.

5° **Classification périodique,** (*de Mendeleïeff*).

La valence étant liée intimement à la nature de l'atome, le Russe Mendeleïeff, en 1869, trouva la loi qui (jusqu'ici) permet une classification rationnelle, car périodique, en un tableau schématique des éléments, depuis l'hydrogène 1 jusqu'à l'uranium 92.

Il classa les éléments par masses atomiques croissantes en rangées horizontales de *8* éléments, chaque colonne verticale renfermant les éléments de propriétés les plus voisines, mais à condition :

a) De ne pas ranger dans ce tableau les deux éléments de tête : l'*hydrogène* (1) et l'*hélium* (4).

b) De réserver des cases pour les éléments encore inconnus.

c) De grouper dans une même case de la sixième colonne, trois groupes d'éléments de propriétés voisines.

d) D'intervenir trois fois l'ordre de deux éléments successifs à masses atomiques fort voisines.

e) Enfin, de grouper tous les éléments désignés sous le nom de *terres rares* (Urbain) en une série s'étendant de la case 58 à celle 71.

Nous renvoyons le lecteur intéressé aux traités de chimie (Traité de Boll, par exemple) pour l'étude, plus approfondie des colonnes horizontales et verticales qni contiennent actuellement, sauf cinq éléments, tous les corps simples de la chimie intégrale.

La corrélation profonde qui existe entre cette classification périodique des éléments et la variation de leur valence respective est vraiment remarquable

Mais si au lieu, comme Mendeleïeff, de placer les poids atomiques croissants en lignes horizontales, on les range en lignes légèrement inclinés de façon que si, le *tableau*, est enroulé sur un cylindre, les éléments se trouvent former une ligne continue en hélice, on retrouve « *la vis tellurique* » imaginée quelques années avant 1869, par notre compatriote *Chancourtois*.

La structure électronique actuelle des atomes est venue encore corroborer le bien fondé de cette géniale classification qui a permis, au savant russe, de prévoir, dès son époque, les propriétés d'éléments encore inconnus et d'indiquer où ils devaient ou pouvaient se trouver, d'après son tableau figuratif. Ainsi, la découverte du scandium, du gallium et du germanium ont été depuis, la réalisation des prophéties de Mendeleïeff.

Pourtant, ce tableau n'est pas encore une *synthèse complète* de tous les faits physico-chimiques, car bien des irrégularités y restent encore inexpliquées. Cependant, grâce à de nombreux chercheurs et à la valeur de leurs travaux, le sens de cette belle classification commence à s'élucider ; c'est tout récemment que le voile semble se soulever. La marche de l'évolution scientifique est comme une courbe exponentielle qui, lente au début s'élève rapidement vers les hauts sommets, vers l'*Unité*, en lui restant asymptotique.

6° **Théorie cinétique de la chaleur.**

Pour Avogadro (qui n'était que physicien) le mot « *molécules* » désignait les plus petites particules des gaz, et avait un sens purement physique.

Voyons comment un corps, avec l'hypothèse de la discontinuité de la matière, peut passer de l'état solide, à l'état liquide, puis à l'état gazeux. L'hypothèse que la matière est formée de l'agglomération de ces petits grains (molécules), à peu près comme un tissu vivant est formé de cellules — les unités étant seulement considérablement plus petites, non perceptibles même à l'ultra-microscope — permet d'expliquer aisément de nombreux phénomènes physiques, comme la *diffusion* des gaz et des liquides, la *viscosité*, la *capillarité*, etc... Elle donne, en outre, une interprétation facile des différents états de la matière.

En effet, *à l'état solide* les molécules sont si rapprochées que chacune d'elles est maintenue à sa place par les forces qu'elle subit de la part des molécules voisines (*cohésion*). Mais la *chaleur* produit un écartement progressif de ces molécules (*dilatation des corps*) jusqu'aux points où leurs inter-actions devenant nulles pour maintenir la rigidité de

l'édifice, les molécules glissent, roulent les unes sur les autres et le corps passe à l'*état liquide.* Enfin, si l'effet de la chaleur s'accentue, les molécules finissent par perdre toute cohésion et tendent à occuper le volume le plus grand possible : le corps passe à l'*état gazeux.* Déjà en 1738, le savant suisse Bernouilli affirmait que, loin de présenter une parfaite immobilité, les molécules des corps étaient dans un état de perpétuel mouvement, d'autant plus rapide que la température du corps est plus élevé. Ce qui n'empêche que malgré cette anticipation sur la *théorie mécanique de la chaleur,* il a fallu attendre près d'un siècle, pour prouver que la chaleur est la manifestation même de ce mouvement, pour découvrir et calculer la transformation de travail mécanique (mouvement) en chaleur et la transformation inverse.

A cette époque, certains phénomènes avaient conduit à classer la *chaleur,* avec l'Electricité et le Magnétisme parmi les fluides impondérables, et cette fausse idée était si fortement ancrée dans les esprits qu'aucun physicien ne prêta alors attention à l'hypothése logique de Bernouilli.

Ce n'est que longtemps après, avec la découverte du *principe de la conservation de l'Energie* (Helmholtz) et, principalement, à la suite des travaux de *Mayer* et de *Joule,* sur les transformations réciproques du travail mécanique et de la chaleur, que les savants admirent enfin les idées du grand Bernouilli.

La théorie cinétique de la chaleur constitue donc le développement rationnel de l'hypothèse que la chaleur d'un corps n'est que l'expression de son agitation moléculaire.

Evidemment cette hypothèse se vérifie plus aisément pour les gaz où les molécules ne subissent d'interaction qu'au moment même de leurs rencontres mutuelles, et cette action se borne à un changement dans la direction des trajectoires moléculaires, sans entraîner de perte d'énergie.

D'où la *formule fondamentale de la théorie cinétique des gaz* :

$$p = \frac{1}{3} (n\ m)\ u^2 \quad (1)$$

où p, n'est autre que la pression du gaz, puisque c'est la force que subit constamment, de la part du gaz, 1 cm^2 de paroi. On la calcule en *unités absolues* ou (barye = dyne par cm^2).

1 atn = 1,033 kg/cm^2 = 1.033.980,6 baryes = 1.013.230 baryes et n est le nombre des molécules (de masse m et de vitesse moyenne u) contenues dans l'unité du volume (1 cm^3) ; donc $n\ m$ représente la masse totale du gaz contenue dans 1 cm^3 ou sa *densité* d,

$$(p = \frac{1}{3} du^2) \quad (2).$$

Ce qui permet de déduire *quantitativement* la presque totalité des propriétés du gaz considéré (et le nombre des molécules dans 1 cm^3 de gaz).

Comme la densité d est égale au quotient de la masse M par le volume V, en remplaçant dans (2), d par $\frac{M}{v}$, on trouve : $pv = \frac{1}{3} Mu^2 = \frac{2}{3} (\frac{1}{2} Mu^2)$; or $\frac{1}{2} Mu^2$ est l'énergie cinétique moyenne des molécules d'un volume v de gaz, elle nous donne la *mesure de la température du milieu gazeux,* par l'agitation produite.

D'après ces formules (1) ou (2), on voit immédiatement qu'une même élévation de température doit produire une même progression de pression p pour tous les gaz ; autrement dit que la pression de deux gaz renfermés sous un même volume (1 cm^3) à une même température (agitation $\frac{1}{2}$ m u^2) ne sera la même que si chacun de ces volumes contient le même nombre n de molécules. C'est ce qu'exprime la loi d'Avogadro qui n'est qu'une conséquence de la théorie cinétique de la chaleur.

De la formule (2) $p = \frac{1}{3} d\ u^2$, on tire aisément la vitesse moyenne de la molécule gazeuze $u = \sqrt{\frac{3p}{d}}$ (d et p étant des grandeurs mesurables).

On obtient ainsi pour la première fois une donnée numérique se rapportant aux propriétés de la molécule et pour sa vitesse moyenne des valeurs très acceptables.

Ainsi pour l'hydrogène H^2, la vitesse moyenne de translation d'une molécule vaut 1.834 mètres par seconde (d = 0,00009 grammes par cm^3) ; cette vitesse pourtant formidable n'entraîne pas la molécule bien loin, celle-ci venant à tous instants se heurter à ses innombrables voisines.

7° **Chaleur spécifique des corps.** — *Loi de Dulong et Petit.*

C'est la quantité de chaleur (mesurée en petites calories) nécessaire pour élever d'un degré centigrade, la température d'un gramme d'une subtance déterminée.

Il y a, en effet, lieu de distinguer dans les différentes substances une sorte de *capacité propre* au point de vue calorifique ; c'est ce qu'on appelle la *chaleur spécifique moyenne* de la substance.

Principe I. — La quantité de chaleur Q nécessaire pour élever de 1° c la température d'un poids P d'un corps est proportionnel à ce poids : $\frac{Q}{P}$ = constante = C (chaleur spécifique moyenne).

II. — Lorsqu'on mélange à poids égaux deux corps identiques, la température T du mélange est égale à la moyenne des températures ($T = \frac{t_1 + t_2}{2}$).

III. — La quantité de chaleur gagnée ou perdue par un poids P d'un corps pour une variation quelconque de température est proportionnelle à cette variation : $Q = P\,C.(t_2 - t_1)$; *c* chaleur spécifique ; supposée constante entre t_2 et t_1 (*P c* est la *capacité calorifique du corps*).

Tous les effets calorifiques (variation de température, dilatation, changement d'état, réaction chimique) sont toujours accompagnés d'un dégagement ou d'une absorpion de chaleur correspondante que l'on mesure à l'aide de méthodes calorimétriques et d'appareils spéciaux (voir la *Thermodynamique* de Witz). Par définition et *pour l'eau*, cette quantité de chaleur est égale à une petite calorie.

Mais pour tous les autres corps la valeur de leur chaleur spécifique est inférieure à cette quantité de chaleur (*eau*), cette valeur allant en décroissant alors que la masse atomique augmente ; et comme la décroissance s'effectue en raison inverse de la masse atomique, le produit de cette masse par la chaleur spécifique du corps considéré aura, par conséquent, une *valeur constante* (6,2).

C'est la *loi de Dulong et Petit*, découverte par eux en 1819, il y a déjà plus d'un siècle.

Cette loi, très simple, nous offre encore un nouveau procédé pour déterminer la *masse atomique* ; mais sa portée est pourtant limitée.

En réalité, la chaleur spécifique d'un corps n'est pas constante lorsque varie la température ; le produit précédent (6,2) est *nul* au *zéro absolu* des physiciens, c'est-à-dire à la température de — 273° c, celle des espaces interplanétaires ; mais ce produit (*chaleur atomique*) croît avec la température pour atteindre plus ou moins rapidement sa valeur limite (6,2).

Aussi pour les éléments de masses atomiques faibles, principalement ceux qui ne présentent pas de caractères métalliques bien accentués (bore, carbone, silicium), cette limite n'est pas atteinte à la température ordinaire ; c'est pourquoi, au début, furent-ils considérés (à tort) comme faisant exception à la loi de Dulong et Petit. Tâchons de déchifrer le sens de cette loi lorsque le produit est voisin de 6, 2 à la température ordinaire.

Pour une même substance, la *chaleur spécifique varie avec son état moléculaire*. Le charbon donne un exemple frappant de cette variation. Ainsi, la chaleur spécifique du diamant (carbone pur) C = 0,15, tandis que celle du graphite C = 0,20.

Il y a aussi variation avec l'*état physique* de la substance dont la chaleur spécifique est *plus grande à l'état liquide* qu'à l'*état solide*. La chaleur spécifique de la glace est la moitié de celle de l'eau. Celle d'un gaz est également plus petite que celle du liquide générateur du dit gaz.

Enfin, la chaleur spécifique est variable suivant les limites de température entre lesquelles on l'a mesurée.

Pour les *corps solides*, cette est variation négligeable entre O et 100°, mais elle est notable et va en croissant pour les températures supérieures à 100°. La variation est d'autant plus forte que le solide se rapproche davantage de son *point de fusion*.

Pour les *liquides*, la variation de C avec la température est encore plus accusée, et la plupart d'entre eux ont une chaleur spécifique qui n'est pas même constante entre O et 100° centigrades.

Même pour l'eau, ces variations, qui sont beaucoup plus faibles, ne sont pas nulles. En résumé, la quantité de chaleur Q qu'il faut fournir à l'unité de poids d'un corps pour élever sa température de O° à t° n'est pas proportionnelle à t°; la quantité de chaleur (Q) croît quand la température (T) s'élève, on n'a plus $Q = AT$, mais la formule empirique $Q = aT + bT^2 + CT^3$ où l'on détermine les constantes *a*, *b*, *c* à l'aide de 3 expériences directes. Cette formule donnera, soit la chaleur spécifique moyenne (entre O° et T°), soit la *chaleur spécifique vraie* (en faisant tendre l'accroissement de température *d T* vers zéro).

C'est ainsi que le physicien français Violle a pu fixer l'*échelle* des températures élevées qui sert pour les *mesures pyrométriques*. Pour les *gaz*, la loi des chaleurs atomiques de Dulong et Petit ne se vérifie pas ou fort mal. Tous les gaz ont une chaleur spécifique inférieure à l'Unité, sauf celle de l'hydrogène qui est supérieure à 3. Celle de l'air est C = O, 237; la plus faible est celle du chlore C = O, 121. Et naturellement, la chaleur spécifique des gaz est *variable* avec la *température* et avec la *pression* pour tous les gaz (vapeur d'eau) liquéfiables ou qui n'obéissent pas à la loi de Gay-Lussac (qui ne s'applique qu'aux gaz et aux vapeurs surchauffés, mais non saturés).

Ainsi donc pour les gaz, par suite de l'importance de la dilatation moléculaire, on doit distinguer une chaleur spécifique (Cp) *à pression constante*, (à la pression ordinaire, par exemple); l'augmentation du volume s'accompagnant toujours d'un certain travail pour surmonter la pression extérieure.

Le travail (produit d'une force par une distance) est donc ici égal au produit de la pression (p) par l'augmentation de volume (d V), on a $T = p. dv$; or on sait que $p V = R T$, en particulier sous pression constante *p*, (V = volume) et on a : $p (V_2 - V_1) = R (T_2 - T_1)$, R = constante des gaz parfaits = 8,315 + 10^7 ergs/degré. On peut donc trouver la dépense du travail qui doit être compensé par l'apport d'une quantité équivalente d'énergie calorifique. En effet, comme la quantité d'énergie uniquement nécessaire à l'élévation de la température du gaz vaut :

$$\frac{3}{2} R (T_2 - T_1),$$

il en résulte que pour élever, de cette même température, un gaz qui se détend, il faudra ajouter à cette énergie le travail d'expension nécessaire pour maintenir *la pression constante*, et l'énergie totale sera donc :

$$\frac{3}{2} R (T_2 - T_1) + R (T_2 - T_1) = \frac{5}{2} R (T_2 - T_1).$$

La chaleur spécifique (Cp) à pression constante sera par conséquent *plus élevée* que la chaleur spécifique à *volume constant* (Cv), et la différence (Cp — Cv), facilement mesurable vaudra l'*équivalent calorifique du travail* fourni par la détente du gaz. C'est du reste par ce procédé que Robert Mayer pu obtenir une première valeur approchée de l'*équivalent mécanique de la chaleur* (un kilogrammètre = 426 grandes calories ou millithermies). Mais ce qui doit nous intéresser, ce n'est pas tant la théorie que les données numériques qui se déduisent de l'hypothèse cinétique de la chaleur et que l'expérience peut contrôler.

Le principe que la chaleur communiquée à un gaz a pour seul effet d'augmenter la vitesse de translation des molécules (la force vive), ou de compenser son travail d'expansion, n'est *rigoureusement exact* que pour les *gaz monoatomiques* (hélium, argon, etc.) (voir tableau).

D'après la théorie cinétique, on calcule que, pour de tels gaz, le produit de la masse

moléculaire M (égale ici à la masse atomique) par la chaleur spécifique *Cv*, *à volume constant*, doit être une constante ; M Cv = 3 ; de même que le rapport des deux sortes de chaleurs spécifiques, $\frac{Cp}{Cv}$, lequel vaut $\frac{5}{3}$ = 1,666.

Nous donnons ci-contre le *tableau des gaz monoatomiques* montrant l'excellente concordance des résultats expérimentaux avec ces déductions théoriques, un peu abstraites (mais nécessaires).

GAZ	MASSE ATOMIQUE	M C	$\frac{c\ p}{c\ v}$
Hélium........ ..	4	2,95	1,66
Argon...........	39	2,998	1,667
Néon	20	»	1,66
Krypton.........	83	»	1,66
Xénon	130	»	1,66
Mercure (vapeur)..	200	2,99	1,66

Voyons encore deux notions couramment utilisées en physico-chimie :

1° *L'atome-gramme d'un élément*, qui est la masse de cet élément pesant un nombre de grammes égal à sa masse atomique : ce sera donc 56 gr. de fer, 63.4 gr. de cuivre, 16 gr. d'oxygène, 1 gr. d'hydrogène, etc...

2° La *molécule-gramme* d'un composé qui se définit comme l'atome-gramme et vaut conséquemment la somme des masses atomiques exprimées en gramme : ce sera 18 gr. d'eau (H^2O), 36,5 gr. d'acide chlorhydrique (H Cl), 30 gr. d'oxyde azoteux (N O), etc...

On comprend donc que ces atomes-grammes ou ces molécules-grammes contiennent tous le même nombre d'atomes ou de molécules (puisque ces masses sont proportionnelles aux masses de l'atome ou de la molécule) ; par conséquent, ils occuperont tous, *à l'état gazeux*, un même volume (Loi d'Avogadro).

Ce *volume moléculaire* (2 gr. d'H^2 ; 32 gr. d'O^2 ; 18 gr. d'H^2O, etc.), vaut à la température de 0° c et à la pression d'une atmosphère, *22.410 cm³*.

Comme pour élever d'un degré centigrade la température d'un gramme de fer, de cuivre ou d'un autre élément, on doit lui fournir *C* calories (chaleur spécifique), pour *A* grammes (masse atomique), il faudra donc *AC* calories et, d'après la loi de Dulong, *cette quantité est la même pour tous les éléments*.

Or, tous les atomes-grammes contiennent le même nombre d'atomes. Il faut donc utiliser toujours la même quantité de chaleur pour élever de 1° la température d'un même nombre d'atomes, quelle que soit la nature de ceux-ci — ou ce qui revient au même, *la quantité de chaleur nécessaire pour élever de 1° la température d'un atome est une constante, indépendante de la nature de l'atome*.

La loi de Dulong peut se déduire également de la théorie cinétique de la chaleur dont on voit l'importance.

En effet, les molécules des corps solides exécutent des oscillations pendulaires. Et, dans de tels mouvements, il y a lieu de distinguer, à côté de l'énergie cinétique (force vive), une nouvelle forme d'énergie qui existe à l'état latent à certains moments dans la molécule : c'est l'énergie de position ou *énergie potentielle*.

On peut admettre, en première approximation, qu'en moyenne sur l'ensemble d'un très grand nombre de molécules, cette énergie potentielle est égale à chaque instant à *l'énergie cinétique totale* de toutes ces molécules, et cela quel que soit le genre d'oscillation exécutée par la molécule.

Si l'on fournit de l'énergie, de la chaleur à un tel corps, celle-ci sera transforme, en parts égales, en énergie cinétique et en énergie potentielle. Il en résulte que pour élever



d'une même valeur la température d'un gaz et d'un solide (ce qui revient à communiquer la *même force vive* aux molécules des deux corps), il faudra fournir au solide *une quantité de chaleur double*, car la moitié seulement de cette chaleur sert à accroître la force vive des molécules, l'autre ne servant qu'à augmenter leur énergie potentielle. Le produit *M C* (*Ac* pour les éléments de masse atomique A), d'un solide vaudra donc le double de celui d'un gaz, soit donc $2 \times 3 = 6$.

Mais en réalité, ce produit *MC* est un peu supérieur à *6*, (il est 6,2) ; cela provient de la complication des mouvements moléculaires dans une solide ; une certaine quantité d'énergie est absorbée par des mouvements dont on n'a pas tenu compte pour simplifier.

8° **Détermination du nombre d'Avogadro** (*N*), c'est-à-dire du nombre de molécules contenues dans 1 cm^3 de l'élément considéré à l'état gazeux. *Il est le même pour tous les gaz*.

Le développement magnifique de la théorie cinétique par Maxwell, Van der Waals, *Boltzman* a permis de préciser la grandeur des molécules et d'effectuer, par suite, leur dénombrement.

La théorie cinétique de la chaleur qui permet de rattacher entre eux les phénomènes de la diffusion, de la fusion, du frottement interne et de la conductivité calorifique des gaz, de tenir compte du volume des molécules, de la distance moyenne que franchit une molécule avant d'en rencontrer une autre, donnera, en outre, *inversement*, la mesure de ces diverses propriétés en permettant le calcul des grandeurs dont elles dépendent,

Grâce à cette méthode, Loschmidt pu calculer, en 1865, le *nombre des molécules* contenues dans 1 cm^3 de gaz à 0° centésimal, sous la pression d'une atmosphère, nombre qui doit être le même pour tous les gaz (d'après Avogadro) et qui s'élève d'après les données les plus récentes à la valeur inouïe de 27 *quintillins* (27×10^{18}).

On ne trouva pas la même valeur pour tous les gaz, car les hypothèses faites par les physiciens précités, de cette époque, sur les chocs mutuels des molécules gazeuses avaient été choisies les plus simples possibles pour ne pas compliquer les calculs.

Ce qu'il y a pourtant de remarquable, c'est que, calculé il y a plus de 60 ans, le nombre obtenu est exact et correspond à celui que des méthodes modernes, tout à fait différentes, fixent comme *une constante pour tous les gaz* — quand on applique ces hypothèses aux gaz monoatomiques qui étaient alors encore inconnus. Actuellement, on utilise comme constante le nombre *N* de molécules contenues dans le *volume moléculaire* (22,410 cm^3); le nombre d'Avogadro vaut alors 22,410 fois le nombre $27{,}05 \times 10^{18}$, soit donc 6.06×10^{23} (1).

De cette constante se déduisent de nombreuses données relatives aux molécules ; elle permet entre autre le *calcul de leurs masses* (ce qui prouve bien leur existence).

Ainsi, comme la molécule-gramme d'hydrogène (H^2) pèse 2 grammes et contient : $2 \times 6{,}06.10^{23}$ atomes, l'atome d'hydrogène pèsera $\frac{2}{2 \times 6{,}06.10^{23}}$ gr. = $1{,}65.10^{24}$ (septillionième de) grammes.

Les propositions qui précèdent peuvent être considérées maintenant comme définitives.

Ce qu'il y a de plus curieux, quoique pourtant assez naturel avec le dogmatisme scientifique de certains savants, c'est que de l'époque de Loschmidt jusqu'aux environs de 1900, la plupart des physiciens professaient, à l'égard de ces spéculations hardies sur des choses « *qu'on ne pouvait ni voir, ni saisir* », une vive antipathie. Ces grandioses théories furent donc méprisées ou tournées en ridicule — comme actuellement les phénomènes métapsychiques par les Universitaires. On ne les comprenait pas. C'est toujours le « Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats » du *Renard et les Raisins* de ce brave M. de La Fontaine.

Ce qui n'empêche que *Boltzman*, un des principaux promoteur de la théorie ciné-

(1) On retrouve des nombres de cet ordre 10^{23} dans le *Résonnateur élémentaire gravitique*, de Charles Henry, dont la fréquence de vibrations à la seconde est de 10^{33} (décillions !).

tique des gaz, conçut de cet échec injustifié un tel chagrin qu'il mourut prématurément, beaucoup trop tôt pour la Science.

A la fin du siècle dernier, parmi les détracteurs de la théorie atomique, on pouvait rencontrer encore des hommes de la valeur du physicien philosophe Ernest Mach et même le grand chimiste allemand Ostwald qui combattit l'atomistique « au nom d'une physique indépendante de toute hypothèse ».

Cependant, depuis Ostwald, dans son « Evolution de l'Electro-chimie » a reconnu, « qu'il est actuellement impossible de douter encore de la structure granulaire de la matière » ; le transport des *ions* dans les phénomènes de l'Electrolyse lui a sans doute servi de « *chemin de Damas* » pour l'amener à cette éclatante conversion.

Nous donnerons dans un prochain article, d'autres méthodes des *preuves directes*, palpables et tangibles de l'existence des molécules et des atomes, des ions et des électrons, ce qui nous amènera à envisager les suspensions colloïdales et les mouvements browniens, ainsi que les rayons cathodiques, canaux, anodiques et photoélectriques, le rayonnement des corps radioactifs, et nous permettra de bien saisir les relations entre la lumière et la matière (phénomènes d'émission et d'absorption), l'Effet Zeeman et la fameuse théorie des Quanta.

ANDRY-BOURGEOIS,
Ingénieur des Mines (F. S. E.)

Compte rendu officiel
du IIIe Congrès International de Recherches Psychiques

Le compte rendu officiel du IIIe Congrès International de Recherches Psychiques, actuellement sous presse, paraîtra dans quelques semaines.

Les souscripteurs sont priés de ne pas s'impatienter ; qu'ils songent aux difficultés que présentent l'envoi des épreuves aux auteurs disséminés sur toute la terre, et leur retour, et le temps que prennent ces opérations.



LA MÉTAPSYCHIQUE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

Le Problème de la Destinée (Etude sur la Fatalité intérieure), *par le Dr René ALLENDY (Librairie Gallimard).*

Le Dr Allendy, disciple intelligent de Sigmund Freud, essaye, dans ce remarquable ouvrage, d'expliquer le mécanisme de la destinée, tout en tenant compte des faits acquis par l'expérimentation dans le domaine de la connaissance paranormale du réel (métapsychique intellectuelle ou subjective).

Ce livre est plein de faits, soigneusement observés par l'auteur lui-même, et analysés subtilement ; sa valeur est donc considérable.

Le Dr Allendy tire d'abord au clair la notion de destinée : « Depuis toujours, les hommes ont remarqué que des événements heureux ou malheureux, dans certaines vies, se répétaient très fréquemment sans que les individus puissent être considérés responsables de ces séries. » Le marin échappant à toute une série de naufrages, le militaire évoluant sans être atteint dans les pires dangers, l'ascension de Bonaparte et les erreurs inconscientes de Louis XVI, la multitude enfin des petits faits que chacun peut observer dans la vie courante, semblent bien montrer que, pour chacun le déroulement de sa vie est, en quelque sorte, prédéterminé d'une manière rigoureuse. Ce déterminisme débordant les capacités normales des individus, telles qu'elles nous apparaissent tout au moins, et semblant se manifester à travers eux bien plus que par eux, voilà ce qu'est la destinée. A qui, ou à quoi l'attribuer ? A la volonté arbitraire d'un dieu (fatalisme musulman), au hasard, ou à des lois immuables ? Dans quelle mesure la « volonté » consciente de l'homme peut-elle modifier sa destinée ? Tels sont les problèmes qui ont, de tout temps, exercé la sagacité des métaphysiciens.

Les penseurs ont, en général, montré un scepticisme très grand à l'égard de la « libre volonté » humaine. Lorsqu'ils l'admettaient, tels un St-Augustin, ou un Descartes, c'était pour ne pas contredire aux exigences de la foi, et à l'aide de compromis troublants ou de vertigineux tours de force... pour ne pas dire « tours de passe-passe ». L'histoire de la question semble bien n'être, au fond, que l'histoire de l'intériorisation progressive de la nécessité et de l'élargissement parallèle du concept « Homme ». Je m'explique : Tandis que primitivement, l'on concevait le destin comme une cause transcendante, souvent personnifiée, agissant de l'extérieur sur l'homme par une sorte de pression à laquelle l'homme essayait en vain de résister, de plus en plus l'on a été amené à admettre que c'est en l'homme lui-même que se joue le drame : le fatum, d'extérieur a passé à l'intérieur, de transcendant est devenu immanent, et a été localisé (pour ainsi dire) dans le vaste domaine du « psychisme obscur », de l' « inconscient », du « plan transcendant ».

C'est l'expérimentation qui a fait découvrir l'existence de l' « inconscient » et révélé une partie, faible encore, de ses richesses, que l'on ressent telles que nul n'oserait leur assigner, sans ridicule, des limites. La conscience claire, la « volonté consciente », ne sont plus considérées que comme une pointe infime,

éclairée momentanément, émergeant de la masse obscure du mòi, que comme la *constatation* de l'état final de réactions multiples opérées dans les profondeurs de l'être, hors de la zone lumineuse.

Et, à mesure que le destin s'est intériorisé, la part du « hasard » a diminué et le déterminisme s'est montré d'une rigueur de plus en plus implacable, « grignotant » toujours davantage les zones de « liberté d'indifférence » où l'on admet la possibilité de l'exercice du « libre arbitre ».

De bas en haut de l' « échelle de la création », la loi semble régner sans conteste possible. Les réactions chimiques des corps dits « inorganiques » se font toujours selon le même processus et selon des règles bien connues et permettant de les « prévoir » à coup sûr. Un échelon plus haut, les études des biologistes, tels que Jacques Lœb, le Dr G. Bohn, A. Pézard, montrent l'important rôle joué dans le comportement des êtres animés dits « inférieurs » par les tropismes (phototropismes, chimiotropismes, etc.) et par les hormones. Puis viennent l'instinct, l'hérédité, l'habitude, les réflexes conditionnés de Pawlow et Bechterew, etc., etc. L'on passe successivement, et en pente douce, à mesure que l'on s'élève sur l'échelle, à l'automatisme psychologique (suggestion hypnotique et post hypnotique, etc.), et à la psychanalyse.

A ce sujet, le Dr Allendy insiste, toujours en s'appuyant sur de nombreux exemples, sur le fait que : « *Toute idée tend à se faire acte* » (1) ; deux pages plus loin il y insiste, de façon plus explicite encore « *Il suffit*, dit-il, *qu'une représentation soit fixée dans le psychisme humain pour que l'exécution se déroule automatiquement et fatalement.* » Plus loin encore : « ... l'individu [réalise] automatiquement la représentation fixée dans son psychisme, que celle-ci soit objet de désir ou objet de crainte... il en résulte qu'en face d'un pareil processus, le choix raisonné, la volonté consciente se trouvent souvent tout à fait impuissants ». Enfin, l'inconscient, notion plus générale que la suggestion et l'englobant, permet seul de comprendre les phénomènes sociaux, la psychologie collective (la mode, l'influence de la publicité, la psychose guerrière, etc.). La psychanalyse démontre actuellement qu'un déterminisme strict régit la vie humaine. Création artistique ou scientifique, profession, etc... « traduisent rigoureusement une manière d'être inconsciente, tendant à se réaliser, directement ou symboliquement, une représentation centrale, inconsciente : *l'imago* ». L'homme suit dont une destinée qui lui est intérieure.

La résultante de ces multiples facteurs physico-chimiques et psychologiques se synthétise en une attitude, une tendance, vers un certain mode d'action, certains comportiements particuliers dont l'ensemble constitue le caractère. Le Dr Allendy expose clairement à ce sujet la doctrine classique des quatre caractères, telle qu'elle nous a été léguée par l'Antiquité, et telle qu'elle a été reprise de nos jours.

Grandes sont les difficultés que présente la recherche des facteurs profonds du caractère, des imagos enfouies dans l'inconscient, difficulté provenant de la tendance de l'homme à rationnaliser toujours, *après coup*, sa conduite. Mais la méthode psychanalytique est un merveilleux instrument de dissection, et les cas cités par le Dr Allendy sont fort remarquables, et concluants.

*
* *

Sur les bases qui précèdent est construite la doctrine de la fatalité intérieure. Cette fatalité, c'est l' « imago », qui tend à se réaliser à chaque occasion. Cette imago est une sorte de *sketch* que l'inconscient veut placer à tout

(1) H. Bernheim.

prix, le plus grand nombre de fois possible. Le schéma en a été construit en général dans les premières années de la vie, impression de la prime enfance qui fera le bonheur, ou plus souvent le malheur de la vie entière. « Il est étonnant, dit notre auteur, d'observer avec quelle ingéniosité le malade recrée la situation-type, avec quelle subtilité il trouve à appliquer sa réaction caractéristique. Comme dans tous les processus instinctifs, le psychisme opère là avec une spontanéité et une sûreté qu'aucune démarche intellectuelle et consciente ne saurait approcher ». En voici un exemple curieux : Un homme, dans son enfance, est brutalisé par son père alcoolique. Il le haït, et rêve de le tuer. L'âge venant, il refoule son désir. Or, un jour on l'arrête pour le meurtre d'un agent de police : il avait acheté, à quelques instants d'intervalle, chez le même chapelier, un chapeau semblable à celui du meurtrier véritable. Le meurtre de l'agent (symbole de l'autorité), symbolisait le parricide rêvé par l'enfant et « refoulé » par l'homme, et avait attiré le malheureux sur les traces de celui qui, lui, oserait faire passer à l'acte la révolte contre l'autorité. Les cas de ce genre abondent : ils sont l'effet du déterminisme intérieur. Mais pour comprendre la perfection d'action de ce déterminisme, *on est contraint d'admettre que l'inconscient est doué de facultés supranormales.*

Ainsi, prenons un individu humain quelconque, il cache dans son inconscient une « imago », un *sketch* tendant à se réaliser dès que les circonstances le permettront. Si le *sketch* est un thème de chance, les facultés supranormales de son inconscient l'attireront avec régularité dans toutes les circonstances lui permettant de réaliser son bonheur. S'il est joueur, par exemple, son inconscient l'amène à ponter sur les numéros qui sortiront, etc , etc. Si c'est un thème de malchance, son inconscient mettra la même habileté persévérante à le réaliser. Le sujet sera amené ou à rater les moyens de transport qui auraient pu l'amener à des rendez-vous pour traiter des affaires avantageuses, ou à choisir des véhicules qui subiront un retard, à épouser une femme qui porte en elle les germes d'une mort prématurée, etc., etc.

Cette théorie permet d'expliquer les rêves prémonitoires ; les rêves de ce genre seraient des portes de communications qui s'ouvriraient entre la conscience lucide et l'inconscient et permettraient de prendre connaissance des tendances profondes, du schéma que l'on est destiné à réaliser. Il en va de même pour l'interprétation des présages : l'impression de bonheur imminent que donne à d'aucuns la découverte d'un trèfle à quatre feuilles ou d'un fer à cheval ne consisterait qu'en ceci : le trèfle ou le fer ne seraient que les occasions, les prétextes, les causes d'un « déclic » mettant la conscience normale à même de prendre connaissance du schéma de bonheur que l'inconscient se propose de réaliser. Trèfle ou fer auraient passés inaperçus si ce schéma n'avait pas existé, ou, du moins, n'auraient produit aucune impression. De même, les sujets « métagnomes » ne seraient que des détecteurs de ce psychisme inconscient, leurs « prédictions » ne consisteraient qu'à amener au jour les schémas profondément enfouis dans les zones obscures de l'être humain.

*
* *

Le libre-arbitre sort de toute cette étude, comme de celles du Dr Osty sur la préconnaissance de l'avenir individuel humain, bien affaibli, amenuisé, impalpable, à tel point qu'il ne paraît plus exister qu'à l'état d'illusion, ou de pieux désir.

La personnalité humaine, d'autre part, est enrichie de façon extraordinaire d'un inconscient pratiquement illimité. Le destin, en s'intériorisant, a gonflé la personnalité jusqu'à la faire éclater. La toute petite pointe de conscience claire qui se meut dans l'espace et le temps est portée par un socle immense

d'inconscient, si immense que, si, dans la conscience normale, on distingue où commence la personnalité, nul ne saurait dire où elle finit dans l'inconscient, si elle finit, et l'on pourrait supposer sans trop d'audace que l'inconscient est *un*, et commun à tous les humains. En intériorisant la destinée, on a fait entrer l'univers entier, connu ou inconnu, dans l'inconscient de l'homme. Il n'y aurait qu'*une* conscience : celle de l'univers, semblable à un océan immense aux profondeurs insondables... et nos « consciences » transitoires ne serait que l'écume légère qui couronne la crête des vagues, irisée un instant par les rayons du soleil, et ayant l'illusion de la séparativité... alors que cette écume tire sa substance de l'océan, est portée par lui, et y retournera.

*
* *

Bien que le réseau du déterminisme, resserrant ses mailles de plus en plus, englobe l'homme lui-même, son activité et sa conscience, claire de façon manifeste, toutefois l'homme refuse, par faux amour-propre, de se rendre à l'évidence des faits. Poincaré dit, magnifiquement : « la merveille éternelle, c'est qu'il n'y ait pas sans cesse des miracles » (1), autrement dit : que tout ce qui existe soit soumis à la Loi. Mais la majorité des humains *ne veut pas* reconnaître que, faisant partie d'un tout soumis au déterminisme, prétendre désinsérer l'homme de ce déterminisme universel pour y substituer le libre-arbitre, et tout ce que cette notion comporte d'arbitraire, est une attitude illogique et insoutenable. *Elle ne le veut pas*, cette majorité, « pour des raisons de haute convenance morale » dit-elle, et, en réalité, parce qu'elle est victime d'une illusion d'optique.

En effet, même ceux qui, théoriquement, admettent l'existence de l'Inconscient et son rôle primordial dans les manifestations de la vie, pratiquement continuent à définir, à limiter l'homme à sa partie la plus minime : « La conscience claire ». Tout ce qui se joue dans les coulisses immenses et la prodigieuse machinerie du théâtre ne compte pas : seuls sont pris en considération les faits qui se passent sur la plus minime portion du théâtre, sur la scène éclairée par la rampe de la « conscience normale ». Il s'agit donc, pour bien des bons esprits, de sauver la notion de la « valeur » de cette activité consciente. La réaction psychologique est la même que la levée de boucliers qui se fit contre le transformisme à ses débuts, parce qu'il assimilait l'homme aux autres animaux : insulte à la religion, à la morale, à la dignité humaine. Le transformisme a doublé le cap, le déterminisme psychologique le doublera aussi. Car il a pour lui les faits, contre lesquels viennent se briser toutes les théories.

L' « illusion d'optique » dont je parle plus haut entraine comme corollaire l'attitude mentale qui consiste à considérer le monde et l'homme comme deux entités séparées et opposées. Le Dr Allendy dit fort justement à ce sujet : « L'homme est soumis au monde, mais il en fait partie, et ce monde est un peu lui-même. L'homme et le monde ne sont pas deux entités séparées comme le maître et l'esclave et puisqu'il n'y a pas de servitude, il ne saurait y avoir de liberté pour l'homme à l'égard du monde... La cellule vivante n'a, envers l'organisme, ni servitude, ni liberté. Le seul lien qui les unisse est la solidarité, l'analogie, la commune destinée. C'est aussi la situation de l'homme dans l'univers » (p. 211).

Bref, « la conscience claire », l' « activité consciente » de l'homme ne sont que des résultantes, des prises de connaissance passives du résultat auquel aboutit tout un jeu de forces qui débordent infiniment ladite « conscience

(1) *La valeur de la science*, page 7.

claire ». Prétendre le contraire est se mentir à soi-même; pour des raisons sentimentales, qualifiées de « nécessités morales », certes fort respectables, mais qui n'ont rien à voir avec la science, sous peine de la rendre impossible. D'ailleurs, même s'il s'agit de « sauver la morale », en ne détruisant pas la notion de « responsabilité » : peut-on concevoir quelque chose de plus immoral que de vouloir bâtir la morale sur un mensonge, ou, plus exactement, sur un refus de voir la réalité dans toute son ampleur et telle qu'elle est ?

* * *

Ce qui se dégage du livre du D[r] Allendy est que l'homme, en tant que conscience claire et activité consciente, est donc le jouet, l'acteur de sa destinée, et non son créateur. Son créateur serait l'homme lui-même, mais pris dans sa totalité, avec l'*énorme* prépondérance de l'inconscient. Dans cet inconscient résident les *sketches* qu'il faut que l'homme joue à tout prix. *Mais* ces *sketches* ont été « écrits » par les circonstances à un moment donné du temps, et l'on peut les détruire en amenant les « représentations » psychologiques, qui en sont la trame, à la lumière de la conscience, et en les détruisant. Par là, l'homme aurait une manière de puissance sur sa destinée. La destinée serait donc quelque chose de purement *virtuel*, et *pouvant* bien, à un moment donné, *cesser de passer à l'acte*, elle pourrait en quelque manière être déviée. Le D[r] Allendy a la prudence, d'ailleurs, de montrer que c'est là, *peut-être*, encore une illusion : qui sait si le destin de l'homme ne devait pas être de jouer tel sketch jusqu'à tel moment déterminé, et plus ensuite, et si la visite au psychanalyste n'est pas que le prétexte extérieur de ce changement de comportement ? (Cf. p. 214).

A notre avis, le peut-être est de trop. Prenons, dans *La Connaissance Supranormale* (1) du D[r] Osty l'histoire de son accident d'automobile prédit une première fois deux ans, et une seconde fois quatre mois avant l'événement, et l'événement lui-même : le boulanger ivre lançant sa voiture contre l'automobile du D[r] Osty marchant à petite allure. Ce phénomène tout « mécanique » en quelque sorte, simple « coïncidence » pour un esprit non informé, a été « vu » avant sa réalisation : choc violent, homme à terre, saignant, objets épars autour de lui (pains), et le fait que le D[r] Osty en sort indemne. Quand on analyse la multiplicité des facteurs nécessaires pour qu'en un point, en un lieu, les deux véhicules se rencontrent sous l'angle précis nécessaire pour projeter le boulanger sur la route au milieu de ses pains tout en préservant l'incolumité du D[r] Osty, l'on est incité à penser : « Tout se passe comme si l'accident était déjà réalisé complètement, au moment de la prédiction, quoique d'une manière immatérielle : l'événement subséquent ne faisant que le « matérialiser » en quelque sorte ».

* * *

Réduit à sa « conscience claire » avec ses catégories d'espace et de temps, et son « activité consciente », spatiale et temporelle, l'homme n'est bien qu'un « pion sur l'échiquier des nuits et des jours », soumis à la Loi universelle du déterminisme. Mais conçu dans toute son étendue, en ses justes proportions de « conscience claire » (fort peu de chose) et d'Inconscient (immense), l'homme, par son « *plan transcendant* », paraît bien être consubstantiel à la divinité, en présenter les attributs : indépendance du temps et de l'espace. Or — et cela n'est pas dénué d'intérêt — hors du temps et de l'espace, la loi

(1) Page 281.

de causalité, le déterminisme sont inconcevables : puisqu'ils postulent des séquences (dans le temps) d'événements (dans l'espace). C'est là, dans ce plan transcendant, et là seulemement qu'il est possible de concevoir la liberté de l'homme, la liberté tout court. Elle est concevable, tout en demeurant inimaginable (de même que l'on peut « concevoir » une 4[me] dimension de l'espace tout en étant incapable de la « réaliser », de l'imaginer, par suite des limitations imposées par notre cerveau de chair). C'est là, peut-être, dans un acte, qui est également une prise totale de connaissance, intemporel et non spatial, que l'homme, identifié à Dieu, *crée* sa destinée. Liberté toute métaphysique, hypothétique, qui semble illusoire à nos cerveaux de chair, mais seule liberté possible, ou, tout au moins, concevable,

Se détacher du « moi conscient » pour s'attacher au « moi total », infiniment plus vaste, est donc un « troc » avantageux : c'est échanger si peu que rien contre l'immensité... l'illusion passagère pour la réalité éternelle. Il n'y a pas là de quoi plonger l'homme dans le désespoir, ainsi que d'aucuns l'affirment. En transposant le centre de notre univers du « moi » illusoire et créateur d'illusion dans le « moi » (qui est peut-être le « nous ») infiniment réel l'échelle des « valeurs » se trouve rétablie dans sa vérité : et l'homme n'attache plus que l'importance microscopique qu'elles méritent aux tribulations de son individu « conscient ». Donc, ce n'est pas là une doctrine de désespérance.

On prétend que c'est une doctrine d'inertie. « Au commencement était l'Action » a dit le grand Gœthe. Cela est vrai : l'action, mais inconsciente. Puis la conscience paraît... la conscience que l'on est agi par des dieux, ou un fatum extérieur. La conscience passe ensuite à l'illusion du libre arbitre, et se pose comme séparée, et même antagoniste du « tout ». (Là en sont encore beaucoup d'hommes). Puis elle a conscience que c'est ce tout qui agit par elle, à travers elle, qui se réalise par son moyen. Enfin la conscience connaît qu'*elle est* elle-même ce « Tout », à la fois l'acteur et le dramaturge, le pion et le Joueur, que c'est elle qui *veut* ce qui *est*. « Au commencement était l'Action »... à la fin est la Connaissance, qui affranchit des souffrances qu'engendre l'Action — souffrances qui ne résultent que de l'ignorance, nourrice de l'illusion du « moi » opposé à l'Univers.

Nous sommes en pleine métaphysique, aussi mettons un terme à cet article. Mais on voit par là quelle source de fécondes méditations est le livre remarquable — et prudent — du D[r] Allendy.

La Vie de l'Espace, *par Maurice MAETERLINCK (Fasquelle, éditeur)*.

Le poète philosophe qu'est Maurice Maeterlinck nous donne, dans ce livre, la prolongation de quelques directives déjà indiquées dans *L'Hôte inconnu* tout spécialement, ainsi qu'en général dans tous ses ouvrages. Le thème de sa méditation est pour lui comme pour tous les penseurs de notre époque : *quel est le rapport de la pensée et du réel dans l'œuvre de la connaissance ?* La question n'a peut-être jamais été aussi pressante qu'actuellement. La construction des géométries non euclidiennes, d'une part, la théorie d'Einstein, d'autre part, sont venues bouleverser entièrement les antiques gabarits dans lesquels, héréditairement, l'humanité était accoutumée de faire entrer sa connaissance du réel.

Désormais, le postulat d'Euclide sur les parallèles ne pourra plus être considéré comme une vérité en soi, mais ne sera plus qu'une convention liminaire pouvant tout aussi bien être rejetée et remplacée par une autre. Que deviennent, dans la bagarre, les formes de la sensibilité du philosophe de Kœnigsberg ?

Elles n'ont plus rien de nécessaire. Le monde euclidien à trois dimensions cesse d'être uniquement réel.

Il en va de même dans la physique : la masse et l'énergie ne se conservent plus indépendamment l'une de l'autre, mais deviennent fonction l'une de l'autre. Avec les admirables synthèses d'Einstein, l'espace cesse d'être homogène et immuable, le temps n'est plus une réalité indépendante, la matière et sa masse cessent d'être quelque chose de fixe. Désormais espace, temps et matière, indissolublement reliés entre eux, sont réduits au rôle de simples facteurs d'une réalité plus vaste à laquelle ils sont subordonnés.

Ainsi donc, les bases fermes de la connaissance : la ligne droite plus court chemin d'un point à un autre, l'espace tridimentionnel et homogène, le temps uniforme, la conservation de la masse et de l'énergie, la règle de l'addition des vitesses, l'illimitation de l'univers et même la continuité du réel (puisque l'expérience a démontré à Planck que la nature fait bien des sauts), sont ébranlées.

L'humanité avait mis des siècles sans nombre pour débrouiller le chaos apparent de l'Univers donné par les sens, pour l'analyser, le dissocier en concepts simples et immuables ; espace, temps, matière ; en lois rigides et universelles... et voici : l'édifice s'écroule et ses éléments reviennent se confondre en un continuum, nébuleuse d'où sortira peut-être un monde de connaissances si nouveau, des formes de pensée si inusitées qu'il faudrait une audace folle pour prophétiser quoi que ce soit à leur sujet.

Dans ce bouleversement général de toutes les formes héréditaires de la pensée humaine, deux choses sont venues frapper l'esprit philosophique de Maurice Maeterlinck :

1° Le concept de l'espace à plus de trois dimensions ;

2° L'union substantielle réalisée entre l'espace et le temps.

A propos de l'idée que se fait notre auteur de l'hyper-espace, du moins tel qu'il en appert à la page 12 de son ouvrage, on pourrait remarquer qu'il ne distingue pas suffisamment entre deux choses qui sont essentiellement différentes. Il a l'air, en effet, d'identifier la géométrie euclidienne avec la géométrie de l'espace à trois dimensions, et les géométries non euclidiennes avec les géométries de l'hyperespace ou pluridimensionnelles. Or, en fait, la géométrie euclidienne ne se distingue des autres que par le fait qu'elle repose tout entière sur le postulat que, par un point donné, on peut faire passer une parallèle à une droite et une seule. Mais cela ne saurait en rien limiter le nombre des dimensions de l'espace auquel s'appliquera cette géométrie. Une géométrie euclidienne à *n* dimensions n'est pas plus impossible à construire qu'une géométrie non euclidienne à *n* dimensions.

Mutatis mutandis, on pourrait en dire autant des géométries non euclidiennes : ces dernières reposent sur certains postulats relatifs aux parallèles et peuvent comporter, par conséquent, un nombre quelconque de dimensions, trois par exemple, tout comme la géométrie euclidienne.

Autre remarque en passant : la quatrième dimension du quantinuum d'Einstein, le temps, est une dimension dirigée. Comme elle a un sens, il ne faut pas la confondre avec la quatrième dimension de la géométrie pure, laquelle dimension est indifférente.

Ces points de détail mis à part, Maurice Maeterlinck nous entraîne à sa suite dans de fécondes méditations. L'espace et le temps ne sont donc plus des absolus, des choses en soi : ce sont des relatifs. Ce sont des relatifs, soit : des *phenomènes* au sens étymologique du mot, autrement dit : des apparences. De l'apparence à l'irréalité, l'on passe en pente bien douce. Mais y a-t-il dans les faits d'expérience quelque chose qui justifie cette manière de voir ? Oui : la connaissance paranormale du réel étudiée par les métapsychistes (prévisions, prémonitions, visions à distance dans l'espace et le temps) et, dans la vie courante, les songes.

L'essai intitulé « La culture des songes » est tout à fait remarquable. Un tiers de notre vie est absorbé par le sommeil ; or, cela a été prouvé, il n'y a pas de sommeil sans rêves : il n'y a qu'un souvenir plus ou moins net du rêve. Il est possible de cultiver cette mémoire du rêve en s'habituant, par exemple, à noter, dès le réveil, les lambeaux d images ou d'impressions que vous a laissés le sommeil. Ceux qui rêvent beaucoup et consciemment ont, depuis longtemps, fait la remarque, devenue banale, que, dans le songe, notre intellect s'évade hors du temps et de l'espace. L'avenir se confond avec le passé et l'on n'éprouve aucun étonnement à se trouver simultanément dans des lieux fort éloignés dans l'étendue. Mais n'est-ce qu'en apparence que l'on échappe aux cadres normaux de notre connaissance ; la cérébration du rêve n'est-elle qu'un simple réflexe organique, un jeu automatique du cerveau ? Ou le sommeil nous ouvre-t-il en réalité une porte sur l'infini, et ses images ont-elles quelque valeur objective ? Cette dernière alternative est la bonne. Maurice Maeterlinck donne à l'appui de cette affirmation une série d'exemples tirés de relations faites par autrui, ou de sa propre expérience. Dans le sommeil, l'esprit vit aussi bien dans l'avenir que dans le passé et peut rapporter, de ses expériences oniriques, des notions très précises *ayant trait au futur*. Ces notions nous semblent parfois bien futiles — tel le rêve où notre auteur voit avec précision la chute d'une bouteille et ses conséquences, chute qui se réalisa deux jours plus tard — mais leur futilité même leur donne peut-être une valeur probante d'autant plus grande. Et Maurice Maeterlinck d'engager vivement ses lecteurs à noter avec soin tous leurs rêves dès le réveil, afin que chacun se prouve à soi-même que sa capacité de connaître dépasse l'exercice normal de ses facultés pensantes.

Parti d'une part, des théories scientifiques actuelles qui aboutissent à concevoir le temps et l'espace comme essentiellement relatifs ; d'autre part, de l'étude des songes qui amène à la même conclusion, Maurice Maeterlinck arrive à concevoir le réel comme un présent perpétuel, le long duquel nous passons en le découvrant peu à peu, ce qui nous donne l'illusion du temps. Par l'instrument des mathématiques, nous arrivons à nous évader du monde donné par nos sens et à le dominer ; par l'étude des rêves, nous arrivons au même résultat ; ces deux routes convergentes montrent qu'il n'est pas déraisonnable d'admettre qu'il y a dans l'homme quelque chose qui échappe à la mort, puisqu'il y a quelque chose qui échappe aux formes tout apparentes des phénomènes.

Le livre de Maurice Maeterlinck se termine par trois essais brefs intitulés : « Isolement de l'homme », « Jeu de l'espace et du temps » et « Dieu ».

Le premier est une manière de paraphrase de l'idée de Schopenhauer exprimée dans le quatrième livre du *Monde comme volonté et comme représentation* qui est : « Si le temps existe et n'a pas eu de commencement, une éternité s'est écoulée jusqu'au moment où nous vivons et, dans cette éternité, tout ce qui jamais a été réalisable a du être réalisé ; par conséquent, la perfection devrait déjà être réalisée. » Et la question de Maurice Maeterlinck en découle naturellement : « Qu'est-ce donc que cet univers ; est-ce Dieu, l'idée, la fatalité ou le hasard qui l'a fait ? »

Le second essai rappelle étrangement la fantaisie de Flammarion intitulée : « Lumen ». Pour un être quittant notre monde, avec une rapidité supérieure à celle de la lumière, l'histoire se déroulerait en sens inverse, et, pour lui, seraient actuellement vivants et agissants des êtres qui, pour nous, sont depuis longtemps redevenus poussière. De quel droit pourrions-nous dire que c'est nous qui avons raison et lui qui a tort !

Et dans l'essai qui clôt le livre, Maurice Maeterlinck démontre une fois de plus que nul prédicat ne convient à Dieu, qu'on n'en peut rien penser ni rien affirmer et que, pourtant, quelque chose en nous nous pousse à croire à l'existence de cet ineffable.

La Vie de l'Espace est donc un livre digne d'être lu et médité. Son auteur y met, grâce à la magie et la limpidité de son style, les grands problèmes qui, actuellement, passionnent les penseurs, à la portée de tous les curieux de la vie que dérouteraient des exposés ou des formules trop techniques.

La Sagesse de Bouddha et la Science du Bonheur, *par le Dr Edmond ISNARD (Editions de la Revue* Extrême-Asie, *Saïgon*).

Un homme jeune, plein de passions fougueuses et de préjugés occidentaux sur la valeur de notre « civilisation », mais doué d'une intelligence claire et d'un cœur avide d'absolu, débarque en Extrême-Orient en faisant sonner ses bottes de fils de la race conquérante et supérieure. L'Orient, monde étrange et raffiné, si vieux et si déroutant, monde où tout ce qui fait la valeur de la vie à nos yeux d'Européens : plaisirs, richesses, puissance matérielle, où tout cela est considéré comme une illusion inconsistante — fruit de notre imperfection — venant s'interposer entre l'homme et la *Réalité une*, seule digne de recherches et d'efforts, parce que stable. Monde étrange, où la mort, - loin d'être ce qu'elle est pour la grande masse des hommes d'Occident : le roi des épouvantements, dont on fuit la pensée par tous les artifices possibles — où la mort, au contraire, est le thème constant d'une calme méditation, est envisagée sans plus d'effroi qu'un voyage sérieux auquel il convient de se préparer soigneusement et sans trouble. Car l'Extrême-Orient a été marqué du sceau du Bouddha, le Sage qui a proclamé que le monde phénoménal n'est qu'un tissu d'illusions, que le « Moi » est le grand créateur d'illusion, le « Moi » qui n'est que la manifestation du désir né de l'ignorance.

Et c'est le jeune homme, venu en conquérant, qui a été conquis. Son livre est en quelque sorte le drame psychologique de cette conquête : par l'expérience douloureuse que les plaisirs ne sont pas le bonheur, le Dr Isnard a été amené à trouver le bonheur dans la Sagesse du Bouddha : détachement du transitoire, de l'éphémère — or, tout ce que nous connaissons n'est que tel, et par conséquent essentiellement illusoire — pour s'attacher à l'un, à l'absolu, à l'incréé — et compassion qui naît de cette connaissance.

Puisant dans notre science d'Europe, le Dr Isnard démontre qu'elle ne nous donne que des lois concernant le monde phénoménal, qu'elle a renoncé à toute valeur ontologique que, de son propre aveu elle n'est plus que l'expression de relations expérimentales entre des faits dont l'essence nous échappe, en reculant sans cesse devant les efforts de l'investigation, tendant soit à l'infiniment petit, soit à l'infiniment grand. Bref le vieil Heraclite avait raison : « Panta rhei ». Dans ce monde fluent et instable que nous prenons pour la réalité et dont l'unique connaissance que nous en possédons n'est que celle d'un divers se transformant sans cesse, opposé à un autre divers se modifiant sans cesse, la seule certitude possédée par nous n'est que celle de l'irrémédiable relativité de notre connaissance. De là à conclure à l'irréalité de ce monde phénoménal — irréel parce qu'instable — il n'y a qu'un pas facile à franchir. Le Bouddha l'a franchi. Le monde que nous connaissons n'est que le monde de l'illusion, notre Moi n'est qu'une illusion. Le temps, l'espace, les données de nos sens, en un mot ce que Kant appelait les formes de la sensibilité, sur lesquelles travaillent les catégories de l'entendement sont les cadres factices, les vaisseaux déformants dans lesquels nous enfermons le réel en le défigurant. Ce ne serait donc qu'en transcendant notre moi, qu'en transcendant les formes dans lesquelles il enferme le réel que nous pourrions avoir la connaissance de ce qui existe en soi, par soi, de l'Un, de l'Immuable, de Brahman, et échapper au cercle magique de l'illusion fille de l'ignorance et mère de la douleur. Mais cette fusion avec Brahman, avec l'Absolu est-elle possible ? « Oui », dit le Bouddha, « oui » ont

prétendu les mystiques de tous les temps et de toutes les religions. Et la métapsychique intellectuelle semble venir appuyer — du moins dans une certaine mesure — cette antique manière de voir. Le fait qu'il est possible d'avoir des connaissances indépendamment du jeu normal de nos sens et brisant les cadres de l'espace et du temps, paraît indiquer que dans l'homme, il y a quelque chose qui échappe à l'espace et au temps et déborde les sens ordinaires. Et ce serait par cet aspect de notre nature profonde que nous serions un avec l'Absolu, bien que, normalement, nous n'en ayons pas conscience. Mais cette voix mystérieuse de notre être intime, est étouffée presque toujours, par l'activité bruyante de notre moi matériel, de même que dans le fracas d'une usine reste inaudible le chant délicat d'un violon.

Le livre du Dr Isnard est donc tout à la fois très loin et très près de la métapsychique : Très loin, puisqu'il est un ouvrage imprégné de philosophie spéculative, tandis que la métapsychique ne prétend qu'à être une science expérimentale ; et très près, en ce sens que les recherches métapsychiques paraissent de plus en plus devoir orienter ceux qui les font vers une conception de la vie assez proche de celle enseignée par le Bouddha. Nos lecteurs nous pardonneront donc de consacrer tant d'espace au livre du Dr Isnard — qui n'est pas un livre de science, je le reconnais — mais qui est un livre d'une profonde sincérité que même les métapsychistes pourront lire avec profit.

Le Fluide humain devant la Physique révélatrice et la Métapsychique objective, *par G. MONDEIL* O. ✠ (*Berger-Levrault, éditeurs*).

Ce livre se compose de deux parties : La première traite des expériences faites, et des appareils créés, en vue de déceler l'existence objective d'un fluide humain *spécifique*, irréductible aux « forces » déjà connues, chaleur, électricité, etc. M. Mondeil analyse avec sagacité les résultats obtenus jusqu'à présent, et montre, en s'appuyant sur une série d'expériences qu'il a imaginées et réalisées avec beaucoup d'ingéniosité. que rien ne prouve l'existence du dit fluide humain spécifique, les faits invoqués en sa faveur pouvant se ramener tous à des phénomènes physiques déjà connus : effet de la chaleur ou de l'électricité. L'auteur de ce livre a d'ailleurs assez de prudence scientifique pour montrer que rien, non plus, ne prouve l'inexistence du « fluide humain », mais il prétend que tout ce qui a été avancé jusqu'ici, est insuffisant pour entraîner une conviction rationnelle. Nous ne saurions nous élever contre cette manière de voir : certes, la prudence la plus grande s'impose à l'égard du « fluide », domaine dans lequel la hâte de conclure a entraîné beaucoup d'excellents esprits à bâtir des théories explicatives dont la solidité a quelqu'analogie avec celle des châteaux de cartes.

Dans la seconde partie de son volumineux ouvrage, M. Mondeil prend à partie, avec une... vigueur étonnante, les phénomènes d'action paranormale sur la matière. Là, son argumentation n'a plus rien de bien original, car la fatalité a voulu que M. Paul Heuzé, dans un petit ouvrage intitulé : « Qu'est-ce que la Métapsychique ? » ait déjà mené l'assaut contre les phénomènes physiques, en s'appuyant sur les mêmes documents que M. Mondeil. Nous retrouvons, en effet, chez l'auteur du « Fluide Humain » les mêmes faits : Cas d'Eva C, de Lasslo ; d'Erto, de Guzik ; les expériences de la Sorbonne, etc., le tout couronné par un chapitre consacré au médium Albertine (1) et intitulé,

(1) Cf. *R. M.*, n° 2, 1925.

un peu... grandiosement : « Un coup d'assommoir » (1). Le chapitre finit en ces termes : « En éclairant Albertine, on a éclairé la métapsychique physique d'un jour nouveau. Après un tel coup d'assommoir pour l'une et pour l'autre, on peut considérer la seconde comme bien malade, et, quoique pouvant très bien guérir — car tout n'est pas connu encore — peut-être le jour est-il très proche où l'on pourra dire à son intention : *Requiescat in pace;* ce à quoi il ne manquera pas de gens pour répondre : *Amen !* »

Pour conclure, la 2e partie du livre de M. Mondeil n'apporte rien de positif ni de nouveau au débat ; ce sont de bonnes vieilles histoires datant quelque peu et déjà bien connues. Elle peut intéresser les amateurs d'histoire, mais ne saurait modifier en rien ni la méthode ni les démarches des investigateurs de laboratoire.

Notre Sixième Sens, *par M. le Profr Charles Richet. (Editions Montaigne, Paris).*

L'analyse de ce nouveau livre du Profr Ch. Richet sera donnée dans le prochain numéro de la *Revue Métapsychique.*

CHARLES QUARTIER.

(1) Le fait que M. Mondeil ait étayé sa thèse des mêmes « cas » que ceux invoqués par M. Paul Heuzé, et qu'il ait fait usage approximativement des mêmes raisonnements prouve uniquement que chez deux intelligences voisines, les mêmes faits provoquent les mêmes réactions. C'est ce qu'exprime le dicton populaire : « Les beaux esprits se rencontrent ».

A NOS LECTEURS

En raison de la charge lourde que sont maintenant nos frais de correspondance, nous prions les personnes qui nous écrivent pour renseignements de joindre à leur lettre un timbre, ou son équivalent, pour réponse.

CHRONIQUE

Notre Chronique est strictement documentaire.
Elle a pour seul but de tenir nos lecteurs au courant des faits qui gravitent autour de la science métapsychique.

Le 60e Anniversaire du Profr Driesch.

Le 20 octobre dernier, l'Allemagne philosophique et les métapsychistes du monde entier fêtaient d'un cœur unanime le 60e anniversaire du Profr Driesch.

C'est pour nous un devoir et surtout un plaisir profondément ressenti, que de nous associer aux manifestations de respect de toute l'humanité pensante en l'honneur de ce profond philosophe. Bien qu'un peu tard, nous lui exprimons de tout cœur nos vœux de bonheur et le désir de voir se poursuivre longtemps encore son œuvre féconde.

C'est une gloire pour nous, métapsychistes, de compter dans nos rangs un chercheur et un savant d'une telle envergure.

La vie et l'œuvre du Profr Driesch ont été si riches en réalisations géniales qu'il ne nous est pas possibles, dans l'espace minime dont nous disposons, de célébrer, ainsi qu'elle le mérite, cette forte et originale personnalité.

Forte personnalité, car le Profr Driesch étaye ses spéculations philosophiques sur de profondes études de science et de médecine, disciplines qu'il possède à fond. Ses travaux, ainsi, ne reposent pas sur le vide mais ont de profondes racines dans le réel. Ses expériences sur les œufs d'oursins sont trop connues et universellement célèbres pour qu'il soit nécessaire de les rappeler. Une doctrine comme celle de H. Driesch qui repose ainsi sur l'expérimentation scientifique la plus méticuleuse, donne une impression de sérieux, de sécurité, de « réalité », en un mot, qu'il est rare de ressentir au même degré lorsque l'on étudie d'autres systèmes philosophiques.

Forte et originale personnalité, puisque, lorsque la recherche expérimentale l'a entraîné à briser les cadres officiellement reconnus de la science, le Profr Driesch n'a pas hésité un instant à le faire et à recommencer à pied d'œuvre toute l'étude du réel en tenant compte des éléments que les recherches psychiques lui fournissaient. Et c'est là un acte tout à fait remarquable de probité intellectuelle, acte que, malheureusement, n'ose pas accomplir l'énorme majorité des collègues du Profr Driesch, détaillants et dispensateurs patentés de la science officielle.

Le succès a d'ailleurs couronné cet acte de courage.

La philosophie n'est pas autre chose que l'effort de comprendre la vie et d'en saisir le sens. Et là où tant de systèmes à partir d'un certain point ne sont composés que d'admirables constructions logiques ou, parfois même, la virtuosité joue un rôle un peu trop considérable (surtout dans les questions éthiques), le Profr Driesch, par son audacieux courage à envisager la réalité expérimentale *dans toute son étendue*, est parvenu à rajeunir, à transformer ou à revivifier les anciens concepts en leur donnant la base solide et scientifique qui, si longtemps leur manqua. Et ce n'est pas son moindre titre de gloire que d'avoir ramené la morale du ciel sur la terre, d'avoir fait, de cette merveilleuse néphélococcygie, une cité harmonieusement bâtie et fondée solidement dans le réel.

L'œuvre de Driesch est encore violemment discutée et combattue, ce qui

prouve du reste tout son intérêt. Les tenants du mécanisme l'accusent même de créer des entités mythologiques, mais lui va de l'avant, fort d'avoir pour lui l'expérimentation et assuré du succès final. H. Driesch appartient véritablement à la noble lignée des grands philosophes qui, toujours, furent des savants et souvent de prodigieux inventeurs et qui, toujours également, furent combattus âprement par ceux de leurs contemporains, irrités de leur audace, qui nomment témérité le courage réfléchi et décorent du nom de prudence et de sage réserve leur pusillanimité et leur refus d'examiner ce qui bouleverse leurs chères théories admises.

C'est donc avec une émotion profonde que nous félicitons l'éminent Prof[r] Driesch, cet homme sans idole, au regard clair et sans peur. C'est à bon droit que nous sommes profondément heureux de voir à la tête de nos chercheurs cet homme dont l'Allemagne est fière à juste titre et dont l'humanité tout entière doit se glorifier.

La Stigmatisée de Konnersreuth.

Thérèse Neumann attire actuellement sur elle l'attention et la curiosité du monde entier. En Allemagne la presse lui consacre de nombreux articles tant dans les quotidiens que dans les Revues. En France même, un grand intérêt se manifeste à son sujet.

Nous allons donc brièvement narrer les faits en eux-mêmes nous appuyant sur le travail du Docteur en Médecine W. Kröner, de Charlottenbourg (1) et sur quelques articles du Docteur en Philosophie Joseph Böhm, de Nuremberg (2).

Thérèse Neumann est la fille aînée du maître tailleur Neumann, de Konnersreuth, elle est actuellement âgée de trente ans Elle a vécu dans les conditions les plus simples, possédant une intelligence normale et une santé robuste. Jusqu'à sa 21[e] année elle ne manifesta rien d'extraordinaire à part une piété plus grande que celle des autres enfants et une propension marquée à aller à l'Eglise, à prier beaucoup et à s'abîmer dans la contemplation des souffrances du Sauveur. Notons aussi une grande réserve à l'égard du sexe masculin.

Pendant la guerre elle eut un service très dur, ayant à soulever de lourds fardeaux. Au printemps de 1918 un incendie éclate à la maison de son patron. Thérèse participe avec dévouement aux travaux d'extinction, passant pendant des heures de lourds seaux d'eau à un homme placé au-dessus d'elle sur une échelle. Brusquement ses membres lui refusent tout service, elle ressent un craquement dans la colonne vertébrale et doit abandonner le lieu du sinistre.

En l'espace de quelques mois se développe chez elle une paralysie progressive du dos et des jambes. A la maison de santé où elle est soignée pour une descente d'estomac, cette paralysie finit par devenir complète et on la ramène, en désespoir de cause, de nouveau dans la maison de ses parents où elle végète dans son lit pendant des années.

Pendant un certain temps elle est complètement paralysée d'un côté, tantôt complètement sourde, tantôt n'entendant que d'une oreille et depuis 1919 complètement aveugle.

Les années s'écoulent ainsi dans les ténèbres. Thérèse est complètement retranchée du monde extérieur, les lectures qu'on lui fait et les consolations religieuses sont son unique nourriture spirituelle. Le besoin d'alimentation se fait de moins en moins sentir. Elle s'intéresse spécialement à la Sainte préférée de la famille Neumann, la petite Sainte-Thérèse de la Croix de Jésus dont elle avait déjà, avant sa maladie, dévoré le traité avec émotion. On ne saura jamais exactement ce qui s'est passé dans son for intérieur pendant ces

(1) Das Rätsel von Konnersreuth. Verlag Otto Gmelin, München.

(2) *Frankischer Kurier*, du 22 juin et du 4 septembre 1927, et la *Zeitung fur Parapsychologie*, novembre 1927. Cf. également les *Psychische Studien* de ces derniers mois.

années obscures ; nous savons seulement qu'elle était morte au monde et que toute la force de són imagination brûlante se concentrait en elle et s'abîmait dans la contemplation du martyre du Christ et des Saints.

Cette imagination concentrée la conduit à l'état extatique, son organisme maladif n'est plus qu'un fardeau pour la vie de son âme, toujours plus profonde, plus intense et plus dégagée, son corps n'est plus que quelque chose de haï qui se transforme peu à peu en masse plastique, en clavier pour le grandiose jeu d'une force d'imagination toujours grandissant.

Cette chair, d'après la volonté de Dieu, doit être annihilée, doit souffrir, saigner, mourir, être clouée sur la croix afin que l'âme soit libérée des liens de la matière afin de réaliser l'idéal vécu par le Sauveur.

En cet état d'esprit, cette impulsion imaginative met toutes les fonctions au service d'un système nerveux surexcité par les images fiévreuses du Chemin de la Croix qui s'impriment dans le cerveau par mille suggestions. Tout cela se produit dans un état qui s'élève parfois jusqu'à la transe épileptique.

Ainsi la malade demeura cinq ans et demi paralysée et trois ans et demi aveugle, ne prenant par jour qu'une petite tasse de thé ou de café. Le 19 avril 1923, jour anniversaire de la canonisation de Sainte-Thérèse, elle recouvra la vue. Le 17 mai 1925, elle recouvra l'usage de ses membres. Depuis lors, Thérèse Neumann eût des rechutes et des guérisons tout aussi stupéfiantes les unes que les autres. Par exemple, le 7 novembre 1925, elle est de nouveau alitée et en proie à de terribles souffrances. Le médecin appelé en hâte déclare qu'elle souffre d'une inflammation de l'appendice et qu'une opération s'impose d'urgence. Tandis que ses parents partent à la recherche d'un moyen de transport, la malade dit à une de ses sœurs, que sa Sainte Patronne vient de lui déclarer qu'elle ferait bien d'aller à l'Eglise pour remercier de sa guérison. En effet, toute douleur s'est évanouie, pendant la nuit l'inflammation disparaît et le jour suivant Thérèse Neumann va se promener dans le village.

Vers la fin du carême de 1926, elle se trouve de nouveau alitée, ses yeux se mettent à saigner et son état empire visiblement. Le jour du Vendredi Saint le sang coule de ses yeux sur ses joues en deux filets étroits, elle est livide comme une mourante. A trois heures, au moment de la mort du Christ, elle se tord dans une terrible agonie.

Dans les souffrances du Vendredi Saint elle a assisté à la voie douloureuse du Seigneur depuis le Mont des Oliviers jusqu'au Calvaire et elle déclare ressentir aux mains, aux pieds, à la tête et près du cœur de violentes souffrances. On constate en effet à ces différents endroits des blessures ouvertes d'où jaillit le sang. Elle présente l'image fidèle des blessures du Sauveur crucifié.

A partir de ce moment commence pour Thérèse Neumann une vie nouvelle.

Tous les vendredis les mêmes phénomènes se reproduisent suivant le même processus. On peut constater qu'elle passe par trois degrés de conscience différents : Etat de veille proprement dit, puis un état d'extase dans laquelle elle assiste à la scène de la crucifixion, état dans lequel sa conscience normale est absolument obnubilée, et enfin un état intermédiaire venant s'insérer entre les deux premiers, dans lequel sa conscience semble être celle d'un enfant de 4 ans. Dans cet état intermédiaire elle ne sait pas compter et ignore le sens des mots souvent les plus usuels : Eglise, horloge, Vendredi Saint, capitaine, croix, lance, clou, etc... et tutoie son confesseur. Elle se trouve absolument replongée en enfance. Si l'on interroge à ce moment-là Thérèse sur les visions qu'elle vient d'avoir, elle les décrit avec des mots puérils.

Pendant ses moments d'extase son pouls qui, normalement, est de 80 à 86, s'élève jusqu'à 120.

Le phénomène le plus curieux manifesté par Thérèse Neumann est celui de l'absence complète d'alimentation. Depuis Noël 1926, elle n'absorbe quoti-



diennement qu'une petite hostie et un tiers de cuillerée à café d'eau. Pendant ses extases, son poids qui est normalement de 55 kilos s'abaisse à 53 pour reprendre la normale les jours suivants. Malgré cette alimentation stupéfiante, Thérèse a des évacuations vésicales, très minimes il est vrai, et tous les 15 jours environ des évacuations d'excréments solides dans lesquels on n'a pu identifier aucune nourriture. Comme pendant ses extases elle transpire abondamment et perd du sang, on ne comprend pas, étant donné la minime quantité de liquide qu'elle absorbe, comment elle ne se déssèche pas complètement.

Les visions de Thérèse Neumann sont tout ce qu'il y a de plus vivantes et l'on prétend même qu'elle prononce des paroles araméennes qui se sont trouvées exactes, aux dires du Profr Wutz. Elle paraît même connaître des nuances dialectales et des finesses grammaticales de cet idiome.

En plus de ses visions elle manifeste des phénomènes dits de cardiognosie, c'est-à-dire qu'elle reconnaît parmi ses visiteurs ceux qui ont la foi et ceux qui ne l'ont pas et distingue les objets bénits de ceux qui ne le sont pas. Elle fait même preuve de facultés de clairvoyance, prédisant un accident d'automobile ou décrivant la mort inopinée d'une jeune personne qui habitait non loin de chez elle, etc.

Malheureusement tous ces phénomènes n'ont pas encore été contrôlés d'une façon suffisamment scientifique. Ce que nous en connaissons ne repose guère que sur les récits faits par le curé et confesseur de Thérèse, basés sur le contrôle opéré par quatre nonnes.

Il serait intéressant d'étudier la chose de plus près. Elle mériterait, ainsi que le propose le Dr Kröner, que l'on formât une commission mixte composée de professeurs catholiques, de psychiatres ou mieux encore de psychanalistes, de métapsychistes et de physiciens qui établiraient, en commun, un plan de contrôle. Le phénomène le plus troublant étant celui de l'absence de nourriture, 28 jours d'observation seraient suffisants pour en établir la réalité.

Une fois que l'on aurait grillagé la fenêtre, veillé à ce qu'il n'y ait pas de porte dérobée ou de trappe ; installé des appareils de contrôle électrique qui décélerait automatiquement chacun des mouvements de Thérèse Neumann dans son lit, il suffirait de rechercher chaque jour si, dans la chambre ou dans le lit, il se trouve nulle part de traces de nourriture, pour arriver ainsi à une certitude dans un sens ou dans un autre.

Bien des hypothèses très intéressantes ont été émises pour expliquer la production des phénomènes attribués à Thérèse Neumann, mais il nous semble prématuré de les passer en revue aussi longtemps que le contrôle sévère dont nous venons de parler n'aura pas été exercé de façon à établir scientifiquement le fait.

Ceux qui trouvent tout dans les pyramides.

Du *Gaulois*, le 21 octobre 1927.

« On se souvient peut-être que des Egyptologues ont trouvé, il y a quelque temps, une inscription en hiéroglyphes qui... prédisait la guerre mondiale avec une précision étonnante.

« Un autre savant, M. Basile Stewart, a déclaré que sur la grande pyramide, il a lu une inscription qui annonce pour l'année prochaine une nouvelle guerre terrible ; elle commencera le 28 mai 1928 et durera jusqu'au 16 septembre 1936, accompagnée d'un vrai cataclysme de la nature, inondations, tremblements de terre, tempêtes épouvantables. La Grande-Bretagne et ses alliés seront victorieux et la Russie sera anéantie.

« M. Stewart dit que cette prophétie est rédigée avec la même précision que celle rappelée ci-dessus.

« Coïncidence bizarre : un astrologue allemand M. Johannes Velohw prédit



pour l'année prochaine : révolutions, catastrophes, explosions, scandales et autres calamités. La cause de tous ces maux sera Uranus, méchante étoile. Mais l'Allemagne placée sous la protection de Jupiter, ne subira aucun dommage. »

A la bonne heure ! Voilà qui est net et précis. Nous savons à quoi nous devons nous attendre.

Et si la prophétie de M. Stewart, faite audacieusement « avant coup » — ce qui est assez rare ; qui ne se souvient de la floraison des prophéties de circonstance parues pendant la guerre ? — est controuvée, nos lecteurs une fois pour toute, seront fixés sur la valeur des élucubrations basées sur les fantastiques études de monuments dits initiatiques.

L'échec plus que probable de cette prophétie à base pyramidale n'empêchera certainement pas d'ailleurs de bons esprits de recommencer à en faire, et d'autres bons esprits à y ajouter foi.

Sourciers d'aujourd'hui.

Sous ce titre, M. Henry de France fait paraître dans la revue catholique *Etudes* un article où il défend préventivement (pour ainsi dire) les travaux et découvertes des prêtres français dans le domaine de la sourcellerie, contre ceux qui seraient tentés d'usurper leurs lauriers.

Précaution sage, certes, car dans tous les domaines de la science, et singulièrement dans ses marches frontières, régne un remarquable « esprit d'adoption » ; les geais y pullulent à l'affût des plumes du paon. Quelques remarques sur la sourcellerie ayant déjà paru dans cette revue (1), nous y renvoyons nos lecteurs et ne mentionnons que ce qu'il y a pour nous de nouveau dans l'étude de M. de France — l'utilisation de la baguette dans un but médical.

Ainsi, l'abbé Bouly, curé d'Hardelot, a étendu le champ d'action de sa « baguette » jusqu'à déceler des maladies microbiennes, et formuler des diagnostics très précis, permettant de tenter avec succès des opérations très graves.

L'abbé Mermet, curé de Saint-Prex, en Suisse, dépiste également les maladies grâce à sa baguette.

M. H. de France cite, au cours de son article, bien d'autres ecclésiastiques : M. l'abbé Racineux, de Pornic ; le frère Padey, M. l'abbé Brunard, de Rennes ; M. l'abbé Calès, le R. P. Adéodat, M. l'abbé Arlot, curé d'Oradour ; M. l'abbé Charles, curé de Wismes. — Puis suit une étude sur les différents moyens utilisés par les prêtres sourciers pour déceler les nombreux et hétérogènes objets de leurs recherches. Ces points ont déjà été indiqués dans l'article de la *Revue Métapsychique* auquel nous renvoyons plus haut. Nous n'y reviendrons donc pas. D'autant que nous n'y accordons pas la même importance théorique que notre éminent confrère d'« Etudes ».

Pour ce dernier, en effet, les faits de détection par la baguette peuvent se rapprocher des faits de détection d'ondes auxquels la T.S.F. nous a habitués. Le baguettisant « enregistrerait les déformations du champ électrique ». M. de France pousse son étude des analogies très loin et très soigneusement. Son hypothèse d'ailleurs serait des plus vraisembables si la baguette ne servait qu'à découvrir des sources ou des gisements métalliques ou autres. Mais, comme notre maître Charles Richet, nous pensons que le problème de la baguette divinatoire est purement du domaine psychologique. Et peut-être est-ce faire fausse route que de vouloir en chercher la solution dans le domaine de la physique, si frappantes que soient les analogies, si tenté que l'on soit de le faire. Car, dans les exemples cités par M. H. de France lui-même, il est

(1) *Revue Métapsychique*, n° 1 de 1927, page 45.

difficile d'admettre une déformation du champ électrique dans le cas de détection de maladies microbiennes. Et il est curieux que, pour un grand nombre de sourciers. le nombre de tours de baguettes ou d'oscillations du pendule, indique *en mètres* la profondeur de la source (une oscillation = 1 mètre) plutôt qu'en pieds, yards, coudées, etc. le mètre étant aussi une mesure de pure convention. Tout se passe comme si le sourcier, dans un mode de conscience profond (on peut y mettre les préfixes que l'on veut) *savait* ce qu'il cherche, et comme si les moyens mécaniques qu'il emploie ne servaient qu'à traduire cette « science » selon un code compréhensible à la conscience claire. Nous savons bien que ce que nous avançons là n'est pas une « explication » proprement dite, mais les faits indubitables de la métagnomie, dont la sourcellérie a tout l'air d'être une branche, nous permettent de suggérer que c'est plutôt dans le sens de recherches psychologiques que se trouvera la solution du passionnant problème posé par la baguette.

En effet, tout, ou presque, dans l'art de la baguette, montre qu'il ne s'agit pas là d'un problème de physique au sens strict. Considérons la multiplicité des instruments employés par les sourciers : baguette fourchue ,ou non, pendule, baleines de parapluie, canne-pendule métallique du Frère Padey, et bien d'autres. Et encore ! aucun n'est indispensable. Si M. Henry de France avait l'occasion de lire « The Divining Rod » de Sir William Barret et Théodore Besterman (1) il y trouverait rapportés bien des cas où les « sourciers » opèrent sans rien du tout, « voyant » l'eau ou les objets directement à travers le sol. Qu'il lise par exemple le cas rapporté à la page 261 dudit ouvrage — pour ne citer que celui-là — et il verra qu'un petit garçon de cinq ans manifestait le plus étonnant don de sourcellerie sans user d'aucun instrument.

Donc les appareils varient considérablement d'un « sourcier » à l'autre — Les « symboles » par lesquels se manifestent pour les sourciers les différentes matières à détecter, les « symboles » métriques également — comme le rappelle judicieusement M. H. de France — varient dans les mêmes proportions. Tout bien considéré, chaque sourcier a son système particulier, étant donné que le subconscient de chaque sourcier réagit à sa manière. Devant cette variété d'appareils et de symboles, l'hypothèse de la cryptesthésie paraît la mieux appropriée.

Mais l'article de M. H. de France présente pour nous, à un tout autre point de vue d'ailleurs, un intérêt considérable.

Cet auteur insiste sur le rôle important joué par les prêtres français dans le développement de l'art du sourcier et son perfectionnement. C'est évidemment le devoir d'un écrivain catholique de mettre en évidence la part que prennent les ecclésiastiques au développement scientifique. et l'on ne saurait lui en vouloir de le faire avec une insistance telle que la perspective des faits en est quelque peu faussée. A lire cet article, en effet, on pourrait croire que les prêtres français sont le principal moteur de tout le mouvement, et que l'art de la baguette est ou peu s'en faut, un monopole ecclésiastique. Or, de tous temps, depuis Aaron, les laïcs ont manifesté cette faculté aussi abondamment que les ecclésiastiques. Il est vrai que, presque toujours, ceux-ci poursuivaient ceux-là pour ce fait, y voyant une manifestation diabolique. Mais l'Eglise est ainsi faite : elle s'est de tout temps opposée aux découvertes (à celles du moins échappant à son monopole), puis, lorsque ces découvertes s'étaient imposées — plus ou moins malgré elle — elle en a réclamé sa part. Il en va maintenant de la sourcellerie comme il en alla de l'héliocentrisme, par exemple. Et cela nous réjouit ; car admettant la sourcellerie, ***l'Eglise admet la clairvoyance*** (sous une de ses formes, tout au moins) sans plus la qualifier de diabolique. C'est un progrès notable que nous sommes heureux d'enre-

(1) Methuen et Cº Ltd, 36 Essex Street, London W. C., 1926.

gistrer. Quand la clairvoyance, dans son ensemble, se sera également imposée comme réalité, l'Eglise pourra exciper de tous ses Saints — sans aller si loin, du prodigieux curé d'Ars, qui était supérieurement doué de cette faculté (1) — pour réclamer aussi sa part de la découverte, à bon droit évidemment. On oubliera de rappeler les procès de sorcellerie (qui furent indubitablement un frein considérable à ces recherches, et tout ira bien.

La sourcellerie est un fait. Les sourciers sont actuellement fort nombreux, tant laïcs qu'ecclésiastiques, car le « don » ne dépend en rien de la caste ni de la fonction exercée, et est répandu équitablement parmi les hommes sans paraître tenir compte de leur habit. Les sourciers laïcs ne manquent ni en nombre ni en valeur, on n'a que l'embarras du choix. Parmi les ingénieurs de la Ville de Paris, par exemple, on en trouverait déjà toute une pléïade. Et les travaux scientifiques de M. Landesque, conducteur des Ponts et Chaussées, pour ne parler que de lui, ne sont pas à dédaigner (2).

La sourcellerie est un fait de métapsychique. Et nous sommes heureux de voir que l'Eglise, en s'en réclamant, est en passe d'admettre, sans tarder, la clairvoyance en général... puis la métapsychique en bloc.

Nous attendons maintenant des articles sur la lévitation et la clairvoyance, insistant sur le nombre important de ces phénomènes qu'à bon droit on peut attribuer aux saints.

Ce que l'on trouve n'est pas toujours ce que l'on cherche.

Les journaux italiens se sont occupés, dans les tout derniers jours de janvier, d'une aventure qui vient à l'appui — mais d'une façon très bizarre — de la thèse soutenue dans cette Revue même (n° 4 de 1927) par le Dr Osty dans son article intitulé « Une utilisation pratique de la connaissance supranormale », et à laquelle M. de Vesme a consacré la dernière partie de son premier volume sur l' « Histoire du Spiritualisme expérimental », en l'envisageant au point de vue historique. Voici en quelques mots de quoi il s'agit.

Dans la nuit du 9 au 10 janvier, une bande de voleurs pénétrait, en perçant une muraille, dans un grand magasin de fourrures de Milan, appartenant à Mme Rizzini, et emportaient des marchandises dont la valeur dépassait deux millions de lires.

L'importance du vol, l'adresse montrée par les malfaiteurs en déjouant toute une série de pièges qui avaient été tendus par les propriétaires du magasin pour se préserver de pareille mésaventure, ainsi que plusieurs autres circonstances, firent que l'événement souleva beaucoup de rumeur et que la police lâcha tous ses meilleurs limiers aux trousses des voleurs, mais sans résultats.

Le 30 janvier, un Monsieur honorablement connu à Milan se présenta au commissaire, M. Tomatis, chargé plus spécialement de cette affaire, en lui disant qu'il avait de précieuses indications à lui fournir au sujet du vol du magasin Rizzini. M. Tomatis crut d'abord qu'il s'agissait d'un des informateurs ordinaires, mais resta bouche bée lorsque le visiteur lui révéla qu'étant médium spirite — non professionnel d'ailleurs — il avait su par les esprits, au moyen de l'écriture automatique, que les fourrures volées étaient déposées dans une ferme d'une fraction suburbaine de la ville appelée Cascina-Simonetta.

(1) Le curé d'Ars manifestait également un formidable don de télékinésie. Au dire de ses biographes, les personnes qui l'hébergeaient avaient leurs nuits empoisonnées par des bruits et fracas terrifiants, et au matin il n'était pas rare de constater des bris d'objets mobiliers.

(2) *Revue Scientifique*, 14 février 1920. Compte rendu de M. Marage à l'Académie des Sciences.



Peu convaincu du sérieux de cette révélation venant de « l'au-delà », le commissaire, après avoir un peu hésité, jugea néanmoins qu'il ne devait rien négliger de ce qui pouvait le mettre sur les traces des voleurs et se décida à donner des ordres pour que l'une des autos de la police le transportât immédiatement sur place avec le médium et quelques agents.

On s'arrêta devant quelques fermes de la Cascina-Simonetta avant que le médium en découvrît une dont l'apparence correspondît aux indications que lui avaient fournies les « esprits ». Il finit cependant par découvrir celle qu'il lui fallait.

— Ça doit bien être celle-ci, dit le médium. La description que j'ai reçue était bien fidèle à ce que je vois. *Ils* m'on dit que la ferme est inhabitée : nous pouvons donc entrer. A l'intérieur il doit y avoir un escalier en bois.

On força une porte et l'on entra. L'escalier en bois fut découvert sans peine. On monta et on arriva à une sorte de grange.

— Et voici la paille dont *ils* m'ont parlé. Les fourrures sont cachées sous la paille.

Les agents, étonnés, commencent à chercher sous la paille. A un certain moment, une exclamation. « Il y a là quelque chose », dit un agent.

— Les fourrures? dit le médium, rayonnant.

— Il paraît que non.

Bref : ce n'étaient pas les fourrures : c'étaient 600 sacs parfaitement neufs ; l'étiquette dont ils étaient accompagnés montrait qu'ils avaient été adressés par la fabrique à une Société de Milan et que, ayant été volés, ils avaient été cachés là ! Le commissaire les fit charger sur l'auto et transporter dans l'immeuble de la Sûreté, se réservant d'ouvrir une enquête à cet égard.

Le médium, un peu désappointé, répétait : — Les esprits n'ont pas bien vu. Mais il est clair que leur attention avait été attirée par le manège d'une autre bande de voleurs : ou peut-être de la même.

La police ne doute nullement de la bonne foi de ce Monsieur ; elle ne croit pas qu'il ait été renseigné d'une manière normale.

Une coïncidence ? L'ensemble des circonstances rendent peu probable aussi cette hypothèse commode.

Il semble qu'il y a bien là un obscur phénomène métagnomique. L'erreur qui s'y est faufilée est vraisemblablement de celles qui méritent d'être signalées et qui peuvent nous apprendre quelque chose.

Petites Nouvelles.

Télépathie à grande distance

La *Society for Psychical Research* de Londres a entrepris une série d'expériences de télépathie à grande distance. Les résultats obtenus avec le groupe de Paris sont déjà fort encourageants. Voici les instructions générales que M. S. G. Soal, chargé par la S. P. R. de diriger cette enquête, a établies à l'usage de ceux qui voudraient participer à ces expériences :

1. Les expériences auront lieu chaque semaine, *le mercredi soir, entre 20 h. 30 et 21 heures* (heure anglaise) (Elles ont débuté le mercredi 5 octobre 1927), ce moment convenant à la majorité de ceux qui ont consenti à y prendre part.

2. Les essais de transmission seront faits, en général, du Quartier Général de la Société, 31 Tavistock Square, Londres W. C. 1, mais certains soirs, les agents pourront essayer de transmettre de leur propre domicile.

3. Dans la règle, trois expériences seront tentées durant la demi-heure, dix minutes étant consacrées à chaque expérience.

4. Le jour de l'expérience, veillez à ce que votre montre, ou votre horloge, soit réglée sur le temps moyen de Greenwich. Tant que possible, cette mise à l'heure doit-être faite au moyen des signaux horaires transmis par T. S. F., le jour même de l'expérience.

5. Vous trouverez probablement avantageux de travailler dans une pièce obscure en reposant confortablement sur une couche ou dans un siège commode. Jusqu'à présent, les meilleurs résultats paraissent avoir été obtenus en usant de cette méthode. Essayez de fermer tous vos sens aux impressions du monde extérieur, ce qui est réalisable le plus facilement dans une chambre tranquille et obscure. Vous étant confortablement installé, essayez de mettre votre esprit dans un état qui ressemble à celui qui précède immédiatement le sommeil. Ne laissez pas votre esprit s'étendre sur les événements de la journée, mais essayez de le garder aussi passif que possible tandis que vous le maintenez fixé sur l'idée simple que vous êtes sur le point de visualiser quelque chose, ou bien, si vous travaillez par audition mentale, vous conserverez votre esprit attentif uniquement à l'idée que vous êtes sur le point d'entendre quelque chose.

6. Lorsque vous recevez des impressions que vous sentez être télépathiques, dans le but *de ne pas troubler et briser votre état de passivité, vous trouverez que le mieux est de dicter à haute voix vos impressions à un ami qui, assis à une table avec une lumière et une montre, notera chaque impression en même temps que le temps exact où elle se produit.*

7. *Toute* impression de vision, d'audition, d'olfaction, de goût, de toucher, d'émotion, ou les images mentales, doivent être notées avec le temps correspondant.

8. A la fin de l'expérience, copiez vos notes *sur une carte postale*, s'il y a place. Autrement, faites une lettre. *Soulignez les impressions qui vous semblent être le plus certainement d'ordre télépathique. La carte postale ou la lettre, devra contenir votre nom complet et votre adresse, et devra être attestée par l'ami qui vous a assisté en prenant les notes.*

9. En général, on ne vous dira pas d'avance quelle est la nature de l'objet ou de l'idée que les agents essaieront de transmettre, à savoir : si c'est une carte à jouer, une image, etc. La raison en est qu'il n'est pas opportun que votre imagination soit aiguillée sur quelque voie déterminée.

Pour certaines expériences, toutefois, des instructions détaillées pourront être données, et elles vous seront dûment notifiées avant l'expérience.

10. Si le matin qui suit l'expérience vous avez souvenance de quelque rêve frappant ou curieux auquel vous pensez pouvoir attribuer une origine télépathique (impression différée ou latente), la Société vous sera très reconnaissante si vous avez l'obligeance de lui envoyer une relation dudit rêve.

11. Adressez, S. V. P., vos cartes ou lettres (attestées et comportant votre nom complet et votre adresse) à :

The Society for Psychical Research, 31, Tavistock Square, London, W. C. 1.

Marquez S.V.P., sur l'enveloppe ou la carte « Telapathy ».

Toutes les lettres et cartes doivent être mises à la poste le soir même de l'expérience, si possible, ou tout au plus doivent être expédiées par le premier courrier du matin suivant.

Nous espérons que vous ne serez pas découragés de ne pas connaître immédiatement les résultats de chaque expérience. Nous gardons pour nous les résultats jusqu'à la fin d'une série de tentatives, dans le but de ne pas intervenir dans l'expérience considérée comme un tout. Bien qu'il ne soit pas opportun de vous envoyer les détails des succès semaine par semaine, l'on vous fournira une relation complète des vos impressions à la fin des séries.



Expérience de contrôle.

Chaque semaine, après que vous aurez consigné vos impressions comme d'habitude, ayez l'obligeance d'exécuter la petite expérience suivante : Prenez un *petit* dictionnaire anglais et, fermant les yeux, ouvrez-le au hasard, en « piquant » une page n'importe où avec un crayon. Notez le *nom de l'objet* le plus proche du mot sur lequel est tombé votre crayon. *Faites cela un nombre de fois égal à celui des impressions que vous avez consignées.* Ajoutez chaque semaine ces noms à la fin de votre liste d'impressions, les notant ainsi, par exemple : *Control* : Squirrel, river, building, table.

Laissez de côté les noms abstraits, tels que « Kindness », « intelligence », etc. ; choisissez chaque fois l'objet *concret* le plus proche.

A aucun prix, ne faites cet essai avant que l'expérience de télépathie soit terminée ; à savoir, avant 21 heures.

S. G. Soal.

Pour plus amples renseignements, s'adresser à M. S. G. Soal, à l'adresse de la S. P. R. de Londres, ou à M. R. Warcollier, ingénieur, 79, avenue de la République, Courbevoie (Seine).

Maurice MAIRE.

Souscription permanente

pour aider à l'extension des recherches de l'I. M. I.

Douzième liste.

Mme Menard, Sotteville-les-Rouen, 10 fr. — M. Dumas, Saint-Cloud, 10 fr. — Mme Vve Mellon, Paris, 10 fr. — Mme Sebert, La Perchais, 1.000 fr. — Mlle Jeanne Paudo, Paris, 10 fr. — Mme Fouldn, Arcachon, 400 fr. — M. Raoul Barlac, Marseille, 10 fr. — M. Rheaume Joseph, Montréal, 100 fr. — Mme Vieux, Lacrost, 50 fr. — Dr Monteux, La Varenne-Saint-Hilaire, 10 fr.

Nous exprimons nos remerciements à nos souscripteurs pour leur utile contribution à nos recherches.

Le Gérant : Léon Terrier-Mugnier.

Etampes. — Imp. Terrier Frères et Cie.

entier, des événements métapsychiques, des publications et des revues françaises et étrangères.

Il dirige des *enquêtes* partout où sont signalés des faits intéressants : maisons hantées, manifestations médiumniques ou télépathiques, etc...

Il sélectionne et éduque les *sujets médiumniques*.

LES ADHÉSIONS.

Etant donnés les préjugés qui s'attachent encore à l'étude des questions supranormales, l'I. M. I. ne peut réussir et prospérer que dans une atmosphère de confiance, de sympathie et d'entr'aide. Il a besoin du concours moral et matériel de tous les amis de la science nouvelle et il compte surtout sur ceux d'entre eux qui voient en elle la plus grandiose des sciences, appelée à transformer la vie morale et sociale de l'humanité.

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919, l'I. M. I. peut recevoir toute somme ou legs de quelque importance qu'ils soient.

Il admet :

1° Des membres *bienfaiteurs*, pour une souscription unique d'au moins 5.000 francs ;

2° Des membres *donateurs*, pour une souscription unique d'au moins 1.000 francs ;

3° Des membres *honoraires*, pour une cotisation annuelle d'au moins 100 francs ;

4° Des membres *adhérents*, pour une cotisation annuelle d'au moins 40 francs pour la France, 45 et 50 francs pour les pays étrangers.

Tout membre bienfaiteur, honoraire ou adhérent a droit aux divers services de l'I. M. I. : bibliothèque, salle de lecture, archives, conférences éventuelles, Revue.

La bibliothèque est ouverte trois fois par semaine, les lundi, jeudi et samedi, de 14 à 18 heures.

Le Directeur reçoit le lundi et le jeudi, de 14 à 16 heures.

LA REVUE MÉTAPSYCHIQUE.

Jusqu'à nouvel ordre, la *Revue Métapsychique* paraitra tous les deux mois.

Elle comprendra au moins 64 pages de texte compact et des illustrations.

Elle rendra compte de tous les livres nouveaux qui seront adressés en double exemplaire au siège de l'I. M. I.

Sous la rubrique *Correspondance*, elle publiera les communications de ses lecteurs relatives à des faits métapsychiques dont l'authenticité pourra être établie.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

L'abonnement à la *Revue Métapsychique* pour 1926 est de :

France et Colonies .... **40 fr.**

Tarif extérieur N° 1. — Pays ayant accepté une réduction de 50 % sur l'affranchissement des périodiques : Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Bulgarie, Cuba, Ethiopie, Grèce, Hongrie, Italie et Colonies, Lettonie, Luxembourg, Paraguay, Pologne, Portugal et Colonies, Roumanie, Tchécoslovaquie, U.R.S.S. (Russie), Uruguay, Yougoslavie .... **45 fr.**

Tarif extérieur N° 2. — Autres pays .... **50 fr.**

Les abonnements partent du 1er janvier ou du 1er juillet. Ils ne sont acceptés que pour une année. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'envoi de la somme de 1 fr.

Compte Chèques Postaux 747-86

Le prix du numero est de 8 francs.

Le prix des numéros antérieurs à 1926 est de 10 francs.

Les membres du Comité et le Directeur ont seuls qualité pour representer l'Institut ou pour parler en son nom.

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

BOZZANO (E.). — **Les Phénomenes de hantise**. Traduit de l'italien par C. DE VESME. Préface du Dr J. MAXWELL. 1 vol. in-8. **14** »

FOUCAULT (M.), professeur à l'Université de Montpellier. — **Le Rêve,** 1 vol. in-8. . . . . **7** »

GELEY (Dr G.) — **De l'Inconscient au Conscient.** 1 vol. in-8, 5e mille **17 50**

— **L'Être subconscient.** 4e édition, 1 volume in-16 . . . . . **4 20**

— **L'Ectoplasmie et la Clairvoyance,** 1 vol. in-8, avec 50 planches hors texte et 102 fig. **35** »

GURNEY, MYERS et PODMORE. — **Les Hallucinations télépathiques.** Adaptation de l'anglais par L. MARILLIER. Préface du Pr CH. RICHET, 4e édition, 1 vol. in-8 **10 50**

DUGAS (L.) et MOUTIER (F.). — **La Dépersonnalisation,** 1 vol. n-16. . . . . **3 50**

JASTROW. — **La Subconscience.** Préface du Pr P. JANET. 1 volume in-8 . . . . **10 50**

LODGE (Sir OLIVER). — **La Survivance Humaine.** *Etude de facultés non encore reconnues.* Traduction par le Dr BOURBON. Préface de J. MAXWELL. 1 vol. in-8 . . . . **12 50**

MAXWELL (J.). — **Les Phénomènes psychiques.** Préface du Pr CH. RICHET. 5e édition revue. 1 vol. in-8 . . . . **14** »

MORTON PRINCE. — **La Dissociation d'une personnalité.** *Etude biographique de psychologie pathologique.* Traduit par R. et J. RAY. 1 vol. in-8 . . . . **14** »

MYERS. — **La Personnalité humaine.** *Sa survivance. Ses manifestations supra-normales,* 3e édit. 1 vol. in-8. . . . . **14** »

OSTY (Dr EUGÈNE). — **La Connaissance supra-normale,** *Etude expérimentale.* 2e édition, 1 volume in-8. . . . . **20** »

— **Une Faculté de connaissance supra-normale : Pascal Forthuny** . . . . **12** »

RICHET (CH.), Professeur à l'Université de Paris, membre de l'Institut. — **Traité de Métapsychique,** nouvelle édition, 1 vol. gr. in-8. . . . . **40** »

WARCOLLIER (R.). — **La Télépathie.** Préface du Pr CH. RICHET. 1 fort vol. in-8 . . . . **20** »

Année 1928. — N° 3. Mai-Juin.

Revue Métapsychique

PUBLICATION BIMESTRIELLE
DE L'
INSTITUT MÉTAPSYCHIQUE INTERNATIONAL
RECONNU D'UTILITÉ PUBLIQUE

SOMMAIRE :



PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, Boulevard St-Germain (VIe arrt)

Institut Métapsychique International

(Fondation Jean MEYER)

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919

89, Avenue Niel, PARIS (XVIIe)

Téléph. : Wagram 65-48 —— Téléph. : Wagram 65-48

LE COMITÉ.

Professeur Charles RICHET, de l'Institut de France et de l'Académie de Médecine, *Président d'Honneur.*

Professeur Rocco SANTOLIQUIDO, Conseiller d'Etat d'Italie, Représentant de la Ligue des Croix-Rouges auprès de la Société des Nations, *Président.*

Professeur LECLAINCHE, Membre de l'Institut de France, Inspecteur général, Chef des Services sanitaires au Ministère de l'Agriculture, *Vice-Président.*

Ernest BOZZANO.

Docteur CALMETTE, Médecin Inspecteur Général.

Docteur Jean-Charles ROUX, Paris.

Giovanni CIRAOLO, Sénateur du royaume d'Italie, Président de la Société des Croix-Rouges italiennes.

Docteur CUNEO, Professeur à la Faculté de Médecine, Chirurgien des Hopitaux.

Sir Oliver LODGE, de la Société royale d'Angleterre.

Docteur J. MAXWELL, Procureur général près la Cour d'Appel de Bordeaux.

Ernest MEYER, Conseiller d'Etat, Paris.

Docteur Albert de SCHRENCK-NOTZING, Munich.

Directeur :

Docteur Eugène OSTY.

LES BUTS.

Les phénomènes métapsychiques retiennent, de plus en plus, l'attention passionnée de toute l'humanité pensante.

Le haut intérêt scientifique de ces phénomènes se double d'un immense intérêt philosophique ; car ils révèlent, dans l'être, des pouvoirs dynamiques et psychiques semblant dépasser le champ des capacités organiques et sensorielles, et leur étude permet d'envisager, à la lumière de la méthode expérimentale, les grands problèmes de la vie et de la destinée.

Les Sociétés locales d'études psychiques ont rendu, rendront encore d'immenses services ; elles doivent garder toute leur activité et toute leur autonomie. Mais la nécessité d'une organisation centrale s'imposait parce que, seule, elle permettra des travaux approfondis et de longue haleine, rendra plus faciles et plus fécondes les recherches particulières, assurera l'union des efforts et synthétisera les résultats acquis.

Cette organisation, vainement souhaitée si longtemps, est aujourd'hui chose faite. L'Institut métapsychique international, fondé par un initiateur éclairé et généreux, M. Jean Meyer, a son cadre constitué, ses ressources indispensables assurées et il a été déclaré d'utilité publique.

L'ORGANISATION.

L'I. M. I. comprend : des *laboratoires* pourvus de tous les instruments d'expériences et d'enregistrement ; des *bibliothèques* et une *salle de lecture ;* une *salle de conférences.*

Il publie, sous le titre de Revue Métapsychique, un bulletin périodique, rendant compte de ses propres travaux et des travaux accomplis dans le monde

Année 1928. — N° 3. Mai-Juin.

Revue Métapsychique

Publication de l'Institut Métapsychique International

(Revue fondée par le Dr G. GELEY)

RÉDACTEUR EN CHEF : Dr E. OSTY.

Création à Genève d'un Centre permanent de Conférences et de Congrès internationaux de Recherches psychiques

Le 13 Juin 1928, une réunion a eu lieu à Genève dans le but de créer un Centre permanent de Conférences et de Congrès internationaux de Recherches psychiques.

Il a été décidé que ce Centre comprendrait :

1° Un Comité international de direction ;
2° Un Secrétariat.

Le Comité de Direction s'est constitué provisoirement. Il s'est donné mission de créer le Centre permanent de Conférences et de Congrès et de préparer l'organisation du premier Congrès à Genève. Sa mission cessera au moment où les Congressistes procéderont à la constitution d'un Comité définitif.

Le Comité provisoire comprend les personnalités suivantes :

MM. Dr CH. BAUDOUIN, Directeur de l'Institut international de Psychagogie à Genève ;
G. CIRAOLO, Sénateur d'Italie, Président honoraire de la Société des Croix-Rouges italiennes ;
Dr Ed. CLAPARÈDE, Professeur de Psychologie à l'Université de Genève ;
Dr H. DRIESCH, Professeur de Philosophie à l'Université de Leipzig ;
A. FERRIÈRE, Vice-Directeur du Bureau international d'Education à Genève ;
FRANK GRANDJEAN, Professeur de Philosophie à l'Université de Genève ;
Dr C. G. JUNG, de Zurich ;

MM. Sir Oliver LODGE, Membre de l'Académie Royale d'Angleterre ;
Dr E. OSTY, Directeur de l'Institut Métapsychique International de Paris ;
Eug. PITTARD, Professeur d'Anthropologie à l'Université de Genève ;
Profr Ch. RICHET, Membre de l'Académie des Sciences de Paris ;
Profr R. SANTOLIQUIDO, Conseiller d'Etat d'Italie, Conseiller de Santé publique internationale à la Ligue des Croix-Rouges, Président honoraire du Comité permanent de l'Office international d'Hygiène publique de Paris.

Les membres du Comité se sont accordés à reconnaître qu'il est indispensable que les études psychiques soient menées avec les méthodes et la rigueur qui assurent le progrès des autres branches de la science.

Ils s'accordent aussi à penser que des assemblées périodiques réunissant des gens de science intéressés à l'étude de cette partie du savoir humain pourraient avoir une grande importance pour les chercheurs et pour la diffusion des résultats de leurs recherches.

Pour que les Congrès produisent les bons effets qu'on en peut attendre, ils désirent que ces Congrès réunissent des personnes ayant une véritable compétence dans les questions traitées. Il leur semble nécessaire que ces Congrès soient préparés par une organisation offrant toute garantie d'esprit scientifique, et toujours la même, la fixité d'une organisation étant seule capable de faire mettre à profit l'expérience pour améliorer progressivement la qualité des Congrès et réaliser les décisions prises à la fin de chaque Congrès.

La discussion des buts et des moyens de réaliser ces idées a amené à formuler le texte ci-dessous, lequel constitue une sorte de statut provisoire :

I. — Un Centre permanent de Conférences, réunions et Congrès Internationaux de recherches psychiques est créé à Genève.

II. — Cette création est effectuée par un Comité International provisoire.

III. — Elle a été exigée :

1° Par la nécessité d'une direction internationale scientifique ;
2° Par l'utilité d'un Centre permanent fixe ;
3° Par la situation géographique et morale de Genève, laquelle a fait de cette ville le Centre de nombreuses organisations internationales.

IV. — Le Centre permanent de réunions et Congrès de Recherches Psychiques de Genève se donne pour buts :

a) Préparer d'une façon permanente des Congrès périodiques.

b) Procéder à l'appel, dans toutes les branches de la science, des personnes les plus qualifiées pour une coopération et une confrontation utiles des recherches et des idées.

c) Intéresser aux Etudes psychiques les philosophes et les hommes de science qui, par la parfaite tenue scientifique des Congrès, seraient assurés de trouver une abondante documentation indispensable à l'élaboration d'analyses et de synthèses concernant les rapports de la pensée et de la matière, et, plus généralement, la vie.

d) Assurer la publication des comptes rendus des Congrès.

V. — Les personnes qui prendront une part active aux Congrès seront l'objet d'invitations personnelles.

VI. — Le premier Congrès International de Recherches Psychiques de Genève aura lieu en Octobre 1930.

Le Comité provisoire a élu pour :

Président d'honneur..... M. Ch. Richet, Membre de l'Institut.
Président.............. M. le Dr R. Santoliquido.
Secrétaire général du Centre permanent....... M. Raoul Montandon.
Trésorier.............. M. Albert Pauchard.

Il a été décidé que le Centre permanent des Congrès aura dans la *Revue Métapsychique* de Paris, son organe de publication. Cette revue lui réservera la place utile pour ses travaux, conférences, informations et comptes rendus.

Pour ce qui concerne la préparation du premier Congrès International de Recherches psychiques, à Genève, s'adresser à :

M. Raoul MONTANDON, 11, rue de Beaumont, Genève.

* * *

Le Centre permanent des Congrès étant aussi un Centre de Conférences internationales, a, avant sa constitution définitive, déjà fonctionné.

Trois conférences y ont été données, qui seront ultérieurement publiées dans la *Revue Métapsychique* :

5 Mars 1928 : *La Biologie et la Métapsychique*, par M. le Profr R. Santoliquido.

18 Avril 1928 : *La Connaissance supra-normale* (faits et enseignements psychologiques) par le Dr Osty.

14 Juin 1928 : *La Structure de l'Ame*, par le Dr C.-G. Jung, de Zurich.

La prochaine conférence sera faite en Novembre 1928, par le Prof[r] Frank Grandjean : *Le Moi et le Je* (étude de la conscience).

* * *

Le 14 juin 1928, à l'occasion de la Conférence du D[r] C.-G. Jung, le Prof[r] Frank Grandjean a communiqué officiellement à l'Assemblée la création, à Genève, du Centre permanent de Conférences et Congrès Internationaux de Recherches Psychiques et a annoncé que le premier Congrès aurait lieu en Octobre 1930.

Les Conférences à l'Institut Métapsychique en 1928

(*Suite*)

Le Samedi 23 Juin : *L'Inconnaissable scientifique* (*Relativité de nos connaissances*), par M. le Prof[r] Sainte-Lague (avec projections).

Le Samedi 30 Juin : *Influence du Phénomène métapsychique sur les œuvres de quelques grands penseurs* (*Kant*, *Schopenhauer*, *Hans Driesch*), par M. Charles Quartier.

Le Samedi 7 Juillet : *Quelques trucs favoris de médiums fameux*, par M. Harry Price, Directeur du National Laboratory of Psychical Research de Londres (Démonstrations pratiques) (1).

(1) La conférence de M. H. Price avait été antérieurement annoncée pour le 26 mai. Elle a dû être remise au 7 juillet.

Notre sixième sens

(A propos du livre du Prof[r] Ch. Richet)

Le Prof[r] Ch. Richet vient de faire paraître un livre, *Notre sixième sens* (1), destiné à présenter au grand public le phénomène de connaissance paranormale de la réalité dans la diversité de ses aspects. Avec la grande clarté qui caractérise tous ses écrits, l'éminent savant a tendu son exposé vers deux buts :

1° Démontrer, par des comptes rendus de faits bien observés, que l'être humain possède un sixième sens inconnu, par lequel il est quelquefois possible à certains individus de percevoir la réalité en des conditions où les cinq sens connus restent inimpressionnés ;

2° Donner des bases logiques à l'hypothèse que la perception paranormale de la réalité a pour source impressionnante l'énergie rayonnante de la réalité.

La majeure partie du livre est consacrée à l'exposé des faits : faits fortuits d'hallucinations véridiques individuelles ou collectives, et faits provoqués obtenus avec divers sujets doués de connaissance paranormale : M[me] Briffaut, Mrs Piper, M[me] S. Alexandrowna, Mrs O. Leonard et MM. Bert Reese, Vandam, Scherman, Ossowiecki, Ludwig Kahn, P. Forthuny, etc...

Comme, pour une grande part, les faits cités ont été constatés par lui-même, et que les personnalités qui ont rapporté les autres faits lui inspirent toute confiance, le Prof[r] Ch. Richet se dit contraint à conclure sans réserve : « *il y a un sixième sens* », c'est-à-dire : « l'intelligence humaine, grâce à une sensibilité spéciale, ou plutôt à des sensibilités spéciales, mystérieuses encore, peut acquérir sur la réalité des notions fragmentaires que les sens normaux ne peuvent lui donner. »

Après avoir solidement établi cela, M. Ch. Richet s'attache à démontrer que ce sont les vibrations de la réalité matérielle, mécanique, qui impressionnent le sixième sens, et, par cette voie, informent l'intelligence humaine.

Cette démonstration, il l'effectue spéculativement, je veux dire par exercice logique de l'esprit, en choisissant parmi les quelques hypothèses imaginables celle lui semblant le mieux conforme aux cadres intellectuels de sa pensée.

D'abord, il élimine l'explication de la connaissance paranormale par

(1) *Notre sixième sens* (Editions Montaigne, Paris).

hyperacuité des sens normaux (hyperesthésie), insoutenable dans la plupart des cas.

Il élimine l'explication spirite comme inutile presque toujours.

Il élimine l'hypothèse que les objets dont le contact incite souvent les « sujets » à prendre connaissance d'un événement ou d'une personne absente (connaissance paranormale par contact d'objets) soient les détenteurs de la connaissance.

Ce déblayage accompli, il classe les faits en trois lots :

1° Ceux que l'on peut expliquer par la télépathie, c'est-à-dire par une communication de pensée entre deux psychismes ;

2° Ceux qui ne peuvent pas être expliqués par la télépathie ;

3° Ceux dans lesquels la télépathie ne peut pas, de toute évidence, être invoquée.

Il croit que la Society for Psychical Research de Londres a exagéré l'origine télépathique des informations du sixième sens. Cette origine, il ne l'accepte que pour une toute petite part des faits, et quand il y a possibilité de suggestion mentale par présence auprès du « sujet » d'une personne informée.

Pour la grande majorité des faits, il préfère à toute autre explication celle supposant que le sixième sens est impressionné par les *vibrations de la réalité*, et il la formule ainsi : « Le monde réel émet autour de nous des vibrations. Quelques-unes sont perçues par nos sens, d'autres, non perceptibles à nos sens, sont décelées par nos appareils de physique ; mais il en est d'autres encore, non perçues par nos sens ou par nos appareils de physique, qui agissent sur certaines intelligences humaines et leur révèlent des fragments de la réalité. »

* * *

Ce livre est particulièrement apte à augmenter le nombre des curieux de la métapsychique. Il est l'œuvre du Prof^r Ch. Richet, savant admiré et aimé, et il pose le problème de la connaissance paranormale avec une grande simplicité et de la manière la plus propre à atténuer les réactions néophobes du grand public, ainsi que des individualités scientifiques encore hostiles. Ce n'est pas une transformation considérable dans la manière de penser qu'il leur propose. Il semble leur dire : « Ne vous rebellez pas. Ne vous mettez pas l'esprit en bataille. Rien ne menace les systèmes intellectuels qui vivent en sécurité dans vos cerveaux. La réalité, notre réalité, ce monde que nous connaissons si bien restera le même. Il n'est pas question de vous faire changer d'opinion à son égard. Ce que je vous demande tout simplement, puisqu'il y a des faits montrant dans une complète évidence que l'intelligence humaine peut connaître autrement que par l'exercice ordinaire des cinq sens officiellement admis, c'est d'accepter,

nous y sommes obligés, l'ajout d'un sixième sens. Accueillez cette vérité et rendez-vous bien compte que vos notions sur la vie en seront augmentées, sans en être changées. »

*
* *

Entre métapsychistes, chercheurs ou spectateurs de la recherche, il y a intérêt, à l'occasion du livre très intéressant du Prof[r] Ch. Richet, de prendre conscience de la vertigineuse complexité de la connaissance paranormale et de supputer la révolution considérable que le futur passage dans la science universellement acceptée et enseignée opérera dans les esprits.

*
* *

Ceux qui ont voulu s'assurer par observation personnelle de l'existence des faits de connaissance paranormale ont acquis, comme le Prof[r] Ch. Richet, la certitude que certains êtres humains ont la propriété de prendre connaissance de fragments de la réalité par d'autres procédés que l'exercice ordinaire de leurs cinq sens et de leur intelligence.

Si, par analogie avec les cinq sens connus, seules voies introduisant dans nos cerveaux les éléments constitutifs de toute notion du réel, nous appelons *sens* tout moyen informateur de la réalité, il est incontestable que l'homme possède en puissance et qu'il met parfois en action un *sixième sens*.

Il ne faut pas, toutefois, sous la suggestion d'une définition élargie et d'un mot se laisser prendre au piège de l'analogie. La reposante simplicité de l'étiquette *sixième sens* recouvre un monde mental d'une prodigieuse complexité et étrangement chargé d'intelligence. De ce sixième sens, nous ne savons encore rien. Nous le supposons comme cause logique de sa production. Ce que nous savons de lui, c'est surtout *ce qu'il n'est pas*. Je vais essayer de donner une idée de ce par quoi il se distingue des cinq sens connus.

Que les *sujets* en travail se servent de leur sensibilité pour saisir l'ordinairement inconnaissable, c'est certain ; tout leur comportement en fait la preuve.

Globalement, on peut dire qu'ils s'en servent de deux manières. Quelques-uns d'entre eux ont recours à une excitation sensorielle pour se mettre dans l'état spécial de sensibilité utile. Les uns agissent sur leur vue par fixation d'un objet brillant (boule de cristal, loupe, flamme, eau, yeux des gens, etc...) ou d'un objet quelconque. D'autres agissent sur leur audition par production de certains bruits (bruit d'un coquillage, etc.), ou sur leur olfaction par des parfums, etc., jusqu'au moment où ils arrivent à l'état physiologique favorable.

Soit qu'ils aient atteint cet état par un quelconque artifice agissant sur

un sens, soit qu'ils l'aient obtenu par simple effort mental (arrêt de la pensée consciente et volonté de transe), ce sont les appareils sensoriels connus qu'ils utilisent ensuite pour provoquer la venue des images mentales exprimant la connaissance paranormale. L. Kahn, par exemple, ayant d'un geste impulsif désigné le scripteur d'un papier tenu plié dans une main d'un assistant, va devant le scripteur, le regarde fixement dans les yeux et bientôt une vision hallucinante lui montre ce qui a été écrit et qu'il peut, s'il le veut, copier comme on copierait un modèle. Mlle de Berly avait pris l'habitude de faire fonctionner sa faculté en regardant à la loupe l'écriture qu'une personne présente venait de tracer. Elle n'y cherchait pas des indices graphologiques. Son regard, promené à travers les mots, voyait soudain surgir des images hallucinantes : symbolismes qu'elle interprétait, images de personnes ou de scènes qu'elle décrivait, etc... L'histoire, fragmentaire ou résumée, d'une individualité et de son ambiance, et aussi des lambeaux de son avenir, étaient ainsi saisis par elle, quelquefois avec une justesse et une abondance de détails qui frappaient de stupeur. D'autres sujets, nombreux, cherchent la mise en jeu de leur faculté dans le contact de la main de la personne-objectif. M. de Fleurière a coutume de procéder ainsi. Kahn trouve dans un contact rapide de la personne la possibilité de rectifier certaines erreurs ou de surmonter des difficultés dues à la petite distance (un à deux mètres) le séparant de la personne auteur de l'écrit. Ossowiecki, on le sait, pétrit nerveusement dans ses mains l'enveloppe ou la boîte scellées dont il doit révéler le contenu. Dans leur ensemble, les sujets palpent avec insistance les objets mis dans leurs mains dans le but de percevoir gens ou événements.

A constater l'emploi que les sujets font de leurs ordinaires sens, surtout du toucher, on est porté à croire que leur pouvoir est dû à ce qu'ils sont doués d'une sensibilité plus aiguë que celle normale. En réalité, ils n'ont pas d'hyperesthésie sensorielle aux agents extérieurs (lumière, son, température, pression, courant électrique, etc...) dont les cinq sens sont les résonateurs. D'excellents sujets ont l'acuité visuelle, auditive, tactile, olfactive, etc., véritablement moyenne. Il en est de sourds, d'aveugles, d'hypoesthésiés par certaines affections, chez qui la faculté de connaissance paranormale n'a pas fléchi. Quant à leur sensibilité tactile, dont le rôle semble prédominer, je puis affirmer qu'il n'est pas nécessaire qu'elle soit d'une acuité supérieure à la moyenne pour que le toucher d'un objet ou d'une personne leur permette la connaissance paranormale. Dans le but d'évaluer avec précision la sensibilité des sujets à la modalité de l'énergie la plus proche, théoriquement, du fluide nerveux : le courant électrique aussi faible que possible passant dans un nerf pendant le plus court temps possible, j'ai demandé à M. Desoille, interne du service du Dr Bourguignon, à la Salpêtrière, de faire l'examen de la *chronaxie* des nerfs moteurs et sensitifs des avant-bras de trois sujets bien doués, l'un d'eux étant mis, pendant l'examen, dans l'état de transe somnanbulique conditionnant son

travail paranormal. Ces trois sujets ont manifesté une chronaxie normale, ce qui nous a rendu inutile de poursuivre sur d'autres sujets cet examen et nous a permis de conclure que les sujets doués de connaissance paranormale ne sont pas des *hypersensitifs* à l'égard des excitants extérieurs ordinaires. Peut-être ont-ils une différenciation de la sensibilité constituant un sens supplémentaire instable et diffus ? Peut-être leurs cinq sens ou l'un de leurs cinq sens, dépourvus de toute suracuité à l'égard des gammes vibratoires qui les impressionnent chez tout homme, ont-ils la particularité d'être impressionnables à des vibrations auxquelles les sens des autres individus sont insensibles ?...

Toujours est-il qu'au sixième sens on ne trouve pas *d'appareil organique* fixant anatomiquement cette différenciation de la sensibilité, tandis que les détecteurs périphériques, les câbles nerveux de conduction, les centres cérébraux des sens connus s'imposent à l'observation du moins observateur des hommes.

Et, fait digne de remarque, puisque notre pensée intérieure se représente dans la diversité des images mentales : visuelles, auditives, tactiles, olfactives, gustatives, on devrait s'attendre, s'il y avait une logique dans l'analogie, à ce que les sujets en travail signalent la survenue dans leur pensée d'une sixième catégorie d'images mentales, insoupçonnée de l'homme normal, exprimant la spécificité du sixième sens. Or, il n'en est rien. La pensée intérieure des sujets, dans l'exercice de leur spéciale faculté, n'est représentée que par les cinq catégories d'images mentales tributaires des cinq sens connus et communes à tous les hommes. Il en est de même dans toutes les informations paranormales fortuites (télépathies, pressentiments, rêves monitoires et prémonitoires) ; c'est visuellement, auditivement, tactilement, etc., c'est-à-dire par le jeu complexe des communes images mentales sensorielles que l'individu est informé.

Le sixième sens n'a pas d'appareil organique encore décelé et il n'introduit dans le cerveau pensant aucune image spécifique. Par cela, ce sens ne ressemble pas aux autres sens.

Je pourrais continuer assez longtemps cette comparaison différenciante entre les cinq sens connus et le sixième sens inconnu. Le lecteur voudra bien suppléer aux omissions inéluctables de cet article. Je me bornerai à effleurer quelques autres considérations.

Remarquons que nos cinq sens nous informent d'autant mieux et durablement que nous les braquons sur la réalité avec plus d'attention et de souci de comprendre. Le sixième sens, au contraire, informe d'autant plus sûrement les « sujets » que leur intelligence consciente s'éclipse.

Rappelons-nous les variations constantes de l'acuité du sixième sens, ses impressionnants fléchissements et, quelquefois, sa disparition définitive, ce qui contraste fortement avec la constance fonctionnelle des cinq sens.

Considérons aussi, en comparaison avec la fixité des gammes de per-

ception des sens connus, les *compartimentages* du sixième sens. Tel sujet perçoit paranormalement des modes de la réalité que tel autre sujet ne perçoit pas. Un sourcier n'est pas nécessairement un détecteur de la personnalité humaine ou d'événements. Un excellent sujet, capable de révéler des épisodes de vies individuelles avec, parfois, une grande précision dans les détails, est généralement impuissant à connaître le contenu d'une enveloppe scellée ou la carte, vue ou non vue de l'expérimentateur qui l'a tirée d'un jeu. Ossowiecki, si bien doué pour la connaissance paranormale des vies individuelles, de scènes du passé, d'écrits cachés, etc., est un très médiocre révélateur de l'avenir des gens et des choses ; son esprit, m'a-t-il dit, n'y a pas d'aptitude. Le sixième sens se montre morcellé, suivant les individus, dans le clavier de son impressionnabilité.

En ne retenant que certains faits produits par la connaissance paranormale, on peut, sans trop paraître quitter le vraisemblable, assimiler le sixième sens aux autres sens, surtout si l'on oublie de tenir compte des constatations ci-dessus, qui se font sans cesse dans la pratique de l'expérience. Quand un sourcier signale d'un geste le cours d'eau souterrain au-dessus duquel il passe, on imagine aisément que les radiations de l'eau peuvent impressionner, sans qu'il en ait conscience, sa sensibilité et déterminer la réponse motrice du geste. On a plus de difficulté à penser que lorsque Kahn révèle ce qui est écrit sur un papier plié et scellé, c'est la réalité écrite qui impressionne son sixième sens, car la réalité, dans cette condition, représenterait pour l'œil qui pourrait voir à travers le papier un amas chaotique de symboles indéchiffrables. Toutefois, cette perception directe par le sixième sens d'un enchevêtrement incoordonné de signes n'est pas absolument inacceptable puisque le Prof^r Richet en préfère l'hypothèse à toute autre. Mais quand le papier a été brûlé, il devient difficile de se faire à l'idée que c'est la réalité « papier écrit » qui informe le sixième sens de Kahn, puisque cette réalité n'est plus qu'un tas de cendres. Plus volontiers, on pense alors que Kahn prend la notion de l'écrit détruit dans la pensée du scripteur présent. Et on a bien des chances d'avoir raison, puisqu'on peut constater par ailleurs que Kahn est incapable de prendre connaissance d'un écrit scellé inconnu de tout assistant, et que, de plus, il lui arrive à tout moment de révéler ce qu'on a eu l'idée d'écrire et qu'on n'a pas écrit, et aussi, tout simplement, ce à quoi l'on pense. De telles constatations sont bien propres à signaler pourquoi Ossowiecki, quand il tient en mains une enveloppe contenant un écrit inconnu de toute personne présente, décrit facilement la personne éloignée qui en est l'auteur, parle de son ambiance, parfois d'épisodes caractéristiques de sa vie, et finalement, avec plus d'efforts, dit le contenu écrit, et cela pas toujours. Ossowiecki se comporte ainsi comme tous les sujets détecteurs de l'individualité humaine quand ils révèlent, au contact d'objets, la personnalité et la vie de personnes éloignées, exprimant des vérités et aussi des erreurs quant à la correspondance avec le réel, erreurs qui sont souvent des croyances qu'ont les personnes distantes à l'égard d'événements n'existant

pas hors leurs esprits. Cette perception très fréquente de pures réalités mentales montre avec une grande évidence la source où les sujets puisent inconsciemment leurs informations.

La saisie du réel dans l'espace, qu'elle soit faite on ne sait où ni comment, ou qu'elle soit effectuée dans un psychisme humain à distance, donne une idée impressionnante de la sensibilité du sixième sens et, surtout, signale l'intelligence qui le commande et sait choisir l'événement, l'individu, parmi les milliards d'événements du moment et les millions d'individus.

Cela ne nous a pas encore mis devant le plus obscur du mystère. Dans ces sortes de faits, on peut encore tenir le sixième sens pour analogue aux autres sens, mais doté d'un clavier de perception plus élargi, d'un plus grand champ d'action. C'est quand il s'agit de connaissance paranormale de l'avenir, de l'avenir imprévisible rationnellement, que se creuse nettement le fossé entre les cinq sens connus et le sixième sens.

Les cinq sens, en effet, ne réagissent spécifiquement qu'aux vibrations du moment. Nos yeux sont aveugles pour tout ce dont ils n'ont pas été ou ne sont pas les spectateurs ; ils ne reçoivent aucune impression des scènes du passé, non plus que de la scène inattendue qui va se dérouler dans quelques secondes, Quand nous entrons dans une salle de concert déserte, nos oreilles restent sourdes à tous les sons qui y ont résonné, sourdes aussi à tous ceux qui y résonneront. Sans la mémoire qui fait durer le passé enregistré, le passé serait mort tout entier pour nos cinq sens. Quant à l'avenir, ils y sont parfaitement insensibles. Nos sens sont des appareils enregistreur *de l'actuel.*

Pour le sixième sens, il n'y a pas de temps. Le passé, même inconnu de tout vivant, l'avenir, inaccessible à nos consciences, sont objets de sa perception, sans qu'il y déploie plus d'efforts, et quelquefois moins, que dans sa prise de connaissance paranormale du présent.

Quand le Prof[r] Ch. Richet, désirant s'en tenir à ce qu'il croit le plus vraisemblable, imagine et dit que ce sont *les vibrations des réalités matérielles* (*mécaniques,* selon son expression) qui impressionnent et informent le sixième sens, il sous-entend nécessairement que toutes les vibrations qui ont exprimé dans le passé ou exprimeront dans l'avenir le flux des phénomènes de la vie, gardent perpétuellement pour le sixième sens leurs valeurs spécifiques, cependant que, de toute évidence, elles les ont perdues ou ne les ont pas encore acquises à l'égard des cinq sens normaux, leurs détecteurs appropriés.

Par souci de rester au contact du connu et, pour cela, d'attribuer aux cinq sens et au sixième le même processus fonctionnel, on est conduit à créer spéculativement un inconnu tout aussi inintelligible que l'inconnu informulé que l'on veut éviter.

Si le Prof[r] Richet a pu, sans blesser trop ouvertement la logique, dire sa prédilection pour l'hypothèse du sixième sens *informé par les vibrations de la réalité mécanique,* c'est grâce à un choix judicieux des faits, choix

excluant la connaissance paranormale du passé inconnu des vivants et de l'avenir, oubli volontaire de la partie la plus importante et la plus significative de la production crypthestésique. Pour simplifier les choses, il s'en est tenu aux faits de perception paranormale dans le présent, c'est-à-dire à la perception paranormale de réalités dont nos cinq sens connus seraient capables avec un peu de changement dans les conditions.

Mais l'esprit si clair du grand savant n'a pas été en vérité la dupe de lui-même. Ayant sacrifié aux suggestions du maigre acquis de la psycho-physiologie actuelle, il n'a pas tardé à s'évader de la contrainte des cadres scientifiques de l'époque. Son livre finit dans l'aveu de notre profonde ignorance devant l'infini vertigineux de l'inconnu métapsychique :

« *Le monde mécanique que nous connaissons — écrit-il — atomes, électrons, étoiles, planètes, animaux, microbes. réactions chimiques, chaleur, électricité, n'est peut-être qu'une minime part de la réalité. D'autres forces, d'un ordre tout différent, s'agitent sans doute autour de nous. Qui sait si ces autres mondes non matériels ne dirigent pas nos destinées ? Nous ne les connaîtrons peut-être jamais, ces forces, et nos descendants ne les connaîtront peut-être pas davantage. Mais ce n'est pas une raison pour les nier. Il me paraît que le sixième sens est une petite (extrêmement petite) fenêtre ouverte sur ces puissances mystérieuses.* »

***

Si, au lieu de ne se placer que devant quelques catégories de faits de connaissance paranormale de l'actuel, on considère la diversité de la phénoménologie de cette faculté et les enseignements dégagés des conditions de sa production, il n'est plus possible de se satisfaire de l'hypothèse d'un sixième sens *informé par les vibrations de la réalité mécanique.* Une conception plus extensive s'impose à l'esprit, ne dissipant rien du mystère, en vérité, mais exposant plus amplement, à mon sens, les données du problème que la science aura à résoudre.

***

A toute personne ayant quelque culture scientifique et un peu de pratique des sujets doués de connaissance paranormale, il ne fait pas de doute que cette propriété, qu'on la considère dans sa production accidentelle (pressentiments, télépathies, rêves monitoires ou prémonitoires) ou dans sa production provoquée, ait une *physiologie.*

Dans la production des phénomènes fortuits, particulièrement abondante dans l'état de sommeil, l'aspect physiologique tombe difficilement sous l'observation et passe inaperçu. Mais dans l'étude des sujets en travail, surtout de certains sujets, il devient apparent.

Les sujets, dans leur état psychologique normal, état chez eux plus ou moins stable, ne disposent, comme le commun des hommes, que des

informations de leurs cinq sens utilisées par leur intelligence. Ils ne deviennent supérieurs aux autres et à eux-mêmes en pouvoir de connaître que lorsque quelque chose a changé, spontanément ou sous l'influence de leur volonté, dans leur fonctionnement cérébral.

Cette transformation fonctionnelle du cerveau est inapparente ou plus ou moins apparente selon les sujets. Et il lui arrive, chez un sujet, de varier d'aspect ou d'intensité suivant l'objectif donné à sa connaissance paranormale.

Pour commodité d'exposé, j'emploierai pour exprimer cette transformation fonctionnelle le mot couramment utilisé : *transe* (1).

Tant que la recherche ne nous aura pas apporté de précision sur le déterminisme de cet état, il sera difficile de s'en faire une idée sur le seul aspect des sujets, car il est divers.

Quelques-uns, pour se trouver dans l'état utile à leur travail paranormal, n'ont besoin que d'arrêter le flux de leur pensée consciente. Si d'autres conditions sont favorables, des images mentales surgissent bientôt sur l'écran libre de leur conscience et les informent de ce dont leurs cinq sens ne peuvent pas les informer. Chez de tels sujets la transe est imperceptible ; ils semblent se servir de leur cerveau comme dans l'exercice ordinaire de leur pensée. Du dehors rien ne semble changé. Au dedans ils ne constatent que l'arrêt de l'idéogénèse consciente, la survenue d'une pensée intérieure d'origine indécelable, et le sentiment d'une perte de contact sensoriel momentané avec l'ambiance.

Certains sujets, une fois l'état spécial obtenu, peuvent laisser leur intelligence consciente suivre n'importe quel cours de pensée ; les informations paranormales du réel s'expriment directement par l'écriture ou la parole impulsives.

Chez les autres sujets, le changement d'état physiologique est apparent, plus ou moins apparent. Il frappe particulièrement l'attention quand il y a hypnose.

Ce qui est digne de remarque, c'est la nécessité où sont certains sujets de recourir à des états divers de transe selon le but donné à leur connaissance. J'en fournirai pour exemple le comportement similaire de deux sujets remarquablement doués : Ludwig Kahn et Stéphan Ossowiecki.

Kahn et Ossowiecki peuvent, on le sait, donner à leur faculté une assez

(1) Transe, de *transire* : passer (d'un état à un autre état).

A cette occasion, je vais répondre à une question souvent faite à la Rédaction de la *Revue Métapsychique :* « Pourquoi certains auteurs écrivent-ils *transe* et d'autres *trance* ? »

Si l'on ouvre un dictionnaire anglais, on y trouve *trance :* extase, léthargie, catalepsie, etc., c'est-à-dire le sens approximatif que les métapsychistes lui prêtent.

Si l'on ouvre un dictionnaire français, on lit : *trance* : l'un des noms vulgaires du trèfle.

Et *transe* : état spécial dans lequel un médium produit ses phénomènes.

Il est donc correct d'écrire *trance* quand on emploie la langue anglaise, et *transe* quand on emploie la langue française.

grande variété d'objectifs. Pour ce que je veux dire, je n'en retiendrai que deux dont la dissemblance est peut-être plus apparente que réelle : 1° la prise de connaissance paranormale de l'individu humain et des événements de sa vie, 2° la prise de connaissance paranormale d'un écrit mis sous enveloppe scellée.

Quand ces deux sujets veulent révéler le caractère ou des fragments de vie d'une personne mise en leur présence, il leur suffit de tendre leur esprit vers ce but, puis d'arrêter le mouvement de leur pensée consciente, pour que bientôt une succession de représentations mentales, visuelles généralement, vienne les informer des notions reçues. Pour qui les regarde produire ces sortes de faits, rien ne semble changé dans leur manière d'être, on dirait qu'ils exercent leur intelligence dans les mêmes conditions que les autres hommes. Mais dans cette état ils seraient généralement incapables de saisir la précision d'un texte ou d'un dessin sous pli cacheté. Pour le pouvoir, ils sont l'un et l'autre contraints d'atteindre un état psycho-physiologique plus accusé, ne différant peut-être de l'autre que de degré, toutefois bien plus difficile à obtenir. Par moments, ils ne peuvent pas le réaliser.

D'après l'auto-analyse que l'un et l'autre m'ont fournie, voici quelles sont leurs impressions de mise dans l'état de transe spécialement accentuée.

Tout ce qui préoccupe fortement la pensée de Kahn (souci, émotion vive, etc.) entrave la production de l'état de transe utile. Quand les conditions sont propices, il obtient en une ou deux secondes l'arrêt de sa pensée consciente ; selon son expression : « Il fait le vide dans sa tête ». Et quelque chose s'y passe qu'il ne perçoit que par de grossières sensations. C'est d'abord l'impression de tension cérébrale chaude, de « tête en bas ». Puis un choc léger se fait sentir, « comme une petite peau, dit-il, qui casserait ». Dès lors, il se sait prêt à prendre connaissance du contenu des papiers cachés dans les mains des expérimentateurs ou déjà brûlés. Kahn a le visage congestionné, les veines temporales gonflées et le pouls à cent pulsations environ. Le temps de mise en transe est à peu près d'une demie minute et la durée de cet état est de quelques minutes, ce qui lui suffit pour révéler le contenu de huit à dix papiers écrits.

Dans cet état, Kahn prend connaissance tout d'abord du *scripteur* (1), puis de *l'écrit*, par deux moyens mentaux différents actuellement.

Quand il était enfant Kahn prenait conscience du scripteur d'un papier par *un geste* qui le lui désignait dans l'assistance, geste équivalent au signal moteur des sourciers. Impulsivement son corps allait se placer devant l'auteur de l'écrit, ou impulsivement une de ses mains le désignait. Ce procédé, d'apparence automatique mais d'apparence seulement, est en-

(1) Cela évidemment quand il y a plusieurs expérimentateurs et que, pour compliquer le phénomène, les papiers, finement pliés et d'apparence uniforme, ont été mêlés par l'un d'eux et distribués. chacun dès lors ignorant de qui sont les écrits contenus dans ses mains.



core aujourd'hui celui qu'il emploie avec une impeccabilité à ma connaissance jamais démentie (1).

Quant à la détection du contenu écrit des papiers, Kahn le faisait à l'origine par écriture impulsive. Sa main armée d'un crayon reproduisait directement ce qui avait été écrit hors sa présence et à l'insu de toute autre personne que le scripteur.

A partir d'une certaine époque, vers l'âge de 21 ans environ, une modification s'effectua dans la modalité de prise de conscience de la pensée écrite. Peu à peu Kahn eut, en même temps qu'il écrivait, la représentation mentale visuelle des écrits, et il vint un moment où ses visions furent si précises qu'elles rendirent l'écriture impulsive inutile, ce qui l'incita à abandonner le geste graphique originel. Ceux qui l'ont vu travailler ont pu s'apercevoir qu'il lui en est resté l'habitude de solliciter le déclanchement des visions par des mouvements de main comme pour écrire, le crayon laissant sur le papier un gribouillis informe, quelquefois une ou deux lettres représentant le commencement de la phrase détectée.

Kahn, actuellement, désigne donc le scripteur par *un geste* et *voit* comme devant ses yeux les phrases ou les dessins contenus dans des papiers pliés finement ou roulés en boule, petits tas chaotiques de signes et de lignes qu'une vision occulaire ultra-pénétrante serait incapable de saisir dans sa signification. Et n'oublions pas que Kahn a la même représentation mentale visuelle quand il s'agit d'écrits brûlés soit en sa présence, soit avant son entrée dans la salle de séance. Quand il reproduit les graphismes sur papier, Kahn dessine sa vision, se comportant comme un dessinateur copiant un modèle.

Je crois bon de dire en passant que la source informatrice de Kahn en travail n'est pas la réalité *papier écrit*. Devant le pli fermé contenant une inscription faite par une personne absente, inscription ignorée de toute personne présente, Kahn est complètement impuissant, cependant qu'il révèle aisément ce qu'ont écrit les assistants. Cette constatation bien simple signale que la source où il s'informe est le psychisme du scripteur présent. D'ailleurs Kahn en transe saisit parfaitement la pensée d'autrui strictement mentale ; il en a donné de nombreuses preuves dans le cours des séances auxquelles j'ai assisté.

La mise en état de transe nécessaire à cette application particulière de sa faculté est pour Kahn une cause de fatigue. Il n'aime guère cette sorte de travail. S'il en tire quelquefois la plus forte rémunération possible, ce n'est qu'accidentellement et par besoin. Il n'a été qu'épisodiquement professionnel de son remarquable don.

---

(1) Les quelques théoriciens qui, de loin, ont imaginé que Kahn trompait les expérimentateurs par un truc, auraient dû comprendre que le simple fait de la désignation des scripteurs, généralement inconnus de Kahn en tant que personnalités et à plus forte raison quant à leurs écritures, rendait la fraude impossible. Déterminer, avec l'usage ordinaire de la vue, les auteurs d'écritures inconnues, cela sans jamais d'erreur, serait déjà un fait paranormal.



Pour se donner l'état de transe utile à la prise de connaissance précise du contenu écrit d'une enveloppe scellée, ou de quelque chose d'analogue, Ossowiecki formule également sa volonté d'atteindre cet état. Puis il attend, tout en s'efforçant comme Kahn, comme l'ensemble des sujets d'ailleurs, de faire le vide dans le plan conscient de son esprit. Il attend quelques minutes, quelquefois un quart d'heure, une demi-heure, une heure, parfois vainement.

Quand l'état recherché va se produire il sent sa tête devenir chaude, ses mains se refroidir. Dès lors il est assuré du succès. Bientôt il perd conscience de ce qui l'entoure et devient le spectateur de ses visions.

Celui qui l'observe le voit rouge de visage, comme l'est en pareille circonstance Kahn. Son pouls bat 90 à 100 fois à la minute.

En transe, Ossowiecki se sent tout différent dans son état mental qu'à l'ordinaire. Il lui semble qu'il n'a plus aucun effort à faire pour prendre connaissance de la réalité, que la réalité vient à travers l'espace et le temps se présenter à son esprit.

Ses visions consistent dans une succession d'images mentales visuelles très objectivées. Il a l'impression d'être comme devant un écran et de regarder ce qui s'y projette. Les images s'y forment tout d'abord floues et grises ; puis elles se précisent, se colorent, deviennent mobiles. Leur nature, leur succession, leurs significations concrètes ou symboliques lui suggèrent la notion de l'inconnu à révéler. Comme beaucoup d'autres sujets visuels, il compare son spectacle à une séance de cinématographie.

Une grande désorientation mentale résulte souvent des séances ayant nécessité une transe profonde et un peu longue. Pendant un ou plusieurs jours il n'a plus qu'une conscience obscure de l'espace et du temps. La traversée d'une rue l'angoisse. Il n'évalue plus la durée des heures, voire des jours. Cette perturbation intellectuelle et ses répercussions dans sa vie pratique contribuent à lui faire appréhender l'usage de sa belle faculté (1).

Si je me suis un peu étendu sur l'aspect général de l'état spécial de transe de Kahn et d'Ossowiecki, c'est parce que cet aspect manifeste, chez ces deux sujets producteurs de faits extrêmement précis, le changement physiologique obtenu. L'œil de l'observateur ne saisit dans le changement d'état que la modification évidente de la circulation du sang, modification qui est peut-être une des causes, peut-être un effet.

Apparente ou inapparente, cette transformation du travail cérébral est

---

(1) Dans le récit qu'il m'a fait de sa vie, Kahn m'a relaté plusieurs impressionnants exemples de la perturbation mentale consécutive à certaines séances.

Un lundi matin, il se retrouva assis sur le banc d'un jardin public, et s'aperçut qu'il y était depuis le samedi soir.

A l'âge de 19 ans, il fut un jour très étonné de se voir à Philadelphie. Reconstituant ce qui s'était passé, il se rendit compte qu'à la suite d'une séance très prolongée à Little-Oak (Arkansas). Il avait voyagé pendant vingt-trois jours, fait des achats, logé en divers hôtels, accompli une succession d'actions parfaitement correctes et n'ayant surpris personne. Tout cela s'était fait sans laisser dans son esprit de souvenirs évocables.

une nécessité. Il y a des moments où les sujets ne peuvent pas l'obtenir. Cela se voit à leur agitation, à leur inquiétude. Ils le savent et le disent.

Sans transe, seuls ne jouent que les cinq sens avec l'intelligence normale. Les sujets restent impuissants à l'égard du normalement imperceptible. Dès transe effectuée, le travail conscient du psychisme devient inutile ou accessoire, une autre intelligence entre en fonction, servie par des moyens de perception dont nous n'avons encore aucune notion basée.

L'acquisition individuelle de ce pouvoir fonctionnel du cerveau générateur de la connaissance supra-normale est spontanée généralement. Quelques fois elle résulte de sollicitations faites pour constater l'existence éventuelle de cette faculté. Suivant les individus, elle se révèle à des moments différents de la vie. Certains sujets, les grands doués particulièrement, ont cette propriété dès leur première enfance. La plupart ne la voient apparaître qu'à la puberté, moment des grandes modifications fonctionnelles dans le corps humain. Chez quelques-uns elle survient tardivement et souvent, dans ces cas, à la suite de fortes perturbations de l'organisme (maladies, chocs émotifs, etc.), ou elle se découvre accidentellement à l'occasion d'une mise en hypnose pour d'autres fins. Elle peut, chez quelques personnes, apparaitre puis disparaitre, ou tout au moins s'amoindrir jusqu'aux confins de la disparition. Le D[r] F. Moutier a relaté dans cette Revue (n° 3-1925) le cas d'une dame douée de connaissance paranormale tant qu'elle fut migraineuse et qui perdit cette faculté dès qu'il l'eut guérie. Tout récemment, il nous a signalé le cas d'une autre dame qui devenait douée de connaissance paranormale pendant ses grossesses et perdait cette faculté aussitôt après ses accouchements.

Quels que soient le moment de la vie et les conditions dans lesquels cette propriété apparaisse, il est un fait incontestable c'est que *l'exercice la développe*, et considérablement. La répétition des mises en transe détermine une habitude qui facilite et perfectionne l'état favorable.

Représentant un mode fonctionnel spécial de l'organisme, l'état de transe subit nécessairement des fluctuations dans sa facilité et sa qualité. Les meilleurs sujets ont des périodes de fléchissement de leur faculté. A la suite d'une série de séances trop rapprochées, L. Kahn est resté, en 1925, pendant près de trois mois sans pouvoir obtenir la qualité de transe permettant la détection des écrits scellés, tout en conservant celle suffisant à la connaissance paranormale des personnes et des fragments de leurs vies (1).

J'ajouterai que la capacité de se mettre en transe et de faire agir en cette condition la propriété de connaissance paranormale est *héréditaire*. Rares sont les sujets remarquables dans l'ascendance immédiate desquels on ne trouve pas cette faculté à un degré notable.

En résumé, l'observation fournit une multiplicité de constatations

(1) Kahn se rend parfaitement compte que ce qui lui fait défaut dans ces moments de défection de sa faculté, c'est l'état physiologique spécial. Il se sent incapable de le réaliser.



montrant qu'il y a *une physiologie* de la connaissance paranormale, physiologie que la science a mission d'étudier.

* * *

Il est donc bien certain que la transe révèle et met en œuvre un autre sens que ceux connus, c'est-à-dire un autre moyen de perception de la réalité.

En se donnant pour but cette démonstration, le Pr Ch. Richet a vraisemblablement voulu mettre ses lecteurs dans l'alternative d'accepter une psycho-physiologie dépassant l'exercice ordinaire des cinq sens ou de nier systématiquement des faits bien observés.

L'actuel acquis de la psychologie élargie qu'est la métapsychique permet, avec autant de sécurité, d'aller plus loin et de se rendre compte que s'il y a une autre voie informatrice du réel que les sens connus, il y a aussi une autre intelligence que celle connue, intelligence transformant en connaissance les informations du sixième sens, intelligence latente distincte de l'*intelligence consciente* et de l'*automatisme subconscient* auxquels la psychologie classique attribue uniquement la constitution de toute la connaissance.

Déjà cette notion émane de l'examen des faits accidentels de connaissance paranormale. Qu'il s'agisse de pressentiments, de télépathies fortuites, de rêves monitoires ou prémonitoires, il est relativement rare que la perception de l'événement soit une perception concrète du réel à la manière des sens ordinaires. C'est généralement sous la forme de symboles, d'allégries, de figurations polymorphes mais significatives qu'une information synthétique, résumante, apparaît dans le champ de consciente du percipient. La plupart des relations d'hallucinations dites télépathiques pourraient être données comme exemples. Quelques-unes de celles citées par le Pr Richet sont typiques du genre. J. S. voit soudain debout devant lui son ami Fred S. qui le regarde, cependant qu'au même moment cet ami est au loin couché dans son lit, mourant. Le capitaine Wingfield dort et rêve que son frère, assis à côté de lui, ne répond à ses questions qu'en inclinant tristement la tête ; il se réveille avec le sentiment profond d'un malheur imminent et le note sur son carnet. Or son frère, cinq jours auparavant, s'était tué dans une chute de cheval en chassant. En de tels cas, ce n'est pas la perception de la scène de mort qui arrive à la conscience, mais une figuration symbolique, signalant globalement l'événement *mort*.

Assez nombreuses, pour que beaucoup de gens aient eu leurs confidences, sont les personnes qui souvent sont informées fortuitement, à l'avance ou à distance, de la mort de membres de leur famille ou d'amis. Ce n'est presque jamais la scène de mort qui se représente dans leur pensée, mais presque toujours une allégorie, diverse suivant les individus et restant généralement la même, en circonstances analogues pour le même individu.

Quand on lit les relations de faits d'hallucinations télépathiques avec un esprit un peu averti de la psychologie de la connaissance paranormale, on remarque nécessairement combien sont peu divers les procédés de prise de conscience d'événements cependant tous dissemblables dans leurs détails. Sauf une minorité de faits dans lesquels il y a une plus ou moins bonne apparence d'information concrète du réel, tout se passe comme si l'intelligence du percipient résumait l'événement dans une allégorie, un symbole, parfois une simple angoisse.

Le rôle d'un sens est limité, nous semble-t-il, à l'enregistrement des vibrations tributaires de son clavier de réaction. Sans un processus intellectuel élaborant les sensations, nulle notion globale, nul résumé significatif ne sauraient s'effectuer.

L'œuvre d'une intelligence latente élaborant les données de la cryptesthésie prend une évidence bien plus grande encore dans la production *provoquée* de la connaissance paranormale.

Chez les sujets, l'élaboration intellectuelle des mystérieuses perceptions sensorielles se manifeste sans cesse. La grande majorité des indications qu'ils fournissent sur les individus et les événements vient à leur conscience sous la forme de notions synthétiques formulées en allégories, en symboles. Parmi les symbolismes employés, les plus intellectuels sont certainement ceux du langage (parole et écriture impulsives), ce qui démontre avec une parfaite netteté l'interposition d'une intelligence latente entre le sens crypthestésique du sujet et son intelligence consciente.

Les compte rendus de séances de connaissance paranormale à objectifs humains sont une manifestation perpétuelle, dans une grande diversité d'aspects, du travail de synthèse de la faculté de connaissance paranormale. Dans l'étude que j'ai publiée sur Pascal Forthuny, presque tout le texte reproduisant les paroles du sujet eut pu me servir à montrer l'intelligence latente sans cesse occupée à utiliser les ressources de la cérébration de Forthuny dans le but de présenter à son intelligence consciente les brefs résumés de longs morceaux de vie et de choisir la forme de représentation mentale la plus apte à y parvenir, d'où l'usage si abondant de la parole impulsive, le symbolisme des mots étant l'expression la plus parfaite des idées résumantes. Un des plus beaux spécimens de ce travail intellectuel cryptique fut produit dans la séance du 10 mars 1926, quand P. Forthuny traduisit, par parole impulsive, plusieurs années de la vie sentimentale de Mme X. en comparant ce long épisode de vie à celui de Mme de Morsauf, l'héroïne du roman de Balzac *Le Lys dans la Vallée,* précisant que la situation morale identique des deux femmes divergeait à partir de la crise relatée à la page 242 de l'édition de luxe que Mme X. devait avoir chez elle. Ce magnifique exemple du travail de synthèse n'est, malgré sa rare qualité, qu'un exemple de la production incessante de l'intelligence génératrice de connaissance paranormale.

Si j'en avais la place, il me serait bien plus facile encore de montrer

ce processus intelligent en action dans la préconnaissance des devenirs individuels par les sujets capables de ce genre de phénomène. Rien n'est plus apte à mettre en évidence le travail de l'intelligence latente que l'exposé des textes exacts des prémonitions suivi de la narration de la lignée d'événements reliant l'état des choses, à l'époque de la prédiction, à l'événement prédit et réalisé. Il est alors bien manifeste que les psychismes des sujets se comportent comme s'ils résumaient en quelques phrases ce qui ne pourrait être connu d'une intelligence consciente que par une perception de tous les éléments préparateurs et réalisateurs de l'événement. Rares dans les prémonitions sont les descriptions de scènes futures comme si des yeux les voyaient dans le présent. Trés fréquentes, au contraire, sont les notions résumées. C'est pour cela que les présages véridiques donnent exceptionnellement une connaissance anticipée précise de l'événement préannoncé, tandis qu'ils apparaissent, après événements accomplis, comme des résumés incontestables et merveilleux.

Un sens, tel que nous en concevons le fonctionnement d'après les sens connus, ne saurait, je le répète, que refléter la réalité matérielle dans la mesure où il en est impressionné. Il faut l'action d'une intelligence pour coordonner les sensations et en faire des jugements, des idées, de la connaissance. La synthèse est la plus haute opération d'esprit ; poussée à un certain degré, et particulièrement orientée sur l'avenir, elle ne saurait être le produit de l'automatisme cérébral livré au hasard de ses habitudes.

* * *

Cette intelligence qui se manifeste à tous moments de l'œuvre de la connaissance paranormale est *latente*, comme est latent le sixième sens. Si l'on peut dire qu'il y a *cryptesthésie*, on est contraint d'ajouter qu'il y a aussi *intelligence cryptique*.

Et de même que pour le sixième sens, ce que nous savons le mieux de cette intelligence c'est *ce qu'elle n'est pas*.

Elle n'est certainement pas l'intelligence dite consciente, puisque celle-ci est manifestement sans aucun rôle quand la connaissance paranormale s'exprime par parole ou écriture impulsives, et qu'elle se borne, dans les autres cas, à interpréter les significations de l'imagerie mentale.

Elle n'est certainement pas de l'automatisme cérébral, habitude quasi mécanique de construire des notions avec les matériaux sensations. Ce serait abdiquer tout bon sens que d'attribuer au hasard des inter-actions cellulaires une œuvre de synthèse perpétuelle qui suppose de toute évidence une intelligente consciente de ses moyens et de ses buts.

L'intelligence latente représente un aspect fonctionnel de l'esprit surajouté au *conscient* et au *subconscient* tels que la psychologie classique les conçoit ; et elle dispose d'un autre mode de perception que ceux utilisés par ces plans de pensée.

D'ailleurs, l'existence d'une intelligence latente a pour autre preuve, facilement vérifiable dans l'expérience, qu'on la décèle à volonté chez tout être humain quand, au lieu de l'examiner dans sa seule activité chez les sujets, on se sert des sujets pour la découvrir chez tous les autres individus.

C'est, en effet, parce que chacun de nous possède une intelligence latente douée de propriétés transcendantes de connaître que les sujets, quand les conditions favorables sont instituées, détectent des fragments de nos individuels avenirs dans une collaboration inter-psychique d'une complexité admirable (1).

C'est aussi pour cela que se réalisent les passages fortuits de connaissance paranormale dans un seul psychisme déterminant les pressentiments, télépathies, etc., formulés en synthèse à la manière des informations paranormales observées chez les sujets.

Quand on a quelque peu fouillé dans l'expérience la psychologie de la connaissance paranormale des avenirs individuels, l'existence d'une intelligence latente génératrice de la connaissance paranormale est d'une évidence contraignante.

*
* *

Quant aux sources informatrices de cette intelligence latente, dire que ce sont *les vibrations de la réalité matérielle, mécanique,* c'est faire une hypothèse soutenable par analogie tant qu'il s'agit de perceptions paranormales de réalités actuelles, mais fort risquées quand il s'agit de perceptions paranormales de réalités passées et surtout à venir

A ne s'en tenir qu'au vérifiable, il est plus prudent de dire que cette intelligence reçoit ses informations de deux sources : le *psychisme d'autrui* et une *source X*.

Je me garderai bien, à l'instar du Prof[r] Richet, de reprocher à la Société des Recherches psychiques de Londres, d'avoir exagéré l'importance de l'explication par télépathie, c'est-à-dire par communications inter-mentales, car ma recherche personnelle m'a enseigné que le psychisme d'autrui est pour les sujets doués de connaissance paranormale une source d'informations beaucoup plus abondante que cette Société l'a dit. Elle est si abondante qu'ils semblent y puiser de préférence, et sans que l'espace y fasse obstacle, toutes les connaissances qui s'y trouvent, notions vraies de la réalité et fausses notions, les notions vraies du réel dépassant de bien loin en nombre et en qualité ce qu'on imagine communément d'après les conceptions limitatives de la psychologie classique. Tout ce qui concerne la personne ou les personnes données en objectif à un sujet y est généralement saisi dans un commerce intermental d'un enchevêtrement et d'une subtilité grandioses, l'espace, je le répète, ne faisant en rien obstacle

(1) Voir *la Préconniseence de l'avenir individuel humain* (*Revue Métapsychique* n° 5, 1924).



au phénomène (1). La source informatrice « psychisme d'autrui » est d'ailleurs de la réalité, et de la réalité vibrante. Ce n'est que dans l'importance de son influence que mon opinion diffère de celle exprimée par le Prof[r] Richet.

Une autre source d'information entre en jeu quand le psychisme d'autrui, foyer d'influence semblant le plus accessible, cesse de pouvoir fournir aux sujets des informations utiles. Cette source est nécessairement une réalité. Est-elle la réalité matérielle ?

Pour en soutenir l'idée, il ne faudrait pas craindre d'accepter que le passé et l'avenir vibrent éternellement dans toute la diversité caractérisant leurs phénomènes, et que le sixième sens est capable de démêler, dans cet enchevêtrement formidable de tous les rayonnements du réel, les complexes vibratoires se référant à tel ou tel événement, à tel ou tel individu, et ceux fournissant les notions de simultanéité, de succession, de rapports, de causalité, etc.

Tant qu'à risquer une croyance, j'aime mieux, plus simplement, imaginer, sous la suggestion des enseignements de l'ensemble des faits, que les informations que nos cinq sens nous donnent sur la vie ne sont qu'un aspect tout relatif de la vie, et que derrière cette apparence est la réalité fondamentale, inconnue, inaccessible à ces appareils qui ne réagissent qu'à certaines formes de l'énergie : réalité fondamentale à laquelle nous participons par une partie communément insoupçonnée de nos psychismes, lesquels y puisent une connaissance soustraite aux cadres intellectuels de notre conscience de surface : l'espace et le temps.

De quelle nature est ce plan fondamental, hypothétique mais vraisemblable, de la vie ? De quelle nature est cet autre homme qui se révéle dans tout individu quand s'effectue un certain changement fonctionnel du cerveau ?... Tôt ou tard, vraisemblablement, la raison laborieuse le fera connaitre à l'humanité.

E. OSTY.

(1) J'ai justifié la vérité de cette notion par des exemples bien significatifs dans le livre *La Connaissance supranormale*. Très aisément, je pourrais en accentuer la preuve dans une copieuse monographie de faits convergeant vers cette démonstration. Cela serait d'une médiocre utilité, puisqu'il est très facile à tout chercheur d'observer sans cesse, dans le travail de la connaissance paranormale à objectif humain, l'activité des influences entre psychismes, au rapproché comme à distance.

La série d'articles Aux Confins de la Psychologie classique et de la Psychologie métapsychique, *dans laquelle je me proposais l'étude des sources subconscientes de la production intellectuelle, interrompue par les circonstances, sera reprise dans quelques mois.* — E. O.

De l'action à distance d'organismes vivants sur des organes vivants isolés

Jusqu'ici les expériences faites dans le but de constater les actions à distance, sans intermédiaire, des organismes vivants, étaient limitées à l'homme, comme auteur de ces actions, et s'étendaient dans deux directions :

1° Constatation d'actions mécaniques sur des appareils spécialement construits dans ce but ;

2° Constatation d'oscillations électriques.

Les résultats fournis par la première catégorie d'expériences ont, jusqu'à présent, été entièrement réductibles à des actions caloriques. Quant au second groupe, l'émission d'ondes électro-magnétiques par les organismes vivants est précisément un postulat qui doit être établi sur le fondement de nos connaissances actuelles de la chimie physique des êtres vivants et sa constatation n'est guère qu'une question de méthode. La méthode photochimique (impressions de plaques photographiques) n'a résisté à aucune critique sérieuse. Des expériences fondamentales, avec l'emploi d'appareils radiotechniques de réception ont été enfin dans ces toutes dernières années, exécutées par Cazzamalli (1) qui put établir l'existence d'une émission en relation avec des sujets (métagnomes ou non) en l'état de *trance* d'ondes électromagnétiques d'une amplitude d'une dizaine de mètres (2). Sans aucun doute on peut se demander si ces ondulations ont quelque rapport direct avec la métagnomie. Assurément les oscillations *émises* par le sujet métagnome ne sont pas les transmetteurs de la perception par voie métagnomique, car ici le sujet métagnome est en effet récepteur et non émetteur. Si l'on admet que les ondes électromagnétiques surtout sont les intermédiaires de ce genre de perception, alors les expériences de Cazzamalli (et aussi d'autres avant lui) ont précisément démontré qu'il doit s'agir là d'oscillations d'un tout autre ordre de grandeur, à savoir de rayons à très grandes fréquences, de rayons « durs » puisqu'ils peuvent traverser des plaques de plomb d'une épaisseur considérable. Je crois par conséquent que l'on peut au mieux résumer les découvertes du savant italien en disant que *l'émission d'oscillations élec-*

(1) *Revue Métapsychique*, numéro 4 de 1925, et numéro 2 de 1927.

(2) Il ne me semble pas vraisemblable que cette espèce d'ondes soit la seule que l'homme puisse émettre ; il est probable que des oscillations de longueurs d'ondes les plus diverses sont produites, non seulement en l'état d'activité psychique, mais aussi d'activité physique, on pourrait dire constamment.



tromagnétiques d'une amplitude donnée est un symptôme caractéristique de l'état de trance. En tous cas ces travaux, en tant que première démonstration objective de la production par l'homme d'ondes dans l'éther, sont d'une importance fondamentale.

*
* *

Les recherches, qui seront relatées dans ce qui suit, eurent un point de départ différent dans le principe de celles accomplies jusqu'à ce jour. En effet, elles ont comme base l'hypothèse de travail suivante :

Dans des groupes assez grands d'êtres vivants appartenant systématiquement à la même famille, il n'existe aucune « faculté » appartenant seulement à des individus isolés et manquant *totalement* à tous les autres. On ne saurait donc admettre que la faculté métagnomique soit un privilège possédé par quelques individus humains en petit nombre, et n'existe absolument pas chez tous les autres.

En fait, les phénomènes métagnomiques que présentent fortuitement des êtres humains non doués d'une « sensibilité » sortant de l'ordinaire, viennent à l'appui de cette hypothèse. On a bien plutôt l'impression que cette faculté est, en vérité, toujours présente, bien qu'à des degrés divers ; mais elle serait réprimée à l'état normal par un mécanisme d'arrêt et se manifeste seulement dans les états dans lesquels tous les mécanismes d'inhibition s'affaiblissent (trance, sommeil, fatigue) ou, peut-être aussi dans des cas « d'influence » spécialement intense. Le siège de cet « arrêt » devrait être cherché dans les centres nerveux supérieurs. Outre cela, par suite des considérations que nous venons de faire, il est des plus invraisemblables que la métagnomie puisse être limitée à l'homme. Son caractère plutôt inconscient laisserait supposer qu'elle se trouve plus abondamment encore chez les animaux. Naturellement, ici, sa différenciation pourrait bien être moindre, de sorte qu'elle représenterait une vague sensation extrasensorielle et à distance du monde extérieur. *Sous cette forme-ci* nous pourrions alors la supposer chez les êtres les plus inférieurs, et même peut-être, la considérer comme une propriété générale de la matière vivante, ainsi que *Semon* l'a admis pour la faculté mémorielle (1). De même la faculté « d'influence » pourrait bien être répandue bien au delà du genre humain. Si cette supposition — quelque peu audacieuse sans doute — est bonne, alors des tissus nerveux, qui auraient été rendus bien accessibles à l'action à distance et soustraits à la régulation des centres nerveux supérieurs, devaient être au mieux disposés à recevoir de telles excitations de nature extrasensorielle. Seulement, l'excitation ne sera démontrable que si elle occasionne une réaction perceptible. Or, comme les réactions de nature motrice sont celles qui tombent le plus facilement sous les sens, le plus indiqué parut d'organiser

(1) Semon. Die Mneme, 5e édition, 1920.

des expériences sur des organes isolés à mouvement autonome. J'essayai ainsi d'établir si de tels organes permettent ou non de constater un changement de leur mouvement à l'approche d'un organisme vivant, sans aucune opinion préétablie sur la nature de cette influence.

Les premières expériences furent instituées sur des cœurs de grenouilles isolés, mais avec un résultat entièrement négatif. En faisant systématiquement des essais avec d'autres organes d'animaux à sang-froid, il devint enfin évident qu'un grand nombre d'organes d'insectes, qui généralement sont assez autonomes dans leurs mouvements, réagissaient de façon distincte : entre autre l'intestin terminal des diptères, et surtout les corpuscules de Malpighi, les ovaires, et le tractus intestinal tout entier des Saltatoriæ (sauterelles).

Dans toutes les expériences tentées par la suite, je m'en tins aux sauterelles femelles, aux ovaires peu développés, de la famille des Acridiidæ. Ce stade de développement, bien entendu, ne peut être trouvé qu'à une époque déterminée de l'année. En dehors de cette période il faut expérimenter avec des mâles ou avec des larves, et renoncer à l'observation des ovaires, car des ovaires fort développés masquent tous les autres organes. Les insectes devant servir à l'expérience étaient toujours fraîchement capturés. Toutefois ils ne se montrèrent pas tous utilisables au même degré : Quelques-uns, dont les mouvements des organes étaient extraordinairement violents, étaient impropres à l'observation, car leurs modifications ne se laissaient pas distinguer clairement ; des mouvements extraordinairement faibles étaient par contre, beaucoup moins gênants. En outre, un certain nombre d'exemplaires ne réagissaient pas, ou très faiblement, pour une cause inexplicable. De plus, j'acquis aussi l'impression qu'une seule et même préparation lorsqu'elle est employée plusieurs fois, naturellement à des intervalles déterminés, réagit toujours mieux, « se met au courant, se familiarise » pour ainsi dire. La mobilité d'un seul et même organe, indépendamment de la mobilité totale, était diverse chez les différents insectes. Des exemplaires épuisés, en captivité depuis plus de vingt-quatre heures, étaient inutilisables.

Voici comment était faite la préparation : L'insecte n'étant pas soumis à la narcose, on en sépare la tête d'un rapide coup de ciseaux, puis on coupe les jambes. Ensuite, sur la face ventrale, droit en dessous du corselet, l'on fait avec des ciseaux fins une courte incision transversale à travers la couche de chitine, ce par quoi le lien entre le système nerveux abdominal et le ganglion pectoral se trouve tranché. On doit prendre la plus grande attention à, ce faisant, ne pas blesser les viscères. Puis, partant de cette première incision, l'on incise la couche ventrale en long suivant la ligne médiane (fig. 1). Ensuite, l'on place la préparation, avec les incisions en haut, sur une plaque de liège, et l'on fixe au liège, de chaque côté, la paroi abdominale avec quelques fines épingles, de manière à ne pas l'aplatir complètement, mais à laisser ses bords faire légère saillie (fig. 2 et 3). De cette manière, elle constitue une façon de concavité dans

laquelle les viscères sont encore *in situ*, il est vrai, mais isolés des ganglions existants du côté du crâne. Tout au-dessus se trouve la moelle ventrale, avec ses ganglions segmentaux, que l'on enlèvera avec une pince fine, en la coupant à la terminaison caudale. La cavité abdominale est alors remplie, au moyen d'une pipette, d'une solution, fraîchement préparée, de sel de cuisine à 0.6 °/₀ ; les viscères entrent alors en mouvement vif qui dure dix heures environ, si l'on prend soin d'entretenir l'humidité. La solution de sel doit être préparée exactement au degré de concentration donné, car même de petites différences ont une influence fâcheuse sur la

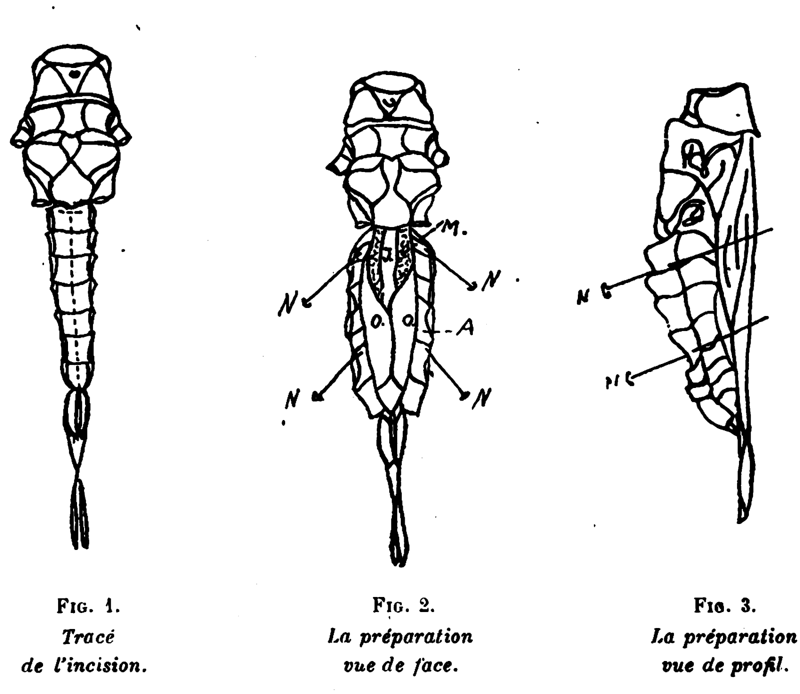


Fig. 1. *Tracé de l'incision.*

Fig. 2. *La préparation vue de face.*

Fig. 3. *La préparation vue de profil.*

I. Tractus intestinal. — *M*. Corpuscules de Malpighi. — *O*. Ovaires. *A*. Paroi abdominale. — *N*. Epingles de fixation.

mobilité. La préparation est ensuite placée dans un petit bocal de verre avec couvercle de verre (cellule de Petri) dans lequel l'on met quelques flocons d'ouate imprégnés d'eau, afin de conserver l'humidité de l'air à l'intérieur du bocal. En glissant dessous du papier ou du carton, l'on fera prendre à la plaque de liège une position telle que l'abdomen soit bien horizontal, afin d'éviter le plus possible un écoulement de la solution de sel. Pour la même raison il est recommandé d'obturer avec de la vaseline ou du collodion la surface de section résultant de la décapitation. Si l'on remarque néanmoins une diminution de la solution, il faut en remettre de la nouvelle. La préparation est examinée dans la cellule fermée, à

travers le couvercle de verre, avec un grossissement de 20 fois — l'emploi de la loupe binoculaire est recommandé (1).

Première série d'expériences

Action de la proximité d'un homme (répétée 80 fois)

La préparation est installée sous la loupe pour l'observation de telle manière que les ovaires, *l'intestin terminal* et les corpuscules de Malpighi soient bien visibles. Puis on la laisse seule dans son local une demi-heure. Même dans les pièces qui touchent au laboratoire il ne doit se trouver aucun être humain. Une demi-heure après, l'expérimentateur revient, s'assied devant la loupe et observe sans faire aucun mouvement. Dans la mesure du possible le haut du corps ne doit être couvert que d'une chemise car des pièces de vêtement plus épaisses diminuent l'influence de façon sensible. La distance entre lui et la préparation est d'environ 20 centimètres. Pour éviter l'échauffement de la préparation par le souffle, il faut tenir une main devant la bouche et le nez de manière à diriger vers le haut l'air de la respiration ; l'autre main tient la vis de mise au point. Dans la règle, les manifestations suivantes se produisent :

Au début de l'observation l'intestin montre des contractions lentes rythmiques et pas très fortes ; les ovaires se meuvent de même, plutôt quelque peu plus vite. Les corpuscules de Malpighi manifestent des mouvements vermiformes légérement plus rapides. Dans le cours de la première demi-minute les mouvements des corpuscules de Malpighi deviennent tant soit peu plus rapides et plus intenses, le rythme des contractions de l'intestin et des ovaires demeure le même, mais leur intensité est visiblement plus grande. Au cours des deux ou trois minutes suivantes tous ces phénomènes se renforcent considérablement, la rapidité augmente de plus en plus pour tous les organes, de sorte qu'à partir de la quatrième minute la préparation toute entière se montre agitée d'un mouvement animé. Ceux qui manifestent le plus d'agitation sont les corpuscules de Malpighi et les ovaires. Cet état se maintient aussi longtemps que l'observateur demeure devant la préparation. S'il s'éloigne de la chambre et revient très rapidement contrôler la préparation toutes les cinq minutes il constate, après dix ou quinze minutes, le retour à la normale. D'autre part, si une seconde personne vient se placer à côté de l'observateur, une fois que le mouve-

(1) Il est aussi possible d'opérer l'expérience sur le tractus intestinal complètement isolé. Pour ce faire, on le détache avec soin dans la solution de sel de cuisine, pour le transporter ensuite dans une seconde cellule de Pétri dont on a recouvert le fond d'une couche de paraffine dure, et l'y fixer par son extrémité cranienne et sa terminaison caudale avec deux épingles (une à chaque bout), de manière à ne pas l'étirer mais à lui laisser quelque liberté de mouvement.

L'observation se fait de la même façon que pour l'autre méthode de préparation, à savoir sous solution de sel de cuisine et dans une cellule fermée. La préparation gagne ainsi beaucoup en évidence probante ; malheureusement, elle perd souvent beaucoup en sensibilité, probablement par suite de lésions produites par le préparateur.



a déjà atteint son maximum, ce mouvement se renforce encore un peu. Ces réactions se produisent, comme on l'a dit, tout à fait régulièrement. Elles ne peuvent être occasionnées par une secousse donnée à la préparation, puisqu'elles ne commencent que quelque temps après l'arrivée de l'observateur et se renforcent de plus en plus, tandis qu'il demeure dans la plus complète immobilité. Qu'elles puissent être provoquées par la chaleur, paraît d'emblée tout ce qu'il y a de plus invraisemblable — puisque la préparation se trouve dans une cellule de Pétri et sous une solution de sel de cuisine — mais cela n'est pas totalement à exclure. — C'est pourquoi l'on institua quelques expériences de contrôle, de telle manière qu'un thermomètre (1) fût observé dans les mêmes conditions que la préparation, à savoir sa boule recouverte d'une mince couche d'eau, couché dans une cellule de Pétri, et observé à la loupe binoculaire. Même après une observation de plus de quinze minutes, sans détourner la respiration, aucune différence de température ne fut constatable.

Finalement l'on pouvait encore admettre qu'un échauffement de l'extérieur de la paroi du corps de la préparation pouvait agir comme excitant par échauffement, car ladite préparation dans le dispositif d'expérience décrit, n'est pas recouverte d'eau. Pour tirer cela au clair, j'ai fait quelques expériences dans lesquelles la plaque de liège avec la préparation était fixée au fond d'un bocal de verre profond sans couvercle, et le bocal rempli avec de la solution de sel de cuisine au point que la préparation se trouvait à un demi centimètre sous la surface de ce liquide. Mais même avec ce dispositif d'expérience l'on observe les mêmes réactions, toutefois avec la différence qu'elles se manifestent presque sur le moment même de l'approche de l'observateur, ainsi plus rapidement que sous verre. Ce dernier paraît donc gêner quelque peu l'influence.

Deuxième série d'expériences

Action des contractions musculaires (répété 80 fois)

Préparation et début de l'expérience comme pour la première série. Après 3 à 4 minutes environ l'observateur contracte les muscles de ses extrémités inférieures aussi fort qu'il peut, sans pour cela trembler ou accomplir quelque mouvement. Après une demi minute, il les relâche brusquement. Dès le début de la contraction, comme aussi de la relaxation, il se produit un violent renforcement du mouvement durant de 15 à 30 secondes, par contre, pendant la durée de la contraction, aucune réaction perceptible n'est contestable. La même réaction se produit à la contraction des muscles du bras. Si l'observateur, après une inspiration forcée, retient son souffle aussi longtemps que possible, il s'ensuit une réaction analogue qui s'établit dès après l'inspiration et persiste jusqu'après l'expiration. Dans la règle, des contractions musculaires se suivant l'une l'autre (accomplies de préférence, pour éviter tout secouement, avec les

(1) Sensible à 1/10 degré-centigrade.

masséters, en serrant et en relâchant les mâchoires) ont le même résultat, de même qu'un rapide mouvement des doigts. De toutes ces expériences, les résultats les plus nets sont obtenus avec la respiration forcée. Ici, toute explication par une action calorique est exclue, de même pour les expériences suivantes.

Troisième série d'expériences

Action de la proximité d'animaux à sang froid

Le dispositif général d'expérience était le suivant : La préparation est disposée comme pour les expériences avec l'homme ; puis on essaie si elle se montre sensible à l'approche de l'homme, alors on la laisse seule une demie-heure. L'animal d'épreuve étant dans une autre cellule de Pétri, est placé à côté de la cellule qui contient la préparation, de manière à ce que les deux cellules soient très près mais ne se touchent point. Puis par une brève observation l'on constate l'état de mouvement de la préparation et l'on quitte la pièce ; tout cela doit-être accompli en 20 secondes environ.

Furent essayés des reptiles, à savoir : un *Agama Stellio*, un Gekko (Ptyodactylus Hasselquisti) et un Caméléon (Chaméléo vulgaris) ; un amphibien : une grenouille (Bufo viridis), et des insectes (Mantidae et Blattae). Tous les animaux étaient fraîchement capturés, les reptiles et l'amphibien de tous jeunes sujets.

a) *Expérience avec l'Agama Stellio* (répétée 4 fois).

Cette espèce de reptile est extrêmement vive, l'animal court constamment en rond dans la cellule de Pétri, cherchant à se libérer. Tous les quatre essais eurent un résultat positif.

b) *Expérience avec le Gekko* (répétée 6 fois).

Les Gekkos sont quelque peu moins vifs, leur façon de se mouvoir est aussi différente de celle des *Agama Stellio*, ils ne courent pas continuellement, mais par intermittences, avec entre temps de plus grandes pauses. Des six essais, quatre furent positifs, deux négatifs.

c) *Expérience avec le Caméléon* (répétée 4 fois).

Comme tous les Caméléons, l'animal est très paresseux et se traîne seulement, de temps à autre, très lentement çà et là. Deux essais furent faiblement positifs, deux négatifs.

d) *Expérience avec la Grenouille* (répétée 4 fois).

Cet animal demeure stupidement assis dans la cellule et ne fait que très rarement un mouvement paresseux. Un essai fut faiblement positif, trois négatifs.

e) *Expérience avec la Mante religieuse* (répétée 3 fois).

L'animal, laissé seul, demeure absolument immobile. Les trois essais furent négatifs.

f) *Expérience avec les Blattes Orientales* (répétée deux fois).

Six exemplaires sont placés dans un bocal et se mettent à courir modérément vite ça et là. Les deux essais furent négatifs.

g) *Une Mante et deux Blattes* sont placées ensemble dans une cellule. Au bout d'un quart d'heure, la Mante est trouvée occupée à dévorer activement une des Blattes, tandis que l'autre gît la tête tranchée et l'abdomen ouvert. L'essai fut très positif. Cette expérience et les deux précédentes furent accomplies l'une après l'autre avec la même préparation.

Quatrième série d'expériences

Influence de la proximité des plantes

Le dispositif d'expérience fût le même que pour les animaux. Tous les essais furent négatifs.

*
* *

Toutes ces recherches furent faites en été, à une température d'appartement de 28 à 30 degrés centigrades. Lorsqu'à l'arrière automne elles furent reprises avec une température de 16 à 18 degrés, les réactions, de toute évidence, ne se manifestèrent que beaucoup plus faiblement. La raison en est double. Tout d'abord les animaux d'hiver sont quelque peu moins sensibles que les animaux d'été, ainsi que cela est en effet connu des grenouilles d'hiver employées pour des expériences physiologiques. Secondement la température extérieure joue un rôle évident. En effet les réactions se montrèrent aussitôt beaucoup plus fortes quand la cellule de Pétri était, pendant la durée de l'expérience, chauffée à 28 degrés, soit par un réchaud, soit par l'introduction d'une éprouvette contenant de l'eau chaude. Remarque digne d'intérêt, *l'intensité* de mouvement, elle-même, était peu renforcée par cette élévation de température, par contre la ***sensibilité*** de la préparation à l'action à distance était très considérablement renforcée.

*
* *

En se basant sur ces résultats l'on peut ainsi dire :

1° Une action à distance de l'homme est toujours démontrable, chez les animaux essayés elle ne peut l'être que dans certaines circonstances déterminées, à quoi il faut ajouter que l'action de l'homme est en général plus énergique.

2° Certains animaux réagissent à cette influence qui n'est certainement pas perçue par les voies à nous connues de la perception d'excitations. Par

conséquent un indicateur au fonctionnement sûr a été trouvé pour cette action a distance ; d'autre part la faculté de perception de cellules animales pour une telle action a été établie.

Maintenant la question se pose : à quoi attribuer la diversité de l'action chez l'homme et chez l'animal, et chez les différentes espèces animales ? A première vue, la chose paraît tout simplement comme une action des contractions musculaires. De ce que chez l'homme des masses musculaires sont constamment en action qui surpassent en grandeur de beaucoup les animaux d'expériences tout entiers (cœur, intestin, muscles respiratoires), l'action de l'homme devrait être la plus forte et la plus constante. Pour les différents animaux, l'effet dépendrait de l'état de mouvement de l'animal considéré. Mais, pourtant, l'intensité de six Blattes n'était certainement pas inférieure à celle d'une Mante dévorante et de deux Blattes, et toutefois les premiers essais furent négatifs, le second positif. La différence consiste bien plutôt en ceci : la course désordonnée des Blattes est un processus beaucoup plus automatique que l'action de capturer et de dévorer de la Mante, acte qui doit s'adapter aux conditions données et représente sans doute l'exploit psychique le plus élevé de cet animal. De même, dans les tentatives de libération de l'Agama Stellio et du Gekko, des fonctions psychiques beaucoup plus considérables sont en jeu que dans la stupide reptation sans but du Caméléon. Il appert de cela que l'action provient non pas de la contraction musculaire elle-même, mais des processus nerveux qui la provoquent et l'accompagnent (processus volontaire, impulsion de contraction, sensation de contraction et de relaxation). Une très grande série d'expériences, encore en cours maintenant, doit montrer si des processus purement psychiques chez l'homme ont le même effet que des actions musculaires, elle semble devoir démontrer le bien fondé de cette hypothèse. Ce serait ainsi la dernière question qui peut être travaillée en utilisant le dispositif expérimental décrit plus haut. Autant ce dispositif était nécessaire pour établir le phénomène comme tel et ses conditions anatomiques, autant il est impropre à apporter une solution à la multitude de problèmes que pose, à perte de vue, la découverte d'un indicateur de l'action à distance des organismes animaux. Avant tout, il est très gênant que dans les expériences avec l'homme, une seule et même personne doive être à la fois l'observateur et l'agent, alors que dans les expériences avec les animaux, la méthode n'est plus appliquée de façon analogue. En cela de nouveau la continuité de l'observation est impossible. Finalement, par l'observation directe ne peuvent être saisies sûrement que des modifications quantitatives de mouvement, et seulement lorsqu'il s'agit de différences tout à fait grossières, ainsi que celles que j'ai prises ici en considération. Des comparaisons plus précises sur des différents degrés de mouvement dans diverses expériences sont impossibles ou peu s'en faut. Mais tous ces défauts peuvent être corrigés par une modification relativement simple du dispositif d'expérience. Du moment qu'il s'agit en effet de réactions motrices, des modifications des courants d'action

doivent se produire, lesquelles, si l'on relie la préparation avec un galvanomètre sensible, peuvent être saisies quantitativement, et, dans le but de les comparer aux autres expériences, également enregistrées graphiquement. De plus, par cela, il serait possible d'éloigner spatialement l'un de l'autre l'influence et l'observation, et de poursuivre cette dernière avec continuité. De cette manière une voie serait ouverte à l'étude de l'influence exercée par l'homme, tout d'abord dans tous ses états physiologiques, et, par la suite, aussi dans ses états pathologiques. De telles recherches sont faciles à faire dans tout laboratoire de physiologie. Malheureusement, et pour une période indéfinie, la possibilité ne m'est pas offerte de les accomplir personnellement, ce que je regrette moi-même infiniment. C'est d'ailleurs pourquoi je me suis résolu à publier les expériences que j'ai accomplies jusqu'à présent dans l'espoir que d'autres les contrôleraient et les pousseraient plus loin encore.

Dr Rudolf REITLER,
Médecin-chef du Laboratoire de Recherches sur la Malaria,
Rosh-Pinah (Palestine).

La légende de l'hallucination collective à propos du tour de la corde pendue au ciel

(*Suite ; voir le numéro 2 de 1928*).

Les témoignages négatifs

Nous avons entendu jusqu'ici les témoignages de ceux qui ont « vu » le tour de la corde ; maintenant, *audiamur et alteram partem ;* entendons ceux qui... ne l'ont pas vu. La procédure judiciaire ne connaît pas, à vrai dire, cette sorte de témoignage. Mais le cas dont il s'agit est un peu spécial. Voicí en effet comment la question se pose :

« Puisque le tour de la corde pendue constitue un « numéro » qui continue à être dans le répertoire des fakirs, ou jongleurs ambulants, depuis le Nord jusqu'au Sud de l'Inde et depuis des siècles, comment se fait-il qu'il y a un si grand nombre de personnes, nées dans l'Inde et bien placées pour le voir, tant d'Européens qui ont passé en ce pays de longues années, en cherchant à assister à ce spectacle, ou du moins à découvrir un témoin y ayant assisté — et qui n'y sont pas parvenues, à tel point qu'elles se sont formé l'opinion bien arrêtée que cette prétendue merveille n'est qu'un mythe ? »

Le Dr Richard Hodgson, envoyé dans l'Inde (ainsi que nous l'avons dit) pour faire une enquête sur les miracles des *Mahatmas*, écrivait :

J'ai cherché en vain un témoin, européen ou indigène, du fameux exploit de la corde, dont nous avons entendu tant de récits de la part des voyageurs.

Le colonel Olcott, fidèle disciple de Mme Blavatsky, et qui reçut tant de faveurs des (imaginaires) adeptes, ou Mahatmas, me déclara lui-même, après soixante ans de résidence dans l'Inde, n'avoir jamais assisté à la performance du grimpement sur la corde (1).

On peut ajouter que Mme Annie Besant, successeur de Mme Blavatsky à la tête de la Société Théosophique, n'a jamais assisté non plus à ce tour, ainsi qu'il est facile de s'en rendre compte par la lecture d'une conférence qu'elle a faite à l'Institut Général Psychologique de Paris (2).

Le lieutenant-général Sir Arthur Lyttelton-Annesley (3) a déclaré :

J'ai habité dans l'Inde quinze ans ; j'ai parcouru les trois présidences (du Bengale, de Madras et de Bombay), ainsi que le Punjab, le Nord-Ouest, le

(1) *Proceedings of the Soc. for Psychical Res.*, 1894, p. 363.
(2) Voir le *Bulletin* de cet Institut, 1906, pp. 334-5-6.
(3) *Daily Mail* du 6 février 1919.

Cashemire, le Ladak et le Gilgit. Partout où j'ai passé, j'ai fait des enquêtes au sujet du truc de la corde ; personne ne le connaissait. J'ai aussi demandé à plusieurs princes indigènes de s'arranger pour me le faire voir ; mais tous me dirent que ce truc n'existait pas. C'est un fait curieux que des touristes qui ne visitent l'Inde que pendant quelques mois ou quelques semaines réussissent à le voir.

Le colonel Elliott s'est exprimé ainsi au cours d'une réunion au « Magic Cercle » de Londres, le 5 février 1919 :

J'ai passé quarante ans en Orient et je puis dire que le tour de la corde n'a jamais existé du tout et nulle part. J'ai offert, il y a quelques années, une somme de 200 guinées à celui qui pourrait exécuter cette performance en ma présence, et l'offre reste encore sans suite.

Le colonel R. H. Forman a écrit ceci :

Je ne suis nullement un négateur des phénomènes surnormaux ; j'ai trop vu pour être encore tel. Mais en expérimentant, en cherchant, je ne renonce point à mes facultés de raisonnement... Je n'ai jamais vu le tour de la corde, dans une période de temps que j'ai passée dans l'Inde, entre 1879 et 1911 ; jamais je n'ai rencontré une personne qui y ait assisté. J'ai questionné des quantités d'hommes qui ont passé leur vie dans l'Est, et je n'ai jamais obtenu que des réponses négatives, souvent méprisantes. Mes enquêtes ne se bornaient pas aux Européens ; mes nombreux amis brahmins et autres étaient également incrédules. Naturellement, j'ai rencontré plusieurs fakirs et yoguis qui se vantaient de posséder des facultés merveilleuses ; la plupart n'étaient que de fieffés fripons (*arrant rogues*) ; ceux qui ne l'étaient pas étaient des fous (1).

Le commandant (major) Branson, qui servit vingt ans dans l'armée des Indes, offrit en vain 250 roupies à tout soldat qui lui indiquerait un jongleur capable d'exécuter le tour de la corde (2).

Mr Sidney Arthur Vipan a écrit au *Daily Mail*, 7 février 1919 :

J'ai vécu dans l'Inde quatorze ans ; j'ai voyagé de Quetta dans le Belouchistan jusqu'à Colombo et de Mussourie dans l'Himalaya jusqu'aux Nilgherries. Je parle couramment l'indoustani, j'ai eu de longues conversations avec les magiciens de la cour des Maharajahs de Patiala, de Kapourtala et de Mysore, et je n'ai jamais vu le tour de la corde ; je n'ai jamais rencontré un Indo-Anglais qui l'eût vu.

Il faudrait un singulier aveuglement pour ne pas se rendre compte du poids de ces déclarations « négatives ». On a eu recours à différentes argumentations pour leur enlever toute valeur, mais sans y réussir entièrement.

M. Van Gennep, par exemple, remarque (3) :

Quiconque a entrepris des enquêtes de folklore, d'ethnographie et, davantage

(1) *Light*, 8 juin 1912, p. 275.
(2) *Times*, du 6 février 1919.
(3) *Mercure de France*, 1er mai 1919.

encore, quiconque a tenté de noter les pratiques des rebouteurs, des sorcières, des magiciens, des hors-caste de tout ordre, s'est heurté aux mêmes difficultés que les Anglais qui se sont systématiquement efforcés de découvrir le mécanisme du truc de la corde. En tout pays, les membres de la corporation sociale des sorciers, rebouteurs et jongleurs se tiennent entre eux et se transmettent leurs secrets : ce n'est certes pas contre de l'argent qu'ils les livreraient. Dans l'Inde, où ils forment une caste spéciale, celle des yoghis, à laquelle se relient diverses fractions d'autres castes de mendiants, d'acrobates, de serviteurs des temples, etc., cette solidarité est plus essentielle encore. Il suffit qu'un Anglais manifeste ouvertement son désir de pénétrer leur secret pour que s'établisse une entente générale de défense et de silence.

Le lien qu'établit M. Van Gennep entre les yoguis, les acrobates *et similia* est de nature à soulever les protestations de bien des gens ; mais acceptons toutes ces hypothèses comme des faits bien établis et ajoutons même à l'argument que l'on vient de lire deux autres argumentations dans le même sens.

La première est que parmi les personnes qui *ont vu* des « prodiges » de cette sorte, on en rencontre fort peu qui soient disposées à lancer leur nom — qui est aussi celui de leur femme, de leurs enfants, de leurs parents — dans la mêlée, sachant *a priori* qu'ils seront dénoncés par l'énorme majorité du public et de leur entourage même, comme des menteurs ou des hallucinés. C'est ce qui se produit — chacun le sait — avec les phénomènes surnormaux en général.

Mais le parallèle avec ce qui a lieu dans la métapsychique suggère une autre analogie bien naturelle. Comme l'a remarqué Sir A. R. Wallace, la déposition d'une personne qui dit avoir vu ne peut qu'avoir plus de valeur que celles de mille personnes qui disent n'avoir pas vu. Nous avons tous entendu dire par une foule de gens : « Jamais je n'ai pu voir un phénomène médiumnique, malgré mes efforts pour y parvenir ; j'ai questionné une infinité de personnes de toutes les classes, qui m'ont déclaré n'avoir rien vu non plus, ou n'avoir vu que des fraudes ». Or pareille affirmation a tout juste la valeur d'un zéro placé devant le chiffre des personnes qui disent, au contraire, avoir vu.

Eh bien ! le parallèle que je viens de tracer est plus spécieux que juste. C'est-à-dire que l'analogie serait réelle si le tour de la corde était pratiqué dans les mêmes conditions que les phénomènes médiumniques, demandant, non seulement l'intervention d'un être doué de facultés très rares, mais des conditions spéciales de milieu, de lumière, de recueillement, que la présence d'un seul élément hétérogène suffit généralement à troubler. Et cependant, qu'on demande des témoignages de phénomènes médiumniques : on en apportera des milliers, précis, détaillés, appartenant, en grande partie, à des savants, à des observateurs universellement connus par leur caractère sérieux et capable. Mais les fakirs dont parlent vos témoins opèrent en plein air, en pleine lumière du soleil, devant tous les officiers, marins et passagers d'un paquebot, devant les officiers et soldats d'un bataillon, devant les clients d'un grand hôtel ou d'une brasserie, parmi lesquels

abondent les personnages importants de l'Administration ou de l'armée britannique, devant des foules entières — sans compter ceux qui opèrent devant les Cours de princes indigènes. Qui donc les empêcherait de renouveler leurs exploits devant le général Lyttleton Annesley, ou un autre, qui leur offrent ce qui représente pour ces pauvres diables une fortune? Et comment se fait-il qu'il soit si difficile de trouver un témoin de première main entre tant de spectateurs qu'aurait eu le tour de la corde dans les paquebots, hôtels, casernes, fêtes publiques, etc. et que l'on en soit réduit à aligner les témoignages des colonels dont on a oublié le nom, des enfants et des... prestidigitateurs ?

Etude psychologique de quelques témoignages

Comment donc expliquer les témoignages de ceux qui *ont vu ?*

D'abord, il n'y a sûrement pas une explication unique. Ensuite, je n'ai pas la prétention de fournir une solution sans appel et définitive de cette énigme. Cela me serait d'autant plus difficile, que les écrivains qui en ont parlé jusqu'ici (Hodgson y compris), se bornent à des affirmations ou des négations à l'appui desquelles ils n'apportent aucune démonstration suffisante.

Le nombre si restreint des prétendus témoins du tour de la corde se réduit à zéro, si l'on en retranche, comme de raison :

1° Les témoignages de seconde main ;

2° Les témoignages des enfants ;

3° Les témoins oubliant de nous faire connaître si le spectacle n'a pas eu lieu sur une scène susceptible d'avoir été préalablement truquée, comme celles sur lesquelles opèrent généralement les illusionnistes de nos pays ;

4° Les témoins qui n'ont vu que la partie la plus simple et élémentaire de la performance : celle de la corde pouvant avoir été rendue rigide par un mécanisme intérieur — sans qu'il y ait eu disparition de l'enfant en l'air, ni dépeçage de son corps, suivi de sa reconstitution ;

5° Les témoins qui ne savent préciser ni *où*, ni *quand* ils ont assisté à la merveille. (On ne demande même pas qu'on nous présente un second témoin !)

Or, non seulement je ne songe point à contester que le tour de la corde se soit produit parfois dans les conditions que je viens d'indiquer sous les numéros 3 et 4, mais je pense que ce sont ces deux formes diverses du spectacle qui ont donné lieu à la légende. Je pourrais démontrer la légitimité de cette interprétation des faits en analysant plusieurs parmi les témoignages que j'ai reproduits jusqu'ici ; mais pour ne pas prolonger démesurément cette discussion, je me bornerai à examiner deux exemples nouveaux, en commençant par le témoignage le plus complet que l'on possède à ce sujet.

Au cours de l'année 1904, Mr. F. W. Hayes, membre de la *Society for Psychical Research*, de Londres, déclara connaître un monsieur ayant

assisté au tour de la corde et qui était disposé à fournir une relation de ce spectacle. Mr. W. Baggally, qui s'est spécialisé dans l'étude de la prestidigitation, fut alors chargé par la Société d'examiner ce cas. Il obtint du témoin la déclaration suivante, datée du 19 mars 1904 et qui fut insérée dans le *Journal of the S. for P. R.* de novembre 1904 :

Je, S. Th. B., habitant [le nom et l'adresse ont été publiés en entier dans le Journal of S.P.R.], ai assisté au tour de la corde, à Umballa, en 1900 ou 1901. Je ne me souviens pas de la date exacte.

Une foule d'indigènes étaient présents, ainsi que beaucoup de soldats anglais...

Je ne suis pas en mesure de donner le nom d'aucun des Européens qui étaient là...

Je ne saurais pas préciser à quelle heure a eu lieu le spectacle. Je crois me rappeler que c'est vers 11 heures du matin. C'était une belle journée.

Le jongleur commença par quelques tours de moindre importance, avec des oiseaux et une cage. L'assistance se tenait en cercle autour d'un espace ouvert, au milieu duquel était le jongleur. Il n'y avait pas d'arbres dans l'entourage immédiat.

La corde était enroulée sur le sol. Le jongleur en saisit une extrémité et la souleva, petit à petit ; elle sembla arriver à la hauteur de 15 à 20 pieds (5 à 7 mètres) environ.

La partie soulevée de la corde resta droite, tandis que l'autre portion gisait par terre. Le jongleur s'adressa alors à un garçonnet qui était là, et lui dit quelque chose en hindoustani. Le garçon commença alors à grimper sur la corde ; lorsqu'il arriva à l'extrémité, l'enfant disparut, mais *je ne saurais dire le moment exact de la disparition.* On aurait dit qu'on se rendait graduellement compte qu'il avait disparu, sans savoir exactement le moment exact de la disparition. Le jongleur commença alors son boniment à l'assistance, demandant où était l'enfant. Celui-ci apparut dans l'espace ouvert, mais je ne me souviens pas s'il descendit de la corde ou s'il vint du dehors de l'assistance.

Après la perfomance, j'ai parlé à plusieurs soldats du 4e Royal Irish Dragoons Guards, qui me dirent avoir assisté à la disparition de l'enfant.

Lorsqu'il signa ce document, Mr. S. T. B. était un gentleman âgé de 24 ans environ ; il avait donc une vingtaine d'années quand il assista au spectacle en question. M. Bagally ajoute qu'il lui produisit l'impression d'être absolument sincère. Nous ne doutons pas que cette impression soit partagée par tous ceux qui examineront son cas.

Or il arriva que, peu après, Mr. Hayes retrouva dans ses papiers des notes qu'il avait prises, le 7 janvier 1902, lorsque Mr. B. lui narra, pour la première fois, l'événement dont il avait été le témoin. Ces notes portent la signature de Mr. S. Th. B. On compara les deux récits, faits à distance de deux ans l'un de l'autre, et l'on constata qu'il y avait entre eux quelques discordances. Par exemple : dans le document 1902, le jongleur commence par exécuter quelques tours moins intéressants. Dans le premier document, après la disparition de l'enfant, « l'homme l'appela, et nous entendîmes l'enfant répondre d'en haut, en l'air ». Dans le document postérieur, cet incident est complètement omis. Le premier document dit : « L'enfant redevint visible aussi subitement qu'il avait disparu, et se

laissa glisser à terre. La corde tomba après lui. » L'autre récit dit : « L'enfant apparut alors dans l'espace libre ; mais je ne me souviens pas s'il descendit de la corde, ou s'il vint de dehors, en sortant de la foule. »

Les deux documents ayant été mis sous les yeux de Mr. S. Th. B., celui-ci exprima l'avis qu'il devait avoir confondu certains détails du tour de la corde avec ceux concernant le tour de « l'enfant dans le panier » (auquel il assista deux fois). Mais il ajouta : « Je saisis cette occasion pour dire que l'enfant réapparut et descendit ; la corde sembla tomber après lui ».

La première considération qu'inspirent ces divers récits est une amère remarque sur la fragilité de la mémoire humaine, et partant, sur la fragilité des témoignages se rapportant à des faits déjà un peu lointains. Mais ceci n'est pas une nouveauté, et peut s'appliquer même à la plupart des évènements dont est constituée l'Histoire. Relativement au tour de la corde, il est toutefois utile de remarquer qu'aucun des témoignages que l'on possède à son sujet n'est constitué par un récit rédigé peu de temps après le spectacle, ce qui peut expliquer bien des choses.

Mais avec l'appui des divers documents que nous venons de résumer, on parvient à reconstituer le cas de Mr. S. Th. B., tel qu'il se passa réellement, sans trop avoir à craindre de se tromper. Voici :

Le jongleur a rendu rigide la corde en faisant jouer le mécanisme secret qu'elle recelait. L'enfant a grimpé dessus. Le jongleur lui a crié de descendre, et le garçon lui a répondu d'en haut. Alors — et non pas à un autre moment — le jongleur a présenté quelques autres tours moins importants. Pendant que les jeunes soldats irlandais regardaient, bouche béante, les jeux avec les oiseaux et la cage, l'enfant est descendu de la corde sans tambour ni trompette. Les spectateurs l'ont bien *vu* descendre, pour la plupart (le cercle où opérait le jongleur n'avait qu'environ 4 yards, ou mètres de diamètre) ; mais ils n'y ont pas prêté attention. Lorsque, à la fin du court spectacle, le jongleur appela l'enfant, les soldats le remarquèrent enfin en bas. « Je ne saurais dire le moment exact de sa disparition », a écrit Mr. B. *Il avait disparu pendant quelque temps, non pas à la vue, mais à l'attention des spectateurs.* Il s'agit d'un phénomène psychologique assez banal, absolument analogue à celui qui se produit quand nous cherchons un objet que nous trouvons enfin très en vue, dans un endroit que nous avions examiné déjà. Les premières fois, nous l'avions bien *vu* de nos yeux matériels, mais notre cerveau avait été momentanément incapable d'interpréter la signification des impressions qui lui étaient convoyées par l'organe de la vue.

Bref : une confusion d'impressions et de souvenirs s'est faite, en ces circonstances, chez M. S. Th. B. et quelques-uns de ses camarades : ils se souvenaient bien confusément d'avoir vu descendre l'enfant, mais ils ne se souvenaient pas à quel moment il était descendu ; en tout cas, le garçon avait *disparu*, pendant quelque temps (à leur attention) ; lorsque le jongleur l'appela, ils le virent reparaître (toujours à leur attention). Mais le jongleur

n'a certainement pas affirmé d'une manière formelle que l'enfant avait disparu en l'air, de crainte que quelques-uns des spectateurs aient pu le voir descendre de la corde; il s'est borné à ne pas détromper ceux qui avaient eu un instant de distraction. C'est la simplicité et l'évidence même.

Passons à un autre cas, extrait également du *Journal of the S. for P. R.* (Février 1905, p. 30), qui, à son tour, l'a tiré de *The Pioneer*, d'Allahabad (Inde). Il s'agit d'une lettre datée de Berar, Inde, 17 décembre 1904.

Une dame dont le nom n'a pas été publié, mais a été communiqué à la Direction de *The Pioneer*, raconte dans sa lettre avoir assisté au tour de la corde de la vérandah du Watson's Hotel, à Bombay, dans le courant du mois de novembre 1897, entre 2 et 3 heures de l'après-midi. Un grand nombre d'autres voyageurs étaient également présents. Un des jongleurs lança en l'air la corde qui sembla rester pendue à quelque point invisible; elle s'éleva droite à perte de vue. Un enfant grimpa sur elle, devenant de plus en plus petit, jusqu'à ce qu'il disparut de la vue. Quelques minutes après, un bras, puis une jambe tombèrent d'en haut, et ainsi de suite, jusqu'à ce que toutes les parties du corps furent descendues. Alors l'un des jongleurs couvrit ces membres d'un manteau, fit des passes dessus, et l'enfant surgit aussitôt intact; la corde retomba. Le tour était terminé.

La dame qui a rapporté ce fait, et qui paraît avoir une tournure d'esprit peu... — comment dirons-nous? — peu critique, déclare qu'elle ne pensa pas alors avoir assisté à un tour rare (!!); qu'elle est sûre que la performance ne souleva pas de commentaires spéciaux parmi les assistants, sauf peut-être celui-ci : qu'elle marquait tout de même une certaine amélioration sur les tours habituels du manguier, de l'enfant dans le panier, etc. (!!). Elle ajoute même : « Mon mari n'était pas sur la vérandah à ce moment, ou ne se souvient pas de ce spectacle (!!) ». Elle-même n'y songea pour ainsi dire plus, depuis ce jour-là. Mais à présent, entendant quelques amis, à un dîner, parler du tour de la corde en émettant des doutes sur son existence même, elle se rendait compte qu'elle devait faire connaître ce qu'elle avait vu.

Dans ce dernier cas, il n'y a pas eu seulement disparition de l'enfant en l'air, comme dans le récit du soldat irlandais, mais aussi dépeçage et recollage du petit. Mais l'explication de l'énigme est ici beaucoup plus simple que dans le cas précédent. Chacun comprend qu'il est *absolument impossible* que des Anglais — et des Anglais appartenant à des classes élevées, tels que ceux qui peuvent fréquenter un grand Hôtel de Bombay — voyant disparaître un enfant en l'air, couper en morceaux un corps humain et puis le reconstituer, restent indifférents et qu'ils en parlent à peine, jugeant que c'est là un tour d'escamotage ordinaire, avec quelque progrès sur le tour du mango, etc. Il est *absolument impossible* que le mari de la dame qui a écrit la lettre, ayant assisté à pareil spectacle, ou en ayant tout au moins entendu parler par les autres voyageurs et par sa femme (puisqu'il était logé à l'Hôtel), n'en ait gardé aucun souvenir, pas plus que les autres clients de l'établissement.

Qu'est-ce qui s'était donc passé ? Voici. Ces messieurs et ces dames avaient assisté au tour de la corde, oui, mais réduit à sa plus simple expression : un garçonnet qui grimpe sur une corde rendue rigide par un mécanisme secret. Il n'y avaient pas attaché trop d'importance, comme on pense bien. *Des années se passent.* Un beau jour, la dame entend parler du tour de la corde, complet, avec disparition de l'enfant, dépècement du corps, etc. Elle se rappelle avoir assisté à ce tour, quelques années avant, à Bombay. Elle n'en a gardé qu'un souvenir assez vague, n'y ayant attaché elle-même aucune importance, comme elle le déclare explicitement dans sa lettre. Et elle s'imagine alors avoir vu *aussi* la disparition, le démembrement et la reconstitution du petit garçon. Elle est de bonne foi. Seulement, les autres voyageurs — dont le mari de la dame — d'esprit plus rassis et solide, ne tombent pas dans la même erreur mnémonique.

« Monsieur de Crac »

Il ne s'agit pas toujours de ces involontaires déformations des souvenirs. Tout le monde sait que les fables et les affabulations fleurissent sur la bouche et sous la plume d'un très grand nombre de voyageurs comme les câpres dans les fentes d'un vieux mur. Non pas que ces gens soient tous des menteurs systématiques. Ce sont généralement des messieurs très aimables, auxquels les maîtresses de maison savent bon gré de charmer par le récit de leurs pittoresques aventures dans les pays lointains la froideur compassée des dîners en ville. Ces messieurs ne croient même pas *mentir*, dans la plupart des cas : ils se bornent à appliquer à leur intéressante personne des récits d'incidents qui perdraient une trop grande partie de leur palpitant intérêt si l'on devait commencer par avouer qu'on n'y a pas assisté, et qu'on ne les connaît que par ouï-dire, comme tout le monde. Alors, puisque cela « est vrai » — ou du moins qu'on le croit tel — quel mal y a-t-il à dire qu'on y a assisté ? Ce petit détail ne change point le fond des choses. Seulement, une fois que l'on a ainsi confirmé par son témoignage une de ces sornettes, on ne peut plus reculer ; il faut persister. Lorsqu'une polémique surgit au sujet de ces événements, les connaissances de M. de Crac ne comprendraient pas qu'il ne plaçât sur l'un des plateaux de la balance l'autorité incontestable de son témoignage. On ne parvient pas toujours à s'esquiver par la tengente. Il y a des cas où il faut s'exécuter. Le lendemain, M. de Crac est vaguement gêné et ébaubi en lisant dans le *Daily Mail*, au-dessus de son nom et prénom, le récit du jour inoubliable où il a vu de ses propres yeux un enfant disparaître en l'air, suivi d'un faquir qui dépéça le petit malheureux, reconstitua ses membres sanglants et lui rendit la vie. M. de Crac se demande alors, avec une légitime inquiétude, si ces choses se passent réellement telles que les racontent des « personnes dignes de foi ».

Il est naturellement très difficile d'attraper ces gens imaginatifs la main dans le sac, comme Hodgson l'a fait pour Kellar. Ils ont soin, en

effet, de rester dans le vague, relativement aux détails qui pourraient les trahir ; jamais ils ne se souviennent *où*, *quand* le fait a lieu ; jamais ils ne se souviennent du nom d'un seul des témoins qui pourraient confirmer leurs dires.

La fable de la photographie « négative »

La même amnésie frappe ceux qui ont découvert le secret psychologique permettant aux fakirs d'opérer ces merveilles.

Dès 1891, le colonel Olcott — le bras droit de Mme Blavatski — déclarait au Dr Hodgson avoir rencontré jadis une personne qui avait assisté au tour de la corde. En cette circonstance, un spectateur un peu éloigné était grimpé sur un arbre, d'où il voyait les mouvements du magicien, sans pouvoir entendre sa voix. Les assistants qui étaient près du jongleur virent que celui-ci monta, après l'enfant, sur la corde rigide, un couteau à la main, disparut en l'air et puis jeta en bas les membres ensanglantés du petit garçon, qu'il ressuscita finalement. Le spectateur monté sur l'arbre, n'ayant point entendu la suggestion verbale du jongleur, ne vit rien de tout cela ; pour lui, l'homme se borna à couper une grosse courge. Le colonel Olcott en arguait que ces fakirs jettent sur toute l'assistance une sorte de « charme mesmérique », qui la fait tomber dans une hallucination collective.

Un grand nombre d'autres écrivains ont répété la même historiette, mais personne n'a réussi à découvrir le nom de cet heureux témoin, le lieu, l'époque de son observation (1).

Dans le courant du mois d'août 1890, *le Chicago Daily Tribune* publiait un article qui occupait deux colonnes de ce journal et qui apprenait à ses lecteurs qu'un nommé Mr Frederick S. Ellmore, « fils de W. S. Ellmore, un courtier de café, bien connu dans la ville..., jeune homme d'une apparence agréable, blond, âgé de 26 ans, sorti en 1886 de l'Ecole d'Yale » [voilà les détails insidieux destinés à faire accepter plus facilement un conte mensonger], venait d'accomplir un voyage de deux années autour du monde. Etant un photographe amateur distingué, il avait apporté avec lui son Kodak. A Paris, il s'était joint à un de ses anciens camarades de l'Ecole, un jeune New-yorkien, George Lessing, artiste ; ils avaient parcouru ensemble l'Europe et l'Asie.

L'article continuait en relatant une entrevue qu'un rédacteur du *Chicago Daily Tribune* avait eue avec Mr Ellmore. Celui-ci avait raconté au journaliste que, de même que Lessing, il s'était constamment préoccupé, dans l'Inde, de découvrir quelque jongleur de première classe ; enfin à Gaya ils parvinrent à mettre la main sur un fakir. Ellmore avait été impressionné en lisant la thèse de ceux qui prétendent que la clef de tous ces

(1) Mme Isabelle de Steiger, une dame théosophe, précise de la façon suivante ce point de l'Histoire : « Je me souviens d'un récit fait, il y a quelques années, par un officier, etc. » (*Light*, 8 mars 1919). Les autres « témoignages » sont tout aussi précis.



prétendus phénomènes surnaturels se trouve dans l'hypnotisme ; aussi arrangea-t-il avec son ami un plan qui leur permettrait de mettre à l'épreuve cette théorie. Pendant que le fakir exécuterait ses tours, Lessing allait crayonner rapidement des croquis de ce qu'il voyait, et Ellmore prendrait une série de photographies avec son Kodak.

L'article décrit alors le tour du mango, la production d'un bébé sous un châle, et l'enfant qui grimpe sur une corde jusqu'au ciel.

Il ne m'a pas été possible — poursuit M. Ellmore — de développer les pellicules du kodak au cours du voyage ; Lessing les prit avec lui, en même temps que quelques-unes des autres. Après le départ du fakir, Lessing avait parachevé ses croquis et me les avait remis. Vous pouvez constater, en comparant les dessins exécutés par Lessing avec les photographies, que jamais le kodak n'a enregistré les merveilleux exploits de la performance. Par exemple, le croquis de Lessing montre l'arbre de mango qui s'est développé du plant ; la plaque montre qu'il n'y avait aucun plant. Dans l'autre tour, j'ai vu le bébé ; Lessing l'a vu aussi et l'a enregistré dans son esquisse ; la plaque montre qu'il n'y avait pas de bébé. Le croquis de Lessing, représentant le garçonnet qui grimpe sur la corde, prouve qu'il l'aperçut ; la plaque n'a enregistré ni corde, ni petit garçon. Je suis donc autorisé à conclure que ma théorie est absolument bien fondée : que M. Fakir avait tout bonnement hypnotisé la foule toute entière ; il n'avait pu hypnotiser la plaque.

L'article était dûment accompagné de six gravures sur bois, qui étaient censées reproduire les photos prises par le kodak et les croquis crayonnés par l'artiste.

On pense bien que cet article eut dans le public un énorme retentissement. Ceux qui avaient soutenu que le tour de la corde pendue au ciel, et quelques autres des plus invraisemblables performances attribuées aux fakirs n'étaient pas que pure invention, triomphaient ; ceux qui avaient expliqué ces tours par une hallucination collective triomphaient doublement. On possédait enfin la preuve matérielle, irréfutable, de cet extraordinaire phénomène psychologique ! Les polémiques se croisant de tout côté rendirent enfin nécessaire l'insertion dans le *Chicago Daily Tribune* (6 décembre 1890), d'une note dont voici l'éloquente conclusion :

... L'article sur l'hypnotisme dont il s'agit... a été écrit dans le but de présenter une théorie sous une forme amusante *(entertening)*. L'auteur pensait que l'hypnotisme pouvait être le secret de l'art des jongleurs indiens, et a réalisé son idée dans un conte. Le protagoniste en était un M. F.-S. Ellmore *(sell-more)* ; l'auteur pensait que ce nom aurait suffi à suggérer aux lecteurs prudents qu'il s'agissait d'un *sell* (1).

Mais il paraît qu'un certain nombre de personnes ayant lu l'article de la *Tribune* et les journaux qui l'on reproduit, l'ont admis comme une vérité solennelle, et que les personnes s'occupant d'hypnotisme se sont empressées de le présenter comme une démonstration de la perfection à laquelle cette science était parvenue.

(1) Expression populaire américaine qu'on pourrait traduire en un français non moins populaire par « une blague ».



Si le conte était imaginaire, ceux qui l'ont reconnu comme tel ont dû reconnaître toutefois que l'idée en constituant la base pouvait être profitable pour essayer jusqu'à quel point les créations du jongleur sont des fantaisies ou des réalités.

L'hypothèse de l'hallucination collective

Quelques dizaines d'années se sont passées depuis le jour où parut dans la *Tribune* de Chicago cette définitive rectification. Le nombre de personnes qui la connaissent est relativement restreint. Par contre, il n'y a pas, aujourd'hui encore, une personne quelque peu instruite qui ignore le récit du prétendu F. S. Ellmore, et ne le cite comme un fait avéré, dès que l'occasion s'en présente. Seulement, on ne sait dire où, quand, par les soins de qui il a vu la lumière. Nous l'avons trouvé sous la plume d'écrivains éminents que nous nous dispensons d'énumérer. Le canard a même fait des petits. *Le Mercure de France* du 1er avril 1919, insérait une lettre de M. Octave Béliard, rééditant l'histoire de la fameuse photographie. Elle était destinée à expliquer finalement toute chose. M. Béliard terminait, naturellement, en disant :

Malheureusement, je ne puis vous nommer avec certitude la personne de qui je tiens le témoignage décisif (*sic*) que j'ai rapporté ci-dessus ; je crois bien me souvenir que c'est le lieutenant de vaisseau Baudy, tué [naturellement], à Dixmude.

En réalité, il s'agit toujours du conte bleu de Mr. S. Ellmorre, ou Sellmore.

Il me faut cependant rectifier, à mon tour, un passage de la rectification du *Chicago Daily Tribune*. Il n'est pas exact de dire que les personnes s'occupant d'hypnotisme ont vu dans le conte en question « une démonstration de la perfection à laquelle cette science était parvenue ». Je sais bien qu'on lit parfois de ces affirmations dans les journaux. Par exemple, M. J. P. Capozzi a écrit dans *Luce e Ombra* (avril 1925, p. 178) :

Il est notoire que certains illusionnistes ont réussi à suggestionner un nombreux public, à tel point que, dans un cas, tous les spectateurs voyaient sur leur montre une heure différente de l'heure réelle ; dans un autre cas ils croyaient être sur le point de se noyer par suite de l'envahissement de la salle par la mer qui était cependant éloignée d'une dizaine de kilomètres. On sait aussi que les fameuses expériences du panier et de la corde exécutées par des fakirs ne sont pas saisies par le cinématographe, alors que l'opérateur et les autres personnes présentes croient les voir (1).

« Notoire » ? « On sait » ? Mais on ne le sait pas du tout ! Au lieu de surprendre l'incompétence du lecteur par des citations anonymes de cette sorte, il vaudrait mieux chercher à être précis. On verrait alors qu'il s'agit

(1) La Direction de la Revue italienne fait suivre les affirmations de M. Capozzi de quelques mots un peu sceptiques.



de quelque conte de Ma Mère l'Oie, ou de quelque publication de prestidigitateurs de mauvaise foi, ou de théosophes de trop bonne foi.

Nous connaissons bien nous-mêmes quelques exemples de faits de cette sorte (1). Mais leur valeur est tout à fait douteuse ; il s'agit au moins de témoignages de seconde main. Aucun hypnologue tant soit peu sérieux n'a pu accueillir qu'avec les plus expresses réserves le récit du *Chicago Tribune* , tellement le fait qu'il présente est opposé à tout ce que l'on connaît des phénomènes hypnotiques. Les faits qui le rappellent de loin ne sont nullement des cas d'hypnotisation d'une foule, d'une « assistance » entière, ni même d'*hallucination collective* : ce sont des cas d'*illusion* — ce qui est tout autre chose.

Un groupe de personnes voit venir de loin un homme ; l'un des assistants dit que c'est sans doute un monsieur X ; qu'il le reconnaît fort bien ; la plupart des autres membres de l'assistance croient alors le reconnaître à leur tour, ne fût-ce que par condescendance et paresse d'esprit. Lorsque l'homme dont il s'agit arrive enfin près de l'assistance, on constate qu'il n'a pas la moindre ressemblance avec monsieur X.

Dans un autre groupe de gens, l'un des assistants dit — ne fût-ce que pour s'assurer du degré de suggestibilité de ses compagnons — qu'il sent une certaine odeur de tabac ; que quelqu'un doit avoir fumé dans la chambre ; aussitôt quelques-unes des personnes présentes ont l'impression de percevoir cette odeur ; il s'agit en réalité, dans la plupart des cas, de l'*interprétation* de quelque vague senteur qu'on aurait attribué à autre chose, si quelqu'un n'avait pas parlé de tabac.

Au cours d'une séance médiumnique, dans une obscurité presque complète, les expérimentateurs croient apercevoir une blanche figure fantômatique, dès que quelqu'un a attiré sur elle l'attention des assistants ; un éclair de magnésium, et la photographie montre qu'il s'agissait d'un rideau blanc, ou de quelque chose d'analogue.

C'est ainsi que s'expliquent aussi certaines illusions contagieuses de nature religieuse : par exemple, lorsque, dans une foule de croyants, quelques-uns de ceux-ci croient voir bouger les yeux d'une image sacrée, etc. Toujours une illusion concernant *l'interprétation d'une perception* visuelle, olfactive, auditive peu nette ; jamais une *hallucination* faisant voir, entendre à toute une foule indistinctement quelque chose qui n'est absolument pas.

On entend dire souvent que les sens humains sont sujets à l'erreur. Nos sens ne se trompent pas. C'est notre cerveau qui se trompe parfois dans l'interprétation de ce que nos sens ont perçu.

Une *hallucination* peut exister sans doute ; mais elle est *individuelle*. Laissons de côté, naturellement, les cas nettement pathologiques, c'est-à-dire ceux qui se manifestent chez certains aliénés ; leur nature individuelle ne peut d'ailleurs faire aucun doute. On peut créer une halluci-

(1) Par exemple celui relaté par un Japonais M. Isnéta Mori, dans le *Journal of the Society for Psychical Research*, Nov. 1904, p. 306-8.

nation déterminée chez un individu prédisposé à tomber dans un état de suggestibilité hypnoïde. Mais ces individus sont relativement rares ; les manœuvres hypnotiques ne réussissent pas sur la presque totalité des autres individus, surtout sans que l'on applique les procédés prolongés et élaborés d'hypnotisation — ou, si l'on préfère, de suggestion — que tout le monde connaît. Même chez les quelques êtres prédisposés, il faut une injonction *verbale*, ou écrite, leur indiquant ce qu'ils doivent percevoir. Nous sommes loin de contester *a priori* la réalité de quelques cas de suggestion *mentale*, ayant provoqué le sommeil hypnotique, une suggestion, une hallucination à distance. Mais ces cas, s'ils existent, constituent une rareté parmi les raretés ; il s'agit de quelques sujets d'exception, que des hypnotiseurs ont longtemps « travaillés », en les plaçant, pour ainsi dire, sous leur contrôle psychologique. Même ainsi, ces expériences ne réussissent que rarement.

Dans les spectacles des jongleurs hindous, il n'y a pas de suggestion *verbale*; la presque totalité des assistants européens *ne comprend même pas la langue de l'opérateur*. On a parlé d'un chant monotone que le fakir ferait entendre, constitué d'un enchaînement de sons et de mots ayant la propriété d'endormir hypnotiquement l'assistance. On a pu voir que les témoins, ou prétendus témoins, que nous avons cités en si grand nombre, ne font pas la moindre allusion à ce chant ; plusieurs nient même que le fakir ait chanté. Quand même il aurait hypnotisé ainsi toute l'assistance, il n'aurait presque jamais pu leur communiquer verbalement ce qu'ils devaient percevoir, ne connaissant pas leur langue. Il se serait donc agi d'une **suggestion mentale collective**, s'étendant sur toute une foule ! ! !

Les savants psychologues qui contestent l'authenticité des phénomènes surnormaux contestent naturellement aussi la réalité de ces hypnotisations mentales en bloc. Quant aux théosophes — peut-être aussi quelques spirites ? — qui l'admettent, ne fût-ce qu'à titre d'hypothèse vraisemblable, ils se garderaient probablement de le faire si seulement ils se rendaient compte des conséquences, désastreuses pour leurs doctrines, que le triomphe de leur thèse imprudente entraînerait. Grâce à elle, on pourrait en effet légitimement contester la réalité de phénomènes surnormaux de nature objective qui, tout en s'étant déroulés en plein jour, sous les yeux de douzaines de spectateurs les plus dignes de foi, n'auraient pas été confirmés par la plaque photographique ou d'autres appareils enregistreurs.

Les plaques hallucinées de M. Hensoldt

Quelque journal américain ne tarderait d'ailleurs pas à insérer le compte rendu d'une entrevue au cours de laquelle un autre S. Ellmore raconterait comment il a pu découvrir que les fakirs sont parvenus maintenant à hypnotiser aussi les plaques photographiques et les disques phonographiques enregistreurs ; un siècle après on continuerait encore, mal-

gré tous les démentis, à citer ce fait « expliquant tout » dans les livres, les journaux et les conférences sur l'Inde et ses Mahatmas.

Cette allusion aux « plaques hallucinées » n'est point une pure hyperbole, comme on pourrait le supposer. Si la photo de « Mr Ellmore » n'a pas reproduit ce que tout le monde voyait, il appartenait à M. Hensoldt — celui-là même qui a interviewé le Dalay-Lama enfant, etc. — de photographier ce qui n'existait pas. Il a vu, lui, le tour de la corde. Mais il a vu aussi celui du manguier. A cette dernière occasion, le grain enfoui dans la terre développa, en quelques minutes, un arbre gigantesque, qui disparut ensuite. Mais Hensoldt put quand même le photographier pendant qu'il était visible ; il a projeté sur l'écran le dispositif de cette image au cours des conférences qu'il a faites un peu partout ; il l'a reproduit dans ses articles pour les revues. Il a également photographié des rochers, des montagnes, que le même yogui Coomra Sâmi à longue barbe blanche fit surgir devant son regard émerveillé — et qui disparurent ensuite. Nous ne plaisantons pas ; c'est bien l'*hallucination impressionnant la plaque*, ou, si vous aimez mieux, *la plaque hallucinée !* Vraiment on ne sait où peut s'arrêter l'audace de ces farceurs.

La seule « explication » que je puis fournir de cette merveille, selon la doctrine hindoue — ajoute M. Hensoldt — c'est que le monde extérieur n'est pas réel, mais uniquement le produit de notre pensée, etc., etc. (1).

Certes, M. Hensoldt ! rien de réel ; rien que le produit de votre pensée !

Je n'ai pas la prétention d'affirmer *a priori* que la pensée ne puisse projeter dans l'espace une image, une forme ayant quelque réalité objective et pouvant être enregistrée par la plaque photographique ; ce qui revient à dire que certaines « hallucinations » pourraient avoir une certaine réalité objective, produite par l'halluciné lui-même. Ceci est à voir. Mais il faut une certaine audace pour parler d'un grand arbre, de rochers, de montagnes créées *objectivement*, c'est-à-dire *réellement* (bien que temporairement) par la pensée, de manière à impressionner la plaque dans les conditions de distance, de perspective, de lumière, etc., qui correspondent à la réalité. Et qu'on ne vienne pas me dire qu'une fois admis que la pensée humaine peut créer, par exemple, un fantôme, on ne voit vraiment pas pourquoi elle ne pourrait pas créer un grand arbre, des rochers, des montagnes. Je répondrai à cette subtile objection quand on m'aura objecté aussi que, si un médium peut déplacer parfois sans contact un guéridon, on doit admettre qu'il déplace tout aussi bien le Palais de Cristal, la Tour Eiffel et la Pyramide de Chéops. Ne renonçons pas au bon sens pour ergoter abstraitement ; c'est plus utile et aussi plus honnête.

En veut-on une preuve ? Dès que M. Hensoldt eut publié dans l'*Occult Review* l'article sur les prodiges des Mahatmas auquel je viens de faire alllusion, le *Light* (13 décembre 1906) faisait remarquer qu'il ne s'a-

(1) *Occult Review*, déc. 1905, p. 290 et *passim*.

gissait que de la reproduction d'un article du même auteur qui avait paru dans *The Arena* de décembre 1893 et dans les trois numéros suivants. Tout y était, même les notes au bas de page et le reste, sauf quelques légères retouches. Seulement, dans l'article de l'*Occult Review* a été ajouté l'épisode de la photographie de l'arbre du mango. Cette circonstance, ainsi que le fait justement remarquer le *Light*, revêt beaucoup d'importance, parce que déjà dans l'*Arena* Hensoldt avait dit avoir assisté cinq fois au phénomène du mango en différentes parties de l'Inde — ce qu'il répète dans l'*Occult Rewiev*.

Evidemment, ajoute le *Light*, si dans l'une de ces occasions on avait eu recours à la photographie, on n'aurait pas négligé de faire une mention dans l'*Arena* d'une circonstance confirmatoire si importante. Quant aux autres illustrations parues dans l'*Occult Review*, il n'y en a pas une seule qui ne soit pas de nature à avoir pu être forgée pour servir à cette récente publication.

La photographie « positive » de M. Holmes

Avant de terminer, apprenons à ceux qui l'ignorent que, s'il n'y a pas de photographie *négative* du tour de la corde — c'est-à-dire une photo n'ayant pas enregistré ce que croyaient voir les assistants — on en connaît au moins une *positive*, c'est-à-dire qui l'a enregistré. L'heureux mortel qui a pu réaliser cet exploit est le lieutenant F. W. Holmes, V. C. Sa photo, dont on a beaucoup parlé quand il l'a présentée au « Magic Cercle » de Londres (5 février 1919), n'a été accusée de truquage par personne — même pas par les prestidigitateurs qui remplissaient la salle. Elle montre bien la scène de la performance, avec le jongleur hindou, l'enfant qui est grimpé sur la corde rigide. M. Holmes reconnaît d'ailleurs qu'en examinant la corde à la loupe, dans un agrandissement de la photo, on aperçoit assez nettement à des intervalles réguliers, les nœuds de la canne intérieure, se télescopant et permettant ainsi à la corde d'acquérir un degré de rigidité suffisant pour soutenir un enfant.

Inutile d'ajouter qu'il n'y eut point dans les différents spectacles du tour de la corde auxquels le lieutenant Holmes a assisté, la disparition de l'enfant dans l'air ; que le jongleur n'a pas grimpé à son tour sur la corde et n'a pas morcelé son fils, pour le ressusciter ensuite. Enfin, la corde rigide n'avait pas plus de 5 mètres environ de hauteur, comme dans le cas exposé par le jeune soldat S. Th. B., examiné par la *Society for Psychical Research*.

Quelques remarques finales

Plusieurs parmi mes lecteurs doivent avoir d'abord pensé que je consacrais vraiment beaucoup d'espace à la discussion d'un tour d'escamotage. Au point où nous sommes parvenus, ils se sont sans doute rendu compte qu'il s'agissait en réalité d'une intéressante question psychologique : celle de la prétendue « hallucination collective ». D'autre part, en ce qui

concerne les fakirs hindous ambulants, donnant des spectacles en public, j'ai présenté leur tour le plus célèbre, les autres ayant presque tous un simple caractère de prestidigitation (1).

Remarquons que la presque totalité de ces supposés « fakirs » ne prétendent d'ailleurs nullement à ce titre, comme le pensent trop souvent les étrangers : ils exécutent leurs tours en qualité de jongleurs et font ensuite une quête parmi les spectateurs, exactement comme les charlatans qui s'exhibent dans nos foires, sans la moindre prétention de faire du prosélytisme religieux. Ils ne mêlent pas non plus des pratiques religieuses à leurs tours ; si quelques-uns parmi eux marmottent des mentram, c'est pour impressionner les assistants, comme nos prestidigitateurs prononcent parfois — et surtout prononçaient jadis — des formules mystérieuses, dans un jargon de grimoire, afin de laisser supposer qu'ils frayent avec les puissances infernales pour faire passer une muscade d'un gobelet à l'autre.

Inutile d'ajouter que nous n'abordons pas ici la question de ces yogas, mahatmas, etc., de caractère religieux, dont l'existence est affirmée par les uns, contestée par les autres.

C. DE VESME.

(1) Dans le 2e tome de mon *Histoire du Spiritualisme expérimental*, d'où cette étude est tirée, je m'occupe toutefois aussi du tour de la germination rapide de la semence de mango, de l'inhumation temporaire, des lévitations et de certains autres phénomènes, surtout de nature physiologique, attribués aux fakirs de l'Inde. Je tâche même de réaliser cet examen avec toute l'étendue possible, comme je l'ai fait avec le tour de la corde, les problèmes de cette sorte restant éternellement ouverts tant qu'on se borne à les effleurer à peine, sans les épuiser. Je veux dire, bien entendu, « les épuiser » dans la mesure où le permettent les éléments et les connaissances que l'on possède à l'heure actuelle, l'étude de ces questions ne pouvant jamais être définitivement épuisée dans le cours des siècles.

A NOS LECTEURS

En raison de la charge lourde que sont maintenant nos frais de correspondance, nous prions les personnes qui nous écrivent pour renseignements de joindre à leur lettre un timbre, ou son équivalent, pour réponse.

Y a-t-il une fatalité aux choses ?

Voici un fait dont nous garantissons l'authenticité (1).

En décembre 1913, au Théâtre français de Bordeaux, le jour de la répétition générale du *Comte de Luxembourg*, on avait distribué aux artistes les loges. Or Marthe Lanclude, qui jouait la pièce précédente, avait reçu une boule de gui, enrubannée, et l'avait pendue au plafond de sa loge (qu'elle allait abandonner). M[lle] X. qui devait tenir le rôle principal dans le *Comte de Luxembourg*, et occuper la loge de M[lle] Lanclude, entre dans cette loge, accompagnée de Z., l'artiste qui jouait le rôle du Comte de Luxembourg. Soudain, à la porte de la loge, Z. aperçut, avant d'entrer, le gui, et, sans entrer, il s'écria : « Faites enlever cette boule de gui qui me porterait malheur ! » Cette affirmation fait rire tous les camarades de Z. Cependant M[lle] X. dit à des choristes qui passaient : « Enlevez tout de suite ce gui. » Ils montent sur un escabeau, enlèvent la boule, et quelques branches tombent par terre. Z. se retire. Mais M. Marin, un des artistes, prend une de ces brindilles, et, pour se moquer de son camarade Z., met la branche de gui sur la table (à maquillage) de la loge de Z. Quelque temps après, Z. entre dans sa loge et, dès qu'il entre, il voit ce gui. Il se met alors dans une colère terrible, plante son chapeau sur le papillon du gaz avec une telle force que le chapeau est troué. Puis il prend la bouteille d'eau de Cologne, et la jette par terre. Elle se brise. Il se précipite hors de la loge : « Qui m'a fait cette infamie de me mettre du gui ? C'est le malheur qui va m'atteindre. » Son camarade Marin lui dit : « Eh bien, mon vieux, ne te fâche pas, c'est moi. » Alors, Z. se précipite sur Marin et l'aurait assommé si on ne les avait pas séparés.

On joue le *Comte de Luxembourg*. Mais à la deuxième (ou troisième ?) représentation, on s'aperçoit que Z. a la bouche ensanglantée, et les gencives toutes saignantes. Il dit n'être pas bien. Et, en effet, il a au bras des taches de sang, plusieurs ecchymoses larges comme une ventouse. Cependant, le médecin de service ne lui trouve rien de particulièrement grave.

Le lendemain, Z. est très malade. Relâche. Il meurt dans la nuit. (La décomposition du corps a été tellement rapide qu'il a fallu l'inhumer tout de suite.)

Z, pour expliquer sa frayeur du gui, avait dit que chaque fois qu'il avait reçu du gui, un grand malheur lui était arrivé. Il avait perdu sa mère après un envoi de gui. Et, après un autre envoi de gui, une catastrophe financière l'avait ruiné.

A noter que Z. paraissait d'une admirable santé, beau, grand, vigoureux et bien musclé.

CHARLES RICHET.

(1) L'authenticité du fait, bien entendu, car je n'ai garde de me livrer aux théories fantaisistes qu'on en irait déduire.



Monition d'un fait vraisemblable

En général — et non sans quelque raison — on néglige les faits de monition quand il s'agit d'un fait très vraisemblable. Evidemment ces cas-là n'ont aucun caractère probatoire.

Je note cependant une monition qui mérite d'être retenue parce qu'on retrouve dans leurs intéressants détails les caractères des monitions de faits invraisemblables qu'aucune sagacité ne permettait de connaître.

Voici ce que m'écrit de Kosateti, en Tchéco-Slovaquie, Mlle Marie Frishner que je connais personnellement : « Ma sœur a eu, étant jeune, des cas de seconde vue, mais elle réussit à se libérer de ces visions qui étaient toujours angoissantes. Pendant plus de vingt ans, elle n'en avait plus eu aucune jusqu'à l'année dernière où elle en eut une qui n'était pas angoissante, mais singulière.

« Nous vivons très isolées à la campagne. L'élection du Président de la République allemande agitait le public. Elle tombait sur un lundi, le jour où il n'y a pas de journaux.

« Ma sœur très fatiguée s'était couchée et endormie. Moi j'avais envoyé la femme de chambre à la gare pour qu'elle tâchât d'avoir des nouvelles de vive voix. Elle ne revenait pas.

« J'entrai dans la chambre de ma sœur, qui se réveilla. Se tournant vers moi, elle me dit : « Tu veux savoir qui a été élu. Je puis te le dire. C'est le maréchal Hindenburg. » — « Mais comment le sais-tu ? » — « Quelqu'un est venu auprès de mon lit et me l'a dit. Mais je dois avoir rêvé, car la personne m'a parlé en allemand et notre personnel n'en sait pas un mot.

« A l'instant la femme de chambre rentra et confirma la nouvelle. »

On va peut-être nous reprocher d'avoir rapporté ce fait. Et assurément, s'il n'y avait que des cas de ce genre, cela ne signifierait rien du tout.

Je vais même plus loin. Il ne peut servir à fortifier la réalité des rêves véridiques, car l'élection d'Hindenburg était possible, voire probable. Mais ce qui est intéressant. c'est la forme même de ce rêve qui est, à n'en pas douter, tout à fait analogue à la forme des rêves véridiques.

« *Quelqu'un est venu près de mon lit et me l'a dit.* »

Ce sont là ces symboles d'aspect sybillin que revêtent les cryptesthésies des rêves véridiques.

Maintenant que, par quantité d'exemples, la réalité des rêves véridiques portant sur des faits invraisemblables est solidement établie, on a presque le droit de faire quelque place aux rêves véridiques portant sur des faits vraisemblables, faits qu'on pouvait prévoir sans aucun effort de sagacité.

Autrement dit, je suis porté à croire qu'il s'agit là d'une monition cryptesthésique, mais je reconnais qu'il est absolument impossible d'en donner une preuve quelconque, car le hasard et la sagacité peuvent être mis en cause.

CHARLES RICHET.

Les grands Problèmes de la Physique moderne (1)

III. — L'ATOMISTIQUE *(Suite)*

a) — Preuves directes de l'existence des atomes et des molécules

Masse Electro-magnétique (*Théorie des ions, Rayons cathodiques, Rayons canaux, Rayons photo-électriques*.

Ayant exposé précédemment (troisième article) la théorie de l'atomistique, c'est-à-dire l'hypothèse sur laquelle cette science moderne est fondée, voyons maintenant sur quelles bases elle repose, quelles preuves directes, tangibles, nous avons de l'existence des atomes et des molécules. Ces preuves nous montrèrent encore combien la *chimie*, la Science de la Matière, et la *physique*, la Science de l'Energie se pénètrent et se fondent l'une dans l'autre.(*Etat colloïdal* et *catalyse*), nous conduisant ainsi à l'*Unité de la Science*, entrevue par les philosophes grecs et les alchimistes du moyen-âge, sans parler des Initiés de l'Antique Egypte.

La conception classique de la matière, c'est-à-dire celle d'une substance douée de propriétés spécifiques, parmi lesquelles dominent la solidité et l'Inertie, est désormais périmée (voir notre second article).

Ce que l'on définissait matière par rapport à l'énergie, n'apparaît plus aujourd'hui que comme un rapport de relativité qu'un système d'énergie présente à l'égard d'un

---

(1) *Nous continuons la publication d'une série d'exposés des grands problèmes de la physique moderne par M. Andry-Bourgeois, ingénieur des Mines et de l'Ecole Supérieure d'Electricité.*

En ce moment où la recherche en Métapsychique aborde l'explication des déterminismes physiques et physiologiques des phénomènes, nous pensons être utiles à beaucoup de nos lecteurs en leur fournissant une suite de mises au point synthétiques des acquisitions et des hypothèses principales qui commandent actuellement la physique moderne et président au travail des chercheurs.

Voici le programme des matières qui ont été et seront traitées :

I. — Existence de l'Ether (Voir *R. M.*, n° 6, 1927).
II. — Energie et Matière (Voir *R. M.*, n° 1, 1928).
III. — L'Atomistique (Voir *R. M.*, n° 2, 1928).
  a) Existence des molécules, atomes, ions et électrons.
  b) Energie rayonnante.
  c) Transmutations.
IV. — Exposé des théories d'Einstein.
V. — Discussion théorique et expérimentale des théories d'Einstein.
VI. — Synthèse de la gravitation.
VII. — Temps et Espace.
VIII. — Les résonnateurs biologiques de Charles Henry.
IX. — L'avenir des transformations de l'Energie.

autre système d'énergie. Et les lois de l'énergie ont assumé désormais des caractères tels, qu'elles peuvent se confondre avec les lois abstraites des mathématiques et de la métapsychique la plus élevée (professeur Santo Liquido). Nous verront comment cette profonde résolution induisit les savants lee plus modernes, tel le profond Charles Henry, à rapprocher le phénomène énergie du phénomène psychique ?

Au fond, l'Energie ne nous apparaît-elle pas tout aussi invisible, impalpabie et mystérieuse que la pensée ?

Même l'« *Energie vitale* » que certains biologistes ont supposée, tel Hans Driesch, pour expliquer l'attitude exceptionnelle de la matière animée, cette force vitale n'a jamais été bien définie, nous dit Sir Oliver Lodge.

Elle ne peut être analysée, ni mise à jour en dehors des composés matériels dans lesquels elle est enfouie. C'est pourquoi il semble que l'Ecole vitaliste n'a pas fait de progrès satisfaisants, tandis que l'anatomie et la psychologie ont fait des progrès considérables et confirmés une multitude de faits (Oliver Lodge).

Personne encore n'a pu expliquer la nature des champs électriques, magnétiques et de gravitation — *leur Identité* — nous essayerons dans un article spécial d'en donner une synthèse générale. « *La Synthèse de la gravitation* ».

Mais les physiciens de l'Ecole de Fresnel connaissent un phénomène bien défini qui leur a donné une notion claire sur le milieu de propagation des effets de l'Energie, à savoir que c'est le siège d'*ondes transversales* émises et absorbées par la matière, et que ces ondes voyagent à une vitesse définie et mesurable — celle de la lumière.

Ils savent, en outre, que cette radiation n'est transmise par aucune forme de la matière, que la matière ne fait que la modifier (transformer) ou l'arrêter, mais que, cependant, ces ondes doivent être transmises par quelque chose ; d'autre part, la vélocité inouïe de la lumière leur donne une première indication sur les propriétés du milieu propagateur. Ses autres propriétés que les physiciens ont jusqu'à présent découvertes résident dans les deux autres constantes de ce milieu : *le coefficient diélectrique* et la *perméabilité magnétique*. Ces deux constantes unies à la troisième, *la vitesse de la lumière* résument brièvement tout ce que nous savons de certain sur l'*Ether*. De plus Clerk Maxwell fit la découverte remarquable que ces *trois propriétés* sont solidaires, *liées les unes aux autres*, de telle sorte que le produit des deux premières multiplié par le carré de la troisième est d'une façon absolue définitive l'*unité*, c'est-à-dire le nombre mathématique sans dimensions physiques. Cela n'est donc pas de la métapsychique et aucun physicien philosophe, depuis Newtone jusqu'à nos jours, ne peut se contenter d'une action à distance sans un milieu intermédiaire (admis par Einstein lui-même).

Aux yeux de la plupart des physiciens avertis, les charges électriques (les électrons), sont composés de ce milieu, et c'est dans l'Ether que la matière trouve non seulement sa place, mais son origine et sa nature définitive (Lodge).

De sorte, qu'en réalité la matière est composée d'atomes, que les atomes sont composés d'électricité (électrons et protons) et que l'électricité est probablement une modification de l'Ether (tourbillons, voir notre second article).

Le fait certain est que les particules de matières agissent les unes sur les autres à distance (comme des aimants), que ce soit des atomes, des électrons ou des bolides, comme les étoiles, les comètes et les planètes ; un milieu transmetteur est donc nécessaire, indispensable.

Mais ici, se présente la grave question, l'Ether est-il une substance impondérable, continue ou discontinue comme la Matière et l'Energie qu'il semble engendrer ?

Si l'Ether est lui-même discontinu, la question qui se présente de suite, elle-même, nous dit l'ingénieur Frédéric Stephens, est : « Dans quelle sorte de milieu alors ses particules flottent-elles ? Se maintiennent-elles entre elles ? Il y a-t-il un super-Ether ? »

Le problème se trouverait ainsi transféré à la nature même de ce milieu inconnu, dont jusqu'à présent nous ne connaissons qu'une seule mesure, celle de la vitesse avec laquelle l'Ether transmet la radiation. Lorsqu'on aura trouver un moyen de mesurer l'une ou l'autre des deux autres constantes ignorées de l'Ether, la troisième sera alors

connue, puisqu'elle pourra se déduire de la loi de Maxwell, et l'on commencera enfin à pénétrer ainsi les secrets de l'Ether qui demeure, en attendant, une grande réalité.

Mais, pour être une réalité matérielle, l'Ether doit avoir un *volume*, une *densité*, une inertie, sans cela il n'existe pas, ce n'est qu'un fantôme (Raoul Pictet).

Ce dernier physicien a pu déterminer le volume de l'Ether, son poids et son inertie, comme pour la matière (par des calculs très simples) (1), nous prouvant ainsi que l'Ether occupe bien sa place dans les phénomènes certains de la physique expérimentale.

Mais revenons à la vile matière et voyons d'abord la réalité de l'existence des molécules.

Grandeur limite des Molécules.

L'Etude des pellicules d'huile flottant sur l'eau, celle des bulles de savon, des feuilles d'or fortement battues ou laminées, etc..., c'est-à-dire de la matière sous des épaisseurs infimes, nous fournit une première série de preuves directes de la structure granulaire *discontinue* de la matière qui permet tout d'abord d'apprécier, « *grosso modo* », les grandeurs moléculaires.

On a pu aussi constater que lorsque la couche de matière atteint l'épaisseur du millionnième de millimètre (ou du *millimicron* = 1 m μ), un changement important dans les propriétés physico-chimiques (conductivité calorifique et électrique, cohésion, etc...), lesquelles cessent de varier proportionnellement à l'épaisseur et prennent brusquement des valeurs anormales. Cela s'explique, si l'on admet que la faible couche de matière ne contient plus alors qu'une ou deux molécules de substance dans son épaisseur très réduite.

Avec l'étude des *solutions*, on a fait des observations analogues en augmentant progressivement leur *dilution* ; et alors, à un moment donné, on a constaté un changement brusque dans leurs propriétés, principalement dans la *coloration*. La grandeur des molécules, *leur limite supérieure*, calculée sur ces données est également du même ordre, c'est-à-dire du millimicron, donc infinitésimale.

Toutefois, ces diverses expériences ne fixent pas encore exactement la grandeur des molécules, résultat auquel on parvient par l'étude des *suspensions colloïdales*, ce qui nous conduit aux curieux mouvements browniens. En fait, les *colloïdes* ne sont qu'un cas particulier des propriétés (nouvelles) des corps finement divisés.

L'Etat colloïdal (2).

Lorsque Graham, en 1862, fut amené, par des expériences de laboratoire sur la *diffusion* à travers les parois (membranes), à classer les corps existant en milieu liquide (solutions) en deux catégories, *Cristalloïdes* et *Colloïdes*, constituant deux états bien différents de la matière, il ne se doutait pas qu'il venait de doter la science d'une notion nouvelle et que de cette Etude allait sortir une doctrine physico-chimique tout entière qui peut-être, d'après M Lumière, nous dévoilera le mystère de la vie (au point de vue physiologique) et a conduit Charles Henry à ses résonnateurs biologiques.

La chimie des colloïdes, apparaît comme la chimie de l'avenir ; n'est-elle pas celle de la vie quotidienne, privée ou industrielle ?

Tout d'abord que faut-il entendre par *état colloïdal* de la matière ?

Prenons une solution de sulfate de cuivre et mélangeons-là à une solution d'ammoniaque, nous obtenons de suite un liquide d'une coloration bleue intense, caractéristique. D'autre part, si nous mélangeons une solution de prussiate jaune de potassium et de chlorure féerique, nous obtenons de même une solution d'une coloration bleue uniforme, comme dans le cas précédent. Cependant, si ces deux solutions qui paraissent

(1) Voir le Supplément au numéro d'Août 1923 de *Chaleur et Industrie* : Définitions de la Chaleur et Température par Raoul Pictet. Nous donnerons ces calculs dans un prochain article.

(2) *Les colloïdes et leurs applications*, par H. Vigneron, chez L. Chéron.



semblables à l'œil, sont versées sur une gelée de gélatine, tandis que la solution de chlorure cuivreux ammoniacale se *diffuse* dans la gélatine, il n'en est pas de même du bleu de Prusse. Dans le premier cas nous avions donc une vraie solution, et dans le second cas, *une solution colloïdale* (une pseudo solution), où cependant la désintégration du corps solide mis en suspension ne va pas jusqu'à la limite, qui est la molécule du composé. Le liquide ainsi obtenu est « *hétérogène* ».

On dit alors que le corps ainsi divisé, en *particules* plus ou moins grosses (d'où les noms de suspensions, émulsions, *colloïdes*, suivant la taille des particules) constitue la *phase interne* ou la *phase dispersée.*

Par exemple, dans le brouillard, la phase interne est constituée par les goutelettes d'eau, l'air formant la phase externe. Dans une émulsion d'huile dans l'eau, l'huile est la phase interne et l'eau est la phase externe.

On peut dire, avec *Bancroft* « qu'une *phase* est dite *colloïdale* quand elle est suffisamment *finement divisée*, c'est-à-dire qu'une des dimensions géométriques de cette phase est très petite. *La chimie des colloïdes* est donc la chimie des bulles, des filaments, des micelles et des pellicules. Outre l'existence des deux phases au moins en présence (hétérogénéité), caractérisant un colloïde, il y a toujours augmentation considérable de la surface spécifique de l'une des deux phases, par suite de sa division extrême par réduction d'une de ses dimensions. Ainsi donc suspension, émulsion, colloïdes ne différent que par la taille des grains qui les constituent.

Comme type de *suspensions*, on peut citer le Kaolin ou la fleur de soufre dans l'eau; les *émusions* sont en général formées de particules, liquides distribués dans un milieu liquide (le lait, par exemple, émulsion de graisse dans l'eau) ; enfin, les *solutions colloïdales* comprennent des substances comme la *g*élatine, l'acide silicique (Si O^2), un très grand nombre de matières colorantes, etc...

La distinction entre les solutions colloïdales et les vraies solutions est loin d'être aussi facile que dans l'exemple précédent ; il faut faire appel à plusieurs propriétés avant de décider.

Considérons d'abord l'*effet optique Tyndall* (illustre physicien anglais). « On sait que lorsqu'un rayon lumineux traverse un milieu renfermant de petites particules en suspension, la lumière incidente est réfléchie par ces particules, diflusée et se trouve partiellement *polarisée*, perpendiculairement à sa direction de propagation ».

Les solutions colloïdales présentent ce phénomène, que l'on n'observe pas dans les vraies solutions. Cependant une solution concentrée de sucre dans l'eau (type de la solution homogène), produit l'effet Tyndall.

Et comme la *phase dispersée* peut être solide, liquide ou gazeuse, la *phase continue* étant elle-même, soit solide, soit liquide, soit gazeuse, il en résulte les trois combinaisons suivantes :

1° Le milieu continu est un gaz. — La phase dispersée peut être liquide produisant les nuages ou brouillards, ou solides donnant les poussières ou les fumées ;

2° Le milieu continu est un liquide. — La phase dispersée peut être gazeuse (mousses, écumes), liquide (émulsions) ou solide (suspensions) ;

3° Le milieu continu est un solide. — La phase dispersée est soit gazeuse (scories), soit liquide (eau dans certains cristaux), soit solide, (solutions solides, verres colorés).

On voit par là et par les exemples qui se présente à l'esprit à la simple énumération de tous les cas possibles, l'importance pratique de l'état colloïdal (H. Vigneron).

Nous n'entrerons pas plus avant dans l'étude des colloïdes et nous renvoyons le lecteur intéressé aux ouvrages spéciaux.

Catalyse.

Mais comme les propriétés des colloïdes, et principalement les phénomènes qui se produisent sur les surfaces mêmes des différents corps (lorsqu'ils sont très finement divisés), nous conduisent au problème très important de la *catalyse* dans les réactions physico-chimiques des produits de synthèse, nous devons dire deux mots des forces

nouvelles qui entrent en jeu, et qui interviennent dans la chimie des colloïdes. Nous voulons parler des propriétés d'adsorption des mousses, des terres, de la plasticité des argiles, etc.

On emploie le terme *adsorption* pour désigner la condensation superficielle afin de la distinguer de l'*absorption* qui est plutôt un phénomène de dissolution intéressant toute la masse du corps. Ainsi, l'eau *absorbe* l'ammoniaque et la mousse de platine (catalyseur) *adsorbe* les gaz.

La catalyse est donc un phénomène d'adsorption. Et comme il y a adsorption soit par les liquides ou par les solutions, les catalyseurs peuvent donc être solides ou liquides.

Le catalyseur étant un corps adsorbeur qui *accélère*, par sa seule présence, les réactions sans modifier l'état d'équilibre final et sans apparaître dans la réaction, tout en se retrouvant identique à lui-même à la fin de la transformation. Cette étonnante propriété n'est pourtant pas abolue, comme nous le verrons dans la suite.

La catalyse, cet heureux phénomène physico-chimique a été mise à l'honneur et en relief par notre grand chimiste, Marcelin Berthelot, lors de l'établissement de ses remarquables *synthèses* ; l'Ecole de Toulouse, avec Paul Sabatier, l'abbé Sendérens, et Mailhe, la perfectionnée et mise au point pour l'Industrie, grâce aux travaux pratiques des ingénieurs Georges Claude, (air liquide, ammoniaque synthétique, extraction de l'azote de l'air), Georges Olivier (pétrole synthétique), et Patard (alcool de synthèse) ; sans parler du camphre et du caoutchouc synthétiques que d'habiles chercheurs sont en train de mettre en évidence, tels Fischer et Tropsch à la Badische Aniline.

Mouvements Browniens (1).

La théorie moléculaire attribue aux véritables solutions, à l'eau sucrée, par exemple, le même manque d'homogénéité que dans une émulsion proprement dite, telle du lait, de l'encre, puisque l'on rencontre ici, sous des volumes considérablement plus petits, soit une molécule de sucre, soit une molécule d'eau, mais jamais les deux composants interpénétrés.

Cette hypothèse est invérifiable directement, car une solution présente, vis-à-vis de tous les agents mécaniques et optiques, l'homogénéité la plus absolue ; elle traverse les filtres les plus fins sans subir de modifications et se montre *optiquement vide* à l'ultra-microscope qui décèle pourtant jusqu'à des particules de 5 m μ de diamètre.

De nombreux composés organiques : *colle*, dissolution de caoutchouc, composé d'amidon, gelée de silice, etc... sont des *suspensions colloïdales*.

Graham prouva que les corps inorganiques peu ou pas solubles, comme les métaux, certains oxydes et hydroxydes métalliques, l'acide silicique, etc... peuvent également former des suspensions colloïdales ; le colloïde y atteint parfois un tel degré de désagrégation que ces mélanges prennent alors l'aspect de véritables solutions. N'existe-t-il pas touts les états intermédiaires entre les colloïdes, les émulsions et les solutions ?

En faisant varier les conditions de formation, on modifie l'état de désagrégation du colloïde *dissous* dans d'assez larges limites et ce domaine des colloïdes (le domaine des dimensions négligeables d'Ostwald) comble intégralement la solution de continuité qui existait entre les solutions et les émulsions.

Certains colloïdes (solution de dextrine) dont les grains sont encore discernables à l'ultra-microscope, présentent déjà le phénomène d'ultra-filtration (étudié par Malfitano) qui caractérise les solutions vraies.

De plus, Lobry de Bruyn produisit des différences de concentration dans une solution de sucre par simple centrifugation, et Svedberg transforma graduellement une suspension colloïdale dont les grains restaient discernables à l'ultra-microscope en une solution vraie.

Logiquement, on ne pourra admettre qu'en dépassant le seuil de la perception ultra-microscopique, les particules de ces solutions cessent brusquement d'exister. On doit

(1) Cf. Jean Perrin, *Les Atomes* chez Alcan, Paris.

arriver ainsi par une transition continue à la molécule même (Bernard Bavink).

Les résultats de l'étude du *mouvement de ces particules* infimes sont dignes d'intérêt ; et tous ceux qui se sont occupés de recherches microscopiques connaissent bien *les singuliers tremblements* qui agitent les particules des émulsions ou des suspensions. Ce phénomène découvert en 1827, il y a un siècle, par le botaniste *Brown*, porte maintenant le nom de *mouvement Brownien*.

L'explication de cet étrange mouvement convulsif, bien qu'elle soit assez facile à trouver, resta néanmoins inaperçue pendant fort longtemps. On doit considérer ce rapide mouvement comme une manifestation de l'agitation moléculaire des émulsions ou suspensions.

Grâce aux travaux théoriques d'Einstein et aux belles expériences de Jean Perrin (1900), le mouvement brownien servit de preuve de l'exactitude de la théorie cinétique des gaz.

Le mouvement des grains résulte des chocs qu'ils reçoivent des molécules du *solvant*. L'impulsion fournie est d'autant plus intense que les dimensions du grain sont plus petites en raison de la diminution de la masse (donc de l'*inertie*) et du nombre de chocs reçus simultanément ; car, à mesure que les grains deviennent plus minuscules, la probabilité de recevoir des chocs (dont les effets opposés se compensent) devient plus faible.

Jean Perrin, le distingué physicien français, professeur à la Sorbonne, a pu photographier et même *cinématographier* la trajectoire en « zigzag » donnée par le parcours (sans cesse modifié) des molécules en agitation brownienne.

D'après les calculs d'Einstein, basé sur la théorie cinétique de la chaleur, il résulte que le *parcours moyen* d'une particule est proportionnel à la racine carrée de la température absolue (température comptée à partir de — 273° c) :

$$p_m = K \sqrt{T} \text{ avec } T = t^o + 273.$$

Et ces prévisions ont été confirmées par les recherches et expériences de J. Perrin et de Seddig.

Le plus remarquable dans les travaux de Perrin, c'est l'aboutissement de ses calculs à la fixation du *nombre d'Avogadro* (voir les nos 4 et 5 de la *Revue Scientifique* 1928).

Perrin compta à l'aide du microscope le nombre de grains de gomme gutte contenus dans des tranches horizontales successives d'une suspension colloïdale dont les grains avaient été tamisés.

Le nombre des dits grains va en augmentant régulièrement de haut en bas et dans les mêmes proportions que s'accroît la densité de l'air, quand on descend dans l'atmosphère vers la surface terrestre.

La mesure de cet accroissement, ainsi que la mesure de la grandeur et du poids des grains, permet le calcul du nombre d'Avogadro, du nombre de molécules contenus dans un centimètre cube de la substance à l'état gazeux ; mais alors, à condition de considérer chaque grain comme une molécule géante, laquelle échangerait continuellement son énergie cinétique, sa force vive ($1/2\ mv^2$) avec les molécules du « solvant », comme le font les molécules de deux gaz ou de deux liquides mélangés.

La valeur obtenue par le professeur Perrin ($6,3 \times 10^{23}$) concorde parfaitement avec toutes les autres déterminations.

Ionisation (*Charge électrique élémentaire*).

Les questions les plus modernes, celles qui intéressent au plus haut point l'ingénieur, le praticien dans le fonctionnement des accumulateurs (automobiles et T. S. F.) pour l'établissement de la force électro-motrice des piles et des accumulateurs, pour la séparation électrolytique des métaux (Electrochimie et Electrométallurgie), tous ces problèmes ne peuvent être résolus sans l'appui de la *théorie des Ions* (du transport des charges électriques élémentaires) dont l'industrie a su tirer un parti vraiment merveilleux. Et bientôt, toute la chimie s'effectuera par l'électricité (alliée à la catalyse).

Les phénomènes d'électroyse font plus d'effet sur les profanes que les expériences

précédentes et extirpent souvent leurs derniers doutes, bien qu'ici on ne s'occupe plus de simples atomes ou de molécules, mais de particules chargées d'électricité, d'ions (et d'électrons). Ils ont convaincu Ostwald de la discontinuité de la matière et de l'énergie.

Signalons de suite que toutes les charges de ces particules en déplacement, sont des multiples d'une charge bien déterminée : « *la quantité élémentaire d'électricité* », qu'on désigne par ε (epsilon). Et suivant qu'un atome, ou une molécule, est chargé de — 1 ε, 2 ε, 3 ε, etc..., on fait suivre son symbole d'autant de signes + ou —, ainsi : H +, O —, Ca ++, etc...

L'unité courante (pratique) de charge électrique, le *Coulomb*, comprend naturellement un très grand nombre de ces charges élémentaires infinitésimales.

Nous verrons que l'on a pour le produit du nombre d'Avogadro par la charge électrique élémentaire :

$$N\varepsilon = 96.540 \text{ coulombs}$$

d'où l'on déduit, en posant $N = 6{,}06 \times 10^{23}$, la valeur de ε,

$$\varepsilon = 0{,}159 \times 10^{18} \text{ (quintillionième de) coulombs.}$$

Et le produit $N\varepsilon = 96.540$ coulombs a été déterminé avec une très haute précision, son calcul ne nécessitant que des pesées ordinaires et une mesure d'intensité de courant ; la valeur de la charge élémentaire ε ne dépend, par conséquent, que de celles que l'on adopte pour le nombre d'Avogadro. Alors pour prouver l'*existence des molécules*, l'on devra effectuer le calcul inverse, c'est-à-dire calculer *N* et mesurer d'abord, pour cela, la *charge élémentaire* ε par voie expérimentale.

Trois procédés sont employés à cet effet :

1° Celui des gouttes de rosée ; 2° celui des particules électrisées, et 3° celui des radiations (alpha) du radium (radioactivité).

1° *Procédé hygrométrique*. – Les anglais J.-J. Thomson, et Towsend, trouvèrent les premiers une élégante méthode de mesure directe de la charge élémentaire d'électricité (1898-1899). L'air renferme toujours une certaine quantité d'humidité qui se condense partiellement en très fines gouttelettes (buée) sous l'influence du froid ; et, cette condensation étant d'autant plus nette, que l'air contient plus de poussières (cause de la formation des nuages denses sur les villes). Ces grains de poussières deviennent de véritables noyaux de condensation ; une atmosphère très pure peut se refroidir bien en dessous de son point de rosée sans que la condensation se produise.

La condensation s'opère cependant, plus vite si cet air est *ionisé* (O^3), c'est-à-dire si une partie de ses molécules gazeuses porte des charges électriques.

Nous avons dit précédemment (1er article) que l'ionisation se produit sous l'action des rayons ultra-violets du soleil, des rayons cathodiques, du rayonnement (triple) du radium, d'une forte élévation de la température, etc...

La condensation des goutelettes s'effectuent beaucoup plus aisément sur les ions négatifs (O—) que les ions positifs, de sorte qn'en réglant convenablement la détente de l'air saturé d'humidité, on arrive à condenser la vapeur d'eau uniquement sur les ions négatifs ; dans ces conditions, on admet que chaque ion (—) sert de noyau à une gouttelette. Pour connaître ensuite la charge de l'ion, il suffit de mesurer la charge électrique totale d'un volume déterminé du brouillard, ainsi que le nombre des gouttelettes (et par conséquent d'ions) qui forment le dit brouillard.

On réalise un tel brouillard (formé de gouttelettes microscopiques) en refroidissant par une brusque détente, (*détente adiabatique*, sans perte, ni gain de chaleur), le gaz, saturée de vapeur d'eau.

C'est Thomson qui a résolu le premier ce procédé hygrométrique ; il fixa la charge totale du brouillard en le soumettant à un champ électrique donné.

Quant à la détermination du nombre de gouttelettes, on l'obtient, soit par mesure directe à l'aide de l'ultra-microscope, soit, avec plus de précision, en *pesant* la masse totale du brouillard après sa chute (détente) et en divisant cette masse intégrale par la petite masse d'une de ses gouttelettes (différentielles).

Cette dernière est donnée par la *loi de Stokes*, qui fixe le *poids* d'une goutte (sphé-

roïde) d'après sa vitesse de chute, la chute étant d'autant plus rapide que la goutte est plus lourde — ($1/2\ m\ v^2$).

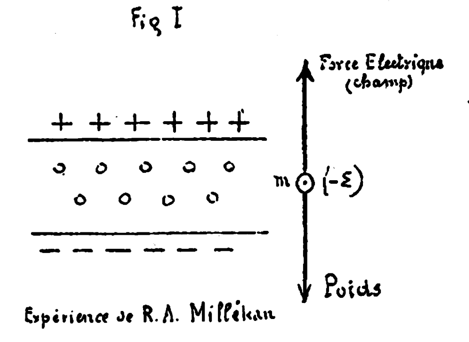
Les premiers résultats obtenus par J.-J. Thomson attribuerait à la charge électrique élémentaire (ε) une valeur telle qu'elle donnait pour le nombre d'Avogadro de molécules dans 1 cm³ à l'état gazeux) $N = 8,7 \times 10^{23}$ (au lieu du nombre actuel de $6,06 \times 10^3$ Perrin.

L'écart relativement élevé entre le nombre trouvé ainsi par Thomson et les autres valeurs de N, proviennent des nombreuses causes d'erreur, dont les premières expériences étaient entachées.

Celles-ci ont été reprises, plus récemment, dans de meilleures conditions et ont fournis alors des résultats beaucoup plus rapprochés de la valeur moyenne des autres méthodes ($N = 6,2 \times 10^{23}$),

2° *Procédé des particules électrisées.* — Un procédé (assez semblable au précédent) a été découvert par *Ehrenhaft* et considérablement perfectionné par l'américain *Millikan.*

L'observation de très fines gouttelettes d'huile (ou de grains de poudre) en suspension dans l'air fournit une seconde méthode de la mesure de la charge ou quantité élémentaire d'électricité (ε). Ces fines particules peuvent fixer des *ions* et se charger ainsi d'électricité, On mesure leur charge comme dans la méthode de Thomson, en plaçant, pour cela, la *particule* entre les deux plateaux horizontaux d'*un condensateur* (fig. 1).



Le champ électrique est réglé de façon à compenser l'attraction gravitique (le *poids*) et à maintenir la particule *m* (d'huile) immobile (en équilibre) entre les deux plateaux ou armatures. La force électrique qui agit de bas en haut sur *m* (— ε), égale au produit du champ *H* par la charge (ε) de la particule, équilibre alors le poids de celle-ci : $H\varepsilon = p$.

Il suffira donc de diviser l'intensité du champ ($H\ \varepsilon$) par le poids (connu) de la particule pour trouver sa charge ε, et finalement le nombre de molécules d'Avogadro.

Les charges électriques ainsi mesurées, toujours très faibles, sont nettement les multiples d'une charge parfaitement déterminée. Cette charge type, *l'unité élémentaire d'électricité*, vaut d'après les meilleures expériences de l'habile Millikan : $\varepsilon = 4,774 \times 10^{-10}$, unités électrostatiques, soit donc $\varepsilon = 0,159 \times 10^{-18}$ coulombs (unités pratiques).

D'où l'on déduit pour $M = 6,06 \times 10^{23}$ (nombre de molécules dans l'unité de volume). C'est la méthode la plus précise pour déterminer le nombre d'Avogadro, donc celui des molécules qui existent donc bien.

3° *Procédé de la radioactivité.* — Le t.oisième procédé de mesure de la charge élémentaire, basé sur les phénomènes de la radioactivité de la matière, ne donne pas des résultats aussi précis que les méthodes précédents. Mais il est utile à connaître. Examinons-le.

On sait que le radium émet trois sortes de radiations ou d'émanations : les rayons *alpha*, α (positifs) ; *bêta*, β (négatifs) et *gamma*, γ (rayons X) (fig. 2). Les rayons α sont

constitués par des particules d'hélium (He=4) portant deux charges élémentaires positives et animées d'une très grande vitesse. Ces particules α, plus massives que celles des deux autres rayonnements, peuvent être observées séparément ; ce sont elles qui ont rendu perceptibles *l'existence individuelle des atomes* et ont permis leur dénombrement.

Oui, mais comment peut-on compter les particules α ? On utilise soit *un écran fluorescent* (platino-cyanure de baryum cristallisé-radioscopié), soit *une chambre d'ionisation.*

Chaque fois qu'une particule α frappe un écran fluorescent (on prend un simple écran au sulfure de zinc qui est meilleur marché), il se produit alors un *petit éclair* ; et, si le dit écran est mis en présence d'une masse un peu importante d'une substance radioactive (d'un sel quelconque de Radium), le bombardement (α) devient si intense que l'écran scintille sans arrêt sous le choc de ces étoiles microscopiques.

Afin de pouvoir compter le nombre des particules α, émises pendant une seconde, Regener eut l'idée d'enchâsser le sel radifère dans un petit culot de plomb, percé d'une très mince ouverture, ne laissant s'échapper qu'une fraction déterminée du rayonnement total.

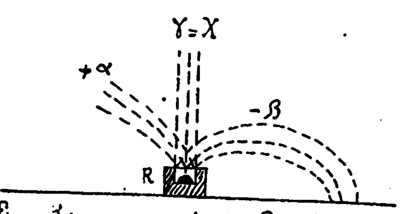


Fig — Rayonnement du Radium
Il est complexe et se divise en 3 sortes de rayons
que l'on sépare par l'action du champ magnétique.

Pour déterminer la charge ou la masse d'une particule, il snffira de connaître la charge ou la masse totale projetée pendant une seconde et de diviser celle-ci par le nombre de particules émises pendant le même temps calculé précédemment.

Les deux mesures sont possibles et fournissent pour la charge élémentaire et pour la masse de l'atome d'hélium (masse atomique He=4) des valeurs très concordantes, d'aprés les expériences de Rutherford, Dewar et Boltwood.

Mais on peut encore employer une *chambre d'ionisation* pour compter les particules radioactives α.

Cet appareil se compose d'une caisse close dont deux parois opposées fonctionnent comme les plateaux d'un condensateur et sont reliées aux bornes d'une source d'électricité. Un galvanomètre ultra-sensible est intercalé dans le circuit. Le gaz contenu dans la caisse est *ionisé* par un pinceau de rayons α ; chaque fois qu'une particule de bombardement α rencontre une molécule de gaz, celle-ci est frappée avec violence et se *charge d'électricité* (*s'ionise*).

Sous l'influence du champ électrique, la molécule gazeuse ainsi *ionisée* va se décharger sur l'un des deux plateaux du condensateur, phénomène qui se traduit immédiatement par une impulsion correspondante du galvanomètre. Il est possible de *compter* le nombre de molécules ionisées pendant un laps de temps déterminé.

On enregistre pour cela les déviations du galvanomètre sur un *film photographique* (que l'on peut ensuite dérouler au ralenti). Sur un tel film, on remarque que toutes les décharges ont la même intensité ; les quelques déviations un peu plus fortes proviennent, sans doute, de la décharge simultanée de deux molécules.

Le physicien *Wilson* a fourni par ses *photographies d'atomes*, une preuve encore plus incontestable de l'existence individuelle de ces particules infimes.

Pour mettre bien en évidence le *phénomène d'ionisation,* Wilson utilise une atmosphère saturée de vapeur d'eau. La photographie (qu'il a obtenue ainsi) montre les tra-

jectoires des particules α issues d'une parcelle d'un corps radioactit ; ces particules ionisent sur leur parcours les molécules du gaz qu'elles rencontrent ; le chapelet de noyaux de condensation ainsi formée matérialise leur trajectoire ; on peut donc la photographier.

Cependant il est nécessaire d'*illuminer* le gaz à l'instant précis où la détente s'opère, afin de pouvoir photographier les gouttelettes avant qu'elles aient eu le temps de se disperser.

La photographie des rayons α, par Wilson, sont si suggestives qu'elles ont rendu superflus tous débats relatifs à l'existence ou à la non existence des particules α. Il est évident que ces curieuses photographies ne nous montrent pas les particules α elles-mêmes, mais uniquement le *résultat de leur action.*

Mais, comme tout ce qui agit a, ici-bas, *une existence réelle,* les ergoteurs (il y en a toujours) qui veulent encore émettre des critiques, des doutes au sujet de ces expériences concluantes devraient s'attaquer alors à la question même de la réalité de nos perceptions sensorielles (?).

En tout cas, dit Bernard Bavinck, les particules α possèdent autant de « *réalité* » que les pierres d'un carrelage ou les gouttes de pluie. Ce qui est vrai pour l'hélium le sera également pour tous les autres éléments.

On peut en conclure qu'il ne reste ainsi plus de doute possible quant à l'existence réelle des atomes...

La croyance à l'existence des atomes n'est donc pas *une utopie,* l'admirable concordance des valeurs du nombre d'Avogadro (N) obtenues à partir de données aussi diverses que possible. (N, valeur moyenne 6.2), en est la meilleure preuve. La valeur la plus probable du nombre de molécules contenues dans un volume moléculaire ait celle de Millikan et Perrin $N = 6{,}06 \times 10^{23}$. Tout se tient et s'enchaîne

(*A suivre*).

ANDRY-BOURGEOIS,
Ingénieur des Mines (E. S. E.).



LA MÉTAPSYCHIQUE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

La Divination, *par le Dr J. MAXWELL (Paris, Flammarion, 1927).*

Prise dans sa totalité, c'est-à-dire débordant considérablement les cadres de la conscience claire et de l'activité consciente (de la « Personnalité », pour le Dr J. Maxwell), l'Individualité humaine (tout au moins) présente un pouvoir d'action paranormale sur la matière (et cela dans le sens le plus large du mot) et un pouvoir de connaissance paranormale du réel, c'est-à-dire de connaissance ne se construisant pas sur les données des sens officiellement reconnus. L'aspect « volonté », l'aspect « moteur » de l'Individualité humaine ayant déjà été clairement exposé dans le livre *La Magie*, écrit par le Dr Maxwell, dans *La Divination*, cet auteur nous en présente l'aspect « connaissance ».

La connaissance paranormale de la réalité porte sur le présent, le passé et l'avenir (dans le temps), sur des objets hors de portée des sens connus, soit par éloignement, soit par interposition de quelqu'autre obstacle (boîte scellée, etc...) dans l'espace. Cette connaissance s'obtient dans un état physiologique et psychologique particulier : modification apportée à certaines fonctions, détente de l'attention consciente (état de « transe »).

Il y eut toujours des « sujets bien doués », aussi ne faut-il pas s'étonner que la divination — comme la magie — soit aussi vieille que l'humanité pensante. Mais les moyens employés pour obtenir l'état de « transe » sont multiples et polymorphes et ont varié souvent, parallèlement à l'évolution intellectuelle de l'humanité.

Le Dr Maxwell, dont l'érudition est aussi solide que vaste, nous promène à travers les âges et les civilisations, et nous montre la multiplicité d'aspects extérieurs que prit la divination, suivant les époques et suivant les peuples. Emanations carboniques (hypothétiques) de la caverne de Delphes, combinées avec des fumigations, murmure d'une source ou du feuillage des chênes (à Dodone), incantations rhytmées, etc., etc. Puis divination par symboles (interprétation des rêves, de l'éclat de certaines pierres précieuses, de la configuration du ciel, de l'état des entrailles des victimes sacrées, du vol des oiseaux, etc., etc.) symboles servant de prétextes, « d'incitateurs » à la faculté de connaissance, de « point d'interrogation » à laquelle elle est poussée de répondre. Ainsi donc, soit que l'on ait affaire à la parole spontanée (les oracles, par exemple) obtenue en l'état de transe, soit que la connaissance naisse d'une interprétation de symboles, quels qu'ils soient, la divination prouve toujours le jeu d'une intelligence débordant considérablement les cadres dans lesquels on a accoutumé de voir se renfermer la « conscience claire ». Il en va de même, naturellement, de la chiromancie, de la cartomancie, des marc de café, blanc d'œuf, ou plomb fondu de la divination moderne.

Le point important, pour que la divination soit de bonne qualité, c'est de lui laisser sa spontanéité, sa liberté, c'est-à-dire ne pas vouloir l'enfermer dans des formules. L'on voit toujours, fait remarquer le Dr Maxwell, dans l'Antiquité, la divination sortir d'un tronc commun, c'est-à-dire de la faculté de

connaissance supranormale manifestée par certains sujets, puis bifurquer en deux branches ; d'une part, la divination officielle, qui se cristallise rapidement en ses rites et ses canons et perd ainsi une bonne partie de sa valeur, et d'autre part, la divination populaire, souvent peu recommandable par ses moyens, mais qui, grâce à sa spontanéité plus grande, donne en général de

Vintras, hérésiaque et prophète, *par Me Maurice GARÇON* (*Librairie Emile Nourry, Paris, 1928*).

Au milieu de ses multiples occupations professionnelles, Me Garçon trouve encore le temps de s'occuper de recherches historiques et d'écrire des livres du plus haut intérêt.

Ce dernier né est digne de ses aînés, on y retrouve la même clarté d'esprit, la même scrupuleuse critique de documents et la même alacrité de style qui nous avaient tant charmés dans ses précédents ouvrages.

Après nous avoir raconté la naissance, la croissance, l'apogée, la décadence et la mort presque totale du diable, Me Garçon s'attaque cette fois-ci à l'étrange figure de Vintras, qu'il campe sous nos yeux, je dirais presque dans toute sa nudité, en tout cas, dépouillée de l'auréole de mystère, de terreur ou d'admiration, de surnaturel en un mot, dont l'avaient entourée ses adversaires ou ses partisans, aussi passionnés les uns que les autres.

Dans une préface fort spirituelle, il montre la place importante qu'occupent les illuminés dans l'histoire des sociétés, ce qui tient à ce que la faveur du public, dans tous les domaines, va en général aux opinions extrêmes. Puis, Me Garçon rompt une lance contre la mode qui veut voir des psychasténiques, des paranoïaques ou des fous dans les individus qui se distinguent du commun par quelques particularités frappantes. Il montre le danger qu'il y a à créer *a priori* des types dans lesquels on fera rentrer par la suite, et non sans coups de pouce, les individus étudiés.

La citation suivante montrera, mieux que nous ne pourrions le faire en paraphrasant, l'esprit dans lequel a été conçu et réalisé l'ouvrage de Me Garçon :

« Rien ne peut donc être plus utile que l'étude particulière d'un illuminé ou prétendu tel, mais à la condition de se dégager d'abord de toute doctrine préconçue et de réduire son travail à une simple observation psychologique isolée.

« Lorsqu'on a dégagé l'homme de la légende qui ne manque pas de l'entourer, on pénètre mieux le mécanisme de son succès ou des persécutions dont il a été l'objet. Lorsqu'on a approfondi son anamnèse, son caractère, sa formation, le développement de son génie particulier, il apparaît tantôt comme un exalté, tantôt comme un malade, tantôt simplement comme un escroc.

« Le plus singulier est que dans l'un et l'autre de ces cas, le résultat social a été sensiblement le même. Les uns et les autres ont réussi également à devenir de prodigieux animateurs. La foule qui s'enthousiasme vite ne distingue pas et se contente de l'apparence extérieure qui lui plaît et la transporte. Elle est entraînée par un courant de sympathie ou d'antipathie. Sans grand bon sens, elle fait des saints et des martyrs, quitte d'ailleurs à changer d'avis avec le recul du temps. »

Fidèle à sa méthode habituelle, notre auteur, pour camper son personnage, recourra toujours aux sources les plus sérieuses et les plus objectives : archives municipales, départementales, de l'évêché, dossiers judiciaires ou publications contemporaines. C'est ainsi, basé sur ces documents, que Me Garçon nous décrit par le menu la vie fertile en péripéties de Vintras, fils naturel d'une blanchisseuse, né à Bayeux, le 7 avril 1807.

Pierre-Eugène-Michel Vintras passa, en effet, par les plus étranges traverses

avant que se déclare en lui le don prophétique. Tour à tour, garçon tailleur, domestique, colporteur en passementerie et rouennerie, emprisonné une première fois pour escroquerie, le 22 Janvier 1833, tenancier d'un cabaret louche à Bayeux, parasite et voleur de ses amis Lemasson, employé d'un marchand de vins qu'il vola également, puis domestique encore, état dans lequel il continua à commettre des indélicatesses, ainsi vécut ce maître-Jacques jusqu'au moment où il fut subitement touché de la Grâce en 1838, et où il s'établit agent d'affaires, en collaboration avec l'ancien notaire Ferdinand Geoffroi. Des clients du cabinet d'affaires ayant acheté le moulin de Scilly-sur-Seulle, qui servait de fabrique de carton, Vintras fut chargé de le gérer. Telle fut la jeunesse agitée de celui qui bientôt allait se proclamer « prophète du St-Esprit ».

L'associé de Vintras, Geoffroi, avait eu un passé tout aussi mouvementé. Il s'était en outre proclamé partisan de Naundorf (le prétendu Louis XVII) et s'était trouvé mêlé au mouvement mystico-politique connu sous le nom de Société de St-Jean Baptiste. Dans les doctrines et les rites de cette société se trouvent les principaux linéaments de ce que devait être plus tard l'enseignement du prophète Vintras.

Le 6 Août 1839, se manifesta la première apparition, qui fût à la base de la mission du prophète. Doué d'un aplomb peu commun, Vintras n'eut pas de peine à se constituer tout un groupement de fidèles, dupes sincères ou plus ou moins bénévoles. Puis commença une série de visions, de révélations, de prodiges et de jongleries de toute espèce qui entretint l'enthousiasme mystique des fidèles, parmi lesquels on trouve des personnes de toutes les positions sociales. Une des recrues fut spécialement utile au prophète, ce fut celle de l'original abbé Charvoz, qui lui apporta l'appoint de ses connaissances théologiques. Vintras établit dans le moulin de Scilly le culte de l'Œuvre la miséricorde. Parmi les prodiges qui frappèrent le plus les fidèles, il faut mentionner celui des hosties sanglantes, mystification qui eut un succès inespéré. La Société ne tarda pas à grandir, les fidèles furent distribués en septaines et les prodiges se multiplièrent, Vintras continuant à vaticiner et à prédire au monde corrompu les plus épouvantables châtiments célestes.

L'opinion publique s'en émut, les pouvoirs civils et religieux décidèrent de combattre cette cause de trouble et cette hérésie. Sur un prétexte quelconque, on décida de faire passer Vindras en justice. Le 8 Avril 1842, vers six heures du matin, la maréchaussée assaillit la maison du prophète et l'arrêta. L'instruction dura quatre mois et demi. Vintras arrêté avec Geoffroi, les deux compères, continuèrent, de leur prison, d'entretenir le moral de la septaine. Le 20 Août 1842, Vintras et Geoffroy furent condamnés, le premier à cinq ans d'emprisonnement et 100 francs d'amende pour escroquerie, le second à deux ans d'emprisonnement et 100 francs d'amende pour abus de confiance. La condamnation judiciaire n'ayant pas mis fin aux activités des septaines, l'Eglise agit de son côté. Le pape Grégoire XVI lui-même, condamna solennellement par un Bref, les doctrines de Vintras et les prétentions de Naundorf. L'« Œuvre de Miséricorde » se défendit vigoureusement. Vintras, en bon psychologue, pour empêcher que son éloignement désagrège l'œuvre qu'il avait créée, imagina de lancer l'ordre des « Chevaliers aux pensées de la Vierge immaculée, pure et sans tache ». Cette chevalerie, sérieusement organisée, maintint l'ordre parmi les brebis dont le berger était tenu éloigné.

Vintras, en prison, accomplit également de singuliers prodiges. Aux dires de ses fidèles il convertit un voltairien et un condamné à mort. Par contre, ceux qui s'étaient élevés contre Vintras, les abbés Léhéribel et Olivier, aumoniers de la prison de Cæn, moururent de mort terrible à 42 et 44 ans, d'une manière mystérieuse. Ainsi ces prodiges surnaturels entretenaient la confiance et l'ardeur des fidèles.

L'œuvre de miséricorde eut toutefois à subir un terrible assaut et

cela dans son sein même. L'abbé Maréchal, nommé pasteur de la « Septaine Sacrée » pendant la détention du prophète, se déclara en 1845, brusquement inspiré du ciel à l'imitation de Vintras, mais ses enseignements différèrent rapidement de ceux du prophète. Par révélation il institua la *Sainte Liberte des Enfants de Dieu* : les initiés « parvenus au degré » étaient autorisés à des dépravations sexuelles véritablement insensées. La « Septaine Sacrée » sombra dans l'obscénité. Des attaques et des brochures relatant ces mystères ayant paru, l'abbé Maréchal s'enfuit et l'ordre se rétablit à peu près sous la houlette de l'abbé Charvoz. Vintras, sorti de prison, vint s'établir en 1848 dans un hôtel au 20 de la rue de la Chaussée d'Antin à Paris avec son fils et la comtesse d'Armaillé, « la nouvelle Eve », qui subvint à toutes les dépenses. Et Vintras continua sa vie d'escroc mystique. Les révélations abondèrent se produisant toujours au moment où elles étaient le plus nécessaires au prophète. Vintras, le jour de Pâques 1848, fut consacré directement par le Seigneur, *pontife adorateur et pontife d'amour* avec possibilité de consacrer directement un nouveau sacerdoce. Le miracle des hosties sanglantes recommença. Vintras, pontife, vécut de l'autel ; mais de nouvelles persécutions ne tardèrent pas à se produire contre l'organe de l'Eternel. Le Pape Pie IX promulga lui aussi un Bref contre l'œuvre de miséricorde. Le fils du notaire Geoffroi, Alexandre, sous l'influence de sa femme, finit par rompre avec la secte et, grâce à la connaissance qu'il en avait, il fournit de terribles armes aux adversaires de l'Œuvre. Le Préfet du Calvados prit un arrêté le 16 mars 1852 pour disperser « l'association prétendue religieuse de l'Œuvre de miséricorde ». Le 17 mars 1852 au matin la maison de la septaine sacrée fut mise à sac par la maréchaussée. Vintras, prévenu à temps, s'était enfui en Belgique. Tous ceux qui furent trouvés au logis furent arrêtés. Mais l'œuvre de la miséricorde, loin de disparaître, prit au contraire une plus grande extension, les septaines et les pontifes se multiplièrent clandestinement. Vintras passa de Belgique en Angleterre, revint en France, alla en Italie et en Espagne, et partout fonda des Carmels. Il mourut à Lyon le 7 décembre 1875.

Dans un dernier chapitre, Me Garçon, dans une discussion remarquable des documents qu'il a exposés dans le courant du livre, conclut enfin que dans le cas de Vintras, contrairement aux auteurs nombreux qui en ont déjà parlé, la mystification paraît infiniment plus vraisemblable que la psychose : l'Œuvre de la miséricorde naquit de l'association peu scrupuleuse de deux hommes chercheurs d'expédients. Et Me Garçon reprend à son compte le mot de Stanislas de Guaita : « Vintras est un aventurier du mystère ».

Qu'il nout soit permis, pour terminer de citer encore quelques lignes de Me Garçon qui, pour nous, métapsychistes, auront toute leur saveur :

« En matière de sciences occultes, les fervents adeptes se donnent cette consolation, lorsqu'on leur démontre la fraude d'un sujet, de prétendre que s'il a fraudé le jour du flagrant délit, rien n'établit qu'il eut fraudé les autres jours. Même ils tirent de la confusion du médium, que la sévérité des contrôles déjoue toutes les fraudes, et qu'ainsi, la découverte d'une mystification rend plus vraisemblable la vérité des phénomènes au cours des séances où les mêmes contrôles n'ont apporté aucune révélation. Le jour où l'on a surpris le sujet occupé à tricher, c'est, disent-ils, qu'abandonné par les forces obscures, il a substitué sa volonté à celle de l'Esprit pour obtenir des phénomènes qui sont vrais les autres jours, et dont la manifestation est quasi exigée par les spectateurs réunis pour constater.

« C'est un raisonnement que nous ne pourrons jamais admettre. Il nous apparaît qu'un sujet surpris à frauder est définitivement disqualifié et ne mérite plus d'être examiné. Son mensonge découvert ôte toute véracité aux autres expériences qu'il a pu tenter et au cours desquelles son habileté a déjoué les

surveillances. La mauvaise foi d'un jour enlève toute valeur à ses autres exploits. Le menteur démasqué ne doit plus jamais être cru.

« C'est ainsi que le miracle des hosties renouvelé sans cesse empêche d'admettre que jamais Pierre-Michel ait été de bonne foi. »

Par les rares extraits que j'en ai donné plus peut-être que par le résumé que j'en ai fait, nos lecteurs pourront se rendre compte de l'intérêt vraiment très grand de *Vintras hérésiarque et prophète*. Nous avons là, en effet, probablement la première étude sur Vintras faite par un homme qui n'est pas prisonnier de préjugés mystiques ou occultistes, ni de théories médicales *a priori*, d'un homme surtout qui ne recherche pas « l'effet littéraire et artistique » mais préoccupé uniquement de raconter les faits, en vérité, simplement, ainsi qu'ils ressortent d'une étude scrupuleuse des documents. Les faits clairement groupés en petits chapîtres sont autant de points par lesquels « la courbe de Vintras » passe tout naturellement et sans efforts. C'est pourquoi ce livre, pour nous du moins, présente un intérêt vraiment très grand, car qu'y-a-t-il de plus éloquent que l'éloquence même des faits présentés dans toute leur simplicité ?

Die probleme des Mediumismus, *par le Prof^r J. M. VERWEYEN* (*Ferdinand Enké, Stuttgart*).

Les chercheurs de la métapsychique ont, on peut le dire sans trop de prétention, réalisé tout au moins une partie de leurs buts. La connaissance paranormale du réel (télépathie, télévision, clairvoyance, etc...) n'est plus guère mise en question de nos jours par quiconque s'en est quelque peu occupé personnellement. Chez nous en France, un Paul Heuzé ou en Allemagne un Prof^r Dessoir ou un comte Klinckowstroem, quelque soit leur énergie à dénier toute réalité aux phénomènes dits physiques, admettent la réalité des phénomènes dits intellectuels. Le Prof^r Verweyen marque par son œuvre le moment atteint actuellement par la métapsychique et donne une image claire tant des résultats déjà acquis que des problèmes, les plus nombreux, dont la solution appartient encore à l'avenir... si tant est qu'on puisse jamais les résoudre tous.

Les phénomènes intellectuels, impossibles à frauder, sont ceux qui ont été le mieux et le plus complètement étudiés jusqu'à présent. Les phénomènes physiques, par contre, de par leur nature même, prêtent encore terriblement le flanc aux attaques et même à la négation absolue, bien qu'il soit peut-être imprudent d'embrasser sans réserve ce parti extrême.

Un chapitre très fouillé traite de ces phénomènes physiques qui se laissent si facilement interpréter par des tours de prestidigitation, et des démasquages de médiums qui, en ce moment-ci, sont en si grand nombre à l'ordre du jour. J. M. Verweyen se montre, dans sa description des divers types de médium, très capable de pénétrer et de ressentir des états d'âme étrangers en les faisant comprendre pour ainsi dire de l'intérieur.

Mais le Dr Verweyen est professeur de philosophie, et cela est clairement marqué par la place considérable qu'occupe dans son ouvrage l'interprétation intellectuelle des faits, comparée à leur constatation pure et simple. Notre auteur s'efforce d'exprimer en langage clair les problèmes philosophiques nombreux qui se rattachent au médiumnisme. Interprétations multiples, trop audacieuses, et prématurées étant donné le peu que nous connaissons encore ; explications hâtives nées dans des cerveaux que fatigue la lenteur de la méthode expérimentale pure et que ne font pas reculer les plus vertigineuses

extrapolations, Verweyen passe en effet en revue les domaines de l'anthroposophie, de l'astrologie, de la magie et des autres théories. Et peut-être bien se laisse-t-il entraîner parfois lui-même un peu loin du terrain solide de l'expérience, emporté dans l'éther de la spéculation par ses vigoureuses ailes métaphysiques. C'est à bon droit toutefois que Verweyen insiste sur le manque de logique de ceux qui ne voient dans les études métapsychiques et celles qui leur sont apparentées que superstition risible et indigne d'une étude scientifique, sinon en tant qu'errements psychologiques, intéressants uniquement du point de vue historique

Notre auteur consacre un subtil chapitre à la question de savoir si les phénomènes paranormaux se laissent complètement expliquer uniquement par les facultés supranormales, bien que naturelles, des médiums ou bien si, peut-être, parfois, les esprits des morts n'entrent pas en jeu. Verweyen laisse le problème irrésolu, mais il admet que bien des observations importantes paraissent témoigner en faveur d'une survie. Il croit que la reconnaissance des faits médiumniques a la plus grande importance pour notre conduite morale et même pour la religion, en ceci par exemple que les miracles du Christ perdent toute leur invraisemblance pour les coutumiers des phénomènes médiumniques. D'autre part, Verweyen met avec raison l'accent sur les dangers que peut présenter le médiumnisme, par exemple les communications spirites telles que les pratiquent les spirites officiels. Y croire les yeux fermés et régler sur elles ses actions est certes une grande imprudence et il ne faut jamais s'abandonner sans très mûre réflexion à la direction d'*esprits* encore fort problématiques.

Verweyen termine son livre par des relations de ses propres expériences avec différents médiums parmi lesquels Willi Schneider, Mme Silbert, et d'autres encore. Bref cet ouvrage est intéressant non seulement pour les débutants mais même pour ceux qui ont déjà une longue pratique de ces questions.

Les Possédés, *par le Profr T. K. OESTERREICH. Traduit de l'Allemand par R. Sudre (Payot, Paris, 1927).*

Ce livre est une véritable mine de documents de toutes provenances et d'aperçus ingénieux. On y retrouve tout le sérieux, tout le scrupule, tout le respect du détail, toute la « Gründlichkeit » en un mot que les travailleurs amis de la précision apprécient à si haut degré dans les ouvrages des intellectuels allemands, et qui ne font jamais défaut dans les productions du professeur T. K. Oesterreich, de l'Université de Tubingue. Cette façon de travailler, cette « Gründlichkeit » est peut-être incompatible avec le charme et le brillant que l'on apprécie tant dans les ouvrages français, mais ce que l'on perd en poli de surface, on le gagne en profondeur et en solidité. Et l'on ne peut qu'être reconnaissant à M. René Sudre d'avoir mis, par sa traduction claire et précise, ce merveilleux instrument de travail qu'est le livre « Les Possédés » à la portée du public français.

On nomme « possession » ce comportement bizarre de certains individus qui, à des degrés divers, semblent contraints par une force qui leur paraît extérieure et étrangère à leur personnalité normale, à parler et à agir de manière sortant de l'ordinaire. Dans cet état, les « possédés » manifestent parfois des facultés de connaissance paranormale, ou même d'action paranormale sur la matière.

Dans son « Introduction », T. K. Oesterreich nous montre que les états de possession ont été connus à travers tous les siècles, dans nos pays de culture européenne. Partant du Nouveau Testament, il redescend le cours du temps et montre l'identité du phénomène jusqu'au XIXe siècle.

Le chapitre premier indique les nombreuses sources auxquelles notre auteur a eu recours pour son travail. Il est précieux pour tous les chercheurs.

Le chapitre II traite des signes extérieurs de la possession : l'organisme paraît être envahi par une personnalite nouvelle. Les traits du visage s'altèrent, la voix devient différente, le corps est agité de façon désordonnée, exécute des mouvements et des contorsions impossibles à l'état normal et déploie une force qui surpasse de beaucoup la normale.

Le chapitre III décrit l'état subjectif des possédés: la personnalité qui apparaît est totalement différente de celle de l'état normal. Suivant les siècles et les croyances, les esprits possesseurs sont des démons, des âmes de défunts, ou même de vivants. Parfois même d'animaux, chez certaines peuplades non européennes. Il y a perte de la conscience normale, l' « esprit obsesseur » parle a la première personne, donne parfois son autobiographie, plus ou moins imaginaire. L'esprit obsesseur possède toutefois une certaine connaissance intellectuelle de la personnalité habituelle du sujet. Ce qui montrerait bien que le dédoublement de conscience n'est pas absolu. Pour Oesterreich, partisan de la théorie monadologique, il n'est pas question dans la possession de deux « Moi » étrangers et s'opposant l'un à l'autre, s'expulsant mutuellement, mais « il s'agit d'une simple altération dans les fonctions du sujet habituel... C'est un seul et même sujet qui se trouve tantôt dans l'état normal, tantôt dans l'état anormal... Le sujet reste le même. Il n'y a de changé que ses états. Si le sujet ne se considère plus comme le même, s'il croit, surtout au point de vue nombre, qu'il est un autre sujet et non qu'il est dans un autre état, cela est faux et doit être considéré comme une illusion passagère. » (p. p. 54-55).

La possession est un état de *somnambulisme* (caractérisé par une énorme excitation motrice et émotionnelle), dans les cas où il y a perte de la conscience « normale » du sujet.

Mais il y a aussi une *forme lucide* de la possession. Elle se distingue en ceci que le malade ne perd pas concience de sa personnalité habituelle, mais la conserve. Au milieu du terrible spectacle qu'il présente dans la crise, il demeure pleinement conscient de ce qui lui arrive ; il est le spectateur passif de ce qui se déroule en lui. Le possédé peut jouir intérieurement d'une paix profonde en manifestant extérieurement une rage furieuse, être à la fois rempli d'une joie sereine et d'une fureur écumante. Cela en arrive parfois à une conversation à voix haute entre le possédé et son état de contrainte psychique.

Le chapitre IV traite de la naissance et de l'extinction de l'état de possession, et de l'exorcisme. La possession peut naître de plusieurs manières. Il peut s'agir de deux états d'âme parallèles, séparés, existant simultanément et donnant immédiatement l'impression d'une décision intérieure de l'âme. Il peut s'agir aussi d'un processus de contrainte. Du moment que le sujet en prend conscience, sous la pression des croyances et des préjugés de son époque il se croit possédé. L'autosuggestion résultant de l'angoisse fait le reste : la croyance que l'on est possédé engendre la « division » de l'âme, au lieu que ce soit l'inverse. « L'exorcisme est le pendant exact de le genèse de la possession. De même que celle-ci naît de la croyance qu'on est possédé, inversement elle disparaît, quand l'exorcisme réussit, par la croyance qu'elle ne sera plus » (p. 130).

Puis viennent toute une série de chapitres traitant de la possession tant du point de vue historique que du point de vue ethnologique. *Possession spontanée* chez les primitifs : Kabyles, nègres, Asiatiques, Babacs de l'archipel indien, etc. Possession spontanée dans les civilisations supérieures, dans le passé : Egypte, Inde, Grèce, juifs, chrétiens du moyen âge, etc. ; puis dans le présent : chez les chrétiens et les non Européens. Puis T. K. Oesterreich traite de la *possession volontaire* chez les primitifs et dans les civilisations avancées, des processus employés pour la réaliser. Dans ces chapitres on trouve des vues

fort intéressantes sur le problème de la Pithie par exemple, et sur la nature de ses états psychologiques, sur la Sybille, les Bacchantes, les mystères antiques, etc. Puis, à propos de la possession dans les temps présents, notre auteur étudie finement les origines du mouvement spirite et les causes de son succès et de sa propagation. Le spiritisme, à ses yeux, est la renaissance d'une religion à base de possession volontaire, telle que celle des Babacs de l'archipel indien. La « trance » des médiums n'est autre en effet que la substitution d'une personnalité à la personnalité normale. « Les fidèles accueillent les manifestations des médiums avec un recueillement et une admiration étonnés ; ils sont remplis d'une haute ferveur et d'une profonde confiance intime, grâce à leur foi dans la survivance et la possibilité d'un commerce avec les défunts » (p. 450). Le spiritisme reproduit, en ses médiums, tous les phénomènes de la possession, avec toutefois des manifestations un peu moins tumultueuses que ceux que présentaient les « énergumènes » classiques.

Tel est, terriblement résumé et appauvri, privé de tous les exemples qui en constituent la plus grande part, l'ouvrage du Pr T. K. Oesterreich dans sa marche générale. Ouvrage d'une haute valeur, écrit par un homme qui est à la fois un érudit, un savant, et mieux encore : un penseur.

En marge de la Métapsychique.

Le Chemin des Ténèbres, *par Paul HEUZÉ (Radot, Paris, 1928).*

Henri Bar sur la Lune, *par Jean d'OSSAU (Eug. Figuière, Paris, 1927).*

Deux auteurs, deux manières différentes de comprendre les mêmes faits et d'en déduire les conséquences. Pour Paul Heuzé, pourfendeur en titre de la médiumnité à effets physiques, l'action paranormale sur la matière n'existe pas, ou plutôt elle ne consiste qu'en jongleries macabres exécutés par des charlatans plus ou moins habiles, et le spiritisme mène à la folie... ou tout au moins tend à y mener.

Pour Jean d'Ossau, les exploits des médiums sont des faits indiscutables, et la généralisation de la doctrine spirite nous mènerait rapidement au bonheur, dès cette vie (ce qui n'est pas négligeable).

Le héros de Paul Heuzé, le comte Jean de Lormier, premier chanteur de l'Opéra et au faite de la gloire, perd sa mère. Il devient le jouet d'un faux médium, qui lui fait croire que sa chère disparue se manifeste par son intermédiaire. Un certain soir, le faux médium est démasqué, la fraude est patente. Jean de Lormier, ébranlé par le choc de cette brutale révélation, perd la raison. En bref, la thèse de P. Heuzé est celle-ci : un être sain peut être rendu fou par le spiritisme.

Cette thèse est un peu simpliste, et le jugement, massif. Car nombreux sont les spirites de grande valeur, parfaitement intelligents, et qui ne sont pas fous du tout : un Myers, un Delanne, un Léon Denis par exemple, pour ne parler que des disparus, étaient parfaitement lucides. Paul Heuzé dit : le spiritisme rend fou. Nous répondons : non, il faut dire : la folie peut prendre la forme spirite. Ce qui est très différent.

Quiconque, en effet, est quelque peu familier avec la littérature psychiatrique sait que la folie n'est pas une création *e nihilo*, une improvisation de toutes pièces. N'est pas fou qui veut. La folie est le résultat de troubles organiques : soit lésions ou traumatismes, soit auto-intoxication par mauvais fonctionnement de certains organes (glandes, foie, etc., etc.), soit hétéro-intoxication (hérédo-syphilis, ou abus de certaines drogues). Chez des individus déjà instables. une émotion peut provoquer des troubles fonctionnels qui, à la

longue, finissent par donner des lésions organiques graves pouvant mener jusqu'à la folie. Mais il ne faut pas perdre de vue que la folie est une maladie organique. Etanf donné cet état de déséquilibre physiologique, il est bien certain que toutes les causes morales extérieures génératrices d'émotion ou d'ob session sont susceptibles de désorganiser l'esprit.

Le spiritisme peut être cette cause, comme tout autre sentiment excessif : passion amoureuse, ambition politique, amour du luxe, etc., etc. Mais c'est le fou en puissance qui, par sa prédilection pour certaines activités, y trouve la surexcitation de pensée qui accélère sa marche à la folie. Le « germe de folie » croît plus où moins vite et tend à se cristalliser en un système délirant. Ces systèmes délirants, ces « schèmes » de cristallisation, ne sont pas en nombre infini, ils sont au contraire assez peu nombreux, et toute folie peut être ramené à l'un d'eux. Citons par exemple le délire des grandeurs, le délire de la persécution, le délire d'interprétation, le délire mystique. Ce dernier peut prendre différentes formes : la forme religieuse (le patient se croit un saint, un martyr, un réformateur, etc...), la forme politico-sociale — assez dangereuse — (le patient se croit destiné à amender la Société), la forme spiritique (nous n'y insisterons pas), ... et même la forme matérialiste. Car le matérialisme est très souvent un mysticisme, et de ce point de vue il y a bien des mystiques sans le savoir... Il y aussi des formes mixtes : le délire des grandeurs combiné avec le délire mystique à forme religieuse donnera, par exemple, des « Missions de Dieu », etc.

Le prédestiné à la folie peut, pour ainsi dire, choisir un de ces peu nombreux systèmes délirants pour « cristalliser ». En fait, comme je viens de le dire, les circonstances lui imposent tel ou tel schème. Jean de Lormier étant prédisposé à être fou, le milieu où il s'est trouvé entraîné a fait de lui un délirant mystique de forme spirite. Il eut tout aussi bien pu donner un délirant mystique de forme religieuse s'il s'était trouvé dans un milieu de prêtres, ou un délirant matérialiste, ou un superpatriote haineux, un persécuté, etc., etc.

Il y a là matière à toute une série de romans :

Un instable du type Jean de Lormier, placé dans différents milieux qui « teinterait » sa folie différemment, et en feront soit un mystique religieux ou matérialiste, un mystique réformateur social, etc... Pourquoi P. Heuzé s'en tiendrait-il au délire mystique de forme spirite ?

Les circonstances font donc prendre à la folie une certaine forme, elles ne la créent pas. Tout au plus peuvent-elles en accélérer le processus, tout au plus pourrait-on dire que Jean de Lormier, de nature mal équilibré, est devenu fou plus rapidement parce qu'il s'est trouvé dans un milieu pseudo-spirite que s'il avait continué sa vie normale. Et encore ! rien n'est moins sûr. Sa folie aurait pris une autre forme, et c'est tout. Pour me résumer, je dirai :

1° Le spiritisme est incapable de rendre fou un individu équilibré.

2° Le spiritisme peut donner sa forme au délire du déséquilibré, et, tout au plus, en accélérer le processus. (Ni plus ni moins d'ailleurs que bien d'autres contingences possibles).

Le départ de M. Heuzé est donc faux. Il a pris un être parfaitement équilibré pour le faire devenir fou. Voilà qui n'est pas vrai. Deviennent fous les instables, en qui la folie se trouve à l'état potentiel et n'attend qu'une circonstance-prétexte quelconque pour se réaliser. Parfois même les ordinaires soucis de la vie quotidienne suffisent.

*
* *

Si, d'une part, le spiritisme ne rend pas fou, d'autre part, il n'est pas non plus en lui-même une folie.

Des phénomènes paranormaux véritables existent. Ils sont *très rares*, et

fréquemment pastichés par des coquins. Le spiritisme est une interprétation de ces phénomènes. C'est, si l'on veut, une interprétation excessive, téméraire, prématurée, s'éloignant trop des faits donnés par l'expérience par une extrapolation très risquée, etc., etc. Mais il ne comporte aucune contradiction logique, il n'est pas absurde. Il constitue une doctrine qui a été professée — ainsi que je le rappelle plus haut — et l'est encore par bien des hommes éminents et sains d'esprit. Admettons, par exemple, que dans une séance avec un *véritable* médium, M. Heuzé voie apparaître la forme de son père (dans des circonstances et sous des conditions qui lui donnent la certitude absolue qu'il n'est pas en présence d'une frande), forme qui lui parlerait comme l'aurait fait son père. M. Heuzé, inévitablement, se mettra à réfléchir et se posera les questions suivantes :

1° Est-ce véritablement mon père que je vois, son esprit ayant pris pour se faire reconnaître de moi cette forme familière ?
2° Suis-je devant un phénomène d'idéoplastie ?
3° Ou suis-je victime d'une hallucination ?

Si M. Paul Heuzé se ralliait à la première hypothèse, il ne saurait être taxé de folie, car il ne l'aurait fait qu'en conclusion d'un raisonnement. S'il hésite entre ces différentes hypothèses, l'on pourra dire qu'il fait preuve d'une grande prudence de raisonnement, et dans le cas contraire (ralliement immédiat à la première hypothèse) qu'il met peut être une hâte excessive à conclure. Mais rien de plus.

Or, une interprétation excessive et une explication hâtive ne sont pas des marques de folie. Ce sont modes de pensée essentiellement humains et je dirai même normaux, si, par la normale l'on entend, comme le font les sociologues, le cas se présentant le plus fréquemment. Si toute interprétation excessive était signe de folie, on pourrait prétendre que M. Paul Heuzé, en niant toute possibilité d'action paranormale sur la matière, ce en quoi il dépasse singulièrement les faits et généralise audacieusement... Mais chacun sait que M. Paul Heuzé est parfaitement saint d'esprit, même s'il extrapole vertigineusement en laissant croire que le spiritisme est une folie, ou mène à la folie, ou en prétendant que tous les phénomènes de « médiumnité » physique ne sont que du charlatanisme.

Tout cela n'empêche pas d'ailleurs le roman de M. Paul Heuzé d'être très attachant. Il est clairement écrit, comme toutes les œuvres de cet auteur ; et il comporte, entre autres, certaines descriptions de séances de faux spiritisme qui sont — hélas ! — la vérité des choses. Au total, l'excès du jugement de M. Paul Heuzé peut être utile et son roman avoir socialement une heureuse influence, en mettant en garde contre le faux spiritisme. Car dans un domaine aussi délicat un scepticisme excessif, à tout prendre, est préférable à une excessive crédulité. Devant des phénomènes aussi troublants que ceux qu'étudie la métapsychique, la plus grande prudence, pour nous, s'impose, et il ne faut avancer dans l'explication qu'avec une extrême circonspection, le compas et la balance à la main, en se gardant de tous les excès d'imagination.

*
* *

Jean d'Ossau, de son côté, extrapole également, mais dans le sens contraire de Paul Heuzé. Il a d'ailleurs la prudence de le faire *dans la lune*.

Son héros, Henri Bar, dégoûté de notre globule terrestre et de ses habitants, émigre sur l'astre des nuits. Il y trouve un état social et moral idyllique, dû à la croyance généralisée au spiritisme. Cette croyance y a été implantée par le prophète Rha-Ixtou, médium prodigieux réunissant en lui toutes les « facultés », tous les « dons », tous les « pouvoirs » que possèdent sur terre les vrais

médiums... et aussi ceux que prétendent posséder les faux. Rha Ixtou, de plus, ingénieur et physicien de génie, a doté ses compatriotes sélénites d'appareils subtils permettant de se passer de « médiums » pour s'entretenir avec les désincarnés et qui excluent péremptoirement l'hypothèse d'un principe pensant émanant de la conscience ou de la subconscience des assistants. Grâce à ces appareils, les savants lunaires durent s'incliner devant la vérité de l'hypothèse spirite. Le roman est ingénieux, agréable à lire, et bien composé.

Si un médium de notre terre réalisait tous les prodiges de Rha Ixtou, le prophète sélénite, il transformerait lui aussi, sans aucun doute, les mœurs humaines en présentant le spiritisme d'une manière aussi indiscutable. Nous aimerions que ce que Jean d'Ossau situe dans la lune se produisît sur terre, et que grâce aux appareils dont il parle l'hypothèse spirite s'imposât avec une même force contraignante. Malheureusement nous n'avons pas encore eu ni un Rha Ixtou, ni ses appareils...

Charles QUARTIER.

CHRONIQUE

Notre Chronique est strictement documentaire.
Elle a pour seul but de tenir nos lecteurs au courant des faits qui gravitent autour de la science métapsychique.

Faux-médiums et Crédulité.

Depuis le début de ce siècle, dans un petit appartement du quartier des Batignolles, à Paris, les plus surprenants phénomènes de « matérialisations » se manifestaient avec régularité chaque samedi. Ce qui représente un nombre respectable de « séances », et d'assistants aux dites séances. « Habitués » ou « invités », officiers, littérateurs, artistes, médecins, etc , friands du mystère et curieux du surnaturel de Paris, de France, et même de l'étranger défilèrent chez « les Dames Vallée »... et beaucoup d'entre eux furent convaincus qu'ils avaient été mis en contact avec l'Au delà.

En quoi consistaient donc les « prodiges » capables de porter en eux un tel trouble ? En ceci : Le « médium » et les assistants sont assis autour d'une table rectangulaire étroite, et se donnent tous la main. Immédiatement derrière le médium, une petite table portant divers objets : mandoline, tambourin, verre et carafe d'eau, jeu de cartes, morceaux de sucre, sac de bonbons, etc. La main droite du « médium » est armée d'un crayon et repose sur une feuille de papier. Après quelques minutes d'attente, la main du « médium » inscrit quelque chose dans ce genre : « Vous pouvez commencer, nous sommes là ». Le « médium » donne alors ostensiblement ses deux mains à tenir à ses « contrôleurs » de droite et de gauche, puis, la « chaîne » ainsi rétablie et parfaite, la lumière est éteinte. Conversation lente sur n'importe quoi. Après une demi-heure à une heure d'attente, un coup est frappé sur la table autour de laquelle sont réunis les assistants, où sur celle immédiatement derrière le médium : C'est le signal du début des phénomènes. La conversation s'engage entre l' « esprit » et les assistants « un coup pour *oui*, deux pour *non* » et suivant le code d'épellation usité par les familiers du guéridon. Puis, au grand émerveillement de l'assemblée, des doigts agiles rythment soit sur le tambourin, soit sur les cordes de la guitare, le chant émis par un ou plusieurs des assistants. L'esprit donne également de petites tapes rapides sur les épaules des plus proches voisins du médium, distribue des cartes à jouer à ceux qui en demandent, insère délicatement un bonbon dans une bouche, verse de l'eau de la carafe dans le verre et le porte aux lèvres de l'un des assistants ; et tous de témoigner leur reconnaissance émue au « cher Esprit ». Tout cela se succède avec rapidité et avec une justesse de gestes qui ne laisse pas d'impressionner. Enfin, c'est le silence. La séance est terminée. On allume.

Tel est le programme général des « Séances Vallée ». Depuis trente ans, il n'a pas été modifié. A peine quelques variantes, tel que le fait d'enfiler une aiguille dans la nuit, ainsi que le rapporte le Commandant Darget (cf. *Annales des Sciences Psychiques* 1911 p 222). De leur vivant, Mme Vallée mère et sa fille Jeanne étaient les « médiums » qui prêtaient leur fluide à l'Esprit, qui, alors, se nommait « Mathurin ». Mlle Vallée mourut. Sa mère fit de même. Cela jeta a désolation dans l'âme des « habitués ». Heureusement, comme cela apparut,

le « don » était héréditaire. Mlle Suzanne, la survivante des dames Vallée, qui jusqu'alors n'avait pas passé pour être « médium », ne tarda pas à prouver, aux fidèles consolés (et, d'ailleurs, sur leur demande d'essayer) qu'elle était aussi capable de servir de truchement pour les manifestations des désincarnés. A l'esprit Mathurin, ayant évolué vers d'autres sphères, succéda l'esprit Champignon. A cela près, l'ordre et la qualité des manifestations resta identique. La fille remplaçait exactement la mère.

Voici les facteurs qui militent dans l'esprit des fidèles en faveur de la *véridicite* des phénomènes produits par les dames Vallée : *Leur désintéressement :* Les séances étaient gratuite. *La certitude que les mains du médium étaient tenues* par les « contrôleurs », *l'habileté des actes* accomplis dans l'obscurité, et que d'aucuns décrétaient impossible à imiter dans les mêmes conditions.

* * *

Invité par un invité, le Dr Osty assista à quelques séances chez Mlle Vallée, vers la fin de 1927. Il y fit des constatations qui lui donnèrent la certitude de fraude.

Mlle Vallée accepta de venir à l'Institut Métapsychique faire montre de ses talents « par amour de la science ». On l'y transplanta avec son groupe d'habitués, afin que l' « esprit » ne se trouvât pas trop dépaysé. La première séance à l'I.M.I. eut lieu le 18 février 1928. Elle fut suivie par d'autres, les 3, 17 et 31 mars, 15 et 28 avril. « Champignon », d'abord timide et désorienté, ne produisit que de médiocres phénomènes : coups frappés, etc. Mais, s'adaptant progressivement et prenant confiance, il finit par accomplir tous les actes multiples qu'il avait accoutumé de faire en son logis des Batignolles.

La nécessité s'imposait de fixer son image sur la plaque photographique. Sans avertir le médium, naturellement. Ce qui fut fait le 28 avril.

Cette séance commença comme les autres: La main de Mlle Vallée inscrivit, détail piquant, à l'aide du crayon et du papier préparés *ad hoc* : « Mes amis, nous allons faire du nouveau ce soir. Marie ». Puis l'on fit l'obscurité.

Les phénomènes se déroulèrent dans l'ordre accoutumé. Un éclair de magnésium fixa, sur les plaques de deux appareils photographiques stéréoscopiques et d'un appareil 13×18, l'une des performances de Champignon, *prise au hasard :* en l'espèce le fait pour Champignon de prendre un bonbon dans un sac (pour le mettre ensuite dans la bouche d'un assistant). Les documents photographiques montrent irréfutablement (– et impitoyablement) que *Champignon... n'était que le bras droit du médium* (au sens littéral).

Cela prouve une fois de plus qu'il ne faut jamais prendre comme argument en faveur de la réalité des phénomènes le désintéressement du médium, son intelligence, son apparente franchise et son élévation d'esprit. Mlle Suzanne Vallée n'était dépourvue d'aucune de ces qualités. Ce qui ne l'empêchait pas de jouer aux spectateurs trop confiants une macabre comédie, et de leur présenter un « Au-Delà » un peu spécial...

* * *

Comme toujours dans des circonstances analogues, certains fidèles du groupe Vallée acceptent difficilement d'avoir été si longtemps dupés, et par des moyens si faciles à deviner. Quand ils se remémorent la longue série des séances auxquelles ils participèrent, ils frémissent à la pensée du ridicule qu'il y avait à converser sérieusement avec... le bras droit du médium (... alias : Champignon). Une lutte terrible s'engage entre la raison étayée sur l'évidence du fait brutal, et leur amour-propre. La raison a beaucoup, beaucoup de difficulté à l'emporter. Et si même elle l'emporte dans le for intérieur... elle

accepte bien facilement que l'amour-propre forge et exprime des arguments pour sa défense. C'est humain... trop humain (dirait Nietzsche) pour que ce comportement psychologique ne soit pas une fatalité inexorable.

***

Si ces lignes tombent sous les yeux de quelques-uns des habitués du groupe Vallée, et si quelque doute subsiste encore dans leur esprit, nous leur conseillons une contre-épreuve : Que chacun des « contrôleurs » se comporte comme s'il n'avait absolument aucune confiance dans le médium. Qu'il empaume tout le dòs de la main de Mlle Vallée dans la sienne, et qu'il ne la lâche *sous aucun prétexte*. (Le mieux serait encore de relier les poignets du médium aux poignets des « contrôleurs » par des liens plombés). Et de la minute où l'on prendra ces élémentaires précautions, qui sont un minimum, le grand phénomène des séances sera... l'absence totale de toute manifestation.

***

Le « cas Vallée » n'est d'ailleurs pas unique en son genre. Des faits de ce genre se sont produits en tout temps et en tout lieu, et se reproduiront longtemps encore. Nous n'en prendrons qu'un exemple assez récent, qui a eu l'Angleterre pour théâtre. Là, la fraude fut seulement encore plus grossière. Le rapport détaillé se trouve dans le *Light* du 26 novembre 1927, et est dû à la plume du romancier spiritualiste anglais bien connu, H. Dennis Bradley, auteur de « Toward the Stars » et de « the Wisdom of the Gods ». Voici les faits, en bref.

Dans leur appartement de Maida Vale, Mr et Mrs Batten Baylis donnent des séances payantes, au prix de une guinée par assistant. Et voici comment les choses se passent : Les assistants sont assis et rangés en cercle. le médium, Mrs Baylis, faisait partie de ce cercle. Comme les chaises sont proches à se toucher, et les assistants assez peu nombreux, le médium peut tous les atteindre de sa main, au besoin en se penchant un peu. On ne fait pas la chaîne, au contraire, il est recommandé aux assistants de tenir leurs mains posées à plat sur leurs genoux, et de ne bouger sous aucun prétexte, sous peine d'attenter à la vie ou à la santé du médium. Puis l'obscurité est faite, et une main « spirituelle » (?) vient tapoter le dos des mains des assistants. — H. Dennis Bradley, au lieu de poser sa main à plat sur son genou, la tourna la paume en l'air, et lorsque la main de l'esprit vint tapoter la sienne, il s'en saisit avec force... et s'aperçut sans équivoque possible que c'était la main de Mrs Baylis.

Eh ! bien, le compte rendu qu'a publié Mr Dennis Bradley de cette séance... n'a fait que provoquer l'éclosion d'une foule de témoignages écrits en faveur de la réalité des phénomènes obtenus avec Mrs Baylis. Le numéro du *Light* du 17 décembre 1927 en contient un certain nombre. Cela prouve simplement que rares sont ceux dont l'amour-propre est assez peu développé pour admettre qu'ils ont été trompés...

***

Lorsque l'on apprend que des médiums falsifiant avec des moyens aussi rudimentaires ont été démasqués, une grande irritation naît dans l'esprit. Non contre l'imposteur lui-même, mais contre ses dupes. Car s'il n'y avait pas un terrain de crédulité si bien préparé à tout accepter et à admettre les « farces » les plus grossières, le faux médium aurait une carrière si brève et si fertile en déconvenues que cette catégorie de mystificateurs n'existerait plus. Mais hélas ! l'imbécillité humaine est ce qui donne le mieux la notion de l'infini. (Cette pensée est, je crois, de Renan). « La fonction crée l'organe » a dit le grand

Lamark. C'est la soif du merveilleux et l'hypercrédulité d'un certain public qui créent le faux médium, et le perfectionnent.

La genèse psychologique de la fausse médiumnité est assez simple. A la suite de certaines lectures, on croit à la possibilité de communications entre les vivants et les morts. L'instinct de conservation y trouve son compte; et d'autre part quoi de plus consolant que de penser que les êtres chers ravis par la mort ne sont pas des « Disparus » dans toute la force du terme, mais simplement des « Invisibles » à nos yeux de chair, qu'ils flottent dans notre atmosphère et parviennent parfois à se manifester de façon perceptible à nos sens ? Des livres fort nombreux en effet contiennent les descriptions des différentes espèces de « manifestations » des « esprits ».

Ces lectures créent un état d'esprit spécial, une manière d' « état de grâce », Et lorsque l'on se trouve en face d'un farceur ayant fait les mêmes lectures et réussissant à imiter certains des phénomènes décrits, la croyance *a priori* en leur réalité laisse le croyant désarmé devant la malice du faux médium. D'autant plus que certains dogmes ont cours : 1° Danger de la lumière trop vive, et nécessité soit de l'obscurité absolue, soit de la lumière rouge (qui, après l'obscurité, est ce qui favorise le mieux l'illusion) ; 2° Danger de blesser l'amour-propre des entités, qu'un contrôle trop stricte risque d'offenser, etc... Et même lorsque quelqu'un, ayant conservé assez de lucidité pour échapper au mirage collectif, a le petit et rare courage de prendre en flagrant délit l'imposteur, le croyant, dépouillant tout esprit critique, et dont l'amour-propre répugne à abdiquer devant le ridicule qu'il y a à prendre des vessies pour des lanternes, et quelques mètres de gaze pour un « cher invisible », le croyant, en proie dès lors à « *la volonté de croire* », invoque une défaillance passagère du médium et met en bataille les arguments les plus saugrenus. En avons-nous assez entendus, d'ailleurs! Nous ne les rapporterons pas ici. Mais il y aurait de quoi en faire un volume, une « Anthologie de la volonté de croire, et de l'ingéniosité de l'amour-propre ».

Que des « phénomènes physiques » authentiques existent, cela n'est pas ici en discussion. Mais il ne faudrait jamais oublier qu'il est infiniment plus facile de truquer ces phénomènes que de faire une véritable matérialisation. Si les fidèles des nombreux petits cercles « genre Vallée » déployaient pour le contrôle des sujets les mêmes trésors d'ingéniosité qu'ils emploient après le flagrant délit à prouver que le blanc est noir, cela serait préférable pour chacun, sauf pour l'imposteur.

Autant de faux-médiums seront par nous reconnus, autant de fois ils seront épinglés dans la *Revue Métapsychique* afin de réduire, autant que possible, leur nocivité. On ne leur enlèvera jamais tous leurs fidèles, cela est impossible et nous le savons, mais il est permis d'espérer que les personnes ayant un peu de raison en conclueront que la médiumnité à matérialisations *est un fait excessivement rare*, et que dans tous ces petits foyers — cercle Borgnis, Mantes, etc. — où les fantômes poussent à volonté, on ne fait que jouer de misérables comédies qui ne durent que par la naïveté des assistants. — Ch. QUARTIER.

Le médium Blaise, de Mantes, démasqué.

Dans le numéro 6, 1926, de la *Revue Métapsychique*, nous écrivions :

« *Non loin de Paris, à Mantes, un foyer d'apparitions fonctionne depuis cinq ans, déjà rendu célèbre dans le monde entier par beaucoup de conversations et d'écrits crédules. On y voit des prodiges s'apparentant au genre Evans. L'homme qui y tient le rôle de médium a, sur son collègue anglais, l'avantage qu'on lui épargne la difficulté de se dégager de liens et de s'y réinstaller ; une entière liberté de gestes lui facilite tous préparatifs. Des lecteurs m'ont demandé pourquoi l'I.M.I. ne prenait pas intérêt à cette merveille, pourquoi la* Revue Métapsychique *restait muette*

à ce sujet. C'est que j'ai espéré jusqu'aujourd'hui avoir l'occasion de tirer au clair cette histoire. Depuis dix-huit mois, directement ou indirectement, j'ai tenté d'être admis à regarder la chose de près. La directrice des prodiges a horreur d'un homme ayant l'audace de parler de contrôle.

« *Estimant que l'I.M.I. a le devoir de faire connaître le vrai et de démasquer la fraude, je me propose dé dire bientôt dans cette Revue ce qui se passe là-bas : c'est une question d'hygiène morale. En attendant je n'hésite pas à dire aux spectateurs confiants qui fréquentent les séances de Mantes que le jour où, faisant un effort de raison et de courage, ils saisiraient l'apparition, le spectacle serait exactement le même que celui qui fait actuellement rire et s'indigner l'Angleterre.* »

Ces lignes nous ont valu des lettres indignées d'un lot de dupés satisfaits. Parmi les personnes qui ont défilé à Mantes depuis, très peu ont fait usage de leur raison. Et parmi les quelques-unes qui l'ont conservée, aucune n'a eu le courage de saisir l'imposteur.

Aujourd'hui c'est chose faite. Sous les oripeaux du fantôme *Madeleine*, Blaise a été saisi le 16 juin par notre secrétaire M. Ch. Quartier et M. Jean Masson, rédacteur au *Journal*. L'histoire fantastique des apparitions de Mantes sera relatée avec tous détails utiles dans un des prochains numéros de cette Revue. Les lecteurs apprendront alors, et avec quelque étonnement, à quel degré d'aberration mentale la crédulité passionnée peut conduire des membres d'une société civilisée. — La Direction.

La Connaissance paranormale, sous la forme rhabdomantique, industriellement utilisée.

L'Association pour les Eaux potables d'Italie est une Société à capitaux considérables et l'une des plus grosses affaires industrielles de la Péninsule. Elle a l'entreprise de toutes les eaux potables d'Italie et occupe un grand nombre et une élite d'ingénieurs. Or, les dirigeants de l'Association eurent l'idée originale de faire une enquête ou, si l'on préfère, un « referendum » sur la réalité de l'existence des sourciers et de la sourcellerie. Par la voie de la Presse, ils prièrent tous ceux qui possède en Italie le « don » rhabdomantique de bien vouloir se faire connaître. Ils furent nombreux. L'Association organisa alors, pour ceux qui voulurent bien s'y prêter, une série d'épreuves de vérification. Et, après examen, elle arriva aux deux conclusions suivantes :

1° L'existence de la propriété rhabdomantique doit être tenue pour vraie.

2° L'Association se servira désormais de la dite propriété.

Aussi l'Association comporte-t-elle maintenant dans son personnel technique toute une section de rhabdomanciens, sélectionnés parmi les « candidats » les mieux doués, et qui donne les résultats les plus satisfaisants.

Voilà une consécration pratique d'une faculté longtemps tenue pour une superstition. Malgré les préjugés, qui ne pèsent plus lourds devant l'intérêt pécuniaire et les avantages immédiats, la connaissance paranormale est ouvertement reconnue et utilisée. Cette utilisation deviendra de plus en plus générale à mesure que les faits et leur éloquence brutale feront s'écrouler la pyramide d'idées toutes faites qui, pour la grande majorité des humains, sert de point de repère dans la conduite de la vie et de borne au possible. Il est permis de supposer qu'un jour viendra, et non dans un avenir trop éloigné, où la connaissance paranormale sera dans sa totalité, méthodiquement et scientifiquement utilisée.

L'on y recourt déjà officieusement et plus souvent qu'on ne le pense. Son utilisation tend de plus en plus à s'imposer, même aux cercles qui lui sont le plus réfractaires. Nous en donnons ci-après un exemple. Nous venons en

effet de recevoir de M. Willy K. Jaschke, notre ami personnel, la relation suivante :

La Connaissance paranormale, sous sa forme métagnomique, reconnue au Tribunal : l'acquittement de la Clairvoyante (par W. K. Jaschke).

Une fois de plus, en Allemagne, le ministère public s'est attaqué à une clairvoyante. Et, à la surprise générale, elle a été acquittée.

Que le ministère public ait déjà assez souvent porté son attention, spécialement dans ces tous derniers temps, sur des clairvoyants ou des clairvoyantes, cela est connu et ne présente rien d'extraordinaire. Mais dans le cas qui nous occupe le médium prévenu a été acquitté ; cela est quelque peu plus étonnant, car l'acquittement fut prononcé *sur la base d'une expérience réussie, faite devant la justice.*

Le médium est Mme Else Günther Geffers, fille d'un inspecteur des postes de la Prusse orientale, et âgée actuellement de 59 ans. Elle passe pour le meilleur « médium-criminaliste » de l'Allemagne.

Dès ses jeunes années, Mme Günther-Geffers était visitée par des pressentiments et passait pour une étrange enfant. Elle reçut donc le surnom de « Merkwürdige Else ». Elle manifesta peu à peu des facultés de clairvoyance, mais elle n'en fit pendant longtemps aucun usage rémunérateur. Ce n'est qu'au moment de l'inflation, et lorsque son mari se trouva sans place, qu'elle s'établit comme chiromancienne et clairvoyante. En 1922, on lui conseilla de s'occuper également de la solution des énigmes criminelles.

Bien que, dans cette nouvelle activité, elle eût obtenu de bons résultats, elle ne s'en fit pas réclame, et elle avertissait toujours ses clients au préalable qu'elle ne pouvait pas garantir les résultats. Le ministère public la poursuivit toutefois en 1926 une première fois, ce qui échoua, le tribunal ayant refusé d'ouvrir les poursuites. Mais le ministère public réussit plus tard à faire triompher sa manière de voir, et le procès eut lieu en mai 1927 devant le Jury d'Insterburg Prusse Orientale). Mme Gunther-Geffers fut acquittée. Le ministère public interjeta appel, avec l'appui bienveillant du Dr Hellwig, de Berlin, haut fonctionnaire de la Justice, dont la réputation « d'anti-occultiste » n'est plus à faire dans les cercles métapsychistes, et qui s'en tient à ce point de vue tendancieux : « La clairvoyance, ça ne peut ni ne doit exister ! » Ainsi Mme G. G. fut à nouveau accusée d'imposture.

Son premier acquittement fut dû à des cas des plus probants ; voici par exemple ce que rapporta au tribunal le châtelain Migge :

Son cocher Kasnitzki, de Rastenburg, disparut après une fête, sans laisser de traces. Migge fit venir Mme G. G. pour résoudre l'énigme. Elle se rendit à l'auberge où Kasnitzki avait été vu pour la dernière fois et tomba aussitôt en « transe ». Escortée d'un brigadier de gendarmerie chargé de l'affaire elle releva la piste du disparu, et donna peu à peu une description détaillée du lieu où se trouvait le cocher, tout en se rendant au bord d'un petit lac qui se trouve dans les environs immédiats. Là elle désigna une place où Kasnitzki devait se trouvre noyé dans le marécage, le chapeau sur la tête et les mains reposant en bas. Les recherches que l'on fit aussitôt à grand peine ne donnèrent pas de résultat. Ce n'est que quelques mois plus tard, lorsque l'on coupa les roseaux sur le lac, alors gelé, que l'on trouva effectivement le cadavre du valet dans la position qu'avait décrite Mme G G. Dans le jugement du tribunal l'on insiste particulièrement sur le fait que dans le cas Kasnitzki Mme G. G ne peut avoir eu d'aucune façon une connaissance antérieure des faits.

Migge eut recours également au médium pour éclaircir certains vols domestiques, et ce avec bons résultats.

Le châtelain Graf, d'Orenburg, rapporta un autre cas. Il avait fait venir

Mme G. G. pour éclaircir un meurtre. En transe elle décrivit la scène du meurtre et l'assassin, en donna même le nom ! En suite de quoi l'on arrêta l'homme, qui se mit tout d'abord à mentir ; mais, peu avant d'être jugé il avoua qu'il avait effectivement commis le meurtre.

Le médium, naturellement, ne manque pas d'adversaires. Ainsi le gouverneur de Königsberg a publié un arrêté par lequel il interdit l'emploi de médiums pour la découverte des criminels. De même le Prof. Dessoir, de Berlin, appelé en qualité d'expert, en vint à exprimer un jugement négatif. Toutefois le défenseur du médium, l'avocat berlinois bien connu Dr R. Winterberg fit la déclaration suivante :

« Le ministère public a déclaré retirer sa plainte, et, conformément au § 308 du code de procédure correctionnelle, a demandé si la prévenue et la défense donnaient leur approbation.

Après examen approfondi de la situation, tant de fait que de droit, je me permets de ne pas donner l'assentiment au retrait de la plainte, et ce pour les motifs suivants : La prévenue, du fait des poursuites en première instance et du fait de l'instruction faite contre elle, a été atteinte très gravement dans son honneur. Nous en appelons à l'équité et à l'objectivité du tribunal de deuxième instance, et demandons une épreuve, dans laquelle les exploits paranormaux de la prévenue, en faveur desquels existent déjà de nombreux témoignages, seront constatés, que l'on désigne les cas particuliers du nom de « télépathie à distance » ou de « clairvoyance ». Cet essai de réhabilitation personnelle ne peut en aucun cas être refusée à la prévenue. »

Cette déclaration du défenseur souleva une grande émotion dans l'auditoire. Et c'est alors que la chose étonnante se produisit : Pour la première fois l'on fit l'essai, pendant le procès, de donner au médium la possibilité de prouver, par une expérience, ses facultés de clairvoyance.

L'on fit venir d'un village éloigné un agent de police. Le problème donné au médium consistait à reconstituer les détails d'un vol, connu de l'agent seul. Après avoir fixé quelques minutes une allumette tenue tout près de ses yeux, elle tomba en transe.

Le médium donna la date du vol, décrivit les articles volés, décrivit la scène, raconta comment le voleur s'était introduit, donna son nom, et identifia aussi le propriétaire. Lorsqu'elle eut écrit avec peine le nom, « Reibnitz » — sa dernière réponse, – elle s'évanouit. – L'agent de police reconnut que la description donnée était parfaitement exacte, sauf cette différence : le médium avait déclaré que le propriétaire est âgé de 70 ans, tandis qu'il en a 89.

Et le jugement proclamé le samedi 12 mai 1928, déclare Mme Günther Geffers acquittée sur tous les points, et condamne l'Etat aux frais. Métagnomes-sourciers, ou métagnomes-criminalistes sont bien proches parents : c'est la même « faculté » qui fonctionne, mais appliquée à des objets différents. « Superstition », proclament les bons esprits sûrs d'eux-mêmes, vivant sur les opinions toutes faites qu'on leur a inculquées. Mais la superstition n'est-elle pas à meilleur droit imputable à ceux qui refusent de voir, d'expérimenter et de reconnaître ce qui dépasse quelque peu le cadre de leur système de connaissance ? S'il est une superstition qu'il s'agit de combattre, comme spécialement néfaste au progrès de la science, c'est précisément la superstition qui fait déclarer superstition, sans examen, ce qui déborde de la science admise du moment, qui n'est jamais que la science du moment, c'est-à-dire d'une époque, et ne saurait avoir aucune prétention d'absolu.

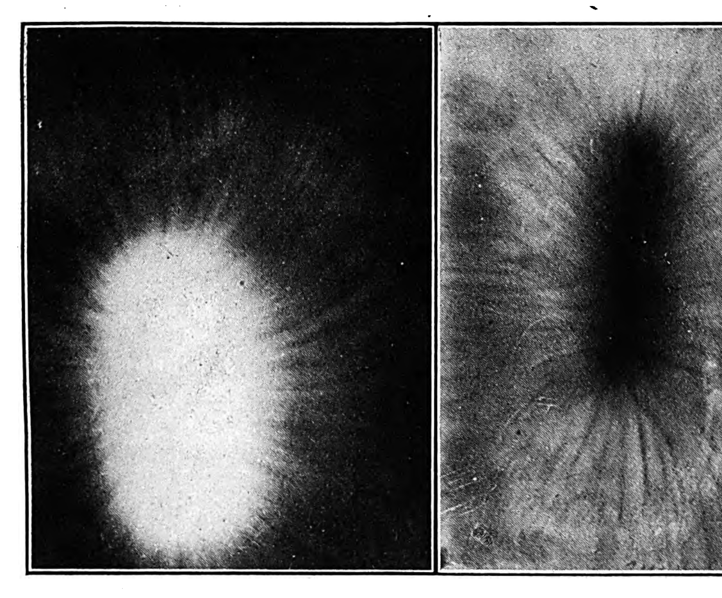
Maurice MAIRE.

CORRESPONDANCE

Mon cher Confrère,

Je trouve dans l'ouvrage récemment paru de M. Montandon, sur *Les Radiations humaines,* quelques pages qu'il veut bien consacrer à mon modeste travail sur les « effluviographies » paru dans la *Revue Métapsychique* (Mars-Avril 1926).

L'auteur ne paraît pas contester (et pour cause) les résultats de mes essais, il se contente de me reprocher, avec aigreur, ma méconnaissance des travaux



Plaque Lumière (bleue), gélatine en dessous, dans un bain de Métoquinone à 10°. Epaisseur de la lame de liquide : 6 m/m. Pose : 20 minutes.

Doigtier en caoutchouc mince rempli d'eau à 35°. Immobilité absolue du doigtier et de la cuvette.

Epreuve obtenue sur papier Crumière à contraste, au moyen d'un doigtier en caoutchouc rempli d'eau à + 2° (glace fondante) ; le révélateur réchauffé à + 25°.

de de Rochas, Majewski, Girod, Durville, et de m'être approprié la découverte du procédé dit : « gélatine en dessous », dû, paraît-il, à de Rochas. J'avoue humblement n'avoir pas lu ces auteurs, et je ne connaissais, en fait d'effluviographies, que celles que montrait jadis le Dr Luys aux élèves de son service de la Charité ; elles avaient été obtenues en apposant directement la pulpe du doigt sur la gélatine de la plaque. J'étais convaincu que c'était là le procédé de choix des effluvistes et c'est celui que j'employai au début de mes recherches en 1926. Je vis bientôt qu'il ne donnait que des résultats variables et médiocres et était cause d'erreurs. J'essayai alors d'appliquer mes doigts sur le côté verre de la plaque, l'émulsion baignant dans le révélateur. Sur plus de cinquante

essais faits avec les précautions très simples que j'ai indiquées (surtout immobilité absolue), je n'ai jamais eu d'insuccès, aussi bien avec mes doigts qu'avec ceux de différentes personnes de mon entourage (femme, enfants).

Je suis plus que jamais convaincu que votre opinion sur la formation de ces effluviographies, plaques immergées, est indiscutable : c'est la différence de chaleur entre l'objet vivant ou inanimé apposé sur la plaque et celle du révélateur qui détermine des courants enregistrés sous forme d'effluves. S'il y a égalité de températures, rien ne se produit.

Les effluvistes prétendent qu'à l'action de la chaleur, se superpose celle de l'agent magnétique. L'expérience faite avec un doigtier de caoutchouc, due je crois au professeur Guebhard, ne semble pas confirmer cette hypothèse. Je l'ai répétée et vous envoie deux effluviographies obtenues avec un *doigtier de caoutchouc*. Dans la première, le doigtier était rempli d'eau à 35° et le révélateur était à + 10°. Dans la deuxième, l'eau du doigtier était à + 2° et le révélateur était à 25-30°.

Remarquez que ces effluves se dirigent à droite et à gauche d'une ligne médiane. Cette partie médiane est le point de contact du doigtier en forme de cylindre avec la plaque, elle est mince et allongée, c'est la portion du doigtier qui communique le plus de chaleur à la plaque et qui engendre les effluves. La disposition de ces effluves n'est pas la même pour une imposition de doigt vivant dont la surface de contact avec la plaque est beaucoup plus étendue et plus arrondie.

Vous jugerez vous-même si, après cela, on ne doit pas considérer la cause comme entendue et répéter les conclusions que vous avez formulées :

« Les effluviographies obtenues par le contact d'une main sur une plaque « immergée dans un bain révélateur, sont de fausses preuves du magnétisme « humain. »

Agréez, mon cher confrère, mes sincères salutations.

Signé : Dr MÉNAGER.

Souscription permanente
pour aider à l'extension des recherches de l'I. M. I.

Treizième liste.

Dr Papp, Budapest, 200 fr. — Dr Crawson, Boston, 50 fr. — M. Dubé, Paris, 100 fr. — Mme Lévy Godchot, Paris, 50 fr. — Capitaine Monteil, Pau, 50 fr. — Mme X..., Grèce, 2.500 fr. — Salim Moustapha, 100 fr. — M. Alfredo E. Reynaud, Buenos-Aires, 1.000 fr. — Mouktar Pacha, Constantinople, 400 fr. — M. G. Ciraolo, Italie, 1.000 fr.

Nous exprimons nos remerciements à nos souscripteurs pour leur utile contribution à nos recherches.

Le Gérant : Léon TERRIER-MUGNIER.

Etampes. — Imp. TERRIER Frères et Cie.

entier, des événements métapsychiques, des publications et des revues françaises et étrangères.

Il dirige des *enquêtes* partout où sont signalés des faits intéressants : maisons hantées, manifestations médiumniques ou télépathiques, etc...

Il sélectionne et éduque les *sujets médiumniques*.

LES ADHÉSIONS.

Etant donnés les préjugés qui s'attachent encore à l'étude des questions supranormales, l'I. M. I. ne peut réussir et prospérer que dans une atmosphère de confiance, de sympathie et d'entr'aide. Il a besoin du concours moral et matériel de tous les amis de la science nouvelle et il compte surtout sur ceux d'entre eux qui voient en elle la plus grandiose des sciences, appelée à transformer la vie morale et sociale de l'humanité.

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919, l'I. M. I. peut recevoir toute somme ou legs de que que importance qu'ils soient.

Il admet :

1° Des membres *bienfaiteurs*, pour une souscription unique d'au moins 5.000 francs ;

2° Des membres *donateurs*, pour une souscription unique d'au moins 1.000 francs ;

3° Des membres *honoraires*, pour une cotisation annuelle d'au moins 100 francs ;

4° Des membres *adhérents*, pour une cotisation annuelle d'au moins 40 francs pour la France, 45 et 50 francs pour les pays étrangers.

Tout membre bienfaiteur, honoraire ou adhérent a droit aux divers services de l'I. M I. : bibliothèque, salle de lecture, archives, conférences éventuelles, Revue.

La bibliothèque est ouverte trois fois par semaine, les lundi, jeudi et samedi, de 14 à 18 heures.

Le Directeur reçoit le lundi et le jeudi, de 14 à 16 heures.

LA REVUE MÉTAPSYCHIQUE.

Jusqu'à nouvel ordre, la *Revue Métapsychique* paraîtra tous les deux mois.

Elle comprendra au moins 64 pages de texte compact et des illustrations.

Elle rendra compte de tous les livres nouveaux qui seront adressés en double exemplaire au siège de l'I. M. I.

Sous la rubrique *Correspondance*, elle publiera les communications de ses lecteurs relatives à des faits métapsychiques dont l'authenticité pourra être établie.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendu .

L'abonnement à la *Revue Métapsychique* pour 1926 est de :

France et Colonies .... **40 fr.**

Tarif extérieur N° 1 — Pays ayant accepté une réduction de 50 % sur l'affranchissement des périodiques : Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Bulgarie, Cuba, Ethiopie, Grèce. Hongrie, Italie et Colonies, Lettonie, Luxembourg, Paraguay, Pologne, Portugal et Colonies, Roumanie, Tchécoslovaquie, U.R.S.S. (Russie), Uruguay, Yougoslavie .... **45 fr.**

Tarif extérieur N° 2. — Autres pays. .... **50 fr.**

Les abonnements partent du 1er janvier ou du 1er juillet. Ils ne sont acceptés que pour une année. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'envoi de la somme de 1 fr.

Compte Chèques Postaux 747-86

Le prix du numero est de 8 francs.

Le prix des numéros de l'année 1926 est de 10 francs.

Le prix des numéros antérieurs à 1926 est de 12 francs.

Les membres du Comité et le Directeur ont seuls qualité pour representer l'Institut ou pour parler en son nom.

Année 1928. — N° 4. Juillet-Août.

Revue Métapsychique

PUBLICATION BIMESTRIELLE
DE L'
INSTITUT MÉTAPSYCHIQUE INTERNATIONAL
RECONNU D'UTILITÉ PUBLIQUE

Conférences faites à l'Institut Métapsychique International en 1928

SOMMAIRE : Pages



PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, Boulevard St-Germain (VI[e] arr[t])

Institut Métapsychique International

(Fondation JEAN MEYER)

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919

89, Avenue Niel, PARIS (XVIIe)

Téléph. : WAGRAM 65-48 —— Téléph. : WAGRAM 65-48

LE COMITÉ.

Professeur CHARLES RICHET, de l'Institut de France et de l'Académie de Médecine, *Président d'Honneur.*

Professeur Rocco SANTOLIQUIDO, Conseiller d'Etat d'Italie, Représentant de la Ligue des Croix-Rouges auprès de la Société des Nations, *Président.*

Professeur LECLAINCHE, Membre de l'Institut de France, Inspecteur général, Chef des Services sanitaires au Ministère de l'Agriculture, *Vice-Président.*

ERNEST BOZZANO.

Docteur CALMETTE, Médecin Inspecteur Général.

Docteur JEAN-CHARLES ROUX, Paris.

GIOVANNI CIRAOLO, Sénateur du royaume d'Italie, Président de la Société des Croix-Rouges italiennes.

Docteur CUNEO, Professeur à la Faculté de Médecine, Chirurgien des Hôpitaux.

Sir OLIVER LODGE, de la Société royale d'Angleterre.

Docteur J. MAXWELL, Procureur général près la Cour d'Appel de Bordeaux.

ERNEST MEYER, Conseiller d'Etat, Paris.

Docteur ALBERT DE SCHRENCK-NOTZING, Munich.

Directeur :

Docteur EUGÈNE OSTY.

LES BUTS.

Les phénomènes métapsychiques retiennent, de plus en plus, l'attention passionnée de toute l'humanité pensante.

Le haut intérêt scientifique de ces phénomènes se double d'un immense intérêt philosophique ; car ils révèlent, dans l'être, des pouvoirs dynamiques et psychiques semblant dépasser le champ des capacités organiques et sensorielles, et leur étude permet d'envisager, à la lumière de la méthode expérimentale, les grands problèmes de la vie et de la destinée.

Les Sociétés locales d'études psychiques ont rendu, rendront encore d'immenses services ; elles doivent garder toute leur activité et toute leur autonomie. Mais la nécessité d'une organisation centrale s'imposait parce que, seule, elle permettra des travaux approfondis et de longue haleine, rendra plus faciles et plus fécondes les recherches particulières, assurera l'union des efforts et synthétisera les résultats acquis.

Cette organisation, vainement souhaitée si longtemps, est aujourd'hui chose faite. L'Institut métapsychique international, fondé par un initiateur éclairé et généreux, M. Jean MEYER, a son cadre constitué, ses ressources indispensables assurées et il a été déclaré d'utilité publique.

L'ORGANISATION.

L'I. M. I. comprend : des *laboratoires* pourvus de tous les instruments d'expériences et d'enregistrement ; des *bibliothèques* et une *salle de lecture ;* une *salle de conférences.*

Il publie, sous le titre de REVUE MÉTAPSYCHIQUE, un bulletin périodique, rendant compte de ses propres travaux et des travaux accomplis dans le monde

Année 1928. — N° 4. Juillet-Août.

Revue Métapsychique

Publication de l'Institut Métapsychique International

(Revue fondée par le Dr G. GELEY)

RÉDACTEUR EN CHEF : Dr E. OSTY.

Les prévisions de l'avenir aujourd'hui et il y a mille ans

Parmi les graves problèmes de la métapsychie mentale, il n'en est pas de plus troublant et de plus angoissant que les prémonitions. Aujourd'hui je veux vous dire quelques paroles, non pas sur la prémonition proprement dite, mais sur ce que peut prédire de l'avenir la simple sagacité normale sans qu'il y ait quelque phénomène métapsychique à supposer.

Pour savoir ce que pensait en l'an 928 un personnage cultivé — aussi cultivé qu'on pouvait l'être en l'an 928 — eh bien ! j'ai imaginé une fable; la voici : Grâce à la bienveillance d'un obscur moine de mes amis de l'ordre des Franciscains, qui mène une vie pieuse dans le Couvent de Santa Croce près de Padoue, j'ai pu avoir communication de notes qui datent du xe siècle. Naturellement c'est écrit en latin, dans un latin difficile à traduire, mais que j'ai compris tant bien que mal. J'aurais bien voulu vous montrer ces fragments hiéroglyphiques; mais le R. P. Salvetelli, mon ami, me l'a formellement interdit, et j'ai dû, après les avoir transcrites et traduites, renvoyer au Couvent de Santa Croce ces pages intimes et informes. Je vais vous en donner, en les amplifiant quelque peu, un rapide aperçu, et après cette fantaisie, dans la deuxième partie de cette allocution familière, nous verrons comment un individu de moyenne culture peut en 1928 prévoir quel sera l'état du monde futur et surtout l'avenir de la Métapsychique.

Le moine qui a écrit ces prévisions, appelons-le Théodose. Je le fais parler sans affaiblir ses dires par quelques commentaires. « J'ai conçu, nous dit-il, un projet grandiose, dont personne avant moi n'avait sans doute eu l'idée; c'est de prévoir ce que sera le monde dans mille années. Mais comme avant toutes choses, je ne veux pas m'écarter de l'obédience, j'ai demandé à mon vénéré prieur s'il voyait quelque objection à ce que j'entreprisse une pareille tâche. « Assurément non, m'a-t-il dit. Rien dans la Bible ou dans l'Evangile ou dans le Credo ne nous interdit de songer à l'avenir. Faites-le dans un esprit de vraie foi et votre œuvre ne pourra qu'être agréable au Seigneur. Vous le ferez d'autant mieux que vous avez beaucoup voyagé dans le monde et que vous savez par conséquent beaucoup plus de choses que n'en savent la plupart de nos frères. »

Voilà pourquoi j'écris en toute simplicité les idées que je me suis faites sur l'avenir des hommes.

L'an 1928! Mais d'abord les hommes verront-ils l'an mille? Je n'ignore pas que beaucoup de bons chrétiens sont convaincus que l'an mille sera la fin du monde, que des cataclysmes terribles et des déluges universels, abîmeront la terre par le feu et l'inondation. Mais pour ma part, très humblement, je ne puis croire à ces désastres que nul pape n'a annoncés; il me paraît assez absurde de supposer que Dieu a fait naître les enfants d'Adam pour les faire si vite disparaître. Ayons confiance. Si les hommes d'aujourd'hui sont trop vieux pour voir l'an mille, il sera vu par les enfants de leurs enfants. Non seulement l'an mille, mais encore l'an 1928, que j'essaierai de prévoir sans prétendre être un prophète. Hélas non! je ne suis qu'un pauvre moine et je n'ai pas, comme Isaie, Baruch, Balaam, Jérémie, le don de prophétie. Toutefois, il me semble qu'avec les lumières de la seule raison on peut espérer comprendre quelques fragments de l'avenir réservé aux hommes.

Certes les hommes resteront ce qu'ils sont. Voilà trois mille ans qu'ils ont été créés, et ils n'ont pas changé depuis trois mille ans; pourquoi veut-on que dans mille ans ils changent davantage?

Il n'y a pas de désordre dans la nature, et tout serait confusion s'il se produisait des changements perpétuels dans la forme, la structure des végétaux, des animaux et des hommes.

Si les hommes ne changent pas, les frontières politiques changeront certainement, comme l'ont vu maintes fois nos ancêtres. Mais ce que nous pouvons prévoir, c'est le triomphe définitif du Christianisme. Le grand Charlemagne a soumis tous les Allemands à la croix. Récemment le duc Rollon et les Normands sont devenus de bons chrétiens. Aux confins du monde septentrional, des chevaliers teutoniques combattent avec succès le bon combat contre les païens.

Je sais bien que dans le Sud et dans l'Orient il y a les Arabes, les Sarrazins. Un imposteur nommé Mahomet par ses armées souvent victorieuses a conquis une grande partie de l'Asie et toute l'Afrique : il s'est même étendu jusqu'à l'Espagne. Je ne le sais que trop, mais plus je vais, plus je crois que ce Mahomet a été envoyé par Satan lui-même pour plonger le monde dans l'erreur. Cependant l'orage n'aura qu'un temps et dans mille ans, il ne restera plus rien du monde arabe. Le Coran, ce soi-disant livre sacré, qui n'est qu'un tissu de mensonges et de fourberies aura disparu devant l'Evangile et on n'en connaîtra plus une seule ligne.

Il ne restera donc plus ni Mahométans, ni idolâtres, mais seulement des chrétiens. Hélas! ils sont trop souvent divisés entre eux. Des bandes de brigands ravagent les campagnes. Par la protection de Notre Seigneur Jésus-Christ, j'ai pu échapper à ces malandrins, mais ici encore j'ai confiance. Grâce à la vaillance de nos rois et de nos chevaliers, l'ordre et la paix finiront par s'établir dans le monde, et la paix sociale sera constituée; les rois soumis au Pape et à l'Eglise, les Seigneurs soumis aux Rois, et les vassaux soumis aux Seigneurs. Nul besoin d'insister, tant cet état social futur est évident et simple!

Par l'effet de cette universelle pacification, toutes les communications seront rendues plus faciles; on pourra voyager partout sans crainte, en

Europe, et même en Asie et en Afrique, aller de Padoue à Rome en quatre jours et en trois semaines de Padoue à Cologne. Il n'y aura plus de pirates dans nos mers : des vaisseaux bien équipés pourront faire le commerce sur toutes les côtes de France, d'Espagne, de Grèce et d'Italie. Mais il ne faut pas songer à aller au delà, car au delà il y a des mers que nul vaisseau n'oserait affronter; et quant à la terre, l'homme ne peut vivre ni dans la neige qui s'étend sur tout le Nord, ni dans le feu comme au Sud de la Lybie. Puisque jusqu'à présent les hommes n'ont pu aller plus loin ils ne le pourront pas davantage, et ce qu'ils n'ont pu faire en trente siècles, ils ne le pourront pas dans dix siècles.

La langue qui sera parlée par ces différents peuples sera la langue latine. Dans toutes les Gaules, dans toute l'Italie, même en Espagne, la langue qui est parlée, comme je l'ai constaté dans mes nombreux voyages, c'est un patois latin, et certainement le judicieux enseignement des moines fera revenir ces patois à la belle langue latine normale. Je n'ignore pas qu'à Byzance on parle grec et que les détestables sectateurs de Mahomet parlent une langue barbare qui disparaîtra sans doute en même temps que leur infâme religion.

Les sciences prendront un essor considérable. Il en est une que je veux à peine mentionner pour ne pas encourir la damnation éternelle, c'est la magie. On m'a révélé quelques-uns de ses sombres mystères. On m'a appris des mots que je ne veux pas prononcer ; on m'a enseigné des pratiques où sont évoquées les puissances infernales.

Dans certains monastères de malheureux moines se laissent abuser par le Malin et croient pouvoir ainsi acquérir un pouvoir surnaturel. Mais Satan sera vaincu et l'Eglise, qui sera toute-puissante, réduira à néant ces vaines tentatives.

Mais elle favorisera d'autres sciences utiles à l'homme et agréables à à Dieu.

En astronomie on fera des observations plus exactes sur la marche des étoiles. Quant à la dimension des astres, on ne la saura jamais. Les anciens Grecs disaient que le soleil était grand comme le Péloponèse, mais nous ne pourrons jamais savoir s'il est plus grand ou plus petit. Avec quelle toise pourrait-on le mesurer?

Bien entendu, je ne parle pas ici des jeux de la nature qui se plaît parfois à nous illusionner. Thalès a découvert que l'électron, c'est-à-dire l'ambre, attire à lui les petits corps, mais il n'y a certainement rien à espérer de l'électron.

Quant à voler comme les oiseaux et à s'élever dans l'air, ce sera toujours impossible. Icare en a fait la triste expérience.

Mais l'étude des animaux et des plantes prendra de grands développements. On connaîtra de nouvelles espèces, on suivra les mœurs curieuses de certains insectes. Souvent je me suis diverti à observer les curieux instincts des fourmis qui sont dans le jardin du cloître, et j'en ai eu grand étonnement et admiration. Tout cela sera parfaitement connu.

La médecine, je ne crains pas de le dire, est encore bien imparfaite, de pieux moines m'ont souvent parlé de plantes inconnues aux médecins qui avaient de merveilleux pouvoirs pour la guérison des maladies. On extraira leurs sucs, on préparera des liqueurs thérapeutiques admirables,

car nos médecins, même ceux qui ont étudié dans nos écoles, ne consentent pas à faire l'essai de ces plantes bienfaisantes que Dieu a sans doute créées pour guérir les maux dont souffrent les hommes.

Quel que soit l'intérêt de ces sciences, elles pâlirent toutes à côté de la science des sciences, la théologie. Celle-là prendra une extension étonnante. Dans les monastères, de jeunes moines copieront les œuvres des grands docteurs saint Jérôme, saint Augustin, Saint Basile, de sorte que par leurs soins, il y aura dans chaque cloître non seulement un ancien et nouveau testament, une Bible, le livre suprême, mais encore l'œuvre de saint Augustin, de saint Athanase et des autres grands docteurs.

Ainsi sera le monde futur, plus heureux que le nôtre, car les descendants des hommes ne verront ni les guerres impies qui déchirent entre eux les chrétiens, ni les brigandages et les incursions des odieux Sarrasins. Conduits par l'Eglise les hommes vivront dans la paix et la justice. »

Telles furent les prévisions probables du moine Théodose. J'ai inventé Théodose pour vous montrer à quel point nous sommes impuissants à prévoir l'avenir, sauf bien entendu dans les cas métapsychiques. Les prémonitions métapsychiques qui n'ont aucun rapport avec la sagacité normale ont été relatées dans nos annales et dans notre Revue, et particulièrement dans le beau livre de Bozzano.

N'entrons pas encore dans la métapsychique et voyons ce que notre sagacité normale peut dire de l'avenir humain, l'avenir de 2928. L'aveuglement du moine Théodose me donne peu de confiance dans les prévisions que je vais faire. Je sais qu'elles sont terriblement fragiles et que, si quelque érudit en 2928 vient à les déterrer, selon toute vraisemblance, il rira de mes erreurs, de mes illusions, de mon absolue méconnaissance de l'avenir.

Cherchons tout de même; car après tout nous serons trop loin pour que sa raillerie nous attriste ou nous émeuve.

La première question qui se pose, c'est celle de la population terrestre. Selon toute apparence le nombre des hommes continuera à augmenter et. s'il augmente dans la proportion suivie depuis trois siècles, il y aura dans dix siècles à peu près autant d'hommes que la Terre peut en nourrir, c'est-à-dire près de douze milliards d'êtres humains. L'Europe, si nous en exceptons la Russie qui est en réalité asiatique, à tous les points de vue, ethnographique, géographique, social, ne peut pas nourrir plus d'Européens qu'il n'y en a aujourd'hui. Même elle ne peut pas les nourrir tous en 1928. Mais y a les deux Amériques, l'Afrique presque toute entière, une partie de la Sibérie, l'Australie, qui peuvent nourrir une population quinze fois plus dense que la population actuelle.

Arrivera-t-on à cette plus dense population? C'est possible, presque probable, mais rien n'est moins certain, car on peut prévoir une limitation volontaire du nombre des enfants, comme nous en percevons déjà certains indices dans les peuples très civilisés. D'ailleurs il reste toujours un imprévu formidable. Toute extrapolation est incertaine. Qui sait par exemple s'il n'apparaîtra pas quelque nouveau microbe dévastateur qui fera des millions de victimes? Qui sait si la fureur belliqueuse, absurde, des pauvres hommes ne va pas déchaîner des guerres universelles, guerres

de classe, guerres économiques, guerres de races, au prix desquelles nos guerres passées, si meurtrières qu'elles furent, ne paraîtront que jeux d'enfant ?

Il va de soi que dans cet imprévu je ne fais pas intervenir les cataclysmes cosmiques, assez invraisemblables, mais possibles après tout, comme l'hypothétique engloutissement de l'Atlantide, comme le déluge biblique. L'écorce qui recouvre la masse de fer liquide dont est formé le noyau de notre planète est d'une extrême minceur, à la merci d'une convulsion interne violente.

Pourtant il est probable que nos mers, nos fleuves, nos rivages, notre soleil, notre lune auront les mêmes apparences dans dix siècles qu'aujourd'hui.

Comment les Nations seront-elles réparties? A regarder les contours variés qu'ont subis les frontières des états, on peut difficilement s'imaginer les modifications profondes, multiples, rapides qu'ils subiront sans doute en dix siècles. Il y a cependant quelque probabilité que sur notre sol gaulois on parlera encore, avec quelques malheureuses modifications, notre vieille langue française. On parlera anglais dans l'Amérique du Nord, espagnol dans l'Amérique du Sud, allemand en Allemagne, italien en Italie, avec des transformations que nous ne pouvons guère soupçonner. En somme ces prévisions sont trop hypothétiques pour être intéressantes.

Ce qu'il faut prévoir, ce que je prévois dans mon optimisme, peut-être aussi aveugle que celui du brave moine Théodose, c'est que les hommes auront enfin compris la monstrueuse erreur qui a renversé la Tour de Babel, et qu'ils s'arrangeront pour avoir une langue commune auxiliaire internationale, un idiome universel.

Ne parlons pas du progrès des arts, car l'art change, mais ne fait pas de progrès. Nos sculpteurs ne font pas mieux que Myron et Phidias, nos drames ne sont pas supérieurs à ceux de Sophocle et d'Eschyle; les poètes n'ont pas écrit de plus belles œuvres que l'Iliade. Il n'y a progrès, et progrès merveilleux, que dans les sciences. Certes, nous verrons encore de brillantes œuvres littéraires, de beaux tableaux et d'admirables statues, mais ces évolutions passagères ne signifient pas une marche en avant.

Quant à ce qui est de l'état social, ici toute prévision est impossible. Même si, au lieu de supposer une prévision de mille années, je supposais une prévision de cinquante années seulement, je risquerais fort de me tromper ridiculement. Qui donc aurait pu prévoir il y a quinze ans le sinistre bouleversement social qui, grâce à une armée de bandits, a dévasté la Russie? Qui aurait pu prévoir que dans le pays de Garibaldi, de Mazzini, de Cavour règnerait la dictature omnipotente de Mussolini? Tout dans l'avenir est possible.

Les changements qui se produisent sont tellement rapides que nous avons de la peine à nous reporter en arrière. L'esclavage il y a trois quarts de siècles seulement, régnait triomphalement en Russie et en Amérique. En 1750 les juges en France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie pratiquaient couramment la torture.

Tout se transforme avec une rapidité extraordinaire. En Turquie et en Egypte les femmes se promènent aujourd'hui à visage découvert, ce qui, il

y a 25 ans, aurait paru une abomination. Il y a 25 ans, chez nous, c'est à peine si les femmes osaient montrer leur cheville, tandis qu'aujourd'hui, elles montrent non seulement toutes leurs jambes mais leurs genoux, sans être gênées et sans que personne trouve cela impudique.

La rapidité avec laquelle tout se modifie dans les frontières, dans les modes, dans les arts, dans la vie industrielle et commerciale a quelque chose de vertigineux. Certes l'âme humaine et le corps humain ne se modifient guère. Ils sont les mêmes physiquement et intellectuellement, et tout permet de supposer que dans un millier d'années nous aurons la même âme et le même corps qu'aujourd'hui, mais le vêtement ne sera plus le même. J'appelle vêtement tout le monde extérieur, lequel, transformé par notre industrie, subira à chaque quart de siècle des bouleversements profonds que nulle sagacité ne pourrait décrire même de loin.

Je vais tout de suite vous donner un exemple. Je n'invoquerai pas ici mon hypothétique moine Théodose, je vais prendre seulement l'année 1828. Supposons un bourgeois moyen, électeur à Paris, commerçant patenté, un marchand de drap, qui, en causant avec sa femme et ses enfants, vaticine sur l'avenir des hommes.

Qu'a-t-il prévu en fait de science et d'industrie de ce que nous voyons aujourd'hui? Qu'a-t-il prévu des frontières politiques? Qu'a-t-il pu prévoir de l'avenir social? Rien et encore rien.

Le mot de suffrage universel n'avait pas été prononcé, même comme une chimère irréalisable; tout au plus parlait-on d'étendre quelque peu le régime censitaire, et d'accorder le droit de vote, non pas à tous les citoyens d'un pays, quelle folie! mais à un plus grand nombre d'individus payant impôt.

Il n'y avait de régime représentatif qu'en France, en Angleterre et aux Etats-Unis. Quant aux frontières, la Belgique et la Hollande étaient réunies, l'Allemagne était morcelée : Bavière, Wurtemberg, Saxe, Grand-Duché de Bade et autres petits états à côté du royaume de Prusse et de l'Empire d'Autriche. L'Autriche tenait garnison à Milan et à Venise. L'Italie n'était qu'une expression géographique. La Roumanie n'existait pas plus que la Bulgarie et la Serbie. Les Etats-Unis étaient une toute petite nation, elle n'avait encore ni la Californie, ni la Floride, ni le Texas, ni l'Amérique Russe et sa population n'était pas supérieure à celle des Pays-Bas. Il y avait un empereur du Brésil et des colonies espagnoles dans tout le Sud de l'Amérique. Les Arabes tenaient toute la côte africaine et parfois des pirates faisaient des incursions en Provence, en Sicile et en Sardaigne. Des grandes villes qui ont maintenant plus d'un million d'habitants, Chicago, Johannesburg, Buenos-Ayres, n'existaient pas même de nom. Le centre de l'Afrique était absolument inconnu, une tache blanche sur les atlas de géographie. Nul ingénieur utopiste n'avait encore rêvé le percement de l'Isthme de Suez et de l'Isthme de Panama. Il fallait avec des bateaux à voiles, huit mois pour faire le tour du monde. De chemins de fer, il n'était pas question non plus que de télégraphe électrique. La houille était exploitée si mesquinement qu'on en retirait à peine quelques centaines de tonnes.

Et bien entendu, la science était absolument dans l'enfance. En fait d'électricité, on avait la pile de Volta, la bouteille de Leyde, et la machine

électrique d'Otto de Guericke. Ni Ampère, ni Ohm, ni Faraday, ni Oersted, ni toute l'induction. Toute la science électrique n'était qu'un amusement. Ampère, Ohm et Faraday n'avaient pas fait encore leurs découvertes qui ont transformé le monde. De la géologie et de la paléontologie il n'y avait que des fragments. Cuvier croyait encore aux révolutions du globe.

Et que dirais-je maintenant de la biologie, de la physiologie et de la médecine?

Naturellement on n'avait sur la descendance des êtres que les notions géniales et fumeuses de Lamarck. Malgré les observations de Malpighi, c'est à peine si on prononçait le nom de cellule. L'anesthésie chirurgicale n'existait pas davantage et les chirurgiens n'opéraient pas mieux que du temps d'Hippocrate et de Galien. Les notions sur les causes des maladies étaient tellement informes que dans la grande épidémie de choléra de 1832 on a massacré des individus innocents qu'on accusait d'empoisonner des puits. On savait que le quinquina est une plante utile à la guérison de certaines maladies, mais on n'avait pas encore découvert la quinine, pas plus que la morphine. La sérothérapie n'existait pas même dans l'imagination des plus téméraires. Nulle des grandes découvertes médicales, celles de Pasteur et de ses élèves qui ont bouleversé la science, n'était même pressentie. Certainement on aurait enfermé comme aliéné celui qui aurait osé prétendre que toutes les maladies sont dues à des végétaux microscopiques qui pullulent dans le sang!

Les autres découvertes récentes qui ont changé notre vie économique sociale et démesurément agrandi notre horizon intellectuel, en grandissant notre pouvoir sur la matière, non seulement n'étaient pas considérées comme vraisemblables, mais elles étaient insoupçonnées. Personne n'avait imaginé les voitures à pétrole, les moteurs à explosion, les téléphones, la télégraphie sans fil, l'aviation. Toutes ces merveilles étaient à peine prédites dans quelques romans aventureux, et pourtant aujourd'hui nous les considérons comme toutes naturelles, parce que nous vivons au milieu d'elles.

Ainsi, il y a cent ans, on n'avait rien prévu de ce qui fait notre existence banale d'aujourd'hui, absolument rien, je le répète. Et on veut que nous arrivions à savoir, même d'une manière imparfaite et incomplète, ce qui se passera dans mille ans! Non, nous ne pouvons même pas pressentir ce qui sera dans cent ans.

Il y a cinquante ans que la Médecine a été transformée de fond en comble. Rien ou presque rien ne reste des anciennes doctrines. Depuis trente ans la physique et la chimie générales avec la radio-activité, avec la structure de l'atome, avec les ondes hertziennes, ont subi de tels bouleversements que les traités de physique de 1890 sont aussi démodés que s'ils dataient du Moyen Age.

Revenons enfin à notre science de prédilection, celle à laquelle notre ami Jean Meyer a donné une si splendide hospitalité. Combien n'a-t-elle pas fait de progrès, cette science métapsychique? Jetons un coup d'œil rapide sur son évolution, et nous serons vraiment stupéfaits des conquêtes immenses par lesquelles elle s'est illustrée depuis bien peu de temps.

En 1830, quarante ans après Mesmer et Puységur, on admettait, ou plutôt on n'admettait pas un fluide magnétique. Quelques personnes seulement se singularisaient en croyant à l'hypnotisme et aux passes ma-

gnétiques. La soi-disant lucidité des sujets hypnotisés était traitée de fable et raillée dédaigneusement par tous les gens sérieux.

Puis en 1847, le spiritisme prit naissance à Rochester, en Amérique, et tout de suite il adopte les allures d'une vraie religion ; car les spirites admettaient la survie et beaucoup de personnes se rattachaient à cette idée que la mort n'est pas la mort, et que la conscience survit à la désagrégation du cerveau?

Nous voici bien loin de la science ! Mais Crookes est arrivé, initiateur incomparable, qui, fort de ses grandes découvertes en physique, en chimie, en spectroscopie, fit dans le domaine métapsychique des découvertes fondamentales. Il est vrai que personne ne le crut, et que stupidement on le railla, on le méconnut. En 1882 nos amis anglais fondaient la société des recherches psychiques et ils publièrent ce livre admirable « Fantasms of living » qui est comme le bréviaire de notre science. On peut donc dire que la science métapsychique date de cette époque.

Quarante ans! Il n'a fallu que quarante ans pour arriver à notre époque actuelle. Aujourd'hui d'innombrables revues se publient dans toutes les parties du monde. Dans toutes les grandes villes des sociétés métapsychiques ou spiritiques sont fondées. Il y a des Congrès qui ont maintenant l'apparence classique des plus vieilles sciences et quoiqu'il y ait encore des réfractaires, ces réfractaires sont de moins en moins nombreux, surtout chez les jeunes gens, et nous les avons presque contraints à adopter la plupart de nos opinions.

Curieusement comparons cela à la découverte de la circulation du sang, pressentie en 1553 par Michel Servet, énoncée formellement pas Césalpin en 1600 et démontrée victorieusement, rigoureusement, irréfutablement, par William Harvey en 1628. Il a fallu quarante-cinq ans pour que la circulation du sang, qu'il est si facile de comprendre et de prouver, fût acceptée par les physiologistes et les médecins.

En 1673 l'immortel Thomas Diafoirus soutenait sa thèse contre les circulateurs.

Donc les grandes découvertes mettent un certain temps à s'établir. Nous pouvons dire suivant notre fantaisie, que ce temps est très long ou très court. Pour moi je trouve que c'est très court, car quarante années pour l'évolution d'une science, c'est très peu de chose.

Donc l'avenir — c'est-à-dire le triomphe — de notre science métapsychique est très proche. Je ne parle pas de mille années ; car nous tomberions dans des hypothèses absurdes, mais seulement d'un demi-siècle Certes, quelques-uns des jeunes gens qui m'écoutent ici verront ce temps-là. Eh bien ! la métapsychique aura déjà alors fait des progrès tels que nous pouvons à peine en soupçonner l'étendue.

Ne faisons donc pas comme le bon moine Théodose. Ne forgeons pas les images des jours très lointains. Limitons à quelques années notre prévision de l'avenir inconnu. Surtout gardons l'espérance ; car toutes les sciences sont riches en moissons merveilleuses; et, quant à notre belle science métapsychique, elle recèle dans ses flancs féconds des mutations profondes, et nous admirons, sans les connaître, les conceptions imprévues que les chétifs hommes se feront alors de l'humanité pacifiée, de la vérité splendide et de la divine justice.

Charles RICHET.

Le sixième sens

I

Après l'excursion fantaisiste que j'ai faite en ma première conférence, nous rentrerons tout à fait aujourd'hui dans le domaine métapsychique qui convient à cette réunion. Il est inutile de vous dire que je traiterai la métapsychique — la métapsychique mentale — avec autant de rigueur que s'il s'agissait d'un chapitre de physiologie.

Or, comme vous le savez, la physiologie, ainsi que toutes les sciences biologiques, est fondée à la fois sur l'observation et l'expérience, l'expérience, suivant la parole de Claude Bernard, n'étant d'ailleurs qu'une observation provoquée, par conséquent répétable. Alors vous m'excuserez si je n'entre dans aucune considération nuageuse, si je reste terre à terre, ne voulant pas quitter le sol ferme, et si je n'affirme que ce que l'observation et l'expérience m'auront sévèrement démontré.

Partons d'abord de la donnée physiologique classique, que toutes connaissances que nous avons du monde extérieur nous viennent de nos sens. Depuis un temps immémorial, on admet qu'il y a cinq sens, chacun d'eux s'exerçant grâce à des organes spéciaux aptes à recevoir les ébranlements que leur communique le monde extérieur. On admet aussi que nous ne saurions rien du monde ambiant si l'un de nos cinq sens ne nous en avait pas appris quelque chose. Par exemple, je ne connaîtrai rien de ce qui est enfermé dans une enveloppe opaque, si personne ne m'en a rien dit, si l'enveloppe est bien opaque, et si je m'assure qu'elle n'a pas été ouverte. Je ne connaîtrai pas la mort de mon frère, si quelqu'un ne m'en a pas parlé et si je n'ai pas reçu lettre, ou télégramme ou avis à cet effet.

Et cependant il y a des cas nombreux, trop nombreux pour pouvoir, même en abrégé, être indiqués ici, qui prouvent que quelquefois *l'intelligence humaine s'ouvre à des réalités que nos cinq sens normaux n'ont pas pu leur faire connaître.*

Ce sera la démonstration de ce fait (insolite et étrange) que je tenterai aujourd'hui.

II

Et tout de suite, j'arrive aux observations. Je pourrais vous en citer beaucoup, plus d'un millier sans doute, mais je me contenterai d'en indiquer une que nous allons ensuite discuter ; car cette discussion serait à peu près la même pour toutes les observations similaires.

Je prendrai le cas de Lord Wingfield. Je le résume.

Le 25 mars 1880, à Belle-Isle-en-Terre (Côtes-du-Nord), dans son yacht,

lord Wingfield rêve qu'il parle à son frère, qu'il voit distinctement, assis sur une chaise devant lui. Lorsqu'il se réveille, il constate qu'il est debout et qu'il essaie de prononcer le nom de son frère. L'impression est si vive qu'il quitte sa chambre à coucher pour aller voir si son frère n'était pas dans le salon. Il revient dans sa chambre, examine la chaise où il a vu son frère, assis, et, après une courte période d'un sommeil très agité écrit sur son journal : *apparition*, *jeudi* 29 *mars* 1880, *R. B. W. B. God forbid!*

Trois jours après il reçoit la nouvelle que son frère Richard Baker Wingfield Baker (R. B. W. B.) était mort le jeudi soir 20 mars 1880 à 20 h. 30 des suites de blessures terribles qu'il s'était faites dans une chute de cheval en chassant.

Trois hypothèses sont possibles :

1° *Fraude ou illusion.* — Or, il est impossible d'admettre qu'un pair d'Angleterre ait impudemment et sans cause menti en inscrivant sur son *diary* des dates fausses.

2° *Coïncidence, hasard.* — Oui, certes, on peut invoquer le hasard, comme d'ailleurs trop souvent on le fait pour toutes les expériences, pour toutes les observations. Mais essayons de voir quelle est la part possible du hasard. Jamais M. Wingfield n'a fait de rêve analogue aussi vivace. Par conséquent son rêve représente, en supposant vingt ans d'existence, un dix millième de probabilité. C'est comme si, pour prendre un exemple facile à comprendre, Wingfield avait tiré le numéro 1, je suppose, dans une loterie de dix mille billets. Il se trouve en effet que ce rêve coïncide avec la mort de Richard Baker son frère. La coïncidence est rigoureuse, car il est maintenant établi par des statistiques de la Society for Psychical Research que ces rêves et ces hallucinations véridiques se produisent en général, deux, trois, ou quatre heures après l'événement dont ils ont donné la monition.

Quoique tout calcul des probabilités appliqué à un tel sujet soit fallacieux, nous pouvons admettre que la probabilité de cette coïncidence est à peu près de 1/10.000.000. Mais le simple bon sens vaut mieux. Wingfield n'a jamais eu de rêve hallucinatoire. Il n'en a qu'un dans sa vie, et il rêve de son frère, et il rêve qu'un accident grave est arrivé à son frère, alors que trois heures auparavant son frère meurt d'un accident brutal, imprévoyable. Comment oser prétendre qu'il n'y a là que le hasard? Il faut, pour faire cette objection, être par avance résolu à tout nier à tout prix. Donc, il ne reste qu'une seule hypothèse acceptable, c'est que la réalité (c'est-à-dire la mort de Richard Baker), a mis en jeu une sensibilité spéciale, celle du 6ᵉ sens, chez Fred Wingfield.

S'il n'y avait pas dans la science d'autres cas analogues, on pourrait à la rigueur accuser le hasard, mais il n'en est pas ainsi. Les faits de ce genre sont tellement multipliés, ces hallucinations véridiques sont tellement fréquentes, que, lorsqu'on nous en annonce une, nous ne sommes plus étonnés. Non certes que tous les cas soient ausi beaux que ceux de Wingfield, mais il y en a tout de même au moins une centaine, et peut-être davantage. qui ont une force probative aussi grande.

III

Dans la seconde partie de cette allocution familière, je vous indiquerai les différentes théories qu'on peut construire sur la modalité du sixième sens. J'en viens tout de suite au chapitre des expériences. Celles-ci ont beaucoup plus de force que même les meilleures observations.

D'abord, je viens vous confesser que j'ai changé d'opinion sur un point assez important. En voyant la précision avec laquelle certains sensitifs reproduisent un dessin enfermé dans une enveloppe, comprenant le sens d'une lettre cachée, indiquant un nom, une date, une maladie, alors qu'aucun de leurs sens normaux n'a rien pu révéler du nom, de la date et de la maladie, j'avais pensé que ce pouvoir étrange de certains sensitifs existait — au moins à l'état rudimentaire — chez les individus normaux, et qe par conséquent le vulgaire pouvait avoir lui aussi des traces de lucidité, car il me paraissait vraisemblable que cette sensibilité mystérieuse des sensitifs ne leur fût pas exclusivement réservée. Je pensais, dis-je, que, chez les personnes normales, il devait y avoir une *trace de lucidité*. Mais de multiples expériences, entreprises tant par moi que par d'autres psychologues, ont semblé prouver que chez les personnes vulgaires il y avait peut-être quelque trace de lucidité, mais une trace très faible, presque insignifiante, de sorte que les chiffres obtenus, malgré le grand nombre d'expériences tentées, n'étaient pas suffisants pour entraîner quelque conviction. Ce n'est donc pas sur des personnes vulgaires qu'il faut expérimenter, mais sur les personnes sensibles, les *sensitifs;* car autrement on risquerait de faire de fatigantes et prolongées études pour aboutir à un résultat nul ou médiocre.

Ici encore, comme pour les observations, je ne pourrai donner qu'un très pauvre aperçu de tout ce qui a été fait à ce sujet.

Je commence d'abord par les reproductions de dessins, dessins mis dans une enveloppe soigneusement cachetée et que le sensitif ou la sensitive n'ouvre pas, se contentant de la froisser nerveusement avec la main. Quelques-unes de ces reproductions que je fais passer devant vos yeux, ont été obtenues par moi, d'autres par mon excellent ami Warcollier, qui poursuit cette étude depuis maintes années avec autant de persévérance que de pénétration.

Il suffit de quelques instants de réflexion pour comprendre que le hasard ne peut guère donner de pareilles similitudes. Ne pouvant pas insister sur toutes ces reproductions comme il conviendrait peut-être, je me contenterai de l'expérience suivante. Mon ami S. Héricourt, présent d'ailleurs à l'expérience, ne dit aucune parole, ne fait aucun geste. C'est moi seul qui interroge Alice, la sensitive. L'enveloppe où le dessin est enfermé est absolument opaque. Voici textuellement les paroles d'Alice, que j'inscris sur mon agenda à mesure qu'elle les prononce : « *Il y a plusieurs couleurs, c'est un rond, plié en deux dans un médaillon,* « un cadre, un « ovale; dans le cadre une tête d'homme. Mais il n'a pas le cou habillé « comme d'habitude, il y a des soutaches transversales sur le devant, c'est « montant, et cela ferme. Il y a 6 ou 7 soutaches transversalles; il n'a pas « la tête nue, mais un képi. Ce képi a trois galons circulaires, aux man-

« ches quatre galons, ou plutôt trois, qui sont au bas de la manche, cir-
« culaires. Sur le devant dix boutons. C'est la figure de quelqu'un qui est
« maigre, peut-être assis, mais je ne vois pas bien ce qui n'est pas la
« tête, ni le buste. Je le connais, mais je ne peux pas dire qui c'est. »

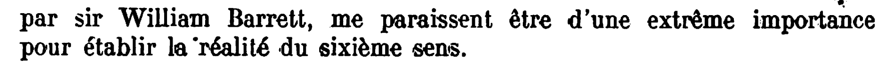
Or, en réalité. Héricourt, cherchant un dessin à faire deviner, avait pris le cadre de sa photographie, laquelle était sur sa cheminée chez lui, et il n'a dessiné que le cadre. Par conséquent l'image seule du cadre était dans l'enveloppe. Même en supposant — ce qui est impossible — qu'une énorme hyperesthésie rétinienne ait permis à Alice de voir le dessin enfermé dans l'enveloppe opaque, elle n'aurait pu voir la photographie placée sur la cheminée d'Héricourt à 2 kilomètres de là. Eh bien! la description de la photographie est étonnamment exacte. Si on l'avait sous les yeux, cette photographie, on ne pourrait pas mieux dire : le col fermé, 7 soutaches transversales, un homme maigre avec un képi sur la tête; trois galons, au képi, et trois galons aux manches. Assurément on peut prétendre qu'il y a là télépathie. Mais comme je le montrerai plus loin, la télépathie ne peut s'expliquer que par le sixième sens.

Laissons maintenant de côté les reproductions de dessins et venons à une forme d'expérience qui me paraît de haute importance : c'est ce que j'appelle l'expérience de l'*alphabet caché*. Le sensitif dans ce cas était mon excellent ami Gaston Fournier. Voici comment l'expérience était instituée. Gaston actionnait la table par le soulèvement (inconscient) d'un pied de la table. Deux personnes étaient à côté de lui, et toutes trois tournaient le dos à deux autres personnes A et B assises à deux mètres de distance. A promenait silencieusement le doigt sur un alphabet placé derrière Gaston, et B inscrivait. L'alphabet était dans la pénombre. Un dispositif électrique quelconque permettait d'indiquer par une sonnerie le moment précis où se levait le pied de la table. Impossible de savoir quelles étaient les lettres sur lesquelles se promenait le doigt de A. Or, chose étonnante, *les réponses étaient intelligentes*. Nous avons eu maintes fois des vers français retournés ou des vers latins.

L'expérience a été faite non seulement en commençant par la lettre A, mais en commençant au hasard par une lettre quelconque sur un alphabet circulaire. Dans cette expérience mémorable, l'alphabet circulaire était parcouru au doigt, avec un rythme variable, la réponse a été « fa sol do » ce qui ne peut pas être un effet du hasard. Le rythme suivant lequel le doigt était promené sur l'alphabet était après chaque lettre absolument différent.

Cet *alphabet caché* a eu un jour un témoin illustre, ce fut le grand William Crookes venu chez moi pour assister à l'une de ces expériences. Il avait fait une question mentale : « Quel est le prénom de mon fils aîné? » Dans cette expérience, non seulement l'alphabet était caché, mais il n'était éclairé que par une petite lampe permettant à peine de voir les lettres. Gaston le sensitif, avait le dos tourné et était loin, à 2 m. 50 environ. Il ne sait pas un mot d'anglais. La réponse par l'alphabet caché a été : « *I know only the slang* ». Inutile de dire que Gaston ne savait pas le sens du mot slang.

Ces expériences avec l'alphabet caché, reprises plus tard avec succès


par sir William Barrett, me paraissent être d'une extrême importance pour établir la réalité du sixième sens.

Un mot maintenant sur ce qu'on a dénommé, — et cette dénomination est prodigieusement absurde — *psychométrie*. C'est ce que j'ai appelé la *cryptesthésie pragmatique*, c'est-à-dire la mise en jeu du 6e sens chez le sensitif après contact avec un objet quelconque qui évoque chez le sensitif telles ou telles idées véridiques. Je ne rapporterai qu'un fait, celui que m'a donné Mme Thompson en présence de mon éminent ami Frédéric Myers.

Mon fils Georges, alors âgé de 18 ans, présente à Mme Thompson sa montre. Après l'avoir touchée, Mme Thompson dit : « *Je vois du sang sur cette montre and three generations mixed.* »

Il est impossible de mieux dire, car cette montre avait appartenu au frère de ma femme, Georges Aubry, tué à la bataille de Vendôme en 1870. Le père de Georges Aubry, mon beau-père, Félix Aubry, reprenant cette montre, l'avait donné à son petit-fils, mon fils Georges Richet.

Je dois vous parler maintenant d'une autre série d'expériences dues à un professeur de l'Université de Groningen, Mr. Brugmans. Ces expériences n'ont pas eu le retentissement qu'elles eussent dû avoir. Est-ce parce qu'elles sont austères, sans aucun intérêt dramatique? Le public n'aime guère les chiffres et les précisions.

Un étudiant hollandais, M. Vandam, ayant les yeux bandés, est placé devant un casier contenant 48 numéros. Il promène sa main sur le casier et s'arrête sur un des 48 compartiments. Il est au premier étage. Au second étage se trouve un expérimentateur qui tire au hasard un des 48 numéros de cette sorte de loterie. La probabilité pour Vandam de désigner le même numéro que le numéro tiré à l'étage supérieur est donc de 1/48. Or en réalité Vandam a dit énormément mieux que ce que le hasard lui aurait permis. Par exemple, dans une expérience, l'expérience 3, il y a eu 18 tirages, la probabilité du succès est alors de 0,3. Eh bien! il y a eu 16 succès!

Le précieux avantage de ces belles expériences, c'est qu'elles se prêtent rigoureusement au calcul des probabilités. La probabilité était de 1/48, la probabilité composée a donné pour la proportion des succès aux expériences 1/10.000.000. C'est presque la première fois qu'en métapsychique nous avons des expériences assez précises pour permettre l'application intégrale du calcul des probabilités.

Les preuves qu'il y a un sixième sens sont tellement abondantes que je suis forcé d'être bref dans chacun de mes chapitres. Il y en a un qui pourrait être énormément développé; car dans aucun domaine de la métapsychique on n'a autant expérimenté. Ce sont les expériences spiritiques. Ce qui les caractérise, c'est que le sensitif prétend très sincèrement recevoir ses inspirations d'un *guide*, c'est-à-dire d'un soi-disant désincarné qui lui dicte ses paroles ou les mouvements de la table dus à son impulsion musculaire inconsciente. Dans un très grand nombre de cas il y a eu des phénomènes remarquables de lucidité, lesquels parfois s'expliquent

— je ne crains pas de le reconnaître, encore que je ne sois pas spirite — beaucoup plus facilement par l'hypothèse spirite que par toute autre hypothèse.

L'exemple le plus extraordinaire de ces lucidités spiritoïdes nous est donné par Mme Piper, mais on a si souvent rapporté ces magnifiques cas de lucidité qu'ils sont certainement présents à toutes vos mémoires. J'aime mieux vous citer un autre fait plus récent et peu connu, dû à Mme Jolyet, non professionnelle, artiste-peintre, très honorable mère de famille. Mme Jolyet n'a pas l'écriture automatique, mais elle répond à l'alphabet par le mouvement de la planchette. Or, un jour, une dame veuve qu'elle connaît très peu, puisqu'elle ne l'avait vue que deux fois, vient lui rendre visite, et dans le cours de la conversation, lui propose de chercher si son mari défunt ne pourrait lui parler par la planchette.

Alors la planchette, parlant soi-disant au nom du mari défunt, dit : « *Fred a la même infirmité que moi* ». Mme X... et Mme Jolyet se récrient toutes deux en disant; l'une, que Mme X... l'autre que Fred, le fils de Mme Jolyet n'avaient aucune infirmité. Mais, en insistant, Mme X... avoue — ce que personne naturellement ne savait — que son mari était monocryptorchide. Alors Mme Jolyet, extrêmement surprise, avoue que Fred aussi était monocryptorchide.

Ce cas est bien intéressant. Si, au point de vue spirite, on admet que M. X... pouvait parler de sa légère infirmité, comment pouvait-il savoir que Fred avait cette même infirmité ? Il faudrait donc admettre que dans ce cas, il y avait pour moitié communication spirite, et pour moitié communication inconsciente de Mme Jolyet.

Au demeurant, je ne veux pas insister sur ces cryptesthésies spiritiques, car nous avons des expériences, les plus positives de notre science, qui démontrent formellement que, sans hypnotisme, sans évocation des esprits, des sensitifs sont en état de connaître des faits que leurs sens ne leur avaient pas pu révéler.

IV

Les expériences et les observations que je viens de donner sont assez probantes pour entraîner les convictions les plus rebelles, et pourtant, *nous avons mieux, beaucoup mieux*. Nous avons les expériences d'Ossovietsky.

Ossovietsky n'est pas hypnotisé. Ossovietsky n'est pas guidé par un esprit. Il est, ou du moins paraît être dans un état tout à fait normal et il a alors dans certains cas une lucidité merveilleuse.

Stéphane Ossovietski est un ingénieur polonais, un gentilhomme qui a fait brillamment son devoir pendant la guerre, et qui maintenant à Varsovie dirige de grands travaux. Je n'ai jamais douté un instant de sa bonne foi, et pourtant, comme il convient, j'ai expérimenté avec lui — et je lui en demande pardon — comme s'il était un habile et perfide prestidigitateur.

D'ailleurs il ne consent que difficilement à faire ces expériences, il est très difficile d'obtenir de lui une série prolongée d'études.

Ce qui caractérise son pouvoir cryptesthésique, c'est qu'il peut, à travers une enveloppe fermée et opaque, lire nettement, ce qui y est inclus.

Dans bon nombre de cas l'expérimenteur sait le dessin ou l'écrit à deviner, de sorte qu'on peut penser à la télépathie. (Bien entendu, comme je l'ai si souvent dit, la télépathie n'exclut nullement le sixième sens. Loin de là. C'est une de ses manifestations. Mais, dans bon nombre de cas aussi, l'hypothèse de la télépathie est inadmissible; car l'expérimentateur ne sait absolument rien de ce qui est dans l'enveloppe cachetée.)

J'ajoute que tout truquage est absolument impossible, car l'expérience se fait en pleine lumière; l'enveloppe opaque est cachetée, reste cachetée, Ossovietsky ne fait aucun effort pour la regarder; c'est plutôt par le toucher qu'il agirait, car il la presse dans sa main, la palpe, la triture de toutes manières. Nous avions soin cependant de ne pas la perdre de vue un instant, cette enveloppe, et toujours, avant de la décacheter, nous avions soin d'en constater la parfaite intégrité.

Voici une de mes premières expériences pour laquelle, d'ailleurs, on peut accepter l'hypothèse de la télépathie (fig. 19 et fig. 20 de mon livre sur le sixième sens).

J'écris sur un bout de papier une phrase qui me vient à l'esprit « jamais « la mer ne paraît plus grande que lorsqu'elle est calme. Ses colères la « rapetissent. » Alors Ossovietsky, prenant l'enveloppe entre ses mains, dit : « Je vois beaucoup d'eau, ce n'est pas une question, c'est une idée à vous que vous avez prise. La mer n'est jamais tellement grande qu'à côté de ses mouvements... »

Or dans cette réponse d'Ossovietsky il y a non seulement la mer, la grandeur et les mouvements de la mer, toutes indications correspondant parfaitement à ce qui était dans l'enveloppe. Mais encore il y a — ce qui est vraiment admirable — *une idée à vous que vous avez prise*. Or, de fait, il y a dans un de mes livres (inédits, un recueil de pensées qui n'a été publié que trois ans plus tard) cette même phrase que j'ai sans vergogne inscrite dans le papier remis à Ossovietsky sous enveloppe cachetée. Par conséquent, il faut retenir deux choses de cette belle expérience : 1° la lecture de ce qui est dans l'enveloppe; 2° la connaissance bien singulière qu'il s'agissait d'une idée à moi que j'avais prise.

Je pourrais encore citer une trentaine au moins d'expériences faites par Ossovietsky dans les mêmes rigoureuses conditions expérimentales, lesquelles expériences comportent toutes l'explication télépathique. Mais en voici une autre pour laquelle l'explication télépathique est impossible.

Comme je partais pour Varsovie, mon illustre amie, Mme la comtesse de Noailles, me remet trois enveloppes cachetées dont j'ignore absolument le contenu. Il s'agissait de faire lire à Ossovietsky ce qui était dans ces enveloppes. Je les numérote au hasard, N° 1, N° 2, N° 3. Ossovietsky en prend une, et dit : (je reproduis textuellement ses paroles) « c'est quelque « chose de la Nature. On dirait d'un très grand poète français, j'aurais dit « Rostand, quelque chose de Chantecler, et, quand elle parle de Chantecler, « elle écrit quelque chose du Coq. Il y a une idée de grande lumière pen- « dant la nuit, etc. » Or, Mme de Noailles avait écrit : « C'est la nuit, « qu'il est beau de croire à la lumière » « Edmond Rostand », vers qui se trouve dans Chantecler et qui est prononcé par le coq. »

Cette expérience est admirable, et, même si elle était seule, elle établirait en toute certitude la réalité du sixième sens.

1° En effet, d'abord, il serait tout à fait idiot de supposer le hasard. Le hasard ne peut pas donner Edmond Rostand — le coq — la lumière, et la nuit; 2° Ensuite, on ne peut pas supposer une collusion (!!) entre Mme de Noailles, à Paris et Ossovietsky, à Varsovie, d'autant plus que les trois enveloppes avaient été par moi numérotées au hasard.

3° L'enveloppe est restée cachetée tout le temps de l'expérience et ni Geley, ni moi, ne l'avons quittée des yeux. Nous ne l'avons décachetée qu'après qu'Ossovietsky eut prononcé les paroles que nous avons reproduites plus haut.

Il me faudrait plusieurs heures pour raconter encore avec les détails nécessaires toutes les expériences d'Ossovietsky, mais il me paraît que cela est suffisant.

V

Reprenons maintenant dans une synthèse rapide ces diverses expériences.

Qu'il s'agisse d'expériences ou d'observations, le résultat est le même.

Pour les observations, maintes personnes (en un moment très fugitif) ont quelque connaisance de la réalité par des hallucinations ou des rêves véridiques, alors que cette réalité ne peut leur être dévoilée par leur sensibilité normale, et qu'il est absurde de supposer partout et toujours des coïncidences dues au hasard.

Par les expériences il est prouvé que certains rares individus, des *sensitifs*, peuvent assez souvent connaître des choses que leurs sens normaux ne leur ont pas apprises.

Certes c'est de l'*inhabituel*. Mais pourquoi l'inhabituel n'aurait-il pas place dans la science?

Donc, comme on ne peut, dans tous ces cas, invoquer ni la fraude, ni le hasard, il faut nécessairement admettre une sensibilité spéciale qui dévoile en un rapide éclair un fragment de la réalité. Cette sensibilité spéciale, dont hélas, nous ne pouvons pressentir l'organe, c'est ce que j'appelle le sixième sens.

Il est permis de faire sur les modalités de ce sixième sens quelques hypothèses. Mais, avant d'entrer dans cette brève discussion, je voudrais réfuter, très brièvement aussi, les objections qu'on a faites.

D'ailleurs, ces objections n'ont été présentées que par des personnes n'ayant ni expérimenté, ni vu les expériences qu'elles condamnent. Dans leur bibliothèque, froidement, posément, elles se contentent de lire *à peu près* ce qui a été écrit là-dessus. Elles nient *à priori* tout ce qui a été écrit, tout ce qui a été dit de la métapsychique.

Remarquons ce fait essentiel, que *toutes* les personnes qui ont expérimenté avec de bons sensitifs pendant quelque temps ont fini par être convaincus.

On nous reproche souvent d'avoir *voulu prouver la lucidité*. Mais c'est là une monstrueuse erreur; car en réalité tous nos efforts ont consisté à prouver que la lucidité n'existait pas. Nous avons constamment multiplié les contre-épreuves et redoublé de rigueur pour tâcher d'établir qu'il n'y avait pas de lucidité.

On dit aussi: le 6e sens s'exerce sans qu'il y ait d'organe auquel nous

puissions le rapporter. Je reconnais que c'est là une objection sérieuse. Mais quoi! Je n'ai pas cherché à déterminer les conditions du 6e sens, j'ai essayé seulement à établir qu'il existe. C'est sa réalité que j'ai voulu prouver. Rien de plus. Je laisse aux savants de l'avenir le soin d'en préciser les conditions et peut-être les organes.

Pour terminer je me hasarderai à discuter quelques hypothèses quant aux processus du 6e sens.

1° Le spiritisme est-il une explication suffisante?

Pour que les désincarnés, les esprits des morts, puissent nous faire connaître un fragment de la réalité ambiante, il faut de toute nécessité que nous soyons sensibles à cette voix des morts. Par conséquent, il faut que nous ayons une sensibilité spéciale. Appelons cette sensibilité spéciale le sixième sens et nous serons d'accord. Donc les spirites seront forcés d'admettre le sixième sens.

Il est incontestable que dans certains cas exceptionnels comme par exemple le cas de Mme Piper, l'explication spirite est de beaucoup plus simple que toute autre. Mais ces cas-là ne sont pas les plus fréquents. Loin de là.

En outre, accorder l'omniscience aux morts, c'est beaucoup plus difficile que d'accorder l'omniscience aux vivants. Si je parle d'*omniscience*, c'est que Bozzano m'a fait le grave reproche, lorsque je parlais de cryptesthésie, d'accorder l'omniscience à l'intelligence humaine. Je conviens que c'est très difficile, mais encore vaut-il mieux l'attribuer aux êtres qui ont un cerveau pensant qu'aux êtres énigmatiques dont le cerveau est réduit en poussière.

Enfin, il est de nombreux cas pour lesquels l'explication spirite est tout à fait inadéquate. Par exemple quand j'écris *toi* sur un petit bout de papier chiffonné dans ma main et qu'Ossovietsky me dit « vous avez écrit « *toi* », vais-je accorder à un désincarné (lequel?) le pouvoir de lire ce qui est dans ma main fermée, ou dans mon cerveau?

2° L'explication télépathique est très souvent admissible. Grâce à la forte impulsion donnée à ces études par les psychologues anglais qui croyaient tous à la télépathie, on a le plus souvent cherché dans cet ordre d'idées.

La télépathie suppose absolument l'exercice du 6e *sens*. Pour que le cerveau B soit ébranlé par les vibrations du cerveau A, il faut que le cerveau B ait une sensibilité spéciale (6e sens). Et je reconnais que quelquefois cette vibration du cerveau A explique la vibration correspondante du cerveau B.

Mais, somme toute, il y a d'assez nombreux cas pour lesquels l'explication par des vibrations correspondantes de deux cerveaux ne suffit pas, car souvent un dessin est reproduit, pris au hasard parmi une dizaine d'autres dessins, alors que ni A ni personne ne peuvent savoir le dessin qui a été tiré au hasard.

De fait, l'explication télépathique (d'ailleurs au moins aussi difficile à comprendre que l'explication par une vibration de la réalité) n'est satisfaisante que pour un certain nombre de cas. Je préfère admettre une expli-

cation plus générale et dire que la vibration du cerveau est une réalité et que, en tant que réalité, elle est, comme les autres réalités du monde, accessible à notre 6ᵉ sens.

Quand Vandam indique le numéro qu'a tiré à l'étage supérieur M. Brugmans, j'aime autant supposer qu'il a vu le numéro tiré par M. Brugmans plutôt que d'admettre que la pensée de M. Brugmans se transmet à lui. Un tourbillon d'expansions protoplasmiques ultra-microscopiques se succédant avec la rapidité d'un éclair, voilà la pensée de M. Brugmans. Il est plus simple de supposer la vue du numéro tiré à l'étage supérier. C'est une réalité plus forte, et, si j'ose dire, plus réelle que la pensée.

J'en arrive maintenant à l'explication que provisoirement je propose : Nous sommes entourés de vibrations par lesquelles le monde extérieur ébranle notre intelligence. Outre ces vibrations qui frappent nos sens, il y en a d'autres qui ne sont pas décelées par nos sens, mais dont nos appareils de physique nous révèlent l'existence : le magnétisme, l'ultra-violet, l'infra-rouge et surtout ces étonnantes ondes hertziennes qui retentissent autour de nous sans que nous puissions les percevoir si nous n'avons pas un appareil récepteur.

Or il me paraît évident que nous n'avons pas épuisé la liste de ces vibrations ambiantes, chaque jour la science en découvre et en découvrira de nouvelles. Pourquoi ne pas admettre que l'intelligence des sensitifs est ébranlée par quelques-unes de ces vibrations mystérieuses, inconnues encore ?

J'ai dit quelque part que la métapsychique était la science des vibratiens inconnues, et cela, je le crois encore très fermement. C'est aux physiologistes à étudier les sujets privilégiés, les sensitifs, qui ont ce don merveilleux et inhabituel de percevoir des vibrations qui n'émeuvent pas les sens du vulgaire.

L'expérience et l'observation établissent que cette sensibilité spéciale existe. Suivant la forte parole d'Oliver Lodge « on se diminue si l'on se refuse à admettre cete sensibilité spéciale, cette connaissance habituelle d'une réalité fragmentaire, et si on rejette définitivement et sans un examen approfondi les innombrables preuves qui ont été données. »

La physique a fait en ces dernières années des conquêtes stupéfiantes. Il me paraît que, par l'étude méthodique du sixième sens, la psycho-physiologie pourra faire de non moins grands progrès et transformer nos conceptions sur la nature des choses réelles et sur la puissance de l'intelligence humaine.

CHARLES RICHET.

Les Guérisseurs et leurs pratiques

Mesdames, Messieurs,

Rien n'est plus commun que le récit des guérisons miraculeuses opérées par des personnages singuliers, ennemis de la médecine officielle et dont les pratiques secrètes revêtent un caractère mystérieux et subtil. Le guérisseur participe un peu de la légende. Tantôt il prétend détenir la tradition cachée d'initiations lointaines remontant à une antiquité fabuleuse, tantôt il affirme qu'une flamme sacrée anime son regard, tantôt il suggère que la puissance de sa volonté domine toute matière même vivante, tantôt il s'étonne lui-même des miracles qu'il provoque sans les comprendre. D'où que vienne sa force, la renommée s'attache, quelquefois malgré lui, à répéter son nom et étendre sa réputation. Il attire la foule suppliante de ceux qui souffrent et se révoltent contre la douleur; les récits qu'on se transmet l'élèvent insensiblement dans l'esprit des hommes, au-dessus de l'humanité, et la justice qui le poursuit au nom d'une science qui voudrait être exacte, fait de lui un martyr et lui décerne une auréole qui le grandit et le rend plus ferme sur son piédestal.

Ceux qui croient à la science, affectent le mépris sans chercher les causes profondes du succès du rebouteux, ceux qui s'abandonnent aveuglément à leurs sentiments, traitent le guérisseur comme une divinité intermédiaire. Les uns et les autres manquent de sagesse. Il faut plus de sang-froid et de critique pour traiter un sujet qui agite variablement l'esprit des hommes depuis que les hommes vivent et souffrent c'est-à-dire depuis l'aube même de l'humanité.

Pour celui qui observe les guérisseurs et leurs pratiques, il faut bien reconnaître que la question est complexe et demande plus de réflexion et d'analyse qu'on n'en accorde d'habitude. Sans doute le rebouteux échoue fréquemment dans son entreprise et lutte en vain contre la mort plus forte que tout, mais on doit observer aussi que souvent il réussit où d'autres ont abandonné le combat, et que leurs efforts sont couronnés d'un incroyable succès.

Personnellement, j'ai défendu, devant les tribunaux les plus éloignés, des guérisseurs poursuivis par une justice sagement indulgente, et j'ai fini de m'étonner des récits quasi-légendaires qui ont été fait devant moi. On se lasse même du mystère lorsqu'il devient familier, et j'ai trop vu de guérisons certaines, bien que d'apparence inexplicable, pour ne pas être certain qu'elles sont vraies.

Lorsqu'il m'échoit de défendre un guérisseur, je me rends à l'ordinaire la veille de l'audience chez le Procureur de la République, et je lui pose cette seule question :

« Combien faut-il que je vous présente de témoins guéris pour que vous vous reconnaissiez convaincu ? »

Le magistrat sourit et croit que je plaisante. Je l'informe que je ferai

citer cent ou deux cents personnes miraculeusement délivrées du mal qui les tenaillait. Il lève les bras, je transige à dix et ces dix témoins que je ne connais pas, auxquels je n'ai jamais adressé la parole et dont les noms me sont fournis par mon client, viennent à la barre avec enthousiasme. Qu'ils soient de Bordeaux, de Marseille, de Nancy, de Lille ou de Rennes, iis s'expriment de la même façon. Leur témoignage est identique, on dirait qu'une même formule leur est à tous apparue la seule convenable. Ils profèrent avec force :

— J'étais abandonné de tous les médecins, je suis allé voir celui-là, et je suis guéri...

C'est une cour des miracles qui se presse autour du guérisseur. Les uns qui ne marchaient plus marchent, les autres qui souffraient de l'estomac mangent et boivent du vin sans douleur, d'autres encore qui souffraient de la tête ont le cerveau léger et les idées claires. Tous proclament la bienfaisante influence du thaumaturge, et s'il se rencontre par hasard quelque mécontent, il est aisé de démontrer qu'il ne jouit pas de tout son bon sens.

De pareilles observations m'ont conduit à interroger de plus près ceux que j'avais à défendre, et je me suis aperçu qu'ils appartenaient à des écoles différentes. Pour englober tous les guérisseurs sous un vocable unique et méprisant, on a négligé d'étudier le secret de leurs ressources thérapeutiques et de pénétrer la pratique de leurs efforts. Ainsi connaît-on mal la raison de leurs succès et a-t-on dit sur tout ce qui les touche, tant pour les décrier que pour les exalter, bien des erreurs qui sont infiniment regrettables.

Ce serait une grave erreur de croire que les guérisseurs emploient un procédé unique pour parvenir à leurs fins. Tous demeurent en marge de la médecine orthodoxe, mais ils appartiennent à des écoles que ne réunit apparamment aucun lien et qui quelquefois sont ennemies. Ils empruntent à des principes divers et qu'il est souvent difficile de concilier. Lorsqu'on pénètre leurs doctrines, on s'aperçoit de leur diversité, et si l'on veut faire un classement, on peut réduire les guérisseurs à quatre grandes catégories. Les uns prétendent guérir en vertu d'une doctrine scientifique ou prétendue telle que la Faculté se refuse d'admettre et qui repose sur le dogme du *magnétisme animal*, d'autres sont seulement des empiriques, fils de guérisseurs et dépositaires d'une tradition très ancienne, d'autres encore sont des guérisseurs mystiques et font appel à une force obscure et surnaturelle, les derniers enfin sont de simples escrocs, ce ne sont pas les plus maladroits.

Sans doute cette classification un peu arbitraire n'est pas absolue. Certains escrocs sont des mystiques et certains magnétiseurs joignent l'empirisme à leurs efforts, il n'en reste pas moins qu'on peut presque toujours faire rentrer les guérisseurs dans une de ces catégories.

C'est chacun de ces types que je voudrais analyser devant vous avec l'expérience qu'a pu me donner plus de dix ans de pratique dans la défense des rebouteux.

Ceux dont je vous parlerai le moins, sont les empiriques. Ils sont moins curieux que les autres et emploient en somme la méthode expérimentale. Sans doute leurs expériences sont souvent rudimentaires, ils se contentent de peu, admettent sans grand contrôle les récits d'expériences anciennes qu'ils ont reçu par tradition orale. J'aurais quelque scrupule à vous entretenir de leurs pratiques. Aussi bien serait-il un peu paradoxal, voire

même cruel, de les opposer aux médecins. On peut dire qu'ils se séparent surtout de la médecine tolérée par l'absence du caractère officiel de leurs enseignements. Le médecin est un empirique qui a réussi à faire admettre ses doctrines et à les imposer. Le guérisseur n'est souvent qu'un médecin qui n'a pas suivi les tranformations d'un art en perpétuelle évolution. Ce qu'on oublie trop c'est que l'évolution n'est pas nécessairement un progrès. Il faut bien le croire puisque la Faculté varie chaque jour ses formules et décrie ce qu'elle proclamait la veille une panacée quasi-universelle. Les vieilles formules abandonnées par les médecins, ou pas encore redécouvertes par eux, ont conservé leurs croyants. Certains gardent toute leur foi dans l'efficacité des simples, d'autres ont conservé les vieilles formules de la pharmacopée de la Renaissance. Comment la tradition est-elle demeurée? Je ne me chargerais pas de vous le dire. Faut-il voir là une transmission orale entre les membres d'une même famille, ou d'un même village? Faut-il au contraire penser que des ouvrages, de vieux grimoires sans cesse réimprimés et répandus par des colporteurs ont encore leurs lecteurs assidus? Les deux hypothèses doivent contenir une part de vérité ; c'est pourquoi il convient de constater le fait plutôt que d'en discuter les raisons.

Du point de vue qui m'occupe, je ne saurais rien vous apporter de particulier. Ils ordonnent les extraits de plantes, des massages, des frictions, des mixtures généralement compliquées et quelquefois sales. Que leurs réputations soit ou non usurpées, certains malades vont à eux et se prétendent soulagés.

Plus curieux sont ceux qui prétendent tirer leur pouvoir d'une doctrine scientifique non admise mais dont ils ont établi les lois rigoureuses, en dépit des hostilités, je veux parler de ceux qui pratiquent le Magnétisme Animal. Je me suis imposé ce soir, pour éviter de froisser aucune susceptibilité, de ne parler d'aucun vivant. Désireux de vous entretenir des magnétiseurs, je ne saurais mieux choisir le type que je veux vous décrire qu'en vous exposant en bref l'existence de celui qui fut le créateur même de la doctrine : Mesmer.

C'est un rebouteux celui-là, et de grande classe, dont la vie fut aventureuse et qui traversa son siècle comme un astre éclatant, fondant une école qui après cent cinquante ans conserve encore ses disciples.

Mesmer naquit en Allemagne en 1734, docteur en médecine de la Faculté de Vienne en 1766, il eut dès le début de sa carrière les plus grandes difficultés avec ses confrères et vint à Paris en 1778, l'année même ou, par un singulier contraste, s'éteignait Voltaire dont le sourire ironique fut du moins évité au thaumaturge.

Mesmer venait en France précédé d'une remarquable réputation. Sa thèse avait fait du bruit. Elle avait pour sujet demi-médical et demi-astrologique : « De l'influence des planètes sur le corps humain. » Il avait emprunté aux vieilles légendes des astrologues et porté leurs observations sur le terrain scientifique en les conciliant avec les plus récentes découvertes sur la gravitation universelle. Il avait longuement fréquenté le Père jésuite Hell, astronome illustre qui croyait avoir trouvé dans l'application d'un aimant sur les organes malades une thérapeutique nouvelle. Ainsi avait été guéri Osterwald, directeur de l'Académie des Sciences de Munich, atteint d'une maladie réputée incurable. De Mesmer, pourtant jeune encore,

on racontait des guérisons miraculeuses. Il avait, disait-on, rendu la vue à une jeune fille aveugle de naissance, mais le père de la malade, après avoir exalté le guérisseur, avait changé d'avis, l'avait accusé d'on ne sait quelle infamie, et avait voulu lui passer son épée au travers du corps. L'Impératrice Marie-Thérèse pria le guérisseur, pour terminer le scandale, d'aller recruter ses clients sous un autre gouvernement.

C'est ainsi que Mesmer avait dû se réfugier en France, expulsé d'Autriche et méprisé par l'Académie de Berlin qui avait taxé ses découvertes de chimères.

La doctrine de Mesmer était pourtant infiniment séduisante. Elle empruntait à tout, tenait compte des plus nouvelles acquisitions de la science et s'efforçait de les concilier avec certaines théories de la métaphysique.

Mesmer avait repris la vieille idée grecque de l'âme universelle du monde qui baigne toutes choses et les tient en équilibre. Il proclamait que l'âme du monde vivant embrasse tout et que chaque âme individuelle n'est qu'une partie d'un tout, de même que les éléments d'un corps sont les parties de l'univers. Tout dans le monde n'est qu'alliance et équilibre parfait et, tirant de l'aimant une comparaison matérielle, il montrait que les corps s'attirent et se repoussent selon des lois connues comme le flot de la mer subit un flux et un reflux continuel à la recherche d'un horizon que dérange sans cesse la force attractive de la lune. Les découvertes de Newton ajoutaient encore à toutes ces hypothèses une force probante. Toutes les particules de matière répandues dans l'univers s'attirent en raison inverse du carré de la distance, et cette force, indépendante du temps, agit à travers les substances quels que soient leur nature et leur état de repos ou de mouvement. Mesmer pensait que l'état de maladie n'est qu'un déséquilibre passager ou définitif du corps humain selon qu'il s'agit de maladie guérissable ou mortelle. La guérison n'est donc qu'un rétablissement de l'équilibre rompu. Il n'y a plus des maladies mais une seule, dont la thérapeutique doit être unique et cherchée dans l'effort de la nature même pour reprendre son cours normal.

Ainsi Mesmer put écrire au début même de sa première brochure :

« J'avançais, dit-il, d'après les principes connus de l'attraction uni-
« verselle constatée par les observations que nous apprennent les planètes
« qui s'affectent mutuellement dans leurs orbites, que la lune et le
« soleil causent et dirigent sur notre globe le flux et le reflux de la mer
« ainsi que dans l'atmosphère, j'avançais que ces sphères exercent une
« action directe sur toutes les parties constitutives des corps animés, par-
« ticulièrement sur le système nerveux, moyennant un fluide qui pénètre
« tout; je déterminais cette action par la tension, la rémission des pro-
« priétés de la matière et des corps organisés tels que sont la gravité, la
« cohésion, l'élasticité, l'irritabilité, l'électricité. Je soutenais de même
« que les effets alternatifs à l'égard de la gravité produisent dans les
« mers le phénomène sensible que nous appelons le flux et le reflux; la
« tension et la rémission des dites propriétés étant sujettes à action du
« même principe occasionnent dans les corps organisés des effets alter-
« natifs analogues à ceux qu'éprouvent les mers. Par ces considérations,
« j'établissais que le corps animal étant soumis à la même action éprouve

« aussi une sorte de flux et de reflux. J'appuyais cette théorie de diffé-
« rents exemples de révolutions périodiques. Je nommais la propriété du
« corps animal qui le rend susceptible de l'action des corps célestes et
« de la terre, *magnétisme animal.* J'expliquais par ce magnétisme les
« révolutions périodiques que nous remarquons et que les médecins de
« tous les temps et de tous les pays ont observées. »

Le principe général étant posé, Mesmer réunit toutes sa doctrine en 27 propositions qu'il publia en 1780. Il disait notamment :

« *Proposition* 1. — Il existe une influence mutuelle entre les corps
« célestes, la terre et les corps animés. »

« *Proposition* 2. — Un fluide universellement répandu et continué de
« manière à ne souffrir aucun vide, dont la subtilité ne permet aucune
« comparaison et qui, de sa nature, est susceptible de recevoir, propager
« et communiquer toutes les impressions du mouvement est le moyen de
« cette influence. »

« *Proposition* 3. — Cette action est réciproque et soumise à des lois
« mécaniques inconnues jusqu'à présent. »

« *Proposition* 4. — Il résulte de cette action des effets alternatifs qui
« peuvent être considérés comme un flux et un reflux. »

« *Proposition* 10. — La propriété du corps animal qui le rend sus-
« ceptible de l'influence des corps célestes, et de l'action réciproque de
« ceux qui l'environnent, manifestée par son analogie avec l'aimant, m'a
« déterminé à la nommer Magnétisme Animal. »

Cette découverte devait avoir une singulière fortune.

Mesmer était venu s'établir dans un petit hôtel de la place Vendôme. Là, il attira la clientèle avec un art de la publicité rarement dépassé depuis.

Mesmer, aventurier mystérieux et élégant, vêtu de lilas et tenant à la main une baguette de verre, recevait ses visiteurs dans un salon. Il était en quelques semaines devenu parisien, connaissant les intrigues, savait les secrets, recevait chacun selon son rang et sa qualité. Il faisait placer ses malades le dos au nord pour qu'ils fussent plus heureusement traversés par le courant magnétique, et il commençait ses passes.

Le succès fut considérable. Dès les premiers jours il avait opéré les plus extraordinaires guérisons. Très rapidement, le thaumaturge dût s'aggrandir, il loua un somptueux hôtel rue du Coq-Héron et y reçut la cour et la ville, ceux de la capitale et ceux des faubourgs.

Les séances revêtaient un caractère mystérieux. Lointain dans ses propos, obscur dans ses explications, évocateur des larves pour le vulgaire, il ordonnait d'abord que chacun des assistants se mit en harmonie et obtenait cet état par une demi-obscurité troublée seulement d'une douce musique. Puis les passes commençaient, d'abord lentes, puis plus rapides. Le bienfaisant courant magnétique passait du corps bien portant du guérisseur au corps du podagre. Certains affirmaient que les effluves lumi-

neuses s'échappaient de la main magique de Mesmer. L'exaltation parvenait à son comble et l'on partait soulagé.

Le succès fut si grand qu'il fallut bientôt renoncer à soigner individuellement. Les malades furent reçus par série. Quarante, cinquante personnes furent ainsi traitées à la fois. Pour cela, Mesmer avait, à l'avance, accumulé la force magnétique dans un baquet où se trouvaient mélangés pêle-mêle du fer, des pierres, des culs de bouteilles, du sable, des graviers, de l'eau. Les malades tenaient à la main l'extrémité d'une barre coudée qui sortait du baquet et par là recevaient la guérison. Le récipient portait douze, quinze, parfois vingt barres. Lorsque les assistants étaient trop nombreux, un second rang s'installait derrière le premier et faisait la chaîne avec lui.

Mesmer allait des uns aux autres, les encourageait, les exhortait, les magnétisait encore. Les uns sentaient passer un vent froid, d'autres un vent chaud. Le fluide mettaient certains dans un état de frénésie. Ils tombaient alors à la renverse, poussaient des cris et étaient aussitôt emportés dans une pièce voisine dite « chambre des crises », où peu à peu des massages savants parvenaient à les calmer.

Les guérisons se comptaient par centaines.

La Faculté s'émut. Deslon, régent de la Faculté et médecin du comte d'Artois était passé à Mesmer. Il demanda l'autorisation de lire et de commenter les 27 propositions à la docte assemblée. Ce fut un beau tumulte. On délibéra et on prit les résolutions suivantes.

1° Injonction est faite à M. Deslong d'être plus circonspect à l'avenir.

2° Suspension de M. Deslong pendant un an de voix délibérative dans les assemblées de la Faculté.

3° Radiation à l'expiration du tableau des médecins de la Faculté s'il n'a pas à cette époque désavoué le magnétisme.

4° Les propositions de Mesmer sont rejetées.

Mesmer annonça aussitôt qu'il allait quitter la France. On craignit une émeute et la Reine elle-même fit dire au guérisseur qu'elle lui assurerait sur sa cassette personnelle 20.000 livres de rente viagère s'il consentait seulement à se soumettre à une commission de cinq personnes dont deux médecins.

Mesmer refusa, il voulait une terre et un château sans condition. La Reine revint à la charge, envoya M. de Maurepas dire à Mesmer qu'on lui offrait de nouveau 20.000 livres de rente, plus 10.000 livres de loyer à la seule condition qu'il ouvrirait un cours et y tolérerait la présence de trois médecins pour profiter de son enseignement.

Mesmer, ennemi de toute transaction, refusa les trois médecins et partit à Spa. Ce fut une désolation. Les admirateurs fondèrent aussitôt la *loge de l'Harmonie*. Créée par cent personnes qui donneraient chacune par souscription publique cent louis, la souscription fut couverte au delà. En quelques jours, la loge tenait à la disposition de Mesmer, s'il voulait revenir, 343.744 livres, ce qui au taux de l'or constituait une petite fortune.

Mesmer se laissa tenter par tant de munificence. Il revint rue du Coq-Héron, ouvrit son école, enseigna, soigna mais fut de nouveau bien vite

en butte aux malignités des docteurs. Une commission de neuf personnes fut désignée et acceptée. Elle comprenait des noms illustres : Leroy, médecin de la cour, Franklin, Lavoisier, Guillotin, tristement célèbre, Bailly, futur maire de Paris.

Tous se prononcèrent contre le magnétisme. Bien mieux, une décision prise alors prescrivit de rayer du tableau des docteurs régents tout médecin qui, par ses écrits ou ses pratiques, se déclarerait partisan du magnetisme.

Mesmer ne persista pas moins dans son entreprise. On tint peu compte des dépenses officielles et c'est plutôt par les chansonniers et les faiseurs d'épigrammes qu'il périt.

Le magnétisme est aux abois :
La Faculté, l'Académie,
L'ont condamné tout d'une voix
Et l'on couvert d'ignominie.

Après ce jugement, bien sage et bien légal,
Si quelqu'esprit original
Persiste encore dans son délire,
Il sera permis de lui dire :
Crois au magnétisme... animal !

Sans doute d'autres poètes lui tressaient des couronnes :

« Le voici ce mortel dont le siècle s'honore,
« Par qui sont replongés au séjour infernal
« Tous les fléaux vengeurs que déchaîna Pandore.
« Dans son art bienfaisant il n'eut pas de rival,
« Et la Grèce l'eut pris pour le Dieu d'Epidaure. »

Les chansonniers l'emportèrent. Mesmer, bafoué, dut quitter à nouveau Paris. Il gagna l'Italie, puis l'Allemagne, voyagea beaucoup, revenant voir ses élèves et les encourager. Il ne mourut qu'en 1815.

On raconte que pendant la révolution il revint sans fracas à Paris et vit rue Saint-Honoré passer la charrette tragique qui conduisait Bailly à l'échafaud. Mesmer salua son vieux détracteur. Bailly le reconnut et lui cria :

— Vous ne me sauverez pas aujourd'hui!

Dernier cri d'un incrédule qui ne croyait pas à la vanité des sciences.

Mesmer avait connu à Paris la plus glorieuse destinée. Sa renommée s'était étendue à l'Europe entière. Après lui ses disciples continuèrent. Puiségur remplaça le baquet par des arbres qu'il magnétisait et dans l'ombre desquels on goûtait un sommeil bienfaisant. Après lui, Deleuze, puis Dupotet, mort en 1881, complétèrent la doctrine d'observations nouvelles. Un rapprochement parut troublant entre certaines découvertes des médecins et les travaux des magnétiseur. L'analyse du somnambulisme, le prétendu état second de Charcot ressemblaient étrangement aux états provoqué par les adeptes du magnétisme animal. Sous des noms différents, par des procédés qui s'avéraient ennemis, médecins officiels et guérisseurs se

retrouvaient sur un terrain commun. Pour être différents dans leurs pratiques et se mépriser sans pitié, médecins et magnétiseurs arrivaient à des résultats quasi-identiques.

Le magnétisme est encore pratiqué aujourd'hui, on assure que c'est avec succès. Il existe une société magnétique qui est fort ancienne et qui comprend de nombreux adhérents. Il paraît une revue du magnétisme qui comprend de nombreux abonnés et qui publie sans cesse de nouvelles guérisons.

Tout autre est le guérisseur mystique : il ne se réclame, celui-là, que de la métaphysique, il est plus difficile à atteindre et à examiner. Parmi eux et au premier chef il faut placer les exorcistes. En dehors des prières ordinaires qui toutes revêtent un caractère bienfaisant, l'église a institué quelques oraisons et imprécations particulières destinées à chasser le démon et écarter le mal. Ai-je besoin de rappeler le cas si curieux des convulsionnaires et des possédés guéris par les exorcismes, l'histoire est pleine de ces récits de guérisons étonnantes. Vous parlerai-je également des cures miraculeuses opérées dans les lieux de pèlerinage où la prière de tous s'élève ardente et unique vers la divinité bienfaisante sous la direction de prêtres pieux. De ces guérisons, vous comprendrez que je désire ne fournir que l'indication. Trop de problèmes sont agités par elles et je suis personnellement trop respectueux des croyances et des tendances de chacun pour ne pas faire autre chose que les noter au cours d'une causerie qui n'est qu'objective. Les prêtres chrétiens ne sont toutefois pas les seuls guérisseurs mystiques. Tous les paganismes ont leurs sorciers thérapeutes, toutes les croyances admettent l'intervention de la divinité dispensatrice de santé ; souvent même, en dehors des religions enseignées, de vagues croyances hétérodoxes ont leurs grands prêtres. Vous rappelez-vous du zouave Jacob qui. pendant de longues années, exerça la médecine, récitant des prières pour tout médicament, répandant des bénédictions pour tout traitement. Il était prophète d'un culte qui se tenait en marge des cultes admis et guérissait au nom de Dieu.

Tels sont aussi les Antoinistes; tel fut aussi l'abbé Juliot, prêtre demi-hérétique, défroqué, amendé, puis élevé à l'épiscopat par l'évêque vieux catholique d'Utrecht, revêtu de toutes les investitures et des grades les plus inattendus, et qui mourut sur les bords du lac de Genève après avoir publié plusieurs volumes sur les « *Secrets merveilleux de la guérison* ». Les livres se vendent maintenant encore, chaque année, à plusieurs milliers d'exemplaires. Il distribuait également des porte-bonheurs, des amulettes et ce commerce continue après lui. Il est mort depuis longtemps et pourtant ses préceptes demeurent. Lui disparu, ses livres perpétuent son œuvre et il guérit encore. Tel fut aussi Beziat, grand guérisseur, aujourd'hui disparu et que j'ai connu dès avant la guerre. Il était parti du magnétisme mais avait évolué et se réclamait à la fin de sa vie d'une force obscure et naturelle, qu'il ne décrivait ni déterminait mais à laquelle il attribuait une intelligence sensible. Il avait commencé dans la région du Nord où même il avait fondé un journal qui paraît encore : *Le Fraterniste*. Poursuivi, condamné, il s'était réfugié dans le Midi, près de Toulouse, à Avignonet. C'était au physique un homme puissant. Son visage s'encadrait d'une barbe noire parsemée de poils roux. On eut dit que le soleil avait

oublié là quelques-uns de ses rayons du soir. Il avait une éloquence chaude, animée, d'un rythme cadencé, comparable à celle de Jaurès. Il était persuasif, accueillant, son œil était brillant, sa chevelure abondante. De toute sa personne émanait une puissance bienveillante ennemie des intrigues. Son geste était majestueux et sa voix large.

Il fallait le voir dans sa ferme dominant le coteau ombragé de pins et de cyprès. Il apparaissait au portail, les membres libres, sans col, la chemise entr'ouverte. Les malades attendaient. Il en venait de partout et de toutes manières. A pied, en chars-à-banc, en automobiles, certains en voitures d'ambulance. Des services de transports étaient organisés depuis Toulouse, la Compagnie des Chemins de Fer du Midi envoyait des auto-cars.

Et il parlait. Sa forte parole s'élevait lyrique et abondante. Il proférait une prière, s'approchait des malades, apposait les mains sur les gens, soufflait sur les autres. Tout à coup, l'un d'eux jetait ses béquilles, un autre criait qu'il était guéri, un autre encore s'affaissait à genoux. C'était un tumulte, un enthousiasme qu'il calmait d'un geste, et la foule s'écoulait lentement en longue théorie réconfortée. Il faudrait être de mauvaise foi pour ne pas reconnaître que Beziat guérissait. Il fut condamné deux fois. Les condamnations lui attribuèrent, vivant, la palme du martyr sans rien ôter à sa renommée.

Beziat invoquait vaguement une divinité mal précisée, d'autres guérisseurs, surtout dans les campagnes agissent plus modestement et ne sont pas moins habiles. Ils prétendent ne rien comprendre à la force qui émane d'eux mais dont ils affirment la force curative. Leur réputation n'est fonction que du succès qu'on leur attribue. On dit communément et ils disent eux-mêmes : « C'est un don » et sans chercher davantage, ils l'exercent. Leur pouvoir est mystérieux, emprunte un peu à la magie. Certains profèrent des paroles incohérentes, des mots venus on ne sait d'où et dont eux-mêmes ignorent le sens; d'autres font des gestes, d'autres parlent au cours d'une crise étrange. Tel était Pancrace que j'ai défendu dans les Deux-Sèvres. Pancrace était *dormeux*. Lorsqu'on lui appuyait sur le petit doigt il tombait dans un profond sommeil. Il voyait alors dans le corps, disait-il, comme on voit dans une bouteille. Il apercevait le mal, le reconnaissait et dictait des prescriptions. C'était un paysan quasi-illettré et il montrait dans ses avis une curieuse et presque savante ingéniosité. Sa clientèle était très étendue. On le poursuivit pour exercice illégal de la médecine. Je l'ai défendu. Auparavant, j'avais voulu, par prudence, m'entourer de renseignements. Je l'ai fait examiner par le Dr Vallon, savant expert qui conclut que, dans son état de sommeil, Pancrace était totalement inconscient des paroles qu'il prononçait. Etait-ce un imposteur? était-il sincère? Aucun de nous ne saura plus le dire car aujourd'hui Pancrace, vaincu lui-même par la tuberculose, est mort. Il fut condamné malgré l'expertise. Après la condamnation j'eus un entretien avec lui et sa mère, vieille vendéenne têtue. J'ai conseillé qu'on arrêta l'exercice d'une profession interdite par la loi et dont l'interdiction est durement sanctionnée. Je fus mal reçu.

— Puisqu'il a un don, concluait toujours la mère, on ne peut rien empêcher... c'est un don.

Elle m'avoua même en confidence qu'un autre de ses fils lui paraissait pareil et qu'elle songeait à l'établir. Pancrace continua. Sa renommée

grandit. On venait le voir de tout le département. Il avait ses jours de consultation. On le poursuivit de nouveau. Il mourut au cours de l'instruction du nouveau procès.

La force guérisseuse de Pancrace était certaine. Elle empruntait au surnaturel et le mystère même de sa méthode augmentait la foi et la croyance en son pouvoir. L'apparence extraordinaire de sa méthode permettait aux croyants d'avoir confiance, aux incrédules de le traiter de charlatan, ainsi Pancrace peut-il servir de transition à la dernière classe de guérisseurs dont je veux vous parler : les escrocs.

Ceux-là existent aussi. Chacun de vous se rappelle de Macaura. Cet ingénieur américain conquit Paris en quelques semaines, un ou deux ans avant la guerre. Il vendait le *Pulsocoon*, appareil vibratile de massage qui guérissait toutes les maladies. Une publicité abondante attira chez lui une foule immense. La préfecture de police dut installer un service d'ordre sur le boulevard où il s'était installé. En quelques mois il gagna une fortune considérable et regagna l'Amérique lorsque commencèrent les poursuites. On ne trouve plus aujourd'hui de *pulsocoon* que lorsqu'on fait des inventaires après décès. L'appareil est abandonné, gisant dans un fond d'armoire. N'empêche qu'on l'avait acheté au temps de sa vogue et qu'il avait guéri.

Pour citer un autre exemple, j'ai défendu dans le midi de la France une femme qui guérissait par correspondance. Elle insérait des annonces en quatrième page des journaux, recevait des lettres par milliers accompagnées de mèches de cheveux, de lambeaux de chemise ayant touché la personne malade. Le bureau de poste de la ville — et c'était une très grande ville — fut obligé de charger un facteur spécial de la correspondance de la guérisseuse. Chaque jour elle recevait une brouette de lettres. Son mari lui servait de secrétaire. On répondait à la machine par une formule à peu près unique pour tous les maux. Les guérisons se comptaient par centaines, les lettres de félicitations pleuvaient. Une poursuite intentée par le Parquet se termina par une amende. Dégoûtée des hommes de son pays, ma cliente continua, seulement elle ne fit plus d'annonces que dans des journaux étrangers. Aujourd'hui son entreprise est prospère. Elle vit officiellement de son métier de guérisseuse mais elle exerce son art par-delà les mers. Elle fait ses miracles à Buenos-Ayres et à Honolulu où ses lettres venues de France portent la guérison, ou du moins l'apaisement des maux.

Voilà rapidement exposées les méthodes diverses des guérisseurs les plus ordinaires. Me sera-t-il permis en terminant d'essayer de percer avec vous le secret de leurs pratiques.

Ce qui m'a toujours frappé à l'extrême lorsqu'il m'a été permis d'examiner un rebouteux, qu'il soit empirique ou mystique, qu'il se réclame de la science ou qu'il soit un escroc, c'est que les résultats obtenus dans tous les cas sont sensiblement les mêmes

Le guérisseur guérit. Sans doute il échoue souvent dans son entreprise; peut-être, à défaut de statistique, serait-il présomptueux de dire qu'il a plus de guérisons que d'insuccès; on peut affirmer en tout cas qu'il réussit souvent sans qu'il y ait lieu de tenir compte du procédé qu'il emploie.

Lorsqu'on recherche ce que peut être la raison de ces guérisons et qu'on s'adresse aux médecins, j'entends à ceux qui de bonne foi ont

étudié ces questions pleines d'intérêt, tous s'accordent à attribuer le succès à une seule cause qu'ils appellent la suggestion. Le mot est vague, c'est celui qui convient pour expliquer un fait dont on constate les effets, sans en bien comprendre le fondement et le mécanisme.

Le malade, dit-on, se guérit lui-même, c'est en lui qu'il a trouvé le ressort suffisant pour dominer le mal physique. La force physique que chacun de nous porte en soi a été le seul remède. Le guérisseur n'a fait que provoquer sa détente, il n'a été qu'un point d'appui, une occasion de créer un choc émotionnel subtil et réparateur. C'est ainsi, dit-on, qu'on ne souffre plus d'une rage de dents lorsqu'on sonne à la porte du dentiste. On est parti de chez soi guéri en puissance, la volonté inconsciente a fait disparaître la douleur. Ainsi également la sagesse des nations dit qu'on ne meurt que quand on veut, qu'on n'attrape la peste que quand on la craint. Influence toujours du moral sur le matériel, du psychisme sur le physique. La méthode particulière d'un guérisseur importe donc peu, il n'est qu'une machine qui facilite l'éclosion d'une force qui lui est absolument étrangère.

Je me rallie bien volontiers à cette opinion qui paraît peu contestable, mais la question qui demeure entière est celle de savoir si l'on doit interdire aux guérisseurs leurs interventions puisqu'il est admis par les médecins même qu'elles sont fécondes en heureux résultats.

La Faculté voudrait s'adjuger le privilège même des opérations de suggestion. Les arguments qu'elle donne ne sont pas sans force. La suggestion lorsqu'on en a percé le secret est, dit-on, à la portée de tous les médecins avec cette différence toutefois qu'ils la rendent inoffensive. Il est certain que les guérisseurs peuvent être dangereux. Ils opèrent seuls, sont ignorants pour la plupart, agissent aveuglément, ne savent pas discerner le cas qui relève de la seule suggestion et celui qui dépend de la chirurgie, par exemple. Ainsi peuvent-ils, par une erreur diagnostic, contre laquelle rien ne les prémunit, déchaîner des catastrophes.

Il est malheureusement et incontestablement vrai que des guérisseurs ont causé de tragiques accidents, reste la question de savoir si les médecins disposent aussi bien de la suggestion que leurs concurrents sans diplôme.

Ils le pensent et je crois sincèrement qu'ils se trompent lourdement. Il ne suffit pas de savoir l'origine. le développement et les résultats de la suggestion pour la pouvoir utiliser. Sans doute, ils en connaissent bien l'évolution, ils en ont étudié les détails, mais ce qui leur manque c'est le crédit qu'on accorde aux autres et qu'on leur refuse. La guérison par la suggestion est faite surtout de la croyance qu'on a en celui qui la provoque.

Un médecin n'offre au public aucune apparence surnaturelle. Chacun sait que la médecine s'enseigne à l'école. Molière l'a mis en comédie et Monsieur Homais qui, par la pharmacie touche à l'art médical, n'a jamais passé pour un aigle. Si confiance qu'on ait dans un médecin, on sait que ce qu'il fait a été appris dans un livre; il ne porte en lui rien de secret. Si on le juge habile c'est qu'on pense qu'il a bien étudié. Il ne frappe pas l'imagination.

Le guérisseur, au contraire, participe de la divinité en ce que tout ce qu'il fait ou ce qu'il dit semble échapper à l'ordre de la nature. Il n'a pas

étudié, il a un don. Il a reçu du ciel, ou créé, par l'effort personnel de sa seule intelligence, tout l'art de tout guérir. Il n'a pas de diplôme mais il est sorcier. Il faut qu'il soit bien redoutable puisque les médecins le craignent et le poursuivent. Ainsi, leur réputation exalte l'imagination. On va chez eux parce qu'on ne croit pas ou qu'on ne croit plus à la science. Tout ce qu'ils font paraît sortir d'un ténébreux mystère. Lorsqu'on songe à eux on est ému. L'émotion grandit quand on les approche. Celui qui va les trouver fait un acte de foi et puisque la guérison est portée en lui-même par le malade, la suggestion est d'autant plus forte que le malade est plus enthousiaste. Le choc est d'autant plus violent, partant plus bienfaisant, que c'est un peu approcher la divinité même que d'approcher le guérisseur.

Quel médecin, au surplus, oserait se livrer aux pratiques étranges des rebouteux : signes cabalistiques, prières, incantations, parfums, éclairage étrange, tout est mis en œuvre pour frapper l'imagination. J'ai vu des guérisseurs parler avec une voix sépulcrale dans le demi-jour de lampes voilées et dans l'air épaissi par des fumées d'encens. Toute cette mise en scène est nécessaire sinon indispensable. Un médecin se croirait un saltimbanque s'il agissait ainsi, et échoue là où le guérisseur qui se croit sans rire un médecin, réussit.

Je demeure personnellement convaincu que pour toutes les maladies guérissables par la suggestion, le plus banal guérisseur fait souvent mieux qu'un bon médecin. Il n'a pas lieu d'en tirer vanité, au surplus, c'est la crédulité du malade qui fait tout le travail. Le médecin connaît mieux la pratique de la suggestion mais s'en sert mal, le guérisseur n'y connaît rien et triomphe par un curieux et injuste détour.

Une affaires dont j'ai eu naguère à m'occuper en est un exemple flagrant. Un paysan étranger à la région loua une ferme isolée au milieu des bois, dans une région du sud-ouest de la France. Il soigna d'abord les bêtes, puis les gens, sa réputation grandit. On venait chez lui de vingt lieues à la ronde. Les médecins s'inquiétèrent. Une plainte fut portée, d'autant plus fondée que le rebouteux faisait de la chirurgie et se mettait à ouvrir les ventres.

Le juge d'instruction convoqua le guérisseur. Celui-ci ne vint qu'au second appel, entouré d'une foule de paysans prêts à toutes les violences si l'on voulait arrêter leur bienfaiteur. Parvenu chez le juge, la porte bien close et à la faveur du secret de l'instruction, le délinquant présenta ses diplômes. Il était médecin de la Faculté de Paris et ancien interne. Tout son succès venait de ce qu'on ne savait pas sa véritable qualité. Il supplia qu'on garda le silence sur sa révélation. Il bénéficia d'un non-lieu et retourna à sa ferme. Les magistrats, par curiosité, allèrent le visiter. Tout y était organisé selon le dernier cri de la science médicale mais dissimulé avec soin. La maison était propre, les outils passés à l'autoclave, mais le cochon errait dans la cour et se roulait dans le fumier devant la porte.

Le secret de mon client fut bientôt connu. Dès lors on l'appela *médecin honteux*, il perdit sa clientèle et dut quitter le pays.

Voilà la meilleure image que j'ai jamais rencontrée de la nécessité d'une grande part de surnaturel dans l'appel de la foi qui guérit. Dans Paris même, entre la Madeleine et l'Opéra, je connais un guérisseur dont la

clientèle n'a rien à envier à tous les médecins des hôpitaux. On pénètre chez lui comme on entre dans un temple, il ne soigne que qui lui plaît. Lorsqu'on apprend qu'on est parmi les élus qu'il consent à examiner, on est déjà mieux soulagé que par plusieurs semaines d'un traitement sévère chez les autres.

Nous voici arrivés insensiblement vers la conclusion de ma causerie. Loin de moi la pensée de vous envoyer chez le guérisseur. Si je n'avais obtenu que ce résultat j'aurais dépassé le projet que je me suis imparti. Au XVIII[e] siècle on disait : Monsieur le Comte est mort, guéri par le magnétisme. Il y avait du vrai dans l'épigramme. Ce que je voulais vous montrer seulement c'est qu'il faut être aveugle pour nier les guérisons des rebouteux et absurde pour croire à eux sans critique.

La vérité est que depuis plusieurs millénaires la lutte est irréductible entre guérisseurs et médecins. Déjà au temps des Grecs, les prêtres soignaient au nom des Dieux tandis que la médecine empirique des asclépiades évoluait sous l'influence d'Hippocrate et voulait être expérimentale. Pourquoi cette lutte stérile entre hommes qui, les uns et les autres, se dévouent au soulagment de l'infortune? Si le don des guérisseurs n'a rien de mystérieux mais est efficace, pourquoi le retirer des mains de ceux qui l'exercent avec succès? Pourquoi la médecine est-elle si impérialiste qu'elle ne supporte aucune entrave à ses monopoles? Pourquoi, d'autre part, les guérisseurs sont-ils si jaloux de leurs prétendus secrets et si orgueilleux, qu'ils ne veulent supporter aucun contrôle et se rendre parfois malfaisants dans leur ignorance?

La sagesse serait que le médecin et le guérisseur collaborent. Ce que l'un ne peut faire, l'autre l'obtiendra peut-être. Certains médecins raisonnables n'ont-ils pas déjà compris l'utilité d'envoyer à Lourdes quelques malades qui guérissent là-bas et devant les souffrances desquels ils demeuraient impuissants. Lorsque le diagnostic a été fait, bien fait et ne peut laisser aucun doute, j'aimerais que le médecin sache au besoin confier la guérison à celui qui l'obtient mieux que lui. Il serait absurde s'il croyait par là faire aveu d'impuissance. Devant la douleur et la mort l'association de tous est nécessaire, et ce serait montrer un large esprit d'humanité que de comprendre que les querelles d'école doivent peu peser devant la souffrance d'autrui.

M[e] MAURICE GARÇON.



L'Accord télépathique

La recherche des conditions favorables à la télépathie spontanée ou provoquée est un des chapitres importants de notre étude : on ne peut s'y livrer qu'en classant d'innombrables cas. Et d'abord, la complexité apparaît en constatant que cette simple classification en télépathie spontanée et provoquée est trop grossière.

Il y a des cas où la pensée d'un agent se transmet à un percipient non prévenu. Quand cela se produit involontairement. ce qui est le cas général, c'est le type de la télépathie spontanée, celui des « Phantasms of the livings ». Quand c'est volontaire de la part de l'agent. lorsqu'il cherche à adresser un appel, la télépathie peut être expérimentale pour l'agent, spontanée pour le percipient. Je citerai le beau cas que j'ai publié dans la R. M., N° 2, 1927, page 133. En voici un autre exemple inédit : le Dr B., avait une propriété à Onival, éloigné de 8 kilomètres qu'il fallait faire à pied — de la station la plus proche. Un soir que le Dr B., repartait de sa propriété avec des amis, sa femme l'accompagna un kilomètre et revint chez elle. Là, elle trouva sur la table le trousseau de clefs du laboratoire de son mari. Mme B., se dit : « Je vais voir si la télépathie de Richet, c'est sérieux. » (Elle ne savait pas que Charles Richet ne croit pas à la télépathie en tant que télépathie).

Elle met la tête entre les bras et se représente la route; elle pense que son mari a dû faire 7 kilomètres; elle s'imagine qu'il est à la croisée des chemins, là où il y a un peuplier. Elle se concentre en répétant 20 fois de suite : « Pense à ta clef, pense à ta clef... » Puis elle se couche et quelques heures après son mari revient disant : « J'ai oublié mes clefs ».

Question. — Où y as-tu repensé?

Réponse. — En passant près du peuplier, tout en causant à mon ami, je me suis dit : tiens, mes clefs?

Question. — As-tu pensé à moi?

Réponse. — Non, à mes clefs.

D'autre part, on trouve dans la télépathie provoquée, en opérant par groupe comme nous le faisons ici, un grand nombre de cas de télépathie spontanée.

A première vue, la grande loi de la télépathie doit être la sympathie. On sait que dans presque tous les cas spontanés, l'agent et le percipient sont unis par des liens de parenté ou d'amitié. On a constaté aussi l'importance de la sympathie dans nos expériences. Il ne faut toutefois pas en conclure qu'elle est indispensable : des indifférents sont en rapport télépathique. Je citerai, entre autre, le cas de Musset. Le poète passant avec des amis sous un guichet du Louvre entend, et lui seulement : « Je suis assassiné au coin de la rue Chabanais ». Ses amis rient, Musset est épouvanté. On décide d'aller rue Chabanais : Musset continue à entendre l'appel. Au coin de la rue Chabanais, ils rencontrent une civière contenant un

homme ensanglanté, qui avait rendu le dernier soupir. Il leur était tout-à-fait iconnu. (A. S. P. année 1899, p. 95).

Plus fréquemment, je crois, que l'indifférence, l'antipathie provoque des phénomènes télépathiques. Voici un cas inédit que je tiens de première main. Mme Lefèvre, ex-receveuse des postes et télégraphes en province, rêve qu'elle aperçoit de son bureau une de ses clientes Mme R. « de caractère peu aimable, voire tracassière », sortant de la gare, vêtue de noir et avançant très rapidement dans sa direction. Et, dans son rêve, Mme Lefèvre se moque d'elle.

L'une des premières dépêches de la journée qu'elle reçut, venant de Paris, était : Mme R., morte cette nuit. Une visite du gendre de la défunte, quelque temps après, confirma que dans les heures qui précédèrent sa fin, Mme R., en réclamant avec insistance la présence de ses enfants, répétait : « Il faut envoyer une dépêche ».

Alors, la sympathie, l'indifférence, et l'antipathie, favoriseraient — quoique inégalement — la télépathie!

Même incertitude en ce qui touche le mode d'action télépathique. Tantôt le percipient paraît influencé par une personne à l'exclusion des autres, comme certains sujets hypnotisés; tantôt plusieurs percipients sont impressionnés en même temps par le message d'un même agent : le phénomène télépathique paraît tantôt dirigé, tantôt errant. Il faut donc en conclure qu'un grand nombre de facteurs interviennent parmi lesquels la sympathie, la volonté comptent certes, mais pas exclusivement, pour créer l'accord télépathique. C'est l'étude de ces facteurs que nous allons entreprendre aujourd'hui.

PREMIERE PARTIE

Nous avons constaté que le seul fait de se réunir dans une même salle, ou de s'y être réuni récemment, suffisait pour accorder plusieurs personnes de façon qu'elle perçoivent des images semblables, quoique différentes de l'objet de l'expérience, en tenant compte, bien entendu, de l'influence du milieu. J'ai déjà attiré l'attention sur ces faits (voir R. M. 1926, N°4). Ce phénomène, d'accord télépathique spontané, se réalise fréquemment dans les séances spirites, dans les églises, concerts, théâtres, conférences, réunions publiques, entre personnes vivant ensemble, dans la même maison, la même cité, le même pays. On peut le figurer ainsi (fig. 1) et le formuler :

Lorsque plusieurs personnes perçoivent un même objet elles peuvent être accordées entre elles télépathiquement.

Comme corrollaire :

Lorsque plusieurs percipients pensent ensemble au même agent, ils peuvent être accordés entre eux télépathiquement.

J'en ai déjà cité de beaux cas dans l'article en question; en voici de nouveaux :

Le 23 octobre 1926, M. Q..., percipient pour M. de Sainville, l'agent, eut une idée qu'il dessina ainsi (fig. 2).

Le 30 octobre, quand il reprit la même place en vue d'une expérience

semblable avec le même agent, il se souvint de cette image; mais la refoula.

Mlle T., qui n'était pas venue le 23 octobre et qui ignorait totalement ce dessin, fit alors la figure 2 *bis*.

Le 2 juillet 1927, le commandant B., et Mlle T., sont percipients tous deux dans une expérience avec M. de Sainville, agent. Il nous a prévenu que le message sera fait en 3 parties : 1° Des lettres de l'alphabet, 2° une image, 3° un mot.

Le commandant B., écrit : INRI, barque sur une rivière, DIEU.

Mlle T., écrit : INR, un chenet, Christ ou Christophe. Or, un an avant, le 25 juillet 1926, le commandant B., avait envoyé un message à M. R. W. : c'était une promenade en bateau à rames sur le lac d'Annecy, associée subconsciemment dans l'esprit de commandant B., à l'idée de chenet; mais il ne lui en restait aucun souvenir conscient; tandis que M. R. W, en gardait un vague souvenir qui fut confirmé par les documents.

Ces cas de « contagion mentale » entre percipients doivent être distingués des phénomènes de télépathie collective en rapport avec le message de l'agent, comme dans l'expérience du 5 mars 1927 (fig. 3). Dans cette expérience, M. R. W., est agent. Il prend un livre et en lit plusieurs fois le même passage. Or les percipients ont l'idée que l'objet du message est un livre, ou plutôt l'un d'eux le perçoit et les autres, tout en exécutant des dessins analogues, s'en écartent. M. DE., fait un schéma, et M. DU., a l'idée d'une sorte de calendrier double.

Le fait de l'accord spontané n'est pas nouveau : les anciens magnétiseurs l'avaient constaté. Je citerai Carl du Prel, *La Magie, science naturelle*, édit. Leymarie, p. 141, T. 2 ?

« Les somnanbules d'un même magnétiseur arrivent à être en rapport. Le Dr Tarde paralysa la main d'une somnanbule pour l'anesthésier. Elle s'était enfoncé une aiguille dans le doigt et la pointe piquait l'os. Au moment où il entailla fortement ce doigt, une autre sonnambule qui dormait dans la pièce voisine se mit à crier et se plaignit de fortes douleurs dans le doigt correspondant. »

D'après un document curieux, que je laisse à l'appréciation des personnes travaillant avec des animaux, on observerait sur ceux-ci des faits d'accord spontané.

LA DECOUVERTE DE L'AME GROUPE

Dans le *Théosophist* de décembre 1920, A. F. Kundsen, décrit les intéressantes expériences d'où nous extrayons ce passage.

« Pendant les années 1892 à 1896, il s'est occupé d'expériences hypnotiques diverses sur des travailleurs dans la ferme de son père. Le grand nombre de sujets dont il disposait lui permit d'acquérir une grande habileté, il eut l'heureuse idée d'expérimenter aussi dans un but pratique sur des chevaux indociles. Ces animaux étaient invendables, et s'il réussissait à les influencer, ils devien-

draient employables. L'affaire eut plein succès et il eut raison des animaux les plus inaptes, si bien qu'on le traita de sorcier et que ses voisins lui amenèrent leurs animaux inutilisables. Un jour. il découvrit qu'il devait porter son attention sur un fait nouveau. Dans la cour se trouvaient 60 chevaux d'âge divers; les plus grands déjà employables, excepté un, animal de 3 ans, qu'il voulait éduquer d'une façon toute spéciale. Dans ce but, un angle de la grande cour fut clos, et il ordonna mentalement à l'animal de lever les pieds de devant et de courir danc cet angle en dessinant un huit. A sa grande surprise, il remarqua subitement qu'une vieille jument aussi, levait le pied de devant et se mettait à courir de la même manière, et encore deux autres animaux se mirent à courir de cette façon inaccoutumée. Il amena ces trois bêtes dans un coin et répéta l'expérience en ayant soin de diriger sa volonté vers le cheval de 3 ans seulement, les trois autres cependant imitèrent fidèlement chaque mouvement ordonné comme si eux-mêmes la recevaient.

« ... Enfin, il réussit à influencer une bête du groupe dont les autres bêtes étaient éloignées, depuis 100 mètres jusqu'à 5 mille anglais. La distance ne sembla pas avoir d'influence sur le résultat. Le contrôle fut fait en envoyant un domestique avec la bête dans d'autres lieux et lui ordonnant de noter ce que le cheval faisait et à quel moment.

Remarques spéciales. A. — Quand une seule bête était influencée localement (seulement à un pied) ou quand Kundsen lui communiquait la sentation de douleur, les autres bêtes de groupe semblaient ne rien ressentir; quand une bête tombait en s'entortillant les pieds, les autres ne réagissaient pas.

B. — Quand une seule bête était bien soumise à la volonté de Kundsen et commençait à frapper la terre du pied, selon un rythme, les autres bientôt commençaient à l'imiter. L'imitation cependant n'était jamais absolument égale à l'action de la bête ayant reçu la suggestion directe, il se passait aussi un peu de temps avant que l'ordre donné à la bête servant de sujet se transmette aux autres du groupe.

C. — Quelques ordres, comme courir en cercle, étaient rapidement compris. Les mouvements difficiles exigeaient une plus grande excitation. Mais une voix étrangère ou un mouvement inattendu de Kundsen interrompaient la suggestion du groupe, mais pas celle du cheval hypnotisé sur qui rien n'avait d'influence. Il conclut cependant, que c'est du cheval hypnotisé que l'ordre se répandait sur le groupe. »

Le Dr Kindborg, de Breslau m'a signalé au Congrès Métapsychique de Paris des essais faits sur des chenilles. La piqûre de l'une semblait être ressentie par les autres. La télépathie chez les insectes mériterait d'être étudiée systématiquement.

Lorsque plusieurs personnes perçoivent des objets différents, mais semblables, elles peuvent être accordées entre elles télépathiquement (fig. 4).

Je citerai un cas à titre d'exemple. Dans la séance du 12 décembre 1925, M. DE., est une dans pièce, Mlle T., dans une autre éloignée; tous deux regardent une boule de cristal. M. DE., décrit : un masque noir avec deux yeux phosphorescents. Mlle T., : un crâne humain les deux yeux phosphorescents.

Les sauvages connaissent bien ces procédés d'accord par objets analogues (lisez *Rouhier*, « *Le Peyotl* », p. 123).

Quand le pèlerinage des Indiens Huichols part à la recherche de la plante sacrée, le chef emporte un calendrier, corde de fibres nouée d'au-

tant de nœuds que le pèlerinage doit durer de jours, c'est-à-dire, une trentaine.

« Un autre exemplaire de ce calendrier a été établi, qui reste à la tribu. confié au shaman. Shaman et capitaine déferont un nœud chaque jour : le peuple Huichol restera ainsi en communion constante avec les récolteurs, et ses prières leur aideront à surmonter les dificultés et échapper aux dangers du voyage (p. 131); l'invariabilité de l'itinéraire et l'absolue fixité des lieux de halte permet aux membres de la tribu restés au village, de suivre jour par jour la marche des pélerins, de les accompagner de leurs vœux et de les soutenir de leurs pensées. Le shaman prie dans le temple jour et nuit et défait chaque jour un des nœuds de la corde-calendrier: Plus encore que lui, et que les gens du village, les femmes des Peyotleros gardent un étroit et constant contact mental avec leurs maris absents. Elles s'appliquent à partager leurs privations, s'astreignent aux mêmes jeûnes et s'abstiennent d'ablutions et de sel. Intimement liées à eux au point de vue spirituel, il leur semble en être de même au point de vue physique : aussi, se gardent-elles pour contribuer à leur sécurité de courir ou de marcher rapidement. Ne pas se soumettre à ces règles, c'est compromettre le succès de l'opération. »

En général, lorsque plusieurs personnes reçoivent des sensations identiques, quoique distinctes, elles peuvent être accordées entre elles télépathiquement (Voir fig. 4).

Le plus beau cas que je connaisse, je l'ai déjà publié dans la R. M. 1924, p. 356 (cas des baignoires). Il y en a d'autres : (A. S. P. an. 1892, p. 225). Le percipient se réveille en voyant son associé couché d'une certaine manière par rapport à la disposition de la pièce, il paraît mort sur le parquet. Il était en effet bien mort, dans sa chambre à lui dans cette même position. Mme Sidgwick ajoute (p. 228) :

« On remarquera dans ce cas que la manière dont la vision se présenta eut quelque chose de particulier. Il y eut une sorte d'économie d'hallucination, la fenêtre réelle et le plancher de la chambre du percipient servant à représenter la fenêtre et le plancher de la chambre de l'agent, et la position du corps de celui-ci étant la même par rapport à ces deux choses. »

Autre exemple (A. S. P. 1892, p. 235) M. Marks, pendant une averse d'été, rentre à la maison et s'endort. Il a un cauchemar et voit son frère en bateau pris dans une tempête et sauvé d'un naufrage, ce qui était exact à cet heures à 200 milles de là. Mme Sidgwick ajoute (p. 235) :

« On peut se demander si une averse d'été assez forte pour faire rentrer tout le monde à la maison peut avoir suffisamment ressemblé à la tempête pour avoir produit une communauté d'idées entre les frères et facilité la communication télépathique: »

(Carl du Prel, ouvrage déjà cité, p. 33) :

« La somnambule Kramer qui souffrait de violents maux de tête, avait connaissance pendant ces périodes de sommeil de personnes, quelquefois éloignées et *tout à fait inconnues d'elle*, qui souffraient de maux de tête identiques. »

« La mystique chrétienne nous offre des exemples semblables de rapport sympathique pendant l'extase. Ida de Nivelles, ravie en extase, savait qu'une amie très chère à elle se trouvait dans ce même état, en même temps qu'elle et elles se rencontraient dans leurs visions. »

« Les deux vierges extatiques du Tyrol, la Lazzari près de Trente et Maria Morl à Kaltern, étaient en rapport magnétique. »

Je crois que cela devrait se produire aussi chez les sorcières et que la thèse de notre ami Me Maurice Garçon, sur le Sabbat, pourrait être complétée sur ce point. L'accord par des sensations analogues m'a été signalé par quelques correspondants et M. Edgar Bonnet, ici même, préconise dans notre groupe l'emploi des sensations gustatives, olfactives semblables pour l'agent et le percipient. Nous avons cherché à utiliser des sensations musicales communes; mais si faibles qu'elles soient, ces sensations servent d'inducteur à des associations d'idées en rapport avec le morceau joué, l'instrument employé; et l'imagination travaille constamment. Nous pensons que cet inconvénient se retrouve pour toutes les sensations quand on cherche à les employer pour provoquer l'accord télépathique.

Lorsque plusieurs personnes ont les mêmes préoccupations, les mêmes aspirations, elles peuvent être accordées télépathiquement.

C'est ce qui nous arrive souvent, au sein du groupe, nous percevons fréquemment l'arrivée d'un des membres absents depuis plusieurs séances. Par suite d'un long entraînement, nous nous trouvons tous plus ou moins accordés. Et il s'agit là d'un phénomène dont nous ne sommes absolument pas maîtres.

Le 27 novembre 1926, au cours d'une expérience avec M. Westerman de Nancy, de 17 h. 30 à 17 h. 45, j'ai perçu un personnage assis, les jambes pendantes sur un toît en terrasse. Or ce n'était pas cela, l'objet du message de M. Westerman; mais bien ce que préparait M. de Sainville, dans le Loiret, pour son expérience de 18 heures, sans y appliquer encore sa volonté. Le 22 janvier 1927, M. de Sainville dans le Loiret, envoie de 18 h. à 18 h. 15 l'image d'un éléphant et à 18 h. 30 repense au message : personne ne le reçoit. Mais, pendant une expérience du groupe à l'I. M. I., à 18 h. 40, deux percipients reçoivent l'idée de l'éléphant, au lieu de recevoir le message de M. G., (Mme C. et M. R. W.). La volonté du percipient ne paraît donc pas jouer toujours un grand rôle. On veut faire une expérience de clairvoyance sur une enveloppe fermée inconnue de tous, et on reçoit le message télépathique d'une expérience précédente. (M. L., le 21 janvier 1928). Cet accord, qui se réalise parfois spontanément, nous avons cherché à le réaliser artificiellement en orientant agent et percipient sur une image mentale précise et commune. Le 19 février 1927, il est entendu que M. A., pensera à un objet de message et qu'il imaginera cet objet comme s'il se trouvait derrière un rideau noir qu'il tire. M. A., pensa qu'un rideau noir s'écartant laisse voir des jets d'eau, formant une gerbe éclairée par un rayon de soleil oblique qui fait apparaître un arc-en-ciel dans les gouttelettes d'eau (fig. 5) Chaque percipient se figure aussi ce rideau et note ce que son imagination lui fait voir au moment où, en pensée, il le tire. M. DE., et quelques percipients paraissent avoir été accordés ainsi avec M. A. (fig. 5 *bis*).

Le 19 Nov. 1927, il est entendu que tout le groupe s'accordera sur la même image mentale: se représenter une corde et faire un nœud. Mais M. R. W., qui doit servir d'agent, se tient dans une pièce à part où M. ED. se charge de lui faire une suggestion verbale alors qu'il sera en pleine concentration, pour provoquer une image parasite qui devra influencer les autres percipients accordés. Lorsque M. R. W., fut en pleine concentration, M. ED. lui dit : « un faisan traverse lentement une route entre deux bois ». Dès que le mot faisan fut prononcé, M. R. W., concentré sur l'idée de corde, se trouva distrait de cet exercice mental et cela produisit une sorte de choc émotif, car il avait assisté quinze jours auparavant à une représentation de Chantecler. Instantanément, le faisan doré fut évoqué, l'entrée en scène de la faisane se jettant sous les ailes du coq dans la basse-cour, devant ses hôtes. Mais M. R. W., chassa cette pensée et reprit l'exercice mental de la corde à nœud. M. de Sainville, un des percipients, à I. M. I., perçut en ce moment d'abord un coq, puis un faisan, qu'il a souligné en particulier, puis un canard, et l'idée de basse-cour.

Malheureusement, l'image mentale a, comme la sensation, l'inconvénient de provoquer des associations d'idées troublant la perception télépathique. Ainsi, dans cette erpérience, M. de Sainville avait d'abord été influencé par l'idée de corde qui avait amené celle d'une bobine. Et les autres percipients avaient eu l'idée soit d'acrobates montant à une corde à nœud, soit d'un acrobate sur la corde raide, soit l'idée de mains liées, de forçats, etc... Nous fûmes donc contraints de délaisser cette méthode après quelques expériences et de nous fier seulement à nos propres accords spontanés. Et cela suffit, puisque nous avons pu recevoir des messages de personnes inconnues, mais accordées avec nous par le même intérêt porté à ces recherches.

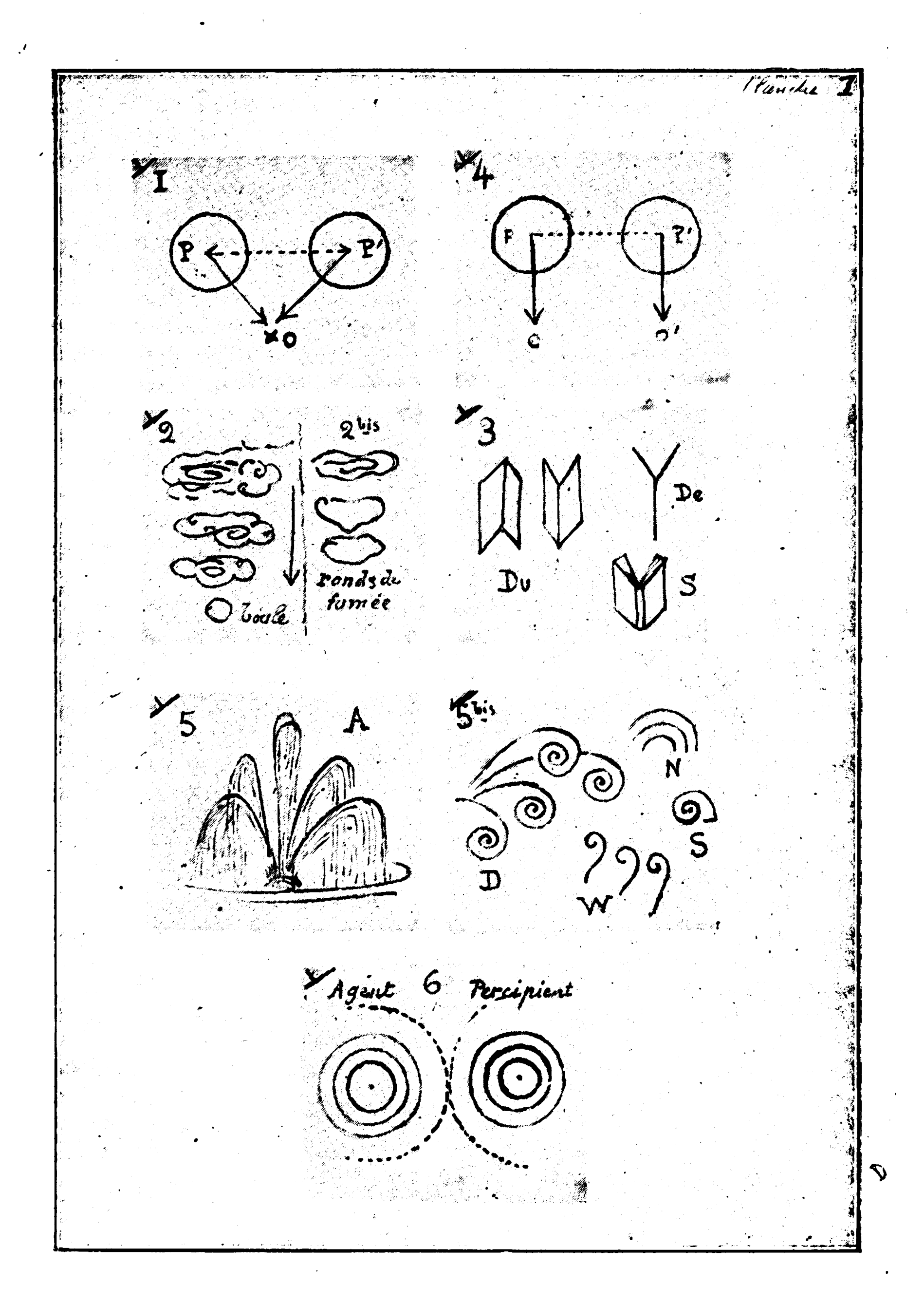
En Télépathie il ne s'agit pas de se connaître; mais de s'accorder.

DEUXIEME PARTIE

Activité du percipient sur l'agent

Nous venons de voir le mode d'action télépathique le plus simple, le plus naturel semble-t-il: lorsque fortuitement les psychismes de deux personnes vibrent synchroniquement, il peut y avoir et il y a fréquemment communication télépathique spontanée. On peut schématiser ce premier mode ainsi: (fig. 6), cela peut se produire d'une façon quasi mécanique dans un groupe entraîné comme le nôtre.

Mais en outre, et en superposition souvent avec ce premier mode, voyons maintenant quel sera le rôle de l'activité psychique, de la volonté de l'agent sur le percipient et du percipient sur l'agent. Un grand nombre d'essais nous ont convaincu que l'agent n'avait pas toujours une très grande importance, mais que son action n'est pas pour cela négligeable. Tout se passe généralement comme si c'était le percipient qui jouait le rôle principal. On peut schématiser ainsi l'activité du percipient sur l'agent (fig. 8 et 8 *bis*). Nous n'avons que l'embarras du choix pour montrer l'importance des percipients. Un fait typique c'est que lorsqu'un


Planche I
I
P
P'
O
4
P
P'
O
O'
2
2 bis
boule
ronds de fumée
3
De
Du
S
5
A
5 bis
N
S
D
W
Agent
6
Percipient

percipient sait qu'il travaille avec plusieurs agents qu'il connaît, il ne sait plus guider son activité consciente et subconsciente, et n'obtient aucun résultat, le plus souvent.

Par contre, un agent travaillant avec plusieurs percipients peut chercher à influencer l'un d'eux à l'exclusion des autres et n'y réussit généralement pas. Quelquefois, tout le groupe reçoit, ou bien reçoivent ceux à qui on ne pensait pas envoyer particulièrement. C'est M. de SV., qui cherche à influencer M. A., le 11 Déc. 1926, par les lettres H. S. superposées. M. A., ne reçoit rien, alors que deux ou trois percipients reçoivent des bribes du dessin, dont M. DU., qui dessine la forme d'un S. Dans l'expériences du 7 avril 1926, M. R. W., à Bruxelles, a concentré sa pensée uniquement sur M. DU., qui est à Paris, à 22 h., alors que tout le groupe est prévenu comme lui de l'expérience. L'objet du message est: le tableau de Jérome Bosch (1450-1516), né à Bruges; un tryptique du Ciel, de l'Enfer et du Purgatoire, et c'est une scène du Purgatoire, véritable vision de cauchemar sur laquelle M. R. W., a tendu son attention, (fig. 9). Plusieurs percipients ont reçu des fragments du message. Je ne citerai que M. L., qui écrit : « plusieurs images comme un rébus ». Mais DU., ne reçoit rien de bon.

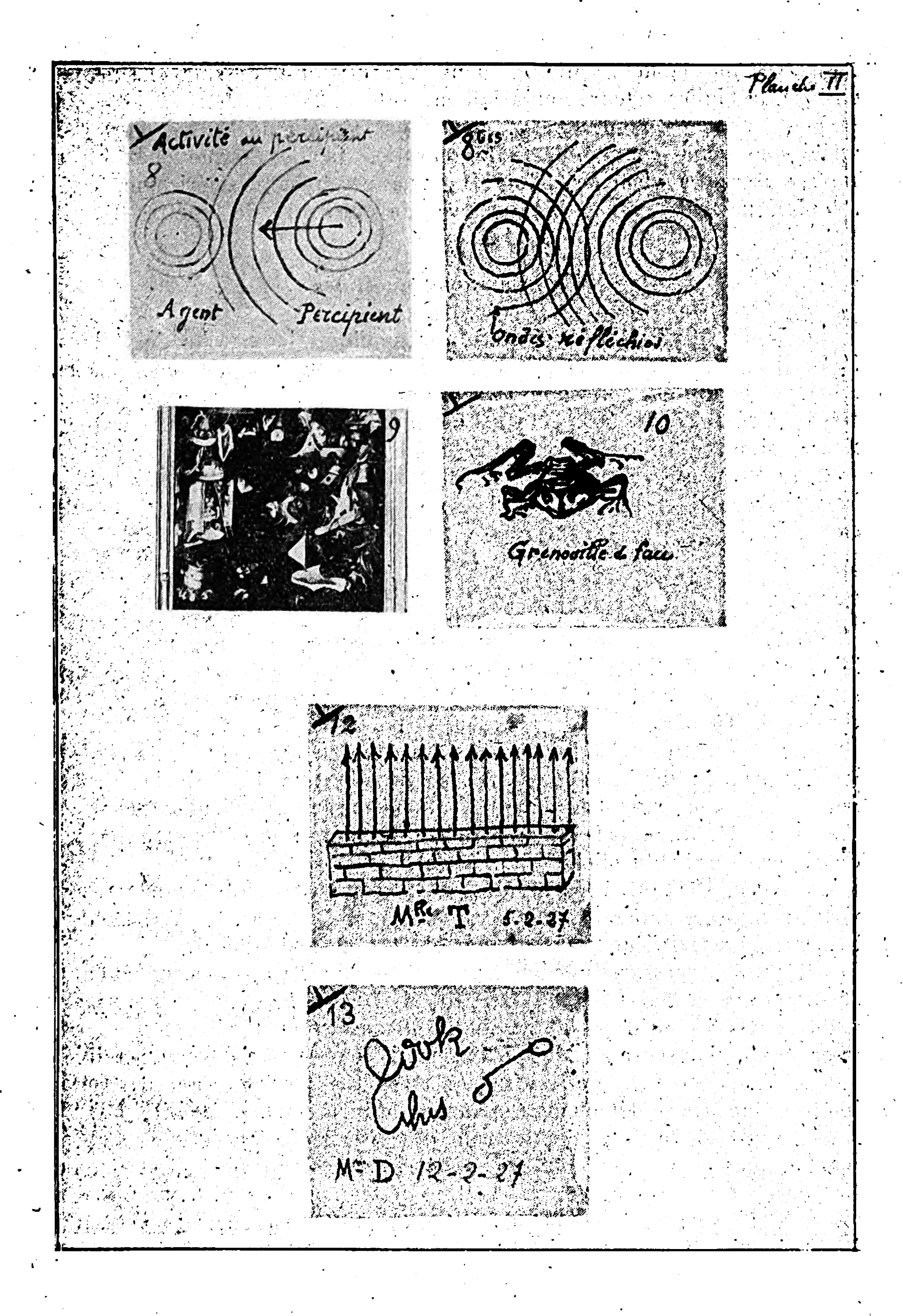
Récemment, M. R. W., au cours d'une expérience, comme agent, regarde de face une grenouille desséchée, le 14 Janv. 1928 (fig. 10). Il pense exclusivement à envoyer ce message à M. de SV., qui ne réussit pas. Mais le Commandant P., décrit: c'est une bête rampante comme une salamandre, comme un tigre à l'affût.

Je compléterai aujourd'hui la description d'une très belle réussite, obtenue avec M. DU., comme percipient (celle de l'étang); expérience citée dans la R. M., N° 5, 1927, p. 363, au sujet d'un autre point de vue théorique que celui traité aujourd'hui. J'avais donc laissé dans l'ombre intentionnellement le fait que dans cette expérience il avait été convenu que le Commandant B. concentrerait sa pensée sur un seul des percipients choisi au hasard. or, c'était sur M. R. W. que le Ct B. avait concentré sa pensée et non sur M. DU., qui reçut le message.

On voit donc que la direction de pensée de l'agent est ici inefficace; seule est efficace la volonté du percipient de recevoir un message, c'est-à-dire, d'ouvrir certaines portes déterminées à son imagination subconsciente. Si les portes n'étaient pas déterminées, le percipient recevrait des impressions du monde entier. C'est en cela que consiste l'activité du percipient vers l'agent, et que nous avons schématisé sans y attacher un sens trop précis. C'est cette certaine liberté de choix entre les multiples impressions qui l'assaillent que nous voulions signaler: elle existe, là se borne pour l'instant notre constatation. Dans les expériences qui vont être citées, où nous nous sommes attachés à transmettre des impressions de différents sens, il n'y eut aucune direction consciente de l'agent sur un percipient déterminé. Il se contentait de penser à la sensation seule.

Transmissions d'attitudes

M. A., l'agent, fixe sa pensée sur le « Génie de la Bastille » après en avoir pris la position. Un des percipients Mlle SI., écrit : la main droite en l'air aux deux doigts levés le pied droit soulevé, le regard au Ciel.


Planche II
Activité au percipient
8
Agent
Percipient
8 bis
Ondes réfléchies
9
10
Grenouille de face
12
Mlle T 5-2-27
13
Look this
Mme D 12-2-27

Transmissions tactiles

Le 5 fév. 1927, M. R., W., dans le bureau de I. M. I., se pique la main avec une épingle. Mlle T., dans le laboratoire, dessine une grille et a l'idée de piques « genre engin indien » (fig. 12).

Le 12 Fév. 1927, M. R. W., met dans la main de M. L., dans l'obscurité une loupe compte-fil. Cette sensation tactile évoque chez lui des images associées visuelles. Mme D., une percipiente américaine, écrivit automatiquement: « look this » et dessine une paire de lunettes (fig. 13).

Transmissions auditives

Le 7 Mai 1927, Mlle B. joue à l'harmonium: la marche de Rakoczy, de Berlioz. M. BU. dans une pièce éloignée, d'où l'on n'entend pas normalement ce qui est joué, note et cela uniquement: la marche de Rakoczy.

Le 21 Mai 1927, M. BU. joue à l'harmonium l'aria de Bach. Une percipiente, Mme G., nota: accord très ferme de Bach.

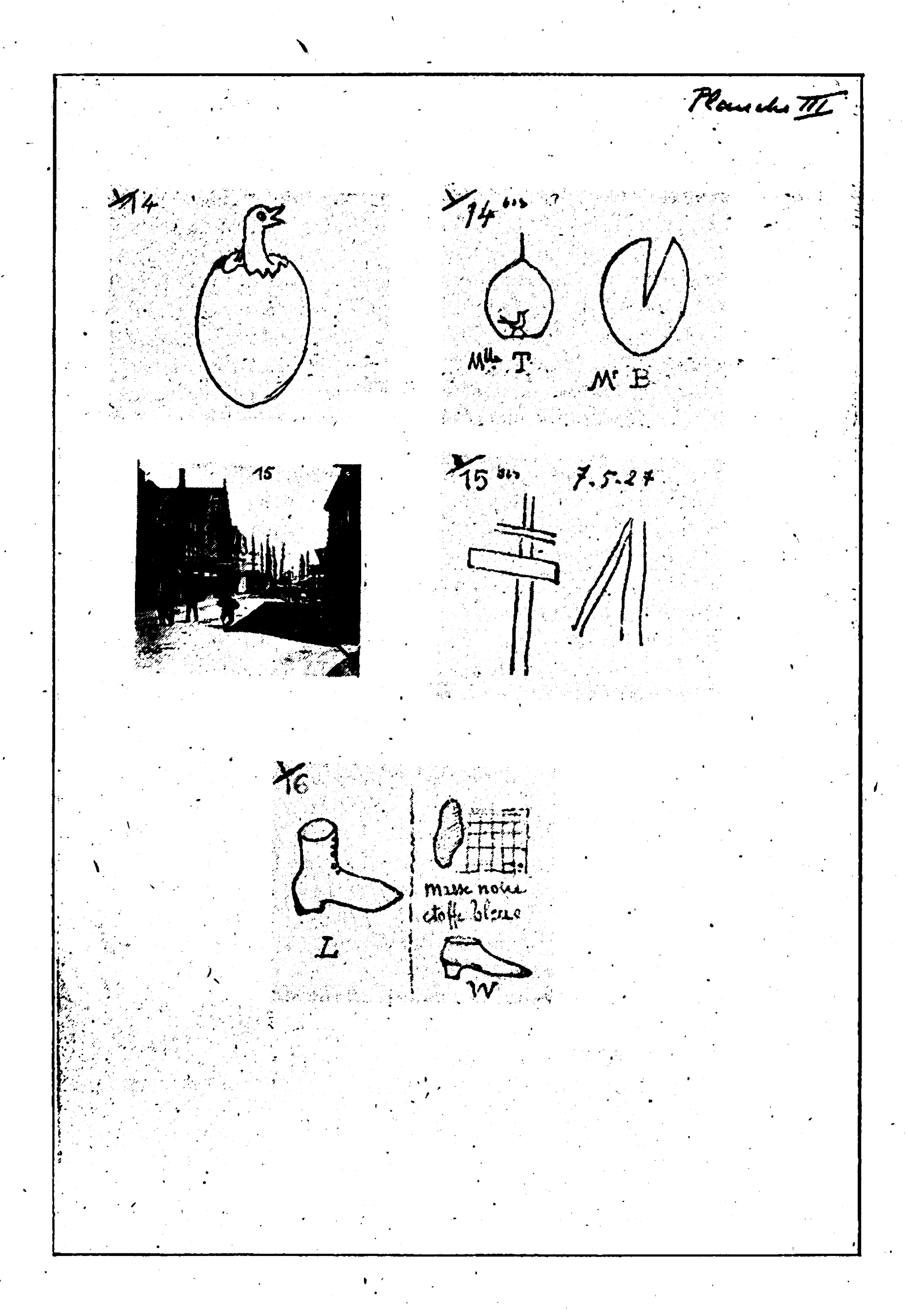
Naturellement, l'hypothèse de l'hyperesthésie peut être à considérer dans ces cas de transmissions de sons, aussi je n'en cite pas d'autres exemples.

Transmissions visuelles

M. A. projette sur un écran un dessin représentant un poussin sortant de l'œuf (fig. 14). Mlle T., dans une pièce éloignée, dessine un serin sur une balançoire ovoïde et M. B. dessine une grenade ouverte, de même forme (fig. 14 *bis*).

M. B., projette un cliché représentant une rue au bout de laquelle au dernier plan on distingue des mâts de navires (fig. 15). Plusieurs percipients perçoivent quelques détails de la vision. En particulier M. R. W. qui note: « M. B. regarde un assemblage de poutres », et dessine des mâts identiques à ceux du cliché (fig. 15 *bis*).

Le 3 Déc. 1927, M. L. et M. DE., sont tous deux agents en même temps pour un message différent. Il y a quatre percipients. M. R. W. décide de diriger son activité uniquement sur M. L., et non sur M. DE., M. L., choisit comme message une chaussure, pied droit qu'il dessine avant de s'étendre sur la chaise longue (fig. 16). M. DE. choisit comme message un poids de 10 Kg qu'il prend en main. Inconsciemment, il est porté à le poser sur la chaussure de M. L.: d'agent, il semble être devenu percipient. M. R. W., parmi les percipients dans une autre pièce, a d'abord l'idée de l'ombre d'un pas se détachant sur une étoffe bleu clair. En réalité, M.R.W. avait vu une étoffe de ce genre avant de venir à la séance. Il dessine une semelle; puis il voit se gonfler l'étoffe comme si un pied était dessous. Il se forme dans cette étoffe, une bottine de femme en satin bleu. L'idée du poids de 10 kg n'est pas perçue. Cet exemple illustre parfaitement notre thèse : la direction de pensée des agents ne semble pas utile, tandis que celle des percipients est nécessaire. Voyons maintenant si l'activité des agents au point de vue de la direction a pu être reconnue dans nos expériences.


Planche III
14
14 bis
Mlle T.
Mr B.
15
15 bis
7.5.27
16
L
W

TROISIEME PARTIE

Activité de l'Agent sur le Percipient

Elle paraît évidente dans les cas spontanés. Les cas d'appels volontaires d'un agent, comme celui des clefs oubliées cité plus haut, perçus ou entendus par un percipient sont tellement nombreux qu'il ne paraît pas possible de les nier. En quoi peut consister l'activité de l'agent? D'abord, il doit désirer envoyer un message télépathique, ensuite, il doit vouloir le diriger. L'un de nous, M. de Sainville emploie exclusivement la méthode d'activité volontaire, en partant de l'hypothèse de la télépathie dirigée. Intentionnellement, dans les expériences où je joue le rôle d'agent, je suis souvent parti de l'hypothèse contraire, ce qui ne m'a pas empêché d'obtenir de beaux et d'aussi nombreux résultats et précisément avec M. de Sainville comme percipient. Mais nous ne pouvons pas épuiser ce sujet en une conférence. Lorsque certains agents entraînés sont arrivés à diriger leur activité sur un percipient, ils ont signalé la connaissance qu'ils possédaient de la réussite de leurs efforts (1). C'est ce que nous nommerons « L'accrochage ». Cela fait exactement le pendant de ce qui se passerait chez les percipients entraînés (fig. 17). Mais actuellement, nous n'avons pas acquis, au moins comme agents cette faculté si précieuse, preuve de la direction volontaire de notre activité télépathique. Quoi qu'il en soit, nous obtenons des résultats encourageants. J'ai pensé qu'il pourrait être intéressant et utile de présenter notre série complète de 10 expériences de vacances, pendant lesquelles M. de Sainville, agent, cherchait à diriger sa pensée sur moi exclusivement, alors que dans nos expériences du groupe, nous travaillons en général avec plusieurs percipients.

Exceptionnellement, nous avons tenté d'expérimenter par couple télépathique. Par exemple, le 17 Juin 1927, M. V. placé en face de Mlle MC., dessine un poisson et écrit: « Ile d'Ouessant, mer brumeuse et agitée ». Mlle MC. écrit: « des vagues, de l'eau agitée, peut-être un bateau à voiles ». Le 9 Juillet 1927, M. V. cherche à transmettre à M. R. W. seul: un incendie, la nuit, lueurs rouges M. R. W. note le mot: flammèche.

Mais c'est pendant les vacances, que nous avons pu étudier la question avec plus de calme, M. de Sainville et moi. Etant retourné dans les Pyrénées, région qui nous avait si bien réussi l'année 1926, pour nos expériences à grande distance citées dans le N° 5 de la R. M. 1927, j'ai tenu à tenter des expériences analogues, alors que je me retrouvais dans des conditions semblables de repos intellectuel. Il nous a semblé que les résultats obtenus étaient au moins aussi encourageants que les précédents; afin que nous n'en soyons pas les seuls juges, je vais exposer les insuccès comme les succès de cette série d'expériences.

Elle nous a permis de préciser notre opinion sur l'influence de la distance, car nous avons pu avec intention, la faire varier de quelques mètres à 800 kil. Les résultats ne nous semblent pas en avoir été influencés. La série se répartit entre le 20 Juillet et le 31 Août 1927.

(1) A. S. P., 1892, Gibotteau, p. 332.

Première Expérience, 20 Juillet.

(L'agent, M. de Sainville, comme dans toutes les autres expériences, est chez lui aux Courbes-Vaux, Loiret).

Message envoyé: 1° Lettre O, de 19 h. 30 à 19 h. 38.

2° Arrêt de 19 h. 38 à 19 h. 40.

3° 19 h. 40, il visualise deux globes de verre remplis d'oiseaux de la Guyane, empaillés, perchés sur un petit arbre (fig. 18).
19 h. 45 « les oiseaux volent et vous tourbillonnent autour de la tête ».

4° 19 h. 50 à 20 h. mot oiseaux.

Réception: A Lourdes, M. R. W., le percipient, de 19 h. 30 à 19 h. 45 a perçu 5 idées ou images, seule, la 3ᵉ correspond au message, les autres sont dues à des souvenirs visuels du voyage.

3° image approximativement à 19 h. 40. Un oiseau blanc, comme une mouette ayant la tête de M. de SV., faisant un virage sur l'aile gauche en atterrissant près de moi.

S'il ne s'agit pas d'une coïncidence fortuite, j'aurais perçu l'idée de faire voler l'oiseau autour de moi 5 minutes avant que cette idée devienne consciente chez M. de SV. Mais il s'agit peut-être d'une différence de réglage des montres. Je dois ajouter que le lendemain de l'expérience, alors que je n'avais pas encore reçu la lettre de M. de SV., essayant pendant une procession de 10.000 personnes de faire de la passivité en m'attendant à recevoir des images inspirées par l'ambiance, je perçus des oiseaux perchés.

Deuxième Expérience, 23 Juillet 1927.

Message envoyé: 1° de 19 h. 30 à 19 h. 38, lettre W.

2° A 19 h. 38, j'ai pensé à un gant de crin placé sur une bouteille (fig. 19).

3° A 19 h. 42, dessin.

4° 19 h. 42 à 19 h. 45, idée en rapport avec le dessin: friction, gymnastique, geste de la gymnastique, hygiène, santé, crin.

Message perçu de 19 h. 30 à 19 h. 45.

1° Bras d'homme brun velu, bêchant la terre, le bras tourné vers le bas, la main très visible, l'avant-bras très velu.

2° Homme brun se renversant en arrière, comme sur une trappe.

3° Enfant faisant de la gymnastique, saisissant à deux mains des barres parallèles.

4° Mousse ou matelots avec bérets à pompons rouges sautant d'une plate-forme à une autre.
19 h. 45, idée de mouvement effectué par l'homme et non pas de mouvement mécanique.



Troisième Expérience, 27 Juillet 1927.

Message envoyé: 1° 19 h. 30 à 19 h. 40, lettre B.

2° 19 h. 40 à 19 h. 45, exécution du dessin 20, idée de géométrie.

Message perçu à Lourdes:

1° Lettre M.

2° Couleurs indistinctes.

3° Arc-boutant de maçonnerie supportant une muraile; pilier très haut, de pierre soutenant une charpente métallique à 50 mètres de hauteur au moins.

4° Visage d'homme aux cheveux relevés, gros yeux brillants, il est comme à « quatre pattes », mais la tête haute. 19 h. 45. J'ai reconnu plus tard dans cette vision, le portrait du médium Marjan Gruzwewski, qui était précisément chez M. de Sainville et qui avait ramassé des pommes dans la journée dans cette position.

Quatrième Expérience, 30 Juillet 1927

Message envoyé: 19 h. 30 à 19 h. 40, lettre G.

2° 19 h. 40 à 19 h. 50, dessin d'un coq.

3° 19 h. 50 à 20 h. Cocorico.

Message reçu: Echec total de 19 h. 30 à 19 h. 45, j'ai perçu trois idées fausses avec l'impression de manque de contact avec M. de SV. (c'est la troisième fois qu'il cherche à me transmettre un coq sans y parvenir).

Cinquième Expérience, 3 Août 1927

Message envoyé: 1° 19 h. 30 à 19 h. 36, lettre O.

2° 19 h. 36 à 19 h. 54, dessin de tablettes de chocolat, odeur de chocolat.

Message reçu: (Je suis de retour à Courbevoie, à 125 kil. de l'agent). De 19 h. 30 à 19 h. 45.

1° ac ic.

2° Image vague.

3° Treillage.

4° Mot acide.

Sixième Expérience, 17 Août 1927.

Message envoyé de 1 h. 15 du matin à 1 h. 24, M. de SV., fait le dessin 21.

2° De 1 h. 25 à 1 h. 26, lettre R.

3° De 1 h. 26 à 1 h. 30. flamme d'alcool allumée.

Message reçu : Je suis chez l'agent aux Courbes-Vaux, dans une pièce voisine de la sienne, mais ne s'ouvrant pas directement dans celle-ci. Distance quelques mètres.

De 1 h. 15 à 1 h. 30.

1° Cuillère.

2° Elle est irisée comme du pétrole sur l'eau. (Je ne tiens pas compte de l'irisation due à des préoccupations professionnelles).

3° Un bénitier, comme la coquille porte-savon que je viens de voir, mais elle serait en métal blanc.

4° Bols les uns dans les autres (ils sont irisés aussi) la partie supérieure présente l'aspect d'une manchette contenant un mouchoir qu'on aurait formé à l'intérieur avec la main. L'ensemble présente l'aspect du dessin 21 *bis*.

5° Papier blanc avec figure (souvenir de dessins vus dans la soirée.)

6° Cadre de peinture (idem).

Septième Expérience, 10 Août 1927

Je suis de retour à Courbevoie mais je n'ai pas pu tenter l'expérience à l'heure fixée: 19 h. 30. De 23 h. 10 à 23 h. 15, j'ai cherché à retrouver le message sans succès.

Huitième Expérience, 13 Août 1927

Message : De 19 h. 30 à 19 h. 40, M. de SV., retardé, n'envoie rien. De 19 h. 40 à 20 h. après avoir cherché en hâte un sujet de message, il envoie l'impression d'une écoute à la T. S. F.: chanson Montmartroise.

Message reçu: (Je suis arrivé le matin à Lourdes ayant voyagé la nuit du 12 au 13).

1° 19 h. 30 à 19 h. 40, lettre Z.

2° Verre grossissant ;

3° Arcade sourcillière d'homme;

4° 19 h. 40, 2 mains battent des applaudissements.

5° Plante.

6° Mot gaz.

Neuvième Expérience. 24 Août 1927.

1° 19 h. 30 à 19 h. 40, lettre D.

2° 19 h. 40 à 19 h. 45.



Citation de la lettre de M. de SV.

« J'ai voulu prendre un sujet dont j'étais imprégné, le tableau des danseuses « Turkestanes, que vous devez connaître; il était affreusement déchiré, je suis « en train de le restaurer, je venais d'y travailler pendant deux heures: Je des- « sine le croquis de la danseuse de droite du tableau (fig. 22), la faisant nue « d'abord, au crayon rouge (lie de vin), puis l'habillant de son vêtement trans- « parent bleu en encrage pointillé. Par instant, je dirigeais ma pensée vers ma « sœur en Bretagne qui essayait je crois de recevoir en même temps, et pour « elle, j'ai fait à 19 h. 45 le croquis de la danseuse (sans voiles): J'ai précisé la « forme de la coiffure (fig. 22 *bis*), un peu à part, pour avoir une petite image « précise. »

Enfin de 19 h. 45 à 19 h. 55, j'ai écrit le mot danse.

Message reçu (je suis de retour à Courbevoie) :

1° 19 h. 30, porte-manteau, fenêtre.

2° V. peu net.

3° Des épaules nues.

4° Une outre tintée de couleur lie de vin, elle est percée, une chose sale en coule (19 h. 37).

5° Coiffe, coiffure blanche, une mantille dorée sur une tête de poupée, image très nette à 19 h. 42.

Il faut remarquer que j'avais dû apercevoir l'année dernière, entre la centaine de toiles de l'atelier de M. de SV., ce tableau déchiré, mais sans y faire attention spécialement. Il faut noter en tous cas, que ce n'est pas par le souvenir que j'avais pu en garder que la transmission s'est faite, et cela, nous l'avons toujours constaté. La transmission d'un ensemble ne se fait pas d'un coup, mais par ses détails · la déchirure, le nu, la couleur du dessin, la coiffe, le voile, l'idée d'artificiel se sont objectivés à l'aide d'éléments différents existants dans mon esprit. Pour le voile, c'est typique. J'ai perçu un voile léger très particulier en tulle brodé chimiquement, dont j'avais étudié un échantillon au laboratoire il y a plusieurs années. C'est avec ce souvenir que le voile de M. de SV. s'est objectivé.

Dixième expérience, 31 Août 1927.

Message envoyé : 1° 19 h. 30 à 19 h. 35, lettre P.

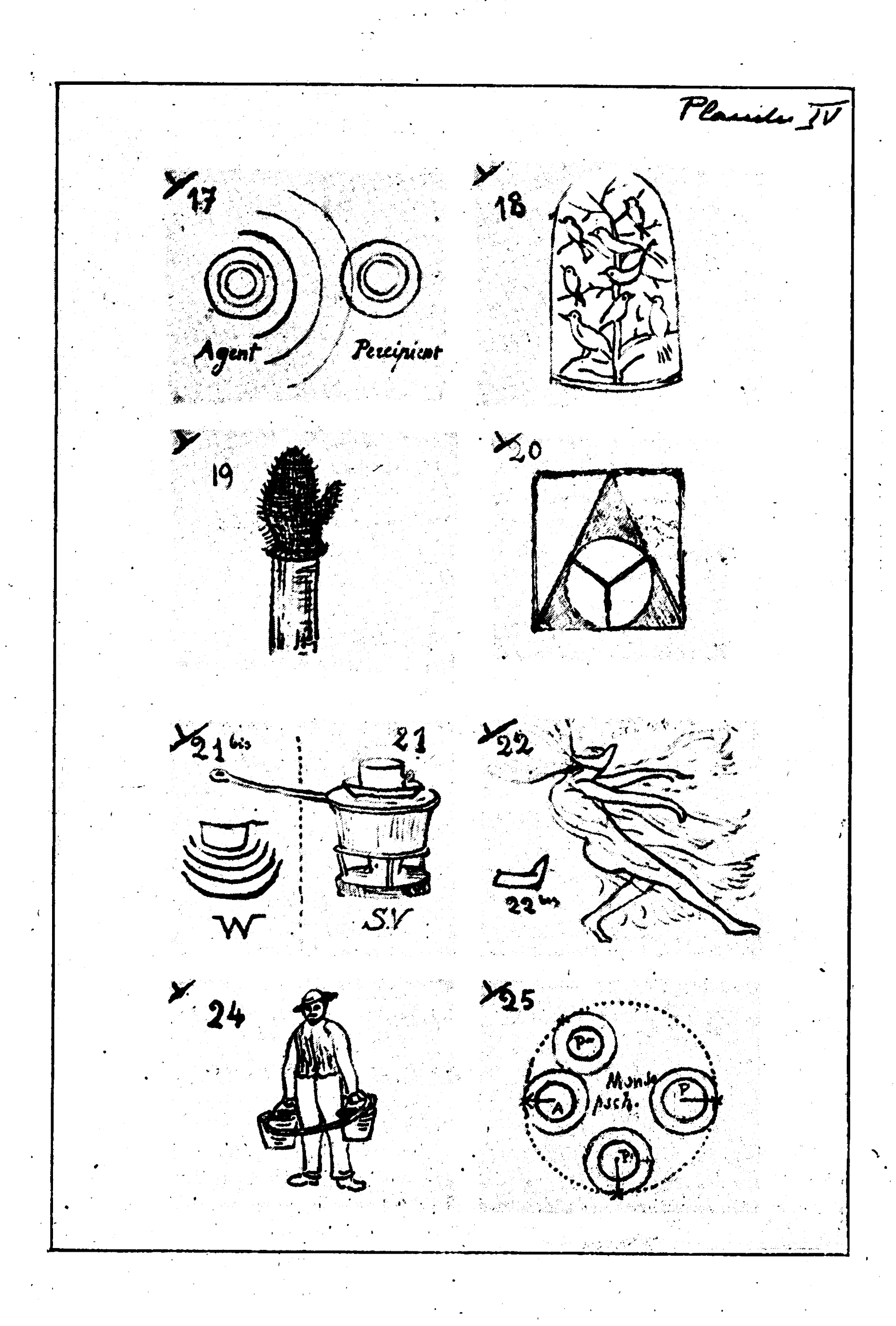
2° 19 h. 35 à 19 h. 40, un tas de fumier, un jeune garçon avec un tablier plein d'herbe, un paysan portant un cercle écartant deux seaux (c'est un tableau).

3° 19 h. 40 à 19 h. 55, croquis du paysan (fig. 24).

4° 19 h. 55, le soir, à la ferme.

Message reçu : (je suis à Courbevoie);

1° 19 h. 30, chiffre 5.


Planche IV
17
Agent
Percipient
18
19
20
21 bis
21
W
S.V
22
22 bis
24
25
P
Monde psch.
A
P
P

2° Anneaux et crochets métalliques.

3° Tête d'homme, inconnue, sans barbe, mais moustaches courtes, cheveux châtains, plutôt longs que courts, figure franche et gaie vue de face.

4° Elle est remplacée par une autre tête d'homme : la mienne.

5° Une gerbe de foin, une botte liée.

6° Branche de pins, fleurs jaunes comme des genêts (19 h. 45).

Il y aurait bien des observations à faire sur ces 10 expériences; je vais me contenter de résumer : d'abord le nombre des succès ou demi-succès (environ 5 sur 10) l'oiseau, la gymnastique, l'idée d'ustensiles de cuisine empilés, la tête de poupée coiffée d'un voile léger, le paysan.. Parmi les autres : l'une n'a pas été faite pour moi à l'heure fixée (c'est la 7°); une autre n'a pas été commencée à l'heure fixée par M. de SV., (c'est la 8°). Sur les 3 qui restent, l'une est intéressante, cependant je ne la compte pas comme un succès, car mon interprétation est discutable : l'idée d'architecture et la vision de Marjan Gruzewski. Les 2 autres sont vraiment mauvaises, surtout l'une d'elles. A remarquer que j'ai cru percevoir le manque de contact psychique dans ce cas. M. de SV., comme moi, semble d'ailleurs ressentir « l'accrochage » dans le rôle de percipient et jamais jusqu'ici dans celui d'agent.

La position de percipient fut constante : couché dans une demi-obscurité. L'orientation a été notée. Dans 4 réussites, l'orientation a été : tête au Nord, pieds au Sud; mais il y eut aussi 2 échecs dans cette position. Pour la distance; Loiret-Seine; 2 réussites, 2 échecs. Loiret-Hautes-Pyrénées; 3 réussites, 2 échecs. Essais dans la même maison; 1 essai, 1 réussite. La distance ne nous paraît donc pas influencer dans les limites de notre expérience.

On a remarqué que M. de SV., essayait à chaque fois de transmettre une lettre de l'alphabet et un mot : il n'y eut aucune coïncidence, probablement parce que le percipient en étant prévenu cherchait à deviner. Enfin, nous avons surpris une légère évolution de mes facultés. Il nous paraît qu'avec la forme, l'idée s'est transmise avec plus de facilité que l'année dernière; quoique perçus fragmentairement les messages ont été mieux compris.

CONCLUSION

Maintenant, peut-on affirmer que les résultats obtenus tiennent à la télépathie dirigée? Et, que serait donc cette direction qui n'est pas toujours spatiale puisque quelquefois l'agent et le percipient ignorent leur situation exacte dans l'espace? Certes, il existe des phénomènes psychiques spatiaux, perceptibles même sur le monde extérieur, ils s'accommodent d'ailleurs des schémas que j'ai présentés. Mais nous ne pensons pas qu'ils soient exactement de même nature.

Je doute personnellement de la direction des pensées. J'avais affaire à

un agent qui sait concentrer sa pensée sur un sujet, il sait se monoïdéiser sur une perception déterminée (dans un tableau, sur un personnage, sur un détail et non sur un autre) comme peintre il est habitué à visualiser. Dans cette série, j'ai cru ressentir son activité environ au milieu de l'expérience : c'est la 3e image perçue qui est fréquemment la meilleure Puis, ensuite, il me semblait que c'était moi qui devenais actif vers la fin, par exemple dans l'incident Gruzewski. Il s'agirait alors d'une « clairvoyance télépathique », d'une lecture de pensée qui se mêlerait avec la transmission télépathique, d'une sorte de phénomène de « battement » que j'ai schématisé. Quoi qu'il en soit. il n'y a pas à nier le rôle de l'agent; sans cela, il n'en existerait pas de bons et de mauvais. Si clairvoyant que l'on puisse être, il faut encore que la personne à détecter favorise.

Ces termes de télépathie et de lecture de pensée ont le grand mérite d'être très clairs; ils ne sont pas inconciliables: il faut que l'attention de l'agent se dirige hors de sa conscience normale. Il en est de même de l'attention du percipient : elles vont, pour ainsi dire, à la rencontre l'une de l'autre dans un monde psychique. On pourrait supposer alors qu'il n'y a ni émission, ni réception, et parler du contact des deux avec un même centre. Mais en employant le terme de direction de l'attention, nous paraissons bien avoir quitté le monde de l'Espace pour un domaine purement psychologique, qui serait celui du Temps. Ces deux mondes distincts me paraissent cependant superposables de quelque façon. On peut obtenir de bons résultats télépathiques en connaissant l'emplacement du percipient ou de l'agent dans l'espace. On arrive au même but si on ne connaît pas cet emplacement; mais si on connaît la personne ou si on est accordé avec elle au même moment. Alors, il arrive fréquemment qu'on semble se trouver pour ainsi dire dans son Espace et dans son Temps.

Les phénomènes de contagion mentale entre percipients, le fait qu'on ne distingue pas d'où proviennent les messages quand il y a plusieurs agents, les phénomènes d'accord spontané, les faits de latence; tout cela me paraît explicable encore par cette hypothèse d'un monde psychique où tous participent. La distinction entre télépathie et lecture de pensée devient ainsi moins nette.

Il y aurait chez l'agent une sorte d'illumination psychique d'une certaine tonalité — ou bien une certaine charge psychique, si on préfère. — Cette luminosité de ses pensées ou fragments de pensées, serait presque toujours inconsciente; mais elle pourrait être provoquée volontairement par certaines pratiques ou entraînements psychiques. Elle pourrait aussi être décelée par les percipients dont l'attention est dirigée psychiquement. On peut imaginer, schématiquement, que l'agent et le percipient seraient en contact par une circonférence avec tous les autres êtres vivants, circonférence limitant ce monde intérieur ou psychique, qui comme je le suppose, se superposerait exactement avec le monde extérieur (fig. 25).

Dans ce schéma se trouvent face à face les hypothèses physique et psychique de la télépathie.

La question de savoir si l'agent émet ou si le percipient détecte dans ce monde intérieur, transposée dans le monde extérieur devient celle-ci : lorsque je regarde une étoile, sont-ce les rayons lumineux qui viennent à

mon regard, ou mon regard qui se porte vers eux? On sait qu'à une question de ce genre, exprimée en langage philosophique par Bergson (le monde extérieur est-il éloigné de sa représentation en nous-mêmes) il n'hésite pas à répondre, dans « Matière et Mémoire », (page 31) : « La « vérité est que le point lumineux, les rayons qu'il émet, la rétine et les « éléments nerveux intéressés, forment un tout solidaire, que le point « lumineux fait partie de ce tout et que c'est bien en lui, et non pas ail- « leurs, que son image est formée et perçue. » Beaucoup moins audacieuse, nous semble-t-il, serait cette réponse à toutes les questions soulevées, appliquée au monde intérieur dans lequel nos subconsciences communiquent.

R. WARCOLLIER.

Sur quelques modalités de l'Art inconscient

L'association des mots : art, inconscient, paraît d'abord un paradoxe. L'art n'est-il pas le résultat d'une conscience et d'une volonté? Peut-on admettre qu'il existe un art étranger à la conscience?

La connaissance exacte des limites de l'inconscient nous manque. Ce que nous savons du rêve nous a amenés à séparer notre personnalité en deux états : le conscient et l'inconscient. Mais les états hypnagogiques, intermédiaires entre la veille et le sommeil, forment une transition qui montre l'artificiel de cette séparation. La psychanalyse n'a d'autre but que de créer ces états intermédiaires pour explorer l'inconscient, dont la notion, malgré ces critiques, s'impose dans la pratique clinique et psychologique.

Physiologiquement, l'inconscient exprime la *cénesthésie*. Ce terme, dit Littré, correspond au sentiment vague que nous avons de notre corps, indépendamment du concours des sens. Ce sentiment vague est transmis des organes au cerveau par les *nerfs sympathiques*. Contrairement aux autres nerfs dont le trajet est direct des centres nerveux à leur terminaison, les nerfs sympathiques sont interrompus par des relaïs périphériques. Les cellules nerveuses de ces relais vivent d'une vie propre. Elles déterminent des réflexes indépendants du cerveau, de la conscience et de la volonté. Ainsi sont régularisées des fonctions comme la circulation, la respiration, la digestion.

Le fonctionnement de ces relais dans l'état de santé, apporte au cerveau une sorte de bonheur élémentaire, que la conscience précise dans la joie de vivre. Dans le cas contraire, la douleur envahit progressivement le psychisme. Par la joie et la douleur nous pouvons passer de l'inconscient organique au conscient psychique : mais ces deux émotions opposées peuvent au moins par leurs manifestations réflexes : mimique, gestes, cris, demeurer encore inconscientes. Elles nous conduisent donc à l'inconscient psychique.

L'inconscient psychique apparaît, à l'analyse, comme une masse de souvenirs momentanément oubliés; comme une somme des acquisitions antérieures de l'esprit. Ces acquisitions s'ajoutent aux apports de l'hérédité. Elles sont utilisées automatiquement, comme si un mécanisme les mettait en action suivant nos besoins. La marche, la parole sont les premières acquisitions de l'inconscient; puis viennent les arts, les lettres, les sciences, les disciplines de l'esprit et du corps, assimilés à un moment où l'esprit est souple et facile à modeler. Ainsi envisagé l'inconscient devient l'un des éléments dominants de la personnalité.

Au cours de la vie, il continue de s'enrichir chez l'homme en état de santé psychique, alors que chez l'aliéné chronique il tend à se cristalliser. Il y a un passage continuel de connaissances du conscient à l'inconscient,

qui fait que l'homme, à deux époques même rapprochées de sa vie, ne perçoit pas les mêmes objets de la même manière.

Suivant les sujets et suivant les conditions auxquels ils sont soumis l'inconscient devient prépondérant au point d'abolir momentanément ou définitivement le conscient. Il crée ainsi des troubles psychopathiques qui appartiennent dans le premier cas aux psychonévroses, dans le second aux psychoses. Dans l'un et l'autre cas une nouvelle psychologie apparaît, ou plutôt des tendances profondes, jusque-là inconnues du sujet lui-même, se montrent au grand jour. La logique, le jugement, les habitudes et les actes volontaires cèdent le pas aux émotions, aux instincts, aux impulsions qui se manifestent presque à l'état pur dans l'hypnose ou dans ce demi-sommeil que la psychanalyse s'efforce de réaliser, en plongeant le malade dans une atmosphère qui supprime pour le temps des séances le monde extérieur et ne permet que l'expression de la vie intérieure.

Bien qu'il échappe aux lois de la logique, l'inconscient peut mener à leur terme des opérations intellectuelles compliquées et en même temps régler les fonctions les plus simples de la vie comme la respiration, la circulation, la digestion. Maxwell a insisté avec raison sur ce double pouvoir dans son livre sur *La Magie*. Le mathématicien qui trouve à son réveil la solution d'un problème, l'homme à qui, suivant le dicton populaire : « la nuit porte conseil » utilisent ces forces obscures, en qui nous mettons nos craintes et nos confiances. Dans des occasions rares, l'inconscient peut faire un artiste d'une personne pour qui jusque-là, des dons visuels ou auditifs étaient demeurés stériles.

La peinture ou la sculpture sont dits alors automatiques, c'est-à-dire le résultat d'une création spontanée, dans laquelle la conscience du sujet ne semble pas intervenir. En réalité une longue incubation inconsciente précède presque toujours cet automatisme. Des images visuelles ou auditives et surtout des tendances affectives qui poussent à ces images ont été emmagasinées au plus profond de nous, à notre insu. Une femme que nous avons observée avec mon maître et ami Laignel-Lavastine passe un jour brusquement de la sculpture profane à la sculpture religieuse. Elle adopte la manière des primitifs, qui contraste avec ses autres œuvres inspirées du XVIIIe siècle. L'analyse psychologique apprend qu'elle avait été très frappée par un sermon sur la Rédemption, qu'elle croyait avoir oublié jusqu'au jour où une force irrésistible la poussa à modeler cette image qui en était le symbole.

L'artiste conscient, sans aller jusqu'à l'automatisme sent aussi parfois en lui, dans les meilleures heures de sa création, des forces puissantes qui s'emparent de son cerveau et dirigent sa main. Le mythe antique des Muses et le génie moderne n'ont pas d'autre origine. Mais chez celui-ci l'inconscient contient en plus des dons naturels, les acquisitions des longues études, si bien assimilées qu'elles font partie maintenant de sa personnalité, et il est guidé fréquemment par le conscient.

L'Art conscient rejoint l'Art inconscient par une série de transitions, qui peuvent être observées chez le même artiste. Tantôt toutes ses facultés sont tendues volontairement pour réaliser l'image qui palpite au fond de son psychisme, tantôt les choses vont toutes seules et il semble ne plus être qu'un instrument.

Paul Chabaneix dans sa thèse sur *Le subconscient chez les Artistes, les*

Savants et les Ecrivains a analysé toutes ces opérations de l'inconscient, avec sa mémoire propre, bien plus étendue que la mémoire consciente, et ses associations d'idées, qui peuvent être si serrées qu'elles prennent figure de raisonnements. Les exemples judicieusement choisis appuient les assertions de Maxwell sur les pouvoirs de l'inconscient.

Cet exposé psychologique rapide, tout incomplet qu'il est, permet de comprendre les parentés de l'Art conscient et inconscient. Il prouve une fois de plus que les mécanismes de l'esprit humain ne sont pas infinis et qu'une production, en apparence spontanée, diffère assez peu d'une production contrôlée par la conscience et exécutée par la volonté.

Nous pouvons pénétrer maintenant dans le cœur du sujet. Aujourd'hui nous ne nous occuperons pas des médiums artistes. Leurs œuvres ne sont inconscientes que par rapport à eux, si nous admettons l'hypothèse spirite, c'est-à-dire qu'elles sont le fait d'une conscience étrangère, celle de leur guide. Nous laisserons aussi à notre ami, le Dr Osty, le soin de vous expliquer la genèse de leurs dessins par l'hypothèse métapsychique.

Nous envisageons surtout l'art des aliénés. L'art des enfants n'est pas inconscient, sauf dans des cas exceptionnels. Il est l'expression de la psychologie infantile, que Luquet a bien étudiée dans son livre.

Chez l'aliéné. les faits se divisent en deux catégories : les uns sont le résultat d'une conscience et d'une volonté morbides; les autres véritablement inconscients et automatiques. Nous avons respecté cette division dans notre petit livre sur *l'Art et la Folie*.

Dans l'une de ces catégories, les malades ne peuvent plus fixer et évoquer les souvenirs; ils n'associent plus les idées; leurs jugements et leurs actes deviennent puérils ou absurdes. Ces sont des *déments*, comme le paralytique général, le vieil alcoolique abruti par sa passion. Les fonctions de leur intelligence sont diminuées ou supprimées.

Le qualificatif de dément est donné aussi par l'aliéniste à une autre catégorie de malades. Il n'a plus alors le même sens. Les ***déments précoces*** désignés aujourd'hui sous le nom de *Schizophrènes* ont conservé relativement leur mémoire et les autres fonctions de leur intelligence. Mais le lien entre celles-ci est comme brisé, d'où leur nom tiré d'un radical grec qui implique ce sens. Leur intelligence devient étrange, décousue, fantastique, comme dans le rêve. Leur monde est en effet identique à celui des images de nos nuits; comme elles, il exprime les désirs, les tendances profondes de la vie instinctive. Ce rêve morbide, où ils sont enfermés, tantôt reproduit les désirs réalisés sous la forme de symboles, tantôt montre les souffrances des luttes et des persécutions, dont ces malades se croient victimes. Un médecin suisse, Bleuler, a décrit cet ensemble de faits sous le nom *d'autisme*, exaltation pathologique de la vie intérieure au point qu'elle finit par supprimer le contact avec le monde extérieur.

Le schizophrène, enfermé dans l'autisme, ce monde d'images chargées d'une forte affectivité, se borne le plus souvent à les contempler comme le dormeur son rêve, mais il arrive aussi qu'il cherche à en faire une réalité sous la forme de compositions artistiques. Il s'agit bien alors d'art inconscient, puisque l'autisme implique une suppression de la conscience, aussi complète que dans le rêve. La conscience imposerait en effet la notion de la réalité et du même coup détruirait l'illusion du rêve.

A côté des déments et des schizophrènes, l'autre catégorie des malades de l'esprit paraît avoir conservé son intelligence, mais ne l'employer qu'au service d'un délire. Celui-ci s'enrichit des apports de la mémoire, des associations d'idées et prend une sorte de cohérence, malgré l'absurdité des jugements. Ou bien l'excitation et la dépression précipitent ou ralentissent les opérations de l'esprit : mais celles-ci se laissent encore deviner à travers la loquacité exubérante des uns, le mutisme des autres.

C'est alors la conscience morbide et non l'inconscience qui dirige ces malades, s'ils se livrent à des essais artistiques. A l'Asile d'aliénés de Bedlam, en Angleterre, le parloir est décoré de toiles exécutées par un persécuté mégalomane. Elles figurent la haine, l'amour, la trahison, le péché originel, à l'occasion de quelques épisodes du délire de l'auteur. Brossée largement, à la manière des fresques, la composition est simple : elle comprend un ou deux personnages d'un symbolisme facile, comme cette mégère qui cache ses grimaces menaçantes derrière le masque d'une coquette souriante. Ce personnage-là est le symbole du persécuteur, tel que ces aliénés nous le décrivent.

Dans tous les tableaux de ce malade, la main a été entraînée par la violence de la passion délirante. Elle ne s'est pas attardée au souci de la décoration et aux finesses de miniaturiste, communs chez les schizophrènes L'habileté de la technique révèle un peintre devenu fou.

Les artistes de cet ordre, ou vivant sur les frontières de la folie n'étaient pas exceptionnels à l'époque romantique. Dans l'atelier d'Antoine Wiertz à Bruxelles, le visiteur retrouve des tableaux comparables à ceux de Bedlam. Les personnages aux muscles hypertrophiés, plus grands que nature se démènent dans divers cadres tragiques : comme les Enfers, les barricades des guerres civiles, les champs de bataille au soleil de sang, les taudis hantés par la misère, les prisons et même l'échafaud avec la guillotine. Les vices et les vertus voisinent dans un étrange concile, traités avec une violence outrancière. Les légendes des tableaux sont longues. Leurs lignes nombreuses rappellent les écrits des mégalomanes par le fatras et la grandiloquence de la pensée. Elles exaltent la puissance de l'homme, la foi chimérique dans l'avenir, maudissent les ennemis éternels et n'épargnent personne. Ce Wiertz côtoyait les frontières de la Folie. Il servit d'arguments à Lombroso quand il soutenait les rapports du génie avec celle-ci et fut l'objet d'une de ses monographies particulières en 1897.

L'aliéné inventeur dessine aussi de temps à autre. Il confie à son papier le plan de la machine qui produit le mouvement perpétuel et plus souvent encore des automobiles, des ballons, des avions, des appareils variés. Ces inventions, imaginatives plus que scientifiques, sont pauvres de détails techniques, mais riches d'ornements inattendus dans des dessins qui ne rappellent que de loin les épures des ingénieurs.

Certains auteurs, médecins ou critiques d'art, ont accordé aux hallucinations un rôle important dans la genèse de l'art morbide. Ils ont voulu y découvrir une source d'inspirations pour quelques artistes. Un aliéniste contemporain des romantiques, Brière de Boismont, affirme que les peintres, les musiciens ou les poètes sont fréquemment des hallucinés de la vue ou de l'ouïe. Il ajoute cette réserve qu'ils ne sont pas fous, quoique hallucinés, parce qu'ils rectifient les hallucinations par le jugement.

Les exemples cités par lui : la *sonate du diable* de Tartini, le début d'un poème de Coleridge et même le plan de la *Divine comédie* prêtent aux discussions. A cette époque, un Baillorger n'avait point précisé les caractères de l'hallucination, et les rêveries, les illusions étaient confondues avec elle. C'est à un poète que revient le mérite de critiquer le premier ce rôle des hallucinations : Alfred de Vigny répondit à son ami Brière de Boismont, que « la rêverie était productrice de travail dans les forts ». Il l'opposait à l'hallucination, qui n'aboutit qu'à des résultats médiocres, dans le domaine de l'Art, quand elle n'est pas stérile.

L'halluciné, quand il dessine sous le coup de son hallucination se borne, en effet, à la reproduire plus ou moins habilement, mais l'image hallucinatoire est souvent incomplète et disparaît rapidement, ce qui nous conduit à suspecter l'exactitude de ces reproductions. Très souvent aussi des observateurs mal avertis ont pris pour des représentations d'hallucinations, le dessin d'une illusion pathologique : celles-ci sont assez fréquentes chez certains délirants qui voient des fantômes dans les vapeurs du matin, dans les jeux de la lumière entre les feuilles des arbres, dans la fumée des cheminées.

Les excités maniaques crayonnent volontiers sur les murs de leurs cellules des graffiti qui rappellent ceux des écoles ou des casernes. Leurs dessins ne sont généralement qu'un barbouillis de traits assez malpropres d'où sort une tête ou une image obscène.

Moreau de Tours étudiant les mangeurs de haschich romantiques a eu le mérite d'insister le premier sur le développement et l'évolution de la vie de rêve chez les toxicomanes. Leur imagination et leur mémoire, excitées par le toxique, se libèrent de toute logique et de toute volonté. Ils perdent la notion du temps, si fragile que Robinson Crusoé dut, pour la conserver dans son île, inventer un moyen qui lui permettait de la retrouver. La notion de l'espace est bouleversée : ils vivent dans un espace agrandi ou rétréci suivant les cas. S'ils dessinent, leurs dessins reproduisent les visions fantastiques, les symboles, la débauche d'arabesques et de couleur que nous allons retrouver chez le schizophrène.

« De tous temps, dit M. Th. G..., les Orientaux à qui leur religion interdit l'usage du vin, ont cherché à satisfaire, par diverses préparations, ce besoin d'excitation intellectuelle commun à tous les peuples, et que les nations de l'Occident contentent au moyen de spiritueux et de boissons fermentées. Le désir de l'idéal est si fort chez l'homme, qu'il tâche, autant qu'il est en lui, de relâcher les liens qui lui retiennent l'âme au corps; et comme l'extase n'est pas à la portée de toutes les natures, il boit de la gaieté, il fume de l'oubli et mange de la folie, sous la forme du vin, du tabac et du hachisch. — Quel étrange problème! un peu de liqueur rouge, une bouffée de fumée, une cuillerée d'une pâte verdâtre, et l'âme, cette essence impalpable, est modifiée à l'instant! Les gens graves font mille extravagances, les paroles jaillissent involontairement de la bouche des silencieux : Héraclite rit aux éclats, et Démocrite pleure!........
....Au bout de quelques minutes, un engourdissement général m'envahit! Il me sembla que mon corps se dissolvait et devenait transparent. Je voyais très nettement dans ma poitrine (1) le hachisch que j'avais mangé, sous la forme d'une émeraude d'où s'échappaient des millions de petites étincelles. Les cils

(1) Un jeune médecin croyait voir le fluide nerveux circuler dans les ramifications du plexus solaire.



de mes yeux s'allongeaient indéfiniment, s'enroulant comme des fils d'or sur de petits rouets d'ivoire qui tournaient tout seuls avec une éblouissante rapidité. Autour de moi, c'étaient des ruissellements et des écroulements de pierreries de toutes couleurs, des ramages sans cesse renouvelés, que je ne saurais mieux comparer qu'aux jeux du kaléidoscope; je voyais encore mes camarades à certains instants, mais défigurés, moitié hommes, moitié plantes, avec des airs pensifs d'ibis, debout sur une patte d'autruche, battant des ailes, si étranges, que je me tordais de rire dans mon coin et que, pour m'associer à la bouffonnerie du spectacle, je me mis à lancer mes coussins en l'air, les rattrapant et les faisant tourner avec la rapidité d'un jongleur indien. L'un de ces messieurs m'adressa en italien un discours que le hachisch, par sa toute-puissance, me transposa en espagnol. Les demandes et les réponses étaient preque raisonnables et coulaient sur des choses indifférentes, des nouvelles de théâtre ou de littérature.

« Le premier accès touchait à sa fin. Après quelques minutes, je me retrouvai avec tout mon sang-froid, sans mal de tête, sans aucun des symptômes qui accompagnent l'ivresse du vin, et fort étonné de ce qui venait de se passer. Une demi-heure s'était à peine écoulée que je retombais sous l'empire du hachisch. Cette fois la vision fut plus compliquée et plus extraordinaire. Dans un air confusément lumineux voltigeaient, avec un fourmillement perpétuel, des milliards de papillons dont les ailes bruissaient comme des éventails. De gigantesques fleurs au calice de cristal, d'énormes passeroses, des lis d'or et d'argent montaient et s'épanouissaient autour de moi, avec une crépitation pareille à celle des bouquets de feux d'artifice. Mon ouïe s'était prodigieusement développée : j'entendais le bruit des couleurs. Des sons verts, rouges, bleus, jaunes, m'arrivaient par ondes parfaitement distinctes. Un verre renversé, un craquement de fauteuil, un mot prononcé bas, vibraient et retentissaient en moi comme des roulements de tonnerre; ma propre voix me semblait si forte que je n'osais parler, de peur de renverser les murailles ou de me faire éclater comme une bombe. Plus de cinq cents pendules me chantaient l'heure de leurs voix flûtées, cuivrées, argentines. Chaque objet effleuré rendait une note d'harmonica ou de harpe éolienne. Je nageai dans un océan de sonorité, où flottaient comme des îlots de lumière, quelques motifs de *Lucia* et du *Barbier*. Jamais béatitude pareille ne m'inonda de ses effluves : j'étais si fondu dans le vague, si absent de moi-même, si débarrassé du moi, cet odieux témoin qui vous accompagne partout, que j'ai compris pour la première fois qu'elle pouvait être l'existence des esprits élémentaires, des anges et des âmes séparées du corps. J'étais comme une éponge au milieu de la mer : à chaque minute, des flots de bonheur me traversaient, entrant et sortant par mes pores; car j'étais devenu perméable, et jusqu'au moindre vaisseau capillaire, tout mon être s'injectait de la couleur du milieu fantastique où j'étais plongé. Les sons, les parfums, la lumière, m'arrivaient par des multitudes de tuyaux minces comme des cheveux, dans lesquels j'entendais siffler des courants magnétiques. A mon calcul, cet état dura environ trois cents ans, car les sensations s'y succédaient tellement nombreuses et pressées que l'appréciation réelle du temps était impossible. L'accès passé, je vis qu'il avait duré un quart d'heure.

« Ce qu'il y a de particulier dans l'ivresse du hachisch, c'est qu'elle n'est pas continue; elle vous prend et vous quitte, vous monte au ciel et vous remet sur terre, sans transition. Comme dans la folie, on a des moments lucides. Un troisième accès, le dernier et le plus bizarre, termina ma soirée orientale : dans celui-ci ma vue se dédoubla : Deux images de chaque objet se réfléchissaient sur ma rétine et produisaient une symétrie complète; mais bientôt la pâte magique, tout à fait digérée, agissant avec plus de force sur mon cerveau, je devins complètement fou pendant une heure. Tous les songes pantagruéliques me passèrent par la fantaisie : caprimulges, coques-grues, oysons bridés, licornes, grif-

fons, cauchemars, toute la ménagerie des rêves monstrueux trottait, sautillait, voletait, glapissait par la chambre... Les visions devinrent si baroques que le désir de les dessiner me prit, et que je fis en moins de cinq minutes le portrait du docteur..., tel qu'il m'apparaissait, assis au piano, habillé en Turc, un soleil dans le dos de sa veste. Les notes sont représentées s'échappant du clavier, sous forme de fusées et de spirales capricieusement tire-bouchonnées (1). Un autre croquis portant cette légende : « un animal de l'avenir », représente une locomotive vivante avec un cou de cygne terminé par une gueule de serpent, d'où jaillissent des flots de fumée avec des pattes monstrueuses, composées de roues et de poulies; chaque paire de pattes est accompagnée d'une paire d'ailes et sur la queue de l'animal, on voit le Mercure antique qui s'avoue vaincu malgré ses talonnières. Grâce au hachisch, j'ai pu faire, d'après nature, le portrait d'un farfadet. Jusqu'à présent, je les entendais seulement geindre et remuer la nuit, dans mon vieux buffet.

Théophile Gautier a dessiné ses visions de haschich. Sa fantaisie de poète aidant, il a paré des formes les plus étranges ses comparses et le mobilier de sa chambre, ajoutant des fantômes et des diablotins aux êtres et aux choses réels. Mais si la toxicomanie chronique succède à l'intoxication occasionnelle, l'imagination en se dégradant perd sa richesse et rejoint les autres fonctions déchues de l'esprit. C'est à un dément que l'on a alors affaire.

Tous ces aliénés, mégalomanes, persécutés, hallucinés, excités, maniaques, toxicomanes chroniques deviennent rarement artistes en devenant malades. La folie peut modifier leurs dispositions antérieures à l'Art. Elle ne les crée pas. Avec la chronicité, après une évolution prolongée, elle tend même à les faire disparaître. De tous ceux-ci, le toxicomane est le seul qui puisse présenter le phénomène de l'Art inconscient.

Par contre, chez le schizophrène, l'Art inconscient résulte directement de la psychologie, transformée par la Folie.

Les passions et les tendances instinctives enfermées dans le cercle étroit qui délimite l'autisme et l'isole du monde extérieur, cherchent à atteindre leur objet. La contemplation des images du rêve, ne lui suffit pas toujours. L'Art vient compléter le rêve et lui donner une forme tangible, un peu moins illusoire pour le malade. Il apaise dans une certaine mesure ses tourments qui rappellent ceux de l'Enfer classique. A mesure qu'il dessine, il se regarde dans son dessin comme dans un miroir qui reflète les images de son psychisme. Les premiers traits sont élémentaires, puis se compliquent à mesure que la composition se poursuit. Les formes de la nature se mêlent à celles de la géométrie dans un ensemble souvent décoratif, ou bien cet ensemble porte la marque de cette naïveté des primitifs ou d'un douanier Rousseau. La conception, dans ce cas, demeure décorative au moins par des détails, comme les arbres ou l'architecture. La couleur est vive et les nuances sont exceptionnelles. Les symboles tiennent la place principale, ou sont placés çà et là, comme des accessoires importants. Ces symboles sont plus au moins clairs et une analyse psychologique de l'état intellectuel du malade est souvent nécessaire pour en démêler le sens. Quand la composition est surtout décorative

(1) En effet, il est remarquable combien, dans le hachisch, l'esprit est porté à transformer toutes ses sensations, à les revêtir de formes palpables, tangibles, à les matérialiser, pour ainsi dire.



elle présente parfois un style voisin de celui des icones byzantines compliquées, à plusieurs compartiments, avec des têtes isolées, de petites scènes, et des ornements disposés suivant une symétrie souvent heureuse.

La découverte d'un style renouvelé des primitifs est en rapport avec un psychisme qui a retrouvé les tendances archaïques d'un temps où les artistes, comme nos malades, ne s'embarrassaient pas des règles de la raison classique et peignaient à la manière d'un Fra Angelico poussé par les seuls élans de son âme.

L'ordonnance du style des artistes inconscients obéit à cette grande loi du rythme, qui gouverne aussi bien la santé que la maladie. Le rythme est une propriété des fonctions automatiques, obéissant au système sympathique. Il assure l'équilibre de la santé en régularisant la respiration, la circulation, la digestion, l'alternance de la veille et du sommeil. Quand l'automatisme et l'inconscient envahissent le psychisme, le rythme s'impose aux fonctions intellectuelles. Les schizophrènes répètent indéfiniment les mêmes gestes des bras et des jambes, se balancent à la manière des ours, répètent sur le même ton et avec la même cadence les mêmes paroles.

De même leurs images se reproduisent suivant un mode monotone et cristallisé. Leurs dessins obéissent au rythme tyrannique, qui crée la symétrie, la répétition des figures et les couleurs complémentaires juxtaposées dans les enluminures exécutées par ces imagiers inconscients. Si la maladie est ancienne, la composition ne se renouvelle plus. Des pages entières répètent le même profil à un nombre indéfini d'exemplaires. Bientôt la figure perd les détails caractéristiques. Le papier n'est plus couvert que d'une série de traits identiques. Cette répétition d'une image, si monotone qu'elle semble clichée, est dans le domaine de l'Art l'équivalent des répétions des gestes, d'attitudes, de mots, de phrases qui constitue un symptôme capital de la schizophrénie : la *stéréotypie*. Lorsque celle-ci apparaît, elle indique la cristallisation des fonctions psychiques, conséquence de leur désagrégation et de la perte de leurs rapports avec le monde extérieur. La Stéréotypie pathologique peut être rapprochée de ces habitudes, banales chez les retraités, les clients des cafés, qui au mêmes heures du jour, se livrent automatiquement aux mêmes occupations.

Les *symboles* sont des objets appartenant au monde extérieur revêtus d'un sens particulier à cause de leurs affinités secrètes avec l'âme. Le rêve banal use des symboles pour exprimer les tendances affectives de l'individu. Certaines personnes, douées de dispositions imaginatives développées pensent et parlent par symboles : elles arrivent même à un degré de plus à vivre symboliquement, comme cette femme, qui met des robes de couleurs assorties à ses joies ou à ses peines. Une école littéraire et artistique s'est groupée sous le signe du symbole pour traduire par la plume ou le pinceau la chanson de l'inconscient où, selon Verlaine,

...l'Indécis au Précis se joint...

La pensée symbolique est aussi archaïque. Sa tradition ancienne, fixée dès l'apparition des vieux mythes méditerranéens, se conserve sous des formes qui n'évoluent guère, dans les profondeurs du cœur humain. Le schizo-

phrène la retrouve dès que l'autisme est constitué, c'est-à-dire dès qu'il est livré tout entier aux forces les plus obscures de son psychisme, après la rupture du contact avec le monde ambiant.

Ainsi, en dépit de la folie, l'Art des Aliénés est relié à l'ensemble des conceptions humaines. Des observateurs, comme Chaslin, ont pu suivre le passage du symbolisme banal au symbolisme morbide chez certains de leurs malades. Ils ont vu tel sujet commencer par choisir en quelque sorte ses symboles favoris, ceux qui exprimaient le mieux l'état de ses sentiments. Quelque temps après ces mêmes symboles, qui semblaient ne devoir leur existence qu'à la fantaisie, reparaissaient dans le délire. Il n'était plus alors question de choix même relatif : ils appartenaient au groupe de ces manifestations déterminées, qui caractérisent une maladie de l'Esprit. L'élaboration des symboles du rêve résulte, comme l'a dit Freud, de processus psychologiques qui suivent une voie rétrograde, du conscient vers l'inconscient, contrairement aux processus psychologiques de la veille lucide, qui tendent vers les états de conscience les plus parfaits.

Les symboles, comme le style de l'Art inconscient des aliénés, perdent rapidement le charme éphémère qui attire un instant l'attention de l'observateur. La collection des dessins d'un même imagier schizophrène, démontre que tout renouvellement, et il faut bien le dire toute vie, sont interdits à ces malheureux. Ils trompent un moment, grâce à leurs dessins et à leurs enluminures, les forces mauvaises qui bouleversent leur âme : laissons-les à cette consolation et ne leur demandons pas de nous servir de maîtres.

Pourtant, aujourd'hui, comme à l'époque du symbolisme, l'inconscient est redevenu à la mode. Il est même plus envahissant que jamais. La littérature moderne prétend l'exprimer directement. L'Art s'efforce d'en reproduire les aspects les plus secrets. La psychanalyse a fait de l'inconscient le pivot de sa doctrine. Son succès déconcerte celui qui a éprouvé la complexité de ses méthodes et la longue patience de sa doctrine. Elle a gagné maintenant tous les milieux, s'emparant du théâtre et du cinéma alors qu'elle semblait réservée aux médecins et aux psychologues.

Quelques-uns ont voulu pousser les choses à l'extrême. Des écrivains, laissant la logique de la phrase française, alignent des mots sans suite, trop souvent érotiques ou scatologiques. Des peintres tracent des traits ordonnés suivant une géométrie sans démonstration. Nous assistons à leurs débats. Déjà, comme nos schizophrènes, ils tournent en rond et ne peuvent se dégager de leurs formules. Les meilleurs les ont abandonnées et se rapprochent des anciennes disciplines.

Nous touchons là la preuve que l'inconscient renferme des réserves d'inspiration indiscutables, mais qu'il est incapable de se suffir à lui-même. Il apporte des documents pour la connaissance du cœur humain, mais il est impuissant à les mettre en œuvre durable sans le secours du conscient. Les élans seuls lui sont permis. Cela admis il est permis de douter que cet envahissement excessif de l'inconscient soit une source de progrès. La solution de l'énigme de celui-ci est ailleurs.

Les artistes modernes après s'être enthousiasmés pour les dessins d'enfants, dont un décorateur connu a tiré des motifs de tapis et d'étoffes, se sont pressés devant les cimaises d'une exposition de dessins d'aliénés, à Montparnasse. Des acheteurs ont offert des prix déjà appréciables pour quelques-unes de ce compositions dont l'inattendu les charmait...

François Lehel, dans *Notre Art dément* a assimilé aux schizophrènes Cézanne et la plupart des peintres actuels. Il écrit que l'ère de la maladie a commencé et que les formes désagrégées sont la conséquence d'une désagrégation de l'âme. Il a frappé fort et il a rendu service. Mais nous ne pouvons oublier que l'inconscient est toujours à l'origine de l'Art et qu'il est toujours possible de retrouver son empreinte même dans les œuvres de génie. Elles ne perdent pas pour cela leur valeur et nous pouvons conclure avec le Dr Chabaneix que « le trouble léger d'aujourd'hui n'est peut-être que la santé parfaite de demain », quand le conscient aura retrouvé sa place, qui est celle du guide et du maître.

Dr Jean VINCHON.

Prestidigitation et faux prodiges par illusionnisme

(*Résumé de la Conférence de M. GRIMOIN-SANSON*)

Le samedi 19 mai 1928, M. Raoul Grimoin-Sanson fit, sous ce titre, une remarquable conférence-démonstration. Il est impossible de la relater, car elle fut quelque chose de tout pratique, une série de démonstrations « au ralenti » de ce que sont les « trucs » des illusionnistes, et du degré vraiment effarant d'habileté que peut acquérir, par l'exercice, la main humaine.

Un certain nombre des auditeurs de cette conférence nous ont demandé « quel rapport elle pouvalt bien avoir avec les études métapsychiques ? » Elle a, avec elles, un rapport assez étroit. On peut le déplorer, mais c'est un fait.

Il est reconnu que le domaine que nous explorons est exploité par d'innombrables coquins, faiseurs de faux phénomènes. Pour un « sujet » véritable, il y a une quantité de fraudeurs. Et encore ! rares sont les sujets véritables auxquels il n'est jamais arrivé de frauder, ou, du moins, d'essayer de le faire. Il s'agit donc de s'armer contre la supercherie, et la meilleure façon de le faire est d'en connaître les ressorts cachés. « Inutile d'essayer de tricher avec moi, disait un professeur à ses élèves, je connais tous vos trucs : je les ai tous pratiqués ! » C'est cette connaissance qu'il faut acquérir, et la conférence de M. Grimoin-Sanson y a contribué largement.

Car la prestidigitation seule — soit : l'habileté de la main humaine — ne suffit pas entièrement pour décevoir le spectateur, pour l'illusionner. Il faut en plus la science des réactions psychologiques de l'esprit humain devant le fait brut sur lequel les sens le renseignent. Et c'est ce qu'a mis remarquablement en lumière M. Grimoin-Sanson.

En effet, le prestidigitateur *pur* n'obtiendrait pas grand succès s'il dédaignait l'art d'illusionner. Or, pour illusionner, il faut avoir des compères, et dont on sache se servir. Et ces compères sont... les spectateurs eux-mêmes, c'est-à-dire leur imagination. Chaque individu a, en effet, dans l'esprit, tout un assortiment de « *schémas moteurs* » des gestes humains usuels. L'illusionniste a étudié ces *schémas*, et c'est grâce à leur connaissance qu'il trompe son public. Il ébauche des gestes connus sans les achever... c'est l'imagination des spectateurs qui les achève. Les sens de l'homme dupé ne lui fournissent que l'image exacte du geste accompli... mais son esprit l'*interprète*. Tout l'art de l'illusionnisme consiste à donner matière à de *fausses interprétations*. De là, l'on peut tirer deux conclusions : l'une, d'ordre philosophique (épistémologique) ; l'autre d'ordre pratique.

La première est celle-ci (1) : c'est que nous ne connaissons pas les choses comme elles sont, mais *comme nous imaginons qu'elles sont ;* nous

(1) Elle est d'ailleurs fort ancienne et a été brillamment mise en lumière par Kant.



ne les voyons qu'à travers toute une série de schémas préexistants, acquis soit par l'hérédité, soit par l'expérience. Le monde que nous connaissons est un monde d'illusions, C'est ce que met brutalement en évidence l'illusionniste, quand il montre l'écart qui sépare notre certitude que tel acte a été accompli, avec l'acte accompli en fait... Bien plus, pour illusionner son public, l'illusionniste doit s'illusionner lui-même, c'est-à-dire s'imaginer faisant l'action qu'il veut faire croire accomplie... tout en ne la faisant pas. S'il n'agissait pas ainsi, son attitude générale ne concordant pas avec ses gestes, il y aurait une « fissure » dans laquelle le coin du doute pourrait s'insérer. Notre première conclusion est donc : nous sommes perpétuellement dupes de nous-mêmes.

Et voici la deuxième : Lorsque l'on a vu agir en pleine lumière un illusionniste, et duper incroyablement de nombreux spectateurs *à l'affût des trucs*, on se rend compte combien il faut être prudent et méfiant à l'égard des « séances obscures » et des « phénomènes » qui s'y manifestent. Car, dans ces séances, l'obscurité (1) se fait la complice du fraudeur; et parfois s'y adjoint encore un gramophone ou quelqu'autre instrument bruyant, qui vient inhiber le contrôle de l'ouïe. De plus, en « faisant la chaîne », les assistants se privent du contrôle des mains : il ne leur reste plus que l'odorat et le goût, sens inutilisables pour un contrôle sérieux. Et lorsqu'il a affaire à des assistants « convaincus d'avance », par lectures ou conversations, le dupeur a beau jeu, sans déployer grande habileté, pour les tromper de la façon la plus effrontée... D'où la conclusion pratique : le contrôle *le plus rigoureux* doit être appliqué au médium, sous peine d'avoir à tenir pour nuls les « phénomènes » qu'il produira.

Et si l'éblouissante démonstration de M. Grimoin-Sanson n'avait abouti qu'à inculquer cette vérité dans l'esprit de ses auditeurs, on pourrait dire qu'elle a bien servi la cause de la Métapsychique.

(1) Ou la lumière rouge peut être encore plus favorisante de l'illusion : l'on croit voir — donc on est moins sur ses gardes — et en réalité on ne « voit » pas au sens plein du mot. On distingue vaguement des contours à propos desquels l'imagination brode.

Quelques Perceptions paranormales

(Leurs conditions et leurs aspects)

PREAMBULE

(Résumé sommaire du préambule que les nécessités du tirage obligent à supprimer).

Ces perceptions paranormales seront principalement celles que j'ai pu étudier récemment dans les phénomènes de télépathie auxquels j'ai été mêlé comme agent et comme percipient, et en comparaison, quelques visions d'images d'autres sources paranormales. Le fait de la télépathie semblant accepté actuellement, l'analyse des *conditions* et *aspects* reste surtout utile. Mais pour être clair je demande à définir ici, pour moi, le fait télépathique en le différenciant de la clairvoyance, de la lecture de pensée et de l'hallucination véridique. Je n'appellerai *télépathie que le phénomène paranormal réalisé par un ou plusieurs agents envoyant à distance, en dehors de tout usage normal des cinq sens, un message à un ou plusieurs percipients qui l'attendent.* Sans hypothèse ni théorie, j'indique les chemins dans lesquels je vais m'engager pour essayer une utile analyse. J'examinerai si tout ne se passe pas comme si l'inconscient supérieur agissant dans le plan transcendantal, c'est-à-dire le *superconscient* était le détenteur des facultés paranormales chez l'agent et le percipient. Ses communications difficiles avec la conscience, dépourvue de cryptesthésie, seraient la cause des transmissions incomplètes ou manquées. Quant à l'apect des images perçues tantôt très matérialisées, tantôt floues, tout ne se passe-t-il pas comme si les premières étaient dues à un message sans visualisation d'objet réel par l'agent? L'agent pourrait donc créer par une sorte d'idéoplastie, issue du superconscient, une image mentale que je propose d'appeler une *Idée-forme*. Ces Idées-formes seraient aussi les messages les mieux transmis et leur emploi alors ne serait-il pas préférable? Sur ces directives et avec quelques expérimentations combinées en contrôle, j'ai tenté les analyses qui vont suivre. Parfois, je suis amené à discuter les idées de mon ami R. Warcollier, principalement au sujet de l'attention volontaire et de la direction des messages et du rapport. J'espère que cela servira à illuminer la vérité que nous cherchons ardemment tous les deux.

DESCRIPTION DES EXPERIENCES

SÉANCES AVEC R. WARCOLLIER ET SON GROUPE COMME AGENTS

Je vais décrire d'abord et analyser quelques séances où j'ai joué le rôle de percipient aux Courbes-Vaux, tandis qu'à Paris, à 120 kilo-

mètres de moi, Warcollier remplissait le rôle d'agent et généralement essayait de transmettre simultanément les messages télépathiques aux membres de son groupe situés dans une pièce voisine. Dans quelques séances, Warcollier et ses collaborateurs du groupe se sont réunis pour m'envoyer le message.

Pour étudier mieux les *aspects* et *conditions*, je diviserai les séances en *trois catégories : 1° Celles où les images reçues correspondaient à des objets visualisés réellement;* 2° *Celles où les images étaient de deux sortes, reproduction d'objets réels et images créées par une pensée ou une sensation;* 3° *Séances où aucune image n'était due à un objet visualisé.*

PREMIERE CATEGORIE

PREMIÈRE EXPÉRIENCE

Warcollier, désirant avoir comme sujet de message une forme sans aucun rapport avec un objet réel, a découpé un papier blanc en zig-zag qu'il a collé sur un papier noir et le regarde « en pensant (a-t-il inscrit) uniquement à moi. » Pour limiter le champ de sa vision, il vise l'objet avec un tube en carton rond placé devant ses deux yeux. Il appelle cet instrument un « *télépascope* ».

J'ai vu une forme un peu vaporeuse quoique très nette et presque entièrement similaire *mais qui en arrivant à ma conscience prenait la figure d'un arbuste desséché dans un pot à fleurs.* (Voir *fig.* 1, *planche* I).

Il y aurait donc là, si nous employons l'hypothèse de travail d'un passage du superconscient de l'agent au superconscient du percipient, puis une transmission du superconscient au conscient, une légère déformation occasionnée par le désir conscient de voir une forme compréhensible d'objet réel. Mais il n'y a pas eu d'idéoplastie. A noter que *la pensée de l'agent dirigée* nettement sur moi a provoqué une bonne réussite. L'image réellemment visualisée m'a transmis une vision précise mais vaporeuse.

DEUXIÈME EXPÉRIENCE

Warcollier allume sur une petite motte ronde de terre glaise des morceaux de *sulfocyanure de mercure* produisant une sorte de serpent onduleux. (C'est le jeu du serpent de Pharaon). Cela formait des boucles et des S selon le dessin fait sur place qu'il m'a envoyé. — Je vois l'extrémité ronde d'un objet cylindrique d'où sort une flamme fumeuse contournée; puis, en deuxième vision, un objet d'apparence métallique en forme d'S. Il y a eu cette fois, avec encore de légères déformations, une assez bonne transmission mais tout se passe comme si mon superconscient après l'avoir reçue avait dû employer deux images successives pour réussir à la transmettre à la conscience. (Voir *fig.* 2, *planche* I).

TROISIÈME EXPÉRIENCE

Cette fois, Warcollier emploie un tube *télépascope carré* et il a noté encore qu'il pensait uniquement à moi en regardant *quelques petits biscuits ronds, épars.* De mon côté, j'ai noté une attention très volontaire

d'attente du message et à ce moment j'ai vu nettement 5 ou 6 *formes rondes, éparses, mêlées* à 4 dessins de *lignes en angle droit*, correspondant aux 4 coins de la vision limitée par le télépascope de l'agent, dont la forme carrée choisie ce jour-là était pour moi complètement imprévoyable.

Il y a là une transmission exacte des éléments de la visualisation de Warcollier avec une curieuse division de forme éparpillant les 4 angles du rectangle parmi les cercles des biscuits. (Voir la *fig.* 3, *planche* I).

La transmission à mon superconscient avait été bonne et il est intéressant d'avoir noté immédiatement *l'attention* très volontaire *dirigée* réciproquement, ce jour-là, entre agent et percipient; elle s'est montrée bien favorisante. C'est aussi un bon exemple précis de la fragmentation de l'image qui semble occasionnée par le passage difficile du superconscient très bien doué au conscient inférieur.

DEUXIEME CATEGORIE

QUATRIÈME EXPÉRIENCE

Nous y voyons apparaître deux sortes d'images; l'une provoquée par la pensée de l'agent et l'autre venant de la visualisation réelle de l'objet.

L'objet du message était un petit morceau brillant d'émeraude tenu entre deux doigts et visualisé dans le cercle du *télépascope*. Le message a été reçu mais ce n'est pas cette vision directe qui s'est présentée à moi la première.

J'ai vu immédiatement au début de la séance et apparaissant sous un aspect tout à fait matérialisé une ŒILLÈRE *en porcelaine*.

Or, il faut noter que le *télépascope* employé pour la première fois ce jour-là était MONOCULAIRE. C'était donc un tube étroit qui emboîtait exactement l'œil de Warcollier, lui rappelant la sensation précise de l'*œillère* dont il se servait les jours précédents et le matin même en particulier. (Dans les séances précédentes, Warcollier utilisait un gros tube en visant avec ses deux yeux à la fois, ce qui ne lui donnait pas la même sensation).

Au moment de l'impression vive de l'agent une *Idée-forme* aurait été créée qui a produit devant moi l'image d'œillère très matérialisée. Le phénomène est très typique.

Quelques instants après s'est montrée à moi la figure d'une sorte de coupe ronde d'où semblait sortir une vive lueur couleur flamme de punch. C'était l'éclat de l'émeraude vue par l'agent dans le cercle limité par l'orifice étroit du *télépascope*. L'image était bien visible, mais vaporeuse et beaucoup moins matérialisée que la première. Cet *aspect* semble donc bien celui qui est le plus habituel dans les *conditions* d'un envoi télépathique par visualisation d'un objet réel.

CINQUIÈME EXPÉRIENCE

Warcollier regarde avec son tube de carton rond monoculaire, qui les isole dans un cercle, les caractères majuscules *CC* du mot *J'ACCUSE* dans la fameuse lettre d'E. Zola à F. Faure qu'a publiée le journal *l'Aurore* du 13 janvier 1898.



« Pendant cette expérience, écrit Warcollier, j'ai pensé à ma sensation « visuelle seulement et pas aux percipients. »

J'ai reçu ce message, comme je vais l'exposer, d'une façon assez complète et Warcollier serait tenté d'y voir une preuve de l'inutilité de penser à un percipient. Mais je veux discuter immédiatement l'interprétation de cette volonté. *Warcollier savait bien qu'il agissait dans le but d'envoyer le message*; il savait aussi que j'étais loin et isolé tandis que les autres percipients de son groupe étaient rassemblés dans la pièce à côté. Donc, son désir d'inattention n'était que le voile d'une pensée refoulée et qui, selon les études antérieures de Warcollier lui-même, est très agissante. Le superconscient était alerté.

Cette séance a été très riche en phénomènes variés et précis utiles à analyser. J'ai commencé par voir deux yeux qui se montraient alternativement, ouverts et fermés, *très matérialisés*. Cette vision semble bien être une image idéoplastique des deux yeux de Warcollier; l'un ouvert dans le télépascope, l'autre fermé. Warcollier m'aurait envoyé de superconscient à superconscient une *idée-forme* symbolisant la sensation de son effort pour bien visualiser d'un seul œil. *Cela me paraît en accord avec l'envoi précédent d'une image d'œillère.* Je ne crois pas qu'il puisse y avoir là un phénomène de *voyance active* de ma part, étant donné la suite de mes autres visions.

Ma seconde vision, en effet, a été celle de sa visualisation objective en authentique message télépathique. J'ai vu devant moi, dans l'obscurité, en lignes légères, un cercle avec, à l'intérieur, quelques fragments de lettres imprimées. Cela me donnait l'idée d'un cachet noir circulaire imprimé comme sur une enveloppe de lettre. Et c'était le cercle du télépascope avec des parties des deux *C* majuscules. (Voyez *fig. 4, planche I*).

Je répète qu'il ne semble pas y avoir là de voyance active et que le message est le plus probable. En cas de vision clairvoyante à distance n'aurais-je pas vu le mot J'ACCUSE en entier et le mot *Aurore*, titre du journal? (Warcollier avait pensé, paraît-il, à la possibilité de cette vision clairvoyante par un percipient, des deux mots typiques).

***

A la suite de cela, je suis resté quelques minutes sans vision; puis, j'ai vu très nettement (mes yeux étant ouverts dans l'ombre et regardant au plafond; copie de mes notes immédiates) *l'apparition d'une tête d'homme âgé, très matérialisée, avec barbe et moustache blanches et traits forts.* Cette vision impressionnante m'a donné l'idée de l'envoi idéoplastique par Warcollier de l'image d'un de ses parents. Or, j'ai su depuis que cette tête d'homme correspondait exactement à une photographie d'*E. Zola âgé, à barbe blanche, reproduite dans ce même numéro de « l'Aurore ».* Je n'avais jamais vu de reproduction de ce portrait ni d'aucune autre figuration de Zola à barbe blanche; et, dans ma pensée, l'image de Zola correspondait toujours à un visage d'homme à barbe brune. D'autre part, il faut noter que la photogravure du journal était au verso de la page ouverte devant Warcollier.

Une image idéoplastique prise en moi-même pour se joindre à l'idée

transmise de Zola doit donc être écartée et également la vision à distance de ce portrait caché contre la table. Il me paraît alors comme la condition la plus possible et la plus probable de cette apparition que Warcollier qui venait de voir le portrait en question de Zola et qui pensait fortement à l'auteur de *J'accuse*, a créé une *idée-forme* qui s'est transmise de superconscient à superconscient *télépathiquement.*

L'aspect très matérialisé de la tête est en concordance avec les transmissions précédentes d'*idées-formes* et il semble que cette séance nous ait fait avancer dans le chemin choisi.

SIXIÈME EXPÉRIENCE

Elle me paraît s'apparenter étroitement à la cinquième par les *aspects* et *conditions* des images perçues; c'est, je crois, une très intéressante réussite. Warcollier, cette fois encore, tient à la considérer comme un exemple de télépathie non dirigée. « Je regardais (m'a-t-il écrit), avec le télé« pascope, *une pipe* placée devant moi, et, pour m'aider à ne penser à « personne ni même au message, j'écoutais une lecture faite par mon ami « M. Buraud. » Mais, à mon avis, malgré cette aide, les conditions sont les mêmes qu'au moment de la visualisation des deux CC de *J'accuse*. Warcollier savait qu'il avait placé devant lui cette pipe dans un but de message vers moi et ses amis. Pour mon compte, je croirais donc plutôt encore à une volonté refoulée, à demi consciente, alertant le superconscient. De plus, je vois en cette occasion de réussite l'utilité du solide *rapport sympathique* qui était établi entre l'agent et le percipient.

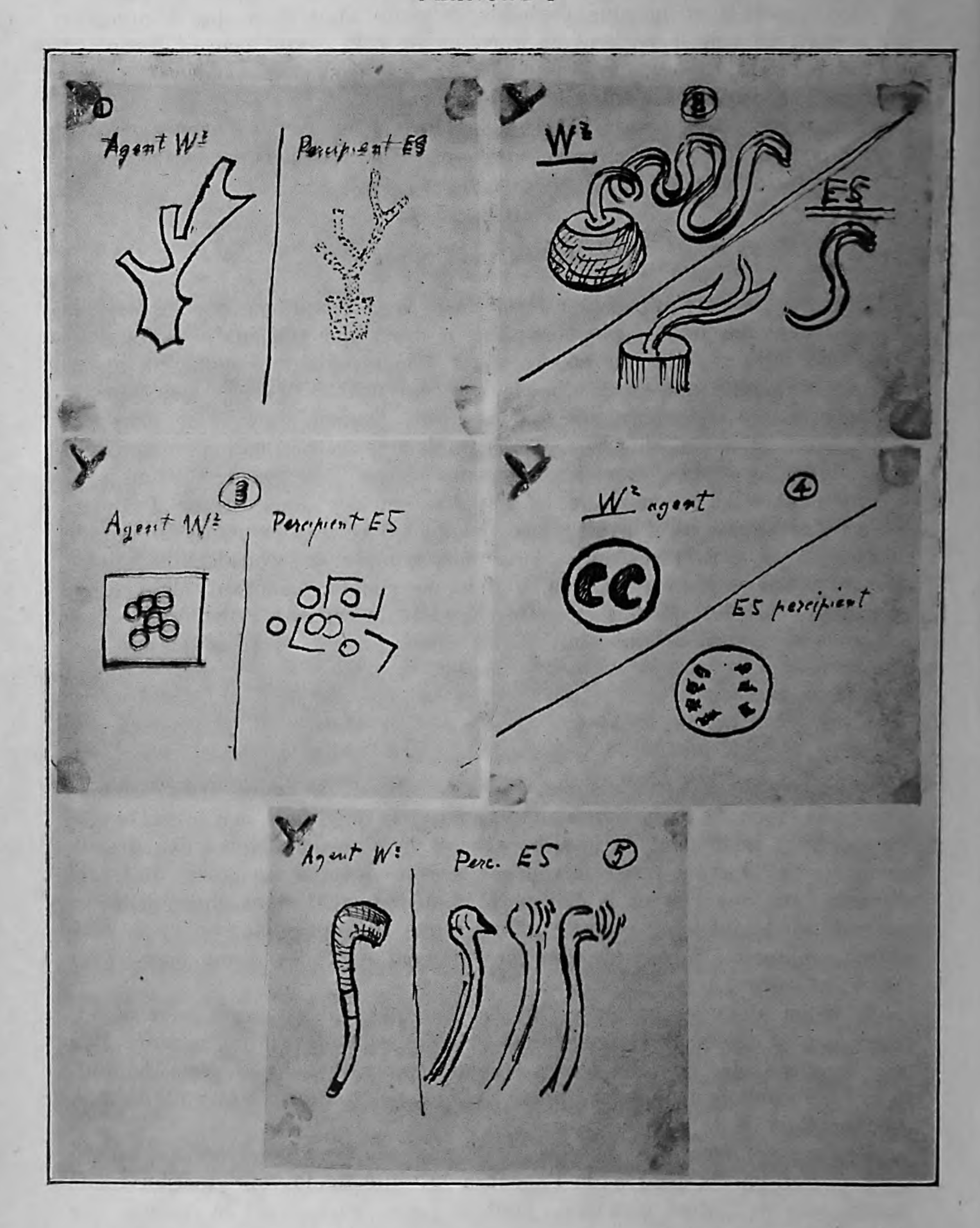
***

Voici maintenant mes visions. J'ai vu d'abord une image tracée comme un dessin avec de fines lignes noires et qui se modifiait peu à peu en se rapprochant réellement de la silhouette de la pipe *mais sans m'en donner aucune idée.* J'avais pensé devant ce dessin léger à un sorte de *tête d'oiseau au long cou* et je l'ai noté immédiatement dans l'obscurité; ce qui est important pour pouvoir affirmer que les images suivantes *ne pouvaient en aucune façon découler mentalement de l'idée d'une pipe*. (Voir *fig.* 5, *planche* I.)

Et voici alors les curieuses images qui me sont apparues ensuite, et, cette fois, d'aspect très matérialisé et colorées. J'ai vu en premier lieu *une bouche isolée dont les lèvres étaient ramassées dans le geste de souffler.* En second lieu apparut *une tête d'homme, toujours très matérialisée, qui soufflait de la fumée.*

Comme commentaire, je vois là de nouveau des idées-formes symboliques créées par la pensée de l'agent à la suite de la reproduction réelle insuffisante de l'objet visualisé. Tout se passe (en suivant le chemin que j'ai tracé) comme si le superconscient, pour préciser le message mal compris et interprété par ma conscience, avait voulu préciser l'idée de cette pipe reçue comme importante. En effet, la pensée de Warcollier était fortement attachée à cette idée, car j'ai su depuis que cette pipe avait

PLANCHE I


1
Agent W²
Percipient ES
W²
ES
3
Agent W²
Percipient ES
W² agent
4
ES percipient
Agent W²
Perc. ES
5

appartenu à une personne qui lui était chère et *évoquait en lui de nombreux et précis souvenirs.*

Nous constatons dans cette même voie que les images de bouche et de tête étaient très matérialisées tandis que l'image de la pipe était légère et floue.

***

A la fin de la séance s'est présenté un phénomène tout à fait particulier dont le classement devra être analysé soigneusement.

J'ai vu *avec mes yeux ouverts dans l'ombre* et très objectivement l'image d'un *tableau peint encadré et dont je distinguais les couleurs*. Il représentait un corps d'homme mort étendu. Cela me fit penser à une figuration du Christ mort. Immédiatement après apparut dans les mêmes conditions un autre tableau représentant *un portrait de femme en vêtements modernes élégants, tenant un enfant assez grand, serré, debout contre elle. Cette femme avait les cheveux roux feu et des yeux aux lueurs bleues.*

Cela me donna l'impression d'une sorte de souvenir de musées surgissant dans ma fatigue d'attente volontaire.

Mais Warcollier y reconnut la transposition en tableaux d'une pensée qui l'avait obsédé dans la journée. *Un de ses amis, M. B., venait de* MOURIR, *laissant un* ENFANT, *qui, dans des circonstances assez spéciales, allait revenir auprès de sa mère. Mme B. était bien telle que le tableau me l'avait montrée : une jeune femme* ROUSSE, *très moderne, aux yeux* BLEUS.

Encore une fois l'analyse nous met en face de l'alternative d'un phénomène de clairvoyance active, avec visions personnelles idéoplastiques, créées par mon propre superconscient et le phénomène d'un message télépathique que Warcollier m'aurait envoyé en *idées-formes* symboliques créées par son superconscient.

L'apparition de la tête d'E. Zola dans la cinquième expérience me paraît cependant assimilable jusqu'à un certain point à cette vision de tableaux et conduirait à la *télépathie.*

J'ajoute que ces images symboliques n'étaient accompagnées d'aucune idée, d'aucune intuition détectant les pensées de Warcollier et je note en tout cas l'aspect très matérialisé de ces images créées mentalement.

TROISIEME CATEGORIE

SEPTIÈME EXPÉRIENCE

Cette fois les collaborateurs du groupe Warcollier étaient unis à lui comme agents et il n'y eut pas d'objet unique visualisé.

Warcollier venait de recevoir un long récit dactylographié en langue anglaise des onze premières expériences de télépathie faites par M. S. G. Soal comme enquêteur pour la Société de Recherches Psychiques de Londres. M. Buraud avait été chargé d'en faire une traduction et avait commencé de la lire à tous les membres du groupe réunis dans une petite salle auprès d'une table. Au moment où arriva l'heure du message

habituel à m'envoyer on décida de continuer la lecture en essayant de me transmettre comme message la vision de cette scène.

Moi, pendant ce temps, j'eus en effet une vision curieuse comme une projection mouvante cinématographique : *une table ronde entourée de personnages graves assis, vêtus de noir. Un homme à manteau noir levé de sa place, parle avec de grands gestes.*

Cette vision n'est pas l'exacte reproduction de la scène réelle où les personnages assis et sérieusement attentifs, n'étaient pas autour d'une table ronde. Le lecteur assis devant une table ne s'était pas levé et ne faisait pas de grands gestes; il n'avait pas de manteau noir. J'ai donc reçu, me semble-t-il, une sorte de message télépathique : une *idée-forme* créée par la volonté latente et prolongée des agents et qui s'est dramatisée symboliquement en passant du superconscient au conscient.

Il faut noter la particularité d'une image montrant des personnages en mouvement tandis que celles des précédentes expériences étaient immobiles. Cela vient-il de la transposition d'une *scène réelle mouvante* d'où est née cette fois l'*idée-forme?* (Toujours image très matérialisée issue d'une image mentale).

Quant à l'alternative de la clairvoyance, si je sais que de bons sensitifs clairvoyants annoncent parfois des visions cinématographiques, n'aurais-je pas dû saisir la scène telle qu'elle était et en tout cas avoir une intuition qui m'a manqué complètement de *l'ambiance* de cette scène et de *sa cause réelle* que j'ai décrite en commençant.

HUITIÈME EXPÉRIENCE

Je ne m'attendais pas à un message de la même catégorie. Ce fut pourtant le cas. Pressés de réaliser une photographie pour l'envoyer, à sa demande, à M. S. G. Soal, désireux d'obtenir un début de rapport par les portraits des percipients, les amis de Warcollier s'étaient réunis dans le laboratoire de l'Institut Métapsychique et installés sur deux rangs en attente du magnésium, devant l'appareil photographique. Puis ils furent obligés de réaliser immédiatement une expérience d'hypnotisme sur une dame; deux autres dames étant assises devant elle. La lettre de Warcollier m'a décrit la scène ainsi, en ajoutant : « *...l'un de nous a dit : « On dirait d'un carnaval, la reine des reines et ses demoiselles d'honneur.* » Ce sont ces scènes successives que le groupe avait décidé d'essayer de me faire recevoir en message télépathique.

Mes visions eurent comme dans l'expérience précédente l'*aspect* de projection cinématographique; ce furent d'abord des personnes attendant immobiles sur deux rangs en bordure d'une grande rue. Puis survint un cortège composite suivant quelque chose d'invisible avec cette fois, une idée précise *notée immédiatement ainsi* : « *Idée de carnaval sans voir aucun char* », *j'ajoutais* : « J'ai noté toutes les perceptions si improbables qu'elles me parussent ». Je crois ne pas trop m'avancer dans mon chemin tracé d'avance en voyant là comme dans l'expérience précédente une image symbolique issue de l'*idée-forme* créée par l'ensemble des agents. Mais cette fois il y a une curieuse synthèse globale des divers éléments successifs de la scène vécue. L'idée de carnaval qui m'est arrivée peut être aussi un message télépathique.

L'aspect mouvant cinématographique est similaire à celui de l'image de la septième expérience. On pourrait alors invoquer, pour l'expliquer, les mêmes *conditions* de la création de l'*idée-forme*. Mais la cause reste obscure et des expériences combinées pour la rechercher apporteraient sans doute une contribution utile à nos études.

AUTRES SEANCES

ORGANISÉES ENTRE PARIS ET ATHÈNES

Avant d'étudier l'aspect et les conditions des réceptions télépathiques de percipients auxquels j'ai envoyé moi-même des messages, je vais encore examiner et analyser un exemple heureux de mes perceptions réalisé au moment où tout le groupe de Warcollier à Paris envoyait un message au Professeur Tanagras, près d'Athènes.

L'ensemble de cette série de messages réciproques sera publié par MM. Tanagras et Warcollier, mais je puis décrire ici les images perçues dans une de ces séances où j'ai participé des Courbes-Vaux à la réception du message parisien. Les agents étaient prévenus et, quoiqu'ils ne m'eussent donné qu'une part légère de leur attention, le bon *rapport* établi entre nous suffit à assurer une réussite assez complète et bonne à analyser pour les fins que je poursuis.

Les agents avaient visualisé successivement et pendant cinq minutes chaque fois deux objets placés devant eux. C'était d'abord ce qu'on appelle un « *pistolet de dessinateur* », c'est-à-dire une planchette plate découpée en courbes combinées pour l'utilité des dessinateurs industriels et ayant un peu la sihouette générale d'un pistolet. (La *fig.* 6, *planche* II en donnera l'image ainsi que celle de la vision qu'elle a provoquée.)

J'ai vu une série de doubles lignes courbes parallèles variées comme on pourrait les dessiner en utilisant les courbes modèles du pseudo-pistolet. Je les ai copiées sans rien y comprendre. J'ai vu ensuite que c'était une bonne détection de l'*usage* de cet instrument. Donc, réception d'une *idée transformée en image* et pour cela sans doute les lignes étaient très nettes, très matérialisées.

Comme deuxième sujet de message, les agents regardaient une « *toupie ronflante métallique* » en action de tournoiement. J'ai vu pendant ce temps « *un objet bizarre, mouvant, un peu vaporeux et difficile à dessiner, me donnant l'impression d'un objet métallique de formes arrondies, surmonté centralement d'un tuyau vertical* ». Telle était ma description immédiate envoyée à Wercollier avec un dessin. On peut voir (*fig.* 6, *planche II*), la ressemblance très grande avec le dessin fait à Paris d'après la toupie.

La réussite de ces deux cas de télépathie, malgré les difficultés des conditions, apporterait une preuve s'il en était encore besoin.

L'aspect un peu flou de ma vision d'un objet réellement visualisé par les agents qui concorde avec les aspects similaires déjà cités et en opposition avec l'image mentale bien matérialisée, puis l'utilité du rapport sympathique avec les agents justifient l'intérêt annoncé de l'examen de ce cas.

Nous allons voir maintenant comment l'analyse des perceptions reçues par le groupe Warcollier, quand j'ai eu le rôle d'agent, semble confirmer la

possibilité d'avancer dans le chemin suivi tout en nous montrant d'autres *aspects* utiles à observer.

SEANCES AVEC R. WARCOLLIER ET SON GROUPE COMME PERCIPIENTS

Dans cette série où beaucoup de réussites ont été obtenues, je prendrai seulement un tout petit nombre de celles dont les *aspects* et *conditions* peuvent intéresser l'étude entreprise aujourd'hui.

PREMIÈRE EXPÉRIENCE

Nous allons y voir une réussite presque complète de réception morcelée en modalités différentes instructives.

Le sujet du message global était un tableau peint à l'huile auquel je venais de travailler pour le terminer et l'envoyer à une exposition. *Je ne l'avais donc plus sous les yeux*, mais je l'avais bien dans la pensée pour en reformer en visions mentales l'ensemble et les détails et envoyer ces *idées-formes* que j'ai cherché à détecter dans mes réceptions précédentes.

Ce tableau représentait la *Muse de la musique* sous la forme d'une *jeune femme nue* jouant du *violon* dans un *paysage d'arbres au feuillage léger*. Son corps jusqu'au milieu du torse était caché par de hautes gerbes de *fleurs* éclatantes : *iris du Japon* et lis rouges sortant de l'herbe. (Je souligne les détails que nous retrouverons.)

Pour m'aider dans mes pensées de message j'avais placé devant moi, bien éclairée, *une étude peinte* du torse de la jeune déesse musicienne avec son violon; enfin, pour marquer un des détails les plus importants, j'ai dessiné sur un papier, au cours de la séance, *le violon* bien précisé de construction et dans la pose du tableau.

***

Les percipients étaient au nombre de six avec Warcollier, qui, selon nos deux hypothèses, les aidait à former cette *âme du groupe* et ce *rapport* avec moi déjà utilisé pour m'envoyer des messages.

Tous les six ont perçu une partie de mon message; et, ce qui mériterait examen des facultés spéciales de chacun, en ont perçu des portions différentes et avec des phénomènes de qualités diverses. Je vais citer d'après les notes que chaque percipient a rédigées immédiatement.

M. A... a eu l'image d'un bas-relief sculpté vu de face (au lieu d'un tableau) avec principalement la vision d'*une petite tête imberbe* couronnée, ce que j'estime être une transposition de la tête de Muse.

Mlle B... a eu l'image de *deux arbres agités par le vent*, puis *des fleurs* dont elle a dessiné une avec quatre pétales; c'est l'image de deux parties du paysage : les arbres du fond et les fleurs qui remplissent le bas du tableau. La fleur à quatre pétales, telle quelle est dessinée, donne presque exactement l'*image des Iris du Japon* peints au premier plan.

M. B... signale « *l'idée d'une scène antique champêtre* », c'est exacte-

ment le sujet du tableau. Ensuite, il a vu *de petits plats ronds côte à côte;* c'est la transposition des seins nus de la Muse, silhouettés sans être compris.

M. R... a vu *deux pavillons circulaires* qu'il a pris pour des radio-diffuseurs de T.S.F. et qui sont la répétition de la vision transposée de M. B.·. pour la poitrine nue de la Muse.

M. R. Br... a eu des visions remarquables: 1° « *Un voile se retirant peu à peu devant un carré lumineux* », c'est exactement la vision de l'*étude peinte* placée bien éclairée devant moi. 2° « *Dans ce carré lumineux, idée d'instrument de musique apparaissant* », c'est le violon représenté au milieu du tableau. Mais l'idée de violon exacte que son *superconscient* avait sans doute reçue ne peut arriver *à la surface consciente.* Le phénomène ici se montre d'une façon intéressante dans les approximations qui vont se suivre. En effet, M. Br... inscrit comme troisième perception *idée d'ocarina* avec une image. Mais cet instrument sans cordes était encore loin de la réalité; le passage du superconscient au conscient se perfectionne peu à peu; M. Br... inscrit une *lyre*, puis une *harpe;* la perception d'instrument à cordes s'est donc rapprochée de la vraie image peu à peu, sans arriver à l'exactitude complète.

R. Warcollier semble avoir perçu ses images au moment où je dessinais en grand le violon; il a vu, sans y joindre d'idées, l'*image des chevilles du manche du violon*, puis *une corde* touchant à une *ouïe du violon*, telle que je l'avais en effet dessinée. Warcollier a copié ces deux visions sans rien y comprendre et leurs similitudes avec mon dessin est certaine.

Il semble donc bien que mes visualisations mentales, émises comme message avec le souvenir du tableau qui n'était plus là, ont créé des *idées-formes* qui ont été perçues en images ou ont provoqué des intuitions. L'étude peinte et le dessin linéaire effectivement visualisés ont donné d'autres perceptions qui se sont parfois entre-croisées avec la première catégorie du message. Les percipients, selon les particularités de leurs facultés cryptesthésiques, ont eu des réactions du conscient devant le superconscient différemment. Pourtant pour expliquer le morcellement, je dois dire que j'ai pensé successivement à des détails différents du tableau et les percipients ont pu détecter successivement. pour raisons inconnues, l'un ou l'autre de ces messages partiels.

Comme je le disais, cela nous met sur le chemin d'expériences de contrôle nouvelles, intéressantes à combiner. C'est un bon exemple de l'utilité que peuvent avoir des réceptions morcelées convergentes avec des percipients nombreux; et, dans ce cas, je vois encore l'avantage d'employer des petits sensitifs pour analyser les détails d'une expérience. Un grand sensitif avec une réussite globale complète ne prêterait à aucune analyse utile.

DEUXIÈME EXPÉRIENCE

Cette expérience a lieu en prenant comme sujet du message la photographie d'un tableau de Botticelli, représentant la découverte du cadavre d'Holopherne par ses officiers. Au premier plan, on voit Holopherne *étendu sur son lit, décapité* par Judith selon la légende biblique.

Malgré la visualisation réelle de la photographie, il n'y a eu parmi les

six percipients qu'une seule vision objective correspondante mais très bonne. M. Salomon a vu *un lit* : le lit d'Holopherne du premier plan.

Par contre. les idées que je voulais aussi envoyer : *l'idée de meurtre*, par exemple. sont mieux arrivées. (Je cite toujours d'après les notes immédiates.) M. L... a eu une *idée de chirurgie et d'opération;* c'est le cou coupé. M. S... a eu *l'idée de la mort* avec la vision d'une faux symbolique. Je ne citerai pas, pour éviter d'allonger, plusieurs idées du même ordre. Mais il y a eu une autre transmission intéressante.

J'ai tenté de créer une *idée-forme* bien nette en synthétisant l'idée générale que me donnait ce tableau *de meurtre à la fin d'une orgie avec intention mystique* et en me servant du symbolisme des couleurs (d'après les traditions Pythagoriciennes). Orgie et meurtre : couleur rouge; idée mystique et religieuse : couleur violette ou bleue. J'ai composé ainsi une image mentale formée de *larges bandes rouge et violet-bleu superposées* et j'ai voulu fortement l'envoyer en message. Et c'est ce message coloré qui a été le mieux perçu.

M. Ch... note la vision d'un fragment de *vitrail rouge et violet.* M. X... a vu un *rectangle allongé violet.* Warcollier a vu successivement deux *bandes rouge et bleu* qu'il a attribuées au drapeau français; puis des *bandes rouges* superposées surmontées d'un *rectangle bleu,* ce qui l'a fait penser au drapeau américain. Je ne citerai que ces visions, les meilleures.

La pensée générale n'est pas arrivée mais la figure colorée en *idée-forme* a montré encore cette fois sa qualité comme *condition* supérieure d'envoi du message télépathique.

Sans pouvoir parler plus longtemps des séances intéressantes avec le groupe Warcollier, je dois passer à d'autres séries à étudier.

EXPERIENCES RECENTES

AVEC Mme SEBERT ET Mlle GOUJON

COMME PERCIPIENTES

Ayant bien exposé et analysé à plusieurs points de vue en 1927 les expériences faites avec Mme Sébert et avec Mlle G... (dont je suis autorisé maintenant à donner le nom complet, Mlle Marthe Goujon), je ne veux aujourd'hui les examiner que du côté des progrès qui ont pu être réalisés et toujours des questions d'*aspects* et *conditions* recherchées dans notre étude actuelle.

Le pourcentage de réussite a continué à être aussi bon, il ne pouvait guère augmenter, mais les progrès se sont manifestés d'autres côtés et il semble bien, chez les deux percipientes, que cela concorde avec la qualité toujours croissante du *rapport*, dû à notre intimité cordiale.

Mme Sébert commence à voir des couleurs, ce qui n'existait pas en 1927 et Mlle Goujon qui avait commencé à les voir, les distingue à présent plus nettement. C'est un encouragement aux efforts prolongés des étudiants en télépathie. En voici un exemple parmi d'autres.

J'ai tenté, à deux reprises, à un jour d'intervalle, de faire voir à mes deux percipientes dans le but de contrôler leurs possibilités de détecter la couleur, un grand coussin rond de *laine verte* dont le *centre jaune* était

entouré d'une *bande de vert plus vif;* toutes deux m'ont envoyé un dessin de bonne réalisation de forme; mais en outre, Mme Sébert a déclaré la vision d'un *centre jaune*, sur un ensemble gris. Mlle Goujon a écrit qu'elle voyait une couleur *verte* générale, avec le *centre jaune entouré d'une ligne plus sombre*.

Sa vision de couleur qui n'avait qu'à progresser était devenue complète, et j'espère que Mme Sébert arrivera au même résultat. Je dois noter, pour étudier l'avantage de l'envoi de messages volontairement créés sans support d'objet, que dans ces deux cas j'avais essayé de visualiser les couleurs et de les envoyer à plusieurs reprises, par ma pensée volontaire, sans regarder le coussin.

A ce point de vue *des conditions* du message, j'ai constaté, en dehors de l'expérience du coussin, que Mlle Goujon a continué à mieux voir les *idées-formes*, que les objets réels placés devant moi. En voici un exemple topique; dans une récente séance, pour expérience de contrôle de ce phénomène, j'ai cherché à transmettre un cheval en plâtre placé bien éclairé devant moi et j'ai voulu en même temps, au moyen d'une création mentale d'idée-forme que Mlle Goujon vît un cercle lumineux encadrant le cheval. Mlle Goujon a vu arriver devant elle un grand cercle très lumineux, mais à son intérieur était un trou sombre sans aucune image, là où aurait dû se situer la statuette de cheval réelle qui n'a pas été transmise. C'est aussi un contrôle intéressant des facultés si curieuses de visions lumineuses idéoplastiques décrites ici en 1927.

Quant à Mme Sébert, j'ai fait il y a quinze jours, pour la première fois, une expérimentation de contrôle similaire pour ces *conditions favorables de l'idée-forme*. J'ai tenté de transmettre l'image d'une tête d'éléphant à trompe recourbée que j'ai réussi à visualiser sans l'aide d'aucun objet réel. — Mme Sébert a bien reçu la silhouette de la trompe avec cet enveloppement, qui élargit la forme, dont elle a l'habitude.

Cette détection d'une idée-forme voulue est donc une modalité nouvelle intéressante de ses facultés qui facilitera la suite de ce contrôle. Voyez la *figure 6 bis, Planche II*.

***

Mais arrivons au progrès le plus considérable que j'ai pu constater et étudier cette année chez les deux percipientes. Il s'agit d'une sensation très certaine de *contact physique* qui semble réellement déceler la bonne arrivée de cette force inconnue qui réunit pendant l'expérience télépathique l'agent et le percipient.

J'ai parlé déjà dans mon préambule de ce phénomène. En télépathie on n'a pu, à ma connaissance, en déceler l'existence que d'une façon exceptionnelle et faible. Il est donc très intérssant d'avoir constaté, qu'il s'est présenté avec une grande netteté et force dans mes dernières séries d'expériences télépathiques avec Mme Sébert et Mlle Goujon et qu'il s'est renouvelé plusieurs fois d'une façon identique, tout en étant différent chez chacune d'elle.

Il faut bien noter que ni l'une ni l'autre n'était au courant de la question et ne pensait à la possibilité du phénomène. Elles vivent à 500 kilomètres l'une de l'autre, elles ne se connaissent pas et jusqu'à une date

très récente, aucune d'elles n'avait été mise au courant de ce qu'avait ressenti l'autre. Il n'y a donc eu aucune autosuggestion possible. Le phénomène s'est produit à peu près en même temps des deux côtés et je puis croire que cela vient de la façon dont l'établissement des conditions d'un vrai couple télépathique s'est réalisé plus complètement avec chacune d'elle à peu près simultanément.

Dans sa dernière série de dix séances, Mme Sébert a constaté ce phénomène quatre fois et toujours de la même manière. Elle l'avait ressenti une fois dans la série précédente et jamais avant, Mme Sébert est extrêmement consciencieuse et inquiète de toute erreur. Interrogée très spécialement par moi à cet égard, elle m'a affirmé qu'il ne pouvait y avoir aucune illusion. Elle ressent bien une sensation physique très précise. *Une sorte de frémissement parcourt le corps et donne au système nerveux une sensation assez forte bien réelle mais difficile à décrire. Elle ne peut la trouver assimilable qu'à l'impression physique produite sur elle autrefois par une piqûre de cocaïne.* (Je donne telle quelle la description de Mme Sébert, mais je ne sais pas si toutes les personnes ressentent les piqûres de cocaïne de la même façon.)

Quant à Mlle Goujon qui l'a ressentie six fois dans sa dernière série, l'impression, un peu différente comme je l'ai dit, est plus violente. Je donne des extraits de la note qu'elle m'a écrite à ce sujet sur ma demande. Je répète que Mlle Goujon est également extrêmement scrupuleuse, attentive et habituée à contrôler les phénomènes. « *Je reçois, écrit-elle, un* « *choc dans le dos à gauche, produisant un sursaut*... cela correspond à « la sensation que j'ai ressentie autrefois en faisant mes études de physique « quand je prenais *contact avec un appareil chargé d'électricité*, mais, « dans le cas actuel, *il y a secousse sans les fourmillements et picotements* « *qui suivaient la secousse électrique. C'est plutôt un frémissement qui* « *traverse le corps pour aller très rapidement jusqu'à la région frontale.* « *A ce moment la vision s'accentue et se précise en s'éclairant forte-* « *ment* ».

Le phénomène en particulier s'est produit nettement le jour de la belle vision colorée du coussin. Il faut rappeler que Mlle Goujon se place chez elle (à 3 kilomètres des Courbes-Vaux), la nuque tournée vers moi dans la ligne qui nous relie topographiquement et qu'il se trouve que cette ligne est parallèle au médidien terrestre comme je l'ai noté en 1927.

Je ne puis faire aucune hypothèse sur l'élément d'action qui produit ce *lien télépathique*. Ces premières constatations devront être suivies de beaucoup d'autres avec des expérimentations de contrôle. Je voudrais espérer que ce phénomène se régularisera et deviendra de plus en plus fréquent chez mes deux percipientes et que cette étude permettra d'avancer dans la connaissance des *conditions* favorisantes d'une télépathie qui pourra devenir de plus en plus scientifique (comme je dois le répéter).

***

Pour terminer l'examen des séances avec ces deux percipientes dont les qualités se montrent de plus en plus apparentées malgré de grandes différences de visualisation, je vais décrire la séance de Mme Sébert, où,

tout en ne voyant que l'image de l'objet de mon message, elle a eu quatre perceptions morcelées.

Le sujet du message était le dessin *d'une poule couveuse placée sur des œufs dont trois visibles en avant*. Les *fig.* 7 *et* 8, *Planche II*, aideront à mieux comprendre ces curieuses approximations successives finissant par former une réception complète du message.

Mme Sébert a vu d'abord, en tache grise se formant lentement, *le corps de la poule arrêté au cou;* puis, quelques minutes après, apparurent dans le coin en haut du papier (qu'elle regarde en pleine lumière comme je l'ai déjà expliqué), *au-dessus de la poule, trois taches blanches montrant exactement les trois œufs* se recouvrant légèrement les uns les autres comme dans le dessin. Ensuite se présenta à côté des œufs la silhouette blanche de la *crête dentelée* et finalement apparut *en tache grise la forme de la tête de poule, sans crête avec un morceau de cou.*

Ce bizarre morcellement est vraiment étrange. C'est la première fois que je le constate avec cette précision complète. Il faut se rappeler que Mme Sébert ne reçoit jamais que l'image que je lui envoie, sans parasites, ou ne reçoit rien. Peut-on rapprocher les raisons de ce morcellement de celles qui ont aidé sans doute aux réceptions partielles des éléments du tableau de la *Muse de la musique?* Ai-je involontairement regardé plus intensément des parties du dessin que j'aurais transmises en *idées-formes* successives? Ou faut-il penser que le superconscient de la percipiente, qui avait reçu le message complet, arrivait difficilement à le transmettre au conscient comme nous l'avons supposé dans plusieurs autres expériences? Il sera utile d'essayer de reproduire volontairement ce morcellement et cela peut aider à sortir de l'empirisme et à pénétrer le mécanisme de la transmission télépathique. Avec ces deux remarquables percipientes, j'espère que la télépathie scientifique pourra avancer vers sa réalisation.

ESSAI DE RECEPTION TELEPATHIQUE ENTRE L'ANGLETERRE ET LA FRANCE AVEC M. S. G. SOAL COMME AGENT

Avant d'examiner les quelques visions attribuables nettement à la clairvoyance que je cite comme contrôle de mes visions télépathiques, je veux relater, avec la permission aimable de M. S. G. Soal, un phénomène de diapsychie parfaitement réussi comme exactitude et fort intéressant pour l'étude des conditions dans lesquelles il fut obtenu. C'est un fait tout à fait probant, et scientifiquement inattaquable de pensée transmise à distance paranormalement, mais je ne saurais dire s'il fut une lecture de pensée ou un message télépathique.

M. S. G. Soal, dont on connaît la valeur scientifique, a tenu à l'authentiquer par des entrecroisements de lettres qui en assurent l'exactitude.

Voici les conditions du phénomène : M. S. G. Soal, chargé par la S.P.R. de Londres d'une enquête sur la Télépathie à longue distance, avait convenu avec M. R. Warcollier, les amis de son groupe de Paris et moi-même aux Courbes-Vaux, d'envoyer tous les mercredis soir, à 22 heures, un message que j'attendais pour ma part solitairement à l'heure convenue, le mer-

credi 4 avril dernier. M. S. G. Soal avait prévenu à Paris que ce jour-là exceptionnellement, il n'y aurait pas de message envoyé, mais l'avertissement ne m'avait pas touché.

J'étais donc soigneusement en attente avec une calme volonté de *passivité*, tout en fixant ma pensée uniquement sur M. S. G. Soal et sur l'Angleterre que j'avais essayé de visualiser un instant *géographiquement* (et globalement) en m'orientant vers le nord.

Je relate ce fait de visualisation dans le sens d'une possibilité de lecture de pensée active malgré la grande difficulté que j'y vois.

⁂

J'eus bientôt une *perception très nette de l'idée « il s'agit d'une excursion avec ascension d'une montagne élevée »*. Cette idée immédiatement notée était arrivée à moi sous cette forme *pseudo-auditive* que plusieurs métagnomes interprètent par « *on me dit que* ». Très peu après j'eus une seconde perception du même type « *cela a un rapport avec mon ancienne ascension du Mont Vignemale aux Pyrénées* ». En effet, je suis monté au sommet du Vignemale il y a un bon nombre d'années et il y a bien longtemps que ce souvenir ne s'était représenté à ma mémoire.

Cette deuxième perception m'avait paru sans grand intérêt; je l'avais notée cependant heureusement, car nous allons voir qu'elle est importante.



En fait, le 4 avril, à l'heure où le message aurait dû régulièrement être transmis, M. S. G. Soal *écrivait une lettre* de sa résidence de « *Sewatton Logde* », dans le Comté d'Essex, à une amie Miss King à Brentwood-Essex, au retour d'une *excursion* de ce jour même dans les montagnes du Pays de Galles du Nord et racontait, dans cette lettre, avec de nombreux détails, les impressions de *son ascension* assez difficile du *Mont Glyds Fach* dont le sommet est le troisième en hauteur de toute l'Angleterre.

Voilà donc *le premier fait de pensée transmise;* et M. S. G. Soal, en examinant bien les circonstances a acquis la conviction que l'heure où il écrivait cette lettre est bien celle où j'attendais la communication.

Mais voici le complément intéressant au sujet du *rapport avec mon asecension du Mont Vignemale*. M. S, G. Soal a eu l'amabilité de m'écrire une lettre détaillée où il me décrit son ascension en répétant les précisions qu'il donnait le 4 avril à Miss King et je vais noter celles qui évoquent un rapprochement avec les particularités de mon ascension du Mont Vignemale.

« Le sommet du Mont Glyds Fach, écrit M. S. G. Soal, atteint 3.269 *pieds* ». Cela s'assimile de très près curieusement comme chiffre (avec la différence du pied au mètre) aux 3.298 *mètres* du Vignemale. J'ai su evidemment ce chiffre exactement jadis, mais j'ai dû consulter maintenant un dictionnaire pour le connaître. Ce souvenir était-il conservé dans mon superconscient? — *La cime du Glyds Fach est très rocheuse et fatigante à gravir comme celle du Vignemale. — Après quelques moments de repos*

pris près du sommet le plus élevé, M. S. G. Soal a gravi la dernière éminence, d'où il a longuement admiré la vue en splendide panorama et particulièrement UN BEAU LAC *au pied de la montagne;* puis il est descendu par des pentes très raides jusqu'à la vallée. — De mon côté, *je me suis reposé* assez longtemps *tout près de la dernière éminence du Vignemale et j'ai ensuite gravi le sommet pour jouir de la vue panoramique admirable où j'ai aimé spécialement la vue du* LAC DE GAUBE à l'eau bleue si remarquable, qui semble à peu de distance du bas du pic, et je suis redescendu immédiatement ensuite, comme M. S. G. Soal, par une pente très raide et longue.

Voilà donc les nombreuses correspondances des points principaux des étapes de nos deux excursions qui ont semblé être évoquées dans ma mémoire lointaine, tandis que M. S. G. Soal écrivait sa lettre à Miss King et ma conscience aurait reçu cette pensée *globalement formulée : « Cela a un rapport avec mon ascension du Mont Vignemale ».*

Cela valait, je crois d'être rapporté en détail et, grâce à la précision scientifique de M. S. G. Soal, cela forme un document certain à classer; mais il resterait à examiner les conditions possibles de la diapsychie...

Les deux perceptions : les deux pensées arrivées à ma conscience semblent d'ailleurs de nature un peu différente. La première paraît simple et directe; la deuxième semble avoir des conditions plus complexes. Je ne puis aujourd'hui pousser ici plus loin cette analyse spéciale.

Comme il me l'écrit, M. S. G. Soal ne pensait sûrement pas consciemment à moi en écrivant à Miss King. Mais il savait que j'étais un de ses percipients télépathes en France. Moi, à ce moment, je pensais fortement à lui. Selon la direction de mon étude il pourrait y avoir eu une mise en rapport de nos deux superconscients. Mais comment ont-ils agi pour réaliser la diapsychie et amener ces notions à ma conscience? J'avais une volonté certaine d'attente passive et je n'ai eu aucune notion de lettre écrite. J'ai reçu brusquement les deux idées sans plus. La lecture de pensée me paraît difficile mais la télépathie également. Notre plan transcendantal a des possibilités bien mystérieuses.

PHENOMENES DE CLAIRVOYANCE

1° DÉTECTION DU CONTENU DE BOITES CLOSES

Comme je l'ai annoncé en commençant, je veux maintenant décrire quelques phénomènes de perceptions paranormales d'images dues à mes qualités de *demi-sensitif*, suivant l'expression proposée par le Professeur Ch. Richet, dans son beau livre du *Sixième sens*, et au sujet desquels nul message télépathique ne peut être supposé.

Ces visions semblent se ranger dans la catégorie des phénomènes de clairvoyance et nous pourrons les analyser en comparaison avec les visions télépathiques dans l'espoir d'éclairer un peu les unes par les autres.

***

Les premiers phénomènes se rapportent à une expérimentation soigneusement organisée par Warcollier et son groupe pour essayer de détecter d'une façon ou d'une autre des objets placés dans des boîtes choisies toutes

semblables les unes aux autres, puis enveloppées et ficelées d'une façon absolument identique. Les précautions les plus minutieuses étaient prises pour qu'aucune des personnes présentes dans la salle des séances ni même personne au monde ne pût savoir quel était le contenu de la boîte mise en expérimentation.

A chaque séance, deux boîtes étaient placées successivement sur une table dans une obscurité presque complète. Les membres du groupe se plaçaient assis autour de la table et attendaient pendant quelques minutes l'impression métagnomique qui pourrait leur révéler le contenu.

Plusieurs réussites partielles furent ainsi obtenues dont il ne m'appartient pas de parler. Mais, membre correspondant du groupe et ne venant qu'exceptionnellement à Paris assister aux séances, je fus placé un samedi à la table en face d'une des boîtes en question et je suis autorisé à exposer ici l'effet de ma clairvoyance.

Ma perception imagée dans l'obscurité fut très étrange. *Je vis positivement un objet d'aspect matérialisé sortir du dessus de la boîte, se glisser à côté et se poser sur la table.* La vision n'était pas de contour absolument net mais pouvait pourtant se décrire et être reproduite en dessin. La première fois l'objet qui sortit de la boîte me sembla être une *écrevisse légèrement colorée en rouge avec la queue un peu contournée laissant deviner ses écailles successives* (ce que j'ai noté immédiatement avec un croquis dès que la lumière fut faite). Ensuite on ouvrit la boîte et on y trouva un petit bibelot oriental bizarre : *comme une sorte de momie au torse serré et aux jambes incurvées, placées dans une gaine foliacée ressemblant complètement à des écailles. Cet objet semblait une ancienne anse de vase en matière dure de coloris rose.*

Cela donnait bien, comme toutes les personnes présentes l'ont constaté, la *silhouette* de mon écrevisse telle qu'elle m'était apparue, un peu floue et vaporeuse et *la couleur* était juste aussi. La *figure* 9, *Planche II*, complétera ma description.

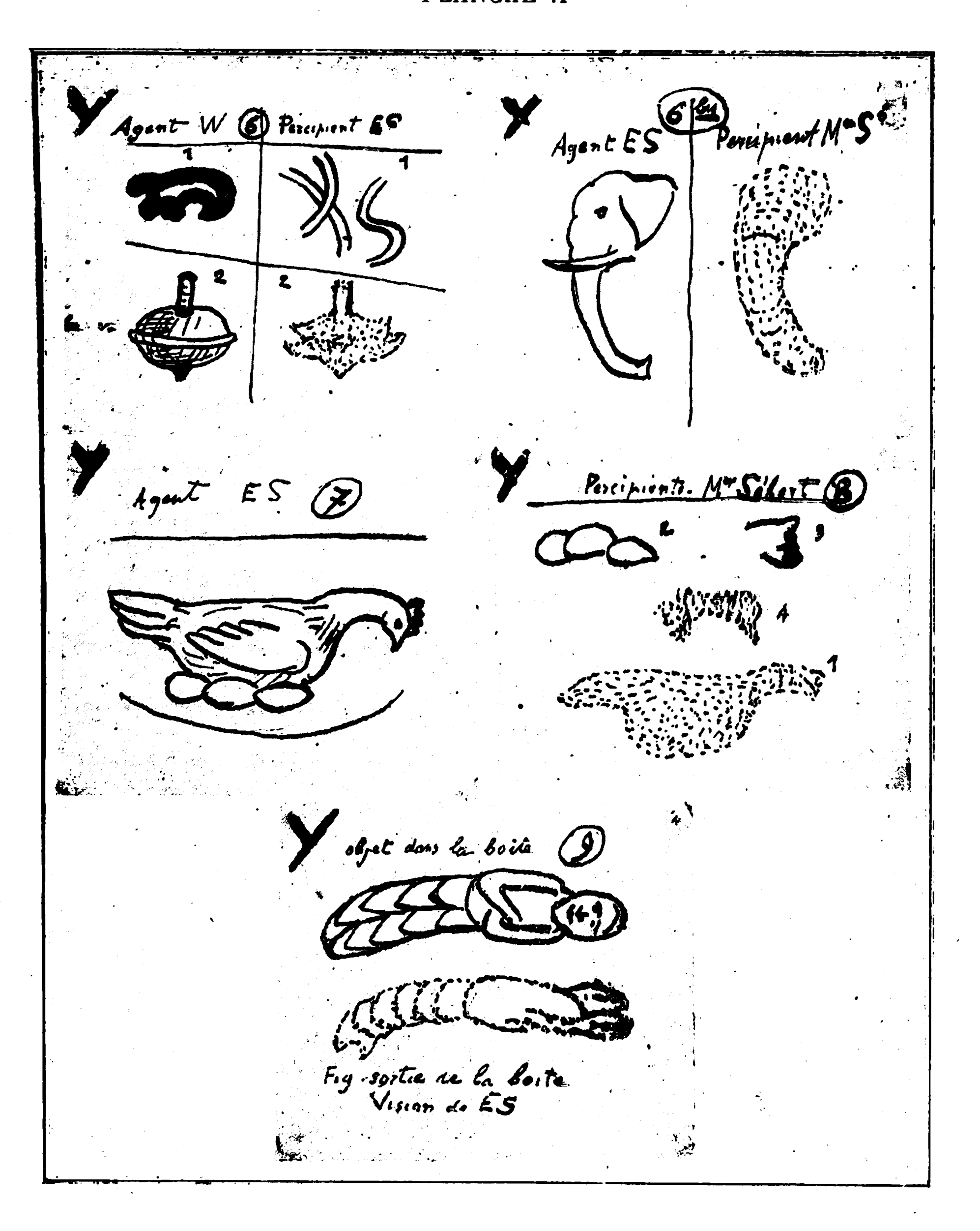
***

Au second essai, avec une nouvelle boîte, *je vis encore sortir de la même façon et se poser sur la table*, un objet vaporeux un peu moins matérialisé que je décrivis comme une sorte de petit animal au corps droit, le centre du corps entouré de bandes épaisses.

A l'ouverture de la boîte l'objet se trouva être une petite statuette de femme à costume ancien de paysanne avec une grosse jupe courte droite épaisse aux hanches qui, en silhouette floue, pouvait donner l'aspect de bandes entourant le milieu du corps. Cette vision était sensiblement moins bonne que la première. Mais enfin les deux fois *j'ai vu un objet semblant matérialisé qui sortait de la boîte...* je n'ai jamais recommencé l'expérience.

Ce phénomène est bien étrange par son *aspect* et *ses conditions.* Par quel travail cryptesthésique cette idéoplastie est-elle formée pour me donner une espèce d'hallucination... véridique? Peut-on suivre les directives que j'ai proposées et y voir une *idée-forme* créé par le superconscient pour transmettre à la conscience cette détection qu'on appelle clairvoyance... En

PLANCHE II


Agent W
6
Percipient ES
Agent ES
Percipient Mme S
Agent ES
7
Percipients. Mme Silbert
8
objet dans la boite
9
Fig. sortie de la boite
Vision de ES

tout cas, cette observation sur moi-même peut aider à orienter d'autres études.

2° Clairvoyance avec objet tenu en main.

Le deuxième phénomène cryptesthésique que je veux examiner se range dans la catégorie des phénomènes qu l'on a coutume d'appeler de la dénomination détestable de Psychométrie et pour lequel on a proposé le nom de Métagnomie tactile, puis de Cryptesthésie pragmatique. Enfin c'est la sorte de clairvoyance s'exerçant sur le présent, le passé ou le futur d'une personne quand le sensitif prend en main un objet qui lui a appartenu. Des amis ont voulu me faire essayer mes facultés de petit sensitif de cette manière.

En voici un exemple; le résultat est de très faible valeur. C'est une clairvoyance ou une lecture de pensée chez le consultant.

Mais ce qui m'intéresse, c'est toujours la traduction de faits réels inconnus de moi en *images objectives d'aspect très matérialisé.*

***

M. Jacob, ingénieur électricien, me donne à tenir une lettre sans rien me dire et reste auprès de moi pour noter les images que j'attends *les yeux fermés* dans une demi-obscurité.

Voici, résumées, les notes immédiates de M. Jacob répétant mes paroles : « Je vois une tête d'homme. — Il me paraît bon, mais attristé et malheureux... — Je vois des bijoux variés assez nombreux : collier de perles, bracelets, bagues... Je vois un jeune garçon *avec un cerceau à la main*... Je vois une cour ou jardin avec des volailles; un personnage au visage régulier au milieu d'elles ».

J'avais raconté ces visions bizarres successives sans rien y comprendre et avec fort peu de confiance dans le résultat de l'expérimentation malgré la netteté des images.

Mais voici les concordances très bonnes avec la réalité qu'a déclarée M. Jacob, *qu'il* a inscrites aussitôt et m'a autorisé à publier : « La lettre m'a été écrite par un parent âgé, très bon et très malheureux, actuellement obligé de vivre dans un asile de vieillards. Il a eu de grosses pertes d'argent occasionnées par un fils ingrat et a été obligé de vendre les bijoux de sa femme auxquels il tenait beaucoup, et dont le souvenir le hante probablement. Attaché malgré tout à ce fils, je sais qu'il conserve précieusement une photographie le montrant enfant *jouant au cerceau* comme vous l'avez vu. Ce fils est encore l'homme au visage régulier qui vit actuellement à la campagne en s'occupant d'élevage de volaille (signé : P. Jacob, ingénieur, 24, chemin Latéral, Enghien). Est-ce la lettre qui m'a procuré ces visions, ou une lecture de pensée chez le consultant? Je n'essaierai pas de le chercher aujourd'hui; cependant d'après les expériences très scientifiquement conduites récemment par le Dr O. Fischer, professeur de neurologie à l'Université de Prague, sur le sensitif R. Schermann, il y aurait dans le contact d'un objet *quelque chose* qui favorise certainement la cryptesthésie. Les pourcentages de réussite semblent le prouver, tandis que le Dr O. Fis-

cher constate la grande difficulté de transmission de pensée avec R. Schermann.

En tout cas, la production d'image d'aspect *idéoplastique sans pensée* confirmerait mes inductions précédentes; tout ne se passe-t-il pas comme si mon superconscient, doué de la mystérieuse cryptesthésie et détectant les événements de la vie du parent de M. Jacob en transmettait à ma *conscience* les renseignements par ces images idéoplastiques ?

***

Dans une autre expérimentation similaire qui a suivi immédiatement, Mme Jacob me remet une bague qu'elle portait au doigt depuis plusieurs années. Elle espérait que j'allais lui raconter des événements de sa vie s'accomplissant *pendant qu'elle avait cette bague au doigt.* Contrairement à son attente je n'ai eu que des visions symboliques se rapportant au caractère de *son premier mari*, mort depuis plusieurs années, qui lui avait donné cette bague et à qui elle ne pensait pas du tout pendant l'expérience.

Le phénomène est de conditions semblables : Vision matérialisées auxquelles je ne comprends rien et qui sont exactes. Cette fois la lecture de pensée était peut-être plus difficile et l'influence des *forces révélatrices* conservées par la bague, plus probables.

Quoi qu'il en soit, ces deux dernières expériences que j'ai citées pour finir mon études des *conditions et aspects de mes perceptions paranormales* semblent laisser la possibilité d'avancer sur le chemin que j'ai choisi pour les étudier. Ce sont des documents à classer pour examen à continuer.

CONCLUSIONS

(*Résumé sommaire de mes conclusions supprimées comme le préambule par les exigences du tirage*).

Après avoir examiné et discuté les conditions et aspects des phénomènes au fur et à mesure qu'ils se présentaient dans les expériences, il me reste peu de chose à dire pour conclure. Il y a plutôt, me semble-t-il, confirmation qu'infirmation des directives posées au préambule, mais il faudra encore de nombreuses expérimentations de contrôle avant de formuler une hypothèse. Je crois que dans ce but l'établissement de *couples* d'agent et percipients télépathiques, synthonisés en quelque sorte, sera utile à essayer. L'étude, ébauchée ici, des conditions du contact matériel signalant la réception du message y aidera, j'espère, ainsi que des organisations combinées d'expérimentations dans le calme et le silence, loin des villes.

H. LE LOUP DE SAINVILLE.

L'Inconnaissable scientifique (1)

(Relativité de nos connaissances)

Les grands nombres et les petits

Des expérimentateurs ont établi, paraît-il, que la poule sait compter jusqu'à 5, mais ne sait pas compter au delà. Certains animaux savent compter jusqu'à 10 ou 12 et le chien irait même plus loin. Il se peut, mais nous ne discuterons pas ces assertions, malgré le scepticisme que l'on pourrait, à bon droit, apporter en pareille matière. Certains sauvages, et le fait est plus authentique, ont un seul mot pour désigner 5, beaucoup, plus, l'infini... C'est-à-dire que 5 est pour eux le plus grand nombre que l'on puisse utiliser, et peut-être même concevoir.

Nous qui sommes des gens civilisés, nous avons évidemment des connaissances plus étendues. Nous savons ce que veulent dire 100 kilomètres, 1.000 francs ou même un milliard de francs quoique, à vrai dire, ce

(1) Signalons pour ceux de nos lecteurs qui seraient désireux d'approfondir tel ou tel point de détail soulevé dans le texte, que beaucoup de renseignements utilisés ci-dessus provenaient des volumes dont nous donnons la liste ou parfois de journaux et revues scientifiques, documents trop nombreux pour pouvoir être tous signalés.

Nous ferons cependant une mention spéciale pour la *Revue Scientifique* que fait paraître tous les jeudis H. de Varigny, dans le *Journal des Débats*. Nous ne prétendons nullement d'ailleurs que la liste ci-dessous contienne précisément les meilleurs volumes à consulter ; nous avons simplement donné à titre documentaire ceux qui nous sont les plus familiers.

I

Espace, temps et gravitation (Eddington), Hermann.
Atomes et Etoiles (Conférence de Langevin), Conservatoire National des Arts et Métiers.
Stars and Atoms (Eddington), Oxford University Press.
Possibilité des voyages interplanétaires (Conférence d'Esnault-Pelterie), Société Astronomique de France.
L'Espace et le Temps (Borel), Félix Alcan.
La Relativité des Phénomènes (Gaston Moch), Flammarion.
L'Origine de la Vie et des Etres vivants (Lakhovsky), Nilsson.

II

La Constitution de la Matière (Max Born), Blanchard.
La Constitution des Atomes (Berthoud), Payot.
Les Atomes (Perrin), Félix Alcan.
Théorie des Quanta (Brillouin), Le Journal de Physique.
La Lumière et les Radiations invisibles (Boutaric), Flammarion.
L'Ultra Violet (Lyman), Félix Alcan
Le Radium (Soddy), Félix Alcan.

III

Cosmographie (abbé Moreux), de Gigord.
Annuaire du Bureau des Longitudes, Gauthier Villars
Le Destin des Etoiles (Svante Arrhenius), Félix Alcan.

nombre déjà un peu effarant ne représente rien de bien précis pour beaucoup de personnes et soit difficile à « réaliser » même en pensée. Il est vrai que certaines métaphores, bibliques ou non, ont imaginé des nombres beaucoup plus considérables comme celui des gouttes d'eau de la mer auquel on songe lorsque le poète espagnol nous parle d'une goutte d'eau pour adoucir l'amertume des océans : « une gota de agua para adul zurar el amargura del mar » ou encore le nombre des étoiles du firmament ou celui des grains de sable du bord de la mer. Nous dirons tout à l'heure ce que sont approximativement ces nombres point si considérables qu'on pourrait les croire; en attendant force nous est de constater que les savants et les phycisiens modernes en ont envisagé de beaucoup plus grands que tous ceux qui précèdent. Si nous voulons apporter ici des précisions indispensables, il est bon d'abandonner pour les très grands nombres ou les plus petits la notation classique et d'utiliser celle des physiciens qui introduisent des puissances de 10 et représentent 1 suivi de 24 zéros par 10^{24} et son inverse par 10^{-24}.

Nous pouvons maintenant préciser que, et il s'agit ici de calculs faits très largement, le nombre des gouttes d'eau de la mer ne dépasse certainement pas 10^{26}, celui des cellules qui composent le corps humain 10^{14}, celui des grains de sable du bord de la mer 10^{24} ; ce même nombre étant une limite probablement extrêmement éloignée pour les étoiles de l'Univers qui nous entoure.

Ces nombres sont très grands il se peut, mais ne sont rien par rapport à certains autres utilisés par les mathématiciens qui n'ont pas peur de jongler avec des abstractions. Ils ne sont pas grand'chose non plus comparés à d'autres que nous offre la nature, comme nous le verrons dans la suite.

Criblons l'Univers !

Ceci étant bien entendu et avec l'aide de cette notation abrégée, essayons de nous rendre compte maintenant de l'étendue et des dimensions de notre univers de façon à séparer la zone connue des inconnues. Si cette expression ne vous paraît pas trop prétentieuse, nous allons essayer de cribler le chaos connu, en faisant passer tout ce qui traîne dans l'univers depuis les objets les plus petits jusqu'aux astres les plus gros à travers des mailles de plus en plus grandes, pour les classer ainsi par ordre de grandeur. Il nous sera commode de parler de « décades » en appelant ainsi l'intervalle qui va d'une longueur à une longueur dix fois plus grande ou dix fois plus petite. C'est ainsi que du dixième de millimètre au millimètre, du millimètre au centimètre, du centimètre au décimètre, du décimètre au mètre, du mètre au décamètre du décamètre à l'hectomètre, de l'hectomètre au kilomètre, il y a chaque fois une décade. Nous représentons d'ailleurs de tels nombres dans le système C. G. S. (centimètre, gramme, seconde) qui est celui des physiciens.

C'est ainsi que 10^{-2} correspondra au dixième de millimètre ; 10^{-1} au millimètre, $10^{0} = 1$ au centimètre, 10^{1} au décimètre, 10^{2} au mètre, etc...

Avant d'indiquer ce que l'on trouve ainsi en criblant l'univers, rappelons que d'après les théories modernes sur la constitution de la matière, les atomes qui forment les molécules chimiques, c'est-à-dire tous les

corps connus, qu'il s'agisse de matière vivante ou non, sont formés d'un noyau entouré d'électrons tourbillonnant autour de lui.

Par exemple, l'atome d'hydrogène ne contient qu'un seul électron,

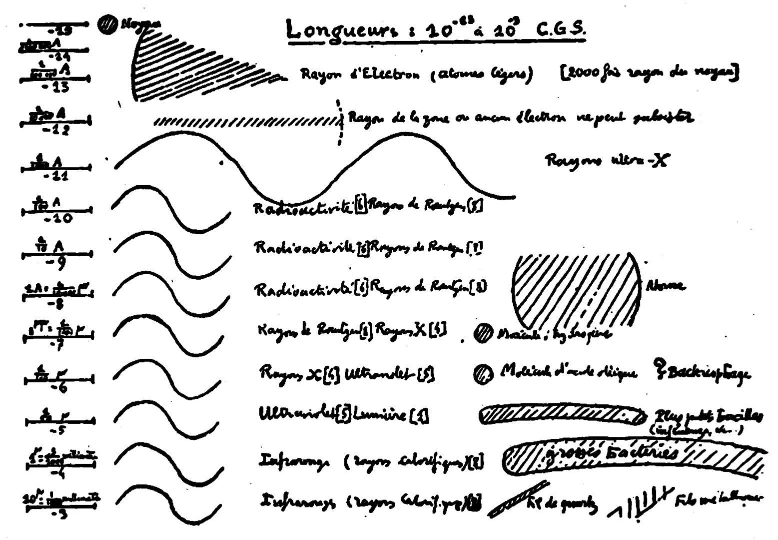


Fig. 1.

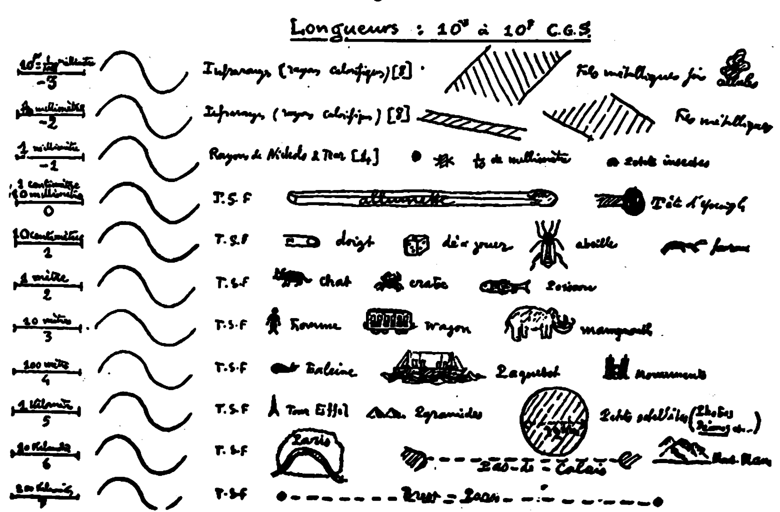


Fig. 2.

celui d'hélium en contient 2, etc... tandis que celui d'uranium en contient 92.

Les figures (*Fig.* 1, 2, 3, *et* 4) précisent les diverses dimensions des parties de l'univers, dans l'ordre même où elles passent à travers notre crible, chaque ligne correspond à une décade (1).

(1) Voir l'appendice.

Les longueurs connues occupent ainsi, comme on le voit, de 10^{-13} à 10^{27} un intervalle total de 10^{40} ou si l'on veut de 40 décades, ce qui,

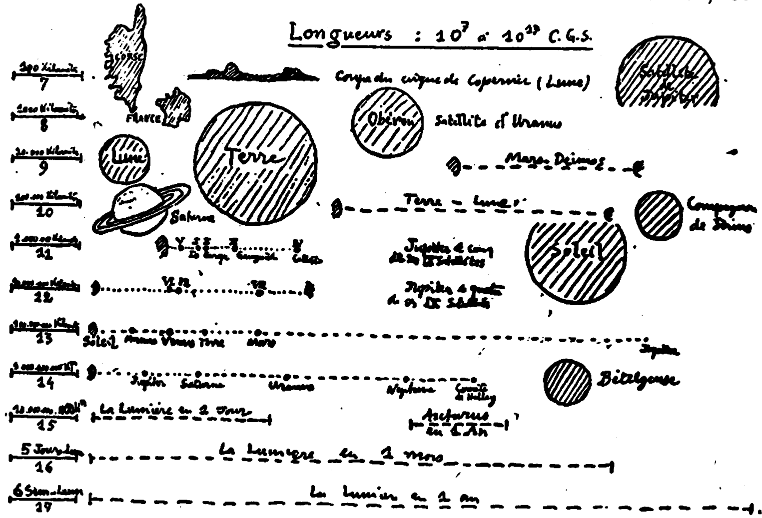


Fig. 3.

Fig. 4.

malgré l'effarement que peut causer un tel défilé de longueurs petites et grandes est peu de chose quand on y réfléchit.

Puisque nous venons de passer au crible les dimensions de l'univers, nous pouvons en faire autant pour les durées (*Fig.* 5 *et* 6) et considérer les plus grands et plus petits intervalles de temps que nous offre la nature (1).

(1) Voir l'appendice.

Ici le nombre des décades est, comme vous le voyez, de 40 également : 10^{40} représentant le rapport de la plus grande durée qui puisse nous être indiquée par la nature à la plus petite. Voilà atteintes à nouveau les bornes de notre prison.

Temps

Secondes			
10^{-21}	Onde de rayons ultra X	10^{-10}	Ondes radioélectriques (T.S.F)
10^{-20}	Ondes de radioactivité	10^{-9}	Ondes de T.S.F
10^{-19}	Ondes de radioactivité	10^{-8}	Ondes de T.S.F
10^{-18}	Ondes des rayons de Holweck	10^{-7}	Ondes de T.S.F
10^{-17}	Ondes des rayons ultraviolets	10^{-6}	Ondes de T.S.F. Étincelles électriques :
10^{-16}	Ondes des rayons ultraviolets	10^{-5}	Ondes de T.S.F Petits diapasons
10^{-15}	Ondes des rayons visibles	10^{-4}	Ondes de T.S.F Sons suraigus
10^{-14}	Ondes des rayons infrarouges	10^{-3}	Turbines Rateau — la^3
10^{-13}	Ondes des rayons infrarouges	10^{-2}	Turbo-alternateurs Sons les plus graves
10^{-12}	Ondes des rayons infrarouges	10^{-1}	Durée d'une pensée (?)
10^{-11}	Ondes des rayons de Nichols et Tear	10^{0}	Seconde

Fig. 5.

Temps

Secondes			
10^{0}	Seconde	10^{11}	Vie Moyenne du Radium
10^{1}	Minute	10^{12}	Distance-lumière : Algol (8000) Cygne (25000)
10^{2}	Vie Moyenne d'Uranium X_2, de Radium A	10^{13}	Vie Moyenne Ionium (100.000) Distance Amas ... (300.000)
10^{3}	Heure Vie moyenne Radium C	10^{14}	Distance-lumière Andromède (1.000.000). Débuts de l'homme (?)
10^{4}	Jour (Terre) (Mars 24^h) (Jupiter 9^h) (Saturne 10^h)	10^{15}	Vie Moyenne Uranium II (3 000 000). Distance Nébuleuses
10^{5}	Variation d'éclat δ Céphée (5^j) – Vie moy. Eman. Rad	10^{16}	Distance-lumière des confins de l'univers
10^{6}	Mois (Lune) (Mercure 88^j) (Soleil 25^j)	10^{17}	Espace einsteinien – Création de la Terre (?) (2.000 000 000)
10^{7}	Vie Moyenne Polonium	10^{18}	Vie Moyenne Uranium I (8.000.000.000)
10^{8}	An (Terre) (Vénus 224^j) Mars (686^j)	10^{19}	Durée des cycles terrestres (?) (100.000.000.000)
10^{9}	Taches solaires – Distance-lumière de Centaure (4,3)	10^{20}	? ? ?
10^{10}	Siècle – Distance-lumière Capella (56) Aldébaran (120)	10^{21}	? ? ?

Fig. 6.

On pourrait en dire autant de toutes les autres quantités mesurables. Si par exemple on parlait des volumes ou des masses, on trouverait pour la plus petite masse 10^{-27}, masse d'électron, et pour la plus grande, celle de l'univers einsteinien 10^{45}, soit 72 décades entre les valeurs extrêmes. Ces nombres sont plus grands que les précédents parce que un centimètre

cube d'eau tout en n'ayant que des dimensions dix fois plus grandes qu'un millimètre, pèse cependant mille fois plus.

Pour comparer aux nombres précédents il faudrait en quelque sorte diviser par 3, ce qui ramènerait les 72 intervalles à 24. Quoiqu'il en soit, il en résulte que le nombre des électrons qui constitue l'univers einsteinien ne dépasse guère 10^{72}. Le nombre de tours qu'ils font en une seconde est environ 10^{88} et celui des tours qu'ils ont fait depuis la création du monde, en se bornant à la période géologique, comptée très largement, ne dépasse pas 10^{105} ! ! !

On aurait des résultats toujours comparables aux précédents, si l'on considère, et ce sera le dernier exemple, les vitesses (*Fig.* 7 *et* 8).

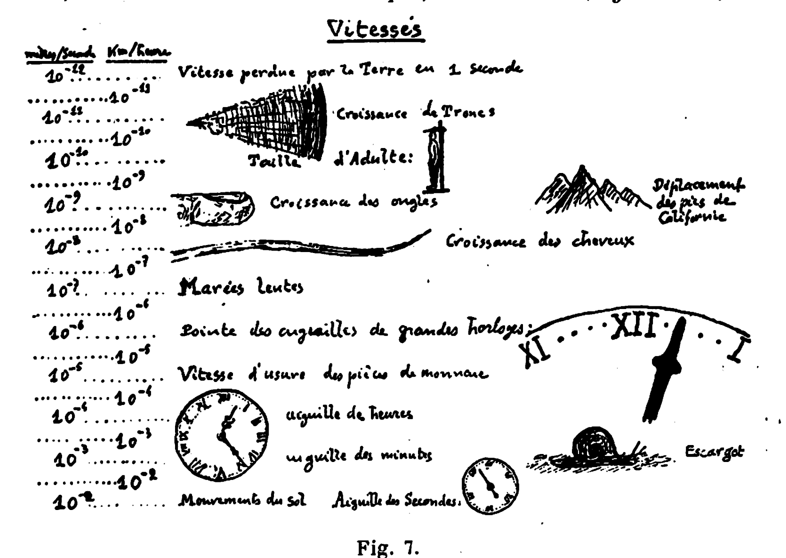


Fig. 7.

Vitesses

Vitesse après chute de $\frac{1}{200}$ de millimètre

Vitesse après chute de $\frac{1}{2}$ millimètre

insectes petits animaux

Vitesse après chute de 5 centimètres

Vitesse après chute de 5 mètres

Coureur

Vitesse après chute de 500 mètres

Molécules gazeuses

Vitesse du son dans l'eau

Vitesse de la Terre

Vitesse des astres

Vitesse d'Arcturus, de Lalande 1966, etc..

Vitesse d'Electron

Particules α du Radium

Vitesse de la lumière

Fig. 8.

La vitesse de la lumière allant, d'ailleurs, en décroissant d'année en année d'après certains physiciens, c'est à peine si l'on trouve ici un intervalle de 10^{20} soit 20 décades au lieu de 40 que nous avions trouvé pour les longueurs ou pour les temps.

L'infiniment petit et l'infiniment grand

Sans nous étendre longuement sur tout ce que nous savons sur l'infiniment petit et sur l'infiniment grand, peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt de préciser quelques points.

L'atome de Bohr (*Fig.* 9) dont nous avons indiqué plus haut quelques

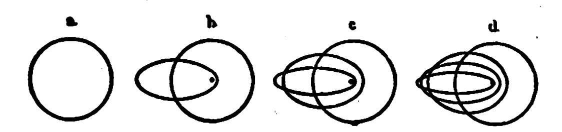


Fig. 9.

caractéristiques est formé d'un noyau central autour duquel tourne un ou plusieurs électrons et la figure montre comment sont placés les orbes elliptiques décrits par les électrons suivant qu'ils sont au nombre de 1, 2, 3, 4, etc... Sommerfeld a montré que le problème était encore beaucoup plus compliqué que ne pouvait l'indiquer la conception de Bohr. A cause des théories d'Einstein sur la relativité restreinte, la masse de l'électron est constamment variable avec sa vitesse et au lieu d'avoir une trajectoire fermée, on a des orbites qui ne se referment pas (*Fig.* 10).

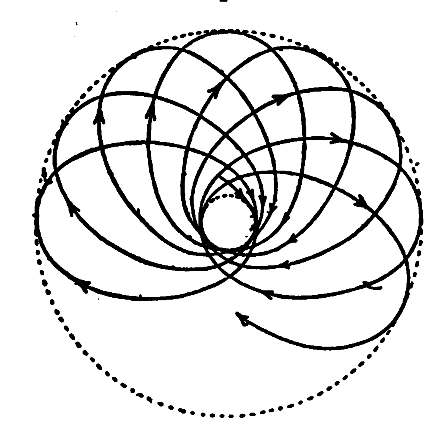


Fig. 10.

Les cas qui précèdent se rattachent à des atomes comportant peu d'électrons. Les calculs deviennent inextricables dans les cas d'atomes comportant un plus grand nombre d'électrons. Le tableau ci-contre (*Fig.* 11) donne pour chaque atome de corps simple le nombre (numéro d'ordre) des électrons qu'il possède. Les choses sont d'ailleurs beaucoup plus compliquées

qu'on ne pourrait le croire, car il peut arriver qu'il y ait plus ou moins d'électrons que ne l'indique le tableau. Il s'agit en effet, ici, d'atomes neutres dans lesquels la charge électrique positive du noyau central est égale à la somme des charges électriques négatives de chaque électron. Si

Tableau de MENDELEIEFF

Les numéros en caractère gras, placés devant les symboles des éléments, représentent le numéro d'ordre

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	1 H 1,008							2 He 4,00
2	3 Li 6,94	4 Be 9,1	5 B 11,0	6 C 12,0	7 N 14,01	8 O 16,00	9 F 19,0	10 Ne 20,2
3	11 Na 23,00	12 Mg 24,32	13 Al 27,1	14 Si 28,3	15 P 31,04	16 S 32,06	17 Cl 35,46	18 A [illegible]
4	19 K 39,10	20 Ca 40,07	21 Sc 45,1	22 Ti 48,1	23 V 51,0	24 Cr 52,0	25 Mn 54,93	26 Fe 55,84 27 Co 58,97 28 Ni 58,68
	29 Cu 63,57	30 Zn 65,37	31 Ga 69,9	32 Ge 72,5	33 As 74,96	34 Se 79,2	35 Br 79,92	36 Kr 82,92
5	37 Rb 85,45	38 Sr 87,63	39 Y [illegible]	40 Zr 90,6	41 Nb 93,5	42 Mo 96,0	43 ?	44 Ru 101,7 45 Rh 102,9 46 Pd 106,7
	47 Ag 107,88	48 Cd 112,4	49 In 114,8	50 Sn 118,7	51 Sb 120,2	52 Te 127,5	53 I 126,92	54 X 130,2
6	55 Cs 132,81	56 Ba 137,37	Terres rares		73 Ta 181,5	74 W 184	75 ?	76 Os 190,9 77 Ir 193,1 78 Pt 195,2
	79 Au 197,2	80 Hg 200,6	81 Tl 204,0	82 Pb 207,20	83 Bi 209,0	84 Po (210)	85 ?	86 Em (222,0)
7	87 ?	88 Ra 226,0	89 Ac (226)	90 Th 232,15	91 Pa (230)	92 U 238,2		

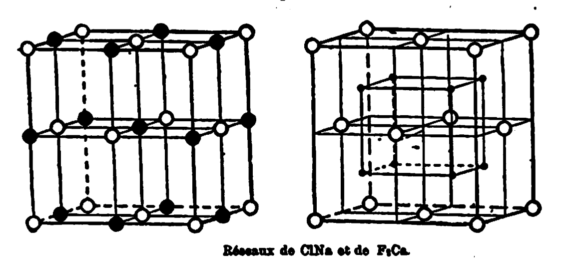
Terres rares

57 La 139,0	58 Ce 140,25	59 Pr 140,9	60 Nd 144,3	61 ?	62 Sm 150,4	63 Eu 152,0	64 Gd 157,3
65 Tb 159,2	66 Dy 162,5	67 Ho 163,5	68 Er 167,7	69 Tu I 168,5	70 Ad 173,5	71 Cp 175,0	72 Tu II [illegible]

Fig. 11.

donc l'un d'eux vient à disparaître on a une charge positive totale, comme ce serait le cas pour H + en désignant ainsi un noyau d'hydrogène isolé; He++ sera de même un noyau d'hélium isolé. Il peut de même arriver qu'il y ait en plus un électron auquel cas on a une charge négative.

Quant à la disposition relative des atomes, elle commence aussi à être étudiée et la structure cristalline (*Fig.* 12) de certaines molécules chimi-



Réseaux de ClNa et de F_2Ca.

Fig. 12.

ques résultant de l'étude photographique après éclairement par rayons de Röntgen. Entre les atomes il y a ainsi de grands espaces lacunaires, mais ces questions sont encore assez mal connues.

Si maintenant nous passons d'un bond prodigieux de l'infiniment petit à l'infiniment grand, nous savons que notre système solaire dans lequel le soleil est à 8 minutes de lumière de nous comprend, sans parler d'un millier de petites planètes, 8 planètes principales dont les grosseurs sont très différentes (*Fig.* 13).

Ce système est traversé par des comètes très nombreuses, dont les principales ont leurs orbites représentées ci-contre (*Fig.* 14).

Hors du système solaire, le vide, le vide indéfini ou presque, car s'il

faut quelques minutes pour aller d'un bout à l'autre des systèmes solaires et même pour aller à l'extrémité des orbites de ces comètes que notre Soleil a su domestiquer, il faut plus de quatre ans pour atteindre l'étoile

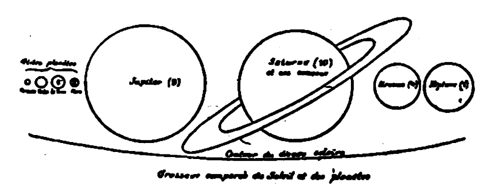


Fig. 13.

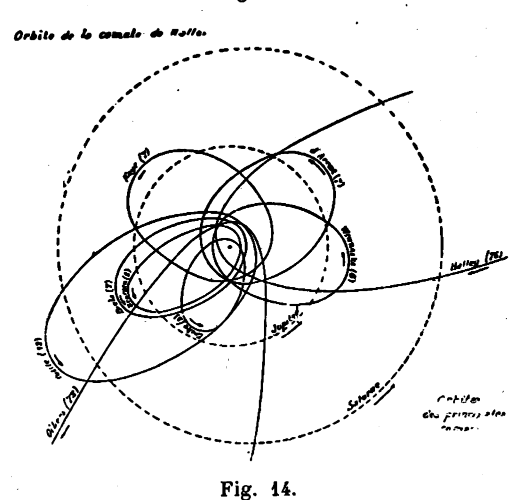


Fig. 14.

la plus voisine : α du Centaure. En faisant des bonds de même longueur, nous pouvons sauter d'étoile en étoile. Nous découvrirons chemin faisant des étoiles géantes et des étoiles naines (*Fig.* 15) et nous pourrons parcourir

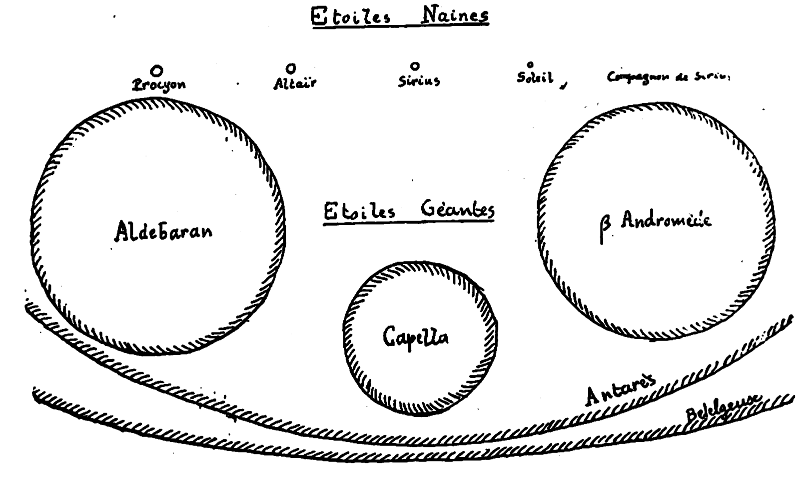


Fig. 15.

ainsi toute la Voie Lactée, cette Voie Lactée à la vie de laquelle Svante Arrthénius a consacré une page splendide :

« La grande nébuleuse doit son existence à la confusion de deux entités, deux nébulosités qui se sont rencontrées dans leur course à travers l'immensité de l'espace. Le nouveau-né a flotté là, allongeant ses tentacules sur les flots frigides de l'éther, et gagnant en substance et en force par l'adjonction d'êtres plus petits, que les vagues agitées de ses flots ont amené à proximité. Il a maintenant atteint le point culminant de son évolution, et il est en train de se résoudre en molécules, en systèmes solaires, ou encore en atomes dans la molécule. Dans l'exubérance de sa puissante jeunesse, les molécules parcourent l'espace accomplissant leur vie individuelle. Beaucoup d'entre elles se résoudront sans doute en poussières et serviront alors à alimenter quelque nouvelle nébuleuse. D'autres succomberont à une mort glacée, mais pourront reprendre vie par leur choc contre une nébulosité ou contre un autre corps, et donneront naissances à des *Novæ* ou à des nuées planétaires. Une fois après l'autre les nuées étoilées traverseront les cycles de l'existence et après une vie dont la durée sera proportionnée à leurs dimensions, c'est-à-dire qui peut être estimée à des millions de milliards d'années, elles donneront naissance à des nouveaux êtres célestes. Et c'est ainsi que cette vie se perpétuera dans un rythme éternel. »

Si maintenant nous laissons la Voie Lactée et que nous reprenions notre course vagabonde dans l'univers en faisant des enjambées de dizaines ou de centaines de milliers d'années-lumière, nous trouverons d'autres voies lactées, d'autres amas stellaires, d'autres nébuleuses, comme autant d'îlots épars dans le vaste océan de l'univers jusqu'à ce que nous arrivions aux confins de ce monde télescopique que nous pressentons sans le voir, et aux bords duquel nous semblons être arrivé puisque les étoiles que l'on découvre sont de moins en moins nombreuses au fur et à mesure que nos télescopes augmentent de puissance.

Cet univers stellaire visible est-il à son tour comme un gigantesque amas d'étoiles séparé par des millions de siècles de lumière d'amas analogues? Nous n'en savons rien...

Une page de Pascal

En voyant ainsi l'immensité de l'Univers et la petitesse de l'Homme, comparé à tout ce qu'il a déjà découvert, à tout ce qu'il peut espérer encore découvrir avec les progrès de la science, il pourrait nous venir des bouffées d'orgueil et nous pourrions être tentés de dire à peu près comme le poète « L'Infini, l'Infini est à moi ! » Mais on ne peut aussi s'empêcher de songer à la rude leçon d'humilité que nous donne Pascal lorsqu'il écrit dans des pages immortelles:

« Que l'homme considère ce qu'il est au prix de ce qui est; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature et que de ce que lui paraîtra ce petit cachot où il se trouve logé, c'est-à-dire, ce monde visible, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même à son juste prix.

« Qu'est-ce que l'homme dans l'infini. Qui peut le comprendre ? Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il

connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron, par exemple, lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des vapeurs dans ces gouttes; que divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces et ses conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours. Il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je veux lui peindre non seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la nature, dans l'enceinte de cet atome imperceptible. Qu'il y voie une infinité de mondes, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre dans la même proportion que le monde visible; dans cette terre, des animaux, et enfin, des cirons dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné, trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin et sans repos. Qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes par leur petitesse que les autres par leur étendue. Car qui n'admirera que notre corps qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit maintenant un colosse, un monde, ou plutôt un tout à l'égard de la dernière petitesse où l'on ne peut arriver ?

...« Car enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Il est infiniment éloigné de ces deux extrêmes et son être n'est pas moins distinct du néant d'où il est tiré que de l'infini où il est englouti. »

Atomus, Astromus et Ancestrus

Poussons plus loin le raisonnement de Pascal et nous allons mieux voir encore qu'au fond l'homme ne sait rien et que de toutes parts l'inconnaissable nous étreint et nous enserre. A l'aide de nos instruments les plus perfectionnés: télescopes, microscopes, ultramicroscopes, à l'aide d'hypothèses ingénieuses : théories einsteiniennes, atomes de Bohr, etc... nous savons, ou mieux, nous devinons, nous pressentons ce qui se passe dans la tranche qui va de 10^{-13} à 10^{27} C. G. S. Et après ? Que se passe-t-il dans ces tranches d'égale étendue qui dans l'infiniment petit vont de 10^{-93} à 10^{13} ou de 10^{93} à 10^{-53} ou de même dans l'infiniment grand de 10^{27} à 10^{67} etc... ?

Quel homme ayant nourri cette folle ambition de tout savoir et de tout connaître ne serait découragé devant cette immensité qui se découvre à nos yeux effrayés. Nous sommes comme des poissons pélagiques dont la zone de vie irait de 900 à 1000^{m} au-dessous du niveau de l'océan et qui parce qu'ils ont deviné l'existence de poissons vivant au-dessus d'eux entre 1000 et 1100^{m}, croiraient avoir deviné tout l'Univers alors qu'ils ignorent même l'existence des marées !

Mettons-nous un instant à la place d'un hypothétique, mais peut-être réel habitant d'un de ces électrons que nos ultra-microscopes sont incapables de nous montrer et que nous appellerons Atomus. Notre Atomus qui est aussi ridicule que nous et aussi infatué de sa science (pourquoi pas après tout ?) vient de découvrir dans ses lunettes des objets aussi loin de lui et aussi gros que le sont par rapport à nous les plus lointaines nébuleuses, c'est-à-dire qu'il vient de voir à quelques milliers de kilomètres de lui. Il découvrirait l'Amérique où presque sans la courbure de la Terre ; il ignore tout de la lune, du soleil, des étoiles, mais il n'en crie

pas moins victorieusement comme nous tout à l'heure: « L'Infini, l'Infini est à moi! » Il a par contre sur nous cette supériorité qu'il voit des objets un million de fois plus petits que lui alors que lui-même échappe à tous nos instruments de visée.

A l'autre bout de l'immensité que nous pouvons explorer, imaginons le géant Astromus. Notre univers einsteinien est enfermé dans une goutte d'éther qui fait partie de son sang. Astromus dort depuis que l'homme est né, car nos siècles, nos milliers de siècles, ne sont que des fractions de seconde pour lui. Il est en train de se réveiller et se frotte les yeux, tous gestes qui lui prendront quelques secondes, je veux dire quelques milliers de siècles. Quand il sera bien réveillé, toute la physique de cette goutte d'éther qui se trouve dans son corps à côté des myriades d'autres sera peut-être changée par cela même et nos lois physiques actuelles seront fausses. Avec ses ultra-microscopes Astromus est arrivé à voir des objets 10^7 fois plus petits que lui, c'est-à-dire... les nébuleuses, sans pouvoir faire autre chose que de pressentir par des raisonnements ingénieux l'existence de ces astres géants que sont Antarès ou Betelgeuse, mais lui aussi s'écrie triomphalement: « l'Infini, l'Infini est à moi! »

Si laissant de côté les dimensions, nous nous retournons vers les durées, nous pourrions en dire tout autant. En laissant de côté l'avenir nous trouverons dans le passé Ancestrus qui a déjà su tout ce que nous savons et bien d'autres choses encore, Ancestrus qui vivant sur la terre en des temps anciens a peut-être essaimé sur les planètes voisines ou sur des astres plus lointains des descendant que nous rencontrerons un jour lorsque nous serons arrivés au degré de civilisation scientifique qu'il avait acquis. C'est qu'en effet, s'il faut en croire le physicien Joly qui a étudié la vie du radium, il y aurait environ tous les 100 mille millions d'années, ce qui ne fait d'ailleurs jamais que 10^{19} C. G. S., un changement dans l'état de la terre alternativement incandescente ou recouverte d'une croûte solide. Citons textuellement ce qu'en dit Soddy:

« Cette hypothèse d'après laquelle les éléments renferment en eux-mêmes l'énergie d'où la nature tire ses fondamentales ressources et que dans le temps cosmique la phase géologique et la phase incandescente alternent comme le jour et la nuit se trouve malgré ses imperfections en harmonie plus étroite avec la science actuelle que les anciennes manières de voir toutes conventionnelles. D'après celles-ci, en effet, l'Univers aurait été monté, une fois pour toutes, au commencement, de manière à marcher comme une horloge, pendant un certain temps et à fournir une carrière, en majeure partie tranquille et peu mouvementée, puis à achever sa course fatale dans la stagnation physique et la mort. Mais quelle image la nouvelle hypothèse suggère-t-elle? Elle fait apparaître l'évolution de la vie, de ses plus modestes origines jusqu'à sa plus haute perfection, non comme un progrès constant et continu, mais comme un processus destiné à recommencer et à s'achever périodiquement, si possible, entre le commencement et la fin de chaque jour cosmique. »

C'est pourquoi nous pouvons peut-être parler de l'Ancestrus d'hier, et de tous ceux qui de jour cosmique en jour cosmique les ont précédé dans la nuit des temps. Dans notre imagination, nous les voyons, se refléter indéfiniment, de même que nous voyons notre propre personne se refléter indéfiniment lorsque nous sommes entre deux grandes glaces pa-

rallèles, et si abandonnant la glace du passé où je vois ces Ancestrus qui tous ont crié l'un après l'autre « l'Avenir, l'Avenir est à moi! », je me retourne vers l'autre, la glace du futur, j'y verrai une longue théorie d'hommes tous pareils, qui nous ressemblent comme des frères, des Futurus qui lorsque leur tour sera venu de faire une petite pirouette sur la scène du monde s'écrieront eux aussi, dans un moment d'exaltation : « L'Avenir, l'Avenir est à moi ! »

Un océan de vie grouillante

Nous sommes dans une cage solide, prisonniers de tous côtés; seule notre imagination, pauvre oiseau aux ailes étriquées essaie de voler hors de la cage. Mais timide et effarouchée, elle se borne à tourner en rond autour de son point de départ et à y revenir. Cette cage où nous nous croyons seuls est d'ailleurs grouillante de vie. La vie des animaux infiniment petits, celle des atomes, des électrons, celle des êtres qu'ils portent sans doute à leur tour, tout cela grouille en nous et hors de nous. Notre langue en remue des millions de millions; à chaque parole, à chaque inspiration un torrent de cette bouillie immonde s'engouffre en nous et quand nous fermons le poing, nous écrasons des êtres par myriades ou, à tout le moins, nous provoquons des drames et des remous terribles dans tout cet océan de vie où nous flottons.

Peut-être avez-vous lu de ces hallucinants récits de voyages équatoriaux dans lesquels l'explorateur haut botté traverse les marais de boue, d'humus, de feuilles mortes qui forment certains sous-bois de ces forêts tropicales au fond desquelles la lumière ne peut jamais arriver à se frayer un chemin. Dans cette pourriture tiède entourée d'âcres exhalaisons, le voyageur a l'impression qu'à chaque pas il piétine de la vie et quelle vie : la plus visqueuse, la plus gluante qui soit sur terre: animaux invraisemblables dont on ne sait s'ils sont serpents, poissons, ou vers et que nul zoologiste n'osa encore habiller d'un nom latin. Cette même impression de nausée et de dégoût devrait nous accompagner à chacun de nos mouvements si la nature ne nous avait pas doté de tant d'insouciance et de si peu de savoir. Comme le dit Montaigne: « l'insouciance et l'incuriosité sont un mol oreiller pour une tête bien faite ».

Que savons-nous du monde ?

Puisque cependant, une fois n'est pas coutume, nous avons abandonné ce mol oreiller, demandons-nous donc ce que nous savons du monde. Laissons définitivement de côté, car cela nous réussit mal de nous en occuper, l'infiniment petit et l'infiniment grand et aussi le passé lointain et l'avenir incertain. Sommes-nous plus avancés maintenant? Il n'en est rien. Le monde est, en effet, sillonné de quantité de radiations dont les longueurs d'ondes sont réparties sur près de 20 décades et que nous découvrons lentement les unes après les autres: ondes lumineuses, infra-rouges, ultra-violet, rayons X, radio-activité, T.S.F., rayons ultra-X, que sais-je encore. Là-dedans, notre œil voit directement un cinquième de décade, soit un centième seulement de ces ondes et c'est d'après cela seul que nous croyons savoir

quelle est la vraie figure du monde qui nous entoure, de celui qui est à notre taille. Pauvres aveugles qui voulons discuter de couleurs! Dans tout cet océan traversé de flux et de reflux qui réagissent constamment les uns sur les autres, nous nous attachons avec obstination aux longeurs d'onde qui vont de 0,8 μ à 0,4 μ et cela nous suffit. Nous ressemblons à de jeunes Martiens qui, débarquant sur Terre pour la première fois mettraient l'œil à une lunette fixe braquée sur un paysage dont ils ne peuvent s'approcher. En augmentant le grossissement de leurs lunettes, ils finiront par découvrir une zone de plus en plus large et croirons parce qu'ils ont découpé un rond dans le paysage avoir tout appris sur la Terre et sur ses habitants.

Combien imprévus seraient les aspects du monde pour un être fait autrement que nous et ayant des sens entièrement différents! Notre physique, elle-même, quoiqu'elle vise à un absolu, très relatif d'ailleurs si l'on en croit Einstein, n'en serait-elle pas modifiée?

Homunculus

Prenons par exemple l'Homunculus de Crookes tout petit bonhomme qui différerait surtout de nous par la taille et que nous supposerons se promenant sur une feuille de chou. D'après Crookes :

« la surface de la feuille de chou lui apparaît comme une plaine sans limites, d'une étendue de plusieurs milles carrés. Pour cette créature minuscule, la feuille est parsemée d'énormes globes brillants et transparents (les gouttes de rosée qui restent immobiles)... D'un de leurs côtés, ils paraissent émettre une lumière brillante. Poussé par la curiosité, il s'approche et touche un des globes. Celui-ci résiste à sa pression jusqu'à ce que le hasard fasse que la surface se brise; aussitôt il se sent saisi et, après avoir tourbillonné, il se trouve transporté quelque part, et reste là, suspendu à la surface de la sphère, complètement incapable de se dégager. Au bout d'une heure ou deux, il s'aperçoit que le globe diminue et finit par disparaître, le laissant libre de poursuivre ses explorations. »

Ce petit bonhomme ne peut ni remplir un vase avec de l'eau, ni le vider s'il est plein à cause des phénomènes de capillarité. Il essaiera vainement d'enfoncer un caillou pourtant de densité beaucoup plus grande dans un seau d'eau qui a été rempli par la rosée. Ses traités d'hydrostatique ne ressembleront pas aux nôtres: il écrira par exemple que :

« au repos, les liquides prennent des formes sphériques plus ou moins accentuées, convexes ou concaves suivant des circonstances plus ou moins difficiles à déterminer; ils ne peuvent être versés d'un vase dans un autre et résistent à la gravitation qui n'est donc pas universelle; les corps refusent de s'y enfoncer, quel que soit leur poids spécifique ».

Pour un tel Homunculus les phénomènes de gravitation seraient sans intérêt, mais ceux de cohésion seuls seraient importants; il ne s'étonnerait pas de se voir flotter dans l'air comme tous ces corpuscules qui dansent dans un rayon de lumière et ne distinguerait l'attraction terrestre qu'avec



des instruments de physique perfectionnés. Il ne pourra pratiquement pas faire de feu,

« car aucune friction, percussion, ou concentration de rayons solaires ne lui permettra d'échauffer une masse suffisante pour que la chaleur n'en soit pas dégagée avant de l'avoir portée à la température de combustion ».

Si nos sens étaient modifiés !

Que de modifications également apporterait dans notre conception du monde le moindre changement de nos sens actuels.

Je ne sais quel romancier émule d'Edgar Poe a supposé par exemple qu'un chirurgien avait greffé le nerf acoustique de son patient sur son globe oculaire et inversement, l'oreille recevant le nerf optique. Ce dernier, quel que soit son mode d'excitation ne peut transmettre au cerveau qu'une impression lumineuse et c'est pourquoi l'on dit très justement d'un monsieur qui reçoit un coup de poing dans l'œil qu'il voit trente-six chandelles. Il en résulte naturellement pour notre opéré qu'il voyait les sons et qu'il entendait les couleurs.

Sans avoir jamais lu le sonnet de Rimbaud sur la couleur des voyelles, il trouvait certains mots roses et d'autres gris; le tonnerre l'illuminait de couleurs violentes et insupportables après que l'éclair l'avait accablé de son épouvantable fracas.

Si nos sens avaient l'acuité de certains sens animaux nous entendrions les ultra-sons comme le font paraît-il certains poissons; nous saisirions des odeurs aussi subtiles que celles que perçoivent les chiens; comme eux nous entendrions les sons suraigus avec lesquels les policiers allemands, usant sifflets à roulettes spéciaux, les appellent lorsqu'ils sont menacés; nous verrions l'ultra-violet comme les fourmis, comme elles nous reconnaîtrions à l'odeur ceux qui sont de notre race et même de notre famille; nous aurions le sens de la migration que possèdent peut-être les pigeons voyageurs et les abeilles; si nos sens étaient plus étendus nous pourrions avoir peut-être aussi le sixième sens de Richet ou à tout le moins nous saurions utiliser ce sens électrique spécial que Lakhovsky croit avoir décelé chez tant d'animaux, et nous utiliserions pour nous-mêmes les sensations encore mystérieuses qui, d'après Cipriani, sont à la base de tant de comportements animaux et que n'ont certainement pas oublié les lecteurs de la Revue Métapsychique(1). Pour citer un seul exemple des extraordinaires façons d'agir de certains êtres lisons cette page de Linné reproduite par Lakhovsky et concernant les expéditions des lemmings, sorte de campagnols des pays scandinaves:

« A l'approche des froids rigoureux et parfois sans cause apparente, les lemmings abandonnent leur demeure naturelle, la haute chaîne des montagnes de Norvège, pour entreprendre un long voyage vers la mer. La bande émigrante composé de myriades d'individus trottine en ligne droite à travers tous les obstacles, sans se laisser jamais détourner du but. En cheminant à la file l'un derrière l'autre, ils tracent des sillons rectilignes parallèles, profonds de deux

(1) Septembre 1926.

doigts et distants de plusieurs aunes. Ils dévorent tout sur leur passage, les herbes et les racines. Rien ne les détourne de leur route. Un homme se met-il sur le chemin ? ils glissent entre ses jambes. S'ils rencontrent une meule de foin, ils la rongent et passent à travers; si c'est un rocher, ils le contournent en demi-cercle et reprennent par delà leur direction rectiligne. Un lac se trouve-t-il sur leur route ? ils le traversent à la nage, en ligne droite, quelle que soit sa largeur. Un bateau est-il sur leur trajet au milieu des eaux ? ils grimpent par dessus et se rejettent à l'eau de l'autre côté. Un fleuve rapide ne les arrête pas, dussent-ils y périr tous. »

Xylope et Electricus

Pour souligner sur un nouvel exemple combien serait différent l'aspect du monde que verrait un être qui aurait des sens différents des notres, envisageons le Xylope de Gaston Moch, homme dont l'œil supposé par exemple en bois ou en carton, percevrait, non comme le nôtre des vibrations de 450 à 750 trillons à la seconde, mais celles qui sont comprises entre les vitesses de 300 à 2.3000 quatrillions et discernerait peut-être par là, la structure cristalline de certains corps.

« De sa bien-aimée, il n'apercevra que le squelette entouré d'une masse confuse et translucide présentant à son regard l'aspect que nous qualifions de gélatineux ! Le critérium de la beauté ne consistera pas, pour lui, dans les détails que nous pouvons admirer, tel qu'un œil expressif, une bouche bien dessinée, des dents blanches... (ou noires si nous sommes des Indochinois). Ce qu'on lira dans un roman ce seront des descriptions dans le genre de celle-ci : « Ernestine était douée d'une cage thoracique d'une impeccable symétrie, « limitée par deux omoplates du dessin le plus pur; son sternum si gracieux, « et surtout ses merveilles de cubitus, aux contours délicatement estompés par « la semi-transparence des chairs », etc, etc.

« Cette singulière population se cachera aux regards dans des maisons de verre, dont on ouvrira les volets, également en verre, quand on aura envie de laisser pénétrer par les carreaux en bois les rayons bienfaisants du soleil. »

Rien ne nous empêcherait non plus d'envisager un Electricus dont les sens seraient seulement électriques qui verrait courir nos messages sur les fils du télégraphe ou nos paroles sur ceux du téléphone et qui s'isolerait de ses concitoyens en se mettant dans une cage métallique de Faraday. En relation avec tout l'Univers par les ondes de sans-fil, avec le soleil par ces ondes magnétiques qui paraît-il en émanent et causent les aurores boréales, il ne saurait pas grand'chose des étoiles jusqu'au jour où il aurait inventé un télescope à cellule photo-électrique de sélénium qui frappé par des rayons lumineux les transformerait en courants électriques seuls perceptibles pour lui. Avec des instruments aussi imparfaits, les lois de la gravitation de Newton ne seraient sans doute pas encore inventées, mais qui pourrait dire par contre tout ce qui aurait été déjà découvert par Electricus avec son œil électrique et à quelle connaissance entièrement différente de l'Univers il serait arrivé en « voyant » tout ce qui est électrique, alors que pour nous une chose n'existe guère que si notre œil l'aperçoit.

Rien d'ailleurs ne nous autorise à croire qu'il n'y a pas autour de nous d'autres vibrations que celles de l'air ou de l'éther et que des centaines

d'autres nous heurtent sans doute constamment sans que nous en ayons conscience. De tous côtés et plus que jamais, l'inconnaissable scientifique nous enserre. Sourds et aveugles, nous errons dans l'univers et ce n'est qu'à tâtons que nous découvrons péniblement quelques-uns des objets qui sont près de nous.

Lentus

Les modifications de notre taille ou celles de nos organes des sens ne sont pas seules qui pourraient changer totalement pour nous l'aspect de l'Univers, en appelant ainsi encore une fois l'univers le plus immédiat. le seul qui nous soit accessible.

Imaginons ce que pourrait être le monde pour Lentus. Ce nouvel être sorti tout vivant du domaine de la fiction a des sensation qui sont des centaines de milliers de fois plus lentes que les nôtres. Notre jour lui paraît un dixième de seconde, et si nous ouvrons et fermons la bouche devant lui il n'a rien vu pas plus que nous voyons la période d'ouverture d'un obturateur photographique qui dure un millième de séconde ou que nous ne voyions pendant la guerre, passer auprès de nous un balle de fusil ni un obus. Les être vivants actuels seraient pour lui invisibles pendant tous leurs déplacements et l'escargot lui-même qui fait un millimètre par seconde aurait l'air d'aller deux ou trois cent mille fois plus vite et faisant près de 1.000 kilomètres à l'heure serait à peine visible à ses yeux épouvantés. Les êtres vivants que nous connaissons ne lui seraient perceptibles qu'au repos et leur départ équivaudrait à une volatilisation instantanée tandis repos et leur départ équivaudrait à une volatilisation instantanée tandis que leur arrivée serait une matérialisation subite. Le malheureux Lentus n'oserait pas bouger sans quoi son corps serait exposé à chaque instant à être transpercé, comme dans les plaines de Champagne, les soldats risquaient de l'être par les balles de mitrailleuses, gros frelons chantant aux oreilles leur métallique chanson. Il faut dire que si les balles sont inconscientes, les êtres vivants ne le sont pas au même titre et que voyant ce malheureux Lentus incapable de se mouvoir, ils l'éviteraient comme nous évitons dans des promenades en montagne les gros rochers immobiles qui barrent le sentier.

Pour Lentus, le Soleil serait un astre invisible, et la grande barre rouge qui, comme un immense arc-en-ciel ceinturerait le firmament d'une splendide écharpe rouge lui paraîtrait un inexplicable phénomène astronomique jusqu'au jour où des procédés cinématographiques perfectionnés lui permettraient de constater que cet aspect est dû au déplacement d'un disque de feu. Il en serait de même pour le mouvement des étoiles et celui des planètes qui seraient inscrits dans le ciel avec la même netteté que sur les sphères célestes des astronomes. Il ne distinguerait naturellement pas le jour de la nuit et verrait au ciel toujours la même teinte grisâtre. Les saisons seraient sans importance pour lui et la température toujours égale, car l'année lui paraissant durer sept ou huit heures, les sautes de température seraient sans intérêt. Par contre, il aurait remarqué depuis longtemps que l'étoile Polaire ne marque le Nord de façon exacte que tous les 26.000 ans, je veux dire, pour m'exprimer comme lui, que tous les mois environ. De quinzaine en quinzaine, c'est Véga de la Lyre qui se substituerait à la Polaire; il aurait

là une base toute indiquée pour son calendrier. La forme des continents, les contours des océans se modifierait inlassablement sous ses yeux pendant son existence.

Mais ce qui suffoquerait le plus Lentus, ce serait le phénomène des marées qui, toujours à son avis, viendrait tous les cinquièmes de seconde soulever l'Océan et cette gigantesque respiration aussi saccadée le laisserait longtemps rêveur devant la puissance des forces de la nature. Il ne naviguerait que sur des lacs paisibles ou à la rigueur sur les flots de la Méditerranée, mais comment oserait-il s'aventurer sur l'Océan Atlantique en voyant aux Colonnes d'Hercule ce brouillard s'élevant sur plusieurs mètres de hauteur et dans lequel son esquif serait démoli en quelques instants sous les coups de bélier de la mer. Ne lui jetons pas la pierre pour sa prudence en songeant que nous-mêmes, si nous voguons en hydroglisseur à grande vitesse sur les courtes vagues de 20 cm. que nous offre parfois la Méditerranée, éprouvons un tel martèlement du ventre à cause de ces chocs trop rapprochés que nous endurons un réel supplice physique qu'il serait dangereux d'aggraver.

Rapidus

Abandonnons ce pauvre Lentus à son malheureux sort et considérons les Rapidus, véritables hommes éclairs. Wells nous raconte quelque part la surprenante aventure de deux jeunes étudiants en médecine qui ont absorbé un « accélérateur » activant prodigieusement les mouvements du cœur et tous les phénomènes vitaux, donc toutes les sensations et en quelque sorte leur vitesse de vie et qui par cela même estiment que le monde est figé autour d'eux. Il est incontestable en effet que si au lieu d'avoir une sensation ou une pensée par dixième de seconde et de pouvoir faire un seul geste dans ce même temps, nous pouvions en faire autant pendant une durée huit cent ou neuf cent mille fois plus courte, nous aurions vécu huit ou neuf cent mille fois plus vite. C'est ce qui arrive pendant quelques instants aux deux jeunes étudiants de Wells et c'est ce qui constitue la vie normale de nos Rapidus.

Ils se déplacent dans l'air et s'y entrecroisent à des vitesses que l'on imagine fantastiques et nous pourrions être inquiets sur leur sort si nous ne réfléchissions que si des êtres allant dix fois plus vite que d'autres mais ayant comme il est normal des mouvements dix fois plus rapides s'éviteront avec la même facilité que les hirondelles en vol.

Pour ces hommes-éclairs, certains phénomènes trop rapides pour que nous puissions les étudier autrement qu'avec un appareil cinématographique approprié sont visibles et perceptibles sans difficulté, par exemple l'éclatement d'une bulle de savon ou encore la rupture d'un fil tendu par une balle de fusil autour de laquelle notre Rapidus peut aller d'ailleurs folâtrer comme le ferait un chien autour de son maître.

Pour Rapidus et ses congénères nos véhicules les plus rapides auraient l'air immobiles et l'hydravion de Bernardi qui a battu le record de vitesse, en faisant 145 m. par seconde (512 kilomètres à l'heure) ou la mouche américaine du genre Cephenemya qui fait 360 mètres par seconde (1.300 kilomètres à l'heure) auraient à peu près la vitesse qu'a un escargot par rapport à nous. Les notes d'un air de musique leur arriveraient égrenées avec

une telle lenteur qu'aucune ne leur serait perceptible en tant qu'harmonie ni même en tant que son. Si ces Rapidus entassaient dans leur vie le même nombre de sensation que nous, soit un minimum de 10^{10}, ils vivraient au plus quelques dizaines de minutes. En nous voyant, ils nous jugeraient éternels, comme déjà les roses du jardin de Fontenelle le pensaient de leur jardinier qui de mémoire de rose avait toujours été pareil à lui-même avec la même barbe blanche.

Rapidus ne pourrait connaître aucun changement de saison. Né pendant un jour d'hiver, il croirait aux chaleurs de l'été comme nous croyons aux chaleurs de l'époque carbonifère, et de l'été à l'hiver, le nombre des générations de Rapidus serait tellement considérable que l'évolution l'aurait modifié et que contrairement au Rapidus d'été le Rapidus d'hiver serait né poilu et protégé par une épaisse toison contre les rigueurs du froid. Pour Rapidus, le soleil serait presque immobile dans le ciel et il lui faudrait remonter très haut dans ses souvenirs pour se rappeler que dans son enfance le soleil était un peu moins haut sur l'horizon.

Si pour Lentus la mer avec ses marées serait quelque chose de terrifiant, Rapidus trouverait par contre que les vagues sont figées et notre principe d'hydrostatique d'après lequel un liquide épouse la forme du vase qui le contient n'aurait pour lui aucun sens. L'Océan ressemblerait à l'un de ces affreux paysages lunaires dévastés et ravinés avec, dans la profondeur glauque des eaux, des poissons immobiles aux yeux morts. Cet Océan serait peuplé de navires, habitations flottantes et immuables reliées à la terre ferme ou entre elles par des planches posées sur la crête des vagues comme autant de passerelles. Les savants dresseraient la carte des montagnes et des vallées de l'Atlantique et les grandes vagues de quinze ou vingt mètres de haut seraient des curiosités naturelles avec leurs volutes toujours prêtes à s'écrouler, mais en fait, immuables quoique liquides.

L'Inconnaissable scientifique

On pourrait poursuivre ce voyage au pays des fictions. Ce qui précède suffit à montrer combien sont rudimentaires, fragmentées et strictement personnelles les idées que nous avons sur la tranche d'Univers dans laquelle nous sommes plongés. Nous jugeons de tout à la façon dont un ver de terre jugerait de la civilisation. La relativité de nos connaissances apparaît ainsi éclairée d'une lumière crue et nous pouvons redire ce que Maeterlinck disait de certains phénomènes de prémonition, qu'on ne comprend rien, sinon qu'il faut renoncer à comprendre, c'est-à-dire à avoir une vision totale de l'Univers, ou répéter avec Auguste Comte: « Tout est relatif et cela seul est absolu ». Je sais bien qu'il est imprudent de fixer à la science des bornes qu'elle franchie parfois allègrement, puisque le même Auguste Comte, pour montrer que la science ne saurait jamais tout, citait en exemple l'impossibilité où l'on serait toujours de connaître la composition chimique des étoiles. Un an après cette affirmation risquée, l'analyse spectrale était inventée, et maintenant les étoiles sont avec leurs hautes températures (plus de 100.000 degrés parfois) le meilleur laboratoire de physique moderne qui soit.

Malgré tout, on ne peut s'empêcher de penser que si vraiment un jour, et par impossible, la Science avait triomphé de cet inconnaissable scientifique qui actuellement nous étrangle, s'il était mort et bien mort, comment le saurions-nous? Nous serions comme un homme qui vient de tirer dans l'ombre un coup de revolver sur son ennemi mort et qui n'en sait rien. Il écoute de tous ses sens les moindres frémissements de la nuit ; il scrute l'ombre qui l'entoure et se demande quel piège va lui être tendu et de quel côté va venir la menace. Même mort, l'inconnaissable empoisonnera toujours la pensée de nos savants. S'il n'y a pas d'infiniment grand plus grand que celui que nous voyons ou d'infiniment plus petit que celui que nous pressentons, nul ne pourra jamais nous le prouver et quoi qu'il arrive, c'est avec au cœur cette suprême angoisse que nous nous endormirons pour toujours.

A. SAINTE-LAGUË,
Agrégé des Sciences Mathématiques,
Docteur ès-Sciences.

APPENDICE

TABLEAU des longueurs d'onde et de fréquence (1)

	Longueurs d'onde		*Fréquences*	
Ondes radio-électriques.	3.10^{6}	à 6.10^{-1}	10^{4}	à 5.10^{10}
Rayons de Nichols et Tear.	6.10^{-1}	à 3.10^{-2}	5.10^{10}	à 10^{12}
Infrarouge.	$3.14.10^{-2}$	à 8.10^{-5}	10^{12}	à $3.75.10^{15}$
Ondesluminenses.	8.10^{-5}	à 4.10^{-5}	$3,75.10^{14}$	à $7,5.10^{15}$
Ultra violet.	4.10^{-5}	à $1.5.10^{-6}$	$7,5.10^{14}$	à 2.10^{16}
Rayons X de Holveck.	$1,5.10^{-6}$	à $1,2.10^{-7}$	2.10^{16}	à $2,5.10^{17}$
Rayons de Rœntgen.	$1,2.10^{-7}$	à $5,7.10^{-10}$	$2,5.10^{17}$	à 6.10^{19}
Radioactivité.	10^{-8}	à 2.10^{-10}	3.10^{18}	à $1,5.10^{20}$
Rayons ultra X	5.10^{-11}	(?)	6.10^{20}	(?)

QUELQUES DIMENSIONS

Rayon de l'électron.	3.10^{-13}
Rayon de l'atome.	10^{-8}
Distance du noyau à l'électron (Hélium).	$3,1.10^{-9}$
Diamètre de la molécule d'hydrogène.	$2,17.10^{-8}$
Diamètre de la molécule d'acide oléique ($C^{18} O^{2} H^{34}$).	$2,2.10^{-7}$
Bacillus influenza.	2.10^{-5} à 5.10^{-9}
Grosses bacteries (B. Bütschlii) longueur.	4.10^{-5} à 5.10^{-4}
Grosses bacteries (B. Bütschlii) largeur.	5.10^{-3} à 6.10^{-3}
Cellules animales.	14^{-4} à 1.10^{-3}

Diamètre des Satellites

Lune.	$3.48.10^{8}$
Deimos (Mars)	$1.2.10^{6}$
Phobos (Mars)	$3,5.10^{6}$
Jupiter (le plus gros).	$4,8.10^{8}$
Saturne.	5.10^{5} à $3,6.10^{8}$
Saturne (largeur de l'anneau).	8.10^{5} à $3,6.10^{9}$
Uranus.	8.10^{7} à 3.10^{8}
Neptune.	3.10^{9}

Diamètre des Planètes

Mercure.	$4,5.10^{8}$
Vénus.	$1,2.10^{9}$
La Terre.	$1,3.10^{9}$

(1) D'après Lakhovsky.

Mars.	$6,8.10^{8}$
Jupiter.	$1,4.10^{10}$
Saturne.	$1,2.10^{10}$
Uranus.	$4,9.10^{9}$
Neptune.	5.10^{9}
Diamètre du Soleil.	$1,4.10^{11}$

Distances des Satellites à la Planète

Lune.	$3,84.10^{10}$
Deimos (Mars).	$2,6.10^{9}$
Phobos (Mars).	$9,2.10^{8}$
Jupiter.	$1,8.10^{10}$ à 3.10^{12}
Saturne.	$1,9.10^{10}$ à $1,3.10^{12}$
Saturne (anneau).	$7,3.10^{9}$ à $1,5.10^{12}$
Uranus.	$1,9.10^{10}$ à $5,8.10^{10}$
Neptune.	$3,3.10^{10}$

Distances des Planètes au Soleil

Mercure.	$5,8.10^{12}$
Vénus.	$1,1.10^{13}$
La Terre.	$1,5.10^{13}$
Mars.	$2,3.10^{13}$
Jupiter.	$7,8.10^{13}$
Saturne.	$1,4.10^{14}$
Uranus.	$2,9.10^{14}$
Neptune.	$4,5.10^{14}$

Diamètres des Etoiles Naines

Compagnon de Sirius.	$3,8.10^{9}$
Sirius.	$1,7.10^{11}$
Altaïr.	$2,10^{11}$
Procyon.	$2,5.10^{11}$

Diamètres des Etoiles Géantes

Capella.	$3,6.10^{12}$
β. Andromède.	$5,6.10^{12}$
Aldebaran.	6.10^{12}
Antarès.	$1,5.10^{13}$
Betelgeuse.	3.10^{13}

Distance du Soleil à quelques étoiles

Centaure.	$4,10^{18}$	(4,3 années lumière)
Sirius.	$7,6.10^{18}$	(8,15 »)
Prognon.	$9,5.10^{18}$	(10,2 »)
Vega de la lyre.	2.10^{19}	(20 »)
Capella.	$5,6.10^{19}$	(56 »)

Distances du Soleil à quelques amas

Pléïades.	$2,2.10^{20}$	(220 années lumière)
Cocher.	5.10^{21}	(5.000 »)
Aigle.	$1,1.10^{22}$	(11.000 »)
Cygne.	$2,9.10^{22}$	(25.000 »)
Autres amas fermés.	3.10^{22} à $1,6.10^{23}$	(30.000 à 160.000)
Diamètres de la nébuleuse d'Andromède.	$2,3.10^{22}$	(23.000 »)
Distance à la nébuleuse d'Andromède.	6.10^{23}	(600.000 »)
Autres nébuleuses (distance.)	2.10^{25}	(20.000.000 »
Rayon de l'espace einsteinien.	10^{27}	(10^{9} »

QUELQUES DURÉES

Vie moyenne de :

Radium bon	10^{-6}	
Uranium X.	10^{1}	
Radium A^2	$2,6.10^{1}$	
Radium C.	$1,7.10^{2}$	
Radium B.	$2,3.10^{2}$	
Emanation.	$4,8.10^{5}$	
Radium E.	$6,3.10^{5}$	
Uranium X^1	3.10^{6}	
Radium F.	$1,7.10^{7}$	
Radium D.	$7,3.10^{8}$	(24 ans)
Radium.	$7,5.10^{10}$	(2.440 ans)
Tonium.	$3,1.10^{12}$	(100.000 ans)
Uranium II.	$9,2.10^{13}$	(3.000.000 ans)
Uranium I.	$2,5.10^{17}$	(8.000.000.000 ans)

Autres durées

Durée de rotation d'un électron.	$1,9.10^{-16}$
Durée de vibration de sons aigus.	$1,4.10^{-5}$
la 3.	$2,5.10^{-3}$
Sons graves.	6.10^{-2}
Etincelle électrique.	3.10^{-6}
Durée d'un tour d'une toupie Huguenard.	9.10^{-5}
Turbine Rateau.	6.10^{-3}

Durées de rotation d'astres, etc. sur eux-mêmes

Jupiter.	$3,6.10^{4}$
Saturne.	$3,7.10^{4}$
Terre.	$8,6.10^{4}$
Mars.	$8,7.10^{4}$
Vénus.	$2,3.10^{5}$
Soleil.	$2,2.10^{6}$
Lune.	$2,4.10^{6}$
Mercure.	$7,5.10^{6}$

Durées de rotation autour du Soleil

Mercure.	$7,5.10^{6}$	(0,63 ans)
Vénus.	$1,9.10^{8}$	(0,22 »)
Terre.	$3,1.10^{8}$	(1 »)
Mars.	$5,8.10^{8}$	(1,9 »)
Jupiter.	$3,5.10^{9}$	(11,8 »)
Saturne.	9.10^{9}	(29 »)
Uranus.	$2,6.10^{10}$	(84 »)
Neptune	5.10^{10}	(164 »)

Temps mis par la lumière du soleil à :

Terre.	$4,8.10^{2}$
Neptune.	$1,4.10^{4}$
Centaure.	$1,3.10^{9}$
Sirius.	$3,7.10^{9}$
Capella (du cocher)	$1,7.10^{10}$
Amas fermés.	1 à 5.10^{13}
Andromède.	2.10^{14}
Autres nébuleuses.	7.10^{15}

QUELQUES VITESSES (1)

Vitesse perdue par la terre en une seconde.	$2,4.10^{-13}$	$8,6.10^{-13}$
Croissance de troncs d'arbre.	10^{-11}	$3,6.10^{11}$
Taille d'adulte (1cm. en 10 ans).	$1,3.10^{-10}$	$4,7.10^{10}$
Ongles.	$1,5.10^{-10}$	$5,4.10^{-10}$
Cheveux.	3.10^{-10}	$1,1.10^{-9}$
Vitesse perdue par la terre en un jour.	$8,8.10^{-10}$	$3,1.10^{-9}$
Déplacement des pics de Californie.	3.10^{-9}	$1,1.10^{-9}$
Croissance du blé.	$1,4.10^{-8}$	5.10^{-8}
Marées de morte eau.	10^{-7}	$3,6.10^{-8}$
Escargot.	10^{-3}	$3,6.10^{-3}$
Pulsations du soleil (1 millième du diamètre en 13 ans).	3.10^{-8}	$1,1.10^{-2}$
Mouvements respiratoires.	5.10^{-3}	$1,8.10^{-2}$
Mouvements du sol (100 m. en 3 ans).	10^{-2}	$3,6.10^{-2}$
Homme.	0.96 à 9.6	3,4 à 34
Paquebot.	$1,1.10^{1}$	4.10^{1}
Cheval au galop.	$1,7.10^{1}$	1.10^{1}
Cycliste.	$2,1.10^{1}$	$7,5.10^{1}$
Nage du requin.	$2,1.10^{1}$	$7,5.10^{1}$
Locomotive Pacific.	$3,5.10^{2}$	$1,25.10^{2}$
Hydravion.	$3,9.10^{2}$	$1,4.10^{2}$

Automobile (Campbell).	$9,2.10^{2}$	$3,32.10^{2}$
Hydravion (de Bernardi).	$1,45.10^{2}$	$5,12.10^{2}$
Déplacement d'un point à la latitude de Paris.	$3,06.10^{2}$	$1,1.10^{3}$
Son.	$3,33.10^{2}$	$1,2.10^{3}$
Mouche américaine (Cephenemga).	$3,6.10^{2}$	$1,3.10^{3}$
Molécules azote.	$4,5.10^{2}$	$1,6.10^{3}$
Déplacement d'un point à l'Equateur.	$4,66.10^{2}$	$1,7.10^{3}$
Son (eau de mer).	10^{3}	$3,6.10^{3}$
Projectiles.	$1,5.10^{3}$	$5,4.10^{3}$
Molécules d'hydrogène.	$1,7.10^{3}$	6.10^{3}
Son (fonte).	$3,5.10^{3}$	$1,2.10^{4}$
Neptune.	5.10^{3}	$1,8.10^{4}$
Terre (autour du soleil).	3.10^{4}	$1,1.10^{5}$
Vitesse radiale des autres astres.	4.10^{4}	$1,4.10^{5}$
Mercure.	$4,8.10^{4}$	$1,7.10^{7}$
Vitesses tangentielles de certains astres.	6.10^{4}	$2,2.10^{5}$
Vitesses tangentielle d'Arcturus.	$4,14.10^{5}$	$1,5.10^{6}$
Electrons.	$1,7.10^{6}$	$6,1.10^{6}$
Particules Uranium I.	$1,5.10^{6}$	$5,3.10^{6}$
- Radium.	$1,6.10^{6}$	$5,8.10^{6}$
- Radium C'.	$2,1.10^{6}$	$7,4.10^{6}$
Lumière.	3.10^{8}	$1,1.10^{9}$

(1) La première colonne donne les vitesses en mètres par seconde, la deuxième en kilomètres par heures. Certaines de ces valeurs sont approximatives et ne donnent que des ondes de grandeur.

Quelques trucs favoris de médiums fameux

Monsieur le Président,
Mesdames, Messieurs,

Byron écrivit une fois: « Les fous sont mon thème, la satire sera mon chant », et j'ai presque adopté ce vers bien connu comme titre de ma conférence de ce soir:

S'il n'y avait pas de dupes il n'y aurait pas de médiums fraudeurs et les chercheurs métapsychistes auraient une tâche aisée. L'art des attrape-nigauds est aussi vieux que les collines, et quoique la médiumnité, telle que nous la connaissons de nos jours, soit relativement moderne, les marchands de miracles ont escroqué leurs dupes à travers tous les âges. Les prêtres de l'ancienne Grèce ont fait de la tromperie une science, et maintenant leurs temples se dressent comme des monuments de la charlatanerie et de l'artifice. Héron d'Alexandrie démasqua ces prêtres truqueurs — qui s'appelaient eux-mêmes *médiums* — il y a des centaines d'années et donna au monde un récit illustré de la façon dont ils fabriquaient leurs oracles, leurs statues saignantes, leurs dieux parlants, leurs idoles crachant du feu et consommant de la nourriture et tous les artifices mécaniques par lesquels les gardiens des temples trompaient ceux qui les suivaient. Il est encore possible de voir les syphons, les tuyaux, les voûtes, les portes dérobées, les chambres et les tubes acoustiques avec lesquels ils dupaient les masses dans la Grèce ancienne. La tromperie fut un élément essentiel des cultes de l'Egypte, de la Grèce, et de Rome; et certains des appareils en usage paraissent être tirés des magasins d'accessoires d'un prestidigitateur de nos jours. Dans la tombe de Tut Ank Amen, que l'on a récemment fouillée à Luxor, nous avons trouvé un papyrus, écrit par un devin (ou médium) égyptien, garantissant la paix éternelle à son royal Maître. Quant au fait que la garantie ne dura que trois mille ans, cela n'est pas, vous l'admettrez, la faute du médium.

Si nous en venons aux temps de l'histoire moderne, nous avons des documents sur un grand nombre de charlatans qui gagnèrent leur vie en prétendant être clairvoyants — façon aisée de tirer de l'argent de la creuse naïveté des gobeurs. Mais même dans des jours très anciens, ces imposteurs furent quelquefois attrapés, et je vais vous raconter ce qui arriva à un *médium* qui fut démasqué an 1561. Les pénalités pour ces crimes mineurs étaient usuellement très sévères; en général le pilori était une partie de la pénitence. Francis Coxe, un prestidigitateur ambulant et faiseur de miracles, fut mis au pilori à Chepesyde après avoir été accusé de « certains artifices sinistres et diaboliques ». On lui ordonna également de rétracter et de confesser sa fraude dans différents quartiers de Londres. Nous ne connaîtrions que bien peu de choses de ce gentleman, s'il n'avait pas eu l'audace d'imprimer sa confession sous le titre de « *La rétractation forcée de*

Francis Coxe, qu'il prononça au pilori de Chepesyde et ailleurs encore, conformément à l'ordre du Tribunal, le 25 juin 1561.» Il trouva apparemment que cette affaire de publication était plus profitable encore que de jouer au médium, et c'est pourquoi, la même année, il fit paraître un autre volume, intitulé : *Bref traité démontrant la détestable perversité des sciences magiques telles que la nécromancie, les conjurations, l'astrologie, etc...* un des plus anciens démasquage de la médiumnité frauduleuse.

S'il y a des livres du XVI[e] siècle qui révèlent les trucs du « business occulte », il y a également des ouvrages de la même période donnant des directives précises pour l'acquisition de faux pouvoirs supranormaux. Un livre très ancien intitulé *Congestorium artificiose memoriæ*, fut édité par John Romberch, de Venise, en 1533. Cet ouvrage remarquable donne au lecteur des instructions détaillées pour lui permettre d'acquérir une mémoire anormale, pour ce que nous appellerions maintenant des buts médiumniques. D'après le système mnémonique de Romberch, il est possible, après avoir jeté un seul coup d'œil sur une page d'imprimé, de répéter immédiatement après, de mémoire et mot pour mot, le contenu de la page. Par la même méthode il est possible de mémoriser l'ordre dans lequel se trouvent les cartes d'un paquet de tarots qu l'on vient de battre, une fois que l'on a vu la manière dont les cartes sont placées.

Un des livres les plus importants qui existe s'occupant des fraudes des charlatans, des enchanteurs, médiums, astrologues et truqueurs occultes de toutes espèce, est le livre de Réginald Scot *La découverte de la force magique*, publié à Londres en 1584. Je ferai remarquer incidemment que c'est le plus ancien livre imprimé en Anglais qui donne complètement les particularités, directions et démonstrations pour accomplir les trucs d'escamoteurs tels que nous les connaissons de nos jours.

Réginald Scot, issu d'une bonne et vieille famille du comté de Kent, vécut dans une région presque aussi mal réputée pour ses sorcières que le Lancashire le fût par la suite. Penseur indépendant, son esprit fût ému par l'absurdité et l'inhumanité des poursuites exercées contre les sorcières de cette époque. L'esprit libre de préjugés, il se lança dans des enquêtes méthodiques et les plus diverses, dans lesquelles il déploya une érudition immense et un remarquable esprit de recherche, sur les démons, fausses divinités, « idoles des Gentils », esprits de toutes nuances, apparitions, miracles des astrologues, charmes, incantations, trucs de clairvoyants, méthodes frauduleuses des diseurs de bonne aventure, et il exposa toutes les phases de la fausse médiumnité. Si ce livre était une publication moderne, il serait remarquable; le fait qu'il fût publié il y a environ 350 ans, le rend d'un intérêt suprême et prouve amplement que les imposteurs occultes ont fleuri de temps immémoriaux. Jacques I[er] écrivit une réplique féroce et grossière à la *Découverte*, etc... et le fit brûler par le bourreau. Inutile de dire que ce livre est extrêmement rare.

Un autre ouvrage d'une valeur unique pour la condamnation des imposteurs psychiques est *L'exposition de la soi-disant force magique*, par John Webster publié en 1677. Webster essaya de prouver que tous les prétendus miracles produits par les « sorcières » ou autres « médiums » étaient des trucs de charlatans, batteleurs, escamoteurs ou idiots. Dans ces temps anciens il pensa que la crédulité publique relâchait vraiment trop ses

freins. Le même sentiment est de nos jours encore plus applicable qu'autrefois. Le nombre des livres connus écrits sur les trucs de toute espèce et sur la fausse médiumnité est au-delà de toute croyance. La bibliothèque du *National Laboratory of Psychical Resaerch* contient pas moins de 5.000 volumes concernant toutes les formes de duperies et de tricheries médiumniques. Je vous expose ceci dans le but de donner à mes auditeurs l'impression nette des difficultés auxquelles les métapsychistes doivent faire face. C'est un fait que ce que l'on nomme spiritisme est, et a toujours été, saturé de fraude, ce qui exige que les chercheurs soient entièrement instruits dans l'art de discriminer les faux phénomènes des vrais.

Le fait qu'un homme soit un grand savant ne lui sera d'aucune utilité pour découvrir comment le plus simple truc de prestidigitation est accompli. Il sera aussi impressionnable que de la cire entre les mains d'un médium malhonnête. Le savant expérimenté sera remarquable dans l'application d'appareils physiques destinés à enregistrer des phénomènes, mais il errera souvent s'il s'agit de découvrir les moyens par lesquels ses appareils ont pu être amenés à donner de fausses lectures.

Nous sommes redevables à Mesmer du plus grand nombre des faux phénomènes enregistrés pendant les cent dernières années. Ce fut l'année de la mort de Swedenborg, en 1772, que Mesmer commença ses recherches sur les propriétés curatives de l'aimant et sur ce qui était connu généralement sous le nom de « magnétisme animal »; et ce fut lui qui découvrit le pouvoir de plonger en « transe Mesmérique »... ce que nous appelons maintenant « transe hypnotique ». Après une brève carrière couronnée de succès, il tomba finalement dans le discrédit et mourut obscurément en 1816. Depuis les expériences de Mesmer, le phénomène hypnotique a été exploité par chaque charlatan qui prétendait avoir des pouvoirs occultes, et le Mesmerisme, ou l'hypnotisme, ont été l'explication toute prête pour le plus simple truc d'escamotage ou de prestidigitation. Naturellement, Mesmer eut ses adversaires et ses imitateurs, d'aucuns d'entre eux tournèrent la nouvelle science en ridicule. Le numéro 1, du premier volume, de *L'Oracle de la Santé*, du 22 octobre 1834, publia une illustration pour montrer le côté vaudevillesque des pratiques du Mesmerisme. La séance fut faite à Paris, en 1784, par un M. Deslon, disciple de Mesmer qui était alors au zénith de sa gloire. Ce qui suit est une description des procédés « mesmériques » et est extrait de *l'Oracle :* « On observa que M. Deslon opérait sur plusieurs individus à la fois. Au milieu d'une grande chambre, sur une estrade, un baquet circulaire de chêne était placé, élevé d'un pied environ au-dessus du sol. Le couvercle du baquet était percé d'un certain nombre de trous par lesquels passaient des tiges de fer mobiles et incurvées. Les patients étaient rangés en différents cercles autour du baquet, chacun à une tige de fer, laquelle, grâce à sa courbure, pouvait être appliquée directement sur l'endroit malade. Une corde, enroulée autour de leur corps les attachait les uns aux autres et parfois une seconde chaîne de communication était formée au moyen de leurs mains, le pouce de la main gauche de chaque personne étant serré solidement entre l'index et le pouce de la main droite de son voisin, en outre un pianoforte était placé dans un coin sur lequel on jouait différents airs; le son étant considéré, d'après les principes de Mesmer, comme conducteur du magnétisme. »

Le récit continue en déclarant que les patients étaient graduellement affectés et se conduisaient de différentes manières. Certains dansaient, certains chantaient, d'autres se conduisaient de façon « immodérée », d'autres poussaient des cris perçants et pleuraient, et les assistants (parmi lesquels il y eut Sir Benjamin Franklin) retournèrent chez eux fort impressionnés. Sans aucun doute, toute l'affaire était frauduleuse du commencement à la fin, le « démonstrateur » amenant sa propre troupe de simulateurs et de figurants jouant la comédie. Bien que ces séances se fussent produites il y a 150 ans environ, elles ressemblent énormément au récit d'une séance pseudo-spirite moderne.

Avant d'aller plus loin il ne serait pas mauvais d'examiner la signification du mot « *médiumnité* » et ce que cela veut dire quand nous déclarons qu'une personne est un « *médium* ». Mon interprétation du terme est qu'un « médium » est une personne qui prétend avoir, ou possède en fait, des pouvoirs ou des dons supranormaux et par laquelle des phénomènes d'un caractère supranormal se produisent. Je vais maintenant vous décrire quelque curieuses phases de la médiumnité — le plus souvent frauduleuse. Mary Thomas, par exemple, du pays de Galles, qui vivait au début du XIX[e] siècle, prétendit que le pouvoir lui avait été donné de vivre sans absorber de nourriture, qu'elle n'avait besoin d'aucune espèce de substance terrestre. Pendant plus de deux ans, cette vieille femme demeura dans son lit sans qu'une miette passa ses lèvres, et pendant plus de douze mois sans qu'une goutte de liquide vienne la soutenir. Elle disait qu'elle tirait toute sa nourriture de la Bible, qu'elle avait toujours avec elle; et elle insistait auprès des visiteurs qui s'attroupaient pour la regarder, afin qu'ils la lisent aussi. Je n'ai pas besoin de dire que cette paysanne créa quelque chose de plus qu'une sensation. Des milliers de visiteurs, parmi lesquels un certain nombre de médecins, l'examinèrent, chaque personne laissant quelque argent entre les mains de sa fille. Alors les voisins se mirent à bavarder et des soupçons furent éveillés. Les médecins qui l'avaient examinée insistèrent pour faire un examen plus approfondi et des gardes furent placées autour du lit de la femme, nuit et jour, pendant plus d'un mois. On ne découvrit rien d'extraordinaire et Marry Thomas fut déclarée sincère. Alors les voisins se mirent à parler davantage et la fabricante de miracles galloise dut se soumettre à un nouvel examen; et cette fois-ci l'on porta spécialement l'attention sur sa fille qui la soignait. Des gardes furent une fois de plus placés autour du lit et les examinateurs attendirent. Alors il se produisit une chose curieuse. Un jour que l'on déplaçait le lit, on découvrit qu'un panneau de la tête du bois de lit était mobile, et en le poussant on révéla un cavité, comme une boîte, dans laquelle on découvrit de la nourriture. Toute la fraude devint alors évidente; la fille, en soignant sa mère, avait coutume de placer subrepticement de la nourriture dans cette cavité secrète du bois de lit. La mère l'ouvrait et consommait la nourriture pendant la nuit. L'argent, naturellement, était la base de cette fraude et une somme de plus de 200 livres sterling fut donnée par les curieux en une seule saison. On admettra que si les investigateurs avaient été plus familiers avec la mécanique qu'avec la médecine, la fraude aurait été découverte beaucoup plus rapidement. Toutes les impostures favorisées par le succès

sont imitées, et cet espèce de « jeûne » ne fait pas exception à la règle. Ann Moore, de Tutbury, dans le Staffordshire, imita sa sœur galloise pour en arriver au même résultat. Aucune forme de fausse médiumnité physiquè ne peut résister à un contrôle strict, et un médium qui refuse d'être contrôlé est potentiellement frauduleux.

Un des exemples d'imposture les plus étonnants et des plus curieux dont on ait mémoire, est le cas extraordinaire de Mary Tofts, de Godalming, qui prétendait que Dieu l'avait visitée et lui avait déclaré qu'elle accoucherait à de fréquents intervalles d'un certain nombre de lapins. Ce fut en l'année 1726. Le jour de sa délivrance vint, de même les lapins. Mr. John Howard, un chirurgien de Guildford, la soigna et certifia qu'il n'y avait pas là de duperie et que les lapins étaint nés par la voie ordinaire. Il y en avait cinq. Quelques jours plus tard, Mrs. Tofts donna naissance à trois nouveaux lapins. Certains de ces animaux étaient vivants, les autres non. On imagine facilement que ce cas extraordinaire fit un bruit considérable dans la contrée ou vivait Mary Tofts. Les médecins de Guildford et de Godaming furent particulièrement intéressés, un grand nombre de pamphlets furent publiés sur toute l'histoire, et la nouvelle en parvint rapidement à Londres. Mary Tofts et ses lapins devinrent le principal lieu commun de la presse et des cafés. Georges Ier fut informé de ce cas remarquable et il envoya immédiatement son propre chirurgien et anatomiste, Mr Saint-André, à Guildford, pour faire une enquête sur le cas. Mr. Saint-André s'y rendit en coach et le voyage entre Londres et Guildford lui prit un jour et demi. Le chirurgien du Roi arriva juste à temps pour trouver Mary Tofts en travail de son quinzième lapin. Ceux qui étaient morts-nés furent mis dans l'esprit de vin et envoyés au roi.

Le chirurgien du Roi fit son rapport qui était entièrement favorable à Mary Tofts et à sa si particulière progéniture. Il fût convaincu, par diverses caractéristiques physiologiques, qu'il détaille, que ces naissances étaient naturelles, bien qu'il avoue ne pouvoir former aucune hypothèse pour rendre compte de ce remarquable phénomène. Le rapport de Mr. Saint André enfiévra les Londoniens. On publia des pamphlets par douzaines: d'aucuns prétendant que Mary Tofts était un imposteur qui avait dupé les médecins; les autres que Mary était un instrument divin par lequel le Tout-Puissant proclamait la venue d'un nouvel âge de miracles. Tandis que la controverse faisait rage autour d'elle, Mary reçut l'ordre de prendre résidence à Londres. Elle fut logée au Bagnio à Long Acre le 29 Novembre 1727. Le 1er Décembre elle fut strictement examinée et commise à la garde du Connétable de Westminster. Le 8 décembre on la renvoya au Bagnio à Leicester Fields (maintenant Leicester square). Des foules de peuple se rassemblèrent pour la voir. Le 8 Décembre elle fut commise à Tothill Fields Bridewell et l'on ordonna de la poursuivre, selon l'acte d'Edouard III, en qualité dee « vil dupeur et imposteur ». Plus de vingt mille personnes en un jour vinrent la regarder à travers les grilles de sa prison; mais personne n'avait la permission de l'approcher, excepté la femme du geolier. Le 24 Décembre elle fut condamnée à 6 mois d'emprisonnement comme « coquine et vagabonde ». Au procès le bruit avait couru en effet que Mary Tofts obtenait de jeunes lapins de différents voi-

sins, tous complices de l'escroquerie. Je ne peux pas vous détailler les moyens employés pour tromper les médecins, ils sont exposés au grand complet dans les pamphlets se rapportant à ce cas et dont j'ai les copies dans ma collection. Mary Tofts est née deux siècles trop tôt. De nos jours elle aurait fait fortune comme « médium à apports », spécialisé dans le petit bétail vivant.

Mary était intelligente, mais elle avait aussi ses limitations. On pouvait trouver des lapins vivants à Guidford mais pas à Leicester Square — de là sa chûte. Elle produisit au total 27 lapins — elle fût un super-prestidigitateur!!

Après ces récits sur les plus anciens médiums connus, nous allons nous tourner vers le spiritisme moderne et vers quelques-uns de ses premiers « faiseurs de miracles ». Les Frères Davenport, deux rusés Américains découvrirent la manière de se libérer eux-mêmes une fois attachés à des chaises. Les frères, au cours d'une représentation à Liverpool, furent finalement attachés avec le nœud nommé « tom-fool » dont on les avait informés qu'aucun esprit ne pourrait les délier, et ils refusèrent de poursuivre leurs performances. Un autre médium qui insiste pour être lié sur sa chaise est Evan Powell, de Paignton. Il y a environ une année, je payai pour avoir une séance avec ce médium, et je m'étais préparé à examiner les phénomènes qu'il dit se produire par son entreprise. Le matin même de la séance, toutefois, il refusa catégoriquement de me laisser faire séance avec lui. Les pseudo médiums à corde nouée ont aussi leurs limitations. En qualité de presdigitateur, j'affirme qu'il est absolument impossible d'attacher avec sûreté une personne sur une chaise avec un simple bout de corde, et tout spécialement si la corde est un peu raide. Un bon artiste dans cette matière, se libérera lui-même de n'importe quel simple bout de corde qui ait jamais été fabriqué — mais une pelote de soie floche déjouera ses trucs. Il sera capable de se libérer très facilement en rompant la soie... mais il ne sera pas capable de se replacer dans ses nœuds, condition *sine qua non* pour tout médium à corde.

Si les frères Davenport étaient spécialistes dans la production de phénomènes en se libérant de leurs nœuds, Annie Eva Fay, un autre médium de vaudeville, se spécialisa dans la production de phénomènes tout en conservant ses nœuds. Ce fut la blonde Eva qui inventa, ou tout au moins introduisit, la fameuse « preuve par le bandage de coton » (*cotton bandage test*), dont vous allez entendre ici le détail. La dame vient sur la scène avec son manager, qui demande qu'un petit comité soit choisi parmi les spectateurs dans le but de lier le médium et de constater que l'on joue franc jeu. Deux personnes sont alors choisies, parmi le comité, pour inspecter le cabinet et assister à la séance. Le médium est alors attaché solidement à chaque poignet avec une simple bande de coton d'un pouce et demi de large environ et d'un demi-yard de longueur. Le comité, en général, noue ces bandes en faisant le double nœud carré ordinaire en serrant chaque nœud. Il n'y a aucune fraude dans ces nœuds, car ils sont destinés à demeurer. Pour mettre ce fait en évidence, on prie le comité d'examiner à fond ces nœuds, ce qu'il fait jusqu'à ce qu'il soit parfaitement satisfait de leur bonne exécution.

Le médium place alors ses mains derrière lui en les enlaçant, de sorte

que ses poignets se trouvent à six pouces l'un de l'autre, et elle demande poliment, à la personne la plus nerveuse des deux choisies par le comité, d'attacher les bouts des bandes solidement ensemble, afin que le médium soit fortement attaché avec une courte ligature entre ses poignets. Son manager alors continue et passe une autre bande sur cette ligature au centre de laquelle il fait un double nœud carré ordinaire en invitant les deux assistants à ajouter quelques nœuds additionnels. Le médium s'assied alors sur un tabouret dans le cabinet, face à l'auditoire, son dos appuyé à un poteau de bois, haut de six pieds, qui a été solidement fixé dans le plancher. Le bout de la bande de coton est alors fixé à un anneau accroché à un crampon au poteau à un point qui se trouve tout près du tabouret sur lequel elle est assise. Une bande de coton est alors attachée autour du cou du médium, ses extrémités sont liées à un piton fixé dans le poteau, dans le but de tenir sa tête. Ses pieds sont alors attachés ensemble au moyen d'une corde dont le long bout sort du cabinet et est tenu par un membre du comité. (L'on remarquera que « Margery », le médium de Boston, est attaché de façon similaire). Différents instruments sont alors placés tout près d'elle. Il est tout à fait évident pour les spectateurs que le médium ne peut bouger ni mains ni pieds; or, dès que le rideau du cabinet est fermé, le tambourin apparaît au haut du rideau, une sonnette est agitée, le pistolet détone, et d'autres phénomènes encore se produisent. Et lorsque l'on rouvre le cabinet, le médium ne semble pas avoir bougé et les nœuds sont absolument normaux. L'explication de ces phénomènes est extrêmement simple. Par la façon particulière dont le médium tient ses mains, tandis que les membres du comité procèdent aux ligatures, elle peut conserver six pouces d'intervalle entre ses poignets. Le manager qui attache alors la bande centrale en faisant cinq ou six nœuds, lui donne deux pouces de jeu de plus entre les poignets et l'anneau auquel ils sont liés, enfin l'anneau a tout au moins deux pouces et demie de diamètre et est fixé à un crampon d'un demi-pouce. La main gauche du médium libère six pouces de plus, en faisant glisser aisément la bande le long de son bras fluet, au moins jusqu'à mi-chemin du coude; tout cela accorde au médium au moins 20 pouces de jeu par rapport au poteau. Au moment où le rideau est fermé, le médium écarte ses mains tant qu'il peut l'une de l'autre, et avec des extensions, il agit de façon que la ligature nouée du bandage, glisse aisément du centre vers l'un des poignets; alors jetant son corps sur la gauche par un rapide mouvement, de façon à faire dépasser ses hanches du poteau et sans mouvoir ses pieds du sol, elle est capable d'atteindre tout ce qui a été placé près d'elle. Une variante du phénomène, consiste à placer un verre d'eau près d'elle ; le verre est ensuite trouvé vide. l'eau ayant été bue par le médium. Parfois, comme preuve spéciale, un membre du comité est autorisé à demeurer dans le cabinet, à condition d'avoir les yeux bandés et de promettre de garder une main sur la tête du médium et l'autre sur ses genoux. Les manifestations se passent comme toujours, le manager ayant pris garde à ce que la guitare et les autres objets soient placés bien à portée de la main du médium.

Un autre bon truc de corde inventé par un médium américain, nommé Lyman, dépend de la façon spéciale dont sont attachés les poignets, que

l'on appelle le « great front twist ». Dans ce nœud particulier, le poignet gauche du médium est lié à ses genoux par un nœud spécial à double boucle qu'il est difficile de décrire. Lorsque le rideau est fermé, la main droite peut être facilement retirée de ce nœud et replacée en un instant. Une ancienne épreuve consiste, avec ce genre de nœud, à placer une chaise et un certain nombre d'anneaux à côté du médium. Lorsque le cabinet est fermé, le médium dégage immédiatement sa main droite, la passe à travers les anneaux et le dossier de la chaise, met la chaise sur ses épaules, et réintègre sa main dans le « great front twist ». Il est impossible de dire que les nœuds ont été changés si vous n'avez pas connaissance de ce truc particulier. Un nœud analogue est utilisé par certains médiums qui se font attacher derrière la chaise sur laquelle ils sont assis. Dans ce cas leur corps n'est pas ficelé sur la chaise mais simplement leurs mains. C'est extraordinaire le bruit et le tumulte qu'un seul homme peut faire dans l'obscurité avec un nombre suffisant d'instruments. Dès que le médium a pu se libérer de ses nœuds, il crée dans l'obscurité un véritable pandémonium. Il souffle dans une trompette, gratte une guitare, agite un tambourin et remue à coup de pieds des sonnettes sur la table. Lorsque l'on rallume le médium ne paraît pas avoir bougé et ses nœuds peuvent être examinés avec impunité. Toutefois, les objets ont été bouleversés... probablement par les « esprits ».

Je vais maintenant vous dire comment vous pouvez mystifier vos amis avec des manifestations... très convaincantes. Ces « attouchements spirites » exigent l'obscurité absolue, comme bien d'autres phénomènes psychiques. Procurez-vous une longue plume (de paon) et cachez-la dans votre habit de manière à ce que la penne soit facilement accessible à votre bouche. Bandez ensuite les yeux de votre ami, « afin de neutraliser le magnétisme de ses yeux physiques » et joignez vos mains aux siennes pendant un quart d'heure ou 20 minutes. Ensuite attrapez le bout de votre plume avec vos dents, sans lâcher les mains, naturellement, et avec cet objet caressez la tête et le visage de votre ami jusqu'à ce qu'il soit absolument convaincu que les esprits sont bien présents.

Maintenant lâchez les mains et après avoir fait disparaître la plume, permettez à votre ami, toujours les yeux bandés, de placer ses deux mains sur votre tête, la gauche sur la droite, tandis que vous enserrez ses deux bras avec votre bras gauche en serrant son bras gauche avec votre main gauche. Alors! placez légèrement votre main droite sur votre main gauche et pressez énergiquement sur son bras avec le pouce et le petit doigt étendus de cette dernière en disant en même temps: « Vous sentez bien mes deux mains sur votre bras gauche, remarquez bien que je n'en retire aucune » aussitôt il vous sera possible de libérer votre main droite et avec elle d' « aider » les « esprits » à écrire sur une ardoise, à vider les poches de votre ami etc... Cette expérience est si convaincante que votre ami sera certain que vos mains n'ont pu être employées pour la production des phénomènes.

Un des plus grands truqueurs de l'histoire médiumnique fut le « Dr » Henry Slade, le roi des médiums écrivant sur l'ardoise, et subtil comédien. Slade fût démasqué bien des fois et fût une fois attrapé chez Sir Ray Lankester en train de fabriquer un message sur ardoise. Il fut pour-

suivi et condamné aux travaux forcés. Le jugement fut cassé en appel pour vice de forme dans l'acte d'accusation, et il quitta le pays pour éviter d'être arrêté une seconde fois.

Une des méthodes usitées par Slade (il en avait plusieurs), consistait à fixer une parcelle de crayon d'ardoise à un dé coiffant l'index de sa main droite. De cette manière il pouvait écrire avec la main même qui tenait l'ardoise sous la table. Il interrogeait adroitement sa victime et écrivait des réponses intelligentes sur l'ardoise. Une épreuve beaucoup plus impressionnante consiste pour le médium, à produire des messages de différentes couleurs sur la même ardoise. Dans ce dernier cas, l'ardoise est invariablement changée et un double en prend la place. L'ardoise ayant été placée au milieu de la table, on entend alors un bruit d'écriture. Ce bruit est produit en emboîtant sous la table un coin portant un morceau d'ardoise et en fixant un long crayon d'ardoise dans deux petites boucles de soie noire attachée au pantalon du médium. Le médium se met alors à racler le crayon fixé à son genou contre le morceau d'ardoise sous la table et l'illusion est absolue.

Un des trucs favoris de Slade consistait à lire le contenu de « billets », morceaux de papier pliés sur lesquels des messages avaient été écrits. Après avoir prié ses dupes d'écrire leurs messages, et de plier leurs papiers, il ajoute subrepticement un papier plié identique et escamote un de ceux de la table. Le papier qu'il a escamoté tombe sur ses genoux et est ouvert. Puis, en allumant son cigare, Slade empalme le billet ouvert et le lit. Le billet lu est alors replié, rajouté au tas sur la table et le procédé est répété. De cette manière le médium lit tous les messages et leur donne des réponses intelligentes, tandis qu'apparemment aucun des papiers n'a quitté la table.

Le Dr Walter F. Prince, Research Officer de la Sté de Recherches Psychiques de Boston, a publié dans les *Proceedings de la S. P. R. Américaine*, en 1921, une étude complète des « écrivains sur ardoise » et de leurs méthodes. Son évidence et sa logique sont presque mortelles et tous les écrivains sur ardoise ont été prouvés fraudeurs. L'article du Dr Prince concerne spécialement un des frères Keeler, membre d'une famille américaine de médiums professionnels qui ont développé cette industrie avec un art très subtil. Un des prétendus médiums, démasqué par le Dr Prince, est Fred Evans, un gallois émigré aux Etats-Unis où il s'était fait médium. Evans se spécialisa dans le dessin sur ardoise, donnant un grand nombre de portraits parmi lesquels celui de Shakespeare et d'autres célébrités qui paraissent hanter son salon. Le portrait de D. D. Home, le fameux médium, fut par exemple « précipité » sur l'ardoise en moins d'une seconde. Ces dessins sur ardoise impressionnent beaucoup; mais je vais vous dire comment vous pouvez les faire vous-même. Tout d'abord avec un crayon d'ardoise, crayonnez-là complètement. Ensuite prenez le portrait imprimé que vous désirez reproduire sur l'ardoise et mouillez-le, collez-le, humide, sur la face préparée de l'ardoise et avec un crayon, suivez le tracé de la figure et les autres détails. Retirez alors votre image et vous trouverez une copie parfaite en noir sur fond blanc.

Fred Evans était à Londres tout récemment, mais il n'eut pas l'audace de donner de « séances d'ardoise ».

Un démasquage, qui souleva un grand intérêt en son temps, fut celui de Mrs Mellon (plus connue sous le nom de Miss Fairlambe) en 1894. Cela eut lieu à Sydney. Mrs Mellon était un médium à matérialisations dont les esprits-guides s'appelaient « Geordie », et « Cissie ». Un jeune architecte, nommé Schekleton Henry, était certain que le médium aussi bien que ses « esprits-guides », étaient frauduleux. Un soir, il les empoigna et trouva que sa supposition était juste. « Cissie » était personnifiée au moyen d'un masque noir et d'une posture agenouillée. Vous pensez peut-être qu'il est étonnant que les masques et les robes aient échappé à la vigilance des personnes qui fouillaient le médium — mais après le cas de Mary Tofts, je suis sûr que rien ne pourra vous surprendre. Aucun médium à matérialisation ne peut subsister lorsque l'on saisit le fantôme. Ils sont strictement limités dans ce domaine.

Je vais vous raconter l'histoire d'un de ces démasquages qui eut lieu aux Etats-Unis trois jours seulement après que le médium avait fait une séance pour sir Arthur Conan Doyle. Le 9 Mai 1922 sir Arthur et ceux qui l'accompagnaient eurent une séance avec Mr et Mrs Eva Thompson, les médiums à matérialisation et « apports » bien connus. La séance eut lieu au N° 282 West Seventeeth street, New-York City, demeure du Dr. Léonard J. Hartman, qui rapporte le démasquage en entier dans le *New-York Sunday American* du 3 Septembre 1922. L'article est intitulé: « *Comment les médiums ont fait « revenir » la mère décédée de Sir Conan Doyle* ». La séance eut un succès admirable et quelques phénomènes très stupéfiants furent produits. La « mère » de Sir Arthur fut matérialisée et sortit du cabinet pour saluer son fils, qui lui baisa la main et lui adressa quelques mots de bienvenue. La seconde séance eut lieu trois soirs plus tard en présence de la policière Geneviève Mc. Laughlin et du détective Andrew Mc. Laughlin, de la police de New-York. La policière demanda à Eva Thompson de matérialiser une imaginaire « tante Emma ». Eva acquiesça et ce qu'elle montra était si peu convaincant pour les têtes dures des représentants de la police, que Miss Mc. Laughlin empoigna l'esprit de « tante Emma » pendant que le détective Mc. Laughlin s'occupait de Thompson. Lorsque l'on fit la lumière tous les accessoires du faux médium furent trouvés. Les Thompson furent poursuivis, et chacun fut condamné à 100 dollars. La police trouva, sur Mrs Thompson, les articles suivants, en plus de ses habits ordinaires: un habit en soie noire, dont elle faisait usage pour donner l'impression d'un habit d'homme; quelques boutons phosphorescents, avec lesquels elle représentait les lueurs spirites; « un piano spirite », sur lequel des mains d'esprit étaient supposées jouer, mais qui était une intelligente invention mécanique qui jouait d'elle-même lorsqu'elle était remontée; et une trompette. Maintenant, cet article de journal n'est pas l'œuvre de ce que les spirites nomment « la presse immonde » mais la narration sincère faite par l'administrateur et le Président de la Première Eglise Spirite de New-York. 1922 ne fut pas une « année de vendange » pour les médiums; au moins huit « sujets psychiques » éminents y furent accusés de fraude ou de quelque chose qui y ressemble beaucoup.

La presse américaine ne s'est pourtant pas privée de donner à Sire Arthur Conan Doyle d'excellents conseils, consacrant souvent une page tout

entière, généralement dans les Editions du Dimanche, à l'analyse des livres de Sir Arthur. L'édition du Dimanche 19 Novembre 1922 du *San Francisco Examiner* donne, par exemple, un compte rendu du livre de Sir Arthur « *La venue des Fées* » et je crains fort que cet article ne soit pas très complimenteur. L'analyste désire savoir si le prochain livre de Sir Arthur nous donnera la photographie de « la Reine de cœur..., et des petites huîtres se promenant sur leurs jambes de derrière ». Du livre lui-même on apprend que Elsie a dessiné des fées depuis sa petite enfance; que Elsie a travaillé dans une entreprise de photographie; que Elsie a fait des dessins pour un joaillier. Il est prouvé que Elsie doit connaître quelque chose à l'art photographique. Or une personne qui connaît quelque chose en photographie peut produire très normalement ces fées de Cottingley. On remarquera que dans les premières photographies que prirent les enfants, le sujet regarde toujours l'appareil, manière de faire bien invraisemblable si les petites fées dansent autour de lui. Dans les photographies suivantes la pose est plus conforme, les enfants ont acquis de la sagesse avec l'expérience. Il a été déclaré que les photographies de fées de Elsie Wright ne peuvent pas être imitées. C'est un non-sens pur, naturellement. Comme preuve, j'ai fait une photographie (que j'admets être un faux), qui est beaucoup plus convaincante que les portraits de toutes les fées qui se sont jamais baignées dans le ruisseau de Cottingley. Mes petits gnômes sur le bord de l'eau sont bien les images de ce que nous pouvons attendre en fait de gnômes, et ils mettent les fées d'Elsie, avec leurs cheveux frisés d'articles de Paris, dans leur poche.

Il y a bien des manières de faire des photographies spirites, néanmoins je ne veux pas vous ennuyer avec des théories abstraites tout à la fois inutiles et fastidieuses. Les soi-disant « extra » psychiques peuvent être produits par le plus simple novice, et la manière la plus facile est la double exposition. Juste avant sa mort, Houdini m'envoya une photographie d'Abraham Lincoln. On y voit Houdini les menottes aux poignets suppliant l'ombre du Président Lincoln de le délivrer. Cette photographie truquée fut produite par un Kinéma-Camera, instrument souvent utilisé pour la production d'illusions photographiques.

Une « photographie spirite » par exemple, faite par un amateur montre combien il est facile d'imiter des « extra » psychiques. Elle nous montre, en effet, une dame avec deux « extra » spirites d'elle même, effet que l'on obtient facilement avec un Camera. J'ai produit moi-même sur une plaque enfermée dans un paquet *cacheté* des marques qu'il est possible de confondre avec des « marques psychiques ». Avec cette méthode il est possible de produire de faux extras et même des figures spirites, sur des plaques qui viennent directement de chez le fabricant. Il n'est pas nécessaire d'ouvrir le paquet ou de le manipuler d'aucune façon. Il ne m'est pas possible de divulguer cette méthode mais je peux dire que cela n'est pas fait avec des rayons X. La question de la reproduction psychique de photographies ou d'images imprimées laisse vraiment perplexe. Dans les prétendues apparitions photographiées avec le médium français Eva C., on trouve souvent des ressemblances et même des copies d'images imprimées et connues. La page de couverture du « Miroir » du 17 novembre 1912, représentant le portrait du Président Wilson, fut copiée téléplasmiquement et photogra-

phiée avec Eva C. dans une séance tenue le 19 janvier 1913. Assurément le visage a souffert entre les mains de quelque fraudeur, psychique ou mortel, mais les traits. la pose de la tête, etc. sont identiques. Le *Psychic Magazine* d'Henri Durville, fut le journal qui le premier attira l'attention sur cette extraordinaire « coïncidence ».

Je ne puis croire que Eva C. ait toujours fraudé bien qu'elle ait été démasquée par les professeurs de la Sorbonne, je ne puis penser qu'elle ait constamment dupé de Baron von Schrenck-Notzing durant les très nombreuses séances qu'il eut avec ce médium, grâce auquel il a obtenu des phénomènes vraiment extraordinaire. J'ai le plaisir de connaître le Baron, l'homme et sa méthode, et je ne puis croire qu'il ait pu être aveuglé jusqu'à la fin, pendant des mois entiers. Comme pour beaucoup de médiums, je crois que Eva C. « aidait » occasionnellement les phénomènes. On suppose que Eva C. faisait ses trucs au moyen de régurgitations, à savoir en avalant des objets et en les faisant revenir à volonté. Certaines des apparitions qu'elle a produites eussent nécessité une quantité de régurgitations extraordinaire. M. Nevil Maskelyne déclare dans un journal américain qu'il lui est possible d'exhiber un phénomène de foire qui est capable d'avaler une montre en or avec sa chaîne et de la restituer à volonté. Cet homme a manqué sa vocation il aurait dû se faire médium.

Un autre fameux médium qui a souvent « aidé » les phénomènes fut Eusapia Palladino, la paysanne napolitaine. Cette femme fraudait absolument et était aussi absolument sincère. Elle truquait lorsque les contrôleurs lui en laissaient la possibilité mais il y a à son crédit un certain nombre de phénomènes indubitablement véritables. Morselli eut à Gènes, avec Eusapia, une lévitation complète d'une table, enregistrée dans les conditions d'expérience les plus strictes. Un autre phénomème fut enregistré à Naples, par la Commission de la S. P. R., qui comprenait l'Hon. Everard Fielding, M. W. W. Baggallay et le Dr. Hereward Carrington. Tous ces gentlemen me sont connus personnellement et deux d'entre eux sont compétents en prestidigitation. Je suis certain qu'ils n'auraient pas pu être dupés sans s'en apercevoir. Ils témoignent de quelques phénomènees extraordinaires comprenant une main blanche agitant une sonnette derrière la tête du médium. Le médium était contrôlé de façon absolue pendant ce phénomène, qui fut certifié comme véritable.

Un autre médium dont les pouvoirs ont été récemment mis en question est Kathleen Golighaer, du cercle de Belfast. Le Dr. Fournier d'Albe continua les expériences entreprises par feu le Dr. W. J. Crawford, et en vint à conclure que Kathleen et ses associés n'étaient qu'une bande de truqueurs. Pendant la soi-disant lévitation supranormale d'une table, le Dr. Fournier d'Albe dit qu'il a vu distinctement Kathleen faire le nécessaire avec son pied. Personnellement je ne crois pas que la question de la médiumnité de Kathleen Golighaer soit définitivement réglée, mais je serai très interressé de connaître de nouveaux rapports la concernant.

Un médium avec lequel j'ai eu de fréquentes séances et grâce auquel j'ai pu constater des phénomènes à la limite du miraculeux est Frau Silbert, de Graz, Autriche. Avec ce sujet j'ai vu ce que l'on nomme les « pseudopodes » ou « mains spirites »; des éclairs de feu, des brises psychiques agitant le rideau, des tapes innombrables, des lévitations de montres, canifs, sonnettes etc. Une certaine fois mon lourd canif *parut* passer instan-

tanément à travers le plateau de la table, épais d'un pouce; exemple de « passage de la matière à travers la matière », illustrant la théorie de la « quatrième dimension ». A un certain moment mon canif était sur le plancher; aussitôt après il était sur la table, dans la main du médium, qui était pleinement visible de tous les membres du cercle, pendant tout le temps. Les phénomènes se produisaient en bonne lumière rouge. Pendant certaines séances je siégeais à côté du médium, et je ne vis rien de suspect. Je crois que les phénomènes étaient véritables; *mais*, et c'est un « mais » très important sans doute, on ne fit aucun essai de contrôle du médium d'aucune forme ou espèce. Ce qui est à déplorer car cela fait perdre aux phénomènes beaucoup de leur valeur.

Un des démasquages les plus surprenants que l'histoire spirite ait jamais enregistrés, est celui de Charles Eldred, le médium de Nottingham. Il fut soupçonné assez longtemps; car le fait qu'il transportait toujours avec lui une certaine chaise donnait naissance à de grands soupçons. A une srance tenue à Bayswater le 5 mars 1906, l'on saisit le médium avec sa chaise. On trouva que la chaise possédait un compartiment secret, dans lequel on découvrit un mannequin pliable, fait en satinette rose, avec un masque de teinte chair; treize yards de soie chinoise blanche; deux pièces de fin drap noir, trois barbes de nuances différentes; deux perruques: une blanche et une grise; un porte habit pour suspendre des draperies afin de représenter une seconde forme; une lampe électrique à faire des éclairs, avec quatre mètres de cordon et un interrupteur, utilisée pour les lueurs spirites; une bouteille de parfum, des épingles etc. Tous ces articles sont visibles sur la photographie publiée par le *Light* du 17 mars 1906. La chaise truquée utilisée par M. Eldred était une œuvre d'art, et tout prestidigitateur serait fier d'en avoir une semblable. Le compartiment secret, de 15 pouces sur deux, était placé dans le dossier de la chaise. De nombreuses personnes se présentèrent pour témoigner de la réalité des phénomènes obtenus avec Eldred et je rappelle qu'une de ces lettres est signée par Evan Powel qui refusa de me faire une séance. Croira-t-on qu'en dépit de ce démasquage paralysant, Eldred redonna tranquillement des séances de matérialisations au mois d'août suivant?

Allons! On dit qu'il en naît *Un* chaque minute et ce fut Barnum qui déclara : « Merci à Dieu que de tels gens existent! » Les détails complets du démasquage d'Eldred se trouvent dans le volume 26 du *Light*. Dans le même volume sont rapportés les démasquages de Chambers, Craddock, etc.

L'histoire de Eldred me rappelle qu'il y a quelques années, dans une mansarde de Waterloo Street, j'ai assisté à une séance très amusante avec Hove qui faisait des séances à un shilling par tête. Nous devions avoir ce qui est connu sous le nom de « séance obscure », et le médium était sur le point d'appeller son « guide », nommé « Fleur de prairie » pour lui demander de produire pour nous quelques lueurs spirites. Les « lueurs » étaient composées d'huile phosphorée (que la fraternité nomme « remède pour la toux ») que le médium transportait dans une petite bouteille dans sa poche revolver. Or, il arrive que dans les séances les mieux organisées, des accidents se produisent, et d'une manière ou d'une autre, ladite bouteille se brisa avant la séance. Lorsque le médium se leva de son siège, nous fûmes stupéfaits à la vue d'une masse circulaire bleu pâle semblable à la pleine lune, à la place ou nous savions que devait se trouver le fond de son pantalon.

L'éclat de rire qui salua ce phénomène informa le médium que les lueurs spirites ayaient fait une apparition prématurée.

Je dois également dire quelques mots sur un des aspects de la médiumnité simulée. Je fais allusion ici aux soi-disant exploits de la « femme magnétique », en général artiste de music-hall, qui a l'air d'être aussi forte que plusieurs hommes adultes. Lulu Hurst, la merveille de Géorgie, Mrs Annie Abbott, et un grand nombre d'imitateurs ont, à différents moments, stupéfié le public avec leur apparent miracle.

La dame qui l'accomplit tient dans ses mains une queue de billard, et elle engage un certain nombre de personnes à pousser contre elle, sans qu'elles soient capables de la faire reculer. Ce truc exige une assez grande force physique de la part de la femme; et elle est, en général, assez solidement bâtie, bien que vêtue de manière à lui donner une apparence légère et frêle. La solution du truc consiste en un changement du centre de gravité. Pour faire reculer la femme, son centre de gravité doit être déplacé au delà de la verticale tombant derrière son talon. Ce qu'elle a à faire est donc d'éviter toute poussée vers le haut et de s'efforcer dans la mesure du possible, de diriger la pression de ses opposants dans la direction de la ligne aboutissant au talon du pied placé en arrière. Cela prend naturellement quelques secondes avant qu'un certain nombre de personnes maladroites puissent être amenées à pousser ensemble avec unanimité; mais lorsque, à la longue, elles y parviennent et trouvent comment il faut pousser, la femme lâche la queue et met fin à l'expérience. De plus la queue n'est pas rigide, et les hommes qui poussent aux deux bouts courbent la queue en arc et, en fait, ils poussent l'un contre l'autre. Tous ces tours de force de résistance sont basés sur le même principe.

Rien de ce que j'ai dit ce soir n'a pour but de ridiculiser la véritable médiumnité, mais c'est une mise en garde sérieuse pour bien des personnes crédules qui pourraient se trouver au bord de la fondrière de la duperie et de la fausseté qu'est la fausse médiumnité. Nombre de chercheurs qui s'étaient lancés avec un esprit impartial, sombrent peu à peu dans le marécage de la crédulité, guidés par leur propre *ignis fatuus*. A de telles personnes manquent le courage et la loyauté nécessaires pour reconnaître qu'il peut leur arriver d'être trompées, et, bien qu'elles le sachent, dans leur for intérieur, elles préfèrent s'enfoncer de plus en plus dans le marécage de la duperie, espérant en vain arriver à se sauver. Pour de tels caractères, on ne peut que ressentir le plus grand mépris. Mais pour les personnes prédisposées à se mêler des mystères occultes, personnes de tempérament émotionnel et crédule, et qui ont un penchant violent pour le surnaturel et toutes les sensations qu'il procure, et un désir malsain de passer au delà du voile qui cache le futur, mais qui sont encore sur le bord; à ces personnes je dis : « Attendez, pendant qu'il est encore temps, et étudiez quelque chose des ruses des sorciers que vous avez l'intention de consulter, gardez à l'esprit que l'histoire du spiritisme moderne, aussi loin que l'on remonte, a prouvé que dans la classe des personnes qui se proclament elles-mêmes médiums et apôtres désintéressés d'une cause, les interprètes honnêtes de la philosophie qu'ils professent ont découvert qu'un grand nombre des prétendus médiums ont manqués de scrupules, et que quelques uns d'entre eux sont d'habiles prestidigitateurs connaissant à fond toutes les machinations et

les trucs permettant de duper les crédules. » Je conclurai donc par les mots du Dr. George F. Warne, spirite américain connu :

« La médiumnité n'est forte que dans ses démonstrations *véritables;* sûre que dans ses communications *exactes;* digne de foi que dans ses phénomènes *éprouvés par l'expérimentation.* »

HARRY PRICE,

Directeur du National Laboratory of Psychical Research de Londres.

Le Gérant : Léon TERRIER-MUGNIER.

Etampes. — Imp. TERRIER. Frères et Cie.

entier, des événements métapsychiques, des publications et des revues françaises et étrangères.

Il dirige des *enquêtes* partout où sont signalés des faits intéressants : maisons hantées, manifestations médiumniques ou télépathiques, etc...

Il sélectionne et éduque les *sujets médiumniques.*

LES ADHÉSIONS.

Etant donnés les préjugés qui s'attachent encore à l'étude des questions supranormales, l'I. M. I. ne peut réussir et prospérer que dans une atmosphère de confiance, de sympathie et d'entr'aide. Il a besoin du concours moral et matériel de tous les amis de la science nouvelle et il compte surtout sur ceux d'entre eux qui voient en elle la plus grandiose des sciences, appelée à transformer la vie morale et sociale de l'humanité.

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919, l'I. M. I. peut recevoir toute somme ou legs de quelque importance qu'ils soient.

Il admet :

1° Des membres *bienfaiteurs*, pour une souscription unique d'au moins 5.000 francs ;

2° Des membres *donateurs*, pour une souscription unique d'au moins 1.000 francs ;

3° Des membres *honoraires,* pour une cotisation annuelle d'au moins 100 francs ;

4° Des membres *adhérents,* pour une cotisation annuelle d'au moins 40 francs pour la France, 45 et 50 francs pour les pays étrangers.

Tout membre bienfaiteur, honoraire ou adhérent a droit aux divers services de l'I. M. I. : bibliothèque, salle de lecture, archives, conférences éventuelles, Revue.

La bibliothèque est ouverte trois fois par semaine, les lundi, jeudi et samedi, de 14 à 18 heures.

Le Directeur reçoit le lundi et le jeudi, de 14 à 16 heures.

LA REVUE MÉTAPSYCHIQUE.

Jusqu'à nouvel ordre, la *Revue Métapsychique* paraîtra tous les deux mois.

Elle comprendra au moins 64 pages de texte compact et des illustrations.

Elle rendra compte de tous les livres nouveaux qui seront adressés en double exemplaire au siège de l'I. M. I.

Sous la rubrique *Correspondance,* elle publiera les communications de ses lecteurs relatives à des faits métapsychiques dont l'authenticité pourra être établie.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

L'abonnement à la *Revue Métapsychique* pour 1926 est de :

France et Colonies .... **40 fr.**

Tarif extérieur N° 1. — Pays ayant accepté une réduction de 50 °/₀ sur l'affranchissement des périodiques : Albanie, Afrique du Sud, Allemagne, Abyssinie, Angola, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Estonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone Espagnole), Mexique, Paraguay, Perse, Pologne, Portugal et Colonies, Roumanie, Salvador, Serbie-Croatie-Slovenie (Yougo-Slavie), Siam, Tchécoslovaquie, U.R.S S., Uruguay, Vénézuéla.................. **45 fr.**

Tarif extérieur N° 2. — Autres pays.................................. **50 fr.**

Les abonnements partent du 1er janvier ou du 1er juillet. Ils ne sont acceptés que pour une année. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'envoi de la somme de 1 fr.

Compte Chèques Postaux 747-86

Le prix du numero est de 8 francs.

Le prix des numéros de l'année 1926 est de 10 francs.

Le prix des numéros antérieurs à 1926 est de 12 francs.

Les membres du Comité et le Directeur ont seuls qualité pour representer l'Institut ou pour parler en son nom.

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

Année 1928. — N° 5. Septembre-Octobre.

Revue Métapsychique

PUBLICATION BIMESTRIELLE
DE L'
INSTITUT MÉTAPSYCHIQUE INTERNATIONAL
RECONNU D'UTILITÉ PUBLIQUE

SOMMAIRE :



PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, Boulevard St-Germain (VI[e] arr[t])



Institut Métapsychique International

(Fondation Jean MEYER)

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919

89, Avenue Niel, PARIS (XVIIe)

Téléph. : Wagram 65-48 —— Téléph. : Wagram 65-48

LE COMITE.

Professeur Charles RICHET, de l'Institut de France et de l'Académie de Médecine, *Président d'Honneur.*

Professeur Rocco SANTOLIQUIDO, Conseiller d'Etat d'Italie, Représentant de la Ligue des Croix-Rouges auprès de la Société des Nations, *Président.*

Professeur LECLAINCHE, Membre de l'Institut de France, Inspecteur général, Chef des Services sanitaires au Ministère de l'Agriculture, *Vice-Président...*

Ernest BOZZANO.

Docteur CALMETTE, Médecin Inspecteur général.

Docteur Jean-Charles ROUX, Paris.

Giovanni CIRAOLO, Sénateur du royaume d'Italie, Président de la Société des Croix-Rouges italiennes.

Docteur CUNEO, Professeur à la Faculté de Médecine, Chirurgien des Hôpitaux.

Sir OLIVER LODGE, de la Société Royale d'Angleterre.

Docteur J. MAXWELL, Procureur général près la Cour d'Appel de Bordeaux.

Ernest MEYER, Conseiller d'Etat, Paris.

Docteur Albert de SCHRENCK-NOTZING, Munich.

Directeur :
Docteur Eugene OSTY.

LES BUTS.

Les phénomènes métapsychiques retiennent, de plus en plus, l'attention passionnée de toutes les personnes cultivées.

Ces phénomènes révèlent dans l'être, des pouvoirs dynamiques et psychiques dépassant le champ ordinaire de l'action de l'organisme sur la matière et de la connaissance. Leur étude permet d'envisager, à la lumière de la méthode expérimentale, les grands problèmes de la vie.

L'Institut Métapsychique International a été fondé en 1919 par M. Jean Meyer pour permettre à des personnalités scientifiques de procéder à une étude méthodique de tous les phénomènes d'aspect paranormal, sans nulle doctrine conductrice et sans autre but que d'aboutir à la mise en évidence et à l'explication de la vérité des choses.

Cet Institut, grâce à la générosité de son fondateur, a ses locaux et les ressources indispensables assurant sa vitalité. De plus il a été déclaré d'*utilité publique* ce qui lui donne tous moyens d'extension.

L'ORGANISATION.

L'I.M.I. comprend un *laboratoire* pourvu d'instruments d'expériences et d'enregistrement, une *biliothèque*, une *salle de lecture*, une *salle de conférences*, etc....

Il publie, sous le titre de *Revue Métapsychique, une* brochure périodique, rendant compte de ses propres travaux et des travaux accomplis dans

Année 1928. — N° 5. **Septembre-Octobre.**

Revue Métapsychique

Publication de l'Institut Métapsychique International

(Revue fondée par le Dr G. GELEY)

RÉDACTEUR EN CHEF : Dr E. OSTY.

La Biologie et la Métapsychique

Conférence faite, à Genève, par M. le Profr R. SANTOLIQUIDO, le 5 Mars 1928, au Centre International permanent de Conférences et de Congrès de Recherches Psychiques.

Mesdames et Messieurs,

A vrai dire, j'aurais voulu intituler cette conférence : « *La biologie et les problèmes de l'âme* », au lieu de : « *La Biologie et la Métapsychique* ». Mais, tenant compte de l'histoire de ces dernières années, j'ai senti l'opportunité de ne pas provoquer d'équivoque, d'éviter une critique prématurée ne correspondant pas à la réalité. Il est préférable que nous parlions de la psyché : le peu que nous en ont révélé les sciences jusqu'ici, nous autorise à l'étudier d'un point de vue plus élevé et dans ses manifestations peu communes. C'est de cette nécessité, que personne aujourd'hui n'osera croire illégitime, qu'est née la Métapsychique.

Président, en 1917, de la Commission Sanitaire des Pays alliés à Paris, j'eus (grâce à la générosité de Jean Meyer et à sa clairvoyante collaboration) les moyens de faire naître un premier laboratoire provisoire de Métapsychique et l'année suivante, je pus le faire transformer en l'actuel *Institut Métapsychique International*, obtenant, par la suite, en avril 1919, qu'il fût reconnu *d'utilité publique* par le Gouvernement Français.

L'Institut fut de suite en proie à l'hostilité déclarée de la science officielle et du clergé. Des campagnes de presse menacèrent même de faire révoquer le décret qui avait conféré la personnalité civile à la nouvelle institution. Nous résistâmes à la tempête. Aujourd'hui, les temps sont meilleurs et nous pouvons même enregistrer de notables succès. J'indique les principaux :

1° Un Traité de Métapsychique a été présenté et pris en considération à l'Académie de Médecine de Paris. L'auteur du traité, le Profr Charles Richet, est une des plus hautes autorités mondiales dans le domaine de la médecine et de la biologie. Le Profr Charles Richet est le Président honoraire de notre Institut.

De nombreux savants fréquentent l'Institut pour étudier les phénomènes ;

Le Prof[r] Richet m'écrivait :

Paris, 17 décembre 1926.

« Je vais être un peu hérétique en vous disant que la distinction entre la fonction et l'organe me paraît une subtilité verbale, une tautologie incompréhensible.

« Du moment qu'il y a un organe, il y a une fonction.

« Tout ce qu'on peut dire, pour éviter les verbalismes insignifiants, c'est que plus l'organe travaille, plus il se développe — un muscle grossit, s'hypertrophie, quand il travaille. De même la mémoire.

« Mais ce n'est pas une création, c'est le développement d'un organe corrélatif à une fonction.

« Et je ne demande pas mieux, si vous le jugez bon, de donner là-dessus mon opinion. »

Le Prof[r] Brachet, Recteur de l'Université de Bruxelles, m'écrivait en date du 16 décembre 1926 :

« En ce qui concerne la question sur laquelle vous me demandez mon opinion : la fonction crée-t-elle l'organe ? voici, en quelques mots, ce que je pense, et vous pourrez en faire l'usage que vous voudrez.

« La notion : la fonction crée l'organe n'a de sens que quand on envisage, du point de vue théorique, l'ensemble de l'évolution phylogénétique des organismes, depuis l'apparition de la vie sur la Terre. Elle signifie alors qu'une *fonction* diffuse jusqu'à un moment donné dans les organismes primordiaux, s'est localisée peu à peu, *en vertu du principe de la division du travail*, dans un groupe de cellules qui prennent dès lors l'allure d'un organe. La fonction est donc préexistante. Mais, dans les animaux primitifs, elle était exercée par le corps tout entier, tandis que dans les êtres plus complets, plus perfectionnés, elle devient l'attribut d'une partie déterminée du corps.

« Ce raisonnement n'est valable que pour l'évolution phylogénétique. Mais dans le développement embryonnaire, ontogénétique, il n'en est plus du tout ainsi. Quand le germe se développe en un embryon, les organes se forment d'abord et préparent la fonction qui ne s'exercera que quand ils se seront constitués. Cet exercice de la fonction ne fait que parachever les organes, et quand il est intense, il peut les hypertrophier. Dans le cas du cerveau et des fonctions psychiques, par exemple, l'éducation, sous toutes ses formes, n'est capable que de ce parachèvement... et c'est déjà beaucoup.

* * *

Toutes les autres réponses peuvent se classer en deux catégories typiques :

1° La phrase : *la fonction crée l'organe* est démodée ; nous l'avons héritée de la précédente génération darwiniste, évolutioniste : en substance, le noyau de vérité qu'elle renferme est qu'un organe s'affine, se perfectionne, se complète, s'adapte par l'usage, par l'exercice de son activité, en réagissant et se modelant selon les différentes conditions qui agissent comme stimulant, intérieur et extérieur.

2° La fonction crée l'organe ; la fonction n'est que l'expression d'une *idée directrice*, qui préside à l'ordre du monde et à laquelle toutes choses, vivantes ou non, obéissent.

Mon ami, le Prof[r] A. Anile, qui cultive les sciences anatomiques, insiste sur cette idée directrice :

« Il est impossible — m'écrit-il — d'exclure cette idée directrice dans la constitution des formes vivantes. Les moments de la vie, étudiés un à un, nous révèlent cette idée et le plan d'un organisme, si élémentaire soit-il, la renferme en soi. A quoi obéissent les cellules embryonnaires en construisant, dans l'obscurité, ce merveilleux appareil photographique qu'est notre œil, sinon à cette idée directrice ? Et qui dispose les milliers de cordes vibrantes dans ce minuscule organe qu'est le canal cochléaire de notre oreille, et cela avant qu'aucune corde puisse vibrer ? Si les sciences se contentent d'enregistrer des faits, elles ne doivent même pas se poser le problème des rapports entre fonction et organe, mais puisqu'aucun de nous ne se contente de ce froid et simple enregistrement de faits, il est nécessaire d'ouvrir l'âme aux vastes compréhensions du monde et de ne pas craindre de découvrir l'ordre dans les choses inorganiques et organiques et, au-dessus de l'ordre, l' « Ordonnateur ». »

* * *

Je dois dire que je partage l'idée directrice. Les études les plus récentes sur l'amibe (un petit grumeau de matière vivante qui ne révèle aucune structure) démontrent que le petit être crée, de minute en minute, les organes dont il a besoin, non seulement pour marcher, mais encore pour se nourrir. Il les crée et les réabsorbe, pour les recréer et les réabsorber. Qu'est-ce qui s'agite dans ce petit grumeau de protoplasme ? Je répète que, pour moi, la fonction n'est que l'expression d'une idée directrice. Mais est-il possible de parler d'idées directrices sans parler du Directeur ? Ici, le problème scientifique devient philosophique, même religieux. Les nouvelles idées sur la structure de la matière effacent la conception simpliste, que nous eûmes pendant de longues années, que le monde se soit créé du simple au composé. Le simple n'existe pas. L'atome est déjà une organisation très complexe ; et dans le monde vivant, les formes dites simples révèlent mieux le souffle de la création.

* * *

L'impression personnelle que je dois déduire de l'état actuel de la science et aussi de l'ensemble de la petite enquête est qu'en substance on passe du matérialisme au spiritualisme. Même en se limitant à la phrase qui fait l'objet de l'enquête, une fonction ne peut précéder l'organe et le créer si elle n'est pas d'abord une *pensée*, un *état psychique*. Une fonction n'est réalisable qu'à partir du moment où l'organe se manifeste. Avant, elle est une *virtualité*, une volonté qui tend à former la matière et les mécanismes adéquats à ses buts. Cela veut dire que, quelle que soit l'échelle à laquelle on se rapporte, le psychisme précède et conditionne le matériel. La matière est un effet, non une cause.

Un peu de science expérimentale a donné naissance à l'hypothèse ma-

térialiste. Un peu plus de science a détruit cette hypothèse. Encore un peu plus de science conduira au spiritualisme. Mais quelle science ?

La biologie ? On est forcé d'en convenir : sa sphère ne dépasse pas l'étude de la fonction végétative du corps humain. Les merveilleuses études sur la morphologie et sur les mécanismes d'action, qui nous remplissent l'âme d'un légitime orgueil, finissent par nous induire à répéter l'amère confession, sinon de l'*ignorabimus* de Du Bois-Reymond, du moins de l'*ignoramus* d'autres savants moins pessimistes.

Nous ne connaissons pas, même aujourd'hui, la constitution physico-chimique intime des tissus et des cellules ; de nombreuses difficultés pratiques s'opposent à cette étude ; on cherche à les surmonter, à les contourner, mais jusqu'ici les efforts sont demeurés vains, de sorte que le professeur de physiologie de l'Université de Rome, Silvestro Baglioni, au cours d'une conférence à Florence, le 1er mai 1926, dut reconnaître l'impossibilité d'expliquer les problèmes les plus importants de la biologie (le *vitalisme* et les *rapports psycho-physiques*) parce que nous ne connaissons pas encore tous les côtés des phénomènes de la vie, parce que nous sommes encore loin de pouvoir dire que la propriété des organismes vivants ait été explorée, soit parce que, par leur nature, ils échappent aux moyens ordinaires d'exploration visuelle, soit parce que nous sommes obligés de déduire des effets, les causes cachées des diverses formes d'énergie.

Et il ajoute :

« Combien de siècles furent nécessaires pour connaître la structure cellulaire microscopique des tissus ? Et pouvons-nous dire avoir atteint aujourd'hui, avec les meilleurs microscopes, les limites extrêmes de l'assemblage structural des éléments morphologiques, si nous ne sommes pas encore parvenus à voir clairement les principales molécules colloïdales et protéïques ? »

En faisant une véritable incursion dans le domaine philosophique, Silvestro Bagloni doit relever que, malheureusement, aujourd'hui encore, les savants se partagent entre les deux camps des *dualistes* et des *monistes*, de sorte que Verworn et d'autres insignes biologistes modernes soupçonnent qu'il y ait une erreur de logique dans le fait que le *principe de causalité*, qui domine et a toujours dominé dans les sciences communes soit un principe abstrait, nous dirons presque mathématique, et, par suite, arbitraire, dans le sens qu'il n'est valable qu'à la seule condition que l'on accorde la validité des principes ou postulats, qui dans les sciences mathématiques ne se démontrent pas, admettant qu'elles sont d'une évidence intuitive. Certainement, concluait Baglioni, le principe de causalité est d'évidence intuitive ; toute notre conduite pratique, morale et scientifique est formée et basée sur la solidité de ce principe que *tout effet dépend d'une cause.*

D'autre part, même la psychologie, telle qu'elle est officiellement enseignée pour l'étude de la fonction de la pensée, ne peut nous être d'un grand

secours, parce qu'elle est encore au début de la recherche attentive des gros et élémentaires déterminismes psycho-physiologiques du cerveau.

La psychologie est l'étude expérimentale des sensations, des souvenirs, des sentiments, de la volonté, des idées ; elle est l'analyse des perturbations des différents processus mentaux ; elle est, si on l'associe à la biologie et à la physiologie, l'étude des rapports entre le fait physique et le fait psychique.

Mais aucun psychologue autorisé et profond n'osera jamais dire qu'avec tout l'énorme apparat des laboratoires universitaires et des cliniques, on ait pu ou on puisse pénétrer au delà de la surface de la phénoménologie de la pensée.

*
* *

Eh bien ! c'est ici, aux limites extrêmes de la biologie, de la physiologie et de la psychologie universitaire, que se dessine là raison d'être de la Métapsychique.

Quiconque examine l'histoire de la culture de ces dernières années, ne peut se refuser à reconnaître que dans toutes les branches des sciences il s'est formé simultanément une sorte de mentalité d'avant-garde, indice d'une crise grave, mais féconde. Or, si on veut bien l'examiner, cette crise est simultanée parce que, en dernière analyse, elle répond à une cause unique : la nouvelle conception de la matière. La conception classique de la matière, c'est-à-dire celle d'une substance douée de propriétés spécifiques, parmi lesquelles dominent la solidité et l'inertie, est désormais périmée. Ce que l'on définissait matière par opposition à l'énergie, n'apparaît aujourd'hui que comme un rapport de relativité qu'un système d'énergie présente à l'égard d'un autre système d'énergie. Et les lois de l'énergie ont assumé désormais des caractères tels, qu'elles peuvent se confondre avec les lois abstraites des mathématiques et de la métaphysique la plus élevée.

Il était naturel que cette profonde révolution induisît les savants les plus modernes à rapprocher le phénomène énergie du phénomène pensée. Au fond, l'énergie ne nous apparaît-elle pas aujourd'hui aussi invisible, impalpable et mystérieuse que la pensée ?

Ce terrain commun ne pouvait manquer de faire naître un mouvement scientifique destiné à éclairer réciproquement les lois de la pensée avec la matière, devenue énergie, et les lois de l'énergie avec celles de la pensée.

Il y a lieu de noter qu'au cours du siècle dernier, tout le processus scientifique relatif au problème de la psyché se résuma dans la tentative de ramener la psyché dans le circuit de la matière. Le processus actuellement en cours est précisément l'opposé : vitaliser en quelque sorte, la matière, et cela, en un premier temps, grâce au simple fait d'avoir établi les origines énergétiques de la matière.

La biologie universitaire a déjà, par elle-même, en approfondissant le déterminisme des phénomènes vitaux, créé une marge que nous pourrions appeler hyperscientifique. Le problème de la différentiation entre la chimie

inorganique et organique, celui des origines de la vie, de la distinction des espèces, révèlent de nouvelles énigmes grâce aux observations expérimentales plus profondes et plus étendues. Ce que chaque science délaisse pour s'enfermer en de nettes limites, est important ; la vérité la mieux définie présente des incertitudes. L'extraordinaire ne peut qu'arbitrairement être exclu de l'ordinaire.

Eh bien ! de cet état d'incertitude, voici que naît la Métapsychique, imposant à l'attention de la science une série de phénomènes qui, au cours des siècles écoulés avaient été, il est vrai, obscurément notés, mais qui en raison du caractère sporadique des observations avaient été toujours exclus du patrimoine scientifique acquis.

Il existe, dans l'histoire de la Métapsychique, une grande date, qui constituera, à son tour, dans l'avenir, une date fondamentale dans l'histoire de la biologie et de la psychologie.

Il y a cinquante ans, le plus grand physicien et chimiste anglais, un des savants auxquels sont foncièrement dus les miracles actuels de l'électricité et de la radio-technique, William Crookes, eut l'occasion de s'intéresser aux phénomènes médiumniques. La réalité de ces phénomènes était alors niée par la presque totalité des savants, mais le génie de Crookes lui permit une autre attitude.

Le phénomène le plus important qu'il lui fut donné d'observer fut celui produit par le médium Florence Cook.

* * *

Les rapports de Crookes sur ce cas soulevèrent des clameurs sans précédent dans l'histoire des sciences. L'autorité de son nom ne servit à rien. L'attitude des adversaires les moins acharnés fut de considérer cet aspect de son activité comme un signe d'ingénuité mentale, comme un « accident de travail » qui peut frapper plus facilement que les autres les hommes de génie. Mais, certains ne manquèrent pas de réclamer contre lui les plus sévères sanctions académiques. Crookes, impassible, affronta la tempête, et il reste de lui une phrase digne de Galilée : « Je ne dis pas que ces phénomènes sont possibles, je dis qu'ils sont vrais. »

Il faut admettre, toutefois, que le phénomène décrit par le grand savant paraissait tellement exceptionnel, tellement hors des cadres de la biologie reconnue, qu'il justifiait la perplexité des hommes de science. A cette apparition d'une créature vivante, il manquait toute description relative à sa genèse. Etait-ce une apparition, proprement dite, ou plutôt une formation biologiquement dérivée du médium ?

Crookes ne pouvait répondre à cette question. Il fallait, pour qu'une réponse pût être faite, que d'autres chercheurs, héritiers de son bagage scientifique, fissent des recherches en multipliant les expériences. Heureusement pour nous, les successeurs courageux ne manquèrent pas, et, au

cours d'un demi-siècle, beaucoup de lumière s'est faite autour de cet extraordinaire chapitre de la biologie.

Il ne m'est pas possible de vous faire suivre pas à pas les progrès accomplis. Je dois me limiter à signaler que, dans les expériences qui suivirent, on eut le bonheur d'obtenir une nombreuse série de phénomènes élémentaires qui, d'une certaine manière, éclairent la genèse du fait prépondérant et le rattachent clairement à la biologie; on obtint ainsi la formation de parties du corps humain : un doigt, une main, etc..., ainsi que des formations plus élémentaires qui relient cette biologie aux processus de la gestation et de l'obstétrique en général. En outre — et ceci est important aux fins de notre sujet — on découvrit, dans la grande majorité des cas, le point de rapport entre les formations mystérieuses et l'organisme psycho-biologique du médium.

*
* *

Les faits dont je vous ai parlé, et sur lesquels existe aujourd'hui une très riche casuistique, sont sans aucun doute extraordinaires, mais il n'est plus loisible, désormais, de les nier. Leur existence est affirmée par les biologistes, les psychologues et psychiâtres les plus insignes de tous les pays. De Lombroso à Morselli, de James à Lodge, de Richet à Schrenck-Notzing, tous ceux qui ont assuré le progrès de la psycho-biologie actuelle, reconnaissent dans ce nouvel ordre de recherches, une voie aussi importante que celle qui, dans le domaine de la physique et de la chimie a été ouverte par la découverte du radium.

Eh bien! je me demande et vous vous demandez aussi, sans doute, si, à la lumière de cette nouvelle acquisition scientifique, la question : *la fonction crée l'organe*, ne pourra nous offrir des réponses inattendues. Le grand fait que nous ne pouvons plus discuter, sinon de mauvaise foi ou par ignorance, est celui-ci : que l'organisme psycho-biologique révèle un dynamisme créateur ou modeleur de la matière presque illimité.

Des recherches ultérieures, dont je regrette de ne pas pouvoir vous entretenir particulièrement, ont démontré qu'une certaine catégorie de ces formations bio-plastiques tirent leur configuration particulière de pensées, d'images qui ont impressionné le médium pendant l'état normal de sa vie quotidienne, Dans certains cas on a obtenu même des projections plastiques d'illustrations de revues et des images de tableaux.

Des cas semblables démontrent, je le répète, que la pensée possède une puissance, ayant la faculté illimitée de modeler la matière. Mais cette puissance biologique révèle des aspects vraiment fantastiques dans les cas où il s'agit de formations d'entités complètes, avec des os, des muscles, un cœur qui palpite. C'est le phénomène le plus élevé, le plus complexe de la vie qui se présente à nous à travers un processus de création inouï.

Jusqu'ici nous savions seulement, du point de vue philosophique, que notre pensée crée les apparences, et il existe des philosophes récents

(idéalistes) pour lesquels toute la réalité extérieure est une création de la pensée. Sans arriver à cette opinion extrême, nous savons, par expérience, que, si nous fixons notre attention sur une surface quelconque en mouvement ou même sur une étoffe qui tombe avec ses plis en songeant à l'image d'une personne chère, nous ne tardons pas à voir devant nous les traits plastiques de l'image. La Métapsychique est parvenue aujourd'hui à fournir les preuves matérielles de cette activité idéale.

Telle est, messieurs, la situation du problème auquel j'ai voulu vous intéresser.

J'ai limité intentionnellement la question à la sphère de la biologie, mais beaucoup parmi vous sont en mesure d'avoir l'intuition que la portée des faits s'étend aussi au problème qui concerne nos destins futurs ; parce qu'il est clair que là, où la vertu de la pensée et de l'organisme vital révèle une puissance qui nous apparaît pratiquement sans limites, en face des faits dont je vous ai seulement en partie entretenus, que devient donc la vieille question qui nous a servi de point de départ ?

La fonction crée l'organe ! Modifions et disons : c'est l'organisme qui, stimulé par la fonction, crée l'organe. Il manquait jusqu'à hier la preuve, ou tout au moins l'indice de preuve, de la capacité *indéfinie* de l'organisme *à créer* de nouveaux organes, et à cette preuve suppléaient, de la part des savants, des arguments de caractère éminemment philosophique ou métaphysique. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui ; aujourd'hui, la Métapsychique, offrant une série de faits qui, bien qu'extraordinaires, ne peuvent plus être honnêtement niés, transporte l'hypothèse du domaine philosophique dans le domaine expérimental.

*
* *

A l'assemblée du 8 janvier 1914, qui eut lieu à l'Institut Royal Lombard, des Sciences et des Lettres, le Maître vénéré et regretté Camillo Golgi, prononça un discours mémorable « sur l'évolution des doctrines et des connaissances sur la vie ».

Il rappelait alors la célèbre sentence « *ignoramus*... ignorabimus » prononcée en 1872, à Leipzig, par le physiologiste de Berlin, Du Bois-Reymond.

L'examen approfondi fait dans le but de connaître de plus près le fil logique qui avait conduit à la grave conclusion, induisit Golgi à reconnaître la parfaite correspondance de l'argumentation au sentiment scientifique de Du Bois-Reymond. Mais il y releva, en même temps, presque un sentiment de réaction à l'égard des courants trop rudement matérialistes de l'époque.

Et, passant en revue le glorieux chemin parcouru par les sciences, il se demandait si, après la succession infinie d'études modernes sur l'organisation du système nerveux, le *jamais* de Du Bois-Reymond pourrait être raisonnablement maintenu. Golgi sentait ne pouvoir attribuer aux con-

quêtes modernes la signification du *pont* à travers l'abîme entre matière et phénomènes mentaux, dont parlait Du Bois-Reymond, mais, malgré cela, il ne s'associait pas à l'intransigeante rigidité avec laquelle Du Bois-Reymond insistait en affirmant l'existence *ab aeterno* entre matière et pensée, de limites que l'on ne pourra jamais franchir.

Et, par des mots précis, Golgi reconnaissait la nécessité de confesser « qu'en réalité, jusqu'ici, aucune des conquêtes réalisées n'a la valeur du pont destiné à effectuer la conjonction entre la matière organisée et le dynamisme intime des phénomènes qui caractérisent la vie. » Il reconnaissait l'existence *d'un abîme que la science n'a pu jusqu'ici combler*.

Mais il ajoutait :

« Devant cet abîme, le biologiste ne se retire pas découragé et n'adopte pas les aphorismes par lesquels certains ont prétendu marquer les limites du savoir humain. »

En parenthèse, je dois relever que Charles Henry justifierait cette exclamation de Golgi, Charles Henry, qui, d'après Fernand Divoire, « est de ces savants dont une douzaine de leurs pairs dans le monde peut parfaitement comprendre les travaux ».

Or, Charles Henry, en 1926, dans un article « l'Homme après la mort » prononce des affirmations qui nous forcent à réfléchir.

Il dit, par exemple : « La biologie courante vit sur les acquisitions de la physico-chimie de la fin du siècle dernier... »

. . . .

« La mort manifestée n'entraîne nécessairement la perte ni de la conscience, ni de la personnalité... »

. . . .

Et, ailleurs, dans ses résonateurs biologiques, Charles Henry a trouvé une démonstration mathématique de la survie. Et il nous dit : « Le psychisme persistant après la mort, c'était hier de la métaphysique, ce sera demain de la biologie ».

Mais, je ne veux pas escompter l'avenir.

Je reviens au magistral discours de Milan.

Etranger, en raison de mes occupations variées, à la science militante, je ne pouvais me permettre d'engager la discussion avec un savant tel que Golgi, grande figure devant laquelle je m'incline encore aujourd'hui.

Toutefois, en avril 1914, je lui exprimai quelques-unes de mes impressions, que j'exprimai plus tard aussi au Prof[r] Antonino Anile et qui peuvent se résumer ainsi :

Au sujet de l'enquête scientifique ayant pour but d'expliquer la pensée, il n'est pas douteux que la chimie biologique, par exemple, puisse parvenir à connaître la constitution physico-chimique des éléments des tissus, à déterminer les différences entre l'albumine vivante et l'albumine morte, etc... Malgré cela, le problème de la pensée demeurerait également inexplicable, en d'autres mots, je faisais une distinction entre les progrès qui

peuvent être accomplis dans l'étude de *l'instrument* de la pensée et ceux qui concernent la pensée elle-même.

Est-il possible que la simple étude analytique de la *matière* puisse révéler les origines et le dynamisme de la pensée?

Telle était la question que je m'étais faite et que j'adressais à mes illlustres correspondants.

Eh bien, aujourd'hui où je dois traiter ce sujet devant vous, je suis en mesure d'éclaircir et de confirmer les objections moyennant les arguments d'une éminente autorité : le biologiste et philosophe allemand Hans Driesch.

A la suite de ma demande, voici la réponse que l'insigne professeur de l'Université de Leipzig m'adressait directement en italien y a trois mois :

« ... Je me permets de vous donner comme suit mon opinion sur les fameuses paroles de Du Bois-Reymond :

1° C'est certain ; jamais nous ne saurons (... « ignorabimus ») *comment* la matière peut donner naissance à la pensée, et en un mot, *comment* la matière peut penser.

Jamais, c'est certain. Mais pourquoi ? Parce que la *matière* ne « pense » pas, parce que la matière ne donne pas « naissance à la pensée ». Ce qui pense c'est l'âme ou l'esprit ; et la matière (sous forme de cerveau, etc...) est seulement un instrument de celui-ci.

La question fut mal posée par Du Bois-Reymond.

« *Comment* » l'éléphant peut-il jouer du violon ? « Ignorabimus » mais il n'en joue pas !

2° Certes la connaissance astronomique du cerveau ne nous ferait relever que de la matière en mouvement. Certes, *il n'y pas de pont* pour l'intelligence parce qu'il existe *deux* entités absolument différentes ; la matière *et* l'esprit deux entités qui sont en relation de causalité.

Donc « l'ignorabimus » fut la réponse à une question absurde, une question impossible du point de vue logique et ontologique, et pour cela « l'ignorabimus » ne nous dit rien ! »

Il me semble que la pensée de Driesch, que je partage entièrement, pose la question avec une clarté indiscutable, rendue même plus évidente par les images ingénieuses du penseur. Le nœud du problème est tout entier ici : la pensée n'est pas identifiable à la matière, et il est naturel que tant que nous chercherons dans la matière le siège de la pensée, nous devrons accepter l'*Ignorabimus* de Du Bois-Reymond, de même que devrait se contenter de l'*Ignorabimus* quiconque prétendrait attribuer l'origine de la voix au haut parleur d'une station radiotéléphonique.

Le grand résultat auquel est parvenue la science moderne me semble être d'avoir établi que la voie pour approfondir le mystère des origines de la vie et de la pensée est à l'opposé de celle suivie dans le siècle écoulé.

Quelle est maintenant la branche scientifique ayant pour tâche de démontrer que les lois supérieures de la vie se relient à la matière mais *n'en dépendent pas ?*

C'est précisément la Métapsychique.

Je vous ai parlé, il y a un moment, des mystérieuses lois biologiques révélées par l'étude des phénomènes de la médiumnité physique. Mais un horizon encore plus mystérieux nous est entr'ouvert par les phénomènes qui appartiennent plus directement à la sphère de la pensée. Je n'ai pas besoin de vous rappeler l'immense collection de faits analysés et étudiés qui sont compris sous le nom de télépathie, de prémonition, de prévision.

Il ne nous est plus possible de mettre aujourd'hui en doute l'existence de ces facultés chez l'homme, tant est grande la masse des faits et des ouvrages accumulés au cours de cinquante ans.

L'existence indéniable des phénomènes de prévision de l'avenir et d'autres catégories de phénomènes du même genre, prouve qu'il existe dans l'homme des facultés qui dépassent les lois de la matière, et avant tout celles du temps et de l'espace.

L'indépendance de la pensée d'avec la matière étant démontrée, le philosophe moderne peut affronter avec des possibilités bien différentes, bien supérieures à celles du passé, le problème central des philosophies antiques : l'existence de l'âme.

Possibilités supérieures, parce que les arguments destinés à démontrer l'indépendance de l'âme d'avec le corps ne sont plus, comme alors, uniquement fondés sur la métaphysique, sur la logique, sur la morale, mais sont encore scientifiques.

C'est la science aujourd'hui qui démontre l'impossibilité de déduire les lois de l'âme de celles du corps.

En vérité, lorsque je vous ai parlé des lois de la pensée, ne vous ai-je pas implicitement parlé de l'âme ?

Que l'on donne à l'élément supramatériel de l'homme le nom que l'on préfère : pensée, âme, esprit ; les diversités des noms reflètent des questions de détail, mais elles ont en commun cette donnée : l'existence dans l'homme d'un *quid* qui n'est pas réductible en matière.

Il m'est agréable de vous lire la page que le D[r] Osty m'écrivit à propos de mon enquête. Il me semble utile que d'après les paroles du D[r] Osty vous puissiez juger, apprécier l'esprit qui anime l'Institut Métapsychique international :

« C'est (m'écrit le D[r] Osty) c'est l'école évolutionniste qui a condensé dans la formule « *la fonction crée l'organe* » la constatation de la formation et du perfectionnement progressif des organes quand, ayant considéré les fonctions vitales chez l'être uni-cellulaire, supposé initial, on suit leur devenir dans la série animale.

« Personne aujourd'hui ne voudrait contester que les fonctions d'absorption, de digestion, d'assimilation, de respiration, d'excrétion, de reproduction, de réaction aux stimulants extérieurs, etc... primitivement diffuses dans l'être mono-cellulaire, se sont systématisées dès que le nombre des cellules des organismes l'a nécessité, et que cette systématisation a déterminé la construction d'organes progressivement perfectionnés.

« L'homme n'est supérieur à l'espèce animale du degré au-dessous du sien que par un seul organe : son cerveau, qui lui permet une plus grande capacité de pensée.

« Ceux qui de cet état des choses se sont cru le droit d'induire que la matière est cause de la vie et de la pensée, puisque la vie et la pensée se manifestent dans une mesure proportionnelle à la complexité de l'organisation de la matière ; ceux qui ont édifié, presque au départ de la science positive, la philosophie dite *matérialiste*, ont eu la naïveté, dans leur hâte à conclure, d'expliquer de l'inconnu par de l'inconnu, puisque la matière et la pensée étaient pour eux également et foncièrement de l'ignoré.

« Il n'a, d'ailleurs, fallu pas beaucoup d'années pour rendre insoutenable cette conception de la vie construite sur presque pas de science. A peine un siècle s'est passé, morceau de temps infime pour l'Humanité, et voici que deux branches de la science effondrent la construction matérialiste.

« Par la *physique*, nous savons désormais que la matière n'est qu'une infime partie de l'Univers, un de ses innombrables aspects, celui que nos sens perçoivent ; qu'elle est une sorte de condensation et d'organisation d'énergies dont nous avons décelé quelques modes ; qu'elle vient d'un monde subtil inconnu et qu'elle y retourne ; qu'elle est une création temporaire et évolutive de formes ayant pris jusqu'à ce jour, selon notre croyance, les modalités minérales, végétales, animales.

« Dire que tout l'Univers actuel est matière, c'est déjà devenu impossible. Dire que l'Univers a toujours existé partiellement sous des formes matérielles que nos cinq sens eussent perçues et qu'il existera toujours partiellement ainsi, ce serait généraliser indûment notre courte expérience et imaginer le Monde à notre mesure. Notre pauvre savoir des vérités physiques nous contraint à une extrême humilité si nous prenons quelque conscience du dehors et de l'en-nous

« Et cependant que la physique nous fait connaître que la matière n'est qu'un aspect fragmentaire et en constante métamorphose du fonds énergétique subtil de l'Univers, une autre branche de la science est née, a progressé et se répand malgré les freins de multiples préjugés : la *métapsychique*. L'objet de son étude est le psychisme humain dans ses manifestations surnormales et dans ses capacites communément latentes.

« Aux gens de science qui ont voulu l'étudier dans la pratique personnelle, elle a montré, par la propriété de connaissance supranormale, que l'homme possède une capacité de connaître la réalité sans usage des sens connus et sans que l'espace et le temps y fassent obstacle.

« Et par les phénomènes d'action surnormale du psychisme sur la matière, elle leur a montré que la pensée humaine est capable de créer temporairement des formes matérielles.

« En fouillant l'homme au-delà des plans fonctionnels de l'esprit dits *conscient* et *subconscient*, informés par les cinq sens et d'une puissance d'action limitée, la métapsychique explore un autre plan du psychisme qui semble tributaire d'un monde subtil d'énergies se référant peut-être à celui que la physique moderne fait soupçonner derrière toute la vie de la matière.

« Encore quelques années, et ces certitudes démontrables et vérifiables s'imposeront à l'acceptation de l'élite scientifique, et, en conséquence, de tous les hommes.

« Alors sera venue la phase grandiose de la science. L'Homme se sera découvert. Il saura que les formes fluentes de la matière sont les apparences de la vie, les *phénomènes*, nos phénomènes, et que derrière le visible, le sensoriellement perceptible, il y a l'immensité fondamentale inconnue de l'Univers dont le psychisme individuel est une infime facette, un aspect de détail. Il saura que l'esprit est derrière l'évolution inintelligible du monde. Il s'étonnera d'avoir pris la surface de la vie pour toute la vie, et d'avoir cru qu'un aspect restreint et momentané du monde était nécessairement toutes les possibilités du monde. »

Je vous prie, Messieurs, de relever un fait qui peut servir de conclusion à ma causerie. Je vous ai parlé de pensée, d'âme, d'esprit, je ne vous ai pas parlé d'immortalité. Veuillez reconnaître cette attitude comme intentionnelle. Je vous ai conduits jusqu'au point où nous pourrions être scrupuleusement guidés par la science. Ne le dépassons pas. La démonstration (qui désormais se dessine sûrement à l'horizon) de l'existence de l'âme est une conquête déjà trop grande pour que nous nous sentions autorisés à aller au-devant d'autres possibles démonstrations.

Nous pouvons aujourd'hui nous établir et renforcer la dernière tranchée péniblement conquise, la position que nous pouvons définir par ces mots : il existe dans l'homme un *quid* qui n'est pas seulement matière ; un principe qui dépasse les lois ordinaires de l'espace et du temps, telles qu'on les attribue à la matière, qui démontre pouvoir prévoir l'avenir et modeler la matière à l'image de la pensée abstraite.

Les générations futures diront si ces attributs sont de nature à rendre légitime la croyance instinctive d'une si grande partie de l'humanité, c'est-à-dire, si un tel principe peut, en raison de cette nature, survivre au corps.

*
* *

J'aurais terminé le compte rendu de cette sorte d'étude collective et de travail coopératif provoqué à votre intention.

Mais il m'est impossible de passer sous silence, avant de finir, les vues exprimées par la revue de Rome *Luce e Ombra*, dans son numéro du mois de novembre 1927. Car elles impliquent un sentiment voisin de la méfiance — sous la plume du Prof^r^ Vezzani, en particulier — à l'égard des travaux de la Métapsychique.

Le Professeur observe, en effet, qu'au cours du dernier Congrès, la Présidence et la Direction de l'I.M.I. auraient marqué une tendance manifeste à accentuer l'importance des rapports d'ordre expérimental, en regard des considérations philosophiques et des exposés théoriques.

La différence de faveur aurait apparue surtout dans la discussion du rapport du Prof^r^ Hans Driesch : Biologie et Métapsychique.

Et on se plaît à relever que, malgré l'opposition de quelques savants, l'opinion prédominante se manifesta dans l'affirmation que « l'être et la vie psychique sont indépendants du mécanisme physico-chimique et la matière, etc. »

Nonobstant le juste éloge adressé au Dr Osty, dont le rapport aurait, de façon saisissante, éclairé quelques problèmes psychologiques et philosophiques, le Prof^r^ Vezzani conclut en exprimant le souhait qu'une science comme la nôtre, ayant en vue l'étude des plus extraordinaires et mystérieuses facultés de l'homme et jetant un regard jusque vers ses destinées, au-delà, ne soit pas laissée exclusivement aux mains des savants purs, c'est-à-dire des hommes de laboratoire (1).

(1) Prof^r^ Vittorino Vezzani, *Luce e Ombra*, Novembre 1927, p. 499.

Il n'y a, à ce sujet, point de crainte à avoir. La Métapsychique ne saurait se passer de la philosophie, pas plus que la philosophie de la Métapsychique.

M. Emilio Servadio et la Rédaction même de *Luce e Ombra* montrent comme les deux sont nécessaires l'une à l'autre et doivent s'éclairer mutuellement.

L'I.M.I. sait combien la Métapsychique est complexe. Il est prêt à l'envisager sous toutes ses faces.

D'ores et déjà, il fait appel aux compétences diverses répondant à ses aspects différents.

Il va de soi, et il faut prévoir que le développement de la Métapsychique — comme il est arrivé pour les autres sciences — transformera en branches distinctes et en sciences séparés ce qui forme aujourd'hui ses chapitres divers.

Le temps viendra donc — peut-être est-il déjà venu — où l'I. M. I., ayant autant de sections d'études que de chapitres à étudier, devra se compléter lui-même par la création d'une section de meta — ou de paraphilosophie.

Ainsi pourrait être réalisée la coordination synthétique des résultats de la recherche expérimentale, et leur traduction dans le langage psychologique et philosophique, complétant celui de la science phénoménale.

Car ces deux langages sont nécessaires pour exprimer conjointement les deux faces inséparables de l'Unique Réalité qui est à la fois Matière et Esprit.

Rocco SANTOLIQUIDO.

* * *

Dans la conférence ci-dessus, j'ai fait état de quelques réponses de savants à ma demande de dire ce qu'ils pensaient de la proposition « La fonction crée l'organe ».

Je crois utile, en outre, de faire connaître aux lecteurs les opinions d'un philosophe et d'un biologiste : M. Paul Richard et le Dr W. Mackenzie :

I. — *Lettre de M. Paul RICHARD*

L'Organe et la Fonction

A la question posée, je réponds :

La fonction ne crée par l'organe. Elle le développe et le vivifie.

L'organe ne crée pas la fonction. Il la manifeste et la discipline.

Dans un sens, la fonction présuppose l'organe. Elle ne fonctionne pas sans organe (point de vue matérialiste). Mais l'organe lui-même n'existe que par et pour la fonction. Il ne s'organise qu'en fonctionnant (point de vue spiritualiste).

En réalité, l'organe et la fonction sont fonctions l'un de l'autre ; et fonctions l'une et l'autre d'une potentialité préalable d'où ils tirent leur origine et qui prend forme consciente en eux.

La cause de l'organe et de la fonction se trouve dans leur principe commun par delà tous les antécédents biologiques. Ils sont l'un et l'autre le résultat de cette cause, les deux aspects — l'un subjectif et l'autre objectif — d'une même énergie créatrice, d'un même jaillissement de la vie.

La fonction est d'abord — tendance, appetition, dynamisme latent et conscience virtuelle — potentialité d'acte volontaire.

L'organe est d'abord conditionnement extérieur, champ d'application, plasticité ambiante, qui se moule de mieux en mieux, à mesure que la fonction s'exerce de plus en plus — une capacité de mise en forme substantielle, individualisant la spontanéité d'affirmation essentielle qui est à la base de toute vie.

* * *

Comme tous les problèmes d'opposition de complémentaires, celui de l'organe et de la fonction se résout non par un choix entre les deux termes et l'exclusion de l'un au profit de l'autre. Mais par leur affirmation réciproque et simultanée, premier pas vers leur possible synthèse en un principe d'ordre plus subtil, dans nn domaine de réalité infra ou supra-consciente.

Ces deux termes sont, en effet, les deux faces opposées mais inséparables, les deux aspects indissolubles et irréductibles d'une même réalité, unique dans son principe et multiple dans ses effets.

Cette réalité inconnue et transcendentale, qui est à l'origine de toutes choses, se manifeste en elles tout le long de deux voies parallèles, dont l'une est celle de l'indivisible, du continu, du qualificatif, du subjectif; l'autre celle du divisible, du discontinu, du quantitatif, du phénoménal objectif.

Ces deux lignes de manifestation se traduisent chez l'être vivant comme spontanéité interne, intuition propre, et parallélement comme projection extériorisée, activité organique. Vie psychologique au dedans et physiologique au dehors; subjectivité dans le temps, objectivité dans l'espace; — conscience et mouvement. La fonction et l'organe représentent ces deux points de vue.

* * *

Pour généraliser la question, on peut partir des termes extrêmes de l'indivisible et de l'immuable, à la limite de nos concepts, et en joignant chacun au contraire de l'autre — l'indivisible au changeant, l'immuable au divisible — former les deux catégories-mères d'où découlent toutes les paires d'opposés, contradictoires et complémentaires, traduisant la bipolarité de l'unique et dont les conjonctions produisent toutes choses.

Des deux concepts d'indivisibilité changeante — qui est celui du Temps — et d'immutabilité divisible — qui est celui de l'Espace — dérivent, en effet, les notions contraires de continu et discontinu, qualité et quantité, essence et substance, force et forme, noumène et phénomène, esprit et matière, contingence et nécessité.

Ces termes sont partout inextricablement liés. Aucun d'eux n'existe sans l'autre. Et leur concomittance en tout être et en toute chose exige pour bien s'exprimer la traduction réciproque du double langage abstrait, qualitatif, psychologique de la philosophie; et concret, quantitatif, physico-mécanique de la science.

L'une de ces deux grandes catégories-mères pourrait être nommée celle de l'Absolu, l'autre celle de l'Infini. Et ces deux termes étant ainsi non plus confondus mais distingués et définis, correspondraient au « sat » et au « chit »

des Hindous, — existence infinie et conscience unique — dont le jeu produit tous les mondes; et par quoi se manifeste l'Inconnaissable.

21 Septembre 1927. Paul RICHARD.

II. — *Lettre de M. William MACKENZIE*

Mon cher ami,

. . . .

La phrase « la fonction crée l'organe » n'est qu'une image verbale, assez vide par-dessus le marché.

En réalité, aucune « fonction » n'est possible sans qu'il y ait d'abord un « organe » correspondant. Mais voici pourtant ce qui peut se passer, et ce qui se passe probablement sans cesse.

L'entité « organique » vit dans un milieu déterminé, qui la sollicite et la stimule continuellement. D'autre part, cette entité est, en même temps, essentiellement « adaptable », c'est-à-dire plastique, et « téléocline », c'est-à-dire orientée (du moins en apparence) vers un but : *la conservation absolue* de l'organisme lui-même et de ses descendants. Le résultat de tout cela, c'est que l'organisme agit « comme s'il cherchait à s'adapter toujours mieux » : même au moyen de la « création », c'est-à-dire de la production différentielle d'organes « toujours plus spéciaux », et par là mieux capables de percevoir et d'utiliser les stimulants variés du milieu. La chose ne me paraît ni plus étrange, ni plus mystérieuse, que l'existence de l'organisme lui-même.

Quant à savoir *comment* advient un phénomène aussi complexe, c'est-à-dire comment fonctionne le mécanisme interne de cette évolution, nous n'avons évidemment pas la moindre lueur d'intelligence : et nous ne l'aurons, je pense jamais, puisqu'il nous *manque l'organe,* grâce à la fonction duquel nous pourrions « comprendre » ces choses.

Pour ce qui est du mécanisme externe, tout au contraire, nous le constatons : *a*) avec une sûreté empirique indiscutable, durant l'ontogénèse (développement individuel) de chaque organisme qui, de l'embryon à l'adulte, « se crée » des organes nouveaux pour les fonctions ultérieures ; *b*) sans aucune certitude, mais avec quelque probabilité, à propos de la phylogénèse (développement spécifique d'une génération à l'autre). Les doutes s'élèvent spécialement sur deux points. D'abord, sur le « moment » où se détermine le « nouveau » d'un organisme à l'autre (et la tendance de la biologie actuelle est, en substance, de voir ce « moment » dans la fécondation de l'œuf, lorsqu'il s'agit de reproduction gamétique ou sexuelle. Lorsqu'il s'agit de reproduction agame, le problème se complique — ou se simplifie, selon les goûts !). Ensuite, il y a doute sur la « cause » de cette évolution supposée, à savoir : si elle est externe et mécanique (Darwinisme), ou bien interne et particulière à l'organisme (Lamarckisme, Vitalisme, Psychologisme, etc.).

Encore faudra-t-il résoudre un problème préalable, à propos d'évolution, c'est-à-dire déterminer si celle-ci est effectivement « génétique », ou si elle n'est pas simplement « idéale » ; en d'autres termes, si le plan évolutif se réalise *à travers* les générations, ou indépendamment de celles-ci. L'une et l'autre de ces deux possibilités présentent d'ailleurs de terribles écueils théoriques fondamentaux ; d'autant plus que le concept même d'« évolution » est déjà « foncièrement arbitraire », puisque nous le rapportons toujours à *nous.* Il ne faut pas oublier que chaque organisme est « parfait », à sa manière (c'est-à-dire pour ses propres conditions de vie), et que si les bactéries pouvaient

penser, il est hors de doute qu'elles construiraient une très belle ligne d'évolution de l'homme *à la bactérie*, et non vice-versa.

Mais revenons à des choses moins vastes et plus concrètes. Le développement de l'individu nous montre déjà toute la possibilité qu'a l'organisme de « créer » des organes, puis de les faire « fonctionner » : et rien ne nous interdit, pas plus d'ailleurs que rien ne nous oblige de croire, que ce développement « continue », pour ainsi dire, d'un organisme à l'autre. Au delà de ceci, *nous ne savons rien* ; et quiconque vous affirmera le contraire, tout grand savant qu'il soit, pourra *certainement* être considéré comme un présomptueux, ou pour le moins, comme un illusionné de bonne foi.

Je m'excuse d'avoir pu, en substance, vous dire aussi peu de chose : mais la faute n'en est pas toute à moi.

Il me faut ajouter que l'orientation *biopsychique* de la philosophie biologique, et en particulier, ce « polypsychisme » dans lequel je crois désormais entrevoir l'instrument essentiel de la vie organique, tant individuelle que générale, constituent selon moi les seules possibilités qui nous soient offertes de pénétrer un peu plus avant dans ces mystères ; tandis qu'il me paraît certain que les interprétations à base de mécanisme et de facteurs externes ont fait décidément faillite et, même dans les laboratoires de nos Universités, perdent chaque jour un peu plus de terrain.

« Mens agitat molem » : voilà la seule directive possible ! Du moins, est-ce à cette conclusion que m'ont amené 25 années d'observations et de réflexion.

W. MACKENZIE.

A propos du « sixième sens »

Réponse à M. le Dr OSTY

Dans l'article si bienveillant qu'il a consacré à l'étude de mon livre sur le sixième sens, mon ami Osty n'a pas, me semble-t-il, tout à fait compris mon intention. Donc je voudrais en quelques mots essayer de dissiper cette sorte de malentendu. Ce sera d'autant plus facile que nous ne différons d'avis, Osty et moi, que par des nuances, si même nous différons.

Et d'abord je me réfère à une phrase textuelle de mon livre. « Je n'entrerai dans aucune discussion sur les modalités hypothétiques de ce sixième sens. Je tâcherai de prouver simplement qu'il existe sans chercher à pénétrer son mécanisme même, sans prétendre approfondir les conditions dans lesquelles il apparaît... Pour prendre une comparaison, je veux prouver qu'il y a du silicium dans cette roche ; Or j'ai bien le droit de limiter ma recherche et de m'abstenir de toute discussion. « Y a-t-il du silicium dans cette roche ? » Je ne cherche rien d'autre. Tous mes efforts se bornent à prouver qu'il y a du silicium, et intentionnellement je n'irai pas au delà.

Donc tout ce que j'ai voulu établir, c'est qu'il y a un sixième sens, et Osty le reconnaît lui-même lorsqu'il dit (page 181) : « Si nous appelons sens tout moyen informateur de la réalité, il est incontestable que l'homme possède un sixième sens ».

Je n'aurais pas pu mieux dire, ni parler autrement.

Mais Osty ajoute : « la reposante simplicité de l'étiquette sixième sens recouvre un monde mental d'une prodigieuse complexité et étrangement chargé d'intelligence ». Mais cela, mon cher Osty, je le sais parfaitement presque autant, ou même tout à fait autant que vous. Je ne me suis jamais figuré que les choses étaient simples. Grands Dieux ! Il suffit d'avoir expérimenté avec des sujets aussi différents que Piper, Kahn, Ossowiecki, Forthuny, pour savoir qu'entre leurs réactions il y a des différences profondes, comme dans les innombrables cas de télépathie spontanée.

Que nous connaissions l'organe de notre sixième sens, non et non ! — Que nous puissions l'assimiler à la rétine et à la membrane de Corti : non et non ! — tout est mystérieux encore, et je ne comprends guère pourquoi Osty semble me reprocher de ne pas avoir su approfondir ce mystère, alors que lui-même propose pour toute explication un mot étrangement mystérieux : une intelligence *latente* (page 194), génératrice de la connaissance paranormale.

Je prends ce mot, d'une prodigieuse obscurité, d'*intelligence latente*, et même, je l'accepte. Mais cette intelligence latente ne peut évidemment

pas fonctionner dans le vide, ni produire des effets sans cause ; elle ne peut connaître la réalité ou un fragment de la réalité que si sous une forme quelconque, toujours mystérieuse, une parcelle quelconque de cette réalité lui parvient. Or elle ne peut lui parvenir que grâce à une sensibilité spéciale, inconnue d'ailleurs (oh combien !) C'est celle que j'appelle le sixième sens.

Si l'on n'admet pas cette sensibilité, il faudrait supposer cette chose énormément absurde que l'intelligence *peut connaître quelque chose du monde extérieur sans être ébranlée par le monde extérieur*. Et quand j'ai dit le monde extérieur, je parle aussi bien de la pensée que de l'acte, aussi bien de l'avenir que du présent, quoique dans mon livre, toujours soucieux de simplification, je n'aie pas parlé de l'avenir, mais uniquement du présent.

Pour me résumer je dirai simplement ceci : la connaissance de la réalité implique nécessairement ce fait que la réalité vient à nous, et nous touche, de sorte que cela suppose fatalement une sensibilité spéciale.

On m'aurait bien mal compris si l'on trouvait quelque contradiction entre ce que dit Osty et ce que je pense. Tout de même, il me semble que mon ami s'est un peu mépris sur l'intention qui a inspiré mon livre. Je me suis efforcé de bannir toute hypothèse en établissant le fait, qui me paraît d'une absolue certitude ; qu'il y a dans l'intelligence humaine une *sensibilité qui lui permet de connaître des réalités que nos sens ordinaires sont impuissants à nous révéler*.

Je n'ai jamais voulu prouver autre chose, et je m'imagine que je l'ai prouvé.

CHARLES RICHET.

*
* *

*Notre vénéré maître m'excusera certainement de dire qu'il n'a jamais été dans ma pensée d'*expliquer *la connaissance paranormale par une « intelligence latente ».*

J'ai tout simplement essayé de montrer comment l'observation et l'expérience mettent sans cesse en évidence que s'il y a une modalité spéciale de la sensibilité chez les « clairvoyants » en travail, cette modalité (sixième sens) est l'instrument d'un plan fonctionnel du psychisme humain qui n'est pas le plan intellectuel conscient, non plus que le plan fonctionnel subconscient tenu classiquement pour de l'automatisme cérébral. Cela équivaut à dire que si la faculté de connaissance paranormale met en jeu un sens spécial inconnu, elle met certainement aussi en jeu une intelligence spéciale inconnue. *Et ceci est le plus important de la question.*

On n'explique rien par de l'inconnu. Il s'agit donc de constatation et non d'explication.

(1) J'ai admis, mais seulement à titre d'hypothèse, qu'il s'agit de vibrations. Mais je ne tiens pas à cette hypothèse, quoiqu'elle me paraisse la plus vraisemblable.



En lisant le fort intéressant livre du Prof[r] Richet, j'avais eu l'impression qu'il s'était surtout attaché à établir l'existence d'un sixième sens, modalité sensorielle inconnue, et qu'il avait négligé de s'occuper du psychologiquement principal : la vivace intelligence subconsciente qui en élabore les données, et, avec une grande virtuosité, les présente dans le champ de conscience transposées dans le jeu des images sensorielles de l'ordinaire représentation mentale, merveilleux spectacle pour l'observateur. J'ai essayé de montrer pourquoi cette limitation voulue du problème ne devait pas donner à croire que la seule mise en jeu d'un sixième appareil sensoriel, quelles qu'en soient l'anatomie et les fonctions ignorées, résume le déterminisme, à trouver, de la connaissance paranormale.

Si le Prof[r] Richet — et c'est ce qui ressort de sa note ci-dessus — a englobé dans l'appellation sixième sens *la modalité sensorielle spéciale et le travail intellectuel spécial, tous deux inconnus, qui déterminent la connaissane paranormale, il est bien évident que nous sommes en définitive parfaitement d'accord ; ce qui d'ailleurs importe peu dans une discussion à la surface des choses.* — E. OSTY.

Rapports entre l'Astrologie et la Métapsychique [1]

I. — Définitions générales et mise au point

L'*astrologie scientifique* est la science des *relations positives* qui peuvent être révélées entre les *astres* et *nous* ou ce qui nous entoure. Elle est donc une science « autonome » dans le sens exact du terme, en vertu non seulement de sa définition, mais de son histoire, de ses procédés d'étude et des faits qui la justifient.

Plus spécialement, on a ordinairement désigné par le terme d'« astrologie » tout court l'étude des correspondances entre l'*homme* et son *ciel de naissance* : telle fut l'*astrologie judiciaire et généthliaque* des anciens qui attribue, en somme au *ciel de naissance* une certaine *valeur distinctive pour nous* — chose qui fut précisément le centre de tous les débats astrologiques depuis l'antiquité. Cette astrologie-là est la seule dont je m'occupe d'après un procédé général qui est applicable à toutes les astrologies qu'on voudra pourvu qu'elles visent des *connexions astrales réelles et démontrables*.

J'ai exposé ailleurs en détail ce qu'il faut logiquement entendre par une « correspondance naturelle » (2) — et par la « correspondance astrale » en particulier.

Je me borne ici à en donner une fois de plus la définition générale s'appliquant à toute connexion causale ou concomitante sur le terrain des faits — définition qu'il est indispensable de ne jamais perdre de vue puisque toute l'astrologie scientifique en résulte : « il y a *correspondance* entre tel *aspect astral* et telle *faculté humaine* -- ou événement humain, — quand les hommes qui présentent cette faculté — ou cet évènement — ont, dans leur ciel de naissance, l'aspect astral en question *plus fréquemment* que les autres hommes ».

Il ne saurait donc être question ici de doctrine, d'analogie vague ou de donnée arbitraire. En réalité toute *corrélation naturelle* entre *signe* et *chose signifiée* en est là. Quand je dis, par exemple, que le *passage de la planète Mars* sur la position solaire de naissance (signe) est un des indices qui caractérisent *la mort* (chose signifiée), j'entends par là que, toutes proportions gardées, ce passage est manifestement *plus fréquent* à la mort qu'aux autres moments, dans les diverses phases de la vie humaine (3).

(1) Résumé du livre en préparatian : *Astrologie et Métapsychique*.

(2) *Le calcul des probabilités appliqué à l'astrologie ; La loi de relation* (Chacornac, édit.). *Les probabilités en science d'observation ; Introduction à la psychologie comparée ; L'influence astrale et les probabilités ; Essai de psychologie astrale* (Alcan, édit.).

(3) *Preuves et bases de l'astrologie scientifique* (Chacorne, édit.); *Essai de psychologie astrale* (Alcan, édit.).

Le problème se ramène donc à mesurer des fréquences expérimentales d'après des statistiques valables. Une même prédisposition innée, aussi bien qu'un même événement humain (et un événement humain implique presque toujours certaine potentialité innée) peut comporter ainsi un assez grand nombre d'indices à signification concordante. Pour chacun de ces indices, j'aurais à répéter ce qui précède. Voilà pour la théorie basée sur les *faits* (1).

Quant à l'application aux *ciels interprétés*, c'est affaire de *convergences d'indices* — ou résultante — ce qui fournit alors une échelle assez étendue de précisions dans les *conjectures*. Inutile d'ajouter que les statistiques doivent remplir toutes les conditions de validité (ce qui est facile en certains cas du moins) pour permettre d'avoir des *fréquences justes* à comparer entre elles ; ou du moins des fréquences comportant des champs de variations assez restreints pour être nettement distincts les uns des autres (2) — ce qui suffit pour conclure à une *loi de relation*.

En résumé, le *fait astrologique* — et il faut un « fait » à toute science autonome — est l'*écart probant* de fréquences d'un même facteur astral entre deux catégories d'individus.

Ce fait — du moins pour certains facteurs — est facile à constater. Il est reproductible et accessible à tout le monde. Et il n'est réductible à aucun autre fait, si ce n'est au fait général de toute connexion scientifique sur le terrain expérimental. En réalité, il a le caractère de tous les faits naturels dont le critérium de réalité est toujours un *contraste* d'ordre sensoriel ou numérique qui frappe notre entendement. Je demande à ceux qui nient que l'astrologie est entrée dans sa « phase scientifique » de dire exactement ce qu'il lui faudrait de plus pour pouvoir progresser et être une « science » au même titre que la médecine par exemple ?

Toutes les objections qui traînent depuis l'antiquité n'empêcheront pas le fait précédent d'être vrai et reproductible pour tous. J'y ai répondu ailleurs en détail (3). Si l'astrologie a été souvent faussée et prise pour une superstition, l'étude de son histoire montre cependant qu'elle a eu de savants précurseurs qui en proclamèrent toujours les préceptes généraux d'accord avec l'astrologie moderne rénovée scientifiquement (4).

Dans les écrits anciens et modernes, nous nous trouvons, en somme, en face de deux astrologies : l'une avec ses nombreuses variantes (occultes ou simplement divinatoires) qui enseigne des « doctrines » et prétend se fonder sur des règles justes sans pouvoir les démontrer autrement qu'en tirant des horoscopes avec elles, — ce qui mène toujours à l'adaptation illusoire ou tout au moins à la confusion des sources de divination ; — l'autre, l'astrologie que j'appelle « scientifique » parce qu'elle cherche à

(1) *Essai de psychologie astrale*, chap. IV et V.

(2) *Les probabilités en science d'observation ; Essai de psychologie astrale* (Alcan, édit.).

(3) *Les objections contre l'astrologie* (Leroux, édit., 1928).

(4) Voir « Ptolémée et ses commentateurs » dans *Saint Thomas d'Aquin et l'influence des astres* (Alcan, édit.).

démontrer les règles *avant de les appliquer* à l'interprétation, et qu'elle comporte en tout cas un mode de *contrôle impersonnel.* Cette distinction est essentielle pour comprendre la véritable astrologie et la faire avancer en la dégageant de ses contrefaçons arbitraires ou doctrinales. Ses progrès réels depuis le commencement du siècle sont tous dus à cela.

Remarquons en passant que la prétendue « symbologie » invoquée ici par quelques-uns pour les correspondances astrales n'est qu'un mot — et un mot fait pour éluder la véritable base scientifique de l'étude en question. Pour une astrologie quelle qu'elle soit, le « symbole astronomique » n'a, en effet, de signification vraie qu'autant que la *corespondance* qu'il prétend exprimer en a une. Et cette connexion n'est réelle que si elle est démontrable au même titre que toute connexion naturelle ; ce qui fait qu'aucune astrologie occulte ne peut *se justifier* sans sortir elle-même de l'occultisme. Si cette vérité est un truisme, on peut se demander pourquoi on l'a si souvent violée dans les deux camps opposés ?

Ce qui précède résume assez nettement, je crois, les divers exposés que j'ai donnés touchant la définition de l'astrologie scientifique et ses données essentielles.

Quant à la métapsychique, Ch. Richet la définit ainsi : « Tout ce que peut faire une intelligence même très profonde et très subtile est psychique. Sera métapsychique, tout ce qu'une intelligence humaine, même très profonde et très subtile, ne peut pas faire (1) ».

Etant donné la difficulté que nous avons à définir les pouvoirs humains et à connaître leurs limites (but en réalité de la métapsychique), je crois qu'au lieu de postuler celles-là il vaut mieux dire — provisoirement du moins et afin d'éviter tout cercle vicieux — que *la métapsychique a pour but d'étudier les phénomènes — surtout humains — d'allure mystérieuse que la science officielle n'a pu encore relier à ce qui est acquis.*

Il en résulte qu'un phénomène dit « métapsychique » aujourd'hui pourra fort bien être classé « psychique » ou simplement « physique » dans quelques années ou dans quelques siècles.

Sous le rapport du caractère « autonome », on voit que la métapsychique est loin encore de l'astrologie véritable qui, elle, n'a jamais varié et ne peut varier dans son objet essentiel : « l'étude des relations naturelles entre les astres et nous ou ce qui nous entoure ». Mais cela n'a pas empêché la métapsychique de réaliser des progrès importants dans la mise au point et le classement des phénomènes étudiés, qui visent « les grands problème de la vie et de la destinée » — comme nous l'indique le programme même de la *Revue Métapsychique*.

En face des faits à apparence surnaturelle et qui sont souvent naturels, Mgr d'Hulst n'avait pas attendu la fondation d'un institut métapsychique pour déclarer déjà au siècle dernier : « Au Moyen âge, on se hâtait trop de faire intervenir le miracle divin, angélique ou diabolique, pour rendre

(1) *Traité de métapsychique* (Alcan, édit.).



compte de phénomènes qu'une étude plus approfondie de la nature permet aujourd'hui de rattacher à l'ensemble des lois qui régissent l'univers ». (1)

N'oublions pas à ce propos que la « croyance au surnaturel » a toujours été une des tendances les plus « naturelles » à l'homme, — ce qui ne saurait justifier d'ailleurs les abus qu'on peut commettre ici dans un sens comme dans l'autre.

La métapsychique et l'astrologie sont donc désormais nettement posées, bien que leurs rapports paraissent être restés jusqu'ici insoupçonnés.

A suposer pourtant les définitions précédentes admises pour les deux sciences, leurs relations sont évidentes. Si, en effet, la mission de l'une est « d'étudier les capacités encore inconnues et dites supranormales de l'homme, et les grands problèmes de sa vie et de sa destinée », comment l'autre pourrait-elle en être étrangère si elle vise également le *caractère humain et son devenir d'après ses correspondances avec les astres?* Il n'y a, en somme, qu'une question d' « indices » qui les sépare. Et il semblerait peu rationnel, *si les facultés normales de l'homme sont reliées aux astres.* d'admettre que les facultés dites « supranormales » ne pussent l'être aussi de quelque manière; étant donné surtout que le nœud de la question métapsychique est de savoir ce qui est « normal » ou non en tant qu'événement humain.

Remarquons aussi que ce serait un leurre de vouloir postuler une distinction radicale entre le *fait métapsychique* et le *fait astrologique*, en tant que réalité objective.

Quand je dis que « tel aspect astral, à la naissance. correspond à telle faculté — ou événement humain — parce qu'il est manifestement *plus fréquent* chez ceux qui présentent cette faculté — ou cet événement — que chez les autres hommes », je fais appel à une constatation positive (écart numérique de fréquences) aussi valable — toutes proportions gardées — que la constatation directe d'un phénomène supranormal observé. Ces deux sortes de constatation ne méritent du reste confiance scientifique que si elles sont *reproductibles*. Et je ne crois pas que, sous ce rapport, la métapsychique offre plus de garantie que l'astrologie — « l'argument d'autorité » étant, une fois pour toutes, écarté de la discussion.

N'oublions pas que le critérium d'une observation valable, en science, se ramène toujours à la constatation d'une *différence* ou *contraste* qui éclate avec évidence. Or, que ce contraste soit d'ordre sensoriel, géométrique ou *numérique* (ce qui vaut encore mieux), c'est lui, en fin de compte, qui permet d'affirmer le « fait » (2).

Si nous vivions dans l'homogénéité absolue, un fait ne se distinguerait pas d'un autre; autrement dit, il n'y aurait pas de « fait » à proprement parler. La *continuité* et la *discontinuité* combinées résument pour nous toute l'*objectivité*.

---

(1) *Mélanges*, T. I. (J. de Gigord). édit.),

(2) *Les probabilités en science d'observation.*

II. — L'astrologie et la divination

Dans le sens étymologique et général du terme, j'appelle « divination » *le fait de « deviner » un événement dans le passé, le présent ou le futur, par des moyens autres que les informations courantes et qui « semblent » étrangers à la perception normale de nos sens.*

Il peut donc se faire que certains procédés appelés « divinatoires » rentrent dans la science positive quand on aura découvert le moyen de vérifier les *correspondances* capables de les justifier — ce qui est justement le cas de l'astrologie scientifique. Devons-nous, d'après cela, cesser de les ranger dans la « divination » proprement dite? Oui, à mon avis; car si l'on fait appel à des indices qui ont une valeur en soi démontrable (d'après le principe général de toute connexion), on conjecture scientifiquement, comme cela se passe en toute science qui comporte diagnostics et pronostics — l'intuition ayant son rôle à jouer ici comme partout ailleurs.

Sous ce rapport, je m'étonne un peu que J. Maxwell, dans sa remarquable étude sur *la divination* (1), qui contient pourtant des pages si judicieuses sur l'astrologie (ce qui est assez rare dans les ouvrages de science moderne) se soit décidé malgré tout à ranger l'astrologie dans la « divination ».

Si « le pronostic vaut ce que vaut le devin », selon son expression, il y a tout de même des lois astrales établies qui sont indépendantes du devin et dont celui-là peut profiter. C'est d'ailleurs le pivot de toutes mes recherches qui aboutissent à cette conclusion que *le pronostic vaut non seulement par le devin mais aussi par l'appui de ce dernier.*

Le pronostic en médecine vaut également ce que vaut le médecin, comme en toutes choses le jugement vaut (en partie du moins) ce que vaut le juge — ce qui ne saurait empêcher les *principes* et les *faits* d'exister, ni dispenser de s'appuyer sur eux. Et si le médecin n'est pas un charlatan mais un véritable homme de science qui a étudié, il cherchera toujours à rattacher son intuition aux lois scientifiques établies dans les diverses connaissances qui intéressent sa profession (biologie, anatomie, physiologie, pathologie, etc.).

C'est exactement ce que faisait Képler, dans la voie astrologique, quand il interprétait avec justesse le ciel de naissance de Wallenstein (le héros de la guerre de Trente ans) (2). Et je ne crois pas que Képler faisait plus jouer ici son intuition qu'en découvrant les lois fondamentales de l'astronomie.

Si le pronostic valait seulement ce que vaut le devin, pourquoi la médecine ne rentrerait-elle pas dans les arts divinatoires au même titre que l'astrologie ? En science d'observation, nous ne pouvons rien certifier dans l'avenir, mais nous pouvons conjecturer d'une façon plus ou moins probable et voisine de la certitude mathémathique. Une éclipse, même, ne

(1) Flammarion, édit., 1927.
(2) Voir « L'astrologue Képler » dans *L'Astrologie et la logique* (Chacornac, édit.).

peut se prédire qu'avec la restriction sous-entendue qu'un bouleversement cosmique n'arrivera pas avant.

Si l'astrologie n'était que l'art symbolique d'employer des signes astronomiques pour lire dans l'avenir « sans s'inquiéter de savoir si ces signes ont une valeur en soi et expriment des correspondances réelles », l'astrologie, en effet, devrait être classée parmi tous les arts divinatoires à base indémontrable. Or, cette astrologie-là, les vrais astrologues, précurseurs de l'astrologie scientifique (Ptolémée, saint Thomas, Képler, Gauric, Morin, etc.) l'ont toujours condamnée depuis l'antiquité. C'est là en somme qu'est le véritable nœud de la vieille controverse.

Si les symboles sont faux, à quoi peuvent-ils servir ? « A canaliser l'intuition du juge » dira-t-on. Mais ce n'est là qu'un mot. S'ils sont justes, ils ne sauraient l'être qu'au nom du principe de toute connexion naturelle (1) ; et je vois alors très bien comment leur emploi peu servir à l'éducation de notre jugement.

On peut faire la même remarque pour la *chiromancie*, la *phrénologie*, la *physiognomonie*, la *typologie*, la *graphologie* et en général pour n'importe quel mode de distinction des êtres humains entre eux (2) ; et je m'étonne de voir tant de discussions rouler là-dessus sans vouloir entrer dans le vif de la question. En toute *connexion naturelle* nous n'avons pourtant qu'un moyen de savoir si le *signe* est un indice réel de la prétendue *chose signifiée* : c'est de chercher si ceux qui présentent cette « chose signifiée » ont le signe *plus fréquemment* que les autres hommes. Hors de là rien ne saurait être affirmé.

On m'a encore objecté que « si les influences astrales existent, la qualité de leur action n'est pas *connue* » (3). Mais il n'y a là qu'un malentendu de plus sur la signification du mot « connaître ». Car que faudrait-il entendre par ce mot « connaître », si ce n'est *enregistrer des relations* entre les faits acquis et les fais nouveaux ?

Quand je constate que le *passage de Mars* sur la position solaire du ciel de naissance est manifestement *plus fréquent* à la *mort* des individus qu'aux autres phases de leur vie, j'ai là un moyen positif de « connaître » partiellement la « qualité » de l'influence astrale en question, sans quoi il faudrait renoncer à « connaître » quoi que ce soit en science d'observation, puisque *toute connaissance positive est faite de relations*. La question essentielle est donc de savoir si les « relations » invoquées sont justes. Et plus je pourrai déterminer de correspondances analogues entre la planète Mars et nos affaires humaines, mieux je « connaîtrai » cette influence. Chaque loi astrale établie nous fait donc « connaître » davantage la « qualité » de l'influence qu'elle exprime (que cette influence nous vienne des astres ou soit indiquée par eux). Or cette connaissance est comme toutes les connais-

---

(1) *Loi de relation* (Chacornac, édit.) ; *Les probabilités en science d'observation* (Alcan, édit.).

(2) *Introduction à la psychologie comparée des caractères humains* (Alcan, édit.).

(3) J. Maxwell : *La divination.*

sances humaines : elle comporte tous les degrés sans pouvoir être absolue, et aucune limite non plus ne saurait lui être assignée *a priori*.

En somme, vouloir classer l'astrologie dans les arts divinatoires et l'assimiler au tarot, aux cartes, aux épingles ou au marc de café, équivaudrait à une *négation a priori* en face des principes et des faits qui la justifient. Il vaut donc mieux dire que l'astrologie est une « science naturelle » d'observation, en tant que lois, mais que son application toujours délicate nécessite une intuition psychologique assez développée. En cela, elle ne diffère pas radicalement des autres sciences naturelles — ce que Ptolémée au IIe siècle de notre ère avait déjà fait observer dans la préface de sa *Tétrabible*.

On est libre évidemment de s'intéresser plus au *devin* qu'à son *art* ; mais alors il serait opportun d'entreprendre un classement des devins plutôt qu'un classement des arts divinatoires. Dans tous les cas, la réalité des principes et des données sur lesquels ces arts peuvent reposer ne saurait laisser indifférent celui qui cherche à voir clair dans ces choses. Bref, dès qu'il est question d'astrologie, une considération doit dominer toutes les autres : c'est de savoir si elle est *vraie* et sur quels fondements elle peut reposer. Or, le « fait astrologique » défini en tant qu' « écart probant de fréquence d'un même facteur astral entre plusieurs catégories d'individus », est un fait positif et reproductible autant qu'on veut par n'importe qui — et il a déjà été reproduit par un certain nombre de chercheurs. — Ce fait a une « valeur en soi » indépendante du devin. Et le devin astrologue a dès lors à sa disposition des signes qui sont bien des « signes » dans le sens démontrable de connexion, et non des « symboles arbitraires » faits simplement pour des associations intuitives d'images et d'idées (dans lesquelles ils joueraient d'ailleurs un rôle inconnu).

Quand Képler signalait, il y a trois siècles, *la fréquence de similitude des ciels de naissance entre parents proches*, en donnant des exemples à l'appui (1), il faisait appel à des correspondances objectives et à un mode d'information naturelle ; tout comme je le fais quand je constate qu'en comparant deux à deux des ciels de naissance, « la plupart des facteurs astraux ont des similitudes entre parents proches beaucoup *plus fréquentes* qu'entre gens sans parenté », ou encore quand je constate que le passage de Mars ou de Saturne sur la position solaire de naissance a un rôle mortifère.

S'il y a quelque chose, dans la divination, qui mérite l'intérêt de la science, c'est avant tout le fait de pouvoir en *distinguer les sources* — aussi bien pour connaître le devin que pour connaître son art. Or. je ne vois que les probabilités expérimentales qui permettent en partie de trancher la question, c'est-à-dire de savoir si *le résultat* obtenu est bien dû au *moyen* employé ; autrement dit encore, de savoir si les procédés employés ont une « valeur en soi ». Et remarquons bien qu'un adversaire de l'astrologie, s'il est sincère, ne saurait employer pour la démontrer fausse d'autres armes que celles que je préconise pour la démontrer vraie — puisque ce sont les

(1) *Les preuves de l'influence astrale sur homme*, parag. 5 (Alcan, édit.).



armes du « bon sens précisé par le calçul », suivant l'expression de Laplace au sujet des « probabilités ».

En dehors de cela, une discussion sur ce terrain risque fort de s'égarer ou d'aboutir à un verbiage divinatoire aussi confus que stérile.

Autre chose est le devin, autre chose est l'art qu'il invoque. Les deux peuvent être justes à la fois ; mais la valeur de l'un ne saurait prouver forcément celle de l'autre. Je ne me suis jamais lassé de le dire sous toutes les formes, il y a trente ans comme aujourd'hui. Tout cela montre que, malgré les applications d'un haut intérêt que comporte l'astrologie, les réussites et les insuccès dans les *prédictions et interprétations* restent sans portée démonstrative en face de la science — surtout quand les consultés et les consultants sont dénués de sens critique et ignorent la méthode expérimentale. (1)

III. — L'astrologie et la préconnaissance du devenir individuel humain

Au milieu de tous les faits métapsychiques qu'on a classés jusqu'ici, celui de la *clairvoyance*, surtout dans le « devenir individuel humain » — pour me servir du terme très juste du Dr Osty — est un de ceux qui sont le mieux reproductibles et le plus féconds comme portée philosophique. Les données expérimentales de cette préconnaissance sont les suivantes :

1° En *métapsychique*, on constate que *certains* individus ont un pouvoir (de source inconnue) dit « supranormal » non seulement de « deviner » les choses cachées du *présent* et du *passé*, mais de lire en partie dans *l'avenir* et en particulier dans le *devenir individuel humain* Comment cela se passe-t-il ? A vrai dire nous n'en savons rien ; mais le fait est vérifiable et reproductible de la part de certains « métagnomes » (2)

2° En *astrologie scientifique*, on démontre qu'il y a correspondance entre tel *aspect astral* et telle espèce de *phase de destinée humaine*. Par exemple, que le passage de Saturne ou de Mars sur la position solaire de naissance est deux ou trois fois plus fréquent à la mort des individus qu'aux autres moments.

Comme ces aspects célestes peuvent être calculés longtemps d'avance, on conçoit qu'une *convergence d'indices à signification analogue*, trouvée dans un ciel de naissance, permette des conjectures plus ou moins valables.

De même que la lucidité métapsychique comporte toute une gamme de valeurs, de même il y a toute une gamme de précisions dans les conjectures astrales — précisions qui tiennent au nombre, à l'harmonie, à la discordance, ou à l'interférence des facteurs astraux qui se combinent et dont nous cherchons à apprécier la résultante. Et cela sans parler de l'intuition du juge qui, là comme ailleurs, peut avoir un rôle prépondérant. Mais il

(1) *Entretiens sur l'astrologie ; l'astrologie et la logique* (Chacornac, édit.). — *Les objections contre l'astrologie* (Leroux, édit.).

(2) Dr Osty : *La connaissance supranormale* (Alcan, édit.).

faut toujours distinguer, en science, l'établissement d'une loi de l'application qu'on peut en tirer dans les cas particuliers — application pouvant être soumise à une foule de circonstances étrangères à la loi.

En matière de causalité, on oublie trop souvent qu'un phénomène naturel, dans ce qu'il a de concret pour nous, est non pas *l'effet unique* d'une *cause unique*, mais bien une *résultante* complexe d'un nombre presque infini de causes qui se combinent ou se succèdent, et dont plusieurs seulement (et pas toujours les principales) nous apparaissent dominantes.

Ce qui est un fait acquis en astrologie scientifique, ce n'est pas le pouvoir de la part de n'importe quel astrologue « d'annoncer l'avenir » : c'est le pouvoir, de la part de n'importe quel homme d'étude, de constater qu'il y a *correspondance* entre *certains événements individuels humains* et *certains aspects célestes* calculables d'avance et comparés au ciel de naissance. (1) Inutile à ce sujet de perpétuer des équivoques en se refusant à des définitions précises. On comprend dès lors quels rapports et distinctions on est amené à faire entre la *divination métapsychique* et la prétendue *divination astrologique ;* toutes deux se fondent sur des faits établis et reproductibles, c'est entendu ; mais la première repose sur des faits émanant d'individus spécialement doués, en application d'une *loi qui est en somme à découvrir*. Tandis que la seconde repose sur des faits reproductibles par n'importe qui, faits qui établissent eux-mêmes la loi d'après le critère commun à toutes les lois expérimentales. (2) Il est vrai que nous ignorons autant le mode d'opération de l'influence astrale que le mode de lucidité d'un médium, mais cela n'empêche pas d'établir les *lois de relations* qui se fondent sur le critère de n'importe quelle corrélation naturelle. L'explication d'un fait ne peut d'ailleurs consister qu'à le *rattacher à un autre plus général* — ce qui a fait dire avec raison que « nous ne savons le pourquoi de rien », ou encore que « toute science est empirique à sa base ».

Malgré cela, l'astrologue peut s'aider des correspondances établies en même temps que de l'intuition qu'il possède (à son insu ou non). Ptolémée l'avait déjà fait observer dans le premier aphorisme de son *Centiloque* en disant : *a te et scientia* (3), ce qui, en bon français, veut dire : « juge à la fois par ton intuition et par la science. »

Seulement, il faut se méfier ici du *jeu de l'adaptation* dont le caractère souvent illusoire a oblitéré la plupart des études visant la *psychologie comparée des caractères humains*. La confusion entre les *facultés supranormales* du juge avec ses *points d'appui astrologiques* a, en effet, contribué beaucoup à dénaturer l'astrologie, en faisant d'elle un fatras de règles arbitraires qui n'ont rien à voir avec des correspondances réelles et démontrables.

Le *jugement astrologique*, à proprement parler, doit se cultiver d'après

---

(1) *Essai de psychologie astrale* (Alcan, édit.).

(2) *Les probabilités en science d'observation ; Introduction à la psychologie comparée* (Alcan, édit.).

(3) Version latine de Pontanus.

l'application de *lois démontrées auparavant* d'une façon impersonnelle et sûre. D'où la possibilité de présager d'une façon générale et rationnelle l'avenir humain d'après l'enseignement du passé. Il ne résulte pas de là que tout est « prédéterminé » dans le devenir individuel humain. Ce serait là une généralisation arbitraire. Les faits, même répétés, n'autorisent qu'une conclusion pour le moment : c'est que *certains individus* peuvent prédire *certains faits ;* et, d'autre part, que *certains événements humains* sont en partie reliés à *certains aspects d'astres.*

Or, dès qu'il y a « relation » pour nous, il y a « connaissance ». Ce qui autorise à dire que *l'avenir peut être « connu » dans une certaine mesure,* d'après le principe même de toute connexion naturelle. Et n'oublions pas en même temps que ce qui a pu être jusqu'ici prédit en fait d'événements humains est à peu près insignifiant en face de tout ce qui n'a pu l'être, dans l'océan infini des choses du devenir qui deviennent peu à peu celles du passé.

La seule hypothèse judicieuse — ou plutôt la meilleure image — qu'on peut donner dans cette voie est celle d'une « trajectoire individuelle » de vie, variant avec chacun en *forme* et en *élasticité ;* et qui peut être modifiable en raison des circonstances extérieures, dans une mesure que nous ne saurions préciser *a priori.* Cela, d'ailleurs, résulte directement de la possibilité de distinguer en astrologie les cas opposés : comme deux destinées vouées à des chances contraires.

Mais rien n'est stable chez l'homme, d'une façon absolue ; et cela se conçoit en ne perdant pas de vue le fait que nous sommes reliés aux influences cosmiques qui ne reviennent jamais identiques à elles-même. Nous sommes, en définitive, des « récepteurs » capables de sentir, de vivre et d'évoluer d'après les potentialités constitutionnelles que nous apportons en naissant, et suivant les modalités dynamiques (provenant des astres ou d'autres choses) que nous subissons au cours de notre existence terrestre. Il ne saurait donc y avoir *fixité dans la préconnaissance,* comme l'a très judicieusement fait observer le Dr Osty (1). Notre déterminisme n'est donc pas « absolu ». Et d'ailleurs ce « déterminisme relatif » — ou « liberté conditionnée », — nous y croyons tous, au fond, et ne pouvons pas ne pas y croire sans nous contredire en permanence (2). Le nœud du problème n'a du reste jamais consisté à savoir si la liberté est grande ou petite, mais si elle *existe,* ce qui implique en elle un *rôle modificateur,* mais nullement un *caractère isolable ;* et ce qui aussi ne doit pas faire perdre de vue un principe que tout le monde connaît : celui de « la petite cause qui peut déclancher de grands effets ». Notre prédétermination, remarquons-le en outre, peut avoir non seulement des *sources multiples* mais aussi des *dates* les plus diverses comme origine.

L'astrologie confirme donc la lucidité, en ce sens qu'on conçoit mieux

(1) *La connaissance supranormale.*

(2) *Education psychologique,* IIIe p. chap. 11 ; *La loi de relation,* chap. 10 Chacornac, édit.)

que le métagnome puisse entrevoir un événement futur qui astrologiquement est déjà une *réalité* très probable en germe.

Mais dans la connaissance de l'avenir, le fait important est beaucoup moins de savoir si « certain avenir a pu être prédit » — il y a longtemps qu'on sait cela — que d'établir *comment il a pu l'être* . La métapsychique constate bien la préconnaissance, mais ne nous a guère renseigné jusqu'ici sur ses sources, pas plus d'ailleurs que sur son mécanisme. Tandis que l'astrologie fait reposer cette préconnaissance sur les mouvements célestes en relation démontrable avec nous. Elle prouve, en somme, par des voies impersonnelles et rationnelles, ce que précisément la métapsychique a ici en vue.

L'astrologie nous renseigné sur le *champ de prédétermination* dans lequel nous pouvons nous déterminer nous-mêmes; et cela dès la naissance, en permettant une certaine distinction originelle des hommes entre eux,

Nul autre fait que le fait astrologique ne rend donc mieux compte du rôle individuel que nous pouvons jouer en face du grand rythme cosmique de l'évolution universelle. Et, si nous sommes peu de chose vis-à-vis de lui, il faut reconnaître pourtant que le fait de le découvrir ne cesse de nous grandir et de nous distinguer des autres êtres.

Ce qui astrologiquement est prédéterminé ce n'est pas l'*effet de l'influence astrale sur nous*, c'est cette influence elle-même, indépendamment de la réceptivité des êtres et des choses qu'elle peut atteindre, — réceptivité qui varie avec des circonstances multiples que nous ne saurions préciser entièrement d'avance.

Il en résulte logiquement « la possibilité d'une certaine connaissance rationnelle du caractère et du devenir de l'homme » (1).

L'astrologie permettant, dans une certaine mesure, de distinguer les hommes entre eux, pourrait probablement aussi révéler certains indices particuliers aux facultés dites « supranormales ». Albert de Rochas qui s'était jadis intéressé à la question m'avait fourni (en 1903) les données de naissance de quelques-uns de ses sujets. N'ayant pu alors en recueillir une assez grande quantité (à peine une quarantaine) pour établir sur eux des observations statistiques valables (2), je n'avais pu encore formuler de conclusions précises à ce sujet. L'impression toutefois que j'en avais retirée était que les médiums et clairvoyants divers présentent des aptitudes peut-être amorcées chez tous mais plus étoffées et développables chez eux que chez les autres.

En tout cas le fait que notre présent, notre passé et notre avenir se trouvent *liés de quelque manière au reste de l'univers sidéral*, n'est pas de mince importance dans les problèmes métapsychique et métaphysique.

---

(1) Pour la pratique consulter à ce sujet : *Tables des positions planétaires ; Langage astral* Chacornac, édit. ; *Essai de psychologie astrale* (Alcan, édit.).

(2) Je poursuis actuellement une étude statistique probante sur 108 individus à facultés supranormales diverses.

IV. — Hypothèses explicatives et Conclusions

L'influence astrale — ou cosmique si l'on préfère — ne saurait être restreinte à un champ de *vibrations pour lesquels nos sens normaux sont faits*. En tant que modalité vibratoire, elle doit vraisemblablement comprendre toutes celles du Kosmos.

Si l'on admet *l'unité de la matière* (sans qu'il soit ici besoin de préciser aucune hypothèse particulière sur la nature de la matière première ou éther universel) ces vibrations peuvent matérialiser l'éther dans une infinité de plans. La « matière » ainsi généralisée, étant conçue comme *l'éther en mouvement*, le mouvement vibratoire qui la spécifie peut correspondre aux modalités les plus diverses, c'est-à-dire non seulement à celles qui peuvent rendre l'éther *accessible à nos sens*, mais encore à l'infinité des autres modes de vibrations engendrés par les forces universelles et pour lesquelles nos sens ne sont pas faits. On peut donc concevoir rationnellement le passage plus ou moins rapide de la matière du monde visible dans les mondes invisibles (inaccessibles à nos sens) — ou réciproquement — par *transposition de l'énergie* génératrice de la matière dans un sens ou dans l'autre. On conçoit encore que, pour une cause exceptionnelle (provenant de notre monde ou d'un autre) le mouvement vibratoire qui spécifie la matière puisse être *annulé* — du moins d'une façon passagère et apparente dans le plan qui nous est propre — si l'on envisage un autre mouvement vibratoire exactement égal et contraire venant s'opposer momentanément au premier.

On arrive, d'après ces considérations, à la notion des *transpositions vibratoires* et à celle d'une *interférence* qui peuvent aboutir pour nous au phénomène de *matérialisation* et inversement à celui de l'*évanouissement de la matière* instable qui en provient.

Si tout, en dehors de l'esprit, n'est que vibration — ou éther en vibration — on conçoit dès lors le bien-fondé de l'astrologie comme étude des vibrations cosmiques (exprimées par les astres) en tant que manifestation des phénomènes dans notre plan humain.

Si l'influence astrale, pendant la vie intra-utérine de l'homme, n'opère sans doute que par l'organisme maternel, au moment où l'être devient séparé (1), son énergie vitale, en formation d'individualité, se *modalise* conformément à l'état vibratoire de l'éther ou atmosphère magnétique du lieu et du moment ; celle-ci caractéristique déjà de son hérédité (loi d'hérédité astrale), lui imprime de plus un certain *orientement des facultés* avec un potentiel d'évolution approprié ; autrement dit une réceptivité particulière en face des influences cosmiques qu'il subira durant sa vie.

Si l'on consent à partir des faits démontrés, je ne vois pas d'hypothèse explicative meilleure actuellement. Il n'y a pas plus à s'étonner de voir l'être humain, en naissant, *se spécifier* en partie d'après l'état vibratoire

(1) Pour la question controversée des moments de la « naissance » et de la « conception », voir *Les objections contre l'astrologie*, chap. XIII (Leroux, édit.)



cosmique du moment et du lieu, que de voir une matière visqueuse posée sur une membrane vibrante prendre des formes géométriques en rapport avec la *note* harmonique ou dissonante qui fait vibrer la membrane (phénomène des plaques vibrantes cité par A. de Rochas dans *Les sentiments, la musique et le geste*).

D'après ce qui précède, on peut concevoir la possibilité du *fait astrologique* tout aussi bien que celle du *fait métapsychique* (de matérialisation, de lucidité ou autre).

Si, comme le dit Ch. Richet, « la métapsychique est l'étude des vibrations inconnues », elle ne saurait être étrangère à l'astrologie; puisque celle-ci a précisément comme but l'étude de toutes les vibrations cosmiques d'après l'indice des astres. Au surplus, ces deux sciences peuvent se fonder et progresser sans hypothèse ni doctrine.

L'importance de la notion des *vibrations universelles* comparées à notre *réceptivité sensorielle* si limitée, éclate aujourd'hui avec évidence aux yeux de tout savant qui réfléchit aux questions métapsychiques.

Ch. Richet en a longuement parlé dans son *Traité de métapsychique*. W. Crookes, au siècle dernier, avait insisté déjà sur la question, ainsi qu'A. de Rochas dans *Les sentiments, la musique et le geste*.

J'avais en 1900 publié une étude sur *Les correspondances entre les influences astrales et la théorie dynamique des ondulations*. Cette étude fut reproduite dans *Influence astrale* en 1900, puis développée en 1910, dans *La chaîne des harmonies*, où je montrai le rôle que cette conception pouvait avoir en face de la *morphologie* de tous les êtres et de l'expression des principales *lois naturelles* qui les régissent.

De là m'était venue l'explication vraisemblable de la forme *spirale* qu'on rencontre si souvent dans la nature et qui a tant intrigué les naturalistes et les biologistes un peu mathématiciens (1).

Quand on réfléchit à cette notion des *vibrations universelles* pour lesquels nos sens si limités ne sont pas faits, les mondes inaccessibles à nous — mais pourtant réels — se conçoivent rationnellement, par une induction même qui s'impose. Le contraire équivaudrait, en effet, à un point de vue anthropocentrique quelque peu puéril en face du kosmos. De là à admettre des intelligences (humaines ou autres) dans l'invisible, il n'y a qu'un pas. Et la *mort* devient en face de notre « moi humain », la *cessation de pouvoir corporiser l'éther dans notre plan*. Ce « pouvoir » là (sans faire ici le jeu de la religion spirite) peut alors s'emporter dans les autres mondes (à l'état de disponibilité tout au moins) sans qu'on doive attacher plus d'importance qu'il n'en faut à ce que nous nommons habituellement la « matière », c'est-à-dire *l'éther concrétisé à notre portée dans quelques grammes seulement de vibrations*, vibrations d'ailleurs instables et qui sont vraisemblablement *transmuables* en une infinité d'autres dans le kosmos (d'où la radioactivité, la génération, la matérialisation, l'évanouissement apparent de la matière, etc.).

(1) Voir *La Chaîne des harmonies*, 2e édit. (Leroux, édit.).

Il est très possible, en outre, que des vibrations ambiantes atteignent parfois notre système nerveux et notre psychisme en dehors des voies normales de nos cinq sens ; et qu'il n'y a pas seulement à envisager un « sixième sens » possible, mais plutôt une multitude de sens — ou mieux de *champs de réceptivité des vibrations* accessibles et psychiquement transmuables pour nous.

Si nos pouvoirs *réceptifs* et *émissifs*, en tant que vibrations accessibles, dépassent, c'est très probable (pour ne pas dire certain), ce que nous avions cru jusqu'ici, l'important est de savoir dans quelle mesure cette extension *vient de nous* ou des *influences* que nous pouvons subir (cosmiques ou autres).

Cette question, loin d'être tranchée encore, est d'ailleurs un des problèmes essentiels de la métapsychique.

D'une façon générale, on peut avancer aujourd'hui sans grande témérité que *l'ambiance vibratoire* au milieu de laquelle nous vivons est faite d'ondes les plus diverses, et transmuables, qui nous relient les uns aux autres d'une façon appropriée à notre *réceptivité*. C'est le principe de « l'interdépendance » que l'on tend à admettre de plus en plus. Et, comme cette ambiance vibratoire paraît dépendre du magnétisme terrestre qui est relié lui-même aux astres d'une certaine façon, on entrevoit par là une raison d'être de l'astrologie aussi bien que de la métapsychique. La T.S.F. nous donne une conception pratique de la chose. Bref, les *vibrations universelles* nous relient non seulement les uns aux autres, mais aux phénomènes les plus divers de la nature.

S'il faut être prudent en fait d'hypothèse, il faut aussi savoir faire la distinction logique entre les *hypothèses explicatives* des faits constatés et les *conséquences directes* de la loi scientifique qui les vise — conséquences qui ne sont, sous formes variées, que l'énoncé philosophique de la loi.

Quand je dis, par exemple, que « la nature tend à faire naître l'enfant sous un ciel d'une certaine ressemblance avec ceux des parents », je ne fais là aucune hypothèse à proprement parler. J'exprime, en somme, d'une façon philosophique le fait d'observation constaté, en vertu duquel « les similitudes d'astres, à la naissance, sont *plus fréquents* entre parents proches qu'entre gens sans parenté ».

En outre, l'homme de science, en dépit de sa prétention à « laisser parler les faits », a toujours eu, et aura toujours, la tendance — légitime d'ailleurs — de rattacher l'inconnu au connu et le contesté à l'incontesté.

Ce qui a faussé et momifié l'astrologie depuis l'antiquité, c'est *l'absence de définition et de méthode précises* pour constater et reproduire à volonté le *fait astrologique*, ainsi que pour établir ou contrôler une loi d'une façon impersonnelle. Ce fait étant désormais défini, et prouvé d'une façon reproductible de mille manières, en tant qu'*écart de fréquences* prouvant une loi, on conçoit aisément l'extension que peut prendre l'astrologie scientifique dont nous avons désormais le moyen d'établir et de multiplier les

relations. Des statistiques entreprises à la suite de celles que j'ai exposées et que j'avais amorcées en 1899 (1) se poursuivent de divers côtés. A l'étranger, comme en France, des statisticiens commencent à les contrôler, à les confirmer et à les développer en les étendant peu à peu à des lois nouvelles.

Nul doute qu'avant la fin du siècle, l'astrologie ne prenne place au rang qu'elle mérite, si la science officielle ne trahit pas sa mission.

Car l'utilité d'une telle science résulte de sa définition.

Mai 1928.

PAUL CHOISNARD,
Ancien Elève de l'Ecole Polytechnique.

---

(1) Voir *Influence astrale,* 3e édition ; *Le Calcul des Probabilités appliqué à l'astrologie* ; *Preuves et bases de l'astrologie scientifique* (Chacornac, édit.)



Rectification à propos de la « médiumnité artistique » de M. Marjan Gruzewski

Dans les trois articles que j'ai publiés sous le titre « Aux confins de la psychologie métapsychique et de la psychologie classique » (1), l'étude de *L. Fleury*, calculateur prodige, de *A. Lesage* et de *M. Gruzewski*, peintres paranormaux, a comporté : 1° l'historique de la naissance et de l'évolution de la propriété psychologique spéciale de chacun de ces sujets, et 2° les observations faites à l'Institut Métapsychique de leur travail, partie principale.

Pour être complets, de tels exposés nécessitent une partie historique édifiée sur les récits des sujets eux-mêmes et sur les témoignages des personnes ayant assisté à tel ou tel moment de l'évolution de la propriété psychologique étudiée.

Si l'auteur de l'étude prend, en pleine connaissance de cause, la responsabilité des observations qu'il a faites, il est, pour la partie historique, obligé d'accepter les enseignements qu'on lui fournit.

Appréhendant les aléas du témoignage humain, si rarement conforme en tous points à la réalité, j'ai pris soin, comme le lecteur a pu le remarquer, de présenter les historiques en reproduisant, autant que possible, les récits sténographiés des sujets et les témoignages écrits que j'ai pu recueillir. Le cas Gruzewski vient de me montrer combien il est nécessaire de procéder ainsi.

Suivant les renseignements qui m'avaient été donnés, il apparaissait très nettement que Marjan Gruzewski n'avait jamais appris à dessiner en dehors des quelques exercices réduits qui se font dans l'enseignement primaire ou secondaire. Cette notion s'était d'ailleurs depuis quelques années répandue hors la Pologne, en France particulièrement. Sous sa suggestion M. P. Forthuny écrivait dans le n° 1, 1927 de la *Revue Métapsychique* : « M. N. Okolowicz commente l'originale médiumnité de M. G. dans le n° 9/10 de la *Revue Zagadnienia Métapsychicznz* (Varsovie). La réputation de cet artiste si étrangement inspiré s'est répandue en Pologne et à l'étranger depuis ses premiers travaux de 1919. A l'exposition spirite ouverte en septembre 1925, 8, rue Copernic, nous vîmes, de lui, un fort beau dessin : *Les Esprits discuteurs*, exécuté en transe, et que soulignait cette mention au catalogue : « *Le médium déclare que, non entransé, il ne sait pas dessiner* », etc...

En vérité il n'est pas vrai que M. Gruzewski n'ait jamais appris à

(1) Cette série a été interrompue en raison de l'étude en cours d'un producteur intellectuel paranormal d'un autre genre.

dessiner et qu'à aucune époque il n'ait su dessiner en dehors de l'état de transe.

En juillet 1928, à l'occasion d'un séjour à Varsovie, j'ai obtenu de M. P. de Szmurlo, qui fut le provocateur des premiers dessins de Gruzewski en transe, des précisions sur le passé artistique de ce sujet. Et j'ai appris que dès 1913, c'est-à-dire 5 ans avant le premier dessin fait en transe, Marjan Gruzewski s'adonnait activement à la pratique du dessin, en pleine conscience, avec beaucoup de dispositions.

M. de Szmurlo m'a montré une série de dessins faits à cette époque et dont la qualité ne laisse aucun doute sur l'importance de la technique ainsi normalement acquise.

Il y a donc lieu de mettre un terme à la légende que Marjan Gruzewski est un artiste *sans avoir appris*. Il a appris. Et il a beaucoup pratiqué le dessin avant les essais de production artistique en transe.

Ce qui reste de paranormal dans son cas, c'est : 1° le fait de dessiner et de peindre en des conditions physiologiques anormales : la transe (1) ; 2° la soudaineté du travail imaginatif quand on lui propose un thème à réaliser ; 3° la rapidité de l'exécution ; 4° la possibilité de faire dans l'obscurité complète des dessins complexes et parfaitement équilibrés.

Quant à la qualité comparative de l'œuvre dans l'état de veille et dans l'état de transe, j'en laisse l'appréciation aux artistes qui auront l'occasion de la faire.

E. OSTY.

---

(1) Ce à quoi on peut objecter qu'il n'y a aucun signe vraiment caractéristique de l'état de transe.



La Carpe et l'Hirondelle (1)

Paisible, au sein de l'onde pure,
Une honnête Carpe nageait,
N'ayant sans doute autre projet
Que de quérir sa nourriture.
Or c'était en le temps lointain,
Temps que vous regrettez, je gage,
Où les bêtes avaient langage...
... Mais ce n'est plus là leur destin...
Bref, voici qu'effleurant de l'aile
Les tiges frêles des roseaux
Vint à passer une Hirondelle.
— « Au tréfond de ces sombres eaux,
« Que fais-tu là, Carpe ma mie,
« Paresseusement endormie ?
« Sais-tu pas qu'un monde s'étend,
« Riche de joie et de lumière,
« Par delà ce sinistre étang,
« Où tu t'engourdis, prisonnière.
« Des couleurs, des parfums, des sons.
« Partout vivent d'étranges formes,
« Dont les allégresses énormes
« Fêtent l'amour dans leurs chansons !
« Sans que mon aile ne se lasse
« Aux souffles enchanteurs des airs,
« Je franchis l'azur et l'espace !
« Les vallons, les rochers, les mers,
« Les montagnes et les déserts !
« Des nuits que la lune illumine,
« Et le soleil, divin flambeau,
« Par qui tout rit et se ranime !
« Les astres ! Les fleurs ! tout est beau ! »
— « Tant que cela ! » — « Bien plus encore !
« Mais ta sottise nous ignore !
« Bonsoir, ma mie, et pense à moi ! »

(1) J'ai essayé de mettre en vers français la fable ingénieuse que Sir Oliver Lodge a donnée dans le livre admirable qu'il vient de publier : *Why I believe in Personal immortality*. Casselle et C°, Londres, 1928.

La Carpe était tout en émoi.
Ne voulant pas garder pour elle,
Les merveilles de l'Hirondelle,
Elle alla parler aux Poissons,
Des couleurs, des parfums, des sons.
— « Ma pauvre sœur, folie immense !
« Il n'est au monde que des eaux,
« De la vase et des vermisseaux !
« Plaignons ta funeste démence !
« Des astres ! des fleurs ! mais c'est fou !
« Si tu nous contes ces fadaises,
« On t'enfermera dans un trou !
« Las ! il vaut mieux que tu te taises ! »

Les Hommes ne sont pas moins sots que les Poissons.
En vain le noble écho de voix surnaturelles
Nous répète : « En avant, ô mortels ! Avançons !
Plus haut ! Plus haut encor ! » Nous demeurons rebelles.
Notre sagesse infâme est attachée au sol !
La séculaire erreur nous enchaîne et nous cloue
Dans l'abêtissement qui nous défend l'envol
Vers d'autres horizons que ceux de notre boue.

Charles RICHET.

Les grands Problèmes de la Physique moderne (1)

III. — L'ATOMISTIQUE *(Suite)*

a) — Preuves directes de l'existence des atomes et des molécules (*Suite*)

Nous avons déjà examiné les Electrons *et les* Ions *à diverses reprises dans nos précèdents articles, leur étude approfondie nous fournira de nouvelles précisions sur la* Charge Elémentaire ε *(Epsilon), et par suite sur l'existeuce des atomes (électrons et protons) et des molécules.*

L'Electrolyse (*théorie de la dissociation*).

Rappelons que l'illustre Faraday désignait par *ion* (sans alors aucune idée atomiste) les produits de décomposition d'une solution conductrice par le courant électrique (*phénomène d'électrolyse*. Mais la notion d'*ion* a fortement évolué dans la suite.

On sait qu'en outre des conducteurs métalliques, dits de première classe, qui laissent passer aisément le courant électrique sans subir d'altération chimique et que l'on emploie dans la pratique pour le transport de l'énergie électrique, il y aussi les conducteurs de seconde classe qui comprennent les solutions diverses d'acides, de bases, de sels dans l'eau ou dans certains disolvants (ammoniaque liquide).

Le passage du courant électrique dans cette catégorie spéciale de conducteurs est

---

(1) *Nous continuons la publication d'une série d'exposés des grands problèmes de la physique moderne par M. Andry-Bourgeois, ingénieur des Mines et de l'Ecole Supérieure d'Electricité.*

En ce moment où la recherche en Métapsychique aborde l'explication des déterminismes physiques et physiologiques des phénomènes, nous pensons être utiles à beaucoup de nos lecteurs en leur fournissant une suite de mises au point synthétiques des acquisitions et des hypothèses principales qui commandent actuellement la physique moderne et président au travail des chercheurs.

Voici le programme des matières qui ont été et seront traitées :

I. — Existence de l'Ether (Voir *R. M.*, n° 6, 1927).
II. — Energie et Matière (Voir *R. M.*, n° 1, 1928).
III. — L'Atomistique (Voir *R. M.*, nos 2 et 3, 1928).
  a) Existence des molécules, atomes, ions et électrons.
  b) Energie rayonnante.
  c) Transmutations.
IV. — Exposé des théories d'Einstein et discussion.
V. — Synthèse de la gravitation.
VI. — Temps et Espace.
VII. — Les résonnateurs biologiques de Charles Henry.
VIII. — L'avenir des transformations de l'Energie.

toujours accompagné de la décomposition chimique du corps dissous ou du sel fondu. D'où le nom d'*Electrolytes* donné aux conducteurs de la seconde classe et d'*Electrolyse* à la décomposition par le courant.

Les *électrodes* sont les conducteurs de première classe qui amènent le courant dans l'Electrolyte ; c'est par l'*anode*, reliée au pôle positif du générateur d'électricité que le courant pénètre dans l'électrolyte et en sort par la *cathode*, en relation avec le pôle négatif du générateur d'énergie. Le courant circule donc dans l'électrolyte de l'anode (+) à la cathode (—), allant ainsi des points dont le niveau électrique, le *potentiel* est le plus élevé aux points à plus bas potentiel.

L'accouplement d'une façon quelconque des conducteurs de première classe ne donne pas, en général, de courants permanents, ces conducteurs ne fonctionnant pas comme générateurs d'énergie. Au contraire, l'association de conducteurs de seconde classe et de conducteurs de première classe (ici l'union fait la force) permet d'obtenir un courant durable (piles, accumulateurs).

Théorie de la dissociation (1). — On a constaté, par expérience, que les quelques groupes bien définis de composés chimiques — *acides, bases* et *sels* — qui subisssent la décomposition électrolytique, ne possèdent cette propriété *qu'à l'état liquide, à haute température*, ou *en solution aqueuse*.

Ainsi, un mélange d'acide sulfurique chimiquement pur avec de l'eau distillée, constitue, par excellence, une solution fortement conductrice, alors que, pris séparément, chacun de ces deux corps oppose une résistance énorme au passage du courant.

Malgré son importance cette anomalie, qui montre que le simple mélange de deux substances entraîne d'importantes modifications dans leur structure intime, moléculaire, n'attire pas tout d'abord l'attention des chercheurs : Le sens de ce phénomène ne fut saisit qu'après que *Arrhénius* eut développé sa théorie de la dissociation suivant laquelle : *« dans toute solution électrolytique une partie des molécules du corps dissous* (acide sulfurique, potasse, sulfate de cuivre) *se dissocie en deux fractions* (atomes ou groupes d'atomes) *porteur chacune d'une charge électrique opposée* » ; *cette dissociation étant concomitante de la dissolution.*

L'Electrolyse (fig. 3. Ex. : sel marin) s'explique alors facilement : le courant électrique ou plus exactement la différence de potentiel ne produit nullement la décomposition des molécules de l'électrolyte, son action se borne à diriger (à transporter) les particules électrisées vers les électrodes où elles abandonnent leurs charges en repassant ainsi à l'état d'atomes (ou de groupes d'atomes) que l'on recueille alors soit à l'état de molécules, soit sous forme du produit d'une réaction secondaire avec l'électrolyte, l'eau ou la substance des électrodes. On appelle *ions* ces particules chargées ainsi d'électricité.

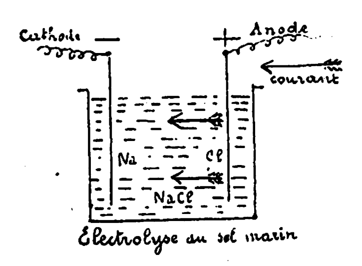


Fig. 3.

La théorie de la dissociation, qui explique bien et permet même de déterminer *quantitativement* la plupart des phénomènes physico-chimiques, ne souffre jusqu'à présent, d'aucune exception et se trouve, de ce fait, actuellement admise par tous les savants.

(1) Voir la *théorie des ions et l'Electrolyse*, par A. Hollard, chez Gauthier-Villard.

L'idée que des atomes de chlore et de sodium nagent librement dans une solution de chlorure de sodium, sans manifester leurs réactions caractéristes, semble à première vue assez étrange, mais, d'après des aperçus originaux de *Werner*, il faut se représenter l'*ion* comme un *composé*, résultant de la combinaison d'une charge électrique avec un atome neutre et ne possédant plus, par conséquent, les propriétés caractéristiques de ses composants. C'est donc un phénomène électromagnétique.

Loi de Faraday. — La charge d'un ion peut se calculer exactement à l'aide de la loi fondamentale de l'électrolyse découverte par l'illustre *Faraday* (le maître de Maxwell).

« Dans l'électrolyse, le *nombre d'ions* d'une espèce déterminée *qui se déposent* sur une électrode, *est proportionnel à l'intensité du courant et à la durée de l'électrolyse*, mais reste *indépendant de la nature chimique de l'électrolyte dont sont issus ces ions.* »

Pour illustrer ce fait physico-chimique, on fait passer la même charge électrique dans trois appareils identiques, placés en série, l'un à la suite de l'autre (fig. 4), le premier contenant de l'acide chlorhyrique (HCl), le second du chlorure de sodium (Na Cl) et le dernier du chlorure cuivrique (Cu Cl^2) ; il se dégagera alors aux trois anodes (+) *exactement* la même quantité de chlore.

Il se dégage encore le même nombre d'atomes d'hydrogène aux cathodes (—) des appareils I et II (même volume d'hydrogène que celui du chlore, d'après la loi d'Avogadro).

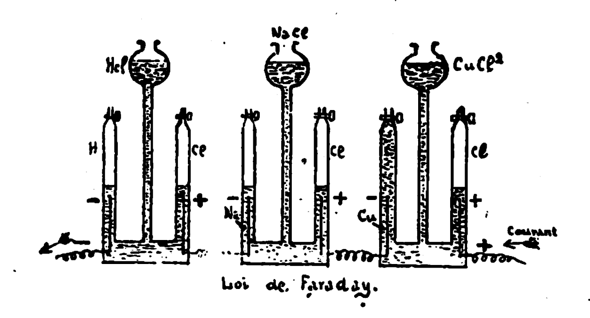


Fig. 4.

Chaque atome d'hydrogène du second appareil correspond à un atome de sodium libéré, lequel réagit sur l'eau suivant la réaction :

$$Na + H^2 O = Na HO + \frac{1}{2} H^2.$$

Mais la masse de cuivre déposée sur la troisième cathode (—) ne corespond qu'a *la moitié* de ce nombre d'atomes : en effet, les masses d'hydrogène, de sodium et de cuivre libérées sont daus les rapports de $1 : 23 : \frac{63,6}{2}$; car 1, 23 et 63,6 sont respectivement les *masses atomiques* de ces trois éléments (corps simples).

Comme le passage du courant à travers l'électrolyte s'effectue, uniquement par le déplacement d'ions (*courant de convection*) et que le passage d'une même charge s'accompagne toujours de la libération d'un même nombre d'atomes de chlore, d'hydrogène ou de sodium, chacun de ces *atomes univalent* se trouve lié à *une charge égale*.

L'atome de cuivre, par contre, doit porter une charge double de celle-ci, puisque le passage d'une charge est accompagné de la neutralisation de deux fois moins d'atomes de cuivre que d'atomes univalents. La *valence* intervient donc dans les phénomènes d'électrolyse (phénomène physico-chimique). Et d'après Bernard Bavink, on peut exprimer d'une façon nouvelle la loi de Faraday :

« *Chaque ion univalent* (*H+, Na+, Cl—,...*) *porte toujours la même charge électrique ; chaque ion bivalent* (*Cu++,...*) *une charge double de celle de l'ion univalent.* »

Il existe donc une quantité d'électricité particulière aux ions d'un électrolyte, c'est la

quantité élémentaire d'électricité (Helmholtz) que nous avons déjà vu dans les phénomènes d'ionisation.

Cette charge élémentaire serait donc *une espèce d'atome d'électricité* et l'*ion* serait alors le résultat d'une *combinaison physico-chimique* d'un atome d'électricité (énergie) avec un atome de matière *(Werner)*.

Jusqu'à présent, on ne fait aucune distinction essentielle entre la charge positive (+) et la charge (—).

C'est à ce premier stade que se maintient la théorie de la dissociation électrolytique pendant une trentaine d'années. Elle servit de base à l'*électro-chimie* qui acquit rapidement un développement considérable, tant au point de vue théorique que technique, mais cette étude resta longtemps nettement isolée, dans le domaine de l'électricité, de la physique ; ce n'est qu'à parler de 1900 que les chimistes comprirent tout le parti qu'ils pourraient en tirer et l'associèrent à leurs travaux.

Extension de la Théorie des Ions.

Les phénomènes étranges et variés — étincelle, arc, luminescence, flurescence des parois de l'ampoule de Crookes, tube de Geissler — qui accompagnent toujours la décharge de l'électricité à travers un gaz (plus ou moins raréfié) éveillèrent de bonne heure la curiosité des chercheurs intelligents. Malgré leurs recherches, la nature de ces phénomènes resta entourée de mystére, même après que l'analyse spectrale eut décélée des particules incandescentes du gaz et du métal des électrodes dans la source lumineuse.

Mais on ne put admettre que cette émission de lumière fut provoquée uniquement par la chaleur dégagée par le passage du courant dans le gaz résiduel, la température du gaz d'un tube de Geissler restant toujours bien en dessous de son point d'incandescence, on se borna alors à qualifier ces phénomènes d'*Electro-luminescence* (ce qui n'est qu'un mot descriptif du fait physique), pour les distinguer des phénomènes connus d'émission purement thermique.

On put cependant élucider cette énigme scientifique en introduisant dans ce domaine les notions nouvelles fournies par la théorie des ions ; ce qui a permis de faire jouer aux gaz un rôle très efficace en faveur de la théorie atomique au début du XXe siècle.

Maintenant, les physiciens sont tellement familiarisés avec ces belles théories que la réserve, vraiment trop extrême, avec laquelle l'*hypothèse conique* a été introduit dans l'étude des gaz, nous semble presque ridicule, sinon suranée

« *O tempora ! O mores !* »

Avec la nouvelle manière d'envisager les faits physiques, on a pu poursuivre avec fruit l'étude des divers rayonnements que nous allons passer très sommairement en revue ; *rayons cathodiques*, *rayons canaux*, *rayons X* (ou de Rœntgen), auxquels il faut naturellement joindre les *rayonnements des corps radioactifs* que les Becquerel (1896) et les Curie venaient de découvrir, et il en est résulté forcément un jour tout nouveau sur la structure intime de la matière (1).

La radioactivité qui tient à la fois à la physique et à la chimie (et il ne pouvait en être autrement), emprunte à la physique sa méthode expérimentale et l'appareil mathématique sur lequel s'étayent, s'appuient solidement les raisonnements de cette science nouvelle. Les applications de la radioactivité sont multiples, nous ne pouvons que les signaler. Que ce soit en géologie, en physique du globe, en météréologie, en biologie, en médecine, la radioctivité intervient dans ces diverses sciences pour expliquer bien des phénomènes qui jusque-là paraissent mystérieux (Dr Loisel).

En *cosmogonie* même la radioactivité joue un rôle très important puisque l'accroissement de l'ionisation en vase clos, avec l'altitude, pose la question de l'existence d'un rayonnement extra-terrestre. Cela nous conduira, comme nous le verrons, au problème de la chaleur terrestre.

---

(1) *La Radioactivité*, par le Dr Loisel, chez Quillet.
Le Radium, par Soddy, chez Alcan.



Rayons cathodiques (*Electrons*).

La découverte des rayons cathodiques est due à Herttorf, en 1869, mais c'est William Crookes qui en a poussé l'étude détaillée dans ces fameuses ampoules à vide extrême.

Les rayons cathodiques prennent naissance dans les tubes à décharge électrique, quand le vide y est poussé en dessous de 0,002 m/m de mercure (pression), et se présentent alors sous forme d'un faisceau (pinceau) émis normalement par la *cathode*, indépendamment de la position de l'anode opposée. En frappant violemment le verre de l'ampoule, les rayons s'échappant de la cathode provoque *une vive fluorescence verte ;* l'ombre portée par un petit écran interposé sur le passage des dits rayons permet de prouver *la propagation rectiligne* de ceux-ci.

Les rayons cathodiques transportent une grande énergie $\left(\frac{1}{2} m v^2\right)$, capable de produire l'incandescence d'une lame de platine (qui fond à 1755°) placé au centre d'une cathode sphérique.

Voyons rapidement les propriétés remarquables des rayons cathodiques ; ils sont d'essence électro-magnétique, car ils sont déviés sous l'influence d'un champ électrique et d'un champ magnétique. La déviation électrique s'étudie et s'observe facilement à l'aide de tubes de Braun (avec champ magnétique) où les rayons après avoir passé entre les deux plateaux d'un condensateur, viennent frapper un écran (sulfure de zinc) dont ils excitent la fluorescence. Si l'on charge les armatures (différence de potentiel), on constate alors une déviation des rayons cathodiques vers le plateau positif.

D'autre part, si l'on place ce tube entre les pôles d'un aimant puissant de façon que les lignes de force de champ magnétique soient perpendiculaires à la direction des rayons cathodiques, la déviation s'effectue alors dans un plan perpendiculaire aux deux premiers (dans le plan vertical), comme serait courbé un simple filament métallique parcouru par un courant arrivant à la cathode et fixé par un bout à celle-ci.

En fait, tout se passe donc comme si les rayons cathodiques étaient constitués de particules électrisés négativement (*d'électrons*), animées d'une grande vitesse.

Jean Perrin a vérifié expérimentalement cette hypothèse électronique en captant un faisceau de ces rayons dans un cylindre de Faraday, isolé de tout champ électrique par une enceinte métallique protectrice ; l'Electroscope (à feuille d'or) relié au dit cylindre se charge négativement.

Quant à la détermination de la nature des particules, elle s'effectue par la mesure des deux déviations dont l'importance dépend : 1° de l'intensité des champs en présence ; 2° de la charge des particules e ; 3° de la masse magnétique μ de celles-ci ; de leur vitesse de translation v.

Si ces mesures ont lieu dans un champ magnétique ou électrique dont l'intensité est connue, on possédera ainsi deux séries de relations entre les 3 inconnues e, μ et v.

L'analyse mathématique de ce phénomène prouve que la charge e et la massu μ des particules se présentent dans les deux systèmes d'équations sous forme de quotien $\frac{e}{\mu}$, de façon que la résolution de ces équations donne d'une part la valeur de la vitesse de translation v et d'autre part seulement le quotien de la charge e par la masse μ d'une particule.

On a trouvé pour v des vitesses variant de 1/10 à 1/3 de la vitesse de la lumière (300.000 km : sec) suivant la tension utilisée.

Mais par contre, le quotient $\left(\frac{e}{\mu}\right)$ conserve une valeur bien constante :

$$\frac{e}{\mu} = 1{,}769 \times 10^8 \text{ coul. gr}^e$$

quelle que soit la vitesse translation v des particules cathodiques, la nature de la cathode ou des gaz employés.

Au fait, qu'est-ce que représente le quotient $\left(\frac{e}{\mu}\right)$?

Ce quotient représente la *charge spécifique* de ces particules, c'est-à-dire leur charge par unité de masse (charge de 1 gre de particules). En effet, si μg de particules sont chargées de e coulombs, 1 gre portera alors $\frac{e}{\mu}$ coulombs.

Or dans les expériences d'électrolyse, on sait que le passage d'un courant d'un ampère pendant une seconde (ce qui représente une charge = à un coulomb) libère 0 gre, 00001036 d'hydrogène ; alors pour libérer 1 gre d'hydrogène il faudra donc $\frac{1 \text{ coulomb}}{0{,}00001036} = 96.540$ coulombs, nombre qui représente la charge spccifique $\frac{e}{m_H}$ des *cations d'hydrogène*, car c'est la charge portée par 1 gre d'hydrogêne.

La charge spécifiqne des électrons est 1830 fois plus grande que celle-ci, car la masse de l'électron et 1830 fois plus faible que la masse de l'atome d'hydrogène.

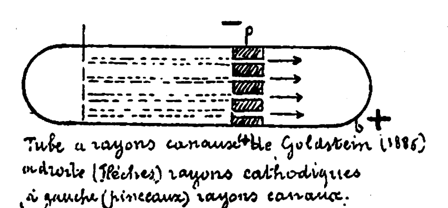
En effet, les expériences de J.-J. Thomson sur l'*ionisation des gouttelettes* par les rayons cathodiques ont prouvé avec quasi certitude que *la charge d'une particule cathodique est égale à celle d'un ion univalent* (et vaut donc la eharge élémenaire ε), la différence entre les deux quotients ne peut provenir que d'une différence de dénominateur.

La masse μ d'une particule cathodique ne vaut par conséquent que $\frac{1}{1830}$ de la masse m_H d'un atome d'hydrogène, soit $8{,}994 \times 10^{-28}$ gre. C'est cette particule minuscule que Stoney a appelée *l'Electron*, dont la masse et la charge restent constantes quelle que soit la nature de la cathode dont elle émane. *L'Electron peut donc être considéré à juste titre comme un constituant universel de la matière.*

Rayons canaux *(ou positifs).*

C'est le rayonnement positif équivalent au rayonnement cathodique négatif.

C'est en 1886 que *Goldstein* découvrit en Allemagne d'autres rayons qui présentaient ces propriétés positives, en se servant d'un tube de Geissler avec une cathode percée de trous comme une écumoire. Il put alors observer, à l'extrémité opposée à celle où se trouvait l'anode, une lueur rose (avec un tube contenant des traces d'air, 79 d'azote et 21 p. 100 d'oxygène), lueur émise par les trous de la cathode (—) et dévlable par des puissants champs électrique et magnétique.



Tube à rayons canaux de Goldstein (1886)
à droite (flèches) rayons cathodiques
à gauche (pinceaux) rayons canaux.

Fig. 5.

La charge spécifique $\frac{e}{m}$ des patticules constituant ce rayonnement (fixé par l'analyse des déviations) atteint au maximum *96.540 coulombs* $= \frac{e}{m_H}$, c'est-à-dire le nombre de Faraday, *tout comme avec les ions ordinaires.*

Ce qui prouve que ces particules ne sont pas des résidus positifs d'Electron, mais mais bien des atomes ou groupes d'atomes chargés d'une ou plusieurs charges élémentaires positlves, qui peuvent subir peu à peu après une neutralisation et même se charger négativement. Ce qui fait que l'on rencontre dans ces *rayons canaux* des particules : H^+ H_2^+, H_3^{++}, O^-, H_2O^+, CO_2^-, etc.., dont la vitesse de déplacement, varie de 0,001, à 0, 01 C (C = 3×10^{10} cm par seconde, vitesse de la lumière).

La formation de ces rayons positifs s'explique fort aisément de la façon suivante : Sous le choc des électrons de bombardement, les molécules de gaz raréfié se trouvant devant la cathode, s'*ionisent positivement*, elles sont alors violemment attirées par la charge négative de la cathode et se dirigent vers celle-ci avec une énorme vitesse.

Si la trajectoire d'un *tel ion* aboutit à un trou quelconque de la cathode, en vertu de sa force vive, de sa vitesse acquise, l'*ion* le traverse et continue son chemin en arrière de la cathode, où le champ électrique est beaucoup plus faible, jusqu'à sa rencontre avec la paroi du tube.

On a encore pu isoler d'autres rayonnements positifs et négatifs.

Rayons anodiques.

Ces rayons, comme leur nom l'indique, sont issus d'une *anode* recouverte de certains sels (de métaux légers) et légèrement chauffée (pour augmenter leur radio-activité). Le rayonnement anodique se manifeste, dès que la température convenable est atteinte par une une brusque luminescence, mise en évidence par les travaux et expériences de Reichenheim.

Ces rayons sont formés d'*ions métalliques :* potassium K^+, Calcium Ca^{++},... tous animés d'une grande vitesse.

Rayons photo-électriques.

Ce sont ceux qui se forment — sans aucune source d'électricité et comme nous l'avons déjà indiqué — quand une surface métallique est frappée par des rayons lumineux ou invisibles de courte longueur d'onde (rayons ultra-violets).

C'est en 1888, que Hallwachs observa ce curieux phénomène et constata alors qu'un électroscope chargé négativement et relié à une lame de zinc se décharge quand on éclaire la lame métallique avec de la lumière ultra-violette. Nous avons vu que l'alliage sodium-potassium est tout à fait propice à ces études photo-électriques. Si l'on fond un semblable alliage dans une ampoule à vide qui contient, au-dessus du bain fondu, une électrode reliée à un électroscope, on constate que ce dernier se charge positivement dès qu'on éclaire l'ampoule.

Les rayons émis par la surface du métal sont des rayons cathodiques assez lents (vitesse maximum $\frac{1}{300}$ C). Ce sont des *photons*.

La vitesse des photo-électrons ne dépend nullement de l'intensité de la lumière incidente, *mais uniquement de sa longueur d'onde* ou, ce qui revient au même, de sa fréquence, c'est-à-dire du nombre de périodes (d'alternances) par seconde : ***l'énergie du photo-électron est proportionnelle à cette fréquence :*** $E = h f$ (Einstein) ; $h =$ constante d'action de Planck, fait fort important qui sert, comme nous le verrons, de base à la *théorie des Quanta* de Planck.

Rayonnement des Corps radioactifs.

La radioactivité de la matière, mise en évidence par les travaux de nos compatriotes, les Becquerel et les Curie, est venu compléter, très heureusement, les phénomènes de rayonnement alors connus. Nous étudierons spécialement cette radioactivité dans notre chapitre sur les *transmutations* possibles des atomes matériels et sur la désingrégation de leurs noyaux par l'action des particules α (alpha) du radium C, nous n'en donnons ici, en passant, qu'un court aperçu, afin de faire bien ressortir le parallélisme remarquable qui existe entre le rayonnement radioactif et les divers rayonnements que nous venons de passer en revue.

Les *corps radioactifs* (uranium, *radium*, mésothorium, etc...) émettent tous un rayonnement complexe qui se laisse pourtant analyser, diviser, sous l'influence d'un champ magnétique intense, en trois faisceaux distincts, les *rayons alpha* (α), légèrement

déviés dans un sens, vers la gauche de l'opérateur ; les *rayons bêta* (β) fortement déviés en sens inverse (vers la droite) et les *rayons gamma* (γ) ne subissant aucune déviation, comme l'aigrette du képi d'un colonel ! (Voir fig. 2, quatrième article).

Les rayons *gamma* se présentent comme *identiques au rayons X* que nous verrons plus tard en détail, lors de l'examen de la structure des cristaux.

Les rayons *alpha*, eux sont analogues aux rayons canaux de Goldstein et aux rayons anodiques ; les rayons *bêta* aux rayons cathodiques. Les rayons α sont donc formés de particules matérielles électrisées positivement (*ions*) ; les rayons β d'un flux d'*électrons*.

Toutefois, les vitesses de translation de ces rayonnements sont sensiblement plus grandes que celles des rayonnements qui constituent les décharges électriques dans les gaz raréfiés. Ainsi, les particules α du radium sont animées d'une vitesse de $1,5.10^9$ cm : s, soit $\frac{1}{20}$ C ; la vitesse inouie des rayons β atteint jusqu'à $\frac{13}{14}$ C, alors que les rayons canaux et les rayons cathodiques (ampoule de Crookes) les plus rapides, se propagent à une vitesse de $\frac{1}{300}$ C et $\frac{1}{3}$ C.

La *charge spécifique* $\frac{e}{m}$ des particules α vaut exactement la moitié du nombre de Faraday $\frac{e}{m_H}$, c'est-à-dire $\frac{96.540}{2}$ ou 48.270 coulombs.

D'autre part, les expériences de Rutherford que nous avons décrites précédemment, nous ont prouvé que chaque particule *alpha* tranporte $+ 2\,\varepsilon$. Par conséquent, la masse de ces particules α doit être quatre fois plus grande que celle d'un atome d'hydrogène :

$$\left(\frac{2\,\varepsilon}{m} = \frac{\frac{\varepsilon}{m\,H}}{2}, \text{ d'où } m = 4\ m_H\right)$$

Et comme le dégagement de l'*hélium* par les corps radio-actifs est un fait prouvé expérimentalement et, qu'en outre, la masse atomique de l'hélium est justement 4, les particules « Alpha » ne geuvent être donc que des atomes d'hélium, porteurs de deux charges élémentaires (He^{++}). Lors de la transmutation des éléments ou corps simples, nous verrons l'importante répercussion que cette constatation a provoquée dans le domaine de la physico-chimie, dans son intime philosophie.

La charge spécifique des rayons « bêta », celles des particules les plus lentes a la même valeur que celle des rayons cathodiques ($\frac{e}{\mu}$ = 1,8. 10^8 .coul. gr^{e}). Mais lorsque leur vitesse vient à croître, la valeur du quotient ($\frac{e}{\mu}$) diminue rapidement, comme si la masse μ augmentait du fait de l'accélération de la vitesse de la particule bêta.

Cette vitesse rapportée à celle de la lumière variant de 0,33 à 0,94, le quotient $\frac{e}{\mu}$ variera de 1,8 à 0,63 × 10^{18} coul. gr^{e}.

Ceci nous conduit à la notion moderne de *la masse électro-magnétique* qui est un des progrès les plus importants réalisés dans le domaine de la physique et qui nous a amené à notre synthèse de la gravitation universelle, phénomène purement électro-magnétique.

La masse Electro-magnétique (*base de la gravitation*).

Un phénomène comporte toujours un mouvement, l'immobilité totale est la négation d'un phénomène quelconque (R. Pictet).

Les travaux des physiciens tels que Einstein, en Allemagne, Eddington, en Angleterre, P. Langevin (1), en France, nous ont montré et prouvé que l'*Energie*, sous toutes ses formes, n'est que la matière en mouvement accéléré ou en vibrations ultra-rapides et que la masse d'un corps varie avec sa vitesse.

(1) Voir *la Physique depuis viugt ans*, par P. Langevin, chez O. Doin.

Et comme tout corps offre une certaine résistance (*Inertie*) aux forces qui le sollicitent au dèplacement, l'expérience démontre que la résistance varie d'un corps à l'autre et nous conduit logiquement à attribuer à chaque corps un coefficient caractéristique : *La masse* (qui est variable).

On se sert, en mécanique rationnelle, pour mesurer cette grandeur, d'une *masse de référence* ; l'inertie de 1 cm^3 d'eau à 4° c., dont on pose par convention la masse égale à 1 gramme.

Pour mesurer la masse d'un corps, on compare alors les accélérations que produisent deux forces égales, appliquées au dit corps et à la masse de référence (celle du gramme).

Si l'accélération produite dans le premier cas est *m* fois plus faible que dans le second, c'est que l'*Inertie* du corps est *m* fois plus grande que celle de 1 gramme et que sa masse vaut *m* grammes.

Or, pour faire passer un corps de l'état de repos à celui de mouvement à la vitesse *v*. on doit dépenser une certaine quantité de travail (d'énergie) égale au demi produit de la masse *m* par le carré de la vitesse v. ($T = E = \frac{1}{2} mv^2$). C'est le fameux théorème des forces vives se transformant en travail et réciproquement. Comme l'énergie dépensée dépend de la masse *m* du corps, sa valeur peut donc servir à mesurer la dite masse. L'Unité d'Energie, l'*Erg*, est égale au double de l'énergie nécessaire pour communiquer à un gramme d'eau une vitesse de 1 centimètre par seconde (système C.G.S.).

Mais la masse, ainsi déterminée mécaniquement, est-elle bien un coefficient *invariable* de quantité de matière ?

Or, J.-J. Thomson, le premier, en 1881, attira l'attention des physiciens sur la possibilité d'une augmentation de masse par l'électrisation. (Le coefficient d'attraction devenant plus fort qu'avant cet effet sur des sphères en repos).

Dans le cas de mouvement, quand une charge électrique *e* (*un électron*) se déplace à la vitesse v, elle se comporte, d'après les expériences de *Rowland*, comme un véritable courant (*courant de convection*) analogue à celui qui traverse un électrolyte, d'intensité *ev* (valant $\frac{1}{3 \times 10^9}$ d'ampères en unités électrotastiques) et engendre de ce fait *un champ magnétique circulaire* H dont les lignes de force entourent (en quadrature ou » 90°) la trajectoire (fig. *6*). La formation d'un tel champ magnétique (H = K ev) par le déplaeement accéléré d'une charge électrostatique (sphère électrisée) a été prouvée expérimentalement par Rœntgen, Rowland, Eichenwald, etc... C'est un fait acquis, Or un champ magnétique correspond toujours à la présence d'une certaine quantité d'*Energie potentielle*, énergie que l'on doit fournir lors de la formation.

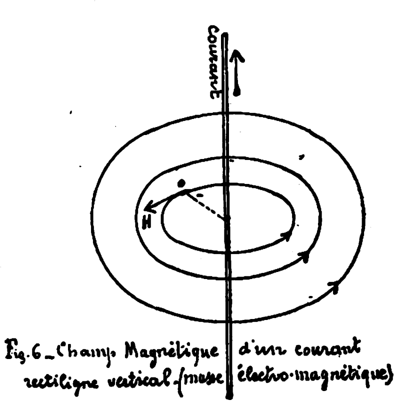


Fig. 6 _ Champ Magnétique d'un courant rectiligne vertical (masse électro-magnétique)

Pour communiquer à une sphère électrisée de masse *m*, une vitesse *v*, par une impulsion primordiale lui fournissant une certaine quantité de mouvement, il faudra donc

dépenser, outre l'énergie $\frac{1}{2}$ mv² correspond à son énergie cinétique (force vive), un supplément d'énergie pour la formation du champ magnétique que le déplacement de la sphère engendre dans son sillage, (analogie avec les astres se déplacant dans l'Ether sidéral, d'où *la gravitation universelle*).

La création du champ magnétique oppose une résistance au déplacement et accroit l'*inertie* de la sphère (de l'astre bolide) ; un corps (astre ou électron) aura par conséquent une masse apparente plus forte, lorsqu'il est chargé d'électricité qu'à l'état neutre, lorsqu'il est en mouvement qu'au repos.

Or les astres en déplacemant dans l'Ether cosmique ne peuvent s'électriser que par leur frottement dans ce fluide inerte qui s'ionise. La gravitation est donc bien un phénomène électro-magnétique.

Le calcul (physico-mathématique) de l'*énergie* totale à communiquer une sphère de masse *m*, de rayon *a*, chargée d'une quantité *e* d'électricité et animée d'une vitesse v est égale à ;

$$E = \frac{1}{2} mv^2 + \frac{1}{3} \frac{e^2 v^2}{a c^2} = \frac{1}{2} v^2 \left(m + \frac{2}{3} \cdot \frac{e^2}{a c^2}\right).$$

E = force vive + énergie potentielle (avec $c = 3 \times 10^{10}$ cm.).

Le terme $\frac{2}{3} \cdot \frac{e^2}{ac^2}$ représente *l'augmentation de masse apparente.*

Mais cette formule n'est exacte que pour les faibles vitesses (*v*), petites vis-à vis de celle de la lumière (C) ; si les vitesses deviennent plus considérables, *la masse dépend de la vitesse.* Les théories relativistes d'Einstein interviennent alors pour expliquer la diminution du quotient $\frac{e}{m}$ que nous avons signalé précédemment, lors de l'examen de la charge spécifique des rayons béta du radium. Pour conclure, on se trouve logiquement en droit de se demander, — avec Bernard Bavink — s'il n'est pas possible à une charge électrique, dépourvue de tout support matériel (comme un électron, par exemple) de présenter pourtant à l'état de mouvement (par suite de *phénomènes électro-magnétiques*) tous les caractères d'une *masse pondérable.*

Et, poussant (comme nous) ce raisonnement plus loin, *si toute la masse d'un corps ne serait-elle même qu'une simple manifestation de ces phénomènes électromagnétiques ;* si donc, en réalité, ce que nous considérons comme de *la matière ne se résoud pas finalement en un système de charges électriques en mouvement.*

La solution affirmative de ce problème (d'une importance capitale) dit B. Bawuck, conduirait à l'unification plus grande (à l'unification générale) de la physiqué, puisqu'elle permettrait de rattacher enfin *la gravitation* qui formait un chapitre à part, isolé, à l'électromagnétisme.

Nous verrons dans un chapitre spécial, intitulé la Synthèse de la Gravitation, comment on peut résoudre cette question et trouver une formule générale (en partant de celle de Newton) qui s'applique aussi bien aux astres bolides qu'aux électrons de l'atome matériel et tient compte de la vitesse des corps célestes (ou des particules) par rapport à celle de la lumière (relativité).

Dans l'état actuel des connaissances humaines, tout ce qu'on peut affirmer, c'est que la masse de l'électron, d'après Lorentz et Lodge, est en majeure partie d'origine électromagnétique (tourbillons d'Ether, d'après Lodge).

L'expression précédente $\frac{2}{3}, \frac{e^2}{ac^2}$ permet, connaissant la masse μ de l'électron ($\mu = \frac{1}{1830} m_H$), d'évaluer son rayon *a* ; ce dernier est alors de l'ordre de grandeur du trillionième de millimètre, en supposant toute la charge électrique *e* repartie uniformément sur la surface du sphéroïde. Si, au contraire, la charge remplit entièrement la sphère, le rayon vaudra les $\frac{6}{5}$ ou 1,2 de la valeur précédente. Enfin, si l'on compare cette donnée (*a*) avec la valeur du rayon d'un atome (fourni par la théorie cinétique des

gaz) qui est de l'ordre du dix-millionième de millimètre (10^{-7} m/m), on constate que ces rayons, celui de l'atome (10^{-7}) et celui de l'électron (10^{-12}) en millimètre, sont dans le rapport de 1 à 100.000, de 1 à 10^5 ($\frac{1}{10^5} = 10^{-5}$).

Le rapport d'un électron à un atome devient comparable au rapport d'un grain de sable à une montage imposante ; l'on comprend pourquoi, ainsi davantage, que *l'électron puisse être un composant universel des atomes matériels dans les corps simples.*

Et *l'existence de l'électron* (1) n'est pas une chimère, une fiction, mais *une réalité* bien établie par toutes les expériences que nous venons de passer en revue.

Convergence des déterminations précédentes. — Si pour conclure nous jetons un coup d'œil sur les divers phénomènes qui nous ont livré les limites des grandeurs moléculaires, nous seront conduits, avec Jean Perrin, à former le tableau suggestif suivant où N est le nombre d'Avogadro.

PHÉNOMÈNES OBSERVÉS		$\frac{N}{10^{22}}$
1° Viscosité des gaz	Équation de Van der Waals	62
2° Mouvement Brownien	Répartition de grains	68,3
	Déplacements	68,8
	Rotations	65
	Diffusion	69
3° Répartion irrégulière des molécules	Opalescence critique	75
	Bleu du ciel	60 (?)
4° Spectre du Corps Noir		64
5° Charge de sphérules (dans un gaz)		68
6° Radioactivité	Charges projetées	62,5
	Hélium engendré	64
	Radium disparu	71
	Energie rayonnée	60

On est saisi d'admiration devant le miracle de concordances aussi précises à partir de phénomènes si différents. Tout cela, finalement, ne prouve-t-il pas l'existence réelle desatomes et des molécules ? Et des électrons ?

L'Atomistique est bien la science de l'avenir.

ANDRY-BOURGEOIS,
Ingénieur des Mines (*E. S. E.*).

(1) Voir *L'Électron*, par Millikan, chez Alcan.

LA MÉTAPSYCHIQUE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

Der Jenseitige Mensch. Eine Einführung in die Metapsychologie der mystischen Erfahrung, *par le Dr Emil MATTIESEN (Walter de Gruyter et C°, Berlin et Leipzig, 1925).*

L'Homme de l'Au-delà, *introduction à la métapsychologie de l'expérience mystique.*

L'auteur de cet ouvrage ne pouvait choisir de meilleur titre. « L'Homme de l'Au-Delà », c'est, tout d'abord, l'homme qui se détourne du siècle pour se consacrer à Dieu ; c'est l'homme qui, renonçant à poursuivre l'accroissement de son « moi sensible » consacre toutes ses forces, au contraire, à le réduire de plus en plus, pour, finalement, l'annihiler, par un suprême élan d'amour, dans la divinité. Qu'y-a-t-il de « vrai » dans cette attitude ? Cet élan vers une réalité suprasensible peut-il se justifier ? Ou bien l'homme qui « renonce au monde » n'est-il que la victime d'une illusion, ou d'un déséquilibre fonctionnel ? L'expérience mystique n'est-elle qu'une creuse subjectivité, ou répond-elle à une réalité objective ? Tel est le complexe problème auquel s'attaque le Dr Emile Mattiesen, toutefois sous un angle nouveau.

« Ce livre, dit-il en effet dans sa préface, tente de dégager la science de la religion du psychologisme et du naturalisme régnants, en rendant utilisables pour la théorie certains faits pour lesquels sous le nom de « para » (ou mieux) « métapsychiques », on lutte actuellement afin de les faire reconnaître par notre science académique ».

Le Dr Mattiesen divise son étude en trois parties. Dans la première il décrit et analyse l'expérience mystique et expose les différentes théories explicatives invoquées pour en rendre raison : division du moi, automatismes psychologiques, folie religieuse, etc., dus, soit à l'hystérie, soit à la psychasténie, ou à des « refoulements » dans le sens freudien. A ce sujet de nombreux chapitres sont consacrés au rôle joué par la sexualité dans l'extase mystique, et aux parallèles que l'on a établis entre l'amour mystique et l'amour terrestre. Puis il fait la critique de ces différentes hypothèses explicatives, et démontre ce qu'elles ont, à ses yeux, d'insuffisant et d'artificiel.

La seconde partie, en effet, est consacrée d'abord à l'exposé et à l'étude des faits nombreux de connaissance supranormale attribués aux mystiques. Il s'agit ici non pas des « révélations », invérifiables pour le commun des mortels, que les mystiques rapportent abondamment de leurs ascensions dans les différents «ciels», mais des faits de connaissance supranormale, *vérifiables* dont ils furent les sujets : phénomènes de télépathie, de lecture de pensée, de clairvoyance dans l'espace ou le temps. Et, par une pente insensible, le Dr Mattiesen passe aux faits expérimentaux d'extériorisation de la conscience, aux matérialisations objectives de fantômes et à leurs actions physiques. A ce sujet il étudie les différentes théories invoquées pour expliquer les matérialisations, le problème du « corps astral », etc. ; un chapitre est consacré à l'état de

transe. Enfin, amené naturellement à envisager l'hypothèse spirite, il étudie les « preuves d'identifications » données par les esprits (« correspondances croisées ») etc., et arrive à la conclusion qu'étant données la « spécificité » et la « sélectivité » de ces manifestations, l'hypothèse spirite de la survivance *personnelle* de la conscience, de son activité *post mortem* grâce à un « véhicule » approprié, et de son action par le truchement des médiums, est plus simple, moins artificielle et plus vraisemblable, par conséquent, que les autres théories invoquées, lesquelles, pour « exclure la transcendance », s'efforcent d'éliminer, tant que possible, l'hypothèse de l'action directe des « désincarnés ». L'extériorisation de la conscience, qui se produit spontanément chez certains clairvoyants, ou que certains magnétiseurs ou hypnotiseurs declarent avoir obtenue, serait analogue à l'état de mort. Le « désincarné » serait une conscience extériorisée définitivement, à l'état « erratique » pour ainsi dire. Là intervient l'Homme de « l'Au-Delà » de la vie.

La troisième partie de l'ouvrage examine, à la lumière de ce concept, les problèmes posés par l'extase mystique. L' «au-delà » vers lequel tendent les mystiques est une réalité objective : c'est le monde de l'Esprit, et le monde des esprits. Et l'on voit comment tous lesdits problèmes peuvent être résolus en fonction de cette hypothèse : vision de l'au-delà, union mystique, perceptions ineffables, « révélations », division du moi, etc., etc.., L'explication par l'hypothèse spirite, c'est ce que notre auteur appelle « métapsychologie ». C'est la clef qui ouvre toutes les serrures, c'est le « Sésame,ouvre-toi ! » universel, Et l'on comprend que tant de bons esprits, parmi esquels le Dr Mattiesen, aient été séduits par cette hypothèse...

En tout état de cause, son livre est un livre de bonne foi, écrit avec conscience, avec cette scrupuleuse conscience des savants allemands qui analysent et approfondissent jusqu'aux moindres détails. On pourrait peut-être reprocher à ce dense ouvrage de 800 pages de comporter un grand nombre d'anecdotes et de récits d'expériences pris en bloc et admis en vrac sans être analysés sévèrement, d'être illustré d'exemples de valeur très inégale, et de n'apporter aucune expérience ou observation personnelle. Mais c'est mon point de vue particulier, et cet ouvrage, somme toute, répond au but que se proposait son auteur : montrer l'utilisation *théorique* que l'on peut faire des « faits » métapsychiques et spirites pour élargir et approfondir l'étude de l'expérience mystique. Même s'il n'apporte aucune « preuve » nouvelle, aucune «expérience » concluante, ce monument d'érudition atteindra toutefois un certain nombre de « curieux de la vie », et incitera peut-être quelques-uns d'entre eux à rechercher par eux-mêmes expérimentalement ce qu'il peut y avoir de vrai à la base de ces ingénieuses théories (ce qui n'est jamais inutile, bien au contraire). Etant donné la complexité et la subtilité des problèmes que posent les phénomènes supranormaux, et leur importance vitale, les chercheurs qui s'attacheront à les résoudre expérimentalement ne seront jamais trop nombreux.

*
* *

Quant à mon opinion personnelle, concernant la « solution spirite » des problèmes, nos lecteurs la connaissent déjà sûrement. Mais je m'en vais l'exprimer une fois encore, en essayant de me faire comprendre plus clairement. Car de nombreux lecteurs de cette Revue, à ma grande confusion, n'ont pas compris ce que signifiaient mes critiques et m'ont traité de « sceptique », de « matérialiste », d' « homme de mauvaise foi qui ne veut pas se rendre à l'évidence », de « négateur systématique », d' « anti-spirite » et d'autres gentillesses analogues. Je vais donc essayer d'expliquer sans équivoque mon attitude à l'égard de l'hypothèse spirite.

Tout d'abord, je ne suis pas « *anti-spirite* ». Etre « anti-quelque chose » m'a toujours paru une attitude absurde, parce que négative. Or, a-t-on le droit, dans le domaine des Recherches Psychiques surtout, que l'on commence seulement d'explorer méthodiquement et expérimentalement, a-t-on le droit de *nier* « *a priori* », quoi que ce soit ? Pas plus que de l'affirmer « *a priori* » ou sans preuves absolument décisives. Le spiritisme, c'est-à-dire la doctrine qui prétend que les « morts » survivent personnellement à la désagrégation du corps physique et peuvent se communiquer aux « vivants », est une doctrine philosophique satisfaisante, car elle ne comporte pas de contradiction interne. Il est donc logiquement et métaphysiquement *possible* qu'elle soit l'expression de la vérité. Mais *l'expérience* seule permet de discerner parmi la multitude des « possibles » ceux qui sont, en fait, réalisés. Et, quant à moi, je ne connais pas *une seule* expérience *décisive* à ce sujet, c'est-à-dire une expérience pouvant non seulement être interprétée par l'hypothèse spirite, mais ne pouvant l'être *que par elle*. J'admets sa grande simplicité, j'admets, comme le Professeur Driesch ou le Docteur Mattiesen, que cette hypothèse *semble* dans certains cas la moins artificielle. Je vois là *une présomption* en sa faveur, mais cela ne me donne pas la *certitude* qu'elle soit vraie, *la seule vraie*.

Je reconnais même que, considérée sous l'angle moral (sens de la vie, etc.), cette hypothèse, à première vue, est très séduisante ; qu'elle est très consolante même. Mais c'est précisément sa séduction qui me rend ultra-prudent : je ne veux pas me laisser aller à prendre mes désirs, ou mes aspirations, pour des réalités ; je tiens à savoir *ce qui est en fait*, que ce soit consolant ou non, que cela satisfasse ou blesse mon sentiment moral. L'examinateur doit être spécialement sur ses gardes et veiller à rester rigoureusement impersonnel quand la candidate est jolie... Je considère que le problème est trop important pour que l'on se hâte de conclure, et qu'il vaut mieux être trop sévère à l'égard des « preuves » que pas assez : les conséquences qui découlent de la solution adoptée sont trop graves en effet pour que l'on risque, par trop de précipitation, d'aboutir à une déception. C'est je suppose, cette attitude d'esprit qui me vaut d'être qualifié de « *négateur systématique* » par ceux qui sont avides de posséder rapidement et sans peine des certitudes consolantes...

Quant à ceux qui me traitent de *sceptique*, ils confondent « scepticisme » et « doute systématique ». Le sceptique prétend qu'on ne peut rien connaître, qu'on ne peut avoir de certitude sur rien ; c'est une attitude négative et stérile, qui paralyse la recherche. Rien de plus fécond, au contraire, que le doute systématique, c'est-à-dire l'attitude de celui qui désire avoir des certitudes, mais qui n'admet pour vrai que ce qui lui a été prouvé *évidemment* comme tel, c'est-à-dire ce qui lui a été prouvé sans contestation possible, qui n'admet que ce que donne l'expérience, et fait un départ *net* entre les données de l'expérience, les *faits* dont il est certain, et les conséquences théoriques, basées sur ces faits, soit, mais que l'on a développées par la méthode dialectique. C'est cela, peut-être, qui m'a valu d'être nommé «*homme de mauvaise foi, qui refuse de se rendre à l'évidence* » ? Quant à ceux qui me traitent de « *matérialiste* », ce sont, en général, de braves gens qui s'intitulent « spirites », ou, plus prétentieusement « spiritualistes », et qui désignent sous le vocable de « matérialistes » tous ceux qui n'admettent pas intégralement les vues théoriques d'un certain spiritisme « orthodoxe ». Ces braves gens, d'ailleurs, sont à mes yeux infiment plus matérialistes que moi, car ils admettent un « au-delà » qui n'est autre qu'un pâle reflet, un mauvais décalque de notre « en-deçà », un « au-delà » ou des « esprits » d'un certain volume habitent dans des maisons de briques et, et fument la pipe en buvant du thé... Des « esprits spatiaux » par conséquent, soumis à 'espace et au temps, et par suite, difficilement immortels », puisque tout ce qui est espace est divisible et finit par se désagréger sous l'influence du temps. Ces gens-là donc, qui ne se représentent l'esprit, ou

les esprits, que comme un état plus subtil *de la matière*, ne sont-ils pas, en fait, des matérialistes inconscients ?

Ils voient des « esprits » partout et, expliquent sans se fatiguer tout ce qui au premier abord les dépasse par l'intervention des « esprits », manière primitive de comprendre les choses : plus on remonte haut dans l'histoire de l'humanité, plus les explications anthropomorphiques se multiplient. Les Grecs anciens n'expliquaient-ils pas tous les phénomènes météorologiques par l'intervention de dieux « spécialisés » ? L'explication était *aussi* fort simple, ma foi ! Mais ce sont précisément les hommes qui en ont douté qui ont fait progresser la science, n'est-il pas vrai ? en remplaçant les personnifications en question par le jeu de loi *naturelles* et impersonnelles...

Non... avant de faire appel, pour explication, à des esprits de « désincarnés », étudions les facultés de l'homme que nous connaissons, étudions cet homme dans toute son étendue, c'est-à-dire non seulement en sa partie consciente et socialement active, mais efforçons-nous de sonder son *Inconscient* (1) vertigineux et infiniment riche. Les limites de cet homme total une fois établies, il sera temps alors de faire appel à des causes extérieures à l'homme incarné pour l'explication des phénomènes psychiques.

Bref j'estime que l'intuition qui est à la base de la doctrine spirite peut être vraie. Mais que cela n'est pas encore irréfutablement démontré.

Et qu'on ne vienne pas me dire : « Alors, vous ne croyez à rien ? » — Si, je crois en l'Expérimentation, et en ses résultats. Dans le domaine de la connaissance supra-normale, par exemple, l'expérience montre sans conteste qu'il y a dans l'être humain un *quelque chose*... qui paraît être hors l'espace et le temps, et dont les connaissances débordent celles de la conscience de veille (la seule dont il soit vrai de dire qu'il n'y a rien dans la conscience qui n'ait été auparavant dans les sens). Or, ce *quelquechose* indépendant de l'espace et du temps, il y a des chances pour qu'il soit immatériel, spirituel donc, et éternel... (Un commencement et une fin n'ont de sens que dans l'espace et le temps). Je ne puis rien dire de plus : j'ignore si « ce quelque chose » est « personnel » ou non, et ses autres modalités. Je suis déjà satisfait que l'expérimentation ait prouvé que la matière n'est pas tout, et que, au contraire, l'esprit la déborde considérablement. Il y a là quelque chose à chercher, un domaine à explorer ; cela suffit pour donner un sens et une valeur à la vie.

J'espère que cet exposé suffira désormais à m'éviter (2) les abondantes critiques injustes et irréfléchies dont j'ai été jusqu'à présent l'objet...

La Lévitation, *contribution historique et critique à l'étude de merveilleux, par Olivier LEROY, agrégé de l'Université (Librairie Valois, Paris, 1928).*

Dans la *Revue Métapsychique* de février 1928 (pages 170-171), M. Maurice Maire dans un petit article intitulé «*Sourciers d'aujourd'hui* » attirait l'attention sur ce qu'avait publié sur ce sujet M. Henry de France, dans la revue catholique « *Etudes* ». Il terminait par ces mots :

«. *La sourcellerie est un fait de métapsychique. Et nous sommes heureux de voir que l'Eglise en s'en réclamant, est en passe d'admettre, sans tarder, la clairvoyance en général... puis la métapsychique en bloc. — Nous attendons maintenant des articles sur* LA LÉVITATION *et la clairvoyance, insistant sur le*

(1) « Inconscient » est le terme admis pour désigner toute activité de la conscience qui nous échappe normalement à l'état de veille. Mais cet « inconscient » est peut-être infiniment plus conscient que notre conscience de veille. Ne pas prendre ce terme dans le sens « stupide », comme le font beaucoup.

(2) Au moins pendant quelque temps..



nombre important de ces phénomènes qu'à bon droit on peut attribuer aux saints. »

Nous n'avons pas eu à attendre bien longtemps. Et ce n'est pas un article que nous avons le plaisir de lire, mais bien un volume de 350 pages, qui est vraiment une importante *contribution historique* à nos études. L'ouvrage est divisé en trois parties : les traditions, les faits, les théories, et terminé, comme tout ouvrage de science soigneusement écrit, par un index des noms des personnes, et un index bibliographique. Bien qu'il ne comporte nulle part de façon visible l'*imprimatur* ecclésiastique (ce qui vient probablement de ce que le professeur O. Leroy est un laïc, et de ce fait n'y est pas formellement tenu), je crois que je puis être autorisé à considérer cet ouvrage comme une expression autorisée du point de vue catholique. Et cela est du plus haut intérêt, car il montre clairement la pensée catholique sur les phénomènes supranormaux en général et sur le phénomène de la lévitation en particulier, et la différence essentielle qui existe à ses yeux entre les faits produits par les médiums qui sont objets d'expériences pour les métapsychistes et les spirites et les faits produits par les saints ou les bienheureux de l'hagiographie. Mais nous laisserons l'examen de cette distinction pour plus tard. Pour le moment, nous nous contenterons de montrer dans ses grandes lignes la marche de la pensée de M. O. Leroy.

Après avoir défini la lévitation (1) et rappelé qu'une tradition constante, et quasi générale, existait en faveur de sa réalité, le Professeur O. Leroy donne les raisons qui l'ont poussé à entreprendre son ouvrage. Si le fait n'est qu'imaginaire, il vaut mieux tirer la question au clair une fois pour toutes, et chercher à mettre à nu les ressorts psychologiques qui expliqueraient la persistance de cette tradition. Si le fait est réel... son intérêt est considérable.

Le premier Livre donc est consacré tout entier à rapporter impartialement et sans commentaires les traditions ayant cours au sujet de la Lévitation tant chez les peuples non chrétiens que chez les peuples chrétiens, et ce que l'on raconte des médiums et des magnétisés. Les traditions catholiques occupent naturellement la plus grande partie de ce premier livre, étant sans nul doute les plus accessibles, les plus complètes, les plus circonstanciées. Trois figures sont mises spécialement en évidence : Sainte-Thérèse, Saint-Joseph de Copertino, Saint Alphonse de Liguori. De nombreux textes sont cités aux bas des pages, et les références les plus précises abondent. Ce premier livre est un monument de probité dans l'érudition.

Le second est, lui, un monument de critique historique sagace et pénétrante. Le Professeur O. Leroy cherche à établir les critèrs qui permettront de juger la part de vérité contenue dans les récits traditionnels qu'il a réunis dans le premier livre. Il dit très justement que refuser d'étudier les faits d'apparence miraculeuse sous prétexte qu'ils sortent des canons admis par la science officielle est une attitude difficilement justifiable. «... Tel fait réputé miraculeux trouve peut-être son explication, — ou la trouvera demain, — dans des causes matérielles insoupçonnées... » (p. 202) « Nier ceux-ci [les faits singuliers ou même d'exceptionnelle rareté] au nom de l'expérience quotidienne est grossièrement tautologique .» (p. 203) Donc il est légitime d'étudier sans parti-pris les documents fournis par la tradition. Quels sont donc les critères applicables à ces documents ? Les voici, tels que les propose M. O. Leroy en conclusion d'une discussion claire et serrée. (p. 217)

« Des considérations qui précèdent on peut tirer cinq règles critiques dont l'application est de nature à donner quelque sécurité dans la recherche des cas

(1) «... le corps humain serait capable, chez certains individus et à de certains moments, de se soulever dans l'air, et parfois de s'y mouvoir, sans appui visible, sans action contrôlable d'aucune force physique. » (*La Lévitation*, p. 6.)



de lévitation authenthiques, s'il en existe de tels. On peut les formuler de cette manière :

Règle I. — Considérer comme ornement édifiant, sans portée historique, tout récit de lévitation non accompagné des précisions topographiques et chronologiques indispensables, sans mention de témoins, sans détails concrets originaux sur les circonstances et les modalités du phénomène.

Règle II. —Tenir pour lieu commun hagiographique toute relation, même circonstanciée, contenant un ensemble de détails précis, mais banals, déjà vus, et suggérant invinciblement l'exploitation d'un thème traditonnel.

Règle III. — N'accorder de valeur qu'à des témoignages oculaires avérés, sans tenir aucun compte des impressions ressenties par les sujets des lévitations.

Règle IV. — Suspecter les additions apportées aux biographies primitives ou les plus anciennes.

Règle V. — Repousser toute assimilation à la lévitation proprement dite de phénomènes plus ou moins apparentés (station prolongée sur l'extrême pointe des pieds, ou autre position d'équilibre instable, agilité extraordinaire), et rechercher dans chaque cas, si les faits décrits ne se laissent pas amener à ces phénomènes naturels. »

Ces critères, on ne peut plus sages et excellents, M. Leroy les appliquant à un grand nombre des cas cités dans le premier livre prouve que ces « cas » ne résistent pas à cette critique. Mais l'application des mêmes critères appliqués aux cas de Saint Joseph de Copertino, de Sainte Thérèse, Saint Alphonse de Liguori, et du bienheureux André-Hubert Fourhet ne permet plus de douter que dans la vie de ces respectables personnages des phénomènes de lévitations tout à fait prodigieux, nombreux et remarquables ne se soient produits. Continuer à nier serait alors faire preuve de passion et de parti-pris, et non plus de rigueur scientifique. Le fait matériel de la lévitation ne pouvant plus être mis en doute, la réalité d'un grand nombre de cas de lévitation rapportés par la tradition, et que l'application intégrale des cinq critères avait éliminés, se trouvent, par contre-coup, rendue infiniment vraisemblable. L'auteur passe donc à l'analyse des caractères physiques et psychologiques de la lévitation chez les mystiques catholiques tout d'abord, et ensuite chez les médiums, puis il relève les analogies et les différences existant entre les phénomènes manifestés par les uns et par les autres.

Les *analogies physiques et physiologiques* portent sur les points suivants : *Dans les deux cas :* 1° l'on observe l'élévation verticale et la translation horizontale ou oblique ; 2° le corps est enlevé dans n'importe quelle position ; 3° des objets sont enlevés en même temps que le lévité, sans qu'il les entraîne en s'y accrochant ; 4° le lévité dispose d'un surplus de force ascensionnelle lui permettant d'enlever avec soi un poids égal ou même supérieur à son propre poids ; 5° la redescente est également graduelle ou brusque ; 6° un état organique spécial est très généralement requis (analogie superficielle pour M. O. Leroy) ; 7° rareté égale du phénomène.

L'analogie psychologique — d'ailleurs toute de surface pour M. O. Leroy,— consiste en ce que les mystiques et les médiums croient les uns et les autres qu'ils entrent en rapport avec un être invisible manifestant sa puissance en leur personne.

Et voici le tableau des différences qu'a relevées M. O. Leroy :

a) *Différences physiques.*

Mystique	*Médium*
1° Phénomène franc, parfois intense ;	Phénomène furtif, à forme faible. Le corps soulevé reste soumis à la pesanteur ; il semble reposer sur quelque étai.
2° Perte (au moins apparente) de pesanteur ; oscillation au souffle ;	
3° Irradiation fixe, et parfois éblouissante ;	Luminosité (très exceptionnelle) intermittente et sans intensité.
4° Durée suffisante pour permettre la constation paisible du phénomène et pouvant s'étendre à plusieurs heures ;	Durée très brève (de quelques secondes à quelques minutes).
5° Circonstances de lieu indifférentes ;	Importance d'un local particulièrement aménagé.
6° Le phénomène se passe à la pleine lumière du jour, à la lumière artificielle ou dans l'obscurité ;	Le phénomène ne peut être obtenu que dans les ténèbres ou la pénombre d'un éclairage spécial.
7° Aucune modification (sauf échauffement possible de l'asthmosphère ambiante ;	Abaissement de la température ambiante.
8° Extase spontanée ;	Transe obtenue artificiellement.
9° La maladie n'exerce aucune influence contraire ;	La maladie et même le malaise paralysent le médium.
10° Don purement personnel.	Transmission d'apparence héréditaire.

b) *Différences psychologiques.*

1° Vie morale orientée vers un idéal de perfection ;	Moralité douteuse ou indifférente (1).
2° Vie immanquablement réglée par une ascèse sévère ;	Aucune pratique ascétique indispensable (2).
3° Répugnance marquée pour tout ce qui est regardé comme signe extérieur de la prédilection divine, et souvent prière spéciale dans le but d'en être exempté ;	Recherche passionnée des pouvoirs supranormaux. Invocations d'esprits pour les obtenir.
4° Aucune participation des assistants à la production du phénomène.	Collaboration active d'un public soigneusement sélectionné.

Après ce tableau, qui n'est d'ailleurs que le *résumé* que donne M. O. Leroy lui-même des considérations qu'il a longuement développées, nous passons au livre III : *Les Théories*. Notre auteur fait aisément justice de toutes les négations en examinant les arguments invoqués. Il va de soi que la négation de l'espèce renanienne n'a, pour ce cas particulier tout au moins, aucun poids : la lévitation serait un miracle; or, il n'y a pas de miracle... Soit: la lévitation n'a jamais été étudiée par les hommes de science, elle ne rentre pas dans le système du monde (Weltanschauung) qu'ils admettent, donc, elle est impossible, donc inexistante. — Il va de soi qu'il est absurde de raisonner anisi : c'est aux... « systèmes du monde » de se modeler sur les données de l'expérience, et non l'inverse. Si un « système du monde » ne comporte pas de place pour certains faits, c'est qu'il est imparfait, ou faux. Les plus belles théories doivent s'écrouler sous le choc du moindre *fait* qui vient à leur encontre. Même insuffisance dans le scepticisme mondain, ou les négations de certains psychiatres, qui, parce qu'ils ont eu des malades *s'imaginant* « léviter », déclarent que toutes les lévitations sont imaginaires, négligeant de propos délibérés tous les témoignages objectifs de témoins oculaires de la réalité du phénomène.

(1) Je parle ici, évidemment, de moyennes. (Note de M. O. Leroy).

(2) Je ne dis pas qu'aucun médium n'ait cherché à acquérir, maintenir ou accroître ses facultés par un régime approprié, je dis que ce n'est pas la règle. (Note de M. O. Leroy).

Puis M. O. Leroy examine les théories avancées pour expliquer le phénomène : naturalistes, supranaturalistes mitigées, supranaturalistes pures.

Il faut bien admettre qu'aucune des *théories naturalistes* du moins dans la forme où elles ont été jusqu'à ce jour proposées, n'est satisfaisante. Aucune n'a été prouvée expérimentalement, et leur exposé théorique n'est pas d'une rigueur impeccable ou sans conteste. La théorie électrique de A. de Rochas n'est assurément pas au point. Avant de faire appel à l' « Od » de Reichenbach ou à ses analogues, il faudrait qu'on en ait reconnu l'existence dans des expériences rigoureuses et certaines : ce qui n'est pas. Enfin, toute théorie reposant sur les « cantilevers » ectoplasmiques de Crawford est justiciable de la critique qu'en a faite le Docteur Fournier d'Albe, qui n'y voit que supercherie. Quant à l'ectoplasme lui-même, l'unanimité au sujet de son existence est loin encore d'être faite entre les métapsychistes... D'ailleurs ces théories font abstraction du facteur psychologique, de cette « foi » en l'existence d'êtres invisibles, indispensable pratiquement pour obtenir les phénomènes supranormaux d'ordre physique, de cette foi qui, si elle n'a pas encore soulevé de montagnes (du moins au sens littéral) est nécessaire à la lévitation des mystiques ou des médiums...

Les théories supranaturalistes mitigées, (Gœrres, p. ex.), elles tiennent compte de ce facteur. Le « ressort » nécessaire à la lévitation (ou à la production de phénomènes physiques paranormaux) est inclus *naturellement* en tout homme. Le ressort peut être déclanché par une disposition native, morbide ou non ; dans un accès de somnambulisme, par exemple, un homme, sans être pour cela un saint, un possédé ou un sorcier, peut-être transporté dans les airs et y planer. La lévitation du saint est surnaturelle en tant que le mécanisme en est mis en jeu par la sainteté, fruit surnaturel de la grâce, mais le mécanisme était monté par la nature. La théorie spirite ne s'éloigne pas beaucoup de cette conception : les esprits mettent en jeu des forces naturelles ; toujours est-il qu'il faut croire aux esprits, du moins dans une certaine mesure, pour être « favorisé » de ces manifestations, tandis que les saints, qui ne croient pas aux esprits ni ne tiennent expréssément à accomplir ces performances, battent tous les records dans ce domaine...

Enfin, si l'on renonce à comprendre le phénomène, c'est-à-dire à espérer en découvrir le déterminisme, l'on peut adopter l'*hypothèse supranaturaliste intégrale*, admettre avec Benoit XIV, que : *Naturaliter dari non potest ut corpus a terra sublevetur*, autrement dit : la lévitation n'est explicable par aucun processus *naturel*. Elle est due à l'action d'une cause intelligente et libre, dont l'intervention échappe à tout processus déterministe. et dont l'action est due à un pouvoir transcendant. La lévitation des saints dépend dû bon plaisir d'un Dieu personnel, qui accorde à son gré ce charisme à ses zélés adorateurs. Quant à la lévitation des sorciers, des possédés, et des médiums, elle est due à l'action d'esprits mauvais et est une opération diabolique. Voilà qui est net. Bien qu'il n'y ait dans ce domaine aucune tradition contraignante, et que les catholiques soient libres de choisir à leur gré l'interprétation « *supranaturaliste mitigée* » ou « *supranaturaliste pure* »,en fait l'opinion catholique la plus courante et la plus imposante, Benoit XIV en tête, opine vers la seconde solution. Le Professeur O. Leroy lui-même fait remarquer que « ces vues théoriques de la théologie correspondent avec l'impression des mystiques » (p. 337) que « La thèse catholique, si l'on écarte l'objection de principe suivant quoi serait invalidé toute explication où interviennent des forces telles que Dieu, les anges, les démons, à l'avantage d'apporter une interprétation de la lévitation respectant mieux qu'aucune autre la diversité physique et psychologique révélée par une observation attentive de ce phénomène. En cela, quelle que soit la valeur intrinsèque de son système, *elle serre de plus près la réalité, et, en tant que vue schéma-*

tique, on peut la dire plus scientifique et plus rationnelle que les essais rationalistes. » (1)

Enfin dans les conclusions de l'ouvrage (p. 350) : « ... Les solutions pseudo-scientifiques proposées pour expliquer l'origine de ce phénomène sont sans valeur et il n'y a pas de signe que l'on puisse trouver mieux dans l'avenir... Cette entorse brutale au principe de raison suffisante ne suggère point l'action d'une force naturelle *inconnue* (2), mais bien d'une cause à jamais *hétérogène* (2) aux forces de la nature. »

* * *

L'ouvrage de M. O. Leroy, ainsi que l'on peut s'en rendre compte, présente un grand intérêt théorique. Il confirme les paroles de M. Maurice Maire dans l'article auquel je fais allusion au début de cette analyse, que, les phénomènes métapschychiques une fois bien reconnus, l'Eglise exciperait à bon droit de la multitude de ses saints doués admirablement de facultés paranormales .Mais, il ne les confirme qu'en partie : loin de « reconnaître la Métapsychique en bloc » l'Eglise la déclare vaine et illusoire. La métapsychique se pique en effet de découvrir dans l'expérimentation le déterminisme des phénomènes supranormaux : ambition ridicule, s'ils ne sont que le résultat du bon plaisir d'un Dieu personnel ou de la libre activité de démons.... s'ils sont dus à l'action « d'une cause *à jamais* hétérogène aux forces de la nature ». Cet « *à jamais* » nous paraît audacieux, et rien ne nous paraît moins démontré. Ce serait se réclamer indirectement du raisonnement renanien si justement pris à partie par M. O. Leroy, en ne faisant que le modifier à peine. La lévitation n'est pas contenue dans le cadre des lois de la nature connues ; le facteur psychologique, que l'on ne peut négliger dans ce phénomène, échappe à la mesure, donc la lévitation est due à une cause supranaturelle. Mais considérons les choses d'un peu plus haut : la loi de la gravitation est la mise en formule de l'expérience quotidienne ; ce phénomène ne nous étonne pas parce qu'étant habituel, mais *en soi*, si l'on fait abstraction du facteur « habitude » la gravitation est quelque chose d'aussi incompris que la lévitation, et l'une n'est pas plus surprenante que l'autre dans son essence: qui oserait prédire que quand on *saura ce qu'est* la gravitation on ne connaîtra pas du même coup ce qu'est la lévitation ? Il n'est pas présomptueux de l'espérer...

Si nous réfléchissons, maintenant, quelque peu sur le *tableau des différences* établi par M. O. Leroy, entre la lévitation des médiums et celle des mystiques nous reconnaissons bien facilement que les mystiques catholiques sont, incontesblement, les *recordmen* du genre (3). Mais il ne s'agit là que d'une différence de degré, à nos yeux, et non de nature. Phénomène furtif chez les médiums,.soit Le corps semble reposer sur quelque étai... pas toujours. Les caractéristiques 3, 4,5,6,9, peuvent s'expliquer par la forme plus faible du phénomène. L'abaissement de la température ambiante est encore controversé. Beaucoup de médiums se plongent eux-mêmes en transe, comme les saints dans l'extase.

Il en irait de même pour les *différences psychologiques*. Il va de soi qu'en ce qui concerne les points 1 et 2 les saints l'emportent par l'élan qui les enlève

(1) C'est nous qui soulignons. Ch. Q.

(2) Souligné par l'auteur.

(3) Bien que les lévitations des saints soient admises comme authentiques sur l'étude de témoignages qui ne sont pas supérieurs à ceux qui militent en faveur des lévitations du médium brésilien Mirabelli, attestées par une foule de médecins. Or, Mirabelli n'est ni un saint ni un ascete... il s'en faut. Et toutefois les phénomènes qu'il est censé avoir accomplis *égalent pour le moins* ceux attribués aux saints. Malgré ces témoignages, nous doutons encore.. (consul. *Revue Mét.* 2-1927)

vers un idéal de perfection et que leur vie est indiscutablement plus ascétique que celle des médiums. Quant au point 3 (répugnance des mystiques pour le phénomène étudié), Saint Joseph de Copertino, le héros principal du livre de M. O. Leroy, ne paraît pas l'avoir réalisé. Et il s'est au moins dans une circonstance élevé volontairement en entraînant avec lui un fou, qu'on l'avait prié de guérir, par les cheveux. (L'auteur omet d'ailleurs de nous rapporter si le traitement fut efficace...) Quant au point 4, la différence provient probablement, à mes yeux, de ce que les médiums à lévitation étaient moins bien doués... Donc, là encore je ne vois que des différences de natures, et non de degré ?

D'où proviendrait alors cette différence de degré ?

Considérons d'abord que le nombre des mystiques catholiques mentionnés par la tradition est incomparablement plus grand que le nombre des médiums. Rien d'étonnant alors à ce que l'on puisse trouver parmi eux un plus grand nombre de « sujets » bien doués, et même manifestant des dons plus marqués.

Ensuite, il paraît clair que les phénomènes produits furent bien fonction, pour une part, de l'intensité de la foi. La foi en la puissance forcement limitée des esprits ne peut se comparer à la foi en la Toute Puissance de Dieu. Elle n'aboutit pas à la même transformation morale, ni à la même vie ascétique, ni au même degré de puissance dans les phénomènes. Mais d'autre part tous les extatiques brûlés par l'amour de Dieu n'ont pas manifesté de phénomènes de lévitation, ou les ont manifestés à des degrés très divers. D'où possibilité de supposer la nécessité d'une constitution physiologique particulière (à moins d'admettre l'arbitraire d'un Dieu personnel...) Quant à la répugnance marquée par les mystiques pour ces charismes extérieurs, il est d'observation courante que la *crainte* d'accomplir un acte nous le fait aussi bien accomplir que le désir délibéré de le faire. Le cycliste débutant qui craint de passer sur une pierre déterminée et la fixe pour l'éviter l'évite rarement. Autrement dit la représentation de phénomène à réaliser (médium) ou à éviter (mystique) tend également à se faire acte, du moment qu'aucun doute n'existe sur la possibilité dudit acte. Toutes ces considérations me font donc admettre qu'entre la lévitation des mystiques et celle des médiums il n'y a, je le répète, qu'une *différence de degré*. Et je partage en cela l'avis du Père J. Maréchal (p. 335) qui regarde la lévitation « comme un *épisode purement accidentel et secondaire* de la vie mystique », et du Père de Grandmaison (p. 339) pour qui la « soustraction partielle aux lois de la pesanteur... n'est ni un honneur ni une puissance... (mais simplement) un tribut payé par les mystiques à la fragilité humaine. »

La lévitation est également, à nos yeux, un phénomène naturel ; c'est-à-dire qu'elle est produite par le déclanchement d'un mécanisme naturel, déclanchement que provoque en général un système de représentations déterminées, le plus souvent la croyance en l'existence d'êtres invisibles qui donne la foi en la possibilité du phénomène. Il s'agit donc d'étudier méthodiquement le déterminisme physiologique et le déterminisme psychologique de ces étranges manifestations. Quant au rôle actif de *la foi en la possibilité* de telle ou telle chose, et les résultats étonnants qu'elle permet d'obtenir, je renvoie nos lecteurs à la remarquable étude de M. Pierre Lebiedzinski, « *Contribution au problème du meilleur rendement des médiums* (1). Dans un domaine à peine différent, nous avons les guérisons opérées par les « Guérisseurs » (2) ou par les fontaines miraculeuses tant païennes que chrétiennes, et de l'antiquité à nos jours. Jusqu'à plus ample informé, tout au moins, l'on est donc autorisé à ne rechercher que dans la nature même de l'homme la cause de tels apparents mira-

(1) Compte-rendu du IIIe Congrès Int. Rech. Psych. pp. 102-117.
(2) Les Guérisseurs et leurs Pratiques, par Me Garçon. *Revue Métapsychique*, 4-1923.

cles. Un exemple encore, pris dans le monde catholique, et tout récent. Saint Expédit avait de nombreux dévôts, dont il exauçait fréquemment les prières et auquel il accordait des grâces assez considérables pour que les dits dévôts n'eussent pas l'idée de mettre en doute l'intervention active du Saint. Or, Mgr. Dulce, recteur de l'Institut catholique de Paris, et conférencier à Notre-Dame, a prouvé que Saint Expédit n'avait jamais existé, et que Expédit n'était que la troisième personne d'un verbe ! Pourtant son existence semblait bien manifestée par son activité... Dieu, diront les croyants, considérant la sincérité de la foi des dévôts en Saint Expédit et prenant en pitié leur erreur, les a exaucés. Mais en cela Il ne les détournait pas de persévérer dans une erreur... Je crois plutôt qu'il en va de la foi en Saint Expédit comme de la confiance qu'ont les malades en leur médecin : Si elle est assez grande, dans bien des cas le médecin (ou le guérisseur) opère des guérisons remarquables en ordonnant des pilules de *mica panis* et des potions *d'aqua simplex*. Ça s'est vu, et ça se voit chaque jour. La « *foi en la possibilité de* » suffit à déclancher chez le fidèle ou le malade l'activité de certaines forces incluses *en eux*, mais dont ils n'avaient pas conscience. Ces forces et le déterminisme de leur déclenchement, la métapsychique a pour but de les découvrir, et lorsque l'on considère les résultats prodigieux qu'en trois siècles la méthode expérimentale, appliquée au « monde extérieur » a permis à l'homme d'obtenir, des espoirs immenses sont permis de son application à l'homme lui-même, à l'homme tout entier, dans son « conscient » et son « inconscient ».

Les enfants de 4 à 7 ans (1) imaginent que c'est un « *Monsieur* » qui a fait la lune, les astres, qui est la cause des phénomènes météorologiques, etc. Tout phénomène incompréhensible immédiatement pour eux, ils l'attribuent à une cause intelligente anthropomorphique. L'explication est satisfaisante pour eux en ceci : qu'à leurs yeux elle rend compte parfaitement du phénomène. L'explication par le « *Monsieur* » ou les « *Messieurs* », à peine transposée en « Dieu et Diable» ou en « Esprits », tels sont les explications théologique ou spirite simpliste. Et encore, la première ne s'appuie-t-elle que sur une tradition d'origine traditionnellement divine et invérifiable, tandis que la seconde présente au moins un degré de vraisemblance de plus, étant appuyée sur des expériences quotidiennes et assez troublantes. La science en général, et la métapsychique qui est aussi une science, s'efforcent de réduire et même d'éliminer complètement, dans l'explication du monde, cettte ingérence arbitraire du bon plaisir de « Messieurs » de toutes espèces pour la remplacer par le jeu de lois impersonnelles et rigoureuses, dégagées par l'expérimentation. Et les résultats obtenus par les sciences, grâce à cette méthode, sont assez concluants pour que l'on puisse la tenir pour bonne et féconde, et considérer comme boutade humoristique toute proposition tendant à faire admettre l'ingérance nécessaire de dieux ou de diables, dans la production de phenomènes naturels parce qu'ils sont encore inexpliqués ; ou toute démonstration dialectique visant à établir une différence *de nature* entre les phénomènes manifestés par les mystiques et ceux des médiums... Nous reprenons donc à notre compte les paroles de M. O. Leroy : « tel fait réputé miraculeux trouve peut-être son explication — ou la trouvera demain — dans des causes matérielles insoupçonnées » (p. 212), causes que nous nous efforcerons de découvrir.

(1) « *La représentation du monde chez l'enfant* » et « *La causalité physique chez l'enfant* », par Jean Piaget. Librairie Alcan.

Les objections contre l'astrologie, *réponses aux critiques anciennes et modernes, par Paul CHOISNARD (Ernest Leroux, Paris, 1927).*

M. Paul Choisnard, dont nos lecteurs ont déjà lu la très intéressante *interview* dans la *Revue Métapsychique* de janvier 1928, répond, dans cet ouvrage, aux objections tant anciennes que modernes, ou plutôt aux objections très anciennes que l'on se contente actuellement de « réchauffer », contre l'astrologie. On sent, à lire son livre, la juste irritation du chercheur qui propose aux hommes de bonne foi scientifique de faire une série d'expériences ou d'observations permettant de juger du bien, ou du mal fondé de sa thèse, et à qui l'on répond par des discussions purement théoriques, ou, le plus souvent, par des fins de non recevoir sous formes de boutades et de bons mots. Et non seulement les « hommes de science » se détournent de lui par une pirouette, mais encore les « astrologues occultistes » traditionnalistes l'attaquent parce que dédaignant d'appliquer avec foi, et sans essayer de les comprendre et de les vérifier, les recettes des grimoires, il introduit la claire méthode expérimentale de la science moderne dans ce domaine encore si contesté, ce qui à leurs yeux est une profanation intolérable.

Qui donc mieux que nous, métapsychistes, serait à même de sympathiser avec l'irritation de M. Paul Choisnard ? Sa position ne présente-t-elle pas une analogie frappante avec la nôtre ? La plupart des hommes de science ne refusent-ils pas de tenir compte de nos expériences, sans faire aucun effort suivi pour les vérifier, en déclarant que nous ne sommes que des rêveurs, dupes de prestidigitateurs et de charlatans ? Et de l'autre côté, les occultistes les théosophes, et les spirites orthodoxes et étroits, ne nous assaillent-ils pas vigoureusement ? Les premiers nous déclarent sérieusement que seules leurs kabbales peuvent donner la clef des forces occultes que nous mettons (à tâtons) en jeu, et nous permettre de dominer les esprits de la nature, farfadets ou diablotins dont le monde est plein. Pour les seconds nous retardons, nous qui nous obstinons à vouloir comprendre rationnellement ces phénomènes, en faisant usage de notre *mental inférieur* (inférieur parce qu'analytique), tandis que la vérité ne s'obtient qu'en *transcendant* (?) ce *mental inférieur* pour arriver à l'intuition. En attendant nous n'aurions rien de mieux à faire que de nous en tenir aux explications et révélations que nous donnent leurs coryphées... Quant aux troisièmes un grand nombre d'entre eux (pas tous fort heureusement) nous accusent de flatter bassement la « science officielle » parce que nous nous refusons à proclamer l'essence spirite des phénomènes supranormaux, qui est, à leurs yeux, indubitable. Malheureux astrologue que M. Paul Choisnard ! Malheureux métapsychistes que nous sommes ! Combien de temps et d'efforts ne faudra-t-il pas encore avant que les uns consentent à jouer franc jeu avec nous, en ne répondant plus à nos expériences par un haussement d'épaules apitoyé, et les autres en nous laissant travailler en paix sans nous assommer de leurs « traditions » ou « révélations » transcendantes ?

Aussi, l'énergique *Introduction* dans laquelle M. Paul Choisnard fait appel dignement, mais fermement, à la bonne foi scientifique de ses contradicteurs, et réclame qu'ils cessent de répondre à des expériences par des railleries périmées, n'aurait pas besoin de grandes modifications pour être signée par un métapsychiste. A l'expérimentation doit répondre l'expérimentation, qui seule a qualité pour l'infirmer ou la confirmer. Cela semble si évident que l'on est étonné qu'il faille le répéter si souvent... à ceux mêmes qui devraient mieux que personne le savoir...

M. Choisnard rappelle donc que la méthode qu'il emploie n'est pas une méthode qui lui est personnelle, mais bien reconnue et employée comme valable dans toute recherche scientifique. C'est la méthode statistique, qui prouve à

tout esprit non prévenu qu'entre certains aspects astraux et les « facultés » ou activités humaines il y a une correspondance indéniable. Les pourcentages établis par notre auteur sont évidemment inexplicables par le hasard. (Pour de plus amples détails sur la méthode et les résultats qu'elle a déjà permis d'obtenir, consul. R. M. 1-1928). Mais, puisqu'il ne suffit pas d'indiquer la méthode employée pour couper court aux objections dialectiques, M. Paul Choisnard a décidé de passer en revue les principales et de les réfuter une fois pour toutes.

L'objection la plus fréquente est celle des nativités semblables, c'est-à-dire que des jumeaux, ou différents individus non parents mais nés au même instant n'ont pas la même destinée. Dans ce dernier cas, notre auteur fait remarquer que le *facteur* astrologique, s'il n'est pas niable, d'après des statistiques valables est un *facteur* parmi les nombreux qui conditionnent la vie humaine. Il se combine avec l'hérédité, etc.

Quant aux jumeaux ils se ressemblent souvent, et souvent leur destinée globale ne diffère pas énormément (1). Et même lorsqu'il y a des dissemblances apparentes, un psychologue physiologiste n'arriverait-il pas peut-être à constater des analogies et des parallélismes plus ou moins nets dans les caractères et les destinées des jumeaux envisagés ? — chose, il est vrai, assez difficile à tirer au clair.

Quant aux différences qu'il est possible de constater dans les destinées d'individus présentant des similitudes astrales, il rappelle encore que la position d'un certain astre considéré comme corespondant à certaine « faculté » fixe doit être étudiée dans ses rapports avec les autres facteurs astraux qui peuvent interférer.

L'objection consistant à invoquer l'abandon du système de Ptolémée tombe, si l'on considère que l'astrologie est basée sur la position *apparente* des astres par rapport à la terre, et non sur leur position par rapport au soleil.

Quant aux « pourquoi » en science et en astrologie particulièrement, « pourquoi » par exemple certain «*aspect* » correspond à certaine faculté, notre auteur fait justement remarquer qu'il faut distinguer entre l'explication causale et la relation légale et formelle des phénomènes. Il est déjà intéressant de constater la relation qui existe apparemment entre deux faits et qu'il est temps ensuite d'en chercher la nature intime. Mais le fait de ne pouvoir expliquer *causalement* une loi *observée* ne saurait porter atteinte à sa validité. La *gravitation* n'est-elle pas pratiquement encore un simple rapport *légal ?*

M. Choisnard repousse ensuite l'interprétation *fataliste* de l'astrologie. A ses yeux le libre arbitre humain n'est pas un vain mot. Son argumentation pourrait se résumer par l'adage : *Astra inclinant, non cogunt* : Les astres prédisposent, mais ne contraignent pas.

M. Choisnard passe ainsi en revue toutes les objections anciennes ou nouvelles qui ont été avancées contre cette science. Il en revient toujours à ceci : mes statistiques valables sont des *faits* vérifiables par quiconque veut s'en donner la peine. Elles présentent des pourcentages *inexplicables* par le simple hasard et le calcul des probabilités, et militent en faveur de l'influence des astres. Ces pourcentages ne sont pas toujours très importants ? Soit, mais ils existent, cela suffit pour justifier la recherche astrologique.

(1) Voici ce que nous trouvons dans l'*Œuvre* du 18-9-28 :
...*Coïncidence :* Deux soeurs jumelles, âgées de soixante ans, viennent de mourir le même jour, à la même heure — et de la même maladie — à l'hôpital de San-Vincente, en Espagne.

Elles s'étaient également mariées le même jour et à la même heure et elles étaient devenues veuves en même temps.

Elles avaient des goûts et des mœurs indentiques.

La coïncidence s'est maintenue jusqu'à lamort.

Que nos lecteurs ne jugent pas de l'ouvrage de M. P. Choisnard par le trop rapide et trop superficiel exposé que je viens d'en faire. Ce livre vaut la peine d'être lu avec soin, et ce que je me propose est uniquement de donner à ceux qui parcoureront ces lignes le goût de lire P. Choisnard lui-même. Il est inadmissible de refuser son attention à une recherche si palpitante d'intérêt, à cette astrologie scientifique, débarrassée de toute rêverie.

Noted Witnesses for psychic Occurences, *par W.-F. PRINCE, officier enquêteur de la Société de Recherches psychiques de Boston (Siège de ladite société, 346, Beacon Street, Boston Mass, U.S.A.).*

Cet ouvrage est un recueil de récits de faits psychiques spontanés, dont se portent garants des personnalités célèbres, ou, du moins, très honorablement connues. De ces recueils de faits spontanés un grand nombre existe déjà ; mais l'originalité de M. Prince sur Camille Flammarion, par exemple, consiste à grouper ses récits selon la profession de ceux qui en sont les héros : un chapitre pour les hommes de science, un pour les avocats et médecins, un pour les chefs de l'armée ou de la marine, pour les hommes d'état, et diplomates, poètes..., artistes..., hommes d'église..., financiers, etc... L'ouvrage est une compilation. Les récits sont tirés d'autres recueils, des *Phantasms of the Livings*, de *Human Personality*, des *Proceedings S.P.R.* et *A.S.P.R.*, de Flammarion ,etc. Toutefois quelques-uns des récits sont inédits.

Les personnalités dont la célébrité est la garantie de ces histoires vont de Socrate à M. Warcollier, en passant par Jérôme Cardan et Swendenborg. Je passe sous silence une poussière de baronnets, d'avocats, de financiers et de guerriers anglo-saxons.

Qu'apporte de nouveau ce livre ? Je ne le distingue pas très bien. Il ne fait, commme tous les travaux de bureau, pas avancer d'un pas la découverte du déterminisme desdits phénomènes. Indirectement, toutefois, il peut-être utile en engageant certains de ses lecteurs à faire des recherches expérimentales méthodiques dans le domaine des faits supranormaux.

General Survey of Psychical Phenomena, *coup d'œil général sur les phénomènes psychiques, par Helen C. LAMBERT, (The Knickerbocker Press, New-York, 1928). Illustré de 15 planches.*

L'auteur de ce livre déclare, dans son introduction, qu'elle ne l'a pas écrit pour proposer quelque chose d'original, soit en analyse, soit en théorie, ni qu'il représente un effort spécial pour convaincre les sceptiques. Son but est uniquement de donner aux « profanes » une vision d'ensemble élémentaire des phénomènes psychiques, en délimitant leurs différents types, et de ce qu'ils ont appris.

Le chapitre premier est donc consacré à la terminologie, et aux phénomènes physiques en général (effets de la lumière, « ectoplasme », apports, lévitation, phénomènes spontanés.)

Le second chapitre étudie la théorie du « subsconscient », des phénomènes intellectuels qui sont ses manifestations, et des moyens pour les obtenir (planchette, écriture automatique, etc.). L'auteur y passe naturellement en revue les phénomènes de télépathie, *book tests*, prédictions, etc.

Le chapitre troisième compare les données de la science avec les phénomènes constatés, et montre que la théorie du parallélisme psycho-physique ne rend pas compte exhaustivement des faits. Notre auteur invoque, à l'appui de

sa thèse, les paroles du Docteur Trouvé dans la *Revue Scientifique* de 1920 (*Cerveau et pensée*), de M. Cornillier, du Docteur Geley, etc. ; et certains cas de chirurgie cérébrale (au sujet desquels l'unanimité n'est pas encore réalisée) qui prouvent, ou prouveraient, la vanité de la théorie des localisations cérébrales.

Enfin le chapitre IV étudie le problème de la survivance. Faisant siennes les idées de F. W. M. Myers, Mme Lambert estime que, devant la complexité des phénomènes il est impossible d'éliminer dans certains cas l'action d'intelligences désincarnées.

Ainsi se termine la première partie de l'ouvrage, la « General Survey » au sens propre du mot.

La seconde partie comporte trois chapitres, l'un consacré aux « expériences personnelles » de Mrs. Lambert avec différents médiums, et tout spécialement avec le médium Hannegan. Elle a obtenu des apports (de roses blanches), retrouvé des pièces de monnaie perdues, obtenu des matérialisations de sang, etc.

Le chapitre II relate des expériences de « photographie psychique » : photographies de radiation humaines, photographies d'*extra*, etc.

Le chapitre III rapporte des cas de guérisons psychiques, d'obsessions, etc.

Il ne fallait pas s'attendre à trouver, dans cet ouvrage, quelque chose d'original : aussi bien n'était-ce pas l'intention de l'auteur de l'y mettre. Ce livre répond du reste assez bien au but proposé ; il expose les phénomènes psychiques et les problèmes posés par eux. Quant à la solution « meyersienne » proposée, évidemment ! Elle est très satisfaisante, mais nous la trouvons et la trouverons prématurée tant que l'expérimentation n'aura pas permis d'explorer à fond, ou tout au moins davantage l'homme « incarné » dans ses fonds et tréfonds., et que nous ne serons pas suffisamment au clair sur l'étendue des performances qu'il est capable d'accomplir sans l'intervention des « désincarnés »...

L'âme et le dogme de la transmigration dans les livres sacrés de l'Inde ancienne, *par Eric HENSELER, docteur ès-lettres (E. de Boccard, Paris).*

Cet ouvrage est honnête et sans prétention, c'est ce qui en fait l'intérêt. Les réflexions préliminaires de l'auteur, dans son introduction, sont excellentes. Il constate la relativité de toute connaissance, et cela dans tous les domaines. Par conséquent, l'étude de l'Inde antique ne fait pas exception à cette loi admise aujourd'hui par tous les penseurs. « Et cependant, écrit-il, cette étude vaut la peine d'être entreprise ». Du reste elle l'a déjà été, depuis longtemps, mais peut-être, dit l'auteur, avec quelque parti-pris, avec la secrète préoccupation d'établir la supériorité de la pensée occidentale. Son attitude sera donc désintéressée : « celle d'un homme qui, ne sachant rien d'une question, cherche à s'instruire.... sans se soucier de relever la vérité ou l'erreur par rapport à la religion, la philosophie ou la science de l'occident ».

Dans le maquis littéraire et philosophique de la pensée hindoue, il est parfois bien difficile de se retrouver. Parmi la végétation vagabonde des livres sacrés de l'Orient, on risque de se perdre, dit-il, car ils contiennent, comme toute littérature religieuse, des tendances contradictoires, des pensées adverses, mais si bien mêlées et confondues qu'il faut une étude attentive pour en dégager les thèmes généraux. Comme le dit Max Muller, cité par l'auteur, pour comprendre la difficulté que présente l'étude de ces livres, «... il faut s'imaginer ce que serait l'Ancien Testament mêlé au Talmud, ou encore le Nou-

veau Testament avec les Apocryphes et les discussions des premiers conciles. » La comparaison est exacte, aussi il faut savoir gré à M. Henseler de s'y être retrouvé.

Après une classification chronologique des différents livres sacrés, et des considérations sur la réalité de l'enseignement ésotérique, et sur celui des principales écoles, il aborde « l'Origine du dogme de la transmigration ». Il en découvre les premiers linéaments dans plusieurs textes, par exemple dans le *Rig-Veda 10-16-3* où nous lisons : « Que l'œil aille au soleil ; au vent le souffle; au ciel va-t-en ; à la terre selon la loi ; ou bien aux eaux va-t-en, si c'est ton bien ; dans les plantes installe-toi avec tes membres. »

La pensée ici encore est un peu indécise, mais elle se précise et se consolide dans d'autres textes, et dans les Brahmanas et surtout dans les Upanishads les passages abondent concernant la transmigration.

Cette croyance traditionnelle à la transmigration ne découle pas d'une seule source : « plusieurs courants de pensée maintenant impossibles à séparer les uns des autres » ont contribué à sa formation. Avec beaucoup de circonspection, l'auteur risque l'hypothèse d'une origine « atlantéenne » et « pré-aryenne ». Ce qu'il y a de certain, comme il le remarque lui-même, c'est que cette idée de la transmigration se retrouve partout. Malgré sa réserve, il n'hésite pas à conclure : « Quoi qu'il en soit, nous croyons être dans le vrai, en soutenant que le dogme de la transmigration des âmes n'est pas d'origine aryenne, et doit se chercher chez les aborigènes de l'Hindoustan ou encore en Occident, dans cette Atlantide dont Platon déjà nous parla il y a deux mille ans et plus. »

Malgré l'opinion de Platon, qui, du reste, ne fait lui-même qu'une citation, l'existence de l'Atlantide demeure problématique. L'esentiel, après tout, n'est pas de connaître l'origine première de la doctrine de la transmigration, mais de constater sa réalité et aussi son influence.

Cette doctrine a eu son évolution qui aboutit au dogme de l'immortalité. Cette immortalité est sans doute conçue avec des modalités diverses, mais n'est jamais exclusive d'un certain coefficient de personnalité. Comme le remarque avec justesse M. Henseler, le Bouddha lui-même, qui n'a pas dans son enseignement insisté sur la vie post-mortem, qui s'est contenté de répéter : « J'enseigne l'anéantissement du désir » accorde une certaine immortalité à l'âme, au moins celle de la mémoire, puisqu'il « s'est souvenu de ses vies antérieures, et que d'autres peuvent s'en souvenir ». Sans doute, il y a « derrière l'être individuel, passager, illusoire, quelque chose d'éternel dans lequel vient se fondre l'être individuel au moment du Nirvâna », mais cela suffit cependant pour que l'immortalité ne soit pas un leurre, puisque quelque chose, le souvenir, demeure de « l'ancienne personnalité ». « La vie d'un homme est comme la flamme d'un lampe ; une existence dérive d'une autre existence comme la flamme d'une autre flamme, et cependant sans la première flamme cette seconde n'existerait pas ». (Milinda-panca 11, 2).

Après avoir établi la croyance en la transmigration, l'auteur, toujours d'après les textes, en étudie le mécanisme.

Quels sont donc les moyens efficaces pour brûler les étapes et arriver au bienheureux Nirvâna ? Il y a le « savoir », les « œuvres pies », contrairement au désir qui engendre le Karma et qui est le cause du Samsâra (cycle des réincarnations).

Les lois de la transmigration varient suivant qu'on les considère dans tel ou tel texte. Les anciens Vedas n'en disent presque rien ; ce sont leurs commentateurs qui ont apporté à cette doctrine des développements et l'ont systématisée. Dans les lois de Manou, elle est devenue une science parfaite et les Upanishads décrivent « la suite des événements qui se déroulent après la mort ». Le Bouddhisme se montre très sobre de détails. « On peut les résumer ainsi :

les méchants vont au purgatoire (kamaloka), les justes au ciel (devaloka) d'où ils renaissent ; les êtres exempts de tout désir atteignent le Nirvâna ».

Mais il arrive un moment où le Samsara prend fin. C'est ce qu'étudie l'auteur dans un dernier chapitre.

L'ignorance étant la cause des transmigrations, c'est la connaissance seule qui peut y mettre fin. C'est le leit-motiv de la philosophie de l'Inde. On distingue, il est vrai, un autre courant qui, en plus du savoir, exige l'ascétisme et la pratique des œuvres. Ceci apparaît nettement dans les Upanishads. Mais la méditation, pour le Bouddhisme, est la meilleure voie qui conduit à la vraie science, et par la science à la délivrance, au Nirvâna. Le Nirvâna peut-être obtenu dès ici-bas. Il y a en effet déjà dans le Brahamanisme, l'affirmation de ce Nirvâna terrestre, sorte d'extase plus ou moins longue, au cours de laquelle l'être se sent « émancipé ». Il y a, en outre « le Grand et le complet Nirvâna », celui réalisé par le Bouddha. Ceux qui n'ont pas atteint à cette limite de la vie divine, connaissent les tourments de Samsara ou les joies temporaires du Ciel où « selon les Vedas, les occupations du bienheureux sont assez terre à terre ».

En finissant et avec beaucoup de sagessse, l'auteur constate qu'il y a du bon dans cette doctrine orientale et que la pensée occidentale aurait tout à gagner à y puiser un supplément d'information.

Nous sommes de son avis : cela peut être tout à fait intéressant. Quoique, s'il s'agit d'obtenir des certitudes, rien ne vaut à nos yeux l'étude expérimentale des phénomènes naturels, étude plus féconde en résultats positifs que celle des Révélations contenues dans les livres sacrés de l'Orient, si remarquables, si suggestives que soient les intuitions qu'ils contiennent.

Charles QUARTIER.

LIVRES REÇUS

Nous rappelons à MM. les Auteurs et Editeurs qu'il ne sera rendu compte que des livres qui auront été déposés EN DOUBLE EXEMPLAIRE aux Bureaux de l'Institut.

1° *Avant, pendant et par delà la vie terrienne,* par M. CLARK (éditions Jean Meyer, B.S.P., Paris 1928.)

2° *Léon Denis, l'apôtre du Spiritisme. Sa vie. Son œuvre,* par Gaston LUCE (éditions Jean Meyer 1928).

3° *Dans l'étrange Inconnu,* par CABAREL (Pelletan, éditeur, Paris 1928).

4° *La Sélection du vrai,* par le Dr G. TONTOLINI (librairie de France, Paris 1928.)

5° *Die Probleme der Einheit und der Spaltung des Ich,* par le Prof. Dr T. K. OESTERREICH (W. Kohlhammer, éditeur, Stuttgart 1928).

6° *Die psychologischen Grundlagen der Yogapraxis,* par Richard ROSEL (W. Kohlhammer, éditeur, Stuttgart 1928).

7° *Ein Vergleich der Buddistischen Versenkung mit den Jesuitischen Exerzitien,* par Karl SCHUMACHER (W. Kohhammer, éditeur, Stuttgart 1928).



8° *Journal Métaphysique*, par Gabriel MARCEL (librairie Gallimard, n.r.f., Paris 1928.)

9° *Les Arcanes*, par O. V. de L. MILOSZ (librairie Teillon, Paris, s.d.).

10° *L'Ethéronique et les archives de l'Univers*, par le Cap. Stefan CHRISTESCO (Félix Alcan, Paris 1928).

11° *Maria. Eine Stimme aus dem Jenseits*, par Willy K. JASCHKE (Heplesche Buchandlung-Bamberg, Bavière 1928).

12° *Die Para-psychologischen Erscheinungen*, par W. K. JASCHKE (Wm. Heims, éditeur, Leipzig 1928).

13° *Life, Death, Hereafter*, par un ANONYME (Paul S. L. Johnson, éditeur, Philadelphia, U.S.A.)

14° *Principles in Bio-physics*, par Conrad RICHTER (Good Books Corporation, Harrisburg, Pa., U.S.A.

15° *How to goto a Medium*, par E. J. DINGWALL, M. A., (Kegan Paul Trench, Trubner et Cie, éditeur, London 1927).

16° *L'Envoûtement*, par le Dr R. TEUTSCH (Peyronnet et Cie, éditeurs, Paris 1928).

CHRONIQUE

Notre Chronique est strictement docnmentaire.
Elle a pour seul but de tenir nos lecteurs au courant des faits qui gravitent autour de la science métapsychique.

Mort de Jean Guzik.

A Varsovie, le samedi 6 octobre, à huit heures du soir, Jean Guzik s'est éteint après une pénible maladie. Avec lui, disparaissent trente années de « médiumnité » physique.

Guzik, en effet, « produisait » des phénomènes lumineux, des matérialisations visibles et tangibles, des voix directes, des déplacements d'objets sans contact, des « attouchements », des empreintes, etc.

Etudiée d'abord par la *Société Polonaise d'Etudes Psychiques*, dont font partie nombre de chercheurs de valeur, rompus à l'expérimentation psychique, sa renommée franchit bientôt les frontières de son pays. Le regretté Dr Geley assista, à Varsovie, en qualité d'hôte de la S. P. R. locale, à un grand nombre de séances avec Guzik. Par suite de cela, il le fit venir à Paris, à l'I. M. I., où trente séances eurent lieu en 1922, et cinquante en 1923, consacrées à l'étude de ce remarquable « sujet » à matérialisations. De nombreuses et éminentes personnalités furent conviées à y assister. C'est à la suite de ces séries d'observations que fut publié, dans le journal *Le Matin*, le célèbre *Manifeste des Trente-Quatre*, qui concluait à la véridicité des phénomènes, et qui fit ensuite le bruit que l'on sait. Guzik donna ensuite dix séances « de démonstration » à un Comité de professeurs à la Sorbonne, qui conclurent à la fraude ; ce compte rendu eut également un retentissement énorme, on s'en souvient (1).

Le Dr Osty ayant succédé au Dr Geley à la direction de l'I. M. I., fit revenir Guzik à Paris du 26 mars au 18 mai 1926 (2), et l'étudia pendant une série de quarante et une séances. Le rapport du Dr Osty, purement objectif et qui ne conclut pas, donne l'impression intime qu'on ne saurait, sans grande audace, attribuer à la fraude les faits par lui relatés.

Miné par la maladie, Guzik continua, jusqu'à sa fin, à donner des séances de matérialisations. Depuis le mois de juin, il ne pouvait plus quitter son appartement, où se réunirent alors chaque semaine ses amis et ses fidèles. Le samedi 29 septembre, une semaine avant sa mort, il donna sa dernière séance...

Si, d'une part, la mort de Guzik plonge dans le deuil ses nombreux amis polonais, elle est, d'autre part, vivement déplorée des chercheurs. Car Guzik, non seulement « produisait » des « manifestations » puissantes, mais encore il se soumettait avec une remarquable docilité à tous les contrôles qu'on voulait lui imposer.

(1) Cf. *L'Ectoplasmie et la Clairvoyance*, par le Dr G. Geley.
(2) Cf. *Revue Métapsychique*, n° 6, 1926.

Le Général von Bernhardi et les phénomènes psychiques.

La *Zeitschrift für Parapsychologie* publie dans son numéro de juillet 1928, sous le titre « Expériences occultes du général de cavalerie Friedrich von Bernhardi », un extrait de l'ouvrage, qu'il vient de faire paraître, intitulé : *Faits mémorables de ma vie* (1). Le général von Bernhardi raconte, dans ce passage, comment il est arrivé à ne plus douter de la réalité des phénomènes psychiques, et relate les réflexions qu'ils lui inspirent, dont beaucoup sont marquées au coin du bon sens. Nous résumons.

A côté de ses études scientifiques ordinaires, le général, inquiet comme tout être humain, de savoir si on survit à la mort, et si oui, sous quelles modalités, avait lu un grand nombre d'ouvrages *pour* et *contre* ; désireux de se construire un jugement personnel, il fréquenta un grand nombre de médiums berlinois. Il y rencontra beaucoup de fraudes, mais certaines manifestations troublantes ne lui semblèrent pas pouvoir être attribuées uniquement à des moyens malhonnêtes... « Car le fait que le médium professionnel demande de l'argent pour faire ses séances, et par conséquent *est tenu* de montrer des manifestations supranormales qu'il n'est pas en son pouvoir de produire à volonté, l'incite à chercher son salut dans la fraude, et il fabrique, dans l'obscurité qui règne toujours dans ce genre de séances, des phénomènes qui sont faux en réalité. A cela sont attribuables le plus grand nombre des fréquents « démasquages ». Toutefois, il n'est pas possible d'expliquer uniquement par la fraude toutes les manifestations. Je décidai donc de faire une séance privée, dans laquelle toute fraude serait rendue impossible. Je savais très bien toutefois, que les gens qui s'occupent de spiritisme sont en général considérés comme des... exaltés. Ce jugement témoigne cependant de la part des uns une incroyable ignorance du fait qu'ils nient des *faits* certains, et de la part des autres un haut degré d'assurance orgueilleuse, eux qui nient simplement une conception du monde tout simplement parce qu'elle s'éloigne de la leur, même si cette dernière est des plus inscientifique, comme par exemple le matérialisme strict, ou quelque foi religieuse orthodoxe. »

« J'occupais alors un deuxième étage dans la Landgrafstrasse. A côté de ma chambre d'habitation se trouvait une autre pièce, à une fenêtre, dans laquelle on ne pouvait pénétrer que par une porte donnant dans ma chambre. » La porte est remplacée par une portière, la petite pièce vidée entièrement. Le général n'y laisse qu'une clochette et des bâtons lumineux dont un bout se trouvait dans chaque pièce. Puis, dans la chambrette ainsi transformée en cabinet noir, le général introduit le médium, jeune homme de vingt ans, qui n'avait jamais pénétré dans cet appartement. Il l'attache avec le plus grand soin, de la tête aux pieds, sur une chaise qu'il place hors de portée de la sonnette et des bâtons. Puis le général, en compagnie d'un ami, éteint la lumière et attend. Le médium tombe en transe. La sonnette se met à voler dans les airs, les bâtons à entrer et sortir des rideaux. Une main phosphorescente apparaît. Puis, sur le désir de M. von Bernhardi de voir ensemble médium et matérialisation, la main ouvre le rideau et *en même temps*, le général voit le médium assis et attaché sur sa chaise, son visage et mains phosphorescents, son lorgnon sur le nez (ce qui n'était pas le cas au début de la séance). Puis réveil dramatique du médium. Une voix retentit : réveiller le médium ! En même temps un craquement se fait entendre et l'on trouve le médium par terre, l'écume à la bouche, la chaise brisée en plusieurs morceaux, les liens intacts. Une fois réveillé, le médium insiste pour se rendormir . Le médium est installé sur une nouvelle chaise et la lumière éteinte. Après un moment, la tête, puis le corps du médium apparaissent tout entiers, haut, dans la fente du rideau. Le médium

(1) *Denkwürdigkeiten aus meinem Leben*, verlag E. S. Wittler et Sohn, Berlin.

flotte dans les airs vers les expérimentateurs, et tombe sans connaissance sur le plancher entre eux deux.

Quant aux « explications » que se donne, pour satisfaire son besoin de oomprendre, M. von Bernhardi, elles sont, il le dit lui-même, des explications de profanes (Laienerklärungen) et il est permis de ne pas s'en contenter. Il admet que les phénomènes physique sont dus à l'action d'« êtres spirituels invisibles » ; il ne lui paraît pas certain que ces « êtres spirituels » sont bien les esprits des morts. Ce pourrait être des manières de « démons » (au sens antique, probablement ; ni dieux ni hommes, mais pas forcément mauvais. Par exemple : le *démon* de Socrate). La preuve qu'il s'agit bien de « désincarnés » lui semble très difficile à fournir. Si l'on admet que les « démons » ont leur racine psychologique dans les couches profondes de notre *Inconscient*, et sont la personnification de celles de ses « excroissances » actives qui étonnent notre conscience de veille, l'on ne serait pas loin du point de vue théorique, d'une explication satisfaisante de ces faits. (Cf. T. K. Oesterreich : *La Possession)*. Quoi qu'il en soit l'on ne peut que louer M. von Bernhardi d'avoir eu le courage d'avouer sans détour, dans ses mémoires, l'intérêt qu'il porte aux recherches psychiques, même au risque de passer pour... exalté. Car affronter le ridicule est souvent plus difficile que d'affronter les balles...

Phénomènes spontanés de projection de pierres.

Le baron von Schrenck-Notzing publie dans la revue allemande, toujours très intéressante, *Zeitschrift für Parapsychologie* (1), le récit de manifestations spontanées vraiment extraordinaires de puissance, récit fait par un témoin oculaire, ce qui a son importance. Voici, résumés, les faits rapportés par M. Hans Wratnik de Brünn.

M. Wratnik fut invité pour les vacances à Kotterbach, village de Tchécoslovaquie. Sa demeure était voisine de celle de l'inspecteur forestier Kosznányi. En août, le neveu de ce dernier, un jeune garçon de treize ans nommé Tibor, vint chez lui pour y passer quelques semaines.

Or, le 12 août, Tibor revenait d'une excursion en compagnie de son cousin Lazy (âgé de 28 ans) lorsque, pendant une halte, volèrent contre eux des pierres, Tout d'abord, elles étaient de petit calibre, et l'on aurait pu croire que quelque berger, caché non loin d'eux, s'amusait à leur lancer des cailloux. Mais une rapide et complète investigation des lieux environnants, ne permit pas de découvrir le mauvais plaisant. Cependant les pierres projetées devenaient de plus en plus grosses, et le silence absolu n'était rompu que par le bruit de leur chute. La situation devenant inquiétante, nos deux héros prirent leurs jambes à leur cou, poursuivis par une grêle de cailloux. Les deux fuyards eurent alors le sentiment obscur que le phénomène devait être du genre inhabituel. car aucun d'eux n'était gravement touché, bien que des cailloux gros comme le poing ou la tête roulassent de toute part autour d'eux.

Arrivés au village de Parac, les deux cousins se réfugièrent à l'auberge et racontèrent leur terrible aventure. Au moment où l'incrédulité des auditeurs se manifestait par des sourires et des moqueries, une première pierre tomba dans la salle commune avec fracas. Bien que l'on eût fermé immédiatement portes et fenêtres, une deuxième, une troisième, suivies de beaucoup d'autres, volèrent soudain au milieu des paysans, brisant les verres et allant frapper la paroi. Poussés à la rue, Tibor et Lazy allèrent chercher aide et conseil chez l'instituteur Kanuczak, qui ne sut quelles explications donner à ce phénomène et les accompagna quelques pas. Mais lorsque, victime lui-même de ce peu

(1) Numéro 1, 1928.

rassurant phénomène, il eut été frappé par quelques cailloux, il abandonna nos fugitifs.

Parvenus à la maison forestière, ils n'y trouvèrent pas le salut. A peine les deux portes étaient-elles closes qu'une pluie de cailloux s'abattit dans la chambre commune. L'on s'enfuit de pièce en plèce, et toujours l'on était poursuivi par le menaçant tintamarre des pierres et des morceaux de charbon provenant de la cave. La vaisselle et les carreaux des fenêtres pâtirent terriblement.

Le forestier finit par penser que c'était son jeune neveu qui apportait tout ce trouble chez lui par sa seule présence. Il l'envoya donc, escorté de sa cousine de 23 ans, Anika (pour qui Tibor avait une affection marquée) chez l'instituteur de l'endroit. Dès que le jeune garçon eut quitré la maison forestière, le calme y revint, tandis que la grêle de pierre accompagnait Tibor à la maison de l'instituteur. Tibor revint, puis quitta, puis revint à la maison de son oncle, et l'on fit la remarque que lorsque Tibor se trouvait seul, rien ne se produisait, mais que dès qu'il était avec Anika ou Lazy, les manifestations recommençaient. De même que le courant électrique ne se manifeste que lorsque l'on relie le pôle positif au pôle négatif d'une pile ou d'un accumulateur, de même le phénomène ne se produisait que lorsque Tibor était en compagnie de ses cousins, pour qui il éprouvait une dilection particulière. Tibor seul ne serait en quelque sorte qu'un pôle de la pile, un « demi-médium » pour ainsi dire.

Voici les observations faites par M. Wratnik lui-même :

Se trouvant en plein air. le second jour des manifestations, avec Tibor et ses cousins, il fut touché par une pierre volante. Il la ramassa : elle était chaude.

« Il me fut tout d'abord impossible, dit M. Wratnik, de déterminer de quel côté la pierre était venue, tant l'ensemble du phénomène s'était produit de façon surprenante et inattendue. Je visitai tout d'abord les environs immédiats. Aucun être humain n'était visible. Tant qu'on n'en vint pas sur la trace de l'étrange manière qu'avaient les pierres de voler, on était tenté de croire qu'il se pouvait que quelqu'un les lançât. Mais lorsque, par la suite, je ressentis combien était léger le choc de pierres même grosses comme le poing, je fus fermement persuadé que personne ne peut les jeter de cette manière. Au moment du choc, la pierre était sans poids : elle ne regagnait sa masse qu'ensuite. Pour pouvoir observer de façon plus stricte, je plaçai le jeune garçon avec sa cousine devant moi, sur un emplacement ensoleillé et j'observai pendant tout le matin. J'eus le bonheur de voir toute une quantité de pierres, parmi lesquelles plusieurs durant leur vol sans poids. Leur trajectoire n'étai pas — comme celle de n'importe quel corps — parabolique, mais absolumen droite. D'aucunes regagnaient d'abord leur forme et leur couleur, et, seulement après, leur poids, autrement dit étaient visibles sur une partie de leur trajet, alors qu'elles ne possédaient encore aucun poids. Plusieurs reprirent leur poids sans toucher aucune des personnes présentes. Au cours de leur trajectoire rectiligne, elles récupéraient leur poids normal et leur trajectoire se brisait à angle droit... Du reste on ne ressentait pas le choc des pierres toujours de la même manière, pour certaines le choc était déjà quelque peu sensible, pour d'autres il était comparable à celui d'un morceau de papier, selon la distance du corps à laquelle la pierre recouvrait complètement son poids. »

Après avoir cité d'autres exemples, entre autre celui d'une pierre qui était venue, entre lui et Anika à hautaur de poitrine et avait alors regagné son poids pour tomber perpendiculairement sur le sol, M. Wratnik en conclut que la force inconnue qui était le ressort du phénomène, devait dématérialiser les pierres et les transporter en cet état sur un espace de cent à deux cents pas (cela d'après des pierres-témoins d'une collection minéralogique) et leur rendre d'abord leur

forme et leur couleur et ensuite leur masse, de sorte que l'on pouvait constater la trajectoire sur une distance de cinquante centimètres à un mètre.

Les pierres n'étaient pas seules en jeu. Un flacon de parfum, des cartes à jouer, un encrier, une boîte à cigarettes, etc..., se trouvaient transportés, du reste sans aucun dommage, d'un bout de la maison à l'autre à travers diverses chambres aux portes fermées. Aucune goutte d'encre, par exemple, n'était sortie de l'encrier, les porte-plumes eux-mêmes n'étaient pas dérangés. Lorsque le trajet était bref, l'objet demeurait quelquefois visible. C'est ainsi que M. Wratnick a été en état d'observer le chemin suivi, de la table au plancher, par une tasse de porcelaine. phénomène qui, dit-il, pourrait être comparé avec un film cinématographique au ralenti. M. Wratnik relate encore bien d'autres faits curieux. L'enfant, une fois retourné chez lui, les manifestations cessèrent, à part une qui se produisit trois jours après son départ, comme dûe à une maniére de « vitesse acquise ».

Le Dr v. Schrench-Notzing, dans le même article, donne encore des relations de faits analogues, quoique de caractère malveillant, qui se sont produits à Nikolsburg (proche de Brünn également). Là aussi, la condition indispensable à la production des phénomènes était la proximité spatiale de deux personnes sympathiques l'une à l'autre, ici une jeune fille de 14 ans nommée Hilda et sa tante de 33 ans. En appendice le Dr Schrench-Notzing mentionne également une pluie de pierres qui s'est produite à Kosten, petite localité de la frontière germano-tchèque. Malheureusement l'affaire tourna à la tragédie : la famille victime de ces manifestations les attribua à la malveillance de voisins, et cela finit par des coups de revolver et une mort d'homme.

*
* *

Bien qu'on ait le cœur cuirassé d'un triple airain contre l'étonnement, dès que l'on s'occupe quelque peu de métapsychique, l'on ne peut qu'être stupéfait en lisant des relations de faits aussi extraordinaires. Et nous ne pouvons que regretter qu'ils se produisent aussi loin de nous, à la frontière tchèque, plutôt que dans la banlieue parisienne. Comme au temps de Fontenelle, c'est toujours dans des régions lointaines que naissent les enfants avec une dent d'or. Quoiqu'il en soit, si nous laissons de côté toute incrédulité malséante, et si nous admettons les faits comme rigoureusement établis (quoique, réellement, ils soient prodigieux) nous pourrions faire à leur sujet quelques observations.

Tout d'abord, il est intéressant de remarquer, ainsi que le dit judicieusement le Dr v.Schrenck-Notzing, que la production des phénomènes était reliée à la réunion du médium avec une personne à lui sympathique, et que les manifestations cessaient lorsque le couple était dissocié spatialement.

Il serait intéressant d'étudier le rapport existant entre le déséquilibre sexuel et la médiumnité, et dans quelle mesure cette étrange faculté se trouve modifiée par des traitements tendant à rétablir l'état normal.

*
* *

Depuis que nous avons écrit cet article, qui depuis des mois est resté, faute de place, sur le marbre, les phénomènes de Nikolsbrug se sont trouvés confirmés par l'enquête serrée et les observations personnelles qu'a faites le Dr Simsa, de Prague, qui a fait exprès le voyage pour voir par ses propres yeux. Il a vu, il est convaincu. Nous n'allons pas rapporter à nouveau ses observations en détail : ce sont toujours des objets qui semblent se mettre spontanément en mouvement et décrire des trajectoires inattendues dans l'espace ; des disparitions subites d'objets, que l'on retrouve ensuite dans les endroits les plus

inattendus. On en arrive à désirer pouvoir faire venir la jeune Hilda et sa mère à l'I. M. I. pour voir et étudier en détails cet étonnant « Poltergeist ».

Le Poltergeist de l'Augustenstrasse.

Le Dr von Schrenck-Notzing rapporte, dans le numéro de mai de la *Zeitschrift für Parapsychologie*, un nouveau cas analogue de « manifestations physiques spontanées ». Ce cas est bien établi : la chose s'est produite à Münich, et témoignée entre autre par un étudiant en chimie et par le Dr von Schrenck-Notzing lui-même assisté d'une Commission de la Société des Recherches Psychiques de Münich, qui non seulement assistèrent à quelques manifestations, mais firent à leur sujet une enquête serrée.

Cette « affaire de l'Augustenstrasse » a fait, en Allemagne, un bruit considérable. Les journaux les plus sérieux, le *Berliner Tageblatt*, les *Frankfurter* et *Kölnische Zeitung*, la *Neue Freie Presse*, etc., en tinrent leurs lecteurs au courant de façon détaillée.

La voici, schématiquement réservée :

Mme Decker, veuve de médecin, vivait dans un ancien appartement de l'Augustenstrasse, et avait à son service, une jeune domestique de 15 ans, Thérèse Winklhofer, depuis le 10 janvier 1927. Elle sous-louait une de ses chambres à M. Oskar Ludwig, 23 ans, étudiant en chimie. La jeune Thérèse n'a jamais été parfaitement normale, et manifeste tous les caractères de l'hystérie.

Quelques jours à peine après son entrée en service, le 15 janvier, commencèrent les « phénomènes psychiques ». La sonnette d'entrée se mit à résonner à plusieurs reprises sans cause assignable. Les objets se mirent à voler dans les airs, ou à disparaître, bref, tout le programme ordinaire fut ponctuellement rempli. Le Dr Tischner, le Dr von Schrenck-Notzing, l'écrivain Hildebrandt et la secrétaire du Dr Schrenck, commission nommée par la Société de Recherches psychiques, demandèrent à pouvoir assister à ces manifestations, ce qui leur fut accordé. L'on fit appel à la police, et le brigadier Kreutzer fut également témoin de ces étranges phénomènes. Et tous s'accordent pour leur attribuer une nature supranormale. La police finit par arrêter Thérèse, qui fut condamnée à 14 jours de détention pour scandale et projection d'objets.

*
* *

Mlle T. T., une de nos plus fidèles adhérentes et probablement la plus ancienne, nous envoie la relation suivante, que nous recevons en dernière heure par une heureuse coïncidence.

Extrait de la correspondance d'Hélène Touvé (1881-1915), sœur André de Marie Immaculée, catéchiste missionnaire aux Indes, d'après les lettres publiées par le Chanoine Feige (Gigord, éditeur) :

« *Le fait qui vient de se passer chez nos sœurs, à Kumbakonam, est extraordinaire aussi, mais véridique.*

« *Une grande fête païenne avait lieu, avec cérémonie non moins grande, dans les pagodes. Tout à coup, d'énormes pierres se mirent à tomber chez les sœurs, mais pierres trop grosses pour être lancées. On regarda partout aux alentours pour savoir d'où elles venaient ; on ne vit rien. Les pierres tombaient toujours, mais ne faisaient aucun dégât et ne blessaient personne. On fit appeler le Père, qui dit aux sœurs de se tranquilliser ; le même fait se produisait chez lui et le Père l'attribuait au démon. Il fit des prières, donna des bénédictions, mit des agnus et, immédiatement, cette pluie étrange cessa.* »

Page 347, lettre du 14 Avril 1913.

Un peu plus loin :

« *Vous savez que l'on fait bâtir ici une maison pouvant nous servir de sanatorium, c'est Monseigneur qui le désire pour nos œuvres. Le démon rage et le montre visiblement. Depuis quelque temps, des pierres tombaient sans cesse sur nos enfants et, la semaine dernière, de grandes difficultés au sujet de la bâtisse ayant été aplanies, les pierres tombaient plus nombreuses, cassaient les récipients d'eau, faussaient les bidons de couleur, etc. Croyant avoir affaire, comme bien souvent, à une malice hindoue, on prévint la police. Le poste de police touche à notre compound, le mur est mitoyen, et les deux Européens qui en sont les chefs sont bien disposés pour nous. Chaque soir, donc, de 4 heures à 9 heures (heures des pierres), un cordon de policemen entourait le compound. Malgré cette précaution, la pluie de pierres augmentait. Ces pierres étaient grosses et on ne les voyait qu'à une certaine hauteur du sol. Les policemen, pourtant, n'apercevaient personne autour du compound... Nous comprîmes enfin à quel ennemi nous avions affaire ; une de nos sœurs prêta sa relique de la vraie croix, que l'on plaça dans le rebord du toit, et de suite la pluie de pierres cessa brusquement. Depuis, pas une n'est tombée. Sans commentaire, je vous laisse tirer la conclusion qui s'impose...* »

Lettre du 9 Juin.

Une Exploration télépathique.

La Revue Catholique *Etudes* (1), du 5 septembre 1928, publie, sous ce titre, un très intéressant article, dû à la plume de M. le Prof[r] Victor Poucel. En un style d'une aisance admirable, M. Poucel expose les expériences de télépathie que lui et deux de ses collègues ont tentées après avoir lu l'article paru dans les *Lectures pour Tous* de février 1928 (2). Les résultats obtenus furent, d'emblée, très remarquables, de l'ordre de ceux obtenus par M. R. Warcollier et son groupe d'études. Résultats d'autant plus remarquables dans l'un et l'autre cas, où l'on tient compte que de ces expérimentateurs, ni les uns ni les autres ne sont des « professionnels », des « sujets à connaissance paranormale » possédant une faculté indiscutablement au-dessous de la moyenne, et « faisant » de la télépathie réduite à sa plus simple expression pour ainsi dire.

Je ne prendrai pas sur moi de résumer l'article de M. Victor Poucel, je craindrais trop de le mutiler et préfère que nos lecteurs s'y reportent directement. J'ai spécialement goûté les méditations de l'auteur sur le problème de la connaissance. Et nous souscrivons pleinement aux paroles par lesquels M. Poucel clôt son article :

«... Quant aux maîtres intellectuels de notre génération, s'ils estiment avoir trop vécu pour se hausser vers l'horizon nouveau, ils feront bien de ne pas décourager le travail de plus vivants qu'eux et de plus jeunes. A moins qu'ils n'estiment inconvenant — et ce côté de la question peut se soutenir — que les fils en sachent plus long que leurs pères ».

Après avoir félicité M. Poucel de son article, il ne nous reste plus qu'à féliciter tout aussi sincèrement les dirigeants d'*Etudes* pour la largeur d'esprit qu'ils prouvent en accueillant des travaux portant sur des sujets si controversés, et pour leur netteté de coup d'œil qui leur a fait percevoir la portée immense et l'importance primordiale des recherches faites dans le domaine du « supranormal », selon le terme consacré. *Etudes* a déjà publié un article de M. H. de France sur les sourciers ; elle publie maintenant une étude expérimentale sur la télépathie : nous espérons qu'elle ne va pas s'arrêter en si bon chemin...

Maurice MAIRE.

(1) *Etudes*, 5 place du Président-Mithouard, Paris VII[e]. Le numéro : 3 francs.
(2) *Postes d'émissions et de réceptions télépathiques.*

CORRESPONDANCE

Genève, le 1er Août 1928.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro Mai-Juin de la *Revue Métapsychique*, vous avez reproduit, en dernière page, une lettre du Dr Ménager, relative aux critiques que j'ai formulées dans mon livre : *Les Radiations humaines*, sur son étude des « effluviographies » (1). Le différend entre votre honorable correspondant et moi-même porte sur le fait que j'admets, dans la production des « effluviographies », l'intervention de l'agent magnétique — qui viendrait se superposer aux ondes calorifiques — alors que le Dr Ménager attribue uniquement les courants enregistrés sous forme d'effluves « à la différence de chaleur entre l'objet vivant ou inanimé apposé sur la plaque et celle du révélateur. »

Les conclusions du Dr Ménager reposent sur les observations suivantes :

Des « effluviographies » ont pu être obtenues par lui :

1° Avec un doigtier de caoutchouc rempli d'eau à 35°, le révélateur étant à + 10° ;

2° Avec un doigtier de caoutchouc rempli d'eau à + 2°, le révélateur étant à + 25-30°.

Je ferai d'abord remarquer que ceci n'est pas en opposition avec l'affirmation des « effluvistes » qui ne nient nullement *l'action de la chaleur*, soit du rôle joué par la différence de température entre la main de l'opérateur et le bain révélateur.

Ceci admis, je demanderai simplement au Dr Ménager comment il se fait que des expérimentateurs comme Majewski, Delanne, Lancelin dont la probité scientifique ne saurait être mise en doute ont pu obtenir des « effluviographies » dans des conditions telles que l'action de la chaleur était éliminée.

1° M. Majewski. - La face lisse (côté verre) de la plaque étant isolée de la main — celle-ci tenue à distance — par un écran formé de deux plaques de liège de un centimètre d'épaisseur, d'une plaque de caoutchouc et d'un morceau de soie plié en quatre ; le tout recouvrant entièrement la surface du cliché.

2° M. Delanne. — *a)* La main de l'opérateur étant isolée de la plaque et du bain révélateur par une couche d'alun de quinze millimètres ;

b) La main de l'opérateur etant isolée de la plaque et du bain révélateur par un écran d'eau courante froide et par une feuille d'étain.

3° M. Lancelin. — Le bain révélateur étant maintenu à une température sensiblement égale à celle de la main de l'opérateur.

Dans ces diverses expériences il faut donc admettre « autre chose » que la différence de température ; or, c'est précisément à cet « autre chose », à cet X, que j'applique le terme de *fluide, agent, extériorisation, force,* etc., *magnétique*.

Il va sans dire que pour obtenir de pareils résultats, il faut s'adresser à des personnes possédant une exteriorisation magnétique puissante, et, de préférence, à celles qui obtiennent par ailleurs des momifications, des guérisons de plaies purulentes, la croissance accélérée de graines et de plantes, etc... Si

(1) Cf. *Revue Métapsychique*, Mars-Avril 1926.

l'agent magnétique était totalement inopérant dans la production des « effluviographies » comment expliquer alors que les plus belles images sont précisément obtenues par les personnes qui donnent des phénomènes dus à une extériorisation plus ou moins énergique du fluide magnétique ?

Très heureux de penser que le Dr Ménager veut bien s'intéresser à nos études et nous faire bénéficier de ses dons d'observation, je me permets de lui suggérer des expériences faites avec des sujets doués d'une extériorisation magnétique notoire, en tenant constamment présentes à son esprit les observations suivantes faites par Delanne :

« Tout le monde, a-t-il dit, *n'est pas apte à extérioriser ces effluves, et, même avec un bon sujet, on n'est jamais certain de réussir à jour fixe.* »

Or, n'oublions pas que la température du corps ne varie guère entre les individus, et d'un jour à l'autre !

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiment les plus distingués.

RAOUL MONTANDON.

* * *

15 Buckingham Palace Mansions
Londres S. W. 1
Le 15 Septembre 1928.

Monsieur,

M. Harry Price vient de publier dans la *Revue* le récit d'une séance dans laquelle le « médium » Thomson, de New-York, m'aurait complètement dupé.

M. Price m'écrit présentement que ce « conte » est paru *accidentellement.*

Si j'accepte cette explication, il ne me reste plus qu'à déclarer que cet incident n'est jamais survenu : c'est un mensonge inventé par un nommé Hartman qui fut un membre du cercle Thomson. La séance fut évidemment frauduleuse. Je l'ai indiqué comme telle à mes trois compagnons.

A. CONAN DOYLE.

M. Harry Price, à qui nous avons communiqué la lettre ci-dessus de Sir Conan Doyle, nous a demandé de publier en même temps la lettre suivante dans laquelle il indique la source de ses informations :

Londres, 3 Octobre 1928.

Monsieur le Directeur,

C'est dans le *New-York Sunday American* du 3 septembre 1922 que j'ai pris connaissance du fait dont s'offense Sir A. Conan Doyle. Le Dr Leonard J. Hartman y a publié ce fait dans un rapport détaillé de la séance effectuée chez lui.

Ce rapport mentionne aussi ces claires paroles de Mr. Brownell, Président de la Première Eglise Spiritualiste de New-York : « J'ai été trompé autant que Sir Conan Doyle. »

Au lecteur de choisir entre les témoignages du Dr Hartman et de Mr. Brownell, d'une part, et celui de Sir Conan Doyle.

HARRY PRICE.

Souscription permanente

pour aider à l'extension des recherches de l'I. M. I.

Quatorzième liste.

Rey Ferdinand, Nairobi, 10 fr. — Dr Monteux, La Varenne Saint-Hilaire, 10 fr. — Dr Blanc, Coutances, 50 fr. — M. Szelagowski L., La Plata, 63 fr. — M. de Mathos, Sao Paulo (Brésil), 500 fr. — Baronne de Bournas, Etats-Unis, 125 fr. — M. Jean-Lionel Palmer, Paris, 100 fr. — M. Baussmann, Paris, 10 fr. — Anonyme, 1.000 fr.

Nous exprimons nos remerciements à nos souscripteurs pour leur utile contribution à nos recherches.

Le Gérant : Léon TERRIER-MUGNIER.

Etampes. — Imp. TERRIER Frères et Cie.

le monde entier, ainsi que des événements les plus saillants qui surgissent autour du mouvement métapsychique.

LES ADHESIONS.

L'I.M.I. représente un Etablissement de recherche scientifique pure se donnant mission d'étudier des phénomènes dont ne s'occupent pas encore, par préjugés, les laboratoires universitaires.

Cette science nouvelle, dont les acquisitions auront de si importantes conséquences pour l'Humanité, nécessite le travail coordonné de psychologues, de physiologistes, de physiciens et une instrumentation abondante, toujours en progrès, sans cesse renouvellée dans ses détails.

Ce travail, proportionné à nos ressources, a été jusqu'à ce jour l'œuvre de quelques personnes et, de ce fait, n'a pu avancer que lentement.

Nous ambitionnons de l'étendre et de l'accélérer le plus possible. C'est une question de labeur, mais c'est préalablement une question d'argent. Un budget annuel important nous serait nécessaire pour mettre en œuvre un nombre plus grand de chercheurs, outiller copieusement nos laboratoires et nous procurer les principaux sujets métapsychiques qui nous sont signalés dans le monde.

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919, l'I.M.I. peut recevoir toute somme ou legs de quelque importance qu'ils soient.

Il admet :

1° Des *bienfaiteurs*, pour une souscription unique d'au moins 5.000 fr. ,

2° Des *donateurs*, pour une souscription unique d'au moins 1.000 fr. ;

3° Des *abonnés souscripteurs*, pour une cotisation annuelle d'au moins 100 fr. ;

4° Des *abonnés*, pour une cotisation annuelle d'au moins 40 francs pour la France, 45 et 50 francs pour les pays étrangers.

Toutes ces personnes ont droit aux divers services de l'I.M.I. : bibliothèque, salle de lecture, conférences éventuelles, Revue.

La bibliothèque est ouverte trois fois par semaine, les *lundi, jeudi* et *samedi*, de 14 à 18 heures.

Le Directeur reçoit le lundi et le jeudi, de 14 heures à 16 heures.

LA REVUE METAPSYCHIQUE.

Paraît tous les deux mois ; chaque fascicule comprend au minimum 64 pages in-8.

Elle rend compte de tous les livres nouveaux qui sont adressés en double exemplaires à la Direction de l'I.M.I.

L'abonnement à la *Revue Métapsychique* pour 1929 est de :

France et Colonies .... **40 fr.**
Tarif extérieur N° 1. — Pays ayant accepté une réduction de 50 % sur l'affranchissement des périodiques : Albanie, Afrique du Sud, Allemagne, Abyssinie, Angola, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Estonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone Espagnole), Mexique, Paraguay, Perse, Pologne, Portugal et Colonies, Roumanie, Salvador, Serbie-Croatie-Slovenie (Yougo-Slavie), Siam, Tchécoslovaquie, U.R.S.S., Uruguay, Vénézuéla........................ **45 fr.**
Tarif extérieur N° 2. — Autres pays........................ **50 fr.**

Les abonnements partent du 1er janvier ou du 1er juillet. Ils ne sont acceptés que pour une année. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'envoi de la somme de 1 fr.

Compte Chèques Postaux 747-86

Le prix du numero est de 8 francs.
Le prix des numéros de l'année 1926 est de 10 francs.
Le prix des numéros antérieurs à 1926 est de 12 francs.

Les membres du Comité et le Directeur ont seuls qualité pour representer l'Institut ou pour parler en son nom.



Jeudi 23 . 9 h 1/2

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

Année 1928. — N° 6. Novembre-Décembre.

Revue Métapsychique

PUBLICATION BIMESTRIELLE
DE L'
INSTITUT MÉTAPSYCHIQUE INTERNATIONAL
RECONNU D'UTILITÉ PUBLIQUE

SOMMAIRE : Pages



PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, Boulevard St-Germain (VIe arrt)

Institut Métapsychique International

(Fondation Jean MEYER)

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919

89, Avenue Niel, PARIS (XVIIe)

Téléph. : Wagram 65-48 — Téléph. : Wagram 65-48

LE COMITE.

Professeur CHARLES RICHET, de l'Institut de France et de l'Académie de Médecine, *Président d'Honneur.*

Professeur ROCCO SANTOLIQUIDO, Conseiller d'Etat d'Italie, Représentant de la Ligue des Croix-Rouges auprès de la Société des Nations, *Président.*

Professeur LECLAINCHE, Membre de l'Institut de France, Inspecteur général, Chef des Services sanitaires au Ministère de l'Agriculture, *Vice-Président...*

ERNEST BOZZANO.

Docteur CALMETTE, Médecin Inspecteur général.

Docteur JEAN-CHARLES ROUX, Paris.

GIOVANNI CIRAOLO, Sénateur du royaume d'Italie, Président de la Société des Croix-Rouges italiennes.

Docteur CUNEO, Professeur à la Faculté de Médecine, Chirurgien des Hôpitaux.

Sir OLIVER LODGE, de la Société Royale d'Angleterre.

Docteur J. MAXWELL, Procureur général près la Cour d'Appel de Bordeaux.

ERNEST MEYER, Conseiller d'Etat, Paris.

Docteur ALBERT DE SCHRENCK-NOTZING, Munich.

Directeur :
Docteur EUGENE OSTY.

LES BUTS.

Les phénomènes métapsychiques retiennent, de plus en plus, l'attention passionnée de toutes les personnes cultivées.

Ces phénomènes révèlent dans l'être, des pouvoirs dynamiques et psychiques dépassant le champ ordinaire de l'action de l'organisme sur la matière et de la connaissance. Leur étude permet d'envisager, à la lumière de la méthode expérimentale, les grands problèmes de la vie.

L'Institut Métapsychique International a été fondé en 1919 par M. Jean Meyer pour permettre à des personnalités scientifiques de procéder à une étude méthodique de tous les phénomènes d'aspect paranormal, sans nulle doctrine conductrice et sans autre but que d'aboutir à la mise en évidence et à l'explication de la vérité des choses.

Cet Institut, grâce à la générosité de son fondateur, a ses locaux et les ressources indispensables assurant sa vitalité. De plus il a été déclaré d'*utilité publique* ce qui lui donne tous moyens d'extension.

L'ORGANISATION.

L'I.M.I. comprend un *laboratoire* pourvu d'instruments d'expériences et d'enregistrement, une *bibliothèque*, une *salle de lecture*, une *salle de conférences*, etc...

Il publie sous le titre de *Revue Métapsychique*, une brochure périodique, rendant compte de ses propres travaux et des travaux accomplis dans

Année 1928. — N° 6. Novembre-Décembre.

Revue Métapsychique

Publication de l'Institut Métapsychique International

(Revue fondée par le Dr G. GELEY)

Rédacteur en Chef : Dr E. OSTY.

Production du somnambulisme par le Scopochloralose

Le somnambulisme hypnotique, qui ne diffère du somnambulisme naturel que parce que celui-ci est spontané, est l'état le plus favorable à la réalisation des suggestions. Ceci est une vérité d'expérience. On s'en rend compte facilement si l'on sait éviter les idées préconçues et par conséquent les suggestions inconscientes qui viennent fausser les résultats de l'expérimentation. Ceux même qui préfèrent la « suggestion à l'état de veille » repoussent en général la suggestion dans le somnambulisme à cause simplement de la difficulté que présente la production de l'hypnose profonde.

Pour d'autres, tout est suggestion dans l'hypnotisme et le somnambulisme lui-même par conséquent. Mais alors un sujet chez lequel on peut provoquer l'amnésie et l'anesthésie caractéristiques du sommeil profond est plus suggestible que celui qui ne présente pas ces deux caractères. D'où l'avantage d'obtenir le somnambulisme quelle que soit sa nature.

On a signalé, il est vrai des sujets plus suggestibles étant éveillés qu'endormis. Ces sujets, nous l'avons démontré ailleurs, obéissent à une suggestion inconsciente de l'opérateur. Celui-ci, pour des raisons souvent purement théoriques, est convaincu de l'efficacité plus grande de la suggestion à l'état de veille. Son sujet s'empresse de vérifier cettte idée préconçue, ainsi qu'il est de règle dans toutes les expériences d'hypnotisme. D'ailleurs cette expression de « suggestion à l'état de veille » est un véritable sophisme. Le Docteur Berillon l'a démontré fort justement. (Rev. Hypnotisme 1911-1912) Une inhibition plus ou moins prononcée des centres supérieurs du psychisme, est toujours nécessaire pour produire la suggestibilité.

Nous n'insisterons pas sur la thèse de ceux qui voient dans l'hypnose une pure simulation *consciente.* (Delmas et Boll) Les phénomènes tout à fait analogues du somnambulisme naturel, du dé-

lire de rêve, de somniloquie, prouvent bien qu'il existe un état second très net, caractérisé par la suggestibilité. Il peut être parfois simulé, mais n'en existe pas moins spontanément.

Enfin la nature même de la suggestion prouve qu'elle doit avoir sa pleine efficacité dans le sommeil profond. C'est un phénomène essentiellement subconscient. Forel la définit : « un ordre donné au subsconscient » (Der Hypnotismus p. 101). D'après Baudoin c'est « la réalisation subconsciente d'une idée ». (Qu'est-ce que la suggestion, 1924). Deux définitions excellentes selon que l'on considère la suggestion en elle-même ou son exécution.

D'autre part le somnambulisme est un état subconscient. La grande majorité des psychologues l'admet à l'heure actuelle. Il est le type de l'état second (Janet) caractérisé par l'obnubilation de la conscience normale (centre 0) et l'indépendance de la subconscience (moi subliminal, inconscient, polygone, etc.). La suggestion y est donc particulièrement efficace, ce que l'expérience vérifie, répétons-le.

Ainsi nous avons intérêt à produire l'état somnambulique pour obtenir le maximunm d'effet de la suggestion. Cela non seulement dans les expériences de psychologie pure mais surtout en psychothérapie. De même dans les recherches métapsychiques le sommeil profond semble favoriser l'apparition des phénomènes.

Mais la production du somnambulisme n'est pas toujours facile. Avec les procédés ordinaires, qui se ramènent tous à la suggestion, un petit nombre de sujets seulement est susceptible d'entrer dans cet état profond. Bernheim, Liébault, malgré une pratique assidue, comptaient à peine 10 0/0 de somnambules. Un expérimentateur ordinaire atteint rarement cette proportion. Un très grand nombre de malades est donc privé du bénéfice de la suggestion en sommeil profond qui produit parfois des guérisons inespérées

Depuis longtemps on a recherché des procédés d'hypnotisation plus efficaces. On s'est adressé surtout en dehors de la suggestion pure, au sommeil naturel et aux narcotiques, partant d'une idée fort juste : que les différents sommeils sont les diverses formes d'un même état subconscient.

La suggestion dans le sommeil naturel a principalement été étudiée par le Docteur Farez (Revue Hypn. 1905). Il rapporte quelques observations où le procédé réussit. Mais son emploi est toujours délicat. On risque le plus souvent d'éveiller le dormeur, ou bien l'on ne peut entrer en rapport avec lui. Aussi cette méthode ne pourra jamais être généralisée.

Les médicaments hypnotiques ont été essayés à leur tour. Le véronal, le sulfonal, la morphine, le chloral etc., ont été utilisés sans grand succès non plus. En effet l'action de ces substances, à doses non toxiques, n'est pas irrésistible. Le sujet lutte consciemment ou in-

consciemment contre la somnolence. D'ailleurs certains hypnotiques sont peu favorables à la production des phénomènes subconscients. Ils semblent plutôt les paralyser. Malgré tout on a obtenu quelques bons résultats dans certains cas, mais ils sont peu nombreux.

Les anesthésiques généraux sont plus efficaces. On profite du début de la narcose du chloroforme, de l'éther, du chlorure d'éthyle, du somnoforme, pour entrer en rapport avec le sujet, lui donner des suggestions thérapeutiques ou transformer le sommeil anesthésique en sommeil hypnotique. Par cette méthode, des malades réfractaires à tout autre procédé ont été plongés en hypnose profonde. Le Docteur Sanchez-Herrero a cité quelques observations (Rev. Hyp. 1894). Le Docteur Farez a spécialement étudié le somnoforme à ce point de vue (Rev. Hypn. 1911).

Malheureusement on n'a pas trouvé là encore le procédé infaillible pour produire le somnambulisme chez tous les malades. Evidemment personne ne résiste à l'anesthésique. Tout le monde est endormi. Mais ce sommeil n'est pas toujours favorable à l'acceptation des suggestions. Il y a un moment à saisir où la subconscience devient malléable et en rapport avec l'expérimentateur. C'est au début de l'anesthésie. Si l'on s'y prend trop tôt on n'atteint pas la subconscience. Si l'on s'y prend trop tard, le sujet est totalement insensible, tout rapport avec le monde extérieur a disparu. Cette période de suggestibilité a une durée variable avec les sujets. Chez certains elle est assez longue. La difficulté n'est pas grande pour en profiter. Chez d'autres, au contraire, elle est très courte. Une grande expérience est nécessaire pour saisir l'occasion. Parfois on n'y parvient pas malgré la plus grande habileté. Les cas favorables, il faut l'avouer sont en minorité. On ne pourra jamais généraliser l'emploi de cette méthode. Elle a quelques beaux succès à son actif, mais ils restent exceptionnels. Il faut considérer aussi que bien des personnes refuseront toujours de se laisser endormir au chloroforme et même au somnoforme en vue d'un traitement psychique. Tout cela limite forcément l'emploi des anesthésiques en psychothérapie.

Faut-il donc abandonner tout espoir de trouver un procédé rapide et sûr d'hypnotisation qui réussirait dans la majeure partie des cas ? Nous ne le croyons pas. Nous avons étudié une méthode basée sur l'emploi des narcotiques. Elle n'est peut-être pas encore parfaite. Elle n'en réalise pas moins un progrès incontestable sur tous les procédés connus.

Il n'y a aucune chance d'améliorer les procédés courants purement suggestifs, sans préparation préalable du cerveau du sujet. Vouloir inhiber la conscience par simple suggestion ne réussira jamais que dans un très petit nombre de cas. On doit de toute évidence, paralyser les centres supérieurs au moyen d'une substance chimique. Les anesthésiques généraux ne nous ont pas retenu pour les raisons

exposées plus haut. Restent les simples narcotiques. Mais nous avons vu qu'ils n'ont jamais donné de résultats bien concluants. Cela provient surtout de leur action différente sur les centres supérieurs et de leur peu d'efficacité qui permet une facile résistance au sommeil.

Pour augmenter cette efficacité, nous avons essayé d'associer deux narcotiques en les choisissant parmi ceux qui produisent un sommeil le plus analogue au sommeil provoqué.

L'idée d'associer les hypnotiques n'est pas nouvelle. En 1909, Burgi fit de nombreuses expériences avec la scopolamine, la morphine, l'uréthane associés. (Société médico-pharm. de Berne) « L'action de deux narcotiques administrés en même temps ou successivement mais à très court intervalle n'équivaut pas à la somme des actions séparées des deux narcotiques ; elle est très supérieure à cette somme». (Rev. scient. 1909) D'autre part, avantage appréciable, la toxicité est diminuée, Burgi donna une explication théorique du phénomène, sur laquelle nous n'avons pas à insister.

On a donc un double intérêt à associer les narcotiques, on augmente l'action et on diminue la toxicité.

En vue d'obtenir un état aussi semblable que possible au sommeil hypnotique nous avons étudié l'association de diverses substances : scopolamine-morphine, haschichine-chloralose, haschich-scopolamine, scopolamine-opium. Nous nous sommes arrêtés au mélange scopolamine-chloralose qui paraît être l'association de choix en l'espèce.

Disons tout d'abord, un mot de chacune de ces deux substances.

La scopolamine est un alcaloïde retiré de différentes solanées : scopolia atropoïdés, japonica, duboisa myoproïdes. On emploie en thérapeuthique le bromhydrate de scopolamine. Il ne faut pas dépasser en général la dose de un milligramme chez l'adulte. A dose plus forte on observe des symptomes d'intoxication mais qui ne paraissent pas très graves. Scaffer a cité les cas de deux malades qui absorbèrent 5 milligr. et un centigr. Ils eurent du délire mais ne furent jamais en danger. Une malade de Hoppe prit par erreur deux centigr. au lieu de deux milligr. de scopolamine. Elle présenta du délire pendant trois heures, puis un sommeil profond après lequel elle revint dans son état normal.

On a employé la scopolamine en injection ou en ingestion pour calmer le délire, les crises hystériques, les tremblements. Kallistsch (D.P. 1904), Chollet (D.P. 1905), Kilière (D.P. 1907) en ont obtenu d'excellents résultats. Liepelt (Berlin, klin. woch. 1904) l'a employé avec succès dans le délirium tremens.

Mais le sommeil produit par la scopolamine a un autre avantage Il est très favorable à la réalisation des suggestions. Le Docteur Bérillon qui l'étudia spécialement s'explique ainsi : « Trente minutes

environ après une première injection de trois ou quatre dixièmes de milligrames de scopolamine le sujet est pris d'un besoin de dormir analogue à celui du sommeil spontané. Il résiste quelque temps, se frotte les yeux, baille, désire s'étendre sur une chaise longue, ses paupières s'alourdissent et il s'endort. La respiration est remarquablement calme. Si on soulève les bras il a une tendance, comme dans l'hypnose, à les maintenir dans la position qu'on leur a donnée. Les mouvements imprimés continuent à s'exécuter automatiquement si l'on insiste un peu. Malgré l'apparence du sommeil profond si on fait du bruit à côté du malade, si on lui parle fort, si on le remue, il se réveille exactement comme un homme endormi du sommeil naturel. Si on le pique et si on le pince, il ne traduit pas la moindre sensibilité. Des suggestions faites dans cet état se réalisent après le réveil, exactement comme cela se passe dans l'état d'hypnotisme. De plus quelques injections suffisent habituellement pour réaliser l'entraînement hypnotique et il n'est plus nécessaire d'y recourir pour obtenir que le sujet se laisse hypnotiser avec la plus grande facilité ». Et le docteur Bérillon conclut : « Les expériences que nous avons faites nous permettent d'envisager la scopolamine comme un véritable médicament psychologique ». (Rev. Hypn. XX° p. 307)

On voit tout l'intérêt que présente ce narcotique. On conçoit çoit aussi ses inconvénients : action trop légère, facilité de résister au sommeil. Malgré toute la bonne volonté du sujet, il se produit souvent une résistance inconsciente qui anhihile la plus grande partie des effets de la scopolamine. D'où la nécessité de l'associer à un autre hypnotique pour en augmenter l'action.

Nous avons fait choix, avons nous dit, du chloralose. Ce médicament, employé assez rarement en thérapeutique comme hypnotique, fut préparé pour la première fois en 1893 par le Professeur Richet. C'est une poudre blanche à saveur piquante provenant de la combinaison du glucose et du chloral. Malgré les phénomènes nerveux qui troublent parfois le sommeil choralosique, ce corps est très peu toxique. On ne connaît pas de cas mortel dû à son emploi. Une malade de Landouzy voulut se suicider avec du chloralose. Elle en absorba 4 grammes, mais survécut cependant. Une malade de Houdaille prit 3 gr. 25 sans plus de résultat (D. P. 1893). Un avantage du chloralose à ce point de vue, est la conservation très nette de l'activité médullaire. Il semble paralyser seulement les centres supérieurs du cerveau. Les centres inférieurs, le bulbe, la moelle, sont plutôt excités par un effet de balance fonctionnelle. Il en résulte, il est vrai, certains troubles du sommeil un peu effrayants au premier abord mais sans gravité cependant. Ce sont des tremblements musculaires et l'exagération des réflexes, très fréquents. D'autres fois, mais plus rarement, on note du délire subconscient (Dr. Francotte, Dr. Morel-La-

vallée, Dr. Bourdet, etc.). Ce délire est suivi de l'amnésie caractéristique des états seconds, ce qui montre son analogie avec l'hypnose. On a signalé aussi de la cécité psychique. (Docteur Richet, Docteur Marandon de Montyel) C'est une sorte de somnambulisme, le sujet agissant dans son rêve et ne voyant pas certains objets. Là encore l'amnésie est constante.

Enfin, et ceci est le plus important, il se produit parfois sous l'influence du chloralose des accès de somnambulisme pur, tout à fait analogue au somnambulisme naturel et par conséquent au sommeil hypnotique. (Goldenberg D.P. 1893, Maragliano, Chambard, Morel-Lavallée). Déjà le Professeur Richet au début de ses expériences disait que les chiens sous l'influence du chloralose étaient « des chiens somnambules ». Chez l'homme il en est de même. Pour ne pas allonger ce travail, nous ne citerons que le cas suivant emprunté au Docteur Chambard. « N. 42 ans, dégénéré, après avoir pris 1 gr. de chloralose, se lève la nuit, marche, est interrogé, répond à la fin aux questions, puis se recouche ». (Rev. Méd. 1894, p. 306 sq.) Aussi la plupart de ceux qui étudièrent le chloralose notèrent les ressemblances de ce sommeil et de l'hypnose. Le Dr. Chambard en particulier (loc. cit.) le compara au grand hypnotisme de Charcot. Il montra que les célèbres phases : léthargie, catalepsie, somnambulisme (dues on le sait à la suggestion inconsciente), pouvaient être reproduites dans le sommeil du chloralose. Ceci prouve la suggestibilité particulière que suscite ce narcotique.

On a d'ailleurs utilisé le chloralose pour produire l'hypnose. Tels les cas rapportés par le Professeur Maragliano (in Goldenberg D.P. 1893 p. 41). Mais là aussi l'action du chloralose seul, n'est pas suffisante dans la plupart des cas, pour juguler la résistance consciente ou inconsciente du sujet. Pour l'éviter, il faudrait donner des doses trop fortes du médicament. Elles pourraient provoquer des troubles, peu dangereux nous le savons, mais désagréables cependant. Nous avons pris nous même et fait prendre à plusieurs reprises des doses de 0 gr. 50 à 0 gr. 60 de chloralose en n'observant qu'une légère somnolence à laquelle il était facile de résister.

Nous avons donc dans le chloralose et la scopolamine, deux substances à effet psychique fort analogue au sommeil hypnotique. Que va produire leur association ? D'abord, comme les expériences de Burgi l'ont établi pour d'autres narcotiques, il doit y avoir renforcement de l'action hypnotique. L'expérience le montre en effet. Ainsi 0 gr. 50 de chloralose associés à 0,7 milligr. de bromhydrate de scopolamine pris *per os* et qui séparément ne produisent qu'une légère somnolence, donnent un sommeil profond auquel il est difficile de résister. Si l'on en vient aux doses respectives de 0 gr. 75 et 1 milligr., le sommeil devient irrésistible pour la plupart des sujets. Quant à la toxicité elle n'est nullement augmentée. Dans nos expériences sur les

animaux et sur l'homme, nous n'avons jamais eu d'accidents et nous sommes allés cependant jusqu'aux doses de 1 gr. 25 et 1 millig. 25. Le cœur et la respiration restent absolument normaux même à ces doses. L'hyper excitabilité médullaire persiste. C'est pourquoi on observe parfois des tremblements, mais ils semblent moins prononcés qu'avec le chloralose seul.

Les doses varient avec les personnes. En général au-dessous de 0,50 et 1/2 milligr. associés, l'effet est faible. On observe un peu d'obnubilation intellectuelle, une tendance à la somnolence, à laquelle il est cependant facile de résister. Nous avons vu pourtant, chez une femme de 52 ans, 0,25 de chloraldose associé à 1/2 milligr. de scopolamine, produire un profond sommeil avec somniloquie et amnésie consécutive. La même dose chez un homme de 55 ans, produit le sommeil pendant lequel le patient répond aux questions et ne se souvient de rien au réveil. Chez beaucoup d'autres ces doses donnnent un sommeil calme et léger, sans manifestations psychiques spéciales.

A partir de 0,50 et 1/2 milligr. on commence à constater des phénomènes intéressants, mais c'est surtout avec 0 gr. 75 de chloralose et un milligr. de scopolamine qu'on a les effets les plus nets.

Voici une observation prise parmi les 72 expériences que nous avons faites à ce jour.

Mme S., 25 ans, en bonne santé, prend le soir, un cachet contenant 0,50 chl. et 1/2 mil. de scop. Au bout d'une 1/2 heure elle se sent envahie par une irrésistible envie de dormir. Elle se couche et s'endort immédiatement. Le sommeil est tout à fait calme, la respiration paisible, le cœur bat normalement. Quelques légers tremblements dans les mains. On soulève le bras du sujet, et on le maintient ainsi un instant. Il reste alors dans cette position si on le lache, mais au bout de quelques minutes retombe peu à peu. L'anesthésie est complète. On peut piquer ou pincer le patient sans qu'il se réveille ou manifeste de la douleur. Le sommeil continue jusqu'au lendemain matin. Mme S. se lève, en excellent état, ne se souvenant absolument de rien, même pas d'avoir rêvé.

Avec 0,75 et 1 mil. le sommeil est tout à fait analogue, l'anesthésie paraît cependant plus complète. Nous sommes convaincus que cette insensibilité pourrait être utilisée pour de petites interventions chirurgicales et dans les accouchements. Il y aurait là une étude intéressante à faire. Nous n'avons pu malheureusement l'entreprendre.

Le sommeil calme du scopochloralose, que nous venons de décrire est souvent interrompu par des manifestations psychiques ou médullaires. Comme avec le chloralose seul, on observe des tremblements, mais ils sont moins prononcés. La scopolamine paraît avoir une action calmante sur les phénomènes médullaires.

Nous n'avons constaté que deux cas de cécité psychique. La première fois, il s'agissait d'une jeune fille de 19 ans. A la suite de l'ingestion de 0,50 et 1/2 mil. du mélange elle eut quelque tremblements, de l'obnubilation intellectuelle. Un peu avant de s'endormir, quoique ayant les yeux ouverts, elle ne voyait pas une personne présente qu'elle entendait cependant. Elle s'endormit peu après d'un sommeil calme. Elle se réveilla au bout de quelques heures ne se souvenant plus de son étrange cécité.

Dans le second cas, le sujet, jeune fille de 16 ans, avait les yeux ouverts, mais ne voyait pas les assistants. Elle s'endormit et répondit dans son sommeil aux questions posées avec insistance. L'anesthésie était complète comme il est de règle. Au réveil amnésie totale.

Nous n'avons pas observé de crises délirantes. Là encore la scopolamine a une action calmante. Ceci est un gros avantage à l'actif du scopochloralose, ces crises étant fort désagréables et de peu d'intérêt comme période de suggestibilité.

Les accès de somniloquie ne sont pas rares. Souvent au milieu du sommeil profond, et sans intervention des assistants, le patient se met à parler en rêvant. Au réveil, il ne se souvient de rien. Cet état peut être parfaitement utilisé pour donner des suggestions. Avec un peu d'habileté on parvient à entrer dans le rêve du dormeur et à le diriger.

Voici un cas parmi les dix autres où nous avons constaté cette somniloquie. Il s'agit d'une femme de 52 ans, qui prit le soir un cachet de 0.50 et 1/2 mil. du mélange. Elle s'endormit normalement une demie-heure après d'un sommeil calme. Au milieu de la nuit, une personne qui couchait dans sa chambre, l'entendit parler assez distinctement. Cette personne se leva et l'interpella. Elle ne répondit pas et continua à parler de sujets divers, principalement de ses occupations habituelles. Elle paraissait dormir calmement et ne bougeait pas. Elle était insensible, on ne put la réveiller. Elle se calma peu à peu, continuant à dormir. Le lendemain, elle se réveilla comme de coutume disant avoir fort bien reposé. Elle ne se souvenait nullement d'avoir parlé ou même rêvé. Elle n'était pas sujette à la somniloquie. On n'avait jamais observé qu'elle parlât en dormant.

Il s'agit là d'un phénomène essentiellement subconscient, qui ressemble fort au somnambulisme spontané et par conséquent à l'hypnose profonde. Il se produit, remarquons-le, sans intervention extérieure, le scopochloralose provoque donc spontanément des manifestations subconscientes. Si l'on intervient pour aider à l'apparition des phénomènes, ils se produiront vraisemblablement plus souvent. C'est ce que l'expérience vérifie, nous le verrons plus loin.

On observe enfin, toujours spontanément, du véritable somnambulisme. Il faut, en général que la dose de narcotique soit assez élevée. D'après nos expériences 0 gr. 75 de chloralose et 3/4 de millıgr. de

bromhydrate de scopolamine, produisent très souvent des phénomènes subconscients analogues à ceux du somnambulisme naturel. A cette dose, sur 8 cas observés, nous avons eu deux cas de cécité psychique et six de somnambulisme, soit des phénomènes subconscients toutes les fois.

Citons une de ces observations de somnambulisme à titre d'exemple :

MlleP., femme de chambre, 30 ans, bonne santé, prend au repas du soir un cachet contenant 0,75 et 3/4 mil. de scopochloralose. Elle mange de bon appétit. Un quart d'heure après le repas, environ, elle se sent prise par une forte envie de dormir. Ne pouvant plus y résister, elle monte dans sa chambre, les yeux fixes. Couchée, elle ne dort pas, elle garde les yeux ouverts, mais parle confusément. Si on l'interroge, elle ne répond pas tout d'abord. On insiste, elle répond alors intelligemment. Elle est complètement insensible ; piqûres, pincements, ne provoquent aucune réaction. On lui ordonne de tirer la langue, elle obéit et la laisse plusieurs minutes hors de la bouche. On lui fait lever le bras, se remuer dans le lit, elle accomplit tous ces actes automatiquement. On lui ordonne de se lever, elle le fait avec difficulté, et marche dans la chambre à petits pas. Elle accepte les hallucinations visuelles car elle paraît s'intéresser à celles qu'on lui donne. Recouchée, on lui ferme les yeux et on lui fait la suggestion suivante : « Vous allez dormir tranquillement le reste de la nuit. A votre réveil, vous vous sentirez très bien. Après vous être habillée, vous prendrez la fleur qui se trouve sur la cheminée, et la mettrez à votre robe. » Elle s'endormit aussitôt paisiblement, toujours insensible, sans présenter de tremblements. Le lendemain matin, elle descendit avec la fleur en question. Interrogée, elle ne se souvint absolument de rien. Elle dit avoir fort bien dormi, elle ne se rappela même pas quand elle monta se coucher. Elle n'avait jamais été hypnotisée et n'avait jamais eu de crise de somnambulisme naturel.

Voilà donc un cas net de somnambulisme qui s'est déclaré spontanément, sans qu'on intervint au début pour le provoquer. Parfois il est nécessaire d'entrer en rapport avec le sujet qui, sans cela, dort paisiblement toujours en état d'insensibilité absolue. Il faut dire que quelquefois, mais rarement, on ne parvient pas à se faire entendre du patient. Dans nos expériences, sur ce point, nous trouvons 5 cas où nous avons pu approcher du sujet endormi. Trois fois nous avons réussi à le faire répondre et obéir aux suggestions. Dans les deux autres cas, il est resté insensible à toute excitation extérieure, malgré qu'il ait parlé en dormant.

Quoi qu'il en soit, nos expériences nous permettent de conclure :

A petites doses le scopochloralose produit un sommeil calme, le plus souvent sans manifestations psychiques.

Aux doses moyennes de 0 gr. 50 chl. et 1/2 mil. sc. les phénomènes

subconscients peuvent se produire, mais dans la plupart des cas, le sommeil reste calme, accompagné d'une insensibilité prononcée.

Aux doses plus fortes (0,75 et 3/4 mil.), nous avons toujours observé des manifestations subconscientes spontanées ou provoquées ; cécité psychique, somniloquie, somnambulisme, qui permettent d'entrer en rapport avec le sujet et de le suggestionner Le sommeil produit est caractérisé par une anesthésie complète, qui pourrait être utilisée semble-t-il, pour de petites opérations chirurgicales, ou dans les accouchements.

Ainsi, on pourra employer le scopochloralose pour provoquer le sommeil dans lequel on donnera directement les suggestions thérapeutiques. Cela sera utile dans les cas où il faut agir à l'insu du sujet. On pourra traiter, par ce procédé certains malades qui refusent leur guérison : alcooliques, enfants vicieux, des hystériques, etc., etc. Un cachet donné sous un prétexte quelconque produira le sommeil même si le malade résiste. D'où la supériorité du scopochloralose sur les anesthésiques généraux que l'on ne peut employer à l'insu du sujet.

Mais, dans la majeure partie des cas, le malade désire guérir. Il se prête à toutes les tentatives d'hypnotisation. Le scopochloralose sera alors d'un grand secours, chez les sujets réfractaires aux méthodes purement suggestives. On devra alors l'utiliser de la façon suivante :

Une heure environ avant l'intervention, on donnera au malade un cachet de scopochloralose (0,50 et 1/2 mil.), cette dose pouvant être augmentée, si nécessaire. Dès que l'envie de dormir deviendra irrésistible, on fera étendre le malade, puis lui faisant la compression des globes occulaires, on suggérera le somnambulisme. Presque toujours ou réussira ainsi à le produire, accompagné d'une suggestibilité très marquée.

Quoique nos expériences, sur ce point, ne soient pas très nombreuses, des circonstances étrangères à notre volonté s'étant opposées à ce que nous les pousuivions, elles nous permettent cependant d'affirmer que le scopochloralose est le produit le plus efficace, connu à ce jour, pour provoquer le sommeil somnambulique. Plusieurs fois, nous avons pu hypnotiser, grâce à ce narcotique, des personnes absolument réfractaires à tout autre procédé. Tel le cas suivant que nous donnerons à titre d'exemple :

Y. D. est une jeune femme de 31 ans, en excellente santé, normale à tous les points de vue. Nous avons tenté de l'endormir à plusieurs reprises. Malgré sa bonne volonté, nos efforts furent vains, quelque fut le procédé employé : passes, suggestions verbales, fixation d'un point brillant, etc. Un cachet de véronal pris avant une tentative ne donna pas plus de résultat. Nous essayâmes alors le scopochloralose. A 14 heures, elle prend un cachet contenant 0,75 de chloralose et

3/4 milligr. de bromhydrate de scopolamine. Elle se prête de bonne volonté à l'expérience. Elle attend en causant les premiers effets du narcotique. Un peu avant 15 heures elle déclare ressentir une forte envie de dormir. Elle s'étend sur une chaise-longue et nous pratiquons une douce pression sur les globes oculaires. Nous suggérons alors le sommeil. Celui-ci apparaît rapidement. Y. D. semble dormir de son sommeil naturel. La respiration est calme, le cœur bat normalement. Quelques légers tremblements dans les membres supérieurs, mais qui ne persistent pas. Nous l'interrogeons. Elle répond d'abord avec difficulté, mais sa parole s'éclaircit ensuite.

Nous nous trouvons alors devant la somnambule classique. Toutes les suggestions sont acceptées sans difficultés : hallucinations diverses, suggestions d'actes (quoique la marche soit un peu difficile). L'insensibilité est totale. Une cigarette allumée appliquée sur le bras un court instant, ne provoque pas de réaction. La suggestion post-hypnotique réussit de même : nous ordonnons au sujet de chanter à son réveil, elle le fit, poussée, dit-elle, par une envie subite. Une seule chose semble différencier le sommeil ainsi produit du somnambulisme hypnotique : le plus souvent, on ne peut réveiller le sujet immédiatement après l'expérience, ou du moins, s'il se réveille par suggestion, il ne tarde pas à s'endormir de nouveau. Cela s'explique aisément : l'action énergique du narcotique ne cesse qu'après le temps nécessaire à son élimination des centres nerveux. Aussi, lorsqu'on a terminé les suggestions, le mieux est de suggérer au sujet un sommeil calme, qui dure deux ou trois heures, pour son plus grand bien. Les suggestions post-hypnotiques se réaliseront d'autant mieux après ce sommeil.

Dans deux autres cas, nous eûmes le même succès. Dans la dernière expérience que nous pûmes faire, le sujet, jeune homme de 25 ans, s'endormit facilement. Il réalisa bien les suggestions hallucinatoires, mais n'exécuta pas les suggestions d'actes, le narcotique semblant avoir paralysé la motilité. Dans ce cas, et c'est ce qui importe, les suggestions thérapeutiques auraient été efficaces, puisque la plasticité psychique était complète. Les suggestions d'actes sont d'ailleurs d'intérêt secondaire, l'application de notre procédé à la thérapeutique, étant le principal objet de nos recherches.

Que conclure à présent de cette rapide étude du scopochloralose ? Un fait nous paraît certain : ce mélange narcotique produit un état subconscient très profond, favorable à la production de l'hypnose et à la réussite des suggestions. Arrivera-t-on, grâce à lui, à produire le somnambulisme dans tous les cas ? Nos expériences sont malheureusement trop peu nombreuses pour nous permettre de nous prononcer. Il est probable, d'ailleurs que certaines individualités opposeront toujours une résistance inconsciente très forte à la réalisation des suggestions. Ces personnes, naturellement ne résisteront pas

à une dose suffisante de scopochloralose, mais le sommeil obtenu ne pourra être utilisé faute de rapport entre suggestionneur et sujet. Ces cas, croyons-nous cependant, seront exceptionnels. Un grand nombre de malades, justiciables du traitement par suggestion, pourront être traités, alors qu'ils sont en minorité à l'heure actuelle. Ce procédé si efficace s'appliquera à la plupart d'entre eux. Ce résultat important au point de vue thérapeutique justifie donc notre étude du scopochloralose. Etude qui, nous l'espérons, sera suivie d'autres plus complètes et par des persones plus qualifiées. Inutile d'ajouter, en terminant, que l'emploi de ce procédé d'hypnotisation devra être réservé aux seuls médecins ou psychologues autorisés.

Emile PASCAL.

Docteur en Pharmacie.

Conférences à l'Institut Métapsychique International en 1929

Ainsi que les années précédentes, des conférences vont se succéder à l'I. M. I. de Janvier à fin Juin 1919.

Elles auront lieu, sauf exceptions signalées, les *Samedis, à 21 heures*.

Voici les premières :

Samedi 12 Janvier (21 heures) :

Magie et Sociologie

Par M. le Docteur J. MAXWELL, Procureur général près la Cour d'appel de Bordeaux.

Samedi 26 Janvier (21 heures) :

Ce que la Médecine doit attendre de l'étude des propriétés psychiques paranormales

Par M. le Docteur E. OSTY.

Samedi 16 Février (21 heures) :

La pratique des Sciences dites occultes peut-elle déterminer le déséquilibre mental ?

Par M. Henri DESOILLE, Interne des Hôpitaux de Paris.

Samedi 9 Mars (21 heures) :

La Télépathie. Ses rapports avec le Subconscient et l'Inconscient

Par M. R. WARCOLLIER, Ingénieur.

Les prochains numéros de la *Revue Métapsychique* feront connaître les dates et matières des Conférences ultérieures.

La conférence de M. le Docteur J. Maxwel est remise à une date indéterminée.



La Structure de l'Ame (1)

Conférence faite à Genève, le 14 Juin 1928,
au Centre international permanent des Conférences et Congrès de Recherches psychiques, par M. le Dr C. G. JUNG

Lorsque me parvint l'invitation à prendre la parole, à Genève, je choisis moi-même comme sujet de ma causerie : *La Structure de l'Ame.* J'avoue cependant éprouver certaines appréhensions à l'idée d'avoir choisi un sujet assez risqué. C'est qu'il renferme un double piège. Il offre le danger d'être exposé de façon peu captivante et induit, d'autre part, le savant, par ses éléments théoriques et schématiques, dans la tentation toujours présente de tourmenter quelque peu ses auditeurs. Ce qui ajoute à mon malaise et suffirait à lui seul à l'expliquer, c'est le conflit que je ressens en moi en considérant les bases de la psychologie en général au point de vue de la connaissance. Ce conflit pourrait être résumé par la question suivante : Est-il possible que l'âme puisse être connue par elle-même? Les phénomènes psychologiques complexes sur lesquels portent mes études sont en dehors de toute vérification. Je ne dispose pas non plus des auxiliaires aux bons offices desquels ont recours les psychologues procédant par l'expérimentation : les chronoscopes, les cymographies et d'autres moyens encore, de sorte que la simple constatation s'impose : le psychologue n'apprend rien, si ce n'est par lui-même, et il se racónte lui-même quoi qu'il puisse avoir à dire à ses contemporains. Même la meilleure des théories est une confession subjective et ne peut être générale que pour autant que l'affinité des âmes s'y reconnaît.

Nos théories psychologiques actuelles sont toutes encore des confessions subjectives. Etant l'expression de puissantes tendances fondamentales de l'âme de l'humanité, elles ont le droit de défendre jalousement une conception même exclusive. Le jour où nous posséderons un ensemble relativement complet de pareilles confessions la comparaison de celles-ci permettra d'acquérir une compréhension plus profonde de la structure de l'âme. En attendant, tout fondateur d'une théorie doit se résigner à l'idée d'être non seulement son fondateur, mais aussi sa victime.

S'il est donc convenu que je vous parlerai de la structure de l'âme, il va sans dire qu'il ne s'agit pas de ce degré supérieur de la psychologie réservé à l'avenir, et que je ne serais certes pas capable d'atteindre, mais que je me contenterai de vous présenter mes propres conceptions, dont je viens d'avouer toute la subjectivité.

Aucune science ne saurait se passer de règles à l'usage des gens du métier; c'est en quelque sorte cet outillage que je voudrais vous faire

(1) Droits de reproduction réservés par l'auteur.

connaître en vous parlant ce soir de la stucture de l'âme. Il ne s'agit pas de vérités apodictiques, mais de simples tentatives, de mettre un peu d'ordre dans l'infinie multiplicité de l'âme humaine.

Mesdames et Messieurs! Je crains bien que la première étape de notre trajet ne nous mène à travers l'aride désert des concepts; je vous promets pourtant de quitter cette route après la première halte.

On appelle *contenu de conscience* les éléments psychiques donnés immédiatement. Nous ne savons pas ce que c'est que la conscience, car il nous est impossible de nous transporter sur d'autres plans psychologiques d'où nous pourrions étudier la conscience au point de vue critique ou comparatif. C'est pour cela que nous ne pouvons rien stipuler sur l'entité de l'âme, toute possibilité d'un point de vue en dehors d'elle faisant défaut. Une seule chose peut être constatée, à savoir qu'un contenu psychique est conscient toutes les fois qu'il est lié au Moi de façon perceptible. Le Moi est une espèce de centre de la sphère de la conscience. Le Moi est une donnée complexe: il faut y distinguer un *Moi phénoménal et un Moi transcendant.* Le Moi phénoménal est un complexe de représentations basées en premier lieu sur ce qu'on est convenu de nommer des sensations cénesthésiques ou la totalité des sensations physiques, en deuxième lieu la continuité des souvenirs entre en jeu et il s'y ajoute les intentions, l'effort et la volonté. Au point de vue phénoménologique, on pourra désigner le Moi comme un *complexe du Moi.* Mais nous ne pourrions être conscients de ce complexe, s'il n'était ensuite, à son tour, contenu de conscience ou objet d'intuition intérieure. Il faudra, par conséquent, tâcher de le ramener à quelque chose de plus central encore, en quelque sorte à un Moi derrière le Moi. Graphiquement, on pourrait représenter le complexe du Moi par un Cercle, dont le centre, point purement abstrait et inétendu, représenterait le Moi du Moi, c'est-à-dire le Moi transcendant, non-sensoriel, dont l'existence n'est qu'un postulat de la raison.

La conscience est, en premier lieu, une espèce de fonction d'aperception et d'orientation compliquée. C'est pour cela qu'on la compare volontiers à la fonction visuelle. C'est ainsi qu'on parle, par exemple, d'un « champ de conscience » tout comme on parle d'un « champ visuel ». Devenir conscient d'une chose, c'est aussi « l'entrevoir », on la « voit », quand on en est conscient. On parle encore d'un « angle visuel », de « l'horizon intellectuel », on a une « optique particulière » pour juger une question. La conscience est liée physiologiquement au cerveau. Or, tout le système cérébro-spinal est issu de la peau extérieure, — de l'ectoderme —, du germe embryonnaire. Il provient donc de la partie primitivement extérieure du corps, et il est probable qu'il a commencé par être une espèce d'organe sensoriel, mais qu'il a été, lors d'une évolution primordiale, enfermé dans le corps par un plissement. Il est donc probable que la conscience doit son caractère de fonction d'aperception et d'orientation à l'histoire de son évolution phylogénétique.

Selon le principe connu : « *Nihil est in intellectu, quod non antea fuerit in sensu* », une des fonctions élémentaires de la conscience est *la sensation.* De l'action commune de toutes les sensations résulte l'orientation dans l'espace. Les sensations nous disent ce qui est. En dernier lieu,

elles rendent possible la connaissance de la réalité perçue. Sur la base des sensations et de leurs données se dresse cette fonction de la conscience qui nous renseigne sur le sens et la signification de la réalité. C'est la connaissance réfléchie, l'aperception conceptuelle ou réfléchie. La pensée nous dit *ce qu'une chose signifie*.

Mais en sachant ce qu'une chose signifie, nous ne sommes pas encore suffisamment orientés. La simple constatation abstraite de cette « signification » ne nous donnerait pas une orientation suffisante, il faut que nous connaissions une autre « signification » de la réalité. Ce double sens se trouve déjà dans le mot « signification » qui exprime bien, d'une part, le sens, le concept ou la substance d'une chose, mais qui constate, d'autre part, sa valeur émotionnelle, valeur que nous déterminons par la fonction du *sentiment*. Une chose peut être — abstraction faite de son sens — agréable ou désagréable, importante ou négligeable, bonne ou mauvaise, c'est-à-dire qu'elle peut agir immédiatement sur le sentiment, sans qu'elle soit nécessairement connue pour cela. Le sentiment nous dit *quelle valeur elle possède pour nous*.

On a l'habitude de traduire l'allemand « Wirklichkeit » par le français « réalité » quoiqu'il y ait une différence assez sensible entre ces deux termes, « réalité » venant du latin *res* — chose, tandis que « Wirklichkeit » vient de « wirken » agir. « Wirklichkeit » devrait, par conséquent, se traduire par « actualité ». Mais on restreindrait singulièrement le sens du mont « Wirklichkeit » en n'y comprenant que ce qui est actuellement. *Das « Wirkliche »* est un processus ayant un commencement, un milieu et une fin. Ce qui est présentement, le réel, est découpé artificiellement dans une transition. Nos sens nous fournissent la connaissance de ce point, sa « réalité », mais non pas sa « Wirklichkeit » dans le sens exact du terme. Et pourtant, nous sommes à même de saisir la réalité au sens exact du mot. Nous percevons non seulement ce qui est dans un moment donné, nous en constatons également le mouvement, le changement, son apparition ou sa disparition, même alors que nos sens ne nous permettent, strictement parlant, aucune perception de ces modifications. Nous voyons en quelque sorte diminuer la bougie qui brûle et pousser l'herbe, même alors que nous ne les observons qu'une seconde. Dans certaines circonstances, nous percevons des *possibilités*, nous pressentons le commencement et la fin possible. Nous savons qu'il existe des relations que nous ne voyons pas et avant d'avoir réfléchi sur une chose, nous avons déjà soulevé un coin du voile qui la couvre et jeté un coup d'œil dans un intérieur dont les portes sont encore fermées. A ce savoir qui n'est ni une fonction des sens, ni une réflexion ou la manifestation d'un sentiment, je donnerai le nom d'*intuition*.

Je désignerai comme fonctions fondamentales de la conscience la sensation, le sentiment, la pensée et l'intuition, car par ces quatre fonctions toutes les possibilités et nécessités de l'orientation psychiques me semblent être épuisées. Quand une chose est sentie être réellement existante, quand sa signification est connue et appréciée et que, par surcroît, sa naissance de même que sa disparition sont pressenties, il est permis de dire qu'elle est suffisamment entrée dans la conscience. La mémoire est un élément intégrant aussi bien de la pensée que du sentiment, car il n'y a ni con-

naissance ni appréciation possible sans la matière que la mémoire fournit à la comparaison.

Graphiquement, nous pourrions représenter ces fonctions comme une espèce de rose des vents. Bien des fois déjà, j'ai prié des personnes de disposer ces quatre fonctions selon la boussole. De beaucoup le plus grand nombre d'entre eux plaçaient l'intuition au point Nord, la sensation au point Sud, tandis que la pensée et le sentiment se trouvaient sur la ligne Est-Ouest. Les explications fournies par ces personnes à ce sujet offraient un intérêt particulier. « Le Nord », disaient-elles, « est intuitif, les peuples du Nord sont intuitifs ». « Dans le Sud augmente la faculté de sentir »; « la vie de toutes les races du Sud est régie par les sens, elles admirent tout ce qui agit sur les sens », etc. La pensée est placée, la plupart du temps, au point Est, car, me dit-on, « ex oriente lux », les religions de l'Est s'adressent à l'intelligence ou à la raison, « l'Ouest, où le soleil se couche, est la patrie du sentiment, de la religion sentimentale du christianisme, qui n'a rien à faire avec la raison ». Telles sont les raisons fournies pour expliquer la disposition des différentes fonctions. On peut donc représenter graphiquement la structure de la conscience comme une espèce de tétractys pythagorique : une croix entourée par un cercle symbolisant l'unité de la conscience. De cette façon, nous arrivons à un symbole qui, de tout temps, a joué un rôle important dans l'histoire du mysticisme. Même la croix chrétienne telle que saint Paul l'a interprétée, — et surtout dans la forme qu'elle possédait aux premiers temps du christianisme, connue aujourd'hui sous le nom de croix de Malte, — fait partie de cette catégorie de symboles. C'est une espèce de roue solaire à quatre rayons empruntée peut-être, de même que la fête de Noël, au culte de Mithra (1).

Par ces quatre fonctions fondamentales nous avons déterminé le caractère d'orientation de la conscience. Cette orientation est pour ainsi dire une fonction par image ou, plus exactement, une fonction photographique. La fonction crée une image des éléments contenus et présents dans la sphère psychique. Mais qui dit orientation, n'a encore rien dit sur le dynamisme de la conscience. L'orientation est une chose essentiellement formelle qui, au premier abord, ne dit rien sur les fonctions motrices qui maintiennent le mouvement de la conscience. Car notre conscience est aussi un processus ayant un commencement, un point culminant et une fin. Le cours normal de la conscience se poursuit même dans ce qu'on pourrait appeler une courbe quotidienne, de sorte que le symbole de la roue solaire peut-être employé à juste titre. Elle naît et meurt au courant de la journée, et plus d'un tiers de la vie s'écoule en partie dans un état d'inconscience complète, en partie dans un état de mi-conscience. La conscience est un effort positif qui demande une dépense d'énergie considérable. Le sommeil est nécessaire pour compenser cette perte d'énergie. Dans les quatre fonctions fondamentales de la conscience je n'ai pas compris les processus dynamiques, vu qu'elles forment la base sur laquelle la conscience peut se former dynamiquement.

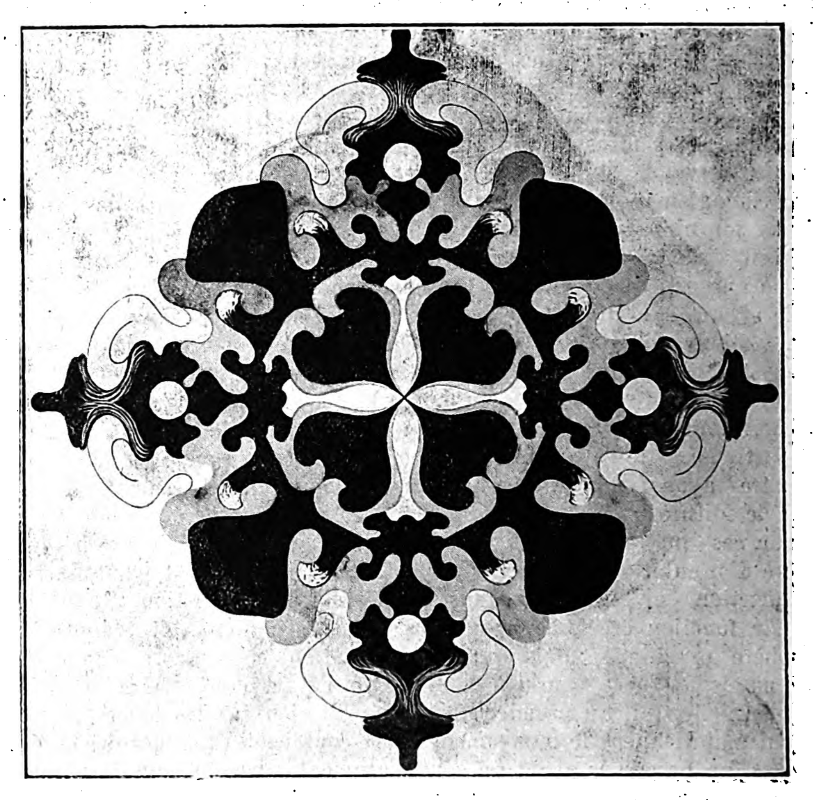
Les processus dynamiques se révèlent — pour autant qu'ils se mani-

(1) Types de symboles, de différents pays et de différentes époques, issus de la croix : voir pages 476, 477, 479.



festent dans la sphère de la conscience — sous forme d'impulsions et de dispositions affectives, c'est-à-dire d'actes instinctifs. La conscience est arrachée à l'inconscience profonde de l'état de sommeil, elle ne produit pas non plus le sommeil, mais elle est vaincue par lui.

Les impulsions sont capables de bouleverser ou d'éluder la conscience en provoquant des réactions et en occasionnant des actions, vis-à-vis desquelles la conscience observe la conduite d'un témoin inactif mais agité. Par le dynamisme des impulsions, la conscience se trouve sans cesse

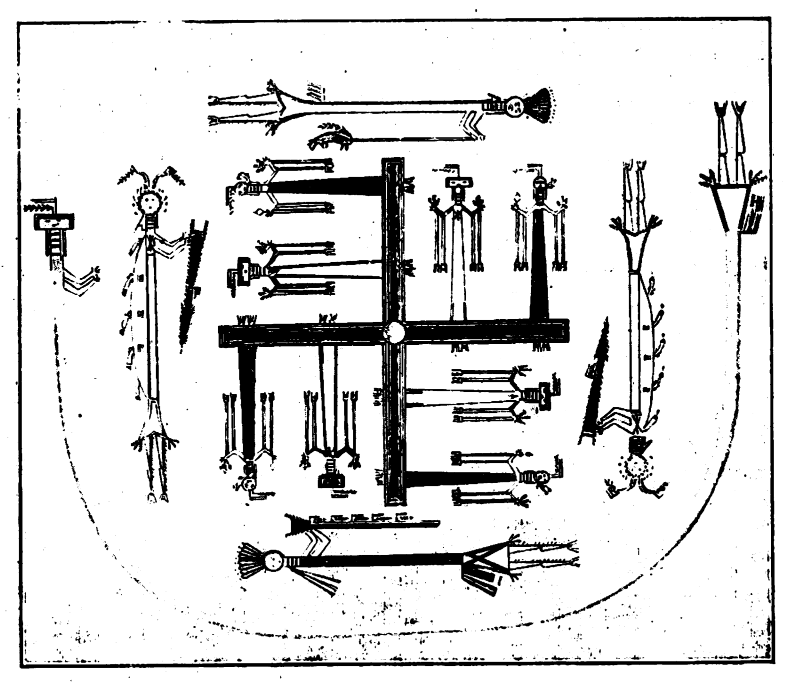


placée dans des situations toujours nouvelles et dans lesquelles elle devra s'orienter; de cette façon, elle reste éveillée aussi longtemps que la provision d'énergie suffit. Cette provision épuisée, le dynamisme impulsif ne cesse pas, mais la conscience descend au niveau du rêve, où elle perd l'orientation et où les impulsions se manifestent dans les rêves.

S'il n'y avait que des impulsions, la conscience leur serait probablement livrée sans défense, car ses fonctions formelles — qui ne se réalisent que par le dynamisme impulsif — ne sont pas à même d'opposer à l'impulsion un dynamisme adéquat. Il y a pourtant dans la conscience quelque chose qui lui permet de provoquer des réactions motrices et de produire des actions compliquées presque de la même façon que l'impulsion. *C'est la volonté.* La volonté est incontestablement d'une essence dynamique qui permet de l'opposer avec succès à l'impulsion. Il arrive même

que la volonté supprime l'impulsion pour un temps plus ou moins long. Et cela est possible parce qu'elle est elle-même une force comparable à celle de l'impulsion.

D'où vient cette force de la volonté? La volonté est évidemment une force que dirige la conscience. Au point de vue dynamique, elle présente une telle ressemblance avec l'impulsion que, bien des fois déjà elle a été contestée en tant que donnée indépendante et considérée comme



faisant partie de l'impulsion. Il est cependant indéniable que le mot « volonté » n'aurait pas été inventé — et n'aurait pas pu être inventé — s'il n'y avait pas quelque chose qui, au point de vue psychique, diffère nettement de ce qu'on appelle une impulsion. Nous appelons impulsion tout ce qui possède une force propre de motivation et refuse, dans certaines circonstances, d'obéir à notre volonté.

La volonté serait, en tant que force propre de motivation, quelque chose comme une impulsion, mais une impulsion assujettie à la conscience. Jusqu'à présent, nous n'avons connu la conscience que dans sa dépendance à l'égard des impulsions. Comment se fait-il donc que maintenant on puisse dire que la conscience a mis une impulsion à son service? Qu'il doive s'agir d'une espèce de domestication, cela est évident par le fait que la volonté est essentiellement un produit de la civilisation et que sa formation peut même être étudiée historiquement au courant de l'évolution civilisatrice L'homme primitif a peu ou n'a presque point de volonté. C'est pour cela qu'il a recours à des cérémonies compliquées pour se préparer à la guerre, à la chasse et à d'autres exploits. Ses « rites d'entrée » ont pour but de créer en lui un état d'esprit nécessaire pour chas-

ser ou pour faire la guerre. Par ces gestes, il éveille les instincts voulus et ce n'est que lorsque la disposition d'esprit particulière a été créée que les actes correspondants peuvent suivre. Certains habitants de l'Australie centrale possèdent même une cérémonie particulière pour l'homme désireux d'entraîner ses frères de race à une expédition de vengeance. C'est une cérémonie obscène, destinée à vexer les autres. Ceux-ci sont plus facilement gagnés à la cause de cet homme, quand ils sont dans un état d'irritation. Il est pourtant possible qu'un instinct, une fois éveillé, dépasse les limites prévues; calmer l'instinct déchaîné et le ramener à une mesure normale, tel est le but des « rites de sortie » que connaissent de nombreuses peuplades primitives. Les cérémonies de réconciliation du butin de chasse de même que le tabou dont le guerrier victorieux est l'objet, en font partie. Dans nos pays il n'y a plus que quelques vestiges de ces rites, un simple acte de volonté suffit pour obtenir le même résultat.

L'acquisition de la volonté s'est faite pour ainsi dire historiquement par l'effet magique de l'analogie qui se trouve au fond de tous ces rites. De cette façon, l'homme a réussi peu à peu à libérer des parties d'énergie de leur instinctivité et à les mettre aux ordres de la conscience. Or, ce qu'on appelle *volonté*, ce sont des énergies disponibles. Ces parties d'énergie libérée peuvent être employés pour ainsi dire *ad libitum*, de sorte qu'elles portent l'homme à croire à la liberté de son acte de volonté. Cette conception a d'ailleurs des raisons d'être, surtout lorsqu'on la compare à l'acte instinctif ou affectif, dont l'homme a, de tout temps, constaté le déterminisme. C'est à la force de la volonté qu'on mesure le degré de la culture éthique.

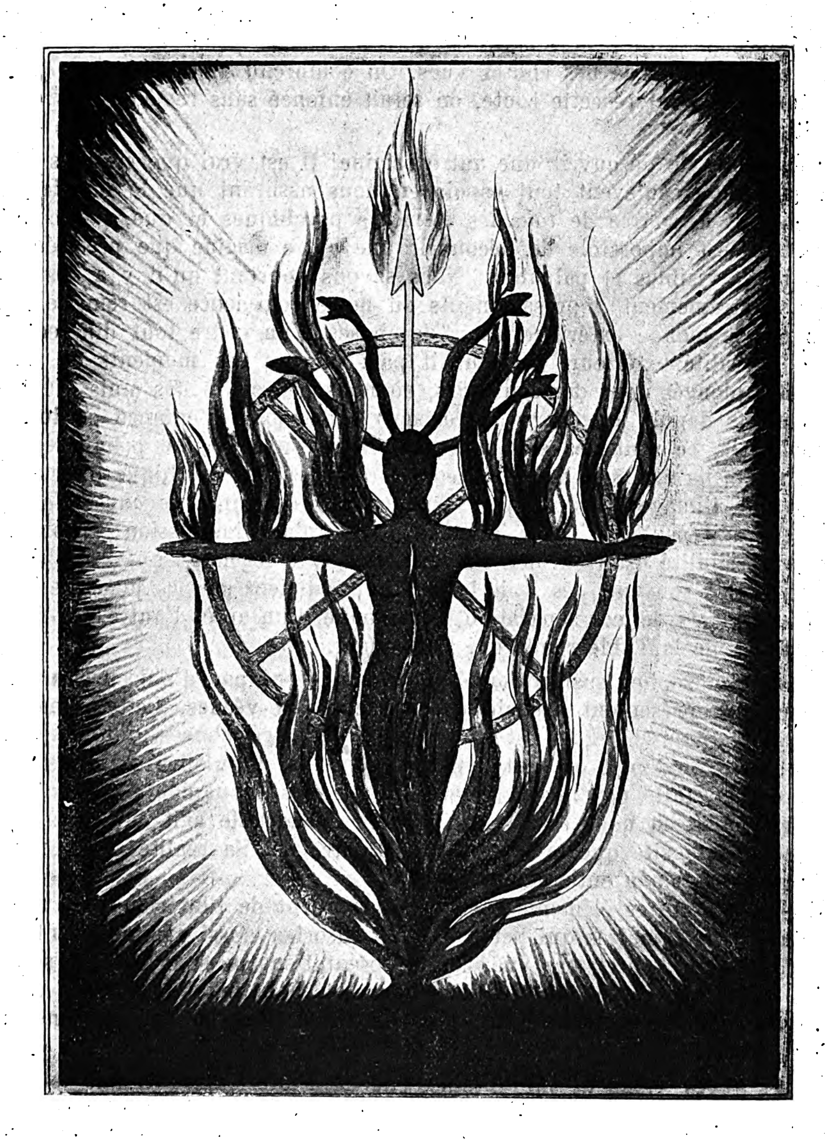
Au dynamisme de l'impulsion s'oppose donc le dynamisme de la volonté. Pour représenter graphiquement l'impulsion et la volonté en leur qualité de faits dynamiques fondamentaux de l'âme et dans leurs relations avec les quatre fonctions fondamentales, nous n'avons qu'à placer un essieu à travers le moyeu de la roue solaire à quatre rayons.

Comment cet essieu sera-t-il placé, horizontalement ou verticalement? « Verticalement », me répondent mes interlocuteurs, « car l'impulsion est en bas et la volonté en haut » — « l'impulsion vient des profondeurs de l'inconscient, et la volonté vient de la conscience qui se trouve au-dessus de l'inconscient. » En acceptant cette proposition, il faudra pour ainsi dire coucher horizontalement notre roue solaire. Au-dessous du lieu de celle-ci jaillit la source de l'instinct qui se divise en quatre jets, les quatre fonctions fondamentales. De ces quatre jets s'élève la volonté qui est leur résultat. Ainsi le système entier est représenté comme une montée continuelle, l'impulsion poussant par en bas, la volonté tendant vers le haut.

Cette image exprime à peu près tout ce que j'ai à dire sur la structure de l'âme consciente. Ce n'est qu'un squelette à qui toutes les parties charnelles manquent. Les parties manquantes seraient les éléments psychiques vivants contenus en elle, à savoir *la sensation qu'on éprouve, ce qu'on* pense, sent et sait par intuition, *ce qui* nous pousse à agir et *ce que* nous voulons.

Quand on parle de la structure de l'âme, il est impossible de passer

sous silence les éléments contenus en elle. Mais en nous proposant de les étudier de plus près, nous rencontrons des difficultés presque insurmontables. Lorsque nous parlions, il y a un moment, des quatre fonctions et du dynamisme de l'âme, il nous était permis de faire abstraction de son



contenu, ce qui rendait notre tâche relativement simple. Mais dès que nous approchons de plus près la question des éléments, nous nous trouvons en face d'une multiplicité presque chaotique. Cette diversité est si immense qu'il est impossible de l'embrasser du regard et l'on ne sait par où commencer. Il faudra donc, en premier lieu, essayer d'aborder,

d'une façon quelconque, les origines des éléments psychiques, car c'est par elles seules que nous pouvons espérer découvrir certaines lois.

Une des origines les plus importantes des éléments psychiques formant le contenu de l'âme est le monde extérieur qui entre en nous par la porte des sens. Mais ce que nos yeux nous disent, est d'une abondance si déconcertante qu'il ne nous reste qu'à les fermer pour pouvoir réfléchir sur la fantasmagorie des choses vues. On comprend alors très vite qu'en continuant de suivre cette route, on serait enfoncé sans remède dans cette multiplicité.

Essayons de découvrir une autre origine! Il est vrai que certains philosophes nous enlèvent tout espoir en nous assurant que le monde extérieur est la source de *tous* les éléments psychiques et que, par conséquent, il est impossible de découvrir une autre origine que précisément les choses visibles et palpables. Nous savons pourtant qu'il y a des moments extrêmement impressionnants où notre conscience est remplie non pas par le monde extérieur, mais de choses d'un ordre tout différent et que la réalité extérieure ne connaît pas: ce sont ces moments où nous sommes plongés dans des souvenirs, où nous pensons à des amis d'autrefois morts depuis longtemps ou (encore) à des joies d'enfance perdues à jamais. Or, ce sont des éléments provenant d'une origine primitivement psychique, ils viennent donc du dedans, d'une réalité psychique intérieure. C'est que l'image, évoquée par le souvenir, est *quelque chose de réel* car elle agit peut-être avec la même force qu'une impression sensorielle. Cette possibilité est très bien illustrée par cette légende où Parsifal, absorbé par le souvenir des trois larmes qui coulaient sur les joues de Conduiramur, lors de leur séparation, désarçonne, l'un après l'autre, les douze chevaliers de la Table ronde qui l'attaquent.

Les philosophes susmentionnés ne manqueront pas d'objecter que ces souvenirs représentent des choses extérieures et vécues. Cette remarque est exacte, mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que ces choses sont inexistantes depuis longtemps en tant que faits concrets et qu'elles se sont transformées en faits psychiques. Mais l'image des événements que le souvenir évoque en nous avec une fraîcheur ineffaçable agit sur nous avec la même intensité que le fait concret d'autrefois. Sa réalité s'est conservée presque, sinon entièrement, intacte.

Il y a d'autres éléments encore qui viennent de l'intérieur, les représentations imaginaires qui peuvent nous absorber aussi complètement que les souvenirs. A première vue, ces représentations ne sont pas des souvenirs, mais une espèce de créations nouvelles à la base desquelles il y a des éléments de souvenirs employés et transformés en vue de constructions nouvelles.

Les rêves viennent indubitablement de l'intérieur. Pendant le sommeil, les portes des sens sont fermées et la conscience est réduite à un minimum. Rien ne vient du dehors et les rêves, phénomènes intermédiaires entre le souvenir et l'imagination, tirent leur essence donc uniquement de la source intérieure.

Mais de nouveau, ces philosophes interviennent et nous prouvent, qu'en dernier lieu, tout vient de l'extérieur et que cette source intérieure n'est qu'une illusion. Mais cette fois-ci je suis obligé de répliquer que tout

ce qu'on désigne comme un événement extérieur est avant tout une image gravée dans notre conscience, mais présentant, telle qu'elle est, une altération fantastique de l'événement extérieur. C'est ainsi que nous voyons des couleurs, mais en réalité, ce sont des ondes de la lumière, nous entendons, mais ce sont des oscillations de l'air. Les longueurs d'ondes de la lumière ne renferment pas plus de couleurs que les oscillations de l'air ne contiennent de sons. Ces qualités extraordinaires leur ont été imposées par la nature de l'organe sensoriel perceptif et la fonction psychique du cerveau placé derrière lui. L'image du monde, que nous croyons percevoir de façon objective, est pour le moins le produit d'un compromis et rend si peu la nature des choses réelles que la science est obligée d'inventer les appareils et les méthodes les plus compliqués pour arriver à une meilleure compréhension. On peut alors se figurer quel changement formidable la réalité subit quand il s'agit d'énoncer une théorie sur les choses, de les traduire dans les formules intellectuelles, c'est-à-dire de les transposer en quelque sorte dans un milieu avec lequel elles n'ont rien de commun. La digestion psychique décompose et transforme les affections sensorielles, tout comme nous décomposons les matières nutritives par le chimisme de notre assimilation et les reconstruisons ensuite dans des corps tout différents.

L'existence psychique est par elle-même l'objet d'une des hypothèses les plus hardies et elle s'oppose comme hypothèse équivalente à celle de la réalité extérieure. S'il en était autrement, le monde ne serait jamais devenu conscient. Ce n'est donc qu'à moitié juste de dire que les éléments psychiques viennent du dehors, ils viennent en partie de l'intérieur, de la nature du psychique même. Et de même que l'essence du monde extérieur nous est cachée, la nature du psychique nous est également inconnue. La conscience embrasse aussi peu le monde psychique qu'elle saisit le monde physique. De même que l'image qu'elle nous fournit du monde extérieur ne correspond pas à l'original, la conscience et ses éléments ne sont pas identiques au psychique ou — comme on pourrait dire également — à l'âme. Car le psychique ne cesse pas là, où la conscience prend fin. Il est, par exemple, inadmissible que des souvenirs effacés aient vraiment cessé d'exister, vu qu'il y en a un bon nombre qui, après un sommeil de longues années, peuvent se réveiller et remonter à la conscience. Il est évident que ces souvenirs, en tant que réalités, n'ont jamais été effacés; pour qu'ils puissent revenir, il fallait qu'ils continuassent d'exister. La question du psychique latent a été suffisamment mise au clair par la psycho-pathologie, particulièrement sous l'influence des études initiales du savant français Pierre Janet, pour que nous sachions aujourd'hui que la conscience n'est qu'un cas spécial du psychique en général, certains éléments étant associés au complexe du Moi, d'autres ne l'étant pas. Encore n'est-il pas sûr que ce soient toujours les éléments les plus intenses ou les plus importants qui se trouvent être en relation avec le complexe du Moi. Il y a de nombreux cas qui prouvent le contraire, des cas dans lesquels ce sont précisément les éléments les plus forts qui sont inconscients. Il est vrai que, personnellement, je suis porté à considérer ces cas comme anormaux. Un exemple connu est fourni par saint Paul qui sur la route de Damas ne savait pas encore qu'il était chrétien.

Les éléments non associés au complexe du Moi sont sans doute psychiques mais inconscients, — *inconscients pour nous*, faudrait-il dire — car nous ne savons pas si ces mêmes complexes n'ont pas un rapport avec un autre complexe central fonctionnant comme une espèce de Moi et créant par conséquent de la conscience. Il est parfaitement admissible qu'il existe un ou plusieurs centres de conscience ignorés par nous, mais je ne saurais pas comment on pourrait en prouver l'existence. C'est ainsi qu'il serait bien possible que l'entité appelée « l'âme » et distinguée du Moi par l'homme depuis des temps immémoriaux jusqu'aujourd'hui, fût un de ces systèmes de conscience détachée; il est vrai que nous ne saurions pas de quoi pourrait être composé le complexe central, le Moi, de cette autre conscience.

Nous avons découvert ainsi deux sources d'où viennent nos éléments psychiques, le monde extérieur et le monde intérieur. Je pense que je n'ai pas besoin d'insister sur la nature des données du monde extérieur qui se déroule autour de nous quotidiennement. Vouloir définir les données du monde intérieur, est devenu une pure impossibilité pour l'homme moderne. En y réfléchissant, on s'engage, la plupart du temps, dans un labyrinthe où des doctrines philosophiques et les idées religieuses primitives forment un mélange inextricable. Le monde extérieur nous paraît clair et compréhensible, le monde intérieur, par contre, obscur, incompréhensible et douteux, il peut même paraître « malsain », s'il n'est pas présenté sous la forme claire du dogme religieux.

Si l'on veut comprendre pourquoi le monde intérieur nous paraît si obscur, fantastique et incompréhensible, il faudra supposer un moment que toutes les races, représentant la culture occidentale, se trouvent avoir un caractère si exclusivement extériorisé qu'elles en auraient perdu la possibilité d'un contact intime avec le monde intérieur. Or, il s'agit de savoir si nous sommes, en effet, trop exclusifs et si nous voyons faux.

Mesdames et Messieurs! Cette question est évidemment délicate, mais elle n'est pas sans importance. Il ne nous est guère possible de la résoudre ici, au sein de la culture européenne, sans que tous et tout perdent l'équilibre Il en serait pour nous comme de la théorie d'Einstein, où tous et tout augmentent deux cents fois de volume d'un seul coup, sans que personne s'en doute. Il nous faudrait évidemment le levier d'Archimède en dehors de la terre, à l'aide duquel nous pourrons déplacer le monde

Le sentiment obscur que quelque chose chez nous pourrait n'être pas tout à fait normal, m'a fait entreprendre, à plusieurs reprises, des voyages psychologiques. Pour trouver le levier d'Archimède, je me suis rendu une fois dans le Sahara, une autre fois auprès des Peaux-Rouges au nouveau Mexique, une autre fois encore en Afrique centrale. Lors de ces séjours, j'essayai de faire mienne la psychologie locale du pays visité, et de considérer l'Europe lointaine avec les yeux d'un homme nouveau. Grâce à ce procédé, j'ai appris des choses assez importantes; j'ai compris, par exemple, que les peuples primitifs ou mi-primitifs ne vivent pas comme nous dans le temps, mais pour ainsi dire dans l'éternité. Mais cette constatation, si intéressante qu'elle soit, nous fait quitter notre sujet; un autre fait que j'ai pu observer, — et qui nous intéresse de plus près — est que

ces hommes primitifs, si différents de nous, ne connaissent pas deux mondes mais un seul. Ils n'ont pas encore de psychologie, c'est-à-dire que pour eux l'intérieur et l'extérieur ne sont pas encore différenciés. Le monde extérieur et le monde intérieur ne font qu'un, — un état qui nous paraît à peine compréhensible. On pourrait aussi dire que pour le primitif tout est *extérieur*. Je me souviens d'un entretien avec un chef pueblo qui m'affirmait que le soleil, tel qu'on le voit au firmament, est Dieu. En me rappelant l'argument de saint Augustin que Dieu n'est pas le soleil visible, mais celui qui l'a créé, je tâchai de faire comprendre à mon chef pueblo que le soleil n'est qu'une création de Dieu, de l'esprit. Il me parut trop hardi d'ajouter le point de vue psychologique qu'en tant que fait du monde intérieur Dieu est en nous-mêmes. Mais ma simple remarque eut déjà le don de lui déplaire complètement. Cette idée que le soleil pourrait être la création d'un esprit, lui parut absurde et il n'y vit qu'une preuve de l'extravagance de l'homme blanc.

Mais on pourait tout aussi bien dire que, pour les primitifs, le monde extérieur entier est *intérieur*, car pour eux les événements du monde résultent essentiellement de lois psychiques. Beaucoup d'entre eux n'admettent pas de mort naturelle en dehors de la mort dans la lutte. Elle est toujours l'œuvre d'esprits malveillants, ou d'ensorcellement. Il va sans dire que l'origine des maladies est d'ordre psychique. Il arrive même que la procréation n'est pas considérée comme la conséquence de la cohabitation, mais comme l'entrée dans le corps de la femme d'esprits demeurant d'habitude dans des arbres ou des rochers. Tout se passe par la voie magique, c'est-à-dire psychique. Avec la meilleure volonté du monde on ne pourrait pas déterminer ce qui pour le primitif est réel, l'intérieur ou l'extérieur.

Nous voyons donc que, pour en arriver de nouveau à ce niveau où l'extérieur et l'intérieur ne faisaient qu'un, il nous faudrait reculer de plus de mille ans dans notre propre évolution historique. Quand je dis « nous », il est bien entendu que je parle du citadin moderne cultivé; on ne peut pas en dire autant du paysan de nos jours, dont l'état d'esprit est toujours plus ou moins primitif. Comme aux temps de ses aïeux on jette un sort sur ses vaches, le diable lui endommage son lait, il ne faut pas faire ceci ou cela à cause des conséquences magiques funestes En ce qui concerne les esprits, il y aurait d'ailleurs bien quelque chose à dire dans les villes. Et que signifient, en dernier lieu, les grandes églises de l'Occident sinon la réalité du monde intérieur?

Mesdames et Messieurs! Notre psychologie positive n'est pas établie par l'intellect, mais par le *consensus gentium*, l'accord des conceptions des peuples. Notre intellect voit avec déplaisir que nous sommes placés mystérieusement entre deux réalités. Il a débarrassé le monde de toute la soi-disant mystique qu'il a traitée de conte de grand'mère. C'est ainsi que vous lirez dans un dictionnaire encyclopédique, paru vers 1910, qu'au XVIIIe siècle *encore* un quidam avait tiré des horoscopes pour lui et ses enfants, mais que depuis lors l'habitude stupide de tirer des horoscopes avait complètement disparu. Jusqu'où cette remarque du dictionnaire est-elle conforme à la vérité ? Il est évident qu'elle a été faite sur la lune. Mais si l'intellect se permet de procéder ainsi, la psychologie

n'a pas le droit d'en faire autant. Pour la psychologie, ces choses sont des réalités, des réalités irrationnelles, si l'on veut. Mais toutes les choses qui arrivent réellement sont en dernier lieu irrationnelles; c'est là une vérité qu'on n'oublie que trop souvent. Ou bien pourrait-on motiver rationnellement qu'il existe des éléphants?

Il faut avouer que l'intellect nous a engagés dans une fausse voie. Nous sommes devenus trop rationnels et nous avons perdu le sens qui saisit les données intérieures. Notre raison prétend toujours les transformer en données extérieures. On croit exprimer la non-existence d'une chose en disant qu'on l'a seulement pensée. On oublie complètement que toute œuvre humaine et culturelle qui nous entoure n'a d'abord existé que sous cette forme « pensée ». La plus réelle des locomotives n'a été, à un certain moment, qu'une création de l'imagination dans une tête quelconque. Et les pires catastrophes, les subversions sociales les plus radicales sont le résultat de visions de l'imagination. Plus d'une fois, le monde intérieur pourrait nous sembler presque plus redoutable que le monde extérieur; l'homme primitif dirait : « Les dieux sont plus puissants que l'homme. » Mais de l'autre côté, les dieux nous ont prouvé leur impuissance aussi bien. Il vaut donc mieux laisser de côté la question de savoir si l'intérieur ou l'extérieur est plus fort. Pour notre but particulier, il suffit absolument d'admettre qu'il y a deux origines des éléments psychiques qui ont, selon toute apparence également leur raison d'être.

En parlant d'origine ou de sources, je donne l'impression de rapporter le contenu psychique en son entier à des entités qui se trouvent en dehors de la conscience. Vous m'objecterez : « La conscience ne peut-elle pas créer son propre contenu? » J'y ajouterai une deuxième question : « La conscience peut-elle, après tout, se créer elle-même? » Pour le moment, nous sommes obligés de répondre négativement à l'une et à l'autre question. Rien de ce que nous connaissons ne se crée soi-même. La conscience découle, d'une façon que nous ignorons, de l'inconscience du sommeil, de l'enfance et de l'animalité. Le contenu de la conscience nous arrive du monde extérieur des sens et du psychique intérieur. Nous savons pourtant qu'il est également possible de produire des pensées consciemment. Le processus de la conscience est un phénomène qui manque de liberté pour autant que la conscience et son contenu dépendent de leur origine. Mais une fois établi, il dispose de cette énergie que nous appelons volonté et dont la conscience pourra faire ce que la nature — ou quelque soit le nom que nous donnons à cette entité extra-consciente — a fait auparavant : nous pourrons créer, dans les limites imposées par ce qu'il y a de conditionnel dans l'existence, une conscience plus étendue et de nouveaux éléments selon notre libre choix. Par la conscience il a été donné à l'homme une part de la puissance créatrice divine, au moins une étincelle du feu éternel.

J'ai dit auparavant que nous connaissons suffisamment ce qui provient de la réalité extérieure, nous le connaissons si bien que chacun de nous sait préciser sans autre ce qui se passe autour de lui. Ce qui, par contre, vient de la réalité intérieure nous est si inconnu qu'au moment même nous ne saurions guère fournir une indication précise quelconque. C'est comme si un voile ou un tabou nous en empêchait. Je vous ai expliqué

que les raisons de cette incapacité doivent être cherchées dans le caractère exclusif de notre mentalité occidentale. Il y aurait encore bien des choses à dire sur ce sujet; j'y renonce pour ne pas compliquer. Mais quand je vous dirai maintenant ce qui, somme toute, vient de l'intérieur, vous sentirez dans le terme dont je me servirai cette équivocité qui, pour nous autres occidentaux intellectuels, est liée à tout ce qui concerne l'intérieur : car ce mot est « imagination ». « Rien qu'une imagination! » « Une pure imagination! » sera l'écho qui se fera entendre dans la plupart d'entre nous. « Fantaisie! Dieu soit loué! » se diront avec un soupir de soulagement quelques rares natures peut-être artistiques. Hélas! Fantaisie ou imagination est un mot à sens ambigu. « Quelle catastrophe que d'être un fantasque! » Mais si, en anglais, vous voulez déprécier quelqu'un, vous n'avez qu'à dire : « He has no imagination ! »

L'imagination peut trouver son expression dans les quatre fonctions fondamentales. Il y a des pensées imaginaires; des sentiments imaginaires qu'on désigne également sous le nom de caprices ou d'humeurs, des intuitions imaginaires, c'est-à-dire des pressentiments de possibilités imaginaires, et des sentiments imaginaires pour lesquels l'art moderne, l'hypocondre et le fou vous fournissent les meilleurs exemples. Les imaginations sont loin d'être toujours créatrices, importantes ou d'une valeur appréciable, elles sont tout aussi souvent stupides et destructives, de même que tout ce que nos sens apportent du monde extérieur est loin d'être toujours intelligent, bon ou beau.

Quelle que soit la fonction fondamentale dans laquelle l'imagination se révèle à la conscience, elle est toujours une image, c'est-à-dire quelque chose de formé ou susceptible d'être formé, et jamais elle n'est indifférente dans ce sens qu'elle ne nous affecterait pas. L'imagination nous affecte toujours, car elle n'est pas une simple image, mais en même temps une valeur énergétique, une espèce d'impulsion. Vouloir nier la force affective de l'imagination, comme nous essayons souvent de le faire, ne la touche en rien, mais nous révèle la nature de la conscience qui prouve précisément par ce refus combien profondément elle a été affectée. C'est également par suite de cette tendance généralement négative de la conscience que nous ignorons souvent que nous sommes affectés ou pourquoi nous le sommes. Il est vrai que lors d'un examen approfondi on comprend que cette ignorance est voulue. C'est pour cela qu'on parle de mauvaises humeurs sans raison, de troubles nerveux, de préoccupations non fondées, etc. Par imagination nous désignons d'habitude quelque chose de non-réel, c'est-à-dire que nous la comparons aux données du monde extérieur où nous ne pourrons pas la rencontrer. De cette recherche vaine nous concluons peu intelligemment qu'elle n'est pas réelle. Elle est réelle, mais elle ne l'est pas à l'extérieur; à l'intérieur, par contre, elle est souvent plus agissante que nous n'aurions voulu.

L'imagination est une réalité et tout un monde en soi, tout aussi chaotiquement varié que le monde extérieur qu'à l'occasion, quand tout est sens dessus dessous, nous appelons bien quelquefois « fantaisiste ». Nous nous flattons d'avoir tranformé le chaos en cosmos « l'homme étant pris comme centre et mesure de toutes choses ». Pouvons-nous avoir de pareilles prétentions quand il s'agit du chaos intérieur, de la fantaisie sans

loi ni limites? Certainement pas, car dans un mépris suprême on a foulé aux pieds la fantaisie ou on l'a cachée sous quelques dogmes. Ou bien quelqu'un pourrait-il nous dire où nous saurions trouver une cosmographie ou histoire naturelle, une physique, chimie, zoologie, anthropologie ou astronomie du monde intérieur? Si quelqu'un voulait manifester une pareille prétention, il serait sûr qu'on lui rirait au nez.

Et cependant, Mesdames et Messieurs, une pareille aspiration n'a rien d'extravagant; il est, au contraire, certain qu'elle serait parfaitement comprise par les esprits les plus nobles et les plus distingués. Car des cosmographies de ce genre existent. Il s'agit seulement de surmonter un accès de répugnance occidentale, quand on veut les atteindre. Ce sont les tentatives désespérées et manquant de maturité du fantasque Rosenkreutz, pour ne pas parler de ses prédécesseurs, le très distingué Paracelse. van Helmont, Agrippa de Nettesheim et Trithemius de Sponheim. Ces noms ne vous diront pas grand'chose. C'est pour cela que je recule encore davantage dans l'histoire et vous cite des noms tels que Denys l'Aéropagite qui a joué un si grand rôle dans l'évolution de la doctrine catholique, lequel, de son côté, n'était qu'un dernier continuateur d'esprits plus grands, des gnostiques et des Néo-Platoniciens. Peut-être ce domaine vous est-il plus connu, quoique précisément la psychologie gnostique se trouve encore sous le tabou religieux et, ce qui est pis, sous le tabou intellectuel bien plus sévère. On peut même dire que les gnostiques nous sont si inconnus que nous ne savons pas même comment ils ont trouvé leurs systèmes d'une fantaisie inouïe. Certes, chaque système est la spéculation intellectuelle, mais la Gnose est basée sur l'expérience réelle. On pourrait désigner les gnostiques aussi bien que Paracelse, van Helmont, Boehme, etc. comme *les empiriques du monde intérieur*. Ils présentent les mêmes faiblesses que les sciences naturelles de leur temps, c'est-à-dire qu'ils nous servent un pêle-mêle indigeste de physique et de psychologie. Mais Pline aussi n'est pas moins fantaisiste que Valentinien.

Toutes les doctrines traitant de l'au-delà, de dieux, d'esprits et de rédempteurs sont des tâtonnements de l'esprit humain, des tentatives d'acquérir un « savoir » du psychique. Elles n'ont généralement pas réussi à se libérer de la contrainte de la mentalité magique primitive, tout comme les sciences naturelles de l'antiquité et du moyen âge. Les sciences naturelles modernes ont réussi à se débarrasser victorieusement des éléments psychiques qui les rendaient obscures, on a donc le droit d'espérer que le jour viendra où l'expérience du monde intérieur sera débarrassée de préjugés extérieurs et d'éléments impropres. La psychologie de la conscience est une *psychologie de compromis*, comme la science elle-même est, somme toute, un compromis. La psychologie proprement dite et les vraies sciences naturelles ne commencent pour ainsi dire *qu'au delà de la conscience*. Les sciences naturelles veulent comprendre l'objet des sens comme tel et non pas comme contenu psychique, et c'est de façon identique que la future psychologie, qui est la *métapsychique*, veut comprendre le psychique au delà de la conscience. Elle veut aborder son sujet par la voie de la fantaisie, de l'imagination exactement de la même manière dont les sciences naturelles ont envahi puissamment l'empire des faits matériels, non-psychologiques, par le pont des impressions sensoriellea.

Il est possible que mes développements ne vous aient pas donné une impression très nette; cela tient peut-être à la rapidité de l'exposé parlé, mais en grande partie aussi à la nouveauté et à la particularité du sujet. C'est que nous avons une telle habitude de considérer comme identiques la conscience et le psychique que nous avons beaucoup de peine à nous représenter un psychique différent. Par l'étude de l'inconscient, — c'est ainsi que nous appelons le psychique non-conscient, — qui commence de nos jours, nous entrons dans le domaine des présuppositions imaginaires de la conscience. Le premier résultat de cette étude est la constatation que toutes les fantaisies, fantaisies de la pensée ou des sentiments, et tous les troubles nerveux dits pychogènes, se ramènent à quelque chose qu'on se représenterait le mieux comme des *images dynamiques*, et entre leur nature et les objets extérieurs, causes des impressions sensorielles on pourrait établir une analogie. C'est pour cela qu'on peut parler, sans autre, *d'objets intérieurs*. Les objets intérieurs sont donc représentés par les éléments fournis à la conscience par la réalité intérieure. Et de même que les objets extérieurs proviennent, — comme nous l'avons découvert, — non pas d'un chaos, mais d'un cosmos, c'est-à-dire d'un tout réglé par des lois, les objets intérieurs font partie d'un tout logique, mais dont nous ne pouvons reconnaître jusqu'à présent que quelques vagues contours.

On peut d'ailleurs constater que les objets intérieurs ne sont pas pour nous des données aussi inconnues qu'on pourrait le croire au premier abord. Nous connaissons même très bien leurs proches parents : *les motifs mythologiques*. En débutant dans le domaine de la mythologie, on a l'impression qu'une pareille quantité de choses incompréhensibles n'a pu être produite que par les procédés arbitraires les plus évidents. Mais à mesure qu'on se familiarise avec le sujet, on comprend de mieux en mieux que certains motifs, se répétant toujours et partout, finissent par nous servir de points de repère et de poteaux indicateurs dans ce grand labyrinthe. Il y a des centaines, peut-être même des milliers de ces motifs qu'on trouve répandus dans le monde entier. Tels sont les motifs du héros, de la lutte avec le dragon, des dieux, des esprits, des animaux sauveurs de l'homme, des deux frères, de l'ancêtre animal, du serpent sage, et le motif d'une chose précieuse qu'on ne peut obtenir qu'à force de luttes, et d'autres encore.

A notre intellect il semble toujours que c'est lui qui a imaginé et produit des choses. La réalité est différente. Ces motifs s'imposent à la conscience venant de l'intérieur. Souvent, ils se manifestent sous forme de révélations faites sous l'influence d'un besoin de parler irrésistible, comme c'est le cas de quelques prophètes de l'Ancien Testament, pour ne rien dire de saint Paul sur la route de Damas. Aujourd'hui encore, nous pouvons fréquemment constater ces mêmes phénomènes chez des personnes normales, des névrosés et des fous. Et la manifestation par l'image se sert invariablement de ce même langage mythologique dont elle s'est servie aux temps primitifs. De cette constatation résulte que nous avons évidemment affaire à des facteurs durables et réguliers qui se divisent, malgré leur grande variabilité de surface, en genres et espèces comme les objets, vivants ou morts, du monde des sens. Mais il faut avouer qu'en ce qui

concerne leur classification, nous n'avons pas même atteint l'époque de Linné, nous sommes encore enlisés dans le domaine de la fable que représente Gessner dans son livre sur les animaux. Au Moyen âge, on accusait les naturalistes de présomption et de curiosité criminelle parce qu'ils voulaient en savoir plus long qu'Aristote; on me reproche de même de vouloir connaître l'inconnaissable, et cela uniquement parce qu'on croit encore qu'on pourra se débarrasser de l'intérieur par un sentence magique du tout-puissant intellect. Nous sommes entravés par notre exclusivité occidentale. Tandis que l'intellect, orienté unilatéralement, prononce son anathème, l'humanité entière vit, consciemment ou inconsciemment, qu'elle en convienne ou non, non seulement du pain des objets extérieurs mais aussi du vin des images intérieures.

Mesdames! Messieurs! Quand je compare les figures mythologiques aux objets intérieurs, j'établis une comparaison dangereuse, car je pourrais facilement vous faire croire que les objets intérieurs agissent sur nous ou se présentent à nous comme les motifs mythologiques que nous ne connaissons que par les livres. Pour l'Européen les figures mythologiques semblent être des intellectualismes. Mais en réalité elles sont des situations de la vie, au sujet desquelles on ne réfléchit presque jamais, mais qu'on vit et subit en proie à une vague émotion. Le motif si fréquent du héros perdant dans la lutte avec le monstre son arme qui, jusqu'alors, jamais encore ne lui a fait défaut, et devant achever le monstre de ses seules mains, est une des images dont la réalité vivante nous frappe immédiatement. Les motifs sont des images de situations et des dénouements de celles-ci que la vie nous réserve toujours à nouveau et qui ont pour cela un caractère typique. Quand on dit métaphoriquement : Je suis tombé dans une trappe, il s'agit d'une situation typique que le mythe reproduit peut-être sous forme du motif du rocher à trappe. Si nous avons de la malchance, nous y tombons et il nous faut essayer d'en sortir peu à peu à force de peine et de ruse. Le mythe correspondant nous montre le héros au moment où il est dévoré par le monstre et tombe dans son ventre noir. Il doit y faire du feu et tuer le monstre par le dedans. Considérée de cette façon, la mythologie est de la sagesse condensée et plastique. Mais contrairement à notre conception, elle ne se trouve *pas dans les livres* mais dans le *sang*, non pas comme une sagesse *morte*, mais comme une disposition *vivante* à être vécue pleinement, avec l'énergie d'une mine chargée qui explose quand on y met le pied, c'est-à-dire quand les circonstances d'une situation vécue prennent une forme telle qu'elles touchent à l'archétype mythologique. La campagne fatale d'un Alexandre ou d'un Napoléon offre un exemple de ce genre et peu importent les considérations rationnelles qui l'ont occasionnée. C'est dans ce moment que s'anime le prototype du héros solaire, lequel, en route pour l'Est, doit se jeter, durant les dernières heures de la nuit, dans une lutte terrible, car ce n'est que grâce à la victoire qu'il pourrait continuer sa route vers le lever du soleil, vers la divinité manifeste. Il n'était donc pas bien difficile d'écrire ce livre humoristique dans lequel on prouvait que Napoléon n'était qu'un mythe. Il faudrait seulement être plus exact et dire qu'il est devenu un mythe; non pas l'histoire de sa vie, *mais lui-même*. La folie de grandeur des Césars n'est donc pas une présomption intentionnelle, mais une déification par le réveil, dans l'incons-

cience, de l'*archétype du héros solaire* dans l'empire duquel le soleil ne se couchera pas. Le « Roi-Soleil » n'est pas un bon mot, mais un prototype vivant, annonçant les ombres du coucher du soleil à venir. L'archétype est une disposition qui transforme une expérience personnelle, mais qui se rapproche de l'expérience typique, en une expérience première.

L'archétype — précisément la figure mythologique, — est cependant autre chose qu'une disposition latente ou réduite à l'attente, elle est une *image dynamique* dans ce sens qu'elle exige sa réalisation. Elle cherche à envahir la vie personnelle par quelque endroit et d'une façon quelconque, et à se l'asservir. Cette tendance prend une forme si impérieuse qu'elle a donné naissance à la possession, admise dans tout le domaine de l'esprit primitif.

Je pense que vous arriverez sans trop de peine à voir des réalisateurs d'un prototype dans des personnalités telles que Napoléon et Alexandre: il vous semblera, par contre, presque impossible, — c'est du moins ce que j'ai pu constater personnellement —, d'admettre que M. Durand ou Dupont soit l'expression d'un archétype. Il ne faut jamais oublier que l'archétype n'est pas seulement grandiose, mais aussi grotesque et qu'il peut, par conséquent, être appliqué aux personnages les moins importants. H.-G. Wells vient de publier une nouvelle dans laquelle il montre comment Mister Preemby, une personnalité de tout petit format, est envahi par un archétype. Mister Preemby vient de découvrir qu'il est une incarnation de Sargon Ier, du roi des rois, par conséquent, une espèce de déification *in corpore vili*. Dans ce cas particulier, ce n'est pas par une puissance visible ou par une grandeur disproportionnée que l'archétype est atteint, mais par une petitesse excessive et une insignifiance extrême. Ce qui est extrêmement petit et ce qui est extrêmement grand approchent également la sphère des Dieux. Au niveau du grotesque, le dragon de l'enfer est le carcinome imaginaire que mange l'hypocondre et Roland à Roncevaux un paranoïaque poursuivi par les francs-maçons.

En nous décrivant les objets intérieurs comme des archétypes ou des prototypes de la vie humaine, je ne me suis exprimé, — et je vous prie de le comprendre ainsi, — que dans un langage métaphorique. Les figures mythologiques aussi ne sont que de purs symptômes et des modalités de manifestations d'entités psychiques, auxquelles nous pourrions donner, en partant d'un autre point de vue, des noms tout différents. C'est ainsi que je me suis servi, longtemps avant d'être obligé de m'occuper des aspects historiques de la psychologie, de l'expression « les dominantes de l'inconscient collectif », sans me douter que le gnosticisme avait créé dans ses principes pour ce concept les termes de « Dominations et Trônes ». L'autorité souveraine des entités psychiques répugne particulièrement à notre intellect. La raison en est la menace de la suprématie de la conscience qu'elle renferme. C'est pour cela que l'intellect a inventé cette illusion que les symptômes de l'action indépendante de l'objet intérieur sont morbides et, par conséquent, susceptibles d'être expliqués physiologiquement plutôt que par la psychologie. En ma qualité de psychiâtre, je suis fermement convaincu que c'est précisément la casuistique psychiatrique qui démontre le mieux l'indépendance des facteurs psychiques (les manifestations de la schizophrénie par exemple), ce qui est loin de prouver que tout

élément psychique autonome ne puisse être que pathologique. C'est toujours une faute que de sous-estimer son ennemi; notre conscience aussi ferait bien de ne pas voir dans tout élément venant troubler sa sphère par son apparition, *ipso facto*, quelque chose de purement morbide et négatif, car ce sont précisément ces facteurs dont l'action troublante se fait sous l'impulsion de l'inconscient, qui renferment ces éléments produisant la guérison, dès qu'ils atteignent la conscience. Si le roi, devenant le soleil, comprenait que de son existence humaine il ne resterait qu'un mythe, ou si Nabuchodonosor, — pour nous servir du style de Daniel, — eût deviné que c'était lui-même l'arbre à l'ombre duquel vivaient les peuples mais que la hache menaçait déjà, l'un et l'autre auraient pu conserver la fermeté de leur conscience humaine en dépit de la puissance décomposante du prototype, lequel, en montant de l'inconscient, les circonvenait de tous les côtés. Ce n'est pas en méprisant ou même en niant la force du prototype dressé contre nous que nous nous protégerons, mais en comprenant la puissance de ce facteur psychique dans toute son étendue.

De cette simple réflexion résulte l'importante conclusion pratique que les maladies psychogènes en particulier ne devraient pas être considérées comme quelque chose dont la seule cessation est le but du traitement, mais plutôt comme l'avertissement d'un sort dont l'importance n'est pas encore connue. L'ancienne conception qui voyait dans la maladie la punition du ciel, touchait la vérité de plus près que notre rationalisme moderne n'est disposé à l'admettre. La théorie aujourd'hui oubliée de la hantise n'est pas non plus sans un assez grand fond de vérité.

Nous sommes encore loin d'une vraie morphologie des objets intérieurs. Jusqu'à présent, quelques rares figures ont pu être nettement saisies. Parmi celles-ci, je voudrais notamment insister sur les suivantes qui se retrouvent avec une très grande régularité et sont attestées par la littérature à bien des reprises : la figure de l'âme féminine dans l'homme, désignée par moi sous le nom de « anima »; la figure de l'âme masculine dans la femme que j'ai désignée par le mot « animus »; la figure du vieux sage ou magicien; la figure connue de l'ombre, — Wagner faisant partie de Faust, — et le monde typique des figures du drame de la transformation solaire. Ces figures que je viens d'énumérer sont les modes les plus réguliers et les plus fréquents de la manifestation des entités psychiques qui se trouvent au delà de la conscience. Et le fait qu'on trouve ces figures non seulement de façon générale dans la casuistique médico-psychologique, mais aussi, sous forme de mythe, répandues dans le monde entier, semble bien démontrer qu'il ne faut pas les considérer comme une acquisition personnelle, mais plutôt comme un héritage collectif.

Dr C. G. JUNG.

Conférences au Centre International permanent de Conférences et de Congrès de Recherches Psychiques de Genève

En 1929, les Conférences ci-dessous seront faites au Centre International permanent de Conférences et de Congrès de Recherches Psychiques de Genève :

En Janvier :

Le « Moi » et le « Je » *(Etude de la Conscience)*
Par M. Frank Grandjean,
Professeur de Philosophie à l'Université de Genève.

En Juin (date ultérieurement précisée) :

L'Intelligence dans la Nature
Par M. le Docteur Anile, Professeur d'Anatomie
à l'Université de Rome.

En Septembre :

Critique du Parallélisme Psycho-Physique
Par M. le Docteur Hans Driesch,
Professeur de Philosophie à l'Université de Leipzig.



Le secret de Nostradamus, selon M. Piobb

(Critique de textes)

Je viens de lire *Le Secret de Nostradamus.* M. Piobb fait preuve d'une ingéniosité rare. Il explique les Centuries, les Présages et les Sixains par l'astrologie (mais non pas l'astrologie à bonnet pointu !) et par la mathématique appliquée au temps et à l'espace. Cela est neuf et séduisant. Il s'est livré à des calculs innombrables et minutieux qui dénotent chez lui une culture et une puissance d'invention scientifique très remarquables. Totalement profane en ces matières, je me garderai de contester la validité de sa méthode et je n'hésite pas à répéter qu'elle m'a semblé des plus intéressantes.

Mais — et j'écris ce mais avec énergie et sérieux — mais je réclame le droit de formuler un principe et une réserve : cette méthode, comme toute autre, doit être jugée expérimentalement, d'après les résultats, dans son application. Si j'admets la légitimité de la « Manœuvre » dont use M. Piobb pour établir des rapports exacts entre tel fait de telle époque (en l'espèce de 1792 à nos jours) et tel ou tel vers Nostradamique, j'exige par contre que les vers auxquels M. Piobb rattache les faits aient en eux-mêmes un sens qui autorise un pareil rattachement.

Je vais donc examiner de près un certain nombre de ces vers. Je ferai la part belle au prophète et à son truchement. Je ne m'étonnerai pas que, par exemple, la Centurie X nous entretienne de l'an 1860 et la Centurie IV de l'an 1907. Il a plu à Nostradamus de brouiller l'ordre des événements, sans doute pour dépister les indiscrets. M. Piobb, en maniant son « théodolite » et son « vernier » symboliques, assure qu'il a débrouillé ce chaos. Il se peut. Mais il faut contrôler et les outils de ce contrôle seront la linguistique et le bon sens.

Marie-Antoinette est, paraît-il, désignée par ces vers :

La grande reine quand se verra vaincue,
Fera assaut de masculin courage.

(P. 75, N° 1)

Or, la malheureuse fille de Marie-Thérèse d'Autriche fut certainement héroïque devant le Tribunal révolutionnaire et sur l'échafaud. Mais son héroïsme n'eut rien de particulièrement « masculin » ; il consista plutôt en une fierté calme et résignée, qui appartient bien à la femme. De plus le mot « vaincue » semble indiquer qu'il s'agit

d'une défaite non point politique mais militaire. La preuve est donc loin d'être administrée que ces vers plutôt vagues d'ailleurs, se rapportent à Marie-Antoinette qui montra dans des heures tragiques une noblesse féminine et dont la puissance ne succomba pas sur les champs de bataille.

Le vers : *Frayeur et bruit, assaut à la frontière,* p. 75, qualifie, selon M. Piobb, les années 1793 et 94. Même si dans « frayeur » il faut voir terreur, parce que frayeur en latin c'est *terror*, j'estime que ce vers résume bien imparfaitement les deux formidables années où la Convention mâta les ennemis du dehors et ceux du dedans, en même temps qu'elle donnait à la France des lois nouvelles. Mais précisément il n'est en rien nécessaire d'identifier « frayeur » à *terror* et à « terreur ». On peut tout aussi bien l'identifier à *pavor* et à *metus*, à « peur » et à « crainte ». M. Piobb entre ces trois mots « crainte, peur, terreur », choisit le dernier parce qu'il peut en quelque sorte jouer sur lui et passer de son sens général au sens particulier qu'il prit en 93-94, celui de l'époque où régna la terreur. Quand il s'agit de vers aussi peu précis que le vers en cause, un pareil procédé n'a aucune valeur. Si ce vers contenait des allusions nettes, la substitution logiquement possible de « terreur » à « frayeur » ajouterait à ses allusions qui, d'autre part, la légitimeraient elle-même, une vraisemblance de plus. Mais peut-on appeler allusions nettes les mots « bruit », « assauts », « frontière ». Tous les peuples, tous les siècles ont connu « le bruit » et les agressions de l'étranger. De ces banalités Nostradamus a fait un vers passe-partout qui n'éque nulle époque historique en particulier. L'appliquer à une phase de la Révolution est une commodité que M. Piobb se donne et tous les esprits sensés se refuseront à y voir autre chose.

Les vers qui suivent (P. 76) :

L'Oisel de proie au Ciel vient s'offrir,
Un empereur naîtra près l'Italie
De la cité marine et tributaire

se rapportent assez bien à Napoléon et à l'aigle, son emblême. Ajaccio est un port ; elle était tributaire des Gênois qui possédaient la Corse, leur voisine. Il y a là quelques relations et coïncidences assez saisissantes sinon décisives.

Mais retrouver Napoléon dans :

Qui aura tant d'honneur et caresses
Elu sera renard ne sonnant mot,

(P. 76)

est à mes yeux quelque peu une gageure, car Louis XIV fut beaucoup plus adulé que Napoléon et Napoléon, sous aucun prétexte, ne

peut-être comparé à un renard. Encore un échantillon de vers passe-partout sans la moindre portée.

Dans le Danube et du Rhin viendra boire,
(P. 76)

convient à la rigueur au vainqueur d'Austerlitz, beaucoup plus d'ailleurs par le Danube que par le Rhin. Mais s'il renfermait un mot comme Iéna ou Tilsitt, combien il ferait mieux mon affaire !

Grande hécatombe, triomphe, faire fêtes
(P. 77)

encore une insignifiance qu'on peut indifféremment « accrocher » au siècle de Louis XIV, ou à l'Empire, ou à toute autre époque brillante et meurtrière de l'histoire. Aucun intérêt.

.... Bellerophon mourir
(P. 77)

Ici une lueur. Napoléon, battu et détrôné, fut emmené sur le « Bellérophon » à l'île de Sainte-Hélène, où il mourut. Seulement on voudrait une citation plus étendue, afin de voir si « Bellérophon » n'a pas trait à toute autre chose qu'à la destinée de Napoléon, sur lequel, en définitive, Nostradamus et M. Piobb projettent de bien maigres clartés !

Sur la Restauration, ce n'est ni plus lumineux ni plus concluant :

Pages 78-79, M. Piobb traduit par *erit necessitas regi* le vers « Dans un moment sera besoin au roi », et il retraduit *erit necessitas regi* par « on aura besoin d'un roi ». Mais, justes dieux, c'est trahison pure et trahison double. D'abord : « Sera besoin au roi » ne peut avoir qu'un sens : Le roi aura besoin de. Ensuite *erit necessitas regi* signifie évidemment : « ce sera une nécessité pour le roi ». Donc le : « on aura besoin d'un roi » peut s'expliquer par le désir tout naturel qu'avait M. Piobb d'introduire Louis XVIII dans le cycle de Nostradamus, mais nullement pour une traduction bien menée. « Le roi aura besoin de » ou « sera besoin au roi » doit se dire en latin : *opus erit regi* et la chose dont le roi a besoin se met à l'ablatif. Il est si simple de consulter le dictionnaire !

Page 79, M. Piobb a cru bon d'habiller de latin — selon la règle qu'il s'est donnée et que je ne veux point discuter — le vers :

Ceux qui étaient en règne pour savoir.

Il obtient : *ad cognoscendum illos qui erant regales.* Mais, latin ou français, ce vers est dénué de toute relation spéciale avec le retour des Bourbons.

Page 79 : *Pour maintenir l'heureux sang de Bourbon !*

S'il s'agit de la Restauration, « ramener » serait beaucoup plus

rationnel que « maintenir ». De plus M. Piobb traduit « heureux » par *secundus* puis *secundus* par « deuxième » et proclame alors qu'il s'agit de la deuxième branche des Bourbons. Vraiment, c'est un simple tour de passe-passe. Je le trouve stupéfiant et ne veux point croire que Nostradamus y ait jamais songé. N'abusons pas du calembourg surtout quand il est aussi stérile et ne saurait féconder un vers dépourvu de toute vie.

Page 79 :

Le prochain fils de l'aîné parviendra...

Accorde-t-on à M. Piobb que l'aîné c'est le Dauphin, fils de Louis XV et père de Louis XVI, alors on peut, si l'on est bon enfant, lui accorder aussi que « le prochain fils » représente Louis XVIII, frère et successeur de Louis XVI. Mais comment démontrer que « l'aîné » s'identifie au Dauphin ? Ce vers ouvre une possibilité mais aucune probabilité forte.

Puis viennent seize vers que M. Piobb semble (je dis « semble » puisqu'en réalité son choix résulte de combinaisons chrono-cosmographiques) avoir grapillés à travers Centuries, Sixains et Présages, pour la plus grande gloire de son système. Tous ces vers sont atones et parfaitement quelconques. J'engage le lecteur à s'y reporter : pages 79 et 80. S'il y peut découvrir un schéma, aussi filiforme que l'on voudra, des règnes de Louis XVIII, de Charles X et de Louis-Philipppe, c'est qu'il sera de bonne composition et que son appétit de merveilleux le fera facile à convaincre. Pour moi je ne veux calmer ce même appétit qu'avec des mets substantiels et de bon aloi. Or non seulement ceux que nous sert M. Piobb sont fades, mais encore d'une origine peu sûre. J'entends par là qu'il mêle l'erreur à la platitude. Je lis en effet page 80 : « 2° *Sans nuls enfants* (X, 39) — *car Charles X n'eut point de postérité* » — j'en suis fâché, mais Charles X eut deux fils ; l'un, le duc de Berry, mourut assassiné par Louvel en 1820 ; l'autre, le duc d'Angoulême vécut jusqu'en 1844 et sans 1830, eût succédé à son père. Il y a là une terrible ignorance de l'histoire la mieux connue, ignorance qui n'engage pas la responsabilité de Nostradamus, mais assurément celle de M. Piobb. Nostradamus n'a très certainement pas visé Charles X. C'est son commentateur qui a commis l'inexactitude et elle est lourde, si lourde qu'elle écrase à peu près la confiance.

Poursuivons cependant ; le second Empire serait, nous affirme-t-on, annoncé par le vers suivant :page 81.

Seront d'accord Naples, Léon, Sicile.

A vos yeux et aux miens, ce vers ne peut prédire qu'une entente entre les états de Naples, de Léon (Espagne) et de Sicile. Eh bien pas du tout : il prédit l'avènement de Napoléon III et voici comme : « Il y aura un accord, dit M. Piobb (le 2 décembre sans doute !) et

« on verra apparaître un personnage dont le nom est désigné par Naples, Léon, Sicile soit, en grec *Neapolis, Léon, Trinacria* — qui se traduit en français produit : Lui, Napoléon, trois, sommet, ce qui veut dire que Napoléon III est le dernier des Bonaparte ! Rêvons-nous ? Pas le moins du monde. Nous sommes entre gens sérieux. Quand le latin n'est plus opérant, nous nous adressons au grec, puis de Neapolis nous faisons Is, Neapol auquel nous ajoutons Léon, nous coupons Trinacria en Trin — Acria et le tour est joué. On se croirait chez Robert-Houdin et l'on ne peut qu'admirer la prestesse de cette prestidigitation. Il n'y a qu'un malheur : c'est que Is, retranché à Neapolis et mis en tête de la formule magique, n'est pas du tout un mot hellénique : c'est un pronom latin. Nous aboutissons donc à un méli-mélo latino-grec dont je ne méconnais pas la haute saveur mais auquel je ne puis accorder le plus mince crédit. Nostradamus n'a jamais poussé la fantaisie jusque là. Au surplus, c'est Napoléon premier qu'il eût appelé sommet, parce qu'il fut réellement grand. Pour Napoléon III il eût trouvé des symboles moins glorieux. C'est à quoi M. Piobb eut dû réfléchir.

Viendra errer neveu du grand
Et Neveu du grand occupera le règne
(P. 83)

peuvent j'en conviens se rapporter à Napoléon III qui était le neveu de Napoléon 1°, voyagea passablement et monta sur le trône. Mais les vers qui suivent :

Qui deviendra si haute puissance
Que par ce siècle les rendra très contents,
(P. 83)

sont un pur néant.

Quant au vers :

Page 83 : *Premier fruit : le prince de Pesquière.*

M. Piobb commet en l'expliquant un remarquable contre-sens. Il traduit « prince » par *princeps* et c'est correct, mais il change *princeps* en « principe » et c'est une hérésie. *Princeps* ne veut dire que « prince », « chef premier » — et « principe » c'est en latin *principium* auquel *princeps,* à aucune époque, ne fut jamais substitué. Ce contre-sens fausse toute l'interprétation. Il est inexact d'ailleurs que le premier fruit du Second Empire ait été la guerre d'Italie. Ce fut la guerre de Crimée.

Tout ce qui concerne la guerre de 1870 est aussi peu probant que possible.

Nous arrivons à la Troisième République et de nouveaux étonnements nous attendent.

Page 97, dans ce vers :

Lui mis à mort pour sa bénévolence,

M. Piobb lit l'assassinat du Président Carnot. Je veux bien, quoique la preuve formelle manque absolument. Mais pourquoi faire dévier le latin — *pro sua* (et non *ejus*) *benevolentia* — de son sens évident ? *Benevolentia* signifie « bienveillance », « bonne volonté », et en aucun cas « service commandé ». Si M. Piobb le traduit par « service commandé », c'est assurément pour conférer une relative vraisemblance à un vers tout à fait neutre. Mais le procédé est tendancieux.

Les six vers suivants sur Carnot, Casimir Périer, et Félix Faure sont incolores et peuvent changer de sens à volonté. En eux nulle force probante.

Et ce sont alors trois vers dont notre auteur tire un parti surprenant : page 99.

Sous la feinte ombre traître veuz et sonnés
Trois innocens qu'on viendra à livrer.
Tort accusé, prison perpétuelle.

Le premier vers vient de la Centurie VII, et le second de la C.I., le troisième de la C. IV, mais M. Piobb les raccorde et solidarise pour des raisons de « manœuvre » et de « chaîne ».

Le premier semble signifier en gros ceci :

Dans la dissimulation et l'ombre, des traîtres (l's final manque) ont été « vus » (vieille orthographe « veuz ») et « dénoncés » (« sonnés »).

« Sonnés » éveille en effet l'idée d'un bruit qui plausiblement pourrait être un bruit d'alarme, d'alerte, une manière de « Arrêtez-les ». Sous toutes réserves du reste.

Le second vers est clair : « Innocens » est un pluriel et n'a pas de t suivant une orthographe qui persista jusqu'à la fin du 18e siècle. On écrivait : enfans, amans, etc. Il s'agit visiblement de trois innocents qu'on livrera à la justice.

Le dernier vers indique une peine très dure d'incarcération perpétuelle et une erreur judiciaire.

Si ces trois vers doivent être rattachés entre eux, il faut entendre que des traîtres ont été vus et dénoncés dans une affaire ténébreuse et pleine de fausses pistes et que trois innocents ont été condamnés. Mais cette explication est trop directe, trop simple et M. Piobb la rejette. Pour lui ce que ces vers prédisent, c'est l'affaire Dreyfus, ni plus ni moins. Avec des mots pris à l'un, pris à l'autre (les deux premiers) il compose le singulier amalgame ci-dessous. Naturellement les mots français sont devenus latins sauf un. Pourquoi d'ailleurs cette exception ? Bref on a :

Innocens tres veuz traditor.

Mais alors, coup de théâtre : un des trois mots latins, le mot « tres » éprouve l'irrésistible besoin de devenir allemand et une fois changé en « Drei » de former avec le mot « veuz ou « vus » dont il a été arbitrairement rapproché, le mot fatidique Dreivus qui équivaut de toute évidence à Dreyfus. Et ça y est. Le miracle est accompli. Adorons. M. Piobb est un habile enchanteur. Seulement je m'engage avec des vers de Corneille ou de Molière ou de Raoul Ponchon, convenablement choisis, à fabriquer des prophéties péremptoires sur n'importe qui et n'importe quoi, car la recette est infaillible !

Notons pour en finir avec l'Affaire, que le troisième vers, le seul dont on pourrait peut-être faire état, s'il contenait une allusion vraiment « dreyfusique », n'est pas après tout fort exact, puisque, Dreyfus fut condamné par erreur, à des espèces de travaux forcés plutôt qu'à la prison perpétuelle.

La page 99 s'achève sur cet avis :

De Fez le règne parviendra à ceux d'Europe

Ici nous voyons plus clair, les Européens ayant en effet soumis le Maroc. La coïncidence entre le vers et le fait, confirmée par un autre, page 108 :

Au Fez ulan sera conflit donné

est d'une justesse irréprochable et je suis tout disposé à ne pas la croire fortuite.

Mais une réussite sur tant d'essais, c'est vraiment peu !

La guerre de 1914-1918 est décrite en vers d'une généralité, d'un vague tels qu'ils conviennent à toutes les guerres de tous les temps. Pris en eux-mêmes, abstraction faite des « nécessités » mystérieuses de ce que M. Piobb appelle « manœuvre », ils ne nous imposent nullement l'image de la dernière hécatombe. Nous n'avons donc pas à nous y arrêter.

Quant au quatrain fondamental, au « pilier » où M. Piobb voit le *compendium* de l'effrayant conflit, j'avoue qu'il me laisse aussi fort sceptique. Qu'on en juge :

Fustes et galères autour de sept navires.
Sera faite une mortelle guerre.
Chef de Madric recevra un coup de vire.
Deux échappés cinq menés à terre.

Pour M. Piobb les « sept navires » sont les sept nations alliées : France, Angleterre, Russie, Belgique, Serbie, Italie, Amérique. Bien. Mais les fustes et les galères, qui, plus petites, devaient être plus nombreuses, quelles nations représentent-elles ? La Roumanie, le Monténégro ? C'est maigre. Puis « Madric » donnerait par anagramme Amdric c'est-à-dire Amérique. Mais ne trouvez-vous pas à

cet anagramme une mien bien peu naturelle ? Que faire de ce « d » importun qui en occupe le milieu ? M. Piobb veut que le « coup de vire » soit la maladie à laquelle succomba Wilson. Etrange. Les « deux échappés » seraient la Russie et les Etats-Unis qui s'évadèrent en ne signant pas le traité de Versailles. Bien tiré par les cheveux. Et sur les « cinq menés à terre » M. Piobb est muet. Toute cette analyse est donc terriblement flottante et ne démontre rien. Sur ce « pilier » on ne peut faire que des hypothèses et je harsarderai la mienne en ne la donnant que pour ce qu'elle vaut : il est question d'une grande guerre navale. « Madric » c'est Madrid à une lettre près. Le chef de Madrid, le roi d'Espagne ne reçut-il pas sur mer, un puissant « coup de vire », n'essuya-t-il pas une retentissante défaite ? Si, (1) en 1588, environ quarante ans après l'oracle, quand il lança contre l'Angleterre l'invincible Armada qui, harcelée par la flotte anglaise, fut anéantie par la tempête. Encore une fois, pure hypothèse, mais un peu plus probable, me semble-t-il que l'explication par trop forcée de M. Piobb. On pourrait aussi songer à la guerre de Cuba en 1898, où la flotte espagnole fut détruite par la jeune marine américaine. En tout cas le « pilier » et la guerre de 1914 n'ont rien à voir ensemble.

Le vers :

Léman, les Iles, de Gênes, les Majeurs,

signifierait (P. 102) qu'il faut tracer des cercles divisés en maisons astrologiques, avec pour centres, le Léman, Gênes, les lacs italiens et qu'ainsi on se trouve face à face avec la Société des Nations. La thèse, est, je le confesse, assez tentante. Mais si on serre le vers d'un peu près, on déchante. Le Léman ce n'est pas seulement Genève, c'est aussi Lausanne et la Savoie. Pourquoi d'autre part retirer de l'énumération géographique les mots, les « iles » pour en faire un terme d'astrologie ? Et si on les y laisse on voit vite que ces îles, fussent-elles Borromées, sont tout à fait étrangères à la S.D.N. Gênes ne l'est pas moins, où il n'y eut que des conférences entre alliés. Et pour découvrir dans ce pluriel « les Majeurs », le singulier « Lac Majeur » avec Locarno sur la rive il faut beaucoup d'imagination.

Page 103, M. Piobb traduit :

Des sept rameaux à trois seront réduits

par *ex septem ramis tribus reductierunt,* qu'il retraduit : « les rameaux seront réduits par trois tirés de sept ». Mais l'erreur est flagrante et le sens du latin est : « les rameaux, de sept seront réduits à trois ». D'ailleurs le vers Nostradamique est limpide et M. Piobb

(1) Dans les langues romaines, b, f, p, v, sont interchangeables. Or, une « bine » est une nasse où l'on peut être pris, et une « binette » un râteau qui peut vous frapper.

s'est donné une peine inutile en le latinifiant. Observons en passant qu'il rend le futur français « seront réduits » par le futur antérieur latin *reducti erunt.* Il faudrait reducentur.

Quoi qu'il en soit, comme les rameaux sont des Présidents de la République, M. Piobb compte 4 présidents alors que la version d'une ligne que nous venons de faire en donne 3 et ce n'est pas elle qui se trompe.

Page 103 :

A un qu'après sera vaincu, chassé.

Application erronée à M. Deschanel qui fut peut-être métaphoriquement vaincu par la maladie, mais qui ne fut chassé en aucune manière. Ce vers, dans sa brutalité vise un roi détrôné. Mais lequel ? Tout indice manque.

Page 103 :

Un peu après sera nouveau roi oint.

C'est M. Millerand, certifie M. Piobb. Il est corpulent et *unctus,* d'où « oint » est sorti, veut dire gras. Pardon : le sens usuel, de « roi » n'est pas celui de « chef d'une République » et rien, ici, ne nous oblige à délaisser ce sens usuel. Donc roi (même habillé en *rex,* car les Romains eurent de vrais rois) « roi » reste « roi ». Et si *unctus* veut dire gras, il veut dire tout aussi bien et mieux encore « frotté d'huile », « enduit ». Donc « oint » fait penser tout uniment à la Sainte Ampoule. Il s'agit du sacre et de l'onction d'un prince. M. Millerand n'a jamais reçu le Saint chrême !

Page 104-105 :

Longtemps, mort vif, en Tunis comme souche.

M. Piobb accommode ce vers d'une façon si plaisante que je renvoie le lecteur à sa dissertation. Le lecteur s'amusera beaucoup, mais ne sera pas du tout convaincu que Nostradamus ait parlé de M. Millerand avec si peu de respect !

Page 107 :

Quand le plus grand à table lira Bible.

M. Doumergue est protestant, constate avec joie M. Piobb, donc... C'est aller trop vite. M. Doumergue ne lit pas la Bible à table, tandis que Henri IV se la faisait bel et bien lire. Et puis il y a les rois d'Angleterre et les Stathouders de Hollande !

Page 109 :

Au royal change deviendront appauvris.

C'est notre crise monétaire. Oui, peut-être. Mais pas un mot dans le vers lui-même ne prouve qu'il se rapporte à notre époque. Et puis

« change », dans la langue du 16e siècle, signifie « changement » et « royal change » c'est tout simplement un changement de prince qui « appauvrit » fait moins prospères les sujets. Aussi bien s'il s'agit de monnaie, pourquoi « royal » puisque nous sommes en République ?

Les vers : *Aux champs Eliséens*, page 117, où M. Piobb voit prédite toute l'extension de Paris sont aussi peu concluants que possible, malgré les trésors de subtilité du commentateur. Je passe donc et me voici près du terme, car ma liste d'échantillons et ma discussion sont déjà de dimensions plus qu'honnêtes.

Page 167 :

Du vieux Charon on verra le Phénix.

Le vieux Charon serait M. Clémenceau et le Phénix M. Poincaré, parce que le premier enterre tout le monde et que le second renaquit des cendres de sa Présidence de la République à de successives Présidences du Conseil ! Très ingénieux mais peu sérieux. M. Clémenceau a fait passer le Styx à pas mal de ministères vers 1885 et M. Poincaré a eu un brillant renouveau de vie politique. Mais ce sont là des allégories bien fragiles. En outre au moment où il assume un rôle vraiment national c'est-à-dire en 1917, M. Clémenceau n'a plus rien du Charon d'antan. Quant à M. Poincaré il n'est pas le seul Phénix parmi nos hommes d'Etat dont la plupart ont ressuscité plus d'une fois.

Page 171 :

Hoirs romulides.

Héritiers de Romulus c'est-à-dire les Républicains de la Chambre. Ne pensez-vous pas que des Républicains prendraient pour parrains Brutus ou Gracchus et non le roi Romulus ?

Page 170 :

De la partie de Mamers grand pontife,

Ceci est le bouquet final. Ce grand pontife ne peut être que M. Caillaux qui indéniablement règne sur la région de Mamers ! Mais il y a un mais. « Grand Pontife » désigne, au sens immédiat, un magistrat religieux de l'ancienne Rome. En Sicile, près de Messine, il y avait la ville de Mamertium ainsi nommée de Mamers, le dieu Mars des Osques. On désirerait donc savoir si le vers « De la partie de Mamers grand pontife » n'est pas compris dans un groupe où il est question des choses d'Italie ?

A la vérité dans la Centurie IV se trouve le mot « Cailhau » et M. Piobb triomphalement lit « Caillaux ». C'est, dit-il, « Caillaux » avec une faute d'impression. Pas du tout, Cailhau est une orthographe



languedocienne très régulière. En oc, lh = ll en oïl. Je ne nie pas ce que la rencontre a de curieux. Mais de quels mots ce nom est-il accompagné ? Voilà qui ne serait pas indifférent.

Ma revue critique est achevée. J'ai passé au crible assez de vers pour que le lecteur puisse se prononcer. Pour moi j'estime que M. Piobb a échoué. Je ne le dis pas sans chagrin, puisqu'il a beaucoup de talent et beaucoup de mérite. Mais ou sa méthode de chrono-cosmographique est fausse ou il s'en est mal servi. La linguistique et le bon sens, juges dont la compétence ne saurait être récusée par lui, condamnent l'immense majorité de ses interprétations. Il a sollicité des textes jusqu'à la torture et même jusqu'à l'absurde. Ceux qu'il n'a pas violentés n'offrent aucun repère, aucun caractère saillant qui les relie nécessairement aux époques envisagées. Je le regrette et c'est en effet grand dommage, puisque Nostradamus est tout autre chose qu'un charlatan. Plusieurs, dont je suis, le tiennent pour un médium qui sut, à maintes reprises, voir l'avenir. Ses prédictions sur Henri III, Montmorency, Louis XVI sont émouvantes et forcent l'attention. On espérait que le travail de M. Piobb mettrait nombre d'autres prophéties en lumière. Il n'en est malheureusement rien et c'est une tâche à reprendre.

R.-A. FLEURY.

N. B. — A propos de Charles X qui « n'eut pas de postérité », bien qu'il ait eu deux fils, M. Piobb arguera peut-être qu'il faut entendre « postérité » au sens de « successeurs dynastiques ». Ce ne serait pas impossible, car ce mot est doué d'une certaine élasticité. Mais les mots dont use Nostradamus sont eux d'une rigidité de métal. Nostradamus dit en effet : « Sans nuls enfants » et non pas sans successeurs de son sang. Or Charles X fut deux fois père. La cause est entendue.

F.

Nouvelles études sur la prémonition dans les jeux de hasard

I

J'ai repris les expériences qui m'avaient donné de si extraordinaires résultats (1).

En effet, en un sujet si invraisemblable, il ne faut pas se laisser égarer par des approximations.

Il s'agit de chiffres précis, et du calcul des probabilités. Encore que je connaisse quelque peu les mathématiques, je ne veux donner ici que des calculs élémentaires, de sorte que tous les lecteurs pourront me comprendre.

II

Conditions de l'expérience

L'expérience se faisait comme précédemment ; c'est-à-dire que j'inscrivais 37 numéros sur 37 petits papiers soigneusement repliés, Lydia en prenait un au hasard de son inspiration, sans rien en connaître, bien entendu. Le tirage à la corbeille se faisait, après notre déjeuner, à 14 heures.

Pour ne pas compliquer, il n'était tiré qu'un seul numéro.

La partie s'engageait vers 16 heures. Le soir nous la recommencions vers 21 heures. Je regrette que nous n'ayions jamais tiré pour savoir si les numéros de la corbeille s'appliquaient à la partie du matin ou à la partie du soir. C'est une grave lacune, comme on verra.

Nous avions décidé de ne compter qu'à partir du moment où Lydia s'était assise et prenait note des numéros sortis.

---

(1) Cf *Revue Métapsychique* n° 5 de 1926, page 414.

Au début de cet article, M. Dureix, ingénieur à Grenoble, exposait que, trois semaines par an, il va jouer à la roulette à Monte-Carlo, d'après un certain système personnel. Or sa femme Lydia, eut une fois un rêve prémonitoire, lui annonçant les numéros qui devaient être gagnants. Une autre fois, étant à la table de roulette, elle *entendit* le numéro qui devait sortir. Une troisième fois elle le *vit* saillir comme en relief. Par suite de cela, pensant que sa femme avait peut-être un certain don de clairvoyance, M. Dureix institua l'expérience suivante : il mettait dans une corbeille 37 bouts de papier pliés portant chacun un numéro et, après les avoir mélangés, Mme Dureix en tirait quelques-uns au hasard, sans les regarder.

Ces numéros, par la suite, sont « sortis » à la roulette dans une proportion supérieure à ce qu'aurait permis de prévoir le calcul des probabilités. (L'article d'aujourd'hui relate la suite des expériences de M. Dureix).

b) II

Quand le numéro tiré à la corbeille a-t-il été donné par la boule ?

Comme il y a 36 numéros (plus le zéro) il y a probabilité de 1/2 que tel numéro indiqué par avance sortira dans les dix-huit premiers tirages.

Or, dans vingt-six expériences (celles du matin, et celles du soir), douze fois le numéro n'est pas sorti dans les dix-huit premières boules, et quatorze fois il est sorti.

Evidemment cela ne *signifie absolument rien ;* puisqu'il eùt suffi du déplacement d'un seul numéro (sur vingt-six parties) pour obtenir rigoureusement le résultat du hasard.

Mais on peut pousser le calcul un peu plus loin.

Evidemment pour chacun des quatorze numéros sortis (de 1 à 18), il y a une probabilité de 1/2 que le numéro sortira dans les neufs premiers.

Or, sur les quatorze parties où le numéro de la corbeille est sorti dans les dix-huit premiers, nous eûmes pour les numéros de la corbeille les chiffres suivants de sortie :

2 - 2 - 3 - 7 - 12 - 3 - 4 - 4 - 12 - 16 - 16 - 15 - 1 - 1.

Si le hasard seul était en jeu, nous aurions du avoir une moyenne de 9. de fait nous avons eu 7,2, mais c'est une différence négligeable, extrêmement faible. Cependant je tiens à faire remarquer que les trois chiffres les plus mauvais 16, 16, 15, ont été obtenus le même jour. Nous avions, par exception, joué trois parties ce jour-là ; et il est possible que ce jour-là la lucidité (?) de Lydia ait été absolument nulle.

Si donc nous faisons cette supposition gratuite (en faisant une entorse au calcul des probabilités, qui nécessite l'introduction de *toutes* les expériences) que ce jour-là le numéro tiré à la corbeille n'était du à aucune lucidité ; il nous resterait onze expériences avec une très remarquable moyenne de 4,8 au lieu de 9.

Mais on n'a pas le droit de faire cette élimination.

Et cependant d'une part, il faut admettre que la lucidité de Lydia ne peut se manifester sans exception, et d'autre part que d'autres expériences mentionnées dans mes premières notices, justifieraient quelque peu (mais bien peu) cette élimination.

En définitive. et réflexion faite, *les expériences du moment où le numéro de la corbeille est sorti au tirage de la roulette ne prouvent absolument rien.*

c) II

Numéros joués d'après mon système et tirés à la Corbeille

Mais nous allons trouver des résultats bien plus favorables, en prenant une autre appréciation.

Malheureusement il faut très longtemps, parfois plus de trois heures,

pour que l'expérience puisse être faite, de sorte que, la patience nous ayant manqué, je n'ai fait que quatre expériences. Elles sont remarquables.

D'après un mien système, à résultats d'ailleurs souvent mauvais, il y a certains numéros que je joue huit fois.

La probabilité du succès est donc de 8/37, soit de 21, 6 °/₀.

Il s'agit de savoir, si parmi les numéros qui sont dans mon jeu, le numéro tiré à la corbeille est plus favorisé que les autres.

Nous avons fait quatre parties avec les résultats suivants :

Nombre de numéros joués d'après le mien système (1).		Numéros non tirés à la corbeille.		Numéros tirés à la corbeille.	
Parties		Echecs	Succès	Echecs	Succès
1	10	8	1	0	1
2	13	11	0	0	1
3	19	16	2	0	1
4	3	1	1	0	1

Ainsi il n'y a pas eu d'échec pour les numéros qui rentraient dans mon habituel jeu et qui avaient été tirés à la corbeille. Pour les autres numéros, il y a eu au contraire 4 succès contre 37 échecs.

La différence est éclatante.

Même on peut aller plus loin, car les numéros (de la corbeille) qui rentraient dans mon système, sont sortis toujours dès le début de leur jeu.

En effet, les huit numéros de mon jeu qui ont réussi ont été :

Numéros de la corbeille.	Autres numéros (qui ne sont pas ceux de la corbeille).
25 au 1er coup	0 au 2e coup
7 au 2e »	8 au 6e »
17 au 3e »	18 au 6e »
5 au 7e »	27 au 8e »

Nous avons alors, même en prenant seulement les numéros de mon jeu qui ont réussi : pour les numéros de la corbeille, en moyenne succès au troisième coup, et pour les numéros non tirés à la corbeille, en moyenne succès au cinquième coup.

Il faut donc en conclure : 1° que les numéros de la corbeille sont manifestement favorisés puisque sur quatre numéros joués, il n'y a pas eu un seul échec alors qu'il y a eu quatre succès contre trente-sept échecs pour les numéros (de mon système) qui n'étaient pas dans la corbeille ; 2° que, les numéros tirés à la corbeille sont sortis au troisième coup, et non au cinquième, comme les quatre numéros qui seuls ont réussi (contre trente-sept échecs).

(1) Si un plus grand nombre de parties n'est pas mentionné, c'est que le numéro tiré à la corbeille ne rentrait pas alors dans mon jeu.



IV

Succession des numéros tirés à la corbeille consécutivement

Comparons dans diverses parties les numéros de la corbeille et les autres.

Partie 1 (N° 5 à la corbeille). — 90 numéros sortis.

8	cinq fois.
12	quatre fois.
19	quatre fois.
31	quatre fois.
90	quatre fois.
5	quatre fois.

Le 5 est dans les six numéros privilégiés.
Les autres numéros sont sortis moins de quatre fois.

Partie 2 (25 de la corbeille).

Matin. — Le 25 n'est sorti qu'une fois en 130 coups.

Soir. — Le 25 est sorti cinq fois : il est dans les six privilégiés. Il y a eu une répétition.

Partie 3 (4 de la corbeille).

Matin. — Le 4 n'est sorti que le 18me.

Soir. — Le 4 est sorti six fois sur 116 coups ; il est dans les deux privilégiés.
Le 5 est sorti sept fois ; les autres numéros sont sortis moins de six fois.

Partie 4 (7 de la corbeille).

Matin. — Sur 66 numéros le sept est sorti quatre fois : c'est le privilégié ; tous les autres étant sortis moins de quatre fois.

Partie 5 (17 de la corbeille).

Matin. — Sur 56 numéros le 17 sorti quatre fois est dans les trois privilégiés (le 26, cinq fois ; le 0, quatre fois).
Soir. — Sur 35 numéros, le 17 n'est pas sorti.

Partie 6 (20 de la corbeille).

Sur 29 numéros	le 20	est	sorti	deux fois.
	le 25	»	»	trois fois.
	le 22	»	»	quatre fois.
	le 19	»	»	deux fois.
	le 21	»	»	deux fois.
	le 0	»	»	deux fois.

Le 20 est donc dans les six privilégiés.



Partie 7 (24 de la corbeille).

Matin. — Sur trente-deux numéros, le 24 est sorti trois fois.
le 4 » trois fois.
le 15 » trois fois.
le 23 » trois fois.

Le 24 est donc dans les quatre privilégiés.

Soir. — Le 24 ne sort qu'une fois, la dernière en trente-quatre tirages.

Partie 8 (Tirage à la corbeille : 33).

Il se passe un incident dans le tirage à la corbeille. Nous constatons, après tirage du 33, que, par erreur, un des numéros était resté en dehors. Alors, nous le remettons dans la corbeille, ainsi que le 33, et Lydia fait un second tirage : c'est 7.

Nous pouvons donc dire qu'il y a deux numéros tirés : le 33 et le 7.

Table A. — Le 33 sort le quatrième et on a successivement : 2 - 20 - 1 - 33. Or, sur le cylindre, les numéros voisins de 33, c'est : 20 - 1 - 33 - 16.

Après quelques essais de quelques minutes à d'autres tables, Lydia revient à la table A.

Sur vingt-six numéros, il y a eu trois fois le 33 et trois fois le 7, et trois fois le 29 (voisin du 7).

Le 33 et le 7 sont donc dans les trois privilégiés.

Mais, dans l'ensemble, cette expérience bizarre est trop compliquée pour pouvoir rentrer dans les calculs de probabilité.

Le soir de ce même jour, sur trente-cinq boules :

Le 7 sort trois fois.
Le 24 » trois fois.
Le 4 » trois fois.
Le 34 » trois fois.
Le 18 » trois fois.
Le 29 » deux fois.
Le 26 » deux fois.

Le 7 est dans les cinq privilégiés.
Le 33 est dans les huit privilégiés.

Partie 9 (29 tiré à la corbeille).

Matin. — 29 sorti deux fois.
5 » cinq fois.
8 » trois fois.
3 » deux fois.
4 » deux fois.
6 » deux fois.

Le 29 est dans les sept privilégiés.

Soir. — Sur 31 coups, le 29 sort deux fois.
» » 1 » trois fois.
» » 6 » trois fois.
» » 26 » deux fois.
» » 12 » deux fois.
» » 35 » deux fois.

Le 29 est dans les six privilégiés.

Partie 10 (26 à la corbeille).

Matin. — Le 26 ne sort pas dans ? boules.

Soir. — Sur onze boules, le 26 sort trois fois.

Partie 11 (31 à la corbeille).

Matin. — Il ne sort pas.

Soir. — Une fois en onze coups (le 35 est sorti deux fois).

Partie 12 (27 à la corbeille).

27 sort une fois en cinquante-quatre coups.

D'abord deux remarques sont indispensables :

1° Il est fort possible que pour la partie du matin et la partie du soir le numéro tiré à la corbeille ne s'applique pas.

Nous avons, en effet, en comparant les deux parties M. (matin) et S. (soir) :

Partie 2. — M. — Rien (1).
S. — Dans les 6 privilégiés.
Partie 3. — M. — Rien.
S. — Dans les 2 privilégiés.
Partie 5. — M. — Dans les 3 privilégiés.
S. — Rien.
Partie 7. — M. — Dans les 4 privilégiés.
S. — Rien.
Partie 9. — M. — Dans les 7 privilégiés.
S. — Dans les 6 privilégiés.
Partie 10. — M. — Rien.
S. — Le privilégié.
Partie 11. — M. — Rien.
S. — Dans les 11 privilégiés.

Il semble donc que le succès ne puisse porter sur les deux parties, et qu'il doive s'appliquer seulement à une des deux parties. Mais là encore le calcul des probabilités doit compter, pour être rigoureux, aussi bien les échecs que les succès.

(1) Rien signifie que le numéro n'est pas dans les 18 privilégiés.



Quant aux parties dans lesquelles nous n'avons joué qu'une fois (soit le matin, soit le soir), il y a eu pour le numéro de la corbeille :

Partie 1. — Dans les 6 privilégiés.

Partie 4. — Le privilégié.

Partie 6. — Dans les 6 privilégiés.

Partie 12. — Echec.

Cherchons à évaluer la vraisemblance du succès avec l'application rigoureuse du calcul des probabilités.

Il y a eu sept échecs et onze succès.

La probabilité qu'un numéro quelconque sortira

				°/o
Dans les	1 privilégiés	prob.	1/37	2.8
Dans les	2 privilégiés	»	2/37	5.6
Dans les	3 privilégiés	»	3/37	8.0
Dans les	4 privilégiés	»	4/37	10.8
Dans les	5 privilégiés	»	5/37	13.3
Dans les	6 privilégiés	»	6/37	16.2
Dans les	7 privilégiés	»	7/37	18.8
Dans les	11 privilégiés	»	11/37	30.0

Or la probabilité théorique que le numéro sortira dans les 18 privilégiés est de 50 °/o.

Nous avons eu dans les onze parties qui ont réussi les probabilités suivantes :

	Dans combien de privilégiés ?	Proportion centésimale
1)	6	16.2
2)	6	16.2
3)	2	5.6
4)	1	2.8
5)	3	8.0
6)	6	16.2
7)	4	10.8
8)	6	16.2
9)	6	16.2
10)	1	2.8
11)	11	30.0

La moyenne de ces onze coups est de 12,8 °/o, au lieu de 25 °/o.

Ainsi, non seulement il y a eu onze fois succès contre sept fois échec, mais encore sur les onze succès, il y a eu une moyenne de 12, 8 °/o alors que la moyenne probable eût été de 25 °/o. Je dis 25 °/o, car il ne s'agit que des numéros ayant réussi.

Même si l'on éliminait l'expérience 11, on aurait dix succès contre huit échecs, très peu de chose, certes, mais d'autre part, en même temps, la moyenne serait de 11 ; c'est-à-dire très loin de 25 °/o.

Et alors, je me permets une hypothèse aventureuse ; il semble qu'il y ait dans la moitié des cas lucidité de Lydia, et, dans l'autre moitié, absence complète de lucidité. J'ai presque le droit de faire cette hypothèse, puisque, dans les cas où je suppose la lucidité, c'est-à-dire un peu plus de la moitié des cas, le numéro de la corbeille est sorti dans les 4,2 privilégiés, alors qu'il eût dû sortir, s'il était dû au simple hasard, en moyenne, dans les neuf privilégiés.

J'ai fait alors une comparaison. J'ai examiné dans les numéros donnés très exactement par un journal hebdomadaire de Monaco, les résultats que donnerait un tirage fait par moi au hasard. C'est le hasard aussi qui a déterminé les colonnes du journal hebdomadaire sur lesquelles je faisais les numérations.

J'ai tiré au hasard huit numéros et j'ai cherché à savoir en cherchant dans telle colonne du journal donnée par le hasard : 1° le moment où ce numéro apparaîtrait d'abord ; 2° quel était son sort parmi les privilégiés :

Moment où le numéro est arrivé la première fois dans la colonne (76 boules)	Sur 76 numéros de la colonne quel a été le sort parmi les privilégiés : Dans les ? privilégiés :
Exp. 1 — 6e boule	19
Exp. 2 — 21e boule	13
Exp. 3 — 47e boule	31
Exp. 4 — 62e boule	28
Exp. 5 — non	non
Exp. 6 — 23e boule	25
Exp. 7 — 12e boule	21
Exp. 8 — 18e boule	30

Admettons que l'on s'arrête au moment où le numéro est sorti deux fois, nous aurons :

Exp. 1 —	12
Exp. 2 —	4
Exp. 3 —	22
Exp. 4 —	22
Exp. 5 —	non
Exp. 6 —	12
Exp. 7 —	8
Exp. 8 —	20

Que si l'on compare ces résultats du hasard seul, et ceux du tirage à la corbeille, on verra l'énorme disproportion, puisque pas une seule fois, sur huit tirages, le numéro du hasard seul ne s'est rencontré, parmi les douze privilégiés, tandis que sur dix-huit tirages à la corbeille, le numéro a été dix fois parmi les six privilégiés.

Faisons une autre comparaison encore, entre les numéros du hasard et les numéros du tirage à la corbeille.

Nous arrêtons la comparaison au moment où est sorti deux fois soit le numéro du hasard, soit le numéro de la corbeille.

Aprés combien de boules sont sortis deux fois :

Numéros du hasard	Numéros de la corbeille
177	180
172	130
140	111
128	81
111	72
106	51
104	42
94	41
84	32
62	32
57	31
43	29
36	26
31	23
28	20
21	20
20	12
15	7
Moyenne : 75 (1)	Moyenne : 52

La différence est notable : il a fallu 75 boules (en moyenne) pour que le numéro du hasard sorte deux fois, il n'en a fallu que 52 pour le numéro de la corbeille.

Supposons que la lucidité de Lydia ne s'exerce qu'une fois sur deux, comme si le tirage à la corbeille n'était valable que pour une partie, soit celle du matin, soit celle du soir. Et faisons la même supposition pour les numéros du hasard. Alors nous prendrons pour la sortie des numéros du hasard et la sortie des numéros de la corbeille les neuf plus favorisées expériences. Combien de boules nécessaires pour que le numéro sorte deux fois ?

Numéros du hasard	Numéros de la corbeille
62	32
57	31
43	29
36	26
31	23
28	20
21	20
20	12
15	7
Moyenne : 34,8	22,2

(1) Ce chiffre est presque exactement celui du hasard 75 au lieu de 74.

Voici une autre série d'expériences faites deux ans avant celles que je viens de mentionner. Elles ne portent que sur quatre jours. Mais, comme on va le voir, elles sont *assez nettes*.

Le tirage à la corbeille se faisait sur trois numéros.

Exemple 1. — Tirage à la corbeille : 5 - 12 - 7.

Le 5 est sorti deux fois dans les cinq premiers coups, avec une répétition.

Exemple 2. — Tirage à la corbeille : 7 - 12 - 29.

Dans le cours de la partie il n'y a eu pour les numéros de mon système qu'une seule répétition, ç'a été pour le 7.

Exemple 3. — Cette expérience est tout à fait remarquable à divers titres.

Nous avons cherché à déterminer par le tirage à la corbeille à quelle table il fallait jouer. J'ai inscrit sur 17 petits papiers les numéros de quatorze tables de la salle commune (nous n'en connaissons pas le nombre exactement) et des trois tables du salon privé.

Le tirage par Lydia a donné 11. Mais, comme il n'était pas sûr qu'il y aurait une table 11, Lydia a tiré une seconde fois sur les dix-sept papiers et a amené salon privé, n° 3.

En arrivant, nous constatons, à *notre extrême surprise* que la table 1 du salon privé porte en réalité le n° 11, de sorte que, sous deux formes différentes la même table a été tirée deux fois.

Les numeros de la corbeille sont : 33 - 17 - 1.

Or, à peine sommes-nous assis que sort le n° 33.

Conclusion

En dépit de tous ces calculs, de toutes ces expériences, la preuve du fait, inouï, invraisemblable, que le numéro de la corbeille est plus favorisé que s'il était donné par le hasard, cette preuve n'est pas établie. Somme toute, il y a des présomptions ; mais ce n'est pas assez.

Je ne sais si j'aurai l'occasion de reprendre ces expériences avec plus de rigueur encore, si possible, je ne sais pas non plus si la *lucidité* de Lydia va continuer.

Mais, en fait de métapsychique et de prémonition, il faut se dire toujours que tout est possible.

MARCEL DUREIX
(de Grenoble).



Les grands Problèmes de la Physique moderne (1)

III. — L'ATOMISTIQUE *(Suite)*

b) — L'ÉNERGIE RAYONNANTE

Emission et absorption de la lumière (Théorie des Quanta)

Actuellement, les physiciens se représentent l'Univers comme constitué uniquement de matière et de rayonnement. *La matière*, c'est l'ensemble des « objets » qui nous entourent et qui se résolvent en une centaine d'atômes différents (92, poids atomique pour l'Uranium, le plus dense de tous les corps) tous bâtis avec des grains d'Electricité, les uns négatifs (*électrons*) ; les autres positifs (*protons*), comme nous l'avons déjà vu.

Le *Rayonnement*, c'est quelque chose comme la lumière, ou mieux la lumière n'est qu'un cas particulier du rayonnement.

Et si vous demandez, par hasard, à l'homme de la rue, ce qu'est la lumière, il vous répondra, non plus « Soleil », comme autrefois, mais « *ondes* », ayant eu vent de ce rapprochement traditionnel qui a franchi le seuil de l'Ecole primaire, en restant plus verbal que suggestif, comme le fait observer Marcel Boll.

Mais, en fait, qu'est-ce que l'*Energie* et d'où provient-elle ?

Il semble bien que l'Energie, sous toutes ses formes, est un mouvement vibratoire de l'Ether transmetteur qui ondule, et que l'Energie se spécifie par sa fréquence

---

(1) *Nous continuons la publication d'une série d'exposés des grands problèmes de la physique moderne par M. Andry-Bourgeois, ingénieur des Mines et de l'Ecole Supérieure d'Electricité.*

En ce moment où la recherche en Métapsychique aborde l'explication des déterminismes physiques et physiologiques des phénomènes, nous pensons être utiles à beaucoup de nos lecteurs en leur fournissant une suite de mises au point synthétiques des acquisitions et des hypothèses principales qui commandent actuellement la physique moderne et président au travail des chercheurs.

Voici le programme des matières qui ont été et seront traitées :

I. — Existence de l'Ether (Voir *R. M.*, n° 6, 1927).
II. — Energie et Matière (Voir *R. M.*, n° 1, 1928).
III. — L'Atomistique (Voir *R. M.*, n°s 2, 3 et 5, 1928).
a) Existence des molécules, atomes, ions et électrons.
b) Energie rayonnante.
c) Modèles d'atomes et de cristaux.
d) Transmutations.
IV. — Exposé des théories d'Einstein et discussion.
V. — Synthèse de la gravitation.
VI. — Temps et Espace.
VII. — Les résonnateurs biologiques de Charles Henry.
VIII. — L'avenir des transformations de l'Energie.

vibratoire, par sa longueur d'onde et son amplitude (intensité). Elle proviendrait de *l'impulsion primordiale* ou quantité formidable de mouvement donnée par l'Intelligence suprême à la matière cosmique, extrêmement raréfiée, des Nébuleuses spirales, ces matrices des Mondes. Elle provient donc de l'ébranlement de l'Ether et retourne lentement à l'Ether. C'est l'éternelle *involution* et *évolution* qui gouverne l'Univers. Tous les phénomènes des Cosmos sont en quelque sorte d'essence électro-magnétique, comme nous le verrons lors de notre synthèse de la gravitation universelle.

Nature de la lumière. — Tout paradoxal que cela paraisse, l'étude de la lumière dont la nature était considérée jusqu'ici comme essentiellement différente de celle de la matière nous a livré de nouveaux aperçus sur le monde atomique.

Depuis les célèbres expériences de Fresnel (1820), la nature ondulatoire de ce phénomènes énergétique ne laissa plus de doute pour personne.

Et, de fait, la lumière présente avec d'autres phénomènes périodiques, tel que le son (dans l'air), de nombreuses analogies. Elle se distingue pourtant par son mode de transmission (transversale) qui s'effectue à travers les espaces interstellaires où ne se trouve aucune matière, et par sa vitesse prodigieuse de propagation (300.000 km. par seconde) dépassant de fort loin celle que réalisent les avions et mobiles terrestres et même les bolides astraux les plus rapides.

Comme tout phénomène ondulatoire, la lumière se caractérise par *sa longueur d'onde* et sa *fréquence vibratoire.*

La longueur d'onde λ (lambda) est la plus courte distance qui sépare deux points animés du même mouvement vibratoire (comme la distance qui sépare la crête de deux vagues consécutives) ; la fréquence f, est le nombre d'oscillations (périodes) effectuées pendant une seconde. Ces deux données sont fonction l'une de l'autre et reliées par la relation : $f = \frac{C}{\lambda}$, où C est la vitesse constante de la lumière dans le vide $C = 3 \times 10^{10}$ cm (C.G.S.).

Ainsi donc ce qui caractérise le mieux un rayonnement, c'est *sa fréquence*, ou comme nous le verrons, grâce à la théorie des Quanta, c'est *l'énergie des photons* individuels que ce rayonnement renferme.

Signalons que la fréquence du courant alternatif industriel est de 50 périodes, c'est-à-dire que le courant circule 50 fois dans un sens (positif) et 50 fois dans l'autre (négatif) dans une seconde ; le rayonnement qu'il émet a ainsi une fréquence de 50 cycles.

Un rayonnement double de 100 cycles serait à *l'octave* du précédent.

Eh bien, tous les rayonnements connus s'échelonnent sur 76 octaves, dont 68 ont été explorés et ne présentent aucune solution de continuité, malgré la discontinuité de la matière et de l'énergie constituées de grains d'électricité — même certains domaines se recouvrent partiellement, comme dans le spectre de la lumière solaire, qui est à la fois : calorique, lumineux et actinique (chimique), — sans parler des autres ondes, électro-magnétiques, gravitation, rayons X et ultra X que le soleil émet constamment.

Ainsi sur les 68 *octaves explorées* (voir le tableau des radiations actuellement connues) : 36 appartiennent aux rayonnements Hertziens, c'est le domaine de la T.S.F. ; 9 sont pour la chaleur rayonnante (ou infra-rouge) ; 1 *seul octave pour la lumière visible.* ; 5 pour l'Ultra-violet ; 13 pour les rayons X et 10 pour les rayons « Gamma » des corps radioactifs. Total : (76 octaves)

On conçoit qu'en partant de 15 cycles, par exemple (fréquence des courants alternatifs de traction), et en doublant pour chaque octave, on arrive à des nombres formidables (en fréquence) ; c'est ainsi que pour la lumière jaune (dont la fréquence n'est pas excessive : 0,0006 m. m.), il y a plus de périodes dans une seconde de cette lumière, qu'il s'est écoulé de secondes depuis... l'apparition de la vie sur la terre. Ainsi, les ondes lumineuses que notre sens le plus développé, notre vue

Tout est vibration dans l'éther transmetteur qui ondule.

TABLEAU I.

TABLEAU DES RADIATIONS CONNUES

Ondes radioélectriques ou hertziennes (36 octaves explorées)	λ. *Longueur d'onde.* 30 Km. à quelques Millimètres (6 m/m.)	*f. Fréquence vibratoire par seconde* de 10^3 à 50×10^9 (5×10^{10}) 10^{10} (résonnateur électro-magnétique).
Rayons de Nichols et Tear (avant l'Infra-rouge) 2 octaves 1/2	de 6 m/m. à 0,3 m/m.	50×10^9 à 1×10^{12}
Ondes Infra-Rouges (ou calorifiques invisibles) 8 octaves explorées	314 μ à 0,8 μ μ = 0 m/m. 001	1×10^{12} à 375×10^{12}
Ondes lumineuses visibles Une octave seulement	0,8 μ à 0,4 μ	375×10^{12} à 750×10^{12}
Ondes ultra-violettes (actiniques et invisibles) (5 octaves)	0,4 μ a 0,015 μ	750×10^{12} à 20×10^{15}
Rayons X (de Holweck) (rayons mous) 4 octaves	0,015 μ à 0,0012 μ	20×10^{15} à 250×10^{15}
Rayons X (de Roentgen) 9 octaves	0,0012 μ à 0,000,0057 μ	250×10^{15} à 60×10^{18} 10^{16} (résonnateur biologique de Ch. Henry).
Radioactivité de la matière (radium) 10 octaves connues dont 4 sont communes avec les rayons X.	0,0001 μ à 0,000,002 μ	3×10^{18} à 150×10^{18} (15×10^{19})
Rayons cosmiques Ultra X (ultra-pénétrants de Millikan).	0,000,0005 μ	6×10^{20} et plus 10^{22} (résonnateur gravitique de Ch. Henry).
Ondes psychiques	?	?

Nota. — On voit, d'après ce tableau, qu'*il n'y a pas de solution de continuité* entre toutes les ondes électro-magnétiques actuellement connues, malgré la *discontinuité* et de la Matière, et de l'Energie.

peut saisir, s'étendent sur une malheureuse octave, sur les 76 des ondes connues du Cosmos, et nous voulons tout juger, tout conclure et condamner avec nos pauvres sens, quand 75 octaves nous échappent, quelle ironie !

Notre œil, dont nous sommes si fiers, distingue les différences de fréquence sous forme de *couleurs*. ; il n'est sensible qu'aux rayons dont les fréquences sont comprises entre 375 trillons (rayons rouges) et 750 trillons (rayons violets) de vibrations par seconde ; longueur d'onde variant entre 0,0008 m/m. et 0,0004 m/m ; ce qui représente bien, en terme d'acoustique, *un intervalle d'une octave* seulement.

Au delà des limites indiquées, les rayons lumineux ne sont plus directement perceptibles, mais l'existence d'une lumière « noire » (ou invisible) n'en n'est pas moins réelle pour cela. Les cellules si délicates de notre rétine ne perçoivent pas un mouvement qui dépasse 1/16e de seconde (le cinéma est basé là-dessus), et notre oreille ne peut percevoir les vibrations sonores dont la fréquence est supérieure à 36.000 à la seconde. Et ceci n'est rien par rapport aux 20 millions de vibrations fréquemment observés dans la T.S.F., que notre œil ne voit pas, mais que notre oreille peut saisir grâce à des détecteurs appropriés d'ondes électro-magnétiques.

L'homme a donc su suppléer à la faiblesse de ses sens par des détecteurs extra-sensibles d'ondes ou de rayonnements. Ainsi, en séparant par fréquence croissante à l'aide d'un prisme de cristal, les divers rayons qui constituent la lumière blanche, le génial Newton a constaté, sur le *spectre de dispersion*, la présence d'énergie rayonnée au delà des radiations rouges (à gauche) et violettes (à droite), qui délimitent la zône visible.

Les rayons Ultra-violets, bien qu'invisibles, impressionnent les plaques photographiques et excitent la fluorescence de certains sels (écrans) ; on se sert de ces propriétés actiniques pour étudier des rayons dont la longueur d'onde ne dépasse pas 0,0000202 m/m.

De l'autre côté du spectre visible, s'étend la longue zone invisible des rayons Infra-rouges dont la présence est décelée, comme celle de n'importe quelle énergie rayonnante, par l'échauffement qui accompagne leur *absorption*.

On se sert à cet effet de thermomètres ultra-sensibles, décelant une élévation de température d'un millionième de degré centésimal, basé sur les modifications de la résistance ohmique ou électrique (bolomètre de Lengley, sorte de pont de Wheastone), ou la création d'une tension électrique (couple thermo électrique — dilatation différente de deux métaux).

A l'aide de tels appareils, on poursuit l'étude du spectre solaire et d'autres sources jusqu'à des rayons de 0,343 m/m de longueur d'onde. On a ainsi identifié une série de radiations dont les fréquences s'étendent sur un intervalle de 14 octaves.

Reste à savoir effectivement au sein de quel milieu toutes ces ondes lumineuses (visibles et invisibles) se propagent. C'est pour résoudre ce délicat problème que « Huygens » imagina *l'Ether spatial* : milieu hypothétique impondérable, incompressible, parfaitement élastique et n'offrant, malgré son inertie, aucune résistance ou infime, qui imbiberait tout l'Univers et dont les ondulations exciteraient en notre rétine une impression de lumière (de couleur).

Pour éviter les critiques qui s'élevèrent alors, comme aujourd'hui, contre le dit Ether, on se servit des magnifiques travaux de Maxwell et de Hertz (1860-1880) sur la théorie Electro-magnétique de la lumière qui assignait à celle-ci la haute fréquence d'un courant alternatif ultra-vibrant. Et comme depuis les physiciens modernes ont prouvé que le courant électrique était constitué de grains électrisés négativement [d'Electrons libres] en déplacements accélérés, il en résulte que la lumière, la plus noble forme de l'Energie, est *elle-même* constituée de grains d'électricité en mouvement, d'où la *pression de radiation* de la lumière, et la théorie des « Quanta ». Les oscillations lumineuses ne furent plus alors la conséquence de la vibration d'un milieu élastique idéal ; leur caractère *ondulatoire* provint de la variation périodique de deux champs perpendiculaires, l'un *électrique*, l'autre *magnétique*, et solidaires

entre eux : la vibration de l'un entraînant toujours l'existence de l'autre, et réciproquement.

Et comme les travaux modernes de nos physiciens ont montré que la Matière et l'Energie étaient discontinues par leur structure électronique, il en résulte logiquement que les champs électrique et magnétique, en quadrature, qui accompagnent le rayon lumineux dans le vide, sont eux-mêmes discontinus, c'est-à-dire ont une structure discontinue : ce qui est d'une importance capitale pour se servir, comme nous le verrons, de la théorie des « Quanta ».

Comme la loi des proportions définies entraîne la discontinuïté des phénomènes chimiques et l'existence des atomes, cette discontinuité doit nécessairement se refléter dans les lois physiques (Daniel Berthelot).

On conservera donc la théorie de Maxwell, en y regardant les champs de l'onde comme discontinus. Une onde de lumière se composera donc de paquets d'égale énergie, c'est-à-dire de « *Quanta* ».

Ce qui revient à admettre implicitement que l'émission des quanta de lumière est *cohérente*. Du reste, nous verrons plus loin qu'un atome matériel qui émet suivant les règles du physicien Bohr fournit nécessairement des *trains d'ondes cohérentes* (mais sans en fournir le mécanisme, la raison).

Alors, on peut expliquer les *phénomènes d'interférences*, par la théorie des Quanta (ou de l'Emission), en admettant essentiellement qu'une *frange noire* apparaît par l'action simultanée de deux grains d'énergie (de deux quanta) *convenablement décalés*, tout comme deux ondes dans la théorie classique ondulatoire.

Si les paquets d'énergie sont décalés convenablement, il en est de même des ondes électro-magnétiques qu'ils engendrent dans l'Ether. On retombe sur la théorie ondulatoire des interférences. L'Emission, c'est la cause ; l'ondulation, son effet, son reflet ou sillage dans l'Ether transmetteur des effets de l'Inertie (ou de l'Energie).

Cela nous conduira à la question de *l'atomicité* et de *l'espace*, et du *temps*, qui n'est pas une hypothèse nouvelle. L'appui considérable qu'elle trouvera (dit Al. Proca) dans la théorie des Quanta (indépendants et inaltérables), la fera finalement accepter.

La règle de composition des champs discontinus sera la *règle du parallélogramme* (la diagonale) construit sur les vecteurs fixes représentatifs des deux champs à 90° en un point de l'espace-temps ; c'est la règle même de Fresnel, à cela près que, pour cette dernière, il faut s'imaginer un système de vecteurs tournant d'une façon continue à la vitesse angulaire $\omega = 2 \pi f$ (f, fréquence) et prendre la projection sur un axe fixe, tandis qu'ici les vecteurs des deux champs discontinus et relatifs sont *fixes*.

On peut dire qu'avec la découverte moderne de la radiotélégraphie, la notion d'onde électro-magnétique s'est popularisée, mais à l'époque de Maxwell (1860), l'existence de telles ondes appartenait encore au domaine des pures hypothèses. L'illustre Maxwell avait calculé à partir de données électro-magnétiques que la vitesse de propagation d'une onde électro-magnétique devait égaler celle de la lumière.

Et, effectivement 20 ans plus tard, en 1880, l'allemand Heinrich Hertz montra *expérimentalement* qu'il en était bien ainsi. Ce fut là du reste la genèse de la T.S.F., que Branly, Lodge, Popoff, Ferrié et Marconi mirent au point et rendirent pratique à l'aide de détecteurs d'ondes et d'antennes appropriés.

C'est aussi cette analogie qui inspira à Maxwell la fameuse théorie suivant laquelle la lumière n'est qu'une manifestation particulière d'oscillations électro-magnétiques à haute fréquence. Les belles expériences de Hertz, qui mourut jeune et trop tôt pour la science (à trente ans passés), prouvèrent que l'analogie entre les ondes électro-magnétiques et la lumière s'étend à toutes leurs propriétés. Les ondes hertziennes, celles de la T.S.F., ne se distinguent de la lumière que par leurs longueurs d'onde (bien plus considérables) qui varient de quelques centimètres à plusieurs centaines de mètres (kilomètres) par seconde.

La limite, inférieure qui avait été d'ailleurs reculée dans ces dernières années

jusqu'à 2 millimètres comme longueur d'onde hertzienne, faisant subsister encore un intervalle de 2 octaves et demie entre ces ondes et les plus longs rayons infra-rouges étudiés ($\lambda = 0{,}343$ m/m), cet intervalle a été comblé dernièrement par les travaux des physiciens américains Nichols et Tear, qui ont ainsi rejoint la première longueur d'onde de l'infra-rouge. Il n'y a donc plus maintenant de solution de continuité entre toutes les ondes électro-magnétiques connues. Ce qui est très important pour la philosophie de la science.

Sans nous attarder actuellement sur la question de savoir si le rétablissement de l'hypothèse de l'Ether ne serait pas nécessaire (indispensable même) à l'explication de la gravitation universelle, comme nous le verrons bientôt, nous retiendrons seulement ce fait, que la lumière est un simple phénomène électro-magnétique de très haute fréquence et de toute petite longueur d'onde ; nous tâcherons alors d'extraire de cette constatation les renseignements utiles concernant la structure atomique qui est notre *leit-motiv*....

Relation entre la lumière et la Matière.

Comme la source de toute énergie rayonnante est l'*Electron*, dont nous avons démontré, prouvé l'existence, la réalité, nous pouvons en déduire que toute émission lumineuse est produite par un corps matériel, à structure électronique, donc discontinue.

...*Oui*, mais quel est alors, au sein de la matière, le mécanisme qui peut engendrer de tels champs oscillants ?

Indice de réfraction *(dispersion)*.

Ce problème est intimement lié à celui de *l'absorption de la* lumière par la matière, car le processus par lequel l'énergie d'une onde électro-magnétique se transforme en chaleur, c'est-à-dire en mouvement moléculaire, doit être le même, mais en sens inverse, que celui qui transforme en énergie rayonnante (émission) l'énergie calorifique d'un corps incandescent.

La lumière qui pénètre dans un corps ne subit pas toujours une absorption notable ; elle peut continuer à se propager au sein de celui-ci, mais avec une vitesse de propagation C_1 plus petite que la vitesse de propagation dans le vide C. Le rapport $\frac{C}{C_1}$ s'appelle *l'Indice de réfraction* et détermine la grandeur de la réfraction subie par un rayon passant du vide dans le corps en question.

Alors que la vitesse C est la même pour toutes les radiations lumineuses, la vitesse de propagation C_1 de la lumière à travers la matière et, par conséquent, l'indice de réfraction $\frac{C}{C_1}$ dépendent de la longueur d'onde des rayons incidents pénétrants.

C'est sur ce phénomène qu'est basée la décomposition de la lumière blanche par le prisme ; les différents rayons, dont l'ensemble donne l'impression du blanc, sont plus ou moins déviés et s'étalent en un *spectre*, dit de *dispersion*.

On s'est alors demandé si, par analogie avec le son, les générateurs d'ondes électro-magnétiques contenus dans la matière ne pouvaient pas se comporter comme des « *résonnateurs sonores* » et absorber, par suite, les rayons dont les longueurs d'ondes sont égales à celles qu'ils émettent ?

S'il en était bien ainsi, un faisceau de lumière blanche ne contiendrait plus, après avoir traversé une substance, que les rayons dont les longueurs d'onde ne correspondent à aucun générateur de cette substance, tous les autres ayant été totalement absorbés. Effectivement, *l'analyse spectrale* prouve qu'une telle absorption a lieu ; après avoir traversé une substance, le spectre d'une lumière complexe n'est plus continu, mais offre un certain nombre de raies noires — (ou sombres) — *les raies d'absorption* qui montrent donc que, dans une substance déterminé, il existe des *résonnateurs de diverses longueurs d'onde.*

Quant à l'énergie des ondes absorbées, elles provoquent un mouvement de vibration des molécules qui se traduit par une élévation de température.

Les raies d'absorption ne sont pas forcément localisées dans la zône de lumière visible, elles peuvent se trouver uniquement dans le domaine de l'infra-rouge ou de l'ultra-violet ; dans ce cas, la lumière blanche traverse intégralement la substance qui apparaît alors incolore (verre, quartz, eau, etc...). Ces mêmes résonnateurs matériels se comportent aux températures élevées comme des oscillateurs électro-magnétiques et provoquent l'émission de la lumière. Il s'agit donc de savoir de quelle façon la température modifie le fonctionnement de ces résonnateurs. Il est évident que ce phénomène prend la forme la plus simple dans les *gaz*, par suite de l'indépendance de leurs molécules ; ce sont exactement *les mêmes fréquences vibratoires* qui interviennent dans l'émission et dans l'absorption ; les gaz incandescents donnerot. par conséquent, un *spectre de lignes* ne contenant que les rayons qu'ils absorbent à l'état non incandescent. Mais, la lumière émise par les solides ou les liquides incandescents contient — par suite des interactions moléculaires qui modifient à l'infini les périodes des oscillateurs — des rayons de toutes les longueurs d'onde et forme alors un *spectre continu*.

On, comprend ainsi pourquoi les spectres des nébuleuses spirales, formées de gaz incandescents, présentent des *lignes brillantes*, quatre en général, bien isolées, indiquant par deux raies dans le violet la présence de l'hydrogène, et par deux autres raies dans l'ultra-violet l'existence d'un gaz ou élément inconnu sur la terre, dans le soleil et les étoiles, et que l'on a appelé pour cela le *nébulium*. Tandis, qu'au contraire, le spectre des nébuleuses résolubles ou *amas d'étoiles* est faiblement continu, avec ou sans raies noires.

D'après M. Baldet, le distingué astronome de l'Observatoire de Meudon, le spectre du Nébulium s'identifie avec celui de l'oxygène ionisé (ozone O^3). Ce qui est une preuve du tourbillonnement de la matière extrêmement diluée des nébuleuses gazeuses, mais sous une température et pression (10^{-12} à 10^{-11}), extraordinairement basse, qu'il n'est pas possible de produire dans nos laboratoires, et qui permet l'existence des Etats, dits « métastables » au-delà de toute stabilité, en déséquilibre absolu, en tourbillons de 300 kms par seconde.

D'après l'astronome anglais *Eddington*, le Nébulium n'est pas un nouvel élément, c'est même un élément tout à fait familier que nous ne pouvons pas identifier parce qu'il a perdu plusieurs de ses électrons. Et un atome qui a perdu un *électron*, est — dit-il — commme un ami qui a rasé ses moustaches ; ses vieilles connaissances ne le reconnaissent pas. Or, les physiciens expérimentaux trouvent de plus en plus des voies pour bombarder les atomes ; de sorte qu'un jour un atome terrestre sera stimulé de façon à nous donner la lumière (raies) du Nébulium.

Dans les nébuleuses, résolues en centres de condensation, en étoiles, les astres gravitent dans l'Ether inerte, interstellaire, dont la réaction leur procure une charge électro-magnétique, attractive ou répulsive, suivant le sens de leur déplacement respectif, qui les fait s'incurver dans leur course elliptique autour du noyau central attractif (soleil ou étoile) — d'où la gravitation Universelle.

En fait, la représentation spectrale est fondée sur la transposition du principe de la mécanique à la théorie électro-magnétique de la lumière. Elle nécessite l'existence de *Résonnateurs électro-magnétiques* ($f = 10^{10}$), c'est-à-dire de systèmes capables de réagir par vibration au choc d'ondes électro-magnétiques.

Parmi les nombreux systèmes possibles, le plus simple serait constitué par des charges électriques (électrons) se mouvant suivant des trajectoires fermées — trajectoires elliptiques, ou circulaires comme cas particuliers — au sein de la molécule ou de l'atome sphéroïdal (atome de Bohr-Sommerfeld).

La théorie cinétique de la chaleur semble bien confirmer ce mouvement elliptique accéléré des électrons. La théorie électronique du Hollandais Lorentz permet, en effet, non seulement de déterminer quantativement les valeurs des déviations concomitantes

de la dispersion, mais encore d'expliquer de nombreux faits connus depuis fort longtemps, dont la nature était restée énigmatique, et surtout de prévoir de nouveaux phénomènes dont l'existence a été contrôlée dans la suite par l'expérience, ce qui prouve le bien-fondé de cette théorie moderne.

Au point de vue *qualificatif*, cette théorie rend compte de l'augmentation de l'indice de réfraction pour des longueurs d'onde décroissantes (du rouge au violet), dans les régions suffisamment éloignées de tout domaine d'absorption, et de la possibilité du phénomène inverse à l'intérieur de ces domaines.

Au point de vue *quantitatif*, elle démontre que la valeur de l'indice de réfraction $\left(\frac{C}{C_1}\right)$ des rayons de grandes longueurs d'onde doit tendre, après la dernière bande d'absorption, vers la racine carrée de la constance diélectrique *d* de la substance $\frac{C}{C_1} = \sqrt{d}$ (du milieu).

Ce fait, prévu déjà par Maxwell, n' a pu être contrôlé expérimentalement qu'après que l'exploration du domaine de l'infra-rouge eut été poussée suffisamment loin (courbe de dispersion du sel gemme) ; il est d'une importance capitale, car il montre bien la parfaite continuité qui règne, même au point de vue quantitatif, entre les propriétés optiques et les propriétés électriques.

N'oublions pas encore que c'est grâce à la théorie électro-magnétique qu'a été élucidée la rotation du plan de polarisation de la lumière sous l'influence d'un champ magnétique, découvert par Faraday (le maître de Maxwell) en 1849.

L'Effet Zeeman.

Ce curieux effet n'est autre que la décomposition des raies d'un spectre de lignes sous l'influence d'un champ magnétique, décomposition ou *dédoublement* que Lorentz avait prévu dès 1895 et que son élève, P. Zeeman, observa un an plus tard en 1896.

Déjà, l'étude des rayons cathodiques de Crookes avait montré qu'un champ magnétique exerce sur toute particule électrique en mouvement une force dirigée perpendiculairement à sa direction de translation, qui a pour effet de devier la particule de sa trajectoire primitive.

Alors, si l'on place une source lumineuse dans un champ magnétique un peu intense, les trajectoires que décrivent les électrons émetteurs *d'ondes électro-magnétiques* subiront une modification qui aura sa répercussion sur la période du mouvement vibratoire (puisque la lumière n'est qu'un courant alternatif de très haute fréquence). Le calcul démontre, en outre, que cette modification dépend du *sens* de giration de l'Electron : une partie des oscillateurs acquiert ainsi une augmentation de fréquence, tandis qu'une autre partie subit une diminution égale de fréquence ; enfin, l'on démontre encore qu'une troisième partie ne subit aucune modification (comme les rayons « Gamma » du radium).

Ainsi, là où primitivement on observait dans le spectre de lignes une raie simple on constatera maintenant, grâce à l'influence du champ magnétique, la présence de trois raies équidistantes. La différence entre les fréquences des deux radiations extrêêmes est une fonction du quotient $\frac{e}{\mu}$ relatif à l'Electron oscillant et de l'intensité du champ magnétique (si la lumière n'est pas polarisée). Sinon, il faudra tenir compte de son état de polarisation.

Le champ magnétique ne fait pas apparaître de nouvelles fréquences, mais déplace et écarte, en les *polarisant*, des raies d'abord confondues.

La concordance parfaite entre la valeur du quotient $\frac{e}{\mu}$, calculée par cette méthode et celle que fournit les rayons cathodiques.($\frac{e}{\mu} = 1,8 \times 10^8$ coul : gr^{re}) ou $1,77 \times 10^7$ unités *e m* (C. G. S.), (indépendante de la nature des corps) justifie entièrement toutes ces déductions de la physique théorique.

Effet Stark.

Le champ Electrique, lui-aussi, déforme les orbites stables des électrons et fait varier l'énergie de passage entre deux orbites voisines ; il en résulte une décomposition des raies spectrales qui, découverte par *Stark,* en 1913, a été expliquée théoriquement grâce à la théorie des Quanta, par Schwarzschild et Epstein en 1916. Comme, en réalité, les faits ne se présentent pas toujours avec autant de simplicité, cette première forme de la théorie de *l'émission* lumineuse s'est montrée insuffisante pour englober toutes les particularités des phénomènes.

Au sein de l'atome, dans sa rapide giration elliptique, *l'Electron* se trouve soumis à une accélération centrale et la théorie Electro-magnétique de Maxwell-Lorentz indique qu'il doit rayonner de l'énergie proportionnellement au carré de sa charge et au carré de son accélération par unité de temps. Il devrait donc, de ce fait, par perte progressive de son énergie potentielle, se rapprocher du centre attractif (noyau) en suivant une spirale et en augmntant son énergie cinétique (sa force vive). en émettant alors des radiations de fréquences continuement croissante produisant un spectre continu, ce qui est en *désaccord formel* avec l'expérience de l'émission lumineuse des gaz (*spectre des raies*). *Les spectres de raies* (d'absorption) étant fournies par les *atomes,* tandis que les *spectres de bandes* sont donnés par les *molécules* gazeuses.

La coexistence dans tous les corps de deux vitesses d'agitation thermique, la première seule envisagée par la théorie cinétique de la chaleur, et représentant la vitesse du noyau atomique, la seconde représentant la vitesse de l'Electron (corpuscule), se manifeste par la présence simultanée dans les *spectres d'absorption* des corps, de deux bandes caractéristiques conjuguées, l'une dans l'Ultra-violet, attribuable aux électrons, l'autre dans l'Infra-rouge, attribuable aux noyaux. Ces considérations montrent, en passant, que le mécanisme de la dissociation par la chaleur est analogue à celui de *l'Electrolyse* (décomposition par l'électricité) et de la *photolyse* (décomposition par la lumière).

La dissociation thermique, tout comme la dissociation par la lumière, tout comme la dissociation électrique, consiste dans la rupture d'une *valence* (d'une unité chimique élémentaire) et dans la scission de la Molécule en un corpuscule négatif (Electron) et un noyau positif (proton).

Pour l'hydrogène, le modèle atomique de *Nils Bohr* explique fort bien ces rassemblements de raies spectrales, et nous a incité, en outre, à ne plus admettre dans le mouvement orbital des électrons l'origine de l'émission des ondes Electro-magnétiques (lumière ou rayons X) ; mais le saut des Electrons entre les orbites voisines, sans doute par chute de vitesse rotative.

(*A suivre*).

ANDRY-BOURGEOIS,
Ingénieur des Mines (E. S. E.).

Le manque de place nous oblige à renvoyer au numéro prochain de la Revue *les sept dernières pages de ce chapitre.*

LA MÉTAPSYCHIQUE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

Pourquoi je crois à l'occultisme, *par Fernand DIVOIRE (Editions de France, Paris).*

Très courageusement, M. Fernand Divoire s'efforce de dire, dans cet ouvrage, pourquoi il croit à l'occultisme. J'ai essayé honnêtement de comprendre ses raisons d'y croire, j'ai lu son livre de la première à la dernière ligne... et n'en suis pas plus avancé.

J'ai pourtant, moi aussi, eu la curiosité, il y a quelques années, d'essayer de comprendre ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans l'occultisme ; j'ai également dévoré de gros classiques touffus ; j'ai fait un honnête effort, et prolongé. Hélas ! l'effet a été diamétralement opposé à celui produit sur M. Divoire. Epris avant tout de clarté et de démonstrabilité, soucieux de voir chaque affirmation étayée sur des preuves, respectueux avant tout de la méthode expérimentale et ayant une répugnance insurmontable à l'égard des « Révalations surnaturelles » quelles qu'elles soient, en proportion même de leur mystère, l'occultisme, décidément, était ce qui pouvait le moins facilement entraîner mon adhésion. Toutes ces théories aussi « cosmiques » qu'inconsistantes et nuageuses, cette linguistique fantaisiste, ces jeux de mots et ces calembours détestables, ces interprétations tirées aux cheveux de textes obscurs et élastiques, bref tout ce fatras nébuleux ne présentant que l'argument d'autorité, *le magister dixit*, comme lettres de créance, ne fit que de me détourner de prolonger des études dont les bases me paraissaient si mouvantes. Et l'impression d'ensemble qui me resta de ces lectures, fut celle d'un orgueil incommensurable et puéril, très puéril, et d'un goût du frisson (artificiel) du mystère. Puérilité surtout. Les occultistes me firent l'effet de ces enfants qui s'amusent à se faire mutuellement peur en poussant dans l'obscurité, des « hou ! hou ! » aussi terrifiants que possible, ou qui s'imaginent pouvoir commander aux astres ou aux éléments. Et lorsqu'on leur demande, à ces enfants, de faire pleuvoir ou de faire rebrousser chemin au soleil ou à la lune, ils vous déclarent gravement : « Si ze voulais, ze pourrais : mais voilà, ze veux pas ». — Pourquoi ? « Parce que ça ferait de la peine à papa ». — « Mais non, papa serait très content de voir ça ». — « Mais ça ferait de la peine au bon Dieu et au petit Zésus ».

J'ai connu, moi aussi, des « occultistes », il est vrai de renommée moins éclatante que les amis et initiateurs de M. Divoire, mais tout aussi convaincus. Et j'ai cherché à démêler les raisons psychologiques de leur intérêt pour l' « occulte ». La plus honorable était celle-ci : Rebutés par la médiocrité et l'imperfection de la vie moderne, et l'ennui qui en résultait pour eux, ces honnêtes esprits goûtaient une joie profonde à projeter dans le passé (le plus invérifiable possible) leurs généreuses rêveries d'un âge d'or. « Ah ! Du temps où les Initiés régnaient !...... »

Une autre raison était le snobisme et l'orgueil : un occultiste est néces-

sairement un être au-dessus de la moyenne. Et puis, on manie des symboles : tétragrammes, pentagrammes, hexagrammes ; on construit des *pentacles*, on emploie des termes sanscrits ou hébreux qui échappent au vulgaire. De plus on participe au secret des dieux, dont on connaît la hiérarchie et les noms ; on sait comment et pourquoi l'univers existe. Enfin l'on possède des secrets prodigieux, *si on voulait* on manierait la foudre ou l'on ferait apparaître Satan... Si on ne le fait pas, « c'est pour ne pas contrevenir à la Loi... »

Mais tout cela ne repose que sur la Tradition (qui repose elle-même sur quoi ?...) ou sur les affirmations d'ouvrages dont la seule autorité réside en leur obscurité. Car, pour les occultistes, moins on comprend, plus c'est beau, plus c'est profond. Au total, l'occultiste est un Monsieur qui connaît tout, mais qui ne peut rien divulguer, car il a toujours juré à un hiérophante quelconque de ne rien dire ; ou un Monsieur qui peut tout, mais qui ne fait rien « parce que c'est défendu», et qui, à chaque découverte nouvelle s'écrie après coup. « Ce n'est rien du tout ! Il y a longtemps qu'on connaissait cela, et même beaucoup plus fort que cela ! » Aussi, amoureux de secrets obscurs et formidables, l'occultiste professe-t-il, en général, un mépris colossal pour l'expérimentation, dont le défaut principal, à ses yeux, est d'être une méthode limpide et ne tenant compte que des faits.

L'occultiste croit donc sans preuves, et d'autant plus volontiers que c'est moins prouvable ; il se gargarise de termes baroques, hébreux ou sanscrits et s'en croit très supérieur, et, proclamant *pouvoir* beaucoup plus que le commun des « profanes », il refuse avec régularité d'étayer ses prétentions sur la moindre démonstration expérimentale.

Toutes ces raisons, qui m'ont rendu très sceptique à l'égard de l'occultisme, sont les mêmes qui poussent M. F. Divoire à y croire. On n'est pas plus dissemblable... S'il me connaissait il dirait que c'est tout naturel, car j'ai le bout des doigts carré, et j'ai été élevé dans une religion « amputée » : le protestantisme, à laquelle je suis du reste extraordinairement reconnaissant de m'avoir donné le goût du libre examen et le respect de la raison. Disciple de Saint Thomas, Apôtre, je crois à la nécessité de la méthode expérimentale pour établir la conviction.... je ne pourrai donc jamais être un « bon occultiste ».

J'ai l'air d'avoir répondu à l'autobiographie d'occultiste de M. Divoire par une manière d'autobiographie personnelle, et ainsi de ne pas avoir parlé de son livre. Au contraire : il suffit de « changer de signe » et d'invoquer comme raison de croire toutes mes raisons de ne croire point, et l'on aura, en substance, l'ouvrage de M. Divoire. Pour croire il lui faut les ténèbres et le brouillard ; pour moi il faut la lumière et la limpidité. Voilà tout.

***

Si je disais toutefois, que M. Divoire passe sous silence l'expérimentation, j'exagérerais. Il la mentionne en effet avec respect aux pages 37 et 38 de son ouvrage. Et avec plus ou moins de bonheur, car il s'y fait, en des termes inattendus, l'écho d'une revendication de Mme Bisson : la propriété exclusive de toutes les séances faites avec son médium Eva Carrière.

Telle qu'elle est présentée, cette revendication est durement offensante pour la mémoire du Dr. Geley, pris dirctement à partie.

En croyant accomplir un devoir d'ami à l'égard de Mme Bisson, M. F. Divore ne s'est pas douté qu'il promenait une allumette autour d'un baril de poudre. Il y a du comique dans le spectacle !

Ce qui importe c'est bien moins la personne ayant dirigé les séances que *la Valeur de ce qui y a été produit* devant le Dr. Geley.

Enregistrons que Mme Bisson en prend l'entière responsabilité.

Expériences de pensée qui s'inscrit (Thought-graphy) avec des médiums japonais, *par T. FUKURAI, docteur ès-lettres, professeur à l'Université de Kobyasan, président de l'Institut psychique du Japon (opuscule dactylographié de 23 pages).*

Ouvrage intéressant, car relatant des expérimentations. Les résultats obtenus par le Docteur Fukurai paraissent ahurissants : en sont-ils impossibles ? A-t-il été trompé ? Ou bien faut-il admettre ce qu'il avance, si bouleversant que cela soit ? A des expériences de contrôle de le démontrer, car, à des faits, il ne faut pas répondre par des théories. Mais si les faits rapportés ont été bien observés et sont authentiques, ils sont parmi les plus étonnants que l'on puisse imaginer.

Voici, résumée, la brochure du Docteur Fukari.

Dans sa *préface*, notre auteur raconte comment, en 1910, il fit des expériences de clairvoyance et de « pensée qui s'inscrit » avec les « médiums » Miss Chizuko et Mrs Nagao. La publication de ses expériences, qui venait à l'encontre des conceptions de la « science établie », souleva un *tolle* général chez ses collègues. Ce qui ne l'empêcha pas de publier en 1913 son ouvrage intitulé « *The Clairvoyance and the thougt-graphy* ».

« Après la publication de cet ouvrage, dit-il, je fus haï de plus en plus « par les savants japonais. La pression exercée sur moi fut telle, et il me « devint si difficile de continuer mes recherches sur les phénomènes psy- « chiques en conservant ma situation de professeur à l'Université Impériale « de Tokio, que je fus finalement obligé de démissionner. «

Il continua néanmoins ses recherches et il a actuellement en main 37 « thougt-graphs » obtenus en expérimentant avec le plus de soin possible.

Saluons au passage la force morale du Docteur Fukurai et constatons que l'étroitesse d'esprit, le misonéisme et l'obtuse intransigeance ne sont pas un monopole de notre occident.

Un chapitre est ensuite consacré à « *la clairvoyance d'objets invisibles à l'œil nu* ».

Voici le procédé utilisé : Le Docteur Fukurai, par exemple, photographia un jour, trois lettres (idéogrammes) chinoises, enveloppa les plaques avec le plus grand soin et les envoya à la ville de Marugame (où habitait Mrs Nagao) à son ami, le professeur Kikuchi, en y joignant une carte, sous enveloppe cachetée, portant en encre sympathique les trois lettres photographiées. Cette enveloppe ne devait pas être décachetée avant l'expérience ni être apportée au domicile de Mrs Nagras.

Voici le rapport de l'expérience que reçut, le 14 décembre 1910, du professeur Kikuchi le Docteur Fukurai :

« Le résultat de l'expérience tentée l'après-midi du 11 décembre est le suivant...

« Le médium mit environ dix secondes à réaliser la concentration de sa pensée, et quatre minutes après il écrivit la réponse suivante (ici trois idéogrammes caractéristiques).

« Immédiatement je donnai l'ordre à mon domestique de courir chez moi et de me rapporter l'enveloppe contenant le thermotype (dessin à l'encre sympathique). Ayant reçu l'objet, je fis sauter les sceaux et trouvai les trois lettres (les mêmes que celles données par le médium). La couleur en devint très nette lorsque le papier fut exposé à la chaleur.

« Pendant l'expérience, la boîte de carton contenant les plaques demeura en ma possession et ne fut touchée par personne pendant tout le temps de l'expérience. »

C'est évidemment très intéressant. Mais cela ne dépasse pas ce que fait Ossowiecki, par exemple. Mais les choses vont devenir de plus en plus troublantes avec le chapitre suivant.

Plaques sèches impressionnées par la pensée. Les deux plaques reçues de Kikuchi, l'une portant trois signes chinois et l'autre un, furent développées dans le cabinet noir d'un photographe voisin du Docteur Fukurai. A sa grande surprise, il s'aperçut qu'à l'endroit où avait dû porter l'effort de clairvoyance, la plaque paraissait impressionnée davantage, sans que l'on puisse arriver à se l'expliquer par des raisons physiques connues (j'abrège la discussion à ce sujet). Il en conclut, par conséquent, que la pensée du médium était capable d'impressionner une plaque photographique à un endroit déterminé. Il se proposa donc d'essayer si elle ne serait pas capable d'imprimer une lettre ou un dessin choisi.

Suit le récit de plusieurs expériences. Dans la plupart le Docteur Fukurai, pour des raisons probablement de politesse japonaise, mais qu'il ne nous est pas possible de ne pas déplorer, abandonna pendant quelques brèves minutes ses plaques à impressionner dans une pièce du domicile du médium, autre que celle où il se trouvait, pour aller les chercher au moment de faire l'expérience. C'est dommage, car cela ouvre la porte, si peu que ce soit, à la suspicion.

Toutefois l'expérience *B*, page 10, semble excellente. La plaque n'a pas quitté le Docteur Fukurai, et le médium y imprima tout de même le carré qu'il dessina au moment d'entreprendre l'expérience.

Puis l'on eut l'idée de compliquer encore l'expérience. L'on emballa ensemble trois plaques empilées l'une sur l'autre, en priant le médium de n'impressionner que la plaque du milieu, avec l'idéogramme choisi. L'expérience réussit ! (on croirait entendre un conte de fée !). Cette expérience fut faite non par le Docteur Fukurai, mais par le Docteur Imamoto, pour contrôle.

Encore plus fort ! le 22 avril 1928, les 9 professeurs de l'école de Nishikatsura tentent l'expérience suivante, dans la grande salle de l'école, avec le médium Watanabe :

« M. Koura, le maître de l'école, met sur une table, sur l'estrade, un paquet de six plaques complétement scellé. Le médium entre ensuite dans la salle et prend place à la distance d'un mètre et demi de la table.

« Après que les expérimentateurs se sont mis d'accord, les trois modèles à reproduire sont choisis : (ici trois dessins d'écriture chinoise).

Le premier : 3 idéogrammes..

Le second : 1 idéogramme.

Le troisième : 3 idéogrammes (composant le nom du médium).

« Les expérimentateurs demandent ensuite au médium d'imprimer le premier modèle sur la seconde des six plaques, le second sur la cinquième, et le troisième sur la sixième. Le médium consent et commence à concentrer son esprit. Le temps qui s'écoula pendant son action psychique sur la seconde et la cinquième plaque fut, chaque fois, de cinq minutes. L'action sur la sixième en prit sept. Une fois tout terminé. M. Yoneyama et trois autres professeurs emportèrent les plaques dans la chambre noire de l'école et les développèrent, obtenant les résultats suivants :

« Les trois plaques : seconde, cinquième et sixième furent développées en même temps. Au bout de huit minutes les caractères désirés apparurent sur la deuxième plaque, au bout de dix minutes il en fut de même pour la cin-

quième. Quant à la sixième, dix-huit minutes s'étant écoulées, il n'apparut toujours rien.

« L'expérience précédente prouve que la faculté de Watanabe d'impressionner des plaques par la pensée est bien un fait (page 13 et 14). »

Les pages suivantes relatent des expériences encore plus stupéfiantes : Impression, devant trois cents personnes, de lettres et de dessins sur des plaques empilées et empaquetées (comme dans l'expérience précédente) et sur un endroit déterminé d'une pellicule photographique roulée. Expérience couronnée de succès (le médium Mita étant à 22 mètres de la table d'expérience !).

Puis récit d'une expérience où l'on obtint un portrait photographique, et des impressions parasitaires de lettres qui avaient été refoulées dans le subconscient.

Enfin le chapitre dernier « *Esprit, matière et vie* », est la recherche de l'explication scientifique et philosophique du problème posé par ces expériences, et un essai d'explication du « comment l'esprit transcende l'espace ».

Car ces phénomènes sont fort troublants. Si l'on peut ainsi impressionner au choix, et sans contact ni manipulation, n'importe lesquelles des 6 ou 12 plaques empilées les unes sur les autres sans affecter les intermédiaires, il est difficile d'invoquer une énergie rayonnante, du moins dans un espace à trois dimensions. La pensée agit-elle dans la quatrième (hypothétique) dimension ? Ou comment expliquer le phénomène ?...

Tout cela est si troublant que nous espérons vivement qu'un grand nombre de nos lecteurs tenteront sérieusement des expériences de contrôle : car il s'agit de bien établir le fait. S'il existe vraiment il ouvre aux recherches des perspectives infinies... sinon, ne cherchons pas encore à en donner une explication.

* * *

L'on pourrait faire un rapprochement intéressant entre les expériences du Docteur Fukurai et celles du Docteur Julien Ochorowicz, dont le compte rendu a été publié dans les *Annales des Sciences Psychiques* de 1912 ; je fais spécialement allusion aux expériences des pages 168 sqq. intitulées « *L'idéoplastie photographique* ». Voici en quelques mots, de quoi il s'agit : Le Docteur Julien Ochorowicz avait, dès longtemps, entrepris une série d'expériences avec Mlle Stanislawa Tomczik comme sujet. Cette série d'expériences consistait à obtenir des « radiographies supranormales » de la main du *médium* ou du « double » du *médium*, c'est-à-dire que, sur des plaques photographiques vierges, non manipulées par le *médium*, la forme de la main de ce dernier s'imprimait plus ou moins nettemnt, avec un halo de lumière supranormale.

Or, la veille d'une certaine séance, le sujet avait été profondément impressionné par une admirable pleine lune. Et, lors de sa séance, ce fut l'image de la lune qui se reproduisit sur la plaque, la lune entourée d'un halo de nuages !

Le Docteur Ochorowicz obtint par la suite plusieurs plaques impressionnées par l'« idée de la lune » si l'on peut s'exprimer ainsi. Cela est évidemment moins complexe que l'impression d'idéogrammes chinois compliqués, mais le principe reste le même.

Le Docteur Ochorowicz fait suivre sa relation (je m'excuse de l'imperfection du résumé que j'en ai fait) de plusieurs considérations judicieuses que je reproduirai ici car elles ne manquent pas d'intérêt.

. . . .

« La grande importance théorique du fait n'est pas douteuse. Une fois « constatée, la photographie de la pensée ouvre des horizons nouveaux.

« 1° Pour la psychologie métapsychique elle se range entre la télé- « pathie, les stigmates et les influences idéoplastiques d'un côté, et les phéno- « mènes de matérialisation de l'autre, en constituant un anneau important « dans la chaîne des extériorisations. Elle prolonge l'être humain.

« 2° Au point de vue physique elle complète le phénomène des « rayons « électro-chimiques » (que j'ai découvert l'année passée et qui feront l'objet « d'une étude à part) et des rayons X, que le lecteur connaît déjà. Elle cons- « titue une forme nouvelle de radio-activité organique, que l'on pourra sans « doute rapprocher bientôt des autres manifestations radio-actives.

« 3° Au point de vue philosophique, elle efface la contradiction car- « tésienne entre l'étendue et la pensée, en donnant une base commune à ces « deux formes opposées d'une praénergie inconnue.

« 4° Au point de vue physiologique et médical, elle renforce la doctrine « des influences morales, morbides ou salutaires, et celle de l'action du ma- « gnétisme animal.
« La théorie des transferts et des réflexes va subir un élargissement consi- « dérable et la théorie des associations idéo-cosmiques finira par s'imposer à « la science, en supprimant les frontières entre le micro et le macro-cosme.

« 5° Au point de vue logique et épistémologique, elle va introduire dans « notre savoir une notion nouvelle, celle des « *degrés de la réalité,* » notion « révolutionnaire par excellence et qui pourra remplacer l'inaccessible « Ding « an sich » de Kant.

« 6° Elle va réunir la Chimie et la Physique à la Psychologie — e toutes « les fois que des sciences distinctes et étrangères l'une à l'autre s'unissent de « cette manière, un grand progrès est garanti. C'est ainsi que le rapproche- « ment inattendu entre l'Histoire Universelle et la Paléontologie nous dota « d'une science nouvelle : la Préhistorique. Le rapprochement de l'Astrologie « et de la Chimie s'exprima dans l'analyse spectrale. L'application de l'Algèbre « à la Géométrie — dans la géométrie analytique. De la Psychologie à la Thé- « rapeuthique — dans la psychothérapie. De la Physique à la Psychologie — « dans la psychophysique, etc.

Enfin :

« 7° Au point de vue des faits dits spirites et de la doctrine spirite, la « découverte de la photographie de la pensée présente une importance ca- « pitale. Du moment qu'il faut considérer comme démontrée la possibilité « d'une idéoplastie photographique, les images et les apparitions soi-disant « d'outre-tombe, peuvent bien avoir une origine terrestre. Cela ne tranche pas « la question immortelle de l'immortalité, mais cela jette une lumière nou- « velle sur certaines apparences et commande une prudence toute spéciale « dans les conclusions théoriques que l'on tire des faits avérés. »

(*Annales des Sciences Psychiques,* **juin 1912**).

Nous ne pouvons que souscrire à ces conclusions.

La Détestable Plaisanterie des Animaux calculateurs, *par Paul HEUZÉ (Editions de France, Paris 1928).*

Voici en quelques mots le contenu de cet ouvrage : M. Heuzé, dans son introduction, déclare qu'il a été poussé par les circonstances à l'écrire. Les circonstances, en l'espèce : les nombreuses lettres qu'il reçoit pour lui demander ce qu'il y a de vrai dans toutes ces histoires d'animaux pensants. Ce qu'il y a de vrai : le dressage. C'est ce que M. Heuzé va s'efforcer de démontrer en faisant l'étude critique des divers documents que l'on possède actuellement sur les « animaux pensants ».

Nous voyons ainsi défiler une galerie de portraits : les chevaux de von Osten ; puis ceux de Krall, son disciple ; le chien Rolf de Mannheim, et sa maîtresse Mme Moekel ; puis d'autres *seigneurs de moindre poil,* ainsi qu'il nomme les chiens Lola, Sell, Bim, etc... ; enfin un chapitre est consacré à Zou, l'élève de Mme Borderieux.

Tous ces animaux « parlent » en frappant tantôt d'une patte, tantôt d'une autre, moyen qu'on leur a enseigné pour exprimer lettres et chiffres selon un code convenu. Les chevaux d'Elberfeld frappent de leurs sabots sur un tremplin de bois, les quadrupèdes de taille plus modeste frappent de la patte dans la main ou sur le bras de leurs maîtres. M. Heuzé s'efforce de prouver que, dans toutes ces expériences, il ne s'agit que de « réflexes conditionnés », c'est-à-dire de mouvements automatiques des animaux, associés en eux avec le souvenir de friandises, mouvements déclanchés et arrêtés par des gestes involontaires, imperceptibles, du maître ou des assistants. A ce propos il rappelle tout ce qu'un bon dressage peut obtenir d'un animal, et les tours extraordinaires accomplis par certains « sujets » de music-hall, accoutumés à obéir à des signaux incroyablement petits. De ces « trucs » de dresseurs, M. Heuzé en indique quelques-uns ; mais il ne divulgue pas les plus intéressants pour ne pas nuire à l'honorable corporation. Quand au fait que, parfois, les animaux ont résolu des problèmes dont la solution était inconnue du consultant, le fait ne semble pas à notre auteur suffisamment établi : dès qu'il s'agit de ces domaines mystérieux de la métapsychique, certains savants ont trop tendance à prendre leurs désirs pour des réalités. D'ailleurs, par exemple, les examinateurs des chevaux d'Elberfeld étaient reçus si somptueusement par Krall qu'il leur était difficile de se montrer brutalement négateurs envers un amphitryon ausssi généreux... Au cours de ses analyses, M. Heuzé s'empresse de montrer que son opinion n'est pas isolée, et que bien des savants honorables l'ont aussi professée (Pfungst, Hachet-Souplet, etc..., etc...).

Enfin dans un chapitre spécial (page 157) intitulé *Réfléchissons* (ayant comme sous-titre *Parturiunt Montes*), M. Heuzé passe en revue les quatre hypothèses invoquées pour expliquer le phénomène « animal calculateur ». Ce sont :

1° La médiumnité ; 2° la communication intermentale ; 3° l'intelligence de l'animal ; 4° le dressage.

1° *La Médiumnité* :

Le pied de l'animal, comme le pied de la table tournante, serait actionné par le « fluide ». Comparaison qui ne vaut rien « pour cette raison toute « simple que les tables tournantes, ça n'existe pas. *Jamais un objet, quel qu'il « soit, n'a bougé, sans que quelqu'un le pousse* » (1).

(1) Souligné par M. Heuzé.

2° *La communication intermentale* :

« Le cerveau du maître communique directement au cerveau de l'animal les impulsions nécessaires ». Ce qui présuppose établie « la communication volontaire entre l'homme et l'homme.... malheureusement elle-même dénuée de tout fondement expérimental ». Quant à comparer les animaux calculateurs aux calculateurs humains prodiges : mauvaise comparaison. Le prodige fait son calcul étonnamment vite, il est vrai, mais par des moyens parfaitement réguliers. « Tandis qu'un chien extrayant une racine cubique, *même en y mettant le temps qu'il faudra*, (1) disons le mot, c'est grotesque ».

3° *Les animaux font réellement les opérations* :

Ils auraient l'intelligence moyenne d'un enfant. Depuis quand ? Les expérimentateurs sérieux n'ont jamais découvert chez les animaux que des « *Eclairs psychiques* », c'est-à-dire des manifestations passagères d'une rudimentaire intelligence déductive, par exemple : le singe attachant bout à bout deux bâtons trop courts séparément pour lui permettre d'atteindre un fruit hors de sa portée. Mais «... faire croire... que des chiens ou des chevaux apprennent les mathématiques ou l'algèbre, parlent ou écrivent couramment l'Allemand ou le Français et disent le degré de la température !.... c'est se moquer du monde ». (page 185)

4° Le dressage.

C'est la seule hypothèse à retenir.

« Il y a bien une objection qui paraît grave : c'est que les intéressés protestent énergiquement.

« — Nous jurons, disent-ils, que nous n'avons pas dressé l'animal ! »

« Eh ! sur ce point nous sommes parfaitement d'accord : vous n'avez pas *cru* dresser l'animal. Mais l'animal s'est dressé tout seul, d'après vos faits et gestes inconscients » (page 187).

Enfin, dans l'ultime chapitre de son ouvrage (*Pitié !*) notre auteur dit qu'il faut être bon pour les animaux, ce qui consiste non pas à leur apprendre les mathématiques, mais à les faire souffrir le moins possible.

***

Je ne reprendrai pas point par point les arguments de sens commun de M. Heuzé. Je me permettrai simplement quelques petites remarques sur la discussion faite, par M. Heuzé. des trois premières hypothèses explicatives.

1° *La médiumnité*. Des guéridons ont bougé sans contact. Je l'ai vu de mes yeux, cet été encore. Et d'autres, infiniment plus graves et plus expérimentés que moi, m'ont affirmé, sur leur honneur, l'avoir vu aussi. Donc... il est un peu audacieux de prétendre que *ça n'existe pas*.

2° *La communication intermentale*, entre les humains, ça existe. Aujourd'hui même, 23 novembre 1928, j'en ai été témoin une fois de plus. Et je ne suis pas le seul... Ces phénomènes sont, actuellement, en cours d'expérimentation permanente dans tous les pays du monde. Il est étonnant, du reste, de voir avec quel aplomb M. Heuzé déclare inexistants des faits dont il n'a qu'une connaissance très superficielle et qui sont d'expérience courante. Ce faisant il classe dans la catégorie des imbéciles tous les savants qui, en grand nombre, ont été amenés, après l'expérimentation la plus poussée, à en admettre l'existence. C'est une attitude un peu audacieuse de la part de M. Heuzé, et dont il serait difficile de ne pas sourire quelque peu. Il y a quelque jours à peine, j'ai en-

(1) Souligné par M. Heuzé.

tendu un de nos lecteurs porter sur l'Allemagne et les Allemands des jugements brutalement concis et sans appel. Quelqu'un lui ayant demandé :

« Vous connaissez donc bien l'Allemagne ?

« J'ai passé à Aix-la-Chapelle, répondit-il !!! »

M. Paul Heuzé n'a pas dépassé de beaucoup l' « Aix-la-Chapelle » du domaine métapsychique. Il serait donc prudent à lui d'exprimer ses jugements sous une forme plus... tempérée.

M. Paul Heuzé fait preuve, dans tous ses ouvrages, des qualités du bon journaliste : style facile et clair, et don de simplifier les problèmes de manière à les rendre (apparemment du moins) compréhensibles à toutes les intelligences moyennes. Mais il y a la contre-partie : M. Heuzé, comme beaucoup de ses collègues, a une certaine tendance à croire tout connaître... sans avoir rien appris. Je m'explique : M. Heuzé est, si l'on peut s'exprimer ainsi, un métapsychiste de bureau. Ce qu'il connaît, ce sont les ouvrages publiés, par X ou par Y, et sur lesquels il se met à raisonner pour en faire une réfutation dialectique. Mais, en métapsychique tout spécialement, seule l'expérimentation apprend quelque chose, et à condition d'être prolongée. Or, M. Heuzé n'a qu'une bien minime part d'expérimentation personnelle à invoquer à son actif... cela nous le savons. Et comme il s'est trouvé que les séances de la métapsychique physique, auxquelles il a assisté, n'étaient pas probantes du tout, il a généralisé et a dit : la métapsychique physique (objective) ça n'existe pas. De même l'Anglais qui, débarquant en France, avait vu une femme rousse, et inscrivait sur son journal de voyage « En France toutes les femmes sont rousses ! »

Et voici les opérations intellectuelles de M. Heuzé :

D'une part, le sens commun dit bien que la métapsychique physique ça n'existe pas.

D'autre part, les (rares) phénomènes physiques, que j'ai eu l'occasion de voir n'avaient rien de probant.... au contraire.

Donc le « phénomène physique » en métapsychique, ça n'existe pas. Etudions la littérature parue à ce sujet, et, sur ces textes, essayons de deviner les *trucs* employés.

Corollaire : les savants qui ont cru constater la réalité de ces phénomènes, et l'ont dit, sont... d'incorrigibles naïfs.

Ce jugement est un peu simple et un peu rapide. Et je répète : les tables tournantes : *ça existe*. La transmission de pensée d'homme à homme, *ça existe*, et j'ajoute : *Ne ultra crepidam, sutor !*

3° *L'intelligence propre des animaux*. Question extrêmement délicate, que l'ont ne peut considérer comme complétement connue. C'est là surtout que les notions acquises ne doivent pas s'opposer aux acquisitions que l'on pourra faire. C'est ce que comprend Charles Richet, et ce qui lui donne la saveur de naïveté que M. Heuzé lui trouve.

Du reste, il se peut que, dans ses *Animaux pensants*, M. Heuzé ait raison, comme il a eu raison en grande partie dans ses attaques contre les fakirs de music-hall. Il se peut... je n'en sais rien, car je n'ai aucune expérience dans ce domaine spécial. Donc, je n'affirme ni ne nie. Que M. Heuzé et les instituteurs d'animaux pensants « s'expliquent » entre eux, je n'ai pas à intervenir dans le débat. Tout ce que je puis dire est ceci : les rares petites expériences de calcul exécutés sous mes yeux par un chien sympathique... ne m'ont pas inculqué une certitude absolue, une foi capable de me faire affronter le martyre... Je sais qu'actuellement on s'efforce de faire l'éducation de chiens « pensants », en essayant d'éliminer les objections que l'on a pu élever jusqu'ici. J'attends de voir ce que l'on obtiendra, et dans quelles conditions, avant de me faire une opinion même provisoire.

***

J'ai déjà eu l'occasion de dire, dans mon analyse de *Fakirs, Fumistes et C°* ce que je pensais de M. Paul Heuzé. Je le pense toujours : M. Heuzé frappe fort, et un peu inconsidérement (par suite à sa trop forte propension à la généralisation) sur les phénomènes qui lui sont antipathiques. Souvent même il frappe à côté : il dépasse le but et manque la chose. Mais, je le répète encore, somme toute je préfère l'attitude de sens commun de P. Heuzé, et sa négation même excessive, à l'attitude trop crédule de certains qui se disent nos amis. Car, s'ils ne font pas preuve de sens commun, il ne font hélas ! souvent pas preuve de bon sens, autrement dit : je ne parviens pas à leur trouver aucun sens.

Un Paul Heuzé contraint les expérimentateurs à se ceindre plus étroitement pour la lutte, et à escrimer plus serré : en l'espèce à perfectionner de plus en plus les conditions de leurs expériences, de façon à éliminer tout doute dans la mesure du possible. Et si, à vrai dire, je ne suis pas convaincu, après la lecture du dernier ouvrage de Paul Heuzé, de la valeur unique de son explication par le dressage, je ne suis pas encore absolument convaincu de la véridicité du fait des animaux calculateurs, étant donné que les expériences faites jusqu'à présent prêtent toujours par un côté, et plus ou moins, le flanc aux objections. Et si le livre de Paul Heuzé pouvait contribuer à inciter les éducateurs « d'animaux pensants » à porter une rigueur encore plus grande dans leur expérimentation, il ne serait, au total, pas inutile.

Compte rendu des séances faites avec le médium Franck Kluski, *par le Colonel Norbert OKOLOWIZ* (*Librairie* « *Ksiaznica-Atlas* ». *Varsovie, 1928*).

Cet ouvrage a été publié en polonais, avec une courte notice en Français, en résumant la teneur. Il comprend 588 pages de texte, et 32 planches, avec 94 photographies et dessins, représentant les « formations fantomales » produites au cours des séances, des moulages en paraffine, des plans de la salle des séances, des graphiques, etc...

Les procès-verbaux de 340 séances d'expérimentation, auxquelles assistèrent 350 personnes diverses, forment la matière de cet ouvrage. Au cours de ces séances furent constatées 250 « formations fantomales » tant d'êtres humains que d'animaux. L'on constata la ressemblance de 88 de ces fantômes avec des personnalités humaines décédées, ressemblance parfaite tant du point de vue physique que psychique.

L'ouvrage du colonel Norbert Okolowicz concerne trois périodes d'études. La première va de 1918 à 1920. La seconde de novembre 1920 à février 1921, laps de temps pendant lequel F. Kluski donna ses séances à l'Institut Métapsychique de Paris. La troisième va de 1921 à 1925, dont les observations furent faites à Varsovie.

L'auteur a observé et contrôlé personnellement F. Kluski pendant la première et la troisième période. Il assista en qualité de témoin aux expériences de la seconde période.

En qualité d'ami personnel de Kluski, le Colonel Okolowicz a assisté à presque toutes les séances données par ce « médium ». Cela lui permit de faire de nombreuses observations sur les variations présentées par la faculté de Kluski en fonction de son état physiologique, de ses dispositions psychologiques, du nombre et de la qualité des assistants et de leur état d'esprit, etc...

Notre auteur s'est efforcé également de réunir les données biographiques

les plus intéressantes sur Franck Kluski. Son ouvrage se présente donc sous la forme d'une monographie permettant de suivre l'évolution des facultés de ce remarquable sujet métapsychique, depuis leur déclanchement et leurs premières manifestations, et leur si curieux développement progressif en étendue et en qualité.

Dans tout le cours de son ouvrage, le Colonel Okolowicz s'efforce de rester aussi objectif que possible. Il évite avec soin, et nous l'en félicitons, de se faire le champion de telle ou telle hypothèse, et d'utiliser habilement ses matériaux dans ce but. Les faits sont notés d'une façon purement descriptive. Les quelques remarques faites par l'auteur ne concernent que l'exercice des facultés de Kluski, et il ne prétend pas leur donner une valeur universelle.

Un ouvrage, ainsi conçu, sur l'un des plus étonnant « médiums » connus, ne peut qu'enrichir la littérature métapsychique. Car il unit la prudence dans les affirmations à l'effort de précision dans les comptes rendus. C'est un livre de faits, observés scrupuleusement et rapportés de même.

Or, en science, seul les faits comptent véritablement.

Phénomènes de transmission de pensée (en dehors des sens normaux), *par le Dr J. WALCKENIER-SURINGAR, ancien professeur de l'Académie d'Agriculture de Wageningen (Kniphorst-Wageningen, 1926).*

Cet ouvrage, en Hollandais, comporte 420 pages de texte et 52 illustrations. L'auteur y relate différents cas de télépathie entre vivants, et un ou deux cas de ce que l'on nomme « le dédoublement ».

Un cas consiste en ceci : un poème anglais lu par un écolier, fut « capté » par un cercle spirite réuni dans une autre maison, à Vlissingen (cas relaté dans la *Revue Métapsychique*, 4-1923, pages 246 sqq.).

Un autre cas : un cercle spirite de La Haye reçut soudain par la planchette, au lieu de ses communications habituelles, des appels de détresse d'une jeune fille attaquée et blessée dans la rue, non loin de là. Ce fut l'hôte du cercle qui alarma le premier la police, et à bon droit, ainsi que la suite le prouva.

D'autre part, enfin, ce fut soit une jeune fille vivante et connue qui se manifesta en donnant son nom et son adresse — contrôlés par la suite — soit une personne décédée la veille, dont l'annonce mortuaire parut deux jours après, soit une « Intelligence X » qui se mit à jouer aux échecs avec un des assistants, en indiquant les coups à faire par le truchement du guéridon.

Enfin, au chapitre 3, on raconte qu'une dame habitant une ville du Sud de la Hollande et magnétisée par son mari, alla par deux fois se manifester, par l'intermédiaire d'un médium, dans une ville du Nord.

L'on devine par ces quelques échantillons, la teneur des trois premiers chapitres du livre. Chaque cas est accompagné des procès-verbaux signés et suivis des « analyses » du Docteur Valckenier Suringar.

Le reste du livre est une sorte de compilation de ce qui a déjà paru en littérature métapsychique concernant la métapsychique objective. L'auteur s'efforce de systématiser ces matériaux et termine en exposant ses conceptions personnelles de l'esprit et de la matière.

Espérons que la partie positive de cet ouvrage incitera un grand nombre d'hommes de science hollandais à faire des recherches métapsychiques, avec une méthode de plus en plus précise et rigoureuse.

CHARLES QUARTIER.



LIVRES REÇUS

Nous rappelons à MM. les Auteurs et Editeurs qu'il ne sera rendu compte que des livres qui auront été déposés EN DOUBLE EXEMPLAIRE aux Bureaux de l'Institut.

Karl-Ernst KRAFFT : *Die Vererbung des Gestirnstandes zur Geburtszeit* (éditeur : Revue « *Die Astrologie* », Berlin, 1927).

(Même auteur) : *Influences cosmiques sur l'individu humain* (« *Vers l'Unité* », Genève, 1923).

(Même auteur) : *Astro-Physiologie* (Astra-Verlag, Leipzig, 1928).

(Même auteur) : *Influences solaires et lunaires sur la naissance humaine* (Maloine, Paris, 1928).

Dr Joseph BÖHM : *Inneres Schauen von menschlichen und Kosmischen Beziehungen der Seele* (Johannes Baum-Verlag, Pfulligen in Württemberg, 1928)

C. W. OLLIVER : *An Analysis of Magic and Witchcraft* (Rider et Co, London, 1928),

Henri REGNAULT : *La mort n'est pas.* (Leymarie, Paris, 1928).

Reçus également 18 volumes de M. Paul CHOISNARD, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, et traitant presque tous d'astrologie.

Souscription permanente
pour aider à l'extension des recherches de l'I. M. I.

Quinzième liste.

Anonyme, Médium reconnaissant en mémoire du Dr Geley (3e versement), 1.000 fr. — Anonyme, Grèce (6e versement), 500 fr. — Mme Sébert, Côtes-du-Nord (4e versement), 1.200 fr. — Mme Irène Putnam, Californie (3e versement), 125 dollars. — M. Poujade, Toulouse (1er versement), 40 fr. — Mme Clinchant, Pierrefitte (1er versement), 20 fr.

Nous exprimons nos remerciements à nos souscripteurs pour leur utile contribution à nos recherches.

ANNÉE 1928

TABLE DES SOMMAIRES

JANVIER-FEVRIER Pages

MARS AVRIL

MAI-JUIN

JUILLET-AOUT

SEPTEMBRE-OCTOBRE

NOVEMBRE-DECEMBRE

Le Gérant : Léon TERRIER-MUGNIER.

Etampes. — Imp. TERRIER Frères et Cie.

le monde entier, ainsi que des événements les plus saillants qui surgissent autour du mouvement métapsychique.

LES ADHESIONS.

L'I.M.I. représente un Etablissement de recherche scientifique pure se donnant mission d'étudier des phénomènes dont ne s'occupent pas encore, par préjugés, les laboratoires universitaires.

Cette science nouvelle, dont les acquisitions auront de si importantes conséquences pour l'Humanité, nécessite le travail coordonné de psychologues, de physiologistes, de physiciens et une instrumentation abondante, toujours en progrès, sans cesse renouvellée dans ses détails.

Ce travail, proportionné à nos ressources, a été jusqu'à ce jour l'œuvre de quelques personnes et, de ce fait, n'a pu avancer que lentement.

Nous ambitionnons de l'étendre et de l'accélérer le plus possible. C'est une question de labeur, mais c'est préalablement une question d'argent. Un budget annuel important nous serait nécessaire pour mettre en œuvre un nombre plus grand de chercheurs, outiller copieusement nos laboratoires et nous procurer les principaux sujets métapsychiques qui nous sont signalés dans le monde.

Reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919, l'I.M.I. peut recevoir toute somme ou legs de quelque importance qu'ils soient.

Il admet :

1° Des *bienfaiteurs,* pour une souscription unique d'au moins 5.000 fr. ;

2° Des *donateurs,* pour une souscription unique d'au moins 1.000 fr. ;

3° Des *abonnés souscripteurs,* pour une cotisation annuelle d'au moins 100 fr. ;

4° Des *abonnés,* pour une cotisation annuelle d'au moins 40 francs pour la France, 45 et 50 francs pour les pays étrangers.

Toutes ces personnes ont droit aux divers services de l'I.M.I. : bibliothèque, salle de lecture, conférences éventuelles, Revue.

La bibliothèque est ouverte trois fois par semaine, les *lundi, jeudi* et *samedi,* de 14 à 18 heures.

Le Directeur reçoit le lundi et le jeudi, de 14 heures à 16 heures.

LA REVUE METAPSYCHIQUE.

Paraît tous les deux mois ; chaque fascicule comprend au minimum 64 pages in-8.

Elle rend compte de tous les livres nouveaux qui sont adressés en double exemplaires à la Direction de l'I.M.I.

L'abonnement à la *Revue Métapsychique* pour 1929 est de :

France et Colonies .... **40 fr.**
Tarif extérieur N° 1. — Pays ayant accepté une réduction de 50 % sur l'affranchissement des périodiques : Albanie, Afrique du Sud, Allemagne, Abyssinie, Angola, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Estonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone Espagnole), Mexique, Paraguay, Perse, Pologne, Portugal et Colonies, Roumanie, Salvador, Serbie-Croatie-Slovenie (Yougo-Slavie), Siam, Tchécoslovaquie, U.R.S.S., Uruguay, Vénézuéla........................ **45 fr.**
Tarif extérieur N° 2. — Autres pays........................ **50 fr.**

Les abonnements partent du 1er janvier ou du 1er juillet. Ils ne sont acceptés que pour une année. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'envoi de la somme de 1 fr.

Compte Chèques Postaux 747-86

Le prix du numero est de 8 francs.
Le prix des numéros de l'année 1926 est de 10 francs.
Le prix des numéros antérieurs à 1926 est de 12 francs.

Les membres du Comité et le Directeur ont seuls qualité pour representer l'Institut ou pour parler en son nom.

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN


MAY 1957

